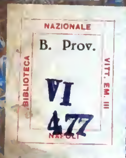
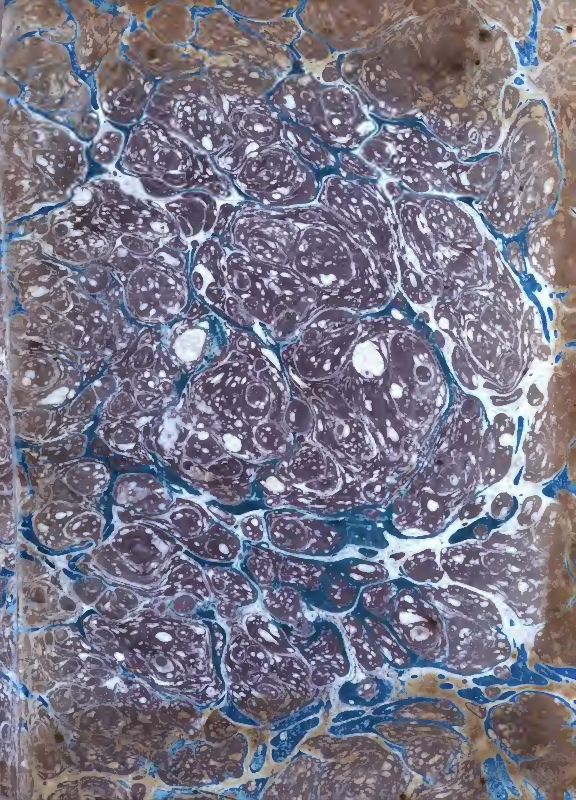



FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
VI
477

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XVII
Palchetto
Num.° d' ordine
N. 3







HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

TOME NEUVIEME.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE
TRADUITE EN FRANÇOIS,
AVEC LE TEXTE LATIN

rétabli d'après les meilleures leçons manuſcrites;

ACCOMPAGNÉE

De Notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'Obſervations ſur les connoiſſances des Anciens comparées avec les découvertes des Modernes.

TOME NEUVIEME.





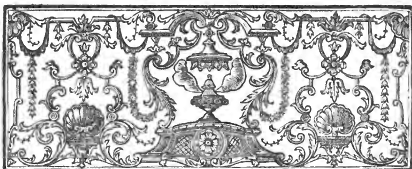
A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin, près de la rue S. Jacques.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE,
LIVRE VINGT-SEPTIEME.



C. PLINII SECUNDI
NATURALIS HISTORIÆ
LIBER VIGESIMUS SEPTIMUS.

Continentur reliqua herbarum genera.

Reliqua herbarum genera.

CAPUT I. CRESCIT profecto apud me certe tractatu ipso admiratio antiquitatis : quantoque major copia herbarum dicenda restat, tanto magis adorare priscorum in inveniendo curam, in tradendo benignitatem subit. Nec dubie superata hoc modo posset videri etiam rerum naturæ ipsius munificentia, si humani operis esset inventio. Nunc vero deorum fuisse eam apparet, aut certe divinam, etiam cum homo inveniret : eamdemque omnium parentem & genuisse hæc, & os-

(1) Nous avons déja fait observer au second livre, que Pline n'est point un Athéé, mais un Cosmothéiste, c'est-à-dire celui qui confondant l'ouvrage avec l'ouvrier, se figure que la Nature est Dieu.



HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE,

LIVRE VINGT-SEPTIEME,

Qui contient la ſuite des propriétés des ſimples.

Suite & reſte des ſimples.

CERTES! la matiere que je traite augmente de plus en plus mon admiration pour l'antiquité. Plus les plantes dont il me reſte à parler ſont nombreuſes, plus cette abondance m'inſpire de vénération pour les Anciens qui ſe ſont appliqués à les découvrir, & dont les ſoins bienfaiſants nous en ont tranſmis la connoiſſance. Leur libéralité même à cet égard, ſembleroit avoir encore été plus loin que toute celle de la Nature, ſi la découverte des plantes pouvoit être l'ouvrage des hommes. Mais qui ne voit point que c'eſt l'ouvrage des Dieux, ou qu'ils ont inſpiré ceux qui l'ont faite, ou plutôt que c'eſt la Nature elle-même (1), cette mere commune de tous les êtres, qui a produit les plantes, & nous les a fait connoître: double bienfait, qui, ſi nous voulons l'avouer,

tendisse, nullo vitæ miraculo majore, si verum fateri volumus. Scythicam herbam à Mæotis paludibus, & euphorbiam è monte Atlante ultraque Herculis columnas : & ipso rerum naturæ defectu, parte alia Britannicam ex Oceani insulis extra terras positis, itemque Æthiopidem ab exusto sideribus axe : alias præterea aliunde ultro citroque humanæ saluti in toto orbe portari, immensa Romanæ pacis majestate, non homines modo diversis inter se terris gentibusque, verum etiam montes & excedentia in nubes juga, partusque eorum & herbas quoque invicem ostentante. Æternum quæso Deorum sit munus istud : adeo Romanos, velut alteram lucem, dedisse rebus humanis videntur.

De aconito, & panthera quæ extinguitur aconito.

CAPUT 2. SED antiquorum curam diligentiamque quis possit satis venerari, cum constet omnium venenorum ocyssimum esse aconitum : & tactis quoque genitalibus fœminini sexus animalium eodem die inferre mortem? Hoc fuit venenum, quo interemptas dormientes à Calpurnio Bestia uxores M. Cæcilius accusator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum. Ortum fabulæ narravere, è spumis Cer-

(2) Du pole antarctique.

(1) J'ai recours ici à une paraphrase, ou extension des paroles du texte, dont il falloit bien développer le sens, en faisant voir le rapport de ce *cum constet*, &c. avec ces paroles fort éloignées, qui viendront ensuite : *Hoc quoque tamen in usus humanæ salutis vertere.*

(2) Ce qui lui a fait donner le nom de *thelyphonon* ou mortel aux femelles. Voyez Théophraste, *Hist.* liv. 9, chapitre 19; & Pline lui-même au l. 25, chap. 10

(3) C'étoit un de ces hommes perdus de mœurs, & chargés de dettes ou de crimes, qui entrerent dans la conjuration de Catilina. Salluste en fait mention.

(4) Ce mot du texte, *dormientes*, manque dans la plupart des manuscrits.

eſt une des merveilles de la vie! Qu'il eſt admirable en effet que la *Scythique* nous ſoit apportée des marais Mæotides, & l'*euphorbe* du mont Atlas, par-delà les colonnes d'Hercule; que des contrées où ſemble expirer la Nature, que des Iſles de l'Océan ſituées hors des limites terreſtres, nous recevions la *Britannique;* & que l'*Æthiopis* ſoit tirée du pole brûlé par les aſtres (2); enfin que d'autres plantes de différents climats viennent de toutes parts au ſecours des hommes! Ce ſont là les fruits de la paix dont jouit la terre ſous l'immenſe & majeſtueux Empire Romain, qui nous fait voir, & des hommes de contrées & de Nations ſi diverſes, & des montagnes qui portent leurs cimes juſques dans les nues, & leurs productions reſpectives, & les plantes dont elles ſont couvertes. Puiſſe être durable ce préſent des Dieux qui ſemblent avoir donné les Romains au Monde, comme une ſeconde lumiere pour les éclairer!

De l'aconit, & de la propriété qu'il a de faire mourir les pantheres.

Quelle reconnoiſſance, dis-je, n'eſt pas due aux ſoins & aux travaux des Anciens, d'avoir conſtaté dans une même plante tant de propriétés pernicieuſes d'une part (1), & ſalutaires de l'autre. Nous ſavons aujourd'hui, par exemple, & nous le ſavons par eux, que l'aconit eſt le plus prompt de tous les poiſons de la terre, juſques-là que ſi les femelles des animaux en ſont ſeulement frottées à leurs parties naturelles (2), elles meurent le même jour. C'eſt de ce poiſon que ſe ſervit Calpurnius Beſtia (3) pour faire mourir ſes femmes pendant qu'elles étoient endormies (4), comme Marcus Cæcilius ſon accuſateur le lui reprocha (5). De là cette violente apoſtrophe que fit ce dernier à la fin de ſon plaidoyer, ſur

Il ſe trouve dans le premier manuſcrit Royal, & dans le ſecond.

(5) L'Orateur Marcus Cæcilius Rufus, dont Pline a fait mention au l. 7.

beri canis, extrahente ab inferis Hercule, ideoque apud Heracleam Ponticam, ubi monſtratur is ad inferos aditus, gigni. Hoc quoque tamen in uſus humanæ ſalutis vertere, ſcorpionum ictibus adverſari, experiendo datum in vino calido. Ea eſt natura ut hominem occidat, niſi invenerit quod in homine perimat. Cum eo ſolo colluctatur, velut pari intus invento. Sola hæc pugna eſt, cum venenum in viſceribus reperit : mirumque, exitialia per ſe ambo cum ſint, duo venena in homine commoriuntur, ut homo ſuperſit. Imo vero etiam ferarum remedia antiqui prodiderunt, demonſtrando quomodo venenata quoque ipſa ſanarentur.

Torpeſcunt ſcorpiones aconiti tactu, ſtupentque pallentes, & vinci ſe confitentur. Auxiliatur his elleborum album, tactu reſolvente : ceditque aconitum duobus malis, ſuo & omnium. Quæ ſi quis ullo forte ab homine excogitari potuiſſe credit, ingrate Deorum munera intelligit. Tangunt carnes aconito, necantque guſtatu earum pantheras : niſi hoc fieret, repleturas illos ſitus. Ob id quidam pardalianches appellavere. At illas ſtatim liberari morte, excrementorum hominis guſtu, demonſtratum. Quod certe caſu repertum quis dubitet? & quoties fiat etiam nunc ut no-

(6) La caverne *acheruſia.* L'endroit en avoit retenu le nom de *Port Acone*, ſelon Pline, liv. 6, chap. 1.

(7) Au moins l'aconit des jardins eſt-il au nombre des alexiteres cordiaux, obſerve M. de Querlon.

(8) Dioſcoride, livre 4, chapitre 77. Pline lui-même, livre 25, chapitre 10.

(9) Pline, liv. 25, chap. 10.

(10) Dioſcoride, liv. 4, chap. 77. Solin, chap. 17, p. 37 & 38.

(11) Solin, *ibid.* Nicandre dans ſes Alexipharmaques, p. 131.

(12) C'eſt-à-dire *mortelle aux pantheres.*

(13) Pline, liv. 8.

le doigt meurtrier du coupable. Les Fables font naître l'aconit de l'écume que jetta Cerbere, quand Hercule tira des enfers ce chien monſtrueux. C'eſt pour cela, dit-on, qu'il croît près de la ville d'Héraclée au Royaume de Pont, vers le lieu où l'on montre encore aujourd'hui le trou qui conduit aux enfers (6). Cependant les obſervations des Anciens ont converti ce poiſon même en un ſpécifique ſalutaire à l'eſpece humaine (7). En effet, il combat le venin des ſcorpions; ce que l'on a éprouvé en le donnant dans du vin chaud. Mais telle eſt ſa nature, qu'il tue l'homme, à moins qu'il ne trouve dans l'homme quelque être étranger à détruire: alors c'eſt cet être étranger qu'il attaque excluſivement comme un rival avec lequel il aimeroit à ſe meſurer. Tout ſe termine enfin à ce combat de venin à venin, lorſqu'il rencontre un autre poiſon dans le corps de l'homme: & c'eſt une choſe admirable ſans doute que deux principes également pernicieux ou mortels par eux-mêmes, ſe détruiſent ainſi l'un l'autre dans l'homme, pour opérer ſon ſalut. Les Anciens nous ont encore tranſmis les remedes qu'ils ont trouvés pour les bêtes féroces; & ils nous ont appris comment ſe guériſſent les animaux qui ſont eux-mêmes venimeux.

Au ſeul attouchement de l'aconit, les ſcorpions ſont comme perclus (8), reſtent ſans couleur & ſans mouvement, & ſemblent avouer leur défaite. Leur remede eſt l'ellébore blanc, contre lequel ils ne font que ſe frotter, pour diſſiper leur engourdiſſement. L'aconit cede alors à deux ennemis, au ſien propre, & à celui de tous. Après cela, qui penſeroit qu'aucun homme ait pu jamais imaginer des propriétés ſi ſingulieres, ſeroit ingrat aux bienfaits des Dieux, & n'en auroit qu'une fauſſe idée. On frotte d'aconit certaines chairs d'amorce (10); & pour peu que les pantheres en goûtent, elles crevent immanquablement: ſans ce moyen elles rempliroient les pays qu'elles habitent: c'eſt pour cela que quelques-uns (11) ont nommé cette plante *pardialankhès* (12). Mais l'expérience a fait voir que ces animaux, en pareil cas, évitent la mort en mangeant des excréments humains (13). Qui peut donc douter que le haſard ſeul ne leur ait fait trouver ce re-

vum nafci? quoniam feris ratio & ufus inter fe tradi non poffit.

Quod omnium inventionum fons fit Deus.

CAPUT 3. Hic ergo cafus, hic eft ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magiftra natura, utraque conjectura pari, five ifta quotidie feras invenire, five femper fcire judicemus. Pudendumque rurfus, omnia animalia, quæ fint falutaria ipfis noffe, præter hominem. Sed majores oculorum quoque medicamentis aconitum mifceri faluberrime promulgavere, aperta profeffione malum quidem nullum effe fine aliquo bono. Fas ergo nobis erit, qui nulla diximus venena, monftrare quale fit aconitum, vel deprehendendi gratia. Folia habet cyclamini aut cucumeris, non plura quatuor, ab radice leniter hirfuta. Radicem modicam cammaro fimilem marino. Quare quidam cammaron

(14) Par le hazard, Pline entend la Nature, & par la Nature, il entend Dieu, comme nous l'avons déja obfervé. Voyez la premiere note du chapitre 1.

(1) » Voilà (écrit M. de Querlon) » de quoi faire pleinement le procès » à Pline; à moins qu'on ne veuille » fuppofer que parlant en Naturalifte, » il attribue indifféremment à Dieu, » à la Nature, au hazard, les caufes » & les effets naturels, pour s'accomo- » der à toutes les fectes des Philofo- » phes; ce qui ne décideroit rien pour » fa façon de penfer. Car, enfin, il » refte toujours à concilier les traits » d'Athéifme qui lui échappent de » tems en tems, avec le refpect qu'il » marque fi fouvent pour les Dieux »:

(2) Diofcoride, livre 4, chap. 77. μίγνυται δὲ, &c. *Mifcetur & oculorum medicamentis, doloris levandi vi præditis.*

(3) Cette defcription eft confirmée par Diofcoride, *ibid.* & par l'Auteur du livre *de Simp. Med. ad Patern.* tome 13 des Œuvres de Galien. Voyez la figure de l'aconit, chez Dodonée, p. 434. Le Pere Hardouin en a obfervé plus de feize efpeces differentes au Jardin du Roi.

(4) Diofcoride compare cette racine à la queue d'un fcorpion, étant ou paroiffant articulée de même. Pline lui-

mede

mede (14). & que toutes les fois que le cas arrive, même actuellement, il ne soit toujours nouveau pour l'animal qui l'éprouve, puisqu'entre les animaux, il n'y a point de procédé qui se transmette, ni d'expérience traditive?

Que c'est Dieu lui-même qui a présidé à toutes les inventions des hommes.

Le hasard est donc la Divinité à qui nous devons tant d'inventions utiles à la vie (1) : bien entendu que sous ce nom on comprend la Nature elle-même, mere de toutes choses, & par conséquent de qui nous tenons toutes nos connoissances; ce qui donne à deux conjectures un droit égal à notre surprise, soit que nous pensions que les pantheres font autant de fois qu'il est besoin la découverte de ce moyen nécessaire à leur conservation, soit que nous prétendions qu'elles soient toutes instruites en naissant. Il n'en est pas moins honteux pour nous que tous les animaux, excepté l'homme, connoissent ce qui leur est salutaire. C'est une tradition de nos peres, que l'aconit est un ingrédient très salubre, & bon à mêler dans les collyres ou remedes pour les yeux (2); considération d'où il résulte assez clairement qu'il n'existe aucun mal sans quelque mélange de bien. En conséquence, quoique nous ayions évité jusqu'ici de parler d'aucun venin, il doit bien nous être permis de décrire au moins celui-ci, quand ce ne feroit que pout le faire reconnoître. L'aconit (3) a les feuilles du cyclaminos ou du concombre; & il n'en a jamais plus de quatre, couvertes d'un duvet assez doux, & qui partent de sa racine. Cette racine, qui est d'une médiocre grosseur, a la figure d'un crabe ou écrevisse de mer (4); c'est ce qui a fait appeller cette plante par quelques Auteurs, *cammaros* (5), du nom

même va déférer à cette autre comparaison, relativement à la courbure de cette racine.

(5) De ce nombre sont Galien & Eratianus. Dioscoride l'appelle *commoron*. Ecoutons le Pere Hardouin : *Ga-*

Grec du crabe; comme d'autres l'ont nommée *thelyphonos* ou mortelle aux femelles, par la raiſon indiquée plus haut (6). Sa racine eſt un peu relevée en courbe comme le ſont les ſcorpions par la queue (7); auſſi quelques-uns l'ont-ils appellée *ſcorpion*. Il y en a même qui lui ont donné le nom de *myoktonos* (8), ou mort-aux-rats, parceque ſon odeur fait mourir les rats de fort loin. Il croît ſur les pierres nues nommées *acones*, ou ſans pouſſiere, & de là lui vient, ſelon quelques-uns, le nom d'*aconit*, parceque cette plante n'a rien autour d'elle, pas le plus léger ſable dont elle puiſſe tirer la moindre nourriture; car telle eſt la raiſon que ces derniers donnent de ſon nom (10). D'autres enfin veulent qu'il provienne de ce qu'il a, pour faire mourir, la même force que l'*aconon* ou pierre meule a pour émouſſer les pointes du fer, & qu'en approchant cette plante, elle fait auſſi-tôt ſentir ſon activité.

De l'æthiopis : de l'ageraton : de l'aloës : de l'alcea : de l'alypon : de l'alſine : de l'androſace : de l'androſæme : de l'ambroſie : de l'anonis : de l'anagyros : de l'anonyme.

L'ÆTHIOPIS (1) a les feuilles (2) ſemblables à celles du *phlomis* (2*), larges, en grand nombre & velues dès la racine; une tige quarrée, raboteuſe, reſſemblant à celle de l'*arctium* (3), & ſillonée de pluſieurs côtes; une graine ſemblable à l'ers, blan-

---

de Chio, chez Athénée, liv. 3, p. 83, veulent que l'aconit ſoit ainſi nommé *ab aconis*, c'eſt-à-dire d'un lieu nommé *Acones*, auprès de l'Héraclée Pontique.

(1) Voyez la figure de cette plante chez Dodonée, p. 148, figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(2) Cette deſcription eſt aſſez ſemblable à celle qu'en donne Dioſcoride, liv. 4, chap. 105 : Αἰθιοπὶς καὶ αὐτὴ, &c. *Æthiopis folia habet hirſuta, denſaque, circa imam radicem naſcentia.*

(2*) Ou *phlomis*. C'eſt le bouillon ſauvage à fleurs de ſauge, de Caſpard Bauhin.

(3) Plante qui tire ſon nom de l'ours, animal nommé en Grec *arctos*. On ne ſait pas préciſément ce que c'eſt que l'*arction*.

candidum, geminum : radices numerofas, longas, plenas, molles, glutinofas guftu. Siccæ nigrefcunt, dutanturque, ut cornua videri poffint. Præter Æthiopiam nafcuntur & in Ida monte Troädis, & in Meffenia. Colliguntur autumno, ficcantur in fole aliquot diebus, ne fitum fentiant. Medentur vulvis potæ in vino albo, ifchiadicis, pleuriticis, faucibus fcabris, decoctæ potu dantur. Sed quæ ex Æthiopia venit eximia eft, atque illico prodeft.

Ageraton ferulacea eft, duorum palmorum altitudine, origano fimilis, flore bullis aureis. Hujus uftæ nidor urinam ciet, vulvafque purgat, tanto magis infidentibus. Caufa nominis, quoniam diutiffime non marcefcit.

Aloë fcillæ fimilitudinem habet, major, & pinguioribus foliis, ex obliquo ftriata. Caulis ejus, tener eft, rubens medius, non diffimilis antherico : radice una, ceu palo, in terram demiffa : gravi odore, guftu amara. Laudatiffima ex India affertur, fed nafcitur & in Afia : non tamen ea utun-

(4) Pline au livre 24, a fait mention d'une *æthiopis* qui, felon Démocrite, croît en Æthiopie. Le Pere Hardouin conjecture que cette *æthiopis* de Démocrite n'a rien de commun que le nom, avec celle-ci.

(5) Diofcoride, *ibid.* écrit également que ces racines remédient à la fciatique, à la pleuréfie, aux maux de gorge & aux crachements de fang.

(6) L'eupatoire d'Avicene, plante vulnéraire; *eupatorium Mefues*, ou *herba julia* des boutiques. Voyez fa figure chez Jean Bauhin, tome 3, livre 26, p. 146; & par Mathiole, p. 1050, figures vérifiées au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(7) Cette defcription eft conforme à celle que donnent Diofcoride, l. 4; ch. 59; & Oribafius, l. 11, fol. 186.

(8) Confirmé par Oribafius. Diofcoride ne lui donne qu'un palme de hauteur, ce qui n'eft pas exact, felon le Pere Hardouin.

(9) Diofcoride, *ibid.* Σκιάδιον ἔχων, &c. *Umbellam gerit, in qua flos quafi aureis bullis emicat.*

(10) Diofcoride, *ibid.*

(11) Diofcoride, *ibid.* Ὠνόμασαν δὲ ἀγήρατον, &c. *Ageraton nominant, quoniam flos diutiffime in fua coloris fpecie confervatur.*

(12) Cette defcription eft toute conforme à celle que donne Diofcoride

che & divifée en deux bulbes, beaucoup de racines longues, charnues, mollaffes, & d'un goût vifqueux. Etant feches, elles noirciffent; & deviennent fi dures, qu'on les prendroit pour des cornes. Elles croiffent non-feulement dans l'Æthiopie (4), mais encore fur le mont Ida de la Troade, & dans la Meffénie. On les ramaffe dans l'automne & on les fait fécher au foleil pendant quelques jours, pour qu'elles ne fe moififfent point. On les fait prendre en breuvage dans du vin blanc, pour les maladies de la matrice, & en décoction pour la fciatique (5), la pleuréfie & les maux de gorge. Mais celle qui vient de l'Ethiopie même, eft la meilleure de toutes, & d'une efficacité foudaine.

L'*ageraton* (6), plante férulacée (7), haute de deux palmes (8), reffemble à l'origan; & porte une fleur femée de petites bulles couleur d'or (9). Quand on la brûle, fon parfum feul provoque l'urine (10); il mondifie les parties fexuelles des femmes, & bien mieux encore lorfque les femmes en reçoivent la vapeur par infeffion. Son nom (qui fignifie privation de vieilleffe) vient de ce qu'elle fe conferve très long-tems fans fe faner.

L'*aloës* (12) a de la reffemblance avec la skille, fi ce n'eft qu'il eft plus grand; que fes feuilles font plus graffes & découpées obliquement. Sa tige eft foible & délicate (13), rouge au milieu, peu différente de l'*anthericum* (14). Il n'a qu'une racine, qui eft enfoncée dans la terre comme un pieu; fon odeur eft forte & fon goût amer. L'*aloës* le plus eftimé vient de l'Inde; mais il en croît auffi dans l'Afie : cependant on ne s'en fert que pour les plaies.

de la même plante, liv. 3, chap. 25. Ecoutons ce qu'en dit le Pere Hardouin : Aloe. *Officinis aloë vulgaris, aloë in focotora Infula, part. 2, Ind. Orient. cap. 6, Gallis*, aloës, & perroquet, *quod folia habet pfittaci pennis fimilia. Floruit in Horto Regio, anno 1663 & 1664. Pingitur à Joan. Bauhino, tom. 3, pag. 696, qualem vidimus. Item à Lobellio in Obferv. pag. 202. In Stœchadibus infulis luxuriofe prodire, & à vulgo fempervivam marinam vocari, tritamque imponi omnigenis hulceribus, vulneribufque, prodidit Petr. Quiqueranus, lib. 2, de Laud. Prov. fol. 59.*

(13) Confirmé par Diofcoride, *ibid.* & par Oribafius, liv. 9, fol. 188.

(14) Confirmé par Diofcoride, *ibid.* & par Oribafius, *ibid.*

tur, nisi ad vulnera recentibus foliis : mirifice enim conglutinat, vel succo. Ob id in turbinibus cadorum eam serunt, ut aizoum majus. Quidam & caulem ante maturitatem seminis incidunt succi gratia, aliqui & folia. Invenitur & per se lacryma adhærens. Ergo pavimentandum, ubi sata sit, censent, ut lacryma non absorbeatur. Fuere, qui traderent in Judæa super Hierosolyma metallicam ejus naturam : sed nulla magis improba est, neque alia nigrior est, aut humidior. Erit ergo optima pinguis ac nitida, rufi coloris, friabilis, ac jocineris modo coacta, facile liquescens. Improbanda nigra & dura, arenosa quoque, quæ & gustu intelligitur. Gummi adulteratur, & acacia. Natura ejus spissare, densare, & leniter calfacere : usus in multis, sed principalis alvum solvere, cum pæne sola medicamentorum, quæ id præstant, confirmet etiam stomachum, adeo non infestet ulla vi contraria. Bibitur drachma : ad stomachi vero dissolutionem, in duobus cyathis aquæ tepidæ vel frigidæ, cochlearis mensura, bis terve in die ex intervallis,

(15) Ou grande *semper-vive.*

(16) Dioscoride, dans la Préface de son Ouvrage, p. 2, dit que Sextius Niger avoit trouvé dans la Judée un aloës fossile. Consultons aussi l'Auteur du livre *Simp. Med.* tome 13 des œuvres de Galien, p. 984 : *Aliqui dicunt de petris eam collectam in Judæa & Asia, atque in India.*

(17) Tout ce qui suit relativement à l'aloës, est confirmé par Dioscoride, *ibidem*, à quelques petites variations près.

(18) Dioscoride lui donne une qualité stiptique, c'est-à-dire astringente, ce qu'il lui reste à concilier avec celle de relâcher le ventre ; à moins qu'on ne suppose que l'aloës épuise sur l'estomac toute sa vertu astringente, & qu'il ne lui reste plus qu'une qualité laxative lorsqu'il passe par les entrailles. En effet, comme Pline va l'observer, l'aloës a la propriété singuliere de purger sans déranger l'estomac.

(19) Ecoutons Celsus, liv. 2, chapitre 18 : *Dejectionem antiqui variis medicamentis, crebraque alvi ductione, in omnibus fere morbis moliebantur ... Sed medicamenta stomachum fere lædunt : ideoque omnibus catharticis aloë miscenda est.* Consultons aussi Scribonius Largus, *Compos.* 137 : *Bene p..r-*

où l'on applique ses feuilles récentes; soit par elles-mêmes, soit par le suc qu'on exprime, elles les réunissent admirablement. C'est pour cet usage qu'on plante l'*aloës* dans des vaisseaux de bois ou de terre, qui vont toujours en diminuant, ce qui se pratique aussi à l'égard du grand *aeïzôon* (15). Quelques-uns même, avant la maturité de la graine, font des incisions à la tige, pour en recueillir le suc; d'autres en font aux feuilles mêmes. On y trouve encore une larme adhérente qui s'emploie seule. C'est pourquoi, les personnes curieuses de cette larme, pour qu'elle ne soit point absorbée par la terre, prescrivent de carreler l'endroit où l'*aloës* est planté. Des Auteurs ont écrit qu'on trouvoit dans la Judée, au dessus de Jérusalem, une sorte d'*aloës* minéral (16); mais c'est l'espece la plus mauvaise, la plus noire & la plus humide de toutes. Le meilleur *aloës* est celui qui est gras, luisant, d'une couleur rousse, friable, compacte & serré comme le foie d'un animal, & qui tourne aisément en déliquescence. Il faut rejetter celui qui est noir, dur, terreux, ou mêlé de sable, & dont le goût fait discerner la foiblesse ou la mauvaise qualité. On le falsifie avec la gomme, & avec le suc de l'acacia. Il a (17) la propriété d'épaissir (18), de resserrer & d'échauffer doucement. Il sert à beaucoup d'usages; mais principalement à relâcher le ventre (19); & de tous les médicaments que l'on emploie au même effet, c'est peut-être le seul qui fortifie en même tems l'estomac, loin d'y causer le moindre désordre par aucune qualité contraire; on en boit à la dose d'une dragme; mais quand l'estomac est dérangé, on en donne une cuillerée dans deux cyathes d'eau tiede ou froide (20), deux ou trois fois par jour, à des intervalles reglés

gat & hæc compositio. Aloës, victoriati pondus : Colophoniæ (hoc est, scammoniæ), *victoriati pondus : una teruntur : adjicitur mellis quod satis est ad colligenda ea. Datur ex aquæ calidæ vel frigidæ cyathis quatuor. Hoc medicamentum stomachum non corrumpit.*

(20) Marcellus Empiricus, liv. *de Medic.* chap. 17, p. 125 : *His qui cibum non continent, aloës minimum, cum frigida aqua potui datum, plurimum prodest.* Celsus, liv. 4, chap. 5 :

ut res exigit. Purgationis etiam cauſa plurimum tribus drachmis. Efficacior ſi pota ea ſumatur cibus. Capillum fluentem continet cum vino auſtero, capite in ſole contra capillum perunĉto. Dolorem capitis ſedat temporibus & fronti impoſita ex aceto & roſaceo, dilutiorque infuſa. Oculorum vitia omnia ſanari ea convenit : privatim prurigines & ſcabiem genarum : item inſignita ac livida, illita cum melle, maximè Pontico. Tonſillas, gingivas, & omnia oris hulcera. Sanguinis exſcreationes, ſi modicæ ſint, drachma ex aqua : ſi minus, ex aceto pota. Vulnerum quoque ſanguinem, & undecumque fluentem ſiſtit per ſe, vel ex aceto. Alias etiam eſt vulneribus utiliſſima, ad cicatricem perducens. Eadem inſpergitur exhulceratis genitalibus virorum, condylomatis, rimiſque ſedis, alias ex vino, alias ex paſſo, alias ſicca per ſe, ut exigit mitiganda curatio, aut coercenda. Hæmorrhoidum quoque abundantiam leniter ſiſtit. Dyſenteriæ infunditur. Et ſi difficilius concoquantur cibi, bibitur à cœna modico intervallo. Et in regio morbo tribus obolis ex aqua. Devorantur & pilulæ cum melle decoĉto, aut reſina tere-

Vulgatiſſimum vero, peſſimumque ſtomachi vitium eſt reſolutio : id eſt, cum cibi non tenax eſt : ſoletque deſinere ali corpus, ac ſic tabe conſumi, &c.

(21) Dioſcoride, *ibid.*

(22) Dioſcoride, *ibid.*

(23) Dioſcoride, *ibid.* : Ψωροφθαλμίας τὲ, καὶ πανθῶν κνησμοὺς παρηγορεῖ. *Scabras lippitudines, ſeu ſcabritiem palpebrarum, angulorumque in oculis pruriginem mitigat.* On voit que par les joues, *genas*, Pline entend ici le haut des joues, les paupieres.

(24) Voyez la fin de la note précédente.

(25) Dioſcoride dit pareillement, *ibid.* qu'appliqué avec du miel, il ôte les taches livides qui réſultent des contuſions.

(26) Dioſcoride, *ibid.*

(27) Dioſcoride, *ibid.*

(28) Dioſcoride, *ibid.*

(29) Dioſcoride, *ibid.*; Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 153.

(30) Dioſcoride, *ibid.*; Marcellus Empiricus, chap. 33, p. 230.

(31) Ceci & tout ce qui ſuit dans cette ſection eſt conforme à ce qu'on

par

par les circonſtances du mal. On l'adminiſtre auſſi, fréquemment, pour purger, à la doſe de trois dragmes; & ſon effet eſt plus sûr, lorſqu'on mange après l'avoir pris. L'*aloës*, infuſé dans de gros vin, empêche les cheveux de tomber (21); il faut, à cet effet, s'en frotter la tête au ſoleil, à rebrouſſe poil. Appliqué ſur le front & aux tempes, avec du vinaigre ou de l'huile roſat, ou verſé même plus délayé ſur la tête, il en appaiſe les douleurs (22). On reconnoît généralement qu'il guérit tous les maux des yeux, mais particuliérement les démangeaiſons (23) & la galle des joues (24). Amalgamé avec le miel, ſur-tout avec celui de Pont, il ôte les taches livides & les autres taches du viſage (25). Il eſt encore bon pour les maux de gorge (26); pour les maladies de gencives, & pour tous les ulceres de la bouche. Les crachements de ſang (27), s'ils ſont peu conſidérables, ſe guériſſent avec une dragme d'*aloës*, priſe en boiſſon dans de l'eau, ou bien dans du vinaigre. Il arrête auſſi le ſang des bleſſures (28), de quelque endroit qu'il coule, appliqué de même dans du vinaigre, ou ſans addition. C'eſt d'ailleurs un très bon vulnéraire, qui fait promptement cicatriſer les bleſſures (29). On s'en ſert encore (30), ſoit à étuver avec du vin ordinaire, ou du vin cuit, les ulceres du membre viril, les condylomes & les crevaſſes du fondement. Il ſuffit, à cet effet, de les en ſaupoudrer à ſec, ſans autre ingrédient; le tout ſelon que le traitement exige qu'on adouciſſe le mal, ou qu'on en réprime les progrès. Il arrête auſſi, doucement, l'excès du flux hémorrhoïdal (31); on en fait des injections pour guérir la dyſenterie. Quand on a de la peine à digérer les aliments, on en boit peu de tems après le repas. On le donne pour la jauniſſe, au poids de trois oboles, dans de l'eau. Pour nettoyer les inteſtins, on en fait avaler des pilules compoſées de miel cuit ou de térébenthine (32). Il

lit chez Dioſcoride, *ibid.*

(32) Je lis au texte, avec le P. Hardouin & les manuſcrits Royaux & Colbertins, *cum melle decocto*, & non *cum mellis decocto* avec la plupart des Editeurs. Le texte de Dioſcoride, *ibid.* confirme notre choix; il porte : Μετὰ μέλιτος ἑφθοῦ, *cum melle decocto.*

binthina, ad purganda interiora. Digitorum pterygia tollit. Oculorum medicamenti lavatur, ut quod sit arenosissimum subsidat. Aut torretur in testa, pennaque subinde versatur, ut possit æqualiter torreri.

Alcea folia habet similia verbenacæ, quæ aristereon cognominatur, caules tres aut quatuor, foliorum plenos, florem rosæ, radices albas, cum plurimum sex, cubitales, obliquas. Nascitur in pingui solo, nec sicco. Usus radicis ex vino vel ex aqua, dysentericis, alvo citæ, & ruptis, convulsis.

Alypon cauliculus est molli capite, non dissimilis betæ, acre gustatu ac lentum, mordensque vehementer & accendens. Alvum solvit in aqua mulsa, addito sale modico. Minima potio duarum drachmarum, media quatuor, maxima sex : ea purgatione quibus datur è gallinaceo jure.

Alsine, quam quidam myosoton appellant, nascitur in lucis, unde & alsine dicta est. Incipit à media hieme, arescit æstate media : cum prorepit, musculorum aures imita-

(33) Cette description de l'*alcea* est entiérement conforme à celle qu'en donne Dioscoride, liv. 3, chap. 164. Voyez la figure de l'*alcea* vulgaire chez Lobel, *in Observ.* p. 374, figure vérifiée au Jardin du Roi par le P. Hardouin. Anguillara écrit, part 12, p. 223, que l'*alcea* est fréquente en Italie & en Dalmatie; mais qu'elle y manque d'un nom vulgaire.

(34) La même que le *peristereos:* aussi la plupart des Editeurs lisent ici *peristereon.* Mais les manuscrits portent *Aristereon.* Ecoutons le Pere Hardouin: ARISTEREON; *sic manuscripti omnes, Reg. Colb. Chiffl. Etsi in editis,* peristereon. *Nam & ἀριστερεῶνα dictam esse verbenacam, ex Pausania monet Eustathius, in Odyss. X. sub finem, pag. 1935, vers. 5, neque modo hoc loco Plinii codices, sed & lib. 25, sect. 59,* aristereon, *præ se ferunt. Quod & Apuleius secutus, cap. 3,* Græci, *inquit*, hieran botanem, ... alii aristereon.

(35) On lit πλατγίας chez Dioscoride, *ibidem*, sans doute par la faute des copistes, au lieu de πλαγίας, qui répondroit à l'expression *obliquas* de Pline.

(36) Confirmé par Dioscoride & Æginete.

enleve les excroissances charnues ou membraneuses des doigts. Lorsqu'on l'emploie dans les médicaments pour les yeux, on le lave bien pout faire tomber au fond de l'eau le sable qui peut y être resté ; ou on le fait griller fut un tesson, en le tournant de tems en tems avec une plume, pour qu'il rôtisse également partout.

L'*alcea* (33) a les feuilles semblables à celles de l'espece de verveine appellée *aristereos* (34), trois ou quatre tiges bien garnies de feuilles, une fleur assez ressemblante à la rose, & communément six racines blanches, longues d'une coudée, & tortues (35). Cette plante croît dans une terre grasse, & non dans un terrein sec. On donne sa racine (36), dans du vin ou de l'eau, pour la dysenterie, le dévoiement, les descentes & les spasmes.

L'*alypon* (37) est une petite tige à tête mollasse, peu différente de la bete, d'un goût âcre, d'une saveur visqueuse, très piquante & très chaude. Cette plante en boisson dans de l'eau de miel, & en y ajoutant un peu de sel, relâche le ventre. La moindre dose est de deux dragmes, la moyenne de quatre, & la plus grande de six : elle purge dans de l'eau de poulet (38).

L'*alsine* (39), que quelques-uns nomment *myos-ôtos* (40), croît dans les bois, d'où elle a tiré son nom (41). Elle commence à se montrer vers le milieu de l'hiver, & se seche au milieu de l'été. Quand elle sort de terre, ses feuilles ressemblent aux oreilles des

(37) Plante inconnue, & d'ailleurs décrite autrement par Dioscoride, liv. 4, chap. 180.

(38) Pintianus a suspecté ce tour de phrase *eâ purgatione, &c.*; & il n'approuvoit point cet ablatif absolu, qui pourtant est des plus familiers à notre Auteur. Il desiroit qu'on lût *ea purgatio est quibusdam è gallinaceo jure*; ce qui offre une phrase plus claire, mais moins Plinienne.

(39) Le *mouron*, plante agréable aux oiseaux, & connue de tout le monde. C'est l'*alsine minima* de Dodonée, p. 30. Les Italiens lui donnent les noms de *centocchi*, de *pavarino* & de *galinella*. Voyez Anguillara, part. 14, p. 275.

(40) Comme qui diroit oreille de souris.

(41) Du Grec ἄλσος, *saltus*, *lucus*, *nemus*, *hortus*.

tur foliis. Sed aliam docebimus esse, quæ justius myosotis vocetur. Hæc eadem erat quæ helxine, nisi minor minusque hirsuta esset. Nascitur in hortis, & maximè in parietibus. Cum teritur, odorem cucumeris reddit. Usus ejus ad collectiones inflammationesque : & in eadem omnia quæ helxine, sed infirmius. Epiphoris peculiariter imponitur : item verendis, hulceribusque cum farina hordeacea. Succus ejus auribus infunditur.

Androsaces herba est alba, amara, sine foliis, folliculos in cirris habens, & in his semen : nascitur in maritimis Syriæ maximè. Datur hydropicis drachmis duabus tusa aut decocta in aqua, vel aceto, vel vino. Vehementer enim urinas ciet. Datur & podagricis illiniturque. Idem effectus & seminis.

Androsæmon, sive (ut alii appellavêre) ascyron, non absimile est hyperico, de qua diximus, cauliculis majoribus, densioribusque, & magis rubentibus. Folia alba rutæ figura : semen papaveris nigri. Comæ tritæ sanguineo succo manant. Odor eis resinosus. Gignitur in vineis. Fere me-

(42) Au commencement du chapitre 12.

(43) Cette ressemblance est pareillement observée par Dioscoride, *ibid.*; par Oribasius, liv. 11, p. 188; & par Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 154.

(44) Dioscoride & Oribasius, *ibid.*

(45) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(46) Dioscoride, *ibid.*

(47) C'est le cotyledon marin, *cotyledon marinum, herbâ foliosum* de Lobel, *in Observ.* p. 165. Il en donne une figure approuvée par le Pere Hardouin, qui l'a vérifiée au Jardin du Roi. La description de Pline est conforme à celle de Dioscoride.

(48) Cette double circonstance de la Syrie & du voisinage de la mer, est confirmée expressément par Dioscoride, liv. 3, chap. 150.

(49) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(50) A ces deux noms Grecs, joignez celui de *Dionysias* que lui donne Dioscoride, liv. 3, chap. 173. Nous

fouris. Mais nous ferons connoître (42) une plante de la même efpece, qu'on pourroit plus juftement nommer *myof-ôtis* (43). L'alfine fetoit la même chofe que l'helxine (44), fi elle n'étoit plus petite & moins velue. Elle croît dans les jardins, & fur-tout dans les murailles. Lorfqu'on la broie, elle prend une odeur femblable à celle du concombre. On s'en fert pour les abcès (45), les inflammations, & à tous les mêmes ufages où l'on emploie l'helxine; mais elle eft plus foible. On l'applique particuliérement dans les inflammations des yeux, ainfi que fur les parties naturelles, & fur les ulceres, avec de la farine d'orge; on injecte auffi fon fuc dans les oreilles (46).

L'*androfaces* (47) eft une plante blanche, amere, fans feuilles, & qui porte fur de petites tiges une follicule ou filique, contenant fa graine. Elle croît particuliérement en Syrie (48), dans les lieux voifins de la mer. On la fait prendre aux hydropiques broyée (49), ou cuite dans de l'eau, ou dans le vinaigre, ou dans le vin, à la dofe de deux dragmes. C'eft un puiffant diurétique. On la donne encore aux goutteux; & on leur en fait des liniments. Sa graine fait le même effet.

L'*andros'æmon*, ou, comme d'autres l'ont nommé, l'*afcyron* (50), a une reffemblance marquée avec l'*hypericum*, ou millepertuis, dont nous avons parlé (51), fi ce n'eft que fes tiges font plus grandes, plus touffues, plus rouges. Ses feuilles (52), qui font blanches, ont la figure de celles de la rue; fes branches fupérieures étant broyées, rendent un fuc qui a la couleur du fang, & une odeur de réfine (53). Cette plante croît dans les vignes. On l'ôte de terre vers le milieu de l'automne, & on la fufpend. Elle

parlerons d'un autre *afcyron* vers le milieu du chapitre 5. La defcription que Pline fait de l'*androfæmon* eft conforme à celle que fait Diofcoride de l'*afcyroïdès*, liv. 3, chap. 172. On trouve fa figure chez Dodonée, p. 79, figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(51) Au livre précédent, chap. 8.

(52) Confirmé par Diofcoride, *ibid.*

(53) Diofcoride, *ibid.*

dio autumno effoditur, ſuſpenditurque. Uſus ad purgandam alvum tuſæ cum ſemine, potæque matutino, vel à cœna, duabus drachmis in aqua mulſa, vel vino, vel aqua pura, totius potionis ſextario. Trahit bilem : prodeſt iſchiadi maximè. Sed poſtera die capparis radicem reſinæ permixtam devorare oportet drachmæ pondere, iterumque quatridui intervallo eadem facere : à purgatione autem ipſa robuſtiores vinum bibere, infirmiores aquam. Imponitur & podagris, & ambuſtis, & vulneribus, cohibens ſanguinem.

Ambroſia vagi nominis eſt, & circa alias herbas fluctuat : unam habet certam, denſam, ramoſam, tenuem, trium fere palmorum, tertia parte radice breviore, foliis rutæ circa imum caulem. In ramulis ſemen eſt uvis dependentibus, odore vinoſo : qua de cauſa botrys à quibuſdam vocatur, ab aliis artemiſia. Coronantur illa Cappadoces. Uſus ejus ad ea quæ diſcuti opus ſit.

Anonin quidam ononida malunt vocare, ramoſam, ſimilem feno Græco, niſi fruticoſior hirſutiorque eſſet, odore

(54) Dioſcoride, *ibid.*

(55) Dioſcoride, *ibid.*

(56) Dioſcoride preſcrit ici de l'eau ſeulement, ſans faire mention de vin.

(57) Dioſcoride, *ibid.* ; Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 156.

(58) Entre autres la *botrys*, auſſi nommée *ambroſia*, & dont on parlera plus loin, chap. 8 ; & le lis, à qui les Corinthiens donnoient ce même nom d'*Ambroſie*, ſelon Nicander, *in Gloſſ.* chez Athénée, liv. 15, p. 681. Ce qui augmente la confuſion, c'eſt que cette ambroſie, dont nous traitons ici, & qui eſt l'*aurone champêtre*, n'a été diſtinguée chez les Anciens que par les dénominations tout auſſi vagues de *botrys* & d'*artemiſia* ; car nous verrons au chapitre 8, que la *botrys* proprement dite, & qui eſt notre *piment*, étoit auſſi nommée *ambroſia* par les Cappadociens, & par d'autres *artemiſia*. Quoi qu'il en ſoit, l'ambroſie dont parle ici Pline, eſt l'*ambroſia altera* de Mathiole, p. 851 ; ou l'*ambroſia tenuifolia* de Lobel, *in Obſerv.* p. 442. Tout ce qu'en dit Pline eſt conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, liv. 3, chap. 129.

(59) Confirmé par Dioſcoride. Nous

sert aussi de purgatif. On la broie avec sa graine, & on la prend en breuvage, soit le matin, soit après le dîner, à la dose de deux dragmes dans un sextier d'eau de miel, de vin, ou d'eau pure. Elle fait évacuer la bile (54), & fait principalement beaucoup de bien dans la sciatique (55); mais le lendemain il faut avaler de la racine de câprier, mêlée avec de la résine, au poids d'une dragme, & répéter la même chose au bout de quatre jours. Immédiatement après la purgation, on fait boire du vin aux malades les plus robustes, & de l'eau aux plus foibles (56). On en fait des applications pour la goutte, sur les brûlures (57), sur les plaies. Elle a aussi la propriété d'arrêter le sang.

L'*ambrosie* est un nom vague, une appellation flottante, pour ainsi dire, entre plusieurs genres de plantes (58); mais qui en désigne spécialement une, qui est touffue, bien garnie de branches, dont la tige est mince & déliée, d'environ trois palmes de hauteur, la racine plus courte d'un tiers; & les feuilles vers le bas de la tige ont aussi de la ressemblance avec celles de la rue. Sa graine croît en grappes pendantes sur de petites branches, & a une odeur vineuse: c'est pourquoi quelques-uns la nomment *botrys*, & d'autres *artemisia*. Les Cappadociens s'en font des couronnes (59). On l'emploie en résolutif astringent (60).

L'*anônis*, que quelques-uns (61) aiment mieux nommer *onônis*, a beaucoup de branches, & ressembleroit au fénugrec, si elle n'étoit plus garnie de rejettons, & plus hérissée. Elle est d'une odeur agréable, & après le printems devient épineuse (62). On la

invitons les Antiquaires à nous indiquer quelque médaille ou inscription Cappadocienne, où cette sorte de couronne se rencontre ou soit mentionnée.

(60) Comme astringent répressif & répulsif, applicable en liniment sur les humeurs, écrit Dioscoride, *ibid.*

(61) Tout cela est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 21. Nous avons traité de l'*anônis* ou *onônis*, en François *arrête bœuf*, au liv. 21.

(62) Il y en a une autre espece qui ne devient point épineuse, & dont le Pere Hardouin parle en ces termes: *Est & alia non spinosa, pariter fruticosa, in Delphinatu ac superiore Provincia frequens. Describitur à Dodarto*, p. 57.

jucunda, post ver spinosa. Estur etiam muria condita. Recens vero margines hulcerum erodit. Radix decoquitur in posca dolori dentium. Eadem cum melle pota, calculos pellit. Comitialibus datur in oxymelite decocta ad dimidias.

Anagyros, quam aliqui acopon vocant, fruticosa est, gravis odore, flore oleris : semen in corniculis non brevibus gignit, simile renibus, quod durescit, per messes. Folia collectionibus imponuntur, difficulterque parientibus adalligantur, ita ut à partu statim auferantur. Quod si emortuus hæreat, & secundæ mensesque morentur, drachma bibuntur in passo folia. Sic & suspiriosis dantur : & in vino vetere ad phalangiorum morsus. Radix discutiendis concoquendisque adhibetur. Semen commanducatum vomitiones facit.

Anonymos non inveniendo nomen invenit. Affertur è Scythia, celebrata Hicesio, non parvæ auctoritatis Medico : item Aristogitoni : in vulneribus præclara, ex aqua tusa & imposita : pota vero, mammis præcordiisque percussis : item sanguinem exscreantibus. Putavere & bibendam vulneratis. Fabulosa arbitror, quæ adjiciuntur : recente ea, si uratur, ferrum aut æs ferruminari.

(63) Dioscoride, *ibid.* suivi par Oribasius.

(64) Cette plante tire son nom d'un bourg de l'Attique, où elle étoit fort commune. C'est le *bois puant*, la *fava lupina* des Italiens, selon Anguillara, part. 4, p. 81.

(65) Dioscoride, liv. 3, chap. 167.

(66) C'est aussi l'expression employée par Dioscoride. Dans de grands cornets, c'est-à-dire dans de longues siliques repliées en trompes, comme l'observe M. de Querlon. Tout, ou



mange

mange confite dans de la saumure (63). Appliquée récente sur les ulceres, elle en ronge les bords. On fait cuire sa racine dans de l'oxycrat pour le mal de dents. La même, prise en boisson avec du miel, fait sortir les pierres de la vessie ou des reins. On la fait prendre aux épileptiques, cuite dans de l'oxymel, à la réduction de moitié.

L'*anagyros* (64), appellée par quelques Auteurs *acopos* (65), pousse beaucoup de rejettons, est d'une odeur forte, & a la fleur du chou. Sa graine, qui se forme dans de grands cornets (66), ressemble à des reins; & elle se durcit au tems de la moisson. Ses feuilles s'appliquent sur les tumeurs, & s'attachent au col des femmes qui ont un travail pénible; mais il faut les ôter après l'accouchement. Quand l'enfant est mort & ne peut sortir, quand l'arriere-faix ou les regles tardent trop long-tems, on fait prendre en boisson une dragme de ces mêmes feuilles dans du vin cuit. On les donne de la même façon aux asthmatiques; &, pour la piquure des phalanges, dans du vin vieux. La racine est employée en résolutif & en digestif. La graine, mâchée, excite à vomir.

L'anonyme (67), manquant de nom, a tiré le sien de ce défaut même. Cette plante, qu'on apporte de Scythie, a été célébrée par Hicesius, Médecin d'assez grande autorité, ainsi que par Aristogiton. Broyée dans de l'eau, & appliquée sur les plaies, elle y fait des merveilles. En boisson, elle est souveraine pour les coups reçus aux mamelles ou dans l'estomac. On ajoute, ce que je crois fabuleux, qu'en la brûlant toute récente, elle sert à souder le fer ou l'airain.

presque tout ce que Pline va dire sur l'*anagyros* est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(67) Cette plante est inconnue aux Modernes. Le Pere Hardouin la croit exotique.

De aparine, & arctio, & asplenο, & asclepiade, & astere vel bubonio, & ascyro vel ascyroide, & aphace, & de alcibio, & alectorolopho.

CAPUT 5. APARINEN aliqui omphacocarpum, alii philanthropon vocant, ramosam, hirsutam, quinis senisve in orbem circa ramos foliis per intervalla. Semen rotundum, durum, concavum, subdulce. Nascitur in frumentario agro, aut hortis pratisve, asperitate etiam vestium tenaci. Efficax contra serpentes, semine poto ex vino drachma : & contra phalangia. Sanguinis abundantiam ex vulneribus reprimunt folia imposita : succus auribus infunditur.

Arction aliqui arcturum vocant : similis est verbasco foliis, nisi quod hirsutiora sunt : caule longo, molli, semine cumini. Nascitur in petrosis, radice tenera, alba, dulcique. Decoquitur in vino ad dentium dolorem, ita ut contineatur ore decoctum. Bibitur propter ischiada & stranguriam : è vino ambustis imponitur, & pernionibus. Foventur eadem cum radice semine trito in vino.

Asplenum sunt qui hemionion vocant, foliis trientali-

(1) C'est le *gratteron*. Nous en avons parlé au dernier chapitre du livre 24, où Pline l'appelle *philanthropos*.

(2) Outre ces deux surnoms, dont le premier est confirmé par Dioscoride, & le second par Galien, les Grecs l'appelloient encore *ampelocarpos*, & les Latins *asperugo*. Voyez Dioscoride, liv. 3, chap. 104; Galien, livre 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 158; Æginete, liv. 6, chap. 3.

(3) Dioscoride, *ibid.*

(4) Dioscoride, *ibid.*

(5) Dioscoride, *ibid.*

(6) Dioscoride, *ibid.*

(7) Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 106; & chez Galien, livre 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 159. Voyez sa figure chez Dodonée, p. 149, *ex codice Cæsareo.* Mais ni Anguillara, ni beaucoup d'autres Savants ne conviennent avoir jamais rencontré la

De l'aparine : de l'arction : de l'asplênon : de l'asclêpias : de l'aster ou bubonion : de l'ascyron ou ascyroïde : de l'aphaque : de l'alcibie : de la crête de coq.

L'APARINE (1) est appellée par quelques-uns *omphaco-carpos*, & par d'autres *philanthropos* (2). Cette plante jette beaucoup de branches ; elle est armée de petites pointes, & ses feuilles sont disposées circulairement par cinq ou par six d'espace en espace, autour des branches. Sa graine est ronde (3), dure, creuse, & douceâtre au goût. Elle naît dans les terres à bleds, ou dans les prés & les jardins, & elle s'attache aux habits par les petites pointes de ses feuilles (4). Sa graine, prise en boisson dans du vin, à la dose d'une dragme, est d'un grand effet contre le venin des serpents & des phalanges (5). Ses feuilles, appliquées sur les blessures, arrêtent le sang qui coule avec trop d'abondance ; & l'on fait des injections de leur suc dans les oreilles (6).

L'*arction* (7), nommé par quelques-uns *arcturus*, ressemble au bouillon blanc par ses feuilles, qui toutefois sont encore plus velues. Il a une tige longue & pliante, & sa graine est à-peu-près celle du cumin. Il naît dans les endroits pierreux, avec une racine tendre, blanche, & d'un goût douceâtre. On le fait cuire dans du vin pour le mal de dents, & l'on garde cette décoction dans la bouche. On le donne en breuvage pour la sciatique & la rétention d'urine. Il s'applique encore avec du vin sur les brûlures & les engelures, que l'on étuve aussi avec sa racine & sa graine broyées dans du vin.

L'*asplênon* (8), à qui quelques-uns donnent le nom d'*hêmio-*

plante à laquelle convient cette figure. Voyez Anguillara, part. 14, p. 281.

(8) Dioscoride lui donne les noms d'*asplênon*, de *scolopendrion*, de *splênion* & de *hêmionion*. C'est le *ceterach* ou *citrach* des boutiques, selon Anguillara, part. 13, p. 237. Voyez sa figure chez Dodonée, page 465 ; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Sur la dénomination

bus multis, radice limosa, cavernosa, sicut filicis, candida, hirsuta: nec caulem, nec florem, nec semen habet. Nascitur in petris, parietibusque opacis, humidis: laudatissima in Creta. Hujus foliorum in aceto decocto per dies XL poto lienem absumi aiunt: & illinuntur autem: eadem sedante singultus. Non danda fœminis, quoniam sterilitatem facit.

Asclepias folia ederæ habet, ramos longos, radices numerosas, tenues, odoratas: floris virus grave, semen securidacæ. Nascitur in montibus. Radices torminibus medentur, & contra serpentium ictus, non solum potu, sed etiam illitu.

Aster ab aliquibus bubonion appellatur, quoniam inguinum præsentaneum remedium est. Cauliculus foliis oblongis duobus aut tribus: in cacumine capitula stellæ modo radiata. Bibitur & adversus serpentes. Sed ad inguinum medicinam, sinistra manu decerpi jubent, & juxta

de *hêmionion*, consultez Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 19. Les Latins l'appelloient *calcifraga*, parcequ'ils la regardoient comme un bon spécifique contre le calcul. Voyez Scribonius Largus, *Compos.* 150. Tout ce qu'en dit Pline est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 151.

(9) Dioscoride, *ibid.*

(10) Dioscoride, *ibid.* Théophraste, *ibid.*

(11) Dioscoride, *ibid.*

(12) Ce nombre est celui des Editeurs & de Dioscoride. Les manuscrits portent *per dies* XXX.

(13) D'où lui vient le nom d'*a-splênon*, qui exprime la privation de la rare.

(14) Dioscoride, *ibid.* Théophraste, *Hist.* liv. 9, chap. 19.

(15) Aussi appellé par les Grecs *kisson* & *kissophyllon*, à cause de la forme hédéracée, ou semblable au lierre, de ses feuilles Voyez Dioscoride, *in Nothis*, p. 456. C'est le *vincetoxicum*, dompte-venin, de Mathiole, chez qui voyez sa figure, p 809. On la trouve aussi chez Dodonée, p. 402. Tout ce que dit Pline de cette plante est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 6.

(16) C'est l'espargoute, ou petit muguet de Caspar Bauhin, selon M. de Querlon. Le Pere Hardouin dit avoir

nion, a beaucoup de feuilles, dont la longueur eſt de la troiſieme partie d'un pied; une racine limoneuſe remplie de trous comme celle de la fougere, blanche & chevelue. Il n'a ni tige (9), ni fleur, ni graine. Cette plante croît parmi les pierres (10), & dans les murailles obſcures & humides. L'eſpece la plus eſtimée eſt en Crete. On prétend qu'une décoction des feuilles dans le vinaigre (11), bue pendant quarante jours (12), conſume la rate (13). On en fait au moins un liniment pour les maladies de ce viſcere; & la même plante ſoulage dans l'aſthme. Il n'en faut point donner aux femmes (14), parcequ'elle les rendroit ſteriles.

L'*aſclêpias* (15) a les feuilles du lierre, de longues branches, & quantité de racines déliées qui ont de l'odeur. Celle de ſa fleur eſt très forte, & ſa feuille eſt ſemblable à celle de la *ſecuridaca*, ou faucille. L'*aſclêpias* croît dans les montagnes. Ses racines, ſoit en boiſſon, ſoit en liniment, ſont un remede pour les coliques ou tranchées, & pour les piquures des ſerpents.

L'*aſter* (16) eſt appellé par quelques-uns *bubonion*, parceque c'eſt un remede efficace pour les maux de l'aîne (17). Cette plante pouſſe une petite tige (18), garnie de deux ou trois feuilles oblongues; &, à ſon ſommet, de petites têtes rayonnées en forme d'étoiles. On le prend en boiſſon contre le vénin des ſerpents (19). Mais quand on veut l'employer pour l'aîne (20), les ſuperſtitieux recommandent de le cueillir de la main gauche, & de l'attacher à

obſervé au Jardin du Roi plus de vingt ſortes d'*aſter*. Voici ſes paroles : ASTER. *Apuleius, cap.* 60 : Græcorum aliqui aſterion, alii aſteriſcon, alii aſtera Articon, quidam bubonion, alii hyophthalmon vocarunt, Latini inguinalem. *Nempè βουβὼν inguinem, & tumorem inguinis ſonat. Dioſc. lib.* 4, c. 120 ἀϛὴρ Ἀττικός. *In Nothis, p.* 470 : Οἱ δὲ ἀϛερίσκος, οἱ ἀϛέριον, οἱ δὲ βουβώνιον, οἱ δὲ ὑόφθαλμον, Ῥωμαῖοι ἰγγυιναλις. *Genera amplius vicena vidimus in Horto Regio: precipua delineantur à Cluſio, lib.* 4, *Hiſt. rar. plant. pag. xiij & ſeq.*

(17) Contre l'inflammation de l'aîne, Dioſcoride, *ibid* preſcrit ſa fleur encore fraîche.

(18) Confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

(19) Sa fumigation chaſſe les ſerpents, ſelon Cratevas, chez Dioſcoride, *in Nothis*, p. 470.

(20) Dioſcoride, *ibid.*

cinctus alligari. Prodest & coxendicis dolori adalligata.

Ascyron & ascyroides similia sunt inter se, & hyperico: sed majores habet ramos quod ascyroides vocatur, ferulaceos, omnino rubentes : capitulis parvis, luteis. Semen in calyculis pusillum, nigrum, resinosum. Comæ tritæ velut cruentant. Qua de causa quidam hanc androsæmon vocavere. Usus seminis ad ischiadicos, poti duabus drachmis in hydromelitis sextario. Alvum solvit, bilem detrahit. Illinitur & ambustis.

Aphaca tenuia admodum folia habet : pusillo altior lenticula est. Siliquas majores fert, in quibus terna aut quaterna semina sunt nigriora, & madidiora lenticula. Nascitur in arvis. Natura ei ad spissandum efficacior, quam lenti : reliquo usu eosdem effectus habet. Stomachi alvique fluxiones sistit semen decoctum.

Alcibion qualis esset herba, apud auctores non reperi. Sed radicem ejus & folia trita, ad serpentis morsum imponi & bibi : folia, quantum manus capiat, trita cum vini meri cyathis tribus, aut radicem drachmarum trium pondere cum vini eadem mensura.

Alectorolophos, quæ apud nos crista dicitur, folia habet

(21) C'est le millepertuis rampant, selon M. de Querlon. Tout ce qu'en dit Pline est confirmé par Dioscoride, liv. 3, chap. 172. Voyez sa figure chez Mathiole, sur le troisieme livre de Dioscoride ; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Voyez aussi Anguillara, part. 13, p. 243.

(22) C'est la vece sauvage, de Caspar Bauhin, selon M. de Querlon. Le Pere Hardouin nous avertit de ne point confondre l'*aphaca* avec l'*aphacê* de Théophraste, dont nous avons parlé au liv. 21, chap. 15. La description de l'*aphaca* est la même chez Dioscoride que chez Pline. Voyez sa figure chez Dodonée, p. 635. Le Pere Hardouin dit n'avoir jamais rencontré cette plante. Tout ce qu'en dit Pline est confirmé par Dioscoride, liv. 2, chap. 178.

(23) Il ne faut point confondre cet *Alcibion* avec l'*Alcibion* du liv. 22, &

la ceinture. Cette plante s'attache encore à la cuisse pour en dissiper la douleur.

L'*ascyron* (21) & l'*ascyroïdes* ont beaucoup de ressemblance entre eux, ainsi qu'avec l'*hypericum* ; mais l'ascyroïdes a des branches plus grandes, férulacées, & toutes rouges, avec de petites têtes ou sommités jaunâtres. Sa graine, renfermée dans de petits calices, est menue, noire & résineuse. Lorsqu'on écrase les bouquets de la plante, il en sort un suc rouge comme du sang : c'est pourquoi quelques-uns lui ont donné le nom d'*androsæmon*. On fait usage de sa graine en boisson pour la sciatique, à la dose de deux dragmes dans un sextier d'hydromel. Elle relâche le ventre, & fait sortir la bile. On l'applique aussi sur les brûlures.

L'*aphaca* (22) a des feuilles extrêmement petites ; elle est tant soit peu plus haute que la lentille. Ses gousses ou siliques sont aussi plus grandes, & renferment trois ou quatre grains plus noirs & plus humides que n'est la lentille. Elle est encore plus astringente que ce légume. Mais pour tous les autres usages, elle produit les mêmes effets. La décoction de sa graine arrête les catarrhes de l'estomac & du ventre.

Je n'ai point trouvé dans les Auteurs ce que c'étoit que l'*alcibion* (23) ; mais seulement que sa racine & ses feuilles se prennent en boisson, & s'appliquent pour la morsure des serpents ; les feuilles, à la dose d'une bonne poignée, que l'on broie dans trois cyathes de vin pur ; & la racine au poids de trois dragmes, dans la même mesure de vin.

L'*alectorolophos* (24), ou la crete, ainsi que nous l'appellons,

---

avec l'*ekhion* du liv. 25, selon l'observation du Pere Hardouin, dont voici les paroles : *Aliud esse hoc alcibion ab eo quo de egimus lib. 22, sect. 24, & ab echio, de quo lib. 25, sect. 58. Nicander admonet, qui cum in Theriac. p. 39, de utroque isto posteriore egisset, idem mox pag. 47. Plinianum illud, nomine tantum appellato, facie non declarata diversum esse pronunciat :*

Ἄλλην δ' ἀλκιβίοιο φερώνυμον αἴρεο ποίην.

Ubi Scholiastes, pag. 51 : Ἄλλην δ' ἀλκιβίοιο, τουτέστιν ἄλλην βοτάνην, ἄλλο εἶδος, ἄλλο ἀλκίβιον.

(24) La crete de coq. Elle est aussi appellée *cresta di gallo* en Italie ; se-

ſimilia gallinacei criſtæ, plura, caulem tenuem, ſemen nigrum in ſiliquis. Utilis tuſſientibus cocta cum faba freſa, melle addito : & caligini oculorum. Solidum ſemen conjicitur in oculum, nec turbat, ſed in ſe caliginem contrahit. Mutat colorem, ſed ex nigro albicare incipit, & intumeſcit, ac per ſe exit.

De alo.

CAPUT 6. [1] ALUM nos vocamus, Græci ſymphyton petræum, ſimile cunilæ bubulæ, foliis parvis, ramis tribus aut quatuor à radice, cacuminibus thymi, ſurculoſum, odoratum, guſtu dulce, ſalivam ciens, radice longa rutila. Naſcitur in petris, ideo petræum cognominatum : utiliſſimum lateribus, renibus, torminibus, pectori, pulmonibus, ſanguinem rejicientibus, faucibus aſperis. Bibitur radix trita, & in vino decocta, & aliquando ſuperlinitur. Quin & commanducata ſitim ſedat, præcipueque pulmonem refrigerat. Luxatis quoque imponitur, & contuſis : lenit interanea. Alvum ſiſtit cocta in cinere, detractiſque folliculis trita cum piperis novem granis, & ex aqua pota. Vulneribus ſanandis tanta præſtantia eſt, ut carnes quoque, dum coquuntur, conglu-

lon Anguillara, part. 12, p. 219. Voyez ſa figure chez Dodonée, p. 546.

(1) C'eſt la grande conſoude, l'oreille d'âne, &c. Pline en a déja parlé au livre 26, en ces termes : *Halus ipſe, quàm Galli ſic vocant . . . Similis eſt cunilæ bubulæ.* Tout ce qu'en dit Pline eſt conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, liv. 4, chap. 9.

(2) Confirmé, non ſeulement par Dioſcoride, mais encore par Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med* p. 233; & par Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 176.

(3) Confirmé, tant par Dioſcoride, *ibid.* que par Marcellus Empiricus, chap. 17, p. 124; & par Scribonius Largus, dont voici les paroles, *Compoſ.* 83 : *Ad ſanguinis eruptionem, ſive ex arteriis, ſive à pulmone, vel pectore, ea fuerit, bene facit ſymphyti radix, quam quidam inulam ruſticam*

a effectivement des feuilles qui ressemblent à des cretes de coq; & en grand nombre, avec une tige déliée, & une graine noire renfermée dans des gousses. Cette plante, cuite avec des feves concassées, ou moulues, & du miel, est bonne pour la toux, & pour les taies des yeux. On jette la graine entiere dans l'œil; & loin d'y causer aucune obscurité, elle attire à soi tout ce qui l'offusquoit. Elle change alors de couleur; de noire qu'elle étoit, commence à blanchir, & sort ensuite d'elle-même.

De l'alus.

La plante que nous nommons *alus* (1), & les Grecs *symphyton petraïon*, ressemble à la *cunila bubula*. Elle a de petites feuilles attachées à trois ou quatre branches qu'elle pousse de sa racine, des sommités semblables à celles du thym, beaucoup de rejettons, de l'odeur, un goût douceâtre qui fait cracher, & une longue racine de couleur rousse. Cette plante croît parmi les pierres, d'où vient son surnom de *pétrée.* Elle est très bonne pour les maux de côté, pour les reins (2), pour la colique, pour la poitrine & les poumons (3), pour le crachement de sang, & les âcretés de la gorge (4). Sa racine, broyée & cuite dans du vin, se prend en boisson, & l'on en fait quelquefois des liniments. De plus, en la mâchant, elle étanche la soif, & rafraîchit surtout le poumon. On l'applique aussi sur les contusions & sur les membres disloqués; & elle adoucit les intestins. Cuite dans les cendres, puis, après qu'on en a ôté les follicules, broyée avec neuf grains de poivre, & avalée dans de l'eau, elle arrête le cours de ventre. Elle a une telle efficacité pour la guérison des blessures (5), qu'elle soude en effet & mastique ensemble les viandes ou les chairs avec lesquelles on la fait cuire. De là vient le nom de

vocant, quidam autem alum gallicum dicunt.

(4) Galien, *ibid.*

(5) Dioscoride, liv. 4, chap. 9; Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 22; Apulée, ch. 59, tit. 4; Galien, *ibid.*

tinet addita : unde & Græci nomen impoſuere. Oſſibus quoque fractis medetur.

De alga, & actea, & de ampeloagria, abſinthio.

CAPUT 7. ALGA rufa, & ſcorpionum ictibus.

Actæa gravi foliorum odore, caulibus aſperis geniculatis, ſemine nigro, ut ederæ, baccis mollibus, naſcitur in opacis & aſperis, aquoſiſque. Datur acetabulo pleno interioribus fœminarum morbis.

Ampelos agria vocatur herba, foliis duris, cineracei coloris, qualem in ſatis diximus, viticulis longis, calloſis, rubentibus, qualiter flos quem Jovis flammam appellavimus in violis : fert ſemen Punici mali ſimile acinis. Radix ejus decocta in aquæ cyathis ternis, additis vini Coï cyathis duobus, alvum ſolvit leniter, ideoque hydropicis datur. Vulvæ vitia & cutis in facie mulierum emendat. Iſchiadicos quoque uti hac herba prodeſt, tuſa cum foliis, & illita cum ſucco ſuo.

Abſinthii genera ſunt plura : Santonicum appellatur à Galliæ civitate : Ponticum à Ponto, ubi pecora pingueſ-

(6) C'eſt-à-dire conſolidant. Ecoutons le Pere Hardouin : Σύμφυτον *quia conſolidat ; unde & conſolida appellata. Eadem conſerva, à conferruminando : hoc eſt, conglutinando. Ferruminare enim eſt metalla conjungere & conglutinare.*

(1) En Grec φῦκος θαλάσσιον. On en a traité au liv. 26.

(2) Le Pere Hardouin croit que c'eſt la *chriſtophoriana* de Lobel, appellée par d'autres *aconitum racemoſum*. Voy. la figure de la *chriſtophoriana* chez Lobel, *in Obſerv.* p. 389 ; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(3) Au liv. 23, chap. 1.

(4) Au liv. 21, chap. 11.

(5) Pline ne fait, pour ainſi dire, que répéter ici ce qu'il a dit au l. 23, chap. 1.

(6) En Grec, ἀψίνθιον ; ce qui exprime une choſe très amere. Le Pere Hardouin dir que l'abſinthe Pontique ou Romain des boutiques, eſt l'*abſinthium latifolium*, l'abſinthe à larges feuilles de Dodonée, p. 13 ; & l'*abſinthium vulgare* de Lobel, *in Obſerv.* p. 443.

ſymphiton (6) que lui ont donné les Grecs. C'eſt encore un remede pour les os fracturés.

De l'algue : de l'actea ou herbe d'Actéon, ſorte d'aconit rameux : de la vigne ſauvage : de l'abſinthe.

L'ALGUE touffe (1) en eſt encore un contre les piquures des ſcorpions.

L'*actea* (2) a des feuilles qui rendent une odeur forte, des tiges raboteuſes & pleines de nœuds, une graine noire comme celle du lierre, & des baies mollaſſes. Elle croît dans des lieux couverts ou ombragés, incultes, aquatiques. On la donne à la doſe d'un bon acétabule pour les maladies internes des femmes.

La plante nommée *vigne ſauvage* (*ampelos agria*), telle que nous l'avons décrite en traitant des choſes qui ſe ſement* (3), a des feuilles dures, de couleur cendrée, des tendrons longs remplis de nœuds, & rougeâtres comme la fleur que nous avons appellée *flamme de Jupiter*, en parlant des violettes (4) : la ſemence qu'elle porte reſſemble aux grains de la grenade. Sa racine (5), cuite dans trois cyathes d'eau, auxquels on ajoute deux cyathes de vin de l'iſle de Cô, relâche doucement le ventre, & ſe donne, pour cette raiſon, aux hydropiques. Elle corrige les vices de la matrice & ces taches de la peau auxquelles eſt ſujet le viſage des femmes. On ſe ſert utilement, dans la ſciatique, de cette même plante, en la pilant avec ſes feuilles, & en étuvant de ſon ſuc la partie malade.

Il y a pluſieurs genres d'abſinthe (6); le *ſantonicum* (7), ainſi nommé d'une cité des Gaules (8); le Pontique, qui vient de

(7) C'eſt l'herbe ſantonique, *herba ſantonica* de Marcellus Empiricus & de Scribonius Largus; la verge ſantonique, *virga ſantonica*, de Martial; le *ſantonion* de Dioſcoride, &c. Voyez la note ſuivante.

(8) De la cité de Saintes ou Xaintes, en Xaintonge. Cette cité s'appelloit en Latin *Santones*. Au reſte, tout ce que dit ici Pline eſt confirmé par les autres Auteurs. Conſultons Dioſcoride, liv. 3, chap. 28 : Σ᾽ςι ϑ κ̀ τρίτον

cunt illo, & ob id ſine felle reperiuntur : neque aliud præſtantius : multoque Italicum amarius, ſed medulla Pontici dulcis. De uſu ejus convenit dicere, herbæ facillimæ, atque inter paucas utiliſſimæ, præterea ſacris populi Romani celebratæ peculiariter. Siquidem Latinarum feriis quadrigæ certant in Capitolio, victorque abſinthium bibit : credo, ſanitatem præmio dari honorifice arbitratis majoribus. Stomachum corroborat, & ob hoc ſapor ejus in vina transfertur, ut diximus. Bibitur & decoctum aqua, ac poſtea nocte & die refrigeratum ſub dio, decoctis ſex drachmis foliorum cum ramis ſuis in cæleſtis aquæ ſextariis tribus : oportet & ſalem addi. Vetuſtiſſime in uſu eſt. Bibitur & madefacti dilutum : ita enim appelletur hoc genus. Diluti ratio, ut (quiſquis fuerit modus aquæ) tegatur per triduum. Tritum raro in uſu eſt, ſicut & ſuccus expreſſi. Exprimitur au-

εἶδος ἀψινθίου, γεννώμενον ἐν τῇ κατὰ τὰς Ἄλπεις Γαλατίᾳ πλεῖστον· ὃ ἐπιχωρίως Σαντόνιον καλοῦσιν, ἐπωνύμως τῇ γεννώσῃ αὐτὸ Σαντονίδι χώρᾳ. *Eſt & tertia ſpecies abſinthii, naſcens in vicina Alpibus Galliæ frequenter. Hanc ſpeciem abſinthii Gentiles* Santonium *appellant, nomine à Santonide regione ſumpto.* On lit pareillement chez Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.*, chap. 1, p. 147 : Τὸ μὲν Σαντονικὸν, ἀπὸ Σαντονίας χώρας ἐν ᾗ φύεται. Marcellus reconnoît auſſi la ſantonique pour une ſorte d'abſinthe, chap. 28, p. 198 : *Santonica herba quæ abſinthium dicitur.* Cette plante eſt appellée poétiquement *ſantonica virga* par Martial, liv. 9, Epigr. 95 :

Santonicâ medicata dedit mihi pocula virgâ.

Elle eſt dépeinte chez Lobel, *in Obſerv.* p. 436, telle que le Pere Hardouin l'a depuis obſervée au Jardin du Roi.

(9) Dioſcoride en parle fort au long, liv. 3, chap. 26.

(10) Voyez ce qui a été dit, liv. 11, chap. 37.

(11) Galien dit que l'abſinthe Pontique eſt bon à l'eſtomac, & que le Santonique lui eſt contraire par ſon exceſſive amertume.

(12) Elles ſe célébroient au mois d'Avril, quelquefois auſſi le 5 Mai, ou le troiſieme jour des nones ; & le premier Juin. Voyez Tite-Live, l. 5, p. 93, livre 22, p. 208, livre 42, p. 540, & liv. 41, p. 526. Voyez auſſi Pline lui-même, liv. 34, chap. 7.

Pont (9), & dont les bestiaux s'engraissent; ce qui fait qu'on les trouve sans fiel (10). Ce dernier est le meilleur de tous. L'absinthe d'Italie est de la plus grande amertume ; mais le suc de celui de Pont est doux (11). Il convient de faire connoître l'usage de cette plante, l'une des plus utiles, des plus aisées à trouver, & employée, qui plus est, spécialement dans les cérémonies religieuses du peuple Romain. En effet, dans les Fêtes Latines (12), pendant lesquelles il se fait des courses de chars à quatre chevaux, on donne au vainqueur de l'absinthe à boire, par l'opinion, je crois, qu'avoient nos peres que c'étoit bien honorer son adresse que de lui donner pour prix la santé (13). L'absinthe fortifie l'estomac : c'est pour cela qu'on en fait contracter le goût au vin (14), comme nous l'avons dit. On en fait aussi bouillir les feuilles & les branches dans trois sextiers d'eau de pluie, qu'on laisse refroidir à l'air un jour & une nuit ; on y ajoute du sel, & on les prend de cette maniere en breuvage. L'usage de cette décoction est très ancien. On boit aussi l'absinthe infusé par madéfaction (15); car c'est le nom qu'il faut donner à cette façon de le prendre. Lorsqu'on le fait donc infuser, dans quelque quantité d'eau que ce soit, il faut que le vaisseau soit couvert pendant trois jours. On fait peu d'usage d'absinthe broyé, ainsi que du suc qu'on en

(13) Les Anciens regardoient le vin apprêté avec l'absinthe comme un breuvage très salubre, & propre à procurer une bonne santé. Voyez Dioscoride, liv. 3, chap. 26.

(14) C'est le vin *absinthitès*, dont nous avons parlé au liv. 14.

(15) C'est à dire dans une très petite quantité d'eau qui ne fait, pour ainsi dire, que l'imbiber. Et pour que l'imbibition se fasse mieux, Pline ajoute qu'il faut couvrir le vase, quelque quantité d'eau qu'on emploie. On conçoit que l'infusion étoit plus forte & plus active, selon qu'on employoit une moindre quantité d'eau. Pour se procurer une potion d'absinthe encore plus active, quelques-uns broyoient la plante & en exprimoient le jus. Mais son action alors étoit trop violente, & Pline blâme l'usage de ce suc, ainsi tiré par expression, au lieu qu'il reconnoît pour salutaire l'infusion d'absinthe, soit par madéfaction, dans une petite quantité d'eau, soit par la méthode ordinaire, dans une quantité d'eau illimitée.

tem, cum primum ſemen turgeſcit, madefactum aqua triduo recens, aut ſiccum ſeptem diebus. Deinde coctum in æneo vaſe ad tertias x heminis in aquæ ſextariis XLV, iterumque percolatum lente coquitur ad craſſitudinem mellis, qualiter ex minore centaureo quæritur ſuccus. Sed hic abſinthii inutilis ſtomacho capitique eſt, cum ſit ille decocti ſaluberrimus. Namque adſtringit ſtomachum bilemque detrahit, urinam ciet, alvum emollit, & in dolore ſanat: ventris animalia pellit, malaciam ſtomachi & inflationes diſcutit cum ſili & nardo Gallico, aceto exiguo addito. Faſtidia abſterget: concoctiones adjuvat. Cruditates detrahit cum ruta, & pipere, & ſale. Antiqui purgationis cauſa dabant, cum marinæ aquæ veteris ſextario, ſeminis ſex drachmis, cum tribus ſalis, & mellis cyatho. Efficacius purgat duplicato ſale. Diligenter autem teri debet, propter difficultatem. Quidam & in polenta dedere ſupra dictum pondus, addito pulegio: alii pueris in fico ſicca, ut amaritudi-

(16) *Eſt inutile* ſignifie quelquefois *eſt contraire*; & cette tournure eſt aſſez familiere à Pline. Ce paſſage-ci en eſt un exemple remarquable.

(17) Ceci eſt confirmé par Dioſcoride, liv. 3, chap. 26; par Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 161; par Marcellus Empiricus, chap. 31, p. 214.

(18) Dioſcoride, *ibid.*

(19) Marcellus Empiricus, ch. 28, p. 198.

(20) Le Pere Hardouin veut conſtamment que le *ſili* ſoit la même plante que le *ſeſeli*. M. de Querlon veut au contraire que par *ſili* on entende ici une ſorte d'ocre ou terre colorée. J'avoue que l'identité du *ſeli* & du *ſeſeli* n'eſt pas rigoureuſement démontrée, mais je crois encore moins qu'il s'agiſſe ici d'une ſorte de terre, & non d'une plante. Ainſi c'eſt ſans adopter le ſentiment de M. de Querlon, que je rapporterai ſes paroles: » Le *ſil* eſt l'ocre jaune des Grecs, » terre colorée, à l'uſage des Peintres, » dont Pline parle ailleurs, liv. 33. » Hermolaüs Barbarus, dans ſon édi» tion de Pline (1524), ſemble l'a» voir pris pour une plante. Dupinet,

tire par expression. Ce suc s'exprime de la graine, lorsqu'elle commence à grossir; on la fait tremper dans de l'eau pendant trois jours, si elle est récente, ou pendant sept jours, quand elle est seche : ensuite, après l'avoir fait cuire dans un vaisseau d'airain, à la quantité de dix hémines sur quarante-cinq sextiers d'eau, jusqu'à consomption du tiers, on passe le tout par la manche, ou on le filtre lentement, & on le fait cuire une seconde fois à consistance de miel, comme le suc qu'on tire de la petite centaurée. Mais le suc d'absinthe, tiré de cette maniere, est contraire à l'estomac & à la tête (16), au lieu que celui de la décoction est très salutaire; car celui-ci resserre l'estomac relâché (17), pousse la bile par les urines (18), amollit le ventre, & en guérit les douleurs, chasse les vers (19), & dissipe enfin la foiblesse ou toute autre indisposition de l'estomac, ainsi que les vents, avec le sili (20) & le nard Celtique (21), auxquels on ajoute un peu de vinaigre. Il fait aussi cesser le dégoût en nettoyant l'estomac (22), & il facilite la digestion. Mêlé avec de la rue, du poivre & du sel, il ôte les crudités. On donnoit anciennement en purgatif, dans un sextier d'eau de mer, gardée depuis quelque tems, six dragmes de sa graine, avec trois dragmes de sel & un cyathe de miel. Elle purge encore mieux en doublant la dose du sel; mais comme elle ne se broie pas aisément, il faut avoir soin de la bien piler. Quelques Médecins l'ont donnée encore en plus forte dose, en y ajoutant du pouliot dans de la farine cuite ou séchée au feu en façon de galette; d'autres l'ont fait prendre aux enfants dans

» au lieu de *sil*, met le *seseli*, plante » de la famille des cerfeuils. Le Pere » Hardouin, dont le texte conserve » ici le mot *sili*, y a substitué *seseli* » au liv. 20, chap. 21, où l'édition » d'Hermolaüs Barbarus présente encore *sili* ». Ce qui m'empêche d'adopter le sentiment de M. de Querlon, c'est que le texte de Dioscoride, *ibid.* est entiérement favorable à la prétention du Pere Hardouin. On y lit *μετὰ σεσέλεως ἢ νάρδου Κελτικῆς*, *cum seseli, & nardo Celtico.*

(21) C'est la valériane, selon Adanson & d'autres Savants

(22) Dioscoride, *ibid.*

nem fallerent. Thoracem purgat cum iride ſumptum. In regio morbo crudum bibitur cum apio, aut adianto. Adverſus inflationes, calidum paulatim ſorbetur ex aqua : jocineris cauſa cum Gallico nardo, lienis, cum aceto, aut pulte, aut fico ſumitur. Adverſatur fungis ex aceto : item viſco : cicutæ ex vino, & muris aranei morſibus, draconi marino, ſcorpionibus. Oculorum claritati multum confert. Epiphoris cum paſſo imponitur, ſugillatis cum melle. Aures decoctum ejus vaporis ſuffitu ſanat : aut ſi manent ſanie, cum melle tritum. Urinam ac menſes cient tres quatuorve ramuli, cum Gallici nardi radice una, cyathis aquæ VI. Menſes privatim cum melle ſumptum, & in vellere appoſitum. Anginis ſubvenit cum melle & nitro. Epinyctidas ex aqua ſanat : vulnera recentia, prius quàm aqua tangantur, impoſitum : præterea capitis hulcera. Peculiariter ilibus imponitur, cum Cypria cera, aut cum fico. Sanat &

(23) Ceci rappelle les fameux vers de Lucrece :

Sed veluti pueris abſinthia tetra medentes
Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore.

(24) Les manuſcrits préſentent les uns *apio*, les autres *adipe*, les autres *opio*.

(25) Celſus, liv. 4, chap. 8 : *De jocineris morbo : neque alienum eſt abſinthium contritum ex melle & pipere, ejuſque catapotium quotidie devorare.*

(26) Dioſcoride, *ibid.*

(27) Apulée, chap. 100, tit. 1 : *Ad periculum fungorum : Herba abſinthii ſuccum ex aceto bibat. Hoc ſerotinus vir centenarius evaſit, quum eſſet à fungis tentatus.*

(28) Par le gui, il faut entendre le ſuc du khamæleon ou de la carline, ſuc appellé improprement par les Grecs *ixia*, gui, parcequ'on trouve quelquefois du gui attaché aux racines de cette plante. Du moins eſt ce l'interprétation du Pere Hardouin, qui s'appuie d'une part ſur le texte de Dioſcoride, qui porte πρὸς ἰξίαν ; & ſur Scribonius Largus, chez qui on lit, *Compoſ.* 191 : *Ixia, quam quidam chamæleonta vocant . . . Pota mentem abalienat . . . Adjuvantur autem læſi ab ea abſinthio poto cum vino.*

(29) Dioſcoride, *ibid.*

(30) Dans les douleurs des yeux, écrit Dioſcoride, *ibid.*

(31) Confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

une

une figue ſeche (23), pour en déguiſer l'amertume. Priſe avec de l'iris, elle nettoie la poitrine. Pour la jauniſſe, on la prend en boiſſon avec du perſil & du capillaire (24). On la boit un peu chaude dans de l'eau, pour chaſſer les vents ; pour les maladies du foie (25), avec le nard Celtique ; & pour le mal de rate (26), avec du vinaigre, ou dans du gruau, ou avec une figue. Le ſuc d'abſinthe, dans du vinaigre, eſt un remede contre les mauvais effets des champignons (27), & contre les mauvais effets du gui (28) ; & pris dans du vin, c'eſt un antidote contre la ciguë (29), ainſi que contre les morſures de la muſaraigne, du dragon marin, & des ſcorpions. Il ſert auſſi beaucoup à éclaircir la vue. On l'applique avec du vin cuit dans les inflammations des yeux (30) ; & avec du miel dans les cas de meurtriſſures (31), ou pour faire paſſer les marques de ſang. La décoction de l'abſinthe guérit, par ſa vapeur (32), le mal des oreilles ; & quand il en coule du pus, on l'emploie broyé avec le miel. Trois ou quatre petites branches de cette plante, infuſées avec une racine de nard Celtique, & bues dans ſix cyathes d'eau, provoquent l'urine & les regles. L'abſinthe produit particuliérement le dernier de ces deux effets, lorſqu'on le prend avec du miel, ou qu'on l'applique ſur le ventre avec une peau de mouton. Il eſt très bon pour l'eſquinancie (33), ſi on le mêle avec du miel & du nitre. Infuſé ſimplement dans de l'eau, il guérit les puſtules ou élévations douloureuſes qui viennent la nuit ſur la peau (34) ; ainſi que les plaies récentes ſur leſquelles on l'applique avant que l'eau y ait touché ; il guérit auſſi les ulceres de la tête. On en fait avec le cerat de Chypre (35), ou avec une figue, un topique excellent pour les douleurs des entrailles. Il ne faut point le donner pendant la

On lit auſſi chez Apulée, chap. 100, tit. 2 : *Ad livores tollendos. Herbam abſinthium in aqua & aceto decoctam, & inductam panno impone : ſi corpus tenerum fuerit, ex melle imponito.*

(32) Dioſcoride, *ibid.*

(33) Dioſcoride, *ibid.*

(34) Dioſcoride, *ibid.*

(35) Dioſcoride, *ibid.*

pruritus. Non eſt dandum in febri. Nauſeam maris arcet in navigationibus potum : inguinum tumorem in ventrali habitum. Somnos allicit olfactum, aut inſcio ſub capite poſitum. Veſtibus inſertum tineas arcet. Culices ex oleo perunctis abigit : & fumo, ſi uratur. Atramentum librarium ex diluto ejus temperatum, litteras à muſculis tuetur. Capillum denigrat abſinthii cinis, unguento roſaceoque permixtus.

Eſt & abſinthium marinum, quod quidam Seriphium vocant, probatiſſimum in Tapoſiri Ægypti. Hujus ramum Iſiaci præferre ſolenne habent. Anguſtius priore, minuſque amarum, ſtomacho inimicum, alvum mollit, pellitque animalia interaneorum. Bibitur cum oleo & ſale, aut in farinæ trimeſtris ſorbitione dilutum. Coquitur, quantum manus capiat, in aquæ ſextario ad dimidias.

(36) Confirmé par l'Ecole de Salerne :

Nauſea non poterit quemquam vexare marina
Antea commixtam vino qui ſumpſerit ipſam.

(37) Dioſcoride, *ibid.*

(38) On lit la même choſe chez Dioſcoride, qui obſerve pareillement, livre 5, chapitre 27, que cet abſinthe marin eſt auſſi nommé *ſeriphion.* M. de Querlon conjecture que ce dernier nom lui venoit de la petite iſle de *Seriphe*, aujourd'hui *Serpho*, l'une des Cyclades dans la mer Egée : mais comme *Seriphe* eſt un mot barbare qui ſignifie *rocher en mer*, la dénomination de *ſeriphion* pourroit déſigner plus généralement l'eſpece d'abſinthe qui naît ſur ces ſortes de rochers, dans toutes les parties inſulaires du globe, & non pas ſimplement l'eſpece qui croît dans l'iſle de *Serpho*. Nous aurons occaſion de reparler de l'abſinthe marin au liv. 32, chap. 9.

(39) Ou plutôt *Taphoſiris*, c'eſt-à-dire *Tombeau d'Oſiris*. C'étoit le nom d'une ville d'Egypte : le texte de Dioſcoride, *ibid.* inviteroit, dis-je, à lire



fievre. La boiſſon d'abſinthe garantit des nauſées & du vomiſſement que cauſe la mer aux navigateurs (36). Porté ſur le ventre dans un petit ſac, il empêche la tumeur des aînes. Il procure le ſommeil à ceux qui le reſpirent; il produit même encore cet effet, étant mis ſeulement ſous le chevet de leur lit, ſans qu'ils le ſachent. Mis dans les hardes, il les préſerve des vers. On écarte auſſi les couſins (37), en s'en frottant avec de l'huile, ou par ſa vapeur, en le brûlant. L'encre à écrire, dans laquelle on a mêlé de ſon ſuc, garantit les écritures des rats. La cendre d'abſinthe, mêlée avec de l'huile & de l'onguent roſat, noircit les cheveux.

Il y a auſſi un abſinthe marin (38), que quelques-uns nomment *ſeriphium*. Le plus eſtimé eſt celui qui croît dans le territoire de Taposiris (39), ville d'Egypte. Les Prêtres d'Iſis en portent ſolemnellement dans leurs cérémonies, une branche à la main (40). Il a la feuille plus étroite que le premier (41), & moins d'amertume; mais il eſt ennemi de l'eſtomac. Il relâche le ventre, & chaſſe les vers des entrailles. On le prend en boiſſon avec de l'huile & du ſel, ou délayé dans un breuvage fait avec la farine d'un grain de trois mois. On en fait bouillir une poignée dans un ſextier d'eau juſqu'à réduction de la moitié.

chez Pline *in Taphoſiri*, ſi Strabon, liv. 17, ne nommoit pas également *Taposeiris*, & le tombeau d'Oſiris, & un port d'Alexandrie.

(40) En guiſe de rameau d'olivier, écrit Dioſcoride, *ibid.* Nous ne nous arrêtons point à réfuter les raiſons ſur leſquelles le Pere Hardouin taxe ici de faux quelques médailles & inſcriptions qui portent : ISIS FARIA, ou ΕΙΣΙΔΙ ΦΑΡΙΑ. Ces raiſons partent d'un ſyſtême conjectural, dont nous avons eu plus d'une occaſion de démontrer l'abus.

(41) Dioſcoride, *ibid.*



De ballote & botrys fruticosa, & brabyla, & bryo, bupleuro, & catanance, calsa & circeia, & cirsio, & crategono, & thelygono, & crocodilio, & cynosorchi, & chrysolachano, & cucubalo, & conferva.

CAPUT 8. BALLOTEN alio nomine melamprasion Græci vocant, herbam fruticosam, angulosis caulibus nigris, hirsutis foliis vestientibus, majoribus quàm marrubii, & nigrioribus, graveolentibus. Vis ejus efficax adversus canis morsus, ex sale foliis tritis impositæ : item ad condylomata, coctis cinere, in folio oleris. Purgat & sordida hulcera cum melle.

Botrys fruticosa herba est, luteis ramulis. Semen circa

(1) D'après les autorités formelles, tirées des manuscrits & éditions de Pline, consultés par M. le Comte de la Tour-Rezzonico, ainsi que de Dioscoride, liv. 3, chap. 117, je lis au texte *alio nomine melamprasion*, & non *alio nomine porrum nigrum*. La raison est pleinement ici d'accord avec les autorités, puisque c'est aux feuilles du marrube, & non du porreau, que les feuilles de la ballote peuvent être assimilées, & que d'ailleurs *porrum nigrum* ne sauroit passer pour une dénomination Grecque : or dans tous les cas où une autorité a la raison pour elle, elle doit l'emporter sur toute autre autorité contraire que la raison contrediroit. Ainsi c'est vainement que les deux manuscrits de Milan, & plusieurs autres, portent ici *alio nomine porrum nigrum*. Nous observerons même, avec le docte Critique de Parme, que quelques lignes plus loin, les feuilles de la ballote sont expressément comparées par Pline aux feuilles du marrube, même dans la plupart des éditions où se trouve la leçon fautive *alio nomine porrum nigrum*. Et Dalechamp, bien avant nous, avoit aussi fait cette même remarque; sur quoi voyez l'édition de 1587, p. *666*; & Hackius, tome 3, p. 129. Nous avons traité du marrube noir au liv. 20, chap. 22. Voici ce qu'en dit Morand, cité ci-après note 4 : *Marrubium nigrum, fœtidum sesqui cubito altius est, caulibus quadratis hirsutis, non nihil rubentibus, inanibus; folia atrovirentia, rugosa, gravis ac ingrati odoris.*

(2) Confirmé par Dioscoride, l. 3, chap. 117.

(3) Tout cela est confirmé par Dioscoride, *ibid.* ainsi que par Oribasius,

Du ballote ou marrube noir : de la botrys ou piment : de la brabyle : du bryon marin : du bupleuron : de l'herbe de nécessité : de l'herbe nommée calsa *: de la circée : du cirsion : du cratæogonon : du thelygone : du crocodilion : des amourettes de chien : du légume d'or : du cucubale : de la conferva.*

LES Grecs nomment *ballotê*(1), ou autrement *melamprasion*(2) (marrube noir), une plante rameuse, dont les tiges sont quadrangulaires (3), & noirâtres, les feuilles qui les couvrent velues, plus longues (4), & d'un verd plus foncé que celles du marrube, & d'une odeur forte. Ses feuilles, broyées avec du sel, & appliquées sur la plaie, sont un remede efficace contre la morsure du chien. Les mêmes feuilles, cuites dans de la cendre, & enveloppées d'une feuille de chou, s'appliquent avec succès sur les condylomes. Amalgamée avec du miel, cette plante nettoie aussi les saletés des ulceres.

La plante appellée *botrys* (6) jette aussi beaucoup de rejettons, & de petites branches jaunes autour desquelles croît sa graine.

llv. 11, p. 192.

(4) Je lis au texte *majoribus quam marrubii*, d'après les autorités & raisons dirimantes rapportées note 1. Ce marrube de comparaison auquel Pline & Dioscoride assimilent ici le marrube noir, est le marrube blanc, comme l'observe M. le Comte de la Tour-Rezzonico, dont voici les paroles : MARRUBII; *nempe albi, quod ut magis probatum ex Antonii Castoris sententiâ Plinius laudavit. In officinis dicitur* MARRUBIUM ALBUM, VULGARE; MARRUBIUM ALBUM ODORUM; ET PRASIUM (*cum* PRASIUM *appellandum esset*). *Illius descriptionem exactam habes apud Morandum*, Hist. Stirp. *p.* 45, *figuram quoque, semen, flores, quare tabulâ XXVIII*, 3.

(5) Tout cet emploi des propriétés médicinales du marrube noir est confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(6) C'est le piment, ou mille-graine. Voyez sa figure chez Lobel, *in Observ.* p. 113, & chez Dodonée, p. 34. Tout ce que dit ici Pline, relativement à la description de cette plante & à ses propriétés médicinales, est exactement conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 130.

totos naſcitur : folia cichorio ſimilia. Invenitur in torrentium ripis. Medetur orthopnoicis. Hoc Cappadoces ambroſiam vocant, alii artemiſiam.

Brabyla ſpiſſandi vim habet cotonei mali modo : nec amplius de ea tradunt auctores.

Bryon marinum, herba ſine dubitatione eſt lactucæ foliis ſimilis, rugoſa, veluti contracta, ſine caule, ab ima radice exeuntibus foliis. Naſcitur in ſcopulis maximè, teſtiſque terra comprehenſis. Præcipua ſiccandi ei ſpiſſandique vis, & collectiones omnes inflammationeſque cohibendi, præcipue podagræ, & quidquid refrigerare opus ſit.

Bupleuri ſemen ad ictus ſerpentium dari reperio, fove-

(7) Ce nom déſigne proprement des prunes de Damas, ſauvages. Cependant Heſykhius donne le nom de *brabylon* à une mauvaiſe plante, dont il ne dit rien autre choſe.

(8) M. de Querlon traduit : *Le lichen, la coralline, ou mouſſe de mer.* Mais c'eſt ſans doute là une ſimple interprétation précaire & conjecturale, que ce Savant, qui n'a point mis la derniere main à ſon travail, n'a pas eu le temps de réformer. Le brion marin n'eſt certainement point la *coralline*, ou *mouſſe marine*, à forme branchue, déliée & coralloïde, c'eſt-à-dire le *muſcus maritimus* de Caſpar Bauhin ; mais bien le *muſcus marinus lactucæ folio* du même Caſpar Bauhin, & qui n'a point de nom en langue vulgaire. On devroit l'appeller *laitue de mer*. On peut juger de la différence de figure de l'une & l'autre plante marine chez Deville, *Hiſt. des Plantes*, tome 2, p. 684 & 685. La deſcription que donne Pline du brion marin, eſt conforme à ce qu'on lit chez Théophraſte, *Hiſt.* liv. 4, chap. 7, & chez Dioſcoride, liv. 4, chap. 99. Nous reparlerons des propriétés du bryon marin au liv. 32, chap. 9.

(9) *Bu pleuron*, comme qui diroit *flanc de bœuf*. Pline en a déja parlé au liv. 22, c. 22. Cette plante, ſelon Anguillara & le P. Hardouin, eſt inconnue aux Botaniſtes modernes, malgré le ſoin que Pline, *ibid.* a pris de la décrire en ces termes : *Buplevron in ſponte naſcentium olerum numero, caule cubitali, foliis multis longiſque, capite anethi. Radix contra ſerpentes datur, &c.* Quant à nous, le triple caractere indiqué d'avoir la tête en ombelle, comme celle de l'aneth, d'être une production ſpontanée, & d'avoir des feuilles nombreuſes & longues, nous fait croire que le *buplevron* de Pline n'eſt autre que le *buplevron* (plante ſpontanée, à ombelle jaune, & à feuil-

Ses feuilles ressemblent à celles de la chicorée. Elle se trouve sur le bord des torrents : c'est un remede pour les asthmatiques. Les Cappadociens lui donnent le nom d'ambroisie, & d'autres celui d'armoise.

Celle que l'on nomme *brabyla* (7) a la propriété d'épaissir & de coaguler comme le coing : c'est tout ce que les Auteurs en disent.

Le *bryon* marin (8) est certainement une plante dont les feuilles ressemblent à celles de la laitue, & sortent de l'extrémité de sa racine. Elle n'a point de tige, & est comme ramassée & repliée en une touffe. Elle naît ordinairement sur les rochers & sur les coquillages engagés dans le sable. Sa principale propriété est de dessécher & d'épaissir; d'arrêter les progrès des abcès & des inflammations, sur-tout celles de la goutte, & d'être bonne en liniment dans tous les cas où il s'agit de rafraîchir.

Je trouve que la graine du *bupleuron* (9) se donne contre la

---

les de chiendent des Modernes. Consultons la troisieme herborisation des plantes des environs de Paris, tome 1, p. 305 : » BUPLEVRUM *angustifolium*, » Tabern. Icon. 872. *Buplevrum folio* » *subrotundo, sive vulgatissimum Casp.* » *Bauhini. Pin.* 278. *Auricula leporis,* » *umbellâ luteâ, Joannis Bauhini*, 3 » *part.* 2. 200. Cette plante croît » d'elle-même à Meudon, à Ver- » sailles, à Montmorency, à Fontai- » nebleau. Les feuilles d'en bas sont » quelquefois ovales & beaucoup » plus larges que les autres; elles » sont assez bien dessinées, ainsi que » la racine, dans Tragus. Cette plante » est très bien décrite dans Cordus, » qui l'a appellée *isophyllon*, & qui » s'est servi de la figure de Tragus. » Les figures que les autres Auteurs » en ont données ne présentent que » les feuilles qui accompagnent la » tige, & qui sont semblables à celles » du chiendent : voilà pourquoi elles » expriment aussi bien une autre » plante du même genre qui naît en » Provence & en Languedoc, mais » qui est annuelle. M. Magnol l'a » nommée *buplevrum annuum, angus-* » *tifolium, Bot. Monsp.* Cet Auteur » a remarqué que c'est l'*auricula lepo-* » *ris Monspeliensium plantaginis mi-* » *noris folio, Gesn.* c'est-à-dire *l'o-* » *reille de lievre de Montpellier à feuille* » *de petit plantain, de Gesner.* La » figure de Dodonée ne la représente » pas mal. Caspar Bauhin a confondu » la plante de Gesner avec celle dont » nous parlons; elle est très com- » mune aux environs de Seve ».

rique plagas decocta ea herba, adjectis foliis mori aut origani.

Catanancen Thessalam herbam, qualis sit, à nobis describi supervacuum est, cum sit usus ejus ad amatoria tantum. Illud non ab re est dixisse ad tegendas Magicas vanitates, electam ad hunc usum conjecturâ, quoniam arescens contraheret se ad speciem unguium milvi exanimati. Eadem ex causa & cemos silebitur à nobis.

(10) Dioscoride décrit la *kat'anankê* (comme qui diroit *la plante de nécessité*), livre 4, chapitre 129; & il en dit à-peu-près la même chose que Pline. Scaliger a cru que cette plante n'étoit autre que le *coronopus hortensis* de Caspar Bauhin, l'*herba stella* des Italiens; la *corne de cerf* de nos Herboristes, plante que le Pere Hardouin dit être aussi appellée *pied de milan*. Pline a parlé du *coronopus* au liv. 21, chap. 16, en ces termes: *Aculeatarum caules aliquarum per terram serpunt, ut ejus quam* CORONOPUM *vocant*. Or, le vrai *coronopus*, ou pied de corneille, ne feroit pas ce *coronopus hortensis*, ou *herba stella*; mais le *coronopus sylvestris*, en François *pied de corneille*, appellé par Caspar Bauhin *helestium strictissimo folio, majus*. Mais d'une part, Pline ne dit point que le *coronopus* soit la même plante que la *kat'anankê*; & d'autre part, il nous avertit que le *coronopus* est une plante à piquants, *aculeata*, dont il parle en traitant des chardons. Ainsi quand il y auroit (ce que je suis loin de croire) identité entre le *coronopus aculeatus* de Pline & l'herbe *katanankê*, il s'ensuivroit toujours que la *katanankê* ne peut se rapporter à aucune des deux sortes de *coronopus* des Modernes, puisque ces deux sortes de *coronopus* modernes n'ont point de piquants. L'opinion de Ruel, qui croyoit que la *kat'anankê* étoit la bistorte, n'est pas plus raisonnable; & Mathiole fait voir que la bistorte n'a aucun rapport à la description de la *katanankê* chez Dioscoride. Considérons d'ailleurs que la *katanankê*, de l'aveu de Pline, est une plante particuliere à la Thessalie, *Thessalam herbam*, & nous nous épargnerons le soin superflu de lui chercher un représentant parmi nos plantes habituelles, & communes à toutes les contrées.

(11) *Kêmos* en Grec signifie *lupatum reticularium*. Ainsi la plante *kêmos* me paroît être une sorte d'aconit nommée *napel*, dont on peut voir la figure chez Deville, *Hist. Plant.* tome 1, p. 304. Sa racine, remplie de fibres, est faite en forme de filet ou réseau à museler, *in modum lupati reticularii*. En Allemagne, le vulgaire appelle encore aujourd'hui par cette raison presque toutes les sortes d'aconit *wolffsvartz*, en Latin moderne *luparia*, par une suite de la fausse analogie du mot *lupus*, un loup, & du mot *lupatum*, un frein, une museliere à réseau, en Grec *kê*-

morsure

morſure des ſerpents, & qu'on étuve les plaies avec ſa décoction, en y ajoutant des feuilles, ſoit de mûrier, ſoit d'origan.

La catanance (10), *kat'anankê*, herbe de Theſſalie, n'étant d'uſage que dans les philtres amoureux, il eſt inutile que nous la décrivions. Mais pour faire voir toute la vanité des préjugés magiques, il eſt bon d'obſerver qu'on a cru cette plante propre à cet uſage, ſur l'obſervation qu'on a faite, qu'étant ſeche, elle ſe recoquille comme la ſerre d'un milan qui expire. Par la même raiſon, nous ne dirons rien du *kêmos* (11), plante de la même claſſe.

---

mos. Le Pere Hardouin témoigne quelque penchant à croire que le *kêmos* n'eſt autre que le *leontopodion*, ou *piloſella minor*, dont la figure ſe voit chez Dodonée, p. 86; par la raiſon que chez Dioſcoride (*in Nothis*) le mot *kêmos* figure parmi les différents noms donnés au *leontopodion*. Mais cette identité de noms n'entraîne nullement ici l'identité de plante, puiſque Pline parle en divers endroits du *leontopodion* & de ſes propriétés médicinales; au lieu qu'il proteſte & promet ici de ne rien dire de ce qu'il auroit pu recueillir relativement au *kêmos*. Ce *kêmos* & le *leontopodion* ne ſauroient donc être la même plante, encore que Dioſcoride ait écrit de cette derniere, que pendue au col, elle paſſoit pour faire aimer ceux qui la portoient; aſſertion qu'il n'a haſardée ſans doute que pour avoir confondu mal-à-propos le *leontopodion* (en tant qu'il ſeroit la même plante que la piloſelle) avec le *kêmos* à maléfices, dont parle ici Pline, pour la premiere & pour la derniere fois. A moins qu'on ne ſuppoſe que *leontopodion* ou *pied de lion* étoit chez les Grecs le nom générique commun à toutes les ſortes de ranoncules, & que Dioſcoride, par *leontopodion kêmos*, a voulu déſigner, non la piloſelle, mais le *ranunculus montanus, aconiti folio, albus, flore majore*, de Caſpar Bauhin, & dont on peut voir la figure chez Deville, *Hiſtor. Plantar. Eur.* tome 1, p. 297. En effet, la dénomination Italienne *pie di leone*, donnée en général à la ranoncule, & ſa dénomination Françoiſe, *pied de lion*, qui répondent l'une & l'autre à la dénomination Grecque *leontopodion*; l'affinité d'eſpece de toutes les ſortes de ranuncules, & de celle-ci en particulier, avec l'aconit; enfin la reſſemblance de configuration réticulaire des fibres de la racine de l'aconit napel, & de la racine du *leontopodium* ou *ranunculus montanus aconiti folio*, peuvent autoriſer à croire que ce dernier eſt plus préciſément que l'aconit napel, la plante qui répond au *cêmos* de Pline & au *leontopodion kêmos* de Dioſcoride. Quoi qu'il en ſoit, il me paroît démontré que le *kêmos*, ou *cêmos*, ne ſauroit être que l'une de ces deux plantes indiquées; ſavoir, l'*aconit napel*, ou le *ranunculus montanus aconiti folio*, &c.

Calſa duorum generum eſt. Una ſimilis aro. Naſcitur in arationibus. Colligitur antequam inareſcat, uſuſque eoſdem habet, quos arum. Bibitur quoque radix hujus ad exinaniendas alvos, menſeſque mulierum : item caulis cum foliis in leguminibus decoctus, ſanat teneſmon.

Alterum genus ejus quidam anchuſam vocant, alii rhinochiſiam. Folia lactucæ, longiora, plumoſa, radice rubra, quæ ignes ſacros cum flore polentæ ſanat impoſita : jocineris autem vitia, in vino albo pota.

Circæa ſtrychno ſativo ſimilis eſt, flore nigro, puſillo, parvo ſemine, ut milii, naſcente in quibuſdam corniculis, radice ſemipedali, triplici ferme, aut quadruplici, alba, odorata, guſtus calidi. Naſcitur in apricis ſaxis. Diluitur in vino, bibiturque ad dolorem vulvæ & vitia. Macerari oportet in ſextariis tribus quadrantem radicis tuſæ, noctem

(12) Je lis *calſa* avec les manuſcrits & le Pere Hardouin, & non *calla* avec la plupart des Editeurs.

(12*) Le Pere Hardouin prétend même que ce genre de *calſa*, ſemblable, ſelon Pline, à l'*aron*, eſt l'*aron* lui-même, & n'en differe en rien. On a traité de l'aron au liv. 24, chap. 16.

(13) J'ai retenu la leçon très vraiſemblable *quos arum* des Editeurs. Les manuſcrits, qui probablement ſont ici fautifs, portent *quos arſa*. On pourroit croire, avec le Pere Hardouin, que cette leçon inintelligible *arſa*, s'eſt formée d'une abréviation défectueuſe du mot *ariſarum*. Nous avons traité de l'*ariſarum* ou *aron d'Egypte*, au liv. 24, chap. 16.

(13*) Le Pere Hardouin décide que c'eſt la premiere ſorte d'ankhuſe, mentionnée chez Dioſcoride, liv. 4, chap. 23, & dont nous avons déja traité, liv. 22, chap. 20.

(14) Nous laiſſons ſubſiſter la leçon très problématique *rhinochiſiam* que préſente l'*index* du livre. Divers manuſcrits portent les leçons, non moins incertaines, *rhinoclinoſam* & *rinodiam*. Le Pere Hardouin conjecture qu'il faudroit lire, chez Pline, *onocleam*, d'après la leçon ὀνοκλείαν que préſente le texte de Dioſcoride, *ibid.*

(14*) Tout cela eſt confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

(15) Nous croyons rendre ici l'intention de l'Auteur, ſans égard à la ſignification propre du mot *plumoſa*

Il y a deux genres de *calſa* (12), dont l'un, ſemblable à l'*arum* (12*), croit dans les terres qu'on laboure. On le cueille avant qu'il ſoit ſec, & on l'emploie aux mêmes uſages que l'*arum* (13). On boit le ſuc de ſa racine pour vuider le ventre, & pour faire pouſſer les regles. Sa tige, cuite avec ſes feuilles, parmi des légumes, guérit le téneſme.

L'autre genre de *calſa* eſt appellé *ankhuſa* (13*) par quelques-uns, & par d'autres *rhinokhiſia* (14); il a les feuilles de la laitue (14*), mais plus longues & velues (15), & une racine rouge, dont l'application avec la fleur de farine guérit les éryſipelles (16). Son ſuc, bu dans du vin blanc, eſt bon pour les maladies du foie.

La *circæa* (17) reſſemble au *ſtrykhnus* cultivé. Elle porte une très petite fleur noirâtre, une graine menue comme du millet, qui ſe forme dans de petites trompes, une racine haute d'un demi-pied, compoſée ordinairement de trois ou quatre bulbes, d'une odeur forte & chaude au goût. Cette plante croît ſur les rochers expoſés au ſoleil (18). On la fait infuſer dans du vin (19); & on en boit pour les maladies & les douleurs de la matrice. On fait pour cet effet macérer, pendant vingt-quatre heures trois onces de la racine pilée dans trois ſextiers de vin. Le même breu-

qu'il a employée, & qui repréſente, chez Dioſcoride, *ibid.* l'épithete δασεῖα, *crebris pilis denſa.*

(16) Confirmé expreſſément, à l'égard des éryſipelles, par Dioſcoride, *ibid.*

(17) On lit la même choſe chez Dioſcoride qui, au liv. 3, chap. 134, appelle également cette plante κιρκαία (& d'un autre nom δερκαία, *dircæa*); & qui compare également ſes feuilles à celles du *ſtryknus*, mais ſans ſpécifier, comme Pline, ſi c'eſt du *ſtryknus* cultivé qu'il parle, ou bien du *ſtryknus* ſauvage. Le *ſtrykhus* eſt la morelle, ou le *ſolanum* ſauvage. Au reſte, tout ce que dit Dioſcoride de la *circæa*, eſt conforme à l'expoſé de Pline, ainſi qu'à celui d'Oribaſius, liv. 11, p. 201. Lobel parle de cette plante, *in Obſerv.* p. 137, ſous le nom de *circæa Pariſiana*, & en donne une figure vérifiée par le Pere Hardouin au Jardin du Roi.

(18) Dioſcoride, *ibid.*

(19) Dioſcoride, *ibid.*

& diem. Trahit eadem potio & ſecundas : ſemine lac minuitur, in vino aut mulſa aqua poto.

Cirſion cauliculus eſt tener duum cubitorum, triangulo ſimilis, foliis ſpinoſis circumdatus. Spinæ molles ſunt. Folia bovis linguæ ſimilia, minora, ſubcandida, & in cacumine capitula purpurea, quæ ſolvuntur in lanugines. Hanc herbam radicemve ejus adalligatam, dolores varicum ſanare tradunt.

Cratæogonon ſpicæ tritici ſimile eſt, multis calamis ex una radice emicantibus ; multorumque geniculorum. Naſcitur in opacis, ſemine milii, vehementer aſpero guſtu : quod ſi bibant ex vino ante cœnam, tribus obolis in cyathis aquæ totidem, mulier ac vir, ante conceptum diebus XL virilis ſexus partum futurum aiunt. Eſt & alia cratæogonos, quæ thelygonos vocatur. Differentia intelligitur lenitate guſtus. Sunt qui florem cratæogoni bibentes mulieres intra XL diem concipere tradant. Eadem ſanant hulcera vetera nigra cum melle : explent ſinus hulcerum, & atropha carnoſiora faciunt : purulenta expurgant : panos diſcutiunt : podagras collectioneſque omnes leniunt, peculiariter mammarum. Theophraſtus arboris genus intelligi

(20) Dioſcoride ſe ſert ici d'une expreſſion douteuſe, que Galien interprete dans un ſens très oppoſé à l'intention manifeſte de Pline, comme ſi ce breuvage avoir la propriété de procurer l'abondance du lait. Voyez Galien, livre 7, *de Fac. Simp. Med.* p. 190.

(21) Le Pere Hardouin décide que c'eſt le *cirſium Anglicum* de Lobel, *in Obſerv* p. 314, & dont le docte Jéſuite a vérifié la figure au Jardin du Roi. Ce qu'en dir Pline eſt conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, liv. 4, chap. 119.

(22) Cette prétention eſt celle du Médecin Andreas, chez Apulée, chap 68, & chez Dioſcoride, *ibid.*

(23) Et de là vient le nom de *kirſion*, le mot Grec κιρσοὶ ſignifiant des varices.

(24) Ainſi appellé, ἀπὸ τὸ κρατεῖν ἐν τῇ γονῇ, *quod genitalem vim movere credatur.* Heſychius l'appelle auſſi plus

vage fait aussi sortir l'arriere-faix. La graine, avalée dans du vin, ou dans de l'eau de miel, fait passer le lait des femmes (20).

Le cirsion (21), ou herbe aux varices, est une petite tige tendre, de deux coudées de hauteur, de forme triangulaire, & entourée de feuilles épineuses, mais dont les piquants sont mous. Ses feuilles ressemblent à celles de la buglosse, mais sont plus petites & blanchâtres. Elle porte à son sommet de petits boutons rouges qui tombent en duvet. On prétend que la plante (22), ou la racine, portée en amulette, guérit les varices (23).

Le *crataeogonon* (24) formé de plusieurs tuyaux qui sortent d'une seule racine, & rempli de nœuds, a quelque ressemblance avec l'épi de froment. Cette plante croît dans les lieux fortement ombragés (25). Sa graine est comme celle du millet, & d'un goût très âpre. On dit (26) que si un homme & une femme, en avalent avant le repas, avec du vin, le poids de trois oboles dans autant de cyathes d'eau, l'enfant (fût-il même conçu quarante jours auparavant) sera du sexe masculin. Cette propriété n'est attribuée qu'au *crataegonon* mâle ; car il y en a aussi un genre femelle, que l'on nomme *thelygonos* (27) : on en reconnoît la différence à la douceur du goût. Des Auteurs prétendent que les femmes qui prennent en boisson la fleur du *crataegonon*, conçoivent avant le quarantieme jour. Les mêmes fleurs, incorporées dans du miel, guérissent les ulceres invétérés & noirs, remplissent leur sinus, & réparent les déperditions de substance. Elles nettoient aussi les abcès qui rendent du pus, dissipent les bubons & les tumeurs, adoucissent la goutte, & tous les dépôts, particuliérement ceux des mamelles. Théophraste (28) désigne sous le

briévement *crataegonon*, & cette leçon est celle des manuscrits de Pline. La leçon des Editeurs *crataeogonon* a pour elle Dioscoride, liv. 3, chap. 139. C'est le bled noir, ou bled de vache, *melampyrus luteus, latifolius*. Le Pere Hardouin a reconnu cette plante au Jardin du Roi.

(25) Dioscoride, *ibid.*

(26) Dioscoride, *ibid.*

(27) C'est-à-dire *génération de femelles*.

(28) Théophraste, *Hist.* liv. 3, chap. 15.

voluit cratægon, five cratægona, quam Itali aquifoliam vocant.

Crocodilion chamæleonis herbæ nigræ figuram habet, radice longa, æqualiter craſſa, odoris aſperi. Naſcitur in ſabuletis. Pota ſanguinem per nares pellit copioſum craſſumque, atque ita lienem conſumere dicitur.

Cynoſorchin aliqui orchin vocant, foliis oleæ, mollibus ternis per ſemipedem longitudinis in terra ſtratis, radice bulboſa, oblonga, duplici ordine, ſuperiore quæ durior eſt, & inferiore quæ mollior. Eduntur ut bulbi cocti, in vineis fere inventæ. Ex his radicibus ſi majorem edant viri, mares generari dicunt: ſi minorem feminæ, alterum ſexum. In Theſſalia molliorem in lacte caprino viri bibunt ad ſtimulandos coïtus, duriorem verò ad inhibendos. Adverſantur alter alteri.

Chryſolachanum in pineto, lactucæ ſimile naſcitur. Sanat nervos inciſos, ſi confeſtim imponatur. Et aliud ge-

(29) En Grec *agria;* car c'eſt le nom Grec de l'*aquifolia*, en François *houx*. Mais cette acception du mot Grec *agria*, pris comme ſubſtantif, n'eſt qu'accidentelle; il eſt d'ordinaire un adjectif féminin, qui ſignifie *ſauvage*. Auſſi prétend-on que Pline s'y eſt méptis; & ceux qui lui font ce reproche ſoutiennent que Théophraſte a comparé le *cratægon* non au houx, avec qui il n'a aucun rapport, mais au cormier ſauvage, nommé en Latin *ſorbus torminalis*, & en Grec ἀγρία μεσπίλη; & ces Critiques s'appuient du paſſage de Théophraſte, non tel qu'il eſt aujourd'hui chez cet Auteur, mais tel qu'il eſt cité par Athénée, livre 2, p. 50.

(30) Ruellius, p. 482, décide que c'eſt la carline, ou *leuk'acantha* (épine blanche); ce que Dioſcoride, liv. 3, chap. 12, dit au ſujet du *krokodeïlion*, eſt parfaitement conforme à ce qu'en dit ici notre Auteur. Voyez la figure de cette plante chez Lobel, *in Obſerv.* p. 481.

(31) C'eſt le *ſatyrion* des Latins, ou *teſticulus canis* des Herboriſtes modernes. Nous en avons traité au l. 26, chap. 10. Toute cette deſcription eſt conforme à celle qu'en donne Dioſcoride, liv. 3, chap. 141.

(32) Dioſcoride, *ibid.* lui donne auſſi cet autre nom, lequel répond au

nom de *crataigon* ou *crataigonon* une ſorte d'arbuſte appellée par les Italiens *aquifolia* (29).

Le *crocodilion* (30) a la figure de la plante noire du *khamæleon*, une racine longue également noire par-tout, & d'une odeur déſagréable. Il naît dans les terres ſablonneuſes. Son ſuc, pris en boiſſon, fait ſortir par le nez beaucoup de ſang épais; & c'eſt ainſi qu'il conſume, dit-on, la rate.

La *cynos-orkhis* (31), appellée ſimplement *orkhis* (32) par quelques-uns, pouſſe trois feuilles mollaſſes, & ſemblables à celles de l'olivier, qui s'étendent à terre à la longueur d'un demi-pied. Sa racine eſt bulbeuſe, oblongue & diviſée en deux parties, dont la ſupérieure eſt dure, & l'inférieure plus molle. Elles ſe trouvent ordinairement dans les vignes; & on les mange cuites, comme des bulbes (33). Si la plus grande de ces racines eſt mangée par les hommes (34), il en provient, à ce qu'on dit, des mâles; & ſi les femmes mangent l'autre, ou la plus petite, elles font des femelles. Les hommes, dans la Theſſalie (35), boivent le ſuc de la plus molle dans du lait de chevre (36), pour s'exciter à l'uſage des femmes, & celui de la plus dure pour réprimer leurs deſirs. L'une détruit la qualité de l'autre (37).

Le *chryſolakhanon* (38), tout ſemblable à la laitue, vient dans les lieux plantés de pins. Il guérit les nerfs coupés, lorſqu'il eſt appliqué ſans délai. Il y a un autre genre de *chryſolakhanum* à

---

mot Latin *teſticulus*.

(33) Dupinet écrit en marge: Au-» cuns, par ces bulbes, entendent » ce que nous appellons des *appétits*, » qu'on trouve ordinairement parmi » les vignes ».

(34) Ceci eſt emprunté de Théophraſte, *Hiſt*. liv. 9, chap. 9; & ſe lit auſſi chez Dioſcoride, *ibid.*

(35) Dioſcoride, *ibid.*

(36) Dupinet écrit en marge: » Dioſcoride attribue ceci aux Dames de » Theſſalie, & dit tout le contraire » de ce qu'avance ici Pline; car il dit » que la racine la mieux nourrie in-» cite au jeu d'amour, & que la plus » flétrie réfroidit ».

(37) Dioſcoride, *ibid.*

(38) C'eſt un mot Grec qui ſignifie *chou d'or*. C'eſt la *braſſula minor* des Botaniſtes modernes, qui reſſemble fort à la laitue.

nus chryſolachani traditur, flore aureo, foliis oleris. Coctum eſtur, ut olus molle. Herba hac adalligata morbum regium habentibus, ita ut ſpectari ab his poſſit, ſanari id malum traditur. De chryſolachano nec ſatis dici ſcio, nec plura reperio. Namque & hoc vitio laboravêre proximi utique herbarii noſtri, quod ipſi notas velut vulgares, ſtrictim, & nominibus tantùm indicavêre; tanquam coagulo terræ alvum ſiſti, ſtranguriam diſſolvi, ſi bibatur ex vino aut aqua. Cacubali folia trita cum aceto, ſerpentium ictibus & ſcorpionum mederi. Quidam hanc alio nomine ſtrumum appellant, alii Græce ſtrychnon: acinos habet nigros. Ex his cyathus ſucci cum mulſi duobus, medetur lumbis: item capitis dolori cum roſaceo infuſus. Ipſa ſtrumis illita.

Peculiaris eſt Alpinis maximè fluminibus conferva, appellata à conferruminando. Spongia aquarum dulcium verius, quam muſcus aut herba, villoſæ denſitatis atque fiſtuloſæ. Curatum ea ſcio, omnibus fere oſſibus confractis, prolapſum ex arbore alta putatorem, circumdata uni-

(39) Le Pere Hardouin décide, avec Dupinet, que c'eſt l'*atriplex* (l'arroche), dont nous avons parlé au l. 20, chap. 20. Voyez Lobel, *in Obſerv.* p. 96.

(40) Dioſcoride dit expreſſément cela de l'arroche.

(41) Dupinet fait du chou tendre une eſpece particuliere qu'il appelle *choux-armoux*.

(42) Confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

(43) Le Pere Hardouin décide qu'on ne ſait ce que c'eſt que cette plante, & que c'eſt à tort que quelques-uns en font l'*orkhis abortiva* de Lobel.

(44) Le texte de Pline varie ici étrangement. Le premier manuſcrit Royal porte *cuculi folia*. L'index du livre porte *culicus*. Les diverſes éditions antérieures au Pere Hardouin, portent *cucubali folia*. J'ai cru devoir lire *cacubali folia*, d'autant que Pline obſerve que la plante dont il veut parler eſt la même que le *ſtryknos* des Grecs, & le *ſtrumus* des Latins: or nous liſons chez Dioſcoride, *in Nothis*, que ce *ſtrykhnos* des Grecs, les Romains l'appellent *ſtrumus* & *cacubalus*, στρύμουμ, & κακούβαλουμ. Le Pere Hardouin qui a adopté la leçon *cuculus*, fait de cette plante l'*alſine baccifera, ſolani inſtar, ou major alſine re-* fleur

fleur jaune & à feuille de chou (39); il se mange cuit (40), comme ce légume quand il est tendre (41). On prétend que cette plante, attachée sur une personne qui a la jaunisse, la délivre de cette maladie (42), si on a soin de l'attacher de maniere que la personne puisse la voir. Je ne sache point qu'on ait beaucoup écrit sur cette plante: voilà du moins tout ce que j'ai trouvé; car c'est aussi le défaut de nos derniers Botanistes de ne donner que des indications communes & très courtes des plantes, ou même de les désigner simplement par leurs noms; comme quand ils disent que le *coagulum* (43) terrestre, pris en boisson dans du vin, ou dans de l'eau, arrête le cours de ventre; & guérit la rétention d'urine: & que les fleurs du *cacubalus* (44), broyées dans du vinaigre, guérissent les piquures des serpents & des scorpions. Il est bon de savoir que cette derniere plante n'est autre que le *strumus*, nommé par d'autres en Grec *stryknos*. Elle porte des grains noirs. Un cyathe de leur suc dans deux cyathes de vin miellé, guérit les maux de reins. Le même suc, versé sur la tête avec de l'huile rosat, en dissipe la douleur (45). On fait de la plante même un liniment pour les strumes (46) ou écrouelles.

La *conferva* (47) est une plante particuliere aux rivieres surtout qui viennent des Alpes. Elle tire son nom de sa qualité conferruminante (ou conglutinante), qui fait une espece de soudure. C'est plutôt une éponge d'eau douce, qu'une mousse ou une plante. Elle est épaisse, filamenteuse, & remplie de trous. Je sais qu'en tombant du haut d'un arbre, un émondeur s'étoit fracassé presque tous les os, & qu'il fut guéri par le moyen de cette plante, en cette maniere. On lui en entoura tout le corps;

---

pens de Clusius, *Hist. rar. Plant.* l. 6, p. 183.

(45) Marcellus Empiricus, chap. 1, p. 35: *Herba strumus contrita, & cum oleo permixta, impositaque temporibus... capitis dolorem tollit.*

(46) D'où cette plante prend le nom de *strumus*.

(47) Elle est dit-on fréquente dans le grand lac de la campagne du Milanois. Voyez sa figure chez Lobel, *in Observ.* p. 654. Consultez aussi le Dictionnaire de M. Valmont de Bomare au mot *conferva*.

verſo corpori, aquam ſuam inſpergentibus, quoties inareſceret, raroque, nec niſi deficientem herbam mutationis cauſa reſolventibus, convaluiſſe vix credibili celeritate.

De cocco gnidio, & dryopteri, & dryophono, & elatine, & empetro ſive calcifraga, & epicacti vel elleborine, & epimedio, & enneaphyllo, & ſilice, & de femore bubulo.

CAPUT 9. Cocco Gnidio color cocci, magnitudo grano piperis major, vis ardens. Itaque in pane devoratur ne adurat, cum gulam tranſit: huic vis præſentanea contra cicutam.

Siſtit alvum dipſacos: folia habet lactucæ, bullaſque ſpinoſas in dorſi medio, caulem dûum cubitorum, iiſdem ſpinis horridum, genicula ejus binis foliis amplectentibus, concavo alarum ſinu, in quo ſubſtitit ros falſus. In cacumine capitula ſunt echinata ſpinis. Naſcitur in aquoſis. Sanat rimas ſedis. Item fiſtulas decocta in vino radice, uſque dum ſit craſſitudo ceræ, ut poſſit in fiſtulas collyrium mitti. Item verrucas omnium generum. Quidam & alarum, quas ſupra diximus, ſuccum illinunt his.

(1) Ce *coccum* de gnide n'eſt autre que la *graine de thymelæa*, ou *poivre de montagne*. Nous en avons traité au chap. 20 & 21, du liv. 13.

(2) Comme le preſcrit Théophraſte, *Hiſt.* liv. 9, chap. 22. Dioſcoride ſubſtitue au pain d'autres intermedes, tels que la farine, la bouillie, un grain de raiſin, ou du miel cuit, l. 4, chap. 173.

(3) C'eſt le *labium veneris*, ou chardon à foullon, ou *virga paſtoris.* Voy. ſa figure chez Mathiole, p. 661.

(4) Une mauvaiſe ponctuation avoit fait attribuer cet effet au *coccum Gnidium*, dont on vient de parler, & qui cependant eſt de vertu laxative, au témoignage de tous les Auteurs. Le Pere Hardouin a le premier relevé cette faute des copiſtes & des Editeurs. Galien reconnoît une vertu deſſicative (& par conſéquent propre à reſſerrer le ventre) dans le *dipſacos*, livre 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 169.

(5) Toute cette deſcription eſt con-

& à mesure qu'elle séchoit, on l'arrosoit avec l'eau où elle avoit trempé ; & on l'ôtoit rarement, si ce n'étoit pour en mettre d'autre, lorsqu'elle venoit absolument à manquer. Il fut très promptement guéri.

De la graine de thymelée : du chardon à carder : de la fougere de chêne : de la mort de chêne : de la velvote ou véronique femelle : de la perce-pierre : de l'elléborine : de l'épimedion : de l'herbe à neuf feuilles : de la fougere : de la cuisse de bœuf.

Le *coccum* de Gnide (1) a la couleur du *coccum* ou graine d'écarlate ordinaire. Il est plus gros que le grain du poivre, & il est d'une qualité extrêmement chaude. Aussi l'avale-t-on dans du pain (2) pour qu'il ne brûle point le palais ou le gosier au passage. C'est un bon spécifique contre les effets de la ciguë.

Le *dipsakos* (3) arrête le cours de ventre (4). Cette plante a des feuilles semblables à celles de la laitue (5); & au milieu de ces feuilles, au dos de chacune, des tubercules épineux ; une tige de deux coudées de hauteur aussi toute garnie d'épines, avec des nœuds enveloppés par deux feuilles dont les aisselles forment une espece de petit sac, cavité où s'arrête une rosée qui a un goût de sel. A son sommet il y a de petites têtes ou boutons hérissés encore d'épines. Le *dipsakos* croît dans les lieux aquatiques ; il guérit les crevasses du fondement (6). Sa racine, cuite dans du vin, jusqu'à ce que la décoction ait la consistance de la cire, pour pouvoir être introduite en collyre dans les fistules lacrymales, est encore un bon remede pour ce mal, & pour toutes sortes de verrues. Quelques-uns les frottent du suc que l'on trouve, ainsi que nous venons de dire, sur les aisselles des feuilles.

---

forme à celle de Dioscoride, liv. 3, chap. 13.

(6) Ces mêmes effets sont avoués de Dioscoride, *ibid.*

Dryopteris filici ſimilis, in arboribus naſcitur, tenui foliorum ſubdulcium inciſura, radice hirſuta. Vis ei cauſtica eſt. Ideo pſilothrum eſt radix tuſa : illinitur enim, uſque dum ſudores evocet : iterumque, & tertio, ita ne ſudor abluatur.

Dryophonon ſimilis herba eſt, cauliculis tenuibus, cubitalibus, circumdatis utrinque foliis pollicari amplitudine, qualia oxymyrſines, ſed candidioribus mollioribuſque, flore candido ſambuci. Edunt cauliculos decoctos. Semine verò ejus pro pipere utuntur.

Elatine folia habet helxinæ, puſilla, piloſa, rotunda, ſemipedalibus ramulis quinis ſeniſve à radice ſtatim folioſis. Naſcitur in ſegetibus, acerba guſtu, & ideo oculorum fluxionibus efficax, foliis cum polenta tritis & impoſitis, ſubdito linteolo. Eadem cum lini ſemine cocta ſorbitionis uſu dyſenteria liberat.

Empetros, quam noſtri calcifragam vocant, naſcitur in

(7) Cette dénomination eſt compoſée des deux mots Grecs *drys*, un chêne, & *pteris*, fougete; comme qui diroit fougete de chêne, parceque c'eſt dans la mouſſe du chêne que croît la *dryo-pteris*. Nous nommons cette plante *oſmunde*. Lobel, *in Obſerv.* p. 474, en a donné une figure, vérifiée depuis par le Pere Hardouin, au Jardin du Roi.

(8) Comme qui diroit *meurtre des chênes*, ou *mort des bois*. De cette appellation ancienne & dérivée de la dénomination Grecque DRYOPHONON, *mort des bois*, le vulgaire a fait inſenſiblement la dénomination *meurte des bois*, comme l'appelle Dupinet, & la dénomination plus moderne encore *myrte des bois*. C'eſt ce que n'ont comptis ni Ruel, ni le Pere Hardouin. Ecoutons ce dernier : DRYOPHONON SIMILIS, &c. *Nempe filici, atque dryopteri. Officinæ noſtrates inquit Ruellius, lib.* 2, *pag.* 449, *nemoralem myrtum appellant, quod foliis ſylveſtre myrtum, ut alterno ſitu filiculam imitetur : fructu eſt acri, quo rura ſubinde veſcuntur :* Cuſinos *vocant, quaſi culinarios, baccas eas : quod jam venerint in ganeam, gratiſſimo ori mandentium cibo, præſertim ſi edomita ſacchari dulcedine acrimonia, præſententur : gaudet dryophonon cæduis ſylvis & quercetis : eo noſtra ſcatent nemora, unde nomen duxit, quaſi ſylvæ cædem dixeris. A Dioſcoridis, lib.* 2, *cap.* 187, Δρύϊζα ap-

La *dryopteris* (7), qui ressemble à la fougere, croît sur les arbres. Elle a une racine chevelue, d'où elle pousse des feuilles d'un goût douceâtre, & dentelées. Cette plante est caustique : aussi sa racine est-elle un véritable épilatoire. On s'en frotte jusqu'à ce qu'elle excite la sueur, & l'on réitere ce frottement jusqu'à trois fois, pour l'entretenir quelque tems.

Le *Dryophonon* (8) a aussi de la ressemblance avec la fougere. Cette plante a des caulicules minces & déliées (9), d'une coudée de hauteur, entourées de tous côtés de feuilles larges d'un pouce, telles que celles de l'oxymirsine (10), mais plus blanches & plus molles ; sa fleur est blanche, semblable à celle du sureau. Les gens de la campagne en font cuire les petites tiges, & les mangent. Quant à la graine, ils s'en servent en guise de poivre (11).

L'*elatinê* (12) a les feuilles de l'helxine, petites, velues, rondes, & cinq ou six petites branches longues d'un demi-pied, qui, en partant de la racine, sont garnies de feuilles. Cette plante, qui croît dans les bleds, est d'un goût âpre ; aussi est-elle bonne pour les fluxions des yeux. On en broie les feuilles avec de la fleur de farine, & on en fait une application sur un petit linge. La même, cuite avec de la graine de lin, & prise en boisson, guérit de la dysenterie.

L'*empetros* (13), que nos Botanistes nomment *calcifraga*,

pellatur. Iconem exhibet ex horto Bononiensi, Jac. Zanoni, Hist. Botan. cap. 26, pag. 55.

(9) Dupinet écrit en marge : « Aucuns pensent que le *meurte* des forêts soit la même plante que la *khamærops* ».

(10) C'est le *brusc*, selon Dupinet.

(11) Aujourd'hui même, selon l'observation du Pere Hardouin.

(12) Le Pere Hardouin décide que c'est la véronique femelle, *veronica fœmina* de Fuschsius, dont on voit la figure chez Dodonée, p. 42, figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(13) C'est la plante que nous nommons fenouil marin, perce-pierre, bacille, crête marine, &c. Dodonée appelle cette plante *crethmum marinum* ; il en donne la figure p. 693. Les vinaigriers, observe le Pere Hardouin, conservent cette plante près de deux ans dans des barils de vinaigre.

montibus maritimis, fere in ſaxo : quo propius mari fuerit, minus ſalſa eſt : potaque bilem trahit, hac pituitas : quo longius magiſque terrena, amarior ſentitur. Trahit aquam. Sumitur autem in jure aliquo, aut in hydromelite. Vetuſtate vires perdit. Recens urinas ciet decoctum in aqua vel tritum, calculoſque frangit. Qui fidem promiſſo huic quærunt, affirmant lapillos, qui ſubferveſiant una, rumpi.

Epipactis, ab aliis elleborine vocatur, parva herba, exiguis foliis, jocineris vitiis utiliſſima, & contra venena pota.

Epimedion caulis eſt non magnus, ederæ foliis denis atque duodenis, nunquam florens, radice tenui, nigra, gravi odore. Naſcitur in humidis, & huic ſpiſſandi refrigerandique natura, fœminis cavenda. Folia in vino trita virginum mammas cohibent.

Enneaphyllon, longa folia novena habet, cauſticæ na-

(14) Dupinet obſerve en marge ce qui ſuit : » Selon les vieux exemplaires, » tant plus cette herbe croît près de la » mer, tant plus tient-elle du ſel, » &c. ». Quant au Pere Hardouin, il eſt pour la leçon *minus ſalſa eſt*, & blâme fort Sarrazin & Dalechamp, d'avoir critiqué notre Auteur en cet endroit.

(15) Par en bas, ſelon Dioſcoride, dont le texte ſupplée ici à l'extrême conciſion de celui de Pline. Voyez Dioſcoride, liv. 4, chap. 181.

(16) C'eſt l'*herniaria*, ou *hernioſa*, de quelques-uns, la *centograna* ou *millegrana* des Italiens, ſelon Anguillara, part. 14, p. 282. Du tems de Pline, cette plante ne croiſſoit qu'en Aſie & en Grece. Nous en avons déja parlé, liv. 13, chap. 20.

(17) Dupinet écrit en marge : » Ce » n'eſt point l'elléborine de Théo» phraſte, ſelon quelques-uns ».

(18) C'eſt auſſi le nom que lui donne Dioſcoride, qui en dit, liv. 4, chapitre 19, préciſément les mêmes choſes que Pline. *Epi mêdion*, c'eſt comme qui diroit ἐπὶ μήδεα, *ad genitalia*. Cette dénomination & la vertu exceſſivement réfrigérente que Pline reconnoît dans la plante, indiquent qu'on l'appliquoit autrefois, non ſeulement ſur les mamelles des femmes, mais encore ſur les parties naturelles du ſexe viril, comme un topique froid, & des plus propres à en réprimer les ſignes. Voyez la figure de l'*epimêdion* chez Dodonée, p. 589 ; figure véri-

naît sur les montagnes maritimes, & presque sur la roche nue. Plus cette plante est près de la mer, & moins elle est salée (14); plus elle en est éloignée & reculée dans les terres, plus elle a de sel & d'amertume. On en fait une boisson dont l'effet est d'évacuer la bile (15), les sérosités, les humeurs aqueuses. On la prend dans du bouillon, ou dans de l'hydromel. Quand on la laisse trop vieillir, elle perd toute sa force; broyée ou cuite récente en eau simple, elle fait uriner, & brise les pierres de la vessie. Ceux qui veulent bien établir cette derniere propriété, assurent, pour y donner plus de foi, que quand on fait un peu bouillir avec de l'*empetros* de petits cailloux, ils sont dissous promptement.

L'*epipactis* (16) que d'autres nomment *elleborine* (17), est une petite plante à très petites feuilles, qui se prend efficacement en boisson, tant pour les maladies du foie que contre les venins.

L'*epimêdion* (18) est une petite tige qui a dix ou douze feuilles semblables à celles du lierre, qui ne fleurit jamais, & dont la racine est déliée, noire & d'une odeur forte. Elle croît dans les lieux humides; elle est de vertu incrassante & réfroidissante (19). Les femmes doivent bien se garder d'en faire usage (20). Ses feuilles, broyées dans du vin (21), empêchent la gorge des jeunes filles de prendre trop d'accroissement (22).

L'*enneaphyllon* a neuf longues feuilles d'une qualité caustique.

---

fiée depuis au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Dupinet donne à cette plante le nom de *vindicta*.

(19) Confirmé, tant par Dioscoride, *ibid.* que par Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 174.

(20) De faire usage de la racine, selon Dioscoride; car, dit-il, elle cause la stérilité.

(21) Dans de l'huile, selon Dioscoride, *ibid.* Cet Auteur dit qu'un tel cataplasme empêche l'accroissement de la gorge.

(22) Cette recette devoit sur-tout être employée par les Thessaliens, & autres marchands d'esclaves, qui par ce moyen pouvoient faire passer les jeunes filles qu'ils vendoient pour plus jeunes encore qu'elles n'étoient. Ils avoient sans doute aussi recours à l'*epimêdion* pour retarder la puberté chez les jeunes garçons dont ils trafiquoient. Voyez la note 18.

(23) *Ennea-phyllon*, c'est-à-dire

turæ. Imponitur lana circumdatum, ne urat latus: continuo enim pusulas excitat, lumborum doloribus & coxendicum utilissimum.

Filicis duo genera, nec florem habent, nec semen. Pterin Græci vocant, alii blechnon, cujus ex una radice complures exeunt filices, bina etiam cubita excedentes longitudine, non graves odore. Hanc marem existimant. Alterum genus thelypterin Græci vocant, alii nymphæam pterin. Est autem singularis, atque non fruticosa, brevior, molliorque, & densior, foliis ad radicem canaliculata. Utriusque radice sues pinguescunt. Folia utriusque lateribus pinnata, unde nomen Græci imposuêre. Radices utrique longæ in obliquum, nigræ, præcipue cum inaruere. Siccari autem eas sole oportet. Nascuntur ubique, sed maximè frigido solo. Effodi debent Vergiliis occidentibus. Usus radicis in trimatu tantùm, neque antea, neque postea. Pellunt interaneorum animalia: ex his tænias cum

plante à neuf feuilles. Le Pere Hardouin ne pense point que ce soit la *dentaria enneaphyllon*, qu'il a reconnue au Jardin du Roi, d'après la figure qu'en donne Lobel, *in Observ.* p. 392. En effet, dit-il, cette dentaire n'a point neuf feuilles; mais ses feuilles ont neuf partages ou incisions naturelles; ce qui l'a fait surnommer abusivement *enneaphyllon*, ou plante à neuf feuilles.

(14) Le mâle & la femelle. La figure de l'un & l'autre se trouve chez Dodonée, p. 459; & ces figures ont été vérifiées au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(15) M. de Querlon observe en note que les Modernes ont trouvé la graine de la fougere.

(16) *Pteris*, c'est-à-dire aile.

(17) *Blêknon*, comme écrit Dioscoride, liv. 4, chap. 180, ou *blachnon*, comme portent quelques manuscrits de Pline, & l'*index* même du livre. Au reste, ces deux leçons sont également bonnes, & la diversité des dialectes les autorise. Dupinet fait du *blêknon* la même plante que le *blêkhros* de Théophraste, liv. 1, chap. 8. En conséquence, il écrit en marge: » Théophraste, *Caus. Plant.* écrit que » par grand miracle, la fougere dite » *blêkhros* fleurit environ le jour du » solstice; & de là est venu la superf-

Cette

Cette plante eſt très bonne pour les maux des reins & des hanches; mais quand on l'applique, on l'enveloppe dans de la laine, pour qu'elle ne brûle point le côté ; car elle fait auſſi-tôt venir des cloches.

On diſtingue deux genres de fougere (24); ils n'ont ni graine ni fleur (25). Les Grecs nomment cette plante *pteris* (26), & d'autres *blêkhnon* (27). L'un n'a qu'une racine d'où ſortent pluſieurs rejettons qui ont plus de deux coudées de longueur, & ne ſont pas d'une odeur forte : celui-ci paſſe pour être le mâle. L'autre genre eſt appellé par les Grecs *thelypteris*, c'eſt-à-dire fougere femelle; & d'autres (28) l'appellent auſſi *nymphæa pteris*. Cette derniere ne pouſſe qu'une ſeule tige (29), peu chargée de branches, plus courte, plus molle, plus touffue, garnie de feuilles à ſa racine, & comme cannelée. La racine des deux genres de fougere engraiſſe le porc. Les feuilles de l'une & l'autre plante ſont découpées en forme d'ailes; & c'eſt pourquoi les Grecs ont appellé la fougere *pteris*, c'eſt-à-dire aile (30). L'un & l'autre genre ont des racines qui s'étendent en travers, & qui ſont noires, ſur-tout étant ſeches. Il faut les faire ſécher au ſoleil. Ces plantes croiſſent par-tout, mais principalement dans une terre froide. Le tems de les lever de terre eſt au coucher des Pléïades (31). On ne fait uſage de leurs racines qu'au bout de trois ans, jamais avant ni après. Elles chaſſent les vers des inteſtins (32), mais de cette façon : Priſes en breuvage avec du miel, elles dé-

» tition d'aller chercher ſa graine la » veille de la S. Jean ».

(28) Dioſcoride, liv. 4, chap. 180.

(29) Dupiner écrit en marge : » Ou, » ſelon Théophraſte, elle jette plu» ſieurs tiges qui encore ſe fourchent » en branches; & la vérité eſt telle ». Il y a ici plus d'une erreur; car c'eſt Dioſcoride & non Théophraſte qui dit cela. En outre, c'eſt de la fougere mâle, & non de la femelle que Dioſcoride le dit. Enfin, Pline n'eſt point ici en contradiction avec Dioſcoride, ou tout autre Auteur Grec, comme l'ont avancé Dalechamp & Dupinet.

(30) Et c'eſt pourquoi Columelle l'appelle *avia*, liv. 6, chap. 14.

(31) On a traité du coucher des Pléïades au liv. 18, chap. 25.

(32) Confirmé par Théophraſte, *Hiſt.* liv. 9, chap. 20; & par Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p. 22.

melle : cætera ex vino dulci triduo potæ. Utraque ſtomacho inutiliſſima. Alvum ſolvit : primo bilem trahens, mox aquam : melius tænias cum ſcammonii pari pondere. Radix ejus duûm obolorum pondere ex aqua, poſt unius diei abſtinentiam bibitur, melle prægustato contra rheumatiſmos. Neutra danda mulieribus, quoniam gravidis abortum, cæteris ſterilitatem facit. Farina earum hulceribus tetris inſpergitur : jumentorum quoque cervicibus. Folia cimicem necant : ſerpentem non recipiunt. Ideo ſubſterni utile eſt in locis ſuſpectis : uſtæ etiam fugant nidore. Fecere Medici hujus quoque herbæ diſcrimen. Optima Macedonica eſt, ſecunda Caſſiopica.

Femur bubulum appellatur herba, nervis & ipſa utilis, recens in aceto ac ſale trita.

Galeopſis, aut, ut alii, galeobdolon, vel galion, caulem & folia habet urticæ læviora, & quæ gravem odorem trita reddant : flore purpureo. Naſcitur circa ſepes ac ſemitas ubique. Folia cauleſque duritias & carcinomata ſanant,

(33) Cette efficacité des racines de fougere pour l'expulſion du ver ſolitaire, ou *tænia*, eſt confirmée, non ſeulement par Dioſcoride, liv. 4, chapitre 180, par Théophraſte, *Hiſt.* l. 9, chap. 20, & par Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p. 22 ; mais encore par les dernieres expériences des Modernes. Sur quoi conſultez tous les papiers publics de 1775.

(34) Dioſcoride à cet effet, liv. 4, chap. 187, en fait manger les feuilles récentes, en guiſe de choux. Sa racine a la même vertu, ſelon Scribonius Largus, chap. 34, *Compoſ.* 136 : *Alvum mollientia. Biles purgat & filicis radix lota & raſa, atque in minimas particulas conciſa.*

(35) Dioſcoride, liv. 4, chap. 186.

(36) Confirmé, à l'égard de la fougere femelle, par Dioſcoride, liv. 4, chap. 178, ainſi que par Théophraſte, *ibid.*, & cela par la raiſon qu'elle eſt mortelle au fœtus, comme l'obſerve Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p. 22.

(37) Dioſcoride, *ibid.*

(38) Dioſcoride, *ibid.*

(39) Plante inconnue de nos jours.

(40) Le Pere Hardouin paroît perſuadé que c'eſt le *lamium*, ou ortie morte, dont nous avons traité au livre 21, tout à la fin du chap. 15 ; &

truisent le *tænia* ou ver solitaire (33), &, bues pendant trois jours dans du vin doux, tous les autres vers. Les deux especes de racines sont contraires à l'estomac; mais elles relâchent le ventre (34), & font d'abord sortir la bile, ensuite les eaux. Elles chassent encore plus surement le *tænia* (35), en y mêlant pareil poids de scammonée. Pour les rhumatismes, après un jour de diete, on avale dans de l'eau le poids de deux oboles des mêmes racines; mais on mange auparavant du miel. On ne doit donner aux femmes aucun des deux genres de fougeres (36); car la plante, en général, fait avorter les femmes enceintes, & rend les autres stériles. On répand la racine en poudre sur les ulceres qui tendent à la corruption (37), ainsi que sur le col des bêtes de somme (38). Les feuilles de fougere tuent les punaises & écartent les serpents. C'est pourquoi il est bon d'en joncher les lieux qu'on soupçonne en être infectés; & quand on les brûle, leur vapeur seule fait fuir ces reptiles. Les Médecins admettent aussi une différence locale de fougeres. Ils ont décidé que la meilleure étoit celle de Macédoine, ensuite celle de Cassiopée, ville d'Epire.

La plante nommée *femur bubulum*, cuisse de bœuf (39), est très bonne pour les nerfs, broyée toute fraîche avec du vinaigre & du sel.

La *galeopsis* (40), ou, comme d'autres l'appellent, le *galeobdolon*, ou le *galion* (41), a la tige & les feuilles de l'ortie, mais plus lisses, & d'une odeur forte quand elles sont broyées, avec une fleur rouge. Cette plante croît par-tout, près des haies & des chemins. Les feuilles & les tiges, broyées dans du vinaigre, & appliquées sur les duretés & les chancres, les guérissent, ainsi

au liv. 21, tout au commencement du chap. 14. Mais c'est une simple présomption, contredite par le sentiment d'Anguillara qui veut que la *galeopsis* soit une plante de Grece. Voyez cet Ecrivain, part. 4, p. 278.

(41) L'indice du livre porte *gallio*; & cette leçon s'appuie des manuscrits: mais le Pere Hardouin observe que la leçon *galion* lui paroît préférable, d'autant que la plante dont Pline traite ici, n'a rien de commun avec le *gallion* décrit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 96.

ex aceto, trita & impoſita : item ſtrumas. Panos & parotidas diſcutiunt. Ex uſu eſt & decoctæ ſucco fovere. Putreſcentia quoque & gangrænas ſanat cum ſale.

Glaux antiquitus eugalacton vocabatur, cytiſo & lenticulæ foliis ſimilis : averſa candidiora. Rami in terram ſerpunt quini ſenive, admodum tenues ab radice. Floſculi purpurei exeunt. Invenitur juxta mare. Coquitur in ſorbitione ſimilaginis, ad excitandam ubertatem lactis. Eam qui hauſerint, balineis uti convenit.

De glaucio, & glycifide, & gnaphalio ſive chamæzelo, & gallidraga, & holco, & hyoſeri, & holoſteo, & hippophaeſto.

CAPUT 10.

GLAUCION in Syria & Parthia naſcitur, humilis herba, denſis foliis, fere papaveris, minoribus tamen ſordidioribuſque, odoris tetri, guſtus amari cum adſtrictione. Granum habet crocei coloris. Hoc in olla fictili luto cir-

(42) C'eſt le nom de la chouette en Grec; & l'on ne voit guere pourquoi ce même nom auroit été donné à un ſimple auſſi ſalubre & auſſi utile aux nourrices : c'eſt ce qui me fait croire que cette plante étoit originairement appellée *glax;* d'où le vulgaire l'aura inſenſiblement nommée *glaux*, par corruption. En effet, les Gloſſaires Grecs font mention de la *glax* comme d'une herbe qui donne du lait : γλὰξ, *genus herbæ lactifica*. Etym. Or, il eſt évident que cette appellation *glax* eſt une abréviation de *galax*, & vient de *gala*, lait, qui ſe dit auſſi en Grec *glagos*, par un pareil retranchement de la premiere voyelle. Dioſcoride, liv. 4, chap. 141, dit de la *glaux* préciſément les mêmes choſes que Pline. Le Pere Hardouin décide que c'eſt la *glaux exigua maritima* qu'il a reconnue au Jardin du Roi, d'après la figure qu'en donne Lobel, *in Obſerv.* Elle eſt, dit-il, fréquente dans l'Abbruze & dans la Campagne de Piſe, ſur la côte maritime, comme l'a obſervé avant lui Anguillara, part. 14, p. 290. La vertu lactifique de cette plante mériteroit ſans doute que le Gouvernement s'efforçât de la naturaliſer ſur les côtes de France.

(43) Confirmé, non ſeulement par

que les écrouelles. Elles font auffi réfoudre les bubons & les parotides, qu'on étuve encore avec la décoction de la plante ; & fon application avec le fel, guérit les gangrenes, ainfi que toute efpece de mal qui tend à la putréfaction.

La plante connue fous le nom de *glaux* (42), s'appelloit anciennement *eugalacton*. Ses feuilles reffemblent à celles du cytife & de la lentille, fi ce n'eft qu'elles font plus blanches pardeffous. Elles pouffent cinq ou fix branches qui rampent fur la terre, qui font fort menues vers la racine, & dont il fort de petites fleurs rouges. Elle fe trouve près de la mer. On la fait cuire dans du gruau de farine de froment (43), pour faire venir abondamment du lait aux nourrices. Après en avoir fait ufage, il eft bon de prendre les bains.

Du glaucion : de la glycifide : du gnaphalion ou chamæzele : de la gallidrague : de l'holcus : de l'hyoferis : de l'holofteon : de l'hippophæfton.

Le *glaucion* (1) croît dans la Syrie & dans le pays des Parthes. C'eft une plante peu élevée de terre, affez touffue, & dont les feuilles font à-peu-près celles du pavot, mais plus petites, moins nettes (2), d'une odeur agréable & d'un goût amer, qui provient de leur qualité aftringente. Elle produit un grain jaune, dont voici l'ufage : après l'avoir enduit d'un lut, on le met au four

Diofcoride, mais encore par Galien, liv. 6, *de Fac. Simp. Med.* p. 166.

(1) Dupinet écrit en marge : « C'eft l'herbe dont fe fait le *memitha* des Apothicaires ». Mais il paroît ici, comme prefque par-tout ailleurs, fuivre les opinions de Dalechamp, dont la décifion eft critiquée en cette occafion par le Pere Hardouin qui fait voir, par des paffages formels de Diofcoride, liv. 4, chap. 100, & de l'Auteur du livre *de Simp. Med. ad Patern.* tome 13 des Œuvres de Galien, p. 991, que le *glaukion* eft une plante exotique, qui croît au territoire d'Hyerapolis de Syrie.

(2) *Plus graffes*, écrit Diofcoride, *ibid.*

cumlitum, in clibanis calefaciunt : deinde exempto, succum exprimunt ejusdem nominis : usus est & succi, & foliorum si terantur, adversus epiphoras, quæ universæ uno impetu cadunt. Hinc temperatur collyrium, quod Medici diaglaucion vocant. Lactis quoque ubertas intermissa restituitur. Sumitur ejus rei causa ex aqua.

Glycíside, quam aliqui pæoniam, aut pentorobon vocant, caulem habet duûm cubitorum, comitantibus duobus aut tribus, subrutilum, cute lauri : folia qualia isatis, pinguiora, rotundioraque, & minora : semen in siliquis, aliud grano rubente, aliud nigro. Duo autem genera sunt. Femina existimatur, cujus radicibus ceu balani longiores circiter octo aut sex adhærent. Mas plures habet, quoniam non una radice nixus est, palmi altitudine, candidaque. Ea gustu adstringit. Feminæ folia myrrham redolent, & densiora sunt. Nascuntur in sylvis. Tradunt noctu effodiendas, quoniam pico Martio impetum in oculos faciente, interdiu periculosum sit. Radix verò cum effodiatur, periculum esse ne sedes procidat. Magna id vanitate ad ostentationem rei fictum arbitror. Usus in his diversus. Rubra enim grana rubentes menses sistunt, xv fere pota in vino

(3) Confirmé par Dioscoride, & l'Auteur du livre *ad Patern. ibid.*

(4) Sur la maniere de le composer, voyez Scribonius Largus, *Compos.* 21.

(5) C'est la pivoine, dont on a traité au liv. 25, chap. 4. Presque tout ce qu'en dit ici Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 157.

(6) Dioscoride, *ibid.* ἐπὶ δὲ θηλείας, &c. *Fœminæ radicibus ceu glandes septem octove adhærent, quales asphodeli radicibus agnascuntur.* Voyez la figure de la plante chez Mathiole, p. 915.

(7) Dioscoride differe ici de Pline, en ce qu'il ne donne qu'une racine au mâle, à laquelle on ne voit que peu ou point de glands : ces glands du mâle sont tous, selon cet Auteur, à la sommité de la plante. Du reste, cette racine du mâle est, selon lui, de la grosseur du doigt, de la hauteur d'un palme, de couleur blanche, d'un goût astringent.

dans un pot de terre (3). On ôte le lut, & l'on en tire un ſuc connu ſous le nom de *glaucion* (4). On uſe avec ſuccès & de ce ſuc, & des feuilles que l'on broie à cet effet pour les inflammations des yeux, qui, par ce moyen, ſe diſſipent à l'inſtant. Auſſi en fait-on un collyre appellé par les Médecins *dia-glaukion*. Le ſuc rétablit encore l'abondance du lait ſupprimé chez les femmes qui nourriſſent. On le prend, à cet effet, dans de l'eau.

La *glyciſide* (5) que quelques-uns nomment *pæonia* ou *pentorobon*, a une tige de deux coudées de hauteur, un peu rouſſe, accompagnée de deux ou trois caulicules, & dont la peau reſſemble à celle du laurier. Ses feuilles ſont preſque celles de l'*iſatis*, mais plus graſſes, plus rondes & plus petites. La graine eſt renfermée dans des gouſſes, & il y en a de rougeâtre & de noire. Cette plante ſe diſtingue auſſi en deux genres. On croit que la femelle eſt celle qui a comme ſix ou huit glands aſſez longs, attachés à ſes racines (6). Le mâle en a davantage, parcequ'il eſt appuyé ſur pluſieurs racines hautes d'un palme (7), blanches & d'un goût piquant, comme tous les aſtringents. Les feuilles de la plante femelle ont l'odeur de la myrrhe, & ſont plus touffues (8). Les deux genres croiſſent dans les bois. On dit qu'il faut les ôter de terre pendant la nuit (9), parcequ'en faiſant cette opération dans le jour, on s'expoſe à être aſſailli par le pivert de Mars, qui s'attaque aux yeux; & qu'une perſonne qui déterre la racine (10), s'expoſe de plus à une chûte de fondement. Ce ſont, à mon avis, de vaines fables dont l'objet eſt d'attacher du myſtere & de l'importance à une choſe qui n'en mérite point. On tire divers uſages de cette plante. Quinze grains ou environ, de la ſemence rouge, avalés dans du vin noir, arrêtent l'écoulement

(8) Dioſcoride dit que ces feuilles ſont découpées, & ſemblables à celles du ſmyrnion, plante ainſi nommée, parceque ſon odeur reſſemble à celle de la myrrhe.

(9) Voyez Pline lui-même, liv. 25, chap. 4.

(10) Théophraſte, *Hiſt.* livre 9, chap. 9.

nigro. Nigra grana vulvis medentur, ex paſſo aut vino totidem pota. Radix omnes ventris dolores ſedat in vino, alvumque purgat: ſanat opiſthotonum, morbum regium, renes, veſicam: arteriam autem & ſtomachum decocta in vino: alvumque ſiſtit: eſtur etiam contra malum mentis: ſed in medendo quatuor drachmæ ſatis ſunt. Grana nigra auxiliantur & ſuppreſſionibus nocturnis, in vino pota, quo dictum eſt numero. Stomachi verò eroſionibus, & eſſe ea, & illinire prodeſt. Suppurationes quoque diſcutiuntur: recentes nigro ſemine, veteres rubro. Utrumque auxiliatur à ſerpente percuſſis; & pueris contra calculos, incipiente ſtranguria.

Gnaphalion alii chamæzelon vocant, cujus foliis albis mollibuſque pro tomento utuntur: ſane & ſimilia ſunt. Datur in vino auſtero ad dyſenteriam: ventris ſolutiones menſeſque mulierum ſiſtit. Infunditur autem teneſmo. Illinitur & putreſcentibus hulcerum.

Gallidragam vocat Xenocrates leucacantho ſimilem, paluſtrem & ſpinoſam, caule ferulaceo, alto, cui ſummo

(11) Dioſcoride, *ibid.*

(12) Dioſcoride, *ibid.*

(13) Dioſcoride, *ibid.*

(14) Dioſcoride, *ibid.*

(15) Apulée, chap. 64, tit. 1: *Ad lunaticos: Herba pæonia ſi lunatico jacenti ligetur in collo: ſtatim ſe levat ſanus. Et ſi eam ſecum portaverit, nunquam ei hoc malum accidet.*

(16) Une plus grande quantité cauſeroit l'aliénation d'eſprit, loin de la guérir. Auſſi Seleucus, *in Gloſſ.* chez Athénée, l 3, p. 76, recommande-t-il aux femmes de s'en abſtenir en repas.

(17) Dioſcoride, *ibid.*: Οἱ δὲ μέλανες, &c.: *Quæ vero nigra ſunt grana, auxiliantur ſuppreſſionibus nocturnis, quas ephialtas vocant.* Conſultons auſſi l'Auteur du livre intitulé *Kiranidum Kirani*, p. 19, *de Pæonia: Radix autem ejus ſuffumigata, vel bibita dæmones expellit, & phantaſmata cuncta: geſtata autem idem facit.*

(18) Dioſcoride, *ibid.*

(19) Dupinet écrit en marge: » Il » y en a qui la prennent pour la *cruciata*, d'autres pour une certaine » herbe qui reſſemble à l'*impia* de » Pline ». Nous avons traité du *gnaphalion* ou *centunculus* au livre 24,

menſtruel

menstruel (11); & autant de grains noirs, pris dans du vin cuit ou dans du vin ordinaire (12), guérissent les maux de la matrice. La racine, en breuvage dans du vin, appaise toutes les douleurs des entrailles, & débarrasse le bas-ventre; elle guérit l'opisthotone (13), ou renversement spasmodique de la tête, la jaunisse, les maux de reins, la vessie; &, cuite dans du vin, l'artere, l'estomac, le cours de ventre (14). On la fait manger à ceux qui ont l'esprit aliéné (15); mais on n'excede point la dose de quatre dragmes (16). Les grains noirs, avalés dans du vin au nombre qu'on vient de spécifier, sont d'un grand secours pour les cochemars ou affections & illusions nocturnes (17) On en mange, & l'on en fait des applications, avec un égal succès, pour les érosions de l'estomac (18). On arrête aussi les suppurations lorsqu'elles sont récentes, avec les grains noirs; & celles qui sont invétérées, avec la graine rouge. Les uns & les autres sont un bon remede contre les atteintes des serpents, & d'un grand secours aux enfants attaqués du calcul, quand la difficulté d'uriner se déclare.

Le *gnaphalion* (19), appellé par quelques-uns *khamæzelon*, a des feuilles blanches & mollasses, dont on se sert en guise de bourre ou de coton pour les oreillers : elles sont cotonneuses en effet. On donne cette plante dans de gros vin, pour la dysenterie. Elle arrête le dévoiement & les pertes des femmes : on en fait des clysteres pour le ténesme, & un liniment pour les parties des ulceres qui tendent à la putréfaction.

La *gallidraga* (20) de Xénocrate (21) ressemble au *leuk'akanthon*. C'est une plante de marais, épineuse, à tige férulacée

chap. 15. Tout ce qu'en dit ici Pline est conforme à ce qu'en dit Dioscoride, liv. 4, chap. 122.

(20) Le Pere Hardouin conjecture que c'est la verge à pasteur, *virga pastoris*, ou *dipsacos tertia* de Dodonée, & dont il donne la figure, p. 723. C'est aussi le sentiment de Dupinet

(21) Médecin Grec, disciple de Platon, & dont on a un petit traité des aliments que fournissent les animaux aquatiques. Voyez, sur ses autres ouvrages, Diogene Laerce, livre 4.

capite inhæret simile ovo. In hoc crescente ætate vermiculos nasci tradunt, quos pyxide conditos adalligari cum pane brachio ad eam partem, qua dens doleat, mireque illicò dolorem tolli. Valere non diutius anno, & ita si terram non attigerint.

Holcus in saxis nascitur siccis. Aristas habet in cacumine, tenui culmo : quale hordeum restibile. Hæc circa caput alligata, vel circa lacertum, educit è corpore aristas. Quidam ob id aristidam vocant.

Hyoseris intubo similis, sed minor, & tactu asperior: vulneribus contusa præclare medetur.

Holosteon sine duritia est, herba ex adverso appellata Græcis sicut fel dulce, tenuis usque in capillamenti speciem; longitudine quatuor digitorum, ceu gramen : foliis angustis, adstringens gustu. Nascitur in collibus terrenis. Usus ejus ad convulsa, rupta, in vino pota. Et vulnera quoque conglutinat. Nam & carnes coguntur, addita.

Hipppophæston nascitur in spinis, ex quibus fiunt æneæ

(22) L'orge bâtard, *hordeum spontaneum, spurium* de Lobel, & dont il donne la figure, *in Observ.* p. 18. Voyez Anguillara, parag. 12, p. 210. Quelques Botanistes lui donnent le nom d'orge gramen, *gramen hordeaceum.*

(23) De là son nom de *holkos*, qui vient du verbe Grec ἕλκω, *traho.*

(24) Je lis *hyoseris* avec le premier manuscrit Royal, & non *hyosiris* avec les Editeurs. Voyez la figure de cette plante chicoracée, dans l'*Hortus Bononiensis* de Jacques Zanoni, ch. 55, p. 105; il l'a appellée *jacea Cretica, spinosa*, la jacée épineuse de Crete.

(25) C'est à dire *la toute osseuse.* Il paroît que c'est la petite serpentine, *serpentina omnium minima* de Lobel, & dont il donne la figure, *in Observ.* p. 240; figure vérifiée par le Pere Hardouin au Jardin du Roi. Tout ce que dit Pline de l'*holosteon* est confirmé par Dioscoride, liv. 4, chap. 11.

(26) Cælius Aurelianus, l. 3, Chron. chap. 1 : *Multa contrariæ interpretationis vocabulum sumpserunt, ut fella, quæ Græci γλυκέα vocant, velut dulcia, cum sint amarissima.*

(27) Dioscoride, *ibi l.* : Δύναται δὲ, &c. *Carnes & hæc herba cogit atque conglutinat, dum coquuntur addita, & ad rupta in vino propinatur.* Cela est

aſſez haute, dont le ſommet porte une tête qui a la forme d'un œuf : on dit qu'à meſure qu'elle croît, il s'y engendre de petits vers, & qu'après les avoir enfermés dans une boîte, ſi on les attache au bras avec du pain, du côté où la dent fait mal, la douleur eſt diſſipée ſur-le-champ ; mais qu'ils ne peuvent ſervir plus d'un an : encore eſt-il eſſentiel qu'ils ne touchent point la terre.

L'*holcus* (22) croît dans des rochers arides. Il porte à ſon ſommet des épis ſur un tuyau fort délié, tel que l'orge qui germe d'une année à l'autre, après avoir été ſcié. Cette plante, attachée autour de la tête, ou au bras, fait ſortir des chairs les piquants ou barbes d'épis qui y ſont entrés (23) : & comme la barbe d'un épi ſe dit en Latin *ariſta*, de là le nom d'*ariſtida* que quelques-uns ont donné à cette plante.

L'*hyo-ſeris* (24) reſſemble à la *ſeris* ou endive, mais eſt plus petite & plus rude au tact. Cette plante, broyée, eſt un bon remede pour les plaies.

L'*holoſteon* (25) (que les Grecs ont ainſi nommé par antiphraſe, comme le fiel (26), qu'ils nomment *glukea*, c'eſt-à-dire *le doux*) eſt, contradictoirement à ſon nom, qui ſignifie tout oſſeux, une plante très molle, dont les brins ſont comme des cheveux, & longs de quatre doigts, comme le gramen, les feuilles étroites & d'un goût piquant qui décele ſa qualité aſtringente. Elle croît ſur les collines terreuſes. On en fait uſage en boiſſon dans du vin, pour les deſcentes & dérangemens d'inteſtins. Elle réunit auſſi les bleſſures (27), comme elle colle enſemble les chairs auxquelles on la mêle.

L'*hippophæſton* (28) croît parmi l'eſpece d'épines que les fou-

auſſi confirmé par Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p. 214.

(28) Ruel, p. 455, atteſte avoir vu cette plante, telle que Pline & Dioſcoride, liv. 4, chap. 163, la décrivent. Elle lui venoit de Narbonne. Dioſcoride, qui dit de cette plante les mêmes choſes que Pline, lui donne les noms d'*hippophæſton* & d'*hippophaes*.

fullloniæ, ſine cauliculo, ſine flore, capitulis tantùm inanibus, & foliis parvis, multis, herbacei coloris, radiculas habens albas, molles. Succus earum exprimitur æſtate, ad ſolvendam alvum, tribus obolis, maximè in comitialibus morbis, & tremulis, hydropicis. Contra vertigines, orthopnœas, paralyſes incipientes.

De hypogloſſa & hypecoo, idæa, iſopyro, lathyri, leontopetalo, lycapſo, & lithoſpermo, lapide vulgari, de limeo, leuce, & leucographi.

Hypoglossa folia habet figura ſylveſtris myrti; concava, ſpinoſa, & in his ceu linguas, folio parvo exeunte de foliis. Capitis dolorem corona ex his impoſita minuit.

Hypecoon in ſegetibus naſcitur foliis rutæ. Natura ejus eadem quæ papaveris ſucco.

Idææ herbæ folia ſunt, quæ oxymyrſines: adhærent his velut pampini, in quibus flos. Ipſa alvum, menſeſque, & omnem abundantiam ſanguinis ſiſtit. Spiſſandi cohibendique naturam habet.

Iſopyron aliqui phaſiolon vocant, quoniam folium,

(29) Pour la prépatation des étoffes de laines.

(30) *Le ſuc des racines*, écrit Dioſcoride, *ibid.*

(1) Voyez ſa figure chez Dalechamp, *Hiſt. Plant.* liv. 2, p. 206 & 207. Ce que dit Pline de cette plante, eſt confirmé par Dioſcoride, liv 4, ch. 132; & par Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p 238.

(2) L'airelle. Voyez ſa figure chez Dodonée, p. 446; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Tour ce que Pline dit de cette plante eſt confirmé par Dioſcoride, liv. 4, chap. 68.

(3) Anguillara, parag. 14, p. 259, écrir que cette planre eſt commune en Italie; mais qu'elle y manque de nom vulgaire. Ce qu'en dit Pline eſt conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, liv. 4, chap. 44: Ἰδαία ῥίζα, &c. *Idææ radicis folia oxymyrſinen referunt: juxta ipſa vero exigui ſunt velut pam-*

lons mettent dans leurs cuves d'airain (29), sans tige, san fleur, & sans autre fruit que de petites vésicules ou des boutons vuides. Elle a quantité de petites feuilles de couleur d'herbe, & de petites racines blanches & molles. On en tire le suc dans l'été (30), & on l'emploie, au poids de trois oboles, pour relâcher le ventre, principalement dans l'épilepsie, dans les convulsions de nerfs, dans l'hydropisie. On s'en sert encore contre les vertiges, les difficultés de respirer, & dans les commencements de la paralysie.

De l'hypoglosse : de l'hypecoon : de l'herbe d'Ida : de l'isopyron : de la lathyris ou espurge : du pied de lion : du lycapsos : de la graine de pierre : de la mousse que donne la pierre ordinaire : de l'herbe nommée par les Gaulois limeum : *de l'herbe nommée* leucé : *de la leucographis.*

Les feuilles de l'*hypoglosse* (1) ont la forme de celles du myrthe sauvage; elles sont concaves, garnies de pointes; & de chacune il sort une autre petite feuille qui a la figure d'une langue. Une couronne de ces feuilles, mise sur la tête, en diminue la douleur.

L'*hypêcoon* (2) qui croît dans les bleds, a les feuilles de la rue, & la même propriété que le suc du pavot.

La plante nommée *idæa* (3) a les feuilles semblables à celles de l'oxy-myrsine (3*), auxquelles sont attachés des sortes de pampres qui contiennent la fleur. Par sa qualité astringente, elle arrête le cours de ventre, l'excès du flux menstruel & toute perte de sang.

L'*isopyron* (4) est une plante appellée par quelques-uns *phasio-*

pini, seu capreoli, ex quibus etiam flos erumpit.

(3*) Le *fragon.*

(4) Plante inconnue aux Botanistes modernes. Voyez Anguillara, paragraphe 14, page 286.

quod eſt aniſo ſimile, in pampinos torquetur. Capitula ſunt in ſummo caule tenuia, plena ſeminis melanthii. Contra tuſſim, & cætera pectoris vitia, ex melle aut aqua mulſa: item jocineri utiliſſima.

Lathyris folia habet multa lactucæ ſimilia, tenuiora germina multa, in quibus ſemen tuniculis continetur, ut capparis: quæ cum inaruere, eximuntur grana piperis magnitudine, candida, dulcia, facilia purgatu. Hæc vicena in aqua pura aut mulſa pota hydropicos ſanant. Trahunt & bilem. Qui vehementius purgari volunt, cum folliculis ipſis ſumunt ea: nam ſtomachum lædunt. Itaque inventum eſt, ut cum piſce aut jure gallinacei ſumerentur.

Leontopetalon, alii rhapeion vocant, folio braſſicæ, caule ſemipedali: alæ multæ, ſemen in cacumine, in ſiliquis, ciceris modò: radix rapo ſimilis, grandis, nigra. Naſcitur in arvis. Radix adverſatur omnium ſerpentium generibus

(5) Dioſcoride, liv. 4, chap. 121: Ισοπυρον, &c. *Iſopyron aliqui phaſiolon vocant, quoniam ad phaſioli ſimilitudinem in ſummo folio pampinum, hoc eſt, claviculam gerat.* Conſultons auſſi l'Interprete d'Oribaſius, livre 11, p. 260: *Folium more phaſeolorum in claviculas torquetur.*

(6) Dioſcoride, *ibid.*

(7) *Pour le goût*, écrit Dioſcoride, *ibid.*

(8) Dioſcoride, *ibid.*

(9) Dioſcoride, *ibid.*

(10) C'eſt l'*eſpurge*, ſelon le Pere Hardouin. Voyez auſſi Anguillara, parag. 14, p. 295. Cette plante eſt le *lathyrus* de quelques Modernes. Elle eſt appellée *cataputia vulgaris* dans l'*Hortus Eiſtetenſis*, Ord. 12, fol. 2. Voyez-y ſa figure, ainſi que chez Dodonée, p. 371. Ces deux figures ont été vérifiées par le Pere Hardouin au Jardin du Roi. Tout ce que dit Pline de la *lathyris* eſt confirmé par Dioſcoride, liv. 4, chap. 167. J'ai dit que la *lathyris* eſt l'eſpurge, ſelon Anguillara; mais conſultez la note ſuivante.

(11) La *lathyris* a (quant aux feuilles) une ſorte de reſſemblance éloignée avec la laitue ſauvage; & ce caractere particulier, indiqué par Pline, ne me paroît nullement exact. Sommes-nous ſûrs, au reſte, d'avoir en France la véritable *lathyris* de Pline,

lon, parceque sa feuille (5), semblable à celle de l'anis (6), se tortille comme les tendrons de la vigne. Au haut de sa tige, il y a comme de petites têtes remplies de graine semblable à celle de l'ellébore blanc (7). On la prend dans du miel pur, ou dans de l'eau de miel, contre la toux & les autres affections de la poitrine (8). Elle est aussi fort utile, pour les maladies du foie (9).

La plante que les Grecs nomment *lathyris* (10), a beaucoup de feuilles qui sont semblables à celles de la laitue (11), & plusieurs boutons fort tendres, où la graine est renfermée, recouverte d'une pellicule comme la câpre. Quand ces boutons sont secs, on en tire des grains de la grosseur de ceux du poivre, qui sont blancs, doux au toucher, & s'écossent aisément. Vingt de ces grains, avalés dans de l'eau pure, ou de l'eau de miel, guérissent l'hydropisie, & font évacuer la bile (12). Ceux qui veulent un purgatif plus fort les prennent avec leurs follicules; mais comme ils sont nuisibles à l'estomac, on a imaginé de les prendre dans un bouillon de volaille (13), ou avec du poisson.

Le *leontopetalon* (14), que l'on nomme aussi *rhapeion*, a la feuille du chou, & une tige d'un demi-pied de hauteur. Il a beaucoup de branches collatérales. Sa graine, à-peu-près de la grosseur d'un pois, est dans des siliques au haut de la tige. Sa racine ressemble au raifort (15); elle est grande & noire. Cette plante croît dans les terres à labour. Sa racine, prise dans du vin, est un antidote si souverann contre les atteintes de toutes sortes de

ou seulement une plante qui a beaucoup d'affinité avec elle? c'est une question que je laisse à décider.

(12) La vertu purgative des grains de *lathyris* est confirmée par Galien, liv. 7, *de Fac. Simp. Med.* p. 201; Dioscoride, *ibid.* dit qu'ils font évacuer les flegmes, la bile & les eaux surabondantes.

(13) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(14) Le *pied de lion* appellé en Grec diversement, *leontopetalon*, *leontopodion*, *leukêoron* & *rhapêion*. Selon Dioscoride, *in Nothis*, p. 457. Nous en avons traité au livre précédent, chap. 8. Tout ce qu'en dit ici Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride.

(15) Dioscoride, *ibid.*

ex vino pota : nec alia res celerius proficit. Datur & iſchiadicis.

Lycapſos longioribus, quam lactuca, eſt foliis, craſſioribuſque. Caule longo, hirſuto, adnatis multis cubitalibus, flore parvo, purpureo. Naſcitur in campeſtribus. Illinitur cum farina hordeacea igni ſacro. Sudores in febribus movet, ſucco aquæ calidæ admixto.

Inter omnes herbas lithoſpermo nihil eſt mirabilius. Aliqui œgonychon vocant, alii Dioſpyron, alii Heracleos. Herba quincuncialis fere, foliis duplo majoribus quàm rutæ, ramulis ſurculoſis, craſſitudine junci : gerit juxta folia ſingulas veluti barbulas, & earum in cacuminibus lapillos candore & rotunditate margaritarum, magnitudine ciceris, duritia verò lapidea. Ipſi, qua pediculis adhæreant, cavernulas habent, & intus ſemen. Naſcitur & in Italia, ſed laudatiſſimum in Creta. Nec quidquam inter herbas majore quidem miraculo aſpexi. Tantus eſt decor, velut aurificum arte alternis inter folia candicantibus margaritis :

(16) Dioſcoride, *ibid.*

(17) Les Auteurs ont indifféremment appellé cette plante *lycapſos*, ou *lycopſis*, ou *lycopſon*. *Lycopſis* eſt la leçon de Dioſcoride, *lycopſon* celle de Nicandre, *lycapſos* celle des manuſcrits de Pline. Voyez la figure de cette plante, chez Lobel, *in Obſerv.* p. 312 ; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Le Pere Hardouin fait voir que la *lycopſis* n'eſt point notre bugloſe, comme le prétend Anguillara, parag. 14, p. 254.

(18) Dioſcoride, *ibid.*

(19) C'eſt à-dire *graine de pierre*, nom qui lui vient de ſa dureté. Il y en a qui prennent le *lithoſpermum* pour la *larme de job*, dont on fait des chapelers pour les prieres, & dont on voit la figure chez Dodonée, p. 497. Mais le Pere Hardouin croit que le *lithoſpermum* de Pline eſt plutôt le *lithoſpermum minus* du même Dodonée, p. 83, c'eſt-à-dire le *gremil* ou *herbe aux perles* ; MILIUM SOLIS des Herboriſtes. Ce docte Jéſuite s'appuie d'Anguillara, part. 13, p. 240 ; & ſe fonde d'ailleurs ſur la comparaiſon des caracteres diſtinctifs de la plante, indiqués ici par Pline.

(20) C'eſt-à-dire *ongle de bouc.*

(21) C'eſt-à-dire *triticum*, ou *bled de Jupiter.* Dioſcoride, *in Nothis*,

ſerpents

ſerpents (16), que nul autre n'eſt plus prompt ni plus efficace. On la donne auſſi pour la ſciatique.

Le *lycapſos* (17) a des feuilles plus longues & plus épaiſſes que la laitue, une tige longue & velue, accompagnée de pluſieurs autres de la longueur d'une coudée, qui croiſſent alentour, & une petite fleur rouge. Elle vient dans les campagnes. On en fait, avec de la farine d'orge (18), un liniment pour l'éryſipelle. Son ſuc, pris avec de l'eau chaude, excite la ſueur dans les fievres.

Il n'y a rien parmi les plantes de plus admirable que le *lithoſpermum* (19), que quelques-uns nomment *æg'ônykhon* (20), d'autres *dios-pyron* (21), & d'autres encore *heracleos*. Cette plante a environ un demi-pied de hauteur (22), des feuilles une fois plus grandes que celles de la rue (23), & de petites branches ligneuſes (24), de la groſſeur du jonc. Elle porte, près de ſes feuilles, comme de petites barbes ou filaments; & à ſes ſommités, de petites pierres blanches & rondes comme des perles, de la groſſeur d'un pois, & dures comme des cailloux. Ces pierres ſont attachées à leurs pédicules par de petits trous dont elles ſont percées, & la graine de la plante eſt au dedans. Le *lithoſpermum* croît même en Italie; mais le plus eſtimé eſt celui de Crete. Je n'ai rien vu dans l'ordre des plantes, avec plus d'étonnement, que celle-ci (24*). Sa richeſſe eſt telle, que les perles, arrangées ſymmétriquement entre ſes feuilles, y ſemblent avoir été placées par la main d'un Metteur-en-œuvre, tant eſt recherché

p. 460, l'appelle *dioſporon* comme qui diroit *ſemence de Jupiter*.

(22) Quelques manuſcrits portent *quinque caulis*, & non *quincuncialis*. Les deux leçons ſont admiſſibles; car l'herbe aux perles jette en effet, pour l'ordinaire, cinq tiges de ſa racine.

(23) *Que celles de l'olivier*, écrit Dioſcoride, liv. 3, chap. 158; ce qui revient au même.

(24) Confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

(24*) Qu'auroit donc dit Pline des ſingularités de tant de plantes exôtiques découvertes depuis deux ou trois ſiecles, & ſur-tout de celles de l'Amérique? qu'auroit-il dit de nos fleurs doubles, de nos mulets, &c. &c. Cette remarque eſt de M. de Querlon.

tam exquisita difficultas lapidis ex herba nascentis. Jacere atque humi serpere auctores tradunt. Ego vulsam, non hærentem vidi. Iis capillis drachmæ pondere potis in vino albo calculos frangi, pellique constat, & stranguriam discuti. Neque in alia herbarum fides est visu statim, ad quam medicinam nata sit. Est autem ejus species, ut etiam sine auctore visu statim nosci possit.

Lapis vulgaris juxta flumina fert muscum siccum, canum. Hic fricatur altero lapide, addita hominis saliva: illo lapide tangitur impetigo. Qui tangit, dicit:

Φεύγετε κανθαρίδες, λύκος ἄγριος ὔμμε διώκει.

(25) Les feuilles de l'herbe aux perles descendent jusqu'à terre, comme l'a observé Dioscoride, *ibidem;* mais les tiges n'y rampent point. Ainsi l'indication dont Pline paroît douter ici, manque en effet d'exactitude.

(26) Dioscoride, *ibid.*

(27) Je remédie en cet endroit à l'extrême concision du texte de Pline, qui n'articule point ici le nom de la plante, se réservant de l'exprimer dans le vers Grec qu'il va citer. Il feroit bon de vérifier si la mousse dont se couvrent les pierres communes le long des rivieres, est, en effet, propre à guérir les démangeaisons malignes de la peau, telles que la gale, la gratelle, le feu volage, les dartres vives, &c.; car tout cela paroît avoir été compris par les Latins sous la dénomination d'*impetigo.*

(28) J'ai donné une définition de l'*impetigo* à la fin de la note précédente. La gratelle, sorte de démangeaison irritable & continuelle, à laquelle l'âne est assez sujet, est l'une des acceptions de ce mot, & le vers Grec cité par Pline, fait voir que c'est à cette acception particuliere qu'il faut s'arrêter ici.

(29) Le Poète ou charlatan Grec, auteur de cette formule superstitieuse, personifie ici les démangeaisons malignes, & leur donne un nom figuré, tiré du mot Grec *kanthôn*, l'une des dénominations de l'âne, comme si l'espece de l'âne devoit être considérée comme la source de l'*impetigo*, ou gratelle. Or, en personifiant ainsi le mal au commencement du vers, il se ménage le droit de personifier ou animer dans ce même vers le remede qu'il y oppose; d'où il résulte une grace d'expression assez poétique: car, au moyen de cette double image, les démangeaisons malignes figurent ici, comme de petits ânons, auxquels on feroit peur du loup leur ennemi. Ce mérite d'expression, & en général l'esprit ou sens caché de cette formule,

le travail de la pierre qui sort de cette plante. Des Auteurs rapportent qu'elle rampe à terre (25). Pour moi, je ne l'ai vue que hors de terre, & non sur pied. Il est certain (26) que ces petites pierres, avalées dans du vin blanc, au poids d'une dragme, brisent & poussent dehors les pierres de la vessie, & font cesser la rétention d'urine. Nulle autre plante, à la seule vue, ne montre, avec autant d'évidence, à quel remede elle est propre. Elle est encore si remarquable, qu'il suffit de la voir pour la reconnoître, sans avoir recours à aucun Botaniste de profession.

Il croît près des rivieres, sur des pierres communes, une sorte de mousse seche & blanche, nommée *lykos agrios* (27), loup sauvage. On frotte la pierre qui porte cette mousse avec une autre pierre & de la salive; puis on se sert de la premiere pour en frotter les parties du corps attaquées de l'*impetigo* (28); & celui qui fait l'opération prononce cette formule :

Cantharides fuyez (29), voici le loup sauvage (29*).

---

avoient totalement échappé aux Interpretes. Ceux-ci s'étoient figuré que les démangeaisons corrosives de la peau sont ici appellées *cantharides*, par allusion au ravage qu'elles font à la peau, comparé à celui que les scarabées nommés en Grec *cantharides*, font aux bleds. Leur méprise vient de n'avoir pas réfléchi que les mêmes dénominations Grecques sont communes aux scarabées & aux ânes, & que le mot hellénique *kanthon*, dont *cantharis* est le diminutif, signifie également un âne & un scarabée, comme on le peut voir chez Aristophane. On sent qu'il peut y avoir quelque sel dans une métaphore, à faire peur du loup à de petits ânons, au lieu que cette même menace, transportée à des scarabées, feroit d'une ineptie qui passeroit toute expression. J'ajouterai à l'appui de mon explication, que presque toutes les affections malignes & hideuses de la peau, avoient, chez les Anciens, des dénominations tirées des animaux, témoin l'*elephas*, ou *elephantiasis*, nommée aussi *leôn*, c'est-à-dire la maladie de l'éléphant ou du lion; la *lepre*, ou maladie du lievre; les *scrofules* (écrouelles) ou maladie de la truie, &c. &c.

(29*) Au lieu de λύκος ἄγριος, loup sauvage, Dupinet substitue λύθος ἄγριος, qu'il traduit *la pierre des champs*. Indépendamment de l'audace & de la puérilité de cette correction, il est bon d'observer qu'une pierre ne se dit point en Grec λύθος, mais λίθος : ainsi il y a ici à la fois témérité & ignorance.

Limeum herba appellatur à Gallis, qua sagittas in venatu tingunt medicamento, quod venenum cervarium vocant. Ex hac in tres modios salivati additur quantum in unam sagittam addi solet : ita offa demittitur boum faucibus in morbis. Alligari postea ad præsepia oportet, donec purgentur, insanire enim solent : si sudor insequitur, aqua frigida perfundi.

Leuce Mercuriali similis, nomen ex causa accepit, per medium folium candida linea transcurrente : quare mesoleucon quidam vocant. Succus ejus fistulas sanat : ipsa contrita, carcinomata. Fortassis eadem sit, quæ leucas appellatur, contra omnia marina venena efficax. Speciem ejus auctores non tradunt, nec aliud, quam sylvestrem latioribus foliis esse efficaciorem, hanc semine acriorem.

Leucographis qualis esset, scriptum non reperi : quod

---

(30) C'est une grande question parmi les Doctes que la signification de cette dénomination Celtique *lim*, à laquelle les Romains, pour la plier à leur idiome, avoient ajouté une désinence Latine en *eum*. Pour moi, je pense retrouver évidemment cette ancienne expression Celtique dans le *lim* des Allemands, des Suédois, des Islandois, &c. *Lim*, dans la langue de ces peuples, signifie un *gluten*, un *enduit tenace*, *&c. &c.* Voyez le docte Jean Ihre, au mot Suédois Lim, *gluten*. Ainsi le *lim* ou *limeum* des anciens Gaulois exprimoit, dans leur langue, la plante dont le suc glutineux servoit d'enduit à leurs fleches Explication bien naturelle, & qu'il est étonnant que personne n'ait encore proposée. Une autre question, plus difficile à résoudre, est quelle est la plante moderne qui répond au *limeum* des Anciens. Anguillara veut, paragraphe 12, p. 213, que ce soit l'*herba terra* des Piémontois qui en expriment un suc appellé *medica me*.

(31) Je lis, avec les manuscrits, *salivati*, & non *salviati*, comme propose, sans fondement, Dupinet. Le *salivatum*, selon Columelle, chap. 5, 10 & 24, étoit un breuvage que les Médecins vétérinaires employoient pour la guérison des animaux malades. Il étoit composé de racines de panacée & d'*eryngium* ou panicot, de graine de fenouil & de farine de froment, de millet ou d'orge.

(32) Dupinet en fait l'*arroche sauvage*. Anguillara, paragr. 12, p. 220, soutient que la *leukê* est inconnue aux

Les Gaulois donnent le nom de *limeum* (30) à une plante dont les chasseurs expriment le suc pour y tremper leurs fleches, préparation qu'ils appellent par cette raison *le poison du cerf*. On met dans trois mesures (de seize sextiers chacune) de *potion salivaire* (31), autant de cette plante qu'il en faut pour la trempe d'une seule fleche; & dans les maladies des bœufs, on leur en fait avaler une forte dose. Il faut ensuite les attacher à la creche, jusqu'à ce qu'ils soient purgés; car ordinairement ce remede les rend furieux, & s'il survient une sueur on leur jette sur le corps de l'eau froide.

La plante appellée *leukê* (32) en Grec, c'est-à-dire blanche, parceque sa feuille est traversée d'une ligne blanche par le milieu, d'où quelques-uns lui donnent le nom de *mesoleucon* (33), ressemble à la mercuriale. Son suc guérit les fistules, & la plante les ulceres chancreux, en la broyant & l'appliquant sur le mal. C'est peut-être le même simple que la plante nommée *leukas* (34), qui est un spécifique contre tous les venins animaux & végétaux de la mer. Les Auteurs n'en ont point décrit la figure (35) : ils disent seulement que celle des bois, dont les feuilles sont plus larges, est plus efficace, & que l'autre a la graine plus piquante.

Je n'ai trouvé dans aucun livre ce que c'est que la *leukographis* (36). Cela me surprend d'autant plus qu'on dit cette plante

Botanistes modernes. Cælius Aurelianus, liv. 1, Chron. chap. 4, nous apprend que cette plante étoit appellée d'un autre nom *polium*. Ce *polium-leukê* seroit-il le même simple que le *polion* dont on a traité au liv. 21, à la fin du chap. 7? C'est ce qui n'est pas aisé à décider.

(33) C'est-à-dire *mi-parti de blanc*.

(34) Nicandre, *in Theriac*. p. 60, recommande celle-ci contre le venin des serpents & des scorpions : mais les Modernes ne la connoissent point. Le Scholiaste de Nicandre, sur ce passage de son Auteur, observe que cette plante est appellée *leuk'adesmos* par Antigonus; ce qui désigneroit une plante de couleur blanche & sans nœuds.

(35) Dioscoride en dit autant, livre 3, chap. 113.

(36) Dupinet écrit ici en marge : « Le bonhomme Pline a pris pour » herbe une sorte de craie blanche, » dite des Grecs *leukographis*, *mo-* » *rochtus*, & *galaxia*; car Diosco- » ride attribue les même propriétés à

eo magis miror, quoniam utilis proditur sanguinem exscreantibus, tribus obolis cum croco : item cœliacis : trita ex aqua & apposita, profluvio fœminarum : oculorum quoque medicamentis, & exsplendis hulceribus, quæ fiunt in teneris partibus corporis.

De medio, & myosota, & myagro, & natrice, & othonne, & onosma, & onopordo, & osyri, & oxie, & batrachio, & polygono, & phellandrio, & phalari, & polyrrhizo, & proserpinaca, & de rachoma, & de reseda, & stœchade.

CAPUT 12. MEDION folia habet seridi sativæ, caulem tripedalem, & in eo florem grandem, purpureum, rotundum, semine minuto, radicem semipedalem. In saxis opacis nascitur. Radix drachmis duabus cum melle menses fœminarum sistit, ecligmate per aliquot dies sumpto. Semen quoque in vino, tritum, contra abundantiam fœminarum datur.

» cette craie, que Pline assigne à son » herbe controuvée ». Cette décision de Dupinet a été adoptée par Saumaise; mais le Pere Hardouin les en reprend l'un & l'autre, & soutient que la *leukographis* de Pline est le *silybus lacteus* (chardon laiteux, ou chardon Marie), dont on a traité au liv. 26, chap. 7. Le Pere Hardouin blâme en même tems Anguillara, d'avoir prétendu, paragr. 12, p. 210, que la *leukographis* de Pline étoit la *verge d'or*.

(1) Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 18. Mais on est incertain de quelle plante moderne ils ont voulu parler. Lobel, *in Advers.* p. 127, en fait celle que les Herboristes nomment *viola Mariana*; mais Dodonée nie que cette décision soit juste, p. 163. Dioscoride, *in Nothis*, en fait la même plante que la *mêdikê*, ou *mêdica*, autrement *trifolium odoratum*, & dont on a traité, liv. 18, chap 16. Anguillara, paragr. 14, confesse que le *mêdion* lui est inconnu.

(2) C'est-à-dire de la *chicorée* des jardins; car *seris* en Grec signifie chicorée. C'est également à la *seris* que Dioscoride, liv. 4, chap. 18, & Oribasius, ont comparé le *mêdion*; con-

fort utile à ceux qui crachent le ſang, en la prenant avec du ſafran au poids de trois oboles; qu'elle eſt bonne auſſi pour les coliques; que, broyée dans l'eau & appliquée ſur le ventre, elle arrête les pertes des femmes; qu'enfin on l'emploie dans les collyres & pour la guériſon des ulceres qui ſurviennent aux parties les plus délicates du corps.

Du médion : de la mioſotis : de la cameline : de la natrix, de l'othone : de l'onoſma : du pet d'âne : de l'oſyris : de l'oxys : de la renoncule : du polygone : du phellandrion : de l'herbe phalaris : du polyrrhizon : de l'herbe Proſerpinaca : de l'herbe nommée rhacoma *: de l'herbe réſéda : de la ſtoekhas.*

Le *médion* (1) a les feuilles de la *ſeris* cultivée (2), une tige haute de trois pieds, & qui porte une grande fleur rouge & ronde, une graine fort menue, & une racine d'un demi-pied de longueur. Il croît ſur les rochers ombragés & ſombres (3). Sa racine (3*), priſe en look, avec du miel, pendant quelques jours à la doſe de deux dragmes, réprime l'excès du flux menſtruel. On donne auſſi, contre l'abondance des regles (4), la graine du médion, broyée dans du vin.

ſidération qui me fait lire au texte de Pline *ſeridi ſativæ* avec Hermolaüs Barbarus, Pintianus & Dupinet, & non pas *iridi ſativæ*, encore que cette derniere leçon ſoit celle des manuſcrits; car, comme l'obſerve le Pere Hardouin, perſonne n'a encore diſtingué ſpécifiquement l'iris ſauvage de la cultivée.

(3) Il croît dans les endroits fort ombragés & pierreux, écrit Dioſcoride, *ibid.*

(3*) Dioſcoride, *ibid.*

(4) Le Pere Hardouin entend ici par l'abondance des regles, l'engorgement des vaiſſeaux par la ſurabondance des regles en retard, & non l'excès d'écoulement. Le texte de Dioſcoride, & l'autorité de Galien, ſont formellement favorables à cette interprétation. Mais ſi c'eſt là l'intention de Pline, il faut convenir qu'il s'eſt exprimé d'une maniere preſque contraire à ſa penſée.

Myoſota, ſive myoſotis, lævis herba, caulibus pluribus ab una radice, aliquatenus rubentibus, concavis, ab imo foliis anguſtis, oblongis, dorſo acuto, nigris, per intervalla aſſidue geminatis, tenuibus cauliculis ex aliis prodeuntibus, flore cæruleo. Radix digitali craſſitudine multis capillamentis fimbriata. Vis ei ſeptica & exhulceratrix, ideoque ægilopas ſanat. Tradunt Ægyptii, menſis quem Thoth ii vocant die XXVIII fere in Auguſtum menſem incurrente, ſi quis hujus herbæ ſucco inungatur mane priuſquam loquatur, non lippiturum eo anno.

Myagros herba ferulacea eſt foliis ſimilis rubiæ, tripedanea. Semen oleoſum, quod & fit ex eo. Medetur oris hulceribus perunctis hoc ſucco.

Herba, quæ vocatur nigina, tribus foliis longis intubaceis, illita cicatrices ad colorem reducit.

Natrix vocatur herba, cujus radix evulſa virus hirci re-

(5) On croit que c'eſt l'oreille de ſouris, dont Bohin, p. 359, tome 3, a donné une figure, vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Mais ce docte Jéſuite obſerve que cette *auricula muris* n'a pas tous les caracteres diſtinctifs de celle dont Pline & Dioſcoride donnent la deſcription ; ce qui peut faire douter que nous ayions ou connoiſſions préciſément la *myosôtis* des Anciens. Scribonius Largus, *Compoſ.* 153, dit que cette plante eſt bonne contre la gravelle. Dioſcoride, liv. 2, chap. 214, dit de la *myosôtis* ou *myosôta*, les mêmes choſes que Pline.

(6) Je lis au texte *fimbriata* avec le Pere Hardouin & les manuſcrits, & non pas *fibrata* avec la plupart des Editeurs.

(7) *Sêptique*, c'eſt à-dire *pourriſſante*, du Grec *σηπτικὸς* ou *σηπτὸς*, *vim habens putrefaciendi* Racine *σήπω*, *putrefacio* : de là le nom de *sêps* donné au ſerpent pourriſſeur.

(8) La racine, appliquée en cataplaſme, guérir les fiſtules lacrymales, ſelon Dioſcoride, *ibid.*

(9) Je lis au texte *tradunt Ægyptii, menſis quem Thoth ii vocant*. Cette leçon s'appuie ſur ce qu'il eſt conſtant que le mois Egyptien indiqué ici par Pline s'appelloit *Thoth* ; & ſur la leçon *Th ti* que porte un manuſcrit de Pline conſulté par Dalechamp. Ce *Thoti* eſt évidemment une altération de la leçon Plinienne *Thôth ii*. Les autres manuſcrits portent *Thiatin* ;

La

La myos-ôta ou *myos-ôtis* (oreille de souris) (5) est une plante lisse, qui d'une seule racine pousse plusieurs tiges concaves & quelque peu rousseâtres. Les feuilles qui partent du bas de la plante, sont étroites, oblongues, aiguës par le dos, noires, & couplées réguliérement à certaines distances; avec de petits caulicules ou seconde tiges qui sortent de leurs ailes, & une fleur bleue. Sa racine est de la grosseur du doigt, & frangée par quantité de chevelu (6). La qualité de la plante est septique & exulcérante (7). C'est pour cela qu'elle guérit les fistules lacrymales (8). Les Egyptiens prétendent que si le vingt-sept de leur mois Thoth (9), qui tombe à-peu-près dans notre mois d'Août, quelqu'un se frotte le matin, avant de proférer une parole, du suc de cette plante, il n'aura pas mal aux yeux de cette année-là.

Le *myagros* (10) est une plante férulacée, qui ressemble par ses feuilles à la garance, & haute de trois pieds. Sa graine est huileuse; & l'on en tire en effet une huile. On guérit les ulceres de la bouche, en les en frottant.

La plante nommée *nigina* (11), a trois longues feuilles semblables à celles de la chicorée : elle redonne aux cicatrices que l'on en frotte la couleur naturelle des chairs.

On donne le nom de *natrix* (12) à une plante dont la racine

leçon monstrueuse qui s'est formée de la leçon primitive *Thωth*, l'*ω mega* Grec ayant été pris par un copiste ignorant pour les deux voyelles Latines *i* & *a*; & le nominatif plurier *ii* pour la désinence *in*, tronquée accidentellement du second jambage de l'*n*.

(10) Dioscoride dit les mêmes choses du *myagros*, liv. 4, chap. 17. Selon le Pere Hardouin c'est la cameline, ou faux sésame, qui sert à contrefaire la vraie huile de sésame; en un mot, cette plante n'est autre selon lui que l'*erysimum* dont nous avons traité, livre 18, chap. 10.

(11) Le texte varie ici étrangement. Il porte *nigina*, *nyma*, *nygma*, *nima*, *nygam*, *nuga*. Dans cette incertitude de diction, on ne sait de quelle plante notre Auteur a voulu parler.

(12) Lobel en fait une plante dont il donne la figure, *in Observ.* p. 493. Mais il n'appuie sa décision sur aucun fondement. *Natrix*, à partir des effets attribués à la plante, me paroît être un mot barbare latinisé, & venir des deux mots Celto-Germaniques *nat* nuit, *ris* verge ou baguette, comme

dolet. Hac in Piceno à fœminis abigunt quos mira persuasione Fatuos vocant : ego species lymphantium hoc modo animorum esse crediderim, qui tali medicamento juventur.

Odontitis inter feni genera est, cauliculis densis ab eadem radice, geniculatis, triangulis, nigris. In geniculis folia parva habet, longiora tamen quàm polygonon. Semen in alis hordeo simile, florem purpureum, pusillum. Nascitur in pratis. Decoctum cauliculorum ejus in vino austero, quantum manus capiat, dentium dolori medetur, ita ut contineatur ore.

Othonna in Syria nascitur, similis erucæ, perforatis crebro foliis, flore croci : quare quidam anemonem vocaverunt. Succus ejus oculorum medicamentis convenit : mordet enim leniter & excalfacit, adstringitque siccando. Purgat cicatrices, & nubeculas, & quidquid obstat. Quidam tradunt lavari, atque ita siccatam digeri in pastillos.

---

qui diroit *la baguette nocturne*, ou *qui prévaut contre les illusions de la nuit.* Voyez le Docte Jean Ihre aux mots Suédois, Islandois, Germaniques, &c. *Natt* nuit, *ris* baguette, verge, &c. J'ai eu plus d'une fois occasion de faire observer d'après Solin, Tite-Live, & les meilleurs Auteurs, que la majeure partie des villes de l'Italie étoient d'anciennes colonies Celtiques. De là tant d'expressions acéphales, recueillies fortuitement par les Auteurs Latins, & qui n'ayant point leur solution dans la langue Latine, la trouvent aujourd'hui même encore très naturellement dans les divers idiômes dérivés du Celtique.

(13) Consultons ici le Pere Hardouin : FATUOS : *Sic manuscripti omnes. Faunus, Fatuus, ἐφιάλτης, incubus, idem plane significant : nocturnos nempe genios quibus qui mente sunt parum sana, premi se interdum putant. A Fauno Latii Rege, Fatuaque conjuge, de quibus Justinus, lib.* 43, *nomen his datum. Qui viros aggredi existimati sunt, ii Fauni : qui mulieres, Fatui dici consueverunt. Vide Lactant. lib.* 1, *cap.* 22, *& Servium in lib.* 6, *Æneid. ad eum versiculum :*

Pometios, castrumque Inui.

Et in lib. 7, *ad istum :*

Hunc Fauno & Nympha genitum, &c.

Quin etiam in fragmento Festi Farnesiano Faunus à nonnullis veterum Fatuus

étant arrachée de terre, a l'odeur du bouc. On s'en sert dans le Picentin à écarter des femmes tout ce que la crédulité populaire comprend sous le nom de lutins (13), farfadets ou incubes. Pour moi, je crois que les personnes qui usent d'une pareille recette sont un peu lymphatiques.

L'*odontitis* (14) est une herbe à foin, qui jette d'une seule racine des caulicules touffus, pleins de nœuds, triangulaires, & d'un verd foncé. Ses nœuds sont garnis de petites feuilles, plus longues cependant que celles du *polygonon* (15). Sa graine qui ressemble à l'orge, est attachée à leurs aisselles. Elle porte une petite fleur rouge, & croît dans les prés. Une poignée de ses caulicules, cuite dans de gros vin, guérit le mal de dents si l'on garde de cette décoction dans la bouche.

L'*othonna* (16) croît dans la Syrie (17). Cette plante ressemble à la roquette (18). Elle a les feuilles percées de beaucoup de trous, & la fleur comme le safran (19), ce qui l'a fait appeller par quelques-uns *anemone* (20). Son suc est employé dans les médicaments pour les yeux (20*), parcequ'il est un peu piquant, chaud, astringent, & dessicatif. Il nettoie les cicatrices, les taies, & tout ce qui incommode la vue (21). Quelques Auteurs prescrivent de laver le suc de la plante, de le faire sécher, & d'en former des pastilles.

---

dicitur appellatus. Is, *inquit* (*de Pico loquitur*), regem Fatuum, Faunum alii quem vocant, & Fatuam procreavit.

(14) C'est-à-dire l'herbe aux dents. Dupinet traduit *la feniere*.

(15) Dont on va bientôt parler.

(16) Dioscoride l'appelle pareillement ὄθοννα, liv. 2, chap. 213. Lobel, dans une note manuscrite, en fait la *fleur d'Afrique*. Anguillara & tous les autres confessent ne savoir ce que c'est que l'*othonna*.

(17) Dioscoride, *ibid.* γεννᾶται δὲ, &c. *Nasci aiunt in eo Arabiæ tractu qui ad Ægyptum spectat. Habet folia erucæ proxima, crebro perforata, & tanquam tineis pertusa, &c.*

(18) Confirmé par Dioscoride, cité note précédente.

(19) Confirmé par Dioscoride qui observe, *ibid.* que la fleur de l'*othonna* est à larges feuilles.

(20) Dioscoride, *ibid.*

(20*) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(21) Dioscoride, *ibid.*

Onosma longa folia habet fere ad tres digitos, in terra jacentia, tria, ad similitudinem anchusæ incisa, sine caule, sine flore, sine semine : Prægnans si edat eam, aut supergradiatur, abortum facere dicitur.

Onopordon si comederint asini, crepitus reddere dicuntur. Trahit urinas & menses : alvum sistit : suppurationes & collectiones discutit.

Osyris ramulos fert nigros, tenues, lentos : & in iis folia nigra, ceu lini : semenque in ramulis nigrum initio, dein colore mutato rubescens. Smegmata mulieribus faciunt ex his. Radicum decoctum potum, sanat arquatos. Eædem, priusquam maturescat semen, concisæ, & sole siccatæ, alvum sistunt. Post maturitatem vero collectæ, & in sorbitione decoctæ, rheumatismis ventris medentur, & per se tritæ ex aqua cælesti bibuntur.

Oxys folia terna habet. Datur ad stomachum dissolutum. Edunt & qui enterocelen habent.

Polyanthemum, quam quidam batrachion appellant, caustica vi exhulcerat cicatrices, & ad colorem reducit. Eademque vitiligines concorporat.

(21*) C'est l'*onosma* (ὄνοσμα) de Dioscoride qui en dit précisément les mêmes choses, liv. 3, chap. 147.

(22) Dioscoride, *ibid.* Galien, *de Fac. Simp. Med.* liv 8, p. 215.

(23) Consultons ce qu'en dit le Pere Hardouin : ONOPORDON *carduum tomentosum appellat.* *Lobelius in Observ. p.* 482. *Coronam fratrum herbarii : Galli, servata Græci nominis significatione*, Pet d'âne. *Vidimus in horto Regio. Calabris, Siculisque etiamnum*, Anapordo, *teste Anguillara, part.* 8, *p.* 145.

(24) Dioscoride appelle pareillement cette plante ὄσυρις, & en dit précisément les mêmes choses, liv. 4, chap. 143. C'est une plante propre à faire des balais, d'où quelques-uns l'appellent la linaire à balais, *linaria scoparia*, en Italien *belvedere*, nom adopté aussi en France. A Padoue, on l'appelle *le scope di Padoua*, selon Anguillara, parag. 14, p. 290. Voyez sa figure chez Dodonée, p. 101, figure vérifiée par le Pere Hardouin au Jardin du Roi.

(25) Dioscoride, *ibid.*

L'*onosma* (21*) a trois feuilles, longues environ de trois doigts, qui traînent à terre, & sont découpées comme celles de l'orkhanette, sans tige, sans fleur, sans graine. On dit que si une femme enceinte mange de cette plante (22), ou passe seulement par dessus, elle avorte.

L'*onopordon* (23), ou pet d'âne, est en effet, dit-on, d'une vertu excessivement carminative, vertu qui se manifeste à l'excès chez les ânes qui en mangent. Cette plante provoque l'urine & les regles. Elle arrête le cours de ventre; & dissipe les tumeurs ou abcès.

L'*osyris* (24) porte de petites branches noires, déliées, pliantes, & sur ces branches des feuilles noires comme celles du lin, avec une graine noire aussi d'abord, mais qui change ensuite de couleur & rougit. On en fait des smegmates, ou médicaments déterfifs, pour les femmes. La décoction des racines (25), en boisson, guérit la jaunisse. Les mêmes, coupées avant la maturité de la graine, & séchées au soleil, arrêtent le cours de ventre. Cueillies après sa maturité, & prises en décoction, elles guérissent les catharres iliaques. On les broie aussi, sans addition; & on les boit dans de l'eau de pluie.

L'*oxys* (26) a trois feuilles. On la donne pour rétablir l'estomac quand il est dérangé. On en fait aussi manger à ceux qui ont une hernie intestinale.

Le *polyanthêmon* (27), que quelques-uns nomment *batrakhion* (grenouillette), fait ulcérer (de nouveau) les cicatrices (défectueuses) par sa qualité caustique, & leur redonne une belle couleur. Il efface aussi les taches de la peau; & rend sa couleur uniforme.

(26) Pareillement appellée *oxys* (ὀξύς) en Grec, selon le Pere Hardouin, qui n'en apporte aucun exemple. Au reste, *oxys* en Grec signifie tantôt *aigu*, tantôt *acide*, tantôt *acerbe*; en général, *ce qui est piquant au goût*. Il faut là-dessus un peu d'indulgence pour les Anciens qui n'avoient pas mieux spécifié les saveurs.

(27) Le Pere Hardouin décide que c'est le *ranunculus* (le ranuncule, ou la renoncule) dont on a traité, liv. 25, chapitre dernier du 25e livre.

Polygonon Græci vocant, quam nos ſanguinariam : non attollitur à terra, foliis rutæ, ſemine graminis : ſuccus ejus infuſus naribus ſupprimit ſanguinem : & potus cum vino, cujuſlibet partis profluvium, exſcreationeſque cruentas inhibet. Qui plura genera polygoni faciunt, hanc marem intelligi volunt, appellantque, à multitudine ſeminis, aut denſitate fruticis. Calligonon, alii polygonaton, à frequentia geniculorum : alii teuthalida, alii carcinethron, alii clema, multi myrtopetalon. Nec non inveniuntur, qui hanc fœminam eſſe dicunt : marem autem majorem, minuſque nigram, & geniculis denſiorem, ſemine ſub omnibus foliis turgeſcentem. Quocumque hæc modo ſe habeant, vis earum eſt ſpiſſare ac refrigerare. Semina alvum ſolvunt:

(28) Le Pere Hardouin prononce que le *poligonon* ou herbe à pluſieurs nœuds, eſt la même que le *proſerpinaca*, dont cependant Pline un peu plus loin va parler ſéparément, au mot même *proſerpinaca*. Or, il faut choiſir ici entre deux ſuppoſitions; ou que Pline s'eſt trompé en faiſant deux plantes différentes d'une ſeule; ou que c'eſt le Pere Hardouin qui s'eſt trompé en lui prêtant cette erreur, parcequ'il s'eſt figuré que chez Dioſcoride, *in Nothis*, p. 462, il faut lire προσερπίνακα au lieu de σοπίνακα. Il eſt vrai qu'on lit chez Apulée (chez l'unique Apulée) que le *polygonon*, ou *polygonaton* ou *ſanguinaria* eſt auſſi appellé *proſerpinaca* en Italie. Mais l'autorité d'un ſeul Ecrivain doit-elle faire condamner Pline ?

(29) Columelle l'appelle *ſanguinalis*, liv. 6, chap. 12, p. 213; & *ſanguinaria*, liv. 7, chap. 5, p. 263. Ecoutons auſſi Celſus, l. 2, chap. 33 : *Herba ſanguinalis, quam Græci polygonion vocant.* Dioſcoride, *in Nothis*, *ibid.* l'appelle auſſi *ſeminalis* : mais ni lui, ni Celſus, ni Pline ne font ici mention de la *proſerpinaca*, qui ſans doute eſt étrangere à cet article.

(30) C'eſt-à-dire triangulaire, ſelon l'obſervation du Pere Hardouin.

(31) Marcellus Empiricus, ch. 10, p. 83. Scribonius Largus, chap. 7. *Ad ſanguinis eruptionem de naribus.* Compoſ. 46 : *Injicere autem intus narem aut nares oportebit ... herbam, quæ quia multa eſt, & ubique naſcitur,* πολύγονον *appellatur.*

(32) Confirmé à l'égard du *polygonon*, par Dioſcoride, liv. 4, chap. 4, ainſi que par Marcellus Empiricus, chap. 17, p. 124; & à l'égard de la *proſerpinaca*, par Apulée, chap. 18, tit. 1; d'autant que cet Auteur fait de

Les Grecs nomment *polygonon* (renouée) (28) la plante appellée par les Romains *sanguinaria* (29). Elle ne s'éleve point de terre, a les feuilles de la rue, & la graine semblable à celle du gramen (30). Le suc de cette herbe (31), introduit dans les narines, arrête le saignement, & bu dans du vin, toute espece d'hémorrhagies ou de crachements teints de sang. Ceux qui distinguent plusieurs genres de *polygonon* (32) veulent (33) que celui-ci soit le mâle (34), & en conséquence le nomment ainsi, eu égard à la quantité de sa graine ou à l'épaisseur de ses rejets. On l'appelle encore diversement *calligonon* & *polygonaton*, de la multitude de ses nœuds, *theutalis*, *carcinêthron*, *clêma* & *myrtopetalon* (35). Il y a même des Botanistes (36) qui prétendent que celui-là est la femelle, que le mâle est plus grand, moins noir, plus noueux, & que sa graine pousse sur toutes ses feuilles. Quoi qu'il en soit, la qualité de cette plante est astringente & réfrigérative (37). Sa graine relâche le ventre (38); prise plus abondamment, elle est diurétique, dissipe

la *proserpinaca*, la même plante que le *polygonon*, comme on l'a observé dans les notes précédentes.

(33) Celsus, liv. 3, chap. 22.

(34) Celui-ci est en effet le mâle. Voyez sa figure chez Dodonée p. 113; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(35) Toute cette même nomenclature se trouve aussi chez Dioscoride, *in Nothis*, p. 462; ainsi que chez Oribasius, liv. 12, p. 212. Une partie de ces dénominations se voit aussi chez Apulée, *ibid.* A l'égard de celle de *calligonon*, elle ne se rencontre que chez Pline, & le second manuscrit Royal est le seul qui porte en cet endroit *callipôgôna*. C'est une leçon vicieuse contredite par les autres manuscrits, & que le Pere Hardouin a eu tort de vouloir substituer à la leçon *calligonon*. L'origine de cette méprise est dans la ponctuation défectueuse que présentoit avant nous tout ce passage. On lisoit : *Qui plura genera polygoni faciunt, hanc marem intelligi volunt, appellantque à multitudine seminis, aut densitate fruticis calligonon. Alii polygonaton, à frequentia geniculorum : alii teuthalida, &c.* Je crois devoir ponctuer différemment; en cette sorte : *Qui plura genera polygoni faciunt, hanc maren intelligi volunt appellantque, à multitudine seminis, aut densitate fruticis; calligonon, alii polygonaton, à frequentia geniculorum; alii teuthalida, &c.*

(36) Dioscoride, *ibid.*

(37) Dioscoride, *ibid.*

(38) C'est au suc donné en potion que Dioscoride, *ibid.* attribue les effets attribués ici à la graine.

largius ſumpta urinam cient, rheumatiſmos cohibent : qui ſi non fuere, non proſunt. Stomachi fervori folia imponuntur : veſicæ dolori illinuntur, & ignibus ſacris. Succus & auribus purulentis inſtillatur, & oculorum dolori per ſe. Dabatur & in febribus ante acceſſiones duobus cyathis in tertianis, quartaniſque præcipue : item cholericis, dyſentericis, & in ſolutione ſtomachi. Tertium genus oreon vocatur, in montibus naſcens, arundini teneræ ſimile, uno caule, denſis geniculis & in ſe fractis, foliis autem piceæ, radicis ſupervacuæ, inefficacius quam ſuperiora. Peculiare iſchiadicis. Quartum genus ſylveſtre appellatur, pæne arboris modo frutex, radice lignoſa, ſtirpe cedri rubicundo : ramis ſparti, binum palmorum, nigris geniculorum ternis quaterniſve articulis. Huic quoque ſpiſſandi natura, ſapor mali cotonei. Decoquitur in aqua ad tertias, aut aridi farina inſpergitur & oris hulceribus & attritis partibus Propter gingivarum vero vitia commanducatur. Nomas ſiſtit, omniaque quæ ſerpunt, aut difficilem cicatricem habent. Privatim vero ſanat à nive facta hulcera. Herbarii & ad angi-

(39) Dioſcoride, *ibid.*

(40) Dioſcoride, *ibid.*

(41) Confirmé à l'égard du *polygonon* par Dioſcoride, *ibid.* ainſi que par Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 75 ; &, à l'égard de la *proſerpinaca*, par Apulée, chap. 18, tit. 5.

(42) Confirmé, à l'égard du *polygonon*, par Dioſcoride, *ibid.* & par Apulée, *ibid.* à l'égard de la *proſerpinaca.*

(43) Confirmé, à l'égard du *polygonon*, par Dioſcoride, *ibid.* & par Apulée, *ibid.* à l'égard de la *proſerpinaca.*

(44) Dioſcoride, *ibid.*

(45) C'eſt le polygonon femelle de Dioſcoride, liv. 4, chap. 5. Mais celui-ci en fait une eſpece aquatique, avec les autres Botaniſtes. Le Pere Hardouin ſe figure concilier cette contradiction en diſant que Pline par *montibus* a entendu *aquoſos colles.* Mais cette conciliation eſt évidemment forcée. Il y a toute apparence que Pline s'eſt trompé ſur le local ordinaire de la plante.

(46) Je lis au texte *infarctis* & non *infractis*, guidé avec le Pere Hardouin par la comparaiſon du texte de Dioſcoride, chez qui on lit, *ibidem :* θαμνίον ἐστὶ, &c. *Frutex eſt exiguus, tener, arundini ſimilis, geniculis denſus, quorum alia aliis tubarum modo inſeruntur,* les

les catharres, & n'eſt d'aucun effet lorſqu'il n'y en a point. Dans les ardeurs de l'eſtomac (39), on y applique les feuilles. On en fait encore un liniment pour les douleurs de la veſſie, & pour les éryſipelles (40). Leur ſuc s'injecte dans les oreilles qui rendent du pus (41); & l'on s'en étuve, ſans autre addition, dans les douleurs des yeux malades (42). On le donnoit encore autrefois dans les fievres (43), avant les accès, ſavoir dans la fievre tierce, & ſurtout dans la fievre quarte, à la doſe de deux cyathes. On le fait prendre auſſi pour les coliques bilieuſes (44), pour la dyſenterie, & dans le relâchement de l'eſtomac. Le troiſieme genre de *polygonon* ſe nomme *oreon* (45), c'eſt-à-dire *montagnard*, parcequ'il croît dans les montagnes. Il reſſemble à un roſeau tendre, n'a qu'une tige, beaucoup de nœuds qui s'emboitent les uns dans les autres (46), les feuilles comme celles du ſapin, & une racine qui n'eſt d'aucun uſage. Ce genre a moins de vertu que les précédents; mais c'eſt un remede particulier pour la ſciatique (47). Le quatrieme genre eſt appellé le *polygonon* ſauvage (48). C'eſt une plante qui tient de l'arbre. La racine eſt ligneuſe; ſa ſouche rougeâtre comme celle du cedre; ſes branches ſemblables à celles du jonc, & longues de deux palmes, avec trois ou quatre rangs de nœuds noirs. Ce genre eſt auſſi d'une qualité aſtringente, & a le goût du coing. On le fait cuire dans de l'eau juſqu'à réduction du tiers; ou, après l'avoir réduit en poudre, étant ſec, on en met ſur les ulceres de la bouche & ſur les endroits qu'ils ont dégradés. On le mâche pour les maladies des gencives. Il arrête le progrès des ulceres malins & de tous les ulceres rongeants, ou qui ont de la peine à ſe cicatriſer : il guérit particuliérement ceux qui ſont cauſés par le froid. Les Herboriſtes l'emploient encore pour l'eſqui-

---

infarciunturque.

(47) Le Pere Hardouin prétend que ceci eſt mal ponctué & qu'il faudroit lire : *Peculiare ischiadicis quartum genus.*

(48) Ruel, p. 582, dit qu'on lui a fait voir cette quatrieme eſpece. Elle eſt inconnue à tous les autres Botaniſtes modernes, à ce qu'aſſure le Pere Hardouin.

nas utuntur illa : & in capitis dolore coronam ex ea imponunt : & contra epiphoras collo circumdant. In tertianis quidam ſiniſtra manu evulſam adalligant : adeo contra profluvia ſanguinis, nec ullam magis aridam quam polygonum, ſervant.

Pancration aliqui ſcillam puſillam appellare malunt, foliis albi lilii, longioribus craſſioribuſque, radice bulbi magni, colore rufo. Alvum ſolvit ſucco, cum farina ervi ſumpto : hulcera purgat. Hydropicis ſpleniciſque cum melle datur. Alii decoquunt eam, donec aqua dulcis fiat : eaque effuſa, radicem terentes digerunt in paſtillos ſole ſiccatos : & poſtea utuntur ad capitis hulcera, & cætera quæ repurganda ſunt. Item ad tuſſim, quantum tribus digitis apprehenderint, in vino dantes, & ad lateris dolores, aut peripneumonicis ecligmate. Dant & propter iſchiada in vino bibendum, & propter tormina, menſeſque ciendos.

Peplis, quam aliqui ſycen, alii meconion, alii mecona aphrode vocant, ex una radice tenui fruticat, foliis rutæ paulo latioribus, ſemine ſub foliis rotundo, minore quam candidi papaveris. Inter vites fere colligitur meſſibus : ſiccaturque cum fructu ſuo, ſubjectis, in quæ excidat. Hoc poto alvus ſolvitur, bilis ac pituita detrahitur. Media po-

(49) Voyez Apulée, *ibid.* tit. 4.

(50) On lit la même choſe chez Dioſcoride, liv. 2, chap. 203. On lit encore chez Apulée, ch. 42 : *A Græcis dicitur ſcilla ... aliis pancration ... Itali ſcillam rubram, maſculam, alii bulbum ſcilliten, ſive ſcilliticum appellant.* C'eſt la *ſcille à racine rouge.* Ecoutons le Pere Hardouin : *Eſt hæc ſcilla radice rubra, ſive pancratium à Cluſio delineatum, lib. 2, Hiſtor. rar. plant. p. 271. In Cephalenia vocatur* Cepolla canina, *inquit Anguillara, par. 7, p. 120.*

(51) Dioſcoride, *ibid.*

(52) Dioſcoride, *ibid.* Apulée, chapitre 42, tit. 1.

(53) Dioſcoride, liv. 2, ch. 202.

(54) Dioſcoride, *ibid.*

nancie. Dans les maux de tête, on en fait une couronne au malade, & on en entoure le col pour les inflammations des yeux (49). Quelques-uns l'attachent encore au col, pour les fievres tierces, après l'avoir arraché de la main gauche. Enfin il n'y a point de plante, propre à arrêter les pertes de sang, qui se garde plus longtems seche, que le *polygonon*.

La petite scille (50) est appellée plus volontiers par quelques Médecins *pancration*. Cette plante a les feuilles du lis blanc, mais plus longues & plus épaisses; & sa racine consiste en un grand oignon de couleur rousse. Son suc (51), pris avec de la farine d'ers, est laxatif, & mondifie les ulceres. On le donne avec du miel, aux hydropiques & dans les maladies de la rate (52). D'autres (53) font cuire la racine jusqu'à ce que l'eau de la décoction soit douce & n'ait plus aucun goût. Ensuite, après avoir jetté l'eau, ils broient cette racine, ils en font des pastilles qu'ils mettent sécher au soleil, & s'en servent pour les ulceres de la tête ainsi que pour les autres plaies de cette espece, qu'il s'agit de nettoyer. Ils en donnent aussi pour la toux une bonne pincée dans du vin, & en look (54) pour les douleurs de côté, & dans la péripneumonie. On la fait prendre encore dans du vin, pour la sciatique, pour les tranchées du ventre, & pour faire venir les regles.

La *peplis* (55) que quelques-uns nomment *sicê*, d'autres *mêcônion*, d'autres *mêcon aphrôdê*, pousse une tige d'une seule racine, assez mince. Cette plante a les feuilles de la rue, mais un peu plus larges. Sa graine, qui vient sous les feuilles, est ronde, & plus petite que celle du pavot blanc. On la cueille parmi les vignes (56), vers le tems de la moisson, & on la fait sécher avec son fruit, en mettant au-dessous de quoi recevoir ce qui en peut tomber. Sa graine, en boisson (57), lâche le ventre, & fait évacuer la bile

(55) C'est le *peplos* de Dioscoride qui lui donne aussi les dénominations suivantes, liv. 4, chap. 168. Il en dit les mêmes choses que Pline; ainsi qu'Oribasius, l. 12, chap. 211. Nous en avons traité au liv. 20, chap. 19.

(56) Dioscoride & Oribasius, *ibid.*

(57) Dioscoride, *ibid.*

tio eſt acetabuli menſura, in aquæ mulſæ heminis tribus. Et cibis inſpergitur obſoniiſque ad molliendam alvum.

Periclymenos fruticat & ipſa, ex intervallo duo folia habens, ſubcandida, mollia. In cacumine autem ſemen inter folia durum, & quod difficile vellatur. Naſcitur in arvis ac ſepibus, convolvens ſe adminiculis quibuſcumque. Semen ejus in umbra ſiccatum tunditur & in paſtillos digeritur. Hi reſoluti dantur in vini albi cyathis tribus, tricenis diebus ad lienem: eumque urina cruenta, aut per alvum abſumit: quod intelligitur à decimo ſtatim die. Urinam cient & folia decocta: quæ & orthopnoïcis proſunt. Partum quoque adjuvant, ſecundaſque pellunt pota ſimili modo.

Pelecinum in ſegetibus diximus naſci, fruticoſam cauliculis, foliis ciceris. Semen in ſiliquis fert, corniculorum modo aduncis, ternis quaterniſve, quale gith novimus, amarum, ſtomacho utile. Additur in antidota.

Polygala palmi altitudinem petit, in caule ſummo foliis

(58) Dioſcoride, *ibid.*

(59) Le Pere Hardouin décide que c'eſt la même plante que le clymenos ou *chevrefeuille*, dont nous avons traité au liv. 25, chap. 7.

(60) Dioſcoride, *ibid.*

(61) Dioſcoride, *ibid.*

(62) Pendant quarante jours ſelon Dioſcoride, *ibid.*

(63) Dès le ſeptieme jour, ſelon Dioſcoride, *ibid.*

(64) Dioſcoride, *ibid.*

(65) Dioſcoride, *ibid.*

(66) Au liv. 18, chap. 17.

(67) C'eſt le *rateau*, écrit M. de Querlon.

(68) Tout cela eſt confirmé, tant par Dioſcoride, liv. 3, chap. 146, que par Oribaſius, liv. 11, p. 198.

(69) Il faiſoit partie de l'antidote Mithridatique, ſelon Antipater & Cléophante, au témoignage de Galien, liv. 2, *de antidotis*, p. 898.

(70) C'eſt-à-dire *abondante en lait*. Au lieu de *polygala*, Dioſcoride, livre 4, chap. 141, l'appelle *polygalon*; il en écrit précifément les mêmes choſes que Pline; ainſi que Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p. 221. Voici ce qu'en dit le Pere Hardouin: *Creditur eſſe* FLOS AMBARVALIS, *pic-*

& la pituite. La dose moyenne est la mesure d'un acétabule dans trois hémines d'eau de miel (58). On en mêle dans les aliments & dans les ragoûts pour tenir le ventre libre.

Le *periclymenos* (59) pousse de même une tige garnie, d'espace en espace, de deux feuilles blanchâtres & mollasses. Sa graine qui vient au sommet, entre des feuilles, est dure, & s'arrache difficilement. Cette plante croît dans les terres à labour & dans les haies (60), en s'entortillant autour de tous les appuis qu'elle peut rencontrer. On fait sécher sa graine à l'ombre (61), on la pile, & on en forme des pastilles. On les fait dissoudre & avaler dans trois cyathes de vin blanc, & pendant trente jours (62), pour les maux de la rate, viscere qu'elle consume & fait rendre, soit par les selles, soit par des urines ensanglantées, ce qu'on reconnoît dès le dixieme jour (63). La seule décoction des feuilles est un diurétique (64), & elle est bonne aussi pour l'asthme. La même boisson facilite l'accouchement & fait sortir l'arriere-faix (65).

Nous avons dit (66) que le *pelecinus* (67) croît dans les bleds : cette plante pousse beaucoup de rejettons (68), & a les feuilles du pois. Sa semence, qu'il porte dans des siliques, consiste en trois ou quatre grains recourbés comme des cornets, tels que ceux du gith, plante si connue. Cette semence du *pelecinus* est amere & bonne pour l'estomac. Elle entre dans les antidotes (69).

La *polygala* (70) prend la hauteur d'un palme. Ses feuilles,

---

tus à Dodonæo, p. 253, quem vidimus in Horto Regio. M. de Querlon prononce que la *polygola* est le *khamæbuxus* de Tournefort. A. G. 1705. Consultons Deville, *Hist. des Plant.* p. 656 : « *Polygala major Massiliatica* de C. Bauhin ; *polygalum* de » Mathiole ; ou *kruysdragon* des Al- » lemands : c'est une plante de la hau- » teur d'un pan. Cette plante a les » feuilles comme la lentille, & a un » goût astringent. On ne sait pas » bien, au vrai, si le *polygala* des » Anciens est celui des Modernes : » au moins celui-ci en a la figure & » les propriétés. Il croît dans les » lieux arides, & le long des che- » mins, près de Feurs en Forêts, dans » les bleds, & fleurit en Mai. Prise » en breuvage, cette fleur fait venir » le lait aux nourrices, comme son » nom Grec le témoigne ».

lenticulæ, guſtu adſtricto, quæ pota lactis abundantiam facit.

Poterion, aut (ut alii vocant) phrynion, vel neurada, large fruticat, ſpinis retorrida, lanugine ſpiſſa, foliis parvis, rotundis, ramulis longis, mollibus, lentis, tenuibus, flore longo, herbacei coloris : ſeminis nulli uſus, ſed guſtu acuto & odorato. Invenitur in aquoſis collibus. Radices habet duas aut tres, binum cubitorum in altitudine, nervoſas, candidas, firmas. Circumfoditur autumno, præciſo frutice dat ſuccum gummi ſimilem. Radix mira vulneribus ſanandis traditur, præcipuequè nervis vel præciſis illita. Decoctum quoque ejus cum melle potum diſſolutiones nervorum, & infirmitates, & inciſuras juvat.

Phalangites, à quibuſdam phalangion vocatur, ab aliis leucanthemon, vel (ut in quibuſdam exemplaribus invenio) leucacantha. Ramuli ſunt ei nunquam pauciores duobus, in diverſa tendentes : flos candidus : lilio rubro ſimilis, ſemine nigro, lato, ad lenticulæ dimidiæ figuram, multo tenuiore, radice tenui herbacei coloris. Hujus folio vel flore vel ſemine auxiliantur contra ſcorpionum, phalangiorumque, & ſerpentium ictus : item contra tormina.

Phyteuma quale ſit, deſcribere ſupervacuum habeo, cum ſit uſus ejus tantùm ad amatoria.

---

(71) *Le* PÔTÊRION, *que les Grecs Ioniens appellent* NEURAS, écrit Dioſcoride, livre 3, chap. 17. Lobel, dans ſes notes manuſcrites ſur Anguillara, paragr. 8, p. 145, écrit qu'on le nomme aujourd'hui *maſino da Greci* dans l'iſle de Chypre. C'eſt la *pimprenelle*, ſelon M. de Querlon.

(72) Une fleur petite, μικρά, écrit Dioſcoride, *ibid.* Ainſi il faut lire ici *haud longo*, comme on en a prévenu au liv. 25, chap. 10.

(73) Dioſcoride, *ibid.*

(74) Dioſcoride, *ibid.*

(75) Dioſcoride, *ibidem*; Galien, liv. 8, *de Fac. Simp. Med.* p. 215.

(76) Dioſcoride, *ibid.*

(77) On lit les mêmes choſes, & la même diverſité de noms chez Dioſcoride, liv. 3, chap. 122. Anguillara

semblables à celles de la lentille, sont placées au haut de sa tige. Elle a le goût des astringents. Son usage en boisson fait venir abondamment du lait aux femmes.

Le *potêrion* (71) que d'autres appellent *phrynion* ou *neurada*, pousse de larges rejettons, est hérissé d'épines avec un duvet épais, a de petites feuilles rondes; de longues branches molles, pliantes & minces; une fleur longue & verte (72). Sa graine n'est d'aucun usage, mais d'un goût piquant, & a de l'odeur. Cette plante se trouve sur les collines où l'eau abonde. Elle a deux ou trois racines de deux coudées de hauteur (73), pleines de nerfs, fermes & blanches. On la leve de terre en automne; & quand on a coupé la plante (74), elle donne un suc gommeux. Ces racines sont admirables (75), dit-on, pour la guérison des blessures, & particuliérement pour celle des nerfs coupés que l'on en frotte. Leur décoction (76), bue avec du miel, est bonne aussi pour les relâchements, les foiblesses & les coupures des mêmes nerfs.

Le phalangites (77) est appellé par quelques-uns *phalangion*, & par d'autres *leuk'anthêmon* (78), ou comme je trouve dans quelques livres *leuk'acantha*. Cette plante n'a jamais moins de deux branches, qui s'étendent de côté opposé. Sa fleur est blanche, & a la forme du lis rouge. Sa graine est noire & large, ayant à-peu-près la figure d'une moitié de lentille, mais beaucoup plus mince; sa racine est fort déliée & verte. On emploie également la feuille, la fleur & la graine, contre les piquures des scorpions, des araignées venimeuses & des serpents, ainsi que pour les tranchées du ventre.

Je crois inutile de décrire la plante appellée *phyteuma* (79), attendu qu'elle n'est d'usage que dans les breuvages d'amour ou les philtres.

---

dit que c'est une plante inconnue aux Modernes, paragr. 12, p. 222. M. de Querlon en fait le *lis de S. Bruno*.

(78) C'est-à-dire *fleur blanche*, eu égard à la couleur blanche de sa fleur.

(79) Sa vertu philtrique est également avouée de Dioscoride, liv. 4, chap. 130. Le Pere Hardouin décide

Phyllon à Græcis vocatur herba in saxosis montibus, fœmina magis herbacei coloris, caule tenui, radice parva, semine rotundo : papaveri simili. Hæc sui sexus facit partus : mares autem semine tantum differens, quod est incipientis olivæ. Utrumque bibitur in vino.

Phellandrion nascitur in palustribus, folio apii. Bibitur semen ejus propter calculos & vesicæ incommoda.

Phalaris thyrsum habet longum, tenuem, ceu calamum, in summo florem inclinatum : semen simile sesamæ. Et hoc calculos frangit, potum ex vino vel aceto cum melle & lacte. Idem & vitia vesicæ sanat.

Polyrrhizon folia habet myrti, radices multas. Hæ tusæ dantur in vino contra serpentes : prosunt & quadrupedibus.

Proserpinaca herba vulgaris est, eximii adversus scorpiones remedii. Eadem contrita, addita muria & oleo è mænis, anginam eximie curari tradunt. Præterea & in quantalibet lassitudine recreari defessos, etiam cum obmutuerint, si subjiciatur linguæ. Si devoretur, vomitionem sequi salutarem.

---

que c'est l'antirrhinon sauvage, *antirrhinon sylvestre*, dont Dodonée a fait graver la figure, p. 182. M. de Querlon en fait la *scabieuse*, ou *mors du diable*, d'après Adanson.

(79*) Le Pere Hardouin en fait l'*artenogonon* ou *thelygonon*, dont nous avons parlé au liv. 26.

(80) Le Pere Hardouin décide que le phellandrion est semblable à l'*apium palustre*, & dont on voit la figure chez Dodonée, p. 580. Il ajoute que cette plante est inconnue aux autres Botanistes modernes.

(81) Cette *phalaris* de Pline, & de Dioscoride, liv. 3, chap. 159, est la *phaléris* de Galien, livre 8, *de Fac. Simp. Med* p. 239. Voyez sa figure chez Lobel, *in Observ.* p. 26. Le Pere Hardouin en a observé de trois sortes au Jardin du Roi ; savoir, la phalaris à graine blanche, celle à graine noire, & celle à graine grise. C'est l'*alpiste* d'Adanson, selon M. de Querlon.

(82) Dioscoride la compare, pour la grosseur, à un grain de millet, *ibid.*

(83) Plante inconnue. Il ne faut pas la confondre avec une autre nom-

Les

Les Grecs donnent le nom de *phyllon* (79*) à une plante qui croît dans les montagnes, parmi les rochers. La femelle est la plus verte des deux genres. Elle a une tige mince, une petite racine, une graine ronde, semblable à celle du pavot. Ce *phyllon* femelle, produit des rejettons de son sexe. Les mâles proviennent d'une pareille plante, qui n'en differe que par la graine, semblable à une olive naissante. Les deux genres se prennent en breuvage dans du vin.

Le *phellandrion* (80) à feuille de persil, vient dans les endroits marécageux. On en avale la graine, pour la pierre & pour les incommodités de la vessie.

La *phalaris* (81) a une tige longue, menue, faite en tuyau, & à son sommet une fleur panchée. Sa graine est semblable au sésame (82). Bue dans du vin ou du vinaigre, avec du miel & du lait, elle dissout aussi la pierre, & guérit les maux de la vessie.

Le *polyrrhizon* (83) a les feuilles du myrte, & plusieurs racines. On donne celles-ci broyées dans du vin contre la morsure des serpents; & elles sont bonnes aussi pour les animaux à quatre pieds.

La *proserpinaca* (85), plante très commune, est un remede excellent contre les scorpions. On prétend qu'étant broyée, & en y ajoutant de la saumure & de l'huile, où des anchois ont été confits, c'est un remede admirable pour l'esquinancie. On ajoute que quelque fatigués que soient des voyageurs, quand la voix même leur manqueroit de lassitude, si on leur en met sous la langue, leur fatigue se dissipe, & que s'ils l'avalent, elle leut procure un vomissement salutaire.

---

mée aussi *polyrrhizon*, qui est une sorte d'aristoloche, & dont nous avons traité au liv. 25; au moins est-ce la décision du Pere Hardouin.

(84) Le Pere Hardouin en fait le *polygonon*, dont nous avons parlé plus haut. Mais j'ai fait voir à l'article *polygonon*, que cette plante differe essentiellement de la *Proserpinaca*; qu'aussi Pline les distingue, & qu'Apulée seul les a confondues.

(85) Sorte de poisson propre aux saumures, que tout le monde connoît, & dont nous traiterons au liv. 32.

Rhacoma affertur ex his, quæ fupra Pontum funt, regionibus. Radix cofto nigro fimilis, minor & rufior paulo, fine odore, calfaciens guftu & adftringens. Eadem trita vini colorem reddit, ad crocum inclinantem. Illita collectiones inflammationefque fedat : vulnera fanat : epiphoras oculorum fedat ex paffo illita : infignita cum melle, & alia liventia ex aceto. Farina ejus infpergitur contra cacoethe, & fanguinem rejicientibus drachmæ pondere in aqua. Dyfentericis etiam & cœliacis, fi febri carent, in vino : fin aliter, ex aqua. Facilius teritur, nocte antecedente madefacta. Datur & decoctum ejus bibendum duplici menfura ad rupta, convulfa, contufis, ex fublimi devolutis. Si pectoris fint dolores, additur piperis aliquid & myrrhæ : fi diffolutio ftomachi, ex frigida aqua fumitur : fic & in tuffi vetere, ac purulentis exfcreationibus : item hepaticis, fplenicis, ifchiadicis : ad renum vitia, fufpiria, orthopnœas. Arteriæ fcabritias fanat ex paffo, tribus obolis potis trita, aut decoctum ejus. Lichenas quoque ex aceto impofita fanat. Bibitur contra inflationes, & perfrictiones, febres frigidas, fingultus, tormina, afperitates, capitis gravitates, melancholicas vertigines, laffitudinum dolores, & convulfiones.

(86) Diofcoride, livre 3, chapitre 2, appelle cette plante du Bofphore *rha* ou *rhêon* ; d'où le Pere Hardouin conjecture que Pline avoit écrit, non *rhacoma*, mais *rha kyma*, comme qui diroit *rha-pontici*, *tenuior cauliculus*. Mais de tels changements de voyelles font fréquents d'un dialecte à l'autre ; témoin *onoma* pour *onyma* : ainfi l'une & l'autre leçon peuvent fubfifter. Voyez la figure du vrai rhapontic chez Profper Alpin, au livre des plantes exotiques, chapitre 5, p. 187 ; plante vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(87) Diofcoride, *ibid.* dit que fa racine eft noire en dehors, & du refte femblable à la grande centaurée.

(88) Tout cela eft confirmé par Diofcoride, *ibid.*

(89) Diofcoride, *ibid.*

(90) Diofcoride, *ibid.*

(91) Diofcoride & Galien, *ibid.*

(92) Diofcoride & Galien, *ibid.*

(93) Diofcoride, *ibid.*

La *rhacoma* (86) nous eſt apportée des contrées qui ſont au-delà de la contrée de Pont. Sa racine reſſemble à celle du baume noir (87), ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus petite & plus rouſſe. Elle n'a point d'odeur, eſt chaude au goût (88), & aſtringente. Quand on la boit, broyée (89), elle donne un ſuc de la couleur du vin, un peu ſafrannée. On adoucit les tumeurs & les inflammations, en les frottant de cette plante, qui guérit auſſi les plaies. On en fait encore, avec le vin cuit, un liniment qui calme les inflammations des yeux (90). Mêlée avec le miel, elle efface les marques de ſang ou les meurtriſſures du viſage, & avec le vinaigre, les taches livides. Après l'avoir réduite en poudre, on en met ſur les ulceres malins, & l'on en fait prendre le poids d'une dragme dans de l'eau, pour le crachement de ſang (91). On la donne auſſi pour la dyſenterie & pour la colique bilieuſe (92), dans du vin s'il n'y a point de fievre, ou, s'il y en a, dans de l'eau. Cette plante ſe broie plus aiſément quand on la fait tremper auparavant pendant la nuit. Sa décoction ſe donne en breuvage, à double meſure, pour les hernies inteſtinales, les diſlocations & les contuſions qui proviennent des chûtes faites d'un lieu élevé. Quand il y a douleur de poitrine, on y ajoute un peu de poivre & de myrrhe. Si l'eſtomac eſt relâché on la prend dans de l'eau froide. C'eſt encore ainſi qu'on la donne pour la toux invétérée, le crachement de pus, les maladies du foie (93), celles de la rate, la ſciatique, les maux des reins (94); la difficulté de reſpirer, & pour toutes les eſpeces d'aſthme. Broyée dans du vin cuit, & bue au poids de trois oboles ou en décoction, elle guérit les âpretés de la gorge. On l'applique efficacement avec du vinaigre, ſur les likhenes ou dartres vives (95). Enfin, on en boit pour les vents (96), les friſſons, les friſſons des fievres, les hoquets, les tranchées du ventre, les diſtentions des inteſtins, les peſanteurs de la tête, les vertiges & autres affections mélancoliques, les courbatures & les ſpaſmes.

(94) Dioſcoride & Galien, *ibid.*
(95) Dioſcoride, *ibid.*

(96) Tout cela eſt expreſſément confirmé par Dioſcoride, *ibid.*

Circa Ariminum nota eſt herba, quam reſedam vocant. Diſcutit collectiones, inflammationeſque omnes : qui curant ea, addunt hæc verba : Reſeda, morbos reſeda: ſciſne, ſcis ne quis hic pullos egerit radices? nec caput, nec pedes habeant. Hæc ter dicunt totieſque deſpuunt.

Stœchas in inſulis tantum ejuſdem nominis gignitur,

(97) Voyez ſa figure chez Lobel, *in Adverſ.* p. 76; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin, qui obſerve que les Botaniſtes Flamands appellent cette plante *eruca peregrina, vel cantabrica.* Voyez auſſi la figure du *reſeda* de Pline, chez Deville, *Hiſt. Plant.* p. 113, où il dit que ſon nom Grec eſt *pycnocomos*, c'eſt-à-dire chevelure touffue; que ſes fleurs ſont quelquefois jaunes, & quelquefois blanches. *Pycnocomon* eſt le nom d'une plante chez Dioſcoride, liv. 4, chap. 172.

(98) Toute cette formule eſt un tiſſu d'abſurdités & de jeux de mots, ou alluſions onomatiques d'une puérilité inſoutenable. Pline eût fait ſagement, ſans doute, de ne point s'amuſer à recueillir d'auſſi folles ſuperſtitions.

(99) Je donne un peu d'extenſion à la traduction, pour faire comprendre le ſens du texte, & le rapport du mot *reſeda* à la vertu *ſédative* de ce ſimple.

(100) Le premier *ſciſne* eſt un ſeul mot, & non un double emploi des deux mots *ſcis ne* qui ſuivent. De plus, ce premier *ſciſne* eſt un vocatif, & par conſéquent un ſubſtantif, & non la ſeconde perſonne d'un verbe. Le ſens eſt: *O ſciſne! ſcis ne quis hic* (*morbus ſcilicet*) *pullos egerit radices?* Ce premier *ſciſne* eſt donc une apoſtrophe honorifique adreſſée par la ſuperſtition au *reſeda*, comme au réſolvant par excellence du mal dont on attend l'extirpation; & vient du verbe *ſcindo, ſcidi, ſciſſum, &c.* En un mot, il y a entre les deux *ſciſne* le même jeu de mots puérils & la même différence de ſens qu'entre les deux expreſſions RESEDA, *morbos* RESEDA, qui précedent. *Sciſne*, dans le ſens de *ô ſciſſor maximè*, eſt, dis-je, ici une expreſſion myſtique & obſcure, émanée ſans doute de l'ancienne Iatro-magie Etruſque, & où réſidoit, en partie, la vertu de la formule dont nous parlons, au moins dans l'eſprit des ſuperſtitieux.

(101) Il falloit faire ſentir le méchant jeu de mots *ſciſne, ſcis ne.* Je l'ai rendu en François, autant qu'il étoit poſſible, par un autre jeu de mots, qui ne s'écarte pas beaucoup du ſens de la phraſe Latine, & qui fait, pour le moins, un auſſi mauvais effet.

(102) *Stœkhas*, c'eſt-à-dire la plante aux cent forces, aux cent vertus. C'eſt une appellation barbare grécifée, compoſée de la déſinence honorifique *as;* de STO, *centum* en langue Slawone ou Celtoſcythe moderne; & de EK, AC, ou EKH, expreſſions ſynonymes qui, dans les langues Suédoiſes, Anglo-Saxonne, Germaniques, &c., ſelon le docte Jean Ihre, expriment communément un *chêne*, &, dans l'ori-

Aux environs de *Rimini*, croît une plante connue, nommée *reseda* (97). Elle résout les tumeurs, & dissipe toutes sortes d'inflammations. Ceux qui l'emploient à cet usage prononcent cette formule mystique (98) : *Reseda, sois réellement, comme ton nom le porte, le sédatif de nos maux* (99). *O puissant résolvant* (100)*! résous moi cette question* (101) *: quel mal a jetté ici ses noires racines? retranche lui la tête & les pieds.* Trois fois on dit cela, & l'on crache autant de fois.

La plante nommée *stœkhas* (102) ne croît que dans les isles du même nom (103). Elle est d'une odeur agréable, a la feuille de

gine, la vigueur, la force : aussi le nom Espagnol de la *stœkhas* est-il *cantuezze*, qui signifie *cent forces*, ou l'herbe aux cent vertus.

(103) Dans les isles Stœkhades, aujourd'hui isles d'Hieres, à la côte de Marseille, isles dont nous avons traité au livre 3. Dioscoride, liv. 3, chap. 31, écrit pareillement de la *stœkhas : La stikhas* (c'est ainsi qu'il l'appelle) *croît dans les isles Stikhades qui sont partie des Gaules, en face de Marseille, &c.* Les autres Auteurs écrivent, comme Pline, *stœkhas*, στοιχὰς, & non στιχάς. Quoique Pline articule ici que cette plante ne croît qu'aux isles d'Hieres, Deville, *Hist. Plant.* liv. 6, p. 466, écrit que la meilleure vient d'Arabie : c'est la *stœkhas Arabica* de la Pharmacie. Il paroît que les isles *Stœkhades* étoient ainsi nommées de la plante *stœkhas*, dont le nom, comme on l'a vu, note précédente, signifie l'*herbe aux cent vertus.* Quoi qu'il en soit, la *stœkhas* Gauloise de Pline, telle que Deville en donne la figure, *ibidem*, a en effet les feuilles fort semblables à celles de l'hyssope. » La *stœkhas*, écrit Deville, *stœkhas purpurea* de Caspar » Bauhin, appellée en Espagnol *cantuezzo*, ressemble extrêmement à » la lavande; ses feuilles sont grosses, longuettes & blanches : elle » jette d'une seule racine plusieurs » branches, qui sont dures comme du » bois. Ses fleurs sont semblables à » celles du *thym ;* elles viennent en » petites testes longuettes, en forme » d'épi, & de couleur bleue. Elle » fleurit en Mai & en Juin. Elle est » amere au goût, & un peu astringente. Elle a la force de désopiler, » de nettoyer, & de fortifier toutes » les parties du corps. On la met » dans les antidotes. Elle purge la » bile & le phlegme. Elle est bonne » contre toutes les maladies froides; » & au mal caduc, avec du vinaigre » Scillitique. Il n'en faut guere donner aux bilieux; car elle les tourmente beaucoup ». Le Pere Hardouin observe, d'après le Pere Quiqueran, que lorsqu'au siecle précédent la flotte des Turcs vint infester la mer de Marseille, ils chargerent, pendant plusieurs jours, plusieurs galeres de cette plante, reprochant aux

odorata herba, coma hyſſopi, amara guſtu. Menſes ciet potu : pectoris dolores levat. Antidotis quoque miſcetur.

De ſolano, & Smyrnio, & telephio, & thricomane, & thalitruo, & thlaſpe, & trachinia, & tragoni, & trago, & tragopogo, & ſpondyli, & quod quidam morbi in quibuſdam non ſunt gentibus.

CAPUT 13. SOLANUM Græci ſtrychnon vocant, ut tradit Cornelius Celſus. Huic vis reprimendi refrigerandique.

Smyrnion caulem habet apii, folia latiora, & maximè circa ſtolones multos, quorum à ſinu exſiliunt pinguia, ad terram infracta, odore medicato, & cum quadam acrimonia jucundo, colore in luteum langueſcente, capitibus caulium orbiculatis, ut anethi : ſemine rotundo, nigro, quod areſcit incipiente æſtate. Radix quoque odorata, guſtu acri mordet, ſuccoſa, mollis. Cortex ejus foris niger, intus pallidus. Odor myrrhæ habet qualitatem : unde & nomen.

habitants des iſles d'Hieres d'être aveugles, & de ne point connoître leur plus grande richeſſe; tant les Turcs font cas des propriétés de la *ſtœkhas!* Lobel a donné la figure de deux genres de *ſtœkhas, in Obſerv.* p. 234; ainſi que Cluſius, *Hiſt. rar. Plant.* p. 344. Le Pere Hardouin a vérifié ces figures au Jardin du Roi.

(104) Elle entroit dans la thériaque d'Andromaque le jeune, ſelon Galien, au livre des antidotes, chap. 7, p. 878.

(1) Cornelius Celſus, liv. 2, chapitre 33, titulo : *Quæ res corpus aut erodant, aut reprimant, aut refrigerant, &c. Solanum, quòm ϛρυχνον Græci vocant.* Nous avons traité du *ſolanum*, liv. 21, chap. 31.

(2) Confirmé par Dioſcoride, liv 4, chap. 71. Au reſte, preſque toutes les ſortes de *ſolanum* ſont plus ou moins malfaiſantes; pluſieurs même ſont un poiſon dangereux : & l'on n'a pas encore bien fixé les caracteres de l'eſpece comeſtible, ou purement aſtringente & rafraîchiſſante, qui eſt celle dont Pline parle ici. J'en ai rencontré de cette derniere ſorte qu'on élevoit en caiſſe; & en la comparant avec une autre ſorte de *ſolanum*, qui certainement étoit malfaiſante, j'ai remarqué

l'hyssope & le goût amer. Son usage en boisson fait venir les regles, & soulage le mal de poitrine. Elle entre dans les antidotes (104).

Du solanum : du smyrnium : du telephium ou orpin : de la trichomane : du thalitruum : du thlaspi : de l'herbe trakhinia : de l'herbe tragonis : de l'herbe tragos, de la barbe de bouc, d'un serpent nommé spondyle : *d'insectes nuisibles, particuliers à certaines contrées, & qu'on ne voit point dans d'autres.*

Le *solanum* est appellé par les Grecs *strykhnon*, comme le marque Cornelius Celsus (1). Il a la propriété d'être astringent & de raffraîchir (2).

Le *smyrnion* (3) a la tige du persil ou de l'ache; mais il a ses feuilles plus larges, principalement autour des rejettons, qu'il pousse en grand nombre, & d'où elles sortent; de plus, ses feuilles sont grasses & pliées vers la terre. Cette plante a une odeur pénétrante, & cependant agréable. Sa couleur est d'un jaune très pâle, & elle porte sur ses tiges des ombelles, comme l'aneth. Sa graine est ronde & noire; elle se seche au commencement de l'été. Sa racine (4), qui a aussi de l'odeur, & qui a un goût âcre & piquant, est mollasse & pleine de suc. Son écorce extérieure est noire & sa chair blanche (5). Son odeur est à-peu-près celle de la

que l'espece comestible avoit les feuilles d'un verd moins foncé; & en outre, que les veines de ces feuilles étoient diaphanes & claires, c'est-à-dire non teintes du suc de la plante. Observation qui peut s'appliquer à presque tout le regne végétal (à feuilles non ligneuses dans leurs veines); & je l'ai constaté sur tant de sortes de plantes, que je puis assurer qu'il y a bien peu d'exceptions à cette regle.

(3) Toute cette description du *smyrnion* est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 3, chap. 79. Nous avons traité de cette plante livre 19, chap. 8 & chap. 12.

(4) Dioscoride, *ibid.*

(5) Dioscoride, *ibid.*

Nascitur & in saxosis collibus, & in terrenis. Usus ejus excalfacere. Urinam & menses cient folia & radix. Semen alvum sistit. Radix collectiones & suppurationes non veteres, item duritias discutit illita. Prodest & contra phalangia ac serpentes, admixto cachry aut polio, aut melissophyllo, in vino pota : sed particulatim, quoniam universitate vomitionem movet. Qua de causa aliquando cum ruta datur.* Medetur tussi & orthopnœæ semen, vel radix : item thoracis, aut lienis, aut renum, aut vesicæ vitiis. Radix autem ruptis, convulsis. Partus quoque adjuvat, & secundas pellit. Datur & ischiadicis cum crethmo in vino. Sudores ciet & ructus : ideo inflationem stomachi discutit. Vulnera ad cicatricem perducit. Exprimitur & succus radici, utilis fœminis, & thoracis præcordiorumque desideriis : calfacit enim & concoquit, & purgat. Semen peculiariter hydropicis datur potu : quibus & succus illinitur, & malagmate è cortice arido. Et ad obsonia utuntur cum mulso & oleo, & garo, maximè in elixis carnibus.

Sinon concoctiones facit, sapore simillima piperi. Eadem in dolore stomachi efficax.

Telephion portulacæ similis est & caule & foliis. Rami à radice septeni octonive fruticant, foliis crassis, carnosis.

(6) Dioscoride, *ibid.*

(7) Dioscoride, *ibid.*

(8) Dioscoride, *ibid.*

(9) Tout cela est encore confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(10) Dioscoride, *ibid.*

(11) Dioscoride, *ibid.* ne parle point du *crethmos.*

(12) Dioscoride, *ibid.*

(13) C'est le *σίσων* de Dioscoride, liv. 3, chap. 64, ou l'*amomum* des Modernes. Voyez sa figure chez Jean Bauhin, tome 3, p. 107; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(14) C'est le *théléphion* de Nicandre, *in Theriac.* p. 63; la *crassula* ou *faba inversa* des Modernes. Les noms François sont *joubarbes des vignes*, *feve épaisse*, ou *orpin*. Voyez sa description chez Lobel, *in Adverf.* p. 167, & sa figure chez Dodonée, p. 130;

myrrhe,

myrrhe, & c'eſt de-là que provient ſon nom. Le ſmyrnion ne croît pas moins ſur les collines pierreuſes, que ſur celles qui n'ont que de la terre (6). On l'emploie comme échauffant (7). Ses feuilles & ſa racine provoquent l'urine & le flux menſtruel. Sa graine arrête le cours de ventre. Sa racine (8), employée en liniment, diſſipe les tumeurs & les abcès ſuppurants, non invétérés, ainſi que les duretés des chairs. Priſe dans du vin où l'on a mêlé de la *kakhris*, du *polion* ou de la méliſſe, elle eſt bonne pour la piqure des araignées phalanges & des ſerpents. Mais il faut que le médicament ſoit partagé en pluſieurs doſes; parceque, pris tout à la fois, il fait vomir, & c'eſt pourquoi on l'adminiſtre quelquefois avec de la rue. La graine ou la racine (9), eſt encore un remede pour la toux & pour l'aſthme, ainſi que pour les maux de la poitrine (10), de la rate, des reins, de la veſſie. La racine, en particulier, eſt bonne pour les hernies inteſtinales & autres déplacements de ce genre. Elle facilite auſſi l'accouchement & la ſortie de l'arriere-faix. On la donne encore dans du vin, avec le *khremos* (11), pour la ſciatique. Elle excite les ſueurs & l'éructation, & diſſipe par ce moyen les vents renfermés dans l'eſtomac. Elle fait cicatriſer les plaies. On tire de la graine un ſuc, bon pour les femmes, ainſi que pour les beſoins de la poitrine & des entrailles; car, il échauffe, il cuit les humeurs, & eſt purgatif. On fait particuliérement prendre ſa graine en breuvage aux hydropiques (12). On leur frotte auſſi le ventre de ſon ſuc, & on leur applique un cataplaſme de l'écorce ſeche. On l'emploie enfin dans les ragoûts avec le vin miellé, l'huile & le garum, ſur-tout pour les viandes cuites à l'eau.

Le *ſinon* (13), plante dont le goût approche beaucoup de celui du poivre, eſt un bon digeſtif. Il eſt auſſi fort bon pour les maux d'eſtomac.

Le *têlephion* (14) reſſemble, par ſa tige & ſes feuilles, au pourpier. Il s'éleve de ſa racine ſept ou huit branches chargées de feuilles

figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Ce qu'en dit Pline eſt conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, liv. 2, chap. 217.

Nascitur in cultis, & maximè inter vites. Illinitur lentigini, & cum inaruit, deteritur. Illinitur & vitiligini, ternis fere mensibus, senis horis noctis aut diei : postea farina hordeacea illinitur. Medetur & vulneribus & fistulis.

Trichomanes adianto similis est, exilius modo, nigriusque, foliis lenticulæ densis, amaris, adversis inter se. Decoctum ejus strangurias sanat in vino albo potum, addito cumino rustico. Illitum cohibet capillos defluentes : aut si effluxerint, reparat. Alopeciasque densat tritum, & in oleo illitum. Sternumenta quoque gustatu movet.

Thalitruum folia coriandri habet pinguiora paulo, caulem papaveris. Nascitur ubique, præcipue in campestribus. Medentur hulceribus folia cum melle.

Thlaspi duorum generum est : angustis foliis digitali longitudine & latitudine, in terram versis, in cacumine divisis, cauliculo semipedali, non sine ramis : peltarum specie, semine incluso lenticulæ effigie, nisi quod infringitur,

(15) Le texte de Pline porte *deteritur ;* mais la comparaison du texte de Dioscoride, *ibid.* fait manifestement voir qu'il faut lire *detergitur.*

(16) Nous en avons traité au l. 21, chap. 19. C'est la même maladie de peau que celle qui est appellée par les Grecs *alphos*, lorsqu'elle n'affecte que la superficie de l'épiderme, & *leukê* lorsqu'elle est plus profonde. Dioscoride emploie ici l'expression *leukê.*

(17) Autrement *callithrix*, comme on a vu au liv. 25, chap. 11. La description de Pline est conforme à celle de Dioscoride, liv. 4, chap. 137.

(18) C'est-à dire au petit *adianton*, selon le Pere Hardouin ; car, dit-il, le grand *adianton* n'est autre que le *trichomanes* même dont Pline parle ici.

(19) Dioscoride, liv. 4, chap. 137.

(20) Dioscoride, *ibid.*

(21) Dioscoride, *ibid.*

(21*. Il y a apparence qu'il faut lire *thalictrum* (ou *thalictron*, comme on lit chez Galien, *de Fac. Simp. Med.* liv. 8, p. 177. Ce qu'en disent Pline & Galien est conforme à ce qu'on lit chez Dioscoride, liv. 4, chap. 98. Le Pere Hardouin décide que c'est *la rue des prés* (RUTA HORTENSIS), dont la figure se voit chez Lobel, *in Obs.* p. 508 ; & chez Dodonée, p. 58 ;

épaisses & charnues. Cette plante croît dans les terreins cultivés, & principalement parmi les vignes. On en fait un liniment pour les taches de rousseur, & l'on a soin d'humecter l'appareil lorsqu'il se desseche (15) : on l'emploie aussi en liniment pour les taches blanches appellées *vitiligo* (16), environ pendant trois mois, l'espace de six heures, le jour ou la nuit, & ensuite avec de la farine d'orge. La même plante guérit les plaies & les fistules.

Le *trikhomanes* (17) ressemble à l'*adianton* (18), si ce n'est qu'il est plus mince & plus noir. Ses feuilles, semblables à celles de la lentille, sont touffues, d'un goût amer, & opposées entre elles. La décoction de cette plante (19), prise dans du vin blanc, avec du cumin sauvage, guérit la rétention d'urine. On l'applique en liniment sur la tête pour arrêter la chûte des cheveux qui se dégarnissent (20). S'ils sont tombés, elle en répare la perte ; &, broyée avec de l'huile, elle fait revenir abondamment le poil aux endroits qui en sont dépouillés (21). Enfin, en la goûtant seulement, elle fait éternuer.

Le *thalitruum* (21*) a les feuilles de la coriandre, mais un peu plus grasses, & la tige du pavot. Il croît par-tout, principalement dans les campagnes. Ses feuilles font, avec le miel, un bon emplâtre pour les ulceres.

Le *thlaspi* (22) est de deux genres ; l'un a des feuilles étroites (23), de la longueur & de la largeur du doigt, tournées vers la terre, divisées ou fourchues à son sommet, & une petite tige, haute d'un demi-pied, avec quelques branches (24). Sa graine est renfermée dans une espece de disque (25), & a la forme d'une petite lentille, si ce n'est qu'elle a des brisures ; circonstance dont elle tire

figures vérifiées au Jardin du Roi par le Pere Hardouin.

(22) Le Pere Hardouin dit avoir vu près de vingt especes de *thlaspi* au Jardin du Roi. La figure de plusieurs de ces especes se trouve chez Lobel, *in Observ.* p. 108 & 109.

(23) Cette description du premier genre de *thlaspi* se trouve également chez Dioscoride.

(24) Dioscoride, *ibid.*

(25) J'ai employé l'expression de Dioscoride, comme présentant une idée plus claire.

unde nomen. Flos albicat. Naſcitur in ſemitis & ſepibus. Semen aſperi guſtus, bilem & pituitam utrinque extrahit. Modus ſumendi, acetabuli menſura. Prodeſt & iſchiadicis infuſum, donec ſanguinem trahat. Menſes quoque ciet, ſed partus necat. Alterum thlaſpi, aliqui Perſicum napy vocant, latis foliis, radicibus magnis, & ipſum utile iſchiadicorum infuſioni. Prodeſt & inguinibus utrumque. Præcipitur, ut qui colligit, dicat ſumere ſe contra inguina, & contra omnes collectiones, & contra vulnera, unaque manu tollat.

Trachinia herba qualis ſit, non traditur. Credo & falſum eſſe promiſſum Democriti. Portentoſum enim eſt adalligatam triduo abſumere lienes.

Tragonis, ſive tragion, naſcitur in Cretæ tantum inſulæ maritimis, junipero ſimilis, & ſemine, & folio, & ramis. Succus ejus lacteus in gummi ſpiſſatus, vel ſemen, impoſitione ſpicula è corpore ejicit : tunditur recens & cum vino illinitur, aut ſiccæ farina cum melle. Eadem lactis abundantiam facit : mammiſque unice medetur.

Eſt & alia herba tragos, quam aliqui ſcorpion vocant,

(26) Confirmé par Galien, liv. 1, de *Antidotis*, chap. 14, p. 889.

(27) Dioſcoride, *ibid.*

(28) Dioſcoride, *ibid.*

(29) Confirmé par l'Auteur du livre *ad Patern.* tome 13, des Œuvres de Galien, p. 1002.

(30) Dioſcoride, *ibid.*

(31) Le Pere Hardouin conjecture que Pline a mal compris l'Auteur Grec de qui il a probablement tiré ceci. Quant à Dioſcoride, il dit que le *thlaſpi* ſe donne utilement en clyſtere dans la ſciatique, & qu'on en fait auſſi une boiſſon qui fait ctacher le ſang engorgé. Quelques Critiques interpretent ici *infuſum* dans le ſens de *priſe en infuſion*; interprétation qui concilieroit les deux Auteurs.

(32) Ceci paroît emprunté de Cratevas, comme on le peut voir chez Dioſcoride, *ibid.*

(33) Dodonée & pluſieurs autres ont cru que c'étoit la *fraxinelle*; en quoi ils ſont repris par le Pere Hardouin qui, d'autre part, avoue ne point connoître la *tragonis*. Il obſerve que, ſelon Dioſcoride, liv. 4, chapitre 49, & Galien, liv. 8, *de Fac.*

son nom (26). Sa fleur est blanchâtre (27). Elle croît dans les haies & dans les chemins (28). Sa graine, qui est d'un goût âcre, fait évacuer par haut & par bas la bile & la pituite (29). Elle se prend à la mesure d'un acétabule (30). Dans la sciatique, on donne utilement cette plante en clystere; & l'on continue cette pratique jusqu'à ce que le malade rende du sang par les selles (31). Le *thlaspi* rappelle aussi les regles; mais il tue les enfants dans le sein de leurs meres. L'autre genre de *thlaspi* (32) est celui que quelques-uns nomment *napi persique;* il a de larges feuilles, & de grandes racines. On l'administre aussi pour la sciatique, en clystere; & les deux genres sont également utiles pour les maladies des aînes. On recommande à celui qui les cueille de les arracher d'une seule main, & de dire, qu'il les prend contre les maux des aînes, contre toutes les especes de tumeurs, & contre les plaies.

Aucun Auteur ne nous apprend quelle sorte d'herbe est la *trakhinia.* Je crois même que toutes les nouvelles que Démocrite en conte sont fausses; car un effet qui tient du prodige, c'est que cette plante, attachée sur un malade, consume la rate en trois jours.

La *tragonis* (33), appellée autrement *tragion*, ne croît que dans l'isle de Crete, près de la mer. Cette plante ressemble au genevrier par sa graine, ses feuilles & ses branches. L'application de son suc laiteux, qui s'épaissit comme une gomme, fait sortir les fleches du corps. Sa graine a la même propriété (34). On pile la plante encore récente, & l'on en fait un liniment avec du vin, ou bien on l'emploie seche & en poudre, avec du miel. Elle fait venir abondamment le lait aux femmes qui nourrissent, & c'est un remede unique pour les maux du sein.

Il y a encore une autre plante appellée *tragos* (35), & par quel-

Simp. Med. p. 236, la *tragonis* a les feuilles du lentisque. Tout ce qu'en dit Pline est conforme à ce qu'en dit Dioscoride, *ibid.*

(34) Dioscoride, *ibid.* dit que ses feuilles, sa graine & sa larme, appliquées avec du vin, ont cette propriété extractive.

(35) Le Pere Hardouin conjecture que c'est la plante nommée par les

ſemipedem alta, fruticoſa, ſine foliis, puſillis racemis rubentibus, grano tritici, acuto cacumine, & ipſa in maritimis naſcens. Hujus ramorum X aut XII cacumina trita ex vino pota cœliacis, dyſentericis, ſanguinem exſcreantibus, menſiumque abundantiæ auxiliantur.

Eſt & tragopogon, quem alii comen vocant, caule parvo, foliis croci, radice longa, dulci, ſuper caulem calyce lato, nigro. Naſcitur in aſperis, ſine uſu.

Et de herbis quidem memoria digna hactenus aut accepimus, aut comperimus. In fine earum admonere non ab re judicamus, aliis alias virium ætates eſſe. Longiſſimo tempore durat elaterium, ut diximus : chamæleon niger XL annis : centaureum non ultra XII. Peucedanum ſex : & ariſtolochia ac vitis ſylveſtris anno in umbra ſervantur. Et animalium quidem exterorum nullum aliud radices à nobis dictas attingit, excepta ſpondyle, quæ omnes perſequitur. Genus id ſerpentis eſt.

Ne illud quidem dubitatur, omnium radicum vim effectuſque minui, ſi fructus prius matureſcant : item ſeminum, ante radice propter ſuccum inciſa. Reſolvitur autem om-

Modernes *uva marina major*, dont Lobel donne la figure, *in Obſerv.* p. 462. Dioſcoride, liv. 4, chap. 51, appelle le *tragos* d'un autre nom *ſcorpion*. Pline en a déja parlé au liv. 13; il en fait une plante Aſiatique.

(36) C'eſt à dire *barbe de bouc*, & c'eſt auſſi le nom qu'on lui donne en François Voyez ſa figure chez Lobel, *in Obſerv.* p. 297; figure vérifiée au Jardin du Roi par le Pere Hardouin. Dioſcoride, liv. 2, chap. 173, l'appelle *tragopôgôn*, barbe de bouc, *tetrapôgôn*, quatre barbes, & *komê*, chevelure. Voyez les notes de Saracenus ſur Dioſcoride.

(37) D'aucun uſage en médecine. Du reſte, Dioſcoride met cette plante au nombre des comeſtibles.

(38) Au liv. 20, chap. 1.

(39) Je lis au texte, avec le Pere Hardouin, *peucedanum ſex*, & non pas *peucedanum & ariſtolochia*. Cette correction eſt pleinement juſtifiée par le texte de Théophraſte, de qui ceci eſt

ques-uns *ſcorpion*, haute d'un demi-pied, qui pouſſe beaucoup de rejettons dénués de feuilles, mais garnis de petites grappes rougeâtres, qui portent un grain ſemblable à celui du froment; & leur ſommité eſt en pointe. Cette plante croît comme la précédente, dans les lieux maritimes. On ſe trouve bien de broyer les ſommités de dix ou douze branches, & de les boire dans du vin, pour les coliques bilieuſes, la dyſenterie, les crachements de ſang, & les pertes menſtruelles.

Le *tragopôgôn* (36), appellé autrement *comê*, a une petite tige ſurmontée d'un large calice noir; les feuilles du ſafran, & une longue racine d'un goût fade & douceâtre. Cette plante croît dans les lieux eſcarpés, & n'eſt d'aucun uſage (37).

Voilà ce que nous avons appris ou découvert juſqu'à préſent ſur les plantes, qui ſoit digne d'être conſervé. Mais en terminant cette matiere, il ne nous paroît pas inutile de remarquer que leurs propriétés varient autant que leur âge. L'*elaterion* dure très longtemps, comme nous l'avons dit (38). Le *khamæleon* noir vit quarante ans. La centaurée n'en paſſe pas douze. Le *peucedanum* en dure ſix (39). L'ariſtoloche & la vigne ſauvage ſe gardent pendant une année, à l'ombre. Obſervons encore qu'aucun animal étranger ne touche aux racines dont nous avons parlé (40), à l'exception du *ſpondyle*, ſorte de ſerpent (41), qui les attaque toutes.

C'eſt une vérité bien reconnue aujourd'hui (42), que les racines des plantes ont moins de force & de vertu, ſi la maturité des fruits précede la leur. Les graines ont pareillement moins de vertu & de force, lorſqu'avant leur maturité, l'on a fait des inciſions à la racine de la plante pour en tirer le ſuc. Au reſte, l'ha-

tiré. Voyez cet Auteur, *Hiſt.* liv. 9, chap. 14.

(40) Je lis au texte *exterorum* avec le P. Hardouin, d'après Théophraſte, *Hiſt.* livre 9, chap. 14; & non pas *cæterorum*.

(41) Ou plutôt ſorte de blatte, ſelon le Pere Hardouin.

(42) Ceci eſt puiſé chez Théophraſte, *Hiſt.* liv. 9, chap. 14.

nium vis consuetudine : & desinunt prodesse, cum opus est, quæ quotidie in usu fuere, æque quam nocere. Omnes vero herbæ vehementiores effectu viribusque sunt in frigidis locis, & in aquiloniis : item siccis.

Sunt & gentium differentiæ non mediocres : sicut accepimus de tineis lumbricisque, inesse Ægypti, Arabiæ, Syriæ, Ciliciæ populis : è diverso Græciæ, Phrygiæ omnino non innasci. Minus id mirum, quam quod in confinio Atticæ Bœotiæque Thebanis innascuntur, cum absint Atheniensibus. Quæ contemplatio aufert rursus nos ad ipsorum animalium naturas, ingenitasque iis vel certiores morborum omnium medicinas. Enimvero rerum omnium parens, nullum animal ad hoc tantum ut pasceretur, aut alia satiaret, nasci voluit : artesque salutares inseruit & visceribus, quippe cum surdis etiam rebus inseruerit. Tum vero illa animæ auxilia præstantissima ex anima alia esse voluit, contemplatione ante cuncta mirabili.

(43) Tout ceci est également puisé chez Théophraste, *ibid.* Ecoutons de plus le Pere Hardouin : *Sic peculiares certis regionibus morbos novimus : phthisin Lusitanis, strumam Hispanis Alpinisque, Narbonensi Galliæ hydrocelen, omnes quidem ex aeris gravitate natos. Vide Fernelium, lib. 2, de abditis rerum causis, 11. pag. 74.*



bitude

bitude ſeule émouſſe pour nous la force de toutes les plantes ; & les choſes dont nous faiſons tous les jours uſage, ceſſent de nous être ſalutaires, au beſoin, ainſi que de nous nuire. Mais toutes les plantes en général ont bien plus de vigueur & de qualité dans les pays froids, dans les contrées du Nord, & dans les climats ſecs, qu'ailleurs.

Il y a, de plus, parmi les nations, des différences auſſi marquées. Nous ſavons (43) que les peuples d'Egypte, d'Arabie & de Cilicie, ſont tous infectés de la teigne, & ſujets aux vers, tandis que la Grece & la Phrygie en ſont entiérement préſervées. Cette diſtinction eſt encore moins ſurprenante, que de voir ſur les confins de l'Attique & de la Bœotie, les Thébains affligés des mêmes incommodités, pendant que les Athéniens en ſont exempts. Cette conſidération nous ramene encore aux propriétés des animaux, c'eſt-à-dire aux remedes naturels qu'ils ont apportés en naiſſant, & qui, peut-être, ſont les plus sûrs de tous. Car la Nature, cette mere de tous les êtres, n'a produit aucun animal uniquement pour paître ou pour être la pâture des autres ; elle a encore renfermé dans leurs entrailles des moyens ſalutaires comme elle en a mis dans les choſes inanimées & inſenſibles. Qu'ici ſes vues ſont admirables, pour qui ſe plaît à la contempler ! La Nature a voulu, dis-je, que les plus puiſſants ſecours de notre vie, fuſſent puiſés comme à leur ſource, dans une vie d'un autre ordre, & tirés d'êtres vivants, comme nous.



NOTES ALPHABÉTIQUES

SUR LE XXVIIe LIVRE DE PLINE.

PAR M. GUETTARD.

ABIES, SAPIN. Ruelle dit (1) que Pline a confondu le ſapin avec le palmier qu'il appelle *palma ammoniaca*, *Ægyptia & Syriaca.*

Il paroît que Ruelle accuſe Pline, mal-à-propos, d'avoir confondu le ſapin avec le palmier. Ce qui peut l'avoir trompé, c'eſt que l'on nomme l'enveloppe du fruit du palmier, & le fruit même, *elate*, ainſi que Raius l'a écrit (2): & comme le ſapin ſe nomme auſſi *elate*, J. Bodæus, ainſi que Raius, penſent que Pline a été trompé par le mot *elate* (3); ce qui lui a fait confondre le palmier avec le ſapin. Il eſt bien vrai que le ſapin eſt auſſi appellé *elate ;* mais on ne lit nulle part qu'on l'emploie dans les onguents (4), ainſi que le dit Pline.

Ce même Auteur dit qu'il ne ſait pas ce que Pline veut dire par *folia inſecta*. Il y a tout lieu de penſer qu'il n'a pris chaque feuille en particulier que pour une diviſion; cependant elles ont chacune leur pédicule. Dalechamp, dans ſes Notes, dit pourtant: *In rectum velut ſerra diſſecta.* Dal, Not. in Plin. p. 384.

Ce dernier Auteur dit que Pline ſe trompe, lorſqu'il dit: *E ramis horum generum paniculárum modò nucamenta ſquammatim compacta dependent, præterquam larici ;* car le larix a des cônes,

(1) Ruel. p. 163.

(2) Raius, tome 2, p. 1394.

(3) Elate etiam dicitut abies: ſed hanc unguentis addi nuſquam legi. Elate eſt etiam integumentum fructus palmarum. Hæc impoſuerunt Plinio qui facillime, & ubique fere vocum homonymia fallitur. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 103.

(4) Fallitur Plinius multiplici τῆς ἐλάτης ſignificatione, eſt autem elate ad unguenta pertinens, ſive σπάθη archigeni, lib. 2, κατὰ τόπυς: φοίνικος σπάθιον, gliſcentis palmæ floris involucrum, & tegumentum. *Dal. Not. in Plin. p.* 312.

ainsi que le Pin, mais plus petits, semblables à ceux du cyprès (1).

ABROTONUM *mas.* Pline n'est point d'accord avec Théophraste dans un endroit de la description de cette plante. Voici comme il en parle (2) : *Abrotonum cacumine suo se propagat. Seritur autem semine melius quàm radice aut surculo.*

Théophraste, au contraire, parle ainsi (3) : *Abrotonum radice aut avulsione potius quàm semine germinat. Semine enim difficulter exit* (4).

Ils sont encore opposés en ce que Pline dit : *Ubi convaluere ritu vitis fruticant*, & Théophraste : *Cum convaluerit, arboraceum est, quemadmodum ruta.*

Pline, dans un autre passage, se contredit lui-même. Il a dit, ainsi qu'il paroît ci-dessus : *Seritur semine melius.* Ici il dit : *Semine non sine negotio.* Ensuite, au mot *sic & adonium*, il semble qu'il veuille parler d'une plante de ce nom ; au lieu que Théophraste dit : *In adonidis hortis.*

Pline est encore opposé à Camerarius, qui dit, ainsi que Théophraste : *Abrotonum mas avulsis ramulis facile propagatur, semine verò difficulter provenit* (5).

Il paroît par ces contradictions, que Pline a mal traduit Théophraste, ainsi que l'ont observé Dalechamp (6) & Ruellius (7). Cependant ce dernier dit que quelques Auteurs pensent qu'*adonium* est une espece d'*abrotonum* (8).

J. Bodæus pense que, pour lever toutes ces contrariétés (9), il

---

(1) Sui enim sunt & larici coni, veluti pino, sed minores & cupressimi similes. *Dalech. Not. sur Pline.*

(2) Plin. liv. 21, chap. 10.

(3) Theoph. p. 678.

(4) Falsum est semine melius provenire abrotonum. Sæpe semen terræ commisi frustra, nunquam protulit germen. Nec tamen negate velim semine non posse aliquando nasci, sed difficulter ex eo generari novam plantam, dico. Radice facile propagatur, avulsione etiam quandoque sed rarius, nisi radicis quid habeat. *J. Bod. p. 684.*

(5) J. B. tome 3, liv. 26, p. 193.

(6) Dalech. tome 1, p. 815.

(7) Ruel. p. 661.

(8) Sunt qui adonium esse putant, quasi abrotoni speciem. *Ruel. p. 201.*

(9) Absurdam Plinii lectionem esse demonstrabimus. Si semine melius

faudroit ainsi corriger le texte de Pline, & dire : *Vacuis sponte provenit, cacumine suo propagatur, seritur etiam radice aut surculo melius quàm semine. In testis quoque non sine negotio plantaria transferuntur: quemadmodum in adonidis hortis conserunt. Est enim alsiosum admodum, sole tamen nimio læditur; sed ubi convaluit, rutæ vice fruticat.* J. Bod. p. 684. Théophraste parle ainsi : *Abrotonum radice, vel avulso surculo* (παρασπάδως) *potius, quàm semine germinat. Semine verò difficulter exit. Surculi autem in testis & futilibus panguntur, quemadmodum conserunt adonidis hortos. Seritur æstate, est enim admodum alsiosum, atque morbis obnoxium, etiam ubi sol multum lucet : sed ubi convaluerit, accreveritque, magnum ac robustum arborescit rutæ modò, &c.* Theop. cap. 7, lib. 6; & Dalec. Not. in Plin. p. 541.

ABSINTHIUM. Pline dit que l'absinthe Pontique est beaucoup plus amer que celui d'Italie ; en quoi il est contredit par Mathiole & Galien.

Morison, & plusieurs autres Auteurs (1), disent que l'absinthe Pontique n'est presque point amer, même qu'il ne l'est point du tout étant verd.

J. Bauhin, & plusieurs autres Auteurs, prétendent que l'amertume de l'absinthe n'est que dans la superficie, & qu'intérieurement il a un fort bon goût mêlé de quelque douceur ; ce que l'on peut voir dans les tiges dont on a ôté l'écorce (2).

ACACIA. Il y a quelques difficultés dans la description que Pline fait de l'*acacia*, dans l'endroit où il dit : *Est & acaciæ spina.* J. Bodæus, dans ses Notes sur Théophraste (3), dit qu'il faudroit lire : *Est & acaciæ spinæ succus.* Il rapporte que Pintianus a rendu

---

provenit, & difficulter ex eodem nascitur, quo tandem modò propagabitur abrotonum.

(1) Dal. tome 1, p. 825.
C. B. P. part. 2, p. 71.
Raius, tome 1, p. 369.
J. B. tome 3, part. 1, p. 169 & 70.

(2) Amaritudo in absinthio solummodò in superficie consistit, intrinseca est, optimi saporis cum aliqua dulcedine, quod apparet in cauliculis mundatis à cortice. *J. B. ibid.*

(3) Théoph. p. 966.

ce paffage ainfi : *Et in acaciæ fpina fit in Ægypto alba nigraque arbor*, *eft item viridis fed longa.*

Pline a confondu l'arbre avec le fuc de fon fruit, & a imaginé trois efpeces de ces fucs.

Il fe trompe encore dans un autre paffage, où il dit : *Fit & in Galatia, tenerrima fpinofiore arbore.* Salmafius écrit, *deterrima arbore.* D'autres aiment mieux lire, felon Diofcoride, *teneriore fpinofaque arbore.*

Il y a encore des paffages à réformer, comme *fit in Ægypto alba.* Il faut qu'il y ait *fit in Ægypto ex alba nigraque arbore.* Enfuite, *item viridi.* Il faut qu'il y ait, *item à femine viridi aut maturo.* Un peu après, *tunc denfatur in fole mortariis in paftillos.* Il faut lire, *denfatufque fole in mortariis agitur in paftillos* (1).

Pline parle de deux efpeces d'*acacia*, celui d'Egypte & celui de Galatie, & les confond ; ce qui fait qu'il fe trompe lorfqu'il dit que la femence de tous deux eft femblable à une lentille, puifque Diofcoride dit que la femence de celui d'Egypte reffemble au lupin. Ainfi il faudroit qu'il y eût, au lieu de *femen omnium lenticulæ fimile*, *femen hujus* (2).

J. Bauhin prétend que Pline a confondu l'épine d'Egypte & celle d'Arabie (3) ; mais Dalechamp dit que ce n'eft qu'un oubli de fa part (4), & qu'il faut lire au commencement du chapitre 12 du livre 25 : *Spinæ Ægyptiæ laudes* (au lieu d'*Arabicæ*) *diximus*, *Arabica fpiffat.*

ACANON. Cette plante eft affez mal décrite dans Pline, & il eft bien difficile de la reconnoître.

Ruelle dit (5) qu'il n'y a pas grande différence de cette plante à celle qui eft nommée *calcitrapa*, *cum fit aculeata & brevis latis*

---

(1) J. B. tome 1, liv. 12, p. 427.

(2) Ruel. p. 338.

(3) Non fatis animadvertit, inquam, Plinius, aliam effe hanc arborofam Ægyptiam fpinam : aliam fpinam Arabicam, quæ & ipfa Ægyptia vocatur. *J. B. tome 2, part. 1, p. 71.*

(4) Incogitantes & obliviofa hoc Plinius nufquam enim de Arabica tractatum eft. *Dal. Not. fur Pline.*

(5) Ruel. p. 577.

& nocentibus vallata spinis ; ce qui est à-peu-près ce qu'en dit Pline.

Quelques-uns, selon Mathiol, donnent le nom d'*acanus* au chaméleon blanc. Il n'y a cependant pas d'apparence que ce soit cette plante, puisque Pline en fait la description dans un autre endroit.

C. Bauhin (1) appelle l'*acanus*, *carduus latifolius echinos obsoletæ purpuræ ferens*, & *agavanus cretensium*, *forte acanus Théophrasti*.

ACANTHUS. Pline est conforme aux autres Auteurs dans la description de cette plante. Raius cependant trouve à redire qu'il lui donne le surnom de *topiaria*, attendu qu'elle n'est nullement propre à être employée dans le jardinage. Peut-être Pline lui a-t-il donné ce nom sur ce que Virgile a dit :

Nec flexi tacuissem vimen acanthi ;

mais il n'y a pas d'apparence que Virgile parlât de cette plante.

ACANTHIUM. Pline est d'accord avec tous les Auteurs sur cette plante : c'est la *spina alba tomentosa latifolia sylvestris*. C. B. P.

Acanthium vulgare album. Park.

Spina alba sylvestris. Fuch.

ACARON. *Voyez* CHAMÆMYRSINE.

ACER. Pline met trois sortes d'érable ; le premier, qu'il appelle *Gallicum*, est *acer montanum candidum*. C. B. P.

Le second, qui, selon lui, croît en Istrie & en Rhétie, est, selon quelques Auteurs (2), l'*acer Monspessulanum*, *acer trifolia*. C. B. P.

Le troisieme, qu'il appelle *zigia*, est *acer montanum flavum sive crispum*. C. B. P.

Ce dernier paroît être aussi le *carpinus* de Pline, puisque lui-même l'appelle ainsi au livre 17, chap. 10.

ACHILLEA. Pline ne fait aucune description de cette plante

---

(1) C. B. P. p. 380.

(2) Dalech. tome 1, p. 80.

ſous ce nom; mais il en fait une ſous le nom d'*achilleos*, qu'il nomme encore *millefolium*, qui, ſuivant, Dalechamp (1), eſt la même plante. C. B. la nomme *tanacetum minus album odore camphoræ, ſive achillea.* Dioſc.

Pline paroît avoir douté qu'elle ſoit la vraie *achillea*, & en a parlé ſi indéterminément, qu'on ne peut rien établir de certain (2). Cependant Dalechamp, dans ſes Notes ſur Pline, diviſe ainſi les eſpeces.

La premiere *achillea* de Pline eſt celle ci-deſſus.

La ſeconde eſt le *myriophyllum.* Dioſc. *Millefolium aquaticum umbellatum capillaceo brevique folio.* C. B.

La troiſieme, eſt la *ſideritis heraclea prima.* Dioſc. Voyez le reſte à SIDERITIS.

ACHILLEUM. L'*achilleum* eſt une des trois eſpeces d'éponges dont parle Pline. Je n'ai trouvé que Raius (3) qui ait fait mention du mot *achillea* au chapitre 12, où il traite des éponges. Les Anciens, dit-il (ſi on en croit Imeperatus) ont nommé ces éponges *achilles*, à cauſe de leur délicateſſe & de leur fermeté.

ACINOS ou ACINUS. Quelques Auteurs (4) penſent que cette plante eſt celle que Théophraſte appelle *epimetron*, par corruption du mot *epipetron*, qui eſt auſſi le nom de cette plante.

D'autres Auteurs diſent que ce ſont deux plantes différentes, & que par conſéquent il faut lire dans Pline, *acinos & quam epipetron vocant.*

Pline dit que cette plante ne fleurit jamais; il ſe trompe : il n'en a jamais vu les fleurs.

Il ſe trompe auſſi dans les vertus qu'il attribue à cette plante; car il dit qu'elle provoque les mois & l'urine. Dioſcoride & Paulus, au contraire, diſent qu'elle arrête les mois & le flux de ventre (5), parcequ'elle eſt médiocrement aſtringente.

(1) Dalech. tome 1, p. 665.
(2) J. B. tome 3, part. 1, p. 141.
(3) Raius, tome 1, p. 80.
(4) Dalech. tome 1, p. 794.
(5) Dioſcoridi verò menſes & alvum pota ſiſtit. *Dal. Not. in Plin. p.* 556.

Cette plante eſt nommée par C. Bauhin* *clinopodium origano ſimile.*

ACONITUM. Pline, parlant de cette plante, dit qu'elle a pris ſon nom de ce qu'elle croît ſur des rochers nuds, que les Grecs appellent *acona* (1); mais Théophraſte dit qu'elle eſt ainſi nommée d'un lieu appellé *Acon*, qui eſt une bourgade près de la ville d'Héraclée, où il en vient beaucoup.

Cette plante, que Pline nomme *aconitum cammaron*, *&c.* eſt appellée par C. Bauhin *doronicum radice ſcorpii brachiata.*

Il y a cependant quelques difficultés à croire que l'*aconit* de Pline ſoit le *doronicum;* car Mathiole, dans ſes Epitres (2), écrit que le *doronicum* n'eſt point du tout venimeux, & donne pour preuve, qu'il en a fait manger à ſon chien, juſqu'à ſix onces, qui, bien loin de le faire mourir, l'ont au conrraire rendu plus joyeux. Ainſi, ou Pline n'a pas bien connu cet *aconit*, où il a ignoré ſes vertus.

ACOPOS ou ANAGYRIS. Il y a quelques difficultés au ſujet des vertus de cette plante; mais elles ſont de peu de conſéquence; le tout eſt fondé ſur quelques mots Grecs pris l'un pour l'autre, comme *phalaggion* pour *cephalalgian* (3).

ACORNA ou ACARNA. Cette plante eſt aſſez difficile à déterminer, à cauſe de la courte deſcription qu'en fait Pline. Il paroît cependant que c'eſt *acarna flore luteo patulo.* C. B. P. (4); ou, ſelon Dalechamp (5), *acarna Theophraſti; acarna major caule non folioſo.* C. B. P.

ACORUS ou ACOROS. Pline eſt aſſez conforme à Dioſcoride, dans la deſcriprion de cette plante, excepté qu'il dit que l'*acorus* a les racines noires, pleines de veines, & fort aiſées à rompre, au lieu qu'il faudroit dire aiſées à arracher, & les racines blanches. Il y a deux fautes de ſuite; la premiere, lorſqu'il parle des racines, il dit (6) *ructu faciles:* il faut qu'il y ait *eructu faciles.*

(1) Dalech. tome 2, p. 586.
(2) Matth. Epiſt. lib. 4, p. 504.
(3) Dalech. tome 1, p. 90.
(4) C. B. P. p. 379.
(5) Dalech. tome 2, p. 161.
(6) J. B. tome 2, p. 734.

faciles. L'autte, où il dit : *E recentibus virus majus quàm vetustis ;* il doit y avoir *vires magis* : aussi C. Bauhin dit que Pline est inintelligible dans ces passages.

Je ne vois pas non plus pourquoi Pline attribue des queues aux feuilles de cette plante.

ACROCORION. C'est, selon quelques Auteurs, le *leucoium bulbosum majus sive multiflorum.* C. B. *Voyez* Bulbine.

ACTE ou EBULUS. Cette plante, que Pline dit être aussi appellée *helion* par quelques Auteurs, est appellée en Grec *khamæacte.*

Cornarius dit qu'il semble que Pline appelle en un autre endroit l'hieble *actea*, disant : l'*actea* a les feuilles puantes, la tige anguleuse, rude & noueuse, la semence noire comme le lierre, les baies plus molles. Cependant Dalechamp dit (1) que l'*actea* n'est pas l'hieble (2).

ACTÆA. Plusieurs Auteurs veulent que cette plante soit l'*aconitum racemosum C. B. P.*, & la *christophoriana Gesneri.* Cependant cette plante ne ressemble guere à la description que Pline fait de l'*actæa.* Ses feuilles, dit-il, sentent mauvais ; elle a les tiges âpres & noueuses, & la *christophoriana* a les tiges lisses & unies : cette description convient mieux à l'hieble, qu'il appelle *acte.* De plus, il dit que cette plante est bonne aux maladies de femmes ; à quoi la *christophoriana* n'est point propre, puisque, au sentiment de plusieurs Auteurs, cette plante est venimeuse. *Facultate venenata & deleteria.* Raius, tome. 1, p. 661.

ADAMANTIS. Apulée appelle ainsi l'*hyosciamus* (3). Pline, parlant de cette plante, dit qu'on ne peut l'écraser, *conteri nequit* (4) ; ce qui est ridicule.

---

(1) Dalech. tome 1, p. 227.

(2) Plinius chamæacten ab ebulo male separat, & genus sambuci sylvestre tradit cum chamæacte & agria acte & ebulum eadem planta. Sed hoc usitatum Plinio, ejusdem generis Græcam & Latinam appellationem pro diverso ponere, consuetus hic illi & solemnis error.

(3) A magna efficacia, quodque mentem turbet hyosciamus nomen hoc habet.

(4) De suo addidit Plinius, quod conteri nequeat, hoc falsum & absur-

ADIANTUM. Pline parle de deux sortes d'*adiantum*, le blanc & le noir ; le premier est l'*adiantum foliis coriandri* de C. B. P. : le second est l'*adiantum foliis longioribus pulverulentis pediculo nigro*. C. B. P.

Il semble que Pline prenne le *trichomanes* pour l'*adiantum album* (1).

Je trouve que Pline a tort de dire que l'*adiantum* n'a point de racines.

Quelques Auteurs veulent que l'*adiantum album* de Pline soit la *filicula fontana major sive adiantum album filicis folio*. C. B.

Dalechamp dit (2) que c'est avec trop d'affectation que Pline appelle l'*adiantum*, *frutex topiarius* (3), premiérement, parceque ce n'est point un arbrisseau; secondement, parce qu'on ne s'en sert point pour couvrir ni orner les murs des jardins, comme des autres plantes nommées *topiariæ*, que l'on plante exprès pour cela : mais que celle-ci y croît naturellement; ce qui donne lieu de penser que ce pourroit être le *ruta muraria* ; car il n'y a guere que cette espece de capillaire qui croisse abondamment sur les murailles.

ADIPSATHEON. *Voyez* ASPALATHUS.

ADOREUM. *Adoreum* est une espece de froment que C. B. nomme *triticum rufum grano maximo*.

ADRACHNE. Cette plante est l'*arbutus folio non serrato*. C. B. P.

Pline est d'accord avec les Auteurs dans la description de cette plante (4) ; mais Jean Bauhin dit (5) qu'il a mal lu un mot de

---

dum est, nulla in toto orbe terrarum est herba quæ conteri nequeat. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1080.

(1) Dalech. tome 2, p. 107.

(2) Dalech. Not. sur Pline, p. 567.

(3) Licenter hoc Plinius & affectate. Primum quidem quia frutex non est, sed herbula : deinde quia hominum industria eo non utitur ad ornandos tegendosque hortorum parietes, ut aliis topiariis plantis, sed veluti naturæ quodam artificio muros vestit è quibus prorumpit.

(4) Non recordabatur Plinius cum hæc scriberet, adrachneo fructum, quem similem memæcylo Theophrastus esse tradit, cap. 16, lib. 3, Hist. fructui quoque terræ, nempe frago similem esse. *Dal. Not. in Plin. p.* 366.

(5) J. B. tom. 1, lib. 1, p. 87.

Théophraſte (1), & qu'au lieu de dire : *Sed qui circum gelatus videri poſſit*, il faut plutôt lire, ſelon Théophraſte, *circum ruptus*.

Pline appelle auſſi le pourpier *adrachne* & *andrachne*.

ÆGILOPS. Sous le nom d'*ægilops*, Pline (2) paroît déſigner trois choſes différentes.

La premiere eſt *ægylops*, qui eſt auſſi appellée *feſtuca*, & par C. Bauhin (3), *feſtuca avenacea ſterilis elatior*, & *gramen tremulum*.

La ſeconde eſt une eſpece de chêne, appellée par C. Bauhin (4) *quercus calice echinato glande majore*.

Et la troiſieme eſt une eſpece de bulbe que je n'ai pu trouver chez aucun Auteur dans le genre des bulbes. Cette plante eſt le *gramen nodoſum avenacea panicula* C. B. P. Dalechamp penſe que c'eſt la plante qu'il nomme *coia*, qui eſt le *gramen gemmeum*, *ſeu nodoſum*.

Pline a fait pluſieurs fautes dans la deſcription de l'*ægilops* ; il l'a confondue : ſur quoi voyez J. Bauhin (5).

AGLAOPHOTIS. Cette plante eſt celle que C. Bauhin donne ſous le nom de *baharas in Judæa radix colore flammæ*, *&c.*

Cette plante eſt ainſi décrite dans Ælian, liv. 13, ch. 24 & 27: » Cynoſpaſtus herba, alio nomine aglaophotis dicitur : hæc per » diem inter cæteras herbas (à quibus ne minimum quidem diſ- » fert) deliteſcit, nec ullo modò agnoſcitur, nocte verò ſtellæ » inſtar lucens, & igneo ſplendore coruſcans, facile in conſpec- » tum venit. Itaque ſigno ad radices ejus defixo diſcedunt, abſ- » que eo neque colorem ejus interdiu, neque ſpeciem cognituri. » Nocte jam exacta adveniunt, & herbam ex ſigno agnoſcunt, » evellere verò aut circum fodere tantùm cavent. Primum enim

(1) Plinius inſcite & negligenter μεμαίκυλον fructum arbuti, τοῦ κομαρυ, cum unedone fructu epimelidis confundit, ut & cap. 8, lib. 23, negligentius etiam memœcylon fructum cum comato ſive arbuto arbore ſua. *Id. ibid.* Vide *arbuto*.

(2) Plin. l. 18.

(3) C. B. P. p. 9.

(4) C. B. P. p. 420.

(5) J. B. tom. 2, p. 435.

» qui ejus naturæ imperitus, eam attigit, periisse ferunt. Canem igi-
» tur juvenem adducunt diei spatio famelicum, & funiculum validum
» arctissime ad inferiorem herbæ stipitem vinctum, cani etiam alli-
» gunt, & carnes assas ei multas objiciunt, quàm longissime in-
» terim recedentes, canis nidore motus, impetu ad carnes fertur,
» & herbam radicitus eruit. Cujus radices si sol viderit, canis
» mox expirat, & secretis quibusdam ceremoniis, ut pote in ip-
» sarum gratiam extinctus, sepelitur. Tum demum herbam con-
» tingere, & secum auferre audent. Hujus usus ad multa cele-
» bratur, & inter cætera, ad comitialem morbum remedium ex
» ea homini commendant. Item ad oculorum vitium, quod de-
» lato in eos humore nimio videndi facultatem adimit ».

Flave Joseph, dans l'Histoire de la Guerre des Juifs, dit presque les mêmes choses du *baharas*, excepté qu'il donne une autre maniere de la cueillir. Voici quelle est sa façon : » Totam eam cir-
» cumfodiunt, ita ut minimum ex radice terra sit conditum :
» deinde ab ea religant canem, illo sequi eum à quo relegatus
» est cupiente radix quidem facile evellitur, canis verò continuo
» moritur, tanquam ejus vice à quo tollenda erat, traditus : nullus
» enim postea accipientibus metus est. Tantis autem periculis
» propter unam vim capi eam operæ pretium est. Nam quæ vo-
» cantur dæmonia, pessimorum hominum spiritus, vivis immersa
» eosque necantia quibus subventum non fuerit, hæc cito,
» etiamsi tantùmmodò ægrotantibus admoveatur, abigit ».

Quelques Auteurs ont pensé que c'étoit la mandragore ; mais comme personne n'a écrit que la mandragore brillât sur le soir, & qu'Apulée a dit cela du pæone, plusieurs ont aussi cru que c'étoit cette plante.

Elle porte à ses extrémités de petites baies en forme d'amandes, dans lesquelles sont renfermés des grains comme le kermès, de la grosseur de ceux d'une grenade, qui éclairent pendant la nuit comme si c'étoit un flambeau ; les bergers la trouvent ordinairement la nuit, & la cueillent : outre cela, personne n'a ordonné la mandragore pour des maladies telles que sont l'épilep-

fie, la manie, le cochemard; effectivement elle n'y est pas propre. Les Anciens, au contraire, ont écrit que le pæone y étoit propre. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1043.

ÆGOCERAS. *Voyez* FŒNUM GRÆCUM.

ÆGONYCHON. *Voyez* LITHOSPERMUM.

ÆRA. *Voyez* LOLIUM.

ÆSCHYNOMENUM. Cette plante est appellée par C. Bauhin (1), *herba viva foliis polypodii* (2). Il paroît que Théophraste a parlé de cette plante au chapitre 3 du livre 4; mais il dit que lorsqu'on la touche, ses feuilles se sechent ou tombent comme flétries, *folia exsiccantur aut hebetata concidunt*, au lieu que Pline dit *folia contrahunt*.

ÆTHIOPIS. Pline, dans la description de cette plante, tantôt compare la forme de ses feuilles à celles de la laitue, & tantôt à celles du bouillon blanc: cette derniere comparaison me paroît plus juste. Quant à l'étymologie, celle de Dalechamp me paroît plus raisonnable, qui dit que cette plante a été ainsi nommée, parcequ'elle vient d'Ethiopie, ou que celle qui en vient est la meilleure, que les fables que Pline conte à ce sujet.

Il se trompe en disant que sa semence est blanche, puisque, selon Raius, J. Bauhin & Bodæus, elle est au contraire noirâtre, *semen fuscum, honnino non dissimile*, par conséquent plus petite que celle de l'*ervum*, à laquelle elle ne ressemble point encore par la forme, puisqu'elle est triangulaire, & que celle de l'ers est presque ronde. Il n'y en a pas non plus pour deux seulement dans chaque calice, puisque, pour l'ordinaire, il s'y en trouve quatre.

ÆTHIOPIDA. *Genus fortassis aliquod tithymali.* Dal. Not. in Plin. p. 617.

AGARICUM. Pline dit que l'agaric vient sur les arbres glandiferes; il entend sans doute parler du larix. C. Bauhin ne convient pas avec lui qu'il soit, *noctu lucens*; & lui reproche cela comme une fable.

(1) C.B. P. p. 359.
(2) Herbam vivam Lusitani vocant, &c. *Dal. Not. in Plin. p.* 617.

AGERATUM. Cette plante est l'*ageratum foliis serratis*; C. B. P.

Quelques Auteurs, comme Dalechamp (1) & Bodæus (2), pensent qu'il faudroit corriger ce passage de Pline où il y a *hujus ustæ nidor*, *&c.*, & le rendre ainsi : *Hujus vetustæ nidor urinam ciet, vulvamque purgat tanto magis insidentibus causa nominis hæc sed quoniam diutissime non marcessit.*

AGLAOPHOTIS. Dalechamp & C. Bauhin pensent que cette plante est celle qui est ainsi décrite par ce dernier sous le nom de *baharas* (3) : » Baharas in Judæa radix colore flammæ assimilis, » circa vesperam veluti jubare fulgurans : quæ accedentem & » evellere cupientem tam diu refugit, nec prius fugam sistit, » quam urina muliebri aut menstruo sanguine conspersa fuerit. » Joseph, de Bello Judaico, cum aglasphotide sive cynospasto » terrestri, Æliani : marmaritide Democriti : cynocephalia & osi- » ritide Appionis : moly Homeri : & pæonia non Dioscoridis, sed » Galeni, nisi fallor, convenit ».

AGNOS ou AGNUS CASTUS. Pline décrit deux especes de cette plante, le grand & le petit : l'une est nommée *vitex foliis angustioribus cannnabis modò dispositis* ; & l'autre est nommée *vitex latiore folio* par C. Bauhin (4).

AGRION. *Voyez* Brassica.

AGRIUM. *Voyez* Nardus.

AIZOON. Pline décrit trois especes de *sedum* sous le nom d'*aizoon*. Le premier est le *sedum majus vulgare* ; le second, *sedum minus luteum folio acuto* ; & le troisieme, *sempervivum minus vermuncatum acre.*

ALATERNUS. Pline dit que l'*alaternus* ne porte point de fruit ; en quoi il se trompe.

---

(1) Dalech. Not. in Plin.

(2) J. Bodæi, Not.

(3) Hanc baharas nomine describi volunt à Josepho, lib. 7, Belli Judaici, vocarique ; Æliano cynospastum terrestre ; Democrito, marmarida, cynocephalion, & os iritin Appioni ; Homero moly, pæoniam Galeno. *Dal. Not. in Plin. p.* 617.

(4) C. B. P. p. 475.

Quelques Auteurs (1) penſent que Pline a pris là *phyllica* pour l'*alaternus*, parceque là où croît la *phyllica*, on l'appelle encore *alaterno* & l'*interno*, qui ſont des mots approchants.

ALCIBION. Cette plante, que Pline ne connoît pas, & qu'il avoue n'avoir trouvée dans les Auteurs, eſt la *buglоſſum ſylveſtre majus nigrum*, C. B. P.

Dalechamp (2) eſt ſurpris que Pline diſe qu'il n'a trouvé aucun Auteur qui diſe quelle eſt cette plante, puiſque lui-même dit de ſes feuilles & de ſes racines ce que Dioſcoride a dit de la ſeconde *anchuſa* & de l'*echium* (3).

ALECTOROLOPHOS. Dalechamp prétend que cette plante ſoit l'*alliaria* (4). Trag. Mais Moriſon ſemble avoir plus de raiſon de dire que c'eſt la *pedicularis pratenſis lutea vel criſta galli*, C. B. P.; puiſque Pline, dans la deſcription qu'il en fait, dit, *apud nos criſta dicitur.* Raius eſt auſſi de ce ſentiment. Ruelle dit (5) que quelques-uns penſent que c'eſt la *ſclarea*, *orvala Dodonæi*, à cauſe que la graine de cette plante ſert auſſi à éclaircir les yeux.

L'Ecluſe nomme *alectorolophus*, la *filipendula montana altera*, C. B.; *filipendula montana flore pedicularis*, du même; & la *pedicularis paluſtris rubra elatior.*

ALYPON. Les Auteurs ne ſont pas trop d'accord pour décider quelle eſt la plante que Pline nomme *alypon.* Mathiole & Dalechamp penſent que c'eſt la *thymelæa foliis acutis capitulo ſucciſæ* de C. Bauhin.

D'autres diſent (6) que c'eſt le *tithymalus maritimus purpuraſcentibus floribus*, C. B. P.

---

(1) Dalech. tome 1, p. 132.

(2) Dalech. tome 2, p. 8.

(3) Mirum eſt quod ait Plinius, apud auctores non reperiri, qualis ſit herba, cum eadem de foliis & radicibus tradat, quæ Dioſcorides de altera anchuſa, & echio. *Dalech. Not. in Plin.*

(4) Quarumdam opinione alliaria: aliorum verò cauda lupi. Aliorum gallithricum, cujus ſemen eodem effectu, & eadem cauſa vulgus etiam oculis injicit, præſertim cum culex illapſus eſt. *Dal. Not. in Plin. p.* 664.

(5) Ruel. p. 578.

(6) J. B. tome 3, part. 2, p. 676.

Pline, dans la description de cette plante, dit qu'elle ressemble à la poirée; ce qui est mal; il faut qu'il y ait, les racines semblables à celles de la poirée (1).

ALISMA. Les Auteurs ont donné le nom d'*alisma* à tant de plantes différentes, qu'il n'est guere possible de déterminer quelle est le véritable *alisma* de Pline; cependant le plus grand nombre pense que c'est le *plantago aquatica latifolia*, qui est là premiere: d'autres, que c'est le *doronicum plantaginis folio alterum*, C. B. *Damasonium primum Dioscorid.* Quant à la seconde, les uns veulent que ce soit la *primula veris*, *verbasculum pratense odoratum;* & d'autres la *digitalis purpurea folio aspero*, C. B.

ALYSSON. La plante que Pline décrit sous le nom d'*alysson*, est la *rubra sylvestris lævis*, C. B. P.

Il est assez d'accord avec Dioscoride, sinon en ce qu'il ordonne d'appliquer les branches avec les feuilles contre la morsure des serpents, au lieu que Dioscoride ordonne d'en boire le suc tiré des feuilles contre la morsure des bêtes venimeuses (2); de façon qu'il semble que Pline ait lu en Dioscoride καυλός, qui veut dire les branches ou la tige, au lieu de χύλος, c'est-à-dire suc; & ἐπίθετος, qui signifie appliqué, au lieu de ποθεὶς, qui signifie pris en breuvage.

ALLIUM. Il y a de l'erreur au texte de Pline, lorsqu'il dit, cette sorte d'aulx est appellée *antiscorodon;* il faut qu'il y ait *aphroscorodon*, suivant Columelle (3).

Lorsque Pline dit que l'ail est bon contre les hémorrhoïdes, il faut entendre contre les piquures d'un serpent nommé *hemorrhus*, dont la femelle est appellée *hemorrhois* (4).

Pline parle de trois especes d'ail, le premier qu'il appelle *ulpicum* & *cyprium*, est ainsi nommé par C. Bauhin.

Le second, qu'il appelle *ursinum*, est le *sylvestre latifolium*; C. B. P.

(1) Ruel. p. 875.
(2) Dalech. tome 2, p. 219.
(3) Dalech. tome 2, p. 418.
(4) J. B. tome 2, p. 557.

Celui

Celui qu'il dit *in arvis ſponte naſci*, eſt l'*allium campeſtre junci folium capitatum purpuraſcens majus*, C. B. P.

ALNUS, *aune*. Pline fait une fort courte deſcription de l'aune; & ne parle que d'une eſpece; mais il ſe trompe en diſant que cet arbre ne porte ni fruit ni ſemence, & en diſant que ſes feuilles ſont très épaiſſes, *craſſiſſima* (1).

ALOPECUROS. C'eſt le *gramen alopecuroides ſpica rotundiore*, C. B. P.; ou plutôt le *gramen tomentoſum ſpicatum*, C. B. P. Ce premier eſt la *cauda vulpina Plinii*.

ALTHÆA. Dioſcoride, Galien, & les autres Auteurs Grecs (2), ſont oppoſés à Pline, en ce qu'il fait deux plantes différentes de l'*althæa* (3) & de l'*hibiſcus*, qui, ſelon eux, ne ſont qu'une même plante.

AMARACUS. Les anciens Auteurs ſont en différend ſur le ſujet de cette plante, les uns veulent que l'*amaracus* & le *ſampſuchus* ſoient une même choſe; les autres, au contraire, prétendent que ce ſoient deux plantes différentes. Sur quoi voyez Ruellius, page 682. Pline n'en fait qu'une même, & c'eſt, ſelon quelques Auteurs, la *majorana vulgaris*; &, ſelon d'autres, c'eſt *ſampſuchus ſive marum*, *maſtichen redolens*, C. B. Mais Pline parle du *marum* dans un autre endroit, & il ne lui donne point les noms d'*amaracus* ni de *ſampſuchus*; ce qui donne lieu de croire que c'eſt plutôt la *majorana*.

AMARANTHUS. C'eſt l'*amaranthus panicula conglomerata*, C. B.

AMYGDALUS. Pline, en parlant des amandiers, dit que ſi l'on perce le tronc d'un amandier dont le fruit eſt amer, & que

(1) Dalech. tome 1, p. 81.

(2) Dalech. tome 1, p. 500. J. B. tome 2, p. 955.

(3) Cum Plinius legiſſet cannabis ſylveſtris virgas eſſe althææ ſimiles, oſcitanter & incogitanter cannabi tribuit, quod althææ proprium eſt. *Dal. Not. in Plin. p.* 531.

l'on nettoie l'humeur qui en coulera, le fruit deviendra doux; c'eſt-à-dire les amandes (1).

C'eſt ce dont je doute fort : c'eſt encore, je penſe, un de ces vieux contes dont Pline n'eſt pas chiche. Théophraſte dit que par ce moyen on rend l'arbre plus fertile. Cependant, dans un autre endroit, il dit la même choſe que Pline.

J. B. (2) contredit au ſentiment de Pline, qui dit que les amandes ameres arrêtent le ſang, *ſanguinem ſiſtunt* (3).

Ni l'une ni l'autre eſpece, dit-il, n'eſt aſtringente ni rafraîchiſſante; toutes deux, au contraire, ſont chaudes & apéritives: que ſi elles arrêtent le ſang, elles ne ſont donc pas bonnes contre les morſures des chiens, ni les obſtructions (4).

AMOMUM. La plus grande partie des anciens Auteurs ont ſi mal connu l'*amomum*, qu'ils ont donné indifféremment ce nom à un nombre de plantes ſi différentes entre elles, que pas une ſeule ne ſe reſſemble, & aucune n'a de rapport à la deſcription qu'en fait Pline. On trouve dans Jean Bauhin (5) le détail des plantes à qui on a donné ce nom. Mais toutes les difficultés ſe trouvent levées, par la deſcription qui en eſt faite dans Raius (6).

Tous les Auteurs conviennent que ce ſont Dioſcoride & Pline

---

(1) Hoc tam ad fruticandum, quam ad bene fruticandum conferre creditum eſt. *Theoph. liv. 2, chap. 8.*

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 180.

(3) Amygdala omnium prima floret in calidioribus, ut Italia, auctore Plinio, menſe Januario, Martio verò pomum maturat: mirum inquit J. Bauhinus intra menſem matura fieri amygdala; unde placet lectio Plinii, non maturat, ſcribentis. Siquis tamen dicat tenellos fructus qui eſui apti ſunt dici poſſe maturos, per nos licet modò concedat impropriè id dici. Nam propriè loquendo poma tum demum matura ſunt cum ex arboribus decidunt. *Rai. tome 2, p. 1519.*

(4) Ut verum fateamur, non placet, quod ſcribit Plinius, amygdalas amaras ſanguinem ſiſtere: quod multo minus exiſtimamus fieri addita mentha, ut ille vult, quamvis idem quoque ſentiat Dioſc. in utriſque enim nulla aſtrictio aut frigiditas, ſed calor & facultas aperiendi. Quod ſi ſanguinem ſiſterent, reprobanda eſſent, in canum morſibus nec utiles eſſent in obſtructionibus.

(5) J. B. tome 2, p. 195.

(6) Raius, tome 2, p. 1697.

qui ont le mieux décrit cette plante ; mais Pline pour le mieux (1).

Mais, pour éviter la peine de la recherche, je vais détailler les plantes à qui on a donné ce nom, & qui leur a donné.

L'*amomum*, ſuivant Hadrianus, eſt *piper hortenſe ab holitorum gente dictum. Hoc piper hadriani eſt ribes nigrum.*

Par quelques-uns, *piper caudatum ; pimenta del rabo.*

Par d'autres, *amomum caryophylli odore.*

Par Mathiole, *piper Æthiopicum.*

D'autres, *roſa hiericuntis.*

D'autres, *botrys.*

D'autres, *ſiſon*, comme Tragus.

D'autres, *ammi Alexandrinum.*

D'autres, *ſaxifragia hircina.*

D'autres, le *geranium, colombinus pes.*

Geſner, *ſolanum fruticoſum bacciferum.*

AMPELOPRASON. C'eſt le *porrum ſylveſtre vinearum*, C.B.P. *Voyez* PORRUM.

AMPELOS AGRIA. Les Auteurs ont encore donné ce nom à pluſieurs plantes différentes.

Dioſcoride parle de trois eſpeces de vigne ſauvage ; la premiere eſt le *ſolanum ſcandens ;* l'autre *bryonia*, & la troiſieme *clematitis ſylveſtris.*

L'Ecluſe donne le nom de *vitis ſylveſtris* à la *clematitis ſylveſtris latifolia atragene* de Théophraſte. Il paroît bien difficile de pouvoir déterminer au juſte quelles ſont les plantes que Pline a décrites ſous ce nom.

Jean Bauhin (2) reproche à Pline quelques erreurs dans la deſcription de ces plantes dont Pline fait deux eſpeces, & penſe que, pour éclaircir le chaos qui confond la *labruſca* avec la *vitis ſylveſtris*, il faudroit lire ainſi le paſſage de Pline : *Labruſca quoque œnanthen fert, in ſatis dictam, quæ à Græcis ampelos agria nominatur, &c.*, afin que ces mots, *quæ à Græcis ampelos agria*

(1) J. B. tome 2, p. 193.

(2) J. B. tome 2, p. 124.

vocatur, &c. ne se rapportent pas aux précédents (*labrusca quoque œnanthen fert in satis dictam*), comme effectivement il ne doivent pas se rapporter ; mais ils doivent commencer une nouvelle période, afin de connoître par ce moyen les deux especes dont Pline parle en cet endroit. Ce qui est prouvé par le témoignage de Dioscoride, & par celui de Pline même, lorsqu'il dit au chapitre 40 du livre 16 : » Probatur & viris sylvestris (1), alia quàm » labrusca, & ipsa hederæ modò arborem scandens.

» Recte quidem Plinius, lib. 23, cap. 1, ampelon agrian appel- » lari dixit, quàm ante (inquit Cornarius) apud Dioscoridem, » vitem sylvestrem tradidimus, sed non est labrusca, quæ œnan- » then fert, ut Plinius ait; verum ea labrusca itidem ampelos » agria & vitis sylvestris nominatur; proinde in his erravit Plinius, » sicut neque in uva taminia sibi constat, quam alibi ad ampe- » lon agrian retulit cum paulo ante uvam taminiam negasset » esse staphidem agriam : cujus tamen contrarium alibi habet. » Idem, lib. 27, cap. 7 : Vitem sylvestrem aliam esse à labrusca » prodidit his verbis. Ampelos agria vocatur herba, foliis duris, » cineracei coloris, qualem in satis diximus, viticulis longis (2) » callosis, rubentibus, qualiter flos, quem Jovis flammam appel- » lavimus in violis, &c. de viribus.

» Vulgata Plinii exemplaria falsissime habent ; vulvæ vitia & » cutis in facie & variis ; legendum enim ex veteri codice & rei » ipsius evidentia. Varos & vitia cutis in facie. Plinius ad Punici » semina oscitanter retulit fructus ejus, & alias totam historiam » corrupit. Cæterum ex omnibus plantis quæ vicina scandunt tres » assignat Dalech., quarum flos cæruleus, sive purpureus, Jovis » flori, nempe aquilegiæ, color similis sit : primam quidem quàm » granum nil vocant ; alteram quàm dulc'amaram ; & tertiam » quàm pro clematide secunda pinxit Dodonæus, & quàm po-

(1) Athragenam significat memoratam Théophrasti. *Dalech. Not.*

(2) Sarmentis longis, duris, rimoso cortice vestitis, flore capillaceo, fructu exiguis uvis simili post maturitatem rubente, granis figura rotundis. *Dal. Not. in Plin.*

» thon cærulæam eſſe putant. Quæ verò de vite ſylveſtri hic tra» dit Plinius, ea magis convenire videntur dulc'amaræ, quàm » ſalicaſtrum ſupra vocavit, & viti ſylveſtri ſimilem eſſe dixit, » eoſdemque effectus habere. *Dalech. Not. in Plin.* ».

ANABASIS. Les Auteurs ſont encore partagés ſur cette plante. C. Bauhin (1) la met ſous le nom de *polygonum bacciferum ſive uva maritima.*

Caucon & ephedra, Plinio. Ephedra ſive anabaſis. Bellon. Dod.

Suivant Angelo, le *caucon Plinii* eſt l'*equiſetum paluſtre linariæ ſcopariæ folio*, C. B. P. Cependant il y a plus d'apparence que l'*anabaſis* ſoit le *polygonum bacciferum.* L'Ecluſe & Raius ſont de ce ſentiment.

Cependant Pline, au livre 27, chapitre 13, parlant de l'*equiſetum*, dit: Quelques-uns lui donnent le nom d'*hippuris*, d'autres celui d'*ephedron*, & d'autres enfin celui d'*anabaſis*; ce qui ſembleroit ne faire qu'une même plante. Cependant celle dont il parle au chapitre 13 du livre 26, Dalechamp prétend que c'eſt l'*equiſetum.* J. Bodæus penſe de même.

Je ne vois point pourquoi Pline dit que cette plante n'a point de feuilles, *folio nullo*, attendu que Dioſcoride, de qui Pline a pris la deſcription, dit qu'elle a les feuilles comme le jonc, *juncea folia.*

ANEMONE. Il n'eſt guere poſſible de dire quelles ſont les eſpeces d'anemones dont parle Pline; car non ſeulement il les diſtingue mal, mais encore il a mal traduit Théophraſte, ainſi que l'a remarqué Dalechamp (2); ce qui eſt cauſe qu'il a multiplié les eſpeces, & a fait mal-à-propos de deux plantes différentes deux eſpeces d'anemones, en prenant le *bulbocodion* pour une eſpece (3). *Quæ cauſa eſt cur tradiderit, anemonidem illam*

(1) C. B. P. p. 15.

(2) Dalech. tome 1, p. 729.

(3) Inepte Plinius βολβοῦκωδιον, anemonem eſſe interpretatur. Ineptius idem inter flores vernos recenſet duas anemones, cum unicam tantùm referat Theoph. quàm λειμωνίαν cognominavit. Ea porro eſt pulſatilla noſtra: cætera quidem anemonum genera æſtatis principio florent. *Dal. Not. in Plin.*

sylvestrium bulborum florem esse ; quod perquam ridiculum est J. Bod. Not. in Theoph.

Cependant au chapitre 23 du livre 21, il dit qu'il y en a deux especes ; la sauvage, & en outre la cultivée, de laquelle il fait plusieurs especes : on peut croire par-là que la sauvage est la *pulsatilla*, ainsi que l'a pensé Dalechamp. Quant aux cultivées, dont la plus grande partie ne differe que par la couleur de la fleur, & par les feuilles plus ou moins découpées, on peut, je pense, les réduire à une seule : « Falsissimum, id est, non semel iterumque, sed millies, cœlo sereno & quàm maximè tranquillo, ut ne vel minima aura percipi posset, florem anemonidis apertum vidi, eumdemque, tempestate ac procella imminente, vel perire vel claudi iterum florem observavi ; & quidem vel vento paulo vehementiori interiisse, foliaque in terram lapsa fuisse. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 702 ». Quant à ce qu'il dit que l'anémone ne fleurit que lorsqu'il fait du vent, c'est un conte ; car elle fleurit indifféremment, soit qu'il vente ou non. Il dit aussi que c'est de là qu'elle a pris son nom : au contraire, J. Bodæus dit qu'elle a été ainsi nommée de ce que le vent la fait tomber aisément, *anemone enim dicitur, quod flos facile à ventis dejiciatur ac perdatur.*

ANAGALIS. Pline met deux sortes d'*anagalis*, le mâle, qui a la fleur rouge, & que Ç. Cauhin nomme *anagallis phœniceo flore.*

La femelle, qui a la fleur bleue, est nommée par le même Bauhin *anagallis cæruleo flore.* Pline les nomme encore *corchorus* (1).

ANCHUSA. Pline parle de l'*anchusa* & de la *speudanchusa.* La premiere est appellée par C. Bauhin *anchusa echii foliis & floribus.* La seconde, selon les apparences, est l'*echium vulgare*, C. B. ou l'*anchusa lutea major* du même Bauhin, que Pline nomme aussi *doris.*

---

(1) Credo quod Plinius de corchoro, anagallida, & Alexandrino bis, tanquam de diversis egerit plantis, cui nihil magis familiare, quàm de una eademque planta ex diversis scriptoribus, quandoque nomine diverso, quandoque eodem tanquam diversa agere planta. *J. Bod. p.* 817.

La troiſieme, qu'il ſurnomme *onochilis*, paroît être l'*anchuſa puniceis floribus*.

ANONYMOS. C'eſt, ſelon quelques Auteurs *bugula officinarum* (1) ; & , ſelon d'autres, *conſolida media*.

ANTHALIUM. Selon Dalechamp, dans ſes Commentaires ſur Pline, l'*anthalium* eſt le *cyperus eſculentus anguſtifolius*, C. B. P. p. 14.

ANTHYLLION. L'*anthyllion* de Pline eſt, ſuivant J. Bauhin, la *vulneraria ruſtica*, *lotus latifolia Dalech.* Les Auteurs ſont ſi partagés ſur ces plantes, qu'on ne peut rien dire de poſitif. Cependant Dalechamp & Dodon. penſent que la premiere eſt la *vulneraria* ci-deſſus ; & la ſeconde, l'*anthyllis valentina Cluſii*.

ANTHRISCUS. Cette plante eſt le *chærophillum ſylveſtre*, C. B.

ANTICYRICON. Il eſt encore très difficile de déterminer cette plante. Je n'ai trouvé que Dalechamp qui en parle, ſous le nom de *ſeſamoides*, dont il décrit trois eſpeces, & en donne les portraits. Mais comme le nom de *ſeſamoides* devient bien général, & que les Auteurs l'ont donné indifféremment à pluſieurs plantes différentes, il n'eſt pas aiſé de ſe fixer juſte.

L'Ecluſe donne auſſi deux portraits de *ſeſamoides ;* mais tout différents de ceux de Dalechamp, qui ſont, ſelon C. Bauhin, l'un la *thymelæa foliis kali lanuginoſis ſalſis*, *ſeſamoides minus Dalech.* ; l'autre, la *thymelæa foliis candicantibus ſerici inſtar mollibus*, *ſeſamoides majus multorum Dalech.*

ANTIRRHINON ou ANARRHINON. L'eſpece d'*antirrhinum* que Pline décrit, & qu'il dit avoir les feuilles ſemblables au lin, paroît être l'*antirrhinum arvenſe majus*, C. B.

Je ne vois pas par quelle raiſon Pline dit que cette Plante eſt ſans racine, *radice nulla*.

Il parle d'une autre eſpece d'*antirrhinum*, ſous le nom de *cy-*

(1) Quidam eſſe volunt buglam officinarum. Alii conſolidam mediam. Utraque ſane planta vulneribus ſanandis efficaciſſima eſt. *Dal. Not. in Plin. p.* 663.

nocephalia. C'eſt, ſelon C. Bauhin, l'*antirrhinum majus rotundiore folio.*

APARINE. Cette plante eſt l'*aparine vulgaris* C. B. Pline la nomme encore *philantropon*, & *omphacocarpon.* Dalechamp dit qu'il y a de la faute en Pline, & qu'il faut lire *omphalocarpon.*

APHACE ou APHACA. Ce nom a encore été donné à bien des plantes différentes; mais celle à qui il paroît mieux convenir, eſt à la *vicia vulgaris acutiore folio ſemine parvo nigro.* Dalechamp dit que c'eſt la vraie *aphaca* (1); d'autres veulent que ce ſoit la *vicia lutea foliis convolvuli minoris*, C. B.

Quant à l'*aphace*, c'eſt, ſelon Dalechamp, la *cichorium pratenſe luteum lævius;* &, ſelon C. Bauhin, c'eſt le *dens leonis latiore folio.*

APIOS. Quoique ce nom ait auſſi été donné à pluſieurs plantes, je n'en vois point à qui il convienne mieux qu'à celle qui eſt nommée par C. Bauhin *tithymalus tuberoſa pyriformi radice.*

APIUM. Pline dit qu'il y a deux eſpeces d'*apium*, le mâle & la femelle. Le mâle, ſelon C. Bauhin, eſt l'*apium hortenſe ſeu petroſelinum vulgo.* Il paroît que la femelle, ſelon Chryſippus, eſt l'*apium vel petroſelinum criſpum*, C. B., que J. Bauhin dit ne faire qu'une même eſpece.

APOCYNUM. L'*apocynum* de Pline paroît être l'*apocynum folio ſubrotundo* de C. Bauhin.

Dalechamp dit (2) que Pline a tort de prétendre que la graine de cette plante, priſe dans de l'eau, ſoit bonne pour les pleuréſies & douleurs de côté, attendu que Dioſcoride ne lui attribue aucune vertu qui ſoit propre à l'homme, & que Galien même dit que c'eſt un poiſon pour lui (3).

---

(1) Hiſtoriam ſalviæ ex Dioſcoride. Plinius cum phaci & aphacæ hiſtoria inepte confundit. *Dal. Not. in Plin.* p. 579.

(2) Dalech. tome 2, p. 585.

(3) Eſt autem hominibus venenum, herba valde grave olens, & omnino calida non ingeneroſe : non tamen juxta proportionem ſicca. Quare etiam impoſita, multam diſcutiendi vim habet. *Galen. 6, Simp. Pharm.*

Jean Bauhin (1) pense qu'il faut rapporter ces mots, *sic & pleuriticos, &c.* à la *radicula* dont il est parlé plus haut. » Ego » itaque verba : *sic & pleuriticos & onmes lateris dolores ex » aqua*, ad præcedentia pertinere puto quæ de radicula traduntur, » ita ut sequatur, *apocynum frutex est folio hederæ, molliore » tamen*, &c. & hæc Dioscoridis sententiæ consona sunt ».

C'est aussi le sentiment de Dalechamp (2), & celui de J. Bodæus (3), qui, de même que Dalechamp, trouve que la description que Pline fait de la semence n'est pas bien, & qu'il convient mieux de dire : *Siliquæ folliculari concluso (semine) quæ lanugine plena est* (4).

AGRIFOLIA ou AQUIFOLIA. Dalechamp dit (5) qu'il semble que Pline prend l'*aquifolia* pour un autre arbre, quand il dit: Théophraste appelle *cratæogon* l'arbre que les Latins nomment *aquifolia* (6). Mais tous les doctes Herboristes pensent que Pline s'est fort trompé en cet endroit.

ARACIDNA ou ARACOS. Il paroît que C. Bauhin prétend que quelques-uns veulent que cette plante soit le *manihot Indorum, sive apica foliis cannabinis.* Il y a plus d'apparence que ce soit l'*arachidna*, qu'il donne sous le nom de *viciæ similis, supra infraque terram, fructum edens* (7). L'Ecluse donne aussi ce nom au *solanum tuberosum ;* mais comme cette plante porte des feuilles ainsi que l'*yuca*, ce nom ne peut leur convenir, puisque l'*arachidna* dont Pline parle n'a aucune feuille. Cependant l'Ecluse (8) pense que ce soit le *solanum tuberosum*, & croit que Théophraste & Pline après lui se sont trompés, en disant que cette plante ne portoit point de feuilles. J. Bauhin le pense de même.

---

(1) J. B. tome 2, p. 133.

(2) Dalech. tome 2, p. 585.

(3) J. Bod. Not. in Theop. p. 1138.

(4) Dalech. Not. in Plin.

(5) Dalech. tome 1, p. 123.

(6) Fallitur Plinius. Aquifolia Latinorum, Græcorum agria est : cratægus verò Theophrasti, quem inepte cratægonon sive cratæogonia vocat, herbariorum nostri sæculi torminalis sorbus. *Dalech. Not. in Plin.*

(7) C'est le sentiment de J. Bauhin.

(8) Clus. liv. 4, p. 80.

ARBUTUS. Les Auteurs ſont de ſentiment différent ſur ce que Pline a écrit de cet arbre ; les uns ſont pour, & les autres contre lui. Dalechamp, dans ſes Notes (1), lui reproche pluſieurs fautes ; mais J. Bauhin & Raius penſent autrement. Voici comme ce dernier en parle : » Hujus fructus Plinio unedo dicitur ex » argumento unum tantùm edendi. At verò Galenus unedonem » fructum arbuti non eſſe ſed epimelidis arboris ſcribit. Hinc in » diverſa abeunt Botanici ; alii Plinio adverſantur, alii eum deffen- » dunt. Noſtra ſententia, unedo arbuti fructus eſt non epimelidis ; » ſuſpecta ſiquidem nobis cum J. Bauhino videtur Galeni ſen- » tentia, quem ſcimus in Italia fuiſſe peregrinum, ideoque Pli- » nio, qui Italus fuit, citius falli potuiſſe. Si auctoritatem ſpec- » tes utrinque fere par pondus. At profecto non placet (inquit » J. B.) Galenus epimelidi unedonis facultates & vires tribuens. » Nam ſi epimelis ſit meſpilus (ut pleriſque doctis perſuaſum » ſcimus) quis dicat ejus fructum noxam afferre capiti aut ſto- » macho eſſe moleſtum, quem plerique Medici ſtomacho fami- » liarem dicunt : at forte Galenus de fructu nondum fracido locutus » eſt, quo tempore vere unedo dici poſſit ; nam ne unus quidem » ejuſmodi fructus abſque difficultate & ſtrangulationis periculo » tunc temporis edi poteſt, arbuti autem fructus plurimi ſine » noxa vorantur à nonnullis.

» Unedo ab arbuto ſive comaro in nulla re differt, cum eadem » ſit arbor ſpecie & utriuſque fructus unedo ſive memæcylus di- » catur, ſtomacho infeſtus & cephalagiam inducens. *Anal. Luſit.* » *Comment. in Dioſc. p.* 220 ».

---

(8) Non recordabatur Plinius cum hæc ſcriberet, adrachnes fructum, quem ſimilem memæcylo Theophraſtus eſſe tradit cap. 16, lib. 3. Fructui quoque terræ, nempe frago ſimilem eſſe. *Dalech.*

Plinius inſcite & negligenter memæcylon fructum arbuti τοὐ κομαρυ, cum unedone fructu epimelidis confundit ut & cap. 8, lib. 23. Negligentius etiam memæcylon fructum cum comaro, ſive arbuto arbore ſua. *Dal. Not. in Plin. p.* 366.

Cum arburo quæ comaros eſt, Plinius hic negligenter unedonem confundit quæ fructus eſt epimelidis. *Dalech. Not. in Plin p.* 597.

ARCION. Cette plante eſt la *lappa major*, *arcion Dioſcoridis*, C. B. P.

Quelques Auteurs ont cependant donné le nom d'*arcium* à d'autres plantes, comme Cæſalpin, Tabern. Gerardus l'ont donné au *petaſites major & vulgaris*.

ARCTIUM ou ARCTURUM. Il paroît que cette plante eſt le *verbaſcum humile creticum*, C. B. P.

Blattaria piloſa cretica ſive arctos quorumdam, J. B.

Bien des Auteurs ſemblent confondre ces trois noms, *arcion*, *arctium* & *arcturum* ; ce qui fait qu'il y a auſſi pluſieurs plantes qui portent ces noms. Dalechamp donne le portrait de deux *arctium.* Mais comme les Auteurs ſemblent ne faire qu'un même genre de plante de tous ces noms, il paroît que ce pourroit bien être la *lappa major montana capitulis tomentoſis ſive arctium Dioſcoridis.*

ARGEMONE. Les Auteurs ne ſont pas encore d'accord ſur cette plante ; cependant le plus grand nombre eſt pour l'argemone de C. Bauhin.

Il paroît que l'*argemon* & l'*argemonia* de Pline ſont une même plante ; en ce cas les Auteurs ſont encore moins d'accord. C. Bauhin croit que le *tanacetum Africanum*, *ſeu flos Africanus minor*, ſoit l'argemone Dioſc. & l'*argemonia Plinii.* Mais cette plante ne jette point de ſuc jaune comme Pline le dit.

ARINCA & OLYRA. Cette plante eſt, ſelon Dodonée, le *zea amylea*, C. B., ou *zeocriton ſeu oryza germanica* du même C. Bauhin.

ARIS. Cette plante eſt l'*ariſaron :* Pline en met de deux eſpeces.

ARISTIDA. C'eſt le *gramen hordeaceum minus & vulgare*, C. B. P. Pline le nomme encore *holcus.*

ARISTOLOCHIA. Pline met quatre eſpeces d'ariſtoloche, la ronde, la longue, la *clematite*, & celle qu'il appelle *piſtolochia* (1).

(1) Dalech. tome 1, p. 851.

Il ſe trompe lorſqu'il dit que la racine de la longue eſt bonne aux femmes enceintes ; au lieu que Dioſcoride dit qu'elle eſt bonne aux nouvelles accouchées (1). J. Bauhin penſe de même, & dit : » Sed etiam ipſius facultas, quæ ad remorantes à partû » ſecundas, menſeſque ciendos, magnopere commendatur. » Quapropter fuerit hæc prægnantibus, procul dubio exitiale, » potius quàm ſalubre medicamentum. *J. B. id. p.* 557 ».

ARON. Cette plante eſt le *dracunculus* qu'il paroît que Pline a confondu avec l'*arum* (2), puiſqu'il dit : Il faut mettre au rang des bulbes ce qu'on appelle en Egypte *aron.* De plus il dit qu'il a deux coudées de haut; ce qui prouve que c'eſt du *dracunculus* dont il parle. Il dit auſſi qu'il eſt nommé *dracunculus* (3), parceque ſa racine eſt entortillée comme un ſerpent. Dalechamp dit qu'il ſe trompe à cet égard. Effectivement, ni l'*arum*, ni le *dracuntium* n'ont la racine ainſi contournée. Sous les trois différentes figures que Pline dit avoir vues, il eſt aiſé de s'appercevoir que ce ſont trois eſpeces différentes (4). Dalechamp, dans ſes Notes ſur Pline, les diſtingue ainſi. Voyez ci-deſſus la note 4.

ARSENOGONUM. Cette plante, que Dalechamp nomme *phyllon arrhenogonon*, eſt le *ſedum alpinum hirſutum luteum*, C. B.

ARTEMISIA. Pline parle de deux eſpeces d'armoiſe; l'une eſt ſans doute l'*artemiſia vulgaris major*, C. B.; & l'autre la *vulgaris minor.*

Quelques Auteurs, ſelon C. Bauhin (5), veulent que la ſe-

(1) Optima, non gravidis, ut male interpretatus eſt Plinius, ſed puerperis. Αριστὴ enim idem eſt quod optima : λοχείαι, ſunt quæ tam pariunt aut pauloante pepererunt, & non gravidæ, quæ uterum gerunt : λοχία vero ſunt partûs dolores, partûs ipſe, & poſt partum ſecundæ, purgationeſque aliæ omnes quæ tunc fiunt. *J. B. tome* 3, *part.* 2, *p.* 556.

(2) Dalech. tome 2, p. 464.

(3) Fallitur Plinius. Dracunculum herbarii vocant, aut quod veluti ſerpentium maculis picturarum caulem habeat, aut quod venenis anguium reſiſtat.

(4) Hoc primum à Mathiolo depictum.

Secundum eſt dracuntium paluſtre pictum à Dodonæo.

Tertium eſt dracuntium majus vulgate. *Dalech. Not. in Plin.*

(5) C. B. P. p. 137.

conde armoife de Pline foit l'*ambrofia* de Diofcoride.

Dalechamp dit auffi (1) que Pline confond l'armoife que Diofcoride appelle *monoclonos* (2), avec l'ambrofie. J. Bauhin dit (3) la même chofe.

J. Bodæus dit qu'il faudroit corriger le paffage de Pline, où il dit: *Eft autem abfinthii modò, &c.* & le rendre ainfi: *Eft autem abfinthii modò fruticofa, majoribus foliis, pinguioribufque & nonnunquam in maritimis nafcens, ipfius duo genera, altera latioribus foliis altera tenuioribus.*

ASCALONIA. Il paroît que Pline a confondu le *cepa fectitis*, ciboule, avec l'échalotte, puifqu'il dit qu'elles font ftériles de la racine, par conféquent qu'il vaut mieux les femer; ce qui eft oppofé à l'échalotte, qui vient d'être replantée, & point de graine: auffi Tragus l'appelle-t-il *cepa fterilis.*

ASCIRUM & ASCIROIDES. Il paroît que l'*afcirum* de Pline eft l'*afcirum fupinum villofum paluftre*, C. B.

L'*afciroides*, que Pline dit avoir les tiges plus grandes, paroît être le *afcyrum five hypericum bifolium glabrum non perforatum*, que Gefner nomme auffi *afcyroides.* In Libel. de Collec. ftirpium.

Quant à l'*androfæmum*, il paroît que celui dont Pline parle, foit l'*androfæmum alterum foliis hyperici quod aliquibus hypericordes*, que Dodonée appelle *rector fylveftris hypericordes.* Cependant Cæfalpin prétend que ce foit l'*androfæmum maximum frutefcens*, C. B. P.

J. Bodæus dit (4) que Pline fe trompe lorfqu'il dit que l'*androfæmum* a les feuilles blanches.

---

(1) Dalech. tome 1, p. 826.

(2) Cum botry confundit monoclonon, quoniam apud Græcos legerat botryn à Cappadocum incolis, tum artemifiam, tum ambrofiam vocari. *J. Bod. Dalech. Not. in Plin.*

Cum arthemifia botryn Plinius confundit, quoniam apud Græcos, in Diofcoridem, legerat botryn à Cappadocibus etiam vocari tum ambrofiam, tum artemifiam. *Dalech. Not. in Plin. p. 629.*

(3) J. B. tome 3, part. 1, p. 187.

(4) Fallitur Plinius quod alba dixe-

ASPALATHUS. Pline appelle encore l'*aſpalathus eryſiſceptrum*, *ſceptrum*, *adipſatheon*, *&c.* Il paroît qu'il en fait deux eſpeces, l'un qui croît en Ethiopie, & l'autre, qu'il dit plus petit, qui croît dans l'iſle de Rhodes, & Nyſurus. Si ce ſont deux eſpeces, il y a apparence que le premier ſoit l'*aſpalathus cortice cinerea ligno purpureo*; & l'autre, *aſpalathus rubens*, *Rhodium lignum rubeſcens & purpuraſcens*, Ruell., C. B. P.

Pline, parlant des vertus de l'*aſpalathus*, dit que l'on ſe ſert de ſa racine pour les onguents; en quoi il eſt différent de Dioſcoride, qui dit que c'eſt du bois dont on ſe ſert (1).

Pline n'eſt point d'accord avec lui-même dans le choix de l'aſpalath. Il dit au chapitre 24 du livre 12 : *Probatio ejus in colore rufo vel igneo.* Et au livre 24, chapitre 13, il dit : *Optimus qui minime ferulaceus, rubens & in purpuram vergens, detracto cortice.*

J. Bodæus, ſur ce paſſage de Pline, qui commence le chapitre 13 du livre 25 : *Vulgaris quoque hæc ſpina*, *&c.*, dit qu'il a confondu l'aſpalath avec l'*ypopheus*, ou bien que le texte eſt corrompu, Salmaſius a ainſi corrigé ce paſſage : « Vulgaris quo-» que hæc ſpina, ex qua ineæ fulloniæ implentur radices uſus » habent, præter ſpinas quidem multi inter odores, & unguenta » utuntur alia, aſpalathum vocantes ».

Dalechamp & quelques autres prétendent que l'aſpalath d'Orient & celui qui croît dans l'iſle de Rhodes eſt une même choſe; en conſéquence de quoi il dit : *Oſcitanter Plinius aſpalathum orientalem alium eſſe putat quàm Rhodium.* Dalech. Not. in Plin.

ASPARAGUS. Pline décrit deux eſpeces d'aſperge; la premiere, qui croît ſur les montagnes & dans les champs de la haute Allemagne, eſt l'*aſparagus ſativa*, C. B.

La ſeconde eſt l'*aſparagus foliis acutis* du même C. B., qui eſt appellée par les Grecs, *horminum* & *myacantha.* Pline la nomme auſſi corruda.

---

rit eſſe folia, ex iis, quomodo rubicundus ſuccus, colligi queat, non video. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(1) J. B. T. liv. 4, p. 464.

Pline dit qu'il s'engendre des aſperges, de cornes de belier écraſées & enterrées, ce qui eſt une fable; auſſi Dioſcoride a-t-il dit à ce ſujet, *fabuloſum vanumque id mihi videtur.*

ASPERUGO. Selon Anguillara, l'*alſine hederulæ folio* C. B, eſt l'*aſperugo* de Pline, qu'Anguillara nomme *lappago*, ſans doute ſur ce que Pline dit qu'il y a deux eſpeces de *lappago*, l'une qui a les feuilles rudes, qu'il nomme *aſperugo*, & l'autre qui a les feuilles douces, qu'il appelle *molugo.* Selon Cæſalpin, le *lappago* de Pline eſt la *rubia ſylveſtris aſpera*, C. B.; ce qui paroît plus vraiſemblable : car il ne trouve point d'Auteur, excepté Anguillara, qui donne le nom de *lappago* à l'*alſine hederulæ folio.* La *mollugo* eſt la *rubia ſylveſtris lævis*, C. B.

ASPHODELUS. Pline, d'après Dioniſius, dit qu'il y a deux eſpeces d'aſphodel, le mâle & la femelle; le mâle, ſelon C. B., eſt l'*aſphodelus albus, ramoſus.* Camerarius dit que la femelle eſt l'*aſphodelus luteus flore & radice*, C. B. P.

ASPLENUM. L'*aſplenum* ou *aſplenium* eſt le *ceterach.*

Pline dit que cette plante ne porte ni fleur ni graine, cependant les Auteurs modernes prétendent qu'elle porte l'une & l'autre.

ASTER. L'*aſter*, que Pline appelle encore *bubonion*, eſt l'*aſter luteus foliolis ad florem rigidis*, C. B. P.

Pline, en parlant des vertus de cette plante, dit qu'il faut l'arracher de la main gauche, lorſqu'on s'en veut ſervir pour les maladies des aînes : c'eſt une de ces puérilités communes chez les anciens Grecs.

ASTERICUM. Cette plante eſt vraiſemblablement la *parietaria minor ocimi folio*, C. B. P., ainſi qu'on le peut voir par le paſſage de Pline, livre 22, chap. 17.

ASTRAGALUS. Je n'ai trouvé aucun Auteur qui ait déterminé quel eſt l'*aſtragalus* que Pline décrit, excepté J. Bodæus, qui dit que pluſieurs habiles Botaniſtes penſent que c'eſt la même que Dioſcoride a décrite, & qui, ſelon eux, eſt l'*arachus.* Ce-

pendant Pline dit que ses feuilles sont fort découpées ; ce qui ne convient point à l'*arachus* dont J. Bodæus parle.

ATRACTYLIS. Pline décrit deux especes d'*atractylis*, la premiere, qu'il appelle *mitior*, paroît être le *cnicus sylvestris spinosior*, C. B. P.

Cependant J. B. pense que Pline a voulu parler du *cnicus sativus*, puisqu'il l'appelle *mitior*, & qu'il dit avoir la semence blanche ; ce qui convient effectivement au *carthame*.

La seconde espece est le *cnicus sylvestris hirsutior, sive carduus benedictus*, C. B. P. Cependant on ne peut trop assurer quelles sont positivement les plantes dont Pline veut parler (1) ; car il confond d'un côté le *cnicus* avec l'*atractylis*, ainsi que l'a observé Dalechamp ; & de l'autre il le confond avec le *ricinus* (2), comme l'a remarqué Jean Bodæus.

AVENA. Pline semble confondre l'avoine avec l'*ægilops*, lorsqu'il dit qu'elle est dommageable aux bleds (3).

BACCHARIS ou BACCAR. Il n'est pas aisé de dire positivement quelle est la plante que Pline appelle *baccharis* ; les Auteurs ont donné ce nom à des plantes différentes. Alpin nomme *baccharis* la plante que C. Bauhin appelle *aster Atticus foliis circa florem mollibus*.

Dioscoride dit que la vraie *baccharis* est l'*aster luteus radice odorata*.

Rauvolf *alagnaphalio montano affinis Ægyptiaca*.

D'autres enfin la *conyza major vulgaris*, C. B.

BALLOTTE. Cette plante est le *marrubium fœtidum*, C. B. *Ballote*, Dioscor.

Dalechamp dit (4) que Pline se trompe, lorsqu'il dit que le ballote a les feuilles comme le porreau, & que son erreur vient de

(1) Inepte cum cnico atractylidem confundit. *Dalec. Not. in Plin. p.* 558.

(2) Confundit cnicum & ricinum ; confundit etiam utrumque carthamum, supra sativum cnicum Ægyptiam dixit herbam, eodem loco, sylvestrem atractylida vocari. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(3) Dalech. tome 1, p. 336. J. B. tome 2, p. 432.

(4) Dalech. tome 2, p. 146.

de ce qu'il a lû μελαντπράσον au lieu de μελαντπρασιον, & a traduit ces mots *phylla prasio meizona*, les feuilles plus grandes que celles du porreau, changeant le mot *prasion*, qui signifie le *marrube*, en *prason*, qui signifie le *porreau*. J. Bodæus dit la même chose que Dalechamp (1).

BALSAMUM. Dalechamp & J. Bauhin (2) ont parlé amplement sur le baume; mais le dernier reproche à Pline de s'être trompé, en admettant plusieurs especes de sucs baume selon la diversité des couleurs (3).

J. Bodæus dit aussi que Pline a mal traduit ce passage: *arbori tria genera; &c.*; au lieu de quoi il y a ainsi au Grec: *Balsami arbor semet ipsa præstantior, scabritia, proceritate, & gracilitate. Quod igitur in frutice tenue, & capillaceum est, Therison quasi demessile dicitur, quoniam fortassis ob gracilitatem facile demetatur*; & que c'est mal-à-propos aussi qu'il en fait trois especes.

BALSAMOIDES. Hermolaüs pense que c'est l'espece de cannelle que Dioscoride appelle *zegir*, & Galien *gizer*.

BATIS. Cette plante est le *crithmum, sive fœniculum maritimum minus*, C. B., nommée aussi par Pline *crethmos*, dont il en met aussi une sauvage, qui est, selon J. Bauhin, le *crithmum, sive fœniculum marinum grandius cui succus luteus*. Pline, parlant des vertus de cette plante, dit qu'elle amollit le ventre, *alvum mollit*; mais Dalechamp dit qu'elle est plus propre à pousser les urines (4).

BATRACHIUM, *ranunculus*. Il n'est pas aisé de déterminer

(1) Vocis similitudine, deceptus Plinius, porro majus folium ballotes scribit; quod est falsissimum. Τὸ πράσον & τὸ πράσιον non distinguit, vel aliud agens, aliud cogitans ad liberti legentis, πράσιον, verba non satis attendit. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 303.

(3) Plinium ex variis coloribus ac substantiis in opobalsamo inspectis, varias ejusce succi differentias vel species facientem, errasse clarissime patet. Opobalsamum quoque appellatur nigrum illud quod ex India Occidentali importatur, cum sit deversæ arboris, magnitudine, figura ramis, foliis, fructibus, à vera balsami arbore longissime differentis.

(4) Imo potius urinam ciet. *Dalech. Not. in Plin. p.* 556.

quelles sont les especes de *ranunculus* dont parle Pline. Il paroît cependant que C. Bauhin les a déterminées ; & voici de quelle maniere : celui que Pline dit *foliis ad latitudinem malvæ accidentibus*, c'est le *conandri foliis, flore luteo interdum purpureo*, Dioscor.

Le second (*foliosius*), c'est le *lanuginosius quod sylvaticum apium appellant*. Diosc.

BECHION. C'est le *tussilago vulgaris* C. B. Pline dit qu'il y en a de deux especes.

Il se trompe lorsqu'il dit qu'ils ne portent, ni tige, ni fleur, ni graine (1), puisqu'ils portent l'une & l'autre. Ce qui peut lui avoir fait dire cela, c'est que le tussilage porte ses fleurs quelque tems avant les feuilles ; & lorsque ces dernieres sont venues, les fleurs sont entiérement passées. Quant à la seconde espece, quelques Auteurs veulent que ce soit la *stachis vulgaris* (2), d'autres l'*horminum vulgare*; d'autres l'*Æthiopis*; d'autres enfin le *sphacelon Theophrasti*, *salvia major*, C. B.

BETA. Pline met de trois sortes de poirée ; la blanche, qui est la *beta alba vel pallescens*, C. B. ; la noire, qui est la *beta rubra vulgaris*, C. B. ; & la sauvage, qu'il appelle *limonium* : cependant le *limonium* n'a rien qui ressemble à la poirée. Galien dit (3) qu'il n'a jamais connu de poirée sauvage, sinon que ce ne fût le *lapathum*. Cependant Theodorus dit que les Latins appellent le *limonium*, *beta sylvestris* (4), ainsi que le rapporte J. Scaliger, dans ses notes sur Théophraste.

Pline, parlant de la vertu de la blanche, dit que, cuite avec

(1) Plinius est ex eorum numero, quos Dioscorides redarguit, tum hoc de bechio capite, tum in totius operis præfatione, ut qui falso opinatus sit, bechion sine caule, sine flore, sine semine esse. *Cornarius*.

(2) Quidam volunt hic describi sphacelon Theophrasti ; quidam nostrum stachym vulgarem : alii, orminum vulgare, flore cæruleo : quidam Æthiopida, pectoris morbis utilissimam. *Dalech. Not. in Plin p. 645*.

(3) Gal. liv. 2, de Aliment.

(4) Betam sylvestrem, Latini limonion vocant. *J. Scalig. Not. in Theoph. p. 589*.

des lentilles & du vinaigre, elle amollit le ventre (1); à quoi Dalechamp est opposé, ainsi que Dioscoride, qui dit *ut ventrem sistat*, & non pas *molliat*, comme dit Pline.

BLATTARIA. Selon Lobel, cette plante est la *blattaria lutea folio longo laciniato*, C. B.; mais je crois plus volontiers que c'est le *verbascum nigrum flore ex luteo purpurascente*, C. B. P., parceque Pline dit qu'elle est si semblable au *verbascum*, qu'on y seroit trompé; mais qu'elle a les feuilles moins blanches; ce qui a plus de rapport au *verbascum* qu'à la *blattaria*. Plusieurs Auteurs l'ont pensé de même, ainsi qu'on peut le voir dans Dalechamp (2), joint à ce que Dioscoride a écrit les mêmes choses du *verbascum sylvestre*.

BRASSICA. Pline a confondu le *rhaphanus* avec le *brassica*; il a rapporté au *rhaphanus* tout tout ce que Théophraste & Aristote avoient dit des choux; ce que l'on peut voir par les descriptions qu'il en fait. Voici comme il s'explique, parlant du *raphanus*, ou plutôt comme il rend le passage de Théophraste : « Les » Grecs, dit-il, ont mis trois sortes de raiforts, selon la diver- » sité de leurs feuilles; car il y en a de crêpés, d'autres qui sont » lisses & unis, & enfin des sauvages : ceux-ci ont les feuilles » lisses, mais courtes & rondes, fort garnis de branches & de » feuilles; mais ils ont un goût âpre, & servent comme une » médecine pour lâcher le ventre. Dans les deux premieres es- » peces, la différence est dans la semence; car les uns en por- » tent de mauvaise, & les autres de fort petite ». Tout ceci doit s'entendre des choux, & non des raiforts; ce qui se peut prouver par un autre passage de Pline, où il rapporte au chou tout ce qu'il avoit dit ci-devant des raiforts (3), & où il fait parler Caton.

« Caton, dit-il, dit des choses merveilleuses des propriétés » des choux, desquelles nous parlerons au traité de la méde-

(1) Ut ventrem sistat, inquit, Diosc. Hic Plinius in Medicinæ præceptis parum exercitatus. *Dal. Not. in Pl. p.* 511.

(2) Dalech. tome 2, p. 195.

(3) Dalech. tome 1, p. 437.

» cine. Il en établit de trois especes, dont les uns ont la feuille » large & la tige longue ; les autres, qu'il appelle *apiens*, font » crêpés ; les derniers ont les tiges menues & tendres, dont il » ne fait pas grand état ».

Il y a encore d'autres passages de Pline dans Dalechamp, qui prouvent combien il s'est trompé. Ainsi voyez Dalechamp.

Quant à la distinction des especes, celui qu'il appelle *selanida*, ou plutôt *selinoidea*, ainsi qu'il est à la note, c'est le *brassica angusto apii folio*, C. B. Le second, qu'il appelle *lea* ou *caulodes*, est le *brassica alba vel viridis*, C. B. Le troisieme, qu'il appelle *crambe*, est le *brassica arvensis*, C. B.

Quant au sauvage, qu'il appelle *lampsana*, il paroît que c'est le *rapistrum flore luteo*, C. B., ou plutôt le *rapistrum flore albo siliqua articulata* ; ce qui convient mieux à celui de Pline, puisqu'il a la fleur blanche (1).

Le marin paroît être la *soldanella maritima minor*, C. B.

BRYONIA. Cette plante est vraisemblablement la même que l'*ampelos agria* dont il est parlé ci-devant.

Il parle aussi d'une autre qu'il appelle *nigra*, qui est aussi apparemment la *bryonnia alba baccis nigris*, C. B.

BRYON. Le *bryon lactucæ foliis* dont parle Pline, est le *muscus marinus lactucæ folio*, C. B.

BRITANNICA. Les Auteurs sont encore partagés sur cette plante. Césalpin prétend que c'est la *persicaria mitis maculosa & non maculosa*, C. B.

Anguillara, la *sanicula alpina purpurea.*

Camerarius, le *caryophyllus montanus major flore globoso.*

Gesner, le *cochlearia folio subrotundo.*

---

(1) Plinius marinæ & sylvestris brassicæ confundit historiam. Folia, rotunda, parva, levia marinæ sunt. Nemo bina esse tradit. Res ipsa falsum esse demonstrat hoc. Similitudo cum brassica hortensi, folia candidiora & hirsutiora quam in sativa & (quod ait Dioscorides) amara sylvestris brassicæ sunt. *Dalech. Not. in Plin.* p. 514.

Dalechamp donne le portrait d'une plante qu'il dit être la vraie *britannica ;* mais J. Bauhin le contredit (1).

Dioscoride pense que ce soit la bistorte, en quoi l'Ecluse l'approuve ; mais Abraham Muntigius prétend que la vraie *britannica* est le *lapathum longifolium nigrum palustre.* Voyez Raius (2).

La *britannica* de Dalechamp, est l'*aster palustris luteus*, *folio longiori lanuginoso*, Inst. Rei Herb. (3).

BROMOS. Cette plante paroît être la *festuca avenacea sterilis elatior*, C. B.

BRUTA. Cet arbre, que Ruelle (4) appelle *brutes*, est, selon lui, la *sabina folio cupressi*, C. B. D'autres, selon J. Bauhin, veulent que ce soit le *thuya* (5), attendu que Pline a parlé des deux especes de sabine ; il paroît aussi que ce soit le sentiment de C. Bauhin.

BUBONION. *Voyez* ASTER.

BUBULA CUNILA. Dalechamp dit (6) que Pline est à condamner de ce que décrivant la *cunila bubula*, suivant la fausse description du *polycnemon*, il dit qu'elle a la graine comme le pouliot, qui est propre pour les plaies, étant mâchée & appliquée dessus ; au lieu que Dioscoride, qui est plus digne de croire que Pline, dit que le *polycnemon* fait la tige semblable au pouliot, & non la graine, & qu'il est bon pour consolider les plaies.

Dalechamp avertit aussi qu'il faut faire attention que lorsque le mot de *cunila* est mis sans addition, il faut entendre la sarriette. Ainsi la *cunila* (7) de Pline est la *satureia hortensis*, *sive cunila sativa Plinii*, C. B. La *cunila bubula*, est l'*origanum syl-*

(1) J. B. tome 2, p. 1048.

(2) Raius, tome 1, p. 172.

(3) Hist. des plantes des environs de Paris, tome 1, p. 13.

(4) Ruell. p. 175.

(5) Bruten. esse quidam volunt arborem Paradisi. *Dalech. Not. in Plin.* p. 306.

(6) Dalech. tome 1, p. 779.

(7) Cratevas ligusticum nomine cunilæ bubulæ vocandum censuit, & falso, quoniam cunila bubula origanum sylvestre est. *Dal. Not. in Plin.* p. 521.

vestre, C. B. La *cunila gallinacea*, est *l'origanum heracleoticum*, C. B. La *cunila mascula*, *sive cunilago*, est la *conyza media asteris, flore luteo*, *vel tertia Dioscoridis*, C. B.

Je n'ai point trouvé d'Auteur qui ait déterminé les deux autres especes.

BULBINE. Cette plante, selon C. Bauhin, est le *bulbine Plinii* de Dioscoride; *hyacinthus comosus major purpureus*, ou l'*hyacinthus racemosus cæruleus minor latifolius*, C. B. Pline dit que les Grecs appellent cette plante *acrocorion*. J. Bodæus pense que c'est la *coia* de Théophraste; & qu'au lieu d'*acrocorion*, il faut lire *acroscorodon*, suivant le sentiment de plusieurs Auteurs.

BULBUS VOMITORIUS. C'est l'*hyacinthus racemosus moschatus*, C. B.

BUNION. Dalechamp dit (1) que Pline s'est trompé en donnant ce nom aux navets, & que ce qui a causé son erreur, & celle de plusieurs doctes Herboristes, c'est l'affinité de ces deux mots Grecs τῆς βυνιάδος, c'est-à-dire du navet, & τοῦ βυνίου, c'est-à-dire du bunion.

Le vrai bunion, selon Dalechamp, est le *daucus petroselini vel coriandri folio*, C. B.

Selon Dodonée, Lacuna & Gesner, c'est le *bulbo castanum majus apii folio*, C. B.

Selon Moris, le bunion de Dalechamp est la *saxifraga montana petroselini vel coriandri folio*, qui est la même plante que celle que Casp. Bauhin appelle *daucus petroselini vel coriandri folio*.

J. Bauhin (2) pense que c'est la *saxifraga hircina media*.

BUPLEVRON. Quelques Auteurs croient que l'*ammi majus* soit le buplevron de Pline; mais je ne vois pas que la description qu'il en fait s'accorde bien avec cette plante. Il y a plus d'apparence que ce soit le *buplevrum folio subrotundo*, *sive vulgatissimum*, C. B.; *auricula leporis umbella lutea*, J. B. La description

---

(1) Dalech. tome 1, p. 667.

(2) J. B. tome 3, part. 2, p. 29.

que J. Bauhin fait de cette derniere plante, a assez de rapport à celle qu'en fait Pline.

BUPRESTIS. C'est, selon quelques Auteurs, la même chose que le buplevron, quoiqu'il paroisse que Pline les ait séparées. J. Bodæus remarque assez à propos que Pline confond la *buprestis herba* (1) avec le *buprestis* animal : *quidam esse volunt auriculam leporis descriptam à Dodonæo nomine bupleuri*, Dal. Not. in Plin. p. 570.

De bupresti herba id non traditur, sed de bupresti insecto, scarabæo longipedi non dissimili. Ignoranter hæc Plinius. Dal. ibid.

BUSELINUM. Cette plante est la même que le *petroselinum creticum*, C. B.

BUXUS. Pline s'est trompé à plusieurs égards en parlant du buis.

1°. En ce qu'il nomme la seconde espece *oleaster*, & cela parcequ'au lieu de lire ἀγρίον ὅλον εἶναι, c'est-à-dire, étoit toute sauvage, il a lu ἀγριέλαιον εἶναι (2).

2°. En ce qu'il nomme la semence crategon; cette erreur vient de ce que Théophraste traite du crategon immédiatement après le buis (3), & que Pline a mêlé un traité avec l'autre.

3°. Il fait encore la même faute, lorsqu'il dit que le buis porte le gui (4); ce que Théophraste dit de l'yeuse.

---

(1) Confundit Plinius bupresti oleris & animalculi Historiam, ni forte crediderit Græcos insectum buprestim inter olera recensuisse, qui stupendus foret error.

Botanici buprestim olus, ab aliis Græcis buplevrim dictum existimant. Atqui de buplevro & bupresti Plinius eodem capite, uno quasi halitu, tanquam de diversis agit. Sed notum est, Plinium heterogena conjungere, homogena separare. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(2) Egoquidem, prorsus deceptum fuisse Plinium aut libertum ejus scribam puto, & cum apud Græcum autorem legisset, agrion olon einai, incaute legisse agrielaion einai. *Dalech.*

(3) Ineptissime Plinius quoniam apud Theoph. Historiæ buxi statim & cratægi descriptio subjicitur, granum ab eo ferri dixit, quod cratægum vocant.

(4) Alio etiam errore involutus, quod buxo tribuit quæ de Ilicæ Theophrastus scripserat. *Dalech. Not. in Plin. p.* 388.

Ineptius quod sequitur (à Septen-

CACHRYS. Selon Lobel, la vraie *cachrys* de Pline, ou la plante qui la porte, est le *libanotis ferulæ folio, semine anguloso*, C. B.

Pline appelle aussi *cachrys* (1) la semence du *libanotis.*

Ruelle décrit ainsi la *cachrys* : » Sunt sublonga panicularum » modò nucamenta (2), quæ squammatim compacta propendent » è ramis, veluti quidam foliorum conceptus, quibus arbores » intumescunt gravidæ, germina patere gestientes. Ea videntur » quædam pineæ nucis rudimenta, sed habitu multo longiore » turbinantur. Crescunt hyeme, vere dehiscunt inflavescentes » squamulas, & prodeunte folio, caduca pereunt ».

CACTOS. Le *cactos* de Pline est le *cynara spinosa cujus pediculi esitantur*, C. B. J. Bodæus, dans ses notes sur Théophraste, fait une longue dissertation sur plusieurs fautes de traduction que Pline a faites dans la description de cette plante.

CÆPA. Dalechamp trouve qu'il y a un passage de Pline qui est fort mal rendu, & n'a point de sens; c'est celui-ci : *Omnibus corpus totum pinguitudinis earum cartilagine.* Il faut, selon lui, qu'il y ait ainsi : *Omnibus radicum corpus tectum pingui cartilagine.*

CALABRICA. C'est, selon Dalechamp, le *ribes officinarum;* &, selon quelques autres, la *spina cervina Italorum, sive rhamnus catarticus* (3).

CALAMOCHNUS. Ce que Pline appelle ainsi, & qu'il nom-

---

trione viscum à meridie hyphear vocari). De Ilice, hoc Theoph. l. 3, c. 16, *Hist.* Tradit τὸν πύξον σὺν τῷ πρίνῳ confundit Plinius. *Idem. J. Bod. Not. in Theoph.*

Solet enim Plinius vel libertus parum, ad Græci auctoris verba attendere. *Idem.*

(1) Roboris & arborum sequentium cachrin Inepte confundit cum ros marini pilula acri & urente, quæ etiam cachris dicitur. *Dalech. Not. in Plin. p.* 376.

(2) Hoc de Julis avellanarum. Theop. esse nuci pineæ similes, crescere hyeme, aperiri vero totos, &c. Dormitavit hic Plinius. *Dalech. Not. in Plin. L.* 16, *cap.* 8, *Lettera. D.*

(3) Calabricam puto esse nostrum groiselier: quidam esse malunt spinam cervinam Italorum, & rhamnum purgatorium officin. *Dalech. Not. in Plin. p.* 413.

me

me encore *adarca*, n'est point une espece de roseau (1), ainsi qu'il le dit, mais seulement une espece de saumure congelée qui s'attache aux roseaux (2). Sur quoi voyez Amatus Lusitanus, dans ses Commentaires sur Dioscoride, page 141; & Dalechamp, tome 1, p. 870, dit qu'il faut réformer le passage de Pline, où il dit: *Est in Italia nascens adarca nomine, palustris: & cortice, tantùm sub ipsa coma*, & dire: *In cortice calamorum tantùm, & sub ipsa coma nascens.* Dalechamp rend ici justice à Pline, & suppose qu'il n'a pas regardé l'*adarca* comme une espece de roseau, mais comme une chose qui croît dessus. Il faut, selon le même, réformer un autre passage au livre 32, chapitre 10, où il y a *inter aquatilia dici debet & calamochnus*; il faut dire *calamochne*. Et ensuite, où il dit: *Nascitur circa harundines tenues* (3), il faut dire *tenuis*. J. Bauhin (4) décrit ainsi l'*adarca*: *Ardarces est subsalsa concretio humidis & palustribus locis, sicco cælo spissescens arundinis & herbis inharescens: molli alcyonio prorsus similis, valde spongiosa.* Ainsi, selon lui, ce n'est, ni une espece de roseau, ni une chose qui naît sur le roseau, mais qui s'y attache.

CALATHIANA. » Calathianam alii esse volunt thylacitidem » à Dodonæo pictam calathianæ titulo: alii ejusdem campanulam. » At utraque cærulea est. Calathiana verò lutea, si calthæ concolor est. Ego puto esse digitalem luteam, flore luteo, calatho » simili. *Dal. Not. in Plin. p.* 537 ».

CALCIFRAGRA. Dalechamp prétend que cette plante est celle qu'il appelle *empetron phacoides*, qu'on appelle en Languedoc *herba terribilis*, & que C. Bauhin nomme *thymelæa foliis acutis capitulo succiso sive alypum Monspeliensium.*

(1) Apparet Plinium adarces naturam non intellexisse, quoniam nec harundini peculiaris est, nec è cortice comave nascitur. *Dalech. Not. in Plin. p.* 394.

(2) Inepte Plinius adarcen, quæ salsilago est, inter harundinum genera commemorat. *Id. Ibid.*

(3) Inepte Plinius & illic & hic adarcen inter plantas memorat. *Dalec. Not. in Plin. p.* 530.

(4) J. B. tome 2, p. 484. Dalech. Not. in Plin. p. 394.

CALLA. Selon C. Bauhin, la premiere espece de *calla* de Pline est l'*arum venis albis*, & la seconde espece est l'*arisarum latifolium alterum*.

CANARIA. C'est le *gramen dactylon folio latiore*, C. B.

CANTABRICA. C'est la *campanula minima rotundi folia*, C. B. Selon Anguillara & selon Castor Durantes, c'est le *convolvulus linariæ folio*. Mais Ruelle & Dalechamp pensent que c'est la *scorzonera*.

CAPNOS. Les Auteurs sont encore partagés pour décider quelles sont les plantes que Pline nomme *capnos*. Turnerus veut que ce soit le *ranunculus nemorosus, muscatellina dictus*, C. B. D'autres, comme Lobel, Anguillara, l'Ecluse, & quelques autres, veulent que ce soit la *fumaria officinarum*, & la *fumaria minor tenui folia*, C. B. Je pense que ces derniers ont plus de raison; car Dalechamp appelle aussi les fumeterres *capnos*, & dit que la premiere espece est l'*aristolochia vulgaris*, Fusch. *Fumaria bulbosa radice cava*, C. B. La seconde est la *fumaria officinarum*. C'est aussi le sentiment de J. Bodæus.

CARDAMOMUM. Dalechamp dit (1) qu'il ne fait pas comment Pline a établi quatre especes de cardamome (2), attendu que Dioscoride, Galien & les autres Grecs n'ont parlé que d'une. Sans doute que la différence de la couleur & de la grosseur en est la cause. Pour le choix, il dit que le meilleur doit être verd, gras, & *contumax fricanti*. Dalechamp dit qu'il devroit y avoir *contumax frianti*: effectivement il y a dans Dioscoride *frangenti contumax*.

Dalechamp dit encore (3) qu'il n'y a pas un des cardamomes de Pline qui s'accorde au nôtre.

Lorsque Pline parle de la forme de la graine, & dit *semine oblongo*, il faut entendre le calice où la semence est contenue (4).

(1) Dalech. tome 2, p. 707.

(2) Ab avicenna duplex, majus & minus à serapione. *Idem.*

(3) Idem, p. 709.

(4) De seminis conceptaculo sive calice id intelligendum. *J. Bod. Not. in. Theoph.*

CARYOPHYLLON. C'est, suivant Clusius, C. Bauhin & Raius (1), le *caryophyllus aromaticus fructu rotundo*, C. B. *Amomum quorumdam odore caryophylli*, J. B.

CARYOPON & CINNAMUM. C'est, selon J. Bauhin & Gallandinus (2), *nux moschata*, C. B.

CASIA. Les Auteurs sont encore peu d'accord sur cette plante. Mathiole veut que ce soit le *cneoron*, que C. Bauhin appelle *thymelææ affinis, facie externa.*

Dalechamp, dans ses Commentaires sur Pline, dit que la *casia* Theophr. est le *rosmarinus hortensis angustiore folio*, C. B., & l'appelle *casia nigra*, & celle qu'il appelle *casia alba Theophrasti*, est la *lavandula latifolia*, C. B.

Guillandinus appelle *casia Latinorum* le *sparthum triphyllum*, C. B.

J. Bauhin (3) reproche à Pline d'avoir négligemment confondu cette plante avec celle des Indes.

Il semble cependant que Pline fait entendre que ce soit le *cneoron*, puisqu'il dit au chapitre des plantes propres à faire des couronnes : *In coronamenta folio venere melethron spireon & cneoron quod casiam Hygirus vocat* (4).

Pline dit dans un autre endroit qu'il y a deux especes de *cneoron*, le noir & le blanc (5). Selon Anguillara, le *cneoron* blanc est l'une & l'autre lavande, c'est-à-dire mâle & femelle ; & le noir est le romarin (6).

---

(1) Hunc fructum Clusius caryophyllon Plinii esse sentit ; consentit C. Bauhinus, nec nos repugnamus. *Rai. t. 2, p.* 1507.

(2) J. Bauhino, ut & Gallandino, comacum Theophrasti, cinnamum & caryopon Plinii esse videtur. *Rai. t. 2, p.* 1522.

(3) J. B. tome 1, part. 1, p. 457.

(4) Id. p. Id.

(5) Casia, lavendula nostra, Theophrasti alba casia : eidem nigra, nostra libanotis coronaria. Casiam hygini, quæ Theophrasto cneorum est, cum Indica negligenter Plinius hic confundit. *Dalech Not. in Plin. p.* 308.

(6) Casiam à Plinio dici volunt, non quidem Indicam, sed Hygini, Theophrasti cneoron nempe ros marinum coronarium & nostratem lavendulam, sive spicam. *Dal. Not. in Plin. c.* 32, *lib.* 16, *Litt. F.*

CATANANCE. Plusieurs plantes portent encore ce nom, comme la *balsamina fœmina*, la *balsamina lutea*, l'*holosteum*, *sive leontopodium creticum*, la *chondrylla lutea cyani capitulo*, le *lathyrus sylvestris minor*, le *plantago angustifolia paniculis lagopi*, & le *scorpioides buplevri folio*.

Dalechamp (1) donne le portrait d'une catanance qu'il dit que Dodonée croit être la catanance des Grecs; la description qu'il en fait convient fort à celle qu'en fait Ruelle (2): c'est le *lathyrus sylvestris minor*, C. B.

CEDRUS. Dalechamp dit (3) que Pline s'est trompé dans la description de l'oxicedre (c'est, au sentiment d'Anguillara, le *juniperus major, bacca rufescente*, C. B., *oxycedrus etiam, seu cedrus Lycia nihil aliud est quàm juniperi species major.* Raius, tome 2, p. 1411), disant qu'il étoit semblable au cyprès par la semence; &, selon Théophraste, c'est par l'écorce qu'il lui ressemble.

Il dit qu'il se trompe encore, & qu'il est opposé à Théophraste (4), en ce qu'il met deux especes de petit cedre, & autant du grand.

Il y a encore plusieurs fautes que Pline a faites, que l'on peut voir dans Dalechamp (5); cet Auteur le reprend de ce qu'il dit

(1) Dalech. tome 2, p. 252.

(2) Ruellius. p. 845.

(3) Dalech. tome 1, p. 33 & 34.

(4) Videmus quam turpiter Historiam cedri juniperique confuderit Plinius. *J. Bod. Not. in Theoph.* Falsum est majoris cedri duo esse genera. *Idem.*
Quod de majore cedro scribit, alteram florere, alteram non, hoc de junipero tradidit Theophrastus.
Plinius semen ferre cupresso simile cedrum majorem ait, quod falsum est; nisi dicamus, Plinium semen coni cedrini intelligere. *Idem.*

(5) Cedri historiam totam Theophrasti, Plinius pervertit & corrumpit. Phœnicia cedrus eadem quæ & Syriaca, sive cedrelate: Lycia vero, quam & cedrida vocat, cap 15 & 16. Oxycedrus est. Deceptus Plinius Lyciam & Phœniciam minoris cedri species esse putavit, & utramque bacciferam, cum baccas Lycia, conos Phœnicia gignat. Utrique folium quidem juniperi, sed Phœniciæ brevius, firmius, durius. *Dalech. Not. in Plin. p.* 319.
Fallitur Plinius. Cedrelæon fit ex accensis cedri Syriacæ ramis halitu, inquam, cedriæ, dum coquitur, lana excepto, ut & pisselæon. Cedrelæon chitram Arabes vocant. Negligenter hæc Plinius. *Idem. p.* 356.

qu'on fait le *cedrelæon* des fruits du cedre, au lieu que, ſuivant lui, c'eſt des branches.

CELTIS. C'eſt le *lotus fructu ceraſi*, nommé par Dalechamp (1) *micocoulier*.

Dalechamp dit que Pline a confondu cet arbre avec l'autre *lotus*, qu'il nomme *faba Græca*, & il attribue à ce dernier les mêmes vertus qu'à l'autre (2).

Le premier eſt appellé *lotus fructu ceraſi*, C. B.

L'autre *lotus Africana, ſive faba Græca*.

CEMOS. Quelques Auteurs penſent que c'eſt le *leontopodium* de Dioſcoride; d'autres que c'eſt le *gnaphalium*. Ruelle penſe que c'eſt une *cruciata*, ſans doute celle qui eſt dépeinte dans Dalechamp (3), & qu'il met au nombre des *leontopodium*.

Le *gnaphalium alpinum* eſt le *vrai leontopodium* de Dioſcoride, ſelon J. Bauhin & Mathiole.

CENTAURIUM. Mathiole, dans ſes Commentaires ſur Dioſcoride, accuſe Pline d'erreur de dire que la grande centaurée ſoit amere; qualité qui ne convient qu'à la petite. Dioſcoride dit qu'elle eſt âcre, avec un peu d'aſtriction & de douceur (4).

Dalechamp dit (5) que Pline a imaginé une troiſieme eſpece de centaurée qu'il appelle *triorchis* (6), & que ce qu'il lui attribue convient à la grande décrite par Théophraſte.

Il ſe trompe encore lorſqu'il blâme ceux qui diſent que la premiere centaurée a un ſuc rouge comme du ſang (7), puiſque c'eſt cette eſpece qui a cette qualité, ſelon Dioſcoride.

---

(1) Dalech. tome 1, p. 295.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 254.

(3) Quidam caſſutham noſtram eſſe putant: alii leontopodion ad amatoria utile. Marcellus apud Dioſcoridem ſcribit in optimis Græcis codicibus, quos in poteſtate habuit & in Latino ſcripto litteris longobardis, capiti de leontopodio præfixum titulum fuiſſe de cemo: ut inde conſtet, cemon Plinii eſſe Dioſcoridis leontopodion. Cætera leontopodion Plinii multum diſcrepare à leontopodio Dioſcoridis, quod oſtendunt utriuſque vires collatæ. *Dalech. Not. in Plin. p.* 657.

(4) J. B tome 3, part. 1, p. 40.

(5) Dalech. tome 2, p. 178.

(6) Genera centaurii duo ſunt, majus & minus quibus inepte Plinius tertium addit, vocatque centaurida triorchen *J. Bod.*

(7) Ipſe etiam Plinius dum alios re-

La grande eſpece eſt le *centaurium majus, folio in lacinias plures diviſo*, C. B.

Pline décrit mal-à-propos une troiſieme eſpece de centaurée, qu'il ſurnomme *triorches* (1), que quelques Auteurs penſent être la plante nommée ſang-de-dragon (2), & d'autres la grande centaurée.

CENTUNCULUS. Cette plante, ſelon Anguillara, eſt le *convolvulus minore ſemine triangulo* (3), C. B. Selon Ruelle & quelques autres, c'eſt la *clematis daphnoides*; & ſelon Turnerus, c'eſt le *gnaphalium vulgare majus*, C. B. C'eſt auſſi le ſentiment de Dalechamp (4) & de pluſieurs autres Auteurs.

CERATIA. Selon Fabius Colomne, cette plante eſt la *dentaria triphyllos*, C. B. Il eſt à douter que ce ſoit la *ceratia* de Pline, puiſqu'il ne lui attribue qu'une feuille. Dodonée, avec plus de raiſon, dit que c'eſt l'*ophioglоſſum*; cependant cette derniere plante n'a pas les racines grandes ni noueuſes.

CERAUNIA. C'eſt la *ſiliqua edulis* de C. Bauhin, ſelon quelques Auteurs. Dalechamp, dans ſes notes ſur Pline, penſe de même (5). Jean Bauhin penſe autrement, & croit que c'eſt au-

---

prehendit, notatque qui ſuccum ſanguineum, & cæteta primo generi ſive majori aſſignavit culpandus eſt. Nam auctore Dioſcoride, primum genus radicem habet rubro ſucco plenam. *Idem.*

(1) Hanc Plinius ſomniavit, & inepte triorchen vocavit, iis tributis quæ de magno ſcripſit Theophraſtus. *Dalech. Not. in Plin. p.* 528.

(2) Quidam centaurida eſſe volunt plantam quam officinæ vocant ſanguinem draconis, ſanguineo ſucco turgentem. Alii centaurium magnum à Theophraſto ſignificari putant, quoniam radix natura rubeſcens manſa & trita, rubrum ſuccum, aut potius Phœniceum reddit. *Dalech. Not. in Plin. Ibid.*

(3) Viri Doctiores, inter quos clariſſimus Dodonæus, gnaphalium & centunculum Plinii eamdem putant eſſe plantam. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 847.

(4) Aloiſio herba quam Dodonæus pingit pro helxine, ciſſampelos, ſed vires non conveniunt. Placet magis Dodonæi Judicium qui herbæ impiæ genus centunculum vocat, cap. 60, lib. 1. *Dalech. Not. in Plin. p.* 614.

(5) Siliqua hæc noſtra carrobia eſt. Falluntur qui arborem Judæ eſſe putant, quoniam arboris ejus ruber flos eſt, non albus: item qui caſſiam noſtram fiſtularem, eſt enim illi flos luteus. *Dalech. Not. in Plin. p.* 320.

tre choſe, ainſi que Ruelle (1), qui en fait une deſcription particuliere.

CESTRON. Eſt la *betonica vulgaris.*

CHALCEIOS. Cette plante eſt, ſuivant Dalechamp, & ſuivant toute apparence, le *carduus ſphærocephalus latifolius.*

CHALCETUM. C'eſt, ſelon quelques Auteurs, la *valeriana campeſtris inodora major*, C. B.

CHAMÆACTE. C'eſt le *ſambucus humilis, ſive ebulus* (2).

CHAMÆCISSOS. Pline paroît déſigner trois plantes différentes ſous ce nom; la premiere qu'il appelle *ſpicata*, paroît être la *bugula*: pluſieurs Auteurs le penſent ainſi. La deſcription qu'il en fait convient effectivement aſſez à cette plante.

La ſeconde eſt une eſpece de lierre qui paroît être l'*hedera terreſtris vulgaris*, C. B. *Voyez* Hedera.

La troiſieme, qu'il dit être une eſpece de *cyclamen*, eſt, ſelon toute apparence, le *lilium convallium minus*, C. B., que Dalechamp nomme *cyclaminum unico folio.*

CHAMÆCERASUS. Mathiole penſe, ſans cependant l'aſſurer, que le *chamæceraſus* ſoit le même que le *ceraſus Macedonica*; les autres Auteurs n'en décident point: il y a cependant toute apparence que cela ſoit, puiſque Pline lui-même l'appelle ainſi.

CHAMÆCYPARISSOS. Tragus, Ruelle & Dodonée prétendent que le *chamæcypariſſos* de Pline ſoit l'*abrotonum fœmina foliis teretibus*, C. B. Quelques Auteurs penſent auſſi que ce ſoit la *linaria ſcoparia.* Mais comme Pline n'en fait aucune deſcription, on ne peut rien déterminer.

Dalechamp donne le portrait d'une plante qu'il prend pour le *chamæcypariſſus* de Pline; il dit qu'on l'appelle à Rouen grande

(1) Ruel. p. 335.

(2) Plinium bis de una eademque planta tanquam diverſa, nomine diverſo agere conſtat, ſi pro aſperis angulóſis legi liceat, non damnabo eos qui actæam & ebulum eamdem docent plantam. *J. Bod. Not. in Theoph.*

camomille, à laquelle elle ne ressemble nullement, non plus qu'à la santoline.

CHAMÆDAPHNE. Sous ce nom Pline parle d'une plante dont il ne reste point de doute, puisqu'il la nomme encore *vincapervinca*; mais quant à l'autre, qu'il nomme *frutex*, les Auteurs ne sont pas trop d'accord; les uns veulent que ce soit le *laurus alexandrina*, les autres que ce soit la *laureola semper virens flore viridi*, du nombre desquels est Mathiole; ce qui pourroit faire penser que ces derniers ont raison, c'est que Dioscoride attribue à la lauréole les mêmes vertus que Pline à la *chamædaphne* (1). Dalechamp pense que c'est la laureole; cependant le fruit de cette derniere est noir; ce qui ne s'accorde pas avec celui de Pline, qui est rouge, *semen rubens*: d'un autre côté, le *laurus Alexandrina* ne fait pas pour une seule tige, *unico ramulo*, à moins que Pline ne veuille dire *caule non ramoso*; mais Pline pourroit bien avoir confondu l'une & l'autre, ainsi que le pense J. Bodæus.

CHAMÆLEON. Pline met deux especes de *chamæleon*, le blanc, que quelques-uns appellent *ixia*, est sans doute la plante que C. Bauhin nomme *carlina acaulis magno flore*, ou *carlina acaulis gummifera*.

Le noir est le *chamæleon niger umbellatus flore cæruleo hyacinthino*, C. B.

Dalechamp dit (2) que Pline a tort de dire que le *chamæleon* n'a pas les feuilles piquantes, & qu'il a été trompé par un passage de Théophraste mal entendu, où il est dit: Le chardon a cela, que le bouton de sa fleur est poulpu & bon à manger, & ne pique pas, mais croît en long; ce qu'il a de particulier entre toutes les plantes qui ont les feuilles piquantes, contre ce qui est au *chamæleon*; car il a les feuilles sans épines, & fait une

(1) De chamædaphne carthartica, non autem clematide, cujus adstringens facultas dysenterias & diarrhœas cohibet, verum id est. Plinius ignoranter confundit. *Dalech. Not. in Plin. p.* 556.

(2) Dalech. tome 2, p. 335.

une tête (1). Dalechamp penſe qu'il faut lire ainſi : car le *chamæleon*, bien qu'il ait les feuilles piquantes, ne fait cependant point de têtes hériſſées.

Il paroît que Pline a dit, ſans trop de raiſon, que le ſuc de cette plante fait mourir les porcs, puiſqu'au contraire les ſangliers ſont friands de ſa racine, ainſi qu'on le peut voir dans Raius (2).

CHAMÆLEUCE. Il paroît que Pline voudroit parler de deux plantes différentes, ſous ce nom, au chapitre 6 du livre 26. Il le donne à une eſpece de tuſſilage qu'il appelle auſſi *bechion* ; & au chapitre 15 du livre 24, il dit : le *chamæleuce* eſt appellé chez nous *farranum*, *ſive farfugium* ; ce qui paroît faire une autre plante, puiſque Caſtor Durantes appelle *farfugium* le *caltha paluſtris*, C. B., ainſi que Dalechamp. Anguillara (3) nomme auſſi cette derniere plante *chamæleuce*, & aſſure que c'eſt le *chamæleuce* de Pline. Cependant C. Bauhin penſe que c'eſt le *petaſites major & vulgaris*, que Pline nomme auſſi *perſolata*.

J. Bodæus dit que Mathiole (4) & Anguillara ſe trompent : « Uterque errat ; nam tuſſilaginis chamæleuceſque (ſi non eadem » planta) folia ſuperiùs quidem virent, inferiùs verò tenui can- » didaque lanugine incaneſcunt ; calthæ verò hujus neutra albeſ- » cunt parte, nec forma eorum ſatis reſpondet. *J. Bod. idem.* ».

Le même Bodæus (5) prétend que le *chamæleuce* & le *bechion* ſont une même plante.

CHAMÆMALUM. Pline décrit trois eſpeces de cette plante,

---

(1) Vitioſus codex, qualis ad nos pervenit, fefellit Plinium. Chamæleon quidem niger, ut alii cardui, ſpinoſis foliis eſt, verum aliorum modo ἀκάνον, id eſt ſpinoſum, capitulum non habet, ſed florem in umbella, quod ei peculiare eſt. *Dalech. Not. in Plin. J. Bod. Not. in Theoph.*

(2) Raius, tome 1, p. 288.

(3) Mathiolus caltham tuſſilaginem alteram vocat ; Anguillara chamæleucen Plinii eſſe affirmat. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 822.

(4) Diverſam à bechio plantam deſcribere videtur (Plinius), bechii enim nomen tacet, in cap. 15, l. 24, cum eadem omnino planta ſit. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 877.

(5) Caltham paluſtrem non eſſe tuſſilaginis genus, ſeu chamæleucem Plinii probatur ; quod folia non habeat albida inſtar albæ populi. *Idem.*

qu'il distingue seulement par les fleurs, *candidis, aut melinis aut purpureis.* Il est difficile de dire au juste quelles sonr celles dont Pline veut parler. Le *chamæmelum nobile, sive leucanthemum odoratius*, paroît êrre celle que Pline dit avoir la fleur blanche, *candidis.* Le *chamæmelum luteum capitulo aphyllo*, celle à fleurs jaunes, *melinis.* Quant à celle qui a les fleurs pourpres, *purpureis*, comme il ne se trouve aucune espece de camomille dont les fleurs soient de cette couleur, excepté celle que Dalechamp nomme *anthemis eranthemos*, & que C. Bauhin nomme *adonis flore majore.* Plusieurs Auteurs onr cru que c'étoit la plante nommée *adonis sylvestris flore phœniceo ejusque foliis longioribus*, C. B. Math. (1) & Dalech. Marhiole est de sentiment contraire.

CHAMÆMYRSINE. C'est le *ruscus myrthi folius aculeatus*, que Pline confond avec le *myrtus sylvestris* (2).

CHAMÆPEUCE. Selon Dalechamp, cette plante est la *camphorata minor, camphorata glabra*, C. B. Selon Cordus, c'est le *cistus ledon foliis rorismarini ferrugineis*, C. B.

CHAMÆPYTIS. Cette plante que Pline appelle encore *ajuga* & *thus terræ*, est vraisemblablement la *chamæpytis lutea vulgaris* (3).

(1) Sunt qui putant plantam quam quidam Virgilii adonidem esse censent, purpuream Dioscoridis esse anthemidem, sed revera allucinantur; quod hujusce anthemidis genus, Dioscoride teste, flores proferat in medio aureos, & forinsecus orbiculato ambitu purpureos, ut in Belli quadam videmus, à quibus maximè differunt vulgaris adonidis flores, qui papaverorum sylvestrium flores æmulantur. *Math. Comment. cap.* 137.

(2) Cum sylvestri myrto ruscum qui & oxymyrsine dicitur, inscienter confundit Plinius; è quo nusquam oleum paratur. *Dalech. Not. in Plin. p.* 356.

(3) Confundit Plinius chamæpithyos descriptiones. Alterum genus Dioscorides cubitalibus ramis esse tradit, nec flore pinus quis esse chamæpityn memoriæ prodidit. Dioscorides flore tenui colore albo vel luteo. Chamæpytis prior multis per terram cauliculis quasi repit: folia è singulis geniculis promit oblonga, angusta, in tres particulas fissa: flosculi ex alis foliorum lutei, tota herba non nihil hirsuta, odore resinam piceam refert. Magni nominis Botanicus, ut Plinium excuset, inverso ordine de chamæpythios generibus illum agere scribit, ac primum de majore, deinde de breviore, tum de mare verba facere. Sed confundi à Plinio Historiam chamæpityos, verba incurvæ similis, satis ostendunt. *J. Bod. Not. in Theophr. p.* 826.

Pline en met trois especes qui ne sont pas aisées à déterminer; quelques-uns veulent que le *botrys chamædryoides* de C. B. soit celle que Pline appelle *cubitalibus ramis.* Ce pourroit bien être le *chamæpytis adulterina, sive pseudochamæpytis.* Park.

Pline, qui semble avoir pris de Dioscoride ce qu'il dit de ces plantes, en a renversé tout l'ordre ; car celle qu'il décrit la premiere, est la seconde de Dioscoride, qu'il dit mal-à-propos avoir les fleurs comme le pin ; au lieu que Dioscoride dit simplement être petites, jaunes ou blanches. Dioscoride décrit ainsi la seconde : « Est altera chamæpitys ramis cubitalibus in anchoræ speciem incurvatis, gracilibus : coma supra dictæ similis, flore candido & semine nigro, sed & hæc pinum redolet ». Pline dit, *altera brevior & incurvæ similis* ; au lieu que Dioscoride dit, *major.*

CHAMÆROPS. Dalechamp prétend que cette plante soit le *teucrio affinis chamærops*, C. B.

CHARITOBLEPHARON. C'est, selon Dalechamp, une espece de corail noir.

CHAMÆSYCES. Cette plante est l'*anthyllis valentina Clusii ; anthyllis maritima chamæsycæ similis*, C. B. Raius dit que c'est une espece de tithymale, & il paroît avoir raison ; car, suivant la description de Dioscoride, la *chamæsyces* est remplie de lait, *ramos emittit lactei succi plenos ;* ce qu'on ne trouve pas à l'*anthyllis.*

CHENOMYCHON. Cette plante, selon Ruelle, est une espece de *lunaria.*

CHENOPODA. Selon *Honorius Belli*, c'est le *genista spartium spinosum aphillon alterum, floribus ex cæruleo purpurascentibus* (1) ; ou, selon le même, c'est *asparago acul. affinis triplici semper spina*, C. B.

CHIRONIA. C'est, selon Dalechamp, la *vitis nigra.*

---

(1) Mastichen quæ in chondrilla reperitur, Dioscorides tradit, fabæ magnitudinem, æquare sed non radicem fabæ similem esse. *Dalech. Not. in Plin. p.* 570.

CHONDRILLA. Pline dit que la *chondrilla* (1) a les racines ſemblables à une feve, *fabæ ſimili*, au lieu que Dioſcoride dit cela du maſtic qui ſe trouve à la racine.

J. Bauhin dit (2) que Pline a confondu les deux eſpeces de cette plante. Celle qu'il décrit paroît être la *chondrilla viſcoſa arvenſis, quæ prima Dioſcoridis* (3). Ce qui fait penſer que Pline a confondu ces plantes, c'eſt qu'il accorde à une ſeule ce que Dioſcoride a accordé à deux ſéparément.

CHRYSIPPEA. Quelques Auteurs penſent que cette plante ſoit la *ſcrophularia nodoſa fœtida*, C. B.

CHRYSITIS ou CHRYSOCOME. Selon quelques Auteurs, cette plante eſt l'*elichryſum orientale*, C. B.; &, ſelon d'autres, c'eſt la *linaria folioſo capitulo luteo major*, C. B.

CHRYSOLACHANUM. Cette plante eſt, ſelon Ruelle, le *ſoncho affinis lampſana domeſtica*, C. B.; &, ſelon Dioſcoride, c'eſt l'*atriplex hortenſis*.

CICERCULA. Cette plante, ſelon pluſieurs Auteurs, eſt le *lathyrus ſativus flore fructuque albo*, C. B.; &, ſelon Turnerus, c'eſt le *lathyrus ſylveſtris major* (4), C. B. Pline a mis mal-à-propos cette plante au nombre des pois chiches, trompé apparemment par la reſſemblance des noms : » Plinius hoc inconſi-

---

(1) Plinius oſcitanter confundit duas chondrillæ ſpecies. *Dalech. Not. in Plin. p.* 570.

(2) J. B. tome 2, p. 1019.

(3) Intubi folio Dioſcorides primam dixit chondrillam, circum roſo alteram. Caulis qua magnitudine ſit, non refert : ſed prioris ſimilem cichoreo inquit, alterius ſucco plenam. Dioſcorides priorem circa ramulos habere gummi tradit maſtiches ſimilitudine, alterius radicem, epacmon, vegetas, rotundam tenuem inquit. Plinius antiepacmon, vel cyamo legit, vel quod Dioſcorides de gummi magnitudine radici adſcripſit, μεγέθει κυαμιαίαν εἶναι dixit, id eſt fabæ magnitudinem æquare; non ut Plinius, radicem fabæ ſimilem eſſe : nec utramque ſcripſit tuberculum maſticheum habere, ſed tantum priorem : neque palpebrarum pilos inordinatos ambos regere dixit; ſed alterius ſuccum uſum habere ad palpebrarum pilos replicàndos.

(4) Inepte Plinius, deceptus nominis Latini ſimilitudine, cicerculam λατύρους, ciceribus aduumeravit. *Dalec. Not. in Plin.*

» deratè, cicerum tria genera, arietinum, nigrum, hethruriæ » frequentissimum : in quo genere nullum candidum est : orobiæon, columbinum Plinio, malim orobinum aut ervinum, » colore, non magnitudine orobi, sicut urinarum ὀροβοειδῆ ὑπόστασιν » dixit Hippocrates, in cujus specie nullum album est : tertium » ἀνὰ μέσον, colore inter nigrum & orobiæon medio. Præter hæc » omnia est & album dulcissimum, inquit Theoph. ἐπὶ πᾶσι : quæ » voces fefellerunt Plin. putantem significari in omnibus generibus album reperiri, cum significent potius, præter omnia genera memorata, candida inveniri. *Dalech. Not. in Plin. cap.* 12, » *lib.* 18 ».

CICHORIUM. Pline parle de trois especes de chicorée ; l'*erraticum intubum*, est la *cichorium sylvestre, sive officinarum*, C. B. la *sativum*, qu'il nomme *seris*, *chreston* & *pancration*, est l'*intybus sativa latifolia, sive endivia vulgaris*, C. B. ; le *sylvestre, hedipnoida*, est la *cichorium pratense luteum lævius*, C. B.

CYCLAMEN. Pline met trois especes de *cyclamen ;* le premier paroît être le *cyclamen orbiculato folio ;* le second, qu'il dit qu'on nomme aussi *cissanthemos*, est, selon quelques Auteurs, le *cyclaminus cissanthemos Dioscoridis ; bryonia levis, sive nigra racemosa*, C. B. Le troisieme, qu'il surnomme *chamæcissos*, & qui n'a qu'une feuille, paroît être le *gramen Parnassi :* ce qui m'en fait juger, c'est que cette plante n'a qu'une feuille approchant de la feuille du lierre. J. Bauhin (1) le pense de même.

CINNAMOMUM. Tous les Auteurs sont d'accord avec Pline sur la description de la cannelle. Mais Dalechamp lui reproche d'avoir inventé la fable de l'oiseau qui bâtit son nid de petits morceaux de cannelle : cependant ce n'est pas Pline qui a inventé cela, puisqu'Aristote dit (2) la même chose au chapitre 13 du livre 9.

Il lui reproche encore de n'avoir pas suivi le sens d'Hérodote (3),

---

(1) J. B. tome 3, p. 534.

(2) Comment. de P. & J. Contant, p. 166.

(3) Herodoti sensum, quem aucto-

qu'il cite pour Auteur de la fable des oiseaux qui bâtissent leurs nids de cannelle. De même d'avoir ajouté à celle des serpents, de Théophraste (1), que ces serpents étoient ailés, *aligeri*.

Pline se trompe grossiérement quand, disant que la cannelle croît en Ethiopie (2), il dit en même tems que les Ethiopiens l'achetent de leurs voisins. Si elle croît chez eux, ils n'ont donc pas besoin de l'acheter de leurs voisins, & de s'exposer à un voyage aussi long & aussi périlleux qu'il le fait. Comme donc on apporte aujourd'hui, ainsi que par le passé, la cannelle des isles Moluques (3), & que ce sont les Abyssins, peuples de l'Ethiopie, qui font ce commerce qui leur est facile, à cause de la proximité où ils sont de l'Océan, Pline aura été trompé.

Il faut donc entendre par ceux qui l'apportent en Arabie, les Chinois, & non pas les Ethiopiens.

Pline dit que l'on enveloppe les branches de la cannelle avec des peaux de bêtes fraîchement tuées, afin que les vers qui s'y engendrent, rongent tout l'intérieur de ses branches; mais ils ne touchent point à l'écorce, à cause de son amertume. Il n'y a pas la moindre vraisemblance à cela; aussi Dalechamp le traite-t-il de fable. Il se trompe quand il dit que l'écorce est amere. Théophraste dit *odor amarus, id est, ingratus*.

De même que lorsqu'il fait dépendre les différentes couleurs de la cannelle, des différentes parties de l'arbre d'où on la tire (4).

Lorsque Pline, parlant du choix de la cannelle, dit : *Probatur*

---

rem citat, non satis videtur assecurus Plinius. *Daleck. Not. in Plin. p.* 307.

(1) Fabulæ de serpentibus, sed non aligeris meminit Theophrast. *Dalech. Ibid.*

(2) Insulse, Plinius apud Æthiopas nasci tradit, mox subjungens Æthiopas mercari à conterminis. Si enim apud illos nasceretur, ab aliis non emerent. Multo magis etiam oscitat: cum per vasta maria eas merces Æthiopas vehere scribit. Nam si contermini sunt, qui vendunt, navigatione tam longa quorsum opus est? *Dal. Ibid.*

(3) Ut nunc, ita & olim, à Moluccis in superiorem Indam cinnamomum vehebatur, mercimonium id potissimum exercente, quæ ad rubrum mare jacet, Æthiopium gente, quos Abyssinos vocamus, ob commodam Oceani propinquitatem, quæ res fefellit Plinium.

(4) Errat Plinius, quod in diversis arborum partibus hos colores fuisse scribat, à solis contrahuntur calore. *J. Bod. Not. in Theoph.*

recens maximè & quæ ſit odoris molliſſimi, guſtuve quàm maximè ferveſcens potius, &c., il faut entendre la *caſſia lignea*, ainſi que le penſe J. Bodæus (1). Ce même Auteur dit qu'il n'eſt pas vraiſemblable que l'on puiſſe falſifier la cannelle (2), ainſi que Pline l'enſeigne au chapitre 20 du livre 12.

CYNOCEPHALIA. Cette plante, que Pline nomme encore *oſyrites*, eſt, ſelon Lug. Hiſt., l'*antirrhinum majus rotundiore folio*, C. B.; &, ſelon pluſieurs autres, une eſpece de linaire. *Voyez* ANTIRRHINUM & AGLAOPHOTIS.

CYNOGLOSSUM. Pline décrit deux eſpeces de cynogloſſe; le premier eſt, en apparence, le *cynogloſſum majus vulgare;* le ſecond eſt, ſelon quelques Auteurs, le *cynogloſſum medium, cynogloſſo ſimilis planta Plinii.* Il attribue à cette plante les vertus que Dioſcoride attribue au plantain, lorſqu'il dit: *Radicem ejus potam ex aqua ad tertianas prodeſſe, quæ quatuor ad quartanas* (3).

CYNOIDES. C'eſt le *pſyllium majus ſupinum*, C. B. Dalechamp dit qu'il y a un paſſage dans Pline où il n'y a pas de ſens; c'eſt celui-ci: *Ad cætera illinitur, &c.*, & qu'il faut le corriger ainſi: *Ad cætera illinitur. Acetabuli menſura in ſextario aquæ denſat ſe ac contrahit.* D'autres diſent qu'il faudroit encore ajouter *maceratum.*

CYNOMORION. C'eſt l'*orobanche major garyophillum olens*, C. B.

CYNOPS. C'eſt le *pſyllium majus erectum.*

CYNORRHODON. Pline, ſous ce nom, paroît décrire deux plantes, l'une le roſier ſauvage, & l'autre une eſpece de lis, que Ruelle appelle *lilium in Italia naſcens*, qui eſt peut-être le *li-*

(1) De caſſia lignea Plinium loqui puto. *J. Bod. Ibid.*

(2) Quod non ſit veriſimile, ineptum enim eſt corticem craſſum ſurculis tenuiſſimis adulterari poſſe. *Idem.*

(3) Solet alioquin, vel non ſatis attendere ad Liberti verba, vel vocum vicinitate decipi Plinius, poſteriora enim hæc ex Dioſcoride tranſcripſit; qui hæc non de cynogloſſo, ſed arnogloſſo recenſet. *J. Bod. Not. in Theop.*

lium purpuro croceum majus, C. B., qui, ſelon Mathiole, croît en Italie.

Quant au roſier ſauvage, c'eſt la *roſa ſylveſtris vulgaris flore odorato incarnato*, C. B.

CYNOSBATON. Les Auteurs ne ſont point trop d'accord pour décider quel eſt le *cynosbaton* de Pline. Quelques-uns, comme Cordus, Lugd. Hiſt., veulent que ce ſoit la *roſa ſylveſtris flore odorato incarnato*, la *cuna*, la *roſa ſylveſtris*, *foliis odoratis*. Ruelle veut que ce ſoit le *rubus canis;* mais le *rubus canis* eſt encore, ſelon Turnerus, la *roſa ſylveſtris foliis odoratis*. Il y a cependant plus d'apparence que ce ſoit une eſpece de *rubus*, attendu que Pline dit *fert uvam nigram*. Sur la différence de roſiers & des ronces, voyez les Epîtres de Pierre André Mathiole, p. 59 & 60.

Pline appelle encore de ce nom le câprier (1).

Jean Bauhin & Dalechamp diſent que Pline a confondu le *cynosbatos* avec le *chamæbatos*, qui eſt le *rubus repens fructu cæſio* (2).

Dalechamp (3) penſe que pour rectifier le texte Pline, il faudroit tourner ainſi la fin du chapitre 13 du liv. 24, & lire : « Alterum genus rubi eſt, in quo roſa naſcitur. Cynosbaton vocant, alii cynoſpaſton; folium habet veſtigio hominis ſimile. Gignit pilulam caſtaneæ (ejus echino) ſimilem, præcipuo remedio calculoſis ».

CYNOSORCHIS. Pline a confondu le *cynoſorchis* avec le *ſatyrion*, ainſi que le dit Dalechamp (4).

CYPERUS ou CYPIRUS. Pline ſemble mettre de la diffé-

(1) Idem nomen, ut Plinius innuere videtur, capparis obtinuit.

(2) Plinius, cynosbati Hiſtoriam, cujus fructus ſub ruber eſt, foliumque ἰτεῶδες, miſcet ac confundit cum chamæbato, quod uvam nigram fert ſive morum uvæ ſimile, ejus rubi modo, quem erectum ac procerum ὀρθοφυῆ vocat Theoph. Legendum porro ſic eſt : fert chamœbatos, & uvam nigram in cujus acino.

(3) Dalech. Not. in Plin.

(4) Dalech. tome 2, p. 437.

rence

rence entre *cyperon* & *cyperus*, qui, ſelon Dalechamp, ne font qu'une même choſe (1).

J. Bauhin (2) penſe qu'il a confondu le *cyperus* avec le *gladiolus*.

La plante dont il parle ainſi, eſt *& per ſe Indica herba, &c.* Cette plante, dis-je, eſt, ſelon J. Bauhin (3), une eſpece de *zingiber*, appellé par quelques-uns *cyperus Babylonicus*.

Le *pſeudocyperus*, ſelon quelques Auteurs, eſt le *gramen cyperoides ſpica pendula breviore*; &, ſelon Thalius, c'eſt le *gramen cyperoides miliaceum*, C. B.

CYMINUM. J. Bodæus prétend que Pline a dit de l'*ocimum* ce que Théophraſte a dit du cumin; en conſéquence il penſe qu'il faudroit corriger quelques paſſages du chapitre 7 du liv. 19, où il eſt parlé de ces deux plantes; & qu'au lieu de *ocimo fæcundius*, il faut lire *nihil cumino fæcundius*; enſuite où il y a *& cuminum qui ſerunt*, il faut *& ocimum qui ſerunt, precantur* (4).

CYPROS. C'eſt le *liguſtrum Ægyptiacum latifolium*, C. B., ſuivant le ſentiment de quelques Auteurs.

CIRCÆA. C'eſt la *circæa lutetiana*; *ſolani-folia circæa dicta major*, C. B.

CIRCION. Pline eſt d'accord avec Dioſcoride dans la deſcription de cette plante, excepté qu'il dit que ſes feuilles ſont moindres, & cela parcequ'il a lu *microtera*, & qu'il y a *macrotera* dans le Grec.

CISTUS. Pline, trompé par la reſſemblance des noms de *ciſtus* & de *ciſſus*, qui eſt le lierre, a confondu ces deux choſes, ainſi qu'on le peut voir dans la deſcription qu'il en fait (5); mais

(1) Ineptiſſime Plinius cypirum à cypero diſtinguit. *Dalec. Not. in Plin.* p. 550.

(2) J. B. tome 2, p. 499.

(3) Idem, p. 500.

(4) Ego verear vocum vicinitate, Plinium deceptum, ipſumque non ſatis ad verba liberti attendiſſe, qui cum cyminon legeret Plinius ocymon intellexit. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(5) Dalech. tome 1, p. 187. J. B. tome 2, p. 11.

il paroît avoir été trompé par le texte de Théophraste (1), qui est corrompu, & où il est dit : » On rapporte deux especes de *cistus*, le mâle & la femelle : or celui-ci a les feuilles plus grandes, plus âpres & plus grosses, la fleur tirant sur le pourpre, l'un & l'autre semblable aux roses sauvages (2).

CYTISUS. Dans la description du cytise, Pline a mal traduit; au lieu de dire *seritur cum hordeo, aut vere semine, ramo pomum*, il devoit dire *ut porrum* (3).

Cependant J. B. paroît s'être trompé lui-même; car il y a dans Pline *ut porrum*.

CLYMENOS. Les Auteurs sont encore partagés sur cette plante, pour décider quelle est celle dont Pline parle ; il y en a qui pensent que c'est la *scrophularia aquatica* (4); d'autres l'*androsæmum*; d'autres le *scorpioides*. Ruelle pense que c'est le *peryclimon*. Mais Anguillara & Camerarius pensent que c'est l'*androsæmum*.

COCCOGNIDIUM. Fragosus prétend que le *coccognidium* est une espece de grains qui naissent aux racines de certaines petites plantes semblables à la pimpinelle, qui croissent au Pérou. Lonicerus, l'Ecluse & Dalechamp, disent que c'est le fruit de la *thymelæa foliis lini*, C. B. Pline, parlant des vertus de ce fruit, dit *sistit alvum*; en quoi il se trompe fort, puisqu'il a une vertu toute opposée : c'est pourquoi il faut lire *ciet* au lieu de *sistit* (5).

CODIAMINON. C'est, selon Gesner, le *narcissus sylvestris pallidus calice luteo*; il est en cela suivi de quelques Auteurs.

---

(1) Cisson cum cisto hic Plinius confundit, ut & in aliis quibusdam locis : itaque sic castigandus hic locus ex Theophrasto & Dioscoride. Utuntur & ferulis & ferulagine, & cisti flore purpureo. Nam est in alio genere candicans. Utrique tamen earum sylvestribus rosis similis. *Dal. Not. in Plin. p.* 541.

(2) Oblivio fecitat hoc Plinius. Nullam enim hypocistidis prorsus mentionem fecit in hederarum historia & descriptione. *Dalec. Not. in Plin. p.* 608.

(3) J. B. tome 1, p. 366, part. 2.

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 385.

(5) Plinius hic fœde lapsus est. Lego cier. Imò verò ducit copiose bilemque pituitam, & aquas detrahit. *Dalech. Not. in Plin.*

COGGIGRIA. Selon plusieurs Auteurs, c'est le *cotinus*.

COMAGENE. Quelques Auteurs pensent que c'est le *nardus Syriaca*, & d'autres le *comacon* de Théophraste.

COMBRETUM. C'est le *gramen hirsutum capitulo globoso*, C. B, selon Anguillata.

CONDURDUM. C'est, selon quelques Auteurs, la *valeriana rubra*, C. B.; &, selon quelques autres, le *lychnis segetum rubra foliis perfoliata*.

CONSILIGO. C'est l'*helleborus niger hortensis flore viridi*, C. B., selon quelques Auteurs; &, selon d'autres, c'est l'*helleborus niger tenuifolius buphthalmi flore*, C. B., ou l'*helleborus albus flore subviridi*.

CONYSA. Pline a encore confondu cette plante avec l'origan (1) & la *cunila*, plantes d'une nature bien différente, ainsi que l'ont remarqué J. Bauhin & J. Bodæus (2). Il dit au chapitre 10 du livre 21, que la racine de la *conyza* mâle est appellée *libanotis*; ce qui est faux, *falsum id, nec à veteribus proditum*. Dalech. Not. in Plin. p. 541.

CORCHORUS. C'est, selon plusieurs, l'*anagallis phœniceo flore*, C. B. Selon Dalechamp, c'est l'*hieracium murorum folio pilosissimo, pulmonaria Gallorum*, C. B.; &, selon C. Bauhin, c'est *olus judaicum* d'Avicenne. Il y auroit cependant plus d'apparence que ce fût l'*anagallis*, puisque Pline lui donne ce nom dans un autre endroit, & dont il fait deux especes; mais l'*anagallis* n'a pas les feuilles comme le mûrier: & Dalechamp, dans ses Notes, dit que cette plante est différente de l'*anagallis* que Pline nomme aussi *corchorus*.

J. Bauhin (3) trouve que Pline a tort de dire que le *corchorus*

---

(1) Confundit Plinius cum origano & cunila conysam, diversas natura, plantas. *J. B. tome 2, p.* 1053.

(2) Turpiter cum origano, thymbraque quæ cunila dicta, confundit conysam Plinius. *J. Bod. Not. in Th. p.* 579.

(3) J. B. tome 2, p. 982.

a les feuilles roulées & entortillées comme le mûrier, puisque Théophraste dit qu'il les a comme celles du basilic (1).

Quelques Auteurs pensent que c'est la *melochia* de Prosp. Alpin; mais cette plante est encore l'*olus judaicum* d'Avicenne.

J. Bodæus croit que Pline ne décrit qu'une même plante, quoiqu'il semble en parler diversement dans deux chapitres différents; mais il ne décide point quelle est cette plante. Je serois plus volontiers du sentiment de Dalechamp; car il n'y a pas d'apparence qu'on ait jamais mangé l'*anagallis*, au lieu que l'*hyeracium*, qui a beaucoup d'affinité avec les laitues, pourroit bien être dans ce cas.

CORIANDRUM. Pline, parlant des vertus de la coriandre, dit mal-à-propos qu'elle a la vertu de refroidir, puisque, selon Galien, elle en a une toute opposée, ou du moins il en doute. *J. B.* (2).

C'est aussi mal-à-propos qu'il dit que cette plante ne croît pas sans être cultivée, puisque, selon Dalechamp, elle croît naturellement en Espagne, & que les Italiens même conviennent qu'elle croît en Toscane dans les prés & dans les lieux incultes (3).

COTONEUS MALUS. J. Bauhin (4) & Dalechamp disent qu'il y a une faute dans Pline à l'endroit où il dit: *Est & Neapolitanis suus honos, minora ex eodem genere.* Il faut qu'il y ait *majora.*

CRACCA. C'est la *vicia semine rotundo nigro*, C. B.

CRATÆOGONUM. Lacuna pense que cette plante est la

(1) Credo quod Plinius de corchoro, anagallide, & Alexandrino bis, tanquam de diversis egerit plantis; cui nihil familiare, quam de una eademque planta ex diversis scriptoribus, quandoque nomine diverso, quandoque eodem, tanquam de diversa agere planta. *Joan. Bod. Not. in Theop. p.* 817.

(2) Dalech. tome 1, p. 633.
J. B. tome 3, part. 2, p. 87.

(3) Nuper tamen sylvestre repertum in Hispania. Dalech. Not. in Plin. Falsum hoc esse notant Itali, qui in Hetruria passim in pratis & campestribus sua sponte provenire scribunt. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 747.

(4) J. B. tome 1, part. 1, p. 25.

perficaria mitis maculofa & non maculofa, C. B. Anguillara, que c'eft la *perficaria urens, feu hydropiper.* D'autres (1), que c'eft le *caryophyllus arvenfis glaber flore majore ;* & d'autres, l'*euphrafia pratenfis rubra.*

Je croirois plus volontiers que ce feroit la *perficaria urens*, parceque Pline dit : *Spicata, radice geniculata, & guftu vehementer afpero ;* ce qui convient fort à la perficaire. Joint à ce qu'il dit qu'il y en a une autre efpece nommée *thelygonon*, qui differe de la premiere par fon goût qui eft doux. Cependant quelques Auteurs veulent que la premiere efpece foit le *melampyrum* de Diofcoride, qui eft le *myagron*, ou le *melampyrum purpurafcente coma*, C. B. ; & la feconde, la *perficaria.*

Il paroît que Pline a fait plufieurs fautes dans la defcription du *crataogonum* (2), qu'il a confondu avec le *cratægus* de Théophrafte, & l'*aquifolia ;* car après avoir décrit le *cratægonon*, il ajoute ces mots, *Theophraftus arboris genus, &c.*, par où il eft aifé de voir qu'il ne fait qu'une même chofe de ces deux plantes, c'eft-à-dire du *cratægonon* de Diofcoride, qui eft une plante, & du *cratægus* de Théophrafte, qui eft un arbre. Il fait encore une faute au chapitre 10, livre 26, où il décrit le *fatyrion*, & dit que la femence du *cratægon* & du *theligonum* reffemble à des tefticules; ce qui eft faux : il femble même donner les noms de *cratægis* & *theligonon* au *fatyrion.* Mais la plus grande faute eft lorfqu'il dit que le *cratægus* eft un arbre que les Italiens nomment *aquifolia.*

Selon Dalechamp, il y a un paffage à corriger au chapitre 10 du livre 26, lettre L. Il faut, fuivant cet Auteur, lire ainfi : « Sic » & cratægonon cognominantes quod diftinguitur internodiis » numerofiore frutice, femine acri, radice inutili, & arrhego- » num, cujus femen, &c. (3). Sic reftituendus hic locus folo

(1) Cratægus arbor, quam Plinius turpiter cum cratægono herba, & aquifolia confundit. *J. Bod.*

(2) Multa Plinii errata hic animadvertere licet. Cratægonon, herbam Diofcor. eamdem facit cum cratægo vel cratægone, Theop. quæ arbor eft, ac veluti fylveftris quædam mefpilus. *J. Bod.*

(3) Fallitur Plinius. Aquifolia lati-

» tranſpoſitu periodorum corruptiſſimus. *Dalec. Not. in Plin.* » *p.* 652 ».

CREPIS. Dalechamp prétend que la *crepis* eſt une eſpece de *chondrylla*, que J. Bauhin appelle *chondryllis affinis laciniata quædam an trinciatella* (1), & C. Bauhin, *ſonchus lævis anguſtifolius.*

CROCODILION. Il eſt encore bien difficile de déterminer cette plante; les Auteurs ſont ſi partagés, qu'on ne peut trop ſe fixer bien juſte. On trouve chez J. Bauhin (2) un détail des plantes à qui on a donné ce nom. Cependant Dalechamp penſe que c'eſt la *carlina caulefcens*, *magno flore.*

CROTON. Dalechamp prétend que cette plante ſoit le *ricinus*, qui eſt encore appellée *cicis* par Pline. Anguillara appelle *croton Nicandri*, le *polygonum bacciferum maritimum minus*, C. B. J. Bodæus eſt du ſentiment de Dalechamp, & dit que c'eſt le *ricinus.*

CUCUBALUS. Cette plante eſt, ſelon Dalechamp, l'*alſine ſcandens baccifera*, C. B.

CUCUMER. J. Bauhin (3) penſe que Pline a confondu le *cucumer* avec le *ſicyon* de Théophraſte, qui eſt une eſpece de melon. J. Scaliger penſe de même; & il eſt aiſé de le voir, lorſque Pline dit : *Cucumeres ubi magnitudine exceſſere, pepones appellantur* (4); ce qui eſt encore une faute; car la grandeur ou

norum, Græcorum agria eſt : cratægus verò Theoph. quem inepte cratæogonon ſive cratæogon vocat, herbariorum noſtris ſæculi, torminalis ſorbus. *Dalech. Not. in Plin.*

(1) Sed nec cratægin, nec cratægonum nec cratægum ab ullo mortalium ſatyrion vocatum fuit. Nec illud verum quod tradit; ſemen cratægoni ait thelygoni teſtium eſſe ſimile. Illud omnium peſſime quod tradit, cratægon, arborem ab Italis aquifoliam vocari. *Idem.*

(2) J. B. tome 3, p. 69.

(3) J. B. tome 2, p. 246.

(4) Magnitudo non variat genus. Nullum enim accidens mutat ſubſtantiam. Oſtendimus ejuſdem Plinii negligentiam qui genera cum ſtatuat tria cucumerum nomina apponit ſola. Nihil præterea docet quare dedit occaſionem doctioribus ſuſpicandi, an melonum genera cucumeribus attribuerit. Melonis enim nuſquam mentio, peponis autem ſub cucumere præterea errandi cauſam aliis, qui

la grosseur d'une chose n'en change pas le genre : de plus, il ne fait mention nulle part du melon ; mais il parle du *pepo*, sous le nom de *cucumer.*

CUCUMER SYLVESTRIS. Pline, parlant de l'*elaterium*, dit mal-à-propos qu'il se fait du suc exprimé de la graine (1), puisque c'est du suc du fruit, *è fructu*, comme l'a observé Dalechamp. καρπον *Plinius semen intempestive reddit* (2).

CULIX ou CULEX. Ruelle pense que c'est une espece de *conyza.*

DAMASONIUM. Les Auteurs sont si partagés sur cette plante, qu'il n'est pas aisé de dire positivement quelle elle est ; le nombre des plantes à qui ils ont donné ce nom est fort grand, ainsi qu'on peut le voir dans J. Bauhin, tome 2, p. 1064.

DAPHNOIDES. Il paroît que c'est la *laureola semper virens flore viridi quibusdam laureola mas*, C. B. Quelques Auteurs veulent que ce soit la *laureola fœmina.*

DAUCUS. J. Bodæus prétend que Pline a confondu le *daucus achaicus* (3) de Théophraste avec celui de Dioscoride.

DICTAMNUS. Il faut que Pline n'ait jamais vu le dictamne, ou du moins qu'il ne l'ait jamais vu en fleur, pour dire qu'il ne porte ni tige, ni fleur, ni semence, puisqu'il porte toutes ces choses. Théophraste & Virgile le disent (4) ; mais sans doute que

---

anguriam, quæ albarheca dicitur ab Arabia, pro cucumere agnoverit. *Joan. Scalig. Not. in Theoph.*

(1) J. B. tome 2, p. 249.

(2) Plinius cucumeris nomine nostros melopepones, vulgo melons, cucumeres concombres angurias complectitur, & de iis diversa tradit cuique suo generi tribuenda. *Dalech. Not. in Plin. p.* 491. *Lett. B.*

(3) Confundit Plinius achaicum Theophras. & crericum Dioscoridis. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1121.

Prioris semen milio simile ait Plinius. Et hoc unde habeat nescio. *Joan. Bod. p.* 1121.

Dicit Plinius, dauci radicem, quæ est foliis coriandri, lignosam & cum aruerit supervacuam esse : quod unde hauserit Plinius, ignoro. *Id. p.* 1122.

(4) Hic Venus indigno nati concussa dolore,
Dictamnum genitrix Cretæa carpit ab Ida,
Puberibus caulem foliis, & flore comantem
Purpureo, non illa feris incognita capris
Gramina, cum tergo volucres hæsere sagittæ.
Virg. Æneid. l. 12.

Pline aura suivi la description de Dioscoride : & c'est ce qui l'a trompé. Il est cependant opposé à Dioscoride, en ce qu'il dit que ce sont les biches qui ont découvert la vertu de cette plante ; car Dioscoride dit que ce sont les chevres : Théophraste & Virgile le disent de même.

Quant aux especes de faux dictamne, comme Pline a tout pris ce qu'il en dit de Théophraste, il y a apparence que la premiere espece est le *pseudodictamnus acetabulis Moluccæ, sive dictamnus secundus Theophrasti.* La seconde est, peut-être le *pseudodictamnus vertecillatus inodorus*, C. B.

DIPSACUS. Dalechamp & J. Bodæus disent que c'est mal-à-propos que Pline dit que l'eau qui est dans les especes de vases formés par les feuilles qui embrassent la tige, est salée (*ros salsus*) ; ce qui est faux : Dioscoride ne dit point cela (1). Il dit encore que cette plante croît dans l'eau, *in flumine* (2) ; ce qui est faux.

DODECATHEOS. Selon Gesner & Camerarius, cette plante est la *sanicula montana flore calcari donato* C. B. *Cucullata Dalec. Pinguicula, vel liparis, Gesn.*

DOLICHOS. Selon C. Bauhin, cette plante est le *smilax hortensis, sive phasiolus major. Dolichos Theophrasti, Anguill. Dolichus, sive phaseolus Dod.*

Il paroît, selon Ruelle (3), que ce sont les semences de cette plante que l'on nomme *dolichos* & *lobos*.

DONAX. C'est l'*arundo sativa*, C. B. *Donax*, Dioscor. & Theoph.

DORYCNION. Quoique les Auteurs aient donné ce nom à

(1) Concavos autem sinus, qua parte bina illa folia ad geniculum copulantur, quibus aquas ex rore & imbribus in se colligunt, unde nomen traxit. *Dioscor. lib.* 3, *cap.* 13.

(2) Falsum hoc, & à nemine proditum. Herba quidem alarum cavo sinu aquam pluviam continet, sed in fluviis minime gignitur. *Dalec. Not. in Plin. p.* 640.

(3) Ruel. p. 520.

plusieurs

pluſieurs plantes de différents genres, il paroît que celle dont Pline parle ſous ce nom, eſt une eſpece de *ſolanum* qui paroît être le *ſolanum furioſum*, ou *manicon* des Anciens. Il dit que cette plante eſt commune, *paſſim naſcente* (1); de quoi Dalechamp le reprend.

DRACO. Il paroît que Pline n'a pas connu ce qu'on appelle ſang-de-dragon; car il paroît le confondre avec le cinnabre, trompé apparemment par le mot de *cinnabaris* que l'on donnoit au ſang-de-dragon.

Ce qui l'a fait tomber dans une autre faute (2), en diſant qu'on contrefaiſoit ou falſifioit avec du ſang de bouc, ou avec des ſorbes écraſées, le cinnabre qui ſe faiſoit du mêlange du ſang d'un dragon & de celui d'un éléphant, lorſque ce dernier, bleſſé par ſon ennemi, l'écraſoit par ſon poids, en tombant ſur lui (3).

DRYOPHANON. Quelques Auteurs penſent que le *dryophanon* de Pline ſoit le *rhus myrtifolia Monſpeliaca*, ou *rhus myrtifolia Belgica an myrtus memoralis Ruellii.* D'autres donnent ce nom à différentes plantes; ſur quoi voyez J. Bauhin (4). Cordus penſe que c'eſt la *draba Dioſcoridis* (5), *umbellata, vel major capitulis donata*, C. B.

DRYOPTERIS. On ne peut guere encore décider quelle eſt la *dryopteris* de Pline; les uns donnent ce nom à une eſpece de fougere, les autres à une autre. La *dryopteris* de Mathiole eſt la *filix non ramoſa dentata*; celle de Tragus eſt la *filix querna*, C. B. &c.

---

(1) Inepte hoc Plinius. Rariſſima planta eſt, & hoc ſæculo nulli cognita. *Dalech. Not. in Plin. p.* 557.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 403.

(3) Plinius, qui cinnabarin Indicam ſanguinem ſeu ſaniem eſſe draconis eliſi elephantorum morientium pondere, permixto animalis utriuſque ſanguine tradit, mercatorum fabulis deceptus ita credidiſſe videtur. *J. B. Rai. tom* 2, *p.* 1599.

(4) J. B. tome 2, p. 924.

(5) Dryophanon cordus eſſe putat Creticum Thalſpi, quod pro draba Dioſcoridis quidam monſtrant; alii filicem floreſcentem. *Dalech. Not. in Plin. p.* 669.

EBENUS. Quelques Auteurs pensent que c'est la *palma Americana spinosa*.

La seconde espece est apparemment le *cytisus creticus Incanus*, C. B., ou l'*anagyris non fœtida major*, selon quelques Auteurs. Il y a, selon J. Bodæus, un passage à corriger dans Pline, au chap. 4 du livre 12, où il y a *Æthiopiæ forma*, *&c.* Il faut, selon cet Auteur, lire ainsi : » Æthiopiæ forma, ut diximus, nu-» per allata Neroni Principi, raram arborem ebenum, Meroen » usque à Syene fine Imperii per nongenta M passuum, nul-» lamque aliam nisi è palmarum genere esse docuit. Ideo for-» tassis in tributis auctoritate res tertia fuerit ebenus. *J. Bod.* » *Not. in Theoph. p.* 358 ».

ELAPHOBOSCON. C'est le *pastinaca sativa latifolia*, C. B., ou le *sylvestris latifol.*

ELATINE. Il y a encore un grand nombre de plantes qui portent ce nom; mais, suivant le sentiment de plusieurs Auteurs, c'est l'*elatine folio subrotundo*, C. B. *Linaria elatine dicta*, *folio subrotundo*, Raii.

ELEOSELINUM. Cette plante est l'*apium palustre*. Pline, dans la description qu'il en fait, a été trompé par la ressemblance de deux mots Grecs, & a pris *monophillon* pour *manophillon* (1) ; ce qui lui a fait dire, mal-à-propos, qu'elle n'avoit qu'une feuille, *uno folio*.

ENNEAPHYLLON. C'est l'*elleborus niger fœtidus*, C. B. selon quelques Auteurs ; & l'*elleborus niger hortensis flore viridi*, selon d'autres (2).

---

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 100.

(2) Quidam genus batrachii esse volunt, quod folia fert rumici fere similia, & à quibusdam hydropiper vocatur : alii dentellariam Monspessulanorum esse putant : alii pseudo helleborum herbariorum ubique in saxosis nascens, quod quidem consiliginem, allobroges vocant massitre enneaphyllum dictum quoniam, cauliculi summi in novem folia dispescuntur : alii elleborum adulterinum in hortis nascens, quod novembri florem herbaceum mittit, & folia in novem lacinias divisa. *Dalech. Not. in Plin. p.* 669.

EPHEMERUM. C'eſt, ſelon toute apparence, l'*ephemeron quod aliqui ſylveſtrem irin appellant*, C. B. Quelques Auteurs prétendent que le vrai *ephemerum* de Pline ſoit le *polygonatum anguſtifolium non ramoſum*, C. B.

EPIMEDIUM. Les Auteurs ne conviennent point quelle eſt la plante dont Pline parle ſous ce nom ; mais ſi c'eſt celle qui eſt aujourd'hui connue ſous ce même nom, comme il y a toute apparence (& c'eſt le ſentiment de Dodonée, Pena & Lobel), Pline a tort de dire qu'elle ne porte ni fleur ni ſemence.

ERINEOS. Selon Fabius Colomne, c'eſt le *rapunculo affinis*, J. B., & encore le *rapunculus minor foliis inciſis*, C. B.

Selon C. Bauhin, c'eſt *erini, ſeu ocimi aquatici nomine à Mathiolo hieracium ſabaudum latifolium Guilandini.*

Dalechamp fait la deſcription de cette plante d'après Dioſcoride, ſous le nom de baſilic d'eau, *ocimum aquaticum.* Cette deſcription eſt aſſez ſemblable à celle de Pline. Il en donne auſſi une figure; mais il n'eſt pas aiſé de dire au vrai quelle eſt cette plante. Cette figure eſt la même que celle de Mathiole.

ERYNGIUM. Dalechamp dit (1) que Pline a fait une faute parlant de l'*eryngium*, lorſqu'il dit, qu'il y en a qui ſont ſeulement garnis d'épines à la cime ; au lieu qu'il devoit dire, qui jettent ſeulement leurs branches par la cime, comme l'*eryngium.*

J. Bauhin dit (2) que Pline a tort de dire que l'*eryngium marinum* a les feuilles comme l'*apium*, puiſque cela eſt faux, ou bien que les exemplaires ſont corrompus, ou qu'on a lu *ſelinon* pour *ſcolymon.*

Il ſe contredit lui-même ; car tantôt il dit : *Quædam cacumine tantùm ſpinoſa ſunt, ut eryngium ;* & tantôt : *Quædam ſpinoſa foliata ſunt, ut carduus, eryngium, &c.*

ERIOPHORON. C'eſt le *bulbus eriophorus peruanus*, C. B. & J. B.

---

(1) Dalech. tome 2, p. 339.

(2) J. B. tome 3, part. 1, p. 87.

ERIPHIA. Ruellius pense que cette plante est une espece de *ranunculus*. Les autres Auteurs ne font aucune mention de cette plante.

ERYSIMUM. J. Bauhin dit (1) que Pline a confondu cette plante avec le *sesamum*. Voyez IRIO.

ERISITHALES. C'est le *carduus pratensis foliis tenuibus laciniatis*, C. B. *Acanthus sylvestris*, Dalec.

ERVILIA. Il faut qu'il y ait une faute d'impression dans Pline; car il y a *erviala* au lieu d'*ervilia*.

Cette plante est, selon quelques Auteurs, le *pisum arvense*, C. B.

Cæsalpin nomme *ervilium* le *lathyrus latifolius*, C. B.

Parkenson, *ochrus, sive ervilia flore & fructu albo, ochrus folio integro capreolos emittente*, C. B.

ESCULUS. C'est le *quercus parva, sive phagus Græcorum*, C. B.

Pline nomme mal-à-propos cet arbre *fagus*; ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'est la ressemblance de deux mots, *phagos* & *phagein* (2).

EUTHERISTON, ou plutôt ENTHERISTRUM. C'est, selon Dalechamp, le *xylobalsamum*.

FABA GRÆCA. C'est le *lotus Africana latifolia*, C. B.

FAR. C'est, selon quelques Auteurs, le *triticum rufum grano maximo*; &, selon d'autres, la *zea dicoccos vel major*, C. B.

FARRAGO. C'est le *secale Hibernum, vel majus*, C. B.

FEMUR BUBULUM. *Oportuit hanc herbam dictam fuisse* βούμηρον, *eam sic dictam puto, quod fracta boum femora, & crura solidet efficaciùs; quidam cardiacam esse volunt.* Dalec. Not. in Plin. p. *669*.

FERULA. Pline parle de deux especes de férule; la premiere

(1) J. B. tome 2, p. 863.

(2) J. B. tome 1, part. 2, p. 74.

est la *ferula fœmina* (1), C. B. *Libanotis prima*, Diosc. La seconde, qu'il appelle *narthecia*, est la *ferulago latiore folio*, C. B.

C'est fort mal-à-propos que Pline place la férule dans le genre des arbres, puisque ce n'est qu'une plante dont les tiges meurent tous les ans.

FICUS. Le *ficus Ægyptia* de Pline (2) est le *ficus folio mori fructum in caudice ferens*, C. B. *Sycomorus Mathioli.*

Le *cypria* est le *ficus folio sycomori fructum non in caudice gerens*, C. B.

L'*Indica*, c'est le *ficus Indica foliis mali cotonei similibus fructu ficubus simili in Goa.*

Pline, ainsi que la plus grande partie des Auteurs (3), prétend que le figuier ne fleurit point; cependant les Auteurs modernes, après Cordus, ont trouvé les fleurs qui sont contenues dans le fruit même.

Parlant de la vertu des figues, il se contredit lui-même; il dit d'abord que les figues, mangées dans leur maturité, font uriner & lâchent le ventre, *matura urinam cient; alvum solvunt*: ensuite il dit tout le contraire: *Alvum sistunt manducata. Secum pugnat Plinius*, dit Dalechamp, *paulo ante alvum mollire dixit.* Dalech. Not. in Plin. lib. 23, cap. 7, lett. H.

FILIX. Pline dit que les fougeres ne portent ni fleur ni semence; en quoi il se trompe, puisqu'elles portent l'un & l'autre.

---

(1) Inepte Plinius arborum generi adscribit ferulam, cum omnis arbor caulem ferat perpetuum, nulla annuum. *J. B. Not. in Theoph.*

(2) Cum ad mediam magnitudinem pervenerint (fructus), intra se flores concipiunt, figura confertis staminibus similes, colore incandido purpurascentes è carne exeuntes, & ad mediam fructus cavitatem, se dirigentes. *Rai. tom. 2, p. 1432.*

(3) Veterem & antiquam opinionem esse non florere ficum ex Theop. constat, recentiores hanc sententiam probant. Hæreo tamen an omni ex parte sit vera; nam intra grossorum rudimenta, flores concipit, figura confertis staminibus similes, colore è candido purpurascentes, undique è carne exeuntes, atque ad mediam fructus cavitatem se dirigentes, singulis exigua succedunt semina, colore luteo quodam modo, leviter compressa. *Joa. Bod. Not. in Theoph. p. 133.*

FRAXINUS. Pline, parlant de cet arbre, dit : « Tanta est vis » ut ne matutinas quidem occidentesve umbras quum sint lon- » gissimæ, serpens ejus arboris attingat, adeo eam procul fugit. » Experti prodimus, si fronde ea gyro claudatur ignis & serpens » in ignem potius quàm in fraxinum fugere serpentem » ; ce qui paroît être une fable (1).

FUCUS. Pline varie dans la distinction des especes de *fucus* marin.

Il est évident qu'il a pris le mot d'*alga* pour le *phicos thalassion*, quoiqu'il dise dans un autre passage qu'il n'a point d'autre nom en aucune langue ; il l'appelle tantôt herbe, tantôt arbrisseau, joint à ce qu'il ne met point de différence entre le *bryon*, qui est la mousse, & le *fucus* marin (2).

Il s'est encore trompé quand il a dit que le *fucus zoster* & le chevelu croissent au printems, & meurent en automne (3), vu que Théophraste dit que le chevelu commence à croître à la fin du printems, & meurt en hiver.

Pline dit qu'il y a trois especes de *fucus ;* l'un est le *fucus marinus lactucæ folio*, C. B.; *bryon lactucæ foliis*, Lobel. Celui qu'il surnomme *zoster*, est le *fucus longo angusto crassoque folio*, C. B. Le troisieme paroît être le *fucus folliculaceus fæniculi folio longiore*, C. B.

GABALIUM. Quelques Auteurs pensent que c'est le camphre; & d'autres, que c'est le benjoin (4).

---

(1) Camerarius contrarius se expertum, scribit in serpentibus Germanicis : & D. Charas, in Observ. & experim de viperis, non ita pridem Gallice editis asserit se facto circulo è foliis fraxini, qui habuerat circa tres pedes diametri viperam vivam in eum immisisse, quæ folia (ut videtur) nihil verita, illico sub iis, sese occultatum ivit. Vel ergo deceptus erat Plinius à magico quodam impostore, vel aliam arborem intelligit. *Rai. tom.* 2, *p.* 1703.

(2) Dalech. tome 2, p. 255 & 256.

(3) Nec capillaceum extremo vere nasci automno interire scribit Theop. sed de eo genere quod ad Herculis nascitur colomnas. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 413.

(4) Gabalium quidam esse conjectantur caphuram; alii vero benjuinum, *Dalech. Not. in Plin. p.* 308.

GALEDRAGON. Cette plante, selon Ruelle & Anguillara, est le *dipsacus sativus*, C. B.

GALEOPSIS. Cette plante est vraisemblablement le *lamium purpureum fœtidum folio subrotundo, sive galeopsis Dioscoridis*, C. B.

GARYOPHYLLON. C'est, selon C. Bauhin, le *caryophyllus aromaticus fructu rotundo.*

GEUM. C'est le *caryophyllata vulgaris*, C. B.

GERANIUM. Pline décrit trois especes de *geranium*; le premier paroît être le *geranium cicutæ folio moschatum*, C. B.

Le second, *malvæ folio rotundo*, C. B.

Le troisieme paroît être le *tuberosum majus*, C. B. *Subrotunda radice*, Diosc.

GLYCYRRHISA. Pline met mal-à-propos la réglisse au nombre des plantes épineuses. Ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'est qu'il a lu ἐχίνυ pour χίνυ, ou bien, comme dit J. Bauhin (1), il faut qu'il n'ait jamais vu les feuilles, ou qu'il ait voulu parler des siliques (2). *Inter spinosas Theophrastus non recenset; huic autem fructus tantùm echinatus est.* Dal. Not. in Plin. p. 546.

GLASTUM. C'est l'*isatis sativa*, que Pline a mal-à-propos confondu avec les laitues (3).

GOSSAMPINUS. Cet arbre paroît être la même chose que le *gossipium arboreum.*

GRAMEN. Les Auteurs sont si partagés & si peu d'accord entre eux sur les différentes dénominations des especes de *gra-*

(1) J. B. t. 2, p. 327, 328 & 329.

(2) Nunquam Plinium vidisse glycirrhisam facile colligi potest, nam interea quæ spinosa ferunt folia recenset. *J. Bod. Not. in Theoph.* p. 1105.

(3) Quoniam Dioscorides glasti sylvestris folia, lactucæ similia esse prodidit, ignoranter Plinius cum lactucis eam plantam confundit: erroremque illum altero cumulat cum post glastum sylvestre, sativum etiam lactucis adjungit. *Dalec. Not. in Plin. p.* 510.

men, qu'il n'eſt pas aiſé de reconnoître toutes celles dont Pline veut parler; cependant le premier paroît être le *gramen caninum arvenſe*, C. B. Le ſecond eſt déſigné, *gramen Parnaſſi*. Des trois autres qu'il nomme *aculeatum*, le premier eſt appellé par Dalechamp *pentadactylon*, *gramen dactylon eſculentum*, C. B., *aculeatum primum*, Thalii. Le ſecond, ſelon Anguillara, eſt une eſpece d'*anthyllis*, que C. Bauhin appelle *anthyllis maritima alſine folia*. Le troiſieme, ſelon le même Anguillara, eſt le *ſempervivum minus vermiculatum acre*, C. B.

Dalechamp prétend (1) que la ſeconde eſpece d'*aculeatum* eſt celui qui croît dans les marais, & qui eſt nommé *gramen paluſtre aculeatum germanicum vel minus*, C. B.

HALUS. Cette plante, que Pline appelle encore *cotonea*, ne ſe trouve dans aucun Auteur ſous l'un & l'autre de ces noms, excepté Ruelle, qui en parle ainſi : » Ceux-là ſe trompent fort » qui penſent que la grande *bellis* ſoit le *halus*, ou *ſymphytum* » *petræum*, puiſque le *halus* eſt une plante qui a beaucoup de » rejettons, les branches foibles ſemblables à l'origan, les ſommités comme le thym ; toute la plante eſt odorante, douce au » goût, & qui excite la ſalive. Il y a entre l'une & l'autre de » ces plantes pluſieurs différences ; premiérement la *bellis* ne ſent » rien, le *halus* eſt odoriférant ; la *bellis* a les fleurs comme l'*anthyllis*, ou la camomille ; le *halus* a les ſommités comme le » thym ; la tige de la *bellis* eſt ſimple, le *halus* a les tiges branchues comme l'origan ».

Il paroît, par cette deſcription, que le *halus* eſt le *ſymphytum petræum foliis thymi*, C. B. *Symphytum petræum Mathioli*. Pline le dit dans un autre endroit, au chapitre 6 du livre 27, avec cette différence qu'il écrit *alus* par un *a* ; au lieu qu'au livre 26, chapitre 7, il l'écrit par une *h*, & l'appelle encore *cotonea*.

---

(1) Dalech. tome 1, p. 875.

HALICACABUM

HALICACABUM. C'eſt le *ſolanum veſicarium*, *Alkekingi*, *Loniceri.* Pline dit que cette plante a été nommée *veſicaria*, parcequ'elle eſt propre aux maladies de la veſſie. Il y a plus d'apparence que c'eſt à cauſe que ſon fruit eſt renfermé dans une eſpece de veſſie (1).

HARUNDO. Pline a mal exprimé un paſſage de Théophraſte, en parlant des roſeaux, en diſant que ceux qui croiſſent aux lieux ſecs ſont meilleurs que les autres (2); au lieu que Théophraſte dit, qu'entre toutes les ſortes de roſeaux, il y a bien de la différence entre les aquatiques & ceux qui croiſſent aux lieux ſecs. Cette faute de Pline vient du mot Grec qu'il a mal traduit, διαφέρειν, qui ſignifie différence ou diverſité, & non pas meilleur ou plus eſtimé.

Parlant des roſeaux propres à faire des fleches, tantôt il dit que les Candiots y ſont plus propres; &, dans un autre paſſage, il dit que ce ſont ceux qui croiſſent en Italie, le long du Rhin, petite riviere qui paſſe auprès de Boulogne.

Il y a une faute dans un autre paſſage où il y a, *valida Laconicis & ab una parte denſiora;* il faut qu'il y ait, *varia Laconicis & ab ima parte denſiora.*

Pline ſe trompe lorſqu'il dit que les Aulétiques ſont troués tout du long, vu qu'il n'y a que les Syringiens qui ſoient dans ce cas (3). Théophraſte, qui a curieuſement examiné la nature des roſeaux, n'attribue rien de ſemblable à ces premiers.

L'eſpece dont il parle ſous le nom d'*elegia*, doit être nommée *epigeios* (4); car il y a ainſi dans Théophraſte, ἐπίγειον, c'eſt-à-dire petit. C'eſt l'*arundo repens vel chamæcalamus*, C. B.

---

(1) Veſicariam φυσαλίδα: potius quoniam inflatæ veſicæ folliculus ſimilis eſt, qui fructum amplectitur. *Dal. Not. in Plin. p.* 557.

(2) Dalech. tome 1, p. 870.

(3) Falſum id eſſe apertiſſime oſtendit Theoph. de orchomenio calamo. Plinius hæc mire perturbat. Lego, calamus vero alius orchomenius totus concavus. *Dalec. Not. in Plin. p* 393.

(4) Quæ de Indica Plinius, de epigeio Theoph. qui maſculam ſolidam eſſe fœminam vero inanem, etiam ſcribit. *Dalech. Not. in Plin. p.* 393.

Le *Cretica* est l'*arundo sativa*, C. B. *Donax Dioscoridis* (1).

Le *Characias* est l'*arundo vulgaris, sive phragmitis*, Dioscor. *Calamos Characias*, Theoph.

Celui d'Italie, qui croît le long du Rhin, est *arundo farcta geniculata, sive sagittalis* (2), C. B.

Le *papyrus* dont Pline parle, est le *papyrus Nilotica, sive Ægyptiaca* (3).

Celui qu'il dit qui croît en Syrie & aux Indes, est sans doute le *calamus* (4) *aromaticus Indicus*, C. B., que Pline a confondu avec les autres, ainsi que l'a observé Dalechamp.

HEDERA. Pline, ainsi que Théophraste, multiplie les especes de lierre, contre le sentiment de presque tous les Auteurs, dont une partie n'en admet que deux, & d'autres trois (5). Du nombre de ceux qui n'en admettent que deux, est Raius, qui parle seulement de l'*hedera communis major*, J. B., *arborea*, C.B., & de l'*hedera Dionysias*, Dalec. C. Bauhin en met quatre especes, qui toutes pourroient bien n'en faire qu'une, sinon qu'on voulût les distinguer par la couleur des baies ; ce qui ne paroît pas suffisant. J. Bauhin (6) pense qu'on doit tout réduire à une espece, selon le sentiment de Tragus, attendu que les feuilles du lierre changent de forme suivant le degré d'âge (7) : c'est ce qui a été observé à l'espece qui, dans Dalechamp, est appellée

---

(1) Syring. Theoph. ita porro vocant, non quod utilis sit fistulis, quemadmodum Plinius exposuit, sed quod fistulosus & inanis sit. *Idem. Ibid.*

(2) Multa Plinius ex Theophrasto male transcripsit. *Idem. p.* 294.

(3) Atramentum Plinius instrumentum vocat. *Idem Ibid.*

(4) Calami genera plurimum inter se discrepantia, Plinius ignoranter miscuit ac confundit. *Dalech. Not. in Plin. p.* 309.

(5) Plinius vocum vicinitate (cissus & cistus) deceptus duo genera hederæ, in tres species dividi scribit, quod valde ineptum est. *J. Bod. Not. in Theoph. p* 275.

(6) J. B. tome 2, p. 110 & 112.

(7) Hederæ folia noviter nata, angulata sunt; adulta sive vetera, rotunda. *J. Bod. Not. in Theoph.*

Dum nova est hedera, angulatiora folia gerit : cum autem ætate provecta fuerit, rotunda. *Theop. l.* 1, *cap.* 16.

Quandiu affixa est, folia fert in plures angulos desinentia, ad summum quinos; cum autem erigitur, folia rotundantur. *J. Bod.*

helix : tant qu'il rampoit par terre, ſes feuilles étoient toujours à trois & cinq angles ; lorſqu'il étoit attaché au mur à une certaine hauteur, il ne conſervoit plus que trois de ces angles : parvenu enfin à l'extrémité du mur, il devenoit branchu, & alors portoit fleur & fruit, & ſes feuilles étoient ſans angles, telles qu'on les voit à l'*hedera arborea*.

Il a déja été dit à l'article du *Ciſtus*, que Pline l'avoit confondu avec le lierre (1).

HEDYPNOIS. C'eſt le *dens leonis vulgaris latiore folio*, C. B. Selon quelques Auteurs, & ſelon d'autres, c'eſt le *cichorium pratenſe luteum lævius*.

HELENIUM. La plante dont Pline parle ſous ce nom, eſt le *ſampſuchus*, *ſive marum*, *maſtichen redolens*, C. B., ſi c'eſt l'*helenium* de Théophraſte, ſuivant le ſentiment d'Anguillara. Quelques Auteurs, au nombre deſquels eſt Dalechamp, prétendent que c'eſt l'*helenium Ægyptium* (2) *Dioſcoridis*, qui eſt une eſpece de *chamæciſtus*, ſelon le même Dalechamp. J. Bauhin penſe que ce même *helenium Ægyptium* de Dioſc. eſt une eſpece de veſce.

HELIANTHE. *Helianthes*, ſelon Dalechamp, c'eſt le *chamæciſtus vulgaris flore luteo*, C. B.

HELIOTROPIUM. Pline décrit deux eſpeces d'*heliotropium*, le grand & le *tricoccum*; mais il paroît qu'il prend le *tricoccum*

---

(1) Plinius turpiter ladani hederæque confundit Hiſtoriam. *J. Bod.*

Turpiſſime lapſus Plinius, quæ de ciſto audienda ſunt, ciſſo id eſt hederæ, tribuit. Nec apud Theoph. nec apud Dioſcor. Ulla hederæ differentia ſtatuitur è ſexu petita.

Hederæ ſumma duo genera Theophraſto ſunt. Altera quæ humi repit, altera quæ in altum tollitur. *Dal. Not. in Plin. p.* 391.

Miramur tot hederæ ſpecies in Græcia inveniri quot recenſet Theophraſtus aut ubi eas viderit, cum in omnibus quas nos luſtravimus regionibus unica tantum hactenus obſervata fuerit. Nam hederam helicen dictam, provolutam & ſterilem, à majore arborea & fertili non aliter differre cum Trago, Cæſalpino, & J Bauhino putamus, quam vel ratione ætatis, vel loci ubi creſcunt : hinc enim ſolum fieri quod aut forma differant aut fructu. *Rai tom.* 2, *p.* 1505.

(2) Helenium Ægyptium ex genere forte viciarum. *J. Bod. tom.* 2, *p.* 314.

pour le grand de Diofcoride (1). Il dit que fa graine reffemble à la queue d'un fcorpion ; il veut fans doute dire que la tige qui porte la graine eft contournée comme la queue d'un fcorpion (2).

Le grand eft *heliotropium majus Diofcor.* C. B.

Le fecond eft le *tricoccum*, C. B., *minus*, Math., que Pline nomme encore *fcorpiuros*.

Cependant Dalechamp, dans fes Notes fur Pline, dit que le premier dont il parle eft la chicorée (3).

HELLEBORINE. Cette plante, que Pline nomme encore *epipactis*, & qu'il appelle tantôt *herba*, & tantôt *frutex* (4), eft, felon quelques Auteurs, *helleborine latifolia montana*, C. B., qui eft le *fatyrium octavum* de Tragus ; ou bien, felon d'autres, c'eft *helleborine flore albo, vel Damafonium montanum latifolium*, C. B.

C'eft mal-à-propos que Pline met cette plante au nombre des arbriffeaux.

HELLEBORUS. Pline parle feulement de deux hellébores, le blanc & le noir ; la plus grande partie des Auteurs penfent que l'hellébore noir dont Pline parle, eft l'*helleborus niger faniculæ folio*, C. B.

HELXINE, ou plutôt IXINE. Cette plante eft, au fentiment d'Anguillara, l'*ixine Theophrafti, carlina acaulos magno flore*, C. B.

HEMEROCALLIS. Selon quelques Auteurs, entre autres J. Bauhin, l'hémérocalle de Pline eft le *lilium floribus reflexis latifolium*, C. B., *hemerocallis*, Diofcor. Pline, qui paroît avoir pris de Diofcoride ce qu'il dit de l'hémérocalle (5), a tort de dire

(1) Dalech. tome 2, p. 237.

(2) J. B. tome 3, part. 2, p. 604.

(3) De cichorei flore, qui etiam folem femper afpicit hoc audiendum. Heliotropii flos, vel candidus eft, vel fubfulvus Diofcoridi. *Dalech. Not. in Plin.*

(4) Ineptiffime Plinius epipactin inter frutices, & arbores reponere ait. *J. B. tom. 3, part. 2, p. 640.*

(5) Male Plinius, pallidum è viridi folium habere tradit, cum fummi viroris folium dixerit Diofcorides. Viride quale eft porraceum. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 546.*

que fes feuilles font d'un verd pâle, puifque Diofcoride dit qu'elles font d'un verd foncé, comme celles du porreau (1). Il fe trompe encore lorfqu'il dit qu'elle a la racine odoranre, *radice odorata* (2). Ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'eft qu'il aura lu εὐώδη au lieu de εὐμέγεθη, *magna*.

HERACLEON SIDERION. C'eft, felon Dalechamp, la *fideritis Heraclea* (3).

HERBA FULVIANA. C'eft, felon quelques-uns, *urtica Græca*; felon d'autres, *faxifragia alba* (4).

HERBA NOCTU LUCENS. Ruelle penfe que cette plante, à qui Pline donne encore plufieurs noms, eft une efpece de *lunaria*. Aucun de ces noms ne fe trouve dans les Auteurs.

HIERACIUM. Pline confond cette plante avec la laitue (5).

HYOSCIAMUS. Pline met quatre efpeces de jufquiame; mais Dalechamp (6) penfe que la feconde & la quatrieme ne font qu'une même chofe.

La premiere eft *hyofciamus vulgaris vel niger*, C. B.

La feconde & quatrieme, *hyofciamus albus major.*

La troifieme eft, en apparence, *hyofciamus albus minor* (7).

HIOSIRIS. C'eft, felon Anguillara, la *jacea laciniata nigra*; C. B.

HYPECOON. C'eft, felon C. Bauhin, *hypocoon, five cuminum fylveftre alterum*, Math.

Selon Mathiole, c'eft *alcea veneta.*

Dalechamp penfe que c'eft le *thalictrum tenuifolium*, *Cordi.*

---

(1) Dalech. Not. in Plin.

(2) J. Bod. Not. in Theoph.

(3) Hæc eft fideritis Heraclea pofterior. Cratevæ, non prior quæ folium quercus habet. *Dalech. Not. in Plin. p.* 625.

(4) Urticam Græcam effe volunt: alii faxifragiam albam. *Dalec. Not. in Plin. p.* 651.

(5) Plinius hieracium cum lactuca ofcitanter confundit, nec alibi ufquam hieracii naturam explicat. *Dalec. Not. in Plin. p.* 510.

(6) Dalech. tome 2, p. 572.

(7) J. B. tome 3, part. 2, p. 626.

Mais le plus grand nombre d'Auteurs eſt pour le *cuminum ſylveſtre.*

HYPERICON. Pline décrit deux eſpeces d'*hypericum ;* l'une qu'il nomme *corion*, qui eſt l'*hypericum vulgare ;* l'autre qu'il nomme *coris*, eſt la *coris lutea*, à laquelle il attribue des feuilles ſemblables au *tamaris ;* au lieu que Dioſcoride dit ſemblables à la bruyere (1).

HYPOCHÆRIS. Selon Dalechamp, c'eſt *chicorium ſylveſtre, ſive officinarum ;* &, ſelon Gerardus, Tabernæmontanus, Parkenſonus, c'eſt *hyeracium minus dentis leonis folio ſub aſpero*, C. B.

HYPOCISTIS. Pline donne encore ici une preuve qu'il a confondu le ciſte avec le lierre, lorſqu'il dit : *Sub his maximè naſcitur hypociſtis, quàm inter hederas diximus.* Cependant il n'en fait aucune mention en cet endroit (2).

HYPPOGLOSSUM. Cette plante, ſelon Dalechamp, eſt celle que C. Bauhin nomme *polygonatum latifolium ramoſum. Laurus Alexandrina*, Math. Parkenſon appelle *hypogloſſum, ſive biſlingua*, le *laurus Alexandrina fructu pediculo inſidente*, C. B. Il y a apparence que c'eſt le *laurus Alexandrina ;* car Pline, dans un autre endroit, lui donne le nom d'*hippoglottion ;* ce qui eſt ſynonyme à *hyppogloſſum.* Cependant, ou Pline ſe trompe, ou c'eſt autre choſe ; car il dit au chapitre 11 du livre 27, qu'elle a les feuilles épineuſes : en ce cas ce pourroit être le *ruſcus.*

HIPPOPHYES & HIPPOPHÆSTON. C'eſt l'*hippophaes* d'Anguillara & de Dodonée ; *ſpina purgatrix*, J. B.

Dalechamp la nomme auſſi *hippophæſton* (3) ; cependant il pa-

---

(1) J. B. tome 3, part. 2, p 381.

(2) Oblivioſe citat hoc Plinius, nullam enim hypociſtidis prorſus mentionem fecit in hederarum hiſtoria & deſcriptione. *Dalech. Not. in Plin.*

(3) Oſcitanter Plinius, hippophaes recenſet inter plantas quæ aliis ſubnixæ vivunt ; nam humilis herba eſt, humi ſtrata ut ſerpillum, non tamen in vicina ſcandens dolichi modo. *Dal. Not in Plin. J. Bod. Not. in Theoph. p. 632.*

roît que l'*hippophæston*, selon Fabius Colomne, est le *carduus stellatus foliis papaveris erratici*, C. B. C'est aussi le sentiment de M. Bernard de Jussieu, *Hist. des Plantes des environs de Paris*, tome 1, p. 21.

Que ce soit l'une ou l'autre de ces plantes qui soit l'*hippophaes*, Pline a tort de dire qu'elle s'attache aux autres plantes comme le lierre; puisque, selon Dalechamp, c'est une plante basse & couchée par terre, comme le serpolet (1).

Mais Dalechamp pourroit bien aussi se tromper, à moins qu'il ne voulût parler de celle qui, dans son Histoire des Plantes, est nommée *hippophæston*, & qui est, au sentiment de quelques Auteurs, le *kali spinosum cochleatum*, C. B. Pline semble ne faire qu'une même plante de l'*hippophæston* & de l'*hippophaes*, qui, suivant le sentiment de bien des Auteurs, font deux plantes.

Il n'est pas trop aisé de comprendre Pline dans les différents passages où il parle de l'*hippophæston* & de l'*hippophaes*; car tantôt il les nomme *hippophyes*, & tantôt *hippope*. Dans un endroit il dit que c'est une plante qui a des épines blanches (2); dans un autre, qu'elle croît parmi les épines. Il paroît que cette confusion qui se trouve dans les passages de Pline, vient de ce qu'il a joint les deux chapitres de Dioscoride qu'il a suivis, mais qu'il a défigurés. On ne comprend pas plus aisément ce que signifie *ex quibus fiunt aneæ fulloniæ;* il n'y a aucun sens à cela. Dioscoride dit simplement, *est spinæ fulloniæ genus.*

HIPPOSELINUM. Les Auteurs sont partagés pour dire quel est le vrai *hipposelinum*. Selon C. B., c'est l'*hipposelinum Theophrasti* (3), *smyrnium Dioscor.* Ang. Dod. Fusch. Lac. Cord. Gesn.

(1) Hyppophæstum enim Plinio & hyppophaes una eademque herba est, quod utraque eumdem præbet usum: cum duæ sint diversæ, ut ex Dioscoride probatur qui diversis capitibus eas descripsit. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 632.

(2) Unde Plinius hausit hippophæstum in spinis nasci fulloniis; cum hippophæston sit ipsa spina.

(3) In eo errat Plinius quod scribat Theophrast. auctorem esse, natum hipposelinum ex lachrima. Quod præter veritatem est, nam quosdam ita sentire scribit. Falsum etiam est quod

font de ce fentiment. Dalechamp dit que c'eft le *liguſticum vulgare*.

HIRCULUS. C'eft le *nardo Celticæ ſimilis hirculus*, C. B. C'eft à tort que Pline dit que cette plante croît toujours avec le *nardus Gallicus ;* l'expérience montre le contraire, puifqu'on les trouve rarement enfemble (1).

HOLOSTEON. Quoiqu'il y ait plufieurs plantes qui portent ce nom, il paroît plus vraifemblable que c'eft le *gramen nemoroſum cauliculis paleaceis*, C. B. *Holoſteum Mathioli.*

HORMINUM. Dalechamp & J. Bauhin difent que Pline fe trompe en difant que cette plante a les feuilles comme le porreau (2), au lieu de dire comme le marrube ; fans doute qu'il a lu dans le Grec *praſo* au lieu de *praſio*. Je ne vois pas qu'il ait plus de raifon de dire que fa graine reffemble à celle du cumin.

JASIONE. Selon Ruellius, c'eft une efpece de *convolvulus*. L'Eclufe penfe que c'eft le *convolvulus argenteus althea folio.*

IMPIA HERBA. C'eft le *gnaphalium vulgare majus*, C. B.

IRIO. Dalechamp prétend que l'*irio* de Pline foit le *fago triticum*, qui eft l'*eryſimum Theophraſti.* D'autres Auteurs veulent que ce foit l'*eryſimum vulgare.*

Je penfe que fous ce nom Pline a parlé de ces deux plantes ; car en plufieurs endroits il place l'*irio* au nombre des froments, & dit qu'il a les feuilles rouges comme du fang, *folia ſanguinea* ; ce qui convient affez au *fagotriticum.*

Dans un autre paffage, il femble qu'il parle de l'*irio eryſimum*,

---

fcribit Plin. à caulis fui lachrimâ nafci hipposelinum : de radicis lachrima hoc dicit Theop. *J. Bod. N. in Th. p.* 803. De fuo id Plinius. Diofcorides ea tantùm herba nardum adulterari fcribit. *Dalech. Not. in Plin.*

(1) Falfum eft quod fcribit Plinius femper cum nardo hirculum nafci ; nec hoc dixit Diofcorides. Contrarium etiam docet experientia, raro fiquidem cum nardo reperitur. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1021.

(2) Qui Plinii libros attente, nec ofcitanter aut perfunctorie legerunt, norunt eum fæpiffime vocum vicinitate deceptum, aliifque errandi occafionem præbuiffe. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 945.

mum, où il dit qu'il convient mieux de le placer au nombre des médicaments, qu'avec les froments, *fruges*. Au livre 22, chapitre 25, il dit: Nous avons dit, en parlant des bleds, que l'*irio* (1) étoit semblable au sésame, & que les Grecs l'appellent *erysimon*, les Gaulois *velare* : c'est une plante branchue qui a les feuilles comme la roquette, un peu plus étroites, & la graine comme le *nasturtium* ; ce qui convient fort à l'*erysimum vulgare*. Il paroît que Pline a confondu ces deux plantes (2), ainsi que l'ont remarqué Dalechamp & J. Bodæus (3) : ce dernier pense que l'*erysimum* de Théophraste n'est pas nommée *irio* ; mais bien celui de Dioscoride (4).

IRIS. Pline décrit plusieurs especes d'*iris*, qu'il surnomme des pays où elles croissent.

Iris Illirica, c'est, selon Cordus, *iris alba Florentina*, ou l'*Illirica*, C. B., qui ne differe, selon ledit C. Bauhin, qu'en ce qu'elle a la fleur de couleur bleu pâle.

Africana, *iris alba Florentina*, *Africana Dioscoridis*.

Rhaphanitis, *iris biflora*, *flore minore*, *odore lilii convallii*.

Rhizotomos, *iris angustifolia minor prunum redolens*.

Quant aux autres especes, elles ne sont point déterminées.

ISATIS. Pline a mal-à-propos placé cette plante au nombre des laitues, sans doute trompé sur ce que Dioscoride a dit que le *glastum sylvestre* avoit les feuilles semblables à la laitue (5).

---

(1) Plinius admodum inconsiderate erysimon herbam descriptam à Dioscoride confundit cum erysimo fruge à Theophrasto memorato *Dalech. Not. in Plin.*

(2) Plinius quoque de utroque diversis in locis egit. Attamen non nihil confundit *J. Bod. Not. in Theoph. p. 921.*

(3) Non puto erysimum quod inter fruges numeratur, irionem dictum esse. *Idem Ibid.*

(4) Plinius hoc non satis distinguit. Irio Latinorum, Græcorum est erysimum fruges, pingui grano, ut sesamæ, Theophrasto : erysimum vero herba, planta, quam à Gallis velarum dici scribit, &c. *Dalech. Not. in Plin.*

(5) Quoniam Dioscorides glasti sylvestris folia, lactucæ similia esse prodidit, ignoranter Plinius cum lactucis eam plantam confundit ; errorémque illum altero cumulat, cum post glastum sylvestre, sativum etiam lactucis adjungit. *Dalec. Not. in Plin. J. Bod. Not. in Theoph.*

ISCHÆMON. C'eſt le *gramen dactylon folio latiore*, C. B.

ISOPYRUM. Les Auteurs ſont encore fort partagés ſur cette plante. Selon Mathiole, c'eſt la *nigella anguſtifolia flore majore ſimplici cæruleo*, C. B. Selon Dioſcoride, c'eſt l'*aquilegia ſylveſtris*. Selon Cæſalpin, c'eſt l'*ochrus folio integro, capreolos emittente*. Selon Dodonée & Dalechamp, c'eſt le *menyantes trifolium paluſtre*.

Dalechamp prétend que les paſſages de Pline & de Dioſcoride ſont corrompus. Dioſcoride en parle ainſi : « L'*iſopyron*, que » quelques-uns nomment *phaſiol*, parcequ'il lui reſſemble, en ce » qu'il porte comme lui des fléaux à la cime, ſemblable, quant » au goût, à la nielle ; mais ſes feuilles reſſemblent à celles de » l'anis ». Pline dit : « Aucuns l'appellent *phaſiol*, parceque ſa » feuille, qui retire à celle de l'anis, s'entortille comme des » fléaux ». Dalechamp donc prétend qu'il faudroit corriger ces paſſages ainſi : « *Iſopyron*, que quelques-uns nomment *phaſiol*, » parcequ'il lui reſſemble, fait des têtes à la cime de la tige, » menues, pleines de graine, qui reſſemble à la nielle, quant au » goût ». Il dit de plus, que c'eſt mal-à-propos qu'on a ajoûté ces mots, *la feuille comme l'anis*. Il y a en cela une bonne raiſon ; car puiſqu'il reſſemble au phaſiol, il ne peut avoir les feuilles comme l'anis.

ISIDOS PLOCAMON. Quelques Auteurs prétendent que c'eſt une eſpece de corail ; mais Dalechamp eſt d'un ſentiment contraire (1).

JUNCUS. Pline parle de ſix eſpeces de jonc ; le premier, qu'il appelle *mariſcon*, eſt le *juncus maximus*, *ſive ſcirpus major*, C. B.

Oxyſchoenos eſt le *juncus acutus panicula ſparſa*.

Melancranis eſt le *juncus acumine reflexo major*.

---

(1) Quidam corallium eſſe volunt, coloris punicei, non rubri, oculis quidem grati, & arridentis, ſed minoris pretii & auctoritatis quam quod ſaturatius & plenius rubet. Horum opinioni non aſſentior, quoniam iſidos plocamos præciſus nigreſcit, non autem id corallii genus. *Dalech. Not. in Plin. p.* 332.

Oloschænos. Juncus acutus maritimus capitulis rotundis.

Juncus triangulus, est le *cyperus* (1).

Juncus odoratus, *sive aromaticus*, C. B. *Schænantum Mesuæ.*

Jean Bauhin dit (2) que cet endroit de Pline est corrompu, où il dit : *Amplitudine juxta maritimas Alpes tanta, ut inciso ventre impleat pene unciarum latitudinem.* Il dit d'abord que le nombre des pouces n'est point fixé ; & ensuite, qu'on ne sait pas la longueur des cribles. En conséquence il dit qu'il faudroit ainsi tourner ce passage : *Amplitudine juxta maritimas Alpes tanta, ut inciso ventre impleant denum unciarum latitudinem : in Ægypto verò cybiorum longitudinem, non aliis utiliorem.*

Pline, parlant du jonc mâle, dit qu'il se reproduit de lui-même, par le moyen de la cime fichée en terre ; ce qui est faux : car Théophraste dit (3) qu'il revient d'autres racines de la tête de la racine même, après que les premieres sont séchées. Mais ce qui l'a trompé, c'est qu'il a mal traduit le mot Grec κεφαλην (4). Il y a cependant au même chapitre de Théophraste un passage assez semblable à celui de Pline : *Hæc (radix) omnibus annis moritur : dein altera rursus à junci cacumine defigitur.*

JUNIPERUS. Pline, parlant du genievre, dit qu'il y en a deux especes, l'une qui fleurit & ne porte point de fruit, l'autre qui ne fleurit point, porte du fruit ; ce qui est faux (5) : aussi-bien que ce qu'il dit, *spina pro folio est*, puisqu'il est constant qu'il a des feuilles, ainsi qu'on peut le voir par la description qu'en fait Raius, d'après J. Bauhin (6).

---

(1) Inepte Plinius, cyperum, junci generibus adnumerat. *J. Bod.*

(2) J. B tome 2, p. 515.

(3) Proprium hoc radicibus evenit, quod singulis annis exarescant, ac desuper denuo generentur. *Theop. lib. 4, cap. 13.*

(4) Deceptus Plinius κεφαλην cacumen vertit, & in errore suo hallucinans, imaginatus est cacumen in terra defigi, & sic juncum propagari tradidit rubi modo. *Dalech. Not. in Plin. p. 550.*

(5) J. B. tome 1, part. 2, p. 293.

(6) Ramuli in surculos multos dividuntur, minacibus foliis semper virentibus aculeatisque armati, rigidis, superne glaucis, inferne virentibus, splendidis, &c. *Ibid.*

JOVIS FLAMMA. C'est, selon Gesner, le *lychnis coronaria*, Diosc. *sativa*. Selon Ruellius, c'est le *viburnum*; &, selon Gerardus, c'est la *flammula recta*, C. B.

JOVIS BARBA. Quelques Auteurs prétendent que la *Jovis barba* soit l'*olea sylvestris folio molli incano*, C. B.

LABURNUM. C'est l'*arbor trifolia anagyridi similis*, J. B. *Anagyris non fœtida major, vel alpina*, C. B.

LACTARIS. C'est l'*hieracium fruticosum, latifolium, hirsutum*, C. B.

LACTUCA. Il y a plusieurs especes de laitues dans Pline; l'une, qu'il appelle *laticaulis*, qui ne fait sans doute qu'une même avec la *rotundi caulis*: c'est la *lactuca sativa*.

Sessilis, ou *laconicum*: c'est la *lactuca capitata*.

Nigra, c'est *lactuca folio obscurius virente semine nigro*.

Alba, c'est apparemment *lactuca Romana non maculata*.

Rubens, c'est *lactuca maculosa*.

Picrida (1), selon Dalechamp, c'est *hieracium chondrillæ folio glabro radice succisa, major*.

Meconis, est sans doute *lactuca sylvestris odore viroso*.

Celle qu'il appelle *caprina* est, selon Corn. Celsus, une espece de tithimale, que Pline nomme mal-à-propos laitue, qui est celle que Dioscoride décrit ainsi: *Latifolius tithimalus necat, tusus aquaque dilutus pisces, id quod & ante memorata tithimalorum genera præstant* (2).

LAGOPUS. C'est le *trifolium arvense humile spicatum*, C. B.

LAMIUM. C'est le *lamium alba linea notatum*, C. B., selon Camerarius, Et, selon Dalechamp, c'est *lamium album non fœtens folio oblongo*, C. B. *sive Archangelica*.

LANARIA. Selon C. Bauh., c'est la *saponaria lychnidis folio*

(1) Theophrasto & Dioscoridi intybi genus est picris, non lactucæ. Sic solet confundere omnia Plinius. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 780.

(2) Lactucas in universum herbas omnes, quæ lacteum succum amarum fundunt, Plinius hic appellasse videtur imprudenter. *Dalech. Not. in Plin.*

floſculis albis an condiſi Arabum, ſive ſtruthium, Dioſcorid.

LAPATHUM. J. Bauhin dit (1) que Pline eſt inconſtant, parcequ'il donne le nom de *rumex*, tantôt au *lapathum ſativum*, tantôt au *ſylveſtre.*

Le *lapathum ſylveſtre* de Pline eſt l'*acetoſa pratenſis*, C. B.

Oxylapathum, c'eſt *lapathum folio acuto plano*, C. B.

Hydrolapathum, ſive lapathum aquaticum, C. B.

Hippolapathum, c'eſt *lapathum hortenſe latifolium*, C. B.

J. Bauhin (2) trouve qu'il y a quelques paſſages à réformer dans Pline, & qu'à l'endroit où il dit : *Addito nitro & jure exiguo ;* il faut qu'il y ait *thure exiguo.* Où il y a *radice melicerias*, il faut *radice meliceridas.* Et où il y a *poto vino & lienes*, il faut dire *ſemine ex vino poto.*

LAPPA BOARIA. C'eſt, ſelon Dalechamp, la *caucalis Monſpeliaca echinato magno fructu*, C. B.

LAPPAGO. C'eſt, ſelon Anguillara, l'*alſine hederulæ folio*, C. B. Mais Ruelle veut que ce ſoit l'*hippophaes* ou *hippophæſton.* Dalechamp dit auſſi que quelques Auteurs nomment cette derniere plante *lappago.*

Pline, dans la comparaiſon de cette plante, dit qu'elle eſt *ſimilis anagallidi.* J. Bauhin dit qu'il vaudroit mieux lire, ſuivant Dodonée, *ſimilis Galio.* Et à l'endroit où il y a *quæ talis eſt*, il faut lire, avec le même Dodonée, *quæ mollis eſt, mollugo vocatur.*

LAPSANA. C'eſt, ſelon Fabius Colomne, le *rapiſtrum flore albo lineis nigris depicto*, C. B. J. Bodæus prétend que Pline a confondu cette plante avec les raiforts & les navets. Ce qui peut lui avoir fait faire cette faute, c'eſt que Dioſcoride dit que le raifort ſauvage a les feuilles ſemblables au cultivé, approchant de celles de la *lapſana* (3).

---

(1) J. B. tome 2, p. 983.

(2) J. B. Ibidem.

(3) Confundit Plinius raphanos napumque cum braſſica & lapſana, quam viri docti lampſanam eſſe putant, quod Dioſcorides raphanum ſylveſtrem fo-

LARIX. Pline dit que le bois du *larix* (1) ne peut brûler ni se consumer, conséquemment qu'on n'en peut faire du charbon; cependant l'expérience prouve le contraire, puisque les habitants du Valois & du Brabant ne brûlent point d'autre bois, & que dans les Alpes on en fait du charbon pour les forges (2).

Il n'est pas plus vrai que cet arbre soit toujours verd, puisque du consentement de tous les Botanistes (3), il se dépouille de ses feuilles. Cependant il peut être excusable en partie, puisque J. Bauhin dit (4) que les anciennes feuilles tombent lorsque les nouvelles poussent

Il se trompe encore lorsqu'il dit que cet arbre ne porte point de fleurs ni de cône (5), puisque, selon Cæsalpin, il porte des fleurs qui naissent à la cime de ses branches, & cela au commencement du printems : elles sont d'un rouge pourpre & odorantes.

Il se trompe encore lorsqu'il dit que le *larix* est sujet à la maladie nommée *teda*, puisque, selon Bellonius, cette maladie est propre au pin.

Pline a tort de mettre le *larix* au nombre des arbres qui ont les feuilles piquantes (6), puisqu'au contraire elles sont mollettes & grasses. Il en convient lui-même dans un autre endroit (7); ainsi il se contredit.

Il se contredit encore, lorsqu'après avoir dit que le *larix* ne

---

lia habere dixit sativo similia, sed quæ ad lapsanam accedant. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(1) Ignari hominis est, putare resinosum lignum inustum flammis stare; quippe si pingui resina lapides perunguntur, ardent. *J Bod.*

(2 Raius, tome 2, p. 1406.

(3) Larix quæ hodie in alpibus aliisque reperitur locis, igni injecta ardet, etiam in fornacibus, & quod magis est, in carbones vertitur, ferrariis officinis utilissimos, ut inquit J. Scalig. *J. Bod*

(4) Fallitur Plinius, sui enim sunt & larici coni, veluti pino, sed minores & cupressinis similes. *Dalech. Not. in Plin. p.* 377.

(5) J. B. tome 1, part. 2, p. 266 & 267.

(6) Laricis folia haudquaquam pungentia sed obtusa. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(7) Dalech. tome 1, p. 47.

brûle ni ne fait point de charbon (1), il ajoute : en Macédoine, on brûle le *larix* mâle; mais de la femelle, on n'en brûle que les racines.

Il y a un autre passage où il paroît s'être trompé, lorsqu'il dit: La pece est moins haute que le *larix* (2); celle là a l'écorce plus épaisse, au lieu qu'il faut dire : Celle-ci a l'écorce plus épaisse, parceque l'écorce du *larix* est plus foible & mince que celle de la pece.

Il paroît que ce qui a fait tomber Pline dans ces erreurs (3), c'est qu'il a pris le pin pour le *larix*, puisqu'il attribue à ce dernier tout ce que Théophraste a dit du pin. Solerius dit qu'il l'a confondu avec la pece (4).

Pline a encore tort de dire que la résine qui découle du *larix* ne durcit jamais, puisque cela est faux (5).

LAVER. C'est le *nasturtium aquaticum supinum*, C. B., ou plutôt c'est le *nasturtium aquaticum erectum folio longiore*.

LAURUS. Pline parle de treize especes de laurier, dont sans doute la plus grande partie ne different entre eux que par les lieux où ils croissent, excepté ceux-ci : *Laurus regia*, c'est le *laurus latifolia platytera Diosc.*; le *sterilis*, c'est *laurus vulgaris, tenuifolius Mathioli*; le *taxa*, c'est le *laurus Alexandrina fructu pediculo insidente*, C. B.; *tinus sylvestris laurus*, c'est le *laurus sylvestris corni fœminæ foliis subhirsutis*, C. B.; *laurus Alexandrina* ou *Idæa*, c'est le *laurus Alexandrina Mathioli*; selon quelques Auteurs, *polygonatum, latifolium, ramosum*, C. B.

LEMOMIUM. C'est, selon le sentiment de quelques Auteurs,

---

(1) Ipse Plinius, sui immemor, fatetur laricem ignem concipere. In Macedonia, inquit lib. 16, cap. 12. Laricem masculam urunt, fœminæ radices tantum. *J. Bod.*

(2) R.sinifera foliis deciduis est larix. *Rai. tome 2, p.* 1394.

(3) Raius, tome 2, p. 1406.

(4) J. B. tome 1, part 2, p. 266.

(5) Temporis tractu duriorem reddi resinam laricis observarunt diligentiores Pharmacopei. *J. Bod. Not. in Theoph.*

entre autres de Dalechamp, le *ſcolymus Theophraſti ; ſcolymus chryſanthemos*, C. B.

LEONTOPODIUM. Les Auteurs ſont partagés au ſujet de cette plante. Lonicerus donne ce nom à l'*echium ſcorpioides paluſtre*. Brunfelſe à l'*alchimilla vulgaris*. Imperatus à l'*holoſteum Creticum*, ainſi que l'Ecluſe. Mais le plus grand nombre veut que ce ſoit le *gnaphalium Alpinum magno flore, folio brevi* (1).

Dalechamp & J. Bodæus penſent que cette plante eſt la même que celle que Pline nomme auſſi *leontopetalum*. Ce premier Auteur n'approuve pas que Pline attribue en même tems à cette plante la vertu de reſſerrer le ventre & de purger la bile (2); mais J. Bodæus penſe autrement, & dit que cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque la rhubarbe a cette même vertu (3).

LEUCACANTHOS & LEUCACANTHA. Il paroît que Pline met une différence entre *leucacanthos* & *leucacantha* (4); car il met la premiere au nombre des chardons, & la ſeconde eſt tout autre choſe. Quant à la premiere, les Auteurs ſont fort partagés, & lui donnent le nom de *leucacantha*. Selon Anguillara, c'eſt le *carduus pratenſis aſphodeli radice latifolius ;* ſelon Dodonée, c'eſt la *carlina cauleſcens magno flore ;* ſelon Lonicerus, c'eſt la *ſpina alba tomentoſa latifolia ſylveſtris ;* mais le plus grand nombre eſt pour le *carduus albis maculis notatus vulgaris*.

La ſeconde, qui, ſelon que le dit Pline, eſt encore appellée *phalangites*, *leucanthemum*, *&c.*, eſt le *phalangium magno flore*.

---

(1) Si modo cum alia quadam planta leontopodii Hiſtoriam non confundat Plinius, leontopodium Plinii eſt leontopetalon.

(2) Hoc quidem valde alienum, bilem purgare, & alvum ſiſtere. *Dalec. Not. in Plin. p.* 650.

(3) Bilem purgare rhabarbarum quid notius? idem alvum ſiſtere & diarrhœas compeſcere, jam lippis & tonſoribus conſtat. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(4) Cum nec Dioſcorides, nec Plinius tradant, quibus foliis, quo caule, flore ac ſemine leucacantha proveniat, difficile erit inter tot aculeatarum ſtirpium genera, unam ſecernere, quæ vere leucacantham repræſentet. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 608.

LEUCOGRAPHIS.

LEUCOGRAPHIS. Selon Anguillara, le *leucographis* de Pline est la *virga aurea, angustifolia minus serrata*, C. B.; &, selon Dalechamp, c'est le *carduus albis maculis notatus vulgaris*, C. B.

LIBANOTIS. Suivant J. & C. Bauhin (1), Pline a confondu cette plante, de façon qu'il est difficile de distinguer le romarin d'avec la *cunila* (2). C. Bauhin dit qu'il la confond avec les *conysa*. Cependant il paroît que cette plante est le *libanotis ferulæ folio, semine anguloso*, C. B.

LICHEN. Il semble que Pline décrit trois sortes de *lichen;* le premier, livre 26, chapitre 4, est ainsi décrit: *Folio uno ad radicem lato, caule uno, parvo, &c.* Dalechamp prétend que ce soit la plante qu'il nomme *phyllum thelegonum*, que C. Bauhin appelle *cotyledon media foliis subrotundis.* Columelle au contraire dit que c'est le *lichen petræus cauliculo pileolum sustinente*, C. B. Ensuite Pline dit: *Est aliud genus lichenis, petris totum inhærens;* ce qui paroît déja faire deux especes.

Au chapitre 6 du livre 23, il dit: *Et sativis prunis est limus arborum quem Græci lichena appellant;* ce qui sembleroit faire une autre espece: cependant C. Bauhin les réduit à deux, & Jean Bauhin (3) à une seule. La seconde espece, suivant quelques Auteurs, est le *muscus crustæ modo arboribus adnascens*, C. B.

LYCHNIS. Ce *lychnis* (4), que Pline appelle encore *Jovis flos*, est le *lychnis coronaria Dioscoridis sativa*, C. B.

LIGUSTICUM. Quoiqu'il y ait beaucoup de plantes ainsi nommées, il paroît que celle dont Pline parle, est le *ligusticum quod seseli officinarum*, C. B.

LILIUM. Il y a, selon Pline, trois especes de lis; le blanc, qui est le *lilium album flore erecto & vulgare*, C. B.

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 38 & 39.

(2) Plinius inscienter miscet hæc omnia. *Dalech. Not. in Plin.*

(3) J. B. tome 1, part. 2, p. 758.

(4) Plinius intempestivè admodum inter rosas recensuit lychnidem, nulla alia motus ratione, quam quod flos aliquam cum rosa habeat similitudinem. *J. B. Not. in Theoph. p. 716.*

Le rouge, qui eſt le *lilium purpureo croceum majus.*

J. Bodæus (1) penſe que l'*Italicum* eſt le même que le *rubens* (2), & dit que c'eſt mal-à-propos que Pline met le *convolvulus* au nombre des lis, de même que le *narciſſus* (3). Ce qui lui a pu faire commettre cette faute, c'eſt que Théophraſte appelle auſſi le narciſſe *leirion.*

LIMEUM. C'eſt l'*aconitum pardalianches primum, ſeu thora major*, C. B.

LIMONIA. C'eſt, ſelon quelques Auteurs, la *pulſatilla folio craſſiore & majore flore*, C. B. Selon Geſner, l'*anemone limonia Theophraſti*, eſt le *narciſſus albus circulo croceo, vel luteo*, C. B.

LIMONIUM. Dalechamp dit (4) qu'il y a une faute dans Pline à l'endroit où il dit : *Undecim ſæpè caulium ;* il faut, ſuivant lui, *undecim ſæpè caule lililii.*

LINGUA. C'eſt, ſelon Dalechamp, le *ranunculus longifolius paluſtris major*, C. B. ; &, ſelon J. Bauhin, l'*ophiogloſſum.*

LINGUA BUBULA. C'eſt le *bugloſſum* (5).

LINGULACA. C'eſt, ſelon quelques Auteurs, l'*ophiogloſſum vulgatum*, C. B.

LYSIMACHIA. Pluſieurs Auteurs (6), entre autres Caſpar Bauhin, prétendent que c'eſt la *lyſimachia ſpicata purpurea.* Pline ſe trompe lorſque, dans la deſcription de cette plante, il

---

(1) Inepte Plinius convolvulum, qui Jaſione Theoph. eſt, inter lilii recenſet genera. *J. Bod. Not in Theop. p.* 55.

(2) Sed nec Italicum lilium à rubente vel albo diverſum

(3) Theophraſtus narciſſum leirion vocari tradit. Leirion etiam lilium dicitur. Hinc Plinius, quod Græcus auctor de lilio, narciſſo adſcribit; quod valde ineptum eſt. *J. Bod. Ibid.*

(4) Dalech. tome 1, p. 893.

(5) Miror valde Plinium, linguam bubulam herbam τὸ βυγλωσσον expoſuiſſe, cum Cato lingulam è corio bubulo factam intelligat : & alioqui ſit abſurdum, linguam bubulam inſuper librum alligari, ne cadat, ait Cato. *Dalech. Not. in Plin. p.* 448.

(6) Falſum id eſt, nec ab alio proditum. Dioſcorides acerrimum nidorem ſuffitu reddere ſcribit, qui ideo muſcas interficiat & ſerpentes fuget. *Dalech. Not. in Plin. p.* 629.

dit, *odore acri;* il a ſans doute mal entendu Dioſcoride, qui dit *acerrimus nidore* (1).

LITHOSPERMUM. L'eſpece dont Pline parle eſt, ſelon toute apparence, le *lithoſpermum arundinaceum* (2). Cependant, ni cette eſpece, ni aucune autre, n'a les feuilles comme la rue; il vaudroit mieux dire, ſuivant Dioſcoride, comme l'olivier; ce qui pourroit convenir au *lithoſpermum majus erectum :* mais la ſemence de ce dernier n'eſt pas de la groſſeur d'un pois chiche, comme le dit Pline. Ainſi Pline pourroit bien avoir confondu ces deux plantes, de même que le penſe J. Bodæus (3).

LOLIUM. Selon C. Bauhin, le *lolium & cera* de Pline, c'eſt le *gramen loliaceum ſpica longiore.*

LONCHITIS. J. Bauhin penſe que c'eſt le *xiphion;* cependant Pline s'en explique, & dit qu'elle eſt différente du *xiphion.* Caſtoreus & Aldrovandus penſent, avec plus de raiſon, que c'eſt l'*iris tuberoſa folio anguloſa.* Il ſe trouve cependant une difficulté; c'eſt que Pline dit qu'elle a les racines fort longues.

Dalechamp parle de la *lonchitis* de Pline & de Dioſcoride; mais il convient qu'elle lui eſt inconnue, ainſi qu'aux Herboriſtes de ſon temps.

LOTOMETRA. C'eſt, ſelon pluſieurs Auteurs, le *lotus Ægyptia*, que Pline confond avec le *lotus ſativa*, ainſi que l'ont remarqué J. Bauhin (4) & J. Bodæus (5).

---

(1) Acri cum ſcribit odore eſſe, fabuloſa tradit, nec ad Græci auctoris mentem ſatis attendit, nullum lyſimachiæ genus. Hauſit hoc ex Dioſcoridis verbis male intellectis, qui acri odore non ſcribit ſed acerrimum nidorem ſuffitu dare tradit. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 698.*

(2) Hæc poſtrema verba (ipſi, qua pediculis adhærent cavernulas habent & intus ſemen) herbarius anglus intelligenda putat de lithoſpermo arundinaceo quod lachrymam Job, officinæ vocant. *Dalech. Not. in Plin. p. 671.*

(3) Ego Plinium plantas duas confundere puto, vel non ſatis attendiſſe ad verba anagnoſtæ, &c. *J. Bod. Not. in Theoph. p. 1128.*

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 774.

(5) J. Bod. p. 446.

LOTUS. Dalechamp & plusieurs autres prétendent que c'est le *melilotus officinarum.*

LUTEA HERBA. Quelques Auteurs pensent que ce soit la *luteola*, & d'autres, que c'est la *genista tinctorea Germanica*, C. B.

MACER. C'est *macer & macir talisafar radicis cortex.* Il y a dans Dalechamp un portrait de l'arbre, & un dans J. Bauhin.

MALOBATHRUM. Il paroît que Pline parle de deux especes de *malobathrum ;* l'une qui est la feuille d'un arbre, & l'autre d'une plante qui croît dans l'eau : cependant les Auteurs ne font mention que de la premiere, excepté Dioscoride, qui parle de la derniere (1), & quelques autres.

J. Bauhin (2) trouve qu'il y a quelques fautes dans Pline (3); la premiere, où il y a *arborem folio convoluto, arido colore*, il faut lire, suivant lui, *colore aridi folii :* ensuite, *ex quo exprimitur oleum*, il faut *ex quo paratur oleum.* Dans un autre endroit où il y a *lentis modò*, il faut lire *lenticulæ palustris modò aquis innatare ;* & ensuite, *oleum autem ipsum*, il faut dire *folium autem ipsum.* Il dit ensuite (4) que pour que Pline soit d'accord avec Dioscoride, il faut, au lieu de ces mots, *quodam salis gustu, minus probatur candidum*, lire *quod salis gustu, minus probatur : candidum celerrime situm, &c.*

Il paroît que Dioscoride, Pline & les Anciens ont mal connu le vrai *malobathrum* (5), & l'ont confondu avec le *betre, sive tembul*, C. B.

---

(1) Errat Plinius cum l. 2, cap. 26 scribit Dat & malobathrum Syria arborem folio convoluto, &c. In Indiis, ut Dioscorides scribit, provenit, in paludibus, lentis palustris modo aquæ innatans, quod idem Plinius etiam loco citato scribit. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1033.

(2) J. B. tome 1, p. 430.

(3) Malobathrum sive φύλλον, nardi folium esse deceptus Plinius judicavit, quo errore lapsos quoque multos alios fuisse Dioscorides tradit *Dalec Not. in Plin. p.* 301.

(4) Dissentit à Dioscoride Plinius, qui probat quod ex nigrore quodam albicat, etiam quod nullum satis gustum præ se ferat. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 1034.

(5) De malobathro, veteres somniarunt, inquit Scaliger.

Garcias quoque Græcos in hoc falli

» Vetuſtiores Botanici plerique betre cum malobathro, ſeu fo-
» lio Indo confundunt quæ tamen plantæ ſunt diverſiſſimæ; una
» enim arbor eſt ſurrecta, teſte Garcia, altera ſcandens & admi-
» niculis egens. *Paius, tom.* 2, *p.* 1913 ».

MALVA. Pline parle de trois eſpeces de mauve; la premiere ſurnommée *malopen*, ou plutôt *molochen*, par les Grecs, qu'il appelle *ſativa*, eſt *malva roſea folio ſubrotundo*, C. B. La ſeconde, ſurnommée *malachen*, n'eſt point déterminée. Celle qu'il appelle *ſylveſtris*, eſt l'*althæa vulgaris*. Dans un autre chapitre, il parle d'une mauve arbre: c'eſt apparemment la *malva arborea Veneta dicta parvo flore*, C. B.

MALUS PUNICA. J. Bauhin (1) & Dalechamp (2) diſent qu'il y a de la faute en Pline, où il eſt parlé de neuf eſpeces de grenades, & qu'il faut les réduire à cinq, quoique les Auteurs n'en connoiſſent que trois.

L'un & l'autre reprennent encore Pline de ce qu'il confond les fleurs du grenadier ſauvage (3) avec celles du cultivé, que Dioſcoride nomme *cytinus*, & les appelle indifféremment *balauſtes*.

Il confond auſſi le grenadier avec le *papaver erraticum*, trompé par la reſſemblance des mots Grecs ῥοὰν & ῥοιάσσα (4).

MANDRAGORA. La deſcription que Pline fait des deux eſpeces de mandragore (5) ne reſſemble point du tout aux plantes connues ſous ce nom; c'eſt ce qui a ſans doute déterminé quel-

---

affirmat folium enim Indum non aquis innatare, ſed in procera arbore naſci, procul ab aquis, tum multis aliis in locis, tum in Cambaya. Tamalapattam vocant, quam vocem Græci in malobathrum corruperunt.

(1) J. B. tome 1, part. 1, p. 78.

(1) Dalech. tome 1, p. 256.

(3) Incogitanter hæc Plinius. Cytinus eſt flos ſativæ punicæ, balauſtium ſylveſtris. *Dal. Not. in Plin. p.* 592.

(4) Ῥοὰν Græci malum punicum vocant: ῥοιάδα μήκωνα papaver erraticum, ſic dictum quod protinus flos decidat. Horum vocabulorum affinitate deceptus Plinius, papaver cum punico oſcitanter confundit. *Id. Ib.*

(5) Plinius utriuſque Dioſcoridis & Theophr. mandragoram miſcuit ac eamdem fecit. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 584.

ques Auteurs à donner ce nom à une espece de *solanum*, qui est le *melanocerasos* de C. B. Cependant en corrigeant le texte de Pline, suivant le sentiment de J. Bauhin, elle approcheroit un peu plus de notre mandragore. Voici comme il s'explique : « Au » lieu de *angustioribus foliis quàm lactucæ hirsutis & caulibus*, » il faut lire, *hirsutis*, *æqualibus*, *& sine caulibus;* car l'une & » l'autre mandragore (1) ne fait point de tige ». Malgré cette correction, il y a encore quelque chose qui ne convient pas à la mandragore (2), comme la grosseur de ses pommes, qu'il compare à une aveline; il faudroit qu'il y eût comme une noix. De plus, les feuilles de la mandragore ne sont point velues. Il paroît que Pline a suivi Théophraste, qui attribue aussi des tiges à sa mandragore.

Quant à ce qu'il dit de son fruit, qu'il compare en grosseur aux avelines, il n'a pris cela, ni de Dioscoride, ni de Théophraste, à moins qu'il n'ait entendu lire καρυώδης pour ῥαγώδης.

MARMARITIS. C. Bauhin pense que c'est une racine dont parle Joseph, Auteur Juif, & qui est nommée *baaras* ou *babras*. Pline la nomme encore *aglaophotis*.

MARRUBIUM. Pline a confondu cette plante avec le porreau (3), trompé par la ressemblance des noms de *prasion* & *prason*.

MASTON ou MADON. Dalechamp & Ruelle prétendent que la *nymphæa alba* est ainsi nommée par les Bœotiens.

MEDION. C'est, selon Dalechamp, une espece de campanule nommée *viola mariana*. Ruelle dit que c'est le *trifolium odoratum;* mais il n'y a pas d'apparence : c'est plutôt la premiere, en

(1) Neutra mandragora caulem habet. *Dalech. Not. in Plin.*

(2) Neuter mandragoras à Dioscoride delineatus caulem habet. Theophrasti ferulacæum caulem habet, ferulæ, caulis non est hirsutus sed glaber. Nihil de hirsutie Theophrastus, nihil Dioscorides. Quod de caule scribit, id ex Theophrasto habet quod de hirsutie ex Dioscoridis verbis male intellectis. Plinius pro βαρία, δασία intellexit & ad caulem quem non habet, retulit.

(3) Cum praso porro multis in locis confundit Plinius. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 573.

changeant, ſelon Dalechamp, le mot d'*iridis folia* en celui de *ſeridis folia*. C'eſt auſſi le ſentiment d'Hermolaüs.

MELANDRYUM. C'eſt, ſelon C. Bauhin, *barba capræ floribus oblongis.*

MELANIUM. Je n'ai trouvé aucun Auteur qui faſſe mention de cette plante, excepté Dalechamp, qui en donne un portrait, tome 2, p. 102, & dont la fleur reſſemble, en quelque façon, à celle de la violette, dont elle pourroit bien être une eſpece; ſon nom même le dénote.

MELISSOPHYLLON. C'eſt la *meliſſa hortenſis.* Pline paroît ſe contredire en parlant de cette plante; car au chapitre 9 du livre 21, il dit qu'elle eſt auſſi appellée *apiaſtrum* (1); & au chapitre 12 du même livre, il diſtingue l'une de l'autre. D'un autre côté il la prend pour une eſpece de *ranunculus* (2).

MENTHASTRUM. J. Bauhin dit que Pline a confondu cette plante avec la *calamintha ocimi foliis* (3), & avec la ſeconde, *foliis pulegii*, trompé par ces noms Grecs, *minthes* & *calaminthes.*

MESOLEUCON. C'eſt, ſelon Dalechamp, la *mentha ſarracenica. Dracunculus pratenſis ferrato folio*, C. B.

MESPILUS. Les trois eſpeces de neflier de Pline ſont, *anthedon*, *ſetania* (4) & *anthedoni ſimilis*; le premier eſt le *meſpilus apii folio laciniato*; le ſecond eſt le *meſpilus Germanica folio*

(1) Apiaſtrum vero, tanquam apium ſylveſtre, hic ranunculum ſecundum ſive ſardinium vocatum fuiſſe Plinius, quod equidem ſciant, ſolus tradit: negligenter ſane & perturbate diverſa hæc confundens. *Dal. Not. in Plin.*

(2) Magnus error eſt apiaſtrum cum batrachio planta venenata, quam agrion ſelinon quidam vocant, confundere. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 575.

(3) Quæ Plinius de menthaſtri viribus prodit rerum ignoratione menthaſtrum cum primo calaminthes genere, quod foliis eſt ocymi, & cum ſecundo, quod foliis eſt pulegii, confudiſſe arbitror Plinium, vocibus μίνθης & καλαμίνθης deceptum. *Dal. Not. in Plin. p.* 520.

(4) Inepte Plinius. Sitanios ab epimelide diverſa eſt, nec ſitanios, ſed epimelis foliis malo comparatur, non autem facultate, quæ multum differt. *Dalech. Not. in Plin. p.* 595.

laurino non ferrato ; & le dernier eft le *mefpilus apii folio fylveftris fpinofa , five oxiacantha.*

METOPION. C'eft, felon Diofcoride, une efpece de férule, ou plutôt d'arbre férulacé, qui porte la gomme ammoniac, dont il y a de deux fortes ; l'une nommée *theauflon*, & l'autre *agafyllis ;* au lieu que Pline nomme cette derniere *phyrama.*

MEU ou MEUM. Dalechamp (1) trouve qu'il y a quelques fautes dans Pline, lorfqu'il dit : *Vulvarumque articulis cum melle, infantibus cum apio , &c.* Il faut qu'il y ait, felon lui : *Vulvarumque & dolentibus articulis prodeft. Thoracis item fluxionibus cum melle , infantibus cùm apio , &c.* Pline dit que le *meum* a les feuilles comme l'anis (2) ; il faut, felon le même Dalechamp, qu'il y ait, comme l'anet.

Il dit auffi que cette plante (le *meum*) ne croît point en Italie, finon dans les jardins ; cependant Pina & Amatus affurent en avoir trouvé en France, en Italie & en Efpagne (3).

J. Bauhin trouve auffi qu'il y a une faute dans Pline, lorfqu'il parle des racines, & qu'il dit : *radicibus multis & obnigris*, il faut, felon lui, *radicibus multis & obliquis.*

Sur ce que Diofcoride dit que le *meum* croiffoit en Efpagne & en Macédoine (4), Pline a penfé qu'il y en avoit deux efpeces, mais mal-à-propos.

MYAGROS. C. Bauhin convient qu'il ne fait pas quelle eft la plante dont Pline parle fous ce nom. Il y en a, dit-il, qui veulent que ce foit notre *miagrum , eryfimum* de Théophrafte & de Galien ; d'autres le *fefamum*, à caufe de la reffemblance de fa graine, qui rend beaucoup d'huile ; mais ni l'une ni l'autre de ces plantes n'eft férulacée. Cependant il paroît que Pline

---

(1) Dalech. tome 1, p. 654.

(2) Scribe prō anifo, anetho, vel dic Plinium nunquam meum vidiffe. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1126.

(3) Plinius, duo inquit effe genera, nec quæ fint nominat unius meminere Græci, fed duabus regionibus nafci, Hifpania & Macedonia ; hinc duo genera finxit. *J. Bod. Ibid.*

(4) Macedonicum Scilicet & Hifpanicum. Non quidem ea duo diverfa genera funt. *Dalech. Not. in Plin.*

a

a pris de Dioſcoride le peu qu'il en dit, excepté qu'il a peut-être lu ναρθηκώδη, *ferulacea*, au lieu de φρυγανώδη, *ſurculacea*, ainſi qu'il y a dans Dioſcoride.

MILIARIA HERBA. C'eſt, ſelon Tragus, le *gramen paniceum ſpica ſimplici*, C. B.

MILITARIS. Les Auteurs ne ſont point d'accord pour dire quelle eſt cette plante. Les uns, comme dit Ruelle, veulent que ce ſoit *herba lactis* ou *lactoris*; d'autres l'*erinos*; d'autres enfin le *millefolium ſideritis Achillæa.*

MIMMULUS. C'eſt, ſelon quelques Auteurs, la *pedicularis pratenſis lutea, vel criſta galli*, C. B. (1).

MYOPHONON. Il y a toute apparence que c'eſt l'*aconitum cæruleum, ſive napellus primus.* Dalechamp dit (2) que cette plante eſt ainſi nommée par les Grecs.

MYOSOTIS. C'eſt, ſelon toute apparence, l'*echium ſcorpioides arvenſe*, C. B., ainſi que le penſe C. Bauhin; d'autres penſent que ce ſoit une eſpece d'*alſine.*

MYROBALANUS. Garcias dit que Pline, ni Dioſcoride, ni Galien, n'ont connu nos myrobolans, & que les leurs étoient tout autre choſe (3). Il y a toute apparence, puiſque Pline dit que c'eſt une eſpece de palmier qui les porte, *palma quæ fert myrobalanum, &c.* Ce qui eſt faux, ainſi que l'a obſervé J. Bodæus & pluſieurs autres (4). Il eſt également faux que le fruit du palmier & les myrobolans ſoient employés aux mêmes uſages; car

(1) Quidam mimmulum eſſe volunt, herbam latis, longis, magnis, duris foliis, proceram, naſcentem in paludoſis pratis, quam vix boves comedunt, nedum equi. Ruſtici vocant, *des leches.* Genus ferme id caricis eſt. Alii legunt nummulum, & herbam eſſe putant quam, à rotunditate foliorum nummis pari, etiamnum officinæ nummulariam vocant, tam noxiam pecori, ut eâ deguſtatâ oves ulceratis pulmonibus tabidæ intereant. Herbam & morbum ruta vocant, *la clavelée.*

(2) Dalech. tome 2, p. 599.

(3) J. B. tome 1, part. 1, p. 204.

(4) Theophraſtus, palmæ arboris glandem comparat Arabiceæ myrobalano; Plinius palmam arborem myrobalanum ferre ſcribit: quod falſiſſimum eſt.

MITHRIDATION. Selon Anguillara, c'eſt le *dens canis latiore folio rotundioreque.* Selon Ruelle, c'eſt la plante que Pline nomme ailleurs *chamæropa.*

MOLY. Selon C. Bauhin, c'eſt le *moly liliflorum latifolium.* Cependant ſi la deſcription de Pline eſt juſte, on ne reconnoît guere le *moly* avec une racine de trente pieds de long (1), à moins que ce ne ſoit la plante dont il parle dans un autre endroit, ſous le nom d'*aglaophotis*, qui, ſelon quelques Auteurs, eſt le *moly* d'Homere (2). Cependant il y a de la difficulté à croire qu'une plante dont la racine eſt de la groſſeur & de la forme d'un oignon, l'ait en même temps de trente pieds de long. Pline ajoute cela ; car Théophraſte dit ſimplement, *radice rotunda non abſimili cepæ, folio ſcillæ.* Il n'eſt pas non plus du ſentiment d'Homere ni de Pline, qui tous deux diſent qu'on l'arrache difficilement; lui au contraire dit qu'on l'arrache ſans peine. Peut-être Pline a-t-il écrit la même choſe, & qu'on a oublié la négation. Dalechamp penſe que la difficulté de l'arracher vient de ce qu'il croît entre les rochers (3). Pline dit que les Grecs ont dit que ſes fleurs étoient jaunes : cependant Théophraſte ne dit point cela ; au contraire il dit qu'il eſt tel qu'Homere l'a dépeint (4), c'eſt-à-dire à fleur blanche. Conſultez, ci-après, l'art. MOLON.

MOLYBDENA. Cette plante, ſelon Dalechamp, eſt le *dip-*

---

confundit Plinius, lib. 26, cap. 11, dicens geranium aliqui myrrhim aut myrrida appellant; ſimilis eſt cicutæ minutioribus foliis, & caule breviori & rotundo, ſaporo & odore jucundo. Quod falſum eſt, nec Dioſcorides quiquam de odore ſcripſit aut dixit. Contra myrrhidis radicem odoratam eſſe prodidit. Sic ſolet vocum vicinitate decipi Plinius, ac confundere omnia. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 807.

(1) Theophraſtus radicem cepæ magnitudine inquit eſſe. Unde itaque tanta longitudo ? non tamen effodi difficulter. *Theop. lib.* 9, *cap.* 15.

(2) Quare puto ſcripſiſſe Plinium, effodi autem non difficulter, inquit J. Bodæus, niſi quis contendat, eum verba Theophraſti & Homeri confundere. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 1129.

(3) Ob ſaxa interquæ naſcitur. *Dal. Not. in Plin.*

(4) Facit ea quæ Homerus dixit. Hic album dixit florem : quomodo itaque luteum Theophraſtus.

sacus sylvestris capitulo minore, vel virga pastoris minor, C. B.

Selon Anguillara & Camerarius, c'est le *lepidium dentellaria dictum*. L'Eclufe l'appelle aussi *plumbago*, de même que Pline. Quelques Auteurs pensent que c'est la *persicaria mitis maculosa, & non maculosa*, C. B. C'est le sentiment de Ruelle.

C. Bauhin pense que c'est la *bistorta*.

MOLLUGO. C'est, selon toute apparence, la *mollugo montana angustifolia, vel gallium album latifolium*, C. B.

MOLOCHE AGRIA. C'est, selon Dalechamp, l'*elaphoboscum officinarum*.

MOLON. C'est le *moly angustifolium umbellatum*, selon quelques Auteurs; & selon d'autres, c'est le *phalangium parvo flore ramosum*. Pline décrit ici le *moly* (1) de Dioscoride; mais il y a quelques fautes dans sa description. Au lieu de *scapo striato* (2), il faut stricto; au lieu de *radice quatuor digitorum*, il faut *caule*, ainsi qu'il y a dans Dioscoride.

NAPUS. Pline a confondu le *napus* (3) avec le *rhaphanus*, prenant *bunias* pour *bunion* (4).

NARCISSUS. Le *narcissus purpureus* de Pline (5) est le *narcissus albus circulo purpureo*. Il faut, selon C. Bauhin, entendre par calice, ce qui fait le milieu de la fleur (6). Le second est, selon toute apparence, le *narcissus medio luteus* (7), quoique Pline

---

(1) Moly Dioscoridis folium graminis habet, latius humi sparso caule quatuor digitorum, in cujus summo est quidpiam alio simile. Illa suo molo Plinius tribuit, sed vel mutata, vel depravata. *Dalech. Not. in Plin.* p. 772.

(2) Scapo stricto, id est tenui & exili, quemadmodum Oribasius legit. *Ibid.*

(3) Plinius, raphani, napi, brassicæque historiam confundit, & napis adscribit quæ Theophrastus è raphano, seu raphanidi. *J. Bod. Not. in Theoph.*

(4) Bunium & bunias negligentius confundit Plinius. *Dal. Not. in Plin.* p. 506.

(5) J. B. tome 2, p. 599.

(6) Falsissimum est narcissum ter florere; nemo hoc unquam scripsit. Sed Plinius narcisso adscribit quod de scilla dixit Theophrastus. *J. Bod. Not. in Theoph.* p. 657.

(7) Narcissum ter florere nec verum est, ne caliquis scribit. *Dalec. Not. in Plin.*

diſe *calyx herbaceus*, peut-être par erreur; car Théophraſte dit *caulis herbaceus :* & Pline aura ſans doute lu ποώδης δὲ pour ποώδηδι.

Il dit au chapitre 16 du livre 18, que le narciſſe fleurit trois fois; ce qui eſt faux : Théophraſte dit cela de la ſquille.

Il dit encore au chapitre 5 du livre 21, que tous les narciſſes fleuriſſent tard, *omnes ſerotini ;* ce qui eſt faux, puiſqu'ils fleuriſſent au commencement du printems (1).

NARDUS. Il ſemble que Pline veuille parler de pluſieurs eſpeces de nard (2), celui de Syrie & le Gangetique ; cependant la plus grande partie des Auteurs prétend qu'il n'y a qu'une eſpece de vrai nard, qui croît aux Indes vers le fleuve Gange, & auſſi ſur une montagne deſdites Indes, du côté qui regarde l'Occident, où eſt la Syrie ; ce qui lui a ſans doute fait donner le nom de Syriaque, & non pas parcequ'il y croît, ainſi que Pline l'a penſé.

Il paroît auſſi que Pline a pris pour le nard l'épi qui vient à la cime de ſes tiges ; mais pluſieurs Auteurs veulent que ce ſoient les racines mêmes qui reſſemblent à un épi barbu, que Mathiole appelle gouſſe, les comparant à des gouſſes d'ail, non quant à la forme, mais quant à l'arrangement ou diſpoſition de ces mêmes gouſſes. D'autres Auteurs, entre autres Raius (3) & J. Bauhin (4), diſent que le nard n'eſt autre choſe qu'une tête chevelue formée de filaments nerveux entortillés enſemble, provenants des feuilles fannées & ſeches, comme il arrive à la racine du *meum*.

Le vrai nard donc ſe réduit à une ſeule eſpece, & ne change de nom que ſelon le lieu où il croît ; ainſi le nard Indique eſt celui qui croît aux Indes ſur une montagne, du côté de l'Orient ou de la Judée ; le Syriaque eſt celui qui croit ſur la même montagne, mais

(1) Uterque narciſſus nobis floret Martio & aprili. *Dalech. Not. in Plin. p.* 537.

(2) Tria nardi genera facit Plinius ; quem cum malabathro confundit, vel eorum errorem ſequitur, qui malabathrum nardi folium eſſe putarunt. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1034.

(3) Raius, tome 2, p. 1910.

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 204.

du côté opposé, & qui regarde la Syrie ; le Gangetique est celui qui naît au bas de la montagne d'où le Gange n'est pas loin.

C'est le *nardus Indica*, *quæ spica*, *spica nardi*, & *spica Indica officinarum.*

Le Celtique est *nardus Celtica Dioscoridis*, *spica Celtica Lugd.*

Le Cretica est *valeriana hortensis : phu folio olusatri Dioscoridis ; valeriana vera, seu nardus agrestis Tragi.*

Le *nardus rusticus*, est l'*asarum.*

Le *pseudonardus*, est, selon quelques Auteurs, la *lavandula latifolia*, C. B.

NASTURTIUM. Selon Dalechamp (1), il y un passage à corriger dans Pline, où il dit, *& Inde vigoris significatio proverbio id vocabulum usurpavit.* Il faut, suivant cet Auteur, qu'il y ait, *& Inde vigoris significatione proverbium id vocabulum usurpavit velut torporem excitantis.* Cornarius veut qu'il y ait, *proverbio ejus esum usurpavit.* La raison qu'il en donne, c'est qu'il y a un proverbe Grec qui dit ἔσθιε κάρδαμον (2), mange du nasitort ; ce que l'on adressoit ordinairement à un sot ou stupide, parcequ'ils croyoient que le *nasturtium* étoit propre à réveiller l'esprit.

Pline est d'un sentiment opposé à celui de Dioscoride sur les vertus de cette plante (3) ; car il dit que le *nasturtium*, *venerem inhibet.* Dioscoride au contraire dit *venerem stimulat.*

l'*album nasturtium* de Pline, est le *nasturtium hortense vulgatum.*

Le noir est le *nasturtium sylvestre osyridis folio*, C. B.

NATRIX Selon Anguillara, cette plante est la *fraxinella*, *dictamnus albus vulgo* ; mais d'autres (4) prétendent que c'est l'*anonis viscosa spinis carens lutea major*, & ce avec plus de rai-

---

(1) Dalech. tome 1, p. 558.

(2) Καρδάμον, κάρδαμον, quia caput acri calore suo tentat. Unde in pigros, ignavos & desides Græcis est proverbium, κάρδαμον ἔσθιε, nasturtium comede. *Dalech. Not. in Plin.*

(3) J. B. tome 2, p. 912.

(4) Dalech. tome 1, p. 378.

ſon, puiſque cette plante a effectivement une odeur fœtide approchant celle du bouc.

NEPENTHES. Selon Amatus Luſitanus, cette plante eſt une eſpece d'*enula*, qu'il appelle *enula Ægyptia*, décrite par Dioſcoride; mais il n'eſt pas aiſé de dire quelle eſt la plante à qui il donne ce nom. C. Bauhin dit que l'*helenium Ægyptiacum* eſt une eſpece de ciſte, qu'il nomme *ciſtus folio majoranæ helianthes ſpecies Penæ.*

NEPETA. Suivant C. Bauhin, c'eſt la *calamintha pulegii odore, ſive nepeta.*

NERION. C'eſt le *nerion floribus rubeſcentibus*, C. B.

Touchant les vertus de cette plante, Galien eſt entiérement oppoſé à Pline; car celui-ci dit que c'eſt un remede pour les hommes contre la morſure des ſerpents: & Galien dit que, pris intérieurement, il eſt dangereux; même que c'eſt un poiſon, non ſeulement pour les hommes, mais encore pour la plus grande partie des bêtes de charge. Marhiole, pour les concilier, dit qu'il peut bien être vrai que cette plante fût un poiſon dans les cas ordinaires; mais qu'il pourroit bien être bon à ceux qui auroient été mordus des ſerpents, de même que, ſuivant le ſentiment d'Avicenne, les cantharides ſont bonnes à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé; l'euphorbe à ceux qui ont été piqués des ſcorpions.

Cordus dit qu'on peut encore les concilier ainſi. Le *nerium*, pris intérieurement, eſt un poiſon; mais appliqué extérieurement, il eſt bon contre la morſure des bêtes venimeuſes.

NYNPHÆA. Il y a un paſſage dans Pline, au livre 25, chapitre 7, où il dit que la racine de cette plante reſſemble à une maſſue, & que pour cela ceux qui boivent de ſa décoction, *duodecim diebus coitu genituraque privari* (1). Il n'y a pas de bon ſens à dire que la reſſemblance d'une choſe puiſſe produire aucun effet.

(1) Ineptum hoc poſtremum nempe genitura privari quod clavæ ſimilitudinem referat radix. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1103.

NUX BARBATA. C'eſt l'*avellana peregrina humilis*, C. B.

NUX JUGLANS. Scaliger reprend Pline de ce qu'il dit que cette ſeule noix ſe diviſe en deux parties, puiſqu'elle a cela de commun avec les piſtaches; preſque tous les noyaux ont auſſi cela de commun avec elles (1), excepté que les deux parties ſont plus adhérentes.

J. Bauhin dit (2) que Pline a tort d'écrire que les noix ont été nommées *caryon*, parcequ'elles cauſent des peſanteurs de tête; ce qui eſt ſi éloigné de la vérité, que non ſeulement ce nom eſt auſſi commun aux autres noix, mais même aux amandes; & que bien loin que les noix & les amandes nuiſent à la tête, au contraire elles la fortifient.

C. Bauhin dit que la différence des eſpeces conſiſte dans la groſſeur de la noix, ou dans ſa coquille plus ou moins épaiſſe & plus ou moins dure (3): c'eſt auſſi le ſentiment de Pline.

Pline dit que les noix ont été nommées *juglandes* par les Grecs de ce que par leur odeur elles rendent la tête peſante (4). Il ſe trompe; car *juglans* eſt un mot Latin; mais peut-être y a-t-il quelque faute dans l'exemplaire.

OCYMUM. Pline dit que pour faire croître le baſilic plus promptement, il faut, en le ſemant, dire des injures & le maudire, comme ſi des paroles pouvoient influer ſur la végétation d'une plante. Il écrit dans un autre endroit qu'il y a des gens qui diſent que cette plante, écraſée & couverte d'une pierre, engendre des ſcorpions; ce qui n'eſt pas plus croyable : il y auroit plus de rai-

(1) Teſtaceo operimento tectus fructus; ut plurimum, continuo teguntur tergo; paucæ bifores. Putaminum carinas quidem habent, ſed non ſola juglans, ut Plinius ait. Manifeſtæ ſatis juglandi, & faciles aperiri in perſico altera tantum ex parte manifeſtiſſimæ, ſed difficiliores ad ſeparationem : in pineis obſcuriores, in avellanis obſcuriſſimæ, mediocres in amygdalo. *Joan. Bod Not. in Theoph. p.* 227.

(2) J. B. tome 1, part. 1, p. 243.

(3) Differunt etiam magnitudine. Alia enim nux major, minor alia. *J. Bod. Ibib.*

(4) Juglandim ne vocarunt à capitis gravedine Græci? Latina vox eſt juglans. Scribe, nuces juglandes Græci caryas, à capitis gravedine appellavere. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 225.

ſon

son de penser que ces animaux pourroient être attirés par cette plante, & s'assembler sous la pierre ; ce qui leur est fort commun, sans même y être attirés pat le basilic. C'est mal-à-propos que Pline dit qu'on ne peut guérir ceux qui, ayant mangé du basilic, sont après, & dans le même jour, piqués d'un scorpion ; ce qui est entiérement opposé au sentiment de Dioscoride (1).

J. Bauhin dit qu'on ne sçait quel est le basilic dont Pline parle. Il n'y a pas d'apparence que ce soit aucun de ceux connus sous le nom d'*ocimum*, puisque toutes ces especes sont des plantes annuelles ; & que celui dont parle Pline paroît être une plante vivace, puisqu'il dit qu'en vieillissant il dégénere en serpolet, à moins qu'il ne veuille entendre que ce soit la semence qui dégénere, ainsi qu'il le fait entendre, lorsqu'il dit que de la semence des choux il croît des raves.

J. Bauhin dit encore qu'on ne sçait pas non plus quel est son *ocimum sylvestre ;* à moins que ce ne soit le *clinopodium arvense ocimi facie*, C. B. ; *ocymum sylvestre, sive acinos*, Dod.

La plante dont Pline parle, & qu'il écrit par un *y*, *ocymum pabuli genus*, est l'*erysimum Theophrasti folio hederaceo, fagotriticum*, J. B.

ODONTITIS. Le plus grand nombre des Auteurs veut que cette plante soit le *caryophyllus pratensis flore laciniato*, C. B. D'autres, comme Tabern. Mont., disent que c'est l'*euphrasia pratensis rubra*. Ruelle dit qu'on l'appelle communément *fænaria*.

ŒNANTHE. Cette plante est une espece de *filipendula*, en apparence celle que C. Bauhin nomme *œnantha pastinacæ sylvestris foliis semine attriplicis.*

ŒNOTHERA. C. Bauhin pense que cette plante est la *lysimachia chamænerion dicta*, *latifolia*.

---

(1) Male Plinius eos servari non posse scribit, qui ocymum comederunt eodemque die à scorpione læduntur : contrarium Dioscorides, inquit, in cibo receperunt, quia si feriuntur à scorpione qui ocymum ederint, incolumes conserventur. *J. Bod. p.* 756.

ŒTUM. C. Bauhin pense que c'est le *rapum Americanum bryoniæ foliis;* cependant il ne l'assure pas.

OLEA. J. Bauhin dit que Pline se contredit dans un passage où il dit, parlant des abeilles, qu'il ne faut pas les mettre auprès des lieux où sont plantés les oliviers (1).

Pline dit dans un autre endroit qu'il y a une antipathie entre l'olivier & le chêne (2); ce que Raius n'approuve pas.

Parlant de l'olivier, au chapitre 24 du livre 16, il dit que ses feuilles s'épanouissent au soleil, comme en voulant réchauffer les parties intérieures; ce que Dalechamp traite d'absurde.

Hæc de suo Plinius & absurde. Dal. Not. in Plin. lib. 16, cap. 24, lett. F.

OLYRA. Cette plante paroît être le *zeocriton, seu oryza Germanica*, C. B.; car Pline, au livre 18, chapitre 7, la nomme aussi *oryza*, selon l'opinion de Turannius.

OLUSATRUM. Selon toute apparence, cette plante est la même que l'*hyppofelinum Theophrasti*, *smyrnium Mathioli & Dioscoridis.* Pline en convient lui-même au livre 20, chap. 11, où il dit: *Olusatrum quod hyppofelinum vocant.*

OMPHACOCARPOS. C'est, suivant C. Bauhin, l'*aparine vulgaris.* Dalechamp dit qu'il faut lire *omphalocarpos.*

ONOPORDON. C'est, suivant Dalechamp, le *carduus capite rotundo tomentoso*, C. B.

Il y a encore plusieurs chardons qui portent ce nom. Athæneus, Gesner & Anguillara appellent ainsi la *spina alba tomentosa la-*

---

(1) Olivæ flores ab apibus non attingi scribit Plinius, lib. 21, cap. 12, oleamque à favis procul esse vult: alibi vero id vanum statuit, atque aliquas oleas quam proxime seri convenire dicit, quæ evolantium examina invitent, nec longius abire patiantur: ex quo constat, quam sibi parum constet; olivarum autem proventu plurima examina gigni certum est. Verum utra sententia verior sit, judicabunt, qui oliveta adhabitant. *J. Bod. t. 1, part 2, p. 12.*

(2) Quercum & oleam tam pertinaci odio discedere aiunt, ut altera in alterius scrobe depactæ, moriantur. Nobis non videntur verisimilia quæ feruntur de hujusmodi antipathiis. *Raius, tome 2, p. 1542.*

tifolia ſylveſtris. Dodonée, Camerarius & Tabern. Montanus donnent ce nom à la *ſpina tomentoſa minor ſpinoſior*, C. B.

ONOSMA. Dalechamp fait une courte deſcription de cette plante, &, ſuivant Dioſcoride, il dit qu'elle a les feuilles ſemblables à l'*anchuſa ;* le portrait qu'il en donne y reſſemble aſſez. Il dit, de même que Pline, que cette plante ne porte ; ni tige, ni fleur, ni graine ; ce qui eſt très difficile à croire, & n'eſt pas même vraiſemblable. Sans doute que ces Auteurs ont tous vu cette plante dans le même état, c'eſt-à-dire, devant qu'elle eût pouſſé ces parties.

C. Bauhin convient qu'il n'a jamais vu la planre.

J. Bauhin dit (1) que quelques Aureurs croient que c'eſt le *bugloſſum ſylveſtre, ſive echium.*

OPHIUSA. C'eſt, ſelon Dalechamp, une eſpece de *dracuntium.*

ORCHIS. Dalechamp & C. Bauhin diſent que Pline a confondu la deſcription des *orchis* avec celle des *ſatyrions* (2). L'un & l'autre paroiſſent avoir raiſon, puiſque Pline, parlant du *ſatyrion*, dit, *radice gemina ;* ce qui n'eſt propre qu'à l'*orchis*, & que c'eſt ce qui le diſtingue d'avec le *ſatyrion*, dont la racine eſt ſimple, *radice unica.* C. B. P. p. 80.

Il n'eſt pas étonnant que Pline ait confondu ces plantes, puiſque lui-même ajoute : *Græci, cum concitationem hanc (id eſt veneris) volunt ſignificare, ſatyrion appellant.*

Il paroît que Pline n'a pas plus connu l'*orchis* que bien d'autres plantes (3) ; car s'il l'eût connue, il n'eût pas dit qu'elle a la tige épineuſe, *caule ſpinoſo ;* mais comme il n'a fait que traduire

---

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 586.

(2) Orchin, id eſt teſticulum, cum ſatyrio turpiter confudiſſe, conſtat Plinium. *J. Bod. tome 2, p. 763.*

(3) Erroris omnis auctor Plinius, qui cum libertus legeret ὀρθάκανθα ἤ τοι ἄκανθα vel aliud cogitans, vel vocum vicinitate deceptus, cum alibi legiſſet καυλὸν ἀκανθώδη, caulem ſpinoſum vertit. Qualis in rerum natura non eſt orchis. Quod ſi paulo diligentius ad acanthæ hiſtoriam quam tradit Dioſcorides, attendiſſet, in hunc turpiſſimum non incidiſſet errorem. *Joa. Bod. Not. in Theoph. p.* 1157.

l'histoire de cette plante, il s'est trompé par la ressemblance des mots ; faute dans laquelle il tombe souvent.

Dalechamp, dans ses Notes, a corrigé ainsi le passage où Pline parle de l'*orchis* (1) : *Est orchis herba, duo ejus genera, una, &c. ac residente. Nascitur fere circa mare. Altera serapias orchis cognominatur, &c. Creditur, foliis porri ; &c. Habet, ut satyrion, hæc & tumores & vitia, &c.*

Il y a encore plusieurs passages notés par Dalechamp. Voyez ses Notes sur le chapitre 10 du livre 26, où il dit que Pline a confondu l'histoire de l'*orchis*, du *satyrion* & du *crateogonon*. J. Bodæus a fait la même observation (2) ; car, suivant lui, *quæ de internodiis ait Plinius, ad crateogoni historiam pertinent.*

OREOSELINUM. Il y a plusieurs plantes ombellifères à qui différents Auteurs ont donné ce nom. Tabern. Mont. a ainsi nommé celle que C. B. appelle *daucus montanus multifidofolio selini semine*. Anguillara donne aussi ce nom au *cherophyllum sativum*. Fusch. à l'*apium hortense*. Mais celui qui me paroît avoir mieux rencontré, est Dalechamp, qui, d'accord avec Dodonée, les Adversaires de Pena, Lobel & Tabern. Mont., dit que c'est l'*apium montanum folio ampliore*, C. B.

ORNITHOGALON. Il paroît que l'*ornithogalum* dont Pline parle, est l'*ornithogalum umbellatum angustifolium medium*, C. B.

---

(1) Plinius hæc valde pervertit, miscens orcheôn satyriorumque descriptiones, quæ venerem concitant, tum etiam cratæogoni, quod ad mares giguendos valet, atque phylli thelygoni, & arrhegoni, quorum historia diversa est Theophrasto & Dioscoridi. *Dalech. Not. in Plin. p.* 652.

(2) Orchidis cratæogoni & satyrii confundit historiam, Plinius. *J. Bód. Not. in Theoph. p.* 1158. Pariter [illegible] eamdem satyrii orchidumque historiam in unum miscet. Quod de radice prioris, id de orchide tradidit Græcus auctor. Male etiam ἀντὶ λίνυ, ἄγνυ legit, vel non satis ad Liberti verba attendit. Semen Dioscorides ῥωμαλέον, firmum, durum dixit, radicis corticem ὕπωχρον, vel ut Oribasius πυχρον, Plinius duram radicem perperam inquit ; nisi placeat restituere : semine viticis majore, levi, duro, radicis cortice rubro. *Joa. Bod. p.* 1170.

ORNUS. La plus grande partie des Auteurs prétendent que ce ſoit une eſpece de frêne, apparemment le *fraxinus humilior, ſive altera Theophraſti.* C'eſt le ſentiment de Mathiole & de Dalechamp. Quelques autres, comme Ruelle, Geſner: &c. veulent que ce ſoit le *ſorbus ſylveſtris foliis domeſtica ſimilis.* Mais J. Bauhin dit (1) que ce ne peut être ce dernier, parcequ'il croît dans les lieux bas & humides.

OROBANCHE. Il paroît d'abord que l'orobanche dont Pline parle au chapitre 17 du livre 18, eſt l'*orobanche leguminum* de Dalechamp, *aphaca Lobelii, vicia lutea foliis convolvuli minoris,* C. B. Ce qui en peut faire juger, c'eſt que Pline dit qu'elle ſe lie autour des plantes voiſines, *circumligando ſe;* ce que ne peuvent faire les autres eſpeces, excepté celle de Ruelle & de Geſner, qui eſt le *convolvulus minor ſemine triangulo.* Effectivement cette derniere a encore plus de rapport au terme dont Pline ſe ſert, *circumligans ſe.* En effet, elle s'entortille autour des plantes; au lieu que l'*aphaca* ne fait que s'y attacher avec des petits filets nommés *capreoli.*

Pline ſemble parler d'une autre eſpece au chapitre 25 du livre 22, qu'il ſurnomme *cynomorion*, & qui paroît toute différente de la premiere, quoique Dalechamp diſe (2) qu'il les a confondues enſemble. Voyez CYNOMORION.

Dalechamp dit qu'il y a un paſſage dans Pline qui eſt corrompu: c'eſt où il dit: *Et necatur cuminum ab imo dorſo;* au lieu de quoi il faut qu'il y ait, *& necatur cuminum ab hæmodoro.* Je n'ai cependant point vu ce paſſage dans Pline.

OSYRIS. Pline eſt tout différent de Dioſcoride dans la deſcription qu'il fait de cette plante; car il dit qu'elle porte une graine noire d'abord, & qui enſuite devient rouge; ce que Dioſcoride dit des feuilles. De même il attribue à la racine les vertus que Dioſcoride attribue à toute la plante.

C'eſt, ſuivant le ſentiment du plus grand nombre, la *linaria*

---

(1) J. B. tome 1, part. 2, p. 175. (2) Dalech. tome 1, p. 401.

vulgaris lutea flore majore, C. B. ; &, selon quelques autres, *osyris frutescens baccifera*, C. B.

OTHONNE. Cette plante, selon C. Bauhin, Dalechamp & Lobel, est le *tanacetum, sive flos Africanus major flore pleno. Rosa Indica magna Gesneri.*

OXIS. C'est le *trifolium acetosum vulgare*, C. B.

Il y a aussi une espece de jonc de ce nom, qui est le même que *juncus holoschœnos.*

OXYMYRSINE. C'est le *ruscus*. Voyez Ruscus (1).

PÆONIA. Pline n'est point d'accord avec Dioscoride dans la description des deux pivoines ; car il dit que le mâle a plusieurs racines. Dioscoride, au contraire, dit qu'il n'en a qu'une, & après lui Dalechamp (2) : c'est pourquoi ce dernier pense qu'il faudroit ajouter une négative au passage de Pline, & dire, *mas plures non habet radices, quoniam una nixus est.* Quant à ce qu'il ajoute, que les feuilles de la femelle sentent la myrrhe, je ne me suis jamais apperçu qu'elles eussent cette odeur ; aussi Dioscoride n'en parle pas : il dit seulement qu'elles sont découpées comme celles du *smyrnium ;* au lieu que Pline dit qu'elles ressemblent à celles de l'*isatis*. D'un autre côté Pline se contredit lui-même ; car il dit d'abord que la pivoine produit entre ses feuilles une tige de quatre doigts de long ; & ensuite il dit qu'il fait la tige de la hauteur de deux coudées : au lieu que Dioscoride dit qu'elle n'est pas plus haute d'un pied & demi. Dalechamp observe encore que Pline a tort de dire que son écorce est comme celle du laurier, & qu'il faut qu'il ait lu au Grec, *phliron echein daphnes*, au lieu de *daphneides.* Quant à ce qu'il dit que les feuilles ressemblent à celles de l'*isatis*, Sarracenus dit qu'il faut, au lieu d'*isatis*, qu'il y ait *juglandis*. J. B. tome 3, part. 2, p. 490, il faut qu'il y ait, com-

---

(1) Ignoranter Plinius errat nominum similitudinibus deceptus. Oxymyrsines enim ac myti natura prorsus diversa est : præterea ex oxymyrsine oleum fieri nullus auctor prodit. *Dal. Not. in Plin. p.* 590.

(2) Dalech. tome 1, p. 744. J. B. tome 3, part. 2, p. 490.

me dans Dioscoride, semblables au noyer. Il faut encore corriger ce passage, suivant la traduction de Cornarius : *Sanat opisthotonum, morbum regium, renes, vesicam, arteriam, & stomachum decocta in vino alvumque sistit, estur etiam cum alimentis.*

PALA. C'est, selon l'Ecluse, la *palma humilis longis latisque foliis*, C. B. *Musa, sive ficus Indica, Acostæ* (1). C'est aussi le sentiment de Dalechamp.

PALIURUS. Les Auteurs sont fort indécis pour dire quel est le *paliurus* dont Pline parle ; cependant le plus grand nombre pense que c'est le *rhamnus folio subrotundo fructu compresso*, C. B. *Rhamnus tertius Dioscoridis, folio jujubino*, J. B.

PALMA. Pline, contre le sentiment de Théophraste, dit que le mâle & la femelle du palmier portent fruit (2). *J. B. p.* 354.

Hermolaüs trouve qu'il y a quelques mots à réformer dans Pline ; comme dans l'endroit où il dit : *Vocant autem chamæropes*, il doit y avoir, comme dans Théophraste, *chameriphes.* Puis à l'endroit où il y a *quibusdam osseum lunatumque, &c.*, il doit y avoir *osseum quibusdam & lunari modo curvum esse nucleum.* Où il y a *Babylone natæ uno in horto Bagou*, il faut qu'il y ait *Bagoi.*

Pline a confondu le fruit du palmier encore verd, avec les myrobolans, & a dit que le palmier portoit les myrobolans (3) ; ce qui est faux. Ce fruit est bien semblable à celui du palmier, quant à la grosseur, ainsi que le dit Dioscoride ; mais il n'est pas employé au même usage (4).

Pline s'est encore trompé en ce qu'il semble confondre le pal-

(1) Quidam, ut dixi, Musam esse putant. Thevetus cap. 33 arborem vocari ait pagovere, fructum, pacona ; Oviedus platanos : utrumque nomen ad palam accedit. Alium huic similem & usus frequentissimi Thevetus ibidem scribit, vocari hoyriri ; Oviedus Jaiama. *Dalech. Not. in Plin. p.* 298.

(2) Plantarum, quibus genus commune alias florere, alias nullo flore exhilarari, quidam affirmant : ut palmarum marem florere, fœminam, minime ; sed protinus fructum promere. *Th. lib.* 1, *cap.* 22.

(3) J. B. tome 1, part. 1, p. 357.

(4) Idem, p. 367.

mier avec le ſapin : » Il y a encore, dit-il, un arbre qui eſt pro- » pre & ſert aux mêmes onguents, que les uns appellent *elatem*, » les autres *palma* & *ſpatha*, & que nous appellons ſapin (1) ».

Il ſe trompe encore, en ce qu'il fait une eſpece particuliere de palmier (2), qu'il nomme *elate* ou *ſpatha;* ce qui a cauſé ſon erreur (3), c'eſt ſans doute parcequ'il avoit cru qu'*elate* s'appelloit auſſi *palma*. Il dit auſſi que ſes tendrons, ſes feuilles & ſon écorce ſervent en médecine ; au lieu qu'il n'y a que la couverture du fruit (*elate*) qui faſſe les effets qu'il dit (4).

Salmaſius, ainſi que l'a remarqué J. Bodæus, a corrigé un paſſage qu'il a trouvé corrompu au chapitre 4 du livre 13, à l'endroit où il dit : *Ex reliquo genere plebeæ videntur, &c.*, & l'a rendu ainſi : *E reliquo genere plebeiæ videntur Syris. Tragemata appellant, nam in alia parte Phœnices Græciæque populari etiam nomine à nobis appellantur balani* (5). La raiſon qu'il en donne, c'eſt que βαλανος eſt un mot Grec, & non pas Phénicien. En ſecond lieu, c'eſt que tous les fruits du palmier n'étoient pas appellés indifféremment *tragema;* mais ſeulement celui qui étoit deſſéché.

C'eſt mal-à-propos que Pline dit que le petit ombilic où eſt le germe de la ſemence, eſt du côté que le noyau eſt fendu, puiſqu'au contraire il eſt à la partie oppoſée (6).

J. Bodæus a corrigé un paſſage de Pline où il dit : *Gaudet & riguis totoque anno bibere cum amet, anno ſitienti.* Selon lui, il

(1) Fallitur Plinius multiplici τῆς ἐλάτης ſignificatione, eſt autem elate ad unguenta pertinens, ſive σπάθη, Archigeni, lib. 2, κατὰ τόπυς φοίνικος σιϐειον, gliſcentis palmæ floris involucrum & tegumentum.

(2) Dalech. tome 1, p. 309.

(3) Idem Not in Plin. p. 312.

(4) Elate lachrymam non ſudat, ſed ut ait Dioſcorides, λιπαρὸν τό ἐντός ἔχει, pinguis intus eſt. *Dalec. Not. in Plin. p.* 312.

(5) Cæterum non omnis palmæ balanus tragema dicebatur ; ſed is tantum qui ſiccatus erat, quod non obſervavit Plinius. *J. Bod. Not. in Théop. p. 96.*

(6) Falſum eſt quod Plinius ſcribit ; cæſum à dorſo pulvinata fiſſura, & in alvo medio umbilicatum, unde primum ſpargitur radix. Ex parte contraria ubi fiſſura hæc minus conſpicua, germen prodit. *Id. p.* 100.

faut

faut lire : *Gaudet & riguis, totoque anno bibere, quin etiam non ſitienti* : c'eſt-à-dire que quoique l'année ſoit pluvieuſe, il aime cependant à être arroſé (1).

Au chapitre 4 du livre 13, Pline confond ſous une ſeule eſpece les deux qui ſont décrites par Théophraſte (2).

Pline nomme le noyau du fruit du palmier, *lignum, hoc eſt ſemen ejus* (3), au lieu que Théophraſte & pluſieurs Auteurs le nomment *oſſiculum*, ou d'un nom équivalent.

Pline dit encore mal-à-propos que l'*elate* jette des larmes, *pingui lachryma ;* ce qui eſt faux.

PANAX. Pline décrit pluſieurs eſpeces de *panax ;* la premiere, le *panax aſclepion.* Pluſieurs plantes portent ce nom. Dodonée, Cæſareus, Tabern. Mont. nomment ainſi la *libanotis ferulæ folio & ſemine*, C. B. Anguill., Camer. la *libanotis fœniculi folio ſemine foliaceo*, C. B. Lacuna., Math. Caſt., Lugd. la *libanotidi ſecundæ ſimilis, ſeu panax aſclepium primum*, C. B.

Le *chironion.* Cette plante eſt des plus difficiles à déterminer, par le grand nombre de plantes à qui on a donné ce nom, celle entre autres qui approcheroit le plus de la deſcription de Pline, eſt celle qu'Anguillara & Cardus ont nommée *panax chironium Theophraſti*, qui eſt l'*helenium vulgare*, ſi ce n'étoit que Pline dit qu'elle a la racine petite (*parva radice*), & que l'*helenium* l'a groſſe. Moriſon dit que le *panax chironium Theoph.* eſt la *virga aurea major, vel dorea*, C. B.

Quant au *panax heracleum*, la plus grande partie des Auteurs penſent que c'eſt le *ſphondylium majus*, J. B. *Panax ſphondylii folio*, C. B. Moriſon penſe que c'eſt le *panax paſtinacæ folio an Syriacum Theophraſti*, C. B.

(1) Falſiſſimum eſt Ægyptias palmas oſſe carere. Voluit ſcribere Plinius palma immatura myrobalano ſimilis, in Ægypto probatiſſima, oſſa non habet reliquarum modo in balanis. *Id. ibid.*

(2) Hæ de duobus palmarum generibus Theophraſtus, quæ Plinius in unum confundit. Sed Plinianum eſt confundere & perturbare omnia.

(3) Plinius male lignum vocat : eſt enim oſſiculum inſtar corneæ ſubſtantiæ durum, ſemen palmæ. *Dalec. Not. in Plin. p.* 318.

Il y a dans Dalechamp (1) une ample dissertation sur ces plantes.

Selon J. Bodæus, Pline a confondu l'histoire de ces plantes (2) : c'est pourquoi il dit qu'il ne faut pas s'en rapporter à lui.

PANICUM. Il semble que Pline veuille faire plusieurs especes de panic, qu'il différencie par la couleur ; mais J. & C. Bauhin disent que ce ne sont que des variétés. Celui dont il parle est, selon toute apparence, le *panicum Italicum*, *sive* (en langue Italienne) *panicula majore*, C. B.

PAPAVER. Les trois especes de pavot dont Pline parle, sont, *papaver hortense semine albo*, *sativum Dioscoridis* (3) ; la seconde, *papaver hortense semine nigro*, *sylvestris Dioscoridis* ; la troisieme, est le *papaver erraticum majus*, *Roias Dioscoridis*. Celle que Pline surnomme *ceratitis*, est le *papaver corniculatum luteum*, *ceratites Dioscoridis*.

Quant à l'*heraclion*, Fabius Colomne prétend que c'est le *cyanus segetum*.

Il est aisé de voir que Pline a mal-à-propos mis au nombre des pavots le *tithimalus paralius* (4).

Pline, suivant Dalechamp & J. Bauhin, a mal traduit le mot de *struthium* (5), ou l'a mal interprété ; ce qui lui fait dire, en parlant du pavot Héraclien (6) : *Foliis speciem passerum præsentantibus* ; au lieu de dire, comme Dioscoride, *foliis struthis simi-*

(1) Dalech. tome 1, p. 639.

(2) Plinio fides non est adhibenda, turpiter enim historiam panacum confundit. *J. B. Not. in Theop. p.* 1071.

(3) Nusquam tradidit Dioscorides è nigro magis quam ex albo opium fieri. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1100. *Dal. Not. in Plin.*

(4) Plinius cum legisset tithymalum paralium μήκωνα vocari, papaveribus annumeravit; turpiter utriusque confundit historiam. *J. Bod. Not. in Th. p.* 1103.

(5) Struthio similibus, Dioscorides. Ineptissimus hîc Plinius. *Dalech. Not. in Plin. p.* 225.

(6) Dormitavit Plinius cum legeret Græcum auctorem. Theophrastus enim papaver heracleum folio struthii esse inquit. Struthio nempe quo lintea dealbantur lina. Quod Theophrastus de struthio perperam Plinius heracleo tribuit papaveri. *J. Bod. Not. in Th. p.* 1102.

libus, ſemblable à la plante nommée *ſtrutium* (1), qui eſt la *ſaponaria major levis*, C. B.

Il ſemble s'être encore trompé lorſqu'il dit que pour avoir l'opium, il faut inciſer la tige du pavot, au lieu que c'eſt la tête, ainſi que Dioſcoride le dit; il paroît même que Pline l'entende ainſi dans un autre endroit, où il dit : On n'inciſe pas la tête des autres eſpeces.

Cordus; dans ſes Notes ſur Dioſcoride, parlant du *papaver herculeum*, dit que cette plante eſt inconnue de tous les Auteurs, & même de Pline; ce qui lui a fait faire deux fautes (2) : la premiere, en ce qu'il a mal interprété le mot *ſtruthion*; la ſeconde, en ce qu'il dit qu'il ſert à blanchir le linge.

Touchant le pavot cornu, il ſemble le confondre avec la *glaux*; car il dit, *lactis quoque ubertas*; ce que Dioſcoride dit de la *glaux*. Il a ſans doute pris *glaux* pour *glaucion*.

PAPYRUS. J. Bodæus, dans ſes Notes ſur Théophraſte, dit que Pline a mal interprété quelques paſſages dudit Théophraſte (3), entre autres celui où il dit : *Brachiali radicis obliquæ craſſitudine* (4), que ſa racine eſt de la groſſeur du bras. Il eſt faux que les racines aient cette groſſeur; il n'y a que la principale.

Pline avance que le *papyrus*, ou plutôt ſon uſage, n'a com-

---

(1) Suſpicor Plinium cum apud auctorem, unde hæc ſumpſit, legiſſet papaver hoc foliis parvulis eſſe ſimilibus ſtruthio, quo æſtate lanæ purgantur ab eryoplitis & candorem trahunt, nec aſſecutus τυ ϛρούθιυ ſignificatum eſſet incogitanter vim purgandi lina tribuiſſe huic plantæ. Dioſcorides ejus facultatis nuſquam meminit. *Dalech. Not. in Plin. p.* 525.

(2) Saporis vocabulo τὸν χύλὸν Græcorum Plinius voluit exprimere, duplici errore : altero quod liquor is ὀπός ſit, id eſt, manans ſponte lachrima, non autem χυλος, id eſt, ſuccus herba trita expreſſus : altero quod ad id papaveris albi, non nigri ſcapus inciditur. *Idem p.* 524.

(3) Oſcitanter admodum Plinius verba Theophraſti interpretatur. Quod hic de radice fert, ille de caule dicit, hiſtoriamque mirifice turbat & confundit. *J. Bod.*

(4) Falſum eſt quod ait brachiali radicis craſſitudine, hac craſſitudine non ſunt radices quæ per ſuperficiem repunt; ſed illa tantum quæ in altum demittitur. Præterea nec radices illæ obliquæ ea ſunt craſſitudine, ſed magiſtra radix. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 429.

mencé que du tems d'Alexandre le Grand (1). Mais Guillandinus prouve le contraire par différents passages des Auteurs anciens (2).

Pline dit aussi qu'avant que le *papyrus* fût en usage, on écrivoit sur les feuilles de palmier (3), *in palmarum foliis*. Le même Guillandinus prétend que c'étoit sur des feuilles de mauves, & il le prouve par un passage d'Isidore (4).

PARTHENIUM. Sous ce nom, Pline comprend & décrit quatre plantes différentes; premiérement, la *pariéaire;* celle qu'il nomme aussi *parthenium*, espece de *sideritis*, qui, selon Dalechamp (5), est l'*ocymoides minus herbariorum;* troisiémement enfin, celle qu'il surnomme *leucanthen* & *tamnacum*.

Ruelle & C. Bauhin pensent que cette derniere est la matricaire (6); mais Dalechamp veut que ce soit la *cotula fœtida* (7), que Pline (selon lui) confond avec le *parthenium* & *muralium* de Celse (8). Il faut aussi, selon lui, au lieu de *tamnacum*, lire *amaracum*, ainsi qu'il y a dans Dioscoride & Galien; & au lieu de *odore mali*, il faut lire *odore malo*.

---

(1) Verisimile est papyri descriptionem apud Plinium geminam esse, sed mutilam, æque duabus diversi generis papyris confusam. *Idem p.* 451.

(2) Guillandinus hujus loci diligentissimus & ingeniosissimus enarrator ex Anacreonte, Alceo, Æschylo, comicis veteribus, Platone, Aristotele, probar papyrum, sive byblum cognitam quidem fuisse, antequam nasceretur Alexander, verum in usu frequenti & publico fuisse Alexandri sæculo. *Dalech. Not. in Plin. p.* 321.

(3) In malvarum foliis, non palmarum legendum putat Guilland. quoniam olim in malvarum foliis scribebatur. Cnina apud Isidorum.

(4) Hæc tibi aratæis multum invigilata lucernis
Carmina, queis ignes novimus aërios,
Lævis in aridulo malvæ descripta libello,
Prusiaca vexi munera navicula.
Dalec. Not. in Plin p. 321.

(5) Dalech. tome 1, p. 830.
J. B. tome 3, part. 1, p. 128.

(6) Confundere Plinius videtur Parthenii genera. *J. Bod. Not. in Th. p.* 816.

(7) Plinius, lib. 21, cap. 30, turpiter parthenion matricariam dictam, cum parthenio parietariam nominatâ confundit. *Idem. p.* 816.

(8) Perdicium sive muralium, etiam parthenium vocari, cum Celso Dioscorides testatur; verum parthenium quod hic describitur, & amaracum, sive leucanthemum nominari Plinius ait, nusquam perdicii, vel muralii nomen habet. *Dalech. Not. in Plin. p.* 557.

PASTINACA. Pline en décrit plusieurs especes (1); la premiere, qu'il appelle *agrestis*, c'est, selon Fusche & Cordus, *pastinaca tenuifolia sylvestris Dioscoridis, vel daucus officin.*; la seconde, *alterum Plinii*, c'est la *pastinaca tenuifolia sativa.* Quant à l'*hibiscus*, qui est l'*althæa*, il lui donne mal-à-propos le nom de *pastinaca*, suivant le sentiment de Cæsalpin. Celle qu'il nomme *Gallica*, est, suivant Ruelle, le *daucus Creticus*, Cast.; *daucus foliis fœniculi tenuissimis*, C. B.

PELECINUM. Cette plante est l'*hedisarum* ou *securidaca.* Dalechamp (2) & J. Bauhin (3) disent qu'il faut que Pline se soit trompé dans la lecture de Théophraste, & qu'il ait lu *phacon*, c'est-à-dire lentille, au lieu de *aphace*, qui est une espece de vesce; ce qui lui a fait dire que cette plante étouffoit la lentille; au lieu que Théophraste dit, l'*aracus*, qui est une chose dure & âpre, croît parmi les lentilles. De plus, Pline dit au chap. 12 du liv. 27, que le *pelecinus* croît parmi les bleds, *in segetibus.*

PEPLION & PEPLOS. Dalechamp, J. & C. Bauhin disent que Pline a confondu cette plante avec le pourpier sauvage (4). Cependant il paroît qu'il a voulu parler de deux plantes différentes: on en peut juger par les vertus différentes qu'il leur attribue (5).

Peplos, est le *peplus*, *sive esula rotunda*, C. B.

---

(1) Plinius pastinacæ nomine Latinis significari ait plantas quatuor: primamquidem pastinacam sativam, Lugdunenses vocant *panets*: alteram agrestem, in pratis nascentem quam hibiscum hic vocat malachen agriam, cap. 4, lib. 20, pratensem cap. 15, lib. 21, Lugdunenses *panets sauvages*: tertiam daucum staphylinum attilem & hortensem memoratum Galeno, lib. 6, Simpl. vulgo *carotes*: quartam daucum staphylinum sylvestrem, officinis notissimum. *Dal. Not. in Plin. p.* 492.

(2) Dalech. tome 1, p. 376.

(3) J. B. tome 2, p. 346.

(4) Inepte Plinius sylvestrem portulacam ejusdem generis ac naturæ cum sativa, nisi quod sponte provenir, confundit cum peplio, herba diversissima, ideo tantum, quod peplion agrestem portulacam nonnulli vocaverunt. Quidam legunt, quam telephion, quoniam sedum tertium acre, & ulcerans Dioscorides, & agrestem portulacam nominari scribat, & telephium. *Dal. Not. in Plin.*

(5) Plinius turpiter portulacam syl-

PERDICIUM. Sous ce nom Pline parle sûrement de deux plantes, mais si confusément qu'il sembleroit ne parler que d'une, & confondre ensemble l'une & l'autre ; cependant la premiere, qu'il surnomme *helxine*, paroît être notre pariétaire, quoiqu'il dise que ses feuilles approchent de celle du plantain, & de celle du marrube, & que dans un autre endroit il les fasse semblables à celles du basilic. Mais cette seconde est, selon Dalechamp, *l'ocymoides minus*, *lychnis montana viscosa alba latifolia*, C. B.

L'autre, qu'il nomme *leucanthen* & *tamnacum*, est, selon Casp. Bauhin, la *matricaria sylvestris*, *parthenium Mathioli.*

Le *perdicium* (1) dont il parle au chapitre 17 du livre 21, est, suivant le sentiment de quelques Auteurs, la *chondrilla pusilla bulbosa*, *perdicium* (2) *Theophrasti*. Mais Théophraste n'a jamais dit qu'on mangeât ses racines, mais qu'elle en avoit plus que de feuilles.

PERICARPON. Dalechamp dit (3) que plusieurs Auteurs pensent que cette plante est l'*hyacinthus comosus major purpureus*, C. B. Selon lui, la premiere espece est le *pancratium officinarum*, *narcissus maritimus*, C. B. ; ou plutôt la *scilla vulgaris*. Cependant Pline parle du *pancratium* au chapitre 22 du livre 27. La seconde espece, selon le même Dalechamp, est le *bulbus vomitorius* (4).

PERICLYMENUM. J. Bauhin dit (5) ici : Pline a confondu le

vestrem cum peplide confundit, ejusd. generis ac naturæ cum sativa scribit, nisi quod sponte proveniat. Quæ falsa & inepta sunt. Pronum foret scribere portulaca quam telephion vocant. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1091.

(1) Nusquam tradidit Theoph. in usu cibi venire perdicii radicem, sed crassas, & plures habere quam folia. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 34. *Dalech. Not. in Plin.*

(2) Perdicium sive muralium etiam parthenium vocari, cum Celso Dioscorides testatur ; verum parthenium, quod hîc describitur, & amaracum, sive leucanthemum nominari Plinius ait, nusquam perdicii, vel muralii nomen habet. *Dalec. Not. in Plin. p.* 557.

(3) Dalech. tome 2, p. 378.

(4) Meo judicio, vomitorium, radicis nigro cortice. *Dal. Not. in Plin. p.* 635.

(5) J. B. tome 2, p. 104.

periclymenum (1) avec le *clymenum ;* car tout ce qu'il dit de ce dernier appartient au premier.

PETITIUM. Ruelle penſe que c'eſt une eſpece de roſe ſauvage ; & Anguillara , une eſpece de *cyclamen autumnale* , *flore odorato.* Mais Pline convient que c'eſt une roſe ſauvage.

PETROSELINUM. Il eſt très difficile de dire préciſément quel eſt le vrai *petroſelinum* dont Pline parle , attendu qu'il ſe contente de dire qu'il croît ſur les rochers , ſans en faire aucune deſcription ; ce qui eſt cauſe que différents Auteurs ont donné ce nom à pluſieurs eſpeces d'*apium.*

Dalechamp a ainſi nommé l'*apium montanum folio tenuiore* , C. B.

Les eſpeces de perſil de jardin ſont auſſi appellées *petroſelinum.* Mais il y a toute apparence que c'eſt l'*apium montanum.*

PEZITA. Selon Fabius Colomne , c'eſt le *fungus acetabularum modo cavus* , *radice carens* , C. B. , le mouſſeron (2).

PHELLANDRION. Selon Dalechamp & quelques Auteurs , c'eſt la *cicutaria paluſtris tenuifolia* , C. B.

PHYLLANTHES. Selon Dalechamp , c'eſt le *rapunculus ſcabioſæ capitulo cæruleo* , C. B. *Aphyllanthes* , Theophr.

PHYTEUMA. Il y a pluſieurs plantes qui portent ce nom , & il n'eſt pas facile de dire laquelle eſt celle de Pline , attendu qu'il n'en fait aucune deſcriprion. Selon J. Bauhin & Geſner , c'eſt la *reſedæ affinis phyteuma.* Selon Cæſareus & Dalechamp ,

---

(1) Confundit Plinius clymenum cum periclymeno, Græci omnes periclymenon foliis hederæ deſcribunt , clymenum plantaginis. Et quam parum memor eorum ſit Plinius , quæ ante dixit, ex hoc loco perſpicuum ſit, cum uno quaſi halitu, clymenum folia habere ait hederæ & plantaginis. *Joa. Bod. Not. in Theoph. p.* 1163.

(2) Pezitas Itali vocant, prugnoti , Galli *mouſſerons*, terræ ſemper incumbente ac inſtrato globoſo capitulo , nec in caulem aliorum modo ſe attollente : ſtatim primis veris imbribus erumpentes , & toto genere ſalubres ac innoxios. Quidam pezitas eſſe volunt tuſſos fungos. Caſtaneis potiſſimum ad naſcentes quos auriculos Galli vocant. *Dal. Not. in Plin. p.* 486.

c'eſt le *rapunculus ſpicatus*, C. B, qui eſt le *phyteuma* de Mathiole.

PHŒNICEA. Cette plante, que Pline nomme encore *hordeum murinum*, eſt, ſelon toute apparence, & ſuivant le ſentiment de pluſieurs Auteurs, le *gramen loliaceum anguſtiore folio & ſpica*, C. B. *Phœnix*, Dioſc.

PICEA. Pline dit que la pece ni le pin ne fleuriſſent point; en quoi il ſe trompe, puiſque, ſelon Dalechamp, on peut remarquer en la pece une fleur longue & rougeâtre. Caſpar Bauhin dit auſſi que la pece fleurit. Le même Auteur dit qu'il y a quelques mots à changer dans le texte de Pline; comme où il y a *hæc plurimam reſinam fundit interveniente*, ſelon Dalechamp, *intermicante candida gemma*. Et plus bas, où il y a *omnibus his generibus*, ſelon Dalechamp, *omnino huic generi* (1).

J. Bauhin dit (2) que Pline a mal traduit le mot *pytin* de Théophraſte en *picea*, & qu'il valoit mieux dire *tæda* & *pinaſter*, & *peuce* en *larix*, qui, ſelon Dalechamp (3), eſt le *pinus* (4).

PYCNOCOMON. Mathiole & Dalechamp conviennent que cette plante leur eſt inconnue; cependant pluſieurs Auteurs ont

---

(1) Notandum tamen hic obiter venit, 1° Plinium πίτυν ex Theoph. piceam vertiſſe, quod non placet: melius vero Theoph. πίτυν tedam ex pinaſtrum reddi. Deinde piceam nullo flore exhilaraſcere dixit idem Plinius cujus contrarium Matth. aſſerit. Tertiò quod ſcripſit ramos à radice fundi, id, ſi Scaligero fides.

(2) J. B. tome 1, p. 238.

(3) Dalech. tome 1, p. 36.

(4) Credendum, aliorum errorem ſecutum feciſſe, quandoquidem coniferas, ſua natura ab initio puras poſt radicem ſcribit: atque ubi creverint, inde fundi.

Ego potius illis accedo qui flores abieti tribuunt: nam ex ſententia noſtra florum ſtamina, ſeu apices potius, pulviſculum ſeu ſemen minutiſſimum ſuppeditant ſemini maſculo in animalibus analogum. *Rai. tom.* 2, *p.* 1395.

Nos aſſentimur potius J. Bauhino, Cluſio, Dalechampio, gravibus imprimis & ἀξιοπιστάτοις auctoribus, affirmantibus extrema ramorum hujus arboris ineunte æſtate julos protrudere ſingulares, palleſcente quadam farina refertos, quam Plinio id neganti: præſertim cum & ipſi ejuſmodi julos in pinu, cui ille pariter flores denegat, obſervavimus. *Rai. tom.* 2, *p.* 1396.

donné

donné ce nom à plusieurs plantes différentes. Cortusus nomme *picnocomus Dioscoridis*, le *solanum tuberosum esculentum*. Brunfelsius nomme *picnocomos* l'*angelica sylvestrum minor*, *sive erratica*. Fabius Colomna, la *succisa glabra*, *sive morsus diaboli*. Cependant aucune de ces plantes ne ressemble à la Description que Pline en fait.

PINASTER. Dalechamp (1) & J. Bauhin observent que Pline a tort de dire que le pin sauvage est extrêmement haut, ce qui est faux.

PINUS. J. Bauhin dit (2) que Pline avance mal-à-propos, que de tous les arbres qui portent résine (3), le pin est celui dont le bois est le plus propre à faire le bardeau dont on couvre les maisons (4), puisqu'il n'ignore pas que le bois du *larix*, étant plus dure & plus solide, y est plus propre qu'aucun autre (5).

PIPER. Il paroît que Pline a mal connu, ou plutôt n'a pas connu le poivre, pour dire que c'est un arbre semblable au genievre (6); puisque tous les Auteurs modernes disent que c'est une plante qui ne peut se tenir sans être appuyée de quelque chose, de même que le houblon, & dont les feuilles ressemblent à celles du lierre. De plus, il dit que le poivre est renfermé dans des gousses semblables à celles du phasiol, lesquelles, étant cueillies devant de s'ouvrir, & séchées au soleil, font le poivre long (7), ce qui est encore faux, puisque le poivre long vient d'une plante diffé-

---

(1) Dalech. tome 1, p. 38.

(2) Plinius larici tribuit, quod Theoph. de pinu prodidit. *J. B. t.* 1, *p.* 246, *part.* 2.

(3) Plures Plinius in coniferarum resiniferarumque historia commisit errores. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 164.

(4) Cæterum non potui non admirari dixisse Plinium, scandulas è pino ad contegendas domos, ex omnibus, quæ resinam fundunt arboribus aptissimas esse, cum laricem non ignoret materiei præstantia duritia & firmitate, nulli æquiparandam esse. *J. B. t.* 1, *part.* 2, *p.* 249.

(5) Plinius πεύκην piceam vertit, quæ pinus est: πίτυν laricem, quæ picea est *Dalech. Not. in Plin. p.* 603.

(6) Plinius ex alinea fide falsa narrat omnia quæ de pipere dicit.

(7) Piperis arborem à Plinio dici volunt fruticem quem vulgus adhuc vocat, *poivrier* officinæ vero tibes nigrum. *Dalech. Not. in Plin. p.* 389.

rente ; le poivre, au contraire, croît en grappes. Pline, au chapitre 7 du livre 12, dit que de son tems le poivre croissoit en Italie (1), *piperis arborem jam & Italia habet.* Mais Dalechamp dit que par cette espece de poivre, il faut entendre l'*ison*, qui est la *grossularia non spinosa fructu nigro*, C. B.

Au chapitre 7 du livre 12, il se trompe lorsqu'il dit : *Fert & spina piperis similitudinem, &c.* (2).

PIPERITIS. C'est le *piper Indicum vulgatissimum* (3), C. B., *sive capsicum, siliquastrum*, Trag.

PISTANA. C'est la *sagitta aquatica major*, C. B.

PITYUSA. C'est le *tithymalus foliis pini*, ou le *tithymalus palustris fruticosus*, *esula major*, Dod. Ces deux plantes sont également nommées *pityusa*. Cependant il y auroit lieu de penser que c'est la derniere, à cause du mot *frutex* dont se sert Pline.

Dalechamp trouve qu'il y a dans Pline deux mots superflus & inutiles; savoir, *cum honore* (4), & qu'il vaudroit mieux les retrancher, & dire simplement, comme il y a dans un vieux exemplaire, *& pityusa simili de causa dicetur.* C'est aussi le sentiment de J. Bodæus.

PYXACANTHA. C'est le *lycium buxi folio*, C. B.

Pline, dans la description du *lycium*, est un peu différent de Dioscoride; Pline dit qu'il a les feuilles comme le cyprès (5), & Dioscoride, comme le bouis; la racine tortue, au lieu que Pline dit large: peut-être qu'il a lu πλατεῖα au lieu de πλαγία. Il est encore différent de Dioscoride, lorsqu'il dit que pour faire le *lycion*, on fait cuire les branches & les racines (6); & Dioscoride dit les feuilles avec la plante.

---

(1) Italici piperis arbusculam esse quam adhuc officinæ & olitores piper vocant, quidam ison nigrum descriptum in historia nostra plantarum. *Dalech. Not. in Plin. p.* 299.

(2) Hallucinatur Plinius. Hæc est Lycii descriptio in Cappadocia, Lycia, & ut ait, in Polio nascentis. *Dal. Not. in Plin. p.* 299.

(3) Vulgo piper Indicum aut Capsicum. *Dalech. Not. in Plin. p.* 523.

(4) Redundant duæ priores voces (cum honore) nec in salmanticensi codice reperiuntur; ineptæ etiam sunt, quare delendæ. *J. Bod. Not. in Th. p.* 1087.

(5) Dalech. tome 1, p. 124.

(6) Succus elicitur radicibus, cum

Cependant Dalechamp paroît s'être trompé lui-même; car il y a dans Dioſcoride : On met tremper pendant pluſieurs jours les branches & racines bien pilées.

Bodæus penſe qu'il y a quelque faute dans Pline au chapitre 7 du livre 12, où il y a, *tradunt in Indico luco id gigni* (1); au lieu de quoi il faut lire, ſelon lui, *tradunt in India lycion gigni.* Il y a encore pluſieurs paſſages à corriger dans la ſuite de l'hiſtoire du *lycium.* Voyez J. Bodæus, dans ſes Notes ſur Théophraſte, p. 354.

PLANTAGO. Suivant Cornarius, il faut retrancher, dans la deſcription du plantain, les mots, *eſt napi ſimilis* (*caulis*), & dire ſimplement, *caulis cubitalis eſt, & angulosa*, ainſi qu'il y a dans un vieux exemplaire.

POLEMONIA. Comme il y a beaucoup de plantes qui ſont ainſi nommées, il eſt fort difficile de dire au juſte quelle eſt celle dont parle Pline. Quelques Auteurs penſent que c'eſt le *lychnis ſylveſtris quæ been album vulgo*, C. B. D'autres, comme Geſner, nomment ainſi le *lychnis montana viſcoſa alba latifolia.* D'autres la *valeriana rubra.* D'autres enfin, comme Ruelle, prétendent, & avec plus de raiſon, que c'eſt le *ſcordium alterum, ſive ſalvia ſylveſtris*, C. B. *Salvia montana & ambroſia quibuſdam*, Geſn.

POLYACANTHOS. Selon Cordus, c'eſt le *carduus ſtellatus foliis papaveris erratici;* mais le vrai, ſelon Dalechamp, c'eſt le *carduus ſpinoſiſſimus anguſtifolius vulgaris, polyacanthos Theophraſti.*

POLYCNEMON. Il y a deux plantes qui portent ce nom; la

---

frutice ipſo tuſis & per dies multos maceratis deindeque coctis *Dioſc.*

(1) Prior Plinii locus corruptus, confuſus, perturbatus. Tradunt, inquit, in Indico luco id gigni, ſcribe, tradunt in India Lycion gigni. Quod ſequitur (advehitur odoris gratia), ante ac putavi; & adhuc puto ad garyophylli hiſtoriam pertinere. Illud impedit, quod paulo infra legatur (thure adulterari) ſed & verba iſta corrupta, ut jamjam dicam. Totam hanc periadem ſcribo.

Eſt etiamnum in India piperis grani ſimile quod vocatur garyophyllum, grandius fragiliuſve, advehitur odoris gratia. Tradunt in India lycion gigni, ſpina eſt, fert fructum piperis ſimilitudine, præcipua amaritudine.

premiere eſt le *polycnemon Lobelii*, qui eſt la *calamintha arvenſis verticillata.* Dalechamp donne le portrait & la deſcription d'une plante qu'il dit être le vrai *polycnemon ;* mais C. Bauhin dit qu'on ne ſait quelle elle eſt.

POLYGALA. Il y a pluſieurs plantes qui portent ce nom ; mais, ſuivant le ſentiment du plus grand nombre, c'eſt la *polygala maſſiliotica*, C. B. *polygala valentina Cluſii* (1).

POLYGONUM. Pline décrit quatre eſpeces de *polygonum ;* la premiere eſt le *polygonum latifolium mas ;* la ſeconde n'eſt déterminée par aucun Auteur, excepté Dalechamp, qui dit que c'eſt la *herniaria; polygonum minus, ſeu millegrana major*, C. B.; la troiſieme, qu'il ſurnomme *oreon*, eſt l'*equiſetum paluſtre brevioribus foliis*, ou, ſelon Fuſche, l'*equiſetum arvenſe longioribus ſatis ;* la quatrieme eſt le *polygonum maritimum majus, ſive uva maritima;* &, ſelon Dalechamp, l'*oſyris fruteſcens baccifera*, C. B.

Pline ſe trompe quand il dit que l'*equiſetum*, qui eſt ſa troiſieme eſpece de *polygonum*, croît ſur les montagnes (2), puiſqu'au contraire il croît dans les lieux aquatiques, ainſi que le dit Dioſcoride, *naſcitur in aquoſis.* Ce qui lui a fait faire cette faute, c'eſt qu'il a lu au Grec ὄρειον au lieu de ὡραῖον.

POLYGONOIDES. C'eſt la *clematis daphnoides major*, C. B. *Clematis Ægyptia hortenſis flore purpureo Geſneri ;* &, ſelon Dalechamp, c'eſt la *clematis daphnoides minor*, C. B. *Prima Dioſcoridis* (3).

POLYPODIUM. Pline dit que cette plante fleurit, mais ne porte point de graine. Dalechamp, dans ſes Notes, dit qu'elle

---

(1) Primum genus polygoni, eſt ſanguinaria : ſecundum herniaria : tertium, polygonon fœmina Dioſcoridis : quartum, ut quidam volunt, caſia lignea marina Monſpeſſulanorum. *Dal. Not. in Plin. p.* 674.

(2) Peccavit Plinius quod in montibus naſci tradiderit. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 459.

(3) Prior Dioſcoridis, qui hujus cognominis nuſquam meminit, id eſt, Ægyptia. *Dalec. Not. in Plin. p.* 614.

ne porte ni fleur ni ſemence (1). Cependant preſque tous les Auteurs modernes diſent tout le contraire.

POLYRRHISON. Pline appelle de ce nom trois plantes différentes; premiérement l'*elleborus niger;* ſecondement l'*ariſtolochia clematitis;* & enfin une plante que C. Bauhin ne détermine pas, & dont il fait la huitieme eſpece d'ellébore noir, ſous ce nom, *an helleborinæ nigræ ſpecies.*

POLIUM. Pline parle de deux eſpeces de *polium*, dont aucune n'eſt déterminée. Dalechamp dit que Pline a pris le *polium* pour le *tripolion* (2); car, ſelon lui, c'eſt le *tripolium* dont les fleurs changent de couleur trois fois par jour; mais il ne dit point ce que c'eſt que le *tripolium;* il le décrit dans un autre endroit; mais ce ne ſont pas les feuilles, comme le dit Pline (3), mais les fleurs qui changent de couleur.

POPULUS. Pline, dans la deſcription des peupliers, a fait pluſieurs fautes (4), d'abord en diſant que les feuilles du peuplier blanc ſont vertes par-deſſous, & blanches par-deſſus, puiſque c'eſt tout au contraire: enſuite il dit que les feuilles des peupliers ſont cotonnées (5); cependant il n'y a que celles des blancs qui le ſoient (6). Enfin il dit que le peuplier ne porte ni fruit ni ſemence; ce qui eſt encore faux, & lui-même ſe contredit, puiſqu'il dit ailleurs que le peuplier porte des grappes & une ſemence; que la grappe ſert pour les onguents, & la ſemence à ceux qui ont le mal caduc (7). Il ſe trompe encore en ce qu'il penſe que la mouſſe qui

---

(1) Hujus ſemina microſcopio inſpecta, tum figura ſua, tum colore à reliquorum capillarum ſeminibus diſcrepare deprehenduntur: cæteris enim leuophæis aut rubentibus, hæc lutea ſunt & admodum medicæ ſeminum reniformia. *Rai. tom.* 1, *p.* 137.

(2) Hoc Dioſcorides de tripolii flore prodidit, cum quo Plinius magno errore polium confundit. *Dalec. Not. in Plin. p.* 539.

(3) Plinius turpiter polium cum tripolio confudit. *J. Bod. Not. in Th. p.* 844.

(4) Semine julis lanigeris incluſo cum ſalice convenit. *Raius tom.* 2, *p.* 1416.

(5) Dalech. tome 1, p. 73.

(6) Alba populus julum prefert oblongum pappoſum, initio purpuraſcentem. Nigra etiam julum producit albæ non diſſimilem cui fructus ſuccedit. *J. Bod.*

(7) Confundit Plinius βρύον hiſto-

croît ſur cet arbre eſt une même choſe que les grappes. Les eſpeces dont il parle ſont :

Populus alba majoribus foliis, C. B. *Populus nigra*, & le *populus tremula*, *ſive Lybica*.

J. Bauhin (1) reprend auſſi Pline, qui, contre le ſentiment de Mathiole, dit qu'on ſe ſert des grappes du peuplier pour les onguents (2).

Pline dit encore que le peuplier jette de la réſine ; ce qui eſt faux, à moins qu'il ne veuille entendre celle dont ſont couverts les jeunes bourgeons, lorſqu'ils commencent à pouſſer : « Plinius » populis in genere tremula tribuit folia, & iiſdem ſolis inter ſe » crepitantia dicit eſſe, quod de Lybica potiſſimum intelligen- » dum item populo nullam eſſe umbram, ludentibus foliis, quod » itidem de Libyca inaudimus. Quando verò populum Herculi » dicatam ſcribit id de alba intelligendum eſt. Nec audiendus » Plinius, quando & populum inter eas arbores recenſet quas » ſolas nullos fructus parere falſo credit. Falſum quoque eſt quod » ait populorum foliis grandiſſimam eſſe lanuginem, nam nec » nigræ, nec Libycæ ulla eſt, & populo albæ non grandiſſima, » ſed candidiſſima (3) ».

PORTULACA. Pline (4), trompé par Hippocrate, qui nomme le pourpier ſauvage *peplis* & *peplion* (5), a confondu le

riam, βρύον unguentis admiſcetur. βρύον uvam populi albæ dicir, quod valde ineptum. *J. Bod. Not. in Th. p.* 218.

(1) J. B. tome 1, part. 2, p. 159.

(2) Plinius, plurimos in populorum hiſtoria commiſit errores : primo cum ſcribit, populis albæ uvarum in unguentis uſum diximus. Duplex error, nemo populi albæ uvam uuguentis miſcuit : deinde non uva, ſed primum germen admiſcetur. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 218.

Falſum eſt quod idem Plinius ait populum nigram fundere reſinam.

Immo adhæret primo germini reſinoſum quid, quod evaneſcit, germine in folium abeunte. Facile videt lector, Plinium in re botanica valde rudem fuiſſe. *Id. Ibid.*

(3) De populo alba tradit Plinius, quod partes foliorum pronas, ſeu terram ſpectantes, mox per æſtivum ſolſtitium vertir ſupinas, eoque argumento ruſtici ſolſtitium confectum intelligunt : nobis nihil tale, nec cuiquam obſervatum, puro, è recentioribus fide digno. *Rai. tom.* 2, *p.* 1418.

(4) J. B. tome 3, part. 2, p. 677.

(5) Inepte Plinius ſylveſtrem portulacam ejuſdem generis ac naturæ cum

pourpier avec la *peplis ;* il a auſſi confondu les vertus du ſauvage avec celles du cultivé.

POTAMOGETON. Les deux eſpeces de *potamogeton* dont Pline parle, ſont le *rotundifolium.* C. B. Dalechamp & C. Bauhin penſent que le ſecond eſt le *millefolium aquaticum, myriophyllon, Mathioli.*

POTERION. Dalechamp & J. Bauhin prétendent que Pline n'a pas connu cette plante, & qu'il a mal lu ou traduit quelques mots Grecs, comme au lieu de dire ανθη μακρὰ καὶ χλώρα, il faut qu'il y ait ἄνθη μίκρα λευκά, ainſi qu'il y a dans Dioſcoride. Et au lieu de dire la ſemence, il devoit dire le fruit, καρπον, qui a un goût piquant, au lieu d'un goût âcre, comme il le dit.

Cette plante eſt la *tragacantha affinis lanuginoſa, ſive poterium.*

Pline dit que la racine de cette plante ſent bon, au lieu que Dioſcoride dit que c'eſt le fruit (1).

POTHOS. Les Auteurs ſont partagés pour dire quelles ſont les deux plantes dont Pline parle ſous ce nom. Dalechamp dit qu'il y en a pluſieurs qui penſent que le *pothos* (2) bleu eſt la *clematitis cerulea, vel purpurea repens*, C. B., & le blanc, le *jaſminum vulgatius flore albo*, C. B. D'autres diſent que le *pothos* bleu eſt le *convolvulus cæruleus hederaceo anguloſo folio*, C. B.

PSEUDOBUNION. Selon quelques Auteurs, c'eſt la *eruca lutea latifolia, ſive barbarea.* Mais comme Dalechamp dit que Pline s'eſt trompé ſur le bunion & le faux bunion, il eſt douteux que cette plante ſoit le faux bunion. *Voyez* BUNION.

ſativa, niſi quod ſponte provenit, confundit cum peplio herba diverſiſſima, ideo tantum quod peplion agreſtem portulacam nonnulli vocaverunt. Quidam legunt, quam. telephion, quoniam ſedum tertium acre, & ulcerans Dioſcorid. & agreſtem portulacam nominari ſcribat, & telephium. *Dalech. Not. in Plin. p.* 526.

(1) Dioſcorides fructum bene olere tradit, radicem vero odoratam non ſcripſit. *J. Bod. Not. in Th. p.* 635. Fructus quidem bene olet, non radix. *Dalech. Not. in Plin. p.* 545.

(2) Pothos albus, jaſminum noſtrum : pothos cæruleus clematis ſecunda Dodonei. *Dal. Not. in Plin.*

PULEGIUM. Les trois especes dont Pline parle, sont, *pulegium latifolium*, C. B.; *pulegium fœmina*, Fusch. La seconde est le *pulegium latifolium alterum*, C. B.; *pulegium mas*, Castor. Quant au *sylvestre*, quelques Auteurs pensent que c'est la *calamintha pulegii odore, sive nepeta.*

QUERCUS. Dalechamp dit (1) qu'il y a un passage de Pline qu'il faut corriger: c'est où il y a, *sed minus utilis ædificiis, atque carbone, dotata vitiis obnoxia est;* au lieu de quoi il faut lire *minus utilis ædificiis, atque carboni, dolata vitiis obnoxia est.*

Dalechamp dit encore que Pline s'est trompé dans un autre endroit, en prenant le *cachrys* du chêne & celui du romarin pour une même chose (2), & que ce qui suit au même passage est corrompu & imparfait, attendu que tout ce que Théophraste dit du chaton du coudrier (3), est rapporté par Pline au *cachrys*, quoique Pline ait pris de Théophraste tout ce qu'il en dit. Il faudroit, suivant Dalechamp, corriger ainsi ce passage, & dire: Le *cachrys* croît aussi sur le sapin, la meleze, le pin sauvage, le tilleul, le noyer & le plane; au coudrier, après que le fruit en est tombé, il croît un chaton qui ressemble à une pomme de pin nouvelle.

J. Bauhin (4), ainsi que Dalechamp, reprennent Pline de ce qu'il dit que l'on connoît la bonté du gland du large feuille, en ce qu'en la longueur de chaque côté il y croît une substance dure comme une pierre; & que le gland est meilleur si telle dureté croît en l'écorce, que si elle croissoit au corps du noyau, & que ceci ne se rencontre qu'au mâle; ce qui est entiérement opposé à Théophraste, que Pline a cependant voulu suivre. Voici ce qu'en dit Théophraste, qui attribue au *phagus* & à l'*haliphæus;* ce que Pline attribue au large feuille. Le *phagus*, dit-il, & *haliphæus* ont cela de particulier, que leur gland, aux mâles seule-

(1) Dalech. tome 1, p. 3.

(2) Roboris cachrin inepte confundit Plinius cum rosmarini pilula acri & urente, quæ etiam cachrys dicitur. *Dalech. Not. in Plin. p.* 376.

(3) Hoc de julis avellanarum Theophrast. esse nuci similes, crescere hyeme aperire vere totos, &c. Dormitavit hic Plinius. *Dalech. Ibid.*

(4) I. B. tome 1, part. 2, p.

ment,

ment, a comme une pierre à chaque bout, qui eſt quelquefois en l'écorce, & d'autres fois dans le noyau; de façon qu'ayant ôté ladite pierre, il y reſte un creux qui ſe pourroit comparer à la cavité des animaux.

Pline dit qu'il croît une eſpece de *fungus*, ou plutôt d'agaric, ſur les grands arbres, & que cet agaric luit la nuit; ce que Dalechamp traite de fable, *fabuloſum hoc.* Dalec. Not. in Plin. p. 376.

Il dit auſſi que l'*ægilops*, *fert panos arentes, non in cortice modò, verùm è ramis dependentes;* ce qui eſt faux; car *è cortice naſcunt, non è ſurculorum cacumine, unde glans, nec è gemma, ſed è latere ſuperiorum nodorum.* Dal. Not. in Plin. p. 376, litt. M.

Pline s'eſt encore trompé (1) en prenant le *fagus* pour une eſpece de chêne. Ce qui a pu cauſer ſon erreur, c'eſt la reſſemblance des mots de *pygos* & *phegos;* & même Théophraſte ſe ſert auſſi du mot *phegos* pour déſigner une eſpece de chêne.

Quant aux eſpeces de chêne que Pline décrit, c'eſt:

Robur, qui eſt le *quercus foliis molli lanugine pubeſcentibus.*

Quercus, eſt le *quercus latifolia mas quæ brevi pediculo eſt.*

Eſculus, eſt le *quercus parva, ſive phagus Græcorum.*

Cerrus, eſt *quercus calice echinato glande majore.*

Haliphlæos, eſt *quercus burgundiaca calice hiſpido, vel quercus calice hiſpido glande minore.*

Hemeris, eſt *quercus cum longo pediculo.*

Latifolia, eſt *quercus latifolia fœmina.*

Il paroît que Pline ſe trompe encore lorſqu'il dit que la galle du chêne croît dans une nuit; ce qui ne paroît pas vraiſemblable (2).

QUINQUEFOLIUM. Il paroît que Pline ſe trompe en diſant que la quintefeuille (3) porte des fraiſes; l'erreur eſt un peu groſ-

(1) Confundit Plinius oſcyam cum cerro vel alia cerrus Nigidii, alia Plinii. *J. Bod. Not. p.* 152.

(2) Quod Plinius ſcribit, gallam confertim & ſubito noctu oriri unaque die augeri, non videtur veriſimile. *Rai. tom.* 2, *p.* 1589.

(3) Quinquefolium fragis gignendis commendari dicit Plinius, quod ambiguum & obſcurum eſt. Herba

ſiere, puiſque le fraiſier ne porte que trois feuilles ſur chaque pétiole, & non cinq. Mais J. Bauhin dit qu'il penſeroit que c'eſt plutôt une faute d'impreſſion, ou de copiſte, qu'une erreur de Pline, & qu'il faudroit lire, au lieu de *pentaphyllum*, *trifolium* (1), ſi toutefois Pline n'ajoutoit les autres noms qui ſont propres à la quintefeuille.

RAPA. J. Bauhin trouve qu'il y a un paſſage au chapitre 3 du livre 20 qu'il faut corriger : c'eſt où il y a : *Hoc ad lævigandam cutem in facie, totoque corpore, utuntur, mixta urina pari menſura. Ervi, hordei, tritici, & lupini radix ad omnia inutilis ;* au lieu de quoi il faut lire ainſi, ſuivant Dioſcoride : *Hoc ad lævigandam cutem in facie totoque corpore utuntur, admixto in ſmegmata quæ ex ervi, lolii, tritici, aut lupini farina fiunt.*

Les eſpeces ſont, *rapa ſativa rotunda mas Plinii & Theophraſti.*

Rapa ſativa oblonga fœmina Plinii, & rapa ſylveſtris.

RHACOMA. Selon Ruelle, c'eſt le *rhaponticum*, que C. Bauhin nomme *rhaponticum folio helenii incano.*

RHAMNUS. J. Bodæus (2), dans ſes Notes ſur Théophraſte, & Dalechamp (3), diſent que Pline a mal-à-propos mis le *rhamnus* (4) au nombre des ronces. Ces deux mêmes Auteurs conviennent que l'hiſtoire du rhamne eſt très embrouillée.

RAPHANUS. Pline, parlant des propriétés de cette plante, ſe contredit lui-même (5). Il dit dans un endroit, qu'il faut man-

---

enim quæ fraga gignit, non quina, ſed terna ſingulis petiolis folia gerit. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 1113.

(1) Incogitanter foliorum ſimilitudine deceptus Plinius, cum pentaphyllo, quod edulem fructum nullum gignit; miſcet herbam fragaferentem, folio ſane diverſam à pentaphyllo, cum huic triplex tantum ſit, pentaphyllo vero quincuplex. *Dalec. Not. in Plin. p.* 634.

(2) J. Bod. Theoph. p. 259.

(3) Dalech. tome 1, p. 115.

(4) Male inter rubi genera recenſet rhamnos Plinius : aliud eſt genus plantæ, & plane à rubo diverſum : præterea à nemine unquam proditum, ex rhamni radice decocta fieri medicamentum quod vocatur lycium. *J. Bod. Ibid.*

Eadem dicit. *Dalec. Not. in Plin.*

(5) Turpiter raphani, braſſicæ, napique hiſtoriam confundit Plinius. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 768.

ger les raiforts à jeun avec du ſel (1), & que cela prépare les voies pour vomir plus aiſément ; & dans un autre il dit qu'il eſt bon d'en manger après le repas, pour ceux qui veulent vomir (2).

RHODORA. J. Bodæus dit (3) que quelques Auteurs penſent que cette plante eſt la *barba capræ*. C. Bauhin eſt de ce ſentiment.

RHUS. Dalechamp, & après lui J. Bauhin, diſent que Pline s'eſt trompé de mettre une différence entre le *rhus coriariorum* & le *rhus erythron* (4), qui ne font qu'une même choſe. Mais Cornarius dit que Pline n'a point fait de faute, au moyen qu'il corrige ainſi le paſſage : Le *rhus*, qui eſt appellé *erythros*, eſt la ſemence de cet arbriſſeau ; elle a une vertu réfrigérative & aſtringente ; ainſi au lieu de lire *frutex eſt*, il faut lire *ſemen eſt hujus fruticis : vim habet*, *&c.* (5).

Les eſpeces ſont, *rhus folio ulmi*, & le *rhus myrtifolia Monſpeliaca.* Pline a tort de nommer cette derniere eſpece *herba*, puiſque c'eſt un arbriſſeau ; ou bien celle dont il parle ne ſauroit être celle-ci (6). Cependant elle a toutes les qualités que Pline attribue à celle dont il parle ; & Dalechamp dit que c'eſt effectivement d'elle dont il parle (7).

ROSA. Il paroît que Pline a tort de dire que le roſier eſt plutôt une épine qu'un arbriſſeau, puiſque, ſelon le ſentiment de preſque tous les Auteurs, il eſt ainſi nommé. Théophraſte

(1) Plinius quæ de raphano, Theophraſtus ea de napo refert. *Id. Ibid.*

(2) Vide ejus hiſtoriam in Not. J. Bod. loco ſupradicto.

(3) Nonnulli rhodoram Plinii eſſe exiſtimant. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 815.

(4) Inepte Plinius rhun erythron differre putat ac diſtinguit à rhoe coriariorum. *Dalech. Not. in Plin. p.* 610.

(5) Ex ſcribentis lapſus eſt non auctoris. Reſtitue : Rhus quæ erythros appellatur fructus eſt hujus fruticis : ſemen vim habet adſtringendi, refrigerandique, aſpergitur pro ſale obſoniis, ad alvos ſolutas. *J. Bob. Not. in Theoph. p.* 273.

(6) Moriſ. tom. 2, p. 1698.

(7) His verbis deſcribere Plinius videtur rhun Monſpeſſulanam, cujus hiſtoria traditur in ſylva univerſæ hiſtoriæ plantarum. *Dalec. Not. in Plin. p.* 610.

l'appelle *suffrutex ;* & J. Bauhin, *frutex infirmus.* Je ne vois pas qu'il ait plus de raison de dire que la rose croît aussi sur la ronce ; sans doute qu'il confond l'un avec l'autre : comme aussi de dire que la semence croît dans une écorce qui est sous la fleur, au lieu de dire dans un fruit que Théophraste (1) nomme *malus melon. Nascitur rosa ex semine, quod flori subditum suo in malo contentum.* Ce fruit est aussi appellé *cephale* en Grec.

Quant aux especes, voici comme elles sont distinguées par C. Bauhin :

Milesia, est *rosa rubra.*

Græcula, est *rosa rubicunda saccharina dicta*, *græcula canice.*

Trachinia, est *rosa purpurea.*

Prænestina, est *rosa major prænestina Clusii.*

Campana, est *rosa alba vulgaris.*

Coroneola, est *rosa moschata flore pleno.*

Alabandica, est *rosa sylvestris flore pleno.*

Spineola, ou *spermonia*, est *rosa odore cinamomi flore pleno.*

Centifolia, est *rosa alba minor.*

Græca, que Pline nomme encore *lychnis*, est, selon quelques Auteurs, le *lychnis hirsuta flore coccineo major* (2) ; mais, selon Gesner, c'est la *rosa odore cinamomi simplex ;* &, selon Dalechamp, c'est la *rosa campestris spinis carens.*

Quant au *mosceuton*, cette espece n'est point déterminée. Cependant Dalechamp pense que c'est une espece de *rosa damascena*, ainsi nommée, parcequ'elle fait plusieurs rejettons nommés par les Grecs μόσχους, & non pas parcequ'elle sentoit le musc, qui étoit inconnu dans ce temps-là.

ROSMARINUS. Il paroît que sous ce nom Pline parle de deux plantes différentes, l'une stérile, & l'autre fertile, & qui

(1) Theoph. p. 643.

(2) Quidam inodoratam & pusillam rosam rubram indicari volunt, vere & autumno prodeuntem, quam vulgo vocamus *damas rouge.* Alii lychnidem Dioscoridis coronariam herbam flore violæ, purpurascente, à Plinio intempestivè recanseri putant inter rosarum geneta. Nosttates certe ob similitudinem, quam is flos habet cum rosa, lychnidem vocant *passe-rose. Dalech. Not. in Plin. p.* 536. *J. Bod. p.* 650.

porte une ſemence nommée *cachrys*, qu'il dit être réſineuſe ; ce ce qui n'eſt pas: mais il faut entendre par le mot *reſinaceum*, ſentant la réſine, *reſinam redolens.* Cette eſpece eſt ſans doute *libanotis ferulæ folio ſemine anguloſo.* Quant à l'autre eſpece, qu'il appelle ſtérile, il ſemble que c'eſt notre *roſmarinus hortenſis* (1); car il dit au chapitre 13 du livre 17, qu'il vient de bouture ou de provin, *ſeritur ramo propagine & avulſione*, de même que la ſabine, *iiſdem modis ut ſabina;* mais il paroît qu'il les a confondus, ainſi que le dit J. Bauhin (2): cependant le romarin porte de la graine.

Ce que Pline dit au chapitre 11 du livre 24, parlant du romarin, *eſt & roſmarinum : duo genera ejus, &c.* (3). Dioſcoride & Théophraſte le diſent de la premiere & ſeconde eſpece de *libanotis* (4).

RUBUS. Il n'y a point de doute que Pline confond la ronce avec le roſier ſauvage (5); il s'en explique au chapitre 13 du livre 24, où il dit : *Alterum genus rubi eſt, in quo roſa naſcitur.* Il met encore au nombre des ronces le *rhamnus.*

Quant au *rubus Idæus* (6), J. Bauhin reprend Pline de ce qu'il dit qu'il ne croît point ailleurs que ſur le mont Ida, attendu qu'il en croît dans les forêts en Allemagne.

---

(1) Libanotis ramo propagari non poteſt, roſmarinum uti & ſabina ſemen ferunt. *J. Bod. p.* 559.

(1) J. B. tome 3, part. 2, p. 38.

(2) Hæc de libanotide prima & ſecunda Dioſcorides & Theophraſtus. *J. Bod. p.* 558.

(4) Libanotis coronaria ſive roſmarinus quam Plinius confundit cum aliis libanotidis generibus. *Dal. Not. in Plin. p.* 502.

(5) Fallitur Plinius, dum non alibi, quam in Ida naſci tradit; paſſim occurrit. *J. Bod.*

(6) Recte Dioſcorides Idæum vocari, quod in Ida copioſiſſime naſcatur.

Male etiam Plinius rarioribus calamis ſi non mendum. Corrigunt, ramis ex Dioſcoride vel hamis. Certe ramos, non calamos fert. *J. Bod.*

Plinius cynoſbati hiſtoriam, cujus fructus ſubruber eſt foliumque ἰχνῶδες miſcet ac confundit cum chamæbato quod uvam nigram fert, ſive morum uvæ ſimile, ejus rubi modo, quem erectum, ac procerum ὀρθοφυῆ vocat Theoph. Legendum porro ſic eſt. Fert chamæbatos & uvam nigram in cujus racino, &c.

Dioſcoride dit qu'il eſt appellé *Idæus*, parcequ'il croît en abondance ſur le mont Ida.

RUMBOTINUS. Il paroît que c'eſt l'*acer campeſtre minus* (1), C. B. *Opulus & rhambolinus*, Cord. Schol (2).

RUSCUS. Pline a confondu le *ruſcus* avec le myrte ſauvage, ainſi que l'ont remarqué Dalechamp (3) & J. Bauhin (4); ce qui lui a fait accorder au premier les mêmes vertus du dernier (5), qui ſont cependant bien différentes. J. Bodæus l'a obſervé de même (6).

SABINA. Pline appelle mal-à-propos la ſabine (7) une herbe, étant un arbriſſeau qui croît fort grand : il dit auſſi mal-à-propos qu'elle ne porte point de graine, puiſqu'il eſt certain qu'elle porte des baies (8).

SALICASTRUM. Selon Guillandinus & Cæſareus, c'eſt le *ſolanum ſcandens, ſeu dulcamara*, C. B. Dalechamp eſt auſſi de ce ſentiment.

SALIUNCA. Dalechamp prétend que cette plante eſt le *nardus Celtica*, malgré que Pline en traite ſéparément.

SALIX. C. Bauhin diſtingue ainſi les eſpeces de ſaules (9) dont

---

(1) Rumpotinum arbuſtum Gallicum arboribus humilioribus & minime frondoſis conſitum, eaque re ab arbuſto Italico differens. *Dalech. Not. in Plin p.* 619.

(2) Rumbotinus Colomn. capit. 7, lib. 5, non arboris genus, ſed arbuſti Gallici, vulgo *des houtins. Id. p.* 245.

(3) Dalech. tome 1, p. 205.

(4) J. B. tome 1, part. 1, p. 580.

(5) Cum ſylveſtri myrto, ruſcum qui & oxymirſine dicitur, inſcienter confundit, è quo nuſquam oleum paratur. *Dalech. Not. in Plin.*

(6) Fatendum tamen à Plinio confundi myrthum ſylveſtrem cum ruſco. *J. Bod. Not. in Theoph.* Myrtus ſylveſtris, nunc vera myrtus eſt ſponte naſcens, nunc ruſcus. Hæc Plinius non diſtinguit.

Ignoranter Plinius ruſcum Latinorum ab oxymyrſine Græcorum diverſum eſſe putat. *Dalech. Not. in Plin. p.* 598.

(7) Peſſime audit Plinius, quod herbam ſabinam dixerit; multo rectius Dioſcorides arborem. Inquit Plinius (velit nolit) ad arboris potius quam herbæ delineationem accedere, fateri debet. *J. Bod. p.* 374.

(8) Fallitur Plinius, ſabina bacciferâ eſt. *Dal. Not. in Plin. p.* 416.

(9) Græcam rubentem ait Plinius, quam tamen flavam dixit Columella,

Pline parle : *Salix Græca*, est *salix fragilis* 9[a], C. B.
Amerina, est *salix vulgaris rubens.*
Candida, est *salix vulgaris alba arborescens.*
Helice, est *salix humilis capitulo squammoso.*
Nitelina, est *salix sativa lutea folio crenato.*
Gallica, est *salix vulgaris nigricans folio non serrato.*
Purpurea, est *salix folio amygdalino utrinque virente aurito.*

SALVIA. Sur la description que Pline fait de la sauge, qu'il met mal-à-propos au nombre des *bechion*, il est aisé de s'appercevoir que ce n'est aucune des especes de sauge ; aussi C. Bauhin pense qu'il a voulu parler, ou de l'*horminum vulgare*, ou de l'*Æthiopis*.

Pline, trompé par le mot de φακου, qui signifie lentille, a mis mal-à-propos l'*elelisphacum*, qui est la sauge (1), au nombre des

---

cui major apud me auctoritas : male ergo Plinius zubere scribit, vel aliud genus, à Græca Columellæ diversum describit ; nisi placeat, quæ flava sunt quandoque nonnihil rubere, vel ad rubedinem vergere. De intensa ergo flavedine Columella loquitur, de diluto rubro Plinius. Quæ sequuntur corrupta sunt. Quomodo amerina fragilior, si solido ligat nexu? *J. Bod. p.* 213.

(1) Plinius salviæ hæc genera turpiter vocum vicinitate deceptus confundit cum lente, triaque facit genera, quasi salvia à Dioscoride delineata aliud salviæ genus esset.

Plinius ex duobus aut pluribus auctoribus, quod quandoque facit, unius plantæ historiam contexens, mire omnia confudit, perturbavit, miscuit.

Doctissimus Dalecampius, ut Plin. ab hoc tam turpi & insigni errore vindicet ; & ne videatur lentem cum salvia confundere, locum hunc sic legit & restituit : Est & sylvestris phacos Græcis dictus, ab aliis aphace ; ea est sativa lente altior, folio tenui. Elelisphacos folia habet cotonea mali effigie, sed minora, candida, longiora, asperiora, odorata ; hæc minor. Est & alterum genus ejus sylvestre, odore gravi. Folia cum ramis decoquuntur.

Constat Plinium plantas quæ nomen vicinum ac fere idem habent, confundere ac perturbare, & quod huic debetur, alteri adscribere. Male igitur inter lentis genera recenset elelisphacon. Quod non alia de causa factum credo, quam quod φακὸς in ejus est nomine, & quod σφακὸς in genere reperitur. Plane dissimilia, sive formam figuramve, sive facultates & virtutes consideres, sunt lens & elelisphacos vel sphacos ; illud tantum simile habent quod lens phacos, salvia sphacos dicatur. Primum de lente legumine agit, deinde de palustri, cui subjicit (est sylvestris elelisphacos dicta Græcis), quasi salvia asperior quæ ele-

lentilles, & en fait une espece qu'il appelle *lens sylvestris.* Il convient cependant lui-même, au chapitre 25 du livre 22, que l'*elelisphacon* est nommé en Latin *salvia;* & c'est, selon C. Bauhin, la *salvia major.*

SAMBUCUS. J. Bodæus reprend Pline dans deux passages, où, parlant du sureau, il dit : *Lentissima autem & ideo scutis faciendis aptissima*; & l'autre où il dit : *Constat cute & ossibus. Si*, dit cet Auteur, *lentissima, quomodo firmissima? Falsum est cute & osse constare. Æque veritati contrarium, venabula ex ea fieri: de corno ea Theophrastus tradit.*

SAMOLUS. Selon quelques Auteurs, c'est la *vitis Idæa palustris* (1); & selon d'autres, c'est l'*anagallis aquatica folio rotundo non crenato*, C. B.

SARI. Comme il paroît que Pline a pris de Théophraste ce qu'il dit du *sari*, il y a toute apparence que c'est une même plante, qui, selon, C. Bauhin, est le *papyrus Syriaca, vel Siciliana.* Il y a cependant lieu d'en douter ; car Théophraste dit que le *sari* a la tige triangulaire, & les sommités semblables au *papyrus*, dont il traite un peu auparavant : ainsi ce sont, selon lui, deux plantes différentes. J. Bodæus convient qu'il ne connoît point cette plante (2).

SCAMMONIA & SCAMMONIUM. Pline, parlant du choix de la scammonée, dit, entre autres choses, qu'il faut qu'elle soit,

---

lisphacos, esset lens sylvestris, quod perridiculum est.

Inepte Plinius sphacon cum phace, salviam cum lente confudit ; & sphacon, quod absurdissimum est, lentem sativam esse scribit.

Plinius menthæ similem saviam inquit. Hoc non est Dioscoride habet. Nulla enim similitudo menthæ cum salvia, nisi forte ob canitiem folia menthastræ comparari velit. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 571 & 572.

(1) Samolum pulsarillam esse puto quam etiamnum hodie Bononienses vocant, samiolo, ut ait Anguillara. *Dal. Not. in Plin. p.* 610.

(2) Sari non est papyrus altera, Italiæ familiaris, qua totos & stamina farciebant pauperes, quod sari, ut Theophrastus, Plinius & Hesychius docent, sit Ægypto peculiaris. Quæ planta sati sit ignoro, nec à recentioribus, quod sciam, descripta. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 436.

linguæ

linguæ tactu lactescens ; mais Dioscoride dit que ce signe est incertain & trompeur.

Dalechamp (1) & J. Bauhin (2) trouvent qu'il y a quelques fautes dans Pline (3), où il dit : *Tithymalus enim linguam excalfacit bulbi more, nec ante, nec postea utile ;* au lieu de quoi il y a dans un exemplaire : *Usus bimo, nec ante, nec postea utile ;* & dans un autre : *Bimatu, nec ante, nec post utile ;* ce qui ne peut être rapporté au bulbe, ni le bulbe au tithymale. De plus, Dioscoride ne dit point que pour que, la scammonée soit bonne, il faut qu'elle ait deux ans, & qu'après ce tems elle ne soit plus bonne. Mesue au contraire dit qu'elle se garde vingt ans ; J. Bauhin dit douze.

Quant à la *scammonia tenuis*, c'est, selon quelques Auteurs, le *convolvulus minor arvensis*, C. B.

Pline dit que la scammonée a les feuilles grasses, au lieu que Dioscoride dit (4) que ce sont les rameaux. Il dit aussi qu'elles sont blanches : Dioscoride dit que ce sont les racines & les fleurs.

SCANDIX. Il paroît que cette plante, que Pline nomme encore *tragopogon*, est effectivement le *tragopogon pratense luteum ;* car la courte description qu'il en fait ne peut convenir aux especes de *scandix*, dont aucune n'a les feuilles comme le safran. Cependant si l'*antriscus* de Pline est effectivement la *scandix Cretica minor*, il y auroit toute apparence que celle-ci (*scandix tragopogon*) seroit effectivement la *scandix*, puisqu'il dit que ce seroit la même chose, si l'*antriscus* n'avoit les feuilles plus menues & plus odorantes.

Mais J. Bodæus trouve qu'il y a quelques fautes au texte de Pline, au ch. 15 du liv. 21, où il dit : *Antriscum scandix quæ ab aliis tragopogon vocatur foliis croco simillimis ;* au lieu de quoi il lit *antriscum, scandix, come, quæ ab aliis tragopogon.*

---

(1) Dalech. tome 2, p. 527.

(2) J. B. tome 2, p. 161.

(3) Inepte Plinius virus redolere scribit. *J. Bod. p.* 1055.

(4) Dioscorides ramulos pingues, dixit ; Plinius folia : Dioscorides radicem, & flores albos describit, folia Plinius ; quod præter veritatem est. *J. Bod. p.* 1054.

Sans doute que Pline a ignoré qu'on mangeât la racine de cette plante, puisqu'il dit: *Nascitur in asperis, sine usu.*

SCILLA. Dans les diverses préparations que l'on fait à la squille, Pline n'est point d'accord avec Dioscoride. Voici en quoi Marcellus Virgilius & Cornarius l'accusent d'avoir manqué, c'est de dire qu'il falloit couvrir la squille, de graisse, ou de boue, ou terre grasse (Dalechamp (1) explique le mot *lutum* par du plâtre); au lieu que Dioscoride dit qu'il faut la couvrir d'argille ou de farine détrempée dans de l'eau; car, selon Dalechamp, στεαρ ou σταῖς signifie de la pâte en levain.

Pline a mal interprété Théophraste (2), de qui il a pris ce qui suit: *In scilla verò caulis exit, deinde flos ex eo emergit, eademque ter floret, ut diximus, tria tempora sationum ostendens* (3); au lieu que Théophraste dit simplement: *Particulatim & diutissime floret ob alimenti copiam & ubertatem, & ab ima parte caulis primum florere incipit.* Cette erreur de Pline a fait croire aux Auteurs, même des plus savants, que la squille fleurissoit dans trois saisons différentes; savoir, au printems, en été & en automne.

Quant aux especes, il en décrit quatre, qui sont
Scilla vulgaris radice rubra, fæmina.
Scilla radice alba, mascula.
Scilla esculenta, epimenidia.
Narcissus maritimus, pancratium, seu scilla pusilla.

SCYTHICA ou SCYTHICE. Quoique Pline ait parlé dans un autre endroit de la réglisse (4), Ruelle, cependant, ainsi que

(1) Dalech. tome 2, p. 448.

(2) J. Bod. Not. sur Theop. p. 874.

(3) Hæc Plinii verba etiam viris longe doctissimis imposuerunt. Quippe crediderunt scillam tribus diversis anni temporibus florere, vere, æstate, & autumno. Quod est præter veritatem & mentem Theophrasti qui particulatim & diutissime florere dixit, ob alimenti copiam & ubertatem.

(4) Glycyrrhisam & Scyticam radicem eamdem esse, ex auctuarii auctore probatur; sic dicitur quod in Scythia circa Moeorin plurima reperiatur, vel quod Scythæ, hac radice & equino caseo famem sitimque ad dies plures tolerant; uti tradit Theophras. *J. Bod. p.* 1104.

Dalechamp, pensent que *scythica* (1) ou *scythice* sont la même chose.

SCOLYMUS. Dalechamp dit que Pline, sous ce nom, a confondu le *scolymus* de Théophraste, qui est le *scolymus chrysanthemos*, avec celui de Dioscoride, qui, selon lui, est la *cinara sylvestris latifolia*.

SCOPA REGIA. Cette plante, suivant Dalechamp, est le *tanacetum* (2) *minus album*, *odore camphoræ*, *sive Achillæa*, Diosc. Selon Fusch. & Anguillara, c'est l'*eruca lutea latifolia*, *sive barbarea*, que ces Auteurs nomment encore *sideritis latissima*. Selon Gesner enfin, c'est l'*hieracium murorum folio pilosissimo*. Mais il y a plus d'apparence que ce soit le *tanacetum minus*, ainsi que le dit Dalechamp.

SCORDION. Pline, en décrivant cette plante, dit qu'elle ressemble au chêne. Dalechamp dit que par le chêne, il faut entendre ici le chêne nain ou *chamædrys*.

La premiere espece dont Pline parle, est le *scordium alterum lanuginosius verticillatum*; la seconde, *latioribus foliis*, est le *scordium alterum*, *sive salvia sylvestris*.

SCORPIUS ou SCORPIO. Cette plante, ou plutôt cet arbrisseau, est la *genista spinosa major brevibus aculeis*, C. B. La seconde espece est, selon Dalechamp, le *kali spinoso affinis*, ou plutôt c'est l'*heliotropium*. Il y en a une troisieme dont Pline parle sous le nom d'*ulex*, qui est la *genista spinosa major longioribus aculeis*, C. B.

---

(1) Quæ Scytica vocatur & circa Moeotin nascitur, ea glycyrrhiza Dioscoridis, echinatâ siliquâ, in Græcia, Illyrico, Macedonia frequens. At obliviosus Plidem hippicen pro hippace scripsit: immemor hippacem caseum esse, ab equis sic dictum, quod ex equarum lacte fiat, non quod in equis vim ullam habeat. Theophr. à Plinio male citatur; is enim ait Scytas cum radice dulci & hippace absque alio cibo duodecim dies tolerare, quod à Plinii sensu est longe diversum. *Dalech. Not. in Plin. p.* 612.

(2) Sideritim quidem esse puto, sed achilleam, cujus folia odorem multum spirant, non insuavem, verùm medicatum. *Dal. Not. in Plin. p.* 538.

Pline appelle encore de ce nom une espece d'aconit, qui est le *doronicum radice scorpii brachiata.*

Quoique Pline & plusieurs Auteurs aient dit que la *genista* n'a point de feuilles, il est aisé de voir le contraire sur les jeunes branches de l'année, qui en sont munies, mais qui tombent de bonne heure.

SELAGO. Cette plante est, selon Dalechamp, la *camphorata hirsuta.*

SERICHATUM. Quelques Auteurs pensent que c'est le benjoin; d'autres, que c'est le *santal citrin* (1).

SERPILLUM. Les deux especes de serpolet dont Pline parle, paroissent être, l'une le *serpillum vulgare minus*, qui est le *sylvestre*; l'autre *serpillum sativum.*

Pline est opposé à Dioscoride (2) dans la description des deux especes de serpolet. Le premier dit: *Serpillum à serpendo dictum putant: quod in sylvestri evenit, in petris maximè; sativum non serpit:* le second, au contraire, *sativum repere ait, assurgere sylvestre* (3).

SESAMA ou SESAMUM. J. Bauhin dit que Pline a attribué à cette plante les vertus que Dioscoride attribue au *sesamoides.*

SIDERITIS. Pline décrit six especes de *sideritis*, assez confusément; cependant Dalechamp les distingue ainsi: la premiere, que Pline nomme *Achilleon*, est la *sideritis Achillea Dioscoridis*, qui est le *millefolia Achillea odorata*, J. B. Le second, *Achilleon scapo cæruleo pedali*, est le *miriophyllon*, ou *millefolium Dioscoridis.* La troisieme, qui a la tige quarrée, est la premiere *sideritis Heraclea Dioscoridis.* La quatrieme est la *sideritis tertia Mathioli*; *tanacetum montanum inodorum minore flore.* La cinquieme est semblable à la précédente, sinon qu'elle a les

(1) Serichatum quidam esse conjectantur nostrum benjuinum, alii serichatum santalum flavum à serici crudi colore. *Dal. Not. in. Plin. p.* 308.

(2) J. Bod. Not. in Theop. p. 693.

(3) Plinii, si non corrupta lectio, plane absona videtur. *J. Bod. Ibid.*

feuilles plus blanches. La sixieme est la seconde *sideritis* de Dioscoride ; *urtica aculeata foliis non serratis*, C. B.

Il y a encore une autre plante que Pline nomme *sideritis*, qui est la *parietaria.*

SILAUS. Les Auteurs ne sont pas trop d'accord pour dire quelle est cette plante. Cæsareus pense que c'est la *cicutaria palustris tenuifolia*, C. B. Anguillara, le *sion*, *sive apium palustre foliis oblongis ;* & Caspar Bauhin, le *seseli pratense.* Hermolaüs, dans ses corrections sur Pline, pense qu'il y a faute dans la diction, & qu'on a écrit *silaus* pour *phellandrios*, ou que ce n'est qu'une même plante.

SILER. Le *siler* de Pline (1), selon Cæsareus, est l'*evonimus vulgaris granis rubentibus.* Selon Anguillara, c'est le *salix latifolia rotunda.* Selon Dalechamp enfin, c'est l'*alnus nigra baccifera.*

SILYBUM. Dalechamp convient que cette plante est difficile à déterminer, attendu la courte description qu'en font Dioscoride & Pline; cependant il pense que c'est la *leucacantha leoniceni*, *spina alba tomentosa latifolia sylvestris*, C. B. Anguillara pense que c'est le *carduus albis maculis notatus vulgaris*, C. B.

SILIQUA. C'est le *siliqua arbor* (2), *sive ceratia*, J. B. *Siliqua edulis*, C. B.

SYMPHONIA. C'est, selon Dalechamp, l'*amaranthus folio variegato*, C. B.

SINAPI. Les trois especes dont parle Pline, sont, *sinapi apii folio gracile ; sinapi rapi folio*, & *sinapi erucæ folio.*

SISER. Cette plante paroît être le *sisarum Germanicum*, C. B. Il paroît que le sauvage ne differe du premier que par la culture.

---

(1) Siler aloisius esse putat salicem latifoliam, candido folio, è cujus cinere, sulphure, & aphronitro fit pulvis excutiendis machinis bellicis utilis. *Dal. Not. in Plin. p.* 608.

(2) Quin hæc arbor sit siliqua Plinii κερατία & κερατωνία Græcorum, minime dubium est. *Rai. t.* 2, *p.* 1718.

SISYMBRIUM. Suivant Dalechamp, il paroît que c'est le *nasturtium aquaticum supinum*, C. B. Quant au *sylvestre*, c'est, selon Anguillara & quelques autres, la *mentha sylvestris longiore folio*, C. B., que Pline a confondue avec la premiere, suivant J. Bauhin (1), & dont aussi il a confondu les vertus, comme l'assure Marantha (2).

Il y a un passage corrompu dans Pline, où, parlant du *sisymbrium*, il dit: *Sicut in Thracia, ubi & aquæ deferunt, ex iis avulsos ramos feruntque.* Il faut, suivant J. Bodæus (3), corriger ainsi ce passage: *Serpillo & sisymbrio montes, planaque sicut in Thracia, ubi agricolæ deferunt ex his avulsos ramos, feruntque.*

SIUM ou SION. Quoiqu'il y ait plusieurs plantes qui portent ce nom, il paroît que celui dont Pline parle, est le *nasturtium aquaticum erectum folio longiore*, C. B. Il paroît que Pline a confondu l'un & l'autre *sium* (4). Dioscoride compare ses feuilles à celles de l'*hyppofelinum*, mais plus petites. Pline, au contraire, dit qu'elles sont beaucoup plus grandes.

SMILAX. C'est le *smilax aspera, minus spinosa, fructu nigro*, C. B.

Quand Pline dit qu'on fait des tablettes du *smilax*, ce n'est sans doute pas de celui-ci dont il veut parler; car comment pourroit-on en faire d'un arbrisseau si foible, si même on peut l'appeller ainsi.

J. Bauhin (5) reproche à Pline la superstition qui lui fait dire qu'une couronne faite de *smilax*, dont le nombre des feuilles soit impair, est bonne contre les douleurs de tête.

---

(1) J. B. tom. 3, part. 2, p. 222.

(2) Marant. liv. 1, chap. 8.

(3) Hæc corruptissima; nihil ineptius, quam aquas deferre & ferere avulsos ex serpyllo ramos. *J. B. p.* 684.

(4) Plinius utrumque sion confundere videtur. Dioscorides hipposelino comparat sii folia, sed ait esse minora. Plinius apio inquit esse latiora hipposelini folia, latiora & majora multo esse. *J. Bod. p.* 692.

(5) J. B. tome 2, p. 115.

SMYRNIUM. Il y a une si grande contrariété entre les Auteurs pour dire quel est le vrai *smyrnium*, qu'on ne peut déterminer en effet quel est celui de Pline. Sur quoi voyez les Notes de J. Bodæus sur Théophraste, p. 804, 805 & 806.

SORBUS. Il y a quelques fautes (sans doute de la part des copistes & Editeurs) dans le chapitre 21 du livre 15, où il est parlé des sorbes : c'est à l'endroit où il y a *hæc obnoxia acori* ; Hermolaüs dit qu'il faut lire comme il y a en Théophraste, *acri odore nec suavitate jucunda*. Effectivement on n'entend pas trop ce que veut dire *acori obnoxia*.

Pline met quatre especes de sorbes, qu'il distingue par la forme ; car il ne fait aucune description de l'arbre : l'une est apparemment le *sorbus sativa* (1), l'autre le *sylvestris* ; le *torminalis* est le *mespilus apii folio sylvestris, non spinosa, sive sorbus torminalis*, qui, selon C. Bauhin (2) & Raius (3), est le *cratægus* de Théophraste. Au sujet de cette derniere espece, Dalechamp & J. Bauhin font quelques reproches à Pline, en termes un peu durs. Voici comme ils parlent : » Plinius hìc dormitasse videri » possit, nusquam enim is alibi neque sorbi sylvestris quæ procul dubio torminalis est, meminit, neque cratægi, arboris utriusque crebrò ab auctoribus memoratæ, præterquam eo loco in » quo Theophrasti cratægum, quem cratæogonum, sive cratæogona vocat, aquifoliam esse Italorum perperam scribit. Quare » facile fuit Plinium pro cratægo, sorbum torminalem nominasse ».

(1) Plinius sorbi sylvestris, quam aucupariam herbarii vocant, Sequani vero lignatores *tormigne*, & quæ vera torminalis est, nusquam meminit : cratægi vero folia cum forte vidisset, ea strictim & negligenter descripsit, torminalisque sorbi esse credidit, nusquam alibi facta cratægi mentione, præterquam cap. 8, lib. 27, ubi cratægum, quem cratæogonon seu cratæogona vocat, inconsiderate aquifoliam την αγριαν Italorum esse tradit. *Dal. Not. in Plin. p. 364.*

(2) J. B. tom. 1, part. 1, p. 64.

(3) Nos, cum J. Bauhino & aliis, putamus hanc arborem (mespilum) esse cratægum Theopht. & sorbum quartum, seu torminalem Plin. nam descriptio ei convenit. *Rai. t. 2, p. 1457.*

SPARTUM. Le *ſpartum herba*, ainſi que Pline le nomme, eſt, ſelon Dalechamp, l'Ecluſe & Lobel, le *gramen ſparteum primum, panicula comoſa*, C. B.

C'eſt mal-à-propos que Pline dit que Théophraſte n'a point parlé de cette plante (1), puiſqu'il eſt certain qu'il en fait mention au chapitre 8 du livre premier.

Pline a confondu le *ſpartum* avec la *geniſta* (2), ainſi que le dit J. Bodæus; ce que l'on peut voir au chapitre 9 du livre 24.

SPHAGNOS. C'eſt, ſelon C. Bauhin, *quercus excrementum villoſum.*

SPINA ALBA. Selon Dalechamp, c'eſt l'*eryngium Alpinum cæruleum capitulis dipſaci*, C. B. Selon Anguillara, c'eſt le *carduus ſphærocephalus capitulo longis ſpinis armato* (3).

SPINA APPENDIX. C'eſt le *meſpilus apii folio ſylveſtris ſpinoſa, ſive oxyacantha.*

SPINA ARABICA. C'eſt, ſelon Dalechamp, une eſpece de chardon que C. Bauhin nomme *carduus ſphærocephalus latifolius vulgaris*; &, ſelon d'autres, c'eſt le *carduus tomentoſus capitulo majore*. Pline l'a confondu avec l'*Ægyptia*, qui eſt l'*acacia foliis ſcorpioidis leguminoſæ*, *acacia Ægyptia.*

SPINA FULLONIA. C'eſt, ſelon Dalechamp, l'*hippophæſton* (4).

SPINA REGIA. C'eſt, ſelon quelques Auteurs, *carduus caule ſtellato peruanus.*

---

(1) Memoriæ lapſum commiſit Plinius, nihil clarius quam hoc loco ſparti fieri mentionem. *J. Bod. p.* 19.

Nugatur Plinius, cum tranſlatum à Pœnis ad Græcos ſparti uſum docet. Sparti quidem uſus multa poſt ſæcula cœptus eſt, nec ante Pœnorum arma, quæ primum Hiſpaniæ intulerunt. *Id. p.* 20.

(2) Spartum cum geniſta confundit Plinius. *Id. p.* 22.

Fallitur Plinius. Græci non σπάρτον vocant; ſed σπάρτιον.

(3) De Ægyptia ſpina tractatum eſt cap. 9 & 11, lib. 13, de Arabica nuſquam incogitanter & oblivioſe hoc Plinius. Lego, ſpinæ Ægyptiæ laudes, &c. *Dal. Not. in Plin. p.* 611.

(4) Spinam fulloniam hîc intelligo hippophæſton, quemadmodum & cap. ult. lib. 16. Dioſcorides certe & hippophaes & hippophæſton ſpinas eſſe fullonias tradidit. *Dal. Not. in Plin. p.* 612.

SPIREON.

SPIREON. C'eſt, ſelon Dalechamp, le *viburnum*, qui eſt la *ſpiræa Theophraſti*. Cependant l'Ecluſe dit que la *ſpiræa* de Théophraſte eſt le *frutex ſpicatus foliis ſaliginis ſerratis*, C. B.

STACHIS. Pline, en parlant du *ſtachis*, eſt encore tombé dans une faute qu'il a déja faite, en prenant *praſon* (1) pour *praſion;* ce qui lui a fait dire que le *ſtachis* avoit les feuilles comme le porreau; au lieu de dire comme le marrube. Quelques Auteurs prennent pour le *ſtachis* de Pline, l'*horminum luteum glutinoſum*, C. B.

STAPHYLODENDRON. Sans doute que lorſque Pline dit que cet arbre porte des ſiliques, il veut dire des veſſies, ſans quoi ce ne ſeroit pas notre *ſtaphylodendron* (2).

STATICE. Selon C. Bauhin, c'eſt la *ſtatice* de Dalechamp; cependant ce dernier dit que celle de Pline eſt différente de celle dont il parle, & il ne dit point quelle eſt celle de Pline.

STELEPHUROS. C'eſt le *gramen typhoides maximum ſpica longiſſima*, C. B.

STEPHANOMELIS. Cette plante eſt, ſelon quelques Auteurs, la *polentilla*, *argentina*, Dod.

STYRAX. Dalechamp dit (3) qu'on apportoit ordinairement la réſine de cet arbre dans des cannes ou roſeaux; ce qui l'a fait nommer *calamite*, & que c'eſt ce nom qui a fait dire mal-à-propos à Pline (4), qu'il y paroiſſoit dedans ſon bois comme des eſpeces de cannes. Il lui reproche auſſi d'avoir inventé une eſpece de fable ſur le mot *ſcoleciiis*, qui ſignifie ſemblable à des ver-

(1) Vocum ſimilitudine deceptus Plinius male πρασίῳ vertit porri, quaſi Dioſcorides πράσον ſcripſiſſet. Nec melius λολοκα vertit, in luteum inclinati. *J. Bod. p.* 671.

(2) Staphylodendri fructus ex veſicula, ſive membranoſo tegmine & ſemine conſtat. *J. Bod. p.* 8.

(3) Dalech. tome 1, p. 98.

(4) Confundit Plinius res duas; nam Arabes dicit urere ſtyracem in pellibus hircinis, ad ſanandum ſuorum odorum faſtidium, cùm ſtyracem tantum incenderent ad pellendum faſtidium: hircinis vero pellibus utentur ad morbos ſanandos. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 1031.

miſſeaux, en diſant que, vers les jours caniculaires, les moucherons voloient ſur cet arbre & le rongeoient.

STŒBE. Il n'y a peut-être point de plante plus difficile à déterminer que la *ſtœbe* ou *phleos*, ſur la deſcription que Pline en fait, preſque tous les Auteurs en conviennent ; & ce qui peut cauſer la plus grande difficulté, c'eſt qu'il y a dans Théophraſte deux plantes différentes ſous le même nom. La premiere, nommée ſimplement *phleos*, eſt, ſelon J. Bodæus, *aquatica planta, ſpinis carens.* Theophraſti p. 633, *Papyrus altera, cujus meminit* Strabo, lib. 5, *flexa texendis ſportis idonea; ex hac Indi veſtimenta antiquiſſimis temporibus conficiebant.* Id. p. 463. Au chapitre 11 du livre 4, Théophraſte nomme ſon fruit *anthela: fructus phlei anthelam vocatam, quo ad lixivium* (*lectoria*) *utuntur. Id placentaceum quoddam eſt, molle, rubidum, & phlei verò butomique fœmina ſterilis eſt, adnexus utilis, mas inutilis.* Théophraſte, au chapitre 5 du livre 6, la décrit ainſi : » Phleum folio » conſtat carnoſo, multifidum, multiſtirpſque eſt, non tamen » alte deſcendit, germinat cum vergiliis, primoque aratro una, » nec folia id dimittit, non enim annuum, ſed diuturnius eſt ».

Honorius Bellus, dans ſa ſeconde Epître à l'Ecluſe, parle auſſi de cette façon : » Plinius non recte animadvertens quæ Theo- » phraſtus locis citatis de phleo, ſeu ſtœbe ſcripſerat, erravit & » ipſe, & multis errandi occaſionem præbuit. Phleum verò, longe » alia diverſaque planta eſt à ſtœbe, & ab antiquis Græcis, non » inter ſpinoſas, ſed inter paluſtres ſtirpes enumeratur ».

Dalechamp penſe que cette plante eſt celle qu'il nomme *phleos, ſive ſtœbe Theophraſti anguſtifolia. Sagitta aquatica minor anguſtifolia*, C. B.

La ſeconde, nommée *pheos, ſive ſtœbe*, ſelon J. Bodæus, eſt *planta quæ in campis naſcitur, & eſt ſpinoſa. Pheos ſpinoſa eſt, locis arenoſis proveniens.* J. B. p. 633. En marge du chapitre premier du livre 6 : *Præter ſpinam aliud habet folium pheos quod nonnulli ſtœben appellant.* Dans un autre endroit, page 463, il dit : *Doctiſſimi quidam viri phleos & pheos confundunt. Errandi*

occasionem dedit quod, pluribus apud Theophrastum in locis, phleos legatur, ubi pheos scribi oportebat. Cependant un peu plus bas il convient qu'on peut appeller également l'une & l'autre de ces plantes *phleos* & *pheos ;* mais il ne dit point quelle est cette derniere.

Honorius Bellus, dans son Epître ci-dessus citée, parle ainsi de cette plante : « Elegantissima planta (pheos) quam, ni fallor, » nonnulli poterium perperam appellant, alii pimpinellam spi- » nosam, cujus semina nunc accipies, legitimam Dioscoridis » stœben esse contendo, licet ipse nullam stœbes descriptionem » reliquerit : sed affinitate nominis fretus, quod in tota fere » Græcia adhuc retinet, facultatibusque quas in medicina ha- » bet, aliisque non levibus conjecturis adjutus, non vereor affir- » mare legitimam esse ».

Ainsi, suivant ce dernier Auteur, *phleos* & *stœbe* sont une même plante ; mais *phleum*, au genre neutre, est autre chose, & sans doute la premiere dont il est parlé ci-dessus.

Dalechamp dit que Pline a mal traduit ce passage de Théophraste, où il y a : *Quædam præter spinam aliud habent folium ut ononis & pheos quod nonnulli stœben appellant.*

STRATIOTES. C'est l'*aloe palustris*, C. B. *Aloe, sive aizoon palustre*, J. B.

STRYCHNON. Pline, parlant des vertus du *solanum* au chapitre 8 du livre 27, dit que les feuilles du *cucubalus* (1), broyées avec du vinaigre, guérissent les piquures des serpents & des scorpions ; mais J. Bauhin dit (2) qu'attendu que cette plante a une qualité rafraîchissante & astringente (Pline en convient lui-même), il ne voudroit point s'en servir en pareil cas.

Les especes sont : *Solanum* (3) *vesicarium*, C. B. *Alkekengi*, Lonic.

(1) Solo fructu halicacabi coronarios uti & eum coronis intorquere, non autem hortensis utriusque vel folio, vel flore, vel fructu, Dioscorides ait. *Dal. Not. in Plin. p.* 557.

(2) J. B. tom. 3, part. 2, p 608.

(3) Falsum est utrumque solanum in coronis usum habuisse, halicacabum Dioscor. coronariam docet esse plantam. *J. Bod. p.* 1677.

Le *solanum officinarum. Cacubalus Plinii*, Anguill.

Le *strichnon morion* est, selon J. Bauhin, le *solanum furiosum, sive manicon.*

L'*ocymi folio* paroît être le *solanum melanocerasos*, C. B.

Suivant J. Bodæus, il y a un passage dans Pline au chapitre 31 du livre 21, qu'il faut corriger : c'est où on lit : *Quorum alterum cui acini coccinei, granosi folliculi;* au lieu de quoi il faut écrire : *Acini cocci grano in folliculis.*

Il y en a un autre au même chapitre, où il dit, *qui parcius spectaverant;* au lieu de quoi il faut lire, *qui parcius in iis peccabant, manicon cognominavere.* La raison qu'il en donne, c'est, *Ut per gradus crescat oratio. Primo innocentissimi, deinde parcius peccantes, ultimo nequiter occultantes.* Ces mots *in iis* signifient *ex his auctoribus.*

» Qui nequiter occultabant, erythron nominavere. Cur illi qui » nequiter occultabant erythron, id est, rubrum dicebant, non » video.

» Tertio folia sunt ocymi, &c. Hæc partim sunt corrupta, » partim male scripta. Genus hoc Græci auctores ἰυζώμῳ simile » folium scribunt. Plinius, credo aliud, quid cogitans ὀκίμῳ in- » tellexit. Idem Plinius, quod Theophrastus & Diosc. de radice, » is de succo tradit.

» Quin & alterum genus, &c. Hæc partim corrupta, partim » præter veritatem, & rationem. Dioscor. genus hoc ab aliqui- » bus halicacabum vocari tradit. Plinius videtur velle, omnibus » solanum hoc halicacabum dictum fuisse, cùm vesicariam pro- » prie halicacabum, teste Dioscor. sic vocarunt. Falsum est opio » velocius esse ad mortem. Quam opium mitiorem docet Dios- » corides. Ab aliis morion, ab aliis moly appellatum, inquit, » nec hoc auctuarii auctor, nec Dioscorides, nec Theophrastus tra- » dunt. Dioscorides tertiam mandragoram morion vocari auc- » tor est.

» Mira oblivion innocentiæ, &c. Hæc corrupta sunt in anti- » quissimo parmensi exemplari. Hunc locum sic restituendum:

» Mira oblivionis innocentia. Corrupta etiam quæ ſequuntur;
» reſtituendum, ſi colluerentur halicacabo in vino, exceptionem
» addidere ne diutius id fieret, delirationem gignit : neque enim
» demonſtrando remedia ».

Il y a encore quelques notes à prendre à la ſuite de celles-ci, à la page 1078 de Théophraſte.

STROBON. *Eſt arbor quam ad ſuffitus accendebant Arabes vino palmeo perfuſam.* J. Bod. Not. in Theop. p. 556.

STRUTHIUM. C'eſt la *ſaponaria major levis*, ſelon quelques Auteurs; & ſelon d'autres, c'eſt la *ſaponaria lychnidis folio floſculis albis, an condiſi Arabum* (1).

SUBER. Pline, parlant de cet arbre, ſe trompe (2) quand il dit qu'il n'en croît point dans toute l'Italie (3), puiſqu'on en trouve ſur la côte de Gêne, du côté de Piſe, en Toſcane & autres lieux d'Italie, ſur-tout du côté de Piombino, où il y en a en abondance.

Il dit (4) qu'il y en a qui appellent le liege *ilex* femelle; mais il

(1) Confundit Plinius ſtruthii hiſtoriam cum radicula quadam Syriaca, ex qua mulieres medicamentum parabant genis rubro colore inficiendis aptum. Quod probandum operoſum non eſt.

Struthio veteres utebantur ad candorem conciliandum lanis, eaſdemque purgandas & mundandas. Radicula Syriaca tingebant mulieres faciem, lanaſque purpureo rubroque colore imbuebant, quod de ſtruthio nemo prodidit, ut nec alterum de radicula. Radiculam Plinius in cibis receptam ait. Struthii radix propter ſummam acrimoniam eſui inepta videtur; nec radix ſtruthii radicula dici poteſt : nam, teſte ipſo Plinio & Serapione, magna eſt. Nec Latini eamdem radiculam, ſed radicem lanariam vocarunt, ab effectu lanarum purgandarum. Struthion vulgaris planta, quæ ubique naſcebatur, radicula ex Syria aliiſque locis exteris advehebatur.

Sed illud haud validum; nam licet Syria natale ſolum radiculæ, non ſequitur tamen apud Romanos Græcoſque non potuiſſe ſeri ac in hortis coli. Hæc ſatis confirmant utramque plantam confudiſſe Plinium. Sed alia notanda. Negat Plinius ſtruthion ferre ſemen, cùm Columella aperte ſemen ferre radicem Syriacam teſtetur. *J. Bod. p.* 720.

(2) Dalech. tome 1, p. 18.

(3) Vides Plinii erratum, qui nec in Gallia nec in Italia naſci tradit ſuberem, cùm in utraque frequens reperiatur. *J. Bod. p.* 247.

(4) J. B. tom. 1, part. 2, p. 104.

ſe trompe; car Théophraſte dit cela du *phellodrys* (1), & non du liege.

Il ſe trompe encore quand il dit que les Grecs le nomment *corticis arbor* (2); au lieu qu'ils diſent *dendrophloion*, qui ſignifie, ſelon J. Bauhin, *arbor corticoſa*.

Il eſt encore faux qu'il ſoit *minima arbor*: c'eſt pourquoi il faut, ſelon Dalechamp, écrire *ſuberi non minima arbor*.

TAMARIX. Pline dit qu'il n'y a que le *tamarix* cultivé qui porte fruit, il ſe trompe; car l'un & l'autre en portent. Il l'avoit mis dans un autre endroit au nombre des arbres qui ne portent point de ſemence (3).

J. Bauhin (4) reproche à Pline d'avoit dit que les pourceaux qui mangeoient ordinairement dans des vaiſſeaux faits de bois de *tamarix*, n'avoient point de rate; ce qui eſt une fable.

TANUS ou TAMUS & TAMNUS. C'eſt la *bryonia levis*, *ſive nigra racemoſa*, C. B.; ſelon quelques Auteurs.

TAXUS. » Quæ de taxo Theophraſtus, de fraxino Plinius, li- » bro 16, cap. 13, materies eſt ad plurima utilis, &c. Hoc quo- » que de fraxino Plinius, folia jumentis mortifera, &c. Conan- » tur quidam Plinium defendere ac Græcos aliquos reprehen- » dere, qui fraxinum jumentis mortiferum ſcripſere, cùm ex- » perientia falſum id eſſe, in Italia teſtetur. Sed qui illi Græci, » qui hoc tradiderunt? Reſpondent: Seſtius, & alii quorum » ſcripta periere, quid eſſe nequit. Nam ipſe Plinius, cap. 10, » ejuſd. lib. teſtem vocat Seſtium, in Arcadia, taxum venenum » eſſe. Sed quæ ſupra de ligno ejuſque fraude diximus, ſatis conſ- » tat, à Plinio confundi fraxinum cum taxo, quem vocum μίλυ

(1) Quod de phellodri dixit Theop. Plinius male ſuberi adſcribit. *J. Bod. p.* 147.

(2) Circa fundos & viam appiam copioſe naſcentem ſimul cum ſiliqua arbore, ſeu ceratia obſervavit D. Tancredus Robinſon qui affirmat folia ſuberum raro eſſe decidua. *Rai. t.* 2, *p.* 1393.

(3) Quam parùm ſibi conſtet Plinius, facile animadvertere poteris, ſi cap. 9, lib. 24, diligenter perlegeris. Eodem quaſi ſpiritu & ſemen ferre negat, & ſemen adverſus phalangia præſcribit. *J. Bod. p.* 410.

(4) J. B. t. 1, part. 2, p. 353.

» & μιλίας vicinitas decepit; nifi placeat, paulo negligentius ad
» Liberti verba attendiffe. *J. Bod. p.* 176.

» Nos è contra taxum immerito in crimen adductum fufpicamur: fiquidem Lobell. ejus baccas innoxie puerulos in Anglia » efitare affirmat, feque guftaffe fub hyemem non ingrato fapore, » fed fatuo, vel fubamaro, ibique porcos paffim eas tanquam glan- » des comeffe. Gerardus etiam noftras tum femetipfum tum pluri- » mos è condifcipulis fuis eas ad fatietatem ufque fæpius ingeffiffe » narrat, nec fub umbra tantùm arboris, fed in ejus ramis aliquo- » ties dormiviffe, nec tamen minimum inde nocumentum aut in- » commodum unquam fenfiffe. *Rai. tom.* 2, *p.* 1416 ».

TEDA. C'eft le *pinus fylveftris montana tertia*, C. B. *Pinus cui officula fragili putamine, five cembro*, J. B.

Ce font les fruits de cet arbre que Pline appelle *nuces Tarentinæ.* Cependant J. Bodæus prétend qu'il n'y a point d'arbre de ce nom, & que par le *mot tæda*, il faut entendre une maladie commune aux arbres réfiniferes (1).

TELEPHIUM. Cette plante, felon le plus grand nombre d'Auteurs, eft l'*anacampferos;* mais, felon Fabius Colomna, le vrai *telephium* de Diofcoride & de Pline, eft le *capparis portulacæ folio*, C. B. *Fabago belgarum*, Dalech.

TEUCRIUM. Dalechamp (2) prétend que la plante que Pline décrit d'abord fous ce nom, & qu'il nomme encore *hermionion*, eft l'*hemionitis* de Diofcoride; mais Mathiole (3), qui avoit penfé de même, ainfi que Ruelle & Hermolaüs, dit que le *teucrium* de Pline eft le même que celui de Diofcoride, attendu qu'il a trouvé dans un exemplaire de Pline mieux corrigé, *hermiōn*, au lieu d'*hermionion;* ce qui l'a fait changer d'opinion.

THALICTRUM. Dalechamp penfe que c'eft le *thalictrum* de Diofcoride, qui, felon lui, eft le *nafturtium fylveftre tenuiffime*

---

(1) Tæda, de qua nobis fermo, *p.* 169. pini ac coniferarum morbus, neutiquam arbor, ut Plinius tradit. *J. Bod.*

(2) Dalech. tome 2, p. 65.

(3) Com. Math. p. 500.

divisum, C. B. *Sophia Chirurgorum ;* mais J. Bauhin est de sentiment contraire. Ruelle pense que c'est l'*argentina ;* mais il n'y a pas d'apparence ; car ses feuilles ne ressemblent point du tout à la coriandre, non plus que ses tiges à celles de la rue ; car il y a ainsi dans Dioscoride & Galien ; au lieu que Pline dit comme celles du pavot. Il faut, comme le dit Dalechamp, qu'il ait lu *meconos* au lieu de *piganos.*

THELYGONUM. Cette plante, que Dalechamp nomme *phyllon theligon*, est le *cotyledon media foliis subrotundis*, C. B.

THELYPHONUM. C'est, selon Dalechamp, l'*aconitum pardalianches.*

THERIONARCA. Dalechamp pense que cette plante est celle qu'il appelle *linaria rubra*, qui est la *lysimachia chamænerion dicta, angustifolia*, C. B.

THESION. C'est, selon le même Dalechamp, l'*endivia*, Tragi. *Lactuca foliis endiviæ*, C. B.

THYA ou THUYA. Selon quelques Auteurs, entre autres Anguillara, le *thuya* & le cedre Atlantique (1) sont une même chose, quoique Pline en parle séparément. D'autres, au rapport de Bellonius, veulent que le *thuya* de Théophraste soit le *cedrus*

(1) Cedrus atlantica, non mihi videtur alia quam thuia, vel thia, quamvis in diversis capitibus de iis scripserit Plinius : ille enim plantas non cognovit, sed ex diversis libris sua concinnavit. In Plinio de thya error ab eo commissus, vel textus corruptus : dicit enim Homero notam arborem trogeren quæ aliis dicitur thya, quod falsum, siquidem Homerus non meminit trogetes (nec id dicit Plinius) sed thyæ. Dicit prætereа Homerum intellexisse cedrum & laricem, quod etiam falsum. *J. B. t. 1, part. 2, p.* 285.

Ejusdem opinionis cum Anguillara est Mathiolus, dicens in Dioscor. cum magnis figuris : sunt qui dicant, & recte quidem cedrum atlanticam à thuya sive thya de qua Theoph. nihil differre. Quamobrem Plinium redarguunt, quod simul ac de cedro atlantica disseruit, illico caput proprium de thuya scripserit, tanquam de arbore diversa ; verum longe aliter se habet sententia nostra : nam diligenter Plinii lectionem enucleantibus palam apertissime fit, thuyam Plinio nil aliud designare quam atlanticam cedrum.

Lycia.

Lycia. Cedrum lyciam plerique teſte Bellonio, thuyam Theophraſti exiſtimant. J. B. tom. 1, part. 2, p. 285.

Dalechamp & J. Bauhin prétendent que Pline ſe rrompe lorſqu'il dit : *Inter odores uri in deliciis Circes*, puiſqu'Homere dit que c'eſt Calypſo, *fallitur Plinius ; de Calypſo non de Circe, id Homerus ſcripſit.* Dal. Not. in Plin. p. 327. *Non apud Circen, ſed apud Calypſo factum legas in quinto Ulyſſeæ.* J. B. tom. 1, parr. 2, p. 285. *Inſignis memoriæ lapſus, nam inter odores Circe non urebat citrum cedrumque ſed Calypſo, cujus antrum, ut canit Homerus, 5 Odyſſ. Mercurius Jovis mandato cum petiiſſet, factum ut thyæ, ſeu citri, cedrique odorem longe perſentiret.* J. Bod. Not. in Theoph. p. 523.

La ſeconde eſpece de *thuya* dont parle Pline, eſt ſelon Dalechamp, *citria, ſive malus Aſſyria, poma Adami, quæ Gallis poncires*, Cluſii.

THYMELÆA. Dalechamp dit qu'il y a un mot à corriger dans Pline, dans le paſſage où il y a, *myrti magnitudine, ſemine, colore & ſpecie farris*, au lieu de quoi il faut mettre *foris.* Il faut de même, au chapitre 9 du livre 27, au lieu de *ſiſtit alvum*, qu'il y ait *ciet alvum.*

THYMUM. Il y a un paſſage à rectifier au chapitre 10 du livre 21 : c'eſt où où il y a, *ergo tranſlatum eſt, &c.* ; au lieu de quoi il faut lire, ſuivanr J. Bodæus : *Ergo tranſlatum eſt ex Attica thymum, & vixit flore, uti docemur ſatum. Sed alia ratio naturæ obſiſtit, non durante Attico thymo in afflatu maris.* J. Bod. Not. in Theoph. p. 570. Quelques Auteurs aſſurent que ce que Pline avance dans la ſuite de ce paſſage, eſt faux.

Pline fait mal-à-propos deux eſpeces de thym, puiſque, ſelon Dalechamp, Dioſcoride & Théophraſte n'en décrivent qu'une : » Plinius ſuo judicio, & non veterum ſcriptorum, hæc ſtatuit. » Dioſcoridi & Theophraſto, unicum eſt thymi genus, foliis al- » bis, quod in capirulo florem habet, nigrum verò zygis eſt. In- » conſiderate Plinius ejus thymi florem nigrum eſſe putat, quod » nigrum à Græcis vocari præcipue à Theophraſto, legerat. Flos

» quidem in eo genere thymi subpurpureus est. *Dal. Not. in* » *Plin. p.* 554.

» Falsum, inquiunt viri maximi, quod hìc asserit Plinius, hanc » fuisse opinionem antiquam de omni thymo, non vivere nisi in » afflatu maris. De Attico thymo & Græco hoc tantùm prodidit » Theophrastus, quod capitatum esse constat : at thymum illud » quo referti sunt campi Narbonensis Provinciæ, aliud à Græco » & capitato, in nostra Gallia (etiam Batavia) passim conspi- » citur sponte nascens, & in hortis sativum. *J. Bod. Not. in* » *Theoph. p.* 570 ».

THYSSELINUM. C'est, selon Dalechamp & C. Bauhin, l'*apium sylvestre lacteo succo turgens*, C. B.

THLASPI. Le premier *thlaspi* de Pline, est aussi le premier de Mathiole, selon Dalechamp; & le *thlaspi arvense vaccariæ incano folio majus*, C. B.

Le second, *sinapi Persicum*, est, selon Lobel, J. & C. Bauhin, le *rhaphanus rusticanus*. Mais J. Bodæus n'est point de ce sentiment (1).

THRYALLYS. C'est le *verbascum lychnitis*, *flore albo parvo*, C. B.

THUS. Pline, parlant de l'encens, dit qu'il n'étoit point en usage devant la ruine de Troye, ce qui est faux, selon J. Bodæus (2), qui, pour preuve, allegue un passage du Lévitique, chap. 11, vers. prem. & dernier.

TILIA. Pline, qui semble avoir pris de Théophraste ce qu'il dit du tilleul, n'est cependant pas entiérement d'accord avec

(1) Ego nullam thlaspios figuram, ideam, aut formam, in raphano rusticano observare possum, nec imaginari possum, quo nomine thlaspi diceretur. Sinapios simile, semen fert, non thlaspios. Foliis etiam est amplis lepidii, aut piperitidis majoribus, radicibusque constat satis magnis. Sed semine hujus ischiaticos curatos nec vidi, nec legi. Adeo raro fert semen, ut Petrus Crescentius scripserit, semen nullum producere. *J. Bod. p.* 768.

(2) Falsum & præter veritatem videtur quod Plinius scribit, ante Trojæ excidium thure non sacrificatum; contrarium sacra docet pagina. *J. Bod. p.* 976.

lui (1); car il dit, parlant du mâle : *Materies ejus, dura, russiorque ac nodosa, & odoratior;* au lieu que Théophraste dit : *Materies mari dura, flava nodosior spissiorque.* Il paroît aussi, au sentiment de Dalechamp, que Pline a confondu & pris le *phylyra* de Théophraste pour la *phyllyrea* de Dioscoride; premiérement en ce qu'il dit que c'est un petit arbre, *proceritate perquam modica*, au lieu que le tilleul vient fort haut. Secondement il dit que l'écorce du mâle est plus odorante que celle de la femelle; au lieu que Théophraste dit le contraire : *Item fœminæ odoratior cortex;* mais il y a en marge : *Item maris materies odoratior quam fæminæ;* ce qui peut encore faire croire qu'il a confondu le tilleul avec la *phyllyrea*, c'est qu'il dit que son bois n'est point sujet à être piqué des vers, *materies teredinem non sentit;* ce qui ne peut convenir qu'au bois de la *phyllyrea;* car celui du tilleul y est fort sujet.

Dalechamp dit que Pline attribue au tilleul toutes les vertus que Dioscoride a attribuées à la *phyllyrea.* Il se contredit lui-même; car tantôt il dit que le tilleul est très chaud, *calidissima;* & tantôt très froid, *frigidissima.*

TIPHE. C'est le *triticum thyphinum, sive typha cerealis multiplici folliculo*, C. B.

TIPHYON. J. Bodæus (2) dit que certe plante, dont parle aussi Théophraste, est le *narcissus persicus Clusii. Colchicum melino flore*, C. B.

TITHYMALUS. Pline est assez conforme à Dioscoride dans la description des especes de tithymale, excepté que ce dernier dit que le *characias* est appellé *cobion;* au lieu que Pline dit que c'est le *dendroides.* Dioscoride nomme encore le *characias, amygdaloides;*

(1) Confundit Plinius phyllyream & phylyram, quod ex cap. 8, lib. 24, probatur : ubi tiliæ vires attribuit, quibus pollere phyllyream auctor est Dioscor. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 180.

(2) Pro ἰφυον apud Plinium τίφυον legitur. Male ergo Plinius tiphyon æstate florere dixit, cùm iphyon æstate floreat. Sed mendum forte typographi. Iphyam lavendulam esse dicit. *J. Bod. Not. in Theoph. p.* 669.

& Pline, le *platiphyllum*. Comme il paroît que Pline a suivi Dioscoride, à quelque chose près, il semble qu'on peut se fixer sur les especes de ce dernier.

Le *tithymalus characias*, est le *characias rubens peregrinus*, C. B.

Le 2e est le *myrsinites latifolius.*

Le 3e est le *maritimus.*

Le 4e est l'*helioscopius.*

Le 5e est le *cyparissias.*

Le 6e est le *sylvaticus lunato flore.*

Le 7e est le *tithymalus, sive esula exigua.*

TORDYLON ou TORDYLION. C'est le *seseli Creticum.* Dalechamp trouve qu'il y a quelques passages à corriger dans Pline, au chap. 22 du livre 20, où il y a, *& in quacunque corporis ex alto vitia extrahenda sunt* (1), il faut lire, *& in quacunque corporis parte, &c.* Et plus bas, où il y a, *vel se vehementior urigo timeatur, per duplices pannos.* Il faut qu'il y ait, *vel si vehementior urigo timeatur inter duplicatum pannum.*

Le même Auteur dit que Pline a tort de dire qu'il sort des tiges de cette plante un suc laiteux (2), puisque cela est faux.

J. Bodæus, selon le sentiment de quelques Auteurs, corrige aussi un passage de Pline au chap. 5 du livre 20, où il y a, *contexemus & de seli : sed hoc est vulgaris notitiæ;* au lieu de quoi il faut lire : *Contexunt & de seseli, hoc est vulgatæ notitiæ* (3).

Le même Auteur réfute un autre passage, comme faux, au chap. 22 du livre 20, où Pline dit : *Adjicitur tordylion, est autem id semen ex seseli.*

TRAGI. C'est une espece d'éponge qui, selon toute apparence, est la *spongia hircina* Imperat.

TRAGION ou TRAGON. Sous ce nom Pline décrit fort

(1) J. B. t. 3, part. 2, p. 84.

(2) Falsum hoc; non enim planta hæc lacteum succum fundit. *Dal. Not. in Plin. p.* 530.

(3) Hoc falsum est. Dioscorides seseli creticum sic vocari scribit, quod Æginera & alii asserunt. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 1125.

confusément plusieurs plantes. La premiere, qu'il décrit différemment dans deux endroits. D'abord, au livre 13, chap. 21, il dit : *Tragion fruticem sola Creta insula gignit, terebintho similem & semine.* Ensuite, au chapitre 13 du livre 27, il dit : *Tragonis, sive tragion nascitur in Creta tantùm insulæ maritimis, junipero similis & semine, & folio & ramis;* ce qui sembleroit faire deux plantes différentes. Mais comme il y a beaucoup de rapport entre elles en différentes choses, comme de croître dans la seule isle de Crete, d'être bonnes pour guérir les blessures faites par des fleches ; on seroit porté à croire que ce n'est qu'une même plante. Il y a toute apparence que l'espece qu'il dit avoir les feuilles comme le térébinthe, est l'*androsæmum fœtidum capitulis longissimis filamentis donatis*, C. B.

L'autre espece, qu'il surnomme *scorpio*, est, selon Dalechamp, le *scorpius maritimus; polygonum bacciferum maritimum minus*, C. B.

TRAGOS. C'est, selon quelques Auteurs, le *zeocriton, seu oryza Germanica*, C. B.

Cependant Dalechamp dit qu'il vaut mieux entendre sous ce nom une chose artificielle qu'une naturelle; il en donne pour preuve deux passages, l'un de Galien, & l'autre d'Hippocrate. Voici comme en parle le premier : » Des plus beaux grains de » l'*olyra*, bien nettoyés, on en fait du *tragus* (1), dont plusieurs » usent, le faisant d'abord cuire en eau, qu'ils renversent après, » & y mettent du vin cuit ou du vin doux ». Pline en convient lui-même au chapitre 7 du livre 18, où il dit : » Simili modò ex » tritici semine tragum fit, in Campania duntaxat & Ægypto ». Hippocrate dit : » Trygis, id est, Tragus, sive olyra, levior est

(1) Tragos nunc fruges est, halicæ similis Dioscoridi : vulgo *bled turquet :* nunc olyræ ptisana Galeno lib. de alimentis : nunc zeæ ptisana, id est halica Galeno Comment. librorum de ratione victûs in acutis. Ptisanam, inquit, recte præferunt frumentaceis eduliis pani, chondro & zeæ, ex qua fit tragos. Hic tragos ptisana est triticea. Cassianus in Geoponicis cap. 13, lib. 3. tragum conficit ex Alexandrino frumento & olyra. *Dal. Not. in Plin. p.* 446.

» tritico & quæ ex ipsa fiunt, similiter ut ea quæ ex tritico pa-
» rantur & magis per alvum secedunt ».

Raius est du sentiment de Dalechamp, & dit : » Tragus est res
» factitia, fiebat autem ex diversis frumentorum generibus, ut ex
» Dioscoridis, Galeni, Plinii locis, ubi de eo agunt inter se colla-
» tis, patet. A chondro & alica præparatione potissimum differt.
» Chondrum siquidem gypsum & arena perficiunt ; alicam Creta
» emundat, tragus sola aqua maceratus excorticatur ».

TRIBULUS. Des deux especes que Pline décrit, la premiere, qui, selon lui, croît dans les jardins, est le *tribulus terrestris ciceris folio* (1), *fructu aculeata*, C. B.

La seconde est le *tribulus aquaticus*. Pline, parlant de ce dernier, dit qu'il a les feuilles comme celles de l'orme, *folio ad effigiem ulmi;* au lieu que Dioscoride dit seulement qu'il a les feuilles larges, *lato folio*. Pline a sans doute lu πτελέας au lieu de πλατείας.

TRICHOMANES. Dalechamp dit que Pline prend le *trichomanes* pour la seconde espece d'*adiantum*, qui est le blanc ; ce que l'on peut voir par ce passage, où il dit : *Trichomanes adianto similis est* (2) ; ce qui est faux.

VACCINIUM. Le *vaccinium* de Pline, est, selon Dalechamp, le *ceraso affinis* (3), C. B. *Cerasus sylvestris*, Trag. qu'il a confondu avec l'hyacinthe (4) : *An Plinii vaccinium, ut nonnulli*

---

(1) Male hinc audit Plinius. Notandum inquiunt viri magni, Dioscoridem scripsisse hanc plantam esse lato folio, non ulmi : ut Plinius πτελέας legisse videatur pro πλατείας. Ita Diosc. scripsisse fatemur, foliis latis è pediculo longo prodeuntibus. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 445.

Tribulorum historiam confundit Plinius. *Idem. p.* 640.

(2) Plinius adianti & trichomanis historiam confundit. *J. Bod. Not. in Theop. p.* 882.

(3) Plinius certe vaccinium arbusculam perperam loco citato hyacinthum reddit, eamque inepte cum hyacintha bulbosa herba confundit. *Dal. Not. in Plin. p.* 382. *lett. I.*

(4) Plinius inepte hîc appellat hyacinthum arborem quam cap. 18, l. 16. vaccinium nominavit, è cujus fructus purpura tingitur. *Dal. Not. in Plin. p.* 556.

existimant, omnino incertum est, neque ex eorum verbis utrumlibet colligi aut concludi potest. Rai. tom. 2, p. 1549.

VINCA PERVINCA. J. Bauhin prétend que Pline a confondu cette plante avec la *chamædaphne*, qui est la laureole. Dioscoride nomme celle-ci *daphnoides* (1), & non *chamædaphne*.

VIOLA. Pline semble ici comprendre sous un meme genre de plantes les giroflées & les violettes, qui, selon lui, ne different des premieres que par le nom *ia* que les Grecs lui ont donné; cependant il y a une différence totale, si on prend les *leucoium* pour les especes qu'il nomme *luteæ & albæ*, ainsi que l'ont pensé plusieurs Auteurs; aussi J. Bauhin dit-il: » Admonendi sunt qui » hæc legunt, purpureas violas, duorum generum haberi: alias » inter loripedes, sive sessiles, alias inter leucoia, odorarasque » omnes esse; sed & candidarum quoque gemina hæc discrimina » cernuntur: aliæ loripedes, aliæ leucoia. Leucoia intelligo, » quas Mauritania Cheiri appellat. Loripedes, quæ vulgo Claudæ » nominantur, & Maurice Semphigi. *J. Bod. tom.* 3, *part.* 2, » *p.* 542 ».

J. Bodæus dit que Pline, qui a pris de Théophraste une partie de ce qu'il dit de ces plantes, a mal traduit ce passage: » Ex iis » verò, quæ sponte apricis & macris locis proveniunt, purpuræ, » latiore folio statim ab radice carnosa exeunt, solæque Græco » nomine à cæteris discernunrur, appellata *ia*, ut ab his ianthina » vestis ». Voici comme ce premier rend ce passage: » Viola » nigra ab alba differt, & per alia, & per ipsam specien, seu » formam violæ, quod latis foliis, & carnosis, & humi stratis » est, multam habens radicem ». Il faut donc, au lieu de *latiore folio, statim ab radice carnosa exeunt*, lire, *latiore folio & carnoso, statim ab radice exeunt*; parceque ni l'une ni l'autre n'a la racine charnue: elles ont d'ailleurs assez de différence entre elles

(1) Vincam pervincam nos quidem apud Dioscoridem etiam daphnoides vocari legimus, sed non chamædaphnen. Fallitur hic Plinius. *Dalec. Not. in Plin. p.* 556.

qui les distingue, sans dire qu'elles sont seulement distinguées par le seul mot Grec. J. Bodæus ne met cependant pas absolument cette faute sur Pline; il dit que ce pourroit être son Affranchi qui lui eût mal lu le passage de Théophraste. Il y a toute apparence, en conciliant les sentiments des Auteurs, que les especes de violettes que Pline nomme *purpuræ, lutæ & albæ*, sont les especes de *leucoium*, quoiqu'il se trouve quelques sentiments différents; car il y a quelques Auteurs qui prétendent que la *viola alba Plinii* est le *leucoium bulbosum vulgare*, C. B. *Leucoium Theophrasti*. Il y a même quelque raison de le croire; car Pline, & après lui, Ruelle dit : *Viola alba ver nuntiat*. Cette plante effectivement fleurit de très bonne heure, même pendant les gelées. Théophraste dit : *Etiam nondum hyeme exactâ, ubi cælum clementius est; ubi verò immitius, postea*.

J. Bodæus, dans ses Commentaires sur Théophraste, p. *696*; dit, *de violarum generibus hæc tradit Plinius : Violis honos proximus; earum plura genera, purpureæ luteæ, albæ (hæc de frutice leucoio accipi debent; bulbosum enim has non agnoscit differentias)*.

Suivant ce dernier sentiment, qui est aussi celui de Dalechamp, ces plantes seront, *leucoium purpureum, vel rubrum*, C. B., *seu viola purpurea*, Tragi. L'autre, *leucoium luteum vulgare*, C. B. *Viola lutea*, Tragi : *sive* keiri. La troisieme, *leucoium incanum majus*, C. B. *Viola candida*, Tragi. Quant à la *viola marina*, Dalechamp nomme ainsi l'*hesperis hortensis*; mais ce ne peut être celle dont Pline parle, puisqu'il la mêle parmi celles qui ont la fleur jaune, & que celle-ci a la fleur blanche ou purpurine : ainsi ce pourroit bien être le *leucoium incanum siliquis rotundis*, C. B. *Leucoium marinum luteum majus*, Tabern. La *calathiana* est, selon quelques Auteurs, la *gentiana palustris angustifolia*; mais ses fleurs sont encore pourpres.

Dalechamp, dans ses notes sur Pline, dit qu'il pense que c'est la *digitalis lutea magno flore*, C. B. La *flammea* est, selon le plus grand nombre d'Auteurs, la *viola tricolor hortensis repens an phlox, vel phlogion Theophrasti*.

VIRGA

VIRGA SANGUINEA. C'eſt le *cornus fœmina*, C. B. *Thelycrania Theophraſti, vel pſeudocrania.* Quelques Auteurs penſent que c'eſt ſon *tetragonia* qui eſt l'*evonimus vulgaris granis rubentibus*, C. B.

VISCUM. Pline, ainſi que Théophraſte, paroiſſent établir trois eſpeces de gui, qui, ſuivant le ſentiment de preſque tous les Auteurs modernes, n'en font qu'une; car, comme dit Raius (1): « Si res diſtinctæ ſunt, cur à tot ſæculis, à tot poſt Theophraſtum auctoribus, non ab aliquo declaratæ? Mirum tandiu curioſos Botanicorum oculos latuiſſe, & diligentiſſima ſcrutinia eluſiſſe ». Il n'approuve pas même la diſtinction qu'on en fait par la différence des arbres où il croît: effectivement ſi on admettoit cette diſtinction, il ſe trouveroit autant d'eſpeces de gui, qu'il y auroit de différents arbres ſur leſquels il croîtroit, & ce ſeroit tomber dans l'erreur de Pline. Ce qu'il ajoute, que le gui perd ſes feuilles lorſqu'il croît ſur des arbres qui ſont dans ce cas, eſt faux; car on voit tous les jours le contraire ſur le chêne, le *meſpilus apii folio*, & pluſieurs autres arbres qui ſe dépouillent de leurs feuilles, ſur leſquels on voit le gui muni des ſiennes, & même de ſes baies. Quant à la diſtinction du mâle & de la femelle, il ne s'accorde pas avec lui-même; car il dit que le mâle eſt fertile, & la femelle ſtérile; & il ajoute qu'elle ne porte pas, quelquefois, *aliquando non fert.* Si quelquefois elle ne porte pas, elle porte donc auſſi quelquefois; ce qui eſt conſéquent. Dalechamp dit qu'il faut lire, *aliquando verò fert;* ce qui revient toujours au même; car ſi elle porte quelquefois, elle n'eſt donc pas ſtérile. Quant à ce qui concerne la reproduction du gui, Pline, Ariſtote, Théophraſte, & preſque tous les anciens Auteurs penſent qu'elle ſe fait par le moyen de la ſemence, après qu'elle a paſſé par l'eſtomac des grives & des pigeons ramiers, ou d'autres oiſeaux de cette eſpece, qui, après avoir ſeulement digéré la pulpe ou enveloppe, dépoſent ſur les arbres la ſemence,

(1) Raius, tome 2, p. 1583. J. B. tome 1, part. 2, p. 90.

qui, par ce moyen, eſt rendue fertile. Mais preſque tous les Auteurs modernes ſont de ſentiment contraire, ſur-tout Jules Scaliger, &, après lui, J. Bauhin. Comment, diſent ces Auteurs, cette ſemence peut-elle s'attacher à des branches foibles & droites, ſur leſquelles les oiſeaux peuvent à peine ſe repoſer, &. qui ſont continuellement agitées par les vents, & mouillées par les pluies? comment peut-elle s'attacher ſur des arbres dont le bois eſt ſi dur (1), en diviſer l'écorce, &, ſans aucune racine, devenir une même choſe avec eux? Voici comment Scaliger prétend que ſe produit le gui (2). « Il eſt formé, dit-il, au commencement par la chaleur intérieure du ſuc qui lui eſt analogue, &, aidé par la chaleur extérieure qui l'attire à ſoi, s'engendre & croît en forme de plante, comme les cornes ſortent des os des animaux ».

VITIS. Il eſt fort inutile de détailler les eſpeces de vigne (3), dont la plus grande partie n'a rien de différent que la groſſeur, la couleur & même le goût du fruit, qui ſont encore ſujets à varier, ſuivant le climat & le terroir où croît la vigne; il n'y a guere que celle qui eſt appellée en François *aſcioutat*, qui differe ſeulement par ſes feuilles, qui ſont profondément découpées; car le fruit, par rapport à ſa forme & à ſon goût, eſt ſemblable au Chaſſelas. J. Bauhin l'appelle *vitis folio apii*, & penſe que c'eſt l'eſpece que Pline appelle *precia*.

Il y a cependant quelques Auteurs qui prétendent que la *vitis precia* de Pline, eſt la *groſſularia ſimplici acino, vel ſpinoſa ſylveſtris;* & Parkenſon, *vitis laciniatis foliis*. Il y a une autre eſpece dont le raiſin eſt noir, & dont les feuilles ſont cotonneuſes, ſur-tout les nouvelles.

---

(1) Quomodo in duriſſima ligna ſubeat ita, ut ſibi findat corticem ac ſine radice unum cum illis fiat. *J. Scaliger.*

(2) A calore interno informata viſci principia in ſucco ſibi connaturali: ab externo adjuta, atque evocata concreviſſe, atque in plantam hanc adoleviſſe quaſi cornua ex oſſibus animalium. *J. Scalig.*

(3) Vitis ſupervacuum eſt genera ejus perſequi, quoniam totidem adfirmantur eſſe quot ſoli, nec poſſet quiſquam, niſi huic rei juſtum ſecretumque volumen dicaret. *Ruellius.*

VITIS ALBA. C'est la *bryonia aspera, sive alba baccis rubris*, C. B.

J. Bauhin (1), parlant des vertus de cette plante, dit que Pline a mal pris le sens de Dioscoride, en disant que la décoction de son fruit faisoit venir beaucoup de lait, *lactis abundantiam facit.* Au lieu que Dioscoride dit, *lac attrahit*, & qu'il faut entendre, par le terme d'*attrahere*, une vertu purgative, ou qui retire le lait des mamelles : *Ex quibus illud quod scribit, Plinius attrahere lac intelligimus purgando, sive retrahendo à mammillis.*

Dodonée, en pareil cas, dit que Pline à tort; car bien loin que cette plante ait la vertu de faire venir du lait, elle en a une toute opposée : *Videtur enim magis lactis adversari generationi, quod acris sit.*

VITIS NIGRA. C'est la *vitis, sive bryonia nigris baccis*, J. B. *Bryonia alba baccis nigris*, C. B.

VITIS SYLVESTRIS. C'est, selon Tragus, Ruelle & Dalechamp, la *clematitis sylvestris latifolia*, C. B.

ULEX. C'est, selon quelques Auteurs, la *genista spinosa major longioribus aculeis*, C. B. Raius prétend que cette plante est la même que la premiere du même C. Bauhin.

ULMUS. Pline, contre le sentiment des anciens Auteurs, décrit quatre especes d'orme, qui, selon Columelle, n'en font que deux ; car l'*Italica* de Pline est le *ptelea* de Théophraste, *vernacula* de Columelle ; le *sylvestris*, est l'*oroptelea* de Théophraste, & l'*attinia, sive Gallica* de Columelle. Solerius est aussi de ce sentiment : *Gallica ulmus & attinia est montana Theophrasti vernacula Italica, nostras & campestris, & Theophrasti ptelea, seu ulmus simpliciter est una & eadem.*

J. Bauhin dit que Pline a mal traduit ce mot κωρύκοις, par *mons Corycus*, qui signifie *folliculi, vel loculi.*

Le même Auteur, ainsi que quelques autres, observent que Pline

(1) J. B. tome 2, p. 145.

a tort de dire que l'orme Attinien (1) ne porte point de semence, puisque le contraire a été observé.

URTICA. Les trois especes d'ortie dont parle Pline, sont ; 1°. *Urtica urens pilulas ferens*, C.B. ; 2°. *urtica urens maxima* ; 3°. celle qu'il appelle *cania*, ou plutôt *canina*, c'est l'*urtica urens minor* ; 4°. L'*Herculanea*, c'est le *lamium maximum sylvaticum fœtidum*, C. B.

XIPHION. C'est le *gladiolus utrinque floridus*, C. B.

---

(1) Ulmi duo genera Gallicum & vernaculum. Illud atrinia, hoc nostras dicitur. *Colum. liv.* 5, *chap.* 6.

Attiniam ulmum Tremellius Scrofa non ferre sameram (quod est semen ejus arboris) falso est opinatus : nam rariorem sine dubio creat, & idcirco plerisque & sterilis videtur, seminibus inter frondem, quam prima germinatione edit, latentibus. *Columell. liv.* 15, *chap* 26.

Κορυκὸς, folliculus in ulmo & terebintho intra quem nascuntur culices & gummi. Inepte Plinius co[illegible]m monrem esse putavit. *Dalech. Not. in Plin. p.* 320.



CRITIQUES
DES ERREURS DE PLINE
EN BOTANIQUE,
PAR LEONICENUS VINCENTINUS.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE

SUR LA CRITIQUE SUIVANTE.

NOUS ne souscrivons point à la totalité des critiques que Leonicenus Vincentinus a faites de la partie botanique & médicinale des Œuvres de Pline; mais après les avoir lues attentivement, nous les avons jugées une suite nécessaire des Commentaires sur le vingt-septieme livre de notre Auteur. Ce qui nous a sur-tout déterminés à donner une nouvelle édition de la Critique de Leonicenus Vincentinus, c'est la considération (indépendamment du mérite réel de ses recherches) que cette savante production est presque ignorée en France, n'ayant été imprimée qu'à Ferrare en 1509, tems ou les éditions n'étoient pas portées à un grand nombre d'exemplaires. Aussi cet Ouvrage est-il aujourd'hui très rare, & d'autant plus curieux. Il ne paroît pas que M. Guettard, Auteur des Notes alphabétiques sur le vingt-septieme livre de Pline, en ait eu connoissance; nouvelle raison d'imprimer cet Ouvrage à la suite des Notes de ce docte Académicien.



AVIS DE L'ANCIEN ÉDITEUR

DE LA CRITIQUE DE LEONICENUS.

LUDOVICUS BONACIOLUS MEDICUS FERRARIENSIS,

STUDIOSIS SALUTEM DICIT.

Quoniam novum Opus Nicolai Leoniceni de Plinii pluriumque aliorum Medicorum in Re medica erratis meo ſumptu ac cura imprimi debet, operæ prætium fore exiſtimavi, ſi ex hoc & altero priore ejuſdem argumenti libello, atque duabus prætereà ipſius Nicolai epiſtolis, altera ad Hermolaum Barbarum Pontificem Aquilegienſem, altera ad Hieronimum Manocium Lucenſem Medicum, unum volumen conficerem eamdem materiam continens, Plinii ſcilicet & juniorum Medicorum in arte medica errores. Neque verò (ſi quis inferis ſenſus eſt), ægrè tulerit Plinius, ſe in ea arte cenſuram ſubire, in qua ipſemet, nullum eſſe mendacio peccatum majus ingenuè fateatur. In qua vel minimum erratum citrà vitæ humanæ detrimentum eſſe nequeat. Cujus utilitatem vel ſuæ gratiæ idem Plinius cenſuit anteponendam.

Quacumque tamen in parte Pliniana ſcripta ad examen rationis perducantur, hoc magis illi ad gloriam quam ad ignominiam puto fore, quando non pauciores defenſores quam & accuſatores obtinuerit, qui immo quem ipſum interdum accuſant, non raro eidem ipſi patrocinentur, ac plures quæ forte ipſius auctoris errores eædem judicarentur, in codicem perperam emendatum rejiciant. Quod ab Leoniceno in hoc ſuo novo opere, quantumvis de Plinii erroribus prætitulato, factitatum perſpicere licet. Quippe

qui non adeo ex professo Plinii errores notare, quantum hos sibi occasionem, longe graviora Barbarorum errata patefaciendi, facere studuerit, quos impensius quam Plinium taxat, ut medicis caveat, omnia quæ Avicenna extraxerit, pro vero recipientibus, & medicinas plerumque salutares illius auctoritate respuentibus, contra noxias pro salutaribus, ita Avicenna suadente, propinantibus. Quod in duabus radicibus, altera pedis corvini, altera pentaphylli posse contingere, immò aliquando contigisse in novo opere Leonicenus insinuat.

Quod si illis displicebit qui barbaram colunt medicinam, illis spero placiturum quos vetus medicina delectat, quam Barbari prorsus depravarunt, Latinorum verò quidam ad garrulas disceptationes protinus transtulerunt. Illis sane non iis sua scripsit Leonicenus, quæ nos imprimenda curavimus, haud nostri quæstûs gratiâ, at juvandæ Mortalitatis causâ, quandoquidem & ætati nostræ circa vera remedia caliganti, & futuræ posteritati non parum conducere posse existimaverimus. Nam & ipsi artem medicam non minus docendo quam medicando profitemur. Valeant.



LETTRE

LETTRE DE POLITIEN
A LEONICENUS,
CONTENANT UNE APOLOGIE DE PLINE.

ANGELUS POLITIANUS, NICOLAO LEONICENO,

SALUTEM DICIT.

Dictata illa tua, Nicolae, quibus Avicennæ refellis inscitiam, docesque medicos juniores quantâ in caligine rerum versentur, nescio plus ne mihi voluptatis an doloris attulerint. Nam & gavisus mirifice sum res eas quibus hominum vita salusque continetur ab eo potissimum viro editas esse in lucem, quem quidem ego semper ingenii disciplinarumque merito plurimi fecerim. Et indolui rursus generis humani vicem, quod in se grassari tamdiu impune tristem hanc ignorantiam patiatur, atque ab his interdum vitæ spem prætio emat, unde mors certissima proficiscatur. Quis enim non videat plus esse à medico quam à morbo periculi, siquidem & morbus alius pro alio curetur, & alia pro aliis remedia afferantur? Quod si te prisca illa, Nicolae, tulisset ætas, in qua pro meritis præmia reddebantur, ne Deorum quidem honoribus caruisses, nisi forte majus esse credimus unum aut alterum, quod Æsculapius fecit, à morte, quam omnes pariter homines, quod ipse facis, à mortis etiam periculo eripere. Quare perge, obsecro, quâ instituisti viâ; scilicet ut una opera & immortalem tibi gloriam parias, & omnibus vere hactenus mortalibus ægris vitam salutemque concilies.

Quod autem Plinium quoque redarguis nostrum, quasi Cisthon pro hedera acceperit, in hoc ego, ut libere agam & amice, longe à te dissentio. Nec autem verebor ejus viri patrocinium suscipere audacter qui fuerit de vita & litteris tam præclare meritus, præsertim adversus te, hoc est adversus eminentem Philosophum

cui nihil veritate ipsâ debeat esse antiquius. De vestris enim sunt illa scholis, amicus Plato, amicitior veritas, & item amici ambo, plus tamen habendum honoris veritati. Plinius igitur, ut quidem tu ais perinde atque Avicenna, Cisthon ab hedera non distinguit errore, siquidem ita sit, maximo, quando cisthos ab hedera plurimum & figura & colore & viribus differat. Addisque mirandum de Plinio magis, quam de Avicenna, quoniam Græcæ linguæ peritus, secernere à cisso,, hoc est ab hederâ, cisthon debuerat. Argumentum affers quamobrem alteram ab altera non separet, quod in libro Naturalis historiæ xvj. hederam dividat in marem, ac fœminam, floremque utriusque similem dicat esse rosæ sylvestri. Tum idem lib. iv. & xx. cisthon quoque illam sub qua nascitur hypocisthis in marem, dividat & fœminam, marique rosaceum semine album tribuat florem; postremo quod etiam cisthi hujus fecisse inter hederas mentionem se dicat. Quocircà sic videris posse colligere, cùm Plinius libro iv. & xx. mentionem se de cistho inter hederas fecisse doceat, cujus tamen vocabulum nusquam superiùs inter hederas citetur. Facilis conjectura est Cisthon ab eo hederæ nomine comprehensam, præsertim qui sic hederam quemadmodum anteà cisthon in marem fœminamque partiatur, & in hederis florem describat. Jam, quoniam quid tibi videatur, exposui; quid ego contra opiner, edisseram. Nego usquam à Plinio inter hederas cisthi mentionem factam, præterquam lib. iv. & xx, ubi illam preclarè distinxit ab hedera. Nam quod tibi sumis, quasi Plinii testimonium, alibi eum de cistho inter hederas locutum, hoc ego non utique concedo. Mihi enim, ubi hoc ait in iv. & xx. scilicet libro, dissererere de cistho ad usque illam tantum clausulam videtur, quæ sic est apud ipsum : sub his maximè nascitur hypocisthis. Post id autem statim interpungitur, ac de integro sic verba incipiunt : quam inter hederas diximus cistos erythranos ab hisdem appellatur similis hederæ.

Nec autem vereor, quæ tua est in litteris elegantia, quin figarum agnoscas cujusmodi apud Ovidium est :

Quam legis à rapta Briseide littera venit.

Et iterum :

> Qua, nisi tu dederis, caritura est ipsa, salutem
> Mittit Amazonio Cressa puella viro.

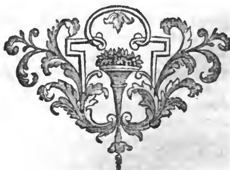
Quod si illud quam referre ad id malis quod antegreditur, cogeris ad hypocisthida potius (hæc enim statim prior), quam ad cisthon referre. Deque hypocisthide tacet omnino superius hoc est lib. xvj. inter hederas, cùm de erythrano tamen loquatur. Quid, quod nec cisthon alibi usquam nominat inter hederas, nec maris fœminæque discrimen tam cisthi proprium, quam omnium plane arborum, virgultorumque videtur, quod nec idem Plinius dissimulat? Quid, quod flos quoque diversus perhibetur, in hedera quidem maris & fœminæ concolor, in cistho autem plane discolor, nam quod hederaceum sylvestri rosæ comparat, non tam colorem insinuari, quam lanuginem puto, qualis intra rosas est, unde etiam hederæ florem χροώδη *Theophrastus appellaverit. Satis igitur, ut arbitror, apparet nihil esse quod nos fateri cogat Plinium lib. xvi. cisthon inter hederas retulisse, qui tamen ibidem lib. iv. & xx. sic hederæ cisthon quemadmodum & chamæcisson adnexuit; non quod cisthon hederamque esse idem crediderit, sed quod eam Græci vicino (sic enim inquit) vocabulo appellent. Quare ne quemquam similitudo vocabuli falleret, ibi potissimum distinctionem adhibuit, ubi confusionis occasio nascebatur. Nec eo contentus, etiam cisthi proprietates prorsus ab hedera diversas adjecit. Nusquam enim hederam sic ante descripsit, ut aut majorem thymo aut ocymi foliis, aut postremo albo esse flore docuerit. Quamobrem quis jam dubitet secundum Plinium pronunciari oportere, quem ne suspicio quidem ulla istius erroris attingat.*

Illud obiter mirari me fateor, quod ita tibi in mentem venerit ledon herbam, seu tu ladam mavis, unde & ladanum vocetur, Latinam vocem arbitrari, prorsus quam si non & Dioscorides, & alii veteres Græci passim ut patria vernaculaque utantur tam leda *hercule, quam &* ladano. *Hæc habui, mi Nicolae, quæ tibi pro Plinii defensione, verane, an falsa, nescio, sed mihi tamen verisi-*

milia, objicerem; quæ si tibi doctissimo homini probabuntur, lætabor equidem Latinum Auctorem non in eadem esse alea quam Barbaros. Sin minus expecto jam quod ad hæc nostra qualiacumque respondeas. Etenim cùm gravissima sit apud eruditissimum quemque Plinii auctoritas, non tentanda fuit, aut aliquanto fortius quam certe adhuc fecisse videris convellenda. Vale.

Florentiæ die iii. Januarii M. CCCC. LXXXXI (*).

N. B. On voit par cette date que l'Ouvrage de Leonicenus fut composé dans l'année 1491, quoiqu'il n'ait été imprimé à Ferrare que près de vingt ans après, en 1509.





CRITIQUES DES ERREURS DE PLINE EN BOTANIQUE,

PAR LEONICENUS VINCENTINUS.

RÉPONSE DE LEONICENUS A POLITIEN.

Nicolai Leoniceni Vincentini de Plinii & plurium aliorum in medicina erroribus liber, ad doctissimum virum Angelum Politianum.

GAUDEO plurimum, Angele, vir doctissime, studium meum in refellenda inscitia Barbarorum qui de medicina scripserunt, abs te, nunquam satis laudato viro, probari. Non enim ego id de te sentio; quod forte plerique qui in ea hæresi sunt, hominem eloquentem non posse de aliis disciplinis judicare, quasi earum peritia carere sit necessarium, ei qui bonarum litterarum ac politioris humanitatis studiis fuerit imbutus. Novi ego tuum perspicacissimum ingenium; novi fervens jam inde à pueritia studium, non minus ad philosophiæ doctrinam quam ad oratoriam atque poeticam capescendam, in quibus omnibus tantùm perfecisti, ut tua te patria inclyta Florentia omnium liberalium artium utatur

præceptore, nec ſane mirandum te unum eſſe perpaucorum, qui ætate noſtra eloquentiam cum ſapientia junxerunt. Cum in ejuſdem ſapientiæ ſtudio habeas ducem ac comitem divino virum ingenio Joannem Picum Mirandulam noſtrum, cum quo dies ac noctes in omni doctrinarum meditarione verſaris, ac prætere tibi omnia ad ingenuè philoſophandum adjumenta ſuppeditet, favor ac gratia Laurentii Medicis maximi hac tempeſtate ſtudiorum Patroni, qui, miſſis per univerſum terrarum orbem nunciis, in omni diſciplinarum genere libros ſumma ope conquirit, nulli ſumptui parcir, quo tibi ac reliquis præclaris ingeniis bonarum artium ſtudia emulantibus inſtrumenta abundantiſſima paret. Audivi te referente vocem illam præclaram ex Laurentii ore prodiiſſe, optare tanta ſibi abs te ac Pico noſtro ad libros emendos præſtari inciramenta, ur tandem deficientibus ſumptibus totam ſupellectilem oppignerare cogatur.

Cum igitur omnia & animi & fortunæ bona in te cumulatiſſima ſinr, nihil eſt quod, Angelo Politiano pro me contra Barbaros pronunciante, quempiam deinceps timere debeam, qui illorum patrocinium ſit ſuſcepturus. Quod aurem ut jure à me Barbaros reprehendi judicaſti, ita non approbas quod Plinium de vita ac litteris oprime merirum intra eamdem cum Barbaris aleam poſuerim; cujus tanta ſit apud peritiſſimum quemque auctoritas, ut aut eam tentare non debuerim, aut ſi omnino convellendam duxeram, forrius id à me fieri, quam adhuc feciſſe videar oportuerit. Si me forte hiſce verbis (ut qui mecum amice omnia pores) temeritatis atque impudenriæ tacitæ accuſas, qui tantæ exiſtimationis virum per calumniam, quodammodo reprehendere quæſiverim, habeo jam excuſationem mihi ex tua epiſtola paratam. Fateris enim vera eſſe quæ in ſcholis noſtris lectirantur, amicus Plato, amica veritas, ſed cum ambo ſint amici, pium eſſe veritatem in honore præferre. Cum igitur ego ita ſentirem Plinium non minus quam cæteros in hederæ deſcriptione alrerius plantæ quæ apud Græcos ciſthos appellatur, nominis vicinitate deceptum, quoniam hedera à Græcis ciſſos dicatur, indicia non ſine

errore miſcuiſſe, nolui, quantum in me erat, pati veritatem ipſam in obſcuto jacere.

Quod autem fortius atque evidentius hunc à me errorem indicari oportuiſſe cenſes; ſcito non fuiſſe tunc animi mei propoſitum Plinii auctoritatem peſſundare. Nam cum illa dictirabam, præcipua erat mihi contentio cum Barbaris, atque immo cum de hedera ſermo haberetur, cujus naturam non ſatis Avicennæ cognitam fuiſſe probare contendebam, obiter ac veluti quodam in tranſcurſu Plinium quoque in aliorum mentione nominavi, quem tamen non dixi unâ cum Avicenna, ac reliquis erraſſe, ſed videri in eodem cum aliis errore verſari. Vide quanto modeſtius de Plinio quam de aliis tunc ſim locutus, quos non videri eodem errore deviare, ſed plane aberrare aſſeveravi. Quod ſi is mihi animus tunc fuiſſet, aut nunc etiam eſſet, Plinii errata in lucem patefacere, potuiſſem & tunc, & nunc quoque poſſem integrum de eiſdem implere volumen.

Pauca tamen è multis hoc in loco cenſui aperienda, ut intelligas me non temerario judicio, ſed certiſſimis rationibus adductum ut exiſtimarem Plinium, ità in hederæ deſcriptione, quemadmodum in multis aliis ad medicinas pertinentibus aberraſſe. Illud verò mihi primum tecum conveniat, tam apud Græcos, quam apud Latinos atque etiam Barbaros, Dioſcoridem eſſe ſummum Auctorem, atque præcipuum, cui in herbarum ac fruticum deſcriptionibus fides ſit adhibenda. Nam & Plinius ipſe non hunc minus quam Theophraſtum in hac parte ſecutus videtur, ut qui utramque linguam & Græcam & Latinam noverit, ſententias integras Dioſcoridis quaſi verbum ex verbo à Plinio tranſlatas agnoſcat. Galenus prætereà homo tum in omnium liberalium artium, tum in medicinæ præſertim diſciplina præcipuus, in ſuo de ſimplicibus medicaminibus libro ſe à deſcribendis herbarum imaginibus ſuperſediſſe fatetur, quoniam abunde in hoc ſtudio fuerat à Dioſcoride ſatisfactum. Nec Serapio Arabs herbas deſcribere aggreſſus, aliis eas notis indicavit, quam Dioſcorides, quamvis & ipſe non recte in omnibus imitando Dioſcoridem, libros ſuos innu-

meris implevit erroribus, quos nisi sperarem aliquando in lucem fore detegendos studio ac diligentia incliti præsulis Hermolai Barbari Patriarchæ Aquilegiensis, viri omnium disciplinarum peritissimi, libentius sane aliquando notarem, quam hosce Plinii in præsentia sim recitaturus, tum quia magis me juvat contra homines Barbaros quam Latinos agere, tum quia major humano generi ex Serapionis inscitia quam ex Plinio periculum imminet. Siquidem ætate nostra omnes fere Medici in simplicium medicaminum cognitione Serapionem sequuntur, Plinium autem nec legendum quidem existimant, quod eum in numero Grammaticorum, vel Oratorum, non autem Philosophorum aut Medicorum habendum judicent.

Ego verò, etsi non inficias eo Plinium omnium doctrinarum studia excoluisse, multa tamen de quibus in suis de naturali historia libris conscripsit, non satis illi comperta atque explorata fuisse crediderim, ex quo illud secutum est ut cum non ea scriberet, quæ ipse novisset, sed quæ potius à diversis Auctoribus varie scripta collegisset, sæpius diversa pro eisdem, atque eadem pro diversis retulisse videatur, quam quidem rem me tibi homini doctissimo facile probaturum spero, si paululum seposito affectu non tanquam Plinii patronus, sed potius judex, hæc quæ in Plinio notaturi sumus errata diligentius perpendere, atque examinare volueris.

Nolo tamen hoc in loco ea quæ vel ad astronomiam aut reliquas philosophiæ attinent partes, à Plinio tractata, ad examen rationis adducere; plura enim mihi taxanda occurrerent, quam præsenti instituto conveniat, inter quæ est illud unum vel maximum, quod in secundo sui de naturali historia voluminis libro, lunam terra majorem, scripto prodere non dubitavit, quam tamen Ptolemeus & plures alii Astronomi insignes mathematicis rationibus (quibus nullæ, possunt esse firmiores) multo minorem terrâ esse probaverunt. Quod etiam ex his quæ Plinius ipse in eodem loco conscripsit, facile possit ostendi. Nam si umbra terræ in quam incidens luna obscuratur, vel æqualis est, vel excedit lunæ magnitudinem

magnitudinem (alioquin enim non poſſet tota umbræ tenebris abſcondi), eamdem autem umbram à terra miſſam, cum ſol cui ſe objiciens terra umbram jacit, magnitudinem terræ exſuperet, neceſſe eſt, quod & Plinius ipſe ibidem confirmat, in verticem extenuari, ac figuram metæ ſeu turbinis inverſi accipere. Hac ratione colligitur latitudinis umbræ lunam obtenebrantis diametrum multo minorem fieri terræ diametro, quod ſi umbræ latitudo minor eſt latitudine terræ, eadem autem umbræ latitudo, vel lunæ latitudinem adæquat, vel etiam ſuperat, ſequitur neceſſario lunam terra eſſe minorem. Quod verò Plinius ſuæ aſſertionis præfert argumentum, fieri ſcilicet non poſſe ut totus ſol intercedente lunâ terris adimatur, ſi major ſit terra quam luna, adeo debile exiſtit, ut quicumque vel aſtronomicas, vel perſpectivas delibaverit rationes, idem facile poſſit infringere. Neque enim cum ſol deficit, totus lunæ interventu adimitur terris, ſed pro varietate terrarum ſitus alicubi deficit totus, alicubi pars una tantummodo, alicubi nec deficit quidem. Quibuſdam autem terris deficere totum, quamvis luna ſit minor terra, nihil prohibet, cum ratio perſpectiva probet corpora inæqualia cujuſmodi ſunt ſolis & lunæ, propter inæqualem à terra diſtantiam, æqualia apparere. Quo fit ut cum ſe tantam nobis luna repræſentet propter vicinitatem, quantus ſol longe à nobis remotior videtur, mirandum non ſit eum aliquando totum lunæ interventu in aliquo terræ flexu hominum conſpectibus adimi.

Sed hæc ad matheſim pertinentia omittamus, atque ad ea veniamus, ex quorum occaſione diſputatio noſtra ſumpſit initium; de herbis, de fruticibus, rebuſque aliis terreſtribus ad medicinæ uſum accommodatis agamus. Videamus nunquid Plinius in hiſce omnibus cum Dioſcoride, Galeno, ac Paulo, cæteriſve præſtantibus Medicis, atque cum ipſa rerum magiſtra experientia conſentiat, an, ut dici ſolet, quandoque bonus dormiret Homerus. Primumque ab iis exordiamur in quibus vicinitas nominis quemadmodum in ciſtho & ciſſo eidem Plinio errandi præbuit occaſionem. Illud verò me juvat quod ad te ſcribo, quem novi non

magis Oratorum ac Philoſophorum quam etiam Medicorum noſtrorum fuiſſe in libris aſſiduum. Hoc enim mihi futurum eſt ad brevitatem aptius, cum Dioſcoridis, Galeni, Paulive dicta ad probanda quæ aſſero, non omnia ſcribere ſit neceſſarium, quæ tu aut quicumque alius Angelo Politiano eruditione ſimilis, ſuis quælibet locis apud eos Auctores, quorum teſtimonia citavero, facillime poſſit invenire. Satis enim mihi ſit, ne ſim prolixus, verba ipſa ſi quis legere voluerit, ubi quærere oporteat & auctorem & voluminis ordinem aperuiſſe.

Multas herbas ac frutices foliis marrubio ſimilibus ſcribunt Dioſcorides, Galenus, ac Paulus, quas omnes Plinius non praſſio, id eſt marrubio, ſed praſſo, id eſt porro, folia tradit habere ſimilia ; ſic orminon libro 22, dixit ſemen habere cymino ſimile, cætera porro ; ſic balloten (quæ alio nomine marrubium nigrum à ſimilitudine foliorum appellatur). Plin. lib. 27, ſcripſit alia nuncupatione porrum nigrum à Græcis vocari, ac foliis quam porri majoribus conſtare ; ſic ſtachyn porri habere ſimilitudinem longioribus foliis pluribuſque, lib. 24, notavit. Idem Plinius, libro 27, de leuce, leucoleuce aliarumque herbarum generibus tractans, nominis ſimilitudine ac dictionis figura deceptus, eiſdem leucographida quoque annumeravit, viſuſque eſt procul dubio leucographida herbam putaſſe, quam tamen Dioſcorides, Galenus & Paulus genus lapidis (quod alio vocabulo moroxus nuncupatur) eſſe teſtantur. Et ne quis forte pro Plinio objiciat, herbam etiam eſſe quæ eodem nomine cum lapide cenſeatur, eaſdem vires proprietateſque leucographidi Plinius, adſcripſit, quas in ejuſdem nominis lapide Dioſcorides, Galenus ac Paulus, pariter retulerunt. Scribit præterea Plinius, de leucographide qualiſnam eſſet, ab Auctoribus ſcriptum non reperiſſe ; cum tamen Dioſcorides quid ea ſit, & qualis, ſuo 5 de ſimplicibus medicaminibus libro, ſatis notificaverit.

Ob eamdem nominis vicinitatem, polium pro tripolio, & viciſſim tripolium pro polio Plinius accepit. Nam libro 21, duo polii genera deſcribit, quemadmodum & Dioſcorides alterum cam-

pestre, alterum sylvestre, foliis utrumque canis hominis simillibus; at quod miraculum in polio affert, ejusdem folia mane candida, meridie purpurea, sole occidente cærulea aspici, hoc de tripolii flore à Dioscoride scribitur. Polium verò atque tripolium, non modò locorum diversitate in quibus utrumque gignitur, sed figurâ insuper, atque colore, ac proprietatibus etiam inter se plurimum differunt. Polium siquidem utriusque generis partim in campis, partim in montibus nascitur: tripolium, verò in maritimis tantum locis quæ unda maris allidit. Polium habet ut diximus folia canis hominis similia; unde & illi apud Græcos nomen tripolium foliis isatidis constat, quemadmodum de utroque scribit Dioscorides, & Plinius ipse libro 26 confirmat. Nam quod apud Plinium legitur de tripolio, folio satis crassiore, palmo alto, error est codicis. Ita enim legi oportet, tripolium in maritimis nascitur saxis ubi allidit unda, neque in mari neque in solo, folio isatidis crassiore, palmeo caule, in mucrone diviso: hæc enim omnia verbum fere ex verbo Plinius ex Dioscoride transtulit. Quod verò postea idem Plinius subjungit, hanc herbam eamdem videri quibusdam, quæ polium; miror ipsum quoque illorum errorem seque potius atque imitari, quam improbare, atque abjicere voluisse, quum, quod de tripolii flore miraculum legitur, polii foliis assignaverit. Sed parvum hoc futurum erat in vita periculum, si non etiam polii vires vicissim tripolio adscripsisset. Scribit enim tripolii radicem dari hepaticis in farre coctam, quod quidem tripolii remedium apud nullum gravioris auctoritatis Medicum legitur. Polium autem non hepatis tantùm, sed omnium plane viscerum vitiis auxiliari, auctor est Galenus in 7 de simplicibus medicaminibus libro.

Scribit Dioscorides libro 4, quoddam papaveris genus quod ab aliquibus heraclium appellatur, habere folium tenue, simile struthio, id est, herbæ ita vocatæ: quia verò struthion apud Græcos significat etiam passerem, deceptus nominis equivocatione, Plinius hanc similitudinem, ad avem potius retulit, quam ad herbam. Ita enim de heraclio, libro 20 scribit: alterum est in syl-

vestribus heraclium, foliis si procul intuearis, speciem passerum repræsentantibus. Sed qui fidem ex re ipsa habere non possit, aliquanto sane probabilius existimet, herbam herbæ potius quam avibus folium habere persimile.

Empetrum ubi nascatur, & quas habeat vires in trahenda bile ac pituita, scribit Plinius libro 27, eodem quo Dioscorides modo. Alias tamen eidem subjungit facultates, quod urinam ciet, & calculos frangit, quæ à nullo alio Auctore de hoc empetro traduntur. Quin contra Galenus empetrum quod etiam prassoïdes appellatur, solis purgationibus 6 libro utile esse testatur. At quos in altero empetro quod etiam saxiphrages dicitur, Plinius legerat effectus à Græcis Auctoribus ac præsertim Dioscoride traditos huic empetro à saxiphrage diverso, quod vim purgatoriam habet, nominis equivocatione deceptus adscripsit.

Betonicam à Romanis dictam, à Græcis cestrum pingit Plinius folio lapatii, Dioscorides autem (cui magis astipulatur sensus) folio quercûs. Alteram verò betonicam quæ alio nomine britannica appellatur, folia lapatii habere idem Dioscorides tradit, ut verisimile sit Plinium alteram pinxisse pro altera.

Parthenium scribit Plinius, lib. 21, apud Celsum vocari perdicium & muralium, deinde subjungit easdem parthenio (quod muralium appellatur) vires, quas Dioscorides alteri parthenio adscribit (quod chamæmelon alio nomine dicitur quoniam parum foliis & flore ab herba chamæmelo differat); hanc autem parthenium Chamæmelo similem herbam nonnulli ex recentioribus Medicis cotulam appellant. Sed hæc parthenium non vocatur à Celso perditium atque muralium, sed altera potius quæ elxine à Græcis & simul perdicium ac parthenium quoque nuncupatur, à Latinis autem parietaria & muralium dicitur, quia passim in parietibus seu muris nascatur, nostro quoque ævo vulgo una littera dempta pro parietaria paritariam appellant. Hanc eamdem herbam, sive muralium, sive patietaria dicatur, connumerat Celsus libro suo de medicina secundo, inter ea quæ vim habent reprimendi simul, ac refrigerandi. Quæ sane facultas ei parthenio, quæ perdicium,

& parietaria appellatur, non autem alteri, quæ etiam chamæmelon dicitur, ab omnibus ferè medicinæ Auctoribus adscribitur; hæc enim sunt eadem Dioscoridis verba. Habent folia refrigerandi atque astringendi facultatem; nec de ea aliter Paulus atque Galenus tradiderunt. Ipse pariter Plinius lib. 21, eamdem & parthenium, & perdicium quoque nominari confirmat.

Plinium etiam non tantùm nominum, sed rerum quoque ipsarum similitudo aliquando decepit. Nam cyclamini radicem, quæ rapum terræ propter rotunditatem dicitur, aristolochiæ rotundæ, quæ & ipsa à radicis rotunditate nomen accepit, radicem esse existimasse videtur. Libro enim 25, quo in loco aristolochiam quatuor distinguit generibus, ejus quæ rotunda dicitur, radicem scribit à piscatoribus Campaniæ venenum terræ vocari, ac coram se contusam immixta calce atque in mari sparsam continuoque advolasse pisces mira cupiditate, statimque exanimatos fluitasse. Hoc idem, ut à viris gravissimis accepi, nostro fit ævo ab eisdem piscatoribus, non aristolochiæ rotundæ, sed cyclamini potius radice, pisces alliciendi atque exanimandi causa. Ipse quoque Plinius eosdem effectus non aristolochiæ rotundæ, sed cujusdam cyclamini radici, lib. 25, tribuit. Aut igitur fatendum est, duas esse radices quæ eosdem prestent effectus, quarum tamen alteram esse aristolochiæ rotundæ radicem, neque ab aliquo Auctore scriptum reperitur, neque experientia comprobatum: aut illud dicendum erit cyclaminum, quæ radicem habet rotundam, quartum esse aristolochiæ genus, quo nihil dici posset rerum naturæ repugnantius; siquidem inde apud Græcos aristolochiæ nomen, ut Dioscorides ac Plinius ipse testatur, quoniam sit optima prægnantibus; radix verò cyclamini adeo est adversa prægnantibus, ut si eam mulier gravida transcenderit, abortum faciat, veluti Dioscorides pluresque alii Medici insignes retulerunt, ac Plinius ipse quoque confirmat.

Quamvis plures sint herbæ quæ circumaguntur cum sole, Dioscorides tamen duo facit heliotropii genera; alterum foliis ocymi, floræ albo subrufo, recurvo, ut scorpionis cauda, possit videri,

unde & illi scorpiuri apud Græcos nomen; alterum non absimile foliis juxta paludes nascens. Plinius verò, lib. 22, quum & ipse duo genera heliotropii describat, in eisdem comprehendere videtur illam intibi speciem, quæ à Medicis Græco nomine cichorium appellatur, ita enim eodem libro de heliotropio scribit: heliotropii miraculum sæpè diximus cum sole se circumagentis, etiam nubilo die, tantus sideris amor est, nocte veluti contrahit cæruleam florem. Genera ejus duo, tricoccum, & heliostrophium, hoc altius (quamquam utrumque semipedalem altitudinem non excedat, semen in folliculo messibus colligitur; nascitur non nisi pingui solo, cultoque maximè; tricocum ubique; si decoquatur invenio in cibis placere. Quidnam aliud erit heliotropii genus cujus flos cæruleus existat, & non nisi pingui cultoque solo nascatur, quodque si decoquatur in cibis placeat, præter eam quam diximus intibi speciem? Hanc tamen Dioscorides quum de seride tractaret, veluti unam ejusdem seridis speciem notificandam duxit, ac proprietates longe ab heliotropii viribus diversas assignavit. Quare mirandum est quo pacto Plinius hoc loco ubi intibum designare videtur, easdem tamen vires potestatesque subscribat, quas in utroque heliotropii genere tradidit Dioscorides. Auget etiam illud magis admirationem, quod idem Plinius intiborum remedia ac præsertim illius quod cichorium à Græcis dicitur, cujus flos cœruleus cum sole circumvertitur, priore in libro scilicet vigesimo primo, suo loco, notaverat plurimum ab iis quæ de utroque heliotropio traduntur, differenria.

Simili errore Plinius pentaphyllon atque herbam fraga ferentem pro eadem accepit, ac pentaphylli notas simul ac vires eidem herbæ præter pentaphylli nomen censuit adscribendas. Sic enim libro 25, de pentaphyllo retulit, pentaphyllum nulli ignotum est; quum fraga quoque gignendo commendetur. Existimarem tamen in re tam nota esse codicis potius quam Plinii errorem, ac pro penpentaphyllo trifolium legi oportere, quoniam ea herba quæ fraga gignendo commendatur, & quæ nulli ignota est, non quinis, sed trinis constat foliis: nisi postea Plinius alia nomina Græca

fubjungeret ; atque alia afferret indicia, quæ non funt alterius herbæ quam pentaphylli propria.

Adarcen Plinius inter fpecies harundinum, lib. 16, connumerat, ubi ita fcribit: eft & in Italia nafcens, adarce nomine, paluftris ex cortice tantum fub ipfa coma, utiliffima dentibus. Adarcen verò Diofcorides, Galenus & Paulus non harundinis fpeciem, fed potius falfuginem quamdam in exficcatis paludibus harundinibus adhærentem effe fcripferunt.

Plinius, lib. 35, inter cæteros colores nativos Lemniam quoque rubricam connumerat, cui inter alia rubricæ genera palma à veteribus dabatur. Hanc præterea multum ab antiquis celebratam cum infula in qua nafcitur, refert; nec nifi figillatam venundari folitam, unde & fphragidos illi nomen fuerit apud Græcos, hac præterea minium fubliniri adulterarique, remque in medicina preclaram effe teftatur: omnes enim huic Lemniæ rubricæ facultates fubfcribit, quas prifci Medici in terra figillata tradiderunt. Videtur itaque Plinius Lemniam rubricam & Lemniam fphragida, five terram figillatam eamdem effe, exiftimaffe. At Galenus, tum aliarum rerum quæ funt in medicinæ ufu, tum hujus præfertim terræ figillatæ diligentiffimus inveftigator, ut qui, quemadmodum de fe fcribit, longis itineribus ad Lemnum infulam navigaverit, ob nullam aliam caufam, nifi ut Lemniam fphragida & quando nafceretur, & qualifnam effet oculis ipfis, contemplaretur: aliud effe rubricam Lemniam, aliud Lemniam fphragida in fuo de theriaca ad Pifonem libro, apertiffime oftendit; ita enim in eodem libro de Lemnia fphragide, five terra figillata fcribit: præftat autem eam non appellare rubricam, fed terram; eft enim quædam rubrica quæ in infula Lemno nafcitur, qua ad alios utimur effectus diverfos ab his ad quos terra figillata adhibetur. In nono autem fui de fimplicibus medicaminibus libro, idem Galenus terram Lemniam tribus diftinguit generibus. Primum eft ejus quæ facra dicebatur, quam neminem præterquam Dianæ Sacerdotem attractare fas erat, cui etiam ejufdem Deæ fignatura imprimebatur, atque ob id lemnium figillum vocabatur. Secundum ejus

quæ est vere rubrica, qua fabri lignarii utebantur. Tertium illius quæ vires habet abstergentes, atque ob id erat in usu fullonum præcipua. Si itaque in re quam adeo curiose investigavit Galenus, eidem magis quam Plinio credere oportet. Non rectè Plinius quæ de terra sigillata à veteribus Medicis tradita fuerant, eadem Lemniæ quoque rubricæ, quæ inrer colores ponitur ac non fuit tantæ celebriratis, ut non nisi sigillata venderetur, neque eosdem habet quos lemnium sigillum in medicina usus, censuit adscribenda. Et hæc quidem omnia probant Plinium ea quæ omnino invicem distant, aliquando rei, sæpius verò nominis similitudine deceptum, eadem esse existimasse.

De cisso verò ac cistho quamquam non per volumen sed per privatam epistolam, ut quod nolim mihi cum homine mihi amicissimo, quem colo, & observo, publicas esse de studiis contentiones, tuis quibus mihi pro Plinio objecisti rationibus respondere statueram; hic tamen locus exigit ut pluribus etiam argumentis quam in dictatis feceram, ostendam Plinium alterum ab alrera nescivisse distinguere. Plinius, lib. 12, describens omnia hederarum genera, prima in marem ac fœminam dividit, ac utriusque florem similem ait rosæ sylvestri, colore floris in mare ad purpuram accedente; ex quo illud intelligi voluit fœminæ florem magis albescere. Hæc autem maris ac fœminæ differentia, florisque in figura similitudo, in colore diversitas, neque à Theophrasto, neque à Dioscoride, neque ab alio gravioris auctoritatis viro, in hedera, sed in cisto plane describitur. Verisimile igitur est Plinium nominis vicinitate deceptum eo in loco quæ de duobus cisthi generibus traduntur, hederis tribuisse. Idem Plinius, lib. 12, ubi de ladano tractans quo pacto ab hircorum barbis depectatur insinuat, ita scripsit, scilicet: hederæ, flore deroso pastibus matutinis cum est rorulenta Cypros. Deinde nebulâ sole discusâ, pulverem madentibus villis adhærere, atque ita ladanum depecti. Poteftne lucidius ostendi Plinium pro cistho cisson, id est, hederam accepisse? Nam quis unquam retulit præter Plinium qui cisson, id est, hederam pro cistho posuit, pingue illud quod à lada herba

herba quæ etiam cifthos dicitur, ladanum nuncupatur, barbis hircorum hederam, vel hederæ florem, depafcentium adhærefcere. Hoc enim de ciftho, five lada, quod & ladani nomen indicat ab eadem herba derivatum, non autem de ciffo five hedera; Diofcorides Galenus, Paulus, & quicumque de ladani genitura fcripferunt, uno confenfu retulerunt. Quin Plinius ipfe eodem in loco ita fcribit: funt qui in cypro herbam ex qua id fiat, ladam appellant, etenim alii ladanum vocant: ac poftea lib. 24, de eadem herba ac ladano non aliter fcripfit, quam fupra commemorati viri, hæc enim funt ejus verba: Ledon appellatur herba ex qua ladanum fit in Cypro caprarum barbis adhærefcens; eft igitur cifthos, vel lada five ledon, non autem ciffos, id eft hedera, cujus flore depafto ladanum hircorum barbis adhærefcit: quod Plinius ipfe hoc in loco, lib. fcilicet 24, plane confirmat, quamvis lib. 12, vifus fit dubitaffe utrum effet hedera, vel lada, ex qua in Cypro ladanum fieret. Cujus dubitationis originem inde emanaffe crediderim, quod aliquando ex cifto, aliquando ex lada, quoniam utroque nomine eadem herba indicatur, ladanum colligi, apud diverfos Auctores legiffet. Ipfe tamen modus quem Plinius infinuat quo pacto ladanum hircorum barbis adhærefcat, facile oftendit fruticem, vel herbam cui pingue illud infideat, humilem effe ac per terram fe fpargentem, non quemadmodum hedera per arbores fe ab humo attollentem, cum ita fcribat: deinde nebulâ fole difcufsâ in pulverem madentibus villis adhærefcere; neque enim barbæ hircorum hederam depafcentium, quæ ut nonnullis placet hedera dicitur quia edita petat, nebulâ in pulverem fole difcufsâ maderent, nifi non ciffum, five hederam, fed chamæciffum potius hoc eft hederam humi repentem depafcerentur. Atque quo pacto hoc etiam in Cypro infula fieri poffit in qua, fi Theophrafto graviffimo Auctori credimus, nec hedera quidem nafcatur, fiquidem Cypros infula fit ad Afiam pertinens, ut omnes Cofmographi confentiunt, nec Plinius ipfe diffentit, qui etiam *fruftrà ab Arpalo hederam in Afia fatam* affirmat. Utrum verò fuis temporibus in eodem cœli tractu proveniret, non afferere aufus; id tantùm

scripsit : hedera jam dicitur in Asia nasci ; unde luce clarius apparet Plinium in eumdem errorem incidisse, in quem lapsus est Avicenna, cum in suo de simplicibus medicaminibus lib. herbam ex qua fit ladanum hederæ speciem significavit. In eodem 24 libro, Plinius cum post factam de hederis mentionem de duobus quoque cisthi generibus scribit, ea verba subjungit : sub his maximè nascitur hypocisthis; ex quibus videtur innuere sub his quidem cisthi generibus maximè nasci hypocisthidem, sub hederis autem nasci etiam aliquando, licet non adeo frequenter : neque enim eo in loco aut alibi Plinius de aliis cisthi generibus aliquid dixerat, ut id maximè ad eorum potius quam ad hederarum comparationem posset referri. Possum ergo sic colligere : Hedera apud Plinium dividitur in marem ac fœminam, utriusque flos similis rosæ sylvestri ; describitur eodem Auctore : In insula Cypro hederæ flore deroso, ladanum hircorum barbis adhærescit ; sub hederis quoque hypocisthidem nasci aliquando significat. Hæc autem omnia à nullo auctore, excepro Plinio, de hederis scribuntur, aut sensu ipso, sive experientia comprobantur, sed de duobus cisthi generibus plane traduntur, atque usu ipso ita esse cognoscuntur. Hæc igitur evidentissima sunt argumenta Plinium eodem cum cæteris errore deviasse, qui cisthon à cisso, hoc est ab hedera, nescivere secernere. Atque his quidem, ut ego arbitror, rationibus motus est Auctor libri qui *cornucopia* inscribitur : vir, ut apparet, in herbarum investigatione non indiligens, neque omnino earum imperitus, ut de hederis tractans scribat cisthon à quibusdam inter hederarum genera connumerari. Hoc enim in Plinio est ita manifestum, ut de eo nulla dubitatio haberi possit. Sed quoniam, ut in proverbio dicitur, si cæcus cæcum ducat, ambo in foveam cadunt; existimavit idem vir, alioquin Græcarum doctissimus litterarum, cisthon esse arbusculam quandam à lada differentem, atque ab illa cisthum, ab hac ladanum idem pingue, quod utriusque plantæ foliis insideat, appellari ; cum tamen Dioscorides, Galenus, & Paulus eamdem esse testentur cisthon & ladam, sive ledon, à qua id genus odoris quod ladanum dicitur, nomen acceperit.

Neque vero in eo tantum Plinius erraſſe videtur quoniam, ut ſuprà oſtendimus, res omnino diverſas pro eiſdem accepit; ſed ob id etiam quod eaſdem ob nominum varietatem putavit eſſe diverſas, quamquam & eas quæ eodem nomine nuncupantur, variis in locis tam variè deſcripſerit ut, quamvis eædem eſſent, ipſum tamen differentes exiſtimaſſe jure, quiſpiam poſſit arbitrari.

Glaſti, ſimilis herbæ plantagini, ſucco ſcribit Plinius, lib. 22; inſici veſtes, idque ei herbæ nomen eſſe apud Gallos; noſtro quoque ævo, paucis mutatis litteris, guadum appellatur. At conſtat hanc eamdem herbam à Græcis iſatidem vocari : nam Dioſcorides ſcribit iſatidis ſucco uti infectores lanarum, eamdemque herbam habere folium plantagini ſimile, atque à Romanis glutam, vel glaſtum nuncupari: at Plinius, lib. 20, iſatidem tertium genus facit lactucæ ſponte naſcentis; quarto, ſimili lapacio ſylveſtri, dicit uti infectores lanarum, quod etiam ipſum à Græcis iſatidem dici idem Plinius eo in loco facile indicat, quoniam eoſdem effectus quarto generi tribuit, quos Dioſcorides iſatidi aſſignat. Cum igitur Plinius nullam eodem in loco admonitionem adjecerit, eamdem eſſe hanc iſatidem à Græcis vocatam quam, lib. 22, à Gallis glaſton appellari docuerat, videtur profecto ignoraſſe quam herbam Græci iſatidis nuncupatione ſignificarent : alioquin, ſicuti eaſdem vires in quarto genere lactucæ ſponte naſcentis ſcripſerat, quas in iſatide Dioſcorides, ita eodem folia plantaginis, ſicuti in glaſto fecerat, deſignaſſet. Quid quod etiam, niſi menda ſit codicis, quæ à Græcis dicatur iſatis, radiculam à Latinis vocari, ac foliis oleæ conſtare, ſcribitur ejuſdem Plinii libro 19; ac poſtmodum eamdem radiculam non iſatim, ſed ſtruthion potius ab eiſdem Græcis appellari, ejuſdemque ramos tingentibus præparari, lib. 24 inſinuatur. Quænam igitur hæc erit nominum ac rerum ipſarum confuſio, ſi eadem herba aliquando glaſti, aliquando radiculæ, aliquando iſatis, aliquando ſtruthii nomine in Plinio legatur, & nunc oleæ, nunc plantaginis, nunc vero lapacii folio deſcribatur? Non abs re itaque Venerandus antiſtes Petrus Barotius, Epiſcopus Patavinus, quemadmodum in omnium

bonarum artium disciplina eminentissimus, ita in hac quoque medicinæ parte, neque ipsis Medicis inferior, herbarum notitiam nostris temporibus pene impossibile arbitratur, quoniam prisca earum nomina sunt nobis ignota, in nulla verò tam manifesta indicia ab antiquis tradita habemus, quin totidem ex adverso in contrariam possint auferre sententiam, sive hæc aut tradendi aut discendi herbarum scientiam difficultas inde habeat originem, quod variis anni temporibus herbæ faciem cum ætate commutent, sive quod earum colores atque figuras non tam facile sit homini describere, quam Naturæ pingere atque formare. Hinc illa Auctorum in eisdem notificandis dissensio, hinc illa nominum ambiguitas, ut ferè major pars Medicorum nesciat quid struthii (quod Arabes condisi appellant), quid eupatorii, quid centaureæ majoris, quid alsines, quid oxymyrsines vocabulis antiqui Auctores significare voluerint. Qui vero sese scire opinantur, illi etiam in majori errore versentur; nam quum sæculum nostrum ab Hippocrate, Dioscoride, Galeno, atque omni vetere medecina ad garrulas quasdam atque sophisticas disputationes declinaverit, multa nos latent quæ, si Veterum libros ita legendos censeremus, sicuti calculatores Jacobos, Conciliatores, plus quam Commentatores reliquosque hujuscemodi Auctores, in quibus plurimum ostentationis, minimum utilitatis, non ignoraremus; neque enim impendio arduum esset, si non omnia, saltem earum pleraque cognoscere, quæ adeo familiaria sunt, ut non modo ad medicinam, sed ad alios quoque usus aliquando adhibeantur, quemadmodum de oxymyrsine atque arctio sumus indicaturi.

Nam quum hæc atque alia similia nomina plurimum sint ab illis quibus hodie in eisdem rebus significandis utimur, differentia, hinc plerumque accidit ut, cum eadem in Veterum libris lectitantur, aut medicamina peregrina, aut à communi usu remotissima esse putentur, quum tamen nemo sit qui illa in horto suo non habeat, ac non eisdem frequentissime utatur. Non sine omni tamen periculo, quum quis eis aliter utitur, quam prisci medicinæ Auctores statuerunt, siquidem quid ipsi de hujusmodi rebus

ſenſerint conjectare non poſſumus, quarum nomina apud eoſdem uſitata ignorantur, tum verò maximè (uti diximus) aberratur, quum quiſpiam ſe noſſe exiſtimat quid aliquo nomine ab antiquis indicetur, quod tamen ſub alia ab eiſdem nuncupatione comprehenditur, quemadmodum in eupatorio, centaurea majore, argemonio, ac pleriſque aliis plantis contingit, pro quibus diverſæ ab iis quas eiſdem vocabulis Antiqui deſignarunt, quotidie à noſtræ ætatis Medicis recipiuntur; quibus tamen non adeo Plinius quam Arabes Auctores, qui & ipſi, alius aliter, de eadem re tradiderunt, errandi occaſionem præſtiterunt. Avicenna ſcribit eupatorium habere folia cannabis, florem nenufaris. Meſue idem eupatorium foliis centaureæ minoris floribus ſubcitrinis longitudinis paucæ conſtare. Serapio foliis pentaphylli aut cannabis florem, autem non explicat. Fortunatum eſſe oporteat qui divinare voluerit, quiſnam horum veriora retulerit. Ac quod Medicus ille precabatur, qui medicinam ſorti commiſerat: Dii ſua cuique remedia quibus illa extraherentur, ſecundarent, itidem à nobis orandum, ut bonâ fortunâ in verum incidamus Auctorem. Bene tamen ſe res habet, quod ea, de qua paulò ante loquebantur, iſatis non eſt ſicuti eupatorium in medicina frequens; neque enim de ea minus quam apud Plinium legitur, varia à noſtris traduntur qui Arabes Auctores ſequuntur, quibuſque maxima ætate noſtra fides adhibetur in exponendis vocabulis, medicamina quæ in libris veterum Medicorum leguntur, ſignificantibus. Hanc à Græcis iſatidem herbam appellatam, Arabes *nil* atque *nilegi* appellant, licet hoc & Simon Genuenſis, & Auctor Pandectarum, & Conciliator in expoſitionibus Dioſcoridis ignoraſſe videantur. Nam Simon iſatidem nunc ſine aſpiratione, nunc cum aſpiratione ſcribit, & aliquando oſatim, aliquando iſatidem vocat, ſi quidem in littera *I* refert Dioſcoridis de iſatide verba; neque, ut in aliis quorum certiorem habet ſcientiam, admonet, iſatidem eamdem eſſe, quæ *nil*, ſive *nilegi* ab Avicenna atque Serapione appellatur, quin *nil* herbam Arabicè dictam, neſme Græcè, non autem iſatidem vocari aſſeverat: atqui facile erat advertere, quod

ea quæ de isatide sativa & sylvestri à Dioscoride scribuntur, eadem ferè omnia de *nil*, sive *nilegi* à Serapione atque Avicenna traduntur, quamquam & hi ambo Auctores hanc herbam ipsam quæ à Græcis isatis diceretur, non satis novisse videantur; alioquin non ita varii atque ancipites in eadem referenda fuissent. Serapio quidem *nileg* suam quam pro isatide posuit, quamvis ex sententia Dioscoridis eamdem describat, affert tamen & aliorum Auctorum sententias, quorum aliqui *nileg* habere florem coriandri dixerunt, aliqui folio phaseolorum constare; quas quidem opiniones facile improbare potuisset, si herbam ipsam non tam ex aliorum scriptis quam ex se ipso cognitam atque perspectam habuisset. Idem Serapio plantam quæ *habnil*, id est granum Indicum gignit, scribit esse similem plantæ *lebib*, id est involvolo, sive volubili, ut vocabulis utar apud Medicos nostros usitatis, ac ramis præterea foliisque viridibus, flore in cujusque folii radice purpureo constare; pluraque alia ejusdem plantæ addit indicia, quæ plane ostendunt eam esse omnino ab isatide differentem : hinc ortus est Simonis error, qui de *nil* in littera *N* ita scripsit. *Nil* Arabice est Indicum, quo panni tinguntur, & est succus plantæ similis volubili; semen ejus inter laxativa ponitur, in quibus verbis si Simon illud Indicum innuat, de quo Dioscorides, Galenus & Paulus tradiderunt, multiplex est mendacium. Neque enim Indicum est herbæ succus; verum, ut scribit Dioscorides lib. 13, & Plinius quoque idem retulit, lib. 35, Indicum est duorum generum; alterum quod fit harundinum indicarum spumæ adhærescente limo, alterum ex purpuræ spuma in purpurariis officinis cortinis innatante : si verò ita Indicum accipiat, ut nos vulgo vocare consuevimus succum quemdam herbæ, quæ à Græcis isatis, à nostris guadum, ut antea docuimus, vocitatur, quod Indicum dixerit herbæ succum, non sane à vero dissentit. At quod ea herba ex qua is succus exprimitur, qui Indicum appellatur, sit involvolo similis, tam est in propatulo falsum, ut improbatione non egeat. Idem Simon in littera *H* refert, ex sententia Theodori Prisciani, isatim esse rubeam tinctorum. Post mo-

mentum in littera *O*, dicit osatim, ut Macer scribit, esse gratam tinctoribus herbam; quæ dicta tam varia non parvam fidem faciunt, ignorasse Simonem quid apud Græcos isatis, & apud Arabes *nil* significaret, quamquam in hoc postremo Simoni sit ignoscendum; nam & Arabes ipsi de eadem *nil*, sibi non constant, quemadmodum ex scriptis Serapionis probavimus. Avicenna quoque, quamvis vires potius ac proprietates plantarum enarrare, quam earum effigies indicare studuerit, quum tamen ipse quoque de eadem isatide tribus in locis sub *nil* vocabulo scribat, merito suspicionem affert, se etiam titubasse, atque ancipitem fuisse quidnam esset isatis: nam in littera *N* eadem de *nil* scribit, quæ de isatide Dioscorides, quoniam eodem modo dividit in sativam, atque sylvestrem, atque easdem ferè vires ac proprietates herbæ *nil* tribuit, quas isatidi Dioscorides. Sed rursus idem Avicenna in littera *G* ita scribit: *guasmein* est folium *nil*; & quædam alia sub infert, quæ in littera *N* de eodem folio declaraverat; unum tantummodo addit, quod capillos inficit. Non tamen in iis, neque à se ipso, neque à Dioscoride multum Avicenna dissentit; ob id tantùm reprehendendus quod frustra de eadem re in diversis litteris scribat. At in eadem littera *G*, plurimum à Dioscoride ac veritate ipsa videtur discrepare, de grano enim *nil* ita scribit; granum *nil* est cartamum Indum: deinde multas proprietates subinfert, quæ nihil ad isatidem pertinent; pro qua *nil*, sive *nileg* idem Avicenna in *N* littera retulerat. Mesue quoque hunc errorem animadvertens, ubi de cartamo scribit, dicit quosdam falso putasse cartamum esse granum *nil*. Nec minor est apud Auctorem Pandectarum in eisdem rebus nominibusque colluvio, nam & ipse falso sctipsit, quod Arabice nigel dicitur, nesme à Græcis appellari, à Latinis autem indicum: & quamvis herbæ nil, sive indico omnes facultates subscripsisset, quas Dioscorides atque Galenus & Paulus isatidi tribuunt, idem tamen alio in loco videlicet in littera *B*, scribit osatidem, vel potius isatidem & *borith* Græce, Arabice Autem *agisdo*, Latine saponariam, vel herbam fullonum, omnibus hisce nominibus

eamdem herbam nuncupari ; ex quibus verbis videtur innuere isatim quam ipse vitiose osatim appellat , esse radiculam illam , cujus adeo succum in purgandis lanis Plinius , lib. 19 , extollit , nisi quod postmodum proprietates subscribit, quæ non sunt radiculæ , seu herbæ fullonum , sed isatidis potius , id est , herbæ tinctorum propriæ. Quantum vero huic Auctori Pandectarum credere debeamus, uno ejusdem viri ignorantiæ argumento recitato patebit. Docet Dioscorides ex foliis chamæleæ cum duabus partibus absinthii addito melle , vel aqua , fieri catapotia , id est pilulas. Hic autem bonus vir quicumque fuerit qui libros omnia mendatia continentes composuit, nesciens catàpotia apud antiquos significare eas quas nos vulgò pilulas appellamus , dixit docere Dioscoridem fieri trociscos admixto absinthio duplici mensura & una parte chamæleæ & catapuciæ , quasi apud Dioscoridem hoc verbum catapotia non pilulas , sed plantam potius , quæ vulgo cataputia dicitur , significaret.

Sed ne , dum aliorum potius quam Plinii errata persequimur ; usque ad fastidium volumen excrescat , ad propositi nostri institutum revertamur. Echios alterum genus describit Plinius eodem quo Dioscorides modo , lanugine spinosâ & capitulis viperis similibus. Hanc eamdem refert Dioscorides , lib 4 , ab aliquibus Alcibium vocari : Plinius tamen , lib. 27 , quasi de alia re verba faciens quam de echi , quam lib. 26 , contra serpentes bibi ex vino & aceto docuerat , ita scribit : Alcibium qualis esset herba apud Auctores non reperi , sed radicem ejus ac folia trita ad serpentis morsus imponi & bibi jubent. Sic Dioscorides , lib. 4 , echios radicem ac folia è vino potari jubet contra eosdem serpentes , esse verò eamdem alcibion & echion , illud non tenue est argumentum , quod neque Dioscorides , neque Paulus de alcibio seorsum scripserunt , sed de echi tantummodo , quam alio vocabulo alcibium , sive alcibiadion , dici pariter retulerunt. Nicander etiam , in Theriacis suis , id est in eo libro in quo remedia scribit contra animalia venenata , eamdem herbam alcibium & echin utroque nomine nuncupat , atque ejusdem libri expositor.

ſitor. Alcibium quidem ab inventore, velut Demetrius inquit, ab Alcibio quodam qui primus ex eadem herba remedium ſenſit, Echin autem quoniam contra viperarum ictus utiliter bibitur, ſcribit appellatam.

Sed quoniam de theriacis facta eſt mentio, non poſſum me temperare quin hoc in loco Medicorum noſtrorum errorem patefaciam, qui nobile illud antidotum, quod theriaca vocatur non ἀπὸ τῶν θηρίων, id eſt à feris contra quorum venena exhibetur, aut quæ in ejuſdem compoſitione miſcentur (non ſunt autem aliæ quam viperæ), ſed à quodam ſerpente qui proprio nomine *tirus* nuncupetur, quemque omnino huic antidoto addere oporteat, nomen traxiſſe opinantur. Eumdem autem ſerpentem ex Ægypto uſque petunt, & qui fidem facere volunt ſe omnia diligentiſſime conquiſiviſſe, quæ ad theriaces compoſitionem ſint neceſſaria una cum aliis, quæ eidem mixturæ adjunguntur, publiçè viſcendum exponunt, ſed neque ſerpentem illum norunt, quem hujus antidoti inventores theriacæ addi juſſerunt, neque pleraque alia, quæ in eadem compoſitione junguntur. Neque enim *tiri* nomen in libris Arabum aliud ſignificat, quam eam ſerpentis ſpeciem quam Græci echidnan, nos viperam appellamus, videntur ſiquidem Arabes quod nomen eſt generis apud Græcos, tribuiſſe ſpeciei; nam vipera *thêriou*, id eſt feræ ſpecies eſt. Arabes autem viperam pro therio, thiron (corrupto vocabulo) nominant; & quia Galeno & Paulo trociſci, ſive paſtilli theriaci nuncupantur, quoniam in ipſis *thêria*, id eſt viperæ quæ è genere ferarum ſunt, commiſcentur, ab Avicenna, in deſcriptione theriaces Andromachi, trociſci tiri appellantur. Nihil verò aliud in libris Arabum ſignificare tiron quam viperam, vel eo potiſſimum argumento probatur, quod quæcumque Serapio de tiri carne conſcripſit, & quonam modo pro uſu medicinæ paretur, & quoſnam præſtet effectus. Hæc omnia à Dioſcoride, Galeno ac Paulo, de vipera ſerpente ſcribuntur, quorum etiam Auctorum, Dioſcoridis præſertim atque Galeni, idem Serapio in hujus ſerpentis uſu affert teſtimonia; atque tirus, neque aliud pro tiro ſerpentis

nomen præter echidnam, id eſt viperam, uſquam in Galeno aut Dioſcoride legitur. Conſtantinus autem qui medicinam in Arabum libris edidicit, ſigna morſus tiri atque ad eumdem remedia non alia quam Dioſcorides in echidna, id eſt vipera retulit. Scribit Plinius libro nono, pilo carentium duo tantùm animal generare, Delphinum & viperam; hoc idem de tiro legitur in libris Ariſtotelis de animalibus ex Arabica in linguam Latinam tranſlatis. Pudet me opinionem tam vanam quæ ſe ipſam refellit, pluribus argumentis improbare. Neque ſatis mirari poſſum multos ætate noſtra Medicos celeberrimos, hæc varia in diverſis linguis interpretamenta parum diligenter intuentes, quum aliquando tirum, aliquando viperam in Medicorum libris lectitarent, non nominum tantùm, ſed animalium quoque diverſitatem eſſe exiſtimantes, alios crediditſſe trociſcos è vipera, alios è tiro, tirumque eſſe peregrinum ſerpentem, quem ad theriacos compoſitionem ex Syria uſque querere oporteret. Utinam tiri, id eſt viperæ quæ vulgo à quibuſdam *maraſſi*, à quibuſdam *ſcorzones* appellantur, in Italia non naſcerentur! Neque enim dolendum eſſet nos eo carere ſerpente, quo etſi aliquando ad hominum ſalutem uti poſſimus, ſæpius tamen eſt ſuo veneno noxius quam remedio ſalutaris. Hujus tamen erroris præcipuus ut mihi videtur Auctor fuit Avicenna, qui cum varias theriaces compoſitiones ſcribat, eoſdem trociſcos qui in eadem theriaca miſcentur, aliquando trociſcos è viperis, aliquando trociſcos tiri nominat: atqui idem trociſci in quibus viperæ ponuntur, non alia ratione trociſci theriaci à Græcis appellantur, niſi quoniam theria, id eſt viperæ quæ ex ferorum animalium genere ſunt, eiſdem trociſcis adjunguntur. Durat tamen hæc, ut diximus, perſuaſio apud noſtros, tirum ſerpentem alium eſſe à viperis, qui quoniam apud Ægyptios tantummodo reperiatur, non aliunde quam ex Memphi optimam ad nos theriacam apportari arbitrantur. Gentilis etiam maximè ævo noſtro auctoritatis Medicus in expoſitionibus ſuis in quintum Avicennæ librum, viperas ex quibus docet Avicenna fieri trociſcos, exiſtimat non eſſe id ſerpentis genus, de quo Ni-

cander, ut Galenus etiam testatur, elegantissimo carmine Græco, in hanc sententiam scribit, quam nos ut potuimus in Latinam vertimus linguam:

Vipera sæva caput lætali dente mariti
Mordicus abscindit, sed nata è semine proles
Viscera dilaniat matris, lucemque requirit.
Sic patris interitum sub primo ulciscitur ortu.

Hæc autem sunt Gentilis loco quem diximus verba: Ut apparet, vipera sumitur pro communibus serpentibus, non pro illis quæ caput masculi in specie sua præscindunt quando coit cum ea; unde filii facientes matris vindictam eas scindunt. Sed quod hoc ipsum serpentis genus de quo scribit Nicander, ac non communes serpentes, ut opinatur Gentilis, in theriaca miscere oporteat, docet Galenus in suo de theriaca ad Pisonem libro, in quo de vipera quæ ponitur in theriaca, ita ex Nicandri sententia refert: Hoc autem animal, quod vipera dicitur, hujus præ omnibus aliis caput ad perniciem idoneum: ferunt enim ipsam ore aperto semen maris excipere, quo deinde suscepto ejusdem caput abscindit; talis est viperarum exitialis complexus; demum ex semine geniti catuli, quodam naturæ instinctu, uterum matris abrodunt, atque erumpunt in lucem, mortem patris vindicantes. Hæc vero etsi non scribantur ab Avicenna de viperis, multa tamen alia de eisdem exponit, quæ etiam Galenus, in eo quem diximus de theriaca ad Pisonem libro, de echidnis, id est viperis, refert; nam ea quam notat Avicenna inter marem ac fœminam ex numero dentium differentia, in eodem libro scribitur à Galeno inter echin & echidnam, id est inter viperam marem ac fœminam, adeo ut nulla dubitatio relinquatur, Avicennam non communes quosdam, sed proprii generis serpentes, quemadmodum & Galenum, in compositione theriaces misceri voluisse, licet eosdem serpentes aliquando tiros, aliquando viperas nominans, plurimis errandi dederit occasionem. Sed & alii non pauci præter hunc de tiro & vipera in Avicenna atque ejus expositore Gentile leguntur

errores, in ejusdem theriaces descriptione; nam, cum idem Avicenna primam Andromachi compositionem maximè probet, adeò ut nihil ei aut addendum, aut subtrahendum, aut omnino immutandum existimet, eamdem tamen in multis à vera Andromachi descriptione differentem quinto sui voluminis libro notavit, bis enim in eadem centauream repetit, & pentaphyllon prætermittit, quod tamen ab Andromacho inseritur, centauream vero pro pentaphyllo esse ab Avicenna scriptam, facile est animadvertere. Paulus enim quem maximè secutum fuisse videtur Avicenna, quum Andromachi compositionem recitat, in quadam ejusdem particula ita scribit : Smyrnes, croci, xinziberis, rupontici, pentaphylli, calamenti, prasii, petroselini, stichados, & reliqua, eumdem ordinem imitans Avicenna ita notavit : myrrhæ, croci, zinziberis, reubarbari, centaureæ, calamenti montani, prasii, petroselini, stichados. Quî lucidius possit ostendi centauream pro pentaphyllo positam, cum præsertim eamdem centauream in eadem theriaces descriptione ponat Avicenna, atque in hac totius compositionis particula omnia quadrent in Paulo & Avicenna, præter centauream pro qua pentaphyllon in Paulo atque Andromacho legitur? Quod etiam animadvertit Gentilis qui, cum videret centauream bis in Avicennæ descriptione positam, & prætermissum pentaphyllon, non temerè centauream pro pentaphyllo scriptam judicavit. Quod vero pro rupontico Avicenna reubarbarum scribit, eadem qua Andromachus Paulusque mensura, non est admodum admiratione dignum : quam enim radicem Græci rupontícum vocant, eamdem Arabes reubarbarum. Est vero longe diversa ab ea quam nos vulgo reuponticum appellamus, quæ non ut prior, in his quæ supra Pontum regionibus nascitur, unde etiam nomen sortita videtur, sed & in Italia & in pluribus aliis provenit locis, hanc tamen nostri temporis Medici pro reubarbaro, id est ea radice quæ à Græcis rupontícum appellatur, geminato pondere ad eosdem adhibent usus. Quod si interrogentur ubi apud Dioscoridem, aut Galenus, aut etiam Serapionem, atque Avicennam, de hac eadem radice quæ est tantùm colore reubar-

baro similis, figura vero atque natura ac solo in quo nascitur plurimum differens, aliquid legerint, ram respondere quid scive-rint quàm de re ab omnibus penè ætate nostra ignorata; quam ramen nos aliquando sumus indicaturi: hic enim non omnia do-cere, sed plures tantummodo errores aperire, atque homines admonere statuimus, ne tam temerè atque inconsultè eis medica-minibus utantur, quorum quum nullam ex probatissimis Auctori-bus habeant scientiam, neque veram etiam atque securam tenere possint experientiam.

Miror tamen Gentilem nihil de hac varietate nominum in An-dromacho, atque Avicenna dubitasse; cum tamen idem Gentilis in his ipsis Andromachi atque Avicennæ descriptionibus, com-parandis tam diligens haberi voluerit, ut notandum censuerit Ma-cedonicum ab Andromacho in theriaces descriptione positum, ab Avicenna autem prætermissum. Visus est enim existimasse Gen-tilis id quod plures, ne dicam omnes, etiam ævo nostro Medici opinantur, perroselinon esse id herbæ genus, quod passim nasci-tur in hortis, ac vulgo etiam petroselinon nuncupatur; sic eriam Macedonicum eam apii speciem quam aliqui vulgo macerones appellant purasse idem Gentilis apparet: quâ, in re facile osten-dit vulgarem se potius quamdam habuisse herbarum notitiam, quam eam, quam Dioscorides, atque Galenus, ac reliqui vete-res Medicinæ Auctores suis in libris posteris reliquerunt. Est enim petroselinon, ut 3 lib. scribit Dioscorides, semen simile ammi, quod non ubique provenit, sed in Macedonia in montium gigni-tur præcipitiis; unde & à loco, & à patria in qua nascitur, pe-troselinon Macedonicum dicitur. Galenus quoque de hoc eodem in suo de theriaca ad Phamphilianum libro ita scribit: Omnes igitur affirmarunt irim esse optimam, quæ in Illyria nascitur; pe-troselinon autem Macedonicum, asphaltum vero Judaicum. Nihil igitur Avicenna ex rebus quæ in theriaces compositione miscen-tur, hac quidem ratione prætermisit, quoniam petroselino Mace-donicum non adjecit, sed patriam tantum in qua nasceretur omisit.

Illud vero difficilioris eſt in Avicenna excuſationis, quando ſagapenon in ſua deſcriptione tacuerit, quod tamen cum aliis ab Andromacho jungitur : atqui ipſe Avicenna, cum variari menſuras medicaminum in diverſis deſcriptionibus inſinuat, eamdem varietatem non minus in ſagapeno, ſive, ut ipſe ſcribit, ſerapino, quam caſtoreo accidiſſe, confirmat. Neque dici poteſt ſub appellatione bezaard ſerapinum intelligi; nam paulo inferius Avicenna eo nomine galbanum ſignificari demonſtrat, quod tamen galbanum in ſecunda theriaces deſcriptione connumeratur ab eodem Avicenna inter ſex medicamina quibus ſecunda deſcriptio ſuper abundat à prima : adeo omnia in Avicenna ſunt dubitationibus plena. Nam & in prima deſcriptione bdellium ſubalbidum ab Avicenna ponitur, de quo nulla fit, neque ab Andromacho, neque à Galeno, aut Paulo, Andromachi compoſitionem referentibus, mentio. At ſi ordinem Pauli, quem Avicennæ imitari videtur, diligenter attendimus, pro galbano bdellium ſubalbidum, pro ſagapeno bezaard ab Avicenna ſcriptum reperitur; Paulus ſiquidem in una ejuſdem compoſitionis particula ita ſcribit : Seminis dauci galbani, ſagapeni, aſphalti, opoponacis, caſtorei, centaureæ, clematidis. Ana. 3, 11, apud Avicennam autem ita legitur : Dauci, bdellii ſubalbidi Ana. aureos 3, bezaard, aſphalti, opoponacis, centaureæ minoris, ariſtolochiæ rotundæ, omnium aureos. His facile eſt intueri in hac theriaces portione, pro galbano quod in Paulo ſemen dauci ſtatim ſubſequitur, poſitum eſſe ab Avicenna bdellium ſubalbidum quod, ut diximus, Andromachus, Galenus & Paulus omnino prætermittunt; pro ſagapeno autem in eodem ordine ſcribi ab Avicenna bezaard; pro ariſtolochia autem clematide ariſtolochiam rotundam, & caſtoreum, quod ab Andromacho in theriaces compoſitione ponitur, ab Avicenna in ejuſdem antidoti deſcriptione prætermittitur; aut ſi poſtea ſubjungitur, quum ejuſdem pondus variari in diverſis deſcriptionibus admonet, qui tueri poterimus Avicennam, ne in numero medicaminum ex quibus tota theriaces mixtura conficitur, erraſſe videatur? Erunt enim caſtoreo adjecto ſexaginta quinque, non autem

ſexaginta quatuor, quem numerum Avicenna in prima deſcriptione notavit. De quo etiam numero ſcrupulus non latuit Gentilem, adeò ut in Avicennæ deſcriptione ſuperfluere exiſtimet ſeminis ſiſeleos, quum ſtatim antea ſiſeleos ſcribatur, quod idem eſſe Gentilis arbitratur. At ſi Pauli contextum inſpicimus, quem, ut ſupra diximus in deſcribenda Andromachi theriaca, ſequitur Avicenna, pro thlaſpeos vocabulo videtur in Avicenna ſcriptum eſſe ſiſeleos; nam in Paulo ita ea particula legitur: Storacis, ſeminis apii, ſeſeleos, thlaſpeos, ameos, chamædreos, chamæpitheos, hypociſtidos. In Avicenna autem hæc eadem particula ita ſe habet: Storacis liquidæ, ſeminis apii, ſiſeleos, ſeminis ſiſeleos, ameos, chamædreos, ſucci hypociſtidos. In hac medicaminum connumeratione non differt Avicenna à Paulo, niſi quod pro nomine thlaſpeos, ut diximus, ſcribitur in Avicenna ſiſeleos. Hanc autem eamdem thlaſpin Avicenna in deſcriptione antidoti quod Mithridatum appellatur, nominat alſeis, & exponit quod eſt naſturtium Babylonicum: nam ſi quis ejuſdem antidoti in Avicenna deſcriptionem Pauli deſcriptioni comparet, non dubitabit pro thlaſpi alſeis ab Avicenna, cum reliquis medicaminibus idem antidotum componentibus connumerari.

Neque vero mirandum eſt de hac thlaſpeos in ſiſeleos aut alſeis apud Avicennam tranſverſione, ne dicam perverſione: nam & trociſci hedychroi qui in eadem theriaces compoſitione junguntur, corrupto vocabulo trociſci aldaracaron ab Avicenna appellantur, ab Aliabate autem & Nicolao, ut teſtatur etiam Gentilis, trociſci diacorali, depravato itidem hedyochroi vocabulo in diacorali. Neque ſane de verborum momentis cura eſſet habenda his quibus tantarum rerum inveſtigatio proponitur, niſi ex nominum ignorantia maximus ſæpè in rebus ipſis error accideret; nam Nicolaus quem diximus, cui ſumma atque præcipua ætate noſtra in deſcribendis medicaminum compoſitionibus fides adhibetur, hac forſitan vocabuli depravatione deceptus, pro darſiſaan quod in eorumdem trociſcorum deſcriptione legitur apud Arabes, ac pro aſpalatho quod idem eſt apud Græcos quod apud

Arabes, darsisaan ponit coralos; sed longe alia res est à coralis, id quod Græcè aspalathus, Arabicè darsisaan dicitur : nam ut primo libro scribit Dioscorides : Aspalathus est planta, quæ in Syria & Rhodo nascitur, quâ unguentarii ad spissanda unguenta utuntur, viresque habet excalefaciendi ac parumper adstringendi; probatur maximè gravis, subrubens, aut in purpuram vergens detracto cortice, densa, gustu amara, &c. Nonnulli tamen falsò putarunt aspalathon esse malum punicum sylvestre, atque ejus radice pro aspalatho utendum censuerunt; cujus sententiæ etiam Serapio fuisse videtur, ut titulus indicat ejus partis, in qua de darsisaan scribit : Aliqui radicem spinæ Indæ, ut Avicenna refert, qui etiam pro eodem ponit semen aliembut, id est, semen xylocaractæ; aliqui (ut scribit Gentilis) existimarunt esse spinam albam; aliqui cinnamomum; tanta est Auctorum in hac planta dissensio, ut neque quid ea sit, neque quid ejus loco accipi oporteat ex illorum scriptis satis constet; nam & Galenus ac Paulus, quibus in hac parte magis quam Avicennæ crediderim, pro aspalatho non semen xylocaractæ, sed lygi, id est, ejus arboris quam vulgo agnum castum appellamus, recipi in suis antiballomenis asseruerunt.

In eorumdem trociscorum hedycroôn, sive aldaracaron, descriptione, pro amaraco scribitur in Avicenna emeruche, & ipse idem Avicenna exponit, quod est alacoe alba; ignotum, scilicet per ignotius, ut dici solet. Hanc enim alacoe albam, aliqui camomillam albam, aliqui matricariam, aliqui cotulam, ut Gentilis testatur, esse arbitrantur. Quidquid vero sit alacoe alba, certum est amaracum pro qua emeruche legitur in Avicenna, nihil eorum significare quod de alacoe alba à diversis Auctoribus exponitur. Est enim amaracus herba odorata, quæ alio nomine sampsycus appellatur aut eidem sampsyco simillima. Nam & Dioscorides libro tertio sampsycum à Cissicenis ac Siculis alio nomine amaracum dici testatur, & idem plures alii, in quorum etiam numero est Plinius, confirmant.

Apud eumdem Avicennam in prima theriaces descriptione legitur

legitur ſecæ montanæ, exponitur autem à Gentile quod ſit ſticados, vel abſinthium; ſed ſticados hoc in loco ſignificare non poteſt : nam id ſub propria appellatione ponitur ſupra, neque etiam abſinthium, quoniàm de abſinthio in Andromachi theriaca à nullo fit mentio. In prima etiam quam ſcribit Avicenna ejuſdem theriaces compoſitione legitur ſcordion, in ſecunda autem pro eadem ſcordio ſcribitur allium ſylveſtre; hinc error vulgatiſſimus emanavit, ut, quoniam ſcorodon ſignificat apud Græcos allium, pro ſcordio allium ſylveſtre non in theriaca ſolum, ſed in pluribus aliis compoſitionibus accipiant : ſed aliud eſt ſcorodon agrion, id eſt allium ſylveſtre, aliud ſcordion herba quæ, ut ſcribit lib. 3, Dioſcorides, foliis triſaginis conſtat, eſtque præcipui contra venena ac ſerpentum ictus remedii; unde non abs re & theriacæ & pleriſque aliis antidotis admiſcetur. De hac eadem herba Galenus in ſuo de theriaca ad Pamphilianum & de antidotis libro, in hanc ſcribit ſententiam : Scordion optimum affertur ex Creta, quamquam neque improbandum in aliis gentibus reperitur. Scriptum vero de eo à graviſſimis medicinæ Auctoribus, quod cum corpora eorum qui in prælio ceciderant, diu inſepulta jacere contigiſſet, quæcumque ſors tulit, ut ſupra ſcordium jacerent, multo minus quam reliqua ſenſiſſe putredinem, atque eas præſertim ex toto corpore partes quas ipſius herbæ tactus defendit; unde creditum eſt eamdem contra animalium venena ac peſtifera medicamenta quæ vim habent putrefaciendi, auxiliari. Hànc pariter herbam idem Galenus libro de ſimplicibus medicaminibus 9, inter cæteras quæ putrefactionibus adverſantur, præcipue commendari teſtatur; quod ſi, ut ſcribit Galenus in ſuo de theriaca ad Pamphilianum libro, unius medicaminis adulterati vitium poteſt totam theriaces compoſitionem corrumpere, quî nos ſperare poſſimus eamdem mixturam optime confici, ubi maxima pars ſimplicium medicaminum quæ in ipſa junguntur, ignoretur; niſi fortè arbitramur Arabes aut Ægyptios nunc eſſe quam unquam fuerit Avicenna doctiores, apud quos conſtat omne philoſophiæ ac medicinæ ſtudium jam pridem ſui (ut fertur)

Machometi præceptò abolevisse. Illud potius minus mirari oportet, quum neque apud nos, neque apud illos hujus antidoti certa habeatur scientia, theriacam nostris temporibus non eos præstare effectus quos de eadem veteres Medici pollicentur.

Sed ne scribendi prolixitas tædium legentibus pariat, ad id unde digressi sumus, hoc est ad Plinium ipsum, revertamur. Centunculum scribit Plinius, lib. 24, vocari ab Italis herbam rostratis foliis, ad similitudinem capitis penularum, jacentem in arvis; eamdem autem à Græcis clematidem appellari, ejus præterea egregium effectum ad sistendum alvum in vino austero testatur. At Dioscorides libro 3, non clematidem à Græcis nuncupatam, sed gnaphalium potius scribit à Romanis centunculum dici, atque eumdem ferè in gnaphalio refert effectum, quem in centunculo Plinius; nam ejus folia in vino austero pota dysentericis prodesse confirmat : quod idem Plinius, libro 27, de gnaphalio scribens, pariter asserit. Dioscorides prætetea qui omnes clematidis species diligenter atque accuratè conscripsit, nullam tamen hoc nomine à Græcis insinuat vocitari, qualem designat Plinius rostratis foliis ad similitudinem capitis penularum, in arvis jacentem.

Idem Plinius eodem libro 24, atque eodem in loco ubi centunculum nominat, laginem quoque inter clematidas connumerat, quam libro 22, lasinem nominavit. De lasine siquidem, lib. 22, ita scribit : Salutaris est phtisim patientibus. Et libro 24, de lagine ita : Phtisicos juvat cum melle. Item de lasine : Mulieribus lactis ubertatem facit. De lagine similiter : Lactis ubertatem facit. De lasine quoque : Infantium capiti illita nutrit capillum, tenacioremque ejus cutem facit. De lagine pariter : Et infantibus illita capillum alit. Utramque verò & lasinem & laginem in cibis placere, & venerem stimulare testatur. Quorum vicinitas nominum, & pares propemodum effectus argumento esse possint, vel lasinem, vel laginem in utroque libro esse legendum, atque eamdem plantam pro diversis bis frustra à Plinio repetitam. Eamdem præterea laginem scribit Plinius ab aliquibus echiten vocari, & tenue scamonium, quod dictum me suspicari facit ne laginem &

echiten, pro elxine & eusine, codicis forsitan errore, scribatur. Neque enim agnoscitur planta quæ verius tenue scamonium dici possit, quam ea quam Græci aliis vocabulis & elxinem, & eusinem, & cissampelon etiam appellant : habent enim hæc omnes scamonii notas ; libro siquidem quarto scribit Dioscorides : Elxinen habere folia hederæ similia ; at ejusdem hederæ foliis & elxines pariter scamonium. Libro eodem ab eodem Dioscoride scribitur : Elxine quoque florem fert candidum, calathi figura & plurimo lacte manat, & alvum ciet, sicuti scamonium. Hanc eamdem elxinen Plinius (nisi fallor) libro 21, convolvolum appellat, ob id quod (ut etiam de elxine scribit Dioscorides) omnibus in quas inciderit plantis circumvolvitur.

Ejusdem florem scribit Plinius esse rudimentum Naturæ lilia facere condiscentis, in quo flore plurimi decipiuntur Litteratores qui, Simonis Genuensis auctoritate freti, existimant eumdem florem esse ligustrum, de quo Virgilius : *Alba ligustra cadunt;* quum tamen ligustrum sit arbuscula, quæ quidem flores albos profert, sed plurimum à convolvoli flore differentes. Eadem arbuscula hodie quoque in aliquibus Italiæ locis ab incolis lagustrum, pro ligustro corrupto nomine dicitur. Audio etiam à plerisque caprifolium appellari, quoniam ejus. folio capræ præcipuè vescantur, non longè huic dissimilis in Asia nascitur, quæ à Græcis cypros, ab Arabibus alcana vocatur.

Minus verò mirandum sit, Plinium hominem quantùm negotiis civilibus deditum, tantùm ab omni medicinæ exercitatione remotum, in hac fruticum, ac herbarum contemplatione aliquando cespitasse, quando & Avicenna ipse, quem si vere eum, quem illi omnium ferè ætatis nostræ Medicorum tribuit consensus in medicina principatum mereatur, non solum scriptis, sed rerum quoque experimentis atque operibus verè Medicum fuisse oportuerit, tam in eisdem rebus ad usum medicinæ necessariis, videtur fuisse implicitus atque perplexus, ut hanc ipsam elxinem, sive cissampelon, quæ Latinè convolvolum dici potest, & alsinem, quam scribit Dioscorides auriculam muris à Romanis nuncupari,

& aliam quam Græci propriùs myosotida, id est auriculam muris appellant, & anagallíden quatuor, sanè herbas & natura & figura plurimum differentes, sub unius auriculæ muris appellatione confunderet. Quod si quis pro Avicenna objiciat, potuisse eum & alsinem, & eam quæ proprie auricula muris dicitur, & anagallidem, has tres omnes herbas auriculæ muris nomine nuncupare, quoniam æque omnes foliis musculorum auribus similibus constant; hoc totum de convolvolo, cujus folia sunt hederæ foliis similia nequaquam dici potuerit. Cur etiam post momentum Avicenna seorsum de anagallide sub proprio nomine tractavit, cujus antea proprietates in auricula muris assignaverat? cur etiam ejusdem proprietatibus, alias commiscendas duxit, quæ sunt ejus herbæ quæ proprie muris auricula vocatur, non autem anagallidis peculiares? Sed ne videamur Avicennam per calumniam falsò reprehendere, ejusdem Avicennæ verba ex secundo ipsius de simplicibus medicaminibus libro in medium afferemus: Auricula muris (inquit) est herba, cujus virtus, secundum Galenum, est propinqua virtuti herbæ qua vitrum abstergitur. Hic Avicenna alsinem sine dubio innuit, quam Dioscorides atque Galenus testantur habere similes vires elxine, id est parietariæ, sive herbæ qua vasa vitrea absterguntur. Deinde subjungit Avicenna, & hoc nomen assumptum est à duabus herbis, quarum una est quam nominat Galenus, & odoratur ex ea odor malvæ, & non habet duritiem. Hæc quidem Avicennæ dicta vera sunt de eadem alsine cujus mentionem facit Galenus lib. 6, quamquam nihil de tali odore retulerit.

Quod verò demum addit Avicenna, quod altera quam nominavit Dioscorides, sit similis volubili, nisi quia minora habet folia, omnino falsum est. Hoc enim Dioscorides scribit de elxine, quæ & cissampelos dicitur, quod habeat folia hederæ similia, minora tamen. Avicenna siquidem ab effectu hederam volubilem nonnunquam appellat, sicuti eadem ratione hæc ipsa planta, quæ apud Græcos elxine & cissampelos dicitur, Latine convolvolum appellatur. Sed quænam convolvolo cum alsine, sive auricula mu-

ris in foliis, aut flore, poteſtatibusve ſocietas, quamvis tenuis quædam in nomine tantùm apud Græcos ſimilitudo reperiatur? Nam auricula muris alſine, convolvolum autem ab eiſdem Græcis elxine vocatur, quæ ſanè vicinitas nominis decepit Avicennam, qui poſt momentum ſerpentes avibus, & tigribus urſos geminare videtur, hoc eſt res omnino differentes in una deſignare, quum convolvoli effigiem atque anagallidis pariter pingit. Ita enim poſt verba Paulo ante ſcripta ſubjungit: Et eſt herba expanſa ſuper ſuperficiem terræ, parvos habens ſtipites, domeſtica, bona, ſine odore, & non habet ſaporem fortem, azulinos habens flores, cujus ſemen ſemini coriandri aſſimilatur. Hæc omnia Avicennæ verba indicant, alterum genus anagallidis, quod florem profert cæruleum, & fœmina dicitur; ſicuti etiam effectus anagallidis proprii ab Avicenna ſubjuncti manifeſtiſſimè oſtendunt, quos ut antea ſcripſimus. Cum ſeorſum de utroque anagallidis genere ſub proprio nomine tractat, ipſe Avicenna ſubſcribit, addit tamen & aliam quæ non eſt anagallidis, ex ſententia cujuſdam Muſaich, facultatem; ſcilicet quod juvamentum ejus eſt juvamentum abſinthii: hoc autem non de anagallide, ſed ea herba quæ propriè myoſotis, id eſt auricula muris, à Græcis appellatur, differtque ab alſine & utraque ſpecie anagallidis, legitur apud Paulum, qui eam ad occidendos adhibet vermes. Ex quibus omnibus colligitur verum id eſſe quod diximus, Avicennam majori errore quam Plinium, qui res eaſdem tamque diverſas expoſuit, herbarum naturâ ac figurâ differentium, proprietates ac vires (in uno ut dicitur capite), miſcuiſſe; ſed non eſt nunc nobis cum Avicenna, ſed cum Plinio negotium, quare ad ipſum revertamur.

Hîc lib. 25 de arctio, quamvis echion errore codicis (ut arbitror) legatur, ita ſcribit: Arctium quidam perſonatiam vocant, cujus folio nullum eſt latius, grandes lapas ferenrem, hujus radicem decoctam ex aceto dant potui. De eadem perſonatia non multos infra verſus Plinius ita ſcribit: Perſonatia quam nemo ignorat, licet autem & hîc pro perſonatia perſolata vitiosè ſcribatur, tamen quod ſequitur, probat perſonatiam eſſe legendum.

Ita enim ſubjungit : Græci verò arctium vocant, folia habet majora etiam cucurbitis, & hirſutiora, nigrioraque & craſſiora, radicem albam & grandem ; hæc ex vino bibitur denariorum duorum pondere. Videtur profectò Plinius duo arctii genera putaviſſe, quorum utrumque perſonatia diceretur, alterumque biberetur contra ſerpentes ex aceto, alterum ex vino. Attamen, & Dioſcorides & Galenus, ac Paulus, de uno tantummodo arctio προσωπίτε, id eſt perſonatia, ſcripſerunt. Eſſe vero idem arction, ſive eamdem perſonatiam quam primo & ſecundo loco deſcribit Plinius, ejuſdem Plinii verba apertiſſime oſtendunt ; nam de prima ita ſcribit : Quidam arction perſonatiam vocant, cujus folio nullum eſt latius, grandes lapas ferentem. Hîc autem procul dubio, Plinius innuit illam, quæ à noſtris tum bardana, tum lapa major appellatur, quam ideo Veteres perſonatiam dixerunt, quoniam hac propter amplitudinem foliorum ad perſonatos faciendos utebantur : hanc vero eamdem eadem ratione Dioſcorides, Galenus, ac Paulus *proſopiten*, id eſt perſonatiam nuncuparunt, ac foliis cucurbitæ, nigrioribus tamen atque hirſutioribus conſtare tradiderunt.

Plinius, libro 15, chamædaphnen ita deſcribit : Eſt & chamædaphne ſylveſtris frutex & Alexandrina, quam aliqui ideam, aliqui hypogloton, alii daphnen, alii carpophyllon, alii hypelaten vocant ; ramos ſpargit à radice dodrantales, topiarii, ac coronarii operis, folio acutiore quàm myrti, molliore ac candidiore, majore, ſemine inter folia rubro, plurima in Ida, & circa Heracleam Ponti, hæc niſi in montoſis. Eamdem chamædaphnen poſtmodum Plinius lib. 24 ita deſcribit : Chamædaphne unico ramulo eſt, cubitali ferè folio, tenui, lauri ſimilitudine, & reliqua. Quis non videat Plinium, eidem plantæ differentes deſcriptiones afferre ? eſt enim prior deſcriptio in daphne Alexandrina, non autem in chamædaphne, lib. 4, à Dioſcoride tradita. Eſſe vero chamædaphnen à Daphne Alexandrina differentem, non ſolum Dioſcorides, ſed Galenus pariter & Paulus in ſuis de ſimplicibus medicaminibus libris oſtendunt. Idem Plinius cum myrtum ſativam, libro 23, deſcripſiſſet, ejuſque vires ac facultates

aſſignaſſet, poſtmodum ſubjungit : Myrri etiam ſylveſtris, quæ à Græcis oxymyrſine dicitur, proprietates ; adeo ut putaſſe videatur, oxymyrſinen, quæ & myrtus agreſtis dicitur, à myrto ſativa, ſicuti pleraque alia herbarum fruticum atque arbuſcularum genera, ſylveſtris tantummodo atque ſativæ diſcrimine differre. Idcirco de ruſco qui oxymyrſine & myrtus agreſtis à Græcis nuncupatur, tamquam de re ab oxymyrſine diverſa, ſeparatis in locis ſæpè commeminit, quamquam non alias in ruſco, quam in oxymyrſine vires ſubſcribat. Eodem tamen libro 23, Plinius adducit Caſtorem qui id quod verum erat exiſtimavit, eamdem ſcilicet eſſe oxymyrſinen apud Græcos, quæ Latinè ruſcus, vulgo autem etiam à Medicis bruſcus appellatur, ex quo Plinii temporibus, ſicut hodie quoque fiebant ruri ſcopæ : ſed præter Caſtorem, Dioſcorides etiam, lib. 4, teſtatur oxymyrſinem, ſive myrtum agreſtem à Romanis ruſcum nuncupari. Minori tamen (ut verum fatear) errore dubitavit Plinius numquid oxymyrſine eſſet ruſcus ; an alia arbuſcula, tamquam ſylveſtris è myrto ſativâ differens.

Serapio Arabs affirmat oxymyrſinen eſſe arborem ferentem fructum, qui apud Arabes cubebe vocatur ; ſed frivola ſatis ratione ſubnixus, quod neque Galenus de oxymyrſine, ſive myrto agreſti, neque Dioſcorides de carpeſio, id eſt cubebe (ita enim Arabes carpeſion interpretantur) quicquam in ſuis de ſimplicibus medicaminibus libris tradidiſſent. Sed longe alia res eſt carpeſium ab oxymyrſine, & qui utrumque novit fructum, cubebas ſcilicet, & baccas rubentes, quas oxymyrſine, vel ruſcus profert, ceraſiis ſimiles, quantum deceptus fuerit ſuâ conjecturâ Serapio, facile judicabit. Neque eo tantùm fallitur Serapio, quod oxymyrſines fructum, de quo ſcripſit Dioſcorides, putet eſſe cubebas, ſed ob id etiam quod carpeſium, de quo Galenus, non autem Dioſcorides, facit mentionem, cubebas eſſe opinatur; nam neque idem eſt carpeſium atque oxymyrſine, & licet Arabes in quorum numero etiam eſt Avicenna, pro carpeſio cubebas accipiant, aliud tamen ſignificare carpeſium apud Græcos, quam grana illa minuta quæ Arabes cubebas vocant, indicat Galenus in libro ſuo

de theriaca ad Pisonem, qui scribit carpesium esse festucas quasdam tenues aromaticas similes in gustu phu, id est radici odoratæ cujusdam herbæ, quam nonnulli illam esse opinantur, quæ vulgo valeriana dicitur, licet non omnia quæ de phu scribit Dioscoride, valerianæ conveniant; in Avicenna autem qui omnia ferè refert de cubebis, quæ de carpesio Galenus, alter est etiam error; nam cum scribat Galenus, ut diximus, carpesium similes vires habere phu, magis tamen subtili partium constare substantiâ, hoc non de phu, sed de rubea in Avicenna legitur. Hæc enim sunt ejusdem Avicennæ verba, pro carpesio cubebas indicantis: Cubebe, quid est ejus virtus; est similis rubeæ, verumtamen est subtilior.

Æram à Græcis dici granum illud, quod à nostris lolium appellatur, scribit Dioscorides, lib. 2: Ac præterea hi qui ab Aristotele in libro de somno & vigilia, atque à Plinio, libro 18, de eadem æra scribuntur effectus, quod scilicet capitis gravedinem & vertigines faciat, manifestissime probant. Plinius tamen eodem libro, atque eodem capite, æram describit, & lolium quoque tanquam ab æra differat, separatim nominat; nam si idem putavit & lolium & æram, mirum, quod sicuti in aliis plerisque frugibus atque earum vitiis in quibus nomina Latina non deerant sicuti in frumento, hordeo, & avena, Græcis utendum non censuit, non idem quoque in lolio statuerit, tam præsertim apud omnes usitato vocabulo, quamquam similis quoque de avena error in eodem libro & capite legitur: nam cum in principio vitia frugum exponit, scribit hordeum in avenam degenerare; paululum vero infra refert idem Plinius, hordeum necari à festuca, quæ nominatur ægilops: at si Dioscoridi credimus, quæ à Græcis ægilops dicitur, à Latinis avena nuncupatur. Galenus quoque in primo sui de alimentis voluminis libro, cum in tritico atque hordeo generatio minus prosperè cesserit, alterum in æram, alterum in ægilopen frequentius converti testatur, quod etiam maximum est argumentum æram idem esse quod lolium, & ægilopen idem quod avena,

Quam Plinius Gallicam nardum appellat, Dioscorides Celticam vocat,

vocat, quemadmodum illa apertissimè indicant, quæ de nardo Celtica & Gallica ab utroque Auctore referuntur. Hanc eamdem nardum Celticam scribit Dioscorides, libro primo, in Alpibus Lyguriæ nasci, atque ab incolis saliuncam appellari : Plinius tamen de nardo Gallica & saliunca locis separatis tanquam de rebus differentibus tractat; saliuncam nihilominus libro 21, herbam odoratam esse fatetur, quæ si vestibus interponatur gratissima sit; eamdem quoque testatur in Alpibus nasci, atque ejus in medicina usum tradit, non multum à nardo Celtica differentem.

Idem Plinius, libro 22, scribit : Sion foliis apii, sed latioribus, in aqua nasci, aliasque idem proprietatés viresque subscribit, quas etiam Dioscorides, libro 2, refert de eodem. Postmodum Plinius, libro 28, de silao ferè eadem : Silaus nascitur glareosis & perennibus rivis, cubitalis, apii similitudine; coquitur ut olus, magna utilitate vesicæ. Utraque descriptio sine dubio ei herbæ convenit, apio simili, in aquis nascenti, quam quidam falsò senectionem appellant, aliqui vulgo crissones vocant. Videtur tamen Plinius aliud sii, aliud silai nomine indicare voluisse, aut si pro silao, sion legendum sit, frustra eamdem herbam duobus in locis descripsisse.

Quid quod Plinius aliquando videtur vulgarem sequi opinionem, cum libro 33, scribat cinabari, cujus color in picturis propriè sanguinem reddit, esse sanguinem draconis elisi elephantorum morientium pondere permixto utriusque animalis sanguine, quam quidem cinabarim utilem antidotis medicamentibusque esse confirmat. Medicos verò sui temporis, qui pro hac cinabari utebantur minio, quoniam & ipsum cinabaris vocaretur, jure reprehendit; nam hæc cinabaris, quæ etiam minium dicitur, venenum est, cum ex ea fit argentum vivum, quemadmodum vicissim ex argento vivo fit cinabaris factitia, quam nos vulgò cinabrium vocamus. Neque ego sum nescius plerosque etiam Medicos ætate nostra in eumdem labi errorem, quum cinabarim in receptis (sic enim suas compositiones appellant) scriptum inve-

niunt, ac pro ea, nominis similitudine decepti, cinabrio utuntur; quod venenum esse probatur. Quemadmodum igitur consulo hanc cinabarim in usu medicinæ fugiendam, ita non suadeo draconum atque elephantorum saniem ex India petendam; nam ut fabulosum esse putem, cinabarim illam, quæ ad usum picturæ & medicinæ adhibetur, ex utriusque animalis sanguine permixto concinnari, gravissimi testis Dioscoridis me facilè movet auctoritas, qui, quinto sui voluminis libro in quo de metallicis tractat, falsò quosdam asserit existimasse, coloris similitudine deceptos, cinabarim sanguinem esse draconis. Durat verò adhuc Antiquorum in eodem nomine persuasio; nam hodie quoque metallicum illud, quod Dioscorides atque Galenus cinabarim nominant, vulgo sanguis draconis appellatur, quanquam ferè omnes nostra ætate Medici Serapionis atque Avicennæ errorem sequentes, id genus sanguinis draconis, quod in usu est, succum herbæ cujusdam arbitrantur, quæ à Græcis sideritis vocatur; sed de sideritide quidem herba, omnibusque ejus generibus plenissimè scripsit Dioscorides, ex nulla tamen ejusdem specie talem exprimi succum edocuit, quo Medici pariter atque Pictores ad suum utrique opus uterentur. Hunc tamen duplicem & in pictura & medicina usum compertum habemus in eo quod purum sanguinem draconis appellant, & de cinabari eumdem Dioscorides Pliniusque testantur; quod me maximè movit, ut existimarem idem esse cinabarim, de qua Plinius ac veteres Auctores Græci scripserunt, & id quod nos vulgo sanguinem draconis vocamus; nam hic quoque sanguini colorem quam simillimum reddit, & est rarus inventu atque difficilis, nec minus carus quam legitur fuisse apud Antiquos, quando sincerus atque incorruptus venundatur: nam qui passim in medicamentariorum officinis venalis exponitur, adulterinus est, licet eum pro vero in medicinæ usu recipiamus, quemadmodum vilem quamdam terram atque vulgarem pro Lemnia terra, quam (ut supra diximus) veteres Medici Lemnium sigillum appellabant.

Sed in hac omnium rerum, etiam ad vitam pertinentium, incuria sit sane veniæ locus, si alterum pro altero negligenter ac-

cipitur, modo in venenum præceps non feratur ignorantia, ut in cinabari diximus, pro qua fæpè minium factitium recipitur, quod venenum esse docuimus. Liceat pro terra lemnia terram nostratem gypseo colore recipere, quæ licet nihil habeat cum illa commune, præter quemdam ficti tamen sigilli caracterem, non tamen est hîc error cum vitæ pernicie. Pro argemonio herba quæ, ut scribit libro 2 Dioscorides, habet folium simile papaveri agresti, florem pariter ruffum, radicem rotundam plurimo succo croceo manantem, utantut altero frutice qui, & si plurimum à vero argemonio, & effigie, & viribus distet, in multis tamen morbis utilis esse probatur. Pro, Eupatorio Eupatoris Regis invento, sumatur herba vulgaris passim in foveis nascens, quam, licet quid sit à pluribus ignoretur, constat tamen non esse venenum. Pro spina alba quam Arabes vocant bedaguard, quoniam hæc à Medicis ignoratur, utantur spongiola rosæ sylvestris, quæ in spinis nascitur; nam etsi hæc plurimum in medicinæ usu differat à spina alba, non tamen est hæc permutatio exitialis. Hosce atque alios quamquam & ipsos reprehensione dignos errores, quandoquidem interitum manifestum non afferunt, condonemus illis quorum interest hæc potius tam ad usum medicinæ necessaria, quam pleraque alia nullius ad vitam momenti diligenter atque subtiliter perscrutari, modo pro semine rutæ sylvestris, semen cicutæ (quam nemo ignorat esse venenum) non admittant. Non sit tanti unus accentus, ut quo, cum armel scribitur apud Arabes cum aspiratione, significat cicutam, cum sine aspiratione rutam sylvestrem, aliquando ex tantilla nota hominum vita pericliretur.

Ego quidem fæpius artifices qui pilulas ex hermodactylis, ac fœtidas conficiunt, hujus erroris admonui, nec cesso quotidie admonere, quamvis major inveteratæ consuetudini, quam mihi fides adhibeatur; quod si me audiant, neque pilulis è lapide lazuli eum lapidem adjungant, quo passim Pictores utuntur. Montagnana quidem Medicus sua ætate celeberrimus, hujus lapidis usum periculosum existimat, quanquam fæpius non nocivus, sed arte quam alchymicam vocant, fictus venundatur. Ego verò tam na-

turalem, quam ficticium cavendum censeo, quoniam non minus est venenum, quam minium quod vulgo cinabrium vocari indicavimus ; atque idcirco nihil de hoc lapide apud Græcos Auctores legitur, quod ad purgandam atram bilem sit efficax, aut quod alios, quos de eo scribit Mesue, præstet effectus, quos ego verius de lapide armeno affirmari posse, existimaverim ; nam & Mesue ipse, licet lapidem lazuli à lapide armeno distinguat, non tamen vires ac proprietates admodum differentes in utroque conscripsit. Serapio verò, cum lapidem lazuli notificat, ejusque proprietates exponit, non alia refert quam quæ de lapide armeno à Græcis traduntur, neque præterea quicquam lapidis armeni alio in loco commeminit ; quod sanè non tenue est argumentum Serapionem eumdem putasse lapidem, & qui armenus à solo in quo gignitur, & lazuli à colore cæruleo quem Arabes lazul appellant, vocaretur. Avicenna verò etsi seorsum de lazul, id est lapide lazuli, & de lapide armeno inter alios lapides scribat, quæcumque tamen de lapide lazuli refert, eadem omnia ferè à Græcis Auctoribus, Dioscoride præsertim atque Galeno de lapide armeno scribuntur. Hæc enim sunt Avicennæ de lapide lazuli verba : Virtus ejus est sicuti virtus ejus quo adhæret aurum. Dioscorides de lapide armeno, lib. 5, ita : Eadem facit, quæ chrysocolla. Avicenna de lazul, sive lapide lazuli sic : Inest ei virtus eradicativa, putrefactiva, & abstertio ejus cum acuitate & stipticitate pauca. Galenus & Paulus, de armeno lapide eadem ferè : Habet vires abstergentes cum acredine, & pauca quadam adstringendi facultate. Avicenna de lapide lazuli pariter : Bonos efficit pillos palpebrarum, & est ultimum (sicut dicitur) propter proprietatem quæ est in ipso, & dicitur, quod propterea, quia ipsum evacuat humores malos prohibentes oriri pilos benè. In eamdem quoque ferè sententiam Galenus de lapide armeno ita scribit : Quum igitur tali natura præditus sit, miscetur medicaminibus oculorum, ipsum quoque seorsum terentes, & in pulverem quodammodo redigentes, utuntur sicco ad augendos pilos palpebrarum, quando ob humorum acredinem quidam ex-

ipsis decidunt, quidam non augentur, neque nutriuntur; nam ubi hujuscemodi humorum acrimonia fuerit consumpta, ad naturalem habitum palpebra restituitur. Ex his igitur tam similibus, ac penè eisdem tum Avicenna, tum Dioscorides, atque Galenus de lapide lazuli & lapide armeno, sententiis, unicuique videri potest Avicennam æque ac Serapionem in lapide lazuli lapidem armenum designare. Magis verò in hoc Serapio quam Avicenna laudandus, quoniam cum lapidem armenum sub lapidis lazuli nuncupatione notificasset, nihil postea seorsum de lapide armeno, tamquam re à lapide lazuli differente, id quod Avicenna fecisse probatur, scribendum censuerit. Quod si pauca quædam in lapide lazuli addit Avicenna, ut quod virtutem habeat eradicativam & putrefactivam, quæ de lapide armeno à Græcis non scribuntur. Sed de altero metallo potius, quod ab eisdem Græcis cyaneus appellatur, non sanè mirandum est Avicennam, ut in plerisque aliis, ita in hoc quoque lapide rerum differentium proprietates miscuisse; unde illud evenit ut, sibi parum constare, atque invicem pugnantia in hoc eodem lapide scribere, videatur: nam si virtutem habet eradicativam, quemadmodum de ipso scribit, quo pacto nutrit, aut producit capillos ex proprietate quæ est in eo, quos ex virtute eradicativa debeat extirpare: quod si etiam sit putrefactivus, cum ea quæ putrefaciendi vim habent, à Medicis doctissimis, ac Galeno præsettim, inter venena computentur, qua ratione pilulæ ex eodem sine vitæ periculo sumantur? Hoc enim est id quod ex lapidis lazuli usu non parvum imminere periculum significavi; idem etiam ego censeo de illo quem Dioscorides atque Galenus sub cyanei appellatione notificant, quemque idem Dioscorides, libro 5, vim destruendi ac putrefaciendi habere testatur, atque ideo nullus ex Græcis Auctoribus, sicuti lapidem armenum, ita cyaneum quoque purgandæ atræ bilis gratiâ, docuit in pilulis devorari. Neque me latet quædam esse quæ, per se sumpta, sint exitialia venena, aliis tamen admixta salutaria reddantur. Sed dicat aliquis, quisnam usus aut ratio hoc in lapide lazuli deprehenderit, nisi forte in eadem re Arabibus Auctoribus fidem ad-

hibere velimus, quos verisimile est lapidem lazuli à lapide armeno nesciviſſe diſtinguere, cum unius vires ac proprietates in altero notenr. Hujus ſiquidem erroris non eſt omnino, neque ipſe Serapio expers; nam licet de lapide lazuli tantummodo ſcribat, quo nomine lapidem armenum voluir inrelligi, quoniam verba Galeni quæ Serapio in lapide lazuli refert ſunt ab eodem Galeno in lapide armeno conſcripra; in fine tamen ſubjungir, ex cujuſdam Alchanzi ſententia, lapidem lazuli habere virrurem aduſtivam & putrefactivam, atque ideo auferre verrucas. Hæc autem (ut diximus) non eſt lapidis armeni, ſed alrerius potius medicaminis, quod à Græcis cyaneum, à Latinis cæruleum appellatur, proprieras.

Neque verò mirandum eſt Avicennam in lapide armeno, qui etiam à noſtræ ætaris Medicis ignoratur, hæſitaſſe quid eſſet, qui in cicura herba adeo vulgari tam anceps fuerit, ac dubius ut eam aliquando foliis cucumeris, aliquando mandragoræ, juxta diverſorum Auctorum opiniones, conſtare tradiderit, & nunc eamdem ſuccaram, nunc alphaphars & nonnunquam hyoſciamum nigrum appellet; nam in ſuo de ſimplicibus medicaminibus libro 2, ſub ſuccarum appellatione cicutam deſcribit, eoſdem ſiquidem ſuccaram tribuit effectus, quos cicutæ Dioſcorides: in 4 autem libro, ubi de venenis agit, cicutam non ſuccaram, ſed alphaphars vocat, & exiſtimat ipſam eſſe napellum aut venenum quod interficit hominem, & non interficit turdos; & poſtea ſubjungit eamdem hujus rei cauſam quam affert Galenus, non in napello & turdis, ſed potius in cicura & ſturnis. Hæc enim ſunt Galeni verba tertio de ſimplicibus medicaminibus libro, ſic: Cicura hominem quidem interficir ob mearuum latitudinem & caloris abundanriam, ac propter magnam quam habent arteriæ in attrahendo vim, pollens adhuc pertingir ad cor; non exanimat autem ſturnos, contrariis ex cauſis. In eamdem ſenrentiam ſcribit idem Galenus, libro 2 de alimentis, & 3 de complexionibus, de cicura & ſturnis, non autem de napello & rurdis, ut in ore eſt omnium ferè Medicorum qui, ſola Avicennæ auctorirate freti, id conſtanter affir-

mant, quod nullâ habent experientiâ compertum. Quis enim ſciat, an turdi ſine noxa napello veſcantur, cum quid ſit napellus ex ipſo Avicenna non conſtet? Signa enim quæ ab Avicenna ponuntur in eo qui hauſerit napellum, ſunt eadem quæ à Dioſcorides & Paulo ſcribuntur, in his qui toxicum biberint. Eſt autem toxicon quoddam veneni genus, quo ſagittæ ab Antiquis tingebantur; hinc enim illi apud Græcos nomen, quoniam miſſilia quæ ipſi toxeumata appellant, hoc potiſſimùm medicamine inficerentur: ſed hoc idem veneni genus ipſe Avicenna, Paulus infra nominat, corrupto vocabulo, pro toxico, *tuſſon*, cujus ſe neque naturam neque nomen noſce fatetur; eoſdem tamen in eo ex aliorum ſententia tradit effectus, quos etiam Dioſcorides & Paulus in toxico notant, ac quos Paulo ſupra idem Avicenna in napello conſcripſerat. Quod autem in Auctore pandectarum legitur, atque ab omnibus ferè Medicis creditur, napellum eſſe ſpeciem aconiti, id ex Avicennæ ſententia affirmari non poteſt: aconitum enim duplex eſt, Auctore Galeno; aliud quod interficit lupos, atque idcirco apud Græcos lycoctonos dicitur, aliud quod pantheras exanimat, ac ſimili ratione ab eiſdem Græcis pardalianches appellatur. De his autem duobus aconiti generibus Avicenna, eumdem Galenum ſecutus, ſub nomine ſtrangulatoris *adib*, id eſt lupi, & ſtrangulatoris leopardi, ſeorſum à napello tractavit.

Quod ſi Avicennam non minus noxias quam etiam ſalutares herbas incognitas habuiſſe probatur, quodnam ex ejus viri doctrina, aut in evitandis venenis, aut in capiendis remediis auxilii ſperare poſſimus? atqui omnium artium Profeſſores hæc duo ſuſcipere ac polliceri videntur, bonorum ſcilicet, ac malorum in ſua quiſque arte ſcientiam. Idem Avicennam (ut ad id unde digreſſi ſumus redeamus) eamdem cicutam eodem libro ſcilicet 4, ubi de venenis agit, hyoſcyamum nigrum nominat; nam quæcumque ſigna ab Avicenna ſcribuntur in eo qui hauſerit hyoſcyamum nigrum, ac contra idem venenum remedia, non alia ſunt quam quæ in cicuta Dioſcorides ac Paulus pariter notaverunt. Nec minus idem Avicenna in altera herba quam pro cicuta re-

cipi oportere in pilulis ex hermodactylis insinuavimus, incertus fuisse videtur quid esset, quum gummi ejus inter venena ponat, atque ea signa pariter atque remedia in his qui idem gummi hauserint, scribat, quæ Dioscorides ac Paulus non in gummi rutæ sylvestris, sive montanæ: neque enim usquam legitur aliquam rutæ sylvestris speciem habere gummi tale, quod venenum sit, sed potius in veneno quodam, quod ixiasa appellatur, de quo etiam Nicander in Theriacis suis facit mentionem, pariter notaverunt. Avicenna, & in eodem 4 libro, ubi docet curationem morsûs viperæ, scribit rutam agrestem non esse (ut multi opinantur) harmel, quum tamen & Dioscorides & Galenus, ac Paulus quoddam genus rutæ agrestis moly besasa, atque harmalum appellari testentur. Quod quoniam (ut idem tradunt Auctores) vim habet incidendi, & discutiendi lentos, ac tenaces humores in articulorum doloribus, ad quos pilulæ ex hermodactylis valent, quoniam magna ex parte talium humorum vitio proveniunt, utiliùs adhiberi existimaverim, quam cicutam, quæ sua frigiditate augere potius eumdem morbum possit, quam tollere. Galenus siquidem libro de simplicibus medicaminibus primo, semen cicutæ præ omnibus aliis frigidissimum esse testatur; in 5 verò ejusdem voluminis libro, etsi quædam vehementer frigida probat hebetandi sensus gratiâ, ubi impatibiles crucienr dolores, usum tamen cicutæ in totum damnar, ut quæ non solum frigiditate, sed etiam superflua humiditate sit perniciosa.

Sed nescio quo pacto dum alia ex aliis in medicina errata corrigenda se suggerunt, à Plinio ad Avicennam nostra se oratio devoluit, in cujus Auctoris erroribus explicandis exspatiari si velim, nullus huic operi terminus futurus erit; cum omnes ejus de medicina libri, ac secundus præsertim, in quo de simplicibus medicaminibus tractat, de quibus hactenùs sermo habitus est, innumeris scateant erroribus. Non ignoro igitur quos transeo, sed brevitatis potius causâ prætermitto; alteri enim hic mihi labor est volumini destinatus, in quo toto soli Avicennæ tractabuntur errores. Quare hæc in Plinio, tum obiter etiam in reliquis qui de

de eisdem rebus non rectè (ut ego quidem sentio) scripserunt, in præsentia notasse sufficiat, quæ ad te, Angele, vir doctissime, scribenda, tuoque judicio gravissimo ac maximo, subjicienda existimavi, ut si à te perspicacissimæ doctrinæ viro probabuntur, gaudeam sanè, contra obtrectationis invidiam, quam non dubito adversùs me plurimum, hoc præsertim volumine edito, ac tuo nomini dedicato, exortum iri, tuum mihi non deesse patrocinium. Quod si in his etiam quæ ad Plinium attinent, longe aliter quam ego senseris, meque potius in errore quam Plinium fore judicaveris, non lætabor minus, & Plinium abs te defendi, & me ab homine mihi amicissimo corrigi, atque emendari; nam quum hîc non de verborum momentis, sed de rebus agatur, ex quibus hominum salus, ac vita dependet, impium sanè sit, atque inhumanum, sicuti tibi alienos, ita mihi meos velles errores obnixè, atque obstinatè contra veritatem tueri. Ut autem de me loquar, hæc omnia quæ præsenti volumini inserui, animo ab omni contentione alieno, atque ad solam veritatem spectante, scripsisse, illud non leve argumentum esse potuerit; quod, quemadmodum in Plinium, ità in Serapionem atque Avicennam, plurésque alios qui circa eamdem cùm Plinio materiam scribendo de simplicibus medicaminibus fuere versati, in quibus à Dioscoride, Galeno ac Paulo, atque ab ipsa rerum parente Natura dissentire mihi visi sunt, ut communi hominum saluti consulerem, invehendum pariter duxerim. Utrum autem rectè, an perperam hoc munus pro tempore obierim, tuum erit, atque aliorum qui de similibus rebus judicare possunt, officium, non tam auctoritatem scribentium, quam veritatem ipsam inspiciendo, itidem sine ullo animi affectu, pronunciare. Vale.



LETTRE DE LEONICENUS

A HERMOLAUS BARBARUS.

Nicolai Leoniceni ad Hermolaum Barbarum, Pontificem Aquilegienſem, Epiſtola.

Vix dici poſſet, doctiſſime Hermolae, (ſit enim hæc tui Præfatio mihi hoc in loco conceſſa, quoniam ut te lepidè ac ſcitè dicere audio, plures tam Hermolaum litteratum norunt quam canditatum) quantum lætitiæ ac voluptatis acceperim, ex eruditiſſimi operis tui Pliniarum caſtigationum editione, non ob id tantùm quod Plinii de Naturali Hiſtoria libros qui prius mendoſiſſimi, ac quaſi demortui habebantur, adeo ut, ſi Plinius ipſe revixiſſet, itaque, uti pridem turpebantur, deprædatos inſpexiſſet, ſuos eſſe omnino pernegaſſet, tuo ſtudio ac diligentia in lucem reſtitutos, ac quodammodo renatos fateri liceat.

Sed quod multiplex in eodem opere fructus ex variis tam Græcæ, quam Romanæ linguæ voluminibus erutus una cum Plinianis caſtigationibus contineatur, nemini ſanè diſpliceant tot millia Plinio ab Impreſſoribus, ſive Librariis vulnera adacta, quæ dum tu ſanare ſtuduiſti, tam multa digna memoratu tibi ſcribendi dedere occaſionem. Multos certè futuros ſcio, qui non tam veram Plinii lectionem quam tuam excellentem in eo libro doctrinam, ſunt quæſituri. Quod verò me in eodem præ cæteris ſummopere delectavit, illud ipſum fuit, quod plerique mihi futurum fuiſſe moleſtum ſuſpicari potuiſſent: Plinii quoque defenſionem in quibuſdam locis à me in eo Auctore notatis, obiter fuiſſe ſuſceptam. Neque enim ego is ſum, qui velim mea ſcripta ſine contradictione legi; nam quod in calce libri de Plinii, atque aliorum Medicorum erroribus editi ſcribitur, gaviſurum me eſſe, ſiquis

Plinii patrocinium fuſciperet, meque potius, quam tantum erraſſe virum demonſtraret : id non adeò Angelo Politiano ad quem idem liber deſtinabatur, quam omnibus plane in tota Italia eruditis volui inſinuatum exiſtimari. Sed quod idem Angelus Politianus, vir alioquin in enarrandis Poetarum, Oratorum, ac Philoſophorum libris occupatiſſimus, hactenus facere diſtulit, vel quod Plinii defenſionem ſuis aliis gravioribus ſtudiis poſtponendam cenſuerit, ſive quod mei libelli confutationem noſtræ veteri amicitiæ condonandam exiſtimaverit ; dolebam à pluribus aliis verè atque ingenuè doctis prætermiſſum, atque hoc Plinii tutandi munus à quibuſdam hominibus uſurpari, qui nihil minus in ſua vita tractaſſent, quam res illas, de quibus mihi erat cum Plinio diſſentio, quas ut etiam ſcirent à me ipſo per meos diſcipulos, latenter explorabantur. Quid enim ipſi agerent, cum neque medicinæ ſtudiis unquam incubuiſſent, neque Græcorum Medicorum auctoritates, quas ego in meis ſententiis confirmandis adhibueram, unquam legiſſent, aut ſi nunc demum legere inciperent, quoniam Græcas litteras ignorarent, nec unum quidem verbum poſſent intelligere, niſi ab aliis illa docerentur, quæ ſub ſuo nomine erant impudenter edituri, & ne nihil de ſuo interſeruiſſe viderentur, jurgiis atque conviciis pro Plinio contenderent ?

Cum igitur non parum ſanè dolerem litem mihi eſſe cum viris non ſolum imperitis, ſed etiam inſolentibus & contumelioſis, tandem, vel caſus, vel ratio talem qualem merebatur, Plinii attulit defenſorem, te ſcilicet, Hermolae, qui tantus in omni doctrinarum genere haberis, ut Marcum illum Varronem Latinorum atque Græcorum habitum aliquando doctiſſimum, ſolus ætate noſtra repræſentes. Equidem cum ad me hujus à te pro Plinio ſuſcepti patrocinii fama perveniſſet, teſtes habeo Ferrariæ quam plurimos, qui me illud dictitantem audiverunt : jactum eſſe majoris machinæ ſaxum ; quæ ab illo mœnia non forent ſubverſa, nemo ſperaret fundis poſſe demoliri ; neque hæc ſanè jactabam tanquam eſſem de me ipſo ſecurus, quin imo quam eſſet mea in ancipiti fama periculo, omnibus prædicabam : Rem mihi eſſe cum viro

eloquentiſſimo, philoſopho perſpicaciſſimo, multarum rerum, quæ aliis eſſent abſtruſæ atque reconditæ, ſcientia prædito, ac quod præcipuè meo nomini poſſet officere, jam multos annos (dum Plinianas caſtigationes ac Dioſcoridis tranſlationem unâ parturiret), ſoli ſimplicium medicaminum indagationi vacaſſe, non me tamen propterea ceſſurum affirmabam; ſed (veluti navis forti compage ſubnixa, ubi ſemel anchoram jecerit, quamvis

Unà Eurus Zephyruſque ruant, creberque procellis
Africus, & vaſtos tollant ad ſidera fluctus,

contra tamen tot ventorum, atque oblatrantium impetus fluctuum, ſtabilis, atque inconcuſſa perdurat), ſtatuiſſe me fortiter ſtare, ac quànto major mê vis oppugnaret, tanto audentiùs pro veritate certare.

Tandem cum tuæ in Plinium caſtigationes ad manus meas perveniſſent, tunc demum intellexi temerè me ſuſpicatum, te mihi fore adverſarium, qui eſſes mei libelli propugnator acerrimus. Tu enim Plinii (ut tuis utar verbis) cavillum, lunam terra majorem ſtatuentis, non alia quàm ego, ratione confutaſti; tu de porro atque marrubio, errorem in Plinio hallucinante confirmaſti; tu polii atque tripolii confuſionem in eodem Auctore notaſti; de parthenio altera, quam Celſus nominarat diverſam ab ea quam Plinius eamdem putarat, idem quod ego, ſenſiſti; Dioſcoridem ſaliuncam à nardo Celtica non exiſtimaſſe differentem, tu unà mecum judicaſti, quamvis plus Plinio contrarium opinanti, credendum cenſueris. De papavere heraclio herbæ ſtruthio ſimili, ac non paſſeribus, ut ſcribit Plinius, quamvis certiorem ſententiam ferre diſtuleris, mihi tamen aſtipulari verba Dioſcoridis non negaſti, herbam etiam fragra ferentem, non eſſe quinquefoliam, ſed potius trifoliam, tu etiam contra Plinium pronunciaſti; meam de empetro, de betonica, de cyclamino opinionem, tacendo comprobaſti. Denique ſiquis res ipſas potiuſquam ſermonis elegantiam (qua longe abs te ſuperari confiteor) conſiderat, illud dicere audeat: Vel Barbarus leonicizat, vel Leo-

nicenus barbarizat, non quod tu à me, aut ego à te aliquid fuerimus mutuati, sed quod ea sit nobis consensio animorum, ut plures qui aderant docti sanè viri, cum Ferrariæ, in palatio Ducis illustrissimi Herculis, de simplicibus medicaminibus sermones invicem haberemus, non parum sint admirati te, cum vix ego ad loquendum os aperuissem meos anticipasse cogitatus, meque item ex uno plerumque verbo abs te prolato quæ deinceps proferre volebas divinasse.

Quod si in his quæ ad Plinium attinent numero sanè paucis ac non magni ad vitam momenti contigit dissentire, minus certè mirandum in ea præsertim materia de qua nulla incertior, atque inconstantior apud Medicos habetur scientia. Adde quod tu Plinium quem in novam educendo lucem, veluti adoptivum tibi filium fecisti, animo paterno castigasti, plura illi errata indulgendo, ac leviter perstringendo, atque omnia ferè Librariis, vel Impressoribus imputando. Ego qui alienior eram, severiùs fortassis quam decuit, egi adversus hominem, meo quidem judicio præstantissimum, atque de hominum genere optimè meritum, quem, tamen quoniam humanum sit labi, decipi, & errare, devium à veritate iter aliquando tenuisse suspicabar, atque ideo, cum de rebus ageretur, in quibus hominum salus ac vita continetur, quoniam in nulla tantùm quantum sit in hujusmodi inscitia periculum, nolui veritatem in obscuro jacere, atque idcirco librum de Plinii atque aliorum Medicorum erroribus censui publicandum. Neque vero id tu mihi vitio vertere potes, quod plerique æmuli cumulandæ invidiæ gratiâ mihi criminosius objecerunt, temerarium me hominem, atque impudentem vocitantes, qui tanto in lingua Latina Auctori ausus sim contradicere; est enim abs te, qua nulla magis mihi possit in hac causa suffragari, 32 libro Plinianarum castigationum præclarissima scripta sententia: Cogitationem aliquam hujusmodi supprimere, non esse parcere veteribus, sed invidere posteris. Erat autem (nisi fallor) ea tua cogitatio, quod Plinius non rectè imitatus Theophrastum libro prædicto scripsisset: Reperiri in Hispaniis minium, sed durum &

arenosum, quoniam Theophrastus non de Hispaniis, sed de altera loqueretur Hiberia quæ Albanis est juncta. Quod si tu in his quæ à quibusdam minutioris fortè curæ indicarentur, nec Plinio quidem tuo parcendum censuisti, debui ego qui artem medendi profiteor in rebus ad salutem hominum attinentibus, si quando Plinium adverti dormitantem, viri alioquin doctissimi errata tacere, quamquam tu forte inquies, quis tibi hoc jussit silentium? ego enim non te vetui, quæ à Plinio erant non rectè scripta, notari; quando & ipse quoque non solum Librariorum, sive codicis menda castigavi, sed plures etiam Auctoris hallucinationes aperui; atquæ erant à Plinio verissime dicta, eidem pro erratis adscribi nolui permittere, si mihi non sit de moribus apud te tanquam censorem, sed de doctrina potius penes judicem, pro me ipso dicendum.

Difficiliorem aliquando video mihi causam futuram, quoniam mihi sit necessarium à te viro doctissimo, atque amplissima prædito dignitate dissentire, quam tamen rem eo æquiore animo ferre debes, quod sis in ea inclyta civitate Venetiarum natus atque educatus, in qua nemo Cæsar, nemo perpetuus Dictator, à cujus sententia provocare non liceat. Ego quidem sic existimo, quanto aliquis magis opibus atque honoribus præstet, tanto se in litterario certamine æquabiliorem præstare oportere, ne quod rationibus sit obtinendum, id vi extorquere velle videatur.

Nicolaus quintus Pontifex summus, atque idem in suo pontificatu litterarum patronus eximius, cuidam Theologo ipsi familiari, quem aliquando ad disputandum de theologia solebat invitare, hanc sæpè largiebatur veniam, ut ei, non tanquam Romano Pontifici, sed Magistro Thomæ de Sarsana (hoc enim illi fuerat antequam ad Pontificatûs culmen ascenderet, nomen), sine ulla reverentia, aut sacrosanctæ pietatis formidine, responderet. Annon tu quoque, Pontifex Aquilegiensis, in calce tui operis hortaris omnes litteratos, ut liberè de tuis scriptis pronuncient, quod si tu, vel tua quoque taxandi potestatem cunctis concessisti, quanto ego æquius ea in meis defendendis uti potuerim; quare, ut

jam eo jure tecum agam, quod tum cæteris, tum mihi præcipuè qui abs te fui ante notatus, permisisti singula Plinianæ defensionis capita eodem ordine, atque iisdem ferè verbis quibus à te scripta sunt, in medium adducentur, & numquid sufficientem Plinium ab erroribus vindicent, eruditorum judicio subjicietur.

De cistho & hedera.

Non videtur tibi Plinius lib. 12, jure reprehensus, qui cisthon herbam ex qua fit ladanum, hederam nominaverit; quoniam (ut inquis) Paulus Ægineta cisthon hanc, etiam cisson, id est, hederam nominet, & Dioscorides eamdem cissaron, id est hederulam, vocari tradat. Ego quidem, cum veniæ præfatione dicere liceat, doctissime Hermolae, nusquam reperi apud Paulum, aut Dioscoridem, herbam illam ex qua conficitur ladanum, de qua nobis est disputatio præsens, cisson, id est hederam, vel cissaron, id est hederulam, nuncupari; sed potius cisthum aut ledon, sive ladona: hæc enim sunt Pauli verba quarto sui de medicina libro volumine in quo agit de simplicibus medicaminibus verba: λάδανον ἀπὸ τοῦ κισθοῦ τοῦ λάδωνος λεγομένυ γίνεται, id est, ladanum ex cistho ladone appellata fit. Sic Galenus medicamentum id, quod ladanum appellatur, ex cistho, non autem ex cisso fieri attestatur, neque Aetius his ætate aliquanto posterior, non tamen exiguæ apud Græcos auctoritatis Medicus, alia usus est in eadem herba quam cisthi appellatione; alteram tamen huic non longe dissimilem sub qua nascitur hypocisthis, non cissaron, sed cistharum duo isti nobilissimi Medici nuncuparunt. Dioscorides vero alterum cisthi genus sub quo nascitur hypocisthis, tam cistharum, quam etiam cissarum à quibusdam scribit nominari, alterum vero ex quo fit ladanum non cissaron, sed ledon tantùm à quibusdam inquit vocitari; quo fit ut cissari nomen, quod Latinè hederulam rectè dici posse arbitraris, non ei herbæ, ex qua ladanum generatur, sed illi potius sub qua nascitur hypocisthis, etiam Dioscoride teste, conveniat; quæ etiam herba ladanifera, si nomine à

ciſſo, vel hedera diverſo diceretur κίσσος potius quam κισσὸς pronunciaretur, faciendæ gratiâ inter ipſam atque hederam, ſaltem ex accentu, differentiæ. Quare ἀπὸ τοῦ κισσοῦ vox diminutiva formata non hederulam, ſed proprii generis herbam ſignificaret; quod etiam ſit de altera ſub qua naſcitur hypociſthis ſtatuendum, quanquam & Plinius ipſe ciſthum non idem cum hedera nomen, ſed vicinum tantùm ſortitam eſſe inſinuavit. Vicinum autem nomen, vel κίσθος fuerit, vel κίσσος, à quo per diminutionem κίσσαρον, ſicuti ἀπὸ τοῦ κίσθοῦ κίσθαρον, neque vero hanc ipſam plantam, ut etiam tibi conceſſerim, facta ἀπὸ τοῦ κίσσοῦ diminutione, à Græcis ciſſarium nuncupari puto, à Latinis rectè hederulam poſſe nominari, quoniam non ſequitur ut, ſi κίσσος, vel κισσάριον multa ſignificent apud Græcos, plantam ſcilicet ſub qua naſcitur hypociſthis, & hederam vel hederulam, ſi qua inter hederæ ſpecies aliis minor exiſtit, qualis eſt ea quæ à Theophraſto helice non autem ciſſarum nominatur; idcirco & hedera, vel hederula totidem habeat apud Latinos ſignificatus, tanquam is frutex qui arboris ſcandit ac circumvolvitur, tanquam etiam alter ſuffrutex, ſub quo naſcitur hypociſthis, quæ duæ plantæ inter ſe non ſolum genere atque natura, ſed etiam colore atque figurâ plurimum diſtant, hederæ vocabulo comprehendantur.

In hoc ſanè, quemadmodum in multis aliis, errore fuit Auctor pandectarum, qui volens (ut arbitror) Avicennam tueri æque ac Plinium, medicinam utramque confundens, hederæ nomen aliquanto etiam quam cæteri fuſiùs accepit; adeo ut omnem herbam quâ capræ libenter veſcuntur, ab edendo hederam, appellari poſſe putaverit; at tibi homini litteratiſſimo, quem craſſa Minerva dedecet, ſcio hanc rationem non probari, atque ideo non parva me cepit admiratio quo pacto unquam in animum inducere potueris, ut hederæ nomen apud Latinos plantam ex qua fit ladanum, ſignificare poſſe credideris, quum nuſquam inveniri poſſit hujuſmodi ſignificatûs exemplum, quando & Plinius ipſe, lib. 12, dubitare videtur, utrum ſit hedera, vel lada, quam hirci depaſcentes, medicamen id quod ladanum nuncupatur, barbarum villis agglutinent.

agglutinent: Non te ſanè latet, virum tam Græca quam etiam Latina inſignem litteratura, pleraque apud Græcos vocabula multipliciter dici, quæ tamen apud nos non ſervant eamdem ſignificatùs multiplicitatem; nam φιλέω verbum apud illos ſignificat amare & oſculari; amare autem pro oſculari nunquam (ut arbitror) in noſtro ſermone reperies: ſed ut ab ipſis de quibus agitur plantis, ſumatur exemplum, σχῖνος in Græcorum lingua, & lentiſcum arborem & id cepæ genus quod ab ipſis σκίλλα, à Latinis ſcilla appellatur, ſignificat; non tamen in noſtra, lentiſci vocabulo aliud quam arbor deſignatur.

Annon tu Theodorum Gazam quem tamen in Themiſtii editione, præ cæteris imitandum tibi propoſuiſſe fateris, in hoc tamen Plinianarum caſtigationum opere carpis? quod nimium linguæ Latinæ amplificandæ ſtudioſus, id genus raphani agreſtis quod à Græcis ἄπιος, vel ἰσχίας appellatur, quoniam ἄπιος apud illos etiam pirum ſignificat, Latinè dixerit pirum. Quid enim aliud innuere volebas, niſi non eſſe piri apud Latinos æque atque apud Græcos τοῦ ἀπίυ duplicem ſignificatum? Ego vero Theodoro Gazæ in hac parte patrocinari non verebor, quem puto ἄπιον etiam pro raphano agreſti pirum rectè convertiſſe, quoniam id raphani genus idcirco tale nomen apud Græcos ſortitum videtur, quod piri effigiem ſuâ figurâ repreſentat: quare ob eamdem ſimilitudinem etiam à noſtris commode pirum diceretur. Græci ſanè, vel ruſtici, qui ejuſdem raphani uſum, quem & Theophraſtus, & Dioſcorides retulerunt, habent ex perſona compertum, quod ſcilicet pars ejus ſuperior vomitum faciat, inferior vero alvum ciet; nunc etiam chamæpidium, id eſt terreſtrem pirum, vulgo vocare conſueverunt: multa tamen alia ſunt, in quibus judico eumdem Theodorum Gazam minus rectè Latinis vocabulis uſum fuiſſe pro Græcis; nam hoc ipſum (de quo diximus) raphani genus, quoniam non ſolum ἄπιος, ſed etiam ἰσχιὰς vocari à quibuſdam in Græco Theophraſti codice legitur, idem nomen Theodorus caricam tranſtulit, ſed quamvis ita apud Theophraſtum, cujus de plantis volumina magna ex parte ſunt depravata, lega-

tur, neque tu id verbum in Plinio castigaveris. Dioscorides tamen, cujus liber aliquanto emendatior quam Theophrasti apud Græcos habetur, non ischada, sed ischiada potius alio nomine idem medicamentum numcupavit. Qui si etiam ischas (ut apud Theophrastum, & Plinium scribitur) diceretur, non posset tamen caricæ vocabulum in lingua nostra aliquam raphani speciem, quæ nullam habeat caricæ similationem, significare, iisdem rationibus, quas paulo ante de hedera attuli, ausim confirmare. Simili errore, atque aliquanto sanè majore Theodorus Gaza centaurium majus fel terræ nominavit; nam cum Theophrastus lib. 9, de plantis scribat, centaurii radicem ad 10 annos reservari, ac procul dubio centaurium majus intelligat, cujus radix non autem folia, quemadmodum contra minoris folia, non autem radix ad usum medicinæ adhibeatur; hanc in utroque centaurio differentiam non animadvertens Theodorus, ut qui apud Dioscoridem, Galenus, & Plinius etiam forte non legerat, centaurii minoris radicem esse supervacuam, atque ideo nullam esse ipsam reservandi necessitatem, ita illum Theophrasti locum est interpretatus: Publica vero omnium radicum differentia, quod aliæ plus, aliæ minus temporis durant, hellebori enim, vel annis 300 utilis durat; malum terræ aut quinque, aut sex; vernilago 40; fel terræ 12. Pinguis hæc, spissaque admodum est. Jam vero hic error Theodori manifestus apparet, quod scribente Theophrasto centaurii majoris radicem pinguem, ac spissam, cujusmodi eam Dioscorides & Plinius etiam scripserunt, sicuti minoris tenuem, ac nullius in medicimina usus, retulerunt, ipse tamen de minori ea scribi à Theophrasto putavit, quæ nullo pacto eidem conveniebant; atque idcirco centaurium fel terræ vocavit, quo sanè nomine centaurium minus ob eximiam amaritudinem convenientius insignitur, majus vero tantùm abest, ut fel terræ dici possit, ut multo rectius mel terræ vocaretur; nam ejus radix esse subdulcis à Dioscoride traditur, & qui eamdem norunt, ita esse experientiâ comprobarunt: ego sanè scio ipsam ab omnibus ferè Medicis ætate nostra ignorari.

Conciliator quoque (differentia centena), centaurium majus ævo ſuo incognitum fuiſſe teſtatur, licet millies ipſum (ut arbitror) viderit, atque ad opera medicinæ frequenter adhibuerit; quod etiam noſtri temporis Medicis frequentiſſime contigit. At quî fieri poteſt (aliquis inquiet) ut vel Conciliator, vel eo poſteriores Medici, id medicamentum ignoraverint, cujus uſum aliquando novere? nam procul dubio hæc invicem pugnantia videntur. At ſi mihi more Sophiſtarum loqui liceat, illud dicere auſim, centaurium quidem majus à Medicis noſci, non tamen ab eiſdem noſci centaurium majus, quemadmodum eupatorium agnoſcunt, non tamen agnoſcunt eupatorium, in quo ſanè minus, quam in centaurio majore ſunt excuſandi; nam licet hoc non ſolum peregrini, ſed etiam ſit ſoli Itali germen, non tamen in multis Italiæ provenit locis; at eupatorium in pratis, in viridariis, in vepribus, in planitie, in montibus paſſim naſcitur, & niſi conniveamus, ubique ferè noſtros incurſat oculos. A Dioſcoride vero ac Plinio ejus effigies ità deſcribitur, ut penè ante oculos poni videatur. Hæ quales ſint herbæ, quo nomine à noſtris vulgo vocitantur, conſultò celare conſtitui, ne, quod quidam mihi ſuis contra me ſcriptis (ut audio) objecerunt, quod ſcilicet inter te ac me diſcordiam quæſiverunt, tuum videar expectatiſſimum de hujuſmodi rebus præripere velle tractatum.

Redeo ad Theodorum qui & thriallidem bibinellam, & ſcolopendrium linguam cervinam convertit, eodem ſcilicet linguæ noſtræ amplificandæ ſtudio permotus, non ſanè improbando, modo rerum proprietas & natura ſervetur; nam ut de lingua cervina taceam, quæ non eſt Græcis ſcolopendrium, ſed altera potius ab eiſdem hæmionites nominata; illi quidem viribus proxima, figura autem plurimum diſtans, licet tu in tuis caſtigationibus tam ambas ſimiles ſcripſeris, ut difficile ſit internoſcere, ut, inquam, de iſta taceam, ob eam ſaltem, quam habet cum ſcolopendrio proprietatum ſimilitudinem thriallis, omnino differt ab ea quam vulgo bibinellam appellamus; eſt enim altera potius quam Græci tum phlomum, tum etiam thriallida vocant, hoc

eſt elychnium, quoniam pro elychnio in lucernis utuntur.

Latini verbaſcum nominant, quidam recentiores taxum barbatum, pari errore Theodorus milon arborem taxum Latinè dixit, cum tamen taxus arbor non milos, ſed ſmilax à Græcis vocetur, de qua quidem ſmilace Theophraſtus, tanquam arbore differente, ſeorſum à milo tractavit; quo etiam in loco Theodorus Græcam ſervavit appellationem, hoc eſt ſmilacem dixit, ubi taxum potuit interpretari; ubi autem milon ſcribere oportuit, quoniam huic forte arbori nomen lingua Latina non dedit, ipſe taxum nominavit. Quo tamen in errore magis eſt Theodoro ignoſcendum, quoniam & Plinius noſter, ſimili propinquitate deceptus, milon arborem inter meliæ, id eſt fraxini ſpecies, lib. 16, collocavit, quod facile eſt animadvertere, ſiquis quæ de milo arbore, lib. 3, Theophraſtus, quæ de variis fraxini ſpeciebus ſcripſerit Plinius, diligentius inſpiciat.

Vide quot nodi apud Theodorum (male aliquando Theophraſtum interpretantem) & Plinium etiam, implicantur; quod niſi tu eos doctorum doctiſſimus ſolveris, mihi ſanè videntur inexplicabiles. Idem Theodorus chamædaphnen vincam pervincam apud Theophraſtum interpretatur, cum tamen chamædaphne alia ſit planta, cujus deſcriptio apud Dioſcoridem plurimum à vinca pervinca eſt aliena. Cujus etiam vincæ pervincæ naturam, imaginemque accuratius contemplantibus, illa eſſe videbitur, quæ à Dioſcoride ac Plinio pariter clemaridis, atque daphneidos, & polygonoidis nominibus deſignatur : Theodorus inſuper aparinem lappam nominavit, cum tamen lappæ nomen communius appareat, ac ſicuti per excellentiam, perſonatiæ, potius grandes lappas ferenti conveniat. Hi tamen de vinca pervinca & lappa Theodori errores, ex Plinii auctoritate ita eaſdem herbas nuncupantis, habuere occaſionem, quemadmodum & ille haud parvi ſanè momenti, quo æque ac Plinius, Theodorus lib. 6, Theophraſti ciſthum hederam tranſtulit, atque eodem modo in marem diviſit & fœminam, & florem utrique roſaceum adſcripſit, in mare purpuram accedente. Idcirco autem ſuperiora illa in Theodori tranſ-

latione errata notavimus, ut hoc poſtremum quod plurimum meæ, opinioni adverſabatur, exemplo aliorum magis confirmaremus.

Jam enim quidam mihi Theophraſtum objicere moliti ſunt libro 6, interprete Theodoro Gaza, non aliter quam Plinium, lib. 16, hederam dividentem, eumdemque illi florem deputantem; quæ ſi pro veris, atque fideliter ab utroque Auctore ſcriptis recipiantur, nulla dubitatio relinquetur, ciſthum, id eſt ladam, poſſe etiam ciſſum, id eſt hederam, ut tibi video placere, vocitari; & quæ de ciſtho Theophraſtus cæterique Auctores Græci tradiderunt, eadem à Latinis de hedera abſque ullo errore referri. Quare cum in hoc totius controverſiæ noſtræ cardo vertatur, liceat mihi hunc locum, cum bona abs te venia impetrata, diligentius examinare, quando & tibi non fuit indecorum ad levia iſta noſtratia legenda, & judicio cognoſcenda deſcendere. Hactenus quidem de ſolo nomine diſputavimus, liceretne ciſthum utramque, tam eam ſcilicet quæ fert ladanum, quam alteram ſub quâ naſcitur hypociſthis, hederam Latinè appellare. Sed eſto hoc verbum *ciſſos* apud Græcos tam de ciſtho altera planta, quam de vera hedera proferatur, ſicuti vox iſta *canis*, tam de animali terreſtri, quam etiam de cœleſti ſidere dicitur. At quemadmodum neque canem cœleſtem rectè in marem ac fœminam diviſerimus, neque utrumque habere latrandi naturam conceſſerimus, eadem (ut puto) ratione, neque Plinius hederam per maris, ac fœminæ differentias jure partitur, neque utrique florem roſaceum convenienter aſſignat, quoniam hæc ciſtho, non autem ciſſo hederæ à Theophraſto, & Dioſcoride, & ab ipſo Plinio, lib. 24, tribuuntur. Ut enim omittam illam hederarum in marem, & fœminam lib. 16, ab eodem Plinio poſitam diſtinctionem, quam forte quiſpiam omnium plane herbarum fructicum, ſuffructicum, atque arborum communem eſſe contenderet, quis unquam vidit roſaceum in hederis florem? Tantine eſſe debet Plinii, aut Theodori Theophraſtum interpretantis auctoritas, ut illis potius, quam oculis noſtris credere debeamus? Magnus ſanè Philoſophus Ariſtoteles tanti judicium ſenſûs exiſtimavit, ut ubi iſte adſit vanum

putet quærere rationem. Galenus omnium Medicorum Princeps, illos pro insanis habendos putat, qui cum ex sensibus possint habere probationes, eas ex demonstrationibus petendas censent. Avicenna ejusdem Galeni, ut de seipso fatetur, interpres, eos qui sensibus credere nolint, igne exurendos, aut flagellandos judicavit, ut dolorem sentientes, sensuum judicia vera esse perciperent; & rectè quidem hi viri doctissimi sunt arbitrati. Cur enim nobis oculos, & reliquorum sensuum opificia natura concessit, nisi ut, ad prospiciendam, investigandamque veritatem, propriis possimus niti subsidiis? Non debemus profecto ita nosmetipsos destituere, ut aliorum semper vestigia sequentes nihil per nosmetipsos decernamus; hoc enim vere esset alienis oculis videre, alienis auribus audire, alienis naribus odorare, aliena sapere intelligentia, ac nihil nos aliud quam lapides esse, statueret, si omnia aliorum assertionibus committeremus, nihilque à nobis ipsis discutiendum putaremus. Quam tamen opinionem tum in omnibus aliis questionibus, tum in hac præsertim de cisso, & cistho debemus abjicere, ubi tanta inter hederæ florem ac rosam sylvestrem apparet differentia, ut ejusdem rosæ comparatione, hederæ flos aliud potius quam flos, id est lanugo quædam, videatur, qualis in vite, ac moro, ac populo, ac plerisque aliis plantis conspicitur, quæ ita ab aliis discrepant flore, ut ne flores quidem ullos unquam procreare existimentur.

Atque, ut jam ex iis quæ sensu percipi possunt, luce clarius ostendamus, noluisse Theophrastum cissum, id est hederam, sed cisthum potius dividere in marem ac fœminam, ac rosæ sylvestri similem florem utrique subscribere, quæ idem Auctor de hederæ flore scribat, lib. 1, differentiam plantarum per flores ostendens, in medium afferemus. Hæc sunt, ut tu optime nosti, Theophrasti, interprete Theodoro Gaza, libro quo diximus, verba: Nunc illud exploratum habemus per omnes partes, plures differentias vario modo exultare; nam flores alii lanuginei, ut vitis, mori, hederæ, alii foliati, ut amygdali mali, piri, pruni. Ut vero etiam evidentius quid sit apud Theophrastum flos lanugi-

neus, intelligatur, alia ipsius Theophrasti verba de eodem flore lanugineo subtexentur ex lib. 4, ubi ita scribit : Huic plantago similis constat, nisi quod flores non quemadmodum illa particulatim edit, sed per totam spicam tritici modo ; ambobus tamen flosculus lanugineus exit, sicuti frumento & reliquis. Item Theophrastus de re eadem ita 9 vol. edisserit : Quin & floribus differentia tum natura, tum positu data est, de quibus ferè in his quæ in universum digessimus, satis dictum existimamus; scilicet quod alii lanuginei ut omnium ferè germinantium spicam, alii foliis constant, ut leguminum. Quod siquis adhuc etiam qualis sit flos lanugineus, qualisve ei oppositus foliatus, ignorat, ipso Theophrasto exempla non pauca suggerente, primum quidem in vite, moro, plantagine, panico, milio; secundum vero in amygdalo, malo, pruno, & leguminibus contempletur, neque vel minimum dubitabit, quin rosa sylvestris in altero genere florum, quos Theophrastus foliatos appellat, comprehendatur, lanugineis ex adverso distinctos : quare hederæ flos non magis rosæ sylvestris, quam flori mori, vitis, plantaginis, milii, panici similationem continebit. Sed quoniam nonnulli sunt qui mentis aciem longe clariorem quam corporis judicant, atque hebetis, obtusique hominis putant omnia sensûs testimonio, nihil autem probare ratione ; age, & argumentis ex media sumptis philosophia aptissime demonstremus nusquam Theophrastum illam de qua supra diximus in cisso, id est hedera, sed cistho potius, lib. 2, fecisse differentiam, quam tamen ejus auctoritate adversarii contra nos adducentes non adverterunt, simili alterius Theodori scilicet male Theophrastum interpretantis errore, tueri.

Illud mihi tecum non minus Platonica, quam Aristotelica disciplina viro conspicuo primum conveniat, non parvum esse divisionis quâ Philosophi utuntur artificium, quod Plato Philosophus excellentissimus adeo extollit, atque admiratur, ut qui multa in unum rectè collegerit, atque unum in plura rectè dividere scierit, ejus vestigia tanquam Divi cujusdam sectari in dialogo qui Cratilus inscribitur, ex persona Socratis dixerit. Eam-

dem diligentissime divisionis scientiam Aristoteles adeo difficilem ; atque operosam putavit, ut in 2 de partibus animalium libro, animalium genera in proprias species dividere aggressus, quemadmodum ei Galenus noster objecit, titubanti potius ac dubitanti, quam aliquid affirmanti, aut afferenti similis videatur. De hac eadem dividendi facultate apud Latinos Boëtius, apud Græcos Andronicus, ac Theophrastus, libros accuratissime scriptos posteris reliquerunt. Quis vero sanæ mentis dubitaverit, quin ea, quæ in eisdem libris dividendi præcepta traduntur, ipsius artis præceptoribus notissima fuerint ? sunt autem hæc, ut Galenus non minor penè Philosophus quam Medicus in præfatione artis curativæ ad Glauconem exposuit, summa atque præcipua artificiosæ divisionis decreta, ex Platonicæ disciplinæ thesauris accepta, à primis, supremisque esse incipiendum, deinde hæc in alia genera, species, differentias resecandum, atque hæc ipsa rursus eodem modo partiendum, donec tandem ad eas pervenerimus species, quæ amplius divisionem non admittunt. Verum nunquid hanc dividendi normam, ac regulam observaverit ipse divisionum Magister Theophrastus, videamus. Si enim Plinio, & Theodoro, Theophrasti sententiam libro 6, interpretantibus, credimus, illa hederarum in duo prima discrimina marem scilicet fœminamque partitio, à Theophrasto, lib 3, est omnino prætermissa ; quo tamen in loco omnia hederarum genera, ac species usque ad ultimas, per proprias singula differentias, partiri statuerat. Deinde libro 6, ubi nulla erat de hederis narratio oportuna, si Theodorum interpretem sequamur, ponitur.

Quod cum Plinio visum esset absurdum, lib. 16, ubi de omnibus hederarum generibus agere proposuerat, ab illa ipsa divisione per marem, ac fœminam censuit inchoandum, cujus alibi meminisse, ac non ubi præcipua foret tractatio de hederis, magnam esse erroris partem existimavit.

Nemo vero illud objicere audeat has maris ac fœminæ differentias eo in libro, in quo de hederis scribere accuratius instituerat Theophrastus, ab ipso tanquam inutiles fuisse neglectas, cum easdem

easdem differentias, ubi haberi possint, vel solas, vel maximas, in sylvestrium plantarum genere qualem esse hederam constat, primas assumi oportere, primo sui de plantis libri volumine idem Auctor affirmet. Sicuti vero omnia hederarum genera, seu species, sub uno communi genere quod hedera appellatur, continentur; ita & hederæ genus ad aliud genus superius refertur, quod frutex nuncupatur, quodque ab ipso Theophrasto, qui omnes plantas quatuor distinguit generibus, arborum, fruticum, suffruticum, atque herbarum, ab aliis tribus ponitur naturâ distinctum. Liquet autem Theophrastum, libro 6, non de fruticibus, sed de suffruticibus potius herbisque tractare; hæc enim ab ipso in ejusdem libri exordio scribuntur: De arboribus dictum jam est, nunc de suffruticibus, & herbis doceamus. Consequitur: Et siqua in hisce alia genera comprehenduntur, illa quoque annotemus oportet ut fruges, nam hæ quoque inter herbas deputari desiderant, sed primum verba de suffruticibus faciamus. Demum Theophrastus, eo quo promiserat ordine prosequens, ita de suffruticibus loquitur: Sunt autem eorum genera quam plurima summis differentiis discreta; cisthos, vel ut Theodorus interpretatur, hedera, melotrum, rubea, cassia, origanum, satureia, lens, salvia, marrubium pollicarifolio apiastrum cæteraque hujusmodi, atque etiam quæ minus similia sunt, siquidem ferulacea & nervicaulia constant, fœnicleum æque, ferulago, ferulaque, herba muralis, sive muricidacea à quibusdam vocata, cæteraque similia. Hæc enim omnia (atque in torum ferulaceum) suffruticum naturæ addixeris: Genera vero, atque discrimina, singulis hisce indicamentis habentur aliis evidentiora, aliis occultiora; cisthi namque, vel secundum interpretem, hederæ duo genera, mas ac fœmina, quoniam altera majus, durius, pinguiusque folium habet, floremque ad purpuram inclinatum, ambabus tamen flores rosis sylvestribus proximi, verum minores, & sine odore.

Cum igitur Theophrastus & in ipso protinùs sexti libri principio dixerit antea se egisse de fruticibus, jam de suffruticibus atque herbis spondeat tractaturum, primoque in loco de suffruticibus in qua pri-

ma tractatione hederam (vel potius cisthum , ne errorem interpretis incurramus), melotrum, rubeam, ac cætera quæ sequuntur, naturæ suffruticum censeat adscribenda, quis dubitaverit, hoc ipso in loco libri 6, nullam de hedera facere voluisse mentionem, quam superioribus libris fruticum generi addixerat, de qua præterea libro 3, arborum ac fruticum tractatione abundè differuerat?

Neque vero quispiam ex eo decipiatur ut, quoniam hæc *frutex* atque *suffrutex* apud Latinos vocabula unâ syllabâ tantum differunt, minimam quoque existimet in rebus ipsis differentiam; nam eadem genera apud Græcos sunt tam vocabulo, quam etiam nomine diversa. Alterum enim θάμνον, alterum φρύγανον idem Græci vocant, quæ duo verba, cum non posset Theodorus commodiùs exprimere, fruticem atque suffruticem transtulit: quare nisi velimus Theophrastum, summum Philosophum, qui non modo de naturis rerum, sed de dialectica & dividendi ratione, atque doctrinâ libros ornatius ac copiosius, quam ejus præceptor Aristoteles, multorum judicio conscripsit, tam pueriliter aberrasse, ut hederam aliquando in fruticum, aliquando in suffruticum genere collocaret; ut in ea quam fecerat, libro 3, hederarum dictione, suæ doctrinæ præcepta negligeret, ac more quoque (ut Plato inquit) inepti, duo statim prima genera prætermittens, quodammodo membra disrumperet; ut hederam aliquando in suffruticum genere collocaret; ut sibi ipsi pugnantia scriberet atque contraria, hederæ florem nunc lanugineum, nunc foliatum asserendo; ut denique ea quæ omnino sensui adversantur in ea historia, in qua pleraque visu magis quam ratione dijudicari fatetur, affirmaret: illud potius existimare debemus Theodorum Gazam unà cum Plinio, quod in Theophrasti libro 6 fortè cissum pro cistho scriptum invenissent, unius litterulæ immutatione fuisse deceptos, ideoque illa hederæ tribuisse quæ Theophrastus de suffrutice, longe ab hedera differente, tradiderat: quo quidem errore, cum Plinium, libro 16, lapsum manifestissimè videamus, quid est quod dubitemus ipsum etiam libro 12, itidem fuisse (ut tuo

utar vocabulo sæpiùs de hoc Auctore prolato) hallucinatum, quandoquidem ex Græci codicis mendo, ità hîc sicuti in prasso & prasio, eadem errandi dabatur occasio. Equidem Theodoro Gazæ, in Theophrasti translatione non raro aberranti, veniam puto impartiendam; quoniam, ut in præfatione sui operis ipse conqueritur, unicum tantùm, eumdemque mendosum codicem habuit; nisi quod oportuit diligentem interpretem rerum naturam potius spectare, quam verba. Quâ diligentiâ si Plinius etiam usus fuisset, neque tibi tot in ejus libris proprias hallucinationes castigandi, neque mihi tam multos errores notandi, necessitas foret adjuncta.

Quoniam vero, in hoc de cisso & cistho errato, quod erat tam Theodoro Gazæ, quam etiam Plinio commune, longior fortasse fui, quàm cuique necessarium videretur, reliqua demum, quæ circa Plinium tantùm disputantur, atque adversus nos pro eodem Plinio, abs te fuêre defensa, pro nostrâ tuendâ sententiâ, quàm brevissimâ oratione poterimus, confutare tentabimus.

De chamædaphne.

In chamædaphne, lib. 15, veterem lectionem distinctiorem putas, si ita scribatur: Est & chamædaphne sylvestris frutex, & Alexandrina, ut duo genera intelligantur; alterum chamædaphne, quam Latini laureolam (ut tu inquis) appellant, cum tamen ea quæ hodie laureola Latine dicitur, non sit chamædaphne, sed daphnoides potius, statim postea à Plinio descripta; alterum laurus Alexandrina, ex Plinio, Galeno, Dioscoride. Tu quidem Plinium hoc pacto excusas, ne videatur chamædaphnem variis in locis varie designasse, cum hoc in loco, libro scilicet 15, laurum Alexandrinum tantummodo pinxerit, sicuti libro 24, chamædaphnem. Sed duo remanent in Plinio scrupuli haudquaquam dissimulandi: cur, cum Plinius cætera lauri genera eodem libri 15 loco descripserit, solam chamædaphnem indescriptam reliquerit? cur, cum alterum genus non Alexandrina simpliciter, sed laurus Alexandrina à Theophrasto, Dioscoride, atque Galeno, ab om-

nibus denique Græcis Auctoribus vocitetur, Plinius propriâ appellatione prætermifsâ, fumptum à loco vel perfonâ, cognomen tantummodo pofuerit; vel cum poftea fubjunxit, alii daphnem vocant, proprium nomen contra naturam poftpofuerit, cum tamen vera hujus fruticis appellatio non fit, neque Daphne feorfum, neque Alexandrina, fed hoc totum, ut diximus, Daphne Alexandrina?

De adarce.

In adarce falli eos putas qui verbum *paluftris* recto cafu, non autem paterno capiendum putant, atque ideo credidere non de falfilagine calamis adhærente, fub adarces vocabulo, à Plinio agi, fed potius de paluftri calamo adarce nominato; unde temerè factum putas Plinio negotium. At cum index capitis 32, libri 16, agi de calamis, atque fruticibus non medicinis, ea parte demonftraret; cum ipfe præterea continuus fermo tractans de diverfis arundinum fpeciebus quibus adarce adnumeratur, cuivis facilè perfuadeat Plinium eo in loco putaffe adarcen non effe falfilaginem, fed paluftrem calamum in Italia nafcentem, nemo negotium Plinio nifi ipfemetipfi faceffit. Quid enim fibi vult illa repetitio: Eft enim obliqua arundo non in excelfitatem nafcens, fed juxta terram fruticis modo fe fpargens, fuaviffima in teneritate animalibus eft, & in Italia nafcens; adarce paluftris fub ipfa coma utilis dentibus, quoniam vis eadem eft quàm finapi: quid, inquam verbum *eft* bis pofitum à Plinio infinuat, nifi ita effe adarcen ex arundinum genere, ficuti obliquam arundinem à quibufdam vocatum elegiam? Si etiam verbum *paluftris* paterno cafu capiatur, afpera nimis atque auribus abfona fiet Pliniana elocutio: quod fi præterea verbum *arundinis*, ut neceffarium fore videtur, fupplendum fit, præciffa quodammodo atque defecta oratio videbitur. Cur vero ea falfilago nafci in Italia à Plinio dicatur, cum in Galatia non autem in Italia gigni illam Diofcorides fcribat, ut mirum videri poffit te qui velis Plinium de eadem loqui falfilagine, de qua Diofcorides, verbum illud *Italia* non cafti-

gaſſe, ac loco ejus Galatia non poſuiſſe? cur etiam hæc medicina ſub ipſa coma tantùm utilis dentibus à Plinio judicetur, quam Dioſcorides, Galenus, ac Paulus, in omni parte calamorum quibus hæret, quamvis ad alios uſus quam dentium, probaverunt? nam & Plinius ipſe libro 32, ubi adarcen quid ſit, non aliter quam prædicti Auctores exponit, naſci illam circa arundines tenues, nulla facta de loco ſub coma mentione, ſimpliciter protulit; neque in paludibus, ſed ubi ſpuma aquæ dulcis ac marinæ ſe miſcent, quod maximum eſt argumentum hîc quidem libro ſcilicet 32, de adarce ſalſilagine fuiſſe locutum; libro vero 16, de altera quam eſſe arundinis ſpeciem falſa ſibi opinio perſuaſerit, de qua etiam intellexit, lib. 2, ubi ita ſcripſit: Sinapis naturam habere traditur adarca inter ſylvas tacta cortice pleniore, ſub ipſa coma naſcens; ita enim ego hunc locum puto legendum, paucioribus ſyllabis quam in tua caſtigatione mutatis; nam & id verbum *pleniore* ſi ita jaceat, eamdem ſententiam exprimit, quam ſupra, libro 16, poſuerat, efficaciorem ſcilicet eſſe dentibus adarcen, ſub ipſa coma. Vel poſſumus ex uno verbo duo facere, atque ita legere: Cortice plane ori ſub ipſa coma naſcens: quaſi eam naſci ad utilitatem oris, cujus dentes ſunt non minima pars, velit inſinuare; quod pariter his quæ lib. 16 de ejuſdem medicinæ ad dentes uſu teſtatus fuerat, mire conveniet. Illud quoque pro noſtra facit ſententia, quod Plinius nuſquam adarcen eſſe ſalſilaginem, niſi libro 32, monſtravit, ubi eam calamachnen nominavit, quamvis vitio codicis id verbum corruptum ſit in calamochnum, quo etiam in loco eoſdem illi ſubſcribit effectus, quos Medici veteres ſalſilagini tribuunt, alios ab illis quos lib. 16 in adarce retulerat. Neque vero hoc poſtremo libro, quicquam meminit ſe in præcedentibus de eadem adarce ſcripſiſſe, ſicuti libro 20, cum de ipsâ verba faceret, eamdem ſe inter ſylvas tetigiſſe, teſtandum exiſtimavit. Hæc enim omnia manifeſtiſſimè probant Plinium variis in locis, varia de adarce ſenſiſſe, quam aliquando calami ſpeciem, aliquando ſalſiginem calamis inhærentem ſignificat.

De æra & ægilope.

In æra ac ægilope nescio an magis accusandus sit Plinius, qui in rebus adeo vulgatis, quibus nomina Latina non deerant, Græcis utendum censuerit; an potius, quoniam de eisdem herbis Græca appellatione monstratis illa affirmaverit, quæ sensus falsa esse deprehendit. Tu vero de æra hoc pacto pro Plinio respondes, quod cum Græci traderent lolium strangulare circumligando se triticum, neque id in Italia magnopere foret compertum, tutius esse cogitavit Græca uti voce, quam Latina, æram id dicendo, non lolium. Laudarem Plinii consilium qui Græcorum mendacia siqui forte fuissent) qui tam insigniter mentiri voluissent, ut scriberent lolium circumligando se, triticum enecare, rem neque in Græcia, neque in Italia compertam), sub Græcæ vocis obscuritate, occultare studuisset; nisi *æra* vocabulum adeo esset in eorumdem Græcorum lingua usitatum, ut ejus significatus neminem lateat, qui vel parum Græcas litteras degustavit. Ut tamen Græcos Auctores, viros sanè doctissimos qui de plantis scripserunt, atque inter cæteros Theophrastum, quem præcipue de agricultura scribens Plinius imitatur, tanti erroris suspicione liberemus; hic nusquam de æra, seu lolio scripsit, quod triticum circumligando se enecet, sed solum auferendo alimentum, quoniam tritico adnascitur. Hæc enim sunt ejusdem Theophrasti verba libro scilicet de causis plantarum: Quippe orobanche vocata, ervum enecat amplexu, compressuque suo, & linodorum fœnum-græcum interimit protinus radici adnascens, & alia cladem aliis inferunt, ut quæ cum singulis frugibus simul proveniunt, ceu lolium, atque avena tritico, atque hordeo, & lappa lenti, & alia aliis: omnia tamen idcirco interimunt, quia pabulum tollunt.

Ex his Theophrasti verbis quorum magna ex parte sententiam Plinius, libro 18, ubi agit de vitiis frugum, studuit exprimere, facile ostenditur Pliniani erroris in æra & ægilope origo. Quia scilicet paulo supra Theophrastus fecerat de orobanche mentionem,

quæ amplexu suo ervum strangulat (inde enim illi apud Græcos nomen) existimavit eamdem esse æræ & ægilopi, quorum alterum lolium, alterum avenam Theodorus convertit, interimendi rationem; atque immo, post factam de orobanche mentionem quæ circumligando se ervum enecat, postea Plinius subjunxit; Triticum simili modo æra enecat, hordeum, festuca quæ nominatur ægilops: cum tamen Theophrastus, quem, ut videre est, de eisdem rebus Plinius scribens, quantum potuit, studuit imitari, cum Theophrastus, inquam, omnia quidem de quibus eo disserit loco, vicinas herbas scribat interimere causa illa generali quod pabulum tollunt, variis tamen hoc illa modis facere doceat; nam orobanchen quidem quia ervum amplexatur, & comprimit, linodorum vero quia fœnu-græci radici adnascitur, lolium autem atque avenam quia cum tritico atque hordeo proveniunt, ceu aparinen (quam nescio an rectè Theodorus lappam interpretatur) cum lente; nullam vero ex illis tribus habere se vinciendi, ac circumligandi naturam, quicumque eas noverit, minime dubitaverit, nisi quod de aparine forte possit concedi, quam Galenus, libro 1 de alimentis, ita se lentibus circumplicantem, neque aliter angentem, ac strangulantem quam orobanche ervum, describit.

De ægilope.

Cur ægilopen potius, quam avenam eodem in loco dixerit Plinius, eam rationem affers, quod cum Græci duo avenæ genera facerent, bromum scilicet & ægilopen, hoc vero discrimen nemo reddidisset in Italia; ob id Plinius libro 18, cum avenam inter vitii frumenta collocasset, paulo post de festuca quæ vocatur ægilops, edisserit; non quod nesciret avenæ id esse quoddam genus, ut nonnullos cavillari inquis, me scilicet, innuens, quem licet aperte non nomines, his tamen qui meum libellum legerint facile das agnoscendum, sed quod alterum quoque fastigium celebrari novisset bromos nomine. Hæc tu pro Plinio. Ego vero, ut cavilli crimen cujus me notasti deprecer apud te, cui magis ve-

lim meos mores probari quam doctrinam, nusquam Plinium per calumniam reprehendi, quod nescierit ægilopen esse quoddam avenæ genus, sed ob id tantum incessi, quod eodem capite modo Græca, modo Latina voce in eodem avenæ genere uti voluerit; nam quod scribit Plinius, lib. 18, avenam esse frumenti vitium, & hordeum in eam degenerare: hoc idem Theophrastus, libro 6 de plantis, & Galenus, libro 11 de alimentis, de ægilope etiam testantur. Quod vero etiam paulo post Plinius ait, ab ægilope hordeum necari, idipsum Theophrastus, libro 5 de causis plantarum, licet alio modo quam Plinius, ægilopi tribuit.

Alterum quoque fastigium Plinius, si non eodem capite, saltem libro, aliquando bromum, aliquando avenam nominavit, ut inexplicabilis ratio videatur, cur Plinius in eisdem generibus nunc Græcam, nunc Latinam proferat vocem. Bromum ex Oriente advectam libri 18 capite 10, Plinius refert; sed eamdem bromum ejusdem libri capite 12, antea avenam fuerat interpretatus, ubi ea scribit: Tunicæ frumento plures, hordeum maximè nudum, & silica, sed præcipue avena, calamus altior frumento, quam hordeo, arista mordacior hordeo. Hæc ferè omnia sunt ex Theophrasti, lib. 8, quamvis corruptè pleraque translata; nam Theophrasti de eisdem rebus scribentis verba sunt ista: *Ἅμα δὲ ὁμὲν ἐν χιτῶσιν πολλοῖς ἡ δὲ, γυμνὸν μάλιςα γὰρ δὴ γυμνο σπέρματον ἡ κριθὴ, πολύλοβον δὲ ἡ τίφη, καὶ ἡ ὀλύρα, καὶ πάντα τοιαῦτα, καὶ μάλιςα πάντων ὡς εἰπεῖν ὁ βρόμος, ἐςι δὲ καὶ ὑψηλότερον ὁ κάλαμος τοῦ πυροῦ καὶ τῆς κριθῆς, καὶ τὸν ςάχυν ἀπηρτημένον ἔχει τοῦ φύλλυ ὁ πυρὸς, ἥδιον δὲ τὸ ἄχυρον τοῦ κριθίνυ τὸ πύρινον*, hoc est, ut Theodorus interpretatur, ad hæc triticum tunicis integitur multis, hordeum nudum consistit, id enim omnium maximè caret tegmento. Tipha quoque & siligo, & omnia hujusmodi multiplici folio includuntur. Ast omnium maximè (ut ita loquar) avenam natura operuit, quin etiam culmus altior tritico quam hordeo est, spica plus discreta à foliis emicat, palea quoque suavior ex tritico quam hordeo. Siquis conferat Plinii verba supra posita his quæ de

de lib. 8, Theophrasti subjunximus, non puto dubitabit quin Plinius, sicuti tunicas frumento plures, contra hordeum maximè nudum ad Theophrasti, scripsit imitationem, ita etiam in cæteris sequendo Theophrastum, βρόμον πολύλοβον, id est avenam maximè opertam (veluti interpretatur Theodorus) dicere voluerit. Cur verò sensu contrario maximè nudam scripserit, non magis scirem reddere rationem, quam cur idem Plinius ægilopen circumligando se, hordeum dixerit interimere, cum nulla avenæ species quæ id faciat agnoscatur, sicuti neque lolii, quod tuam alteram in æra destruit defensionem, ideò scilicet Plinium æram dixisse non lolium, quare ipsi plus lolii speciem, quam lolium significare videatur; nam æque ignoratur ubi terrarum talis lolii species oriatur quæ circumligando se triticum enecet.

Sed cur Plinius in his adeo apertis erroribus tam operose defenderetur, abs te præsertim qui scias hoc ipso in loco, ubi Plinius æræ, atque ægilopis naturam pervertit, in tantum fuisse hallucinatum, ut teramnum, & ateramnum, quæ duo vocabula, *coctile*, atque *incoctile*, leguminum affectus, plerisque in locis apud Theophrastum significant, ipse pro herbis noxiis acceperit, quarum altera, ateramnos scilicet, circa Philippos in pingui solo interimat fabam, teramnos vero in macro, cum quidam ventus afflaverit. Quem quidem adeo crassum Plinii errorem nesciens aliter excusare, locum esse vitio codicis decurtatum suspicaris, quin etiam, lib. 9, capite 16, mirari te dicis Plinium eosdem pisces modo Græcè, modo Latinè nuncupare, quod & in rebus aliis veluti in herbis Plinium plerumque facere non diffiteris, nihil testantem eædemne sint an diversæ. At si hoc idem in aliis genus erroris Plinius admisit, cur non etiam in æra, ac lolio, ægilope, & avena potuit admittere? vel si in hoc Plinius non erravit, cur tibi dedit in aliis similibus de se admirandi occasionem?



De glasto, isatide.

Si ubi de isatide inter lactucas sponte nascentes, libro 20, scribitur, pro sylvatico glastum, ut tu id verbum castigandum opinaris, legatur, non adeo nos elidemur qui Plinium hoc in loco indiligentiæ accusavimus, quantum Plinii lectio quodammodo violabitur, quoniam à sylvatico ad glastum longinquus est transitus. Quare vel nihil immutandum esse, sicuti videri in manuscriptis codicibus asseris, aut si *glastum* loco verbi *sylvaticum,* quamvis violenter, intrudatur, jure Plinium à nobis fuisse reprehensum, nisi hæc castigatio adhiberetur, judicasti. Quantum vero rectiùs totus iste locus in Plinio emendabitur, si ita legatur : *Alterum est genus quod Græci isatidem vocant*: ubi pro *isatim* seu *isatidem*, verbum *Esopus*, quod neque Græcum est, neque Latinum, si pro aliquo lactucæ genere accipiatur, tuam subterfugisse censuram, non parum sumus admirati. Tertium est genus *in sylvis nascens, sylvestrem isatim vocant*, hîc enim diligenter advertisti ex manuscriptis codicibus, nisi ita legatur, locum fore defectum : Erit igitur secundum lactucæ sponte in arvis nascentis genus, non Esopus, sed isatis simpliciter appellata; tertium, quod in sylvis gignitur sylvestris isatis; quartum vero genus, quo infectores lanarum utuntur, non sylvatica isatis, hæc enim est secundo generi adjuncta differentia, sed potius sativa dici debet, differt autem hoc quartum genus à secundo, quoniam istud seritur, illud in arvis sponte nascitur. Si itaque glastum, ut rationabilius apparet, nullo modo interponatur, jam nulla dubitatio relinquetur; ità in hac herba sicuti in plerisque aliis familiarem sibi errorem Plinium incurrisse, quando eam sub variis nominibus quasi essent duæ, non una, in locis adeo distantibus designavit.

Pari idem incuria atriplicem holus sativum, atque etiam sponte nascens, modo Latina, modo Græca appellatione, tanquam herbas differentes enarravit; unde etiam illud est consecutum, ut effectus aliquando contrarios utrique subscripserit. De atriplice siquidem, atque ejus proprietatibus, cum libro vigesimo secundo

differuisset, eamque ex auctoritate Pithagoræ ad morbos regios, & pallorem facere tradidisset; mox, de eadem sub chrysolachani vocabulo, libro 27, scripsit fuisse aliquos qui traderent, illam alligatam regium morbum habentibus, ita ut spectari posset, sanare id malum; quem etiam effectum de semine si bibatur cum melicrato, auctor gravissimus Dioscorides, & plerique alii Medici testificantur. Esse vero eamdem herbam à Romanis atriplicem, à Græcis autem chrysolachanum nominatam, tibi probare supersedemus, ne id agentes Græcorum proverbio subjiciamus, *sus Minervam*. Aliter enim aliis qui ausi sunt supra calceum ascendere, aliter tibi, Hermolae eruditissime, non solum magnarum, sed etiam minutissimarum rerum scientia prædito, scribendum judicavimus: tibi, inquam, qui Plinium in verbi *prasion* ambiguitate sæpè hallucinantem notavisti, quæ forte hallucinatio causa fuit ut de ballote, lib. 27, scriberet, quam idem Plinius, lib. 20, sub marrubii nigri nomine notificaverat. Taceo mille alios hujus generis apud Plinium errores, ne multa quæ tu in tuis castigationibus lectores commonuisti, nunc te velle docere videamur.

De personatia ac persolata.

Ego Plinium in meo libello notandum putavi quod libro 25, eodem capite, bis personatiam descripsit, quam sicuti Græci utroque in loco arctium nominavit, altero tamen personatiam, altero persolatam, ut tibi video placere, dici Latine insinuavit. Quam distinctionem nominum à Plinio cognitam ais à quibusdam non fuisse perspectam ob eam, ut puto, rationem, quod ego, lib. 25, altero in loco, ubi de arctio fit mentio, pro persolata, personatiam scribendum putavi. Sed cum tu quoque fatearis persolatæ vocabulum à *persola* esse deductum (quod nomen apud Latinos, teste Placidio Grammatico, qui de Plautinis nominibus scripsit, personam significat), sive personariam, sive persolatam altero in loco legeris, nihilo magis ab errore Plinius eximitur, qui bis eamdem herbam modo sub personatiæ, modo sub persolatæ vo-

cabulo , eodem etiam capite pinxit. Sed tu forte non adeo Plinium defendere, quantum me accusare, voluisti, qui Placidium Grammaticum non viderim ; ego vero id crimen in homine nulli rei minus, quam verborum studio incumbente, non multum puto inexpiabile, sed unâ aquæ guttulâ ablui expurgarique posse. Illud aliquanto difficilius in Plinio excusari queat, quod ex tantilla nominum varietate rem diversificari, hoc est aliam esse herbam persolatam, aliam personatiam, judicaverit.

De echio, atque alcibio.

Non reprehenderemus Plinium scribentem, lib. 27, se, qualis esset, alcibios apud Auctores scriptum non reperisse, nisi ipse Plinius, lib. 25, eamdem alcibium sub echios nomine, eodem quo Dioscorides modo, pinxisset ; adeo ut Plinius putasse videatur aliam esse echin ab alcibio, quam tamen non differre in nostro libello probavi, quoniam eosdem effectus, tam de echi quam de alcibio, & Plinius ipse, & cæteri Auctores prodiderunt ; qui etiam Auctores, non seorsum de echi, seorsum vero de alcibio, quemadmodum Plinius, sed de echio tantùm quam alio nomine vocari alcibiadium testantur, tractavere.

Cum vero tibi videatur ea quæ dicatur echios atque alcibiadium, diversam esse ab altera quam Nicander echin atque alcibium appellat, ego me fateor hanc apud Nicandrum distinctionem non agnoscere : illud satis habeo exploratum in libro Dioscoridis, vel Pauli, nullam hujusmodi nominum, ac multo minus rerum differentiam deprehendi, quandoquidem de echio, atque alcibiadio agentes, non alias illi vires adscribunt, quam echi atque alcibio Nicander ; ut vero proximius sit non differre, sive echis, sive echios, sive alcibium, sive alcibiadium, eadem herba à diversis Auxctoribus nominetur, quemadmodum qui eam alcubiacum, non autem alcibiadium vocant, rem planè eamdem, non diversam, intelligunt.

De heliotropio.

Ubi de heliotropio ſcribit Plinius, ais quibuſdam videri eumdem auctorem heliotropium cum cichorio confundere, quoniam & heliotropium cæruleo flore deſcribat, & cibo gratam eſſe dicat, quæ duo cichorio conveniant: ego vero & alia adjunxi quæ de heliotropio ſcribit Plinius, cichorio pariter congruentia, ut quod ſemipedalem altitudinem non excedat, & non niſi pingui, cultoque ſolo naſcatur; quæ omnes notæ aggregatæ cichorium manifeſtè deſignant. Tu vero priores duas ita refutas, quod nihil impedit gratum veſcendo eſſe tam heliotropium quam cichorium, nec conſtat in Dioſcoride λευκὸν ἄνθος, id eſt candidum, an γλαυκὸν, id eſt cæruleum, ſcribere oportuerit. At ut ad utrumque reſpondeam, & de cichorii radice quod eſui ſit, & de flore quod cæruleus ſit, ſenſu atque experientiâ probatur; quæ de heliotropio non audes affirmare, quando etiam in dubium revocas, qualis heliotropii flos à Dioſcoride deſcribatur, cæruleus an candidus. Ego autem illud certè ſcio multos quos vidi, & quidem antiquos Dioſcoridis codices, λευκὸν, non autem γλαυκὸν ſcriptum habere, & niſi mea me fallit opinio, puto te eamdem ſcripturam in tua tranſlatione ſecuturum.

De laſine.

Quoſdam ais verbum *laſinem* corruptum eſſe neſcientes, Plinium culpare, quaſi hanc herbam, lib. 24, inutiliter repetierit, laginem vocando, non laſinem. Tu verò pro laſine jaſionem cenſes legendum ex Theophraſto, tam libro Plinii 21, quam etiam 22; atque ideo aliam ſtatuis à lagine, de quâ idem Plinius agit, libro 24. Demum ut meæ modeſtiæ conſulam, mihi putas recantandum, quoniam non ſit tanta inter laginem, atque jaſionem affinitas, quantam tibi viſus ſum exiſtimare, quaſi vero ego in noſtro libro tenuem tantum vocis ſonum ſecutus, ac non multo magis naturæ proprietates, eamdem eſſe cum laſine laginem apud Plinium judicaverim; quoniam quæ de laſine, lib. 22, ſcripſerat

Plinius, eadem ferè in lagine lib. 24, repetiit, ut quod phthisicos juvet, quod lactis ubertatem faciat, quod infantibus illita capillum alat, quod in cibis placeat, quod ventrem stimulet. Sed vide quantum mihi contulerit, cum te homine doctissimo, de hujusmodi rebus disputatio : ea enim quam tu adduxisti, auctoritas Theophrasti, longe me fecit ad ea, quæ pridem scripseram confirmanda audentiorem, nedum moverit ad recantandum; nisi recantate pro eamdem repetere cantilenam, accipiatur.

Suspicari me in meo libro scripsi, quod utrobique & libro scilicet 22, & lib. 24, pro lasine, vel lagine, & elxine, & cusine legi deberet. Adeo non nescivi, quod tu mihi objicis, verbum *lasinem* esse corruptum, ut etiam quo pacto castigandum esset, admonuerim; cujus castigationis illa ratio fuit, quoniam Plinius, eodem libro scilicet 24, non modo laginem, sed etiam echitem, & tenue scamonium eamdem herbam à quibusdam vocari testaretur : ego vero non agnoscerem plantam quæ proprie tenue scamonium dici posset, præter illam quam Dioscorides sub elxines, euxines, & cissampeli quoque nominibus pinxit, foliis hederæ similibus seque omnibus invenerit circumvolventem, ob quam eriam naturam sicuti Dioscorides cissampelum, ita Plinius convolvolum alibi nominat. Sed de quo antea tantum suspicabar, nunc certam ex Theophrasto habeo noritiam, in cujus codice, quem scis etiam Plinianis esse corruptiorem, sic pro jasione elxinem, vel eusinem, veluti apud Plinium pro lagine, vel lasine, puto scribendum. Nam de lasine Plinius lib. 21, ita scribit : Lasine unum folium habet, sed ita implicatum, ut, unum cum sit, plura esse videantur. Theophrastus autem à quo, ut par est, Plinius accepit, de flore jasionis, lib 1, de Historiâ plantarum, eadem quæ Plinius de flore lasines tradit, in hæc verba : Nonnulli folio uno emergunt, descriptionem tamen plurium ostendentes, ut flos in jasione. Nonne hæc flori ejus herbæ, quam Græci elxinen atque cissampelum, Plinius, ut dixi, convolvolum alibi vocat, mire conveniunt? est enim hic flos, ut Plinius inquit, rudimentum naturæ lilia facere condiscentis, & cum unum folium tantum habeat, quibusdam tamen quasi incisu-

ris ita distinguitur, ut videatur in quinque divisum. Eadem autem herba dicta Latine convolvolum, sicuti hoc in loco, libro scilicet primo de Historia Plantarum, apud Theophrastum, pro elxine, vel eusine vitio codicis jasione nominatur, ita lib. 2, de causis asine æque corruptè vocatur, quod tamen verbum Theodorus volucrum vertit. Quare, cum Dioscorides, atque Galenus multo sunt, ut te non latet, tam accuratæ doctrinæ viri in lingua Græca emendatiores quam Theophrastus in eadem, vel Plinius in nostra, quid est quod dubitemus laginem & lasinem apud Plinium, jasionem autem & asinem apud Theophrastum nomina itidem depravata ex verioribus codicibus castigare; cum præsertim quid sit Græcis elxine, vel eusine, quidve Latinis convolvolum, vel sensu ipso monstrante noscatur; quid autem sit eisdem Græcis jasione aut asine, seu Plinio lasine, vel lagine, ab illis etiam qui se omnia in Plinio scire profitentur, ignoretur?

De sio & silao.

Male me Plinium accusantem quasi duas herbas fecerit quæ sit una, in tuis primis defensionibus notavisti, quoniam tibi non videatur sium esse *crisiones*, sed tantùm similis herba. In secundis contra me latam sententiam penè revocasti, nam *silaum* verbum esse corruptum in Pliniano codice, & laver potius esse legendum judicasti, cujus descriptionem tu quoque fateris ad ejus oleris naturam proximè accedere quod Græci sion vocant, & quoniam Dioscorides ait sium à Romanis laver appellari, quam tu etiam concedis esse illam herbam, quam vulgo *crisiones* appellant; ita tandem mecum & cum Dioscoride sentis, quod sium quidem sit laver, sed laver odoratum, quandoquidem sium herba est odorata, teste Dioscoride, laver, sive crisiones minimæ. Sed cum idem Dioscorides duo sii genera faciat, alterum odoratum, ob quam naturam juncus aromaticus alio nomine dicitur, alteram inodorum, quod quia nasturtii refert saporem, ideo etiam cardamine à Græcis vocatur; cur, sicuti duplex est sium, atque,

ut tu quoque insinuâsti, laver odoratum scilicet & carens odore, non etiam crisiones quidam esse inodori, quidam odorati dicantur? Quo quidem admisso, mea stabit sententia, sium esse eam herbam, quam crisiones nominamus, quam cum bis descripserit Plinius, & sub sii, & sub silai, sive, ut tu legendum putas, laveris nomine, jure est à me incuriæ, ne dicam inscitiæ accusatus, qui, quæ una herba erat, duas fecerit; sicuti, ob id etiam merito possit reprehendi, quod duo sii genera in unam naturam confuderit; nam quæ de sio scribit Plinius, quod latius sit apio, atque in aquis nascatur pinguius nigriusque, quod calculos frangat, quod dysentericis, & mulierum mensibus prosit, hæ omnes sunt sii odorati apud Dioscoridem proprietates. Quod autem nasturtii saporem reddat; quod lentigini, & mulierum vitiis, in facie illitum, nocte momento cutem emendet, ut de sio pariter scribit Plinius; hoc non de eodem genere, sed altero potius inodoro, quod, ut diximus, à sapore quem reddit, cardamine à Græcis nuncupatur, Dioscorides retulit.

De sigillo Lemnio.

Venio ad sigillum Lemnium, quod ego, Auctore Galeno, Medicorum omnium longe doctissimo, rectius terram milton, id est rubricam nominari monstravi: tu contrà Nicandrum affers, ac Celsum, quorum alter id terræ genus miltum, alter minium vocat. Sed cur non etiam Andromachum Medicum antiquissimum allegasti, qui in suæ theriaces compositione terram Lemniam, milton appellavit? Præstat autem, inquit Galenus in ejusdem compositionis expositione, non milton, sed terram potius dicere eam (ut puto) cavens confusionem quam visus est fecisse Plinius, terram Lemniam inter rubricas, & colorum genera, lib. 5, & 3, numerans, cum tamen, ut idem Galenus inquit, aliud sit Lemniæ terræ genus quo fabri lignarii pro rubricâ utuntur, quod verius miltos nominatur, picturæ potius, quam medicinæ accommodatum. Ego igitur non adeo de nomine, quam de re ipsa à Plinio

Plinio diſſenſi ; nam etſi, & cinnabaris, & minium, & pleraque forte alia æque Medicis ac Pictoribus ſerviant, utrumque tamen uſum Lemnio ſigillo contingere, neque traditur à Dioſcoride diligentiſſimo alioquin in hujuſmodi rebus explorandis auctore ; à Galeno autem rubricam à terrâ Lemnia planè diſtinguente negatur.

De cinnabari.

De cinnabari non putas eam opinionem quam ſecutus eſt Plinius, à Dioſcoride improbari, quoniam idem Dioſcorides ſimpliciter ſcripſerit : *Putaverunt quidam ſanguinem draconis eſſe cinnabarim*, non damnans, ſed referens aliorum de cinnabari exiſtimationem. Sed quî defendi poſſit hujuſmodi de ſanguine draconis opinionem non judicari à Dioſcoride falſam, qui de cinnabari, non lib. 2, inter medicinas ex animalium ſanguine ſumptas, ſed potius libros, inter metalla tractavit ? De cinnabari quoque metallo in Hiberia & Colchis naſcente, ut te non latet, agit Theophraſtus ; & ſi contra te*, cognomine tantùm barbarum, Auctorem lingua, & natione barbarum licet allegare, Averois pariter, in ſuo *colliget*, non aliter de cinnabari quam de metallo ſcripſit. Galenus etiam Medicus nobiliſſimus, ſui de ſimplicibus medicaminibus libri volumine 11, cinnabarim metallis annumeravit. In altero autem de eiſdem medicaminibus ad Paternianum tractatu, eorum apertè ſententiam improbat, quam Plinius comprobavit, ita ſcribens : Cinnabaris non eſt ſanguis draconis, ut quidam putant. Sive autem hæc ſint verba Galeni Pergamo Aſiæ civitate oriundi, ſive alterius eodem nomine inſignis Medici, ſatis conſtat tantorum virorum judicio, ea quæ de cinnabari prodidit Plinius, eſſe fabulóſa. Non tamen ob id, ut nobis objeciſti, Plinium irriſimus ; abſit enim à nobis tanta temeritas, ut hunc celebris nominis Auctorem tam de humano genere bene meritum, ludibrio habeamus : ſed nequaquam tanti fecimus, ut nefas putaverimus ipſi aliquando non credere, ut quod quidam

legulei, qui folis nituntur Auctoribus, à nobis exegerunt, Plinii auctoritatem fine ratione, rationem effe cenfuerimus.

Lamentatio de morte Hermolai.

Vix hæc in mei defenfionem refponderam, cum luctuofus fanè nuncius hominum perculit aures, infignem illam ac fingularem doctrinam, illud immortalitate dignum ingenium, illam divinam potius, quam humanam Hermolai virtutem nobis immaturâ morte præreptam. O vana hominum ftudia! ô labores irritos! ô inanes lucubrationes, quæ fæpè in medio curfu interrumpuntur! multa ille, dum vixit, omnimodæ doctrinæ opera, dum nihil aliud diebus ac noctibus meditaretur, nifi quod rem Latinam amplificaret, in lucem ediderat: fed multo plura inchoata, atque imperfecta reliquit, quæ nifi mors occupaffet, propediem erat abfoluturus. Quis non de crudeli fato, atque impio conqueratur, quod nobis tot, quos prior Hermolai vita germinaverat, fructus antequam maturefcerent, intercepit. Vix ille Plinianas caftigationes emiferat, opus non minori ingenio, quam ftudio compofitum, cum heu! tantis invida cœptis, ne quotidie majora pullularent, fors illum ftudiofis inimica damnavit. Plinium fanè Hermolai curâ, ac diligentiâ renatum, omnes Litterati confitentur. Expectabant proximâ geniturâ Ariftotelem ejufdem luculentâ interpretatione revicturum, fed omnium bonorum auctore atque parente amiffo, clarus fua lingua Philofophus in priftinis tenebris demergetur. Quis enim Barbaro adempto (qui inde nomen videbatur adeptus, quod tetram illam barbariem quæ jam omnes bonas artes obfcuravit, folus poffet abolere) Philofophiam in lucem antiquam revocabit? quis noftræ ætatis juvenibus, quos recta ftudia delectant, inftrumenta fuggeret opportuna? quis, ut ad ea veniam quæ inter nos inciderant, ftudiofæ potius difputationis, quam æmulæ contentionis certamina, tantas in Plinio lites, quas videor penè quodam mentis furore fufcitaffe, eâ quâ Hermolaus eloquen-

tiâ ac gravitate, componet? an tabulæ quidam, qui doctissimorum virorum causam aliter defendere nescientes, cœlum, ac terras vociferando concutiunt? Clament isti licet, & tumultibus omnia compleant, his tamen semper nostræ aures obstruentur, quoniam talium virorum furiosam maledicentiam, neque imitari, si velim, possim, neque si possim, velim. Siquis forte Hermolai doctrinâ ac moribus similis, harum quæ mihi cum illo erant dissensionum se judicem fecerit, vel si adversus me pro Plinio, atque Hermolao Plinii defensore, pronunciet; ille (ut Plato dicere solet) omnia non inimicus obtineat.



LETTRE DE LEONICENUS

A FRANÇOIS TOTTUS.

Nicolai Leoniceni Vincentini de Plinii, & plurium aliorum Medicorum erroribus, ad præstantem Medicum Franciscum Tottum Lucensem, Epistola.

EFFLAGITASTI me quotidianis penè litteris, ut tibi super quibusdam Plinii erroribus jam pridem à me notatis responderem, quos quidam Medicus tibi & mihi communis amicus, non in Auctorem, sed in novos codices impressos formulis, vel manuscriptos potius rejiciendos duxerit, ex alterius codicis vetustioris quem tibi Venetiis ostendit, auctoritate. Meam autem de iis responsionem non modo tu, sed & ille idem medicus Plinii defensor, ut tuæ litteræ mihi significabant, præcipue desiderare videbatur. Ego vero in hunc usque distuli diem, & tuæ petitioni, & illius desiderio satisfacere, quoniam non libenter patiebar me ad antiquum ludum revocari. Ut enim verum fatear, mihi ludus quidam videtur de Plinii erroribus disputare, cum sint multi alii in libris medicorum magnæ nostrâ ætate existimationis errores, ex quibus multo plus vita periclitatur; paucissimi enim sunt qui Plinium propter medicinas legant, plures propter vocabula, & divinam, quod negari non potest, elocutionem. Quare circa illos magis, quod suâ possunt apud homines nostri sæculi auctoritate nocere vitæ, puro à Medicis laborandum, quam circa Plinium, qui à multis non in Medicorum, aut Philosophorum, sed Historicorum potius, atque Oratorum numero habeatur. Tu qui multa mea consilia legisti, quibus scilicet ægrotantium saluti consulo, cum ad simpli-

cia venio medicamenta, scis quam multos Gentilis, Bartholomei, Montegnanæ, atque aliorum recentiorum in his errores aperiam, qui non aliunde, quam ex Avicennæ ac Serapionis libris, quibus nimium nostra credit ætas, habent occasionem.

Quare tu, Francisce Torte, caveto ne tantisper in vitam pecces, quantisper aliud te impellente facio, quod minus possit generi humano prodesse. Sed tu forte illa verba respondebis, quæ Medicus Plinii patronus scribit circa suæ præfationis initia, veluti se excusans quod homo Medicus litteratorum officium in Plinii codicibus emendandis, & eodem divino Auctore contra calumniantes propugnando, usurpaverit; justam esse rationem inquiens, ut de natura rerum medicinæque effectibus, Plinii libros Physici quoque recognoscant. Hac enim ratione Plinii patronus se ait impulsum, ut post Georgium Merulam & Hermolaum Barbarum, ipse quoque conatus suos in his, quæ ad effectus Medicos pertinerent, ostenderet; quasi vero, ut de Merula taceam, qui forsan merus Grammaticus censeri possit, Hermolaus Barbarus vir omnium bonarum artium scientia clarissimus, non satis suo sit functus officio, in ea parte, quæ ad medicinam attinet in Plinianis codicibus, castigandâ: sed de hoc postea viderimus, nunc quod instat agamus. Hanc Medici Plinium emendantis, atque una defendentis excusationem ego libentius acceptarem, si non in æra ac lolio, sed in aliis herbis ac simplicibus medicinis magis ad usum medicinæ necessariis, in quibus etiam fuit à me Plinius notatus, ejusdem Plinii defensionem suscepisset; veluti in stachy atque ballote, polio atque tripolio empetro, quam alio vocabulo prasson idem Galenus vocat, saxiphraga, herba beronica, parthenio, muralio, seu parietaria, aristolochia, cyclamino, heliotropio, pentaphyllo, Lemnia sphragide, seu sigillo Lemnio, quod terram sigillatam vocant, cistho (herba ladanifera, à cisso, id est hedera, diversa) isatide, cum glasto eadem, licet Plinius hanc diversam à glasto, illam eamdem cum cistho nominis propinquitate deceptus, aliquando putaverit, nardo Celtica, & saliunca, quas etiam male Plinius diversificavit; si, inquam, in his & plurimis aliis medicinis quarum

frequens eſt uſus, etiam apud noſtri temporis Medicos, ſicuti apud eoſdem de æra ac lolio, non ad medendum, ſed tantum ad evitandum, eo quod in pane capitis vertigines facit, aliquando fit mentio, Medicus contra Medicum pro Plinio diſputaſſet, non alienam ab ejus officio diſputationem pro Plinio tuendo ſubiiſſe judicarem. Verum in æra tantum Plinium adverſus me conatus defendere, malorum Medicotum (quod pace ejus dixerim) imitatus eſt morem, qui, dum capiti mederi debent, reduvias curant. Sed neque in æra ſatis Plinio patrocinatur, adeò ut prævaricator videri poſſit, non patronus ; ſtat enim adhuc noſtra reprehenſio, ſi modo reprehenſiô dici debet, quæ potius juſta fuit de Plinio homine Latino admiratio, licet Plinii patronus eam ingentem calumniam, ipſe verè calumnians nominaverit. Verba mea de Plinio potius admirantis, quam per calumniam, ut ejus patronus objicit, reprehendentis, hæc ſunt, ſuper æta, & ægilope in libro de Plinii atque aliorum Medicorum erroribus inſcripto:

Æram dici à Græcis granum illud, quod à noſtris lolium appellatur, ſcribit Dioſcorides libro ſecundo, ac præterea teſtantur hi qui ab Ariſtotele, in libro de ſomno & vigilia, atque à Plinio libro decimo octavo de eadem, ſctibuntur effectus, quod ſcilicet capitis gravedinem, & vertigines facit. Plinius tamen eodem libro, atque eodem capite æram deſcribit, & lolium quoque, tanquam ab æra differat, ſeparatim nominat; nam ſi idem putavit & lolium, & æram, mirum quod, ſicuti in pleriſque aliis frugibus, atque earum vitiis, in quibus nomina Latina non deerant, ſicuti in tritico, hordeo, & avena, Græcis utendum non cenſuit, non idem quoque in lolio ſtatuerit, tam præſertim apud omnes uſitato vocabulo; quanquam ſimilis quoque de avena error in eòdem libro, & capite legatur; nam cum in ptincipio vitia frugum exponit, ſcribit hordeum in avenam degenerare, paulùm vero infra ſcribit hordeum vocati à feſtuca, quæ ægilops nominatur. At ſi Dioſcoridi credimus, quæ ægilops à Græcis dicitur, à Latinis avena nuncupatur ; Galenus quoque in primo ſui de alimentis libri volumine, cum in tritico atque hordeo generatio minus

prospetè cesserit, alterum in æram, alterum in ægilopen frequentius converti testatur, quod & maximum est argumentum æram idem esse quod lolium.

Hæc ego in meo libro ad litteram, non tam Plinium accusans, ut dixi, vel per calumniam reprehendens, ceu ejus patronus objicit, quam de homine Latinissimo admirans, cui, ubi non oportuit, Græca vocabula libuit usurpare; unde enim hæc Græcitatis affectatio, ut quispiam modo siton, modo frumentum, modo arton, modo panem, Auctor latinus scribat, nisi lexica, id est vocabularia scribat; nam par est quod à Plinio scribitur, aliquando æra, aliquando lolium, aliquando ægilops, aliquando avena. Sed videamus quod ad hæc Plinii patronus pro Plinio respondeat in sua ad cives Veronenses, viros clarissimos præfatione. Post multas Plinii laudes, quem linguæ Latinæ nos quoque Auctorem nunquam satis laudari posse, judicamus, tandem in illos invehitur Medicos, qui Plinium per calumniam in æra reprehenderunt, me scilicet innuens, licet non nominet, sed tam significans quam si nominaret, immò quasi digito ostendens, quandoquidem nullus alius Medicus, præter me unum, qui Plinium in æra notaverit. Invehens autem in amicum gravius forte quam debuerat, scribit hæc verba: Exemplum unum ingentis calumniæ afferam de æra, quæ Medicos nonnullos ad calumniam tanti Auctoris invitavit, in qua Plinium errasse non dubitant, cum Hermolao Barbaro; arbitrantur enim æram & lolium ab ipso separatim describi, sed falsò, codicis errore manifesto. Libro 8, in quo æram tantùm diffinit, sicuti inter Medicos effectus, hoc est libro 22, lolii remedia & vires duntaxat denarrat: triticum simili modo non æra legendum est, sed herba ex vetustissimo codice, ac Theophrasti libro 8, quoniam enata herba triticum strangulat, de qua in eodem libro ubi Nili in Ægypto mentio habetur: Nec terra, inquit, ipsa herbas gignit, quæ triticum enecant. Item: Runcatio, cum seges in articulo est, evulsis inutilibus herbis. De faba inquit: Runcari non gestit, quoniam evincit herbas. Item: Siccitas coercet herbas; herba enim circumligando

triticum , & ejus radices enecat. In quo mendofis pariter codicibus , hoc modo legitur : Æra nonnunquam in macro folo, ubi de ateramno fuperiori fit mentio , ubi non æra , fed *ea* legendum. Sed Auctor , his peractis , mox de æra fic incipit : Æræ granum minimum eft.

Hæc eft Plinii in *æra* defenfio, in qua Plinii patronus fibi adeo placuit, ut more Galli à certamine defilientis , fibi quodammodo applaudat , & apud cives fuos his verbis quæ ftatim fubjunxit, exultet ac glorietur : Hac unica defenfione multorum, intempeftivum clangorem fedavimus , & civem veftrum ab ingenti calumnia abfolutum retulimus , ut de cætero diligentius perlegere, difcutere tantùm Auctorem perdifcant. Quæ verba poftrema in ipfum Plinii patronum rejiciemus, atque hominem admonebimus, ut tantum Auctorem defenfurus, & ejufdem Auctoris, & aliorum quos in ipfius defenfionem adducit, verba diligentius examinet, & quid illi ab adverfariis objiciatur, melius perfcrutetur; ne aliud defendens, quam illud cujus accufatur, reus caufam prodere videatur, quo quidem crimine Plinii patronus in hoc primo fufcepto adverfus Medicos pro Plinio de æra patrocinio , liquido apparet laboraffe ; nufquam enim Plinio errori datum eft , quod æram ac lolium feparatim defcripferit, quando neque apud Dialecticos error putatur, fi duæ aut plures etiam ejufdem rei defcriptiones afferantur. Sed quod eodem libro , atque eodem libri capite , ubi æram defcripfit , lolium quoque nominavit , fuit à nobis in Plinio notatum, quafi nefcierit idem æram effe quod lolium ; nam fi idem putavit, cur (ut objecimus) ficuti in aliis frugibus , atque earum vitiis, quibus fua nomina erant in Lingua latina , Græcis utendum non cenfuit , non idem in lolio fervavit , lolium dicendo non æram? At non æram , inquiet , fed herbam fcribit Plinius circumligando fe triticum enecare, quod ex pluribus aliis, tum Theophrafti, tum ipfius Plinii verbis, Plinii patronus nititur demonftrare : fed incaffum laborat , quandoquidem & ipfe Plinii patronus , & in fua præfatione , & in ipfo Plinii libro à fe emendatiore edito , fatetur Plinium æram defcribere , & non lolium ,

lolium, libro ſcilicet decimo octavo, capite decimo ſeptimo, ſicuti poſtea ait libro 22, eumdem Plinium lolii remedia, & vires dumtaxat enarrare.

Sed quæ eſt iſta ſortitio, ut lolium quidem ſub Græco vocabulo *æra* à Plinio deſcribatur, ſub Latino autem ejuſdem grani medici effectus denarrentur? An Latinis Græcam ignorantibus linguam lolii cognitionem Plinius invidit, remedia autem & vires dumtaxat docere voluit? fruſtra tamen, ſi herba ignoretur, aut granum. Sed neque verum eſt quod Plinius lolii tantùm medicos effectus doceat, at non æræ, ſiquidem Plinius, ſinon libro 22, ſaltem alibi, ſcilicet libro 29, de ærinea farina in uſu medico meminit, quam *loliaceam* dicere Latinè debuit, ſi lolii dumtaxat remedia & vires (ut ait Plinii patronus) denarraret: quare jam ipſe diſcat, ſi velit Plinium omni ex parte tueri, totum Plinium diligentius perlegere. Quid enim juverit Plinium ſemel in uno ſui codicis loco *æram* verbum Græcum in *herbam* Latinum mutaſſe, ſi concedatur multis aliis in locis idem verbum Græcum à Plinio inutiliter uſurpari?

Tentavit quidem & Plinii patronus, Plinii errorem in *æra*, libro 18, capite 17, ex toto corrigere, *æram* alio ejuſdem capitis loco in *hederam* convertendo, atque ita legendo: Hederæ granum minimum in cortice aculeato in pane capitis vertigines facit; nam & talem ipſum probare lectionem tuæ mihi litteræ ſignificarunt. At tam abſurdam Pliniani codicis caſtigationem quam tibi privatim laudaverat, non auſus eſt, vel in ſua præfatione, vel in Plinii codice edito emendatiore publicare. Queri enim ab eo potuiſſet, ubi unquam, vel ipſe experientiâ didiciſſet, vel apud gravioris auctoritatis Medicum, ſive Philoſophum, legiſſet hederæ granum æquè atque æræ, in pane, capitis vertiginem facere: ſed quoniam hujus queſtionis ſcopulos, quantum potuit, evitavit, nos aliis ipſum interrogationibus fatigabimus, quæ ſit illa herba interrogantes, quæ triticum circumligando ſe enecet. Quod nomen, vel apud Auctores Græcos, vel Latinos, vel ſaltem in vulgo habebat, nos *æram* Græce à Plinio, non ſine

errore tamen, diximus appellari, ut habet communis codicis ſcriptura, Latine *lolium.* An orobanche quidem quæ ervum, ægilope quæ hordeum, herba ſecurina, Græcè dicta *pelecinos*, quæ lentem ſimili modo, hoc eſt circumligando ſe, necant, ſua habuere tum apud Græcos, tum apud Latinos nomina; ſola tritici peſtis, quæ tamen tanto debuit eſſe nobilior, quanto triticum magis omnibus aliis expetitur frugibus, atque idcircò plus ab injuria, defenditur, remanſit ἀνώνυμος, id eſt carens nomine? Hanc vocabulorum inopiam, ſiquis linguæ noſtræ auſit adſcribere, Græcis certe non tribuet, qui ita πυράγχην, hoc eſt triticum ſtrangulantem, ſicuti ὀροβάγχην dicere potuerunt, ſi aliud nomen non habuiſſent, herbam ſimili modo triticum ſe circumligando necantem, quo ὀροβάγχη ervum.

Adde quod ſolet Plinius ſpeciales herbas quæ habent aliquam inſignem vim, ſi carent nomine, per ſimilitudinem aliquam nobis indicare, veluti eodem libro decimo nono, & capite decimo ſeptimo, herbam albam panico ſimilem naſci ait occupantem arva, pecori quoque mortiferam; aut ſi non ſolum nomen, ſed ſimilitudinem etiam ignorat, ſaltem earum nomen ignotum eſſe hominibus teſtatur, ut libro etiam & capite allegatis, ait peſtem à milio, atque panico, ſturnorum, paſſerumve agmina abigi herbâ cujus nomen ignotum eſt, quod etiam feciſſet in herba circumligando ſe triticum enecante, ſinon *æra* hoc in loco, ſed *herba* (ut vult Plinii patronus) ſcriberetur.

Exempla autem quæ Plinii patronus affert, ubi vel Theophraſtus, vel Plinius de herbis & frugibus noxiis loquuntur, partim falſa ſunt, vel male intellecta, partim nihil ad præſentem attinent locum: primum enim Theophraſtus libro 8 de plantis perperam allegatur; nuſquam enim in eo libro ea verba leguntur quæ Plinii patronus adducit, quoniam enata herba triticum ſtrangulat. Siqua vero ſunt, quæ talem ſenſum videantur habere, hæc nihil ad præſentem attinent diſputationem, in quâ quæritur numquid ſit herba aliqua quæ circumligando ſe triticum enecet. Theophraſtus ſane lib. 8, de plantis, hæc verba ſcribit: Imbres enim

tum aliàs contrarii ſunt, tum ſemina ſæpe corrumpunt, quod ſi minus, herbæ quidem luxuriam movent, ut ſata ſtrangulentur, atque omne alimentum amittant. Hæc autem verba non id ſibi volunt, de quo Plinii patronus contendit, ſata à quibuſdam herbis ſe circumvolventibus ſtrangulari, ſed ſenſus eſt quod ſata aliquando nimium in herbas excreſcentia, ſua luxurie ſtrangulantur, atque alimento privantur. De quo ſatorum vitio, etiam Virgilius meminit in Georgicis :

Luxuriem ſegetum tenerâ depaſcit in herbâ.

Sed & Plinius ipſe lib. 18, cap. 17, de eodem vitio ſcribit in hunc modum: Inter vitia ſegetum, & luxuria eſt, cum nimia ſua fertilitate procumbunt. Hoc autem vitio non modo ſegetem, ſed etiam aliquas arbores ſtrangulari teſtatur Theophraſtus libro 5 de cauſis plantarum, ubi ita ſcribit : Arborum autem genus etiam aliquod fortaſſis eſt, cui corruptio ſecundum naturam, ſponte, nec ullo pacto afflictato, ſed bene vigenti eveniat, ut pino, cum radices mutatæ in tædam fuerint; ita enim fit ex nimietate nutritionis, cumque per tædam tranſmittere pabulum arbores nequeant, moriuntur. Quod proximum illi videtur, quod animalibus, quæ extra modum craſſantur, atque pingueſcunt, cum enim auram attrahere nequeant, nec ullo pacto ſpiritu uti poſſint, propter obeſitatem, condenſationemque ſtrangulantur : quamobrem non inepte ruſtici hoc vocabulum de pino uſurpant; pinum enim ſtrangulari aiunt obeſitate, atque pinguedine, quippe omnia ſpiritum deſiderant aliquem, vel ſolutionem, vel meatuum libertatem : ergo corruptiones hujuſcemodi potius naturales eſſe putaverim. Hæc Theophraſtus; ex cujus verbis apparet plantas duplici ratione, ſtrangulari, vel quia aliæ plantæ ipſis circumvolvuntur (quomodo ervum ab orobanche, & ſimili fere modo lentem ab aparine ſcribunt ſtrangulari & Theophraſtus lib. 8 de plantis, & Galenus libro primo de alimentis) vel non alienâ injuriâ, ſed ſui ipſarum luxuria atque obeſitate; quod de ſatis libro allegato Theophraſtus, de arboribus autem libro 5, de cauſis teſtatur. Debuit ergo

Plinii patronus id quod aliis Medicis in sua præfatione suadet faciendum, Theophrasti verba, vel fidelius citare, vel eadem examinare diligentius, quod etiam in verbis Plinii ipsum facere oportuit : nusquam enim ea verba scribit Plinius quæ Plinii patronus adducit : Herba circumligando triticum ; & ejus radices enecat; nisi in hoc, de quo disputamus loco, ubi ipse codicem non emendat, sed depravat, *æram* in *herbam* commutando.

Alia etiam Plinii verba quæ ex locis variis Plinii patronus adducit, de inutilibus herbis triticum enecantibus, de runcatione segetis, aut fabæ, nihil ad præsentem pertinent disputationem, in qua non quæritur, numquid sint aliquæ herbæ inutiles frumenta enecantes, atque legumina, ad quarum evulsionem runcatio sit necessaria : quis enim de hoc tam rei rusticæ imperitus dubitarit? non, inquam, hoc quæritur, sed illud potius, numquid sit aliqua herba specialis quæ præcipuè triticum se circumligando enecet. Ut enim scribit Theophrastus lib. 8 de plantis : Etsi sint quædam herbæ quæ communia omnium frugum vitia putantur, quæ tamen plus inter aliquas valeant, propria earum vitia putantur ; exempli gratia, orobanche ervi, aparine lentis. De quibus etiam vitiis quæ quibusdam sunt propria, paulo suprà verba jam tacta, idem Theophrastus in hunc modum scripserat: Genus autem quod totum transire in aliud aptum sit, nullum præterquam *typhen*, & *semen* comperies, sicuti inter primas disputationes proposui, necnon lolium tritico & hordeo corruptis enascitur, vel si id minus nasci quidem inter triticum solitum esse nulli dubium est, ut etiam Ponticum illud, triticum atrum cognominatum, & semen bulborum, & ea quæ nasci inter alia semina solent; nam & avena magis in hordeo exire videtur, & in lente aracus res scabra & dura, in aphacis autem securina securi similis. Hæc omnia Theophrastus, interprete Theodoro Gaza, qui quidem interpres *æram* lolium convertit, de quo idem Theophrastus neminem dicit dubitare inter triticum solere nasci, licet Plinii patronus videatur asserere quod non sit *æra* vitium tritici proprium, sed magis herba. Idem Theodorus ægilopen avenam

Latine dixit, quæ eſt iſta proprium hordei vitium, ſicuti tritici lolium. In eamdem ſententiam de vitiis quibuſdam ſegetum peculiaribus ſcribit Galenus, ut ſupra tactum eſt, libro primo de alimentis, qui potuit videri à Theophraſto accepiſſe quæ ſcribit, niſi patrem allegaret ſuum in hunc modum ſcribens : in triticis quidem *æræ*, id eſt lolia ſæpius inveniuntur, inter hordea vero naſcuntur quidem, ſed pauca, plurima autem quæ ægilops, id eſt avena, nominatur; in his vero, quando vel primum incrementum, vel generatio minus proſperè ceſſerit. Genitor autem meus ætate jam in ſenium vergente, captus amore agriculturæ triticum aliquando ſeruit & hordeum; cum ſummo ſtudio omne aliud diverſi generis ſemen intermixtum exemiſſet, explorandi gratia, ſi ex tranſitione eorum in alia, & avenæ generarentur, vel propriam haberent etiam ſemina iſta naturam. Natis vero inter purgata ſemina loliis quidem forte plurimis inter triticum, paucis autem inter hordea, ſed avenis abundantibus, etiam de aliis ſeminibus conatus eſt pariter facere inquiſitionem : invenit itaque & in lentibus eodem modo, ex ipſarum in aliud tranſitione, natos aracos duros, & orobos, & pelecinos, ſemina eſui minime idonea; aparinem autem non modo eſui non idoneam, ſed etiam internaſcendum ſe lentibus circumplicantem, atque ita angentem, ac ſtrangulantem, ac proculcantem, ſicuti orobanche orobos. Hæc omnia Galenus.

Non multum diſſona ab illis libro allegato ſcribit Theophraſtus, in hoc cum eo maximè congruens, quod duas tantùm herbas facit amplexicaules ſuo complexu necantes, orobanchen quidem ervum, aparinen vero lentes. E diverſo Plinius non ſolum has, ſed & æram, id eſt lolium, & ægilopen, id eſt avenam, & pelecinon, id eſt herbam ſecurinam, quamvis ſenſu ipſo, & rerum natura repugnante, cum ſint herbæ recticaules, amplexicaules deſcribit; alioquin non poſſet, neque æra, id eſt lolium triticum, neque ægilops, id eſt avena hordeum, neque herba ſecurina lentem ſe circumligando necare, niſi herba recticaulis, eadem fieret amplexicaulis, cui rei & ſenſus ipſe, & omnium

parens Natura adverſatur, quæ herbas ſe aliis circumvolventes, à rectis quibus circumvolvuntur, non ſolum ſpecie, ſed etiam genere ſéparavit: quare recte Plinius, & Theophraſto, ac Galeno conſonis, vitia frugum peculiaria denarravit; male autem, atque ab eiſdem Auctoribus diſſonè, modum quo pleraque earum fruges interimant, recitavit, ac magis poſtea ſua concluſione aſſeveravit, cum ea verba ſubjunxit : Et hæ quidem omnes ſuo amplexu necant. Verius enim & magis ad imitationem Theophraſti, quem ubique de naturis plantarum ſcribens videtur velle Plinius æmulari, licet multa ejuſdem Auctoris ſenſa pervertat, ita ſcripſiſſet : Et hæ quidem omnes idcirco interimunt, quia pabulum tollunt. Talibus enim verbis utitur Theophraſtus libro quinto de cauſis plantarum, ubi de peſtibus propriis ſata necantibus diſerit, ita ſcribens : Neces quoque ab aliis accidunt propriæ, ceu in minoribus patet, quippe orobanche vocata ervum necat complexu, compreſſuque ſuo, & linodorum fœnu-græcum interimit protinus radici adnaſcens, & alia cladem aliis inferunt, ut quæ cum ſingulis frugibus ſimul proveniunt, ceu lolium, & avena tritico, atque hordeo, & aparine lenti, & alia aliis, omnia tamen idcirco interimunt, quia pabulum tollunt tam quod terra miniſtret, quam quod à ſole & aere veniat. Atque eorum quidem ratio manifeſta eſt, quia videlicet habent interimendi vim; talem enim ſenſum verba ſtatim ſubſcripta manifeſtant : Oleum autem, & pix, atque pingue; nam hæc quoque necandi vim habent, &c.

Ex his Theophraſti verbis facile unicuique poteſt liquere, æram, id eſt lolium, & ægilopen, id eſt avenam (talia enim verba in Græco codice habentur) hac ratione habere vim, alteram necandi triticum, alteram necandi hordeum, non circumligando ſe, ſed pabulum auferendo, quando & orobanche, & aparine, quæ hanc habent ſe circumligandi naturam, non tamen hanc communem rationem ſubterfugiunt, quin & ipſæ quoque pabulum tollendo interimant, tam quod terra miniſtret, quam quod à ſole, & aere veniat, quod viſus eſt hoc in loco inſinuare voluiſſe Theophraſtus, aparinen, non orobanche, ut in libro octavo aſſociando, ſed lolio & avenæ,

quanquam & idem, libro octavo; diligentius considerantibus significaverat, ita de orobanche, & aparine scribendo: Non nulla etiam manifeste communia plurium erumpunt; sed quoniam plus inter aliqua valeant, propria eorum putantur, exempli gratia, orobanche ervi, aparine lentis, quod altera ervum potissime vincit causa imbecillitatis, altera inter lentem maximè coalescat. Quasi velit dicere Theophrastus, quod & si orobanche ervum causa imbecillitatis suo amplexu, atque compressu potissimum vincat, tamen & pabulum auferendo enecat, aparine vero lentem, pabulum auferendo potissimum, quoniam ipsa inter lentes plurimo abundat alimento; hoc enim significat verbum εὐτροφεῖ, quo hic utitur Theophrastus, pro quo interpres retulit *maximè coalescat.* Hoc vero in loco (ut nos ipsos excusemus, hoc est ejus culpæ, cujus Plinii patronum accusavimus, falsæ scilicet allegationis Theophrasti suspicione liberemus, apud illos præsertim qui Theophrastum, non Græcum, sed Latinum legerunt), hos censuimus eosdem lectores admonendos, ubi Theodorus in translatione Theophrasti aparinem lappam vertit, in hoc Plinii secutus errorem qui sæpius in libris suis, ubi Theophrastus apariren nominat, *lappam* Latine dicit, maluisse nos Græco uti vocabulo aparine, quo Plinius nihilominus in variis locis librorum suorum non raro utitur, dans multis aberrandi, sicuti in æra & lolio occasionem, ut pariter aliud putent esse apud ipsum Plinium lappam, aliud aparinem. Libuit autem nobis in hac herba Græcum servare vocabulum, quoniam nomen *lappa* in ea à Plinio, & Theodoro nimiam aliquando Plinio fidem adhibenti usurpatum, potius arctio grandes lappas ferenti, quam aparine congruat. Sed & aliud hoc ipso in loco subjiciendum existimavi, quod non ad nostri, sed ad Plinii, facit defensionem; ego enim semper fui ita animatus, ut, ubicumque possim, Plinii auctoritatem foveam atque sustentem, sicuti ubi non possum, puto (ut Philosophum decet) veritatem in honore præferendam.

Præterea quæ supra nos Plinio objecimus de herbis quæ non circumligando se, sed potius alimentum auferendo enecant fru-

ges, quiſpiam & de herba ſecutina Græcè *pelecino* dicta, poſſit objicere quod non ſit aphaci, id eſt lentis, ſed potius aphaces (ſic enim de pelecino ſcribit Theophraſtus quod ſit aphaces) vitium peculiare, adeo ut dubitet Hermolaus, ne aut lectio corrupta ſit in Theophraſto, aut vicinitas nominis, Plinium in errorem traxerit. Sed neque lectio Theophraſti corrupta eſt, qui libro 8 de plantis ſcribit apertè, in lente aracum, in aphace pelecinon, naſci frequentius, neque propterea Plinius erraſſe convincitur, quem Galeni poſſumus tueri auctoritate, qui inter malas herbas naſcentes in lentibus, non minus pelecinos, quam aracas nominat. Utinam idem Plinius tam bene in ateramno defendi poſſet, quam herbam putavit circà Philippos, in pingui ſolo quâ faba necatur, ſicuti teramnum alteram quâ in macro ſolo, cum quidam ventus afflaverit; quo in loco neſcio an rideam, an magis miſeram Plinii conditionem deplorem, tales ſortiri defenſores, qui putent mutato verbo *ara* in *ea* (quod verbum *ara* hîc eſſe vitio codicis ſcriptum non negamus, ſicuti & ſequens, *non*), qui putent, inquam, tam levi unius verbi diſſyllabi mutatione Plinium, à maximo quem ipſi non animadvertunt errore vindicare. Hoc ſanè ulcus non tam facilem habet curationem, qualem forte millia illa quæ ſe jactat Plinii patronus perſanaviſſe; quin potius ex illorum numero eſt, quæ & ipſe fatetur neminem potuiſſe adhuc ad cicatricem perducere, licet ſe credat, & hoc egiſſe, ità nunc verbum *ara* in *ea*, ſicuti prius in *herbam* commutando, magnâ ſanè caſtigandi licentiâ, ſi non alia quis nitatur ratione, niſi quia ita in libro ſuo vetuſto ſcriptum inveniat, quaſi & codices Pliniani vetuſtiſſimi non plurimis ſcateant erroribus, qui ad novos, vel manuſcriptos, vel formulis impreſſos defluxerunt.

Sed *ea* (inquit) verbum hoc loco pro *ara* ſcriptum refert ateramnum de qua ſtatim antea fit mentio; ego vero Plinii patronum alia interrogatione vexabo; ubi unquam apud aliquem Auctorem legerit, ſive Græcum, ſive Latinum, Philoſophum, aut Medicum, vel de re ruſtica ſcribentem, de herbâ hâc ateramno nominatâ, circa Philippos in pingui ſolo fabam necante, eamdem-

que

que nonnunquam in macro, cum quidam ventus afflaverit? an apud Theophrastum? hunc enim videtur Plinii patronus citare Auctorem adversus Hermolaum in hujus loci emendatione. Verum Theophrastus teramon, & ateramon, libro 8, & pluribus aliis locis, non pro herbis accipit, sed pro quibusdam leguminum affectibus peculiaribus quæ nos coctilia & incoctilia dicimus, in quem etiam sensum eadem verba Græca τέραμον ἀτέραμον, id est coctile & incoctile, ubique apud Theophrastum vertit Theodorus. Verba ipsa Theophrasti libro 8 de plantis Græcè subjiciam, ut omnibus luce clarius appareat Plinii in *ateramno* errorem nullâ posse codicis emendatione defendi. Sunt autem hæc: Τὸ δὲ τέραμον καὶ ἀτέραμον λέγεται μὲν ἐπὶ τῶν ὀσπρίων μόνον οὐχ ἀλόγον δὲ καὶ ἐπὶ τῶν σιτωδῶν παρα πλήσιον ἢ καὶ ταυτό τι συμβαίνειν, ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ τὴν αὐτὴν ἔιναι χρείαν οὐχ ὁμίως ἐμφανὲς ἐπεὶ οὐδ' ἐπί τούτων ἁπάντων ὁμίως ἀλλὰ μάλλισα ἐπὶ τῶν κυάμων λέγεται καὶ φακῶν ἐι τοῦν καὶ μαλλισα πασχόντων ἔιτε δὲ καὶ διὰ τὴν χρείαν φαινόμενων, γίνεται γοῦν πλέον πολλαχῶς γὰρ τόποι τινὲς ἔισιν οἳ ἂν φέρουσιν τεράμονα καὶ ἄλλοι πάλιν ἀτεράμονα. Τὸ δὲ ὡς ἐπὶ πᾶν οἱ λεπτόγεω μάλλον τεράμονα καὶ ἄερος κατάστασις τὶς ποιεῖ τοιαύτην παραλλαγὴν σημεῖον δὲ ὅτι τοιαῦτα τὰ χωρία καὶ ὅμιως ἐργασθέντα φέρει ποτὲ μὲν τεράμονα περὶ Φιλίππυς δὲ ὁ κύαμως λιχμώμηνος ἐὰν ὕπο πνεύματος ἐγχώριυ ληφθῇ τηράμων ὢν ἀτεράμων γίνεται. Hoc est, ut Theodorus transtulit: Coctibile autem & incoctibile de leguminibus tantùmmodo dici solet; verumtamen & in frumentaceis idem, aut proximum quid evenire non absque ratione putaveris. Sed quoniam usus non idem sit, neque percipi potest, neque in omnibus leguminibus ex æquo sentitur, sed præcipue in faba, lente; seu quod hæc majorem in modum affici nata sunt, seu quod hæc propter frequentiorem usum magis appareant, largius itaque fieri solet; sunt enim loca permulta, quæ semper coctibilia ferant, & alia quæ incoctibilia, sed omni quasi ex parte loca tenuia, coctibilia potius reddunt. Cœli quoque conditio mutationem hujusmodi afferre nimirum potest argumentum, alias coctibilia, alias incoctibilia reddunt. Faba apud Philippos cum ventilatur, si

ab afflatu incola perfletur, incoctibilis est. Hæc Theophrastus Græce, atque Latine Theodoro Gaza viro, & Græcarum, & Latinarum quoque litterarum doctissimo interprete, ex quibus omnibus Plinii error hic luce clarius manifestatur, qui fabæ affectum ateramnon, id est incoctibile, apud Philippos ab afflatu incola eidem fabæ advenientem, ipse sub longè alio, quam Theophrastus, vel Theophrasti interpres retulit sensu, ita hunc totum Theophrasti locum perperam imitando: Circa Philippos autem ateramnon nominat in pingui solo herbam, quâ faba necatur; teramnon, qua in macro, sic enim scribendum existimo ad Theophrasti (qui teramnon, & ateramnon libro octavo, licet in alio quam Plinius, ut dixi, nominat sensu) imitationem, cum quidam ventus afflaverit. Equidem doleo hanc mihi necessitatem impositam adeo pudendos in tam celebri Auctore errores aperiendi, quos velim, si possim, potius obtegere, nisi quod licentis calumniæ à Plinii patrono accusatus, non possum aliter hanc in me culpam excusare, nisi Plinium ostendam, non modo in *æra*, & *lolio*, sed in pluribus aliis ejusdem libri ac capitis locis, ubi de *æra* scripsit, aberrasse, & male in eo verbo Plinianum codicem fuisse bis ab ejus patrono emendatum.

Et jam poteram receptui canere, & mea super *æra* defensioni finem statuere, nisi quod Plinii patronus non contentus his quæ adversus Medicos, me præcipue notans, scripserat antea, de *æra* rursus, in quodam suæ præfationis loco, ubi Hermolaum Barbarum intemperanter lacerat, quoniam & ipse Plinium immerito, ut ille inquit, accusat, iterum Medicos in *bromo*, & *avena* taxat, in his inquiens, & priores Medicos unâ cum Hermolao aberrare. Quare mihi video alteram additam esse necessitatem, me pariter, atque Hermolaum in his quæ ad medicinam attinent defendendi; nam reliqua in quibus Plinii patronus damnat Hermolaum, litteratoribus defendenda relinquo, quorum officium est de vocabulis potius, quam de rebus ipsis disputare. Quid tamen in bromo & avena, vel Hermolaum, vel me, Plinii patronus innuat aberrasse, non intelligo: ut enim pro me ipso primum respon-

deam, nihil de bromo contra Plinium ſcripſi, quamvis potuiſſem, ſi voluiſſem, ita Plinium in bromo, quæ eſt avenæ ſpecies, ſicuti iu ægilope notare, de qua bromo Theophraſtus libro 8 de plantis, ſcribit hæc verba, Theodoro Gaza interprete : Ad hæc triticum tunicis integitur multis, hordeum nudum conſiſtit, id enim omnium maxime caret tegumento, tipha quoque, & ſiligo, & omnia hujuſmodi multiplici folio includuntur, aſt omnium maxime, ut ita loquar, avenam natura operuit; quin etiam culmus altior tritico quam hordeo eſt, & ſpica plus diſcreta foliis emicat, palea quoque plus ſuavior ex tritico quam hordeo. Quem Theophraſti locum volens Plinius libro 18, capite 7, ut conjicere licet, interpretari, bromon, id eſt avenam (ſic enim hoc verbum non modo Theodorus hoc loco, ſed etiam Plinius interpretatur) maximè nudam eſſe dixit, quam Theophraſtus polylobon, id eſt, ut idem Theodorus tranſtulit, maximè opertam deſcripſit; cui rei etiam ſenſus adſtipulatur, cum avenam intueri liceat multis contectam tunicis, ut ſcribit Theophraſtus, non autem nudam, ut Plinius, male Theophraſtum interpretando, retulit. Et ne quiſpiam ſuſpicetur, me per calumniam Plinium reprehendere, ſubjiciam ejuſdem Auctoris libro & capite ſupra allegatis verba; ſunt autem hæc: Tunicæ frumento plures, hordeum maximè nudum & alica, ſed præcipue avena, calamus altior frumento quam hordeo, ariſta mordacior hordeo. Quis non videat Plinium de eiſdem ferè ſatis de quibus Theophraſtus loquentem, paria voluiſſe dicere, niſi quod in avena deerravit? nam verba Plinii *tunicæ frumento plures* reſpondent illis Theophraſti, *triticum tunicis integitur multis*, item *hordeum maximè nudum*, eſt illud quod Theophraſtus ait, *hordeum maximè caret tegumento; item calamus altior frumento*, quam hordeo, ariſta mordacior hordeo; verba Pliniana eamdem habent ſententiam, cum verbis Theophraſti; *culmus altior tritico, quam hordeo, palea plus ſuavior ex tritico, quam hordeo.* Reliqua autem, ſcilicet *alicam*, quam videtur Plinius pro tipha, vel ſiligine poſuiſſe, *eſſe nudam, ſed præcipuè avenam*, ſunt Plinii errores, qui eas, & Theophraſto, & ſenſui conſonè,

multiplici folio includi, ſeu maxime operiri dicere debuit.

Sed ſi & extra 18 librum evagari liceat, nonne etiam Plinius, libro 32, in *ægilope* erraſſe convincirur? ubi male imitando Theophraſtum ſcribit hæc de ægilope verba : Mirum lotum herbam, & ægilopem non niſi poſt annum ex ſemine ſuo naſci. Aliter enim de hiſce herbis libro ſeptimo ſcripſit Theophraſtus in hunc modum ſcilicet : Sed bulbo peculiare datur quod non ſimul, ex omnibus ſeminibus, ſed partim anno primo, partim ſecundo, ut eriam de avena tradirum eſt (ſic enim verbum *ægilopem* hoc loco, ſicuti & in aliis omnibus verrit apud Theophraſtum Theodorus), unde Plinius, ut diximus, erraſſe convincirur, ſcribens ægilopen non niſi poſt annum ex ſemine ſuo naſci, cum more bulbi parrim anno primo ex ſuis ſeminibus naſcatur, partim anno ſecundo, ut ait Theophraſtus; ut autem ex Plinii verbis habetur, neque tota avena ex ſeminibus, neque etiam pars una primo anno naſcarur, ſed tantum ſecundo : hi ſunt duo Plinii in bromo, & ægilope, duabus avenæ ſpeciebus, errores.

In quo autem Plinii patronus Medicos unà cum Hermolao de bromo, & avena aberraſſe velit, non auſim aſſerere, quandoquidem neque ipſe auſus ſe aperto certamini exponere. Tantum me aberraſſe dicit, & errorem non explicar, dubitans ne, ſi palam protuliſſer, ipſe porius errare deprehenderetur, & fortè in me tempus expectans, quod etiam in Hermolao expectavit, ne poſſim ad omnia reſpondere. Quod enim crimen in ſua præfatione objicit Medicis, qui Plinii manibus negotium faceſſere ſtuduerunr, veluti larvas ad pugnam irriram evocanres, ipſe vere eſt eidem crimini obnoxius, qui poſt mortem Hermolai ror doctiſſimi hominis errata (ſi modo ſunt, ut ipſe opinatur, errata) publicavit, quorum neque unum ipſo vivente eſſet auſus afferre; quod de me erga Plinium dici non poreſt, qui non vixi eadem ætare qua Plinius, ſicuti Plinii parronum cum Hermolao in eadem civirate magnam ſuæ vitæ parrem egiſſe conſtar, & ipſo tempore quo Hermolaus Plinianas cudebat caſtigationes, & ſuis dictabar familiaribus, in quadam vetuſti codicis inſcriptione legiſſe Plinium Novoco-

menſem, quod erratum contumax Hermolaï, ſic enim ipſum Plinii patronus in ſua præfatione nominat, & ſe ab Hermolao vel ejus familiaribus audiviſſe non diffitetur. Cur cum illa dictabat Hermolaus, non tentavit refellere? an tutiùs putavit cædere mortuos, quam vivos irritare crabrones?

Verum ad propoſitum revertentes, cum non poſſimus habere exploratum, quidnam illud ſit in quo de bromo, atque avena Medicos dicat Plinii patronus aberrare, ſi divinare liceat, & cogitatûs hominum, quoad fieri poteſt, aſſequi conjecturâ; ſic puto Plinii patronum ſua mente concepiſſe: Qui Plinium Medici in *ægilope* reprehenderunt, unâ cum Hermolao Barbaro decipiuntur, credentes ægilopen idem eſſe quod avenam, cum bromos potius ſit Græcis avena, ægilops autem feſtuca, vel herba ab avenâ diverſa, de qua ſæpius Plinius inter vitia ſegetum, ſub nomine ægilopis non avenæ tractat, quam & aliquando medicatam facit, ut lib. 25, capite 11, ubi ait: Et ægilopas ſanat herba eodem nomine quæ in hordeo naſcitur tritici folio, ſemine contrito, cum farina permixta, impoſitaque; vel ſucco exprimitur; hic è caulibus, foliiſque pergrandibus dempta ſpica, & in trimeſtri farina digeritur in paſtillos. Verum ſi Plinii patronus velit obſtinatè contendere ægilopen non eſſe avenam, neque avenæ ſpeciem, doceat ipſe quæ herba ſit ægilops, ſicuti nos eam eſſe avenam, tum ex Dioſcoride, tum Plinio ipſo contendimus, qui eam deſcribit modo quo Dioſcorides, eumdemque tradit in medicina uſum, ac præterea hoc in loco, ſcilicet cap. 11 libri 25, eam in hordeo naſci teſtatur, ſicuti prius, lib. 18, cap. 17, hordeum, id eſt avenam, degenerate teſtatus erat, poſſumus auctoritatibus demonſtrare; atque inſuper Theodori Gazæ hominis in Græcia nati, & non minus Latinarum, quam & Græcarum doctiſſimi litterarum, qui, ubicumque *ægilopen* ſcriptum invenit apud Theophraſtum (ut etiam rettò diximus) avenam vertit. Barbari præterea Auctores quibus major ætate noſtra, quam vel Græcis, vel Latinis in medicina fides, eadem de *deuſir*, id eſt *avenâ*, ſcribunt, quæ de *ægilope* Dioſcorides, Galenus & Paulus, pari-

ter tradiderunt. Lexica etiam omnia tam Græca, quam Latina *ægilopen*, id eſt avenam, exponunt, quæ qui velit negare, videtur quodammodo principia negare, ſiquidem omnis noſtra cognitio pendet ex cognitione terminorum. Quantò ſimplicius fuerit fateri Plinium non magnam habuiſſe Græcarum litterarum cognitionem, atque eo defectu omnia illa quæ ipſi objecimus in ſuis ſcripris errata reliquiſſe quæ morte præreptus non potuit emendare? ſed quod de ſe Naſo Poeta dicit, alterum linguæ Latinæ ornamentum,

Emendaturus, ſi licuiſſet, erat.

Ego ſanè hanc unam Plinii errorum excuſationem puto omnibus aliis defenſionibus præferendam, quæ non ſunt defenſiones, ſed graviores, ut ſæpè oſtendimus, & magis etiam oſtendemus, accuſationes; nam ſicuti Plinii patronus, contra quem nunc agimus, forte putavit ægilopen aliud eſſe quam avenam, ita alter conceſſerit ægilopen idem eſſe quod avenam, non tamen id latuiſſe Plinium, ſed ductum ratione probabili maluiſſe uti vocabulo Græco, quam Latino. Siquis hoc dixerit, ſive Plinii patronus, cum quo nunc eſt nobis negotium, ſive alius, non videt quantam inſcitiam rerum etiam vulgariſſimarum Plinio ſit adſcripturus; Plinio, inquam, qui de naturali hiſtoria ſcribere profiteatur, & tamen videatur exiſtimaſſe *ægilopen*, id eſt *avenam*, eſſe herbam amplexicaulem, quæ circumligando ſe triticum enecet; quam exiſtimationem pueri ruſticorum qui quotidie rectâ modulantur avenâ, poſſint irridere. Quare tutiùs judico ſi alterutrum Plinio ſit detrahendum, Græcarum potius litterarum adimere cognitionem, quam rerum è terra naſcentium, tam præſertim vulgo notarum, eidem adſcribere ignorationem.

Neque magnum hoc Plinio dedecus futurum exiſtimo, ſi ei Græca eruditio detrahatur, cum multo majora illi litterarum Latinarum ornamenta relinquantur, quibus omnes alios linguæ Latinæ Auctores adeo ſuperexceſſit, ut ſi Muſæ lingua Romana loqui voluiſſent, non, puto, Plautina, ut quidam ſentiunt, ſed magis

Pliniana fuissent locutæ. Sed utinam tantam habuisset in corde sapientiam, quantam habuit in lingua patria eloquentiam! Quod homines eruditi Plinianam elocutionem divinam judicent, eamque præcipue imitandam censeant, non equidem improbo, sed magis laudo, & quibus ista non sapiat, eos plane fateor desipere: sed illos vicissim puto esse in altero desipientiæ genere, quod Plinio tantam tribuunt divinitatem, ut nullo pacto in animi eorum captum venire possit, Plinium in aliqua sui operis parte deerrasse, sive de imaginibus herbarum atque natura, sive de terræ ac maris ambitu, sive de siderum magnitudine loquatur.

Nuper me quidam amicus Ferrariæ monuit ingressum se forte scholam puerorum, audivisse ludi Magistrum magnâ voce adversus me pro Plinio, ac quodam leguleio Plinii patrono de sole, ac luna pronunciantem: tum ego ad amicum inquam; & quid ille ludi magister de sole ac luna pueros docebat suos? an solem esse masculini generis, lunam fœminini? neque putabam ludi magistrum ausum fuisse supra calceum ascendere; non hoc, amicus inquit, sed aliud majus, Plinium enim probabat idem quod alios Mathematicos de luna sensisse, ipsam scilicet terrâ esse minorem. Quoniam ubi Plinius scribit, lib 11 de Naturali Historia: *Non posset quippe totus sol adimi terris intercedente lunâ, si terra major esset, quam luna*, Magister iste hoc in loco verbum *terris* licet in plurali numero proferatur, habere tamen singularis significatum, & partem terræ non omnes terras significare contendebat. Risi hominis vanitatem, & vicem illorum condolui puerorum, quod satis intempestivâ, ne dicam ineptâ disciplinâ per numerum pluralem ac singularem, ad astronomiæ traherentur sublimitatem, ad quam neque ipsi propter ætatem, neque eorum Magister, propter ingenii hebetudinem, possent ascendere.

Hanc quoque cum dictarem epistolam, accepi ab amicis, quos habeo Venetiis, litteras, quæ me admonebant esse alterum Grammatistam Græcum meæ, quantum potest apud suos discipulos, existimationi detrahentem, nisi quod iste aliquantò prudentius, non mecum de astronomia, seu alia philosophiæ parte, vel medicina

contendit, ſed tantùm de grammatica Græca, hoc eſt de ea quam profitetur arte. Quod ſi velim hominem adverſus me ſatis, ut audio, petulanter in ſua profeſſione exultantem, auſcultare, video me ad ea ſtudia quæ pridem in ſchola puerorum didici, ætate jam cana non ſine magna mea infamia relabi; nam cum diviſæ ſint profeſſionum vices, quis ferat Grammatiſtam de philoſophia, aut Philoſophum de grammatica diſputantem? Sed cum iidem amici mei, qui me primi de hoc Græco Grammatiſta, non ceſſante quotidie meum nomen dehoneſtare, monuerunt, etiam me cogant, ut pro meo honore tuendo, ei ſuper his quæ mihi in grammatica Græca objiciuntur, reſpondeam, eum obſervabo modum, ut neque in minimis meam famam neglexiſſe, neque me ſponte, ſed invitum in hanc de conſtructionibus diſputationem quæ magis puerili ætati conveniat, videar deveniſſe; nam quid mihi à Grammaſtica Græco objectatur, hoc eſt, me male emendaſſe locum Ariſtotelis, lib. 7, de Hiſtoria Animalium, in quo de morſu canis rabidi ſcribit hæc verba: Λυττῶσιν ἀπάντα τὰ δηχθέντα πλὴν ἀνθρώπου. In quibus ego non πλὴν, ſed πρὶν magis ſenſui legendum, ne, ſi dictio exceptiva retineatur, mendacium inſit apertiſſimum, omnia animalia morſa à cane rabido rabire & mori, excepto homine, cum æque homo ac reliqua animalia, ex morſu canis rabidi, & rabiant, & moriantur. De quo tamen tam manifeſto mendacio Ariſtotelis, ſi ita ſcripſit, ut in codice Græco ſcriptum invenitur, & Theodorus ſua tranſlatione confirmavit, nihil audio Græcum Grammatiſtam in Ariſtotelis, aut Theodori dicere defenſionem. Sed ut qui velit naturæ potius, quam ſuæ artis legibus adverſari, nullo modo permittit, ut πρὶν adverbium temporis cum genitivo caſu conſtruatur, ſed πλὴν legendum cenſet, ut habet ſcriptura Græci codicis, neque veretur, ut dixi, naturam violare quæ voluit ita morſum canis rabidi eſſe homini noxium, ſicuti reliquis animalibus, ut ſuæ artis decreta ſervet incorrupta. Ego vero hominem antiquâ mihi amicitiâ devinctum, licet, ut tandem reſcivi, ſimulatâ, quoniam à me ſæpius apud magnos viros, quorum ope vitam traducebat

traducebat collaudatus, non eadem refert grata mente præconia, ſed magis ingrata convicia, hominem, inquam, ſive verum, ſive fictum amicum, ita compellabo : Amabo, ô amice ! ſi alterutrum Ariſtoteli ſit detrahendum, aut doctrinam philoſophiæ, aut Grammaticæ Græcæ eruditionem veram adimendam cenſeas, tu forte tuæ favens profeſſioni, potius cenſueris Ariſtotelem malum eſſe Philoſophum, ut bonum probes Grammaticum. Tu quidem ita Grammatiſta Græcus, at non idem Porphyrius ſummus Philoſophus de Ariſtotele Philoſophorum principe judicavit; quin minus malum putavit eumdem Ariſtotelem linguà, quam mente σολοικίζειν; cum enim de Natura diffinitionem ab Ariſtotele aſſignatam, quæ ait : *Natura eſt principium motûs, & quietis*, non poſſet Porphyrius aliter pro verâ defendere, quoniam cœleſtia corpora habent naturam, & tamen nunquam quieſcunt, ſed perpetuo motu cientur, dicere non dubitavit, *&* pro *vel* ab Ariſtotele fuiſſe tranſumptum : atqui, ò Græci Grammatiſtæ (cum quibus doleo impoſitam mihi eſſe neceſſitatem de veſtra grammatica, à qua jampridem fateor me eſſe feriatum diſputandi), veſtræ regulæ dicunt ſolœciſmum eſſe, cum conjunctio ponitur pro conjunctione; quemadmodum Ariſtotelem Porphyrius καὶ ἀντὶ τοῦ ἢ hoc eſt, *&* pro *vel* planè poſuiſſe confitetur. Sed quia forte ſit nefas Ariſtotele viro non minus verborum facundiâ, quam rerum ſcientiâ prædito, tale vitium ſermonis, quale eſt ſolœciſmum adſcripſiſſe, illud potius dicendum eſt, quod ſcribit Quintilianus : *Multa in antiquis Auctoribus, tum vetuſtate, tum auctoritate defendi, ubi præſertim ſubſit aliqua ratio*, ut in eo loco Ariſtotelis.

Sed omiſſis Grammatiſtarum, ſive Græcorum craſſis admodum ſubtilitatibus, jam ad Medicum Plinii patronum revertamur, de quo non ſatis queo admirari, quod Medicus atque Philoſophus non modo meo, ſed aliorum quoque judicio doctus, ſe etiam paſſus fuerit trahi in hæreſim Grammatiſtarum, Plinium eſſe omnis erroris experrem, in his etiam quæ partim ad Philoſophorum, partim etiam ad Medicorum attinent diſciplinas. Nam inter cætera in quibus in ſua ſcribit præfatione Hermolaum Plinium immerito

accusare , hunc quoque videtur Hermolaum erroris annotare, de solis, lunæ, ac terræ magnitudine. Sed cur in his ab Hermolao dissentiat, qui mecum contra Plinium sentit, non intelligo, quandoquidem Plinii patronus, neque in hac parte, sicuti neque in pluribus aliis, suam pro Plinio sententiam adversus me atque Hermolaum, nondum aperuit? nos vero quantum ad hunc attinet locum , quod nobis videatur , aperte pronunciabimus Hermolaum , rectè cum Ptolemæo , ac reliquis probatissimis Mathematicis, lunam terrâ esse minorem statuisse, & Plinii cavillum contraria probantem reprobasse, nisi quod non recte, neque Ptolemæo consonè, terram ter tantum, & duabus quintis fere partibus scribit, lunâ esse majorem ; nam inter diametros, seu dimetientes terræ ac lunæ , non autem inter globos ipsos est ista proportio : ratio autem geometrica probat globos suarum diametrorum proportionem habere triplicatam, ex qua ratione colligitur terram lunâ majorem esse, non ter, & duabus quintis ferè partibus, ut scribit Hermolaus, sed trigesies novies, & unâ ferè tertiâ parte. Quem quidem Hermolai errorem si Plinii patronus voluit innuere, ubi de solis, lunæque terræ magnitudine Hermolaum, notat, hominem non modo Medicum, sed etiam Mathematicum exosculabimur; sed quoniam etiam in sole eumdem carpit Hermolaum in quo nullam hic præbuit erroris, vel minimam suspicionem , veremur admodum ne nota hæc potius grammaticam , quam mathematicam sapiat subtilitatem ; quandoquidem etiam Grammatistæ audent de astronomia per numerum singularem atque pluralem, de histotia autem naturali per casum genitivum, vel ablativum disputare.

Sicuti autem in lunæ ac terræ magnitudinibus, partim cum Hermolao sentio, partim dissentio, ità in herbâ fragra ferente, in lysimachio, in phalangio, myrmetio, omnino Hermolai accedo sententiæ , Plinium errore non parvo herbam fraga ferentem, quæ sit trifolia, fecisse quinquifoliam, vel sensu ipso qui in his est certissimus arbiter , illud quod nos dicimus indicante. Quod si Plinii patronus se herbam quæ fragra fert vidisse ali-

quando quinque habentem folia teſtabitur, nos viri gravis teſtimonio credemus : ſed ſciat nos, non de eo quod perraro fit, & monſtri loco habeatur, ſed de naturæ numero quem ſervat in pluribus, cum Plinio in hac herbâ contendere.

In lyſimachio herba pariter quam Dioſcorides flore aureo, Plinius purpureo deſcribit, viſum ſenſuum omnium acerrimum judicem appellabimus, ubi prius fuerit declaratum, quæ herba fuerit antiquis lyſimachion, & quo nomine ætate noſtrâ apud vulgus cenſeatur, quod Plinii patronum facere oportuit, antequam diceret florem lyſimachii eſſe vulgatum, alioquin ſciat ſe repugnantia dixiſſe. Qui enim poſſit flos vulgò eſſe cognitus, ſi herba ipſa, de qua naſcitur flos, ignoretur? ut certe eam ſcio non modo à vulgo, ſed etiam à Medicis noſtræ ætatis, ut pleraſque alias quæ in uſu medico fuêre apud priſcos, ignorari. Si tamen more ſophiſtarum, non elegantium, ſed barbarorum loqui velim, poſſum dicere, & vulgus, & Medicos herbam lyſimachium noſſe, non tamen noſſe herbam lyſimachium: ſed minime puto Plinii patronum Medicum, non ſolum peritum, ſed etiam eruditum, ità fuiſſe locutum. Si tamen ita fari liceat, erit ſermo ſophiſticus verus; nam herbam quam priſci dixere lyſimachion, hoc ævo vulgus *corneolam* nominat, ſub hoc nomine notiſſimam omnibus, licet plures neſciant priſco vocabulo vocari lyſimachion, quod nos nunc primum luce clarius ſumus demonſtraturi. Huic herbæ vulgo *corneola* nominatæ quam infectorum præcipue officinæ noverunt (ea enim ad inficiendos viridi colore pannos utuntur), omnes illæ adſunt notæ quas, tum Dioſcorides, tum etiam Plinius pariter lyſimachio adſcripſere; nam & in aquoſis naſcitur, ut ſcribit Plinius, vel in paludoſis, & juxtà aquas, ut Dioſcorides. Ego ſanè teſtor me frequenter vidiſſe herbam corneolam in Ferrariæ paludoſis, vel in ripâ Padi natam; huic præterea folia tenuia, viridia, qualia ſalici germinant, quæ ſi comburantur acrem fumum emittunt naribus mordacem, &, quod damnat Plinium, non purpureo, ſed aureo flore inſignita conſpicitur. Cogitur autem & Plinius fateri, aureum eſſe herbæ lyſimachii florem, niſi

velit cognominem lapidem lysimachum, aureis insignem venis; ut ipse describit lib. 37, capite 10, temerè idem nomen fuisse fortitum. Quanquam idem Plinius non tantùm in colore floris, sed etiam in herbæ odore notari potest, quem gravem sentiri scribit, & non acrem, ut Dioscorides, nec quomodo talis sentiatur ostendit, suffitu scilicet herbæ combustæ; quæ omnia Dioscorides diligentissimè est executus, & usum præterea herbæ in medicina docuit, quod hoc in loco, ubi lysimachion describit, Plinius facere prætermisit. Lysimachium autem esse herbam infectivam, non equidem memini me legisse apud aliquem Auctorem Græcum, vel Latinum, nisi quod de ea scribit Plinius, lib. 26, capite 16, quod capillum flavum facit: Dioscorides autem lysimachium alio nomine, ait lytron appellari, quam appellationem suspicor, aut apud Dioscoridem, aut apud Plinium esse depravatam, qui de lutea herba infectiva meminit, lib. 33, capite 5, quam dicit cæruleo subtritam pro chrysocolla induci. Forte enim *lytron* non *luteam* eamdem herbam, debuit nominare; nam & Vitruvius non *luteam*, sed *luteum* vocat, inquiens: Qui non possunt chrysocollâ propter raritatem uti, herbâ quæ luteum appellatur, cæruleum inficiunt, & utuntur viridissimo colore. Talis est ferè etiam ætate nostrâ lysimachii herbæ, sive lytron, sive luteum alio nomine appelletur, apud infectores usus; nam colori cæruleo, quem guadum vocant, eam super inducunt, & viridem colorem tingunt. Mirum autem videri possit, si lutea, vel luteum nominetur, cum non luteum, sed viridem faciat colorem, nisi quod & luteum, seu flavum facit, super se adhibeatur, & non cæruleo subteratur; nam & Plinius scribit (ut diximus) lysimachiam capillum flavum facere, vel lytron, forte non à colore quem tingit, sed à flore potius lutea fuit nominata: nam & Avicenna 16 libri 3 capite de excoriatione ulcerum, de quadam herbâ meminit, quam herbam tinctorum, & citrinam nominat, cujus succum libitum, & clysterizatum scribit prodesse ulceribus intestinorum, neque puto ipsum aliam herbam innuere, quam lysimachium, cujus pariter foliorum succum, aut epotum,

aut pro clyſtere injectum dicit Dioſcorides prodeſſe dyſentericis. Antiquus autem Avicennæ expoſitor, ſive Gentilis, ſive alius cujus expoſitiones in locum allatum habentur impreſsè, ut qui magis ſtudeat verba Avicennæ ſcindere in partes, primam ibi, ſecundam ibi, tertiam ibi, quam eorum ſenſum, quod magis foret ex uſu Medicorum, declarare; neque hanc herbam tinctorum citrinam, neque alteram quam ſtatim poſtea tanquam eumdem habentem effectum Avicenna ſubjungit, & *pedem alacohen* dicit à quibuſdam vocari; ſe autem exiſtimare quod ſit pes corvi, quamvis alii ante eum, ut ipſe teſtatur, dixiſſent Hippocratem per *alacohen* folia ficûs intellexiſſe, neutram, inquam, harum herbarum quæ videntur fuiſſe apud Veteres in uſu medicinæ celebres, atque ideo cognitu neceſſariæ, ſuâ ſtuduit doctrinâ Gentilis illuſtrare, ſed tanquam eſſent notiſſimæ, aut parum afferret earum notitia utilitatis, ſuâ intactas expoſitione præteriit.

Novus autem Avicennæ expoſitor non viſus eſt omnino iſta negligere: verum ex ejus expreſſionibus lector eſt incertior, quam antea; nam herbam tinctorum *memitem* eſſe dicit cujus ſucco utuntur tinctores, de quâ etiam *memite* dicit, teſtari Principem, quod eſt frigida & ſicca in primo, & quod multam habet ſtipticitatem, & exponi in ſynonymis Avicennæ quod eſt chelidonia, ſed non eſſe verum teſte Simone Genuenſi. Nonne hîc expoſitor ignotum per ignotius, aut ſaltem æque ignotum nobis oſtendit, cum herbam tinctorum *memitem* eſſe dicit, non autem quid ſit *memite*, ſed quid non ſit, magis edocuit? ſcio enim veram *memite* quam Dioſcorides glaucium vocat, & ad vitia oculorum laudat, à noſtræ ætatis Medicis ferè omnibus ignorari, qui pro eâ utuntur herbâ alterâ, ſimili quidem, ſed non eamdem habente vim quam Græci μήκωνα κερατίδα, id eſt papaver cornutum, appellant. Sed fac veram *memite*, aut verum glaucium eſſe notum, non tamen, aut Auctores Arabes de *memite*, aut Græci de glaucio, quid ſit hæc herba, tam in uſu infectorum quam etiam Medicorum, quicquam retulerunt; neque quia Avicenna ſcribat *memite* eſſe frigidam & ſiccam in primo, hoc ſatis efficax eſt argumentum

ad probandum *memitem* esse herbam tinctorum, de qua Avicenna facit mentionem, fen. 16, tertii capite de excoriatione intestinorum; plures enim sunt herbæ tales habentes qualitates, quas tamen propterea non dicimus easdem esse cum herbâ tinctorum, atque citrina ab Avicenna nominata, neque etiam eosdem habere in medicina usus, existimamus. De secundâ herbâ, *pede alacohen* ab Avicenna vocata, idem expositor scribit existimare quod sit herba à Medicis vocata *pes corvi*, de qua dicit secundo hujus capite, de *pede corvino*, quod radix hujus herbæ cum decoquitur confert solutioni antiquæ, sed radicem hujus herbæ quam nostri herbolarii vocant *pedem corvi*, esse causticam, ulcerativam, & de ista non loqui Principem; hîc qui Princeps dicit, quod aliqui dixerunt, quod per *alacohen* Hippocrates intellexit folia ficûs, quæ in nullo serviunt casui præsenti, quia pungunt & excoriant pet lacticinium occultatum in eis.

Hæc omnia ad verbum ferè novus expositor Avicennæ qui sua expositione, non magis hanc, quam etiam priorem nobis herbam declaravit. Forte autem sit illi minus pudendum hanc secundam, scilicet *pedem corvinum*, de quo Avicenna loquitur, ignorasse, quando & ipse Avicenna tantus alioquin medicinæ Magister, vel dubitavit, vel etiam nescivit quid esset, ut plane in multis aliis herbis ipsemet suam fatetur inscitiam, ut etiam secundo canonis de hac ipsâ herbâ, quæ *pes corvinus* nominatur, non modo ambigua, sed etiam contraria loquitur. Sunt autem hæc Avicennæ de pede corvino inibi verba : Pes corvinus . . . radix ejus herbæ confert solutioni antiquæ, & dixerunt Paulus & alii quod confert colicæ, & efficit operationem hermodactylorum absque nocumento. Ego autem nescio quomodo radix pedis corvini possit prodesse solutioni antiquæ, & facere operationem hermodactylorum qui sunt satis in solvendo potentes, nisi forte Avicenna vult hoc loco solutionem curare solutione, qui tamen alibi præcipit non esse faciendam solutionem super solutionem. Fen autem 22, tertii capite de solutione podagræ & Ischiadicorum, pedem corvinum non colicæ, sed podagræ potius, ex ejusdem Pauli auc-

toritate Avicenna prodesse testatur, ita scribens: Et dixerunt quidam quod pedi corvino inest operatio hermodactylorum, & non est ejus nocere stomacho. Quæ verba exponens, etiam novus expositor Avicennæ, in hunc modum scribit: Dicit aliquos asseruisse, quod pes corvinus operatur, & purgat sicuti hermodactyli, & non nocet stomacho sicuti ipsi, & pes iste corvinus; est herba cujus radix ponitur in opere, de qua scribit secundo hujus capitulo de ea: Dixerunt Paulus & alii quod confert colicæ, & efficit operationem eorum absque nocumento. Deinde subjungit: Radix pedis corvini quem nos hîc habemus, ab extra apposita rodit, & pluries hanc feci super penem illius quassari, qui habebat in inguine bochium epidemille, & protinus illîc surgebat ampulla, quâ ruptâ exibat virus venenosum, unde aliqui sanabantur. Sed hanc dare per os nunquam ausus sum, licet sciam aliqua quæ foris adhibita vesicant & ulcerant, & comesta non ut allia & cæpe.

Hæc ille, qui licet vereatur, ut sanè debet vereri, dare per os radicem pedis corvini quæ venenum est, ut postea declarabimus, per verba tamen postrema videtur innuere, quod si etiam daretur per os, cum aliqua tamen ratione daretur, & non sine Principis auctoritate. Joannes vero Matrheus de Grado, alter novus Avicennæ expositor in hujus radicis expositione magis audaculus scribit hæc verba: Intellige quod cum Auctores utuntur pede corvino, in casu etiam isto semper utuntur radice ejus, & non foliis, ita etiam Dominus Avicenna secundo canonis ponit juvamenta radicis ejus, quæ verba expositoris nobis indicant ipsum hujus herbæ timuisse folia non radicem, quia Dominus Avicenna ejusdem radicis usum, & non foliorum secundo canonis præcipuè probavisset.

Miseret me humanæ vitæ quam video quotidie sub Avicenna, non tamquam *principe*, sicut Medici juniores appellant, sed tamquam sævo tyranno periclitari; nam si radicem venenatam, vel intra corpus jusserit adhiberi, eam quidam Medicorum in ægrotantibus adhibere non dubitant; contra si radicem salutarem, &

& venenis adversantem dati vetuerit, tanquam medicinam perniciosam, illam Medici etiam celebres non audent dare. Radicem *pedis corvini** habentem vim exulcerandi, & tanquam venenum præterquam si extrinsecus apponatur in usu medicinæ fugiendam, alter novus Avicennæ expositor non veretur dare etiam intus assumendam, fretus Avicennæ, & secundo canonis, & 16 tertii quod eam hermodactylis præfert auctoritate. Ego vero testor eum me novisse Medicum qui ex eâdem radice quibusdam aliis adjunctis pillulas conficiebat, & eas podagra laborantibus propinabat, non sine magno quorumdam qui eas accepere periculo, donec tandem à me sui erroris admonitus, à tam periculosa abstinuit medicina.

Nonne idem Avicenna, si qui tam fatui sint qui ei velint in omnibus credere; scribit secundo canonis: Napellum esse venenum perniciosum, & tamen potari suadet cum postea subjungit: delet albaras linitum, & bibitum. Venenum autem quod nostrâ ætate napellum ab herbariis nominatur, aconitum à Græcis, atque Latinis vocatur, de quo Virgilius:

Miscent aconita novercæ;

ut jam appareat Avicenna non tam tyranni quam etiam novercæ imitati mores. Contra Galenus aconitum laudat, si abstergendum sit aliquid ex corpore; sed cavendum esse (inquit) ne aut in potu aut in cibo sumatur.

Idem Avicenna radicem pentaphylli à Dioscoride commendatam ad venena mortifera, ipse secundo canonis scribit esse medicinam pernitiosam; adeo ut Michael Savonarola Medicus suo, & nostro quoque tempore propter scripta quæ de Medicinâ edidit clarus, non ausit eam in quartana dare, non aliam ob causam, nisi quia damnetur à Principe. Tantam habet, ut nuper dicebam, Avicenna apud Medicos nostri temporis auctoritatem, ut medicinam mortiferam faciat salutarem, sicuti pedem corvinum; salutarem autem perniciosam, veluti radicem pentaphylli, vel ejus succum; nam & Jacobus de Dondis cognomento Aggregator,

hujus

hujus radicis succum inter venena perniciosa ex Avicennæ numerat auctoritate. Forte autem quantum ad pedis corvini attinet radicem, non tam Avicenna quam Medici ipsi non rectè Avicennam intelligentes, sunt reprehendendi. Quis enim eos cogit putare herbam, quam herbarii nostræ ætatis *pedem corvinum* nominant, esse illam quam veteres Medici, Paulus scilicet & Dioscorides, sub eodem nomine celebrarunt, quasi vero sit necessarium, ut quæ nunc sunt nomina herbarum etiam priori sæculo fuerint? Eos autem quos supra notavi Avicennæ expositores illud oportuit didicisse, aliam esse herbam à priscæ ætatis hominibus *pedem corvinum* nominatam, aliam à nostris; nam si id sciissent, neque tam multa de pede corvino dubitassent, neque etiam aliqui eorum unquam in animum induxissent, herbam *pedem corvinum* à nostris dictam, posse sine periculo aut in pilulis, aut alio modo intus assumi; hæc enim est illa quam Dioscorides *βατράχιον*, & apium sylvestre nominat: unde & Medici juniores non solum pedem corvinum, sed etiam apium raninum nominarunt, à gemina scilicet animalis, & herbæ alterius similitudine. Hujus herbæ Dioscorides quatuor facit species, & unam ex his inter venena collocat; omnium autem folia & caulem, si apponantur humano corpori, vim ait habere exulcerandi & escharam faciendi. Quare nullo modo suspicandum est illos, quod dixerunt pedem corvinum in medicinis capi, propter excoriationem intestinorum, quos Avicenna allegat 16, tertii eodem capite, de hac pede corvino quam Veteres *βατράχιον* à rana, cujus effigiem repræsentat, nominarunt, intellexisse: sed neque Avicenna secundo canonis, cum scribit radicem pedis corvini conferre solutioni antiquæ, de hac potuit intelligere; ideo, quantum ad hoc, forte non est error Avicennæ, sed male exponentium Avicennam, & nescientium quid duobus in locis, scilicet & secundo canonis, & sexta decima tertii, per pedem corvinum Avicenna intellexerit, si modo & ipse quid esset intellexit; nam 16 tertii, etiam videtur hæsitare, secundo autem canonis omnino Avicenna aberrat, illam ostendens quam supra tetigi in radice ejus-

dem herbæ contrarietatem quod conferat & ſolutioni antiquæ ; & faciat operationem hermodactylorum abſque nocumenro. Quibus verbis poſtremis ſimilia etiam ſcribit 22 tertii, ſupra etiam à nobis allegata, verum utrobique male Paulus & alii ſuper hac medicina, quæ facit operarionem hermodactylorum, ab Avicenna citantur ; neque enim Paulus uſquam herbam *coronopoda*, ſic enim Græci pedem corvinum nominant, hermodactylis comparat, in juvando podagricos. Sed compoſitionem quæ nominatur apud Græcos διὰ κορωνοπόδιυ, id eſt per pedem corvinum, alreri præfert, quæ apud eoſdem Græcos δὶ ἑρμοδακτύλων, id eſt per hermodactylos nominatur ; quarum urramque deſcribit Paulus, lib. 7, in quo de ſimplicibus, & compoſitis agit medicinis, propriis ambas inſcriptionibus notans.

Primæ compoſitionis inſcriptio, atque deſcriptio hæc eſt :

Podagrica per hermodactylum.

Hermodactyli omnino uncias 3, anneſi, cymini Æthiopici, ameos, corymborum, rhymi, piperis longi, zinziberis an, obolos tres, epithymi unciam mediam. Doſis oboli 4, autem 6, datur mane cum condito, vel hydromele.

Secundæ autem compoſitionis per pedem corvinum inſcriptio, atque deſcriptio talis eſt.

Per pedem corvinum compoſitio quæ facit ad ea, ad quæ, & altera per hermodactylon, ſtomacho utilis.

Zinziberis oboli duo, piperis oboli tres, agarici obolus unus, cinci interioris oboli quaruor, radicis pedis corvini oboli ſex : doſis oboli octo ; his autem quibus venter non facile ſolvitur ſiliquæ 23, facit omnino ſeptem, vel octo ferè alvi dejectiones. Harum duarum compoſitionum Paulus, libri ſui de medicina volumine tertio ſecundam per pedem corvinum nominatam dicit ex Alexandri auctoritate primâ eſſe meliorem, ut quæ eamdem fa-

ciat evacuationem, & æque ſedet dolorem, cum hoc quod nihil obeſt ſtomacho; quorum verborum ſententiam male Avicenna duobus in locis antea allegatis, de ſolo pede corvino ſcribit, ipſum hermodactylis comparando, quaſi radix pedis corvini, de qua loquitur Paulus ſit par in cienda alvo radici hermodactylorum, & non habeat potius adſtringendi facultatem, quemadmodum de ea ſentit Dioſcorides, qui ipſam cæliacis prodeſſe teſtatur, ſicuti & ipſe Avicenna primo canonis eamdem dicit radicem prodeſſe ſolutioni antiquæ, & etiam 16 tertii, teſtatur nonnullos eam nominaſſe inter medicinas ad ulcera inteſtinorum facientes, quoniam cæliaca diſpoſitio eſt morbus ſimilis lienteriæ, quæ provenit etiam ex hulceribus inteſtinorum: quare Avicenna, hæc omnia de radice pedis corvini non male ſcribit; illud vero non rectè quod faciat operationem hermodactylorum. Siquis verò miretur quomodo tota compoſitio, per pedem corvinum nominata, eamdem poſſit facere evacuationem quam altera per hermodactylos, cum pes corvinus, vel radix ejus vim adſtringendi habeat, hermodactyli autem magis purgandi, ſciat dictam per pedem corvinum compoſitionem non habere vim purgatoriam ex pede corvino, ſed ex agarico, & cnico, quod cartamum Medici recentiores appellant. Purgat autem æque, atque altera compoſitio per hermodactylos nominata, quoniam doſis ejus eſt dupla ad doſim alterius, & in durum habentibus ventrem majorem multo, quam duplam habet proportionem, ut ex his quæ antea ſcripſimus, ex Pauli ſententia patere poteſt. Neque vero quiſpiam miretur compoſitionem purgativam ex medicina ventrem adſtringente ſuam ſortiri appellationem, quoniam in podagricis doloribus, atque iſchiadicis, non minus quærimus humorum fluxum ad loca dolentia reprimere, quam eorum qui jam fluxere, evacuationem; unde & apud Paulum invenitur alia compoſitio ad podagras, quæ per corralium nominatur, in quam tamen veniunt rhabarbarum & ariſtolochia, medicinæ evacuantes. De eiſdem duabus compoſitionibus quas ſupra ſecundùm Paulum annotavimus, etiam Avicenna meminit fen. 22, tertii capite, de ſolutione

podagricorum, & iſchiadicorum. In quibuſdam tamen medicinis, ſed præcipue in ponderibus medicinarum, à Paulo evariat, ut quas ſcribit Avicenna cum his quas Paulus antea notaverat, conferre volentibus videri poteſt. Hic vero occurret aliquis, ac mihi objiciet, id quod & ipſe Avicenna, atque ejus expoſitoribus antea objectavi, non haberi ex eorum expoſitionibus, neque quid ſit herba tinctorum, ſive cittina, neque quid ſit pes corvinus de quo Paulus (quantumvis male ab Avicenna allegatus) intellexit. Liquet enim ex his quæ antea diximus eſſe herbam pedem corvinum à Veteribus dictam, ex cujus nomine compoſitio tota ſuam habuit appellationem, nundum tamen, quæ aut qualiſnam ſit, fuit declaratum. Cum ergo & quænam aut qualis ſit herba tinctorum ab Avicenna dicta, & quo nomine apud Veteres fuerit inſignita, antea docuerimus, quod etiam de herba fecimus, quam noſtri herbarii pedem corvinum nominant, reſtat ut quid ſit pes corvinus Veteribus & Dioſcoride & Paulo atque Avicenna, doceamus; quandoquidem, & ipſe Avicenna eam ſcripſit compoſitionem cujus pes corvinus eſt pars, ne qui volunt totam facere compoſitionem, in pede corvino dubitent, veluti quidam Avicennæ expoſitores hæſitarunt, aut ſicuti alii, radicem pernitioſam pro ſalutari recipiant. Coronopus, hoc eſt pes corvinus, inquit Dioſcorides, herba parva eſt, oblonga, humi ſtrata, foliis fiſſis: hæc quoque pro olere elixatur, aliqui amnones, aliqui aſtrium, Afri atorſum, Romani caciatticem, nonnulli ſtillago, nonnulli ſanguinari vocant; hujus radix in cibo ſumpta facit ad cæliacos, naſcitur in locis incultis, & in domibus, & in viis. Omiſſis in hac herba barbaris appellationibus, de quibus non poſſumus, ſintne rectè, an perperam ſcriptæ dijudicare, Romana nomina diligentius inſpiciamus, ut, ſi qua eorum ſint depravata, corrigamus, atque inde ad ejus quam quærimus herbæ notitiam perveniamus. *Caciatrice* ſanè videtur dictio corrupta, neque enim eſt Græca, neque Latina; quare puto galitricem eſſe legendum, vel quod magis Græce appellationi reſpondeat galli crus, ut ſicuti ideo apud Græcos hæc herba coronopus eſt nominata, quoniam

corvini pedis effigiem reprefentat, fimili ratione apud Romanos galli crus fuerit nuncupata. Eft enim herba apud Auctorem de fimplici medicina, quem aliqui putant fuiffe Apuleium, galli crus atque etiam fanguinaria nominata, quod etiam nomen vitiatum eft, feu decurtatum apud Diofcoridem; nam fanguinari pro fanguinaria in multis codicibus legitur. De hac autem herbâ idem Auctor de fimplici medicina, quicumque fit refert, eadem quæ de coronopode Diofcorides, quod videlicet in locis afperis, & circà vias; addit autem & rationem cur tam galli crus quam etiam fanguinaria nominetur, eo quod fcilicet naribus impofita fanguinem fluere facit, & habet (ut inquit) in fummitate pedem galli.

Hæc autem herba ipfa, fi quam fit vulgo nota, & fimul ejus nomen vulgare manifeftavero, vereor ne Avicennæ, atque ejus expofitoribus magnam pariam ignominiam, qui in re notiffima pueris hæfitarinr, verum ifta cælare, non eft tam parcere Antiquis quam vitam negligere, quæ, ut antea diximus fub Avicennæ atque ejus expofitorum auctoritate, periclitatur: hæc procul dubio illa eft, quam partim fanguinariam ab effectu jam dicto, partim Capriolam vulgo appellamus. Plinius unam fpeciem graminis facit, & gramen vocat aculeatum, quoniam ei in acumine aculei fint plurimi, quos, ut idem Plinius inquit, convolutos naribus inferunt, extrahuntque, ciendi fanguinis gratiâ, quæ licet verba fcribat Plinius libro 25 de fecunda graminis, ut diximus, fpecie, ipfam nihilominus libro 21, inter herbas aculeatas, fub Græca appellatione coronopodis numeravit, nefciens (ut arbitror) eamdem effe herbam quam Græci coronopoda, & Romani gramen vocant aculeatum, quoniam, ut in æra & lolio, ægilope & avena, aparine & lappa, nuperrimè autem in lyfimachio, & lutea manifeftavimus, plurimarum herbarum quas Latinis nominibus noverat Plinius Græcas nomenclaturas ignoravit, quam Plinii infcitiam etiam in ifatide & glafto, elxine & convolvolo, oxymyrfine & rufco, nardo Gallica & faliunca, in altero noftro libello de Plinii atque aliorum erroribus edito demonftravi-

mus. Quia vero ex tam crebro, & in omnibus Plinii libris passim errore reperto, hæc inter me ac Plinii patronum disputatio habuit occasionem, quem tamen errorem hic se putavit, unicâ codicis emendatione *æram* scilicet in *herbam* mutando, substulisse ; nunc mihi libet eidem Plinii patrono copiosius ostendere quam multas alias Pliniani codicis emendationes eum oporteat excogitare, si errorem quem dixi, pro quo inter nos est orta dissensio, ex toto Plinii codice velit extirpare : neque enim in herbis tantum, atque omni plantarum natura, sed etiam in animalibus, atque metallis, hunc ipsum errorem Plinius admisisse frequentius deprehenditur, ut per singula genera summatim ostendemus.

Plinius libro 20, marrubium nigrum scribit à Græcis prasion nominari, melius autem melanprasion scripsisset, quoniam prasion nomen est commune ad nigrum & album : postmodum libro 27, de eodem marrubio nigro sub ballotes nomine agit, nesciens tamen eamdem herbam quam Romani marrubium nigrum appellabant, à Græcis balloten nominari. Argumentum inscitiæ, quod balloten alia nuncupatione porrum nigrum, & non marrubium nigrum Plinius à Græcis vocari eodem loco testatur; de quo Plinii errore, quo sæpius prasson, id est porrum pro prassio, id est marrubio scribit nominum vicinitate deceptus, etiam in altero libello fecimus mentionem.

De atriplice Plinius multis scribit in locis, sed libro præcipue 20, ubi vires ejus ac proprietates explanat, hoc tamen olus ex aureo colore dici à Græcis χρυσολάχανον, videtur Plinius nescivisse, cum libro postmodum 27, agat de chrysolachano tamquam de herbâ penitus ab atriplice differente ; adeo ut huic contrarias omnino illis quas antea atriplici adscripserat vires assignet, libro si quidem 20, atriplicem morbos regios, ac pallorem facere ex Pythagoræ tradit auctoritate : postmodum libro 27, de chrysolachano agens, ait fuisse aliquos qui hanc herbam dicerent alligatam regium morbum habentibus; ita ut spectari possit sanare id malum, ad quem pariter effectum de chrysolachani semine si bibatur Dioscorides auctor gravissimus testificatur. Eamdem vero

herbam ſignificari à Græcis nomine chryſolachani, & à Latinis atriplicis, præter Dioſcoridis idem aſſeverantis auctoritatem, color etiam herbæ atriplicis aureum colorem repreſentantis, unde illi à Græcis inditum nomen chryſolachanum, manifeſtiſſimè indicant.

Sambucum Plinius libro 24 inter arbores collocat, ejus denique effectus in Medicina præcipuos exponit; deinde eamdem arbuſculam libro 27, ſub acteæ nomine pingit, gravi florum odore, caulibus aſperis, geniculatis, ſemine nigro, ut hederæ baccas mollibus, naſcique opacis, aſperis & aquoſis, autumat: quæ omnia indicia ſambucum demonſtrant, cum etiam eamdem acteam, ſicuti ſambuci radicem ad interiores fœminarum morbos dari Plinius præcipiat. Neque vero poterit illud Plinii patronus pro Plinio reſpondere, Plinium ſub acteæ vocabulo ebulum intelligere, atque ita non de eadem planta, ſed diverſis, ſub variis nominibus, altero Græco, altero Latino, in locis tractaſſe differentibus; non poteſt, inquam, hoc pro Plinio dicere, quoniam Græci ſambucum non acten, ſed chamæacten potius, id eſt terreſtrem ſambucum, nominant. Et hæc quidem, quantum ad plantas attinent, dicta ſufficiant, quas Plinius viſus eſt non modo nomine, ſecus etiam natura putaſſe diverſas.

Auctor autem ejus libri qui *cornu copia* inſcribitur, miratur de Plinio tantæ doctrinæ atque auctoritatis viro, quod in genere animalium daſipodem à lepore diverſum fecerit, cum tamen (ut inquit) unum idemque animal ſit; miratur inquam, ut qui non animadverterant, multos alios ejuſdem Auctoris ſimiles, etiam in aliis rebus, & non in lepore tantum errores; & multis argumentis conatur oſtendere, daſipodem à lepore non eſſe differentem, tum ex ratione nominum, tum ex his quæ de daſipode ſcribit Ariſtoteles lepori congruentibus, tum etiam ex communibus Græcis, atque Latinis tam de daſipode, quam etiam de lepore adagiis. Quæ omnia argumenta, ego qui ubi poſſum, Plinii auctoritatem perlubens defendo, poſſum ea ratione refellere, quod nihil impedit duo animalia proximi generis inveniri, quibus prop-

ter naturæ affinitatem eadem omnia, quæ ille Auctor adducit possunt convenire, veluti leporem atque cuniculum quem puto à Græcis dasipodem nominari; sed si hujus erroris ita Plinius excusetur, alteri tamen sibi familiari omnino erit obnoxius, quoniam, & de dasipode, & de cuniculo in suis libris faciat mentionem, qui tamen unum idemque sunt animal, sicuti de caprea & de dorcade; de vespertilione atque nycteride; siluro & glani, passere & psitta; quæ animalia, modo Græce, modo Latine nominat, neque Lectorem admonet eadenne sint, an diversa, ut plane videatur ipse putasse, non eadem. Sicuti inter metalla argentum vivum, ab hydrargyro diversum esse existimasse Plinius plane convincitur: nam cum libro 34, argenti vivi naturam exposuisset, mox de hydrargyro suo se loco dicturum pollicetur; atqui omnes, qui etiam paucis græcantur, idem metallum significari, apud Græcos hydrargyri nomine, quod apud nos argenti vivi, minime ambigunt, quando ea etiam, quæ de argenti vivi natura scribit Plinius, ut quod venenum omnium est rerum, ac omnia vasa exedat, atque perrumpat tabe dirâ, de hydrargyro pariter Græci auctores, ac præsertim Dioscorides, tradunt; qui etiam idem prope artificium quod Plinius conficiendi hydrargyrum, ex minio docet, ne quis forte argentum vivum, esse nativum, hydrargyrum vero factitium opinetur, atque ea ex causa Plinium in eis variis nominibus usum fuisse, arbitretur; quoniam, ut diximus, tam arte, quam à natura factum uno nomine à Græcis hydrargyros, sicuti à Latinis argentum vivum nuncupatur. Hos atque alios idem genus errores, hoc est similes illi quem de æra ac lolio, in altero nostro libello adscripsimus Plinio, si Plinii patronus sciverit excusare, melius tamen quam in suâ fecerit præfatione *æram* in *herbam* convertendo, fatebor illum jure apud cives suos posse gloriari, & corona civica meritum coronari, pro restituta suo civi pristina dignitate; alioquin ex sola super æræ defensione sciat se de una tantum festuca triumphasse, si modo & de festuca triumphavit, quam nos male fuisse in *herbam* mutatam, multis antea rationibus adversus Plinii patronum demonstravimus.

Non

Non multum absimilis, immo prope germanus his quos nuper tetigimus, est error Plinii in phalangio myrmetio, quem Hermolaus, lapsu memoriæ contigisse opinatur. Nos vero eamdem habuisse putamus occasionem, quam & superiores Græcæ scilicet eruditionis in Plinio defectum, quo cum nesciret quid verbum *myrmetion* significaret apud Græcos, plura quam oportuerit libro 29, phalangiorum genera enumeraverit; nam quamvis quarto ejusdem libri capite, ita scripsisset: Phalangium est Italiæ ignotum, & plurium generum, unum formicæ simile, sed multo minus, ruffo capite, &c. Paucos tamen versus infra veluti dicti prioris immemor, idem genus frustra repetiit, ita scribens: Myrmetion formycæ simili capite, alvo nigra, guttis distinguentibus; non differre autem hoc à superiori, qui Græcos Auctores, & præcipue Nicandrum atque Galenum, & inter recentiores Actium, de generibus phalangiorum scribentes legerit, minime dubitabit, quod & Medici, qui Græca nesciunt, vel ex Avicenna poterunt discere, qui libro quarto ubi de rutelis agit, Galenum & quosdam alios citat Auctores de multis scribentes generibus rutelarum, & tamen de uno tantum meminit, quod formicæ habeat similitudinem. Phalangion autem Græcis, & rutela Arabibus, est id araneorum genus, quod vulgo tarantulam dicunt, ut multæ indicant proprietates quas de phalangiis prisci Auctores tradiderunt, & nos quoque nostro sæculo in eisdem conspicimus, sicuti in terræ dehiscentis caverniolis domicilia, & prolis numerositatem, quæ parentes ubi emerserit enecat, casus etiam qui hominem à tarantula tactum excipiunt, stuporem videlicet, genuum labefactationem & totius corporis tremorem, nato vel inde proverbio ut homines, qui in uno loco nequeunt consistere, dicamus à tarantula morsos. Ut alia non omnibus adeo nota signa prætercam, quæ de phalangiorum ictu Veteres prodiderunt, & de tarantulis nostri temporis Medici vera esse experientiâ magistrâ didicere, qui plura etiam quam Veteres de hujus reptilis natura animadverterunt, ut, quod hominem talibus afficit imaginationibus qualibus ipsum inhærentem, cum mordet, invenerit; quo fit,

ut si quis se Regem esse cogitaverit, tunc cum mordetur, seu icitur, post talem ictum in eadem cogitatione usque perseveret, necquis illi facilè persuaserit, quamvis humilis conditionis homini, quod Regia dignitate non potiatur. Equidem miror Plinium de hoc animali, cujus ictus tam varié hominem afficit, quod suis temporibus fuerit Italiæ ignotum prodidisse, nisi quispiam suspicetur fuisse homines sequentibus annis adeo maleficos, qui venenum istud peregre advectum in Apuliæ campis, tanquam frumentum seminare studuerint.

Verum (ut rem istam magis errori Plinii, quam hominum tribuam malignitati) movent unus aut duo huic ferè germani errores Pliniani, qui sui de naturali historia libri volumine vigesimo sexto, statim circa initia, lichenas morbum (ut ipse ait) gravissimum, non Italiæ modo, verum etiam universæ prope Europæ incognitum fuisse scribat ævo priore, cum tamen Hippocrates Auctor Plinio vetustior, & in Græcia natus Europæ parte non parva, in suis libris, & præcipue in eo qui inscribitur, aphorismi, crebram faciat de lichenibus mentionem; quod non fecisset, si ejus ætate totius ferè Europæ hic morbus fuisset incognitus, quem nos putamus, ut in libro nostro de morbo Gallico scripsimus, etiam ante Tiberii Claudii Cæsaris principatum, Italiæ fuisse cognitum, licet non multis, quia carebat nomine, donec Medici Græci qui urbem Romanam frequentare cœperunt, eumdem morbum suæ linguæ vocabulo lichenas nominantes, fecere illustriorem, sicuti iidem Græci dolorem intestini laxioris primi colicum, quo nomine nunc quoque utimur vocitantes fuere in causa, ut Tiberius etiam princeps primus, id malum in Italia sensisse à Plinio scribatur. Idem puto in phalangio contigisse, hujus scilicet vocabuli significatum potius Plinii ætate fuisse Italiæ ignotum, quam venenum, sive reptile venenatum; nam & hoc ipsum, magis quam aliud, suspicandi plurimam mihi dedit occasionem quorumdam ætatis nostræ, vel qui Paulo ante hanc viguerunt inscitiam Medicorum, quæ me aliquando derisui fecit obnoxium. Nam cum sermo haberetur inter Medicos, è quo-

rum numero ego quoque unus eram licet tunc essem cæteris junior, atque ideo minoris auctoritatis coram viro gravissimo, atque eodem potentissimo, qui à pueritia in aula Alfonsi illustrissimi Regis Aragonum fuerat educatus; cum, inquam, sermo incidisset de reptili venenato, quod Apuliam maxime infestat (vulgo tarantula nominato) cunctis aliis qui aderant Medicis senioribus asseverantibus nullam fieri de hoc animali apud Veteres mentionem, me autem uno contradicente, atque id à Græcis priscis phalangion nominari contendente, ab Arabicis Auctoribus rutellam, visus sum pene delirare, palam viro quem dixi rerum fortunæque potente, coram quo hæc disputatio agebatur; contra me ferente sententiam, quoniam se suis auribus dicebat audisse, Medicos quoque Alfonsi Regis Aragonum asserentes, antiquos Medicos nihil in suis libris de tarantula scriptum reliquisse. Quæ sane assertio Medicorum multo plus habet erroris quam Pliniana, siquidem hæc Italiæ tantùm, illa vero omnibus terris superiori ætate tarantulam facit incognitam: alioquin de ea sub vocabulo aliquo, vel Græco, vel Barbaro mentio apud priscos haberetur, quam tamen illi fuisse habitam visi sunt omnino pernegasse. Quidam vero Medici, etiam ex recentioribus, qui de venenis suos tractatus inscriptos reliquerunt, de rutelis, phalangiis, ac præterea tarantulis meminere; verum tarantulas, non ad caput de rutelis, sed potius de scorpionibus referunt: unum tamen scorpionum genus, quod tertium numero ponunt, etiam *tarantulam* à Rasi vocari testantes, ab Avicenna vero *sebel*, vel *sebegi*. At (ut dixi) quæ hodiè *tarantula* nominatur, apud Græcos *phalangii*, apud Arabes *rutelæ* nomine celebratur; argumento, quod omnia ferè quæ Græci de phalangiis eadem scribat Avicenna de rutellis, Galenum insuper citans de speciebus rutelarum scribentem, quæ idem auctor scripserit de generibus phalangiorum.

Sed ad Plinium revertamur à quo libenter ad medicos celebres facimus digressionem, ut ejus errores multo leviores aliorum comparatione faciamus; nisi quod & huic Plinii in phalangio errori,

Fff ij

quem supra tetigimus, alter sanè gravior annecti potest, quo videtur ipsemet à se ipso in suis scriptis dissentire. Plinius, siquidem libro undecimo tractans de generibus araneorum inter quæ primum phalangia connumerat, supervacuam tamen eorum censet commemorationem, ob magnam illorum, ut inquit, notitiam; ut videatur pariter Plinius ejus quod dixerat libro undecimo oblitus, postmodum libro vigesimo nono, phalangia Italiæ ignota scripsisse. Dicet fortassis quispiam ea phalangia, quæ hoc in libro scribit Plinius esse Italiæ ignota, diversa ab illis quæ libro undecimo ponit inter genera araneorum. At hoc commentum, tum omnibus adversatur Auctoribus qui de omnimoda phalangiorum varietate scripserunt, tum præsertim est ipsi Plinio contrarium, qui id genus phalangiorum, quod à similitudine formicarum Græce *myrmecion* nominatur, & inter alia Italiæ ignota libro vigesimo nono numeravit, & inter araneorum libro eodem pariter collocavit. Æque Aristoteles libro de Historia Animalium octavo araneorum & phalangiorum genera una divisione partitur, ut non possint hæc esse vulgaris notitiæ, atque ob id nec dictu necessaria, si Italiæ fuerit phalangiorum genus, quemadmodum libro allegato Plinius scribit, ignotum.

Sed jam herbis reptilibusque relictis, venio ad alteram disputationem, quæ etsi de nominibus esse videatur, ad duas tamen medicinæ attinent partes, quarum altera anatomice, altera pathognomice à Græcis nominatur, in quibus optatem Hermolaum, ita sicuti in altera quæ herbarum doctrinam continet, fuisse exercitatum. Non tamen mihi eadem deerit pro amplissimo viro excusatio, qua etiam Plinium aliquando circa herbas errantem excusavimus, minus mirum videri debere Plinium virum in Reipublicæ Romanæ administratione occupatissimum, illa ignorasse, in quibus etiam Avicenna qui medicinæ Princeps ætatis nostræ Medicis fuisse videatur, non parum errasse deprehenditur. Cur enim non possim Hermolaum, non minorem dum vixit in Republica Veneta virum, quæ ferè Romanam magnitudinem æquavit, simili ratione in aliena præsertim professione defendere,

ſicubi in his quæ ad medicinam attinent, vel falsò putaſſe aliquid, vel inepte alios errantes excuſaſſe à Plinii patrono reprehenditur, veluti in epigloſſe, arteria, & gula, & in lactibus, in quibus Theodorum Gazam conatur protegere Hermolaus, in argemis & albuginibus, in ſtrumis & pluribus aliis? Quæ licet & ipſa videantur ad artem medicam pertinere, quia tamen quæſtio eſt magis de nominibus quam de rebus ipſis, veluti quæ ſint curæ minutioris, à me indefenſa conſulto relinquentur. Cur vero in epigloſſe, arteria & gula putet Plinii patronus erraſſe Hermolaum, non intelligo; quoniam de his, neque in Plinianis caſtigationibus, neque in gloſſemmatis ad Alexandrum Pontificem, quicquam ab eo reperi ſcriptum, niſi forte Plinii patronus Hermolaum culpat, tamquam indiligentem Pliniani codicis caſtigatorem, quod locum illum libri undecimi capite vigeſimo ſeptimo, ubi Plinius inter alias humani corporis partes de epigloſſi, arteria, ac gula facit mentionem inemendatum reliquit, quem Plinii patronus putet ſe rectè emendaviſſe, ita ſcribendo: Sub ea minor lingua, quæ nulli ova generantium, opera ejus gemina duabus interpoſita fiſtulis: interior earum appellatur arteria ad pulmonem atque cor pertinens, hanc operit in epulando epigloſſis ſpiritu, ac voce illac meante, ne ſi cibus ac potus in alienum deerraverit tramitem, torqueat; altera exterior eſt, appellatur ſanè gula qua cibus atque potus devoratur, tendit hæc ad ſtomachum inde ad ventrem. Sic quidem legendo verba codicis putat Plinii patronus verum ſenſum Plinio reſtituiſſe, neque videt quantum adhuc ipſa verba, ita correcta errorem contineant. Ut enim illud taceam, quod etiam in æra ac lolio Plinii errori tribuimus, non decere Plinium hominem Latiniſſimum in eodem pene verſu eamdem rem, modo Latine, modo Græce nominare; alterum in his habetur erratum, & quidem maximum, quod etiam Plinii patronus in ſua anatomice poſuit, adeo quod nullum ipſe habet excuſationis locum in eo errore, cui non modo in Plinii emendatione viſus eſt conſentire, ſed præterea etiam in ſuo opere proprio confirmaverit, in quo pariter ad Plinii, vel Pliniani codicis male à

ſe emendati imitationem ex duabus fiſtulis arteriam quidem ad cor atque pulmonem pertinentem poſuit interiorem, gulam vero qua cibus & potius devoratur, exteriorem. Contra naturæ poſitum, qui viam vocis ac ſpiritus fecit exteriorem, cibi autem ac potus interiorem, quæ res etiam in homine vivo citra diſſectionem poteſt dignoſci, primo ſe gutture, unde vox alitus quæ procedit, ſe in parte anteriore colli repreſentante. Hoc autem guttur Plinii patronum, non modo in emendatione Pliniana, ſed etiam in ſua anatomice poſuiſſe in parte poſteriori, indicant ipſius verba libro tertio capite octavo ejus operis, in hunc modum ſcripta : Binæ ab oris faucibus canaliculæ coeunt; quarum altera brevior, interiorque eſt, tracheam arteriam vel pharynga Græci, Latini guttur vel ſpiritualem fiſtulam appellant; altera vero longior, exteriorque eſt, iſophagum Græci & ſtomachum, Latini gulam & cibalem fiſtulam vocant; in quibus verbis plura ſunt errata.

Sed gravius ex illis primo perſequemur in quo Plinii patronus ſibi contradicit; nam libro & capite dictis, gulam ponit in parte colli anteriore, alioquin non eſſet exterior tracheæ arteriæ interiori collata, niſi forte, id quod poſterius eſt & dorſo proximius, putet exterius. Quod vero prius, & reſpicit pectus velit interius appellare, qua appellatione nulla eſſe poteſt abſurdior, poſtmodum libro eodem capite decimo ſeptimo de gula, ita ſcribit : Et nunc gulæ ratio reddenda eſt, quæ poſt tracheam arteriam poſteriorem locum tenet, ex quo dicto ſequitur tracheam arteriam gulæ comparatione eſſe exteriorem, & conſequio anteriorem, quam tamen in Plinii emendatione fecit interiorem, atque ideo poſteriorem; quo fit ut eadem colli pars, ſive trachea arteria, ſive gula, poſitum habeat interiorem & exteriorem, poſteriorem & anteriorem. Verum hæc contradictio, non in diverſis capitibus tantùm, ſed in uno etiam, ſcilicet octavo, ejuſdem libri apparet; nam circa ejus capitis finem ſcribit Plinii patronus hæc verba de trachea loquens arteria : Ante gulam poſita eſt, quia cor in priore parte collocatum eſt. Quamvis autem eadem contradictio in verbis Plinii libro undecimo à Plinii patrono emen-

datis non appareat, non tamen & ille error sit minimus, quin meo judicio maximus, si parte quidem colli priore cibum & potum devorari, posteriore autem spiritum ac vocem commeare Plinius existimaverit, ut sanè eum existimasse fateri sit necessarium, nisi eadem verba aliter quam à Plinii patrono castigentur. Quare nos qui ubi possumus errorum culpam qui in Plinianis codicibus, vel impressis, vel manuscriptis inveniuntur, in Impressores atque Librarios & male Plinium emendantes, potius rejiciendam quam ipsi Auctori adscribendam judicamus, totum hunc Plinii locum de cujus veritate disputamus, ita scribendum existimamus: Sub ea minor lingua epiglossis appellata; opera ejus gemina; duabus interpositæ fistulis, exterior earum arteria ad pulmonem atque cor pertinens, hanc operit in epulando, ne spiritu ac voce illac meante, si cibus ac potus in alienum deerraverit tramitem, torqueat; altera interior est, appellatur sanè gula, qua cibus atque potus devoratur; tendit hæc ad stomachum, &c.

Sic quidem verba Plinii legendo ille error evitatur quem Plinio quispiam merito posset objicere, modo linguam minorem, modo epiglossin eamdem gutturis partem nominanti; nam in nostra emendatione, in qua postea verba, *lingua minor*, statim illa alia epiglossis appellata subjicimus, non est affectatio græcitatis, sed declaratio quomodo uno vocabulo lingua minor à Græcis nominetur; declaratio, inquam, non solum apud Plinium, sed etiam alios Auctores Latinos sæpe usitata: ac præterea de medio tollitur alter gravissimus error, quo tracheam arteriam habere in collo positum posteriorem ipsum putasse Plinium possemus judicare, si ut male emendati codicis verba præ se ferunt, hanc quidem scripsisset interiorem, gulam verò exteriorem. Nostra quoque emendatio alteram amovet Plinii verbis contradictionem, diversam ab illa quam Plinii patrono paulo ante objectavimus; nam si *ne* particula prohibitiva præponatur verbis illis *si potus*, ut in sua emendatione præponit Plinii patronus, & non prioribus ita legendo, ut nos legendum ducimus, *ne si spiritu ac voce illac meante*, illud sequetur absurdum, tracheam eodem momento temporis opertam esse & apertam, siquidem in epulando operitur, spiritu vero ac

voce meanre aperitur; nam eâ opertâ à minore linguâ, neque vox neque ſpiritus peream poteſt meare. Hanc autem emendationem noſtram, codicis hoc in loco Pliniani, mire confirmat Auctor ejus libri qui *Cornu Copia* inſcribitur, vir non modo vocabulorum, ſed plurimarum eriam rerum, id quod ſui indicat libri titulus cognirione præclarus, Plinii vero præcipuus imitator adeo ut videri poſſit mulris in locis ejus paraphraſtes, de eiſdem rebus de quibus Plinius in hunc modum ſcripſit : Arteria eſt quæ ad pulmonem ducit, tegiturque epigloſſe, quam & minorem linguam vocant, ne ſi potus cibus ve in epulando voce meante in alienum deviaverit tramitem, torqueat, & hæc exterior eſt, gula vero inrerior qua cibus atque potus devoratur ; tendit hæc ad ſtomachum, inde ad ventrem.

Vidit homo eruditus ſe, ſi tracheam atteriam interiorem, gulam vero poneret exteriorem, facturum ex homine monſtrum, ſi etiam *ne* adverbium prohibendi, eodem quo Plinii pattonus ordine collocaret acturum rem nihilominus impoſſibilem, hominem ſcilicet, tecta ab epigloſſi via quæ ad pulmonem ducit, loquentem. Hujus vero rei impoſſibilitatem ſciunt Medici docti, vel etiam Philoſophi, qui quomodo animal vocem emittat, non ignorant. Sic quidem ego & Auctor *Cornu Copia* Plinium à tam craſſis errotibus quibus eum fecit obnoxium Plini parronus, libetavimus. Urinam tam facile multa alia in eodem libro, atque eodem capire, errata ita poſſemus emendare, ut culpa magis in Librarios, quam in ipſum Auctorem referretur : quia veto (nos ingenue fatemur) hoc neſciremus facere, & plura eotum ad anatomicen, tum humani corporis, tum reliquorum animalium pertinent, libuit Plinii patroni hominis, non raro in ſua ſe anatomice jactantis, ingenium expetiri ſi ſciat ipſe Plinius, quem in ſuam clientelam recepit, etiam in iſtis erroribus quæ à nobis notabuntur propugnare. Erunt aurem ex eodem libro 11, atque eodem capire 37, in quibus Plinius de arteria, epigloſſe, & gula verba facit, excerpti, ne quis forte ſuſpicetur nos velle exſpatiari, ex variis Plinii libris, plures hujus Auctoris errores ſedulò perquirentes

tes quos possimus alios super alios coacervare. Quod si etiam facere studuissemus, non malo animo erga Plinium id egissemus, sed bono porius, ur Plinii patronum ad alias Pliniani codicis emendationes quæ magis Auctorem ipsum ab erroribus vindicarent excogitandas incitaremus. Verum hi in præsentia sufficient, ex quibus prudens Lector dijudicabit quantum Plinii patrono laboris parare potuissemus, si non in unum unius libri caput, sed in plura multorum librorum inquirere, & nihil intactum, aut indiscussum relinquere voluissemus.

Primum quod in capite libri 11, 37, nunc examinando, notu dignum nobis occurrit, est Plinii verborum repugnantia, error non parvus à doctis judicandus; nam cum de cornibus loquitur animalium, mobilia hæc ut aures in Phrygiæ armentis ait; deinde paucos post versus ita de eisdem cornibus scribit: Cæterorum ossibus adhærent, cervorum tantùm cutibus enascuntur. Sed Plinii patronus pro Plinio respondeat quo pacto in Phrygiæ armentis cornua aurium habebunt mobilitatem, nisi & in his quemadmodum in cervis è cutibus enascantur; neque enim ex carne cuti subjecta ortum habere possunt, quoniam, ut auctor est Aristoteles libro de Historia Animalium tertio, cutis caput nulla carne interposita tegit: quare reliquum est, ut ex ossibus capitis oriantur, ac proprer originis continuitatem soliditatemque, eamdem cum ipsis servent immobilitatem. Si igitur cervis tantùmmodo è cutibus cornua nascuntur, ut videtur sentire Plinius, solis his, non autem Phrygiæ armentis erunt mobilia, ut aures. Aristoteles sanè libro de Historia Animalium tertio, cornua cuti potius quam ossibus adhærere eo probat argumento, quoniam & in Phrygia & alibi boves sunt qui cornua proinde ut auriculas moveant, quo etiam in loco ostendit cervorum cornua, non eo differre à cæteris, quoniam in ipsis è cutibus enascuntur, in aliis vero cornigeris ex ossibus capitis, sed ob id potius quod cornua parte plurima cava sint ab radice, quatenus ambiunt os quod ortum à capire cavo cornu inferirur, totumque implet in mucronem, tamen solidum exeunt, & simplici parte extrema constant, cervis tan-

tummodo tota solida , & spansa in ramos. Partem enim cornuum cavam in cæteris animalibus è cute nasci libro 2 de Historia Animalium manifeste docuerat , ac boum exemplo confirmaverat. Eamdem cornuum naturam , & per genera animalium differentiam Aristoteles repetit libro de partibus animalium tertio , his verbis : Cervis duntaxat tota cornua solida ac decidua , tum utilitatis causa , tum ut onere leventur , tum ex necessitate præ pondere cæteris aliquatenus cava, & in mucronem demum concreta sunt , quoniam ad ictus hoc fit commodius ; sed ne pars cava inutilis , qua cuti annectitur solidum quoddam ossibus exortum , ingreditur eam, impletque totam ; sic enim sita, compactaque, ad vim inferendam commodissima.

Jam ex his verbis , & aliis paulo supra ex libris Aristotelis de Historia Animalium recitatis , facile apparet , tam cæterorum animalium , quam etiam cervorum cornua , sic cuti potius quam ossibus adhærere , in reliquis tamen animalibus ne pars cava qua cuti ab radice annectitur debilis sit , solido quodam ex ossibus orto eamdem cavitatem impleri. Eatenus igitur cæterorum cornua ossibus adhærescunt , quatenus substantiam quamdam solidam, sive os sit , sive ex osse orta sua ambiant cavitate , eamdem tamen cum cornibus cervorum è cute capitis habent originem , alioquin Phrygiæ bobus , vel ut Plinius inquit , armentis non essent cornua ut aures mobilia.

Similis etiam contradictionis eodem in loco , ubi agit de cornibus animalium Plinius convincitur : fatetur enim cervas non habere dentes superiores sicuti neque mares , & tamen carere cornibus ; ac non multo post inferius ait , solos & camelos ex his quæ non sunt cornigera in superiore maxilla non habere priores dentes. In hac igitur natura , & cervæ fœminæ , & cameli communicabunt , qui neque cornua , neque dentes habebunt superiores , priores scilicet. Hos enim inesse cornigeris libro de partibus animalium tertio negat Aristoteles , ubi ita scribit : Cornigerorum nullum utrinque dentatum est. Superne enim primores dentes non habent , quippe cum hos adimendo non addiderit cor-

nibus. Cur vero cervæ cum ſicuti mares ſupernè primoribus dentibus careant, cornua tamen non habeant, cauſam eo in loco ſubjungit Ariſtoteles; ſicuti & de camelis qui ſimiliter utrinque dentati non ſunt, hoc eſt prioribus in ſuperiori maxilla dentibus vacant, ut ſcribit idem Ariſtoteles libro de hiſtoria animalium ſecundo : mox ſecundo libro de partibus animalium generalem quandam attulit rationem. Non igitur ſoli cameli ex his quæ non ſunt cornigera, erunt altera tantum parte dentati, quando & cervæ non ſunt cornigeræ, & dentibus æque carent ſuperioribus. Quod ſiquis Plinium dixerit de maribus, non autem de fœminis intelligere, atque ideo ſolos camelos excipere meminerit, is tam fœminini, quam etiam maſculini ſexus, multa animalia vacare cornibus, atque ideo Plinium, quamvis *ſoli cameli* ſcripſerit, ſub ea tamen exceptione etiam camelorum fœminas comprehendiſſe, quando, ut Grammatici inquiunt, maſculinum genus concipit fœmininum, quando etiam ſub non cornigeris, tam fœminæ quam mares continentur, ut qui alterum genus excipit alterum debeat excipere. Idcirco enim Plinius dicit *ex his quæ non ſunt cornigera*, non autem *ex his qui non ſunt cornigeri*, ut ſe utramque complecti naturam verbo neutri generis ſignificaret, tam fœminarum non habentium cornua, quales ſunt & cervorum, & camelorum quos ſolos Plinius ſcribit, ex his quæ non ſunt cornigera, non habere dentes; oblitus (ut videtur) eorum quæ antea de cervis fœminis diſſeruerat, dum earum argumento Ariſtotelem cauſam afferentem, cur nullum cornigerorum utrinque dentatum ſit, quod ſuperiores quibus carent dentes in cornua abſumantur, refellere non dubitavit. Qui putant (inquit) eos ſcilicet dentes maxillæ ſuperioris primores (de his enim loquebatur) in cornua abſumi, facile coarguuntur cervarum naturâ, quæ neque dentes habent, ut neque mares, neque tamen cornua.

Plinium autem decuit de Philoſophorum principe ſaniora ſentire, neque ipſum tam facile poſſe coargui pronunciare, in re præſertim de qua ipſemet ſibi Ariſtoteles objicit, & ſolutione ſatisfacit, libro ſcilicet ſecundo de partibus animalium, ubi ita ſcri-

bit: Cur cervæ cornibus careant, cum dentes similiter habeant, atque mares, causa est, quod eadem sexûs utriusque natura, & cornigera est; sed fœminis adempta sunt cornua, quoniam ne maribus quidem utilia sunt, sed virium meliorum beneficio mares minus offenduntur. Quæ quidem Aristotelis verba, aut Plinius non vidit, aut se vidisse dissimulavit, ne, sicuti Aristotelem se facile coarguisse videri volebat, ita etiam facile summum Philosophum defendi posse ex ipsius, & non alterius verbis fieret legentibus manifestum. Eligat ergo hoc in loco Plinii patronus utram Plinio mallit adscribere, an indiligentiam, qui omnes Aristotelis de natura animalium non legerit libros, an iniquitatem, qui eum, quem se in Historia Animalium referenda fatetur habuisse præceptorem indictâ causâ damnare studuerit, atque argumento cervarum convictum pronunciaverit, non confutatâ illâ quam ipse Aristoteles super eisdem cervis attulerat, siquis forte eas voluisset objicere, ut sanè Plinius objicit, ratione. Scribit prætere Plinius in eadem libri, & capitis parte, bisulcis bina esse cornua, quod dictum si universaliter accipiatur, non erit omnino verum, quoniam sues sunt de genere bisulcorum, & tamen cornua non habent. Quare rectius Aristoteles, ita de eisdem animalibus scripsit: Cornigerorum pars maxima bisulca, neque etiam bisulca omnia: si cornigera sint, binæ habent cornua; nam orix, quod etiam Plinius fatetur in sequentibus, bisulcum animal est, & tamen unicorne. Hoc ergo in loco, ubi inquit naturam bisulcis bina cornua tribuisse, oricem excipere oportuit, qui uno tantùm armatus est cornu, sicuti in eodem pene versu, asinum Indicum exceperat, qui solus inter solipedes est unicornis.

Proximus est à cornibus ad pilos transitus quorum defluvium, in muliere rarum, in spadonibus non visum Plinius scribit, nec in uno alio ante veneris usum, atqui mulieribus, & pueris etiam ante veneris usum, & propterea etiam spadonibus frequenter capilli defluunt. Quod si Plinius de eo defluvio pilorum, seu capillorum intelligit, quod universim fit, quod proprie calvicium nominatur (ut auctor est Aristoteles quinto de generatione ani-

malium), mirum eſt, cur Plinius calvicium rarum eſſe in mulieribus dicat, atque in ſpadonibus minimè viſum, ſicuti neque ante veneris uſum, cum par ratio ſit de omnibus, ut Ariſtoteles etiam loco antea allato declarat, his verbis: Mulieres non calvent, quoniam natura earum ſimilis puerorum naturæ. Utraque enim ſterilis ſeminalis excrementi ; ſpadones etiam non calveſcunt, quoniam in fœminam mutantur, & pilos qui poſtea gignuntur, aut non producunt, aut amittunt. Si igitur ratio Ariſtotelis aliquid valet, calvicium in mulieribus, pueris, atque ſpadonibus æque, aut rarum, ut nullum: ſed libro de Hiſtoria Animalium tertio, idem Ariſtoteles apertum eſſe inquit mulieres, & pueros, & ſpadones calvicii eſſe immunes.

De ſtruthocamelis etiam Plinius ſcribit quod alitum ſola, ut homo utrinque palpebras habet, quaſi ſtruthocamelus vera ſit ales, & non ambigui inter quadrupedes, atque alites generis ; nam ſi ales eſſet, in ſublime volatet, aut pennas ad volandum commodas haberet ; & ſi quadrupes eſſet, pennas non haberet, ſed pilos, ut quadrupedes tamen pilos ſive habet in gena ſuperiori, ut ſentit Ariſtoteles libro quarto de partibus animalium, qui de palpebra genæ inferioris in ſtruthocamelo, nec unum facit verbum, quoniam neque ut avis eam habet, neque ut quadrupes, & ſanè palpebra genæ ſuperioris in hoc animali plures habet pilos viſu conſpicuos. In gena autem inferiori ſunt adeo exigui, & numero, & magnitudine, ut vix hæc palpebra videatur ; quare, ut puto, de ea nullum Ariſtoteles habuit mentionem. Verum hic error Plinii ſtruthocamelum alitibus annumerantis, quem tamen Ariſtoteles ancipite cenſuit eſſe naturâ, neque magis alitem referre quam quadrupedem, immo forte magis quadrupedem, quia de palpebra ejus loquitur ſuperiore, quam ut quadrupes habeat, hic inquam error, ſi error ſit nominandus, facile Plinio condonari poteſt, cum alter ſit gravius apud Ariſtotelem ipſum de eiſdem palpebris, ſive ciliis animalium, erratum, in quibus idem Ariſtoteles ſibi ipſi videtur repugnare ; nam libro ſecundo de partibus animalium Theodoro Gaza inter-

prete ſcribit hæc verba : Et inter omnia, quæ pilos habent homo unus cilium in utraque palpebra habet. Contrarium ſcribit hìc Auctor libro ſecundo de Hiſtoria Animalium, his verbis. Cilium etiam cum cæteræ quadrupedes non in utraque palpebrâ habeant, ſimiæ habent, quamquam prætenue, atque prolixius potiſſimum in inferiore. Cum ergo ſimiæ habeant in reliquo corpore pilos, & etiam in utraque palpebrâ, ut ſcribit hoc loco Ariſtoteles poſtmodum, cum alibi ſecundo ſcilicet de partibus animalium pariter ſcribat inter omnia, quæ pilos habent ſolum hominem cilium in utraque palpebra habere, ipſe ſibi ipſi aperte contradicit. Hanc in verbis Ariſtotelis contradictionem ſolvat Græcus Grammatiſta, ſalva Theodori Gazæ interpretatione, aut ſi non poteſt hoc facere, me æquo animo patiatur aliquando ab eadem interpretatione diſcedere, ut verum ſenſum Ariſtoteli Philoſophorum principi reſtituam; neque tam moleſte ferat ſicubi ſcripſerim bonum quandoque Theodorum in ſuis tranſlationibus dormitare, quando eadem verba de Homero Poetarum antiſtite ſcripſit Horatius, & tamen à doctis omnibus toleratur.

Quis majora, vel meliora de Plinio ſentit, quam Hermolaus cujus exiſtimationem nullo modo convelli poſſe fatetur, & quibus ille non ſapit, plane indoctos habendos cenſet? In ſuo tamen Plinianarum caſtigationum opere, in cujus præfatione eă verba de Plinio ſcribit, eumdem Plinium crebro dicit hallucinari. Quoties in eodem opere taxat Theodorum male quædam verba Græca Latine interpretantem, quem tamen alibi omnibus præfert interpretibus, quem unum cum vetuſtate ipſa certaſſe ſibi viſum eſſe pronunciat, quem ſibi colendum atque imitandum proponit, à cujus ſcriptis ſe non parum adjutum fatetur, & prædicat. Ego quoque & ſi idem de Ariſtotele ſtatuam, quod & divus Hieronymus fuiſſe ipſum prodigium grande, atque miraculum in tota natura, cui pene videatur infuſum quidquid humanum ingenium naturaliter capere poteſt, tantùm tamen abeſt ut credam eum non fuiſſe hominem, ac nullo modo labi, atque errare potuiſſe, ut plures ejus ſententias (veluti de proportione elementorum,

de circulo lacteo, de iride, de numero corporum replentium locum, quæ regularia nominant) sciam posse linealibus demonstrationibus improbari, quemadmodum me ipsum contra Averroim ex Aristotelis oppositione libri tertio de cœlo sentientem, duo talia corpora replere locum pyramidem, & cubum unum tantùm esse, quod possit hoc facere cubum, videlicet mathematicis rationibus, quibus nullæ possunt esse firmiores, opere ad id dicato arbitror denarrasse.

Sed hæc obiter dicta sint contra Grammatistas, tam Latinos quam Græcos, quorum alteri Plinium, alteri Theodorum, Deos ex hominibus facere studuerunt, in quorum sententiam Plinii patronum Medicum gravem atque Philosophum miror, tam facile fuisse pro lapsum, à qua ipsum volentes dimovere, reliqua ad eamdem materiam pertinentia Plinii errata, prosequemur. Eidem enim animali struthocamelo, de quo antea disputavimus, Plinius etiam alium homini tantùm peculiarem adscribit affectum, cum quædam animalia, uti struthocamelum, naturaliter calvere refert. Aristoteles vero libro quinto de generatione animalium, solum hominem ex omnibus animalibus calvere asserit; nam generalem illam passionem qua vel volucribus pennæ, vel arboribus frondes defluunt; hoc defrondescere, illud depennescere, non autem calvescere dicitur: unde & de simili struthocameli affectu lib. 4, de partibus animalium verba faciens Aristoteles, ipsum capite, & parte colli superiore glabrum, non autem alvum esse significavit.

Quia vero calvicium est capitis vitium jam ad cerebrum, quod in capite continetur, veniamus, de quo paulo infra Plinius scribit in hunc modum: Cerebrum habent omnia animalia, quæ sanguinem, æque & in mari quæ mollia appellavimus, ut polypi. Aristoteles vero, de quo hanc omnem de partibus animalium historiam (licet non satis fideliter aliquando) Plinius transtulit, non cerebrum, sed aliquid proportionale cerebro, polypo, & reliquis carentibus sanguine, tribuit. Hæc enim sunt ejusdem Auctoris libro de partibus animalium secundo, verba: Cum autem omnia

contrarium momentum requirant, quo contrarietatem ac medium assequuntur (in hoc enim essentia ratioque consistit, non in alterutro extremo seorsum posito); idcirco adversus cordis sedem & calorem, cerebrum Natura molita est, & propterea pars ista animalibus juncta est, naturam obtinens aquæ ac terræ communem, atque ob eam rem cerebrum omnia prædita sanguine habent, ex cæteris nullum ferè, nisi per proportionem, ut polypus; parum enim caloris obtinet omne id genus propter sanguinis privationem: cerebrum igitur calorem, fervoremque cordis moderatur, ac temperiem.

Ex his Aristotelis verbis facile constat mollia, ut polypos, qui in mari sunt, quoniam careant sanguine, atque ideo fervore cordis, non habere cerebrum. Alioquin supervacuum aliquod in ipsis Natura molita esset, quod ab omnibus Philosophantibus putatur absurdum. Plurimum autem refert dicere alicui exanguium inesse cerebrum, vel aliquid proportionale, sicuti piscibus ossa, vel spinas, quæ auctore Aristotele ossibus proportionantur, unde & Plinius ipse hoc eodem capite inferius ait delphinos habere ossa, non spinas, & causam subinfert quoniam animal pariunt; quasi necesse sit omnia quæ animal pariunt constare ossibus. Atqui multi pisces cartilaginei generis, ut etiam Plinius ipse libro nono una cum Aristotele sentit, animal pariunt, & tamen ossibus carent; ut paulo post in hoc ipso capite Plinius subjungit vitulos marinos habere cartilaginem, non ossa, quos tamen constat æque atque delphinos animal generare. Quanquam vero eamdem etiam causam (quam Plinius) Aristoteles afferat libro secundo de partibus animalium, cur delphini non spinis sed ossibus constent, quia videlicet sunt de genere viviparorum; statim tamen subjungit rationem, cur cartilaginea nomine spinam ex cartilagine habent, quia videlicet motum eorum molliorem esse convenit; itaque fulcimenti genus, non rigidum, sed molle esse oportuerit; quam etiam rationem oportuit afferre Plinium, ne videretur sibi ipsi sine ulla excusatione contradicere, ut plane etiam libro octavo contradicit, ubi scribit ex pilo carentibus delphinos tantùm, ac viperas

viperas animal generare, & tamen cartilaginei generis pifces qui & ipfi pilis non integuntur. Illud facere Plinius æque atque Ariftoteles (ut nuper diximus) arbitratur.

Sed ne à propofito ordine difcedamus, redeamus ad cerebrum, quo quæ carent animalia, creduntur à Plinio non dormire; multa tamen funt, ut fcribit Ariftoteles, libro de partibus animalium, quæ non habent cerebrum, & nihilominus dormiunt, quia proportionale fuppetit. Idem Plinius doceri ab eruditis, inquit, cerebrum aliud effe quam medullam, quoniam coquendo durefcit. Ariftoteles vero eruditiffimorum eruditiffimus, hac ratione utitur ad probandum cerebri naturam effe aquæ ac terræ communem, ex quo demum quifpiam probaverit differre cerebrum à medulla, cujus natura fit ignis aerifque communis, quod ejus pinguedo atque axungia indicant. Venam etiam ab oculis pertingere ad cerebrum, à peritiffimis tradi Auctoribus Plinius inquit, quod non eft à vero alienum, cum partim nervi qui vim fentiendi oculis invehunt, partim venæ quæ alimentum afferunt ad eofdem petveniant. Quod vero etiam Plinius ait credere fe ad ftomachum pariter venam ab oculis derivare, argumento quod nulli eruatur oculus fine ftomachi redundatione, hoc eum potius qui eft inter utrumque membrum, cum cerebro per nervos ab eodem cerebro prodeuntes, patiendi confenfum, quem Græci uno vocabulo *fympathiam* vocant, quam aliud quicquam teftificatur.

Quia vero de oculorum ftruthocameli palpebris antea fecimus mentionem, jam feries propofita exigit, ut reliqua circa eamdem particulam Plinii errata aperiamus; atque ut hæc omnia liquidius appareant, quid per palpebras, quidve per genas Plinius intelligat, non ex alterius, quam ipfius Plinii verbis, quæ tum hoc in loco, tum etiam alibi leguntur, declaremus. Genas vocat Plinius membranulas illas quæ integunt oculos, quas Græci βλέφαρα nominant. Theodorus in tranflatione Ariftotelis de animalibus palpebras vertit : talem ejus vocabuli apud Plinium fignificatum indicant illa Plinii verba, hoc ipfo in loco fcripta : Pifces & in-

secta non habent genas, nec integunt oculos, omnibus membrana vitri modo perlucida obtenditur. Libro etiam decimo, ubi de somno aquatilium differit, scribit in hunc modum: Etiam qui de cæteris dubitant, dormitare tamen existimant; non oculorum argumento, quia non habent genas. Palpebras autem Plinius appellat pilos de genarum extremitatibus ortos, quos, ut ipse inquit, ceu vallum quoddam visûs, ac prominens munimentum contra occursantia animalia, aut alia fortuitò incidentia, natura hominibus dederat; mulieres autem (tanta est affectatio decoris) inficiunt. Defluere etiam palpebras venere abundantibus ait, quod dictum de nulla re alia quam de pilis quos diximus, recte intelligi potest. Has Aristoteles in libris de partibus animalium βλεφαρίδας nominavit; Theodorus *cilia* (nescio an rectè) Latine dixit, Plinius quidem homo Latinissimus nomen cilium in alio accipit significato. Occurret mihi hoc in loco aliquis ac dubitabit, stante eorum verborum, quæ modo exposuimus, significatione, quo pacto Plinius à crassissimo errore possit defendi, qui in hoc libro undecimo, capite quadragesimo quarto, de simiarum generibus loquitur, in hunc modum: Jam simiarum genera perfectam hominis similationem continent, facie, naribus, auribus, palpebris, quæ solæ quadrupedum & inferiorem habent genam. Nonne hoc in propatulo falsum, & nullo modo, sicuti de struthocamelorum palpebris, in dubium revocandum, solas simias inter quadrupedes habere inferiorem genam, cum omnes quadrupedes æque ac simiæ inferiore gena oculos integant? nam & Plinius ipse in hoc, quem nunc examinamus loco, etiam quadrupedes quæ ova pariunt, ut testudines & crocodilos, inferiore gena connivere asseverat.

Hunc atque alios Plinii locos in quibus ipse sibi ipsi videtur manifestissime repugnare, voluissem fuisse à Plinii patrono castigatos, ne post tot tantorumque virorum in emendandis Plinii codicibus diligentiam, ipse idem opus denuo facere aggressus, aut Minervæ statuam reformare, ut mutaret soleas, aut Apellis picturam de integro pingere, ut una pauciores crepidarum suppleret

anfas, frustra videretur laborasse. Sed quo ipse Plinium civem suum, quantumvis in clientelam receptum, officio defraudavit; ego factus pro accusatore patronus, tum hoc in loco, tum etiam in reliquis in quibus potuero, bonæ famam existimationis Plinio tueri, haud quaquam gravabor impartiri, ut omnes intelligant me in aliis, in quibus Plinium reprehendi, non calumniandi gratia id egisse, sed studio propugnandæ veritatis, quam ut Philosophum decet, puto etiam amicis in honore præferendam. Si ergo nolumus Plinium, vel sibi ipsi, vel etiam sensui repugnantia scribere, oportet verba illa de simiarum generibus ita corrigere: Nam simiarum genera perfectam hominis similationem continent, facie, naribus, auribus, palpebris, quas solæ quadrupedum in inferiore habent gena. Simiæ enim, ut etiam testatur Aristoteles, libro de historia animalium secundo, cum cæteræ quadrupedes inferioribus careant palpebris, vel, ut Theodorus transtulit, ciliis (quoniam per palpebras Plinius pilos intelligit illos, ut diximus, qui de genarum extremis oriuntur), ipsæ habent etiam in gena inferiore.

Ego vero qui libenter quamcumque arripio occasionem, Plinium à contradictionibus vendicandi, admoneor alteram similem à verbis Plinii, vel potius codicis amovere contradictionem; semper enim fui ita animatus, ut libentius in codicem quam in ipsum Auctorem, si modo possim, errores rejiciam. Durissimum dorso tergus, ventres molles, setarum nullum tegumentum, de elephantis scribit Plinius libro 8, Aristoteli sane consentiens, qui libro de historia animalium secundo, elephantum in quadrupedum genere minime hirtum, & libro de generatione animalium quinto, elephantos atque boves tenuiore pilo quam sues integi scribit; postmodum libro undecimo, capite trigesimo nono, de eisdem elephantis, hæc verba apud Plinium leguntur: Elephantorum quoque tergora impenetrabiles setas habent. Ne igitur, & hîc Plinius, & à se ipso, & ab Aristotele, atque ipsa veritate discrepet, ita castiganda sunt hæc postrema codicis verba: Elephanti quoque tergora impenetrabilia sagittis habent; nam si ele-

phanti duriſſimum tergus habent, ut ſcribit libro octavo Plinius, curnon etiam idem ſit ſagittis impenetrabile, hoc eſt cum difficultate penetrabile? Hanc Plinii ab Ariſtotele, atque à ſe ipſo diſcidentiam, etiam Hermolaus animadvertit, & conatus eſt è medio tollere, unum interponendo verbum, atque ita legendo; Impenetrabiles quaſi ſetas habent. Multo licentius Plinii patronus ex uno verbo duo fecit, hoc eſt loco *ſetas*, ſcripſit pro ſcutis, ita ut verbum aliud ſupplere ſit neceſſarium, ſi ſenſus debeat eſſe integer, ſic legendo totum: Elephantorum tergora pro ſcutis homines habent. Sed probandum erit ex hiſtoriis, homines non ſolum ad geſtanda propugnacula, aliquando uſos fuiſſe in prælijs elephantis, ſed etiam eorum tergora habuiſſe pro ſcutis; alioquin, ut opinor, nemo tam violentam admittet emendationem. Sed ad genas & palpebras animalium redeamus, in quibus optarem æque facile Plinium poſſe defendi, ne & Ariſtoteli, & ſenſui quoque contraria ſcribere videretur; nam quod ait nulli ineſſe palpebras, niſi quibus, & in reliquo corpore pili, ſed quadrupedi in ſuperioribus tantum genæ, vel (ut legendum puto) in ſuperiori tantum genâ; hoc ſecundum dictum veritatem ſortietur, ſi ſimiæ tantum excipiantur, quæ ſolæ quadrupedum, ut poſtmodum etiam Plinius docet, palpebras habent etiam in inferiore genâ. Quæ verò verbis ſtatim antea ſcriptis Plinius ſubjungit, nullum habent exceptionis, aut alterius excuſationis ſuffugium; ait enim volucribus in inferiori tantum genâ palpebras eſſe, & quibus molle tergus, ut ſerpentibus & quadrupedibus quæ ova pariunt, ut lacertæ, ſtruthocamelo vero utrinque, ut homini: quæ omnia falſa eſſe, tum ſenſus, tum ratio deprehendit: nam neque volucres pilos habent in gena inferiore, neque ſerpentes, neque lacertæ, neque etiam ſtruthocamelus effectu dignam in utraque, ſed uti quadrupedes, quod etiam antea notavimus in gena tantum ſuperiore.

Æque falſa ſunt reliqua omnia quæ Plinius adnectit, ne genæ quidem omnibus, ideo neque nictatio his quæ animal pariunt; verius enim de his ita ſcripſiſſet quemadmodum ſecundo libro

de generatione animalium Ariſtoteles. Genus hominum, avium, quadrupedum, tam viviparum, quam ovipatum, oculos viſus gratia cuſtodiendi regunt, ſed varie. Quæ enim animal pariunt, geminam habent genam, & connivere utraque ſolent, aves tam leviores quam graviores, & quadrupedes ovipatæ gena inferiore connivent, nictantur aves ab angulis, membrana obeunte. Hîc autem Lectorem admonitum velim verbum βλέφαρον, quod Theodorus palpebram vertit, me ad Plinii imitationem genam interpretari. Quod ſiquis iſta verba Plinii, quæ animal generant ad ſequentem referat clauſulam, ut ſit ſenſus, quæ animal generant, & graviores alitum inferiore gena connivere; neque ita Plinius erit omni ex parte veridicus, atque Ariſtoteli de eiſdem rebus conſentiens, quandoquidem Ariſtoteles, ut ex verbis ejus paulo antea recitatis apparet, voluit ea quæ animal pariunt utraque gena connivere, ſicuti graviores alitum, altera tantum, ſcilicet inferiore. Extremum ambitum genæ ſuperioris *cilium* ab antiquis vocari tradit Plinius, & vulnere aliquo diductum non coaleſcere: idem autem accidere ſcribit Ariſtoteles, non extremo tantum ambitui genæ ſuperioris, ſed toti genæ, & æque inferiori, ac ſuperiori, ſicuti buccæ atque præpucio; nam hæc quoque vulnerata non ſolideſcunt. Caninos dentes caſu aliquo amiſſos nunquam renaſci Plinius ſolus eſt Auctor; nam qui idem aſſerat apud neminem, quod meminerim, legi. Ariſtoteles ſane, ſecundo de hiſtoria animalium libro, eoſdem dentes in homine, in canibus & in cæteris etiam beſtiis mutari tradit, maxillares autem in nullo animalium; quare de his rationabilius crederetur, quam de caninis, caſu aliquo amiſſos non regenerari.

Eodem libro ſcribit Ariſtoteles, vitulum marinum habere linguam ſciſſam, Plinius autem duplicem. Utrum idem uterque dicat æſtiment eruditi. In eo certe diſſentiunt quod Plinius leporibus circa Briletum & Thatnon, & in Cherſoneſo ad Propontidem bina jocinera pro re vera aſſeverat; Ariſtoteles vero errorem eſſe putat eorum qui magnitudinem intuentes, duo eſſe jocinera credunt, quod unum ſit.

Plinius etiam non multo inferius ſcribit ei membranæ, quam Græci phrenas & diaphragma vocant, Latini ſeptum appellant (quod tamen non membrana , ſed muſculus potius quidam eſt , ut ſentit Galenus nobiliſſimus Medicus) nullam ineſſe carnem, quod falſum eſſe pariter propriæ naturæ indicat ratio, cum muſculus nihil aliud ſit niſi caro nervis intertexta. Ariſtoteles autem, ubi de hac hominis parte loquitur, libro ſcilicet de partibus animalium ſecundo, plane eam carnoſam eſſe ſignificat, ita ſcribens : Annectitur hoc ſeptum, ſive cinctus coſtis parte ſui carnoſiore validioreque , media autem membranoſiore ; ita enim ad robur, & prætentum commodius eſt, contra calorem ſe efferentem; hoc cerebri veluti ſobolem eſſe argumentum ex his quæ plerumque accidunt, ducitur; ubi enim propter vicinitatem attraxerint humorem calidum, continuo mentis ſenſum plane perturbant ; quare *phrenes* appellantur, quaſi participes prudentiæ ſint ; atqui nullatenus participes ſunt : ſed quia propinquæ ſunt his quæ vim obtinent illam, mentis mutationem operandi facultatem aperiunt. Quamobrem tenues parte ſui media ſunt non modo de neceſſitate, quod cum carnoſæ ſint parte ſui coſtis admota, carnoſiores eſſe neceſſe ſit, verum ut minus vaporis excipiant; nam ſi carne pleniore conſtarent, copiam vaporis, & haberent, & attraherent.

Ex his Ariſtotelis verbis ſeptum , ſive phrenas eſſe carnoſas , licet parte ſui media tenuiores ſint , & minus carnis habeant , unicuique patere arbitror ; ex quibus etiam verbis alter Plinii error manifeſtatur , qui huic eidem parti ait referri acceptam ſubtilitatem mentis, hancque eſſe cauſam cur nulla inſit caro, cum tamen Ariſtoteles ipſam afferat nullius eſſe rationis participem , phrenas tamen à Græcis nominari , quoniam vicina ſit his quæ vim obtinent illam. Cordi igitur ſecundum Ariſtotelem accepta refertur ſubtilitas mentis , ob vicinum vero ſitum ſepto , atque huic ipſi nomine tantùm, quoniam à Græcis phrenes nominantur. Illud quoque hac in parte Lectores admonendos cenſeo, in verbis nuper adductis nihil eſſe de Theodori tranſlatione

immutatum, nisi quod verbum illud ὑμενωδέστερον, apud Aristotelem, nos membranosius Latine diximus, hoc est naturæ membranæ proximius. Fidelior autem nobis hæc visa est interpretatio, ne si phrenas parte media constare membrana exiliore dixissemus, quemadmodum transtulit Theodotus, Aristotelem sibi aperte contradicentem faceremus, qui totas phrenas probat ex necessitate esse carnosas: quod etiam ex sectionibus patet, licet parte sui costis admota sint carnosiores; ac paulo post, ubi omnia viscera membranis includi scribit, talem esse docet membranarum naturam, ut carne penitus vacent. Hæc autem contradictio amovetur, si phrenas, qua carnosiores, qua vero membranosiores esse concesserimus, cum hæc sit omnium natura musculorum, ut non sint æque omni in parte carnosi, sed alicubi tenuiores, ac membranæ similiores, alicubi carnosiores. Non parum autem refert dicere aliquam nostri corporis partem esse membranam, aut membranæ similitudinem habere. Phrenes igitur non sunt membrana, ut minus rectè eas nominat Plinius, sed membranæ quadam sua particula assimilantur.

Præcordiis sub est venter, inquit Plinius, stomachum habentibus, cætetis, simplex; ruminantibus; geminus; sanguine carentibus, nullus: intestinum enim quibusdàm ab ore incipiens, quadam via eodem reflectitur, ut sæpiæ & polypo. E diverso Aristoteles, non geminum, sed quaternum potius ventrem ruminantibus tribuit, quemadmodum ex ejus verbis, & secundo de Historia Animalium, & tertio de partibus, scriptis apparet. Quæ vitandæ prolixitatis gratiâ, sicuti multa alia ejusdem Auctoris testimonia, adducere supersedeo, liberum unicuique relinquens suo singula loco legenda perquirere. Quod autem Plinius pariter scribit, nullum exanguibus esse ventrem, in hoc etiam ab Aristotele discrepat, qui libro allato de aquatilibus sanguine carentibus differens, partes ad victum pertinentes, in quorum numero venter est, necessario inesse omnes eisdem aquatilibus asserit, immo de polypo ac sæpia, quorum exempla in exanguibus ventre carentibus Plinius affert, eodem in loco ita scribit: Stomachus, sive gula,

ab ore prælonga mollibus eſt, quam ingluvies excipit, quomodo avibus, cum ventre conjungitur, & inteſtinum ventri annexum ſimplex uſque ad exitum tendit. Sed hîc quidem Plinius deerravit, quoniam ventrem omnium aquatilium generi neceſſarium à natura tributum, ipſe detraxit; elephanto autem plures quam vel Ariſtoteles, vel eadem omnium parens natura conceſſit; ſiquidem quatuor elephanto ventres tradit Plinius, Ariſtoteles vero inteſtinum ita ſinuoſum eſſe elephantis ſcribit, ut ventres habere quatuor videantur. Quare cum nom parum interſit, an aliquid ſit, an eſſe videatur, eodem errore Plinius ventres in elephantis, quo etiam jocinera in leporibus, multiplicavit. Ex medio utriuſque renis exire pinguedinem, præterquam in vitulo marino auctor eſt Plinius; Ariſtoteles vero renes totos pingui opertos deſcribit, nec pinguetudinem, ſed cavum quoddam è medio utriuſque renis prodire ait, vitulum marinum etiam ipſe, ut Plinius, excipiens.

Duplicem viperæ vulvam, atque intra ſe generantibus, tribuit Plinius, quaſi vipera non ſit de numero eorum animalium quæ extra ſe animal generant; quod genus erroris etiam Plinius admiſit libro vigeſimo primo, ubi de lappa ſcribit, in hunc modum: Notabile & in lappa quæ adhæreſcit, quoniam in ipſa flos naſcitur non evidens, ſed intus occultus, & intra ſe germinat veluti animalia quæ intra ſe pariunt. Quid enim ſibi volunt hæc Plinii verba, cum de piſcibus ac viperis, de quibus etiam ſcribit Theophraſtus, loquatur, quæ tamen non intra ſe, ſed extra magis, animal pariunt? Quare de his ipſis multo ſanè rectius Theophraſtus, libro ſeptimo de Hiſtoria Plantarum, ubi de aparine facit mentionem, ita diſſeruit: Notabile & in aparine (ſic enim Theophraſtus Græce nominat herbam, quam ut antea notavi, non puto rectè à Plinio lappam nominari) quæ ſuæ aſperitatis cauſa veſtibus adhæreſcit, ut difficile auferri poſſit. Naſcitur enim flos in eo ipſo hirſuto atque aſpero, non exiens, neque evidens, ſed intus matureſcens, & ſemen pariens, ut illi ſimile ſit, quod in muſtellini generis piſcibus ac viperis evenit; illæ enim intra ſe ova pariunt, mox animalia gignunt. Sed quid Plinium aliorum auctoritate

auctoritate refello ? Cum ipse suis, quæ alibi scribit verbis, possit retundi, veluti his quæ libro decimo, capite de conceptu viperæ ac partu, in hunc modum scribit : Terrestrium eadem sola intra se parit ova unius coloris, at mollia, ut pisces ; tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulos singulis diebus parit viginti fere numero. Hæc autem omnia de vipera Plinius ex sexto libro Aristotelis de generatione animalium, sed parum fideliter, accipit ; nam quod Plinius dicit viperam excludere catulos, hoc vere & Aristoteli consone, qui vult solam viperam ex omni serpentum genere animal parere. Quod autem tertia die dicit hoc facere, non convenit cum Aristotele, qui tempus hoc triduanum non catulis extra uterum tribuit excludendis, sed potius postquam membranis obvoluti fuêre exclusi, earumdem membranarum disruptioni dat ; ut verior translatio ostendit Theodori, quæ ita se habet : Vipera è serpentibus una animal edit, cum intra se ova primum pepererit, ovum hoc unius coloris & molle, ut piscium fœtus, superne consistit, nec cortice continetur, ut nec piscium quidem, parit catulos obvolutos membranis, quæ tertia die rumpantur ; evenit interdum, ut qui in utero adhuc sunt abrosis membranis prærumpant. Et hæc quidem omnia rectè Theodorus, & ex sententia Aristotelis ; reliqua vero non rectè, sed cum Plinio aberrans male Aristotelis sensum interpretatur, cum de viperâ subjicit : Singulos diebus singulis parit plures quam viginti numero. Postrema enim hæc verba, tum apud Plinium, tum apud Aristotelem ita interpretatum, primis repugnant, atque ex his, non modo Plinius, sed etiam Aristoteles trahitur in contradictionem, quæ talis est : Si sola vipera è serpentibus animal edit, cum intra se primum peperit ova (ut ait Aristoteles), vel si sola terrestrium intra se parit ova, & postea catulos excludit, ut Plinius inquit : marassus autem, sive serpens, qui alio nomine vulgo scurzio nominatur, hoc idem facit ; primum scilicet intra uterum parit ova, deinde animal extra emittit in lucem, ut mille millies suis se vidisse oculis testatur ; sequitur necessario marassum, & viperam esse eamdem serpentis speciem, variis nomi-

nibus lingua vulgari apud varias gentes nominatum. Et hoc prima tam Aristotelis quam Plinii verba demonstrant ; postrema autem contrarium probant, hoc modo : Vipera parit catulos singulos singulis diebus viginti ferè numero ; marassus autem parit catulos, vel plures quam viginti, sed non singulos singulis diebus, immò omnes uno die, ut sæpius visum est : ergo vipera, atque marassus non est eadem serpentis species. Syllogismus in secunda figura nectitur.

Studeat autem Plinii patronus, ut tam facile Plinium ab hac contradictione tueatur, quam facile nos Principem Philosophorum hujus gravissimi erroris suspicione liberavimus. Studeant pariter Græci Grammatistæ, ut servata Historiæ Animalium veritate, Theodori Gazæ translationem defendant, sicuti nos verba ipsa Græca Aristotelis aliter interpretantes omnem sustulimus è medio contradictionem; sed hoc alio fecimus loco. Nunc ad alterum Plinii errorem in verbis eisdem refellendum revertamur. Neque enim vipera duplicem vulvam habet, immò unam tantùm, cujus, sicuti in cæteris quæ intus quidem ova, extra autem animal pariunt, ea pars quâ ova continentur, infra lumbis adjungitur, & supra intestini ostium continetur, quemadmodum, tum in libris de partibus, tum etiam de generatione animalium multis aliis in locis, testis est locupletissimus Aristoteles. Quod si pro *duplicem* vulvam *bifidam*, seu *bipartitam* Plinius insinuat, non erit hoc viperarum, & similis naturæ animalium peculiare, immo aliarum omnium quæ tam intra, quam extra animal generant, quod etiam de bobus & mulieribus hoc eodem loco Plinius affirmat; nam has quidem ait geminos sinus ab utroque laterum habere, boves vero gravidas in dextro tantùm sinu ferre, etiam cum geminos ferant.

Male etiam & contra quam Aristoteles inter sevum & adipem notat Plinius differentiam; concretum enim hunc scribit, & cum refrixit fragilem, semperque in fine carnis. Hæc autem de sevo, non de adipe, & tertio de Historia Animalium, & secundo de partibus, scribit Aristoteles : Cunctis quoque animalibus quod-

dam in oculis pingue esse Plinius inquit, neque ea excipit quæ cum præduros habeant oculos, pingui omnino in ipsis vacant. Rectius autem Aristoteles, libro de Historia Animalium tertio, de eadem re loquitur, in hunc modum : Omnium vero animalium commune pupillæ institutio est; omnibus enim quæ partem hanc possident, nec duris oculis sunt, adipe constat.

Serpentibus Plinius spinas tribuit; Aristoteles, lib. 2, de partibus animalium eisdem serpentibus, non spinas, sed naturam ossium spinaceam esse refert, sicuti idem Aristoteles vitulum marinum, non cartilagine, ut Plinius, sed cartilaginosis ossibus constare tradit. Plinius pariter inquit sine nervis esse quædam animalia, ut pisces; sed cum omne piscium genus sanguinis particeps sit, ut auctor est Aristoteles, libro de Historia Animalium secundo, quibus autem datus sit sanguis, eisdem nervos adjunctos esse, idem Aristoteles, libro de Historia Animalium tertio, itidem scribat; pisces etiam in sanguineo genere habere nervos est necessarium. Cur arteriæ careant sensu, causam affert Plinius, quoniam etiam sanguine vacant, quasi sanguis, non autem nervus, vel caro, sint virtutis tactoriæ instrumentum. Sed neque verum est arterias carere sensu, sicuti neque venas, neque etiam sanguine omnino vacant, quemadmodum Galenus omnium Princeps Medicorum opere ad id dedicato contra Erasistratum demonstravit. Quod si in venis tantùm sanguinem contineri Plinius existimavit, quod etiam videtur sentire Aristoteles, libro de Historia Animalium tertio, qui forte venarum vocabulo arterias quoque comprehendit, juxta Hippocratis vetustissimi Medici conconsuetudinem, cur paulo post Plinius aves nec venas, nec arterias habere dixit, cum nemini dubium sit aves inter sanguine prædita, non autem exanguia animalia, computari ? Quare cum sanguis secundum Aristotelem, libro allato, nulla alia conceptacula habeat præter cor & venas, si aves sanguinem habeant, ut visus ostendit, cum sine vena sanguis esse non possit, aves venas etiam habebunt necessario.

Hi sunt, partim codicis ipsius Auctoris errores, quos ex uno

unius libri capite tantum colligendos censuimus, ut Plinii patronum admoneremus frustra se apud suos cives fuisse gloriatum, tanquam Plinio ex unius loci sola adversus nos defensione, ab omni errorum suspicione liberato; atque insuper ipsum docere-mus plura alia superesse in codice menda corrigenda, nec pauciora ipsius Auctoris errata defendenda, in quibus tamen (siquis sit eorum, quæ hic aguntur, inferis sensus) Plinius mallit forte non defendi, quam ita, sicuti in æra, defendi, in qua merito conqueri potest se multo infelicius, quam sit lolium ipsum habuisse patrocinium. Primus enim Hermolaus hunc Plinii errorem tali est ratione deprecatus, quod cum nondum satis esset in Italia compertum lolium circumligando se triticum enecare, Plinius tutius putavit uti vocabulo Græco quam Latino. Nos in nostra super hoc ad Hermolaum epistola, talem pro Plinio defensionem ita repulimus, non magis Græcos novisse *æram* quam Latinos, lolium esse herbam amplexicaulem, cum sit ubique terrarum recticaulis. Quare sive Græco, sive Latino Plinius uteretur vocabulo, nullo modo potuisse dicere æram vel lolium circumligando se triticum enecare.

Post Hermolaum quidam leguleius, spreta & Græcorum, & Latinorum interpretum auctoritate, ausus est dicere æram non significare apud Græcos lolium, sed herbam aliam quam nos vulgo *volutulam* nominamus. Tertius iste, contra quem nunc disputamus, Plinii patronus *æram* mutavit in herbam quam melius fuerat non movisse; nam adeo gravem jactavit odorem, ut anagyros videri possit, quam Græcorum proverbium jubet non moveri, ne mota pejus oleat.

Sed postquam satis de Plinii erroribus egimus, jam ad Plinii patronum, qui nobis dedit Plinium taxandi occasionem, simul & ipsum refellendum revertamur; nam præter contradictionis errorem, quem capite octavo, libri tertii suæ anatomices ipsum admisisse antea ostendimus, etiam in pluribus aliis delinquit. Primumque tracheam arteriam dicit à Græcis nominari pharynga, quod falsum est si hoc vocabulum in propria significatione su-

mamus; nam ut teſtatur Galenus in commentatione illius aphoriſmi quartæ particulæ aphoriſimorum, ſi à febre habito, tumore non exiſtente in pharynge, id eſt faucibus (ſic enim etiam Theodorus hoc verbum vertit) caput arteriæ, à Græcis larynx, id eſt guttur, appellatur. Nam & Theodotus ita larynga Latine nominat guttur: ſpatium autem illud, quod eſt ante larynga, & iſophagum, id eſt guttur & gulam, pharynx ptopriè ab eiſdem Græcis nominatur. In quo ſignificato dicit etiam Galenus hoc nomen ab Homero accipi, ubi idem Hometus ait vinum & fruſta carnis humanæ per pharynga cyclopis erumpere. Caveat ergo Plinii patronus, ne quam damnat Platonis opinionem, volentis potum per tracheam arteriam ad pulmonem defluere, multo faciat in Hometo abſurdiorem, ſi voluiſſet non modo potum, ſed etiam cibum evomi à cyclope per pharynga, id eſt tracheam arteriam; ut eam Plinii patronus vult à Græcis nominari. Galenus etiam libro quarto de membris paſſis, qui de interioribus apud Latinos inſcribitur, quid per pharynga intelligat, declarat his verbis: Pharynga autem nomino interius oris ſpatium, ad quod pertingit extremum gulæ ac gutturis; neque aliud per pharynga Galenus intelligit, cum dicit, libro ſeptimo de utilitate partium, tracheam arteriam per larynga pharyngi copulari, quanquam poſtea idem Galenus, circa initia libri octavi ejuſdem tractationis, ſcribat ttacheam atteriam pharynga æquivoce illi quæ eſt ante larynga nominari. Sed nos hîc de proprio & uſitato pharyngos ſignificato diſputamus; nam Galenus quoque, alio in loco ſcilicet tertio libro prognoſticorum, exponens verba Hippocratis, quæ in Græco codice, ita ſe habent: *Αἱ δὲ κυνάγχαι δεινόταται μὲν εἰσὶν καὶ τάχιστα ἀποκτείνουσιν ὁκόσαι μήτε ἐν τῷ φάρυγγι μὴ δ' ἐνέκδηλον ποιέουσιν μήτ' ἐν τῷ αὐχένι* (hoc eſt, ſi Latine dicere libeat: Anginæ autem graviſſimæ ſunt, & ciriſſime perimunt quæcumque, neque in pharynge, id eſt faucibus, neque in cervice, aliquid manifeſtum faciunt), Galenus, inquam, verbum Græcum *pharyngi*, quid hoc in loco ſignificet, ita declarat: Pet cervicem collum intelligitur, per pharynga autem ſpatium illud quod ſe oculis re-

præsentat, si ore aperto lingua prematur, in quo duo orificia continentur, alterum stomachi, alterum laryngis; hoc est, si Latine loqui volumus, alterum gulæ, alterum gutturis. Sic enim hæc verba Theodorus, vir Græce ac Latine doctissimus, ubique in suis translationibus interpretatur, sicuti & verbum Græcum pharynga dicit Latine fauces, quamvis Plinius summum gulæ fauces vocari dicat, postremum stomachum; nos vero pharynga à Græcis non summum gulæ, sed locum ad quem, tam summum tracheæ, quam etiam isophagi pervenit, dicimus auctore Galeno nuncupari.

Movet autem me hic locus (qui soleo libentius contra homines Barbaros, quam Latinos agere, præsertim viventes, & mihi amicos, quos non taxarem, nisi ipsi prius rupto amicitiæ fœdere me carpere anticipassent), ut Avicenna, vel saltem ejus expositorum errorem patefaciam, qui de his humani corporis partibus, de quibus nunc disputamus, in suis libris aut commentationibus scribentes, visi sunt ab Hippocrate atque Galeno discordare. Avicenna siquidem, tertio sui canonis libri fen, nono capite, id est de dispositionibus gutturis, hæc verba scribit: Per guttur intelligimus spatium in quo sunt meatus anhelitus & cibi. In quibus verbis mihi videtur Avicenna idem quod Galenus voluisse dicere, cum lib. 4 de interioribus scribit: Pharynga autem nomino interius oris spatium ad quod pertingit extremum gulæ ac gutturis. Solent enim Arabicæ translationes pro verbo *pharynga* apud Græcos Auctores, guttur Latinum habere, ut sane habet translatio Arabica, libro prognosticorum, loco à nobis superius allegato, ubi Hippocrates pharynga nominat, quamvis si proprie loqui velimus verbum *guttur*, non pharyngi, sed laryngi, id est parti extremæ os versus tracheæ arteriæ, quæ pars extrema ad pharynga terminatur, rectius accommodetur. Sed omissa proprietate locutionis, quoniam disputatio de nominibus parvam habet utilitatem, sive pharynx guttur, sive fauces Latine dicatur, certum est spatium illud quod Græci pharynga nominant, non continere utrumque meatum anhelitus & cibi, si per meatum anhelitus totam tracheam arteriam intelligamus, per meatum autem

cibi, totum *meri*. Liceat enim mihi Barbaros volenti refellere, his uti vocabulis, quibus ipsi in suis libris utuntur, ne si aliter quam ipsi fuero locutus, videar ipsos non in re illa, de qua ipsi loquuntur, sed in alia potius per calumniam reprehendisse. Vitanda est enim mihi omnino hujus culpæ suspicio, tum in omni opere, tum præcipue in hoc, in quo me adversus Plinii patronum defendo, qui me tanquam parum pudentet Plinium calumniantem in sua accusat præfatione. Sic autem etiam visus est & ipse Avicenna intelligere, qui eodem capite remittit nos ad anatomiam epiglotti & *meri*, quam se alibi docuisse innuit. Manifestissime autem quidam ex recentioribus qui nuper haberi cœpit in prætio in expositionem hujus loci Avicennæ, ita scribit: In prima parte primo ait quod guttur est spatium, seu pars corporis quæ protenditur inferius à radice menti ad ossa furculæ, & in se continet meatum anhelitus, quem cannam pulmonis, arteriam vocalem, & tracheam arteriam vocare solemus, & meatum cibi quem Medici appellant *meri*, & isophagum, & uvam sive vulam, quæ coperit epiglottum, & duas amygdalas, quæ sunt duæ parvæ auriculæ in radice linguæ, & *galsamat*. Hæ omnes quas tanquam gutturis partes expositor iste connumerat, aliquæ ad collum pertinent, aliquæ ad os. Trachea quidem arteria, sive canna pulmonis, & isophagus, sive meri, ad collum; uva autem, sive vula, & duæ amygdalæ, ad os & (ut arbitror) etiam galsamat, quanquam de vocabulo barbaro nolo decernere. Tracheam autem arteriam & isophagum esse colli partes, liquido ostendit Galenus, circa initia lib. 8. de utilitate partium, ubi probat collum esse factum propter tracheam arteriam; argumento piscium quod aut nullum collum habent, aut breve omnino, quia tracheâ carent arteriâ, quo in loco idem Galenus inter alias colli partes, etiam isophagum numerat. Idem pariter auctor lib. 11 de utilitate partium scribit hæc verba: Particularum itaque quæ secundum os manifestum jam factum est, quoniam neque superflua, neque defectuosa est aliqua, sed mole corporis, & consistentiis, & plasmationibus, & positionibus, universæ optime constitutæ

ſunt. Etenim ſi aliquas earum non expoſuimus, evidens eſt ex prædictis; ſufficit enim in una, vel duabus memorari particulis utilitatem uniuſcujuſque quæ eis inſunt, ſicuti & in lingua fecimus. Quæ enim de illa ſunt dicta, commenſuritatem laudantibus nobis magnitudinis, habebis utique conſiderans invenire in omnibus ſimiliter. Nulla denique earum eſt ita parva, ut deficienter miniſtret, neque in tantum excedit magnitudinem, ut comprimat aliquam aliarum, aut ab aliis anguſtetur, ſed foramina quidem naſi apud expirationem ſufficientia ſunt, columnæ vero magnitudo ad tres utilitates competentiſſima eſt, & epiglottis tam magna, & talis mole corporis quantum magna eſt claudi debens particula: ita autem & larynge, & ſtomachi portus; hic quidem in reſpirationibus & vocibus, illæ autem in ciborum tranſitibus ſufficientem habent magnitudinem: ſimiliter dentium unus quiſque, & reliqua.

Hæc omnia Galenus, juxta tranſlationem quæ in uſu habetur, laudans naturæ artificium, in partium oris convenienti formatione, inter quas, ut videre licet, & foramina naſi interiora, & columnam, id eſt uvam, & epiglottida, & laryngis, id eſt gutturis, & ſtomachi, id eſt *meri*, ſive gulæ orificium, unà cum lingua & dentibus collocat. Sic Ariſtoteles, libro primo de hiſtoria animalium, id quod intra maxillas & labra deſcribitur, os eſſe dicit. Oris vero partes, palatum, fauces, linguam, tonſillas, dentes; colli autem partes eſſe vult, arteriam anteriorem, gulam poſteriorem. Videtur autem Avicenna, ſecundum novi expoſitoris declarationem, non porrum, ſive meatum, laryngis quam recentiores abutentes vocabulo epiglottum nominant, ſed totam tracheam arteriam, non ſupremum orificium gulæ, ſive *meri*, ſed totum *meri* cum uva epiglotto & duobus amygdalis, tanquam ſint ejuſdem membri partes, quod guttur appellatur, conjungere; quas tamen Galenus, ſeparavit, & diverſis membris, alteras ſcilicet collo, ut tracheam arteriam & iſophagum, alteras vero ſicuti orificia gutturis & gulæ ſimul, ac præterea columnellam, quam recentiores uvam appellant, ori contribuit; nam quod

columnellam,

five uvam Galenus velit esse partem oris, & non colli vel gutturis, indicant verba ejus libro 1 de differentiis morborum, in quibus ostendit uvam abcissam esse palati, & non colli vel gutturis passionem. Hoc vero in loco Plinii patronum admonitum velim se non recte in sua anatomice columelam vocare eam palati partem, quam Græci chiônida vocant, id est parvam columnam, cujus effigiem repræsentat; debuit enim non *columelam*, sed *columnellam* eadem ratione dicere. Nos tamen non multum de nominibus laboramus, nisi quod hominem, non magis rerum quam etiam nominum in eo tractatu scientiam profitentem, vellemus fuisse, plus quam Barbari soleant etiam in nominibus diligentem. Non est autem dignum admiratione si corpora quidem, & tracheæ arteriæ, & isophagi sive meri, collo Galenus demandavit, orificia autem, sive porum eorum ori, quoniam hæc duo (ut ait in commentatione libri prognosticorum superius allegata) in faucibus continentur. Fauces autem licet sint in confinio oris & colli, ad os tamen magis videntur, quemadmodum & palatum, pertinere.

Quare si velimus Galenum, atque Avicennam ejus interpretem, concordes facere, aut saltem minus discordes, debemus illud, quod supra diximus posthabitis barbaris positionibus, dicere: Avicennam per guttur pharynga, id est fauces, intellexisse, hoc est (ut ipse declarat) spatium illud in quo sunt meatus anhelitus & cibi, id est orificia ipsa tracheæ arteriæ atque meri, non tota corpora quæ ad collum, ut diximus, & non ad fauces attinent. Hanc autem nostram expositionem confirmant verba Avicennæ, si diligentius considerentur, paulo post priora subjuncta: Et tu jam scivisti anatomiam meri, & anatomiam epiglotti. Neque enim dixit anatomiam tracheæ arteriæ, sed epiglotti, id est laryngis, sive supremæ partis arteriæ, quæ ex tribus cartilaginibus constat, quam Græci larynga, Barbari epiglottum, vocabulo (ut diximus) abutentes, appellant; Latini commode guttur possunt nominare cujus laryngis, sive epiglotti meatus secundum Galenum in faucibus parte oris continetur, volens nobis per hoc Avicenna insinuare, quod per meatum spiritus, non totam tracheam arteriam,

ſed tantum laryngis, ſive epiglotti orificium intellexit; quod idem, & de ſupremo orificio meri, quod meatum cibi nominat, & non de toto meri eumdem ſenſiſſe Avicennam debemus exiſtimare. Atque ita in his duabus gutturis partibus per guttur fauces intelligendo (ut Barbari hoc verbum *guttur* accipiunt), erunt Galenus atque Avicenna concordes. In eo ſanè diſcordes, quod Galenus uvam, non in faucibus, ſed in palato locavit, ſicuti duas amygdalas, quas ille Græce pariſthmia nominat, neque ipſas in faucibus, ſed in loco admodum proximo, ſeu potius contiguo, poſuit.

Scio tamen eſſe inter Gentilem atque Mundinum de poſitu duarum amygdalarum diſcordiam, quam ad alium tractatum, in quo de Mundini erroribus in anatomice ſumus acturi, diſcutiendam reſervamus.

Sed quoniam de Gentili facta eſt mentio vetuſtiore Avicennæ expoſitore, videamus quid, & ipſe de gutturis partibus ſecundum Avicennam ſentiat, & an ipſe faciat inter Galenum ac Avicennam ſua expoſitione concordiam, vel potius majorem eâ quæ facta eſt à novo expoſitore diſcordiam. Verba Gentilis Avicennam exponentis, ubi quid per guttur intelligat nititur declarare, ſunt hæc: Conſiderandum ſecundo quod guttur accipitur tripliciter, uno modo pro corpore aggregante epiglottum, & *meri* quod in tranſglutione movetur ſurſum & deorſum, & ſic ſumitur primo canonis, fen. prima, capitulo de anatomiâ muſculorum gutturis, ſecundo modo pro principio cannæ pulmonis præter *meri*, & ſic ſumitur à Gerardo Cremonenſe in Gloſſis, capite de ſquinantia; alio modo ſumitur pro ſpatio comprehendente illa quæcumque membra prædicta, & ſic ſumitur hîc & tertio prognoſticorum. Hæc verba poſtrema Gentilis de tertia acceptione gutturis conantur quidem Avicennam cum Hippocrate atque Galeno facere conſentientem. Quantum vero, ſi ita guttur hoc loco accipiatur, ut putat Gentilis, diſſentiat, ſatis ſupra fuit à nobis oſtenſum, cum quid per *pharynga*, pro quo habet tranſlatio Arabica *guttur*, Hippocrates intellexerit, ſecundum expoſitionem Galeni declaravimus. Quare omnia quæ diximus

contra novum Avicennæ expositorem, faciunt etiam contra vetustiorem, tanto etiam magis errantem, quanto citat locum ex tertio prognosticorum, qui est omnino ejus expositioni contrarius. Prima vero acceptio gutturis maximam dat inter Galenum atque Avicenna discordiarum aperiendarum occasionem, quoniam capite illo lib. 1 de anatomia gutturis, quod Gentilis allegat, Avicenna de gutture, æquivoce loquitur. Primum enim cum dicit guttur duo habere paria, quæ ipsum ad inferiora trahunt, per guttur tracheam intelligit arteriam. Cum vero postea in fine capitis dicit: Gutturis vero musculi sunt duo musculi gutturosi apud gulam positi, in transglutiendo adjuvantes; per *guttur* intelligit *pharynga*, id est fauces, de quibus satis supra dictum est. Hanc autem nominis *gutturis* in hoc capite apud Avicennam æquivocationem, probare possumus ex his quæ partim Galenus & in suis de anatomice libris, de quatuor musculis scribit tracheæ arteriæ, qui ipsum contrahunt angustantque, & duobus faucium; quod tam voci, quam etiam deglutioni observiunt, tum ex similibus quæ Aliabas etiam nono theoricæ dicit de lacertis moventibus jugulum, per jugulum tracheam intelligens arteriam, & de musculis moventibus gurgulionem, quod nomen apud ipsum significat fauces, ut ex multis licet conjicere, quæ Galenus de *pharynge*, ille autem de *gurgulione* loquitur.

Ut autem hæc omnia fiant evidentiora, & quî conveniant, quîve dissentiant, hi tres Auctores Galenus, Aliabas, atque Avicenna de eisdem loquentes musculis, eorum verba in medium adducemus, & primum Galeno de musculis tracheæ arteriæ, in hunc modum scribentis: Tracheæ arteriæ quatuor sunt musculi ipsam contrahentes atque angustantes quando intenduntur, & retrahentes os quod V litteræ formam habet, & laryngem. Oriuntur autem majores ex ipsis ex inferiore termino lienæ rectæ ossis *υ* psilon litteræ formam habentis, deinde secundum totius arteriæ delati longitudinem innascuntur pectori in parte interiori. Viderentur autem tibi aliquando esse bipartiti hi duo musculi; alii vero duo, à lateribus & inferioribus partibus, cartilaginis sicuti

formam habentes, exorti terminantur, & ipsi ad pectus apprehendentes arteriam.

Alio autem capite de musculis faucium, idem Galenus in hunc modum scribit : Spatium quoddam præjacet, commune gulæ ac gutturis, ad quod commune spatium utrumque orificium terminatur. Vocant autem spatium quidem ipsum isthmum, quoniam angustum est & oblongum, Corpus autem ipsum comprehendens *pharynga* nominant, id est fauces, quibus utrinque unus est musculus, qui & deglutioni & locutioni observit ; quæ etiam Galeni dicta magis confirmat frequens hujus vocabuli *pharingos*, apud Græcos (ut antea diximus) significatum, pro quo Arabicæ translationes guttur habere solent : ut etiam probatur ex Avicennæ primo canonis, capite 12 à Gentile allegato, hos duos musculos deglutioni servientes, musculos gutturis, seu gutturosos nominantis auctoritate.

Aliabas autem qui pro trachea arteria jugulum scribit, pro faucibus gurgulionem, de quatuor musculis moventibus jugulum scribit in hunc modum : Porro qui jugulum movent lacerti, quatuor sunt, incipientes à pectoralis interioribus, quorum duo ossi continuantur simili lauda Græco, & ad inferiora trahunt, & lacerti duo alii continuati quæ umboni similis est cartilagini, & etiam ad inferiora deducunt. Paucos infra versus scribit hæc verba : At gurgulionem lacerti qui movent, duo sunt, & Arabice dicti *magnage*, quorum alter à dextris est positus, alter à sinistris, fuitque eorum necessitas, quo adjuvarent *transglutionem*, & vocem. Hæc Aliabas.

Avicenna autem capite quod in sua expositione Gentilis allegat, volens guttur aliquando accipi pro corpore aggregante epiglottum & meri, ita de eisdem sex musculis scribit, quorum quatuor ad tracheam arteriam à Galeno, ad jugulum autem ab Aliabate, duo vero à Galeno ad fauces, ab Aliabate ad gurgulionem, communiter autem ad guttur ab Avicenna referuntur ; quod fecit errare in sua expositione Gentilem. Avicenna, inquam ita & ipse scribit : Guttur in summa duo habet paria quæ

ipſum ad inferiora trahunt ; unum eorum eſt par , quod jam in capitulo epiglotti nominavimus, & alterum eſt par etiam ex thorace naſcens, quod elevatur , & cum lauda continuatur primo , poſtea cum gutture, & trahit ipſum ad inferiora ; gutturis vero muſculi ſunt duo, muſculi gutturoſi qui ſunt duo muſculi apud gulam poſiti in tranſglutiendo adjuvantes. Hæc Avicenna ; par autem muſculorum, de quo dicit ſe feciſſe mentionem, in capitulo de epiglotto , eſt illud pat de quo in præcedenti capite dixit , quod ejus origo eſt interius in thorace, & vadit ad peltalem, & eſt ſecundum par apud Galenum dicentem, quod alii duo muſculi naſcuntur à lateribus & inferioribus partibus cartilaginis ſcuti formam habentis, quam cartilaginem peltalem Avicenna nominat, & dicit terminari ad pectus, licet Avicenna in hoc à Galeno diſcors, ubi eſt terminus iſtorum muſculorum, ibi originem ponat, & contra illuc tendere dicat unde oriuntur. Simili errore diſcordat etiam in ſecundo pari , quod eſt primum apud Galenum, quod Avicenna ait etiam ex thorace naſci, & relevari , & cum lauda continuari primo, poſtea cum gutture, & trahere ipſum ad inferiora, cum tamen Galenus dicat hos duos muſculos ortum habere ex inferiore termino oſſis habentis formam litteræ υ pſilon, & deinde latos ſecundum longitudinem totius tracheæ pectori innaſci; quæ Galeni verba non parum differunt à verbis Avicennæ dicentis eos elevari, & cum lauda primum continuari, poſtea cum gutture.

Nec ſolum in ortu & termino horum muſculorum Avicenna à Galeno diſcrepat, ſed etiam in utilitate, quoniam Galenus vult eos eſſe factos ad contrahendam, atque anguſtandam tracheam arteriam , Avicenna autem ad trahendam eam inferius, in quo etiam uſu, ſicuti etiam in origine & fine, licet Aliabas videatur Avicennæ adſtipulari; ego tamen in his quæ ad anatomicem attinent , majorem præſto Galeno auctori in hac parte medicinæ peritiſſimo, quam Arabibus Auctoribus, fidem; cum Averois in eadem gente auctor eximius, ingenue fateatur, hanc ipſam medicinæ partem ſuo tempore fuiſſe ignoratam , & alioquin Galeni

acerrimus æmulus, ipsa tamen cogente veritate, concedat ipsum vel Aristoteli in anatomice esse præferendum.

Sed hæc obiter dicta sunt, volentibus nobis expositionem Gentilis super prima gutturis acceptione refellere, quæ præterquam quod & Galeno & etiam Avicennæ repugnat, plures etiam alias habet difficultates. Quæri enim à Gentile posset, si guttur accipitur primo canonis, fen. prima, capite de anatomia musculorum, pro corpore aggregante epiglottum & meri, quod in transglutione movetur sursum ac deorsum; cur Avicenna eodem capite sex tantùm duorum corporum musculos enumerat; cum musculi alterius tantum scilicet epiglotti, secundum Galenum, sint ferè 20, secundum autem Avicennam decem & octo, quibus si addantur alii duo adjuvantes deglutionem, fient secundum alterutram opinionem, vel 20, vel 22. Quod si respondeat Avicennam eo capite tantùm de his musculis agere, qui movent corpus aggregans epiglottum & meri tempore deglutionis, & non alios aliis, vel meri, vel epiglotti motibus servientes, Gentilem insuper altera questione vexabimus; cur Avicenna duo tantùm paria nominat musculorum, quæ guttur trahunt ad inferiora, & non etiam totidem alia quæ ipsum trahunt ad superiora, siquidem guttur, hoc est corpus aggregans epiglottum atque meri, movetur sursum atque deorsum tempore deglutionis. Impossibile enim videtur ut duo motus contrarii per eosdem musculos fiant, cum unus quisque musculus versus proprium principium referat particulam quam movet, ut Galenus & lib. 11 de utilitate partium, & pluribus aliis edocet locis.

Vellem, ut Gentilis viveret, ut his meis quæstionibus, vel dubitationibus responderet. Sed quod mortuus non potest, Plinii patronus vivens pro Gentile respondeat, quandoquidem & ipsum similes angunt quæstiones, quod in sua anatomice epiglottidis, gutturis ac gulæ triginta duos musculos simul enumerat, nec quot epiglottidi, quot gutturi, quotve gulæ, singulis scilicet seorsum assignet, nobis insinuat. Quòd si per guttur tracheam intelligit arteriam, & superiorem ejus terminum quod Græci, & laryngem

& bronchi caput aliquando nominant, erunt ipsius quidem arteriæ musculi quatuor, ut supra monstravimus ex Galeni atque Aliabatis auctoritate; laryngis vero, secundum Galenum 20 fere numero, secundum Avicennam autem qui larynga epiglottum nominat, decem octo. Quare simul vincti erunt, vel 24, vel 22: decem ergo superetunt epiglottidi & gulæ distribuendi.

Sed Plinii patronum seorsum interrogabo, apud quem Auctorem legerit epiglottida, quàm Plinius nominat linguam minorem, habere musculos; an apud Avicennam primo canonis fen. prima capite de anatomia musculorum epiglotti? Verum Avicenna in hoc capite, sicuti & in aliis, in quibus de epiglotto facit mentionem, per epiglottum non linguam minorem intelligit, sed larynga, hoc est membrum constans ex tribus cartilaginibus, creatum (ut inquit) ut sit vocis instrumentum, quod etiam Galenus de larynge, non autem de lingua minore dicit; quod idem de broncho in gutturis suprema parte sito, ipse Plinii patronus per hæc verba innuit: Bronchus in gutturis suprema parte situs est, pelliculare membrum, musculosum, nervosum, cartilaginosumque, ut argutius sit, in quod percussus spiritus sonus, aut vox ipsa perfectius elidatur. Equidem nescio quo pacto possit se Plinii patronus à tam crasso errore defendere, nisi plane deficiat ad Barbaros, & se per epiglottida non minorem linguam, seu operculam quoddam tracheæ arteriæ, ut antea epiglottida exposuit, sed id vocis instrumentum, quod illi abutentes vocabulo epiglottum appellant, dixerit intellexisse. Sed quantumvis transfuga, neque sic nostræ objectionis laqueos effugiet; sic enim & epiglotto vocis instrumento principali 20, ut vult Galenus, musculi contribuentur, tracheæ arteriæ quatuor. Quare ex triginta duobus musculis epiglottidis, gutturis ac gulæ, restabunt octo gulæ seorsum assignandi. Gulam autem, sive (ut Græci loquuntur) isophagum, aut meri (ut Arabes) octo habere musculos, neque apud Græcos auctores, neque apud Barbaros usquam Plinii patronus quantumvis studeat, poterit reperire. Quo fit ut multis modis Plinii patronus aberret, cum etiam musculos epiglottidi attribuat, quos si rectè loqui volebat broncho debe-

bat tribuere, quamquam etiam in broncho delinquat ; nam id membrum pelliculare musculosum, nervosum, cartilaginosumque, præcipuum vocis, de quo ipse loquitur, instrumentum, non bronchus à Græcis, sed bronchi caput nominatur, quoniam, ut inquit Galenus, & ipsam arteriam bronchum nominant. Quare cum Plinii patronus scribit bronchum esse in gutturis suprema parte constitutum, nihil aliud dicit, nisi guttur constitutum esse in suprema gutturis parte, sive tracheam arteriam in suprema arteriæ parte, rem dictu ridiculam ; nam, secundum Plinii patronum, tracheam arteriam Latini proprio vocabulo guttur nominant.

Et hæc quidem privatim contra Plinii patronum, vel male musculos supputantem, vel barbaris utentem vocabulis, sint à nobis dicta. Communiter autem contra ipsum atque Gentilem, immò omnes ferè Medicos barbaros, & recentiores qui barbaram medicinam sequuntur, illud de gula, sive meri, dicere possumus ; quod etiam de epiglottide, id est minori lingua diximus, gulam, aut isophagum, aut meri (quocumque nomine, vel Græco, vel Latino, vel Barbaro vocare libeat) nullos habere musculos motui illi observientes, quo gula deorsum fertur. Larynx autem, aut epiglottus, aut guttur (hæc enim omnia nomina illi insunt membro præcipuo vocis instrumento, quod male à Plinii patrono bronchum appellari diximus, cum sit non bronchus simpliciter, sed bronchi, id est asperæ arteriæ caput) sursum movetur tempore deglutionis. Is enim motus est merè naturalis, non autem (ut Medici juniores sentiunt) ex naturali & animali compositus, quare ad eum nulli musculi sunt necessarii, sed illi tantùm quos Græci Inas, Medici recentiores villos per quos vis attractiva naturalis suum exercet opus ; & hoc est proprium Galeni dogma quod multis in locis librorum suorum de virtutibus naturalibus manifestat. Quare nusquam in suis de anatomice libris, sive aliis in quibus de varietate loquitur musculorum, ullam facit de musculis isophagi, id est gulæ, mentionem ; sed neque Avicenna ipse, primo canonis, ubi de omnibus musculis per singula membra tractat copiosius, meri musculos nominat alicubi,

sed

ſed ſolum muſculos gutturis quos dicit adjuvare deglutionem, per guttur, pharynga ſeu fauces intelligens, ut antea declaravimus. Aliabas quoque tertio Theorices de lacertis meri, nec unum facit verbum, ſed tantum de lacertis gurgulionis, hoc eſt faucium, ut etiam ſupra monſtravimus, quos dicit ſervire deglutioni. Aliud autem eſſe fauces, aliud meri, etiam ſupra docuimus, cum fauces ad os, meri autem ad collum pertinere, ex Galeni probavimus auctoritate.

Avicenna etiam fen. 13, libri tertii, capite quarto de cauſis impedientibus deglutiones, inter alias cauſas quæ ſumuntur ex ipſo meri, vel ex membris vicinis, ſi putaſſet muſculos ineſſe meri, debuit etiam illorum paralyſim, quæ poſſet accidere, connumerare. Cur enim non ita de muſculis *meri* ſicuti de muſculis epiglotti, qui aliquando abſceſſum, ſive apoſtema patiuntur, atque ita ſui vicinitate ad *meri* difficilem faciunt deglutionem, nihil fuerit Avicenna locutus, nulla alia cauſa poteſt aſſignari, niſi quod noverat epiglottum multos habere muſculos, meri autem muſculos ignorabat.

Non me tamen latet Avicennam, ſi non loco allegato, alibi tamen, aliquando *meri* muſculos nominare, atque ideo videri in his ſibi quodammodo repugnare; nam idem Avicenna primo ſui canonis libro, fen. prima, capite ultimo, doctrinæ ſextæ, aperte dicit tranſglutionem duabus compleri virtutibus, quarum una eſt attractiva naturalis, & altera attractiva voluntaria, & prima quidem ſuam complet operationem per villum qui ſecundum longitudinem protenditur, qui eſt in ore ſtomachi & iſophago, & ſecundæ completur operatio per villum lacerti tranſglutiendi. In quibus verbis videtur innuere Avicenna iſophagum, ſive *meri* ita habere villos inſtrumenta virtutis motivæ animalis, ſicuti etiam naturalis, niſi quod hoc in loco villos lacerti, non lacerti *meri*, ſed potius faucium qui adjuvant deglutionem potuit Avicenna intellexiſſe.

In eamdem ferè ſententiam, de duabus virtutibus, altera naturali, altera animali, adjuvantibus deglutionem loquitur Avicenna,

lib. 3, fen. sexta decima, tractatu primo, ubi secundam causam assignat, cur *meri* sit dilatatus, his verbis: Et secunda est causa, quod penetranti in *meri* non attribuitur ex virtutibus naturalibus, nisi virtus una, quamvis voluntas adjuvet ipsum ex parte una, & est attractiva. Adjuvat ergo aperiendo viam, & dilatando ipsam. Apertius autem circa finem ejusdem capitis Avicenna ostendit in *meri* esse lacertum, & consequi eo motum voluntarium, scribens in hunc modum: Et non movetur aliquod istorum membrorum, quæ sunt via cibi per lacertos, nisi duo extrema, scilicet caput, & est *meri*, & inferius, & est *ficteri*. In quibus tamen verbis videtur Avicenna oblitus eorum, quæ scribit fen. 16, ejusdem lib. 3, de quadam colica, per modum criseos ad paralysim intestini colon cum sensûs incolumnitate terminante; nam si talis terminatio (ut ita dixerim) per modum criseos fieri potest, ut eodem in loco concedit Avicenna, sequitur necessario, quod ex membris quæ sunt via cibi, cujusmodi sunt intestina, non solum *meri* & *ficteris*, sed etiam colon intestinum, per lacertos moveatur; alioquin non posset pati paralysim manente sensûs incolumnitate; siquidem paralysis, aut sensum offendit, aut motum, aut utrumque. Sed hunc Avicennæ errorem, & undè habuerit occasionem, nos alibi latius manifestavimus. De lacertis, etiam intrinsecis *meri*, in quibus vult Avicenna fieri tertiam speciem suffocationis apostmosæ, loquitur lib. pariter 3, fen. octava, capite tertio de suffocationibus, ex quibus omnibus locis à nobis in medium adductis probari potest Avicennam voluisse *meri* habere lacertos, atque ita moveri ipsum, non modo ex sua vi naturali, sed etiam animali, quæ per lacertos operatur; quot tamen sint isti lacerti, & in qua parte tunicæ sint, intrinseca, an extrinseca, nihil in suis libris, quod equidem sciam, scriptum reliquit, sicuti neque Aliabas qui solum de musculis loquitur gurgulionis, & voci & deglutioni servientibus, quos siquis in *meri* corpore velit collocare, sequetur non modo tracheam atteriam & ejus caput, quod Arabes epiglotton nominant, sed etiam isophagum, sive *meri*, & ejus itidem caput, sive orificium esse vocis

inſtrumentum, quod pro arteria quidem atque epiglotto omnes Medici atque Philoſophi fatentur, de meri autem & ejus orificio, quod ſolis cibis ac potibus natura fabricavit, nemo auſus eſt ſcribere.

Hunc Avicennæ errorem volentis *meri* habere muſculos intrinſecos, ex quorum tumore, ſive apoſtemate animal ſtranguletur, ſecutus eſt Jacobus Forilivienſis, in expoſitione aphoriſmi quartæ particulæ aphoriſmorum, cujus aphoriſmi initium, ſi à febre habito, tumore non exiſtente in faucibus; ubi idem Jacobus quatuor ſpecies enumerat ſquinantiæ, & tertiam numero ponit illam quæ fit in lacertis intrinſecis meri. Eſt autem error Jacobi eo in loco geminatus, quoniam non modo falsò muſculos *meri* intrinſecos nominat, qui nulli ſunt, ſed falsò etiam allegat, & Hippocratem tertio prognoſticorum, & Galenum quarto interiorum, de tali ſpecie ſquinanciæ intrinſecos meri muſculos obtinente mentionem facientem; cum tamen, neque Galenus in expoſitionibus ſuis, ſive in tertium librum prognoſticorum, ſive in aphoriſmum ante allatum, neque etiam lib. 3 interiorum, ubi & ipſe quadripartitam, ſecundum Medicos, facit anginæ diviſionem, quidquam de tali ſpecie loquantur, in qua muſculi intrinſecis iſophagi, ſive meri ſint apoſtemati (liceat enim mihi contra barbaros diſputanti, eiſdem aliquando uti, quibus illi in omni ſuo ſermone utuntur vocabulis); nam à barbaris medicinæ Auctoribus, non in nominibus, ſed in rebus magis ipſis diſſentio, & eis, non vocabulorum, ſed anatomices potius adſcribo ignorantiam, quoniam *meri* muſculos tribuunt, quos meri non habet, veluti intrinſecos. Si qui vero muſculi ſunt extrinſecus ipſum contingentes, duo in parte anteriori verſus guttur, duo in parte poſteriori verſus colli vertebras, neutrum par ſervit motibus *meri*, ſed alterum quod contingit anterius, motum præſtat cartilagini gutturis, quæ clypealis nominatur, alterum vero contingens exterius, ad colli facit flexiones, ut ex Galeni anatomicis, & lib. 7 de utilitate partium, licet perpendere. Quare relinquitur motum *meri* per ſe, & non per aliud eſſe ſolummodo naturalem, ut aperte ſentit Galenus lib. 3 de potentiis naturalibus, vel ipſum

potius præstare musculi in animalibus ministerium, quam moveri per musculos ; ut hoc quoque posse aliquos existimare lib. 1 de motibus musculorum nobis Galenus insinuavit. De virtute autem attractiva naturali, quam nos solam absque animali putamus inesse meri, seu Græce isophago velimus dicere, aut Latine gulæ, etiam Plinii patronus in sua anatomice loquitur, quem, ubi de Avicennæ aut aliorum Medicorum erroribus agitur, nolumus intactum præterire, ut illi stimulos injiciamus, non modo Plinium, sed una se atque alios Medicos qui similium à me redarguntur errorum propugnandi.

Hic igitur Plinii patronus libri sui de anatomice tertii, capite decimo septimo, de gula scribit hæc verba : Ea duplici membranâ constat, varioque villorum ordine, altera stamine per latitudinem procedente, cibum expellit, qui cum attrahitur, cædit, nec læditur. Altera vero interior deorsum trahit, villorum oblongo stamine cibum, ea vis catheltice dicitur, faucium peculiaris, qua in epulando crassam congestamque materiam per faucium angusta sarcimus. Equidem hominem laudo, qui in actu devorandi nullam aliam vim gulæ tribuit, præter naturalem, quam Græci catihelticem vocant, villorum oblongo stamine cibum trahentem. Verum alteri subjicitur notæ, quia cum alio loco sui operis, ita musculos gulæ, sicuti epiglottidi & tracheæ tribuat arteriæ, censeri potest putare Naturam aliquid fecisse frustra, gulæ scilicet musculos. Ad quem enim usum illos gulæ Natura dedit ? nisi vel ad attrahendum, vel expellendum cibum, nisi forte crediderit villos oblongos membranæ interioris, aut laros exterioris esse villos musculorum utriusque membranæ propriorum, quæ falsa fuerit existimatio, & tam Galeno quam etiam Avicennæ contraria, qui volunt eosdem villos duabus servire virtutibus naturalibus, alteri attractivæ, alteri expulsivæ nominatis.

Verba autem illa quæ postea Plinii patronus eodem in loco subjungit (in devorando enim gurtur, cujus pars gurgulio est, sursum versus gulam trahit) nescio quem sensum habeant, nisi velint illum motum significare, de quo Gentilis loquitur, cum scri-

bit: Guttur aliquando accipitur apud Avicennam pro corpore aggregante epiglottum & meri, quod in transglutione movetur sursum & deorsum. Per gurgulionem autem puto Plinii patronum intelligere partem illam supremam tracheæ arteriæ, quam Arabes epiglottum, Græci larynga nominant, præcipuum vocis instrumentum. Utrum autem hanc partem vir, qui non modo Medicus, sed etiam Latinus Medicus, in suo sermone haberi velit, & minime Barbarus, rectè gurgulionem nominaverit, nolo impresentia disputare, quoniam omnis de nominibus disputatio, ut Plato inquit, est supervacua, his præsertim quibus magnarum rerum investigatio proponitur, nisi forte quis rem parvi momenti putet scire, quomodo cibus aut potus devorentur. Ego contra merito puto illos esse deridendos, qui cum hæc nesciant, id est se ipsos ignorent, sperant se altiora posse pervestigare, quæ humanis sensibus patere nequeunt.

Hic tamen quem dixi motus, de quo Gentilis & Plinii patronus (ut arbitror) loquitur, non parvum habet difficultatem, propter ambigentes Medicorum sententias, licet omnes ferè recentiores in hoc videantur convenire, quod cum cibus devoratur, gula, sive meri, simul cum epiglotto versus fauces, & os moventur, in qua hæresi est etiam Plinii patronus, quamvis in parte evariet; quoniam ipse ait guttur, cujus pars gurgulio est, in devorando sursum versus gulam trahere. Contra, Mundinus, atque omnes ferè recentiores Avicennæ expositores Mundinum secuti, scribunt quod epiglottus hora transglutionis non movetur sursum, quia aliquo modo videatur, ex se, sed quia trahitur ab isophago. Quare secundum ipsos & Galenum etiam, quem citant in libro de motibus liquidis, non gurgulio pars gutturis, sive epiglottus, in hora deglutionis sursum versus gulam trahit, sed gula potius eadem hora sursum versus trahit epiglottum, quem Plinii patronus, nescio an rectè (ut dixi), nominet gurgulionem; hanc autem esse Mundini sententiam indicant ejus verba, quæ causam etiam hujus motûs epiglotti, non ex se, sed ex accidenti afferunt. Sunt autem hæc: Verum est quod meri agiliter

ſeparatur à trachea uſque ad epiglottum, ibi vero difficulter; propterea quia tunica meri diſperſa eſt in epiglotto, & ideo ab eo non facile ſeparatur; & hoc fecit Natura ſagacitet ad hoc ut in hora tranſglutionis, cum *meri* elevatur ad os ad attrahendum cibum, epiglottis etiam elevetur, ne ſui duritie & ſoliditate impediat tranſitum cibi, & iſta continuatio non fuit neceſſaria in tota arteria, quia ipſa ſecundum totum præter epiglottum non eſt cartilaginoſa. Et ex hac anatomia manifeſtatur ſententia Galeni in libello de motibus liquidis, quod epiglottis hora tranſglutionis non movetur ſurſum, quia aliquo modo moveatur, nec ex ſe, ſed quia trahitur ab iſophago propter continuationem dictam.

Hæc Mundinus Galeni citans, & tamen in multis ab eodem Galeno diſſentiens; tunica enim de qua loquitur, per quam meri epiglotto continuatur, per totam extenditur tracheam arteriam & totum epiglottum, atque etiam in partibus interioribus, per fauces autem, & os, & linguam in partibus exterioribus, ut planè Galenus oſtendit, circa initia ferè lib. 7 de utilitate partium. Quare hæc duorum membrorum per tunicam unam continuatio longius extenditur quàm Mundinus opinatur, & hac eadem interiori parte *meri* villos habente oblongos, quibus attrahit cibum, fieri non poteſt quin tempore deglutionis iidem villi contrahantur, & longitudo *meri* eodem tempore abbrevietur. Quare fit, ut tantùm epiglottus ſurſum verſus retrahatur, quantum *meri* ad inferiora deglutiendo movetur; hos autem motus, & deſcenſus meri, & aſcenſus epiglotti, quodam in loco ſuæ anatomices Galenus comparat ſimilibus motibus in inſtrumento quo aqua exhauritur è puteo apparentibus; nam in deſcenſu vaſis lignum, cui vas per funem alligatur aſcendit; vaſe autem aſcendente lignum deſcendit. Sic enim etiam, ut inquit Galenus, ſtomacho, vel iſophago à deglutione ceſſante, larynx, ſive epiglottus manifeſte videtur ad inferiora deſcendere. Hic ergo eſt ille motus per accidens, quo Galenus dicit, in libro de motibus liquidis, epiglottum moveri, tempore quo cibus devoratur, haud quaquam

talis qualem Mundinus atque Gentilis videntur imaginari, attollente se scilicet ad superiora *meri*, etiam epiglottum attolli, & se demittente, demitti. Immò, ut ex verbis Galeni licet conjicere, obversus omnino, neque etiam hi duo motus ascensûs, & descensûs meri atque epiglotti sunt motus animales, hoc est facti per musculos, ut etiam visus est existimasse Gentilis, cum dixit guttur aliquando accipi pro corpore aggregante epiglottum & meri, quod in transglutione movetur sursum & deorsum, & sic sumi primo canonis, fen. prima, capite de anatomica musculorum gutturis, sed potius naturales, hoc est facti virtute villorum meri, qui in se contrahuntur tempore deglutionis, & ea cessante relaxantur, licet motus meri sit per se, motus autem epiglotti sit ex accidenti, ut etiam Galenus sentit libro de motibus liquidis.

Miror autem Gentilem, diligentem alioquin Avicennæ lectorem, atque etiam expositorem, hos motus ascensûs atque descensûs, tam in epiglotto, quam etiam meri, non animadvertisse, ac saltem Avicenna docente didicisse, non vi animali fieri musculorum, sed naturali potius villorum tunicæ vestientis os meri & epiglottum, quando & ipse Avicenna hoc ipsum docet, fen. tertia decima, libri 3 capite primo, de anatomia meri & stomachi, ubi causam reddit quare hæc tunica ita vestiat partem interiorem meri, sicuti & epiglotti, & oris (ut diximus) exteriorem, in hunc modum scribens: Et non vestitur interior pars ejus panniculo extenso usque ad postremum stomachi adveniente ei ex panniculo tegente os, nisi ut attractio sit continua, & adjuvet ad sublevandum epiglottum ad superiora, quum fit deglutitio, cum extractione meri ad inferiora. Idem Avicenna non multo post, eodem capite, scribit hæc verba: Et est ex duabus tunicis, quarum interior longitudinales habet villos, propter illud quod scitur de necessitate attractionis, & propter hoc contrahitur stomachus, quum fit deglutitio, & elevatur epiglottus. In his enim verbis Avicenna nihil aliud voluit, nisi quod Galenus, insinuare, quod cum meri descendit in deglutitione, epiglottus ascendat,

& contra; utrumque autem motum esse naturalem, ut pote factum à panniculo, sive villis panniculi tegentis os atque meri & stomacum, atque una epiglottum; alioquin epiglottus ad motum meri per accidens non moveretur, nisi & ipse quoque in hoc panniculo cum eodem meri communicaret.

Miror insuper Plinii patronum rem diversam ab omnibus aliis qui de anatomice scripserunt, in sua anatomice scribere non dubitasse: guttur, cujus pars gurgulio sit, in devorando sursum versus gulam trahere; cum, secundum Mundinum, non epiglottus gulam, sed gula ascendens epiglottum faciat ascendere. Secundum autem Galenum atque Avicennam, gula sive meri se contrahendo descendens epiglottum cogat ascendere, secundum Gentilem vero epiglottum & meri, simul in transglutione sursum moveantur, aut deorsum; nam si eosdem musculos habent suis motibus servientes, ut plane Gentilis videtur existimare, non equidem video quî aliter possit hic motus corporis epiglottum atque meri aggregantis contingere, cum præsertim musculi semper ad sua principia referant eam quam movent particulam, ut etiam fuit superius à nobis contra eumdem Gentilem ex Galeni auctoritate argumentantibus demonstratum.

Idem tamen Gentilis, fen. 10 tertii, capite de anatomia epiglottis & cannæ, scribit hæc verba: Considerandum quod pars cannæ pulmonis, quæ dicitur epiglottum, ubi non est ista diminutio cartilaginis, in hora descensus boli ascendit sursum, & ideo ipsa non comprimitur, sive à buccella, & ideo non dolet homo, neque nocetur anhelitus, sed totam cannam non fuit possibile superius trahi, & ideo ne fiat conjunctio boli transeuntis in actu anhelandi, & ne pressura fiat in canna, non fuerunt perfectæ circulationis. In quibus verbis visus est, & ipse Gentilis cognovisse, cum bolus descendit, epiglottum ascendere. Utrum vero epiglotto ascendente meri descendat, vel una ascendat, ut Mundinus putavit, nec qualis sit iste motus, an naturalis, an animalis, ex verbis his possumus exploratum habere, sicuti ex primis de gutture accepto pro corpore aggregante epiglottum & meri, quod in transglutione

tione movetur ſurſum & deorſum, idem videtur cum Mundino ſentire, ac præterea hujuſcemodi motum fieri virtute muſculorum, cum alleget Avicennam primo canonis, fen. prima, capite de anatomia muſculorum, ex quibus quatuor trahunt guttur deorſum, duo vero adjuvant deglutionem. Quare diligentius conſiderantes, inveniemus inter primæ expoſitionis verba atque ſecundæ, contrarietatem : ſecunda enim nobis innuit aſcenſum epiglotti, cum bolus deſcendit, eſſe naturalem; ſiquidem (ut antea declaratum eſt) hujus motûs cauſa ſunt villi oblongi tunicæ interioris *meri*, quæ etiam tunica eſt epiglotto communis. Prima vero (ut probavimus) oſtendit eumdem motum eſſe animalem, quod, ſecundum Medicos qui vim animalem à naturali diſtinguunt, non poteſt contingere, licet duæ virtutes ad eumdem motum peragendum poſſint conjungi, quemadmodum ad levandam alvum inferiorem ſimul agunt, & vis naturalis expulſiva inteſtinorum, & vis animalis muſculorum qui in parte ventris ſuperiore collocantur, quas duas virtutes nos etiam opus deglutionis adjuvare concedimus, & tamen negamus *meri* habere muſculos, ſicuti neque inteſtina habent, præter ultimum *rectum* nominatum, qui in ultima ſui parte quæ ſedes appellatur, muſculum habet, qui prohibet ne nobis invitis exeant excrementa alvi inferioris. Quare Galenus, libro ſexto de membris paſſis, ſive de interioribus, ut nunc inſcribitur, dixit dejectionem alvi, partim eſſe naturalem, partim animalem, & tamen motum quo alimentum, chylus videlicet, à ventriculo fertur ad inteſtinum jejunum, & ab illo ad tenue dixit eſſe merè naturalem, quoniam in hoc virtus motiva animalis non operatur, cum hæc inteſtina non habeant muſculos, ſic & nos motum cibi, ab orificio gulæ uſque ad fundum ventriculi, eadem ratione dicimus eſſe tantummodo naturalem, & vim animalem nullum in hoc habere locum, ſed tantùm in admovendo cibum ad gulæ orificium. Ad hoc enim & motus linguæ, & muſculi duo in faucibus collocati operantur, atque eatenus deglutio poteſt dici motus animalis, quia hac operatione non præcedente non poſſet cibus poſtmodum, vi naturali attractiva *meri*, ad inferiora deſcen-

dete; & hoc eſt quod puto voluiſſe Avicennam dicere, cum dixit fen. prima, capite de operationibus: Et ſimiliter tranſgluriendi operatio duabus completur virtutibus; una eſt attractiva naturalis, & altera eſt attractiva voluntaria, & prima quidem ſuam complet operationem per villum, qui ſecundum longitudinem protenditur, qui eſt in ore ſtomachi & iſophago; & ſecundæ completur operatio per villum lacerti tranſglutiendi.

Vellem autem ut in hoc loco Avicenna, ſicuti nobis declaravit id quod non erat admodum obſcurum, ubi ſcilicet eſſet locatus villus oblongus, per quem virtus attractiva naturalis ſuam exercet operationem, quem dixit eſſe in ore ſtomachi & iſophago, ita quod magis latebat aperuiſſet, poſitum ſcilicet villi lacerti tranſglutiendi an eſſet in iſophago, an in pharynge, id eſt faucibus, in quibus illum Galenus procul dubio collocavit, ut ſatis fuit à nobis ſupra declaratum, quamvis Avicenna poſtmodum, libro tertio, eum in capite meri eſſe nobis inſinuaverit; ubi ſcribit ea verba quæ etiam ſupra recitavimus: Et non movetur aliquod iſtorum membrorum quæ ſunt via cibi per lacertos, niſi duo extrema, ſcilicet caput, & eſt *meri*, & inferius, & eſt ſicteris. Pharynx autem non eſt iſophagi, ſive meri caput, ſecundum Galenum, ſed illud ſpatium oris ad quod caput meri terminatur, ut etiam ſupra à nobis fuit déclaratum.

Miror autem de expoſitoribus Avicennæ, tam vetuſtioribus quam recentioribus, qui in his in quibus ſunt Galenus atque Avicenna concordes, ſicuti in contractione ſtomachi, tempore deglutionis, & eodem tempore elevatione epiglotti, ab eorum communi opinione receſſerunt. Ubi autem fuere diſcordes, ſicuti in muſculis faucium atque meri, nullam inter eos diſcordiam notaverunt, neque duos Medicinæ Principes in eamdem ſtuduere revocare concordiam, cui præcipuè ſtudio, cum Jacobus de Partibus, noviſſimus Avicennæ expoſitorum, videatur incumbere, in hac parte viſus eſt quodammodo dormitare, quaſi Avicennæ conſentiens, & idem putans Galenum atque Avicennam de his muſculis dicere, qui ſint harum extremitatum proprii, alterius

ſuperioris quæ vocatur caput meri ſive gulæ, alterius inferioris quæ à junioribus Medicis, partim barbare, partim Latine loquentibus, nominatur anus atque fiſteris. Idem tamen Jacobus, primo canonis, fen. prima, capite de anatomia muſculorum, id in quo Galenus atque Avicenna conveniunt, de motu epiglotti ſurſum verſus, & motu iſophagi verſus deorſum tempore deglutionis, animadvertit, & Galenum allegat ſuper his motibus, ſexto de juvamentis membrorum. Verum & ipſe, ſicut etiam Gentilis, non meminit ſe poſtea tertio canonis, eoſdem motus contrarios, meri ſcilicet atque epiglotti, non muſculis qui ſunt virtutis motricis animalis inſtrumenta, ſed magis villis tunicæ meri interioris, qui virtuti attractivæ naturali obſerviunt, contribuiſſe. Quare diligentius conſiderantibus, doctrina Avicennæ, cum tot expoſitoribus qui partim alii ab aliis, partim iidem à ſe ipſis in variis locis diſcordant, chaos quoddam videri poſſit, qua confuſionis obſcuritate nihil poſſit eſſe humanæ vitæ periculoſius. Nos ſane ad hanc amovendam atque extirpandam, & noſtræ ætatis hominibus lucem aliquam veritatis aperiendam, partim librorum Galeni Medicorum Principis tranſlationibus, partim in eoſdem commentationibus, die noctuque laboramus, quamvis certo ſciamus nos hoc labore noſtro apud illos qui mallunt didiciſſe, quam diſcere, plus odii quam gratiæ conſecuturos.

Sed jam ad id quod reliquum eſt noſtri inſtituti redeamus. Erat autem noſtrum inſtitutum non modo nos in his in quibus fuimus à Plinii patrono notati, ſed & una Hermolaum qui pariter accuſatur, defenſare, quamvis Plinii patronus meo nomini in ſua parcat præfatione, Hermolao non parcat, ſive quod majorem gloriam ex Hermolai, quam ex noſtri æmulatione ſe aſſequi poſſe ſperaverit, ſive hoc noſtræ amicitiæ dederit, quam illi gratiam rependimus, nuſquam ipſum in toto opere nominantes, ſed ſolum patroni Plinii appellatione inſignientes. Hic ergo Plinii patronus, etiam in *lactibus* accuſat Hermolaum, tamquam inepte Theodorum excuſantem. Sed qui poteſt eſſe inepta excuſatio, cum vir doctus alterum doctrina parem, ſicubi aberrantem

Mmm ij

animadvertit, quoniam humanum ſit aliquando aberrare, idem erratum, ſi non omnino, vera ſaltem probabili ratione defendit; ubi præſertim non rei inſcitia, ſed potius vocabuli, fuiſſe deprehenditur, quam nos toties Plinii patrono, in ejus anatomice condonamus, non vocabulorum, ſed rerum potius ignorantiam redargui in ſcribentibus debere judicantes. Hoc tamen in loco ſumus utrumque facturi, hoc eſt non tantum res, ſed etiam nomina perſcrutari, quandoquidem id faciendi nobis Plinii patronus dedit occaſionem, qui Theodorum damnat non recte meſenterion *lactes* interpretantem, & Hermolaum carpit, in hoc Theodorum inepte (ut ipſe inquit) excuſantem. Vicinitatem membri (ait Plinii patronus in ſua anatomice) dedit quibuſdam errorem, quo *lactes* pro *meſenterio* ſæpe dixerunt.

Hunc prius animadverterat in Theodori tranſlationibus Hermolaus de quo mirari ſe dicit, quod lactes pro meſenterio acceperit. Siquis tamen Theodorum tueri velit pro meſenterio *lactes* interpretantem, ſciat, inquit partem & id quod continetur, pro eo quod continet acceptam. Sic quidem Theodorum Hermolaus excuſat, vel potius dat alteri excuſandi viam, quam ſicuti ego non omnino probo, ita Plinii patronus ineptam cenſet; ipſe forte magis inepte judicandus, de meſenterio ſcribere, meſenterion idcirco tale apud Græcos nomen adeptum quod medium ſit inteſtinum, cum meſenterium non ſit inteſtinum, ſed potius in medio inteſtinorum collocatum : unde & illi apud Græcos nomen, à poſitu ſcilicet ſuo, ſicuti & alterum apud eoſdem Græcos eſt à propria ſubſtantia ſortitum, quo meſareon appellatur, quoniam omnes venas quæ ad ipſum ex hepate feruntur, una cum adjacentibus arteriis circumquaque ambit atque complectitur ; talem enim duarum appellationum Galenus noſter in ſuis de anatomice libris rationem aſſignat. Nec minus Plinii patronus, in primi ex gracilioribus inteſtinis, qui una cum aliis lactes complet, peccat nomenclaturâ, quod dicit pyloron à Græcis vocari, quod idem & ſi Celſus dicat, & Celſum ſecutus Hermolaus, hoc tamen non adeo eſt illis errori tribuendum qui plus eloquentiam, quam

medicinæ artem profitentur, quantum Plinii patrono qui ejusdem professor artis Galenum magis atque Avicennam, ubi ambo concordant, debuit in nominibus medicinalibus imitari; uterque autem Auctor pyloron, seu pottonarium, sic enim Avicenna & Medici juniores Avicennam sectantes nominant, inter gracilia intestina non numerant, sed primum quidem ex illis ait Galenus ἐκφυσιν, id est exortum nominari, quia ex pyloro primus exoriatur, aut dodecatylum, seu, ut nunc Medici loquuntur, duodenum, quia ad longitudinem duodecim digitorum extenditur.

Avicenna quoque, fen. sexta decima, tertii, capite, de anatomia intestinorum, qui sunt numero sex, primum ait esse duodenum. Supra vero fen. 13, capite de anatomia meri, & stomachi scripserat de pottonario & duodeno, hæc verba: Et in inferiore parte stomachi est foramen, cui continuatur intestinum duodecim digitorum, & hoc quidem foramen nominatur portonarius, & est strictius foramine superiore; quoniam est transitus ejus quod est contrarium ei, & iste quidem meatus clauditur usque quo completur digestio: ex quibus Avicennæ verbis, quæ hoc in loco scribuntur, duo elici possunt quæ etiam Galenus sentit, portonarium non esse primum intestinum, sed in foramen cui continuatur primum intestinum, & esse situm in inferiore parte stomachi, ita quod potius esse ex substantia aquæ stomachi quam intestinorum, debet judicari, licet de hoc idem Avicenna postea fen. sexta decima, capite antea allegato, contrarium determinaverit, scribens in hunc modum: Et intestinum duodenum est fundo stomachi continuatum, & habet orificium sequens stomachum, & nominatur portonarius. Item paulo inferius eodem capite de amplitudine orificii duodeni: Et ejus quidem amplitudo, est amplitudo orificii ejus quod nominatur portonarius. Verum Avicenna, præter id quod sibi ipsi variis in locis videtur repugnare, est etiam in hoc Galeno contrarius, qui multis in locis innuit pyloron esse imam ventriculi partem; sicuti, cum libro secundo artis parvæ, hominem pituitosum quotidie evomen-

tem bilem; dicit huic affectui fuiſſe obnoxium, quoniam meatus qui bilioſum eructat humorem, non parvam hujus partem ad pylorum ventriculi tranſmittebat.

Sed manifeſtius idem Galenus pylorum eſſe ex ſubſtantia ventriculi, non dodecatyli, ſeu duodeni, declarat aliis verbis, libro ſexto de aggreſſibus anatomicis in hunc modum ſcriptis: Statim autem videbis, ſi diligentius animadverteris, in locis quæ portæ hepatis nominantur, meatum qui ex bilis conceptaculo venit ad exortum inteſtinorum, non multum poſt illum qui pylorus nominatur: hunc autem ipſum pylorum in quibuſdam animalibus videbis craſſiorem habentem, ſecundum propriam circumſcriptionem, ſubſtantiam ventriculi, ubi primum ex ea naſcitur inteſtinum. Nonnulli vero nondum eum inteſtini appellatione dignum putant, priuſquam implicari incipiat, ac propterea quidam vocant ipſum exortum ſimpliciter, nonnulli cum hac adjectione δοδεκάτυλον. Ex quibus Galeni verbis, ſi quiſpiam diligentius ipſa perpenderit, id quod nos dicimus poterit intelligere: inteſtinum quod à junioribus duodenum nominatur, quod nonnulli ex vetuſtioribus, neque inteſtinum appellandum eſſe judicarunt, quoniam non eſſet implicitum, diverſum eſſe à pyloro propriam habente ſubſtantiam, imam ventriculi partem, ſed craſſiorem; neque ad pyloron, ſed paulò inferius, hoc eſt ad exortum, ſive duodenum, bilem tranſmitti per proprium meatum, ab ea veſica quæ conceptaculum bilis nominatur, prodeuntem. De quo meatu, unus ne ſit, an geminus, & ad quem locum terminetur ſcio à Medicis junioribus pleriſque ignorari, qui Mundinum ſequentes, putant meatum hunc circa ſui initia eſſe unum, demum in proceſſu in duos ſecari ramos, quorum major in pluribus hominibus feratur ad duodenum, alter vero minor ad fundum ſtomachi, ut ex calore bilis ad eum provenientis ſtomachus ad concoquendum cibum fortior efficiatur. De quo tamen uſu Galenus, neque libro quarto de utilitate partium, neque uſquam alibi in ſuis ſcriptis fecit mentionem; quin potius libro quinto de utilitate partium, quærit cur natura non æque meatum fecit bilem impor-

tantem, ad ventriculum pertingentem, ficuti ad exortum, five duodenum: & refpondet non effe hoc naturæ negligentiæ adfcribendum, fed potius benignitati, quæ parvo commodo, quod ex tali meatu ventriculus erat affecuturus, aliud multo majus incommodum noluit corrogari, continuam fcilicet ciborum evomitionem quos flavæ bilis acritudine ventriculus irritatus non poffet eo, quo concoqui debent, tempore retinere. Sententia ergo Galeni eft quam etiam lib. 2 de temperaturis, five complexionibus manifeftat, meatum hunc non femper effe duplicem, ut videtur fentire Mundinus, qui aliter nefcit folvere Galeni dubitationem, tertio de virtutibus naturalibus, quomodo per idem collum cyftis fellis attrahit choleram & expellit, fed aliquando fimplicem, & cum fimplex eft ad inteftinum medium, inter pyloron atque jejunum, id eft ad exortum, five duodenum pervenire. Cum vero duplex fit, ramum ejus majorem ad ftatim dictum exortum, feu duodenum, pertingere, alterum autem minorem ad ventriculi fundum paulo fupra pylorum, &c. hoc maxima ex parte; rariffime autem contingere, ut loca permutentur, & major ad fundum ventriculi, minor vero ad exortum, five duodenum, proveniat. Ex hac autem permutatione magnum dicit accidere incommodum, quoniam continuo ventriculus flavam recipit bilem, & fubinde evomere cogitur, antequam cibum affumat; quod fi retineat, magnum ex eo fentit detrimentum. Quibus vero meatus eft omnino fimplex, his bilem univerfam Galenus inquit ad jejunum defluere inteftinum. Ex quibus Galeni dictis poffumus plura colligere; primum magis hominum naturæ convenire hujus meatus fimplicitatem quam duplicitatem; fecundo loco, fi duplicitas adfit, convenientius majorem ramum ad primum inteftinum exortum, vel duodenum nominatum pervenire: nam fi contrarium eveniat, effe naturæ multum aberrantis peccatum, ficuti parum aberrat, cum ex fimplici duplicem facit, & minorem tranfmittit ad fundum ventriculi, ut minus ei poffit officere.

Hanc autem Galeni opinionem, de bilis meatibus, confirmant verba Avicennæ, libro tertio, fen. 15, tractatu de anatomia fel-

lis, in hunc modum ſcribentis : Et pluribus hominibus eſt meatus unus, continuus cum duodeno : & paulo poſt ſubjungentis, hæc verba : Et non fuit creata in pluribus fellibus via ad ſtomachum, ut lavarentur humiditates cum cholera, ſicuti lavantur humiditates inteſtinorum, niſi quia ſtomachus læditur per eas, & patitur nauſeam, & corrumpitur digeſtio in ipſo, per illud quod miſcetur cibo de humore illo. Idem Avicenna fen. prima, primi, doctrina quarta, capite primo, duas tantum choleræ exponit utilitates, unam quæ eſt, ut ipſe ait, inteſtina à ſtercore, & viſcoſo flegmate abluere, aliam inteſtina ani & muſculos perurgere, ut quid ſit ei neceſſarium ſentiat, & egeſtiones emittat; tertiam autem quam Mundinus ſcribit choleræ euntis ad fundum ſtomachi, ad confortandum digeſtivam, omnino Avicenna reticet. Quare fruſtra Avicennæ expoſitor, quicumque ſit ille, cujus expoſitio cum aliis habetur impreſſa in expoſitione primi capitis, fen. 15, tertii, ſcribit hæc verba : Conſiderandum primo, quod ſi cholera vadat ex felle ad ſtomachum, ſolum vadit ut digeſtionem juvet, non ut abſtergat, vel mundificet; & ideo parvus fuit meatus qui ex felle venit ad ſtomachum, ſed in quibuſdam propter errorem in principio generationis, è contra fit, ut hîc Avicenna, & ſecundo de complexionibus Galenus. Hanc autem conſiderationem eſſe ſupervacuam, non ſolum Galenus libro 2 de complexionibus, ſed etiam Avicenna hoc loco demonſtrat, cum dicat in pluribus eſſe meatum unum continuum cum duodeno, quod etiam Galenus innuit ſecundo de complexionibus. Quod ſi ex uſu naturæ foret etiam alter meatus parvus, qui choleram ad fundum ſtomachi deportaret, non eſſet in pluribus meatus unus, ſed duo. Etſi enim aliquando Natura aberret in principio generationis, in pluribus tamen ſortitur finem quem intendit, ſicuti in pluribus hominibus quinque generat digitos, in paucioribus autem ſex aut quatuor. Vellem autem ut expoſitor Avicennæ cauſam reddidiſſet, ob quam pauca quidem bilis per parvum meatum tranſmiſſa ad fundum ſtomachi poſſit ſtomachum concalefacere, non poſſit autem ipſius abſtergere ſuperfluitates, vel

vel omnino rationem attulisset, cur parvus igniculus sit necessarius illi membro calefaciendo cui tot fornaces, omentum, splen, hepar, & ipsum præterea cor, principium, & fons caloris naturalis, suum calorem impertiuntur. Neque enim temere Galenus dubitavit, non cur ventriculi calefaciendi gratia, sed cur ejus superfluitates abstergendi, non ita ad ipsum Natura meatum fecisset, bilem apportantem, sicuti ad intestinum à junioribus Medicis duodenum appellatum; nam secunda dubitatio non caret ratione, cum idem ventriculus plurimas accervet superfluitates, & (ut Avicenna inquit) sit lacuna flegmatis: prima autem futilis videri potest; est enim ac si dubitaretur, cur foco ardenti parva stipula non adjungeretur.

Causam autem ob quam Mundinus existimaverit solvi dubitationem Galeni, libro tertio de virtutibus naturalibus, dicentis per idem collum attrahi choleram & expelli, quoniam (ut Mundinus inquit) idem est collum usque ad quamdam distantiam, postea bifurcatur; causam, inquam, talis solutionis ignorare me fateor, quoniam si aliquid valeret, tum oporteret etiam collum matricis esse bifurcatum, cum æque per ipsum attrahatur expellaturque, sicuti per collum vesicæ felleæ, sive cystis fellis. De utroque enim collo Galenus loquitur tertio de virtutibus naturalibus, & per utrumque vult fieri non minus expulsionem, quam attractionem, sicuti per eundem meatum gulæ, sive meri, & cibus attrahitur, & aliquando expellitur, ut in vomitu contingit. Plinii autem patronus multo plus, quam Mundinus, aberrat; in sua enim anatomice hoc collum non solum bifurcavit (ut Mundini utar vocabulo), sed etiam trifurcavit; nam primum ex ipsis in medium jecoris dicit derivare, alterum evidentiorem deferri ad pylorum omnium maximum ad intestina productum, qui lactes nominantur; ex secundo autem qui ad pylorum derivat tradi, ait, à quibusdam oriri, alterum qui in imum stomachum tendit, negari ab aliis, hoc autem non esse perpetuum. Idem Plinii patronus asserit, & rectè quidem, quoniam hæc quoque est Galeni sententia, ut retro declaravimus. Non rectè autem, atque omnino à Galeno dissone,

præter illum quod defertur ad pylorum, alterum ſcripſit, & quidem maximum ad inteſtina produci, quæ lactes nominantur. Ex eorum enim numero præter jejunum & tenue, etiam pylorus eſt, qui duodecim digitorum menſuram continet, ut Plinii patronus ſcribit capite de tribus inteſtinis gracilioribus, in quo etiam capite ſcribit ad hoc ipſum inteſtinum meatum fellis pertinere. Quod cum ſcripſiſſet, non debuit poſtea alio capite præter hunc meatum fellis, qui fertur ad pylorum (hoc eſt) ad primum ex his quæ lactes complent, inteſtinum alterum maximum facere, qui ad lactes producatur, quoniam antiqui Medici, veluti Galenus atque Avicenna, quemadmodum ſupra oſtendimus, unum tantùm fellis meatum prodidere, qui à veſica quæ eſt bilis conceptaculum, ad primum inteſtinorum derivat, quod Plinii patronus pyloron nominat, Galenus exortum & dodecatylon, Avicenna & reliqui Medici juniores duodenum; quanquam ſciam Plinii patronum ſe poſſe in hoc Avicennæ auctoritate defendere, quod tertio canonis, fen. 16, capite de anatomia inteſtinorum, ſcribit choleram citrinam venire ad jejunum inteſtinum, unde forte Plinii patronus poſſit argumentari, quod non ad pyloron ſolum, ſed etiam ad jejunum alter fellis meatus producatur; ſed meminerit Plinii patronus non eſſe alium meatum inteſtino jejuno neceſſarium, propter bilis flavæ receptionem, ad quem ſatis ſuperque de ea, à primo inteſtino, ſive pyloros, ſive exortus, aut duodenum nominetur, deſcendit: quare magis proprie Galenus loquitur, quum ſcribit, lib. 11 de temperaturis, ſive complexionibus, ſupra à nobis allegato: Quibus ſit iſte meatus ſimplex bilem univerſam ad jejunum defluere. Magis inquam proprie, quam Avicenna loquitur, dum defluere, & non venire talem humorem ad jejunum ſcripſit inteſtinum, ut quod ſciret eſſe potius ejus humoris ex alio inteſtino ſuperiore defluxum, quam adventum; quod etiam ſcire oportuit Avicenna, ne alioquin variis locis contraria ſentiret; ſiquidem, idem Avicenna, fen. 15, tertii capite de anatomia fellis, ſcribit fellis meatum in pluribus hominibus cum duodeno continuari.

Et hæc quidem de meatibus bilis dicta sufficiant, in quibus Plinii patronus, non parum, meo judicio, ut antea ostendi, deerravit, & tanto minus quam alii Medici, qui barbaram medicinam profitentes, ex malo intellectu verborum Avicennæ atque Galeni duos esse meatus, etiam in naturali dispositione, credidere, alterum qui vadat ad pylorum, alterum ad duodenum; tanto, inquam, minus debet excusari, quanto ipse non barbarorum, sed Galeni præcipue sectator, tum in aliis, tum in his quæ ad anatomicen maximè attinent, vult existimari. Sed non minus idem Plinii patronus in ipsis intestinis, tum à vero, tum à Galeni sententia recedit, ut cum scribit : Intestinum jejunum non ita esse implicitum, ut reliqua. Hoc enim falsissimum est, & dictis Auctorum, & his quæ sensui manifestantur, omnino contrarium. Primum enim intestinorum quod idem Plinii patronus polyton, alii duodenum nominant, est multo minus implicitum, immò nullo modo implicitum; ob quam causam quidam, ut Galenus non uno in loco, sed pluribus testatum reliquit, neque intestinum nominandum censuerunt, neque (si eidem Galeno credimus) tenue intestinum est magis quam jejunum implicitum, immò aut æque, aut etiam minus, siquidem multitudo involutionum in intestinis, tum aliam ob causam, tum ob hanc etiam est necessaria, ut plures venæ ad ipsas terminentur, quod videtur sentire non Galenus tantum, in suis anatomicis, scribens jejunum intestinum in multas inflecti involutiones quam plurimum vasorum habentes, sed etiam Avicenna qui ait unam inter alias causam esse involutionum continuationem orificiorum venarum sugentium; quare ubi plures sunt venæ, ibi plures esse involutiones, non modo sit verisimile, sed propemodum necessarium. Plures autem esse venas in jejuno intestino, quam in tenui, Galenus quoque testatur libro sexto de aggressibus anatomicis, ubi scribit: Tenue intestinum eamdem habere cum jejuno substantiam, tantum differre duobus, & quia nunquam vacuum invenitur, & quia non habet tantam vasorum multitudinem. Hanc majorem venarum in jejuno multitudinem etiam Avicenna, capite supra alle-

gato, confirmat; in eo tamen à Galeno, atque etiam à se ipso dissentit, quoniam post jejunum vult duodenum plures habere venas, quam reliqua intestina. Galenus non duodenum, sed potius tenue, secundum tenere locum in venarum abundantia, nobis insinuavit, cum dixit ea verba, quæ nuper adduximus: Intestinum jejunum in multas inflecti involutiones, quam plurimum vasorum habentes. Avicenna quoque idem sentire cogitur, si velit alteram servare causam multitudinis involutionum in intestinis, quæ est, secundum ipsum, continuatio orificiorum venarum sugentium: ubi enim sunt multæ venæ, ibi multas oportet esse involutiones; quod sicubi nullæ sunt involutiones, nec ibi tantam esse venarum multitudinem est existimandum. Nullas autem inesse duodeno intestino involutiones pariter Avicenna fatetur, fen. 16, capite de anatomia intestinorum, videlicet ubi scribit hæc verba: Et pars intestini subtilis quod sequitur duodenum, nominatur jejunum, & in hac quidem parte est initium involutionis, & circuitionis, & reflexionis, & quasi sint ei viæ plurimæ. Si ergo involutiones tunc primum initium habent, cum primum jejunum intestinum post duodenum exoritur, sequitur ipsum duodenum nullas habere involutiones, & consequio neque venarum multitudinem. Quare si Avicenna nolebat in suis sibi sententiis repugnare, debebat dicere post jejunum in tenui esse venarum mesaraicarum multitudinem, in quo & idem Avicenna fatetur esse revolutionem unam post aliam; idcirco & id nominat, non solum intestinum longum, sed etiam involutum & revolutum, quasi ipsum habeat plures etiam quam jejunum intestinum revolutiones, unde quispiam possit colligere majorem in eo esse venarum multitudinem, quam in jejuno, nedum quam in duodeno.

Tenue autem intestinum plures habere quam jejunum revolutiones Celsus quoque concedit, quem auctorem Plinii patronus, non solum in sententiis, sed etiam in verbis studuit imitari, licet plus quam Celsus erraverit, qui libri sui de mediana volumine quarto, non scribit jejunum intestinum minus esse quam reliqua implicitum. Ex his enim verbis sequeretur duode-

num esse magis implicitum, quod partim Galenus, partim Avicenna negat, qui vult & ipse revolutiones primum incipere in jejuno intestino; non, inquam, id scribit Celsus quod Plinii patronus, sed tantum hæc verba: Ab ea scilicet junctura quam pylorum vocant, jejunum intestinum non ita implicitum, inde tenuius intestinum in sinus vehementer implicitum; itaque debemus intelligere fieri non inter pyloron atque jejunum, sed tantum inter hoc & tenue, utrum eorum sit, vel magis, vel minus implicitum, comparationem, quam Plinii patronus etiam ad pyloron fieri, & pyloron esse magis quam tenue implicitum, rem penitus falsam in sua anatomice significavit. An vero jejunum sit magis quam tenue implicitum, ut partim ex Galeni, partim ex Avicennæ verbis colligi potest, an contra, ut Celsus apertissime nobis ostendit, his verbis: Tenuius intestinum est in sinus vehementer implicitum, & jejunum non ita implicitum, non ausim decernere, sed ex sectionibus videndum relinquo: illud ausim pro certo affirmare Mundinum in sua anatomice errare scribentem, jejunum intestinum eandem habere quam rectum intestinum rectitudinem. Hoc enim verissime potuit de duodeno dicere. De jejuno autem protulit falsò, sicuti & illud alterum, quod ad ileon, sive tenue intestinum, plures veniant venæ messaraicæ, quam ad aliquod aliud intestinum, Galeno atque Avicenna contraria afferentibus, primum scilicet ex intestinis gracilibus jejunum intestinum involutiones suscipere, Galeno vero duabus differentiis, jejunum à tenui manifeste separante, & quia tenue non invenitur vacuum, & quia non habet idem tenue tantam venarum multitudinem.

Neque illud verebor dicere, licet minus libenter, ubi de erroribus agitur, faciam de viris eloquentibus mentionem: non unquam verebor dicere Plinii patronum, unà & Celsum aberrare, scribentes idcirco pylorum intestinum, hoc nomen apud Græcos esse sortitum, quoniam portæ modo per partes inferiores ea quæ excreturi sumus, emittit; neque enim ad hunc finem intestina, præsertim gracilia, à natura sunt facta, ut per ea excrementa alvi

inferioris emittantur , sed potius ut sint instrumenta ciborum diductionis, qui per venas messaraicas nominatas ad hepar debent transmitti : rectiùs ergo Galenus noster pylorum dicit ea ratione, ita fuisse nominatum, sive pro ima parte ventriculi, sive pro primo intestino, huic annexo accipiatur, ut veluti janitor justus nihil permittat exire, quod non fuerit prius in chylum conversum, atque concoctum. Talem autem chyli bene concocti substantiam, certum est per pylorum ad inferiora intestina diduci, non ut excernatur, sed potius ut intra corpus retineatur, vi hepatis in sanguinem transmutanda, ex quo omnia membra debent nutriri: quare Galenus, libro 5 de utilitate partium, aperte pronunciat intestina non esse superfluitatum excretionis, sed alimentorum potius, ut diximus, instrumenta. Quod si una cum chylo, ut nonnulli opinantur, illa etiam per pylorum exeant, quæ vel suæ quantitatis, vel qualitatis ratione ab hepate repudiat, postea sumus excreturi, non tamen horum ratione meatus iste à Græcis fuit pylorus appellatus, sed altera potius, quam paulo antea ex Galeni auctoritate approbavimus.

Deinde quod non est de nomine, sed de re ipsa contentio, Plinii patrono negabimus alvi excrementa, quæ stercora nominantur, formam suam substantialem suscipere in stomacho, ut partim ex his verbis quæ modo confutavimus, partim ex aliis quæ in sua anatomice scripsit, videtur existimasse, ubi scilicet ait excrementa in colo intestino diutius immorari, atque ibi quandam effigiem suscipere. Quid enim per hæc verba Plinii patronus nobis insinuat? nisi se quoque in eadem hæresi esse in qua & Gentilis, & Jacobus Forliviensis, & omnes ferè Avicennæ expositores qui volunt non solum ex Avicennæ, sed etiam Galeni sententia, stercora formam substantialem suscipere in stomacho, colorem autem atque figuram in intestinis ; neque animadvertunt quam multa absurda ex tali opinione sequantur, quæ non modo Hippocratis atque Galeni dogmatibus adversantur verum, & sensui atque experientiæ repugnant. Habetur Hippocratis aphorismus, septima particula aphorismorum, in hunc modum scriptus *ileo-*

vomitus, *& singultus malum.* In cujus aphorismi expositione Galenus inquit accidere hæc in ileis exitialibus, in quibus stercus ascendit stomachum. Ego vero non video cur non eosdem casus possit efficere stercus in stomacho genitum, quos facit ascendens ab intestinis ad stomachum. Quare si stercus *suum esse* habeat in stomacho, ut volunt, supra memorati viri, quotidie homo fieret ileosus, quotidie vomeret ac singultiret, neque id foret necessarium, quod de ileo scribit Galenus, libro 3, de potentiis naturalibus, in tali passione non posse stercus exire per os, nisi prius pertranseat totum tenue intestinum, & pylorum, atque ventriculum, & gulam, si in stomacho prius suam habuisset idem stercus generationem, quam in intestinis habere gracilibus declarat idem Galenus, eodem libro tertio, de potentiis naturalibus, duobus in locis, primo quidem ubi ita scribit : Ostensum autem est & prius, quod nihil subito in contrariam transfertur qualitatem : quomodo igitur panis fiet sanguis? quomodo beta, vel faba, vel aliquid aliud? nisi prius aliquam aliam alterationem susceperit : quomodo autem stercus in intestinis gracilibus subito generabitur? quid in istis vehementius ad alterationem existit, quam in ventriculo? numquid tunicarum multitudo, vel proximiorum viscerum appositio, vel moræ tempus, vel natura quædam in instrumentis caliditas? Item eodem libro inferius similia verba Galenus scribit, ex quibus colligere possumus, stercus secundum ipsum, in intestinis gracilibus, & non in ventriculo primum generari. Sunt autem hæc : Neque enim cibi quidem antiquam mutant qualitatem, adeo velociter ut, cum in tenuia inciderint intestina, statim sint stercus. Bilis autem non multo magis, vel urina, ubi venas exierint, mutant qualitatem, citissime transmutationem ac putrefactionem subeuntia.

Apparet autem ex his Galeni verbis utroque in loco conscriptis, stercora fieri in intestinis tenuibus, non per separationem & deputationem à chylo, ut Jacobus Forliviensis in sua quadam scripsit conclusione quæstionis tactæ, secunda particula aphorismorum, in qua quærit quo in loco fæx vel egestio suam recipit for-

mam, non, inquam, per ſeparationem & depurationem, ſel alterationem magis quæ ad ſubſtantiam terminatur ; unde & idem Jacobus tertiam ſcribit concluſionem, quam dicit poſſe probabiliter ſuſtineri , aliquando fæcem , tam ſubſtantialem , quam eſt accidentalem formam in intinis acquirere. Hoc autem non aliquando fit, ſed ſemper in hominibus ſanis, ut ex verbis Galeni ſupra allegatis patere poteſt. Cui tamen Galeno Jacobus contrariam adſcribit opinionem, quod ſcilicet forma ſubſtantialis in corpore naturaliter diſpoſito & debite tecto acquiritur in ſtomacho. Hæc enim eſt prima concluſio Jacobi, quæſtione allegata, ſecunda autem altera tacta, quod ſeperatio & depuratio fæcis à chylo , & accidentalium diſpoſitionum acquiſitio, quibus fæx à chylo diſcernitur, acquiritur in inteſtinis : per quas duas concluſiones putavit Jacobus ſe inter Galenum atque Avicennam feciſſe concordiam, quaſi prima concluſio foret ex Galeni, ſecunda autem ex Avicennæ opinione, & neutra alteri contradiceret. Quod ſi ita eſſet, ut Jacobus exiſtimavit, tunc omnis contradictio inter Avicennam atque Galenum rolleretur. Verum res contra ſe habet; nam, ut ex antea dictis apparet, Galenus & ipſe qui ſentit ſtercus in inteſtinis tenuibus generati, ſicuti Avicenna in ſtomacho, quam Avicennæ eſſe opinionem poſſum nihilominus ex pluribus Avicennæ verbis demonſtrare; nam fen. decima ſexta, tertii, capite de anatomia inteſtinorum, aſſignans cauſas Avicenna ob quas orificium duodeni ſit ſtrictius quam meri, inter alias hanc quoque ſcribit, quoniam penetranti in meri non attribuitur ex virtutibus naturalibus, niſi virtus una, penetrans autem in inteſtino primo patitur à duabus virtutibus, quarum una eſt expulſiva, quæ eſt in ſtomacho, & altera eſt attractiva, quæ eſt in inteſtinis, & adjuvat eam fæx, quæ provenit propter ſummam cibi, & ſit facilis propter illud expulſio per viam temperatæ amplitudinis. Quæ poſtrema verba indicant manifeſte fæces, quæ alio vocabulo ſtercora nominantur, in ſtomacho ſecundum Avicennam generati, alioquin vi attractiva duodeni, & aliorum inteſtinorum non attraherentur ; unde coactus eſt dubitare Gentilis , quid ſit illud quod inteſtina principaliter

principaliter trahunt, si tractus fæcis est adjuvativus & solvens dubitationem, scribit hæc verba, quod principalis attractio cibi ab intestinis fit, ut intestina voluptuentur, & ex eo sumant aliquid; & quia fæx in intestinis est proportionalis, sicuti urina in vesica, ideo juvat hanc attractionem fæx, quæ provenit ex summa cibi. Item paulo post solvens Gentilis aliam dubitationem, an intestinis sit virtus attractiva, in eamdem sententiam per hæc verba scribit: Dicendum quod in intestinis est attractiva virtus; nam si intestinis est aliqua voluptuatio ejus quod est in eis, igitur illud attrahunt; nam attractio ex voluptuatione dependet, cum attrahens attrahat propter voluptuari: sed si minus intestina voluptuantur, eo quod est in eis, cum aliquam ex illo refocilationem recipiant, saltem gracilia, & etiam grossa aliqualiter voluptuantur in fæce, quemadmodum canes in superfluitaribus; sic intestina in fæce, vesica in urina, & fel in cholera, ut tertio de virtutibus naturalibus. Hæc quidem Gentilis, qui in suis verbis videtur sentire ita: Fæces trahi ab intestinis, sicuti à vesica urinam. Galenus vero ne chylum quidem vult trahi ab intestinis, ex quo nutriuntur, nedum fæces. Neque vero à vesica urinaque, sed alterum quidem à ventriculo per pyloron ad intestina propelli, urina vero à renibus ad vesicam per meatus urinarios, ut de intestinis Galenus ipse multis testatur locis, quos nullam omnino vult habere attractivam, atque ideo fibris, seu villis carere rectis. De vesica autem libro 6 de interioribus manifeste declarat.

Avicenna quoque paulo superius afferens pariter rationem, ob quam duodenum sit strictius quam meri, scribit hæc verba: Et illud quod penetrat in hoc intestino est lenius, & planius, & subtilioris quantitatis, propter digestionem suam in stomacho, & commixtionem spumæ aquosæ fæcum. Quæ verba exponens Jacobus de Partibus, novus Avicennæ expositor, scribit in hunc modum: Et res quæ transeunt per portonarium & duodenum, sunt leniores his & planiores, id est minus asperæ, seu magis lenes, & subtilioris substantiæ, vel minoris molis, vel graciliotis. Primo causa digestionis quam in stomacho acquisierunt, quæ illic

permiſcuit ſubtilia cum groſſis, & ipſa adæquavit; ſecundo, propterea quod quæ ſibi admixtæ ſunt ſpumæ aquoſæ fæcum, ſubtiliantur. Hæc ille : Verum Avicennæ rationes probantes primum inteſtinum eſſe ſtrictius quam meri, præter id quod ſatis videntur abſurdæ, ſunt etiam aliter vitioſæ, quia alteri contradicunt, per quam poſtea Avicenna probat ſecundum inteſtinum ſemper vacuum reperiri, unde jejunum nominatur, quia videlicet cholera citrina venit ad hoc idem inteſtinum pura (hoc eſt) impermixta fæcibus, ut exponunt Avicennæ expoſitores ; nam ſi fæx chylo commixta trahitur ab inteſtino duodeno, à quo ſtatim deſcendit ad ſequens inteſtinum jejunum nominatum, quomodo poterit cholera citrina pura (hoc eſt impermixta fæcibus) pervenire ad inteſtinum jejunum, in quo offendit fæces chylo commixtas, ſicuti & in aliis ſequentibus ? Neque enim poſſunt dicere integram fæcum à chylo ſeparationem fieri in inteſtino, duodeno nominato, quod aiunt fæces chylo permixtas uſque ad monoculum & colon quoque pervenire ; quod indicant & ipſius Avicennæ verba capite allegato, de inteſtino monoculo ſcripta, in hunc modum: Et de eis eſt, quoniam hoc inteſtinum eſt initium reliquarum converſionum cibi ad fæculentiam, & præparationis ſuctiones futuræ, accidentis ei ex neceſſitate, licet non ſit in illo illa ſuctio. In quibus verbis videtur Avicenna ſentire fieri fæcum à chylo ſequeſtrationem per venarum meſaraicarum ſuctionem, etiam in craſſioribus inteſtinis.

Galenus vero quarto de utilitate partium ſimilem ſequeſtrationem, non quidem fæcum, ſi per fæces ſtercora intelligamus, ut intelligunt Avicennæ expoſitores, ſed partium chyli terreſtrium, quæ poſtea in inteſtinis gracilibus in ſtercora tranſmutantur, vult primum in ventriculo fieri, ut verba ejuſdem Galeni libro allato indicant, in hunc modum ſcripta : Promptuarium autem hoc quod cibum totum ſuſcipit, ceu divina, & non humana exiſtens creatio, laborat circa cibaria primo labore, ſine quo inutile eſt, & in nullum commodum animali. Expurgat enim ex eis, ſicuti qui circa tritici elaborationem artifices, ſiquid

terræ, aut lapidum, aut ſylveſtrium & nocivorum ſeminum infertur: ita & ventris virtus ſi tale aliquid fuerit, pellit inferius. Reliquum vero totum, quod fuerit naturâ benignum, adhuc benignius efficiens venis, quæ ad eum & inteſtina perveniunt, diſtribuit. Quorum verborum ſenſum non rectè accipientes quidam Avicennæ expoſitores, ſcribere non dubitarunt eſſe Galeni ſicuti Avicennæ opinionem, ſtercora ſuam formam ſubſtantialem ſuſcipere in ſtomacho. Nos vero dicimus materiam quidem, ex qua fit ſtercus, in ventriculo gigni, ſed nondum eſſe ſtercus, donec ad inteſtina gracilia proveniat, ſicuti & materia urinæ, ſcilicet aquoſa ſuperfluitas, & ipſa in ſtomacho, ſive ventriculo, ex cibis & potibus generatur, quæ eſt etiam materia ſudoris. Non tamen propterea dicimus, aut urinam, aut ſudorem, formam ſuam ſubſtantialem ſuſcipere in ſtomacho, ſed alterum in venis, ſeu magis in renibus, ut Theophilo placet, alterum vero in membris, ad quæ eadem aquoſa ſuperfluitas una cum ſanguine delegatur; eſt enim hæc vehiculum alimenti, tum ejus quod à ventriculo per venas meſaraicas defertur ad hepar, tum quod ab hepate ad totum corpus nutriendum tranſmittitur. Quare Gentilis & Jabobi Forlivienſis rationem, qua nituntur probare ſtercus ſuam formam ſubſtantialem ſuſcipere in ſtomacho, quoniam idem ſit dans formam juvativo & nocitivo, poſſumus ita refellere: Sudor eſt aqueitas ſanguinis, ut non modo Galenus, lib. 11 de ſimplici medicina, & libro de ſalubribus, ſed etiam Avicenna ſecundo canonis atteſtantur; & tamen ſanguis formam ſuam ſubſtantialem in hepate recipit, ſudor autem in aliis membris. Simile argumentum ex urina poſſumus facere, quæ eamdem habet cum ſudore materiam, ut Galeno libro paulo antea allegato, 11 ſcilicet, de ſimplici medicina placet; & tamen formatur in renibus, ut Theophilo placere diximus, quod etiam confirmat Egidius, & tamen ſanguis cui urina eſt ſuperfluitas, in hepate generatur. Cur vero ex urina, non modo renum, ſed imprimis hepatis, atque venarum diſpoſitiones, poſſimus dijudicare, non eſt difficile ratione comprehendere; cum materia illa aquoſa, ex qua fit urina in

renibus , plurimum à venis atque hepate patiatur , antequam à renibus attrahatur , atque in urinam liquidam convertatur. Sic ex ſtercore , tam ſupet ventriculi , quam etiam inteſtinorum affectibus dijudicamus , quoniam licet ſtercus in inteſtinis genetetur , materia tamen ex qua fit ſtercus , plurimam habuit prius in ipſo ventriculo alterationem , ut ſupra ex Galeni libro tertio , de potentiis naturalibus , auctoritate monſtravimus , loco quo ſcribit multas eſſe neceſſatias altetationes , antequam panis in ſtercus tranſmutetur.

Sed jam hanc rancidam fœtidamque de ſtercotum generatione diſputationem , quæ vel ſuo odore legentium nates poſſit offendere , relinquamus ; atque ad id quod ſecundo loco facere propoſueramus , ad Hermolai ſcilicet in his quæ ad medicinam attinent , defenſionem revertamur , quem video inſuper à Plinii patrono taxari, quod ſtrumas *adenas* dixetit, quæ ſtrumæ , ut taxator objicit, non ſunt *adenes* , ſed in eis naſcuntur , neque in omnibus. Quam quidem objectionem miror à Plinii patrono factam , Paulum Æginetam, ut audio , interpretante ; apud quem Auctotem legere potuit choeradas , quas Latine *ſtrumas* , vulgo *ſcrofulas* nominamus , eſſe adenas induratos. Quare non poteſt Plinii patronus Hermolaum reprehendete ſcribentem ſtrumas eſſe adenas , niſi illum pariter damnet , quem interpretatur , Auctorem. Accuſat etiam Hermolaum leucomata & argemata , idem eſſe falsò putantem : ſed caveat ipſe, ne ſit falſus accuſator, neve majori utatur licentia , quam illa qua me in ſua præfatione ſcribit ad Plinii tanti Auctoris calumniam fuiſſe invitatum ; nam quod ipſe Hermolaum non minorem noſtta ætate virum inique reprehendetit, indicant ipſa Hetmolai de argemis atque leucomatis verba in hunc modum ſctipta : Argemata videntur idem ferè eſſe , quod leucomata (hoc eſt) albugines , quanquam in loto herba Dioſcorides videatur ſe jungere , cum & ad argemata & ad leucomata pollere illam tradit, niſi quis non leucomata eo loco , ſed glaucomata ſcribendum eſſe cenſeat. Hoc quidem in loco Hetmolaus , ſint ne atgema atque leucomata idem oculorum vitium ,

nihil decernit, sed propter quandam utriusque affectus in colore similitudinem, non sine ratione dubitat. Circa finem tamen totius operis, hoc est Plinianarum castigationum & glossematum in Plinium, ubi Lectorem commonet quid de ejus labore debeat judicare, differentiam inter argemon atque leucoma apertissime ponit ex Pauli auctoritate, licet (ut postea subjungit) Pausonias argemon idem putaverit esse quod leucoma. Verba Herbolai loco quo diximus hæc sunt : Argemon differt à leucomate, hoc est albugine. Ait Paulus : Argemon ulcus est ejus orbis, qui vocatur iris (id est) arcus cœlestis in oculo, extra rubens, intra candidum : albugo cicatrix est oculorum altiuscula, sicuti in summo nubecula.

Utinam Avicenna tam bene albuginem ab argemo distinxisset; nam ex diffinitione albuginis, quam tertio canonis idem Avicenna affert, quomodo albugo ab argemo differat, non apparet; nisi Plinii patronus ita hanc differentiam ex Avicennæ verbis manifestet, quemadmodum ego tam ex Hermolai scriptis Paulum alleganris aperui : quod si fecerit, hanc evidentem ipsius in Hermolaum calumniam æquiori animo tolerabimus.

Sed jam video me in enarrandis, vel Plinii patroni, atque aliorum Medicorum erratis, longius quam proposueram fuisse evagatum, quamvis neque per singula capita Pliniani codicis aut anatomices ejus patroni discurrentem, sed tantùm illa notantem quæ in nostri, aut Hermolai defensiones incurrebant, adeo ut quam ab initio ludum putaram de Plinii erroribus disputationem, videam esse factam utilem quidem, sed pene odiosam contentionem : cui tamen primus Plinii patronus non parvam dedit occasionem, dum me Plinium in *æra* taxantem, non rationibus atque argumentis, quod æquo animo ferre potuissem, sed dicteriis atque conviciis, quantumvis illi antiquâ amicitiâ devinctum, in sua Plinianarum emendarionum præfatione, studet dehonestare. Nunc me sciolum atque obgarrientem in Auctorem tot antea sæculis celebratum, nunc larvas ad pugnam irritam evocantem, nunc indoctum atque ineruditum, cui Plinius

non ſapiat, nunc parum pudentem & licentioſum appellans calumniatorem, & pleraque alia in me præcipue dictitans, quæ etiam Socratem omnium patientiſſimum injuriarum, potuiſſent ad iram provocare. Me ſanè licet non minus moralem, quùm etiam alias profitear philoſophias, ita irritarunt ut, vel mea natura repugnante, coactus fuerim par pari referre, & ea ſcribere quæ vel amicum qui me prius momorderat, remorderent. Quem, tu Franciſce Totte, admonebis, futurus quidam inter nos veluti caduceator, ſicuti primus pugnæ dediſti teſſeram, tu, inquam, Plinii patronum admonebis atque exhortaberis, ut ſi Plinii Manibus vult afferre gaudia, non mærores, hanc de Plinii erroribus diſputationem in poſterum ſinat eſſe ſopitam, aut ſi tam omnino renovandam duxerit, modeſtius illam quam incohaverit, peragat, atque ita pertractet, ut debet inter amicos de nulla re alia magis quam de veritate contendentes, pertractari. Neque enim ego odi mihi contradicentes, ſed potius maledicentes, vel eo maximè quod me incitant, id quod nolim (ſi poſſim) libenter facere ad maledicendum; nam & mihi nuper movere ſtomachum Grammatiſtæ quidam, qui vix ultra primas progreſſi litteras, audent etiam de altioribus ſtudiis judicare. Sed garriant ipſi quantum velint, eorum garritibus meæ poſthac aures obſtruentur, ne hac ætate, cum illis de grammaticæ regulis diſputando, videar quodammodo repuerаſcere. Siqui vero, in his quæ ad medicinam, aut univerſam attinent philoſophiam in quibus latiſſimos obtuli campos, contrà me volentibus dimicare, non adeo pro Plinio, quam etiam Avicenna, atque aliis Medicis ſectatoribus Avicennæ, qui à me in hoc opere fuêre notati, glorioſum voluerint ſubire certamen; parati ſumus eâdem quam ab ipſis deſideramus, modeſtiâ reſpondere, vel noſtros errores, ſi nos, ac non illos erraſſe demonſtraverint, retractaturi; vel aliorum magis, ac magis, ſi debiliter defenſi fuerint confirmaturi, atque inſuper alios quamplures, id quod nuper in Plinium fecimus, accervaturi.

LETTRE DE FRANÇOIS TOTTUS A LEONICENUS VINCENTINUS.

Francifcus Tottus Lucenfis Nicolao Leoniceno. S. P. D.

DECREVERAM jam à primis ftudiorum meorum annis, cum medendi fcienriæ dare operàm ftatuiffem, eum mihi præceprorem deligere, qui & ingenio ac doctrina cæteros anrecellerer : quare cum virturis ea rario fit, ut latere non poffir in renebris, hominefque, vel maximè infimæ condirionis, in lucem proferat & extollar, factum eft ur re mihi poriffimum præceprorem optarem; qui eruditiffimi cujufque judicio, unus es qui hac tempeftate in toro terrarum orbe, præcipuum medicinæ decus, & parens optimus, jure optimo habearis. Quamobrem eo animo Ferrariam, vel te uno profeffore per ea rempora illuftrem acceffi, ut te unicum haberem, cui me totum traderem, cujufque difciplinâ fperarem me omnia quæ vellem affecururum. Nec illa quam de te conceperam fpes ulla ex parre me fruftrata eft; nam quæ de te abfens conftanri acceperam fama, ea longe majora res ipfa confirmavir. Dum enim liberalibus ftudiis & arti medicæ fub te incumbo, nihil confuerudine tua fuavius, nihil ingenio præftanrius, nihil doctrina tua uberius animadverti, quam quidem morum inregriras infitaque humaniras mirum in modum exornat. Accedit ad hæc quod his temporibus, nihil eft in dicendo acutius, te uno nihil in refpondendo cerrius, nihil denique in eruendis, vel Philofophorum, vel Medicorum veterum fenfibus fublimius, aur in Confulendo ægrotis falubrius inveniri, aur excogirari poteft. Sed hæc omirto multis in locis abs te declarata, quibus multorum nobilium & aliorum præclariffimorum Princi-

pum habes conciliatam gratiam, præsertim ne quispiam fortasse putet me hæc auribus tuis dare, qui semper ab omni adulatione abhorruerim, quamvis officii mei esse judicem, ut pro meo in te summo studio & observantia, maximarum tuarum virtutum laudator sim. Illud non reticebo me abs te pro tua incredibili ac prope divina quadam benignitate ac munificentia in tuorum numero ita repositum, meque adeo tibi perpetuo devinctum, ut observantia & amore in te paucis admodum sim concessurus. Quare non dubitavi studio in me tuo ac benevolentia fretus, nonnullas Plinianas ambiguitates, ex te quærere; quippeque hujusmodi lectionis studiosum supra omnes homines admirari soleam. Tu vero mira celeritate non solum ad quæsita benigne ac præclare respondisti, verum etiam alios errores, tum Plinii, tum aliorum Medicorum, & veterum, & recentiorum maxima solertia abs te nuper excogitatos, Epistolæ tuæ, vel potius opusculo inseruisti, non spe quæstus, non cupiditate, sed amore non vulgari in humanum genus adductus, ubi non minus laudis ac famæ te assecuturum spero, atque superiori anno feceris, cum de tribus doctrinis ordinaris opusculum, & Galeni de præcipua arte libellum, abs te Latinum factum edideris. Quo tempore superasti tu quidem opinionem eruditorum omnium de te conceptam, quamvis jampridem egregie de te sentirent, tum ob alia quamplurima, tum maximè ob libellum cui tu nomen de morbo gallico indidisti, in quo (ut ingenue tecum agam, quemadmodum natura mea postulat) difficillimam cuique doctissimo æmulationem proposuisti. Ostendis ob hoc præstantiam ingenii tui ac summæ doctrinæ ubertatem, ut pote qui viris illis quos multos veluti clarissima lumina antiqua ætas tulit jure optimo conferri possis, Galeno præsertim Medicorum principi, qui & ipse quoque aliorum errata impugnare, ac penitus debellarè semper fuit solitus. Recte quidem igitur ac niveo cujusque calculo fecisti (quemadmodum divinatione quadam animi mei ductus fore existimabam) cum tu qui rei Medicæ ætate nostra mirus artifex & magister sis, his omnibus audacius respondetis, quæ nimis accuratus Plinii defensor,

defenſor, aut tibi viro doctiſſimo diſſimulanter impingeret, aut Hermolaum Barbarum, virum & tibi amiciſſimum, & de re litteraria optime meritum, nimis acriter, neſcio an dicam, & audacter, accuſaret : at ille eſt veniâ profecto dignus. Non enim fortaſſis animadverterat tantum, & Hermolao, & tibi à doctiſſimis viris tributum eſſe, ut vel ſola auctoritate (quod de Pythagora Cicero traditum ſcripſit) cæteri contenti eſſe deberent, ne dum cum reſponſurum ſe ad illa ſperare poſſet. Lætor igitur mirum in modum, cum id tibi plane honorificum ſit, teque cum gratioſum multis, tum chariorem efficiat. Laudi etiam tuæ vehementer gratulor, quam apud omnes ob hoc es adeptus ampliſſimam. Sed longe ampliorem ac ſolidiorem aſſequeris, nomenque tuum immortalitati commendabis, ſi quemadmodum jam omnibus perſuaſum eſt, ab omni caligine & obſcuritate Medicinam vindicabis. Quam quidem opinionem ne fallas, rogo, tanta doctrina tantoque ingenio ornatus; cujus unius opera, & auxilio peſtifera barbarie nos liberatum iri abſque dubio ſperamus, cum tu omnia Galeni opera in Latinam linguam verteris. Hoc ſane eſt quid humano generi maxime fructuoſum, Baptiſta Ægnatius mecum non parum exoptat, cujus morum elegantia præclaraque eruditio, tum Græca, tum Latina ad ſe amandum quoſque facile poſſet allicere. Hoc Ludovicus Bonatiolus, hoc Cæſar optatus, hoc Hieronymus Menochius, & Laurentius Bertholinus noſter, Medici profecto clariſſimi, avidiſſime cupiunt. Ad hoc cætera præclara Medicorum omnium ingenia te exhortantur, hoc, inquam, hoc illud eſt, quod omnes litterarum ſtudioſi, & efflagitant potiſſimum, & expectant. Quorum omnium expectationem diutiùs retardandam nequaquam cenſeo, ut non parum pro tali ac tanto beneficio, & nos ac etiam poſteri ſe tibi quam maxime obſtrictos eſſe fateamur. Vale, meque ſcias pro tuo in me animo ſingulari ſemper præſto fore, in quo tibi vel rè, vel opera uſui eſſe valeam.

Venetiis, Idibus Martiis. M. D. IX.

LETTRE DE JEROME MENOKHIUS
A LEONICENUS VINCENTINUS.

Hieronymus Menochius Lucensis Medicus, Nicolao Leoniceno Philosopho, Medicoque summo. S. D.

CUM multa sint, eruditissime vir, quæ homines ad diligendum alliciant, virtus præcipue inter ea vim maximam obtinere videtur. Cum igitur superioribus diebus tuam interpretationem curativæ artis Galeni, à Constantio Pistoriensi Cancellario mihi concessam diligenter perlegerim, nonnulla etiam tua de dipsade scripta, aliqua etiam in Pistorium quemdam, à Francisco Totto Lucensi, communi amico hîc viderim, ad te amandum supra modum adductus sum, & si prius, semel tantum istîc te de morbo quem *Gallicum* appellant affatus, tuam præstantiam diligere cœperam. In his sane tuis scriptis multa reperi, quæ mihi cordi fuere, sed præcipue unum de cane rabido, de quo olim in domo Aldi Romani Venetiis, coram Nicolao Zoccha, Veneto Medico, verba feceram multa, quoniam Dioscoridem Græce legeram, multosque alios juniores, Latinos talem gravissimum morbum ejusque curationem ex arte ponentes, experientia etiam cum Aristotelis verbis pugnabat, nec mihi licere arbitrabar in tantum Philosophum invehi. Quapropter tibi gratias ago ingentes, habeoque, quia gravissimum è mente mea scrupulum ademisti. Tua vero dipsas mihi immensam sitim (ut ejus morsus est) incussit, legendi aliquid ex tua officina prodiens. Hortor itaque ut, quoad per tuas occupationes licet, Galeni reliqua volumina interpretanda aggrediare, vel si aggressus es, jam edere festines. Quid enim mendosius ejus Latinis libris circum-

fertur ? quidve magis tetrum? Adeo enim ejus libri depravati, ut quivis vel mediocriter eruditus, Latine eos legere aspernetur, & quanquam eorum lectioni multum insudet, ex ea tamen nullum sæpe interdum pravum sensum elicere possit, cum Græca librorum Galeni lectione nihil sit elegantius. Enitere igitur eum à Barbaris vindicare; solus enim potes. Quod si facere dedignatus fueris, vereor ne, ut Barbari, Turchæ scilicet, magnam partem Græciæ diripuere tenentque, sic Barbari nostri temporis Medici suis interpretatiunculis Galenum funditus pessumdent, lanientque. Libera igitur à tali calamitate tantum virum; quod si feceris, Deo primum rem gratam facies, deinde hominibus viventibus, futurisque salutare quoddam, communeque remedium excogitabis. Nosti enim probe quot errata, quantique momenti in hac Medica arte quotidie perpetrentur : sed de his alias. Ego siquid hîc tuæ excellentiæ causâ agere possum, meam operam, domum, meque ipsum totum tibi offero, neve etiam sine magna mea utilitate à te responsum expectem, rogo ut mihi declarare per litteras digneris, sub quo capite apud Dioscoridem Græce continetur id quod nos cassiam fistulam appellamus, quomodoque ab eo vocetur. Item à tua excellentia intelligere optarem, ubi idem Dioscorides agat de manna, & quid sit apud ipsum Μαννα βάνυ, item quid ixias. Me enim non pudet, nec unquam puduit, & si pauca sciam, quæ ignoro, ab aliquo docto viro, qualem te dudum novi, aliquando discere. Nec me avaritiæ accuses, velim, quia tecum inire amicitiam, vel potius confirmare, cum non parva mea utilitate, decrevi. Talem enim te esse apud me prædicavit Franciscus Tottus meus, immo tuus, ut libenter quemvis, vel ignotum, erudias. Turpe insuper putabam ab uberrimo fonte limpidissimæ aquæ me sitientem discedere, cum præsertim à tua dipsade ictus, eum dudum optaverim. Valeat tua excellentia, cui me plurimum commendo.

Quinto Calendas Decembres. M. D. III.

REPONSE DE LEONICENUS VINCENTINUS

A JEROME MENOKHIUS.

Nicolaus Leonicenus Hieronymo Menochio Lucensi Philosopho, ac Medico præstantissimo. S. D.

QUAM mihi nuper reddidit Franciscus Tottus Lucensis, communis amicus, Epistola disertissima plane mihi indicavit, te non esse ex numero illorum qui barbaram philosophiam ac medicinam profitentur. Alioquin non tam eleganter scriberes, neque tantopere nostras translationes, aut nostra scripta, quibus præcipue barbaros Auctores vellicamus, comprobares. Equidem, hac tua Epistola lecta, cœpi de sæculo nostro bene sperare, cum videam me tales habere viros, idem mecum de tota philosophia & medicinæ arte sentientes. Qualis tu unus es, & alter Constantius noster Pistoriensis, vel quidam alii, exigui sanè numero, sed bello vivida virtus, quibus si non potero, id quod tu maximè optas, & ut facere prosequar exhortaris, ob ætatem jam ingravescentem adimplere, juvabit saltem lucernam prætulisse, atque iter aperuisse, quo possit tetra ista barbaries quæ pridem omnes bonas artes occupavit explodi, seu funditus profligari. Quare tuum, ac cæterorum quos recta studia delectant, erit officium, ut quod ego unus non possum efficere, mecum simul facere studeatis, & quam sibi laudem quidam Litteratores dudum usurparunt vindicatæ Italiæ à Barbaris, multo justius nobis ascischamus, qui non sermonem Latium recuperamus, sed omnes plane homines à mortis periculo eripimus, dum expulsis sæculi nostri tenebris, veterem medicinam in lucem revocamus. Hoc sanè mihi videtur vere philosophari, non de vocabulis, sed de rebus ad ho-

minum salutem plurimum necessariis, cum Barbaris decertare. Loquantur ipsi, ut velint, & viperam *tirum*, vel quovis alio vocabulo nuncupent, modo quis serpens sit tirus, qui ad theriaces compositionem recipi debet, non ignorent. Qua sanè inscitia, & Albertum cognomento Magnum, & Avicenna quoque cui medicinæ principatum tribuit hæc ætas, in dipsade nostra laborasse demonstravimus. Quæ si tibi tantam sitim induxit (ut scribis), jure tuo poteras, ut ab ea serpente, morsi uno oris hiatu, nostri fontis aquas exhaurire. Cur enim tam pauca in tuæ Epistolæ calce petiisti? cur etiam tuas quæstiones partitus es, nonnullas Epistolæ, nonnullas Chirographo committendo? An quia verebaris ne nimium avaræ amicitiæ nostræ primordiis, vel confirmatione potius abuteris? an quia id quod est, suspicabaris? Non fontem apud nos, sed rivulum tantùm scaturire, quem facile possit immodicus potus exsiccare. Conabor tamen pro tempore in his quæ ex me scire concupiscis, tuo honestissimo desiderio satisfacere. Forte illud aliquando uberius impleturus, si tibi contigerit mecum vagari in tuæ Patriæ montibus, quos ad hunc ipsum finem visere institui, ut possim herbas in ipsis nascentes tam salutares, quam etiam noxias, contemplari. Neque enim me latet Tusciam esse & medicaminum ac venenorum quoque feracissimam, hoc idem Theophrasto libri de Historia Plantarum 9 volumine, & Eschyli auctoritate confirmante, hoc dudum fuisse mei animi institutum testem facio Franciscum Tottum, cui ob morum integritatem & doctrinæ præstantiam, soleo omnes meos cogitatus aperire, ob idem meæ mentis propositum; neque illa quæ tu mihi tua humanissima Epistola offers, omnio respuo. Forte illis, si ita necessitas tulerit, usurus ad id opus, quod etiam tibi spero placiturum, qui non es in ea hæresi (ut arbitror) in qua omnes ferè Medici juniores versantur, hanc herbarum & aliorum simplicium medicamentorum indagationem, non ad Medicos, sed ad Seplasiaros, seu Pharmacopolas pertinere, opinantes. Quod si sensisset Hippocrates, ille primus medicinæ parens, & qui illi successere Medici veteres, non juvisset eos ire per solitudines,

& quærere herbas alias, aliis diebus anni, sed (ut ætate nostra fit) sedissent in scholis, potius de rebus nullius ad vitam momenti disserentes, & fata hominum, non sua, sed aliena fiducia gubernantes.

De cassia fistula.

Verum ne imirari videamut illam, quam præcipue damnamus, garrulitatem, jam ad illa veniamus quæ à nobis in tuæ Epistolæ calce quæsisti. Quorum primum est, sub quo capite contineatur cassia fistula apud Dioscoridem, & quod ejusdem quæstionis est, sub quo capite, etiam manna, qua æque atque cassia fistula Medici juniores ad molliendam alvum utuntur. Quare ad urramque respondeo Auctores Græcos (de Veteribus loquor) de neutra facere specialem mentionem, vel quia ipsas non noverunt, vel forte in usu medicinæ non probaverunt. Siquidem Galenus similem cassiæ fistulæ fructum, quod à Græcis *ceratia*, ab Arabibus, corrupto (ut puto) vocabulo, *carnubium* nominatur, omnino improbat, adeo ut libro 11, de alimentis, opter, vel melius esse opinetur, quod nunquam ad suæ gentis homines ex locis in quibus nascitur, deferatur. Quorum occasione verborum mihi subit admirari, quomodo Avicenna, qui se Galeni fatetur intetpretem, illum tamen perperam alleget dicentem, quod hic fructus non defertur ad alias regiones. Frustra enim Galenus optasset, ne deferretur ad suos, si ad alias regiones ex solo in quo gignitur, non defetebatur. Dixi autem ceratia esse similem cassiæ fistulæ fructum, quoniam & color corticis idem, & medulla etiam dulcis, sicuti cassiæ fistulæ, & præterea similibus seminibus eadem medulla distinguitur, ut non solum sensus, sed etiam Serapionis probat auctoritas, qui capite de cassia fistula inquit, quod intra cannas cassiæ sunt laminæ ex carne nigra, & parietes dividentes inter eas, & inret laminam & laminam sunt grana, sicuti grana xylocaractæ) & ejusdem magnitudinis, quorum colot est inter glaucedinem & rubotem. Pet xylocaracta autem debemus intelligere fructum quem Græci, tum etiam xylocaracta nominant,

Latini ſiliquam dulcem, Arabes autem (ut antea diximus) carnubium. Sed & eadem eſt ſiliqua dulcis, quæ etiam caſſiæ fiſtulæ proprietas; nam utriuſque medulla, cum recens eſt, laxat ventrem, cum vero exſiccata, potius contrahit. Quod de ſiliqua dulci Dioſcorides, Galenus, & Paulus, ac Plinius quoque teſtatur apud nos; de caſſia fiſtula autem conſtat Medicorum experientiâ. Hîc tamen Medicos juniores commonefacere oportet, etiam in libris Græcorum, ſicuti Dioſcoridis atque Galeni, de caſſia fiſtula legi, ſed non de illa de qua tu quæris, quæ vim habet alvum molliendi, atque ideo à quibuſdam recentioribus ſiliqua pharmaceutica nominatur; ſed de quadam ſpecie caſſiæ ligneæ quæ σύριγξ, id eſt fiſtula, ab eiſdem Græcis nominatur. Quapropter diligentius advertendum ne, cum in libris Græcorum caſſiam fiſtulam ſcriptum invenimus, alteram putemus intelligi, de qua Arabes auctores loquuntur. Quo quidem in errore ſcio pleroſque Medicos recentiores frequenter implicari, qui cortice caſſiæ fiſtulæ Arabicæ medicinæ ad citanda menſtrua utuntur, cum caſſiam ligneam potius ad eundem uſum debeant recipere, ex Dioſcoridis & aliorum Medicorum Græcorum auctoritate, qui alteram caſſiam fiſtulam videntur neglexiſſe, ſicuti & alios arborum fructus, quos auctores Arabes, & Medici juniores, illos ſequentes, in frequenti uſu habeant, omnino deſpexerunt.

Jujubas quidam Arabes auctores, Serapio præſertim, ad multos uſus Medicinæ commendant. Unde & Medici juniores aquam in qua decoctæ ſunt jujubæ, calida & tenui pituita laborantibus, id potandum exhibent. Galenus tamen, libro ſecundo de alimentis, capite de ſericis, id eſt zinzifis, vel jujubis, ingenue fatetur ſe non habere aliquid de ipſis teſtificari ad ſanitatis conſervationem, aut ægritudinum curationem. Sunt enim (ut inquit) cibus mulierum & puerorum effrenatorum, paucique alimenti, & indigeſtibiles, ſimul cum hoc quod neque euſtomachum eſt alimentum, palam, quod & ipſum dant paucum corpori. Quid tritius eſt ſermone Medicorum, quam ſebeſten, vel

eclegma, five (ut vocabulis ufitatis apud juniores Medicos utamur (electuarium de febeste ? De hac tamen tam famofa apud Arabes ac juniores Medicos medicina, neque Diofcorides, neque Galenus quicquam commeminerunt : Paulus vero utroque ætate pofterior, hoc tantum de mixa dixit, quod eft fructus arboris minor quidem prunis, viribus autem fimilis. Mixam autem effe fructum quem Arabes febeften nominant, minime dubitamus; quod & fenfus ipfe, Pauli verbis idem confirmantibus, probat : eft enim, ut ille inquit, mixa pruno quidem fimilis fructus, fed minor eo. Plinius quoque libro 13 de Naturali Hiftotia, capite fcilicet de Syriæ arboribus, de ptunis in Damafco monte natis, & mixis una loquitur, & ait uttumque fructum, jam effe familiatem Italiæ. Fotte autem hoc ftudium noftrum facturum eft fcientiæ medicinæ utilitatem, fi res illas quas folent Medici recentiores barbaris tantum nominibus enunciare, & non nifi à Barbaris mendicare, jam Latinis, aut Græcis vocabulis indicavero, & poffe etiam in Italia inveniri demonftravero. Dudum enim *tiris* prætii auctoritatem ademimus, alios effe in Italia ferpentes, multo quam *tiri* Ægyptii ad theriaces compofitionem, utiliores oftendentes ; factique jam fumus illis odiofi qui non vera remedia, fed nomina magis venditant. Verum hæc tibi, & tui fimilibus fcribimus, qui ex arte medicinæ non adeo quæftum, quam falutem hominum quærunt, & in Italia ægrotantibus malunt Latine, quam Arabice Medicati.

De manna.

De manna, de qua etiam quæris, quid fit apud Diofcoridem ; fi Simonis Genuenfis ptobarem fententiam, qui in littera M. capite de melle, ait antiquos Græcorum non habuiffe zuchari notitiam, quo nos utimur in variis compofitionibus, dicetem quod ille loco allegato in fuis verbis infinuat, mammam apud Diofcoridem effe faccharum, ab eodem Diofcoride, id eft capite de melle, nominatum. Verum ego aliter fentio faccharum apud ipfum, ficut etiam

etiam apud Galenum esse id quod nos vulgo zucharum nominamus, & Græcos veteres de saccharo, sive zucharo quidem, specialiter quamdam speciem mellis esse dixerunt. De manna autem generatim tantummodo, non autem speciatim fuisse locutos, licet Mesues falsò Galenum tribus in locis alleget de manna loquentem, scilicet capite de manna, & capite de scamonea, & capite de confectione mannæ, ex inventione Galeni; manna enim apud Græcos Auctores, non est medicina molliens ventrem, sed potius astringens, & frequentius manna thuris, quàm manna simpliciter nuncupatur; nam (ut inquit Galenus, lib. 13 artis curativæ) ea quæ manna vocatur, est concussio thuris quæ parvam quamdam vim astringendi participat, atque ob id ad quædam melior est ipso thure. Hoc enim vim solam suppurandi habet, & quod minime stipticum existit, maximèque illud quod pinguius est, & colore albius, quemadmodum quod hoc flavius est, magis exsiccat. Illi autem quæ manna vocatur, parum quoddam ex cortice thuris admixtum est, à quo vim stipticam habet. In eandem sententiam scribit Plinius, lib. 12 de Naturali Historia, cap. 15, de thuris natura & generibus ejus inscripto: hæc enim sunt ejus verba: Micas concussu elisas mannam vocamus. Quanquam vitio codicis, non mannam, sed mammam legatur, ut jam obiter sit tuæ tertiæ quæstioni satisfactum, quid sit manna thuris apud Dioscoridem. Supra autem dixi Auctores Græcos de manna cassiæ fistulæ compari medicina, etsi non speciatim, saltem generatim scribere, quoniam potest hæc manna ventrem solvens, ad caput de melle apud eosdem Græcos Auctores referri, sicuti etiam saccharum quod species mellis, tum à Dioscoride, tum etiam à Galeno ponitur. Hæc enim sunt Dioscoridis de saccharo verba: Vocatur autem quoddam etiam saccharum, species mellis existens, quod in India concrescit, & in Arabia felici invenitur in calamis, simile secundum substantiam sali, & sub dentibus instar salis confringitur, licet Simon Genuensis (ut supra notavimus) saccharum hoc, de quo Dioscorides, non zucharum nobis dictum, sed quamdam mannæ speciem esse putaverit, ut hac una tantùm

ratione Mesues possit excusari, Galenum allegans de manna scribentem : Si per mannam saccharum intelligit, quod Dioscorides atque Galenus speciem mellis arbitrantur. Manna enim de qua Arabes Auctores specialius loquuntur, parum differre à zucharo & melle, patet auctoritate, tum Serapionis, tum etiam Avicennæ, quorum alter tereniabim, quæ est species mannæ, mel roris appellat; alter vero suacharum haoscer, mannæ speciem esse dicit; neque obstat quod mel ferè ubique nascatur, & sit apum opus, manna autem paucis in locis, & sit naturæ tantùm munus; quoniam si hæc ratio valeat ad probandum mannam non debere ad caput de melle reduci, etiam de sacchæro probaret, quod tempore Dioscoridis, sicuti ex verbis hujus Auctoris supra notatis apparet, in India tantùm & felici Arabia inveniebatur in calamis, & tamen inter species mellis, non solum à Dioscoride, sed etiam à Galeno connumeratur, qui duo Auctores eodem capite de utroque scripserunt, quanquam Avicenna videtur salem Indum (de quo Dioscorides) non solum à melle, sed etiam à zucharo distinxisse, siquidem 4 can. & zucharum taberzeth, & salem pariter Indum inter remedia nominant, quæ linguæ faciunt asperitatem, sed zucharum taberzeth, cum hæc asperitas ex viscositate provenit, salem autem Indum, cum ex siccitate; adeo ut appareat Avicennam salem Indum aliud esse à zucharo taberzeth, existimare. Per salem tamen Indum, & Avicennæ expositores, sicuti Gentilis & Herculanus, zucharum candi intelligunt, Verum hæc expositio verbis Avicennæ repugnat, quarto canonis, capite de asperitate linguæ febricitantium, inquientis salem qui asportatur ex India, esse in colore salis, & dulcedine mellis. Intelligit autem Avicenna, sicuti & Paulus, à quo Avicenna hoc remedium, hisdem ferè verbis, accepit de sale albo, qui pro condimento cibis admisceitur. Zucharum autem candi nominatum, non est colore album omnino, sed potius subluteum. Illud prætera quæri ab Avicenna & ejus expositoribus possit, cur zucharum taberzeth, ad asperitatem quæ ex viscositate provenit, habeat efficaciam; zucharum autem candi

ad alteram quæ fit ex ficcitate, cum zucharum taberzeth, eodem Avicenna auctore, 20 canone, vim habeat leniendi, quod de zucharo candi nulla conftat auctoritate aut ratione, nifi per zucharum candi, rubrum intelligamus; quoniam fecundum Avicennam fuimenum & rubrum, vehementioris funt lenificationis : verum zucharum candi à zucharo rubro, etiam apud Medicos juniores diftinguitur. Forte autem hic error expofitorum falem Indum, zucharum candi interpretantium, non magni eft ad vitam momenti, quando & zucharum candi res factitia fit, cujus materia eft zucharum album. Illud potius eft inveftigatione dignum, nunquid zucharum candi debeat febricitantibus ad fitim fedandam exhiberi, in ore retinendum, ut plerique Medici noftro tempore faciunt, & Montagnana in quodam commento innuit faciendum, qui ait zucharum candi à viris illuftribus falem Conftantinopolitanum nominari, & colligendum effe ait, prima quarti, de cura fitis in febribus. Quod tamen nulla fpecies zuchari competat ad fitim extinguendam, nifi forte zucharum haofcer, quod eft quædam fpecies mannæ, patet auctoritate Avicennæ qui fecundo canone fcribit hæc verba de zucharo haofcer: Et non facit fitim, ficuti reliquæ fpecies zuchari, quoniam ejus dulcedo eft præcipua, & eft bonum ftomacho & hepati. Ex quibus verbis duo colligere poffumus, zucharum haofcer quod eft manna cadens fuper alufar, & eft ficuti frufta falis, tum zucharum, tum etiam mannam nominari, & reliquas fpecies zuchari facere fua nimia dulcedine fitim, excepta illa quæ zucharum haofcer nuncupatur. Quare cum zucharum candi fit modus zuchari diverfus à zucharo haofcer, non videtur ullam ad fitim extinguendam habere efficaciam; etfi verum fateri velimus, male Avicenna à Montagnanâ allegatur, prima quarti capitis de cura fitis in febribus. In eo enim capite nulla verba funt ex quibus aliquid de zucharo candi poffimus colligere, quod fit inter alia remedia ad fitis extinctionem patientia, ab Avicenna nominatum.

De ixia veneno.

De ixia autem, de quo & in epiſtola quæris, quid ſit apud Dioſcoridem, &, in chirographo, quid apud Avicennam & Medicos juniores, non facile eſt reſpondere, propter nominis, non ſolum apud Græcos, ſed etiam apud Arabes ambiguitatem; nam & chamæleon albus & niger, ixias à Græcis nuncupatur, & præterea quoddam veneni genus, quod non modo ixias, ſed etiam ulophonos cognominatur; quanquam & hæc cognominatio etiam radici chamæleontis nigri, quæ & ipſa venenum eſt, ab eiſdem Græcis tribuatur. De utraque autem radice, ſcilicet & chamæleontis nigri, & ixia veneno, agit Paulus in tractatione venenorum. Dioſcorides vero in eadem tractatione, de ixia tantummodo, cujus etiam veneni, in libris ſuis de ſimplici medicina ſcriptis, ſæpiſſime meminit; nam capite de abſinthio inquit ipſum cum vino conferre ad ixiam & cicutam. Item capite de caſtoreo, ſive de teſtibus caſtoris, inquit eos bibi cum aceto contra pharmaca perniciosa, ſed peculiariter ixiam. De oxymelite etiam ſcribens quomodo paretur, poſtmodum inter alias utilitates, hanc quoque ſubjungit, quod juvat illos qui meconium, vel ixiam biberint. Item capite de tragorigano ait quod omnes ejus ſpecies contra ixiæ potum cum vino utiles ſunt, & pluribus aliis in locis quos nolumus, niſi quantum ad propoſitum noſtrum attinet, commemorare. De ixia veneno Dioſcorides loquitur: quare ſi quæris quid ſit ixias apud Dioſcoridem, libro 3, poſſum in præſenria reſpondere, eſſe proptii generis venenum, radicem, & ipſum, ut Plinius, ubi de venenis agit, teſtificatur; licet cujus plantæ ſit radix non explicet, tamen à radice chamæleontis nigri diverſam, quemadmodum ex eodem Paulo conſtat, qui duo capita, alterum de radice chamæleontis nigri, alterum de ixia, inrer venena facit, ut etiam paulo ante ſignificavimus. Hoc idem veneni genus animadverto Plinium ſæpiſſime in ſuis de Naturali Hiſtoria libris *viſcum* (neſcio an recte) nominaſſe, atque eadem

remedia contra viſcum ſcripſiſſe, quæ Dioſcorides contra ixiam venenum, de quibus paulo ante verba fecimus; nam libro 20, capite 17 de tragorigano, ita ſcribit : Tragoriganum ſimile eſt ſerpyllo ſylveſtri, urinam cit, tumores diſcutit, contra viſcum potum, viperæque ictum, efficaciſſimum. Item libro vigeſimo tertio, capite ſecundo, oxymel, inquit, Antiqui profuiſſe fatentur contra viſcum. Item libro vigeſimo ſeptimo, capite ſeptimo, his verbis utitur : Abſinthii genera plura ſunt, adverſantur viſco cicutæ cum vino. Libro pariter 32, capite tertio ita ſcribit : Teſtes caſtorum medentur poti contra venena, auxiliantur privatim contra viſcum ex aceto. Sed & idem Plinius libro 20, capite 13, ait rutam foliis tritis cum vino ſumptis valere contra aconitum, & maxime viſcum. Quo etiam remedio Dioſcorides utitur in libro de venenis contra potum ixiæ veneni. Itidem Plinius libro 24, capite 6, laudat reſinas tanquam viſco adverſantes. Dioſcorides in eodem libro contra ixiam venenum, reſinam abietinam præcipue commendat. Ex quibus omnibus, tum Plinii, tum etiam Dioſcoridis verbis invicem collatis, luce clarius apparet Plinium id veneni genus quod Græci ixiam vocant, *viſcum* (ut diximus) appellaſſe. Avicenna quoque quarto canonis de viſco, tanquam veneno, loquitur; & eadem ferè ſigna ſcribit atque remedia, quæ Dioſcorides in ixiæ veneni potione. Multi tamen Medici juniores hoc non animadvertentes putant tam Plinium, quam etiam Avicennam de viſco loqui, quo aves decipiuntur. Ego autem non video quomodo, aut Plinio, aut Avicennæ conveniat, viſcum aucupum inter venena connumerare. Plinius ſiquidem libro 16, cap. ultimo de variis viſci generibus accuratiſſime ſcribit; tantumque abeſt ut aliquid ipſorum dicat eſſe venenum, quod viſcum in robore arbore natum, certa tamen religione decerptum dicat, ſecundum Druidum opinionem, contra omnia venena eſſe remedio. Superſtitionum tamen eodem in loco Plinius improbat opinionem, non refellit, quod multo magis fuerat faciendum, ſi viſcum eſſe venenum exiſtimaſſet. Neque minus Avicenna 11 canone de viſco, tanquam ſalubri medicina, plurima

refert, nullam nobis dans, quod ſit venenum mortiferum, ſignificationem. Quare fateri oportet utrumque Auctorem, aut ſibi ipſis in variis locis repugnare, aut cum de viſco tanquam veneno loquuntur, abuti vocabulo, quoniam ixias pro veneno ſumptum non in viſcum, licet ſit nomen à viſco deductum, ſicuti enim chamæleon albus & niger, ideo ixias nominatur, quia in quibuſdam locis viſcum gignit ſub alis foliorum (ut inquit Plinius lib. 22, cap. 18); ut autem Dioſcorides, juxta radicem, ita ixias venenum, ut hoc nomine vocaretur, habuit à caſu qui ejus ſequitur poſitionem; nam ſicuti viſcum quæcumque illi adhæſerint, retinet, ita ixias venenum hauſtum contrahit omnes corporis ſuperfluitates; nos quidem ita Plinium per abuſionem vocabuli à contradictione vindicamus. Viderint autem Medici juniores quo pacto Avicennam tueantur, quem volunt 4 canone de viſco aucupum, inter alia venena fuiſſe locutum; nam quidam ipſorum qui ſatis prolixum tractatum de venenis ediderunt, Avicennam allegant talis viſci intus aſſumpti remedia ſcribentes, neque ſanè admodum foret admirandum, ita in hoc ixia Avicennam ſicuti in altero, ſcilicet in radice chamæleontis nigri (hunc enim & ipſum ixiam à Græcis, licet diſſimili ratione diximus nuncupari) nominis vicinitate fuiſſe deceptum. Sic enim quæ ixiæ veneni ſunt propria, ixo, id eſt viſco, tanquam veneno, quarto canone Avicenna tribuit, veluti quæ chamæleonti albo aut nigro conveniunt. Idem Avicenna alteri frutici adſcribit, quem Græci chamæleam, Arabes mezereon appellant. Eſt autem chamælea, non ſolum figura, ſed etiam viribus multum à chamæleonte albo, vel nigro diverſa, & chamælea quidem; ideo hoc nomen ſortita eſt apud Græcos, quia habet folia ſimilia olivæ. Chamæleon autem albus & niger (ut inquit Dioſcorides ſilibo, vel ſcolymo aſſimilatur. Qui vero in Creta inſula herbam adhuc à Græcis chamæleontem vocatam viderunt, teſtantur ipſam eſſe aculeatam, & ferre viſcum, ut de ipſa, tum Dioſcorides, tum etiam Plinius prodiderunt; quo viſco etiam inquiunt Cretas pennas ſagittis agglutinare. Aiunt præterea herbæ illi quam nos carlinam nominamus,

esse simillimam, quam quidam putant ideo carlinam à nostris nominari, quia fuerit Caroli Regis inventum. Ego potius carlinam una littera variata, pro cardina, dictam existimo, quoniam sit è genere carduorum, sive herbarum aculeatarum. Ideo autem chamæleon herba à Græcis nuncupata, hoc nomen apud ipsos obtinuit, quia mutat cum terra in qua gignitur colores, more chamæleontis animalis, quod & ipsum stabilem non habet colorem, sed quemcunque proxime attingit, admittit, præter rubrum & candidum. Quamvis autem in chamælea frutice, & chamæleonte herba aculeata, sit non modo nominum, sed etiam naturæ ratio diversa, Avicenna tamen atque Serapio, & omnes ferè Arabes, ambarum proprietates in uno capite confuderunt; quem quidem errorem, licet apud Serapionem manifeste deprehendere, capite de mezereon, id est chamælea, in quo scilicet mezereon describit, eodem modo quo Dioscorides chamæleam, & easdem mezereon, medicinæ tribuit proprietates, quas Dioscorides quem etiam Serapio allegat, capite chamæleæ; sed paulo post, eodem capite, etiam Paulum Serapio adducit de mezereone albo & nigro loquentem. Nigrum tamen & album, non sunt mezereonis, id est chamæleæ fruticis differentiæ, sed chamæleontis herbæ aculeatæ, cujus duo genera, alterum albi, alterum nigri discrimine, non modo à Dioscoride, sed etiam à Plinio distinguitur, immò ab ipso etiam Serapione, qui postea alio in loco, & capite diverso, de chamæleonte albo & nigro, eadem ferè scribit, quæ de ambobus Dioscorides; neque meminit se, de eisdem herbis, capite de mezereon, fecisse mentionem. Avicenna pariter id quod ipse aliis solet objicere, caput in canone posuit; nam undecimo canonis, & chamæleæ, & chamæleontis albi, & nigri proprietates, capite uno de mezereon inscripto complectitur, cujus plures facit species, cum tamen chamælea quam Arabes proprie mezereon vocant, sit simplex species secundum Dioscoridem, Galenum, & Paulum, ac Plinium; qui omnes chamæleontem album & nigrum sui generis herbas fecerunt, à chamælea, id est mezereon frutice, differentes. Hunc eundem erro-

rem repetens Avicenna etiam 2 can. in littera K: Chamæleon (inquit) est species de mezereon, nigra, mortifera; eodem tamen lib. 2 Avicenna, de chamæleonte, tam albo, quam nigro, seorsum loquitur, & illas narrat proprietates utriusque, quas etiam capite de mezereon, id est chamælea, diversis ejus speciebus assignat Ait præterea eodem capite de mezereon, quod omnes species administrantur ad morfeam, & albaras, & lentigines linitæ exterius, & quandoque admiscetur sulfur, qui tamen medicinæ usus uni tantum chamæleonti nigro competit, ut non modo Dioscorides, sed etiam ipse Avicenna in littera K, capite de chamæleonte, testificatur. Subjungit etiam Avicenna quod omnes species ejusdem mezereon administrantur ad impetiginem, & ulcera sordida cum melle, & eradicant cortices. Hoc quoque dictum falsum est, sicuti prius, quia ista proprietas purgandi ulcera sordida, & quæ escaram habent, cum melle, non est chamæleontis albi, vel nigri, quos eo capite Avicenna falsò innuit esse species mezereon, sed chamæleæ tantùm, ut habetur ex Dioscoridis & Galeni pariter auctoritatibus. Hunc errorem continuans Avicenna etiam 4 can. accidentia, atque remedia, quæ chamæleontis nigri radici venenatæ, à Paulo assignantur, ipse ad mezereon, id est chamæleæ, subscribit. Et hoc est quod præcipuè probare intendebamus, eodem modo errasse Avicennam ixon, id est viscum, pro ixia veneno 4 can. inter venena numerando, sicuti eodem in libro pro chamæleonte nigro, mezereon, id est chamæleam, itidem nominum propinquitate deceptus accepit. Sed & sicuti Avicenna de mezereon in pluribus locis scribens, sibi ipsi non constat, quia aliquando facit chamæleontem album, & nigrum esse species mezereon, & de ipsis, una cum chamælea, eodem capite agit, aliquando seorsum de chamæleonte albo, & nigro pertractat, ita ixiam venenum, 4 can. ad diversa capita refert, alterum de visco de quo supra disseruimus, alterum de thephisia quam gummi rutæ montanæ interpretatur, hîc quoque multis sese erroribus implicans. Primus error est falsæ expositionis, qui etiam 11 can. invenitur, capite de thephisia, ubi thephisiam

phisiam pariter gummi rutæ sylvestris exponit; quem etiam errorem, ex parte secutus est in quodam commentario Montagnana in quo homini leproso consulit, & jubet applicari remedium ex serpente nigro factum, cum quo thephisia humida, id est recens conjungi deber. Thephisiam autem Montagnana exponens, ait quod est ruta sylvestris, quæ si desit, vice ejus sativam sive domesticam rutam apponi præcipit. Verum si Montagnana, capite de thephisia 2 can. cum capite de tapsia apud Dioscoridem contulisset, procul dubio intellexisset, hoc nomen thephisiam esse apud Avicennam depravatum, & pro tapsia scribi thephisiam; unde ex errore scripturæ etiam falsa expositio habuit originem. Ex eodem Dioscoride discere Montagnana potuisset, tapsiam alio nomine, non rutam sylvestrem, sed ferulam potius sylvestrem nominari. Secundus error est apud Avicennam, quia quos effectus Dioscorides, Paulusque, ixiæ veneno tribuunt, eosdem ipse thephisiæ; id est gummi rutæ agrestis attribuit, non animadvertens quod de eodem ixia veneno, capite de aldibe, id est visco, eodem in libro scilicet, 4 can. paulo post erat tractaturus; siquidem capite de thephisia scribit hæc verba: Hæc est gumma rutæ montanæ, & quandoque sentitur in sapore ejus sicuti sapor albedarogi, & est calida, & accidit illi qui bibit eam, retentio eorum omnium quæ currunt ex utrisque viis, & apostematur lingua, & accidunt rugitus, & inflatio. Quæ omnia signa etiam scribit Dioscorides, in his qui ixiam venenum biberint. Tertius error est, & quidem multo prioribus gravior, quoniam Avicenna ipse sibi ipsi in thephisia contradicit; nam 2 can. capite de thephisia scribit, quod in radice ejus, & corticibus ipsius, & lachryma ejus est solutio; 4 autem can. de eadem thephisia, id est gummi rutæ montanæ, inter venena tractans (ait) quod accidit ei qui bibit ipsam, retentio eorum omnium quæ currunt ex utrisque viis: quare, cum solutio, atque retentio superfluitatum, sint effectus contrarii, liquet illa quam in verbis Avicennæ notavimus contradictio. Hæc autem à nobis de thephisia obiter dicta sunt, partim ut ostenderemus quot nostri temporis medicina erroribus involva-

tur, Medicis junioribus Avicennam in illa Principem ftatuentibus, & multa quæ idem Avicenna fcripfit, fine ullo rationis examine, pro vero admittentibus, quemadmodum de Montagnana Medico fuo tempore illuftri, paulo ante fignificavimus; partim ut tibi una manifeftaremus id quod etiam ab initio infinuavimus, difficillimum effe quid fit ixias apud Avicennam & Medicos juniores illum fequentes, indicare; quandoquidem Avicenna in hoc veneno videtur ambiguus, modo vifcum, modo thephifiam, id eft gummi rutæ montanæ, ipfum appellans: unde & quidam recentiores de venenis tractantes, duo capita faciunt ad Avicennæ imitationem, alterum de aucupum vifco, quod venenum non eft, vel ut fit, non tamen ixias, de quo videtur Avicenna de vifco agere voluiffe, quandoquidem non modo eadem figna (licet non omnia in vifci notat potione) quæ Diofcorides in hauftu ixiæ veneni, fed etiam eadem ferè remedia contra ipfum fcribit; alterum de gummi rutæ fylveftris, five montanæ, quod gummi nufquam terrarum invenitur. Eft enim error, ut diximus, Avicennæ quem illi iidem, quos ftatim antea tetigimus Medici recentiores in fuis de venenis tractatibus animadvertentes, fatentur gummi rutæ agreftis, effe gummi tapfiæ. Verum ifti præter violentam expofitionem, quia tapfiam rutam agreftem nominari apud nullum Auctorem quem fciam, nifi apud Avicennam legitur, in alterum multo majorem incidunt errorem, in illam videlicet contradictionem quam nuper Avicennæ objectavimus. Gummi enim tapfiæ (ut inquit Diofcorides) purgat potenter fuperius & inferius; adeo ut, juxta eumdem Diofcoridem, dofis quæ drachmam unam excedit, fit periculofa. Gummi autem rutæ agreftis de quo quarto canone inter venena Avicenna agit, intus affumptum vim habet retinendi omnia quæ currunt ex utrifque viis, ut iifdem verbis Avicenna teftatur.

De turbit.

De turbit autem de quo in chirographo quæris, difficile eft etiam quo nomine apud Diofcoridem cenfeatur, determinare;

turbit enim est nomen barbatum. Barbari autem auctores de ipso varie loquuntur ; aliud siquidem de ipso scribit Serapio, aliud Mesues. Quare si à me petas quid sit apud Dioscoridem turbit à Serapione descriptum, possum tibi sine aliqua hæsitatione respondere, esse tripolium, licet hoc nomen apud Serapionem allegantem in eo Dioscoridem, sit depravatum ; namque de tripolio Dioscorides ac Plinius scripserunt, quod in maritimis nascitur locis, ubi allidit unda, neque in mari, neque in sicco, folio isatidis crassiore, palmeo caule in mucrone diviso, radice alba, odorata, calida gustu, &c. Hæc eadem Serapio de turbit scribit, quod caricamum vitiose, ut diximus, pro tripolio nominant, de quo vel codicis, vel Auctoris errore minus sit admirandum, quando & apud Plinium non tripolium, sed trifolium potius corrupte legitur, adeo ut Simon dubitaverit an sit idem caput de trifolio apud Plinium, & de tripolio apud Dioscoridem, & de turbit apud Serapionem. Pandectarius autem duo capita scripsit, alterum de tripolio, secundum Dioscoridem, alterum de turbit, secundum Serapionem ; quasi turbit apud Serapionem sit aliud à tripolio apud Dioscoridem : qui forte error Pandectarii, una cum Simonis dubitatione, inde etiam habuere occasionem, quoniam in Latino Dioscorides, cujus verba citat Pandectarius, scribitur trifolium habere folia similia apio ; cum Dioscorides tradat esse similia isatidi herbæ, hoc est illi quam vulgo *guadum* appellamus, quæ in usu tinctorum celeberrima est. Apud Serapionem autem hæc similitudo, neque ad apium, neque ad isatidem refertur, sed ad quamdam plantam quæ *arasatis* nominatur, quod verbum puto apud Arabes esse corruptum, & pro isatide, *arasatin* scribi, sicuti etiam apud Plinium non folio isatidis, sed folio satis crassiore, palmo itidem vitiose, scriptum invenitur. Qui quidem locus fuit à me pridem in libro de Plinii atque aliorum Medicorum erroribus castigatus. Si autem à me quæris quid sit *turbit*, quod describitur à Mesue, apud Dioscoridem, dicere oportebit *turbit* illud Mesue non esse tripolium apud Dioscoridem, sed radicem alicujus herbæ habentis succum

lacteum, acutum, ex genere tithimalorum, seu lacticiniorum (ut juniores Medici loquuntur) tale enim est turbit, quod describitur à Mesue, non habens folium simile isatidi, sed ferulæ potius. Hæc enim sunt ejus verba (ut nosti): Turbit est radix herbæ cujus folia sunt sicuti folia ferulæ, minora tamen, & est ex habentibus lac. Quocirca Actuarius, gravis apud Græcos auctoritatis Medicus, multum tamen Galeno, ac Paulo, ætate posterior, qui multas Arabum medicinas illorum nominibus memorat, inquit *turbit* à Barbaris vocitatum esse radicem plantæ quæ à Græcis *pitiusa* vocatur. In qua etiam opinione quidam alii Græci, præter Actuarium, fuisse videntur qui, capite de pitiusa apud Dioscoridem, ubi de radice fit mentio, verba illa interseruerunt, quæ non puto esse Dioscoridis, sed glossema potius ἣν καλοῦσιν τουρπὶτ, id est quam radicem, scilicet pitiusæ, vocant turbit. Sed contra hoc est, quod hæc eadem radix à Serapione, non turbit, sed *sebram*, id est esula, nuncupatur; quod palam fiet conferenti ea quæ Serapio de sebram ex Dioscoridis atque Galeni pariter scripsit auctoritate, omnibus his quæ iidem Græci Auctores de pitiusa prodiderunt. Quamvis Avicenna de capite sebram, aliud potius videatur describere, quam radicem pitiusæ, immo si verba Galeni lib. 8 de simplici medicina in pitiusa attendimus, & alia comparia 2 can. capite de *mezetegi* ab Avicenna scripto, liquido apparet, quod *mezetegi* apud Avicennam sit pitiusa apud Dioscoridem: itaque necessarium sit alterum duorum, vel sebram non esse esulam apud Avicennam (intelligendo per esulam radicem illius herbæ quam Græci pitiusam vocant), vel Avicennam duobus capitibus 2 canone de eadem radice fuisse locutum, scilicet capite de sebram, & capite de mezetegi. Eadem ejusdem medicinæ repetitio superflua est apud Serapionem; nam capite de tithimalo, ultimo loco nominat speciem tithimali quæ dicitur *ptia*; vult autem dicere pitiusa. Eadem enim de ea scribit, quæ de pitiusa Dioscorides; paulo infra aliud caput scribit de sebram, & in eodem allegat Dioscoridem, quasi sebram alia sit à pitiusa medicina. Sed neque illorum opinio est omittenda, qui putant turbit

esse radicem herbæ quam vulgo soldanam nominamus, passim in locis maritimis provenientem. Hanc tamen opinionem esse falsam, nos ita probamus : Soldana herba, vel ejus radix non est turbit à Serapione descriptum, quia illud turbit est tripolium apud Dioscoridem, & habet folia similia isatidi, ut nuper ostendimus. Soldana autem herba non est tripolium apud Dioscoridem, sed ad aliud caput refertur, ut mox ostendemus. Item soldana herba habet folia quadamtenus hederæ similia, vel aristolochiæ rotundæ; turbit autem à Serapione descriptum, sicuti etiam tripolium apud Dioscoridem, habet folia similia isatidi. Eadem ratione probatur soldanam herbam non esse turbit descriptum à Mesue, quoniam istud turbit habet folia similia ferulæ, ut etiam anteà dictum est; soldanæ aut folia sunt omnino à ferulæ foliis differentia. Simili argumento in libro de morbo Gallico contra Gentilem probavimus, soldanam herbam non esse cachilem apud Serapionem, quoniam cachile, secundum eundem Serapionem, habet folia nasturtii; quæ nullam præ se ferunt foliorum soldanæ similitudinem. Hîc autem uberioris doctrinæ gratiâ, super adjungimus auctores Arabes, soldanam herbam, neque ad caput de cachile, neque ad caput de turbit retulisse, sed Græcorum imitatione ad caput de caulibus. Est enim soldana herba vulgo à nobis dicta, illa quam Dioscorides atque Galenus brassicam marinam appellant; quod liquido apparebit, siquis invicem contulerit ea quæ in herba soldana oculis intuemur, & quæ de brassica marina Dioscorides scribit. In hac tamen herba mihi videntur auctores Arabes eatenus aberrasse, quatenus de caule domestico, atque sylvestri, ac subinde marino, eodem capite continuatim tractaverint, tanquam hæ omnes forent ejusdem generis proximioris species, quod de sylvestri quidem, atque domestico caule concedi posset, quoniam tantum sativi, atque sylvestris differentiis distant. De marino autem caule nequaquam, qui omnino ab aliis duobus diversificatur, ut non modo Dioscorides, sed etiam Galenus testificantur, quorum Auctorum sententia brassicà marina, & brassica sativa, vel etiam sylvestris æquivoce dicuntur.

Putasse autem Arabes caulem sativum, atque sylvestrem, ac præterea marinum quamdam habere inter se, non modo figuræ, sed etiam naturæ affinitatem, eo constat argumento quod omnes eodem (ut diximus) capite complectuntur; & præter hoc, etiam verba Serapionis idem ostendunt, qui de caulibus marinis ita scribit : Marini caules sunt longinquiores à similitudine domesticorum, quum scilicet sint caules agrestes. De illis enim statim antea locutus erat : Avicenna insuper tres hasce species, etiam effectuum communitate consociat, ut cum, 2 can. capite de caulibus scribit in hunc modum : Sylvestris, marinus, ac domesticus maturat flegmones & duritias, qui quidem effectus à Dioscoride cauli sativo, atque sylvestri ex parte assignatur; marino autem cauli à nemine adscribitur, & nulla experientia comprobatur. Verior autem est Græcorum opinio à nobis tacta, quod caulis agrestis, atque sativus tantum modo sint figura, colore, & naturæ proprietatibus similes, nisi quod agrestis est albior, & calidior, & siccior, sicuti omnes aliæ plantæ sylvestres sunt in eodem genere sativis, secundum has duas qualitates (ut inquit Galenus, fortiores : marina autem brassica penitus ab illis ambabus evariat. Hæc ideo in Arabicis auctoribus notanda censuimus, nequis putaret nos soldanam herbam, ut illi fecerunt, forte quid esset apud Dioscoridem atque Galenum brassica marina nescientes, inter brassicarum species connumerare.

Sed quoniam multa interseruimus, ut te pleniori officio demereremur, jam ad illud redeamus de quo præcipue ab initio quærebatur, quid sit *turbit* apud Dioscoridem. Forte autem in tanta, tum Arabum auctorum, tum etiam Latinorum, super hac medicina opinionum diversitate, melius quæreretur, quid sit apud Dioscoridem radix illa quam pro *turbit* Officinæ vendunt. Ego quidem diu multumque laboravi ut herbam virentem viderem, cujus radix turbit nuncupatur; nam qui radicem tantum aridam ad nos afferunt, neque ubi nascatur, neque quali folio, aut flore *turbit* insigniatur, sciunt dicere, nisi quod unus tantum Pharmacopola id mihi de flore *turbit* est testificatus, quod de folio tri-

polii scribit Dioscorides, quod videlicet mane candidus, meridie purpureus, vespere phœniceus appareat. Quod si mihi fuit vere relatum, procul dubio turbit quo nos utimur, est tripolium apud Dioscoridem; sed quoniam hoc de flore miraculum vix forte ipsi Dioscoridi credatur, nedum alicui Pharmacopolæ, omnino satagendum ut folium ipsum viride inspiciamus, & an sit folio isatidis, aut ferulæ simile, vel etiam neutro, diligentius consideremus. Fieri enim potest ut radix illla quâ utimur, neque sit turbit Mesue, neque etiam turbit Serapionis, tantam video in his rebus incuriam, quæ sunt in usu frequentissimo Medicorum. Siquis enim dixerit esse turbit Serapionis, illud objicere possumus, quod turbit apud Serapionem est idem quod tripolium apud Dioscoridem. Radix autem tripolii, secundum eundem Dioscoridem, odorata est; quâ vero nos utimur pro radice turbit, omnino caret odore. Si vero alter asserat hanc esse turbit descriptum à Mesue, cum sit illud turbit, secundum eundem Mesuem, ex genere habentium lac, seu lacticiniorum (hoc est) earum plantarum quæ habent lac maxime acutum, interrogabimus ipsum, quodnam tamdem erit ex his quæ à Dioscoride, vel Serapione describuntur; an aliqua species tithimalorum? sunt autem septem, vel 8, sed nulla earum esse potest turbit à Mesue descriptum; nulla siquidem ex illis habet folia similia ferulæ, qualia habet turbit à Mesue designatum, ut constat ex Dioscoride, & Serapione, singulas tithimalorum species per folia, ac flores, & reliquas proprietates describentibus. Sed neque lathiris est, quam juniores Medici *catapuciam minorem* vocant, Avicenna aut *mendanam*, ut constat ex iis qui de lathiri Dioscoridis & de mendana Avicennæ similia scripserunt; neque *peplios*, de qua Dioscorides agit inter alias quæ lac acutum emittunt. Hujus enim radix inutilis est, ut inquit Dioscorides, & de hac quoque Avicenna agit 2 can. sub nomine *bebilis*, capite diverso à capite de turbit: eadem ratione neque peplion (id est) portulaca sylvestris; nam hanc quoque Avicenna 2 can. *bilomon* nominat. Translatio autem librorum Hippocratis de regimine acutorum,

felicinium vocavit, & non radice, sed folio, vel fructu, ad usum medicinæ adhibetur. Habet etiam folia similia portulacæ, unde illi nomen, non autem ferulæ, sicuti turbit descriptum à Mesue. Denique per singulas species earum plantarum quæ succo lacteo & acuto manant discurrendo, non videtur cuiquam earum descriptio turbit, quæ apud Mesuem repetitur, convenire. Forte autem, neque vere scribitur à Mesue turbit esse è genere earum quæ lac habent; siquidem hic idem Auctor inquit mezereon esse plantam lacticiniorum majorem, quæ tamen planta ab Arabibus mezereon nominatur, eadem à Græcis chamælea vocatur, ut constat conferenti caput de chamælea apud Dioscoridem, cum capite de mezereon apud Serapionem, & etiam apud Avicennam, nisi quod Avicenna etiam ipse, licet sub nomine mezereon, chamæleam describat, quam constat non esse de numero lactariarum, sive lacticiniorum, inquit mezereon esse lacticinium magnum; ut videantur Arabes, Avicenna præsertim, ac Mesues capite de mezereon, in duplicem errorem incidisse; & quod mezereon, quæ à Græcis chamælea vocatur, inter lacticinia posuerunt, & quod chamæleontem album & nigrum cum chamælea, sive mezereon, confunderunt; nam Mesuem quoque non fuisse secundi hujus erroris expertem, probari potest ex his quas ipse mezereon in fine capitis tribuit proprietates, quas non chamæleæ, quam Arabes mezereon vocant, sed chamæleonti potius albo, vel nigro Dioscorides assignavit. Quæ enim de mezereon Mesues scribit, quod interficit lumbricos, & quod collutio ex aceto ejus confert dolori dentium, & quod fit unguentum ex eo ad scabiem bonum, & linimentum ex eo, & sulfure delet morfeam, albaras, & lentigines, sunt ferè proprietates quæ chamæleonti albo & nigro, non autem chamæleæ, id est mezereon, à Dioscoride tribuuntur. Serapio vero, etsi capite de mezereon similem fecerit confusionem chamæleontis, & chamæleæ, ut, cum de ixia verba faceremus, ostendimus, in eo tamen magis est, quam Mesues, Avicenna probandus, quod mezereon haudquaquam fecit ex genere lacticiniorum, & quod

quod

verum mezereon, hoc eſt chamæleam, agnoſcunt, ſciunt eam non habere lac. Dixi autem verum mezereon, quod à Græcis chamælea dicitur, quia apud nonnullos Arabes, Joannem ſcilicet Serapionem, veluti Simon annotavit, mezereon eſt mirdane, vel mendane, quæ autem mendane ab Avicenna vocatur, eſt lathiris apud Græcos, & catapucia minor apud Medicos juniores quam certum eſt non eſſe mezereon, neque ab Avicenna, neque à Serapione, neque etiam à Meſue deſignatum, ut ſatis conſtare ex variis deſcriptionibus arbitramur, & quia aliud caput de mendane, aliud de mezereon, Serapio atque Avicenna ſcripſerunt. Non ſolent autem auctores Arabes duo capita ſed unum tantum de eadem ſimplici medicina ſcribere, niſi forte, nominum varietate decepti, quæ una ſit, geminam eam crediderint. Quod de Avicenna ſupra dubitavimus, ne forte de eſula duobus capitibus egerit, & capite de ſebram, & altero de mezeregi, hunc liquido errorem in Serapione deprehendimus, qui capite de tithimalo loco, ultimo, nominat ſpeciem tithimali, quæ dicitur *ptias*, vult autem dicere pitiuſa, cujus radicem quidam eſſe *turbit* (ut ſupra oſtendimus) exiſtimaverunt. Et paulo infra aliud caput ſcribit de ſebram, in quo eaſdem tribuit ipſi proprietates quas pitiuſæ Dioſcorides, neque meminit ſe de eadem planta, etiam inter ſpecies tithimalorum fuiſſe locutum. Supra autem diximus, ut ad id propter quod hæc omnia ſubjunximus revertamur, turbit apud Serapionem eſſe tripolium apud Dioſcoridem, quod quidem Serapio, neque ipſe mezereon, ſicuti neque tripolium Dioſcorides lacticiniis annumeravit. Simon autem Genuenſis, in littera L, ubi de lacticiniis facit mentionem, etiam tripolium inter iſta collocavit. Quia enim Meſues ponit turbit inter lacticinia, turbit autem apud Serapionem eſt planta, quam Dioſcorides vocat tripolium, neſciens Simon hoc nomen turbit apud duos Auctores æquivoce dici, apud alterum de planta habente lac, & folio ferulæ ſimili, apud alterum de planta carente lacte, & folium iſatidi, id eſt guado ſimile gerente, propter verba Meſuæ de turbit, tripolium quoque inter lacticinia connumeravit. Vide quot diffi-

cultates, & quidem inexplicabiles, occurrunt Medicis junioribus, Arabum auctorum doctrinam sequentibus, ob eorumdem Auctorum non modo à Græcis, sed etiam à seipsis discordantiam. Quare nulla alia inter tot, quæ de simplicibus medicinis habentur ambiguitates reliquitur via, nisi ut ad sensum judicem confugiamus; & si plantam virentem habere possumus, cujus radix pro vero *turbit* affertur, nunquid sit ex genere lacticiniorum, vel alia, discutiamus.

De buglossa.

De buglossa autem de qua quæris, an ea qua pro buglossa utimur, sit vera buglossa, si tibi quod sentio respondero, vereor ne sicuti tu admodum docte dubitasti, ita ego nimium proterve videar universam nostri temporis medicinam evertere; nam si probare contendero buglossam, quam Medici juniores ad usum medicinæ adhibent, non esse veram buglossam, cur etiam, inquiet aliquis, lactucam qua vescimur, veram esse lactucam non inficiaris? Non ita scilicet sumus animati; absit enim à nobis tanta temeritas, ut omnia juniorum Medicorum placita velimus demoliri; sed sicuti multa eorum probanda censemus, ita plura sunt in quibus Auctores veteres magis sequendo judicamus, atque in illis præsertim in quibus iidem Medici juniores invicem videntur dissentire. De boragine Simon Genuensis, in littera B, ita scribit : Borago herba nota, cibo apta & medicinæ & flos, & folia, & semen, buglossa dicitur, species ejus sylvestris. Non reperio aliquem Auctorem authenticum facientem capitulum de utraque, si scribit de una, non scribit de alia, hæc ille. Pandectarius autem aliter sentit, nam 2 capite scribit alterum de boragine in quo allegat Dioscoridem, alterum de buglossa in quo citat Serapionem & ejusdem Dioscoridis auctoritate de buglossa loquentem. Montagnana vero in quodam consilio scribit hæc verba : Borago autem non placet, quia planta multum ventosabilis, & ventosativa, quod ostenditur propter multitudinem eructuationum quas efficit, & licet ponatur temperata, quia est species buglossæ qua tempe-

rata eſt; de ea parum ab auctoribus ſcribitur, & plura de ea creduntur, quam ratione, & auctoritate verificari poſſint : Avicenna tamen de ea nihil dixit. Vide quanta ſit iſtorum Auctorum diſcordia, alter dicit nullum Auctorem de utraque, ſcilicet de boragine & de bugloſſa, loqui; alter ſuper ambabus herbis citat Dioſcoridem ; alter facit bugloſſam ſpeciem boraginis ſylveſtris; alter boraginem bugloſſæ, tanquam generi, ſubjicit. Avicenna quoque 2 can. capite de lingua bovis notat ſui temporis Medicos, quod non vera bugloſſa uterentur, ſed alia quæ non habet eaſdem utilitates ; quare in tanta Medicorum tum Latinorum, tum etiam Arabum de herba bugloſſa controverſia, quid mihi videatur aperiam. Primum illud pro confeſſo habetur, bugloſſam Græco interpretamento linguæ bovis aſſimilari : duæ autem ſunt herbæ linguæ bubulæ, atque ideo etiam invicem ſimiles, altera à nobis lingua bovis, altera borago nominatæ, ſed duæ quoque herbæ itidem linguæ bubulæ. Bugloſſa autem apud Avicennam, eſt ea ſanè herba quam nos vulgo boraginem nominamus.

Nunc cicerbitæ quæſtionem rangamus. Profectò ità ſonchum deſcripſit Dioſcorides, ut dubitari non poſſit ſonchum apud Græcos eſſe herbam quam Latini cicerbitam vocant; ſed præterea Plinius una cum Dioſcoride, tot hujus herbæ uſus enumerat, ut me aliquando pudeat noſtri temporis Medicorum qui tantum illa remedia probant, quæ magno impendio parantur, quibus meliora aliquando pauperrimus quiſque cœnat, ferè tamen, de quo nos etiam magis pudere oporteat, non Indicas atque Arabicas, ſive externi orbis quærunt medicinas, ſed quas Natura illa omnium rerum parens vulgo etiam expoſuit. Muſtella pugnatura contra ſerpentes paſtu ſe cicerbitæ munit, atque inter pugnandum eodem crebro repetito ſe refovet. Compertum eſt hoc, apud multos qui dimicationem confertam videre. Nos theriacam contra venena ab Ægyptiis magno emimus pretio, cujus potiſſimam partem, quam baſim vocamus, illi adhuc ignorant, præter multa alia ſimplicia medicamenta, ad eamdem compoſitionem neceſſaria, quæ noſtra hac ætate, neque à Græcis, neque à Latinis,

nedum à Barbaris cognoſcuntur, quorum etiam vel unius defectus, ſi Galeno Medicorum Principi credimus, poteſt totam compoſitionem corrumpere. Naturæ vero opera ſunt abſolutiora, inventu faciliora, niſi ob hoc ipſum vileſcerent. Sonchum autem, ſive cicerbiram cujus occaſione hæc interpoſuimus, magnam habere contra venena, ſed præcipue ſcorpionum, efficaciam, teſtantur tum Dioſcorides apud Græcos, tum etiam Plinius apud nos, & ex recentioribus Conciliator qui lactucellam, per quam, puto, cicerbitam intelligit (quæ ut etiam inquit Plinius, lactucæ ſimilis eſt, niſi ſpinoſa foret), ſeptem aliis herbis annumerat, quæ theriacæ æqualem habent contra venena proprietatem. Atque inſuper Avicenna apud Arabes, ſi modo cicerbita ſit herba, quam ille 2 can. taraxacon nominat, ut ſcio pleroſque ætate noſtra Medicos celeberrimos, ac præſertim Gerardum Veronenſem exiſtimaſſe. Nolo enim ego nunc de iſto decernere, quod dudum opus ad hoc ipſum deſtinavi, ad declarandum ſcilicet nomina Arabica, quæ 2 can. apud Avicennam ſcripta inveniuntur, quod idem opus forte maturius abſolvemus, quando te hoc quoque non minus cupere, quam illa quæ nuper à nobis explanata ſunt, intelleximus, ſi tamen tuam in hac re aviditatem pluſculum fuerimus commorati, æquo animo patieris, futurum illud maxime ſperans, quod tibi in hac epiſtola contigit, ſi modo epiſtolæ nomen meretur, quæ ferè ad voluminis magnitudinem excrevit, quæ quanto tardius, tanto majori cum fœnore eſt tibi reddita. Reliquum eſt, quo tuis quæſitis omni ex parte ſatisfiat, ut etiam de cicercia reſpondeam. Hoc leguminis genus vulgo cicerciam nominatum, à Plinio, lib. 18, cap. 12, cicercula nuncupatur; à Theophraſto autem lib. 9 de plantis, & à Galeno eumdem Theophraſtum allegante lib. 2 de alimentis lathiron, hoc enim verbum Theodorus Græce Latineque doctiſſimus in tranſlatione Theophraſti cicerculam interpretatur.

Vale, Ferrariæ, Calendis Februariis. M. D. IV.

INDEX

OPERIS LEONICENI VINCENTINI.

ERRATUM

N. B. Page 348, ligne 3, l'alinea doit commencer au mot *pari* & non au mot *Latini.*



HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE,
LIVRE VINGT-HUITIEME.



C. PLINII SECUNDI
NATURALIS HISTORIÆ
LIBER VIGESIMUS OCTAVUS.

Continentur medicinæ ex animalibus.

De medicinis ex animalibus.

CAPUT I. DICTÆ erant omnium rerum naturæ, inter cœlum ac terram nascentium, restabantque quæ ex ipsa tellure fodiuntur, si non herbarum ac fruticum tractata remedia auferrent transversos, ex ipsis animalibus quæ sanantur, reperta majore medicina. Qui ergo dixerimus herbas, & florum ima-

(1) Note de M. Guettard. » Dans tout ce livre, Pline examine les différents médicaments que l'on employoit de son tems, & qu'on tiroit des animaux même pour lesquels les médicaments ont été inventés. De ces recettes, les unes sont employées extérieurement, les autres sont d'un usage intérieur. On en doit distinguer deux classes les unes sont des remedes purement naturels, les autres consistent en partie, ou totalement en pratiques superstitieuses. C'est principalement à l'égard de celles-ci, que Pline exerce sa critique ; à l'égard des autres, cet Auteur ne joue, pour ainsi dire, que le rôle d'Historien ; & pour faire un examen sérieux de ces médicaments, on peut les subdiviser en trois classes différentes. Les uns sont tirés des parties solides des animaux, les autres sont tirés de leurs humeurs, les derniers enfin consistent dans l'usage des animaux vivants & entiers.



HISTOIRE NATURELLE DE PLINE,

LIVRE VINGT-HUITIEME,

Qui contient les remedes tirés des animaux.

Des remedes tirés des animaux.

APRÈS avoir parlé de la Nature de toutes les choses qui sont produites entre le Ciel & la superficie terrestre, il sembleroit ne nous rester plus qu'à exposer les qualités des substances fossiles & minérales, tirées du sein même de la terre, si l'objet important que nous rencontrons sur notre route ne nous autorisoit à nous en écarter, &, si après avoir traité des vertus des simples & des arbres, il n'étoit naturel de nous arrêter aux propriétés plus efficaces encore des remedes tirés des animaux (1); car les êtres

L'expérience & la raison nous engagent à employer encore aujourd'hui dans la guérison des maladies, différentes substances animales. Ainsi ce que nous avons à faire pour commenter utilement ce livre, c'est d'examiner jusqu'à quel point l'expérience & la raison sont d'accord avec les relations de Pline. Il seroit sans doute utile qu'on pût apprécier avec justesse ce que la raison a de conforme avec l'expérience; mais comme il est souvent impossible d'en venir à ce point de perfection dans tout ce qui regarde les faits de la physique, quand la théorie nous manquera, nous en appellerons du moins à l'expérience & au témoignage des Auteurs qui ont prati-

gines, ac pleraque inventu rara ac difficilia, iidem tacebimus quid in ipso homine prosit homini, cæteraque genera remediorum inter nos viventia? Cum præsertim, nisi carenti doloribus morbisque, vita ipsa pœna fiat. Minime vero: omnemque insumemus operam, licet fastidii periculum urgeat: quando ita decretum est, minorem gratiæ,

qué cet art avec un succès constant, ce qui paroît avoir manqué à Pline, dans bien des occasions.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos, avant que d'entrer en matiere, de proposer quelques réflexions générales sur le regne animal, qui servent pour ainsi dire d'introduction pour comprendre facilement jusqu'à quel point ce que Pline raconte peut s'accorder avec la vérité.

De tous les corps de la nature, ceux qui ont plus de rapport dans la composition & la structure de leurs organes, & les principes dont ils sont composés, avec les animaux, ce sont les animaux mêmes. Et quoiqu'il y ait une différence infinie entre chaque espece d'animaux, & même entre les individus de chaque espece, cependant l'analyse chymique découvre ordinairement peu de différence entre leurs différents produits. A l'exception de certains insectes qui donnent un acide volatil bien distinct, la différence qui se trouve entre les animaux, démontrée par l'analyse, est dans la quantité plus ou moins grande de sel alkali volatil, & la différence de cette quantité dépend encore de tant de circonstances particulieres dans lesquelles peut se trouver tel ou tel individu, qu'on n'en peut guere déduire de conclusions générales pour toute l'espece.

Cependant, quoique la plus grande partie des animaux fournisse les mêmes produits, ils ont entre eux des différences bien réelles. Outre la différence spécifique & particuliere à chaque espece qu'elle reçoit de son essence, & qui caractérise la trempe des fibres & le caractere des humeurs, il est encore d'autres différences qui dépendent d'une vie plus ou moins exercée, de l'espece de nourriture dont se servent les animaux, & de différentes autres circonstances dont on peut apprécier les effets par les lumieres de la physique.

Par le moyen de ces lumieres, on peut découvrir jusqu'à un certain point, quels sont les animaux qui peuvent entrer dans la classe des aliments, quels sont ceux qui sont uniquement des médicaments. Les animaux doivent la source de leur nourriture aux végétaux; mais les carnivores dévorent ceux qui se nourrissent de substances végétales, & donnent un nouveau degré d'atténuation à ce mucilage. On voit donc qu'il faut d'abord en examinant les principes qui entrent dans la structure des animaux, constituer deux ordres d'animaux; car si les herbivores & les granivores servent

animés,

animés, pour être soumis aux remedes, n'en fournissent pas moins eux-mêmes la matiere de nombre de médicaments. Si donc nous n'avons point négligé de décrire des herbes, des fleurs, en un mot, une multitude de plantes la plupart exotiques, rares & difficiles à trouver, nous tairons-nous sur les ressources qu'il y a dans l'homme même pour l'homme, & sur tant de remedes vivants que nous avons sous les yeux? non; & puisque la vie n'est qu'un tourment si elle n'est exempte de douleurs & de maladies, nous mettrons ici tous nos soins, au hasard de tous les dégoûts que nous pourrons éprouver ou faire essuyer aux autres, notre objet étant toujours d'avoir moins d'égard à l'agrément qu'à

de nourriture aux carnivores, la proposition n'est pas réciproque pour ceux-ci : donc ils ne peuvent plus rentrer, pour ces animaux, que dans la classe des médicaments. L'homme est situé, pour ainsi dire, au milieu de ces deux classes, également carnivore, & fait pour se nourrir des végétaux ; il semble pourtant que ces derniers soient sa nourriture la plus naturelle : mais il n'est pas assez fort pour se nourrir des mucilages grossiers de certains végétaux, & les principes de son corps ne sont pas assez atténués pour que les animaux carnivores lui servent de nourriture unique & universelle. Mais, indépendamment des principes qui constituent l'animal, il paroît démontré que chaque animal a une espece d'esprit recteur particulier, qui dépend du développement & de la combinaison que son corps est capable de procurer aux parties les plus subtiles de la matiere qu'il reçoit & qu'il change en sa propre substance, qui paroît, comme les esprits recteurs des végétaux, inaltérable aux agents chymiques, altérable à la seule putréfaction. Cette partie volatile est un des agents les plus puissants par lesquels les animaux puissent produire un changement réciproque sur leur corps. De là ces horreurs d'especes d'animaux les unes pour les autres, dont l'histoire naturelle, cultivée avec un peu de soin, a retranché une grande partie, mais dont les exemples sont cependant indubitables dans la nature.

De plus, la constitution naturelle des humeurs des animaux présente différents degrés d'altération & d'atténuation dans leurs parties même nutritives, qui font qu'elles peuvent servir de nourriture à une espece d'animaux, sans pour cela nourrir les autres. Or, toute humeur qui n'est pas altérable par les agents naturels, produit un changement dans le corps, & c'est sur ce peu de principes que roule l'explication de l'action des médicaments, principes adoptés & développés par Hippocrate, & dont nous ferons usage dans tout le cours de nos notes ».

quam utilitatum vitæ, respectum habere. Quin imo externa quoque, & barbaros etiam ritus indagabimus. Fides tantum auctores appellet. Quamquam & ipsi consensu prope judicata eligere laboravimus, potiusque curæ rerum, quam copiæ institimus. Illud admonuisse perquam necessarium est, dictas jam a nobis naturas animalium, & quæ cujusque essent inventa (neque enim minus profuere medicinas repe-riendo, quam prosunt præbendo), nunc quæ in ipsis auxilientur indicari, neque illic in totum omissa; itaque hæc esse quidem alia, illis tamen connexa.

Incipiemus autem ab homine, ipsum sibi exquirentes, immensa statim difficultate obvia. Sanguinem quoque gla

(2) Note de M. Guettard. » L'ancien axiome de médecine, fondé » dans la nature & dans la vérité, que » les contraires se guérissent par les » contraires, doit jetter quelque lu- » miere sur les propriétés médicinales » des parties du corps humain ; car » en premier lieu les parties essentiel- » les & nutritives de l'homme, si nous » le supposons dans un état de santé, » ne peuvent pas produire dans un » autre homme aucun excès contraire » à quelque vice déterminé. Ces par- » ties, faites pour conserver, ne peu- » vent pas produire d'altération dans » un animal de même espece ; aussi » je ne vois pas qu'aucun Auteur ac- » crédité nous ait parlé des merveilles » produites par l'usage de ces parties. » En second lieu, les parties excré- » mentitielles, & déchargées du corps » comme un fardeau inutile, ne peu- » vent pas passer pour de grands re- » medes, parcequ'elles tendent promp- » tement à la putréfaction ; &, après » tout, rencontrent, tant dans les » premieres voies que dans les hu- » meurs du corps, beaucoup de par- » ties analogues auxquelles elles sont » obligées de s'unir, & avec lesquel- » les elles se déchargent de nouveau » par les couloirs qui leur sont desti- » nés ».

(3) C'est-à-dire : l'homme sera à la fois l'objet & le sujet de nos recherches.

(4) Note de M. Guettard. » Le pre- » mier des Auteurs anciens qui ait » fait mention de ce remede révol- » tant, est Celse ; & après lui presque » tous les Auteurs, tant anciens que » modernes, en ont fait mention. » On fait encore usage de ce remede » à Rome, où l'on assomme les mal- » faiteurs, & où on les coupe en qua- » tre quartiers. Cependant je ne con- » nois pas d'observation bien précise » d'après laquelle on puisse conclure » que ce remede horrible, dont pres- » que aucun Auteur ne parle qu'a- » vec indignation, ait guéri aucun

l'utilité des matieres. Nos recherches s'étendront jusqu'aux découvertes étrangeres & aux usages des barbares, sans rien garantir, & sur la seule foi des Auteurs. Cependant nous nous sommes appliqués à ne choisir que des faits établis en quelque façon par l'uniformité des témoignages ; & nous avons préféré dans ce choix l'exactitude à l'abondance. Mais avant tout, il est sans doute très nécessaire d'avertir que, pour ne point répéter ce que nous avons déja dit, tant des propriétés des animaux, que des différentes découvertes, ainsi que de leurs Auteurs, qui n'ont pas été moins utiles aux hommes en trouvant les remedes, que le sont aujourd'hui ceux qui les administrent, nous ne ferons qu'indiquer ici les secours qu'on peut tirer du regne animal. Nous en avons déja touché quelque chose dans l'Histoire des Animaux, & ce qui nous reste à dire, quoique d'un genre différent, y est lié.

Nous commencerons par l'homme (2), & nos premieres recherches seront en lui pour lui-même (3) : ce qui nous présente d'abord de très grandes difficultés. On a bu jusqu'au sang des gladiateurs (4), & l'on a cru ce breuvage vivant (encore plein

» malade. L'épilepsie est de toutes les » maladies du corps celle qui ait inspiré le plus de frayeur, & qui ait été » décrite avec le plus d'énergie par les » Auteurs. Indomptable par les remedes ordinaires, on a cherché de » tout temps des remedes singuliers, » & des pratiques superstitieuses pour » la guérir ; cependant on peut remarquer que presque généralement » on a tiré ses médicaments des animaux, & même du corps humain. » On emploie encore la rapure du » crâne humain. Les Chymistes ont » beaucoup vanté l'huile animale cohobée & redistillée un nombre prodigieux de fois : on l'appelle huile » animale de Dippelius, parceque ce » Chymiste a décrit exactement sa » propriété & sa nature ; mais aucun » de ces remedes ne convient à tous » les cas, & il y a une grande différence entre l'huile animale dans cet » état, & sa nature dans le corps humain. On peut s'imaginer que le » sang, dans cet état, contient encore l'esprit recteur des animaux, » si aisé à évaporer, & qui frappe effectivement l'odorat ; ce que Pline » exprime par *viventibus poculis*. Mais » l'expérience n'a rien appris de positif sur ses effets médicamenteux, » non plus que sur le sang encore » tout chaud d'ânon, conseillé sérieusement pour certaines especes de » vapeurs ».

diatorum bibunt, ut viventibus poculis, comitiales morbi: quod spectare facientes in eadem arena feras quoque horror est. At hercule, illi ex homine ipso sorbere efficacissimum putant calidum spirantemque, & una ipsam animam ex osculo vulnerum, cum plagis ne ferarum quidem admoveri ora fas sit humana. Alii medullas crurum quærunt, & cerebrum infantium. Nec pauci apud Græcos, singulorum viscerum membrorumque etiam sapores dixere, omnia persecuti usque ad resegmina unguium: Quasi vero sanitas videri possit, feram ex homine fieri, morboque dignum in ipsa medicina: egregia hercule frustratione, si non profit. Aspici humana exta nefas habetur, quid mandi? Quis ista invenit ostenta? Tecum enim res erit, eversor juris humani, monstrorumque artifex, qui primus ea condidisti, credo, ne vita tui oblivisceretur. Quis invenit singula membra humana mandere? qua conjectura inductus? quam potest medicina ista originem habuisse? Quis veneficia innocentiora effecit, quam remedia? Esto, barbari externique ritus invenerint, etiamne Græci suas fecere has artes? Exstant commentationes Democriti, ad alia noxii hominis è capite ossa plus prodesse: ad alia, amici & hospitis. Jam

(5) Celsus, liv. 5, chap. 23, de l'épilepsie, écrit: *Quidam jugulati gladiatoris calido sanguine epoto, tali morbo sese liberarunt; apud quos miserum auxilium tolerabile miserius malum fecit.* On lit aussi chez Tertulien, *in Apolog.* chap. 10: *Item illi qui munere in arena noxiorum jugulatorum sanguinem recentem avidâ siti comitiali morbo medentes auferunt: ubi sunt?* Enfin nous lisons chez Scribonius Largus, *Compos.* 18: *Item ex jecinore gladiatoris jugulati particulam aliquam novies datam consumant. Quæque ejusdem generis sunt, extra medicinæ professionem cadunt, quamvis profuisse quibusdam visa sunt.*

(6) Note de M. Guettard. « On emploie encore la moëlle extérieurement comme une huile adoucissante & fort pénétrante: pour le cerveau des enfants, c'est une substance qui tourne promptement en putréfaction, & dont l'usage ne peut

d'esprits & de vie) propre à guérir les épilepriques (5). On ne peur voir sans horreur les bêtes féroces s'abreuver de sang dans cette même arêne : on rrouve inhumain d'approcher la bouche des blessures de quelque animal ; & l'on ose, grands Dieux! regarder comme un remede des plus efficaces, de boire le sang d'un homme, de boire ce sang tout chaud, rout fumant, d'avaler les esprits qu'exhale l'embouchure de sa plaie! D'aurres veulent rrouver des remedes dans la moëlle des jambes (6), & dans la cervelle des enfanrs. Il y a même eu parmi les Grecs, en assez grand nombre, de ces abominables curieux (6*) qui disoienr le goût particulier de chaque membre (7), & qui avoient tout analysé à cet égard jusqu'aux rognures des ongles; comme s'il falloit, pour recouvrer la sanré, changer l'homme en bête féroce, & lui faire mériter ses maux par le seul usage du remede qui peut-être est heureusement sans effet. On ne se permet point de regarder des entrailles humaines, que sera-ce donc de les manger? qui peut avoir inventé ces horreurs? car c'est à toi que j'en veux ici, destructeur de rout droit humain, artisan de monstres, qui as le premier imaginé de pareils remedes, dans la seule vue, je crois, de rendre ta mémoire à jamais exécrable. Quelle sorte d'être s'est avisé de faire dévorer des membres humains? quelle conjecture l'a conduit là? qui enfin a trouvé le secret de rendre en ce point les poisons plus innocents que les remedes? je veux que ces horribles usages soient dus à des barbares, à des érrangers; comment les Grecs ont-ils pu les adopter? Il y a des Mémoires de Démocrire où l'on trouve que les os de la tête d'un méchant homme ou d'un malfaiteur sont

» pas être fort utile ».

(6*) Note de M. Guettard. « Pline » en cite plusieurs exemples. Hippo- » crate est entré dans de grands dé- » tails sur les parties & les especes » d'animaux en particulier, comme » aliment. Mais toute sa médecine » consistoit dans l'usage des plantes».

(7) Les Cannibales, interrogés autrefois sur les goûts différents qu'ils trouvoient à la chair humaine, disoient qu'à l'égard des Européens, celle des Espagnols étoit la plus coriace, & que le morceau le plus délicat de tout le corps étoit le talon.

vero vi interempti dente gingivas in dolore ſcarificari, Apollonius efficaciſſimum ſcripſit : Miletus, oculorum ſuſfuſiones felle hominis ſanari. Artemon calvaria interfecti, neque cremati, propinavit aquam è fonte noctu comitialibus morbis. Ex eadem ſuſpendio interempti catapotia fecit, contra canis rabioſi morſus Antæus. Atque etiam quadrupedes homines ſanavere, contra inflationes boum, perforatis cornibus inſerentes oſſa humana : ubi homo occiſus eſſet, aut crematus, ſiliginem quæ pernoctaſſet, ſuûm morbis dando. Procul à nobis noſtriſque litteris abſint iſta. Nos auxilia dicemus, non piacula : ſicubi lactis puerperarum uſus mederi potuit, ſicubi ſaliva, tactuſve corporis, cæteraque ſimilia. VITAM quidem non adeo expetendam cenſemus, ut quoquo modo trahenda ſit. Quiſquis es talis, æque moriere, etiam cum obſcenus vixeris, aut nefandus. Quapropter hoc primum quiſque in remediis animi ſui habeat : EX OMNIBUS BONIS, quæ homini tribuit natura, nullum

(8) Note de M. de Querlon. » Il y » a eu pluſieurs Médecins de ce nom. » Celui-ci eſt, ſuivant l'*Index* de » Pline, l'Apollonius ſurnommé *Muroſis*, ou le *Parfumeur*, parcequ'il » avoit écrit ſur les fards & les autres » drogues à l'uſage de la toilette. Il » étoit de la ſecte d'Hérophile, & de » la ville de Memphis; ſi c'eſt le même que celui dont parle Cælius » Aurelius, liv. 3, chap. 8 ».

(9) Note de M. de Querlon. » *Miletus* ou *Melitus*, comme porte l'*Index* du livre, étoit, ſelon Suidas, » à la fois Orateur & Poète tragique; » il vivoit du tems de Socrate. Il y a » peut-être eu un Médecin de ce » nom ». Les manuſcrits portent *Meletes*, *Meletos*, *Miletos*, &c. Voyez la note ſuivante.

(10) Note de M. Guettard. » De » tous les remedes tirés de l'homme » dont parle ici notre Auteur, il n'y » a que celui dont parle Milet, qui » mérite quelque conſidération; mais » on ne doit pas reſtreindre le pouvoir de réſoudre les cataractes, & » ſur-tout les taies, au ſeul fiel humain. Au contraire il paroît que le » fiel des animaux, dont la nature » tend le plus à la putréfaction, ſoit » le plus efficace : tel eſt le fiel des » poiſſons. Au ſurplus, quelques Auteurs ont répété le remede que propoſe ici Artemon; Scribonius Largus en parle en paſſant, & comme

bons pour certaines maladies, & ceux d'un ami ou d'un homme avec qui l'on a vécu familiérement, meilleurs pour d'autres. Apollonius (8) a écrit qu'un remede très efficace pour la douleur des gencives étoit de les scarifier avec la dent d'un homme mort de mort violente; & Miletus (9), que les fluxions des yeux se guérissoient avec le fiel d'un homme (10). Artemon (11), pour le mal caduc, faisoit boire pendant la nuit, dans de l'eau de fontaine, du crâne d'un cadavre humain, non exposé sur le bucher. Anthæus faisoit un breuvage où il entroit du crâne de pendu, pour la morsure des chiens enragés. On a même tiré de l'homme des remedes pour la guérison des animaux à quatre pieds. Pour l'enflure des bœufs, par exemple, on leur a percé les cornes, & on y a introduit des os humains. Dans certaines maladies des porcs, on leur a donné du froment qui avoit passé la nuit dans un endroit où avoit été tué ou brulé un homme. Mais, loin de nous, loin de nos écrits, de pareils détails. Il n'est pas question ici de pratiques superstitieuses, mais de remedes; comme dans les cas où l'usage du lait des femmes nouvellement accouchées, la salive humaine, le seul attouchement du corps, & d'autres moyens semblables ont opéré quelque guérison : car enfin nous ne croyons pas que la vie soit si desirable, qu'il faille la prolonger à quelque prix que ce soit. Si vous pensez cela, qui que vous soyez, vous n'en mourrez pas moins après avoir vécu dans la débauche ou dans le crime. C'est pouquoi parmi les remedes de l'ame, on doit d'abord tenir pour maxime : » QUE de » tous les biens donnés à l'homme par la Nature, il n'en est point

» d'une opinion ; mais Q. Serenus » Sammonicus le conseille formelle» ment ».

(11) C'est à cette pratique d'Artemon que fait allusion Scribonius Largus, *Compos. Med.* chap. 2, *ad comitialem morbum*, Compos. 16 : *Sunt & qui sanguinem ex vena sua missum bibant, aut de calvaria defuncti terna cochlearia sumant per dies triginta.* Consultons aussi Quintus Serenus, c. 58, *de comitiali morbo*, p. 161 :

Præterea pluvias hominis quas calva supina
Excepit projecta sinu, consumere prodest.

melius esse tempestiva morte : idque in ea optimum, quod illam sibi quisque præstare poterit.

An sit in medendo aliqua vis verborum.

CAPUT 2. Ex homine remediorum primum maximæ quæstionis, & semper incertæ est, valeantne aliquid verba & incantamenta carminum. Quod si verum est, homini acceptum ferri oportere conveniet. Sed viritim sapientissimi cujusque respuit fides. In universum verò omnibus horis credit vita, nec sentit. Quippe victimas cædi sine precatione non videtur referre, nec Deos rite consuli. Præterea alia sunt verba impetritis, alia depulsoriis, alia commentationis. Vidimusque certis precationibus obsecrasse summos magistratus : Et ne quid verborum prætereatur, aut præposterum dica-

(12) La morale funeste du suicide avoit succédé immédiatement chez les Romains à la perte de leur liberté. L'exemple de Caton d'Utique, de Brutus, de Cassius & de Porcie, avoit laissé de longues traces & semé je ne sais quel regret de vivre, chez les trois ou quatre générations Romaines, postérieures à ces fiers Républicains. Après l'âge de Pline, on vit peu-à-peu cette noire mélancolie se rallentir : elle ne dura, pour ainsi dire, qu'autant que le souvenir de la liberté perdue.

(1) Note de M. Guettard. » Il paroît par la façon dont Pline parle » ici des idées qu'avoient les gens sensés de son tems, qu'on ne faisoit » grand cas de ces sortes de charmes » que dans la populace, toujours incorrigible sur les préjugés, & que » les lumieres de la Religion Chrétienne n'ont pas pu dégager de ces » absurdités. Cependant de tems en » tems il paroît par ses expressions » qu'il n'en étoit pas lui même exempt. » Nous retrouvons de pareilles formules de tems en tems dans les Médecins Grecs du Bas-Empire, & » même dans Trallian, d'ailleurs si » judicieux. Mais ni Hippocrate ni » Galien n'y ont jamais ajouté foi, » & n'en ont point déshonoré leurs » écrits. Les grands Médecins des derniers siecles ont été exempts de ces » impertinences; mais les médiocres, » & entre autres les Chymistes, ont » renouvellé plusieurs de ces chimeres ».

(2) Note de M. Guettard. » Les » formules de prieres sont des circonstances essentielles à toute es-

de

» de plus grand que la mort, lorsqu'elle vient à propos(12); & que
» ce qu'il y a de meilleur en elle, c'est que chacun peut se la pro-
» curer ».

De la vertu attribuée aux paroles magiques : s'il existe dans ces formules aucune vertu médicinale.

Le premier des remedes dont la source est dans l'homme, fait naître cette grande question qui n'a pas encore été résolue; savoir, si les paroles & les charmes ont quelques vertus médicinales (1). S'il peut y en avoir en effet, il faut donc les rapporter à l'homme; mais, à consulter chacun en particulier, les gens les plus sensés n'en croient rien. Cependant tout le monde est crédule; on croit, par exemple, sans la moindre évidence, qu'un sacrifice, sans formule de priere (2), est inutile ou sans fruit, & que ce n'est pas convenablement consulter les Dieux. De plus, il y a des paroles diverses, les unes d'impétration (3) pour les biens à obtenir, les autres de dépulsion pour les maux qu'on veut détourner, & d'autres de simple recommandation (4). Nous avons vu des Magistrats Souverains employer certaines formules de prieres; & tel étoit leur scrupule, que pour ne rien en omettre, ou

» pece de culte. Mais n'est-il pas superstitieux, pour ne pas dire impie, » d'y recourir comme font nos paysans pour découvrir l'auteur d'un » vol, pour retrouver une chevre égarée, un chien perdu, &c. ».

(3) Note de M. Guettard. » Pline » rapporte ici trois especes de sacrifices, *impetritis* pour *impetrantis*. » Tous les manuscrits s'accordent pour » cette signification. Valere Maxime » parle au commencement de son premier livre de cette espece de sacrifice, & des deux autres dont Pline » parle ici. L'*impetritum* étoit proprement institué pour consulter les » Dieux. On lit aussi ce terme *impetritum* dans la piece de Plaute, intitulée *Asinaria*, act. 2, scen. 1, v. 11. » Voyez Hardouin ».

(4) Note de M. de Querlon. » Le » texte porte *commentationis*, dont » ici le sens est impénétrable, mis » probablement pour *commendationis*, c'est-à-dire, *cum aliquid commendandum est;* ainsi que parle Valere Maxime, au commencement » de son premier livre, en distinguant » les trois sortes de sacrifices énoncés » par Pline ».

tur, de ſcripto præire aliquem: rurſuſque alium cuſtodem dari qui attendat: alium vero præponi, qui faveri linguis jubeat: tibicinem canere, ne quid aliud exaudiatur: utraque memoria inſigni, quoties ipſæ Diræ obſtrepentes nocuerint, quotieſve precatio erraverit, ſic repente extis adimi capita vel corda, aut geminari, victima ſtante. Durat immenſo exemplo Deciorum patris filiique, quo ſe devovêre, carmen. Exſtat Tucciæ Veſtalis inceſtæ precatio,

(5) Note de M. Guettard. » Horace » emploie le même terme dans la » même ſignification. Seneque, livre » *de vitâ beatâ*, chap. 26, ôte toute » équivoque ſur la ſignification de » ce mot ». Conſultons auſſi le Pere Hardouin: *Qui faveri*. Ita libri omnes. Turnebo magis placet, *fa ere*. Seneca, lib. de vitâ beatâ, cap. 26. *Favete lin guis: Hoc verbum non, ut plerique exiſtimant, à favore trahitur: ſed imperatur ſilentium, ut rite peragi poſſit ſacrum, nulla voce mala obſtrepente.* Quæ Plinii quoque hoc loco mens eſt. Aliter forte Feſtus, verbo *Faventia*: *Precones clamantes*, inquit, *populum ſacrificiis favere jubebant: Favere enim eſt bona fari. At veteres Poetæ pro ſilere uſi ſunt favere.*

(6) La préſence d'un joueur de flûte étoit comme eſſentielle dans les anciennes cérémonies religieuſes des Romains. Conſultons Ovide, *Faſt.* liv. 6, v. 657:

> Temporibus Veterum tibicinis uſus avorum
> Magnus, & in magno ſemper honore fuit.
> Cantabat fanis, cantabat tibia ludis,
> Cantabat mæſtis tibia funeribus.

Il dit auſſi ailleurs:

> Quæritur in ſcenâ cava tibia, quæritur aris.

Cet uſage eſt auſſi confirmé par Cicéron, *in Rull.* ſect. 82: *Erant hoſtiæ majores, quæ probatæ, ad tibicinem & præconem immolabantur.* Selon le même Cicéron, le joueur de flûte avoit coutume d'être appellé dans toutes les conſécrations. Voyez la harangue *pro domo ſua*, ſect. 125. On voit chez Gruter, p. 1007, une pierre antique repréſentant un ſacrifice en préſence du joueur de flûte. On connoît auſſi des médailles de Domitien, où ſe voient pareillement un joueur de flûte, & qui furent frappées à l'occaſion des jeux ſéculaires; elles portent pour exergue: Cos XIIII. LUD. SÆC. F. c'eſt-à-dire, *Conſul decimo quarto, Ludos ſæculares fecit.*

(7) Comme il arriva à Marcus Craſſus, à ſon départ de Rome pour ſa malheureuſe expédition contre les Parthes. *Marco Craſſo quid acciderit vidimus, Dirarum obnunciatione neglectâ*, écrit Cicéron, liv. 1, *de Divin.* n. 29.

(8) Ils ſont encore tous les deux dans Tite-Live; le premier, liv. 8, n. 9; le ſecond, liv. 10, n. 28.

(9) Note de M. de Querlon. » Il ne » faut pas confondre cette *Tuccia* » avec une autre Veſtale nommée » *Tutia*, qui fut réellement convain-

pour n'en point intervertir & transposer un seul mot, ils avoient un homme qui les lisoit auparavant sur le rituel; qu'un autre homme étoit préposé pour suivre attentivement toutes les paroles qui se prononçoient; qu'un autre étoit chargé de faire observer le silence (5); qu'on jouoit même alors de la flûte (6), pour que le Prêtre ou le Sacrificateur n'entendît rien autre chose qui pût le distraire. Car ce sont des faits mémorables (& consignés dans nos Annales) que toutes les fois qu'un sacrifice a été troublé par des imprécations (7), ou qu'il s'est commis quelque erreur dans l'ordre des prieres, on a vu tout-à-coup la tête ou le cœur des victimes enlevé, ou ces mêmes parties se trouver doubles, sans que la victime eût bougé. On conserve encore, comme un exemple à jamais durable, les actes du dévouement solemnel des deux Decius (8), pere & fils. Nous avons aussi la priere que fit la Vestale (9) Tuccia (9*), lorsqu'étant accusée

» cue d'inceste & condamnée l'an » 525 de Rome. *Epitom.* 20 de Tite-» Live ».

(9*) Ou plutôt *Tucia;* car Denis d'Halicarnasse, liv. 2, *Ant.* p. 129, l'appelle en Grec Τυκια; ce qui devroit faire en Latin *Tycia:* mais il y a plusieurs exemples de mots ou l'υ psilon des Grecs n'est point représenté en Latin par un *y*, mais par un *u* simple, comme dans ὑπερ, *super*, ὑπο, *sub*, au lieu de *syper* & de *syb*. Et même ces différentes exceptions servent à prouver que chez les Latins, *u* (excepté dans les cas ou la quantité exigeoit qu'il fût long, comme dans Λυκιος, *Lūcĭŭs*, Φυριος, *Fūrĭŭs*), ne se prononçoit jamais *ou*, comme les Italiens le prononcent aujourd'hui; prononciation vicieuse, laquelle, je pense, a pris naissance dans le double *w* Germanique, & a été une suite de l'irruption des Goths. En effet, tous les peuples qui ont été autrefois assujettis par les Goths, tels que les Languedociens, les Provençaux, les Italiens & les Espagnols, ont retenu cet usage abusif de substituer la diphtongue *ou* à la voyelle simple *u*, tandis que l'Isle de France, l'Orléanois, la Picardie, la Champagne, &c. qui n'ont jamais été sujettes aux Goths, n'ont point altéré la prononciation de l'*u* simple & bref. Je dis *altéré;* car il est certain que la diphtongue *ou*, étant longue chez les Grecs, l'auroit été chez les Latins, qui conséquemment n'auroient jamais pu employer comme breves aucunes des désinences en *us*. Cependant nous voyons que cette désinence *us* est constamment breve dans *Dĕŭs*, *Dŏmĭnŭs*, *ŏcŭlŭs*, &c. &c.: donc les anciens Latins ne prononçoient point *Dĕōūs*, *Dŏmĭnōūs*, *ŏcōūlōūs*, &c. &c. Pour en revenir à la Vestale *Tuccia*, ou *Tucia*, Valere Maxime, liv. 8, ch. 1,

qua usa aquam in cribro tulit, anno Urbis DCIX. Boario vero in foro Græcum Græcamque defossos, aut aliarum gentium, cum quibus tum res esset, etiam nostra ætas vidit. Cujus sacri precationem, qua solet præire Quindecimvirûm collegii magister, si quis legat, profecto vim carminum fateatur, ea omnia approbantibus octingentorum triginta annorum eventibus. Vestales nostras hodie credimus nondum egressa urbe mancipia fugitiva retinere in loco, precatione : cum si semel recipiatur ea ratio, & Deos preces aliquas exaudire, aut illis moveri verbis, confitendum sit. De tota conjectione prisci quidem nostri perpetuo talia prodidere, difficillimumque ex his, etiam fulmina elici, ut suo loco docuimus.

L. Piso primo Annalium auctor est, Tullum Hostilium regem ex Numæ libris eodem, quo illum, sacrificio Jovem cælo devocare conatum, quoniam parum rite quædam fe-

p. 369, raconte ainsi le prétendu miracle fait en sa faveur par la Déesse Vesta : *Eodem auxilii genere Tucciæ virginis incesti criminis reæ, castitas infamiæ nube obscurata emersit : quæ conscientia certæ sinceritatis suæ, spem salutis ancipiti argumento ausa petere est. Arrepto enim cribro, Vesta, inquit, si sacris tuis castas semper admovi manus, effice ut hoc hauriam è Tiberi aquam & in ædem tuam perferam. Audacter & temere jactis votis Sacerdotis, rerum ipsa natura cessit.* Voyez aussi S. Augustin, liv. 10 de la *Cité de Dieu*, chap. 16 ; & Tertullien, *Apolog.* chap. 22. Je ne me permettrai aucune réflexion sur cet étrange fait attesté par l'Histoire, si ce n'est qu'un fond de verre ou de talc, adapté au crible, étoit très propre à produire ce miracle apparent, dans un tems ou l'usage du verre, & même du talc, étoit encore inconnu, ou presque inoui dans Rome.

(10) Note de M. de Querlon. » Plutarque, dans ses Questions Romaines, dit qu'on y joignit deux Gaulois homme & femme. Il parle aussi de cet événement comme d'un fait récent, que l'on pourroit par conséquent rapporter au tems de Vespasien ou de Néron; mais Tite-Live le fait remonter bien plus haut. Ce fut, selon cet Historien, liv. 22, not. 57, un sacrifice d'expiation fait après la bataille de Cannes ». Et d'ailleurs, il n'est guere probable que du tems de Pline on ait immolé à Rome des Gaulois; les Gaules étant alors sous la domination des Romains.

d'inceste elle porta de l'eau dans un crible, l'an de Rome 609. On a vu de notre tems un homme & une femme, Grecs d'origine, ou de quelqu'une des autres Nations avec qui nous étions alors en guerre (10), enterrés tout vivants dans le marché aux bœufs (11). Or quiconque lira la priere usitée dans ces sortes de sacrifices, & à laquelle préside le Chef du College des Quindécemvirs (12), reconnoîtra certainement la force des imprécations confirmée par les événements de 830 années (13). Nous croyons aujourd'hui que nos Vestales retiennent par une simple priere les esclaves fugitifs, qui ne sont point encore sortis de Rome, ensorte que si l'on admet une fois ce fait, il faut convenir que les Dieux exaucent quelques prieres, ou se laissent ébranler par certaines paroles. Nos Peres ont perpétuellement rapporté de pareils exemples, qui décident cette controverse (14), & qui prouvent encore, ce qu'il y a de plus difficile à croire, qu'on peut avec des paroles attirer la foudre du ciel, comme nous l'avons dit en son lieu (15).

Lucius Pison rapporte au premier livre de ses Annales, que le Roi Tullus Hostilius, s'efforçant d'évoquer Jupiter du ciel par un sacrifice semblable à celui que lui avoit fait Numa, & dont le rit étoit tiré de ses livres, fut frappé de la foudre, pour avoir manqué

(11) Note de M. de Querlon. » Ce » marché étoit dans le huitieme quar- » tier de Rome, où étoit aussi la place » publique, le *forum Romanum* ».

(12) Note de M. de Querlon. » Les » Quindécemvirs, appellés *Sibyllins*, » parcequ'ils avoient le dépôt des li- » vres des Sibylles, ou le droit de » les interpréter, formoient un des » trois grands Colleges des Prêtres » établis à Rome ». Le premier de ces Colleges étoit celui des Pontifes; le second, celui des Augures; le troisieme, celui des Décemvirs, ou Quindécemvirs Sibyllins, à qui étoit confiée l'administration des jeux séculaires.

(13) Ceci donne l'époque juste du tems où Pline a composé son Hist. Nat., qui est l'an 830 de Rome. *Hard.*

(14) *Si les Dieux se mêlent des choses humaines?* Elle est discutée au livre 2, n. 5.

(15) Liv. 2, chap. 53. J'ai fait voir dans mes notes sur ce chapitre que le moyen occulte dont les Toscans, Numa & Tullus se servoient pour faire descendre la foudre du ciel, étoit un procédé électrique, & que Tullus ne périt que pour avoir opéré mal adroitement.

ciſſet, fulmine ictum : Multi vero magnarum rerum fata & oſtenta verbis permutari. Cum in Tarpeio fodientes delubro fundamenta, caput humanum inveniſſent, miſſis ob id à ſe legatis, Etruriæ celeberrimus vates Olenus Calenus præclarum id fortunatumque cernens, interrogatione in ſuam gentem transferre tentavit, ſcipione prius determinata templi imagine in ſolo ante ſe : HOC ERGO DICITIS ROMANI? HIC TEMPLUM JOVIS OPTIMI MAXIMI FUTURUM EST : HIC CAPUT INVENIMUS : conſtantiſſima Annalium affirmatione, tranſiturum fuiſſe fatum in Etruriam, ni præmoniti à filio vatis legati Romani reſpondiſſent : NON PLANE HIC, SED ROMÆ INVENTUM CAPUT DICIMUS. Iterum id accidiſſe tradunt, cum in faſtigium ejuſdem delubri præparatæ quadrigæ fictiles in fornace creviſſent : & iterum ſimili modo retentum augurium. Hæc ſatis ſint, exemplis ut appareat oſtentorum vires & in noſtra poteſtate eſſe, ac, prout quæque accepta ſint, ita valere.

In Augurum certe diſciplina conſtat, neque diras, neque ulla auſpicia pertinere ad eos, qui quamque rem ingredien-

(16) Du Capitole.

(17) Tite-Live rapporte préciſément la même choſe ſur la fin du livre premier. Cet Hiſtorien fait dire au Général Camille : *Hic Capitolium eſt, ubi quondam capite humano invento, reſponſum eſt eo loco caput rerum, ſummamque Imperii fore.* Conſultons auſſi Varron, liv. 4, *de Ling. Lat.* p. 3 : *Capitolium dictum, quod hic, cum fundamenta foderentur ædis Jovis, caput humanum inventum dicitur. Hic mons ante Tarpeïus dictus, à virgine Veſtali Tarpeïa, quæ ibi à Sabinis necata armis, & ſepulta, &c.*

(18) Denis d'Halicarnaſſe, ſans nommer le Devin, rapporte le même fait avec plus de détail, au liv. 4 des *Antiquités-Romaines*, n. 67 & 68.

(18*) Ou char à quatre chevaux.

(19) Plutarque, qui rapporte auſſi le fait du Quadrige dans la vie de Publicola, ajoute que les Veïens, chez qui l'on avoit apparemment fait faire ce char, refuſerent d'abord de s'en deſſaiſir ; mais qu'enſuite, effrayés par un autre prodige, ils le rendirent aux Romains.

(20) Servius fait alluſion à cette ſu-

à quelques circonſtances de ce rit. Combien d'autres Auteurs nous font voir qu'avec des paroles on change de grandes deſtinées, de bons ou de mauvais préſages! Des ouvriers qui creuſoient la terre ſur le mont Tarpéien, pour faire les fondations d'un Temple (16), ayant trouvé une tête humaine, on envoya conſulter les Devins Toſcans (17). Olenus Calenus, le plus célebre d'entre eux, qui comprit d'abord tout l'éclat qu'elle préſageoit aux Romains, tenta, par une queſtion captieuſe, de tranſporter à ſa nation l'effet de cet heureux augure. Il traça ſur la terre, avec ſon bâton, la figure d'un Temple, & s'adreſſant aux Députés : » Voici donc » ce que vous dites, vous autres Romains? *C'eſt ici que ſera le* » *Temple de Jupiter tout-puiſſant, tout bon; c'eſt ici que nous* » *avons trouvé la tête d'un homme* «. Or, la tradition conſtante de tous les Mémoires du tems, eſt que la proſpérité de l'augure eût paſſé à la Toſcane, ſi les Députés de Rome, prévenus par le fils du Devin, n'euſſent pas répondu : *Ce n'eſt pas ici préciſément que nous diſons qu'a été trouvée cette tête, mais à Rome* (18). On rapporte qu'il arriva la même choſe, quand un quadrige (18*) de terre cuite, qui devoit être placé au couronnement du même Temple, ayant extraordinairement groſſi de volume dans le fourneau, le préſage en fut fixé à Rome de la même maniere (19). Voilà ſans doute aſſez d'exemples qui prouvent que tout l'effet des préſages eſt en notre pouvoir, & dépend de la maniere dont ils ſont reçus.

C'eſt au moins un principe certain dans la doctrine des Augures, que les imprécations & les préſages ne font d'aucun effet pour ceux qui n'y font pas d'attention (20), quelque choſe qu'ils entre-

---

perſtition au ſujet de ces vers de l'*Enéide*, liv. 11 :

> Æneas (quanquam & ſociis dare tempus humandis
> Præcipitant curæ, turbataque funere mens eſt)
> Vota Deûm primo victor ſolvebat Eoo, &c.

Voici les paroles de ce Critique : *Conſuetudo Romana fuit, ut polluti funere minime ſacrificarent. Si tamen contingeret, ut uno eodemque tempore funeſtaretur quis, & cogeretur operam dare ſacrificiis, elaborabat ut ante ſacra compleret, quam funus agnoſceret. Unde etiam Horatius Pulvillus, in Capitolii dedicatione, cum ab inimicis ei filius nunciaretur exſtinctus, ut quidam pu-*

tes, obſervare ſe ea negaverint : quo munere divinæ indulgentiæ majus nullum eſt. Quid? non & legum ipſarum in duodecim tabulis verba ſunt? QUI FRUGES EXCANTASSET. Et alibi, QUI MALUM CARMEN INCANTASSET. Verrius Flaccus auctores ponit, quibus credat, in oppugnationibus ante omnia ſolitum à Romanis ſacerdotibus evocari Deum, cujus in tutela id oppidum eſſet : promittique illi eumdem, aut ampliorem apud Romanos cultum. Et durat in Pontificum diſciplina id ſacrum : conſtatque ideo occultatum in cujus Dei tutela Roma eſſet, ne qui hoſtium ſimili modo agerent.

Defigi quidem diris deprecationibus nemo non metuit.

---

tant ; falſo , ut alii , pro vero : ait , Cadaver ſit : nec voluit funus agnoſcere , donec templa dedicaret. Secundum quem ritum etiam Æneas inducitur ante operam dare ſacrificiis , & ſic ad ſociorum & Pallantis ſepulturam reverti.

(21) Note de M. Guettard. » Alluſion à la Tab. viij , chap. 2. Nous » avons vu des décrets même de Conciles condamner ſérieuſement les » ſorciers pour pareils maléfices, & » des Juriſdictions reſpectables faire » brûler pluſieurs malheureux, con» vaincus, diſoit-on, de pareils dé» lits ».

(22) Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ſur cette expreſſion *excantaſſet*, la note du Pere Hardouin : *Excantare, h. e loco eſt magicis carminibus obligare , ſeu impedire quominus quid creſcat , adoleſcat , vel in maturitatem perducatur , imbribus forte intempeſtivis attractis , vel bonis neceſſariiſque repulſis. Quod Seneca, lib. 4, Natur. quæſt. cap. 7 , de ea re agens , ſic docet* : Apud nos , *inquit ,* in XII Tabulis , cavetur , ne quis alienos fructus excantaſſit : rudis adhuc antiquitas credebat , & attrahi imbres cantibus, & repelli : quorum nihil poſſe fieri tam palam eſt, ut hujus rei cauſa nullius Philoſophi ſchola intranda ſit. *De incantamentis ejuſcemodi multa erudite congerit Gothofredus , in Cod. Theod. lib. 9, tit. 16 , de Maleficiis , &c. pag. 117.*

(23) Note de M. Guettard. » Macrobe eſt entré ſur cet article en un » très grand détail ; il rapporte tout » au long , d'après Samnonius & Fu» rius , cette formule d'évocation , » liv. 3 , *Saturn.* cap. 9 ».

(24) Macrobe écrit, liv. 3 , *Saturn.* cap. 9 : *Conſtat omnes urbes in alicujus Dei eſſe tutela , moremque Romanorum arcanum , & multis ignotum fuiſſe, ut cum obſiderent urbem hoſtium , eamque jam capi poſſe confiderent ,* CERTO CARMINE *evocarent tutelares Deos : quod haud aliter urbem capi poſſe non*

prennent,

prennent, ce qui est un des plus grands bienfaits de l'indulgence des Dieux. Car, enfin, ne voit-on pas dans les Loix des douze Tables (21), en termes précis : *Quiconque jettera un sort sur les bleds* (22), *&c.*; & dans un autre endroit : *Celui qui fera quelque maléfice en prononçant certaines paroles*, *&c.* Verrius Flaccus (23), cite des Auteurs qu'il juge dignes de foi, d'après lesquels il dit, qu'autrefois, quand on vouloit faire le siege d'une ville, on faisoit, avant tout (24), évoquer par des Prêtres Romains le Dieu tutélaire de cette ville, à qui l'on promettoit de rendre dans Rome le même culte ou un plus grand (25). Cette pratique religieuse est restée dans la discipline des Pontifes. Il est certain que c'est pour cela que l'on tenoit fort caché le nom de la Divinité tutélaire de Rome (26), pour empêcher nos ennemis de l'évoquer.

Au reste, tout le monde craint l'effet des imprécations (27). De

crederent : aut etiamsi posset, nefas existimarent Deos habere captivos. Nam propterea ipsi Romani, & Deum in cujus tutela urbs Roma est, & ipsius urbis Latinum nomen ignotum esse voluerunt.

(25) Cette précaution ne fut pas particuliere aux Romains. Plusieurs autres villes crurent devoir en faire usage ; & lorsqu'on formoit le siege d'une de ces villes à Divinité tutélaire inconnue, on employoit la formule suivante, conservée par Sammonicus & Furius, & rapportée par Macrobe, *Saturn.* livre 3, chap. 9, p. 405 : *Si Deus, si Dea est, cui populus civitasque Carthaginiensis est in tutela, teque maximè ille qui urbis hujus populique tutelam recepisti, precor, veneror que, veniamque à vobis precor, ut vos populum, civitatemque Carthaginiensium deseratis : loca, templa, sacra, urbemque eorum relinquatis, absque his abeatis : eique populo, civitatique metum, formidinem, oblivionem que injiciatis, proditique Romam ad meosque veniatis ; nostraque vobis loca, templa, sacra, urbs acceptior probatiorque sit : mihi quoque, populoque Romano, militibusque meis præpositi sitis, ut sciamus intelligamusque. Si ita feceritis, voveo vobis templa ludosque facturum.*

(26) Selon Plutarque, *Questions Romaines*, p. 278, Valerius Soranus osa révéler ce nom mystique, & son indiscrétion lui fut funeste. On croit que ce nom occulte étoit *Valentia*, dénomination, au reste, synonyme de *Roma*. Peut-être ce nom mystique étoit-il *Rhina*, ou *Cephalos*, ou *Anthusa*, ou *Florens*, ou *Flora*. Voyez Ottelius, au mot *Roma* Annius de Viterbe a prétendu que le nom mystérieux de Rome étoit *Romanessus*.

(27) Note de M. Guettard. » Nos » aïeux ont vu de pareilles exécrations couvertes même du voile de » la Religion contre Henri III & » Henri IV. Ces foiblesses se sont

Huc pertinet ovorum ut exſorbuerit quiſque, calyces, cochlearumque protinus frangi, aut eoſdem cochlearibus perforari. Hinc Theocriti apud Græcos, Catulli apud nos, proximeque Virgilii incantamentorum amatoria imitatio. Figlinarum opera multi rumpi credunt tali modo, non pauci etiam ſerpentes ipſas recanere: & hunc unum illis eſſe intellectum, contrahique Marſorum cantu, etiam in nocturna quiete. Etiam parietes incendiorum deprecationibus conſcribuntur. Neque eſt facile dictu, externa verba atque ineffabilia abrogent fidem validius, an Latina inopinata, & quæ ridicula videri cogit animus, ſemper aliquid immenſum exſpectans, ac dignum Deo movendo, imo vero quod Numini imperet. Dixit Homerus, profluvium ſanguinis vulnerato femine Ulyſſem inhibuiſſe carmine: Theophraſtus, iſchiadicos ſanari. Cato prodidit luxatis

» tranſmiſes des ſiecles d'ignorance, » juſqu'au nôtre; & tant qu'il y aura » des eſprits foibles, on craindra tou- » jours pluſieurs de ces choſes qui, » ſuivant le langage ordinaire, pot- » tent malheur ».

(28) Note de M. Guettard. » Cette » pratique eſt encore recue aujour- » d'hui chez bien des femmes ».

(29) Dans ſa huitieme Eglogue :

Effer aquam, & molli cinge hæc altaria vitta,
Verbenaſque adole pingues, & maſcula thura:
Conjugis ut magicis ſanos avertere ſacris
Experiar ſenſus: nihil hic niſi carmina deſunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina ducite Daphnim.
Carmina vel cœlo poſſunt deducere lunam:
Carminibus Circe ſocios mutavit Ulyſſei:
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis, &c.

(30) Ceci rappelle ce paſſage du Pſeaume 57: *Aſpidis ſurdæ, & obturantis aures ſuas: quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis ſapienter.*

(31) Cantus & iratæ detinet anguis iræ,

écrit Tibulle, liv 1, *Eclog.* 8.

(32) Il y a dans le texte *contrahi*, qui peut auſſi ſignifier, comme a traduit Dupinet, *qu'ils ſe replient d'effroi ſur eux mêmes.*

(33) C'eſt à ces enchantements des Marſes que fait alluſion le Poëte Lucilius dans ces vers :

Jam diſrumpetur medius: jam ut Marſu colubros
Diſrumpit cantu, venas cum extenderit omnes.

Pomponius écrit auſſi, *in Fiſtoribus :*

Mirum ni hæc Marſa; in colubros callet canticulam.

(34) Note de M. Guettard. » Les » Marſes étoient des peuples fameux, » habitants de la Pouille, qui s'é- » toient fait une pratique de ſucer » les plaies de ceux qui avoient été » mordus par des ſerpents, & d'en » tiret, par cette ſuccion, le poiſon

là, l'usage où l'on est (28), après avoir avalé des œufs & mangé des escargots, d'en briser les coquilles, ou de les percer avec la cuiller. De là, cette galante imitation des charmes ou des enchantements que Théocrite a si bien rendue chez les Grecs, Catulle chez nous, & peu de tems après lui Virgile (29). Beaucoup de gens croient que les ouvrages de poterie se brisent aussi de même par des paroles; que les serpents même repoussent (30) les charmes contre ceux qui les enchantent (31); que c'est l'unique sentiment d'intelligence qu'ils aient, & qu'ils se rassemblent (32) au chant des (33) Marses (34), même dans le repos de la nuit. On écrit jusques sur les murailles certaines paroles contre les incendies. Mais il n'est pas aisé de dire ce qui décrédite le plus tout cela, ou les mots barbares & qu'on ne peut prononcer, ou les mots Latins (35) forgés sur-le-champ qu'y emploient les faiseurs de sortileges; on peut d'autant moins s'empêcher de les trouver ridicules, que notre imagination attend toujours quelque chose de grand, de terrible, digne d'ébranler la Divinité même, ou plutôt assez puissant pour lui commander. On lit dans Homere (36), qu'Ulysse arrêta par un charme le sang d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse (37); & Théophraste (38) dit qu'on

» avant qu'il eût pénétré & pu agir sur » les nerfs. On avoit accompagné » cette pratique de superstitions, & » on l'avoit regardée comme une » propriété particuliere à ces peuples. » Cependant plusieurs Ecrivains ju- » dicieux l'avoient réduite à sa juste » valeur; & Celse, qui avoit écrit » avant Pline, remarque qu'il y a » plus de hardiesse que de mystere, » *successu firmatam audaciam*. Ce qui » n'a pas empêché Pline de rapporter » ici le merveilleux de ces histoires. » Plusieurs Poëtes Latins en ont de » même parlé comme de quelque » chose de surnaturel. Plusieurs Au- » teurs ont cru à ces enchantements » des serpents, d'après un passage al- » légorique du Pseaume 57 ».

(35) Voyez Caton en nombre d'endroits de sa *Maison Rustique*, & Marcellus Empiricus, liv. *de Medic.*

(36) *Odyssée*, liv. 19.

(37) Pline rapporte de mémoire, & peu exactement, ce trait de l'*Odyssée*. Ce n'est point Ulysse qui se guérit lui-même de la blessure que lui fit un sanglier à la chasse : l'enchantement & la guérison furent opérés par les fils d'Autolycus, frippon célebre, fils de Mercure, & aïeul de Sinon.

(38) Note de M. Guettard. » Théo-

membris carmen auxiliare, M. Varro podagris. Cæsarem Dictatorem post unum ancipitem vehiculi casum, ferunt semper, ut primùm consedisset, id quod plerosque nunc facere scimus, carmine ter repetito securitatem itinerum aucupari solitum.

Libet hanc partem singulorum quoque conscientia coarguere. Cur enim primum anni incipientis diem lætis precationibus invicem faustum ominamur? Cur publicis lustris etiam nomina victimas ducentium prospera legimus? Cur & fascinationibus adoratione peculiari occurrimus alii, Græcam Nemesin invocantes: cujus ob id Romæ simulacrum in Capitolio est, quamvis Latinum nomen non sit? Cur ad mentionem defunctorum, testamur memoriam eorum à nobis non solicitari? Cur impares numeros ad omnia

» phraste (au rapport d'Athénée, » *Deipnosoph.* liv. 14, p. 624), dans » son livre *de Enthusiasmo*, dit qu'on » guérissoit les sciatiques avec des airs » chantés sur le mode Phrygien, » τῇ φρυγισὶ ἁρμονίᾳ; ce qui ne seroit » pas une pratique superstitieuse, » mais qui dépendtoit des vibrations » que la musique excite dans les solides. Galien rapporte avec éloge » l'usage qu'Esculape faisoit de la » musique. Le mode Phrygien étoit » le plus véhément & le plus capable » d'émouvoir. Pour les chants que » Caton propose pour les luxations, » on peut bien assurer qu'il n'avoit » aucune efficacité. Au reste, les » Plus anciens Médecins sont ceux » qui ont le plus vanté l'usage de la » musique. Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* » liv. 4, chap. 13, rapporte que Théophraste en faisoit aussi usage pour » la morsure des viperes, & cite Démocrite comme Auteur d'un livre » sur la peste, dans lequel il recommande la musique pour beaucoup » de maladies. On peut voir l'étendue de l'usage que les hommes en » ont fait dans Plutarque, *de Musicâ*, » & dans Cælius Aurelianus, *Morb. chronic.* liv. 5, cap. 10. Tout le » monde fait l'usage que l'on fait encore aujourd'hui de cet art pour la » guérison de la morsure de la tarantule».

(39) La recette de Caton débute ainsi : » Prenez un roseau verd, » long de 4 ou 5 pieds; fendez-le » par le milieu, & que deux hommes le tiennent sur les cuisses du » malade. Commencez ensuite à prononcer sur le mal : *Guérison à la fracture*; & puis ces paroles : *Motas danata, daries, dardaries, as-*

a guéri des sciatiques par le même moyen. Caton a aussi donné des paroles pour les fractures ou luxations des membres (39); & Varron pour la guérison de la goutte. On dit que César le Dictateur, depuis une chûte qu'il avoit faite de dessus son char (40), ne manquoit point, en montant dans une voiture, aussi-tôt qu'il étoit assis, de répéter trois fois certaines paroles, pour être garanti de tout accident en voyage.

Confirmons encore l'article des superstitions par quelques pratiques connues & répandues par-tout. Pourquoi, par exemple, cherchons-nous à nous concilier d'heureux présages par les vœux que nous formons réciproquement le premier jour de l'année? Pourquoi dans les expiations publiques, choisit-on parmi les victimaires, ou les hommes qui conduisent les victimes, ceux qui ont les noms les plus heureux (41)? Pourquoi usons-nous de formules particulieres pour prévenir les maléfices, ce que d'autres font en invoquant la Némésis des Grecs (42)?, dont la statue, pour cette raison, est à Rome dans le Capitole, quoiqu'elle n'ait point de nom Latin? Pourquoi, lorsqu'on parle des morts, protestons-nous que nous n'en voulons point à leur mémoire (43)? Pourquoi croyons-nous que les nombres impairs (44) ont plus de vertu que les

» *tataries*, *&c. &c.* ». Voilà les mots » forgés dont parle Pline.

(40) César, selon Suétone, dans sa vie, chap. 37, fit cette chûte le jour même de son triomphe des Gaules, en passant par une place du mont Aventin, nommée *Velabrum*.

(41) Note de M. Guettard. » C'est » une superstition qui n'a guere lieu » aujourd'hui que dans le vulgaire le » plus commun. Chez les Romains, » cette superstition s'étendoit jusques » dans les cérémonies publiques. Cicéron parle de cette superstition, » liv. 1, *de Divin.* n. 102. Voyez » Brisson, *de Formul.* liv. 1. La suite » des pratiques dont Pline parle dans » ce chapitre, est fondée de même » sur la superstition ».

(42) C'étoit la vengeresse de l'orgueil & de l'insolence; elle étoit aussi la Déesse de l'Envie, comme on le peut voir chez Ausone; & on l'a prise encore pour la Fortune. Voyez Gruter, p. 80, & Natalis Comes en nombre d'endroits.

(43) Selon cette sentence Grecque:

Tu ne médiras point des absents ni des morts.

(44) Note de M. Guettard. » Les

vehementiores credimus : idque in febribus dierum obſervatione intelligitur? Cur ad primitias pomorum, hæc vetera eſſe dicimus, alia nova optamus? Cur ſternumentis ſalutamus? quod etiam Tiberium Cæſarem, triſtiſſimum (ut conſtat) hominum, in vehiculo exegiſſe tradunt. Et aliqui nomine quoque conſalutare, religioſius putant. Quin & abſentes tinnitu aurium præſentire ſermones de ſe, receptum eſt. Attalus affirmat, ſcorpione viſo, ſi quis dicat DUO, cohiberi, nec vibrare ictus. Et quoniam ſcorpio admonuit, in Africa nemo deſtinat aliquid, niſi præfatus Africam. In

» nombres impairs étoient des nombres conſacrés. Virgile a dit :

Numero Deus impare gaudet.

» Pythagore étoit le premier qui eût mis les nombres impairs à la mode. Et de tous les arts, celui qui a eu le plus de peine à s'en défaire, c'eſt la Médecine. En effet, la choſe n'eſt pas tout-à-fait ſuperſtitieuſe, parceque les fievres les plus violentes ont aſſez ſouvent leur redoublement en tierce. A peine dans ce ſiecle-ci eſt-on défait du ridicule préjugé des années climateriques. On a prétendu que comme les mouvements des maladies ſe faiſoient de ſept en ſept jours, les mouvements & les grandes révolutions de la Nature ſe faiſoient de ſept en ſept ans ; mais aucun phénomene pl.uſible n'a confirmé cette opinion. A l'égard de l'exemple des fievres, que Pline cite ici, & ſur lequel Celſe lui-même a cru, liv. 3, chapitre 4, que la ſuperſtition Pythagorique avoit influé ; il eſt certain que beaucoup de fievres ſuivent le période du ſeptieme au quatorzieme jour. L'expérience des Auteurs qui ont le moins donné dans le préjugé, eſt formelle ſur cet article ».

(45) Quoique Pythagore paſſe pour avoir mis en vogue les nombres impairs, il eſt à obſerver que les Pythagoriciens, au témoignage de Varron, avoient plus de foi aux nombres pairs dans l'application des médicaments. Ecoutons Servius : *Impar numerus immortalis, quia dividi integer non poteſt : par numerus mortalis, quia dividi poteſt. Licet Varro dicat Pythagoreos putare i[m]parem numerum habere finem, parem eſſe infinitu[m] : ideo m[e]dendi cauſa, multarumque rerum, impares numeros ſervari.*

(46) Conſultons Celſus, livre 3, chap. 4 : *Eſt autem alia de diebus ipſis dubitatio : quoniam antiqui potiſſimum impares ſequebantur : eoſque, tanquam tunc de ægris judicaretur,* κρισίμους *nominabant. Hi erant dies tertius, quintus, ſeptimus, quartus decimus, vigeſimus primus : ita ut ſumma potentia ſeptimo, deinde quarto decimo, deinde*

autres pour tous les uſages où ils peuvent être employés (45), ce qu'on voit principalement par le ſoin qu'on a d'obſerver les jours dans les fievres (46)? Pourquoi, quand nous voyons les premiers fruits (47), diſons-nous, que ceux-ci ſont vieux & que nous en voulons de nouveaux? Pourquoi ſalue-t-on ceux qui éternuent (48), comme Tibere, qui certainement étoit le plus mélancholique des hommes, exigeoit qu'on le ſaluât, même en voiture? Pourquoi encore quelques perſonnes trouvent-elles qu'il eſt plus religieux de nommer ceux que l'on ſalue (49)? C'eſt un pronoſtic reçu, que les abſents ſont avertis qu'on parle d'eux, par le tintement de leurs oreilles (50). Attale (51) aſſure que ſi en voyant un ſcorpion on prononce ce ſeul mot, *duo*, il s'arrête ſur-le-champ & ne pique point. Et, à propos de ſcorpion, perſonne en Afrique n'entreprend de faire quelque choſe ſans avoir auparavant prononcé

---

uni & vigeſimo daretur. Itaque ſic ægros nutriebant, ut dierum imparium acceſſiones exſpectarent, &c. On ſait auſſi que Galien a compoſé trois livres, *de diebus decretoriis.* Conſultez-les au tome 8 de ſes Œuvres.

(47) Conſultez Briſſon, liv. 1, *de Formul.* p. 91.

(48) Le Pere Strada, dans ſes *Quæſtiones Academicæ*, a traité cette queſtion; &, avant lui, Ariſtote, ſect. 33, Probl. 7 & 9, p. 829. Conſultez auſſi Athénée, liv. 2; & la *Cyropédie* de Xénophon, liv. 3.

(49) Comme fait Eumolpe, chez Pétrone, p. 353: *Giton collectioris ſpiritus plenus, ter continuo ita ſternutavit, ut grabatum concuteret: ad quem motum Eumolpus converſus, ſalvere Gitona jubet.* Au reſte, il paroît que les Grecs n'apoſtrophoient point la perſonne qui éternuoit; mais qu'ils uſoient en cette circonſtance de la formule, *Jupiter, ſais en aide!* Ζεῦ σῶσον, *Jupiter ſervato;* formule un peu dénaturée dans cette traduction de l'Epigramme 13 de l'*Anthologie*, liv. 2:

Οὐ δύναται, &c.

Mungendo Procli manus eſt nec idonea naſo,
Quid mirum? Naſo nam minor ipſa manus;
Nec ſibi ſternutans, ſit, ait bene: quippe nec audit
Naſum qui tantùm diſtat ab auriculis.

(50) On lit chez Ariſtenete, *Epit.* liv. 2: οὐκ ἐβόμβει, &c. *Non tibi tinniebant aures, cum tui lacrymans meminiſſem?* Virgile, ou le *Pſeudo*-Virgile, écrit auſſi, *in Catalectis:*

Garrula quid totis reſonans mihi noctibus auris?
Neſcio quem dicis nunc meminiſſe mei.

Au reſte, les Anciens croyoient que quand l'oreille gauche tintoit, c'étoit un ennemi qui parloit d'eux, & un ami ſi le tintement ſe faiſoit ſentir à l'oreille droite.

(51) Apparemment le Roi de Pergame.

ce même mot, *Afrique*. Chez les autres Nations, on s'adresse aux Dieux, pour que ce soit sous leur bon plaisir; & si l'on se trouve à table, on voit chacun ôter l'anneau qu'il porte ordinairement à son doigt (52). Il est encore bien d'autres pratiques superstitieuses évidemment usitées chez nous. L'un, en portant de la salive avec son doigt derriere son oreille, croit adoucir les inquiétudes de son esprit. Quand on veut marquer de la faveur pour quelqu'un, il faut se presser les pouces des mains (53), & l'usage en a fait un proverbe. Pour saluer quelqu'un, nous portons la main droite à la bouche & nous contournons tout le corps (54); ce que les Gaulois font de gauche à droite, parcequ'ils trouvent cette inflexion plus religieuse. Il est établi partout de frapper des mains quand il éclaire (55). Si, dans un repas, on vient à parler d'incendie, pour en détourner le présage, nous répandons de l'eau sous les tables (56). On regarde comme un très mauvais augure, quand quelqu'un se levant de table, on

en ce sens là qu'ils projettent leur écriture, la premiere page de leurs livres étant la derniere des nôtres. Au reste, sur l'ancien costume de la salutation, consultons le Pere Hardouin : *In adorando dexteram ad osculum. Sive, ut loquuntur alii, Manum ori : sive ut Apuleius, lib. 4. Metam., dextram oribus admovemus. Sicut apud Orientis populos veneratio ostendebatur variis flectendi corporis formis : ita apud Græcos manum ad os admovendo, quod proprie est* προσκυνεῖν, ἀκύω & κυνέω, *quod est osculari. Nec aliud significat Latinum* adorare, *non ab* orare, *id est*, precari, *factum, ut imperiti homines existimant : sed ab eo quod manus admoveatur ori. Lucianus* φιλῆσαι δεξιὰν *dixit : Galli quoque*, baiser les mains. *De eo ritu vide Brissonium, lib. 1, de formul. p. 37 & 38.*

(55) Consultons encore ici le docte Jésuite cité note précédente : Poppismis : *Hoc est, complosione manuum.* ποππύζω *enim non modo est sibilo, hoc est, labris compressis acutiorem quemdam oris son.m edo ; sed & demulceo, blande attrecto, quomodo equos nondum perdomitos adulamur : denique, collisis manibus inter se plausum edo. Apud Aristoph. in Vespis, p. 474, Philocleo quidam senex ita loquitur, ut se dicat poppyssantibus fulguraturum. Tunc interpres antiquissimus morem hunc esse ait, uti ad fulgetras poppyssetur. Verba senis hæc sunt :*

Κἂν ἀστράψω

Ποππύζουσι

Tum interpres hæc : ἔθος γὰρ ταῖς ἀστραπαῖς ποππύζειν. *Quasi complosis manibus ad deliniendum Jovem.*

(56) On versoit aussi du vin; témoin Trimalcion chez Pétrone, *satyr.*

tolli, inauſpicatiſſimum judicatur. Servii Sulpicii principis viri commentatio eſt, quamobrem menſa linquenda non ſit: nondum enim plures quàm convivæ numerabantur. Nam ſternumento revocari ferculum menſamve, ſi non poſtea guſtetur aliquid, inter diras habetur, aut omnino non eſſe. Hæc inſtituere illi, qui omnibus negotiis horiſque intereſſe credebant Deos: & ideo placatos etiam vitiis noſtris reliquerunt. Quin & repente conticeſcere convivium adnotatum eſt, non niſi in pari præſentium numero: iſque famæ labor eſt, ad quemcumque eorum pertinens. Cibus etiam è manu prolapſus reddebatur, utique per menſas: vetabantque munditiarum cauſa deflare. Et ſunt condita auguria, quid loquenti cogitantive id acciderit: Inter exſecratiſſima, ſi Pontifici accidat dicis cauſa epulanti. In menſa utique id reponi, adolerique ad Larem, piatio eſt. Medicamenta, priuſquam adhibeantur, in menſa forte depoſita, negant prodeſſe. Ungues reſecari nundinis Romanis tacenti, atque à digito indice, multorum pecuniæ religioſum eſt. Capillum vero contrectari, contra defluvia ac

p. 279 : *Hæc dicente eo gallus gallinaceus cantavit : qua voce confuſus Trimalchio, vinum ſub menſam juſſit effundi, lucernamque etiam mero ſpargi : imo anulum trajecit in dexteram manum, &, Non ſine cauſa, inquit, hic buccino ſignum dedit : nam aut incendium oportet fiat, aut aliquis in vicinia animam abjiciat : Longe à nobis, &c.*

(57) C'eſt un trait du luxe des Romains qui n'a point paſſé chez nous.

(58) Par l'uſage immodéré de la table.

(59) Je lis au texte *dicis cauſa*, comme qui diroit, en Grec, δίκης ἕνεκα, expreſſion équivalente de *perfunctoriè*, c'eſt-à-dire, *par maniere d'acquit*. Deux manuſcrits portent cette leçon. Les autres portent *ditis cauſa*.

(60) On offroit les prémices des fruits à cette Divinité tutélaire & gardienne de chaque foyer, ce qui fait dire à Horace, *ſaty*. liv. 2, v. 23 :

Dulcia poma
Et quoſcunque feret cultus tibi fundus honores
Ante Larem guſtet venerabilior Lare dives.

(61) On voit par le paſſage ſuivant de Pétrone qu'il n'étoit pas permis dans un vaiſſeau de couper ni ſes on-

balaie en ce moment le plancher; ou lorſqu'un convive, buvant on ôte la table ou le buffet. Servius Sulpicius, homme d'un rang diſtingué, a laiſſé un écrit où il déduit les raiſons pour leſquelles il ne faut pas déſerter la table; car on ne comptoit point (57), de ſon tems, plus de tables que de convives. On tient auſſi pour un méchant préſage, lorſque l'éternument d'un convive oblige de rapporter un plat, ou même une table, ſi l'on ne mange après cela quelque choſe, ou ſi l'on ceſſe abſolument de manger. Toutes ces ſuperſtitions procedent de gens qui croyoient que les Dieux interviennent à tous moments dans toutes nos affaires, & qu'ils ſont appaiſés ainſi par nos propres vices (58). On a encore remarqué que, quand les convives ne ſont pas en nombre pair, il regne tout-à-coup un grand ſilence, & comme on ne ſait à qui s'en prendre, chacun court riſque en particulier d'en être regardé comme la cauſe. Anciennement auſſi, lorſqu'il tomboit un morceau de la main d'un convive, on s'empreſſoit à table de le ramaſſer & de le lui rendre, & l'on ne permettoit pas de ſouffler ſur ce morceau ſous prétexte de propreté : on tire encore aujourd'hui des augures des paroles ou des penſées dont peut être occupée dans le moment la perſonne à qui ce petit accident arrive : c'en eſt un des plus terribles lorſqu'il arrive dans un banquet, au Pontife même, mangeant ſans appétit & comme par maniere d'acquit (59); on l'expie en mettant le morceau ſur la table, & le brûlant enſuite au foyer de la maiſon, en préſence du Dieu Lar (60). On prétend que les remedes ne ſont d'aucun effet, ſi, avant de les adminiſtrer, on les a poſés par haſard ſur une table. Bien des gens regardent comme un mauvais ſigne, en fait de profit, de couper ſes ongles ſans dire mot, pendant les foires ou marchés de Rome, & de commencer par l'index (61). On dit auſſi que

gles ni ſes cheveux, ſinon lorſqu'il faiſoit un gros tems : *Audio non licere cuiquam mortalium in nave, neque ungues neque capillos deponere, niſi cum pelago ventus iraſcitur.* Au reſte, Gronovius ſoupçonne qu'on doit lire ici chez Pline : *Atque digito indice moveri pecuniam, religioſum eſt.*

dolores capitis XVII. Luna, atque XXIX. Pagana lege in plerisque Italiæ prædiis cavetur, ne mulieres per itinera ambulantes torqueant fusos, aut omnino detectos ferant, quoniam adversetur id omnium spei, præcipueque frugum. M. Servilius Nonianus princeps civitatis, non pridem in metu lippitudinis, priusquam ipse eam nominaret, aliusve ei prædiceret, duabus litteris Græcis P & A, chartam inscriptam, circumligatam lino, subnectebat collo: Mucianus ter Consul, eadem observatione viventem muscam in linteolo albo: his remediis carere ipsos lippitudine prædicantes. Carmina quædam exstant contra grandines, contraque morborum genera, contraque ambusta, quædam etiam experta: sed prodendo obstat ingens verecundia, in tanta animorum varietate. Quapropter de his, ut libitum cuique fuerit, opinetur.

Remedia ex homine contra magos.

CAPUT 3. HOMINUM monstrificas naturas & veneficos aspectus diximus in portentis gentium, & multas animalium proprietates, quæ repeti supervacuum est. Quorundam hominum tota corpora prosunt ut ex his familiis quæ sunt terrori serpentibus, tactu ipso levant percussos, suctuve modico. Quorum è genere sunt Psylli, Marsique, & qui

(62) Il fut Consul (selon les Fastes) avec Caius Cestius, vers la fin de l'Empire de Tibere. Il y avoit un Prince de la jeunesse, & un Prince du Sénat; on ne sait pas en quoi précisément consistoit l'office du Prince de la Cité. C'étoit selon toute apparence une dignité honorifique, uniquement titulaire, & sans autre fonction que de précéder ou présider les simples citoyens, dans les assemblées, dans les processions, dans les sacrifices.

(63) Sur lesquels consultez Marcellus Empiricus, en plus d'un lieu; & Fernel, liv. 2, *de abditis rerum causis*, chap. 16, p. 90 & 91.

de toucher à ses cheveux le dix-septieme & le vingt-neuvieme jour de la lune, cela les empêche de tomber, & préserve des maux de tête. Une loi de la campagne, observée dans la plupart des métairies d'Italie, est d'empêcher les femmes, en voyage & en marchant, de tourner leurs fuseaux, ou même de les porter découverts, parceque c'est, dit-on, un mauvais présage pour toutes sortes d'espérances, & principalement pour les bleds. Il n'y a pas long-tems que M. Servilius Nonianus (62), Prince de la Cité, craignant de devenir chassieux, ou l'affoiblissement de sa vue, avant que d'articuler le nom du mal, & que personne lui en eût parlé, portoit à son col un papier enveloppé dans du linge, & où étoient inscrites ces deux lettres Grecques ρ & α ; de même que Mucianus, qui fut trois fois Consul, portoit, pour le même usage, une mouche vivante, dans un petit linge blanc : & tous deux disoient hautement, que ces amulettes les préservoient de mal aux yeux. Il y a des charmes (63), ou préservatifs par les paroles & par le chant, dont quelques-uns éprouvés contre la grêle, contre plusieurs sortes de maladies, & contre les brûlures; mais nous n'osons les publier dans une si grande diversité d'opinions : c'est pourquoi nous en laisserons penser chacun ce qu'il voudra.

Remedes tirés de l'homme contre les enchantements.

En parlant des prodiges & singularités des Nations (1), nous avons fait connoître des hommes d'une nature monstrueuse, & dont les regards empoisonnent; nous avons décrit en même tems plusieurs propriétés des animaux : il est inutile de nous répéter. Les corps de quelques especes d'hommes sont entiérement médicinaux, comme ceux de certaines familles qui sont redoutés des serpents, guérissent ceux qui en ont été mordus, soit par le seul attouchement, soit par une légere succion (2). De ce genre (3) sont les

(1) Au commencement du liv. 7.

(2) Pratique appellée de nos jours *pansement* du secret. Celsus l'approuve, liv. 5, chap. 27 : *Ad serpentium*

Ophiogenes vocantur in insula Cypro : ex qua familia legatus Evagon nomine, à Consulibus Romæ in dolium serpentium conjectus experimenti causa, circummulcentibus linguis miraculum præbuit. Signum ejus familiæ est, si modo adhuc durat, vernis temporibus odoris virus. Atque eorum sudor quoque medebatur, non modo saliva. Nam in insula Nili Tentyri nascentes tanto sunt crocodilis terrori, ut vocem quoque eorum fugiant. Horum omnium generum in sua repugnantia interventum quoque mederi constat : sicuti aggravari vulnera introitu eorum, qui unquam fuerint serpentium, canisve dente læsi. Iidem gallinarum incubitus, pecorum fetus, abortu vitiant. Tantum remanet virus, excepto semel malo, ut venefici fiant venena passi. Remedio est, ablui priùs manus eorum, aquaque illa eos, quibus medearis, inspergi. Rursus à scorpione

---

morsus, homo adhibendus est, qui vulnus exsugat. Neque hercules scientiam præcipuam habent hi qui Psylli nominantur, sed audaciam usu ipso confirmatam. Nam venenum serpentis, ut quædam etiam venatoria venena, quibus Galli præcipue utuntur, non gustu sed in vulnere nocent. Ideoque colubra ipsa tuto estur, ictus ejus occidit. Et si stupente ea, quod per quædam medicamenta circulatores faciunt, in os digitum quis indidit, neque percussus est, nulla in ea saliva nox a est. Ergo quisquis exemplum Psylli secutus, id vulnus exsuxerit, & ipse tutus erit, & tutum hominem præstabit.

(3) Note de M. Guettard. « Nous » avons déja rapporté ce qui avoit » donné origine aux fables que l'on » avoit répandues sur les propriétés de » ces peuples. Ce n'étoit qu'une har» diesse dont Redi nous a donné un » exemple bien plus frappant dans un » chasseur Toscan, qui, en présence » du grand Duc, avala hardiment un » verre dans lequel on avoit délayé » une assez grande quantité de poison » de vipere, sans en être incommodé. » Lucain avoit déja mis dans la bou» che de Caton, des vers dans lesquels » ce Général apprenoit à ses soldats » que le poison de la vipere n'étoit » à craindre que dans la morsure de » ces animaux. Cependant M. Mead, » Auteur d'un excellent Traité sur les » poisons, a fait plusieurs expériences » par lesquelles il démontre que le » poison de certains reptiles agit » aussi, reçu dans l'estomac ; & il » raconte la hardiesse d'un homme » qui osa sucer une plaie faite par le » serpent à sonnetes, qui n'est qu'une » espece de vipere plus considérable

Psylles (4), les Marses, & ceux qu'on nomme *Ophiogenes* (5), dans l'Isle de Cypre: l'épreuve des derniers a été faite à Rome. Un envoyé de cette famille, nommé *Evagon*, ayant été mis, par ordre des Consuls, dans un tonneau rempli de serpents qui ne firent que le lécher avec leur langue, opéra publiquement ce miracle. Le signe commun à tous ceux de cette famille, si elle subsiste encore, est une certaine odeur très forte qu'ils exhalent au printems. La sueur de ces hommes n'est pas moins un antidote que leur salive. Ceux qui naissent dans l'isle du Nil, appellée *Tentyris* (6), sont si formidables aux crocodiles, que leur voix seule les fait fuir. Il est certain que la seule présence de ces différentes especes d'hommes, par leur antipathie naturelle, guérit les morsures des serpents; comme on fait que ses blessures empirent aussi-tôt qu'il entre (auprès du malade) quelqu'un qui a été autrefois mordu des serpents ou d'un chien enragé. Ces derniers font encore avorter les couvées des poules & le fruit du bétail; parceque le venin ayant une fois pénétré le corps, il en reste dans toute l'habitude une telle impression, que ceux qui ont été empoisonnés deviennent venimeux eux-mêmes. Le remede à cette contagion, est de leur faire laver les mains avant qu'ils entrent, & de jetter de la même eau sur les malades. Bien plus, ceux qui ont eu autrefois quelques piquures de scorpions, ne sont jamais pi-

» que les autres; cette hardiesse fut » suivie des symptomes les plus effrayants. Au reste, quoique chacun » soit à portée de rendre le service » de sucer leurs plaies à ceux qui sont » mordus de certains serpents, il faut » n'avoir aucun ulcere dans la bouche, comme Celse en avertit, ou » même la remplir d'huile auparavant, » comme M. Meád le conseille. A » l'égard de l'enchantement & de » l'horreur que certains serpents ont » pour des peuples entiers, c'est une » fable à laquelle cette hardiesse a » donné lieu. Ainsi nous pouvons regarder comme fausse, l'épreuve » qu'on rapporte avoir été faite à Rome sur Evagon, à moins que les » serpents dont on s'est servi ne fussent » de ceux qui n'ont point de venin ».

(4) Du tems de Solin il ne restoit plus que le nom de Psylles: d'où le Pere Hardouin conclut que Solin est bien postérieur à Pline. On peut voir sur les Psylles, le 4e livre d'Hérodote.

(5) Ou race de serpents.

(6) Voyez, liv. 8, ce qui est dit des Tentyrites.

aliquando percussi, nunquam postea à crabronibus, vespis, apibusve feriuntur. Minus miretur hoc qui sciat, vestem à tineis non attingi, quæ fuerit in funere : serpentes ægre præterquam læva manu extrahi.

De quibusdam sortilegiis, & saliva hominis.

CAPUT 4. E PYTAGORÆ inventis non temere fallere, impositivorum nominum imparem vocalium numerum, claudicatates, oculive orbitatem, ac similes casus dextris assignare partibus, parem lævis. Ferunt difficiles partus statim solvi, cum quis tectum, in quo sit gravida transmiserit lapide, vel missili, ex his, qui tria animalia singulis ictibus interfecerint, hominem, aprum, ursum. Probabilius id facit hasta velitaris, evulsa è corpore hominis, si terram non attigerit. Eosdem enim illata effectus habet. Sic & sagittas corpore eductas, si terram non attigerint, subjectas cubantibus, amatorium esse, Orpheus & Archelaus scribunt. Quin & comitialem morbum sanari cibo è carne feræ occisæ eodem ferro, quo homo interfectus sit. Quorundam partes medicæ sunt, sicuti diximus de Pyrrhi regis pollice. Et Elide solebat ostendi Pelopis costa, quam eburneam affirmabant.

(1) Note de M. Guettard. » Il paroît » que le sens de cette phrase, est que » le nombre des voyelles que quel» qu'un porte dans son nom propre, » détermine les accidents qui peuvent » faire perdre l'usage d'une jambe ou » d'un œil, à droite si ce nombre est » pair, à gauche s'il est impair. Ce qui » est évidemment une pure supersti» tion ».

(2) C'est ce qu'on nomme l'*onomantie*.

(3) Note de M. Guettard. » On » peut traduire *hasta velitaris*, par » une pique légere : c'étoit une arme » d'un poids léger, laquelle avoit la » forme d'une pique ordinaire, & » dont se servoient les soldats armés » à la légere qu'on appelloit *Velites* ».

(4) Note de M. de Querlon. » Archelaüs l'Egyptien, dont le Scho-

qués

qués dans la suite par les crapauds ni par les guêpes ou par les abeilles : ce qui surprendra moins ceux qui sauront que les vers ne touchent point à un habit, lorsqu'il a été porté à un convoi ; qu'on ôte avec peine les serpents attachés à quelque endroit que ce soit, si l'on n'emploie la main gauche.

De plusieurs sortileges, & de la vertu qu'on attribue contre eux à la salive de l'homme.

DES secrets trouvés (dans les nombres) par Pythagore, l'un de ceux qui manque le moins, est celui-ci; savoir, que si dans les noms que l'on impose aux enfants, les voyelles sont en nombre impair, elles présagent qu'il sera boiteux ou borgne (1), & sujet à d'autres accidents semblables du côté droit; & du côté gauche, si le nombre des voyelles est pair (2). On dit que, dans un accouchement difficile, une femme est délivrée à l'instant, lorsque quelqu'un fait passer par-dessus la maison où est la personne en travail, une pierre ou un trait qui ait tué successivement trois animaux en autant de coups, savoir, un homme, un sanglier, un ours. Cet effet est plus probablement opéré par une pique vélitaire (3), arrachée du corps d'un homme, pourvu qu'elle n'ait point touché la terre; puisque ce fer, porté seulement dans la maison, a la même propriété. C'est ainsi qu'Orphée & Archelaüs (4) ont écrit, que des fleches, tirées du corps humain, sans avoir aussi touché la terre, & mises sous des personnes couchées ensemble, les excitent à l'amour; & encore, qu'on guérit les épileptiques, en leur faisant manger de la chair d'une bête percée du même fer avec lequel un homme a été tué. Quelques hommes ont une vertu médicale en certaines parties de leur corps, comme nous avons dit que le pouce du Roi Pyrrhus en étoit doué (5). On

» liaste de Nicandre cite un Traité » des Amphibies, d'où il a tiré ce » qu'il rapporte de l'accouplement des » murenes (ou lamproies) avec les » serpents.

(5) On en a déja parlé au liv. 7.

Nævos in facie tondere, religiosum habent etiam nunc multi.

Hominum vero in primis jejunam salivam contra serpentes præsidio esse, docuimus. Sed & alios efficaces ejus usus recognoscat vita. Despuimus comitiales morbos, hoc

(6) Fils de Tantale qui a donné son nom au Péloponese, grande presqu'isle de la Méditerranée en Europe, aujourd'hui *la Morée*. Pline est peut-être le seul Auteur qui parle de la côte d'ivoire de Pélops. Les Poëtes disent que c'étoit une épaule. *Humeroque Pelops insignis eburno*, écrit Virgile, *Géorg.* liv. 3, v. 7.

(7) Au commencement du liv. 7.

(8) Note de M. Guettard. » Les » propriétés que Pline rapporte ici » de la salive sont en partie superstitieuses, en partie fondées en raison. » On reconnoîtra aisément celles qui » peuvent être vraies, en considérant » que la salive est une humeur très » ténue, dont la nature a quelque » chose de savonneux; en ce qu'elle » contient une huile très atténuée » avec un sel disposé à la volatilisation. Considérée sous ce point de » vue, elle a certainement des usages » médicinaux. Destinée par le Créateur à s'insinuer dans la substance » des aliments, elle est extrêmement » pénétrante, & les parties qui la composent sont si légeres, qu'elle s'évapore toute entiere au feu. Un mucilage qui est pénétré de salive, est donc » plus atténué, ses parties plus détachées les unes des autres, plus capables de passer par des couloirs étroits; » & sous ce point de vue, la salive est » un apéritif, qui en effet, a été recommandé avec raison dans plus » d'une tumeur extérieure. Elle est » capable de retenir l'air extérieur, » comme nous le voyons évidemment » en ce qu'elle devient écumeuse; » elle conserve aussi les corps étrangers qui sont contenus dans l'air, & » la contagion ne fait jamais plus de » progrès que lorsqu'elle est reçue par » la salive. Aussi est-ce un précepte » général de médecine, de ne point » avaler sa salive lorsqu'on approche » de malades de maladies contagieuses; ce qui est proprement le *contagia regerimus* de Pline. Il est vrai » que l'application qu'il en fait aux » maladies épileptiques, n'est pas tout-à fait juste : on ne connoît aucune » maladie de ce genre qui soit contagieuse : on a vu cependant des gens » qui voyant des épileptiques sont eux-mêmes tombés en épilepsie; mais il » faut en chercher la cause dans la disposition des nerfs, & dans l'horreur » du spectacle, qui frappe tellement, » que malgré soi on est porté à imiter » ces mouvements. On a dans les Auteurs une infinité d'exemples des » merveilles opérées par la salive, de » ses qualités bonnes & mauvaises. » La salive d'un homme à jeun est » plus âcre & plus irritante, ses principes plus atténués, ayant par conséquent un plus haut degré de volatilisation, en un mot, quelque

montroit anciennement en Elide une côte de Pélops (6), qu'on assuroit être d'ivoire. Bien des gens se font un grand scrupule de se couper des signes ou poreaux au visage.

Nous avons déja remarqué (7) que la salive de l'homme, à jeun, étoit un des principaux spécifiques contre (8) le venin des serpents (9) : il faut faire voir à présent combien elle a de vertus pour d'autres usages. Nous détournons loin de nous le mal caduc en crachant (10); c'est-à-dire, nous en rejettons la contagion sur ceux

» chose de plus animale ; mais il est » faux qu'elle soit un poison subtil, » comme plusieurs l'ont cru, & le » croient encore. Mais elle peut avoir » des propriétés particulieres, suivant » les différences du sujet. Et l'histoire » que rapporte Albert le Grand, livre 7, *de Animalib.* d'après Aristote, d'une fille présentée à Alexandre, dont la morsure venimeuse » tuoit comme celle des serpents, » n'est pas tout-à fait incroyable en » physique. Mais un fait plus positif, » est celui que rapporte Aétius, livre 2, *de re medic.* où il assure qu'un » scorpion fut tué par la salive d'un » homme. A l'égard de la propriété » de la salive contre les enchantements, elle est aussi vaine que les » enchantements mêmes. La plupart » des autres pratiques superstitieuses » dont Pline parle ici, ont été reçues » de toute l'antiquité : on les retrouve » dans tous les Auteurs qui ont écrit » sur les mœurs de leur tems. De là » même ont été formés différents » noms, tel que le mot de *respuere*, » *despuere*, *&c.* Galien même, d'ailleurs peu superstitieux, a donné » dans quelqu'une de ces pratiques. » Voyez livre 10, *de Fac. Simp. Med.* » cap. 2 »

(9) Plusieurs Ecrivains célebres ont cru à ces puérilités. Consultons le Pere Hardouin : *Insigne est in eam rem quod habet Albertus M. lib. 7 de Anim. tract. 2, cap. 5, p. 236* : sed de mirabilibus, *inquit*, quæ visa sunt in talibus, est unum quod refert Aristoteles, in *libro de regimine dominorum*, quem scripsit ad Alexandrum : quod videlicet puella missa fuit Alexandro, ex cujus morsu moriebantur homines, sicut ex morsu serpentum : & humor salivalis in ipsa fuit venenum. Et possibilitas hujus probatur ex eo quod sagitta intincta in salivam hominis jejuni intoxicatur, quando vulnerat alium. Et quod unicuique saliva propria est medicamen contra venenum, & alteri non est salutaris, &c. *Sola jejuni hominis saliva, absque ulla incantatione, scorpionem interemptum scire se ait Aetius, lib. 2 de re med. cap. 107, pag. 65. Habdarrahmanus Ægyptius, interprete Ecchellensi, cap. 1, pag. 2* : Si quis jejunus exspuit super scorpionem, interimit illum. Item sputum jejuni si morsibus serpentum, & tumoribus applicabitur, &c.

(10) Cette superstition, ou foi superstitieuse à la salive, a été fort en vogue chez les Anciens, comme il résulte des recherches du Pere Har-

eſt, contagia regerimus. Simili modo & faſcinationes repercutimus, dextræque claudítatis occurſum. Veniam quoque à Deis ſpei alicujus audaciores petimus, in ſinum ſpuendo. Etiam eadem ratione terna deſpuere deprecatione, in omni medicina mos eſt, atque ita effectus adjuvare: incipientes furunculos ter præſignare jejuna ſaliva. Mirum dicemus, ſed experimento facile: Si quem pœniteat ictus eminus cominuſve illati, & ſtatim exſpuat mediam in manum, qua percuſſit, levatur illico percuſſus à pœna. Hoc ſæpe delumbata quadrupede approbatur, ſtatim à tali remedio correcto animalis ingreſſu. Quidam vero aggravant ictus, ante conatum ſimili modo ſaliva in manu ingeſta. Credamus ergo lichenas lepraſque jejunæ illitu aſ-

douin à ce ſujet. Voici ſes paroſes: DESPUIMUS, *hoc eſt abominamur, à nobis ejus morbi contagium deprecamur. Plautus, in captivis, act. 3, ſc. 4, v. 21:*

Et eum morbum mihi eſſe, ut qui me opus ſit inſputarier?
Heg. Ne vetere, multos iſte morbus homines macerat:
Quibus inſputari ſaluti fuit.

Apuleius, in Apolog.: In cubiculo deſpuuntur caduci comitiales. *Theophr. in charact. de ſuperſtitioſo:* Μαινόμενόν τε ἰδὼν ἢ ἐπίληπτον, φρίξας εἰς κόλπον πτύσαι. Rabioſum intuens aut comitialem, horreſcens in ſinum deſpuit. *Neque hunc morbum modo, ſed & ea quæ abominabantur, ne evenirent, vel obiter audita, deſpuebant. Plautus in Aſinar. Act. 1, ſc. 1, verſ. 25:*

Neque hercle ego iſtud dico, neque dictum volo.
Teque obſecro hercle, ut, quæ locutus, deſpuas, &c.

Seneca, in conſol. ad Marciam. cap. 9. Quis non ſi admoneatur ut de ſuis cogiter, tanquam dirum non reſpuat, & in capita inimicorum, aut ipſius intempeſtivi monitoris abire illa jubeat? *Ad faſcinum ſimiliter depellendum id veteres uſurpare ſoliti. Juvenalis, ſatyra 7, verſ. 112:*

Conſpuiturque ſinus.

Ubi vetus ſcholiaſtes: Propter faſcinum verborum ter ſibi in ſinu ſpuunt, & videntur faſcinum arcere, ut Perſius de matertera: vel, incipiunt multa ſibi promittentes, in ſinum ſpuere, &c. *Tibullus, lib. 1, Eleg. 2:*

Ter cane, ter dictis exſpue carminibus.

E Theocriti Idyllio 7.

Ὡς μὴ βασκανθῶ δὲ, τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον.

Ii certe qui ſpe aliqua ducti inſolentius paulo ſe efferunt, & qui ſunt jactantio-

dont elle vient : nous repoussons de la même maniere les sortileges & les charmes, & le mauvais présage venant de la rencontre d'une personne qui boite du pied droit. Lorsqu'enflés de quelque espérance, nous devenons insolents, nous croyons nous acquitter avec les Dieux, en crachant dans notre sein. Par la même raison, il est d'usage, dans tous les remedes qui se font, de cracher trois fois en conjurant le mal, pour en aider ainsi les effets; comme aussi de marquer trois fois avec de la salive, à jeun, les cloux encore naissants. Voici quelque chose d'étonnant, mais dont il est aisé de faire l'expérience. Si quelqu'un, fâché d'avoir porté de loin ou de près un coup à un autre, crache sur-le-champ dans la paume de la main dont il a frappé, celui qui a reçu le coup ne sent plus d'abord aucun mal; c'est ce qu'on éprouve souvent après avoir bien bâtonné cheval, âne ou bœuf, à qui ce petit lénitif fait reprendre aussi-tôt leur allure : tandis que quelques uns, au contraire, crachent auparavant dans leurs mains pour mieux frapper. Rien n'empêche, après cela, de croire que les lepres & les dartres (11) se guérissent en les frottant tous les jours avec de la salive, à jeun (12); que l'on guérit aussi la chassie des yeux (13),

---

res, spuere similiter in sinum solent. Quæ sententia Juvenalis est, loco allato :

" Tunc immensa cavi spirant mendacia folles,
Conspuiturque sinus.

Diogenianus, Cent. 4, Prov. 82 : Εἰς κόλπον ὐ πλύει. Ἐπὶ τῶν μεγαλαύχων. *Libanius, Epist. 191, ad Modestum :* Οὐ μὲν τάς γε ἐλπίδας ἀνεῖλεν, ἀλλ' εἰσὶ καὶ λαμπραί. πλὺω ἢ εἰς κόλπον, τῇ παροιμίᾳ πειθόμενον. *Vide Erasm. Chil. 1, Cent. 6.*

(11) Note de M. Guettard. » Ce » qu'on entend communément par le » mot de *lichen* dans les animaux, ce » sont d'especes d'efflorescences, qui » se portent à la peau, & qui rampent sur sa surface, on peut les rapporter aux dartres plus qu'à toute » autre espece de maladies de peau; » elle sont aussi rebelles, s'étendent » de même, &c. Il y a autant de façon de les guérir que de causes qui » les produisent La salive peut les » guérir quand leur siege est dans la » peau, comme celles qui ont été » communiquées par contact & par » contagion. On rapporte beaucoup » d'exemples de maux de cette espece » guéris par l'usage journalier de la » salive, & la chose est possible «.

(12) Galien lui même l'a cru, comme on voit, liv. 10, *de Med. Simp.* ch. 2.

(13) Note de M. Guettard. » La

ſiduo arceri : item lippitudines, matutina quotidie velut inunctione : carcinomata, malo terræ ſubacto : cervicis dolorem, ſaliva jejuni dextra manu ad dextrum poplitem relata, læva ad ſiniſtrum : ſi quod animal aurem intraverit, & inſpuatur, exire. Inter amuleta eſt, editæ quemque urinæ inſpuere : ſimiliter in calciamentum dextri pedis, antequam induatur : item cum quis tranſeat locum, in quo aliquod periculum adierit. Marcion Smyrnæus, qui de ſimplicibus effectibus ſcripſit, rumpi ſcolopendras marinas ſputo tradit : item rubetas, aliaſque ranas : Opilius, ſerpentes, ſi quis in

» chaſſie eſt proprement un écoulement qui ſe fait par les glandes ciliaires de l'humeur qui s'y eſt arrêtée, ſoit à cauſe de la groſſiéreté de ſes parties, ſoit par leur âcreté, ſoit enfin par quelque cauſe que ce ſoit. La ſalive, déterſive & ſavonneuſe, peut convenir dans plus d'une de ces occaſions, ſur tout toutes les fois que les parties de l'humeur s'accumulent dans ces organes, parcequ'elles ſont trop groſſieres ; car la principale des propriétés de la ſalive, c'eſt d'atténuer les mucilages trop groſſiers ».

(14) Note de M. Guettard. » Quels que ſoient les cancers, il eſt bien évident que la ſalive ne peut pas les guérir. Il eſt ſans doute certains cas dans leſquels elle peut y apporter quelque ſoulagement. Toutes les fois, par exemple, qu'ils ont beſoin de quelque rafraîchiſſement ».

(15) Par pomme de terre, le Pere Hardouin entend ici l'ariſtoloche, appellée *malum terræ*, au liv. 25.

(16) Plinius Valerianus ne fait point ici mention de ſalive, mais conſeille de frotter le jarret, dans les douleurs de nuque ; & de frotter la nuque, dans les douleurs de jarret. Voici ſes paroles, liv. 1, chap. 54 : *In cervicum dolore poplites utiliter fricantur : & è diverſo in poplitum dolore cervicem fricari remedium eſt.* Marcellus Empiricus n'omet point la circonſtance de la ſalive, chap. 18, p. 127 : *Ad cervicum dolores remedium phyſicum ſic : jejunus dextram manum ſaliva tange, & dextrum poplitem perfrica : deinde ſiniſtra manu ſiniſtrum : & hoc ter per ſingulos poplites facito : ſtatim remediabis.* M. Guettard nous fait obſerver que l'une & l'autre pratiques ſont de pures ſuperſtitions.

(17) Ou *Miction*, cité par le Scholiaſte de Nicander. Il avoit écrit des propriétés des plantes ; & dans la Bibliotheque des manuſcrits du Pere Labbe, on lit que la Bibliotheque Florentine poſſede un ouvrage manuſcrit du même, intitulé : *Myſtionis* (Mictonis) *Smyrnæi gynæcia.* Hard.

en y faisant pareille onction le matin, & les ulceres chancreux (14), en écrasant dans la salive une pomme de terre (15); qu'on dissipe le torticolis en portant de la salive (16), à jeun, de la main droite au jarret droit, & de la main gauche au jarret gauche; qu'enfin si quelque animalcule est entré dans l'oreille, il sort dès qu'on y met de la salive. C'est encore un préservatif contre les sortileges, de cracher sur son urine après qu'on l'a rendue; comme aussi de cracher dans le soulier du pied droit, avant de le chausser & de faire la même chose quand on passe dans un endroit où l'on a couru quelque danger. *Marcion* (17) de Smyrne, qui a fait un livre des effets ou recettes simples (18), rapporte qu'en crachant sur les scolopendres marins (19), on les fait crever (20), ainsi que les crapauds & les grenouilles; Opilius (21) ajoute les serpents, si l'on a l'adresse de leur cracher dans la gueule,

(18) C'est le sens de ces mots, *de simplicibus effectibus*, comme portent tous les manuscrits. Il s'agit d'effets ou guérisons opérés par des moyens simples. Le Pere Hardouin s'est figuré qu'il falloit lire *de simplicium effectibus*, & M. Guettard, ainsi que M de Querlon, sont aussi de cet avis; mais outre qu'il n'est point question ici de remedes opérés par le moyen de simples, ou plantes médicinales, mais de soulagements apportés par des moyens simples & que l'homme peut tirer de lui même, il est infiniment douteux que l'expression *simplex*, du tems de Pline, ait signifié un simple, une plante, comme elle le signifie aujourd'hui.

(19) Insectes venimeux à huit pieds, dont Elien dit la même chose, *Hist. Anim.* liv. 4, chap. 22, & livre 7, chap. 26.

(20) Note de M. Guettard. » Ce » fait est rapporté par Elien, liv. 4 de » l'Histoire des animaux, chap. 22; » & liv. 7, chap. 26. Galien dit la » même chose des scorpions, aussi-» bien qu'Elien; le premier au liv. 10 » *de Fac. Simp. Med.*; le second liv. 3 » *Hist. Anim.* cap. 4. Il dit la même » chose de la vipere, liv. 2, chap. 4. » Mais parmi les Auteurs modernes » qui ont fait des expériences sur cet » article, nous ne voyons pas que » cette propriété soit confirmée, sans » doute comme on a cru que la salive » des serpents & de tous ces animaux » venimeux étoit le siege de leur poi-» son, on a cru aussi que la salive des » hommes étoit un poison pour ces » animaux ».

(21) *Opilius*, Médecin, surnommé *Aurelius*, dont Festus & Macrobe citent un ouvrage sur les arbres des forêts.

hiatum earum exſpuat. Salpe, torporem ſedari quocumque membro inſtupente, ſi quis in ſinum exſpuat : aut ſi ſuperior palpebra ſaliva tangatur. Nos ſi hæc, & illa credamus rite fieri : extranei interventu, aut ſi dormiens ſpectetur infans, à nutrice terna adſpui : quamquam illos religione tutatur & Faſcinus, Imperatorum quoque, non ſolum infantium cuſtos, qui Deus inter ſacra Romana à Veſtalibus colitur, & currus triumphantium, ſub his pendens, defendit medicus invidiæ : jubetque eoſdem reſpicere ſimilis me-

(22) Voyez Galien, liv. 10, *de Fac. Simp. Med.* p. 288. Elien écrit que la ſalive de l'homme engourdit les ſcorpions, *Hiſt.* liv. 9, chap. 4 ; & qu'elle tue les viperes, *Hiſt.* liv. 2, chap. 24.

(23) Salpé, ſage femme de Lesbos, qui avoit écrit ſur les maladies des enfants, & ſur les remedes propres aux femmes. *Athen.* liv. 7.

(24) Il eſt évident (obſerve M. Guertard) que ce que recommande ici cette Sage femme eſt abſolument ſuperſtitieux.

(25) Note de M. Guettard. » On » trouve chez les Anciens le nom de » *Faſcinare* pris en bonne & en mau» vaiſe part : on attribuoit, par exem» ple, le pouvoir de charmer à cer» taines parties du corps ; ainſi on » connoiſſoit des yeux dont l'aſpect » ſeul étoit dangereux. On avoit des » préſervatifs contre ces enchante» ments. Ceux qui étoient expoſés » à être regardés de mauvais œil, ou » avec jalouſie, avoient des préſer» vatifs conſacrés, dont Pline parle » ici, pour les enfants, les Empe» reurs, & les gens qui jouiſſoient » de l'honneur du triomphe. C'étoient » ſans doute ces eſpeces de *bullæ* qui » étoient pendues au col des enfants. » Bartholin a donné la figure de ces » ſortes d'amulettes, livre *de puerperio Veterum*, p. 161. Varron, li» vre 6, *de Ling. Lat.* penſe que cet » amulette étoit l'image de quelque » partie obſcene que les Grecs ont » appellée προβασκάνιον, & les Latins » *mutinum*. On croyoit cette partie » capable de détourner la vue de ceux » qui auroient l'idée de faire tort. Au » reſte, comme l'orgueil irritoit la » Fortune, pour chaſſer la colere de » cette Déeſſe, on employoit dans » le triomphe un eſclave dont la fonc» tion étoit d'avertir celui qui triom» phoit de regarder derriere lui, & de » ce qu'il étoit homme. Tertullien » fait mention de cette coutume dans » ſon Apologie, cap. 33 ; Juvénal, » dans ſa Satyre 10, vers 41 ; Iſidore, » liv. 18, *Origin.* cap. 2 ; Tzetzès, » *Chiliad.* 13, *Hiſt.* 461, verſ. 52 ».

(26) Le livre de Thomas Bartholin, *de puerperio Veterum*, donne la figure de ce Dieu Faſcinus, p. 123.

lorſqu'ils

lorsqu'ils l'ont ouverte (22). Salpé (23) prétend qu'on dissipe l'engourdissement d'un membre quelconque, en crachant dans son sein (24), ou si l'on touche avec sa salive le haut de sa paupiere. Si nous croyons que la salive de l'homme ait toutes ces propriétés, pourquoi ne croirions-nous pas encore l'efficacité des pratiques suivantes? A l'arrivée d'un étranger, ou quand on regarde un enfant qui dort, la nourrice crache trois fois, en répétant certaines paroles; précaution qui peut paroître superflue, puisque la nourrice & l'enfant sont sous la protection de *Fascinus* (25), ou Dieu préservateur des maléfices, & gardien, non-seulement des enfants, mais encore des Empereurs; Divinité, en un mot, dont le culte fait partie de la Religion Romaine, & est confié aux Vestales. C'est encore ce Dieu Fascinus (26) que l'on attache au char des Triomphateurs derriere leur tête, comme le Médecin de l'Envie, & vers lequel la voix, non moins efficace, d'un homme comme eux les avertit de se retourner (27), afin que ce Dieu Fascinus

(27) Je lis au texte *respicere*, & non pas *recipere*, comme on a lu jusqu'ici; car il est évident que ce passage de Pline fait allusion à la premiere partie de cette double formule d'avis qu'on adressoit aux Triomphateurs: *Respice post te, hominem te memento;* formule que nous a conservée en entier Tertullien, *in Apolog.* chap. 33, p. 28: *Hominem se esse etiam triumphans in illo sublimissimo curru admonetur: suggeritur enim ei à tergo:* RESPICE POST TE; HOMINEM TE MEMENTO. Tzetzès, *Chil.* 13, *Hist.* 461, v. 52, ne cite de cette même formule que la premiere partie, *καὶ ὄπισθεν βλέπε*, *respice post te.* Il paroît que Tzetzès a cru la seconde partie synonyme de la premiere, puisqu'il l'a omise; je veux dire qu'il a cru que *respice post te* étoit synonyme de *hominem te memento*, ou de l'ancienne maxime *nosce te ipsum*. Mais le passage actuel démontre que par ces mots *respice post te*, on avertissoit les Triomphateurs de se retourner vers le Dieu Fascinus, afin qu'il conjurât en leur faveur la Fortune, vengeresse & ennemie de l'Orgueil. Quant à Pline, s'il a omis pareillement la seconde maxime, *hominem te memento*, ce n'est point sans doute pour l'avoir regardée comme un double emploi de la premiere; mais c'est probablement qu'il aura jugé cette seconde maxime, étrangere à la question du Dieu Fascinus, & propre seulement, en cette occasion, à embrouiller la matiere. Il s'est, dis-je, contenté de fondre l'idée de cet autre précepte, *hominem te memento*, dans cette tournure ingénieuse & expressive: *Similis* (seu *paris, mortalisque*) *linguæ medicina.* N. B. Au

dicina linguæ, ut sit exorata à tergo Fortuna gloriæ carnifex.

Morsus hominis inter asperrimos quoque numeratur. Medentur sordes ex auribus : ac nè quis miretur, etiam scorpionum ictibus serpentiumque, statim impositæ. Melius è percussi auribus prosunt : ita & reduvias sanari. Serpentium vero ictum, contusi dentis humani farina.

Capillus puerorum, qui primum decisus est, podagræ impetus dicitur levare circumligatus : & in totum impubium impositus. Virorum quoque capillus, canis morsibus medetur ex aceto : & capitum vulneribus ex oleo aut vino. Si credimus, à revulso cruci, quartanis. Combustus æque capillus, carcinomati. Pueri qui primus ceciderit dens, ut terram non attingat, inclusus in armillam, & assidue in

moment même où j'écris cette note, le hasard me fait jetter les yeux sur la planche 20 des *Antiquités recueillies par Paul Petau* ; laquelle donne la représentation de trois sortes de *Fascinus*, relativement à ce même passage de Pline.

(28) Celsus, liv. 26, chap. 27, ne regarde point la morsure de l'homme comme plus dangereuse que celle du singe ou du chien. Voici ses paroles : *Sequitur ut de vulneribus dicam quæ morsu fiunt, interdum hominis, interdum simiæ, sæpè canis . . . omnis autem fere morsus habet quoddam virus.*

(29) Note de M. Guettard. » Ces émanations sont fort ameres, & contiennent des parties savonneuses bien atténuées. Elles sont donc résolutives ; cependant on ne peut pas compter sur leur usage dans les morsures empoisonnées, ni même dans les panaris, dont les différentes especes exigent un traitement particulier, mais dont aucune espece ne semble demander l'usage de cette liqueur cérumineuse. Marcellus Empiricus, chap. 18, fait mention de ce remede, ainsi que de plusieurs autres que Pline rapporte ».

(30) Cette recette est aussi indiquée par Plinius Valerianus, liv. 3, ch. 57 : *Hominis morsui . . . Sordes ex humanis auribus illinuntur plagæ.*

(31) Marcellus Empiricus, ch. 18, p. 108.

(32) On lit la même chose chez Marcellus Empiricus, chapitre 36, p. 246 ; ainsi que chez Sextus Platonicus, ch. 17, tit. 3.

(33) Note de M. Guettard. » Cette pratique superstitieuse ne se trouve que dans les Auteurs empyriques. Marcellus Empyricus, ch. 18, p. 108 ; Sextus Platonicus, cap. 17, *de puero*, tit. 3, & quelques autres. Les Au-

daigne conjurer en leur faveur le courroux de la Fortune, Déesse qui se plaît à châtier la vaine gloire.

La morsure de l'homme (28) est regardée comme une des plus dangereuses. Le remede à cette morsure est le *cerumen*, c'est-à-dire, l'espece de cire jaune (29) qui suinte des oreilles (30); ce qui ne doit point étonner, puisque cette matiere appliquée sur-le-champ aux piquures faites par les serpents & les scorpions, en opere la guérison. Le *cerumen* provenant des oreilles de la personne piquée est le plus efficace pour elle ; il guérit aussi les envies (31) ou les petits ulceres qui surviennent à la racine des ongles. La dent humaine, pilée & réduite en poudre, est encore un remede contre la morsure des serpents.

Les premiers cheveux que l'on coupe aux enfants (32), & en général, ceux de tous les impuberes, attachés ou appliqués aux membres goutteux, adoucissent la violence du mal (33). Les cheveux des hommes (34), trempés dans du vinaigre, guérissent les morsures du chien; & imbibés d'huile ou de vin, les blessures de la tête (35). On ajoute, s'il faut le croire, que ceux d'un pendu sont un remede pour la fievre quarte, & que le cheveu brûlé est également bon pour les ulceres chancreux. La premiere dent qui tombe à un enfant (36), pourvu qu'elle n'ait point touché la terre,

teurs qui n'ont écrit que ce que l'expérience leur avoit enseigné n'ont avancé rien de semblable. Il en est de même de ce que notre Auteur dit des cheveux de l'homme dans le vinaigre, ces cheveux s'y amollissent & donnent tout au plus quelques parties absorbantes au vinaigre. Ils ne sont non plus d'aucune utilité, ni dans l'huile, ni dans le vin. Les cheveux brûlés ne sont qu'un charbon sans efficacité ».

(34) On lit pareillement chez *Habdarrahman* l'Egyptien, chap. 1, nombre 5 : *Capilli hominis aceto madefacti, si statim applicantur, præsentem afferunt utilitatem.*

(35) Théodore Priscien, liv. 1, chapitre 19, écrit que toutes les sortes de blessures se guérissent, *hominum capillis, cum thure tusis æquo pondere.*

(36) Note de M. Guettard. » Il est évident que cette pratique est superstitieuse. Sextus Platonicus lui donne le pouvoir d'empêcher les femmes de concevoir, tit. 4, chap. 17 : *Pueri dens annorum septem, inclusus auro aut argento, & in brachio suspensus, efficit ne mulier concipiat.*

brachio habitus, muliebrium locorum dolores prohibet. Pollex in pede præligatus proximo digito, tumores inguinum ſedat. In manu dextra duo medii lino leviter colligati, diſtillationes atque lippitudines arcent. Quin & ejectus lapillus calculoſo, alligatuſque ſupra pubem levare cæteros dicitur, ac jocineris etiam dolores; ac celeritatem partus facere. Addidit Granius, efficaciorem ad hoc eſſe ferro exemptum. Partus accelerat vicinos, ex quo quæque conceperit, ſi cinctu ſuo ſoluto fœminam cinxerit, dein ſolverit, adjecta precatione, ſe vinxiſſe, eundem & ſoluturum, atque abierit.

Sanguine ipſius hominis, ex quacumque parte emiſſo, efficaciſſime anginam illini tradunt Orpheus & Archelaus: item ora, comitiali morbo lapſorum; exſurgere enim protinus. Quidam, ſi pollices pedum pungantur, exque his guttæ referantur in faciem: aut ſi virgo dextro pollice attingat: hac conjecturâ cenſentes virgines carnes edendas. Æſchines Athenienſis excrementorum cinere anginis mede-

(37) Marcellus Empiricus, ch. 10, p. 87: *Si in manu dextra duo digiti lino ſimul copulentur, ſtatim proderit adverſus pituitam & gravedinem, & diſtillationem narium.*

(38) Note de M. Guettard. » L'Auteur qui s'eſt donné le nom de Plinius Valerianus, dit la même choſe; mais M. le Clerc a ſuffiſamment démontré que cet Ecrivain n'étoit qu'un copiſte «.

(39) Marcellus Empiricus, chap. 22, p. 158: *Ad dolorem jocineris phyſicum remedium ſic: calculus, ſive lapillus, qui à calculoſo fuerit ejectus, ſuper jecur dolentis alligatus, ſtatim proderit.*

(40) Note de M. Guettard. » Voyez Marcellus Empiricus, chap. 26; Habdarrahman, cap. 10, ſur ce fait, qui, au reſte, n'eſt confirmé par aucune expérience. Les mêmes Auteurs confirment auſſi l'utilité de cette même priere pour les autres uſages que Pline indique; ce qui eſt auſſi confirmé par l'expérience «.

(41) Médecin que le Pere Hardouin croit avoir été de la famille des Granius, très ancienne à Rome.

(42) Ainſi que Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 52.

(43) Note de M. Guettard. » Le ſang en général eſt un réſolutif qui n'a preſque aucune âcreté: ainſi on ſe ſert du ſang de pigeon dans les in-

enchassée dans un bracelet, & portée continuellement au bras, garantir des maux de la matrice. Le pouce du pied, lié au doigt prochain, guérit les tumeurs des aînes. Les deux doigts du milieu de la main droite (37), attachés légérement ensemble avec une bandelette de lin, préservent des catharres & des maux des yeux (38). On dit plus : une pierre, sortie de la vessie d'une personne sujette à ce mal (39), & attachée sur l'endroir du ventre qui répond à cette partie, soulage ceux qui en sont incommodés (40), ainsi que les douleurs du foie, & accélere l'accouchement. Granius (41) ajoute qu'une pierre, tirée du corps par la taille, produit plus efficacement cet effet. On procure un prompt accouchement à une femme en travail, si l'homme dont elle a conçu, déliant sa ceinture la met à cette femme, l'ôte ensuite, après avoir prononcé pour formule, *qu'il l'a liée & la déliera*, & se retire aussitôt.

Orphée & Archelaüs (42) ont encore écrit que l'esquinancie se guérissoit parfaitement en frottant le mal avec du sang humain (43) tiré de quelque endroit que ce soit; & que si l'on en frotte le visage de ceux qui tombent du haut-mal, ils se relevent aussitôt. D'autres disent qu'il faut piquer pour cela les pouces des pieds (44), & mettre quelques gouttes du sang qui en sort, au visage des épileptiques; ou qu'une fille vierge les touche du pouce droit : d'où ils conjecturent que l'usage de la chair des animaux vierges convient à cette maladie. Eschine l'Athénien (45) guérissoit les esquinancies & les autres maux de gorge, la chûte de la luette & les

flammations des yeux. A l'extérieur, dans une angine, il ne doit pas avoir une vertu bien considérable, & de plus, il tend promptement à la putréfaction «.

(44) On trouve une semblable recette chez Habdarrahman, chap. 1, nombre 22 : *Maniaci curatio ita fit : incide maniaci hominis pollices, sanguinem inde effluentem excipe; commisce cum farina*, &c. On lit aussi chez Théodore Priscien, liv. 4 : *In ipsis vero commotionibus, si sanguinem de ejus pedum digitis elicias quoquo pacto, & ejus frontem ex eo tangas & labia, continuo exsurgit.*

(45) Note de M. Guettard. » On n'a aucun ouvrage de cet ancien Médecin. Les cendres des excréments ne contiennent aucune des vertus des

batur, & tonsillis, uvisque, & carcinomatis. Hoc medicamentum vocabat botryon. Multa genera morborum primo coïtu solvuntur, primoque fœminarum mense. Aut si hoc non contingit, longinqua fiunt, maximeque comitiales. Quin & à serpente ac scorpione percussos coïtu levari produnt : verum fœminas Venere ea lædi. Oculorum vitia fieri negant, nec lippire eos, qui cum pedes lavant, aqua inde ter oculos tangant.

Immatura morte raptorum manu, strumas, parotidas, guttura, tactu sanari affirmant. Quidam vero cujuscumque defuncti, duntaxat sui sexus, læva manu aversa. Et è ligno fulgure icto, rejectis post terga manibus demorderi aliquid, & ad dentem qui doleat, admoveri, remedio esse produnt. Sunt qui præcipiant dentem suffiri dente hominis sui sexus,

excréments qui sont putréfactifs, capables d'attirer la suppuration, & par conséquent ne peuvent être d'aucun usage dans les cas pour lesquels on les propose «.

(46) On lit *botrys* chez Sextus Platonicus, c. 17. Cette dénomination Grecque du remede propre à la luette, pourroit faire soupçonner qu'on étoit quelquefois en usage d'appeller en Grec la luette *botrys*, comme on l'appelloit en Latin *uva*.

(47) Confirmé par Hippocrate, sect. 3, *Aphorism.* 28 ; &, d'après lui, par Celsus, liv. 2, chap. 1 : *Si qua etiam genera morborum in infantem inciderunt, ac neque pubertate, neque primis coitibus, neque in fœmina primis menstruis finita sunt, ferè longa sunt.* Nous avons déja touché cette question au liv. 7.

(48) Note de M. Guettard. » Ce que Pline dit ici est absolument vrai, & confirmé dans plusieurs endroits d'Hippocrate, dans ses livres des maladies des femmes, & dans ses Aphorismes. Les maladies des enfants ne trouvent plus dans les hommes, quand ceux-ci sont parvenus à l'âge viril, le même sujet; tout est changé, & ce changement naturel est la cause & la source de la guérison. Telles sont la plupart des maladies qui dépendent d'une pituite tenace & visqueuse qui est propre aux enfants ; ou celles qui dépendent du défaut d'atténuation du sang & d'action dans les solides qui appartiennent aux jeunes filles «.

(49) Consultons Celsus, livre 2, chap. 8 : *Morbus comitialis, post annum quintum & vicesimum ortus, ægrè curatur : multoque ægrius is qui post quadragesimum annum cœpit ; adeo ut*

ulceres chancreux, avec la cendre des excréments : il appelloit ce remede *Botryon* (46). Plusieurs sortes (47) de maladies se guérissent par les premiers embrassements d'une femme (48), & dans le sexe par les premieres regles. Lorsque le remede ne réussit point, ces maladies deviennent longues, & sur-tout le mal caduc (49). On prétend même que ceux qui ont été mordus d'un serpent ou d'un scorpion, sont guéris par l'approche d'une femme, mais que le remede est funeste au Médecin. On dit que ceux qui, en se lavant les pieds, mettent trois fois de l'eau sur leurs yeux, sont préservés de toutes les incommodités de la vue & de la chassie (50).

Des Auteurs assurent que les écrouelles, les parotides & les maux de gorge sont guéris par le seul attouchement de la main des enfants morts en bas âge (51); d'autres, qu'il suffit d'être touché du revers de la main gauche d'un mort quelconque, pourvu qu'il soit du sexe du malade. On dit aussi qu'après avoir mordu un morceau de bois qui a été frappé de la foudre, en tenant les mains derriere le dos, si on l'applique sur une dent qui fait mal, la douleur est guérie à l'instant. On ordonne encore de parfumer la dent malade avec celle d'une personne de son sexe (52), & d'y

in ea ætate aliquid in naturâ spei, vix quidquam in medicina fit. Et liv. 3, chap. 23 : *Sæpè eum, si remedia non sustulerunt, in pueris, Veneris, in puellis, menstruorum initium tollit.* Consultons aussi Cælius Aurelianus, liv. 1 : Chron. 4 : *In epilepsiæ morbo quidam, vel usum venereum, vel contra eunuchismum faciendum probant... Solet hæc passio pubertatis tempore, sive novæ purgationis in fœminis, facile detergeri : quod si minimè evenerit, plerumque patienti consenescit.*

(50) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 56; Sextus Platonicus, chap. 17, *de puero*, & tit. 5, *ad lippitudinem oculorum.*

(51) Note de M. Guettard. » Cette méthode, aussi ridicule que superstitieuse, est encore en vogue aujourd'hui chez quelques femmes grossieres; ainsi que l'usage du bois frappé du tonnerre «.

(52) Note de M. Guettard. » Il faut remarquer à cette occasion, qu'il n'y a peut être pas de douleurs sur lesquelles l'imagination ait autant d'empire que les douleurs de dents. Elles cessent si on peut s'occuper fortement de quelque idée; mais si-tôt que l'impression de cette idée est passée, ces douleurs se renouvellent «.

& eum qui caninus vocetur, insepulto exemptum adalligari. Terram è calvaria, psilothrum esse palpebrarum tradunt. Herba vero, si qua ibi genita sit, commanducata, dentes cadere. Hulcera non serpere osse hominis circumscripta. Alii è tribus puteis pari mensura aquas miscent, & prolibant novo fictili : reliquum dant in tertianis accessu febrium bibendum. Iidem in quartanis fragmentum clavi à cruce, involutum lana, collo subnectunt : aut spartum è cruce, liberatoque condunt caverna quam sol non attingat.

Magorum hæc commenta sunt : Ut cotem, qua ferramenta sæpe exacuta sint, subjectam ignari cervicalibus, de veneficio deficientis, evocare indicium, ut ipse dicat quid sibi datum sit, & ubi, & quo tempore : auctorem tamen non nominare. Fulmine utique percusso, circumactum in vulnus hominem, loqui protinus constat. Inguinibus medentur aliqui, licium telæ detractum alligantes novenis septenisve nodis, ad singulos nominantes viduam aliquam, atque ita inguini adalligantes. Licio & clavum aliudve, quod quis calcaverit, alligatum ipsos jubent gerere, ne sit dolori vulnus. Verrucas avellunt à vicesima luna, in limitibus supini ipsam intuentes, ultra caput manibus porrectis, & quidquid apprehendere, eo fricantes. Clavum corporis, cum cadit stella, si quis distringat, vel citò sanari

(53) On lit chez Habdarrahman, chap. 1, nombre 35 : *Si osse demortui hominis tanges dentes*, &c. Et au nombre 40 : *Molarem hominis demortui dentem si suspendes super hominem*, &c.

(54) Je lis au texte, avec la plupart des manuscrits, *accessu febrium*. Le manuscrit de Chifflet porte *à decessu*.

(55) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 6 : *Quartanæ curandæ : caput clavi quo aliquis in crucem fixus est, alligatur panno*. Cet Auteur, en copiant Pline, a pris *crux* dans le sens de *croix*. Cette expression se prend plus communément dans le sens d'une demi croix, ou potence : mais la circonstance du clou semble justifier l'autre interprétation.

(56) Un de ces feux aériens ou de ces vapeurs enflammées, que le peuple prend pour la chûte d'une étoile.

attacher une dent canine ôtée d'un corps mort non enseveli (53). La terre qu'on trouve dans une tête de mort fait tomber, dit-on, le poil des paupieres. On ajoute que s'il a crû quelque herbe à l'endroit, elle fait tomber les dents de ceux qui en mangent; & qu'en décrivant, avec un os humain, un cercle autour d'un ulcere rongeant, on l'empêche de s'étendre plus loin. Quelques-uns prennent de l'eau de trois puits différents, à mesures égales, les mêlent ensemble, en font des libations dans un vase de terre neuf, & font boire le reste de l'eau pour les fievres tierces, dans l'accès (54). Les mêmes, pour la fievre quarte (55), attachent au cou du malade un morceau de clou arraché d'une croix & enveloppé dans de la laine; ou un morceau du bois de la croix même, & quand le malade est guéri, ils cachent le bois ou le fer dans une caverne où le soleil ne pénetre point.

Voici encore d'autres rêveries magiques. Une pierre sur laquelle on a aiguisé beaucoup de ferrements, mise sous l'oreiller d'un homme mourant par l'effet de quelque poison, & sans qu'il en sache rien, lui fait, dit on, déclarer lui-même ce qu'on lui a donné, où & dans quel tems, mais sans nommer l'auteur du maléfice. On assure qu'un homme frappé du tonnerre, parle aussitôt qu'on l'a retourné du côté de sa blessure. Quelques-uns, pour guérir les tumeurs des aînes, y attachent un ruban de fil, auquel ils font neuf ou sept nœuds, en nommant à chaque nœud quelque veuve. Pour que la plaie ne fasse aucun mal, ils attachent encore avec le ruban un clou de rue ou quelque autre chose sur laquelle on ait marché, & l'on fait porter le tout au malade. On arrache aussi les verrues depuis le vingtieme jour de la lune, que l'on observe, pour cet effet, couché sur le dos dans les chemins qui traversent les champs, en étendant les bras au dessus de sa tête, & se frottant ensuite avec tout ce que l'on peut attrapper. On dit encore qu'en extirpant un clou dans quelque partie du corps, au moment que tombe une étoile (56), il est guéri sur-le-

aiunt; cardinibus oſtiorum aceto affuſo, lutum fronti illitum, capitis dolorem ſedare : item laqueum ſuſpendioſi circumdatum temporibus. Si quid è piſce hæſerit faucibus, in aquam demiſſis frigidam pedibus, cadere. Si vero ex aliis oſſibus, impoſitis capiti ex eodem vaſe oſſiculis; ſi panis hæreat, ex eodem in utramque aurem addito pane.

Quin & ſordes hominis in magnis fecere remediis quæſtuoſorum gymnaſia Græcorum : quippe ea ſtrigmenta molliunt, calefaciunt, diſcutiunt, complent, ſudore & oleo medicinam facientibus. Vulvis inflammatis, contractiſque admoventur. Sic & menſes cient : ſedis inflammationes & condylomata leniunt : item nervorum dolores, luxata, articulorum nodos. Efficaciora ad eadem, ſtrigmenta à balineis, & ideo miſcentur ſuppuratoriis medicamentis. Nam illa, quæ ſunt è ceromate, permixta cœno, articulos tan-

(57) Pline, au commencement du liv. 15, nomme les Grecs *les Peres de tous les vices*, à propos de ce même uſage : *Uſum ejus ad luxuriam vertere Græci vitiorum omnium genitores, in gymnaſiis publicando. Notum eſt Magiſtratus honoris ejus octogenis ſeſtertiis ſtrigmenta olei vendidiſſe.*

(58) Note de M. Guettard. » On ſait que chez les Grecs il y avoit des lieux publics d'exercice, ou non-ſeulement on s'exerçoit, mais où on le faiſoit auſſi avec des cérémonies en partie médicinales, & en partie ſuperſtitieuſes. Les gens qui avoient un ſoin exceſſif de leur ſanté, paſſoient, pour ainſi dire, leur vie dans ces lieux d'exercice, d'où eſt venu, dans tous ces anciens Médecins, le mot de *ſanté athlétique*, qu'Hippocrate regarde comme dangereuſe, comme ne pouvant ſoutenir le moindre changement. Platon même blâme ces gymnaſes; car il eſt indécent qu'un homme, par un ſoin exceſſif de ſa ſanté, néglige ſes devoirs de citoyen; ce qu'exigeoit l'obſervation exacte des regles de ces gymnaſes. Herodicus, poſtérieur à Hippocrate, en eſt regardé comme l'inſtituteur. Les vertus que Pline donne ici aux raclures de deſſus le corps, ſont fondées, juſqu'à un certain point, en raiſon. La ſueur eſt une liqueur ſaline & huileuſe qui contient les parties les plus atténuées du corps. L'huile, jointe à la ſueur, tempere ſes vertus & en reçoit quelques-unes d'elle. Pline parle, livre 15, du prix exceſſif auquel on avoit quelquefois vendu les raclures d'huile ».

(59) Dont on frottoit tout le corps des athletes.

champ; que si on verse du vinaigre sur les gonds des portes, il s'y forme une sorte de boue, qui, mise sur le front, appaise le mal de tête, ainsi que la corde d'un pendu dont on s'entoure les tempes; que quand une arrête de poisson est restée dans la gorge, on la fait tomber en se mettant les pieds dans de l'eau froide; que si les os de quelque autre animal se sont arrêtés dans le gosier, on les en tire en mettant sur la tête de petits os de la même espece; & quand c'est du pain, mettant du même pain dans l'une & l'autre oreille.

En Grece, où l'on fait argent de tout (57), les gymnases ou salles d'exercice (58) ont mis au rang des remedes les plus efficaces, jusques aux crasses du corps humain. Les raclures, dis-je, du corps des athletes sont émollientes (59), & réchauffent; elles font résoudre les tumeurs, réparent les déperditions de substance, & ces propriétés médicales résultent du mêlange de la sueur & de l'huile (60). Ce remede s'applique aux femmes pour l'inflammation & l'étranglement de la matrice; il fait aussi venir les regles; il adoucit les inflammations du fondement & les condilomes, les douleurs des nerfs, les luxations, les nodus de la goutte (61). Les sécrétions humaines, tirées des bains, sont encore plus efficaces pour les mêmes usages (62), & c'est pour cela qu'on en mêle dans les suppuratifs; car les médicaments composés de cire & d'huile (63), auxquels on ajoute de la boue, relâchent, à la

(60) Dioscoride, liv. 1, chap 36, leur attribue les mêmes vertus. Théodore Priscien, liv. 1, chap. *de furunculis*, recommande les raclures des murs de la *palæstre*, *ad maturandas duritias, collectiones, strumas.*

(61) Dioscoride, liv. 1, chap. 35: ὁ δὲ ἐκ τῆς παλαίστρας, &c. *Quæ vero strigmenta in palæstris pulverem sibi ascivere, similia sordibus, articulorum collectiones ac nodos imposita juvant.*

(62) Pline avance cela, d'après Cratevas, ainsi que Dioscoride, liv. 1, chap. 34.

(63) M. de Querlon traduit *ceromata par ciroïnes;* mais il convient lui-même qu'il s'agit ici d'un mêlange de cire & d'huile. Or, l'expression *cir'oïne* paroît désigner proprement un mêlange de cire & de vin, à moins que ce ne soit une vieille expression corrompue, *ciroïme*, par corruption *ciroïne*, du Latin *ceroma*. M. Guettard croît qu'on peut traduire *ceroma* par *cerat*. Il observe, avec le Pere Hardouin, que c'étoit une espece d'onguent fait

tum molliunt, calefaciunt, discutiunt efficacius : sed ad cætera minus valent. Excedit fidem impudens cura, qua sordes virilitatis contra scorpionum ictus singularis remedii, celeberrimi auctores clamant. Rursus in fœminis, quas infantium alvo editas in utero ipso, contra sterilitarem subdi censent : meconium vocant. Imo etiam ipsos gymnasiorum rasere parietes: & illæ quoque sordes excalfactoriam vim habere dicuntur : panos discutiunt. Hulceribus senum puerorumque, & desquamatis ambustisve illinuntur.

Eo minus omitti convenit ab animo hominis pendentes medicinas. Abstinere cibo omni, aut potu, alias vino tantum aut carne, alias balineis, cum quid eorum postulet valetudo, in præsentissimis remediis habetur. His remediis annumeratur exercitatio, intentio vocis, ungui, fricari cum

de cire & d'huile, dont on se frottoit dans un lieu particulier du gymnase, appellé, par cette raison *ceroma*. Voyez, sur la vertu de ces diverses raclures, Dioscoride, liv. 1, ch. 34, 35, 36.

(64) Aristote, *Hist. Anim.* liv. 7, chap. 13, p. 844 : Ἀφίησι δὲ περιττώματα, &c. *Emittit etiam infans excrementa, quidam illico, quidam haud multo post : omnes autem intra diem. Cujus excrementi quantitas major quam pro pueri magnitudine : quod appellant mulieres papaverculum. Color ejus cruentus, ac valde ater, & piceus : post illud, mox lacteus.*

(65) Note de M. Guettard. « Ce qu'on appelle mêcônium, ce sont les premiers excréments de l'enfant nouveau né, qui sont formés des humeurs épanchées dans les intestins, pendant le tems de la grossesse. On a soin de procurer sa sortie ; si l'on n'avoit pas cette attention, l'enfant seroit bientôt emporté avec des convulsions ».

(66) Dioscoride, liv. 1, ch. 36.

(67) Dioscoride, *ibid.*

(68) Note de M. Guettard. » Pline, dans tout le reste de ce chapitre, va copier les anciens Médecins, sur-tout Hippocrate & Celse ».

(69) Des manuscrits, les uns portent *abstinere cibo*, les autres *abstinere se cibo*. Sur l'abstinence du manger, consultons Celse, liv. 3, chap. 2 : *Igitur si quid morbi incidit, omnium optima sunt, quies, & abstinentia. Si quid bibendum, aqua... Solaque abstinentia sine periculo medetur... Et si leviora indicia fuerint, satis sit à vino tantum abstinere, quod subtractum, plusquam si cibo quid dematur, adjuvat. Si paulo graviora sint, non aquam tantum bibere, sed etiam cibo carnem subtrahere... Satisque sit, tum ex toto à cibo,*

vérité, les articulations trop tendues, réchauffent les parties & fondent les nodus, mais ont moins de vertu pour le reste. Une recherche honteuse & absolument incroyable, quoique vantée hautement par des Auteurs très célebres, c'est que l'humeur sale qui chez nous est le sceau de la virilité, est un spécifique contre les piquures des scorpions; & que, pour la stérilité des femmes, on leur applique avec succès l'humeur que les enfants apportent en naissant (64), du ventre de leur mere, qu'on appelle *mécônium* (65), & qui est le premier excrément qu'ils rendent. On a raclé jusqu'aux murailles de ces mêmes gymnases (66); on a prétendu que ces saletés ont une qualité échauffante, & qu'elles font résoudre les bubons : on les emploie encore en liniment pour les ulceres des vieillards (67) & ceux des enfants, ainsi que pour les écorchures ou les brûlures.

Il ne faut pas non plus omettre les remedes de fantaisie, ou qui dépendent de l'opinion. On regarde comme un remede excellent (68), tantôt de s'abstenir entiérement de manger (69), de boire; tantôt de se priver seulement de vin ou de viande; tantôt de se retrancher le bain (70), selon que la santé demande quelques-unes de ces privations. On met au nombre de ces remedes (71), l'exercice du corps (72), celui de la voix (73), l'u-

à vino, ab omni motu corporis abstinere, cum vehementer notæ terruerunt. Rursum, liv. 4, cap. 2, in dolore capitis : *Satius est abstinere à cibo, si fieri potest, etiam à potione : si non potest, aquam bibere, &c.*

(70) Nous apprenons de Celse, livre 2, chap. 17, *de sudore*, en quelles circonstances le bain est, ou n'est pas à propos.

(71) Note de M. Guettard. L'exercice agit en fortifiant les solides, & en donnant aux liqueurs un cours libre & régulier. Les onctions, les frictions, &c. sont toutes autant d'especes particulieres d'exercice. Les Anciens, & entre autres Galien, ont particularisé les effets de chacune de ces pratiques. A l'égard de l'exercice à cheval & son usage, non seulement pour la conservation de la santé, mais même pour la guérison des maladies les plus rebelles, Sydenham, entre les modernes, est celui qui l'a le plus recommandé; Hippocrate a aussi parlé de la navigation. Il conseille aussi, en général, de changer de pays dans les maladies longues : il en a fait un Aphorisme exprès. Mais,

ſage des onctions (74), & celui des frictions modérées; car une friction trop forte épaiſſit l'humeur (75), qu'une douce friction atténue, réſout. L'exercice détruit l'embonpoint, & la modération l'augmente. Mais rien n'eſt plus ſalutaire au corps que la promenade (76), & l'uſage de ſe faire porter de toutes manieres, *la geſtation* (77); l'équitation eſt très utile à l'eſtomac & aux cuiſſes; la navigation eſt bonne aux phthiſiques, & le changement de lieu dans les longues maladies. Le lit, le ſommeil, vomir quelquefois (78), mais rarement, ce ſont encore de grands remedes. Il eſt bon pour la vue de coucher ſur le dos; pour la toux, de coucher ſur le ventre; & ſur les côtés, dans les catharres. Ariſtote (79) & Fabien (80) diſent que c'eſt vers le printems & l'automne que l'on eſt le plus ſujet à rêver, qu'on fait plus de ſonges ſur le dos, & qu'on n'en fait aucun couché ſur le ventre. Théophraſte (81) prétend que la digeſtion ſe fait plus vîte ſur le côté droit, & plus difficilement couché ſur le dos. Le plus grand remede de tous, c'eſt

---

commencement de l'Epitre 55 : *A geſtatione cum maximè venio, non minus fatigatus, quam ſi tantum ambulaſſem, quantum ſedi. Labor eſt enim & diu ferri : ac neſcio an eo major, quia contra naturam eſt, quæ pedes dedit, ut per nos ambularemus : oculos, ut per nos videremus, &c.* Sur les différentes ſortes de geſtations, conſultons Hippocrate, *de Officina Medici*; chez Galien, livre 2, *de ſanitate tuenda*, chapitre 3, page 76, tome 6; & Celſus, livre 2, chap. 15. On lit chez ce dernier : *Genera autem geſtationis plura ſunt adhibenda, quæ ſint & pro viribus cujuſque, & pro opibus.... Geſtationum leniſſima eſt navi, vel in portu, vel in flumine : vehementior in alto mari, navi : vel lectica aut ſcamno : acrior vehiculo. Atque hæc ipſa & intendi & leniri poſſunt. Si nihil horum eſt, ſuſpendi lectus debet & moveri, &c.*

(78) Sur la pratique du vomiſſement, conſultez Celſus, liv. 1, ch. 3; & liv. 2, chap. 13.

(79) Voyez Plutarque, liv. 8, *Sympoſ.* p. 734, Quæſt. 10 : *Cur autumnalibus ſomniis minimum fidei ſit habendum?*

(80) *Fabianus Papyrius*, ſavant Naturaliſte, ſelon Pline, liv. 36. Il vivoit ſous l'empire de Tibere. Ses écrits, ſur les animaux & ſur les cauſes naturelles, ſont cités par Diomede & Chariſius.

(81) Au livre περὶ ὕπνου καὶ ἐνυπνίων, *de ſomno & ſomniis*, aujourd'hui même exiſtant, & dont fait mention Diogene Laerce, liv. 5.

Sol quoque remediorum maximum ab ipso sibi præstari potest, sicut linteorum strigiliumque vehementia : perfundere caput calida ante balinearum vaporationem, & postea frigida, saluberrimum intelligitur. Item præsumere cibis, & interponere frigidam, ejusdemque potu somnos antecedere, & si libeat, interrumpere. Notandum nullum aliud animal calidos potus sequi, ideoque non esse naturales. Mero ante somnos colluere ora, propter halitus : frigidâ matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores : item poscâ oculos contra lippitudines, certa experimenta sunt:

De observatione victus.

CAPUT 5.

SICUT totius corporis valetudini varietatem victûs inobservatam. Hippocrates tradit non prandentium exta celerius senescere. Verum id remediis cecinit, non epulis :

(82) Sur quoi consultez Celsus, liv. 4, chap. 4; & Apulée, *Ane d'or*, liv. 2.

(83) Le *strigil balnéal*, c'est la brosse du bain des Anciens, brosse fort rude, & faite en étrille. Cet instrument ne devoit guere différer de l'étrille des chevaux, puisqu'il faisoit venir des calus sur le corps. Auguste lui-même avoit plusieurs de ces calus.

(84) Note de M. Guettard. « La pratique que Pline recommande ici est instituée pour raffermir la tête, & faire passer les fibres d'une extrémité de sentiment à l'autre; mais ces sortes de pratiques sont dangereuses ».

(85) Celsus prescrit la même chose, liv. 1, chap. 3. Voyez aussi, sur cet antique usage, Aristides, tom. 1, *Orat.* 2; *Sacr. Serm.* p. 515.

(86) Voyez, sur ces pratiques, Celsus, liv. 1, chap. 8.

(87) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 33 : *Ad fœtorem oris, dormitum vadens . . . vino suavi os colluat.* Il écrit ailleurs, chap. 9, par une étrange méprise *Nero* au lieu de *mero*; en cette sorte : *Nero quoque ante somnos colluere ora, propter halitum fœtidum, utile dicit.*

(88) Celse, liv. 1, ch. 2, ne parle point de cette attention superstitieuse.

(1) Cette fausse coupe de chapitre est une preuve que la division de l'Histoire Naturelle de Pline, en chapitres, ne fut jamais l'ouvrage de Pline, & qu'ainsi, pour le premier livre, qui n'est que l'assemblage des titres dont la

la chaleur du soleil, & c'est une recette que l'homme peut s'administrer lui-même, ainsi que les frictions (82) du bain avec le *strigil* (83) & les frottoirs. Une pratique, évidemment salutaire, est de se faire verser, sur la tête, de l'eau chaude (84), avant d'éprouver l'évaporation du bain, & ensuite de l'eau froide; comme aussi d'avaler de l'eau chaude avant de manger (85), de boire ensuite de tems en tems de l'eau froide, & si l'on veut même quelquefois avant le sommeil, ou pendant la nuit (86). Surquoi il est à remarquer qu'aucun autre animal que l'homme ne cherche à boire chaud, ce qui prouve que ce genre de boisson n'est pas naturel. On a des expériences sûres, que, pour empêcher la mauvaise haleine, il n'y a qu'à se rincer la bouche avec du vin pur avant de se coucher (87); que pour être préservé du mal de dents, il faut en se levant le matin, se la rincer avec de l'eau froide, en observant que les lotions soient en nombre impair (88); qu'on se garantit de la chassie, en se lavant les yeux avec de l'oxicrat:

Du régime de santé.

Qu'enfin (1), un régime de vie varié (2), sur lequel on ne s'observe point trop, contribue à la santé de tout le corps. Hippocrate (3) dit (4) que les entrailles de ceux qui ne font qu'un repas par jour, vieillissent plutôt qu'aux autres hommes; mais il ne fait cette observation que pour le régime du corps, non pour

nés à ces divisions arbitraires, n'est point de notre Auteur.

(2) Celsus, liv. 2, chap. 1: *Sanus homo, qui & bene valet, & suæ spontis est, nullis obligare se legibus debet... Hunc oportet varium habere vitæ genus, modò ruri esse, modò in urbe, sæpiusque in agro...: Modò ungi, modò id ipsum negligere: nullum cibi genus fugere, quo populus utatur: interdum ab eo se retrahere: modò plus justo, modò non amplius assumere, &c.*

(3) Note de M. Guettard. » La raison de ce dogme d'Hippocrate est peut être qu'on se surcharge plus dans un seul repas que dans deux, comme Pline l'explique «.

(4) Voyez Galien, sur le livre d'Hippocrate, *de ratione victus in morbis acutis, Comment.* 2, p. 5 & suiv. t. 11.

quippe multo utilissima est temperantia in cibis. L. Lucullus hanc de se præfecturam servo dederat: ultimoque probro, manus in cibis triumphali seni dejiciebatur, vel in Capitolio epulanti, pudenda re, servo suo facilius parere, quàm sibi.

De sternumento, & venere, & cæteris remediis.

Caput 6. STERNUMENTA pinnâ gravedinem emendant; & si quis mulæ nares, ut tradunt, osculo attingat: sternumenta & singultum. Ob hoc Varro suadet palmam alterna manu scalpere. Plerique anulum è sinistra in longissimum dexteræ digitum tranferre, aut in aquam ferventem manus immergere. Theophrastus senes laboriosius sternuere dicit.

Venerem damnavit Democritus, ut in qua homo alius exsiliret ex homine. Est hercule raritas ejus utilior. Athletæ tamen torpentes restituuntur Venere: vox revocatur, cum è candida declinat in fuscam. Medetur & lumborum do-

(1) Note de M. Guettard. » Le mouvement de l'éternument détermine l'air à passer brusquement dans les narines, & peut emporter les causes d'irritation qui y séjournent, & qui pourroient y produire un phlogose; autrement l'éternument est un symptôme, & n'est point un remede salutaire. Les éternuments guérissent aussi le hoquet, suivant la remarque d'Hippocrate, *Aphorif.* 13, sect. 6.

(2) L'éternument toutefois est très contraire aux pulmoniques, selon Celsus, liv. 1, chap. 8. Au reste, il le regarde comme très propre à faire cesser le hoquet, comme pense aussi Hippocrate, *Aphorif.* 13, sect. 6.; & Marcellus Empiricus, ch. 17, p. 126.

(3) Note de M. de Querlon. » Ou, comme Dupinet a traduit, de gratter un palmier ».

(4) Marcellus Empiricus, *ibid.: In aquam calidam manus missæ, diuque illic retentæ, singultus crebiores inhibere dicuntur. Anulus in sinistra manu, in medio digito positus, vel ibidem translatus, singultus statim compescit.*

(5) Note de M. de Querlon. » Apparemment d'après Aristote, son maître, qui dit la même chose dans ses Problêmes, sect. 33, probl. 12.

(6) Note de M. Guettard. » La raison en est que tous les mouvements de nerfs sont moins familiers aux

autoriser l'intempérance, puisque l'usage modéré des aliments est au contraire le plus grand secret de la santé. Lucius Lucullus avoit chargé un esclave de réprimer sa gourmandise. On voyoit, ô comble d'opprobre! ce vil surveillant arrêter à table la main du vieillard chargé de triomphes, même quand il mangeoit dans le Capitole; eh! quel spectacle plus honteux que celui d'un homme sensuel si peu maître de lui, qu'il trouvoit plus aisé d'obéir à son propre esclave qu'à lui-même!

De l'éternument : de l'usage immodéré des femmes : remedes à diverses incommodités.

Les éternuments (1) excités par le chatouillement d'une plume, soulagent la pesanteur de la tête (2); & l'on dit que de baiser le naseau d'une mule, cela produit le même effet. L'éternument fait aussi cesser le hoquet. Varron conseille pour ce dernier de se gratter alternativement la paume de chaque main (3); & l'on prescrit communément de transporter (4) son anneau de la main gauche au plus long doigt de la droite, ou de plonger les mains dans de l'eau bouillante. Théophraste dit (5) que les vieillards éternuent plus difficilement que les autres (6).

Démocrite condamnoit l'acte vénérien comme une action violente dans laquelle il s'élance du corps humain un autre homme. Il est certain que le mieux est d'en user rarement. Cependant les athletes, devenus trop pesants, se rétablissent (7) par l'usage des femmes (8). Il rappelle aussi la voix quand elle mue ou de-

vieillards, & marquent une cause irritante plus considérable ».

(7) Note de M. Guettard. « Dans l'approche des deux sexes, les mouvements violents épuisent; & de plus, la liqueur précieuse que l'homme répand, & qui seroit résorbée au profit de tout le corps, fait une considération particuliere à ce sexe. Il peut y avoir certains cas (ceux, peut-être, dont Pline parle en cet endroit) dans lesquels le coït seroit utile. Ainsi l'expérience est conforme à ce qu'il dit ici pour certaines douleurs de reins. Avicenne l'a confirmé ».

(8) Celsus, liv. 2, chap. 1 : *Concu-*

lori, oculorum hebetationi, mente captis, ac melancholicis.

Adſidere gravidis, vel cùm remedium alicui adhibeatur, digitis pectinatim inter ſe implexis, veneficium eſt : idque compertum tradunt, Alchmena Herculem pariente. Pejus, ſi circa unum ambove genua. Item poplites alternis genibus imponi. Ideo hæc in conciliis ducum poteſtatumve fieri vetuere majores, velut omnem actum impedientia. Vetuere & ſacris, & votiſve, ſimili modo intereſſe. Capita autem aperiri aſpectu magiſtratuum, non venerationis cauſsâ juſſere, ſed (ut Varro auctor eſt) valetudinis, quoniam firmiora conſuetudine ea fierint. Cum quid oculo inciderit, alterum comprimi prodeſt. Cum aqua dextræ auriculæ, ſiniſtro pede exſultare, capite in dextrum humerum devexo : invicem è diverſa aure. Si tuſſim concitet ſaliva, in fronte ab alio afflari. Si jacet uva, à vertice morſu alterius ſuſpendi. In cervicis dolore poplites fricare, aut cervicem in poplitum. Pedes in humo deponi, ſi nervi in his cruribuſve tendantur in lectulo. Aut ſi in læva parte id accidat, ſiniſtræ plantæ

bitus vero neque nimis concupiſcendus, neque nimis pertimeſcendus eſt. Rarus, corpus excitat : frequens ſolvit, &c.

(9) Confirmé, à l'égard du mal de reins, des nuages ſur la vue, des étourdiſſements, & de la peſanteur de tête, par Avicenne, liv. 3, *fen.* 20, trait. 1, chap. 10, p. 889.

(10) Plutarque, dans ſes Queſtions Romaines, p. 266, examine pourquoi l'uſage étoit d'honorer les Dieux la tête couverte, & les hommes la tête découverte.

(11) Note de M. Guettard. « Il eſt certain que les gens qui ont la tête plus expoſée aux injures de l'air, ont cette partie plus dure, la peau, & même les os, d'un tiſſu plus ferme que ceux qui ont ſoin de ſe la couvrir exactement. En général, Hippocrate remarque, avec raiſon, que les gens qui éprouvent les grandes viciſſitudes du froid & du chaud, ont le corps plus ferme & plus robuſte. Herodote, liv. 3. remarque que les Ægyptiens avoient la tête très robuſte, étant accoutumés de la tenir découverte, & que les Perſes, au contraire, l'avoient très foible, étant accoutumés à la tenir couverte ».

(12) Plinius Valerianus, liv. 1,

vient voilée ; il guérit le mal des reins (9), éclaircit la vue, dissipe le délire & la mélancolie.

C'est une sorte de sortilege que de tenir ses doigts entrelacés les uns dans les autres, en forme de peigne, auprès d'une femme grosse, ou lorsqu'on fait prendre une médecine à un malade ; on dit que cela fut éprouvé quand Alcmene accoucha d'Hercule. Ce sortilege est encore plus dangereux si les doigts sont posés sur un genou, ou alternativement sur les deux genoux. C'en est un aussi de mettre les cuisses tantôt sur un genou, tantôt sur l'autre : c'est pour cela que nos Peres, dans les assemblées des Généraux d'armées, ou dans les Conseils de guerre, ou de personnages revêtus de quelque pouvoir, ont défendu cette posture, comme propre à mettre un obstacle à tout ce qui pouvoit s'y traiter. Il étoit encore défendu d'assister, avec un pareil maintien, aux sacrifices & aux prieres publiques. Quant à l'usage de se découvrir la tête à la vue des Magistrats (10), ils ne l'établirent point pour leur marquer du respect, mais pour la santé, suivant Varron ; parceque la tête se fortifie par l'habitude de la tenir découverte (11). Lorsqu'il est entré quelque chose dans l'œil, un expédient simple est de comprimer l'autre. Quand il est entré de l'eau dans l'oreille droite (12), il faut sauter sur le pied gauche, la tête panchée sur l'épaule droite, & faire la même chose dans un sens contraire pour l'oreille gauche. Si la pituite fait tousser, il faut se faire souffler au front par quelqu'un. Si la luette est tombée, il faut qu'un homme vigoureux, prenant le malade par le sommet de la tête avec ses dents, le tienne quelque tems suspendu. Quand on a mal au cou, le remede est de se frotter les jarrets ; ou quand le mal est aux jarrets, de se frotter le cou. Lorsqu'étant couché, on a des crampes aux jambes ou aux pieds, il faut mettre les pieds à terre (13) ; ou si la crampe est du côté gau-

ch. 9 : *Si aqua intraverit in auriculam dextram, sinistro pede desultare oportet, capite in dextrum humerum inclinato : si sinistram, ex diverso.*

(13) Note de M. Guettard. » Le seul bien que puisse faire cette prati-

pollicem dextra manu apprehendi. Item è diverso. Extremitates corporis vel aurium perstringi contra horrores corporis, sanguinemve narium immodicum; lino vel papyro principia genitalium : femur medium, ad cohibenda urinæ profluvia. In stomachi solutione pedes pressare, aut manus in ferventem aquam dimittere. Jam & sermoni parci, multis de causis salutare est. Triennio Mæcenatem Melissum accepimus silentium sibi imperavisse, à convulsione reddito sanguine. Nam eversos, scandentesque ac jacentes, si quid ingruat, contraque ictus, spiritum cohibere singularis præsidii est : quod inventum esse animalis docuimus. Clavum ferreum defigere, in quo loco primum caput defixerit corruens morbo comitiali, absolutorium ejus mali dicitur. Contra renum, aut lumborum, vesicæque cruciatus, in balinearum soliis pronos urinam reddere mitigatorium ha-

que, encore en usage, est d'exciter un mouvement musculaire dans la partie, ou de frapper les nerfs par une sensation extraordinaire de froid ».

(14) Note de M. Guettard. « La plupart des ligatures que Pline recommande ici sont superstitieuses & ne se trouvent recommandées que dans Marcellus Empiricus & Q. Serenus Sammonicus. Les Anciens faisoient un usage plus raisonné des ligatures dans les pertes de sang, qui supposoit à la vérité de fausses idées de circulation, mais qui peuvent encore s'accorder avec celles que nous avons aujourd'hui ».

(15) Marcellus Empiricus, ch. 10, p. 86 : *Linum vel papyrus ligata summitati veretri virilis, sanguinem profluentem naribus mire reprimit.* Et mox : *Si fœminæ sanguis ex naribus nimie defluat : mamilla ejus vinciantur corrigio caprino.* Quintus Serenus, cap. *de profluvio sanguinis :*

Præterea Phariis caput emerire papyris,
Detrahe quod superest : alio genitalia necte.
Fœmineas prodest illinc vincire mamillas,
Menstruus immenso si profluat impete sanguis.

Theodore Priscien, liv. 1, chap. 12, *De fluxu sanguinis narium. Aliqui fasciolis lineis naturam & testes eorum alligando mollius constrinxerunt : si in fœminis femoralia.*

(16) Note de M. de Querlon. « C'étoit un affranchi de Mécene qui prit son nom, suivant l'usage, & qui fut chargé du soin des Bibliotheques placées par Auguste dans le Portique d'Octavie. Suétone, au Traité des Grammai-

che, prendre avec la main droite le pouce du pied gauche, & de la main gauche le pouce du pied droit, quand la crampe est de ce côté. Dans les frissons de la fievre, ou dans les saignements de nez excessifs, il faut serrer les extrémités du corps (14), ou le bout des oreilles (15); ou attacher à la tête du gland un morceau de toile ou de papier; & pour arrêter les écoulements trop abondants d'urine, faire une ligature au milieu de la cuisse. Quand l'estomac est relâché, il faut se serrer les pieds, ou mettre les mains dans de l'eau bouillante. Il est très salutaire, & par plusieurs raisons, de parler peu : on sait que Mécénas Melissus (16), après une hémorrhagie qui lui survint à la suite d'une convulsion, s'assujettit à garder pendant trois ans le silence. C'est ainsi qu'un remede singulier pour ceux qui ont été renversés d'un char (17), que quelque chose a fait culbuter en montant, ou qui se sont donné quelques coups, est de retenir leur respiration (18); &, comme nous l'avons déja dit, c'est l'invention d'un animal (19). On prétend que d'enfoncer un clou dans l'endroit où un épileptique est tombé pour la premiere fois, c'est un préservatif du mal; comme aussi que d'uriner dans le bain, panché sur son siege (20), soulage les douleurs aiguës des reins, des lombes & de la vessie (21).

riens illustres, fait mention de lui. Il avoit fait un livre de facéties.

(17) Ou d'une contraction de muscles & de nerfs, selon le Pere Hardouin.

(18) Note de M. Guettard. » Quand on retient sa respiration, les muscles sont plus gorgés de sang, le tissu du muscle est plus dur, résiste davantage, & a moins de sentiment; mais le secours est peu considérable. L'animal dont Pline parle ici est celui qu'il a appellé Melis, liv. 8, sect. 58, & qui est vraisemblablement le blaireau «.

(19) Note de M. de Querlon. » Du blaireau, dont Pline, liv. 8, dit qu'il a l'instinct, en renflant sa peau, de la tendre comme un tambour, & de s'en faire un plastron contre les coups des hommes, & la morsure des chiens «.

(20) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 171.

(21) Note de M. Guettard. » Contre les douleurs des reins & des » lombes, le bain est un remede que » l'expérience & la raison indiquent » assez dans ces sortes de maux. » Mais la posture que Pline conseille » ne soulage que quand il y a un cal- » cul dans la vessie «.

betur. Vulnera nodo Herculis præligare, mirum quantùm ocyor medicina est. Atque etiam quotidiani cinctus tali nodo, vim quamdam habere utilem dicuntur : quippe cum Hercules eum prodiderit. Numerum quoque quaternarium Demetrius condito volumine, & quare quaterni cyathi sextariive non essent potandi. Contra lippitudinem retrò aures fricare prodest, & lacrymosis oculis frontem. Augurium ex homine ipso est non timendi mortem in ægritudine, quandiu oculorum pupillæ imaginem reddant.

Magna & urinæ non ratio solum, sed etiam religio apud auctores invenitur, digesta in genera. Spadonum quoque ad fecunditatis beneficia. Verum ex his quæ referre fas sit, impubium puerorum contra salivas aspidum, quas ptyadas vocant, quoniam venena in oculos hominum exspuant : contra oculorum albugines, obscuritates, cicatrices, argema, palpebras, & cum ervi farina contra adustiones : contra aurium pura, vermiculosque, si decoquatur ad dimidias

(22) Note de M. Guettard. » *Ligare* » *nodo Herculis ;* c'est lier fort, comme l'étoient les serpents du caducée de Mercure. Macrobe, liv. 1, » *Saturn.* chap. 19, p. 294, parle » ainsi de ce nœud : *In virga Mercurii duo dracones parte media voluminis sui invicem nodo quem vocant* » *Herculis, obligantur, &c.* »

(23) Note de M. de Querlon. » Tout » ce que j'ai pu trouver sur ce genre » de ligature, c'est que les Grecs en » avoient fait un proverbe pour désigner ou un lien quelconque, ou » un argument indissoluble ».

(24) C'est Demetrius le Physicien, dit *de Phalere*, qui fut disciple de Théophraste, & Garde de la Bibliotheque d'Alexandrie.

(25) C'étoit une loi de convives de boire trois fois, *ter bibe*, écrit Ausone, Idylle 13.

(26) Julius Capitolinus écrit, en parlant de Pertinax : *Ea die quâ occisus est, negabant in oculis ejus pupulas cum imaginibus quas reddunt spectantibus visas.*

(27) En l'injectant dans la matrice, dit le Pere Hardouin.

(28) Note de M. Guettard. » L'urine des enfants impuberes con- » tre les morsures de l'aspic *ptyas*, » c'est-à-dire, qui crache son venin. » On ne connoît point de serpent qui » crache ainsi son poison. Ainsi le

Il

Il eſt étonnant combién les bleſſures ſe guériſſent plus promptement lorſqu'on en fait tenir l'appareil avec (22) le nœud d'Hercule (23). On dit même que tout ce qu'on attache habituellement autour de ſoi, au moyen de ce nœud, en tire une certaine vertu qui a ſon utilité; parcequ'elle vient de l'inventeur. Demetrius (24) a fait un livre exprès ſur le nombre *quatre*, où il explique pour quelles raiſons il ne faut boire ni quatre cyathes ni ſix (25). Il eſt bon, pour la chaſſie des yeux de ſe frotter le derriere des oreilles ; & pour les yeux larmoyants, de ſe frotter le front. C'eſt un préſage tiré de l'homme lui-même, qu'il n'y a point à craindre la mort de quelque maladie que ce ſoit, tant qu'on peut ſe voir dans les yeux du malade (26).

Dans les écrits des Médecins, non ſeulement l'urine humaine eſt en grande conſidération ; mais on attache encore une ſorte de religion à ſon uſage, & l'on en a fait des diſtinctions méthodiques. Celle des eunuques, par exemple, eſt bonne même pour procurer aux femmes la fécondité (27). Mais parmi les remedes de l'urine, dont on peut parler honnêtement, celle des enfants impuberes eſt ſouveraine contre la bave de l'aſpic appellé *ptyas* (28), parcequ'il lance, comme en crachant, ſon venin dans les yeux des hommes; & en y mêlant de la farine d'ers, contre les taies (29); comme auſſi les brouillards, les nuages, les éraillements, les petits ulceres qui ſe forment dans le blanc des yeux (30), les maladies des paupieres, & le feu des yeux; enfin contre le pus & les

» mal eſt auſſi imaginaire que le re» mede ».

(29) Note de M. Guettard. » L'u» rine contient une huile & un ſel » très atténué & très près d'être dé» ſuni ; elle eſt par conſéquent un » réſolutif très irritant capable d'ex» citer des oſcillations dans les vaiſ» ſeaux languiſſants, & elle peut être » de quelque uſage dans tous les » épaiſſiſſements qui viennent d'inac» tion dans les ſolides, tels que ceux » qui arrivent ſouvent dans les yeux. » De là auſſi peut dépendre juſqu'à » un certain point ſon utilité dans la » goutte. L'urine peut effacer les ta» ches de l'encre comme un ſavon ».

(30) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 60; Sextus Platonicus, chap. 17, *de puero, &c.* tit. 1 : *Ad oculorum al-*

partes, cum porro capitato, novo fictili. Vaporatio quoque ea menses fœminarum ciet. Salpe fovet illâ oculos, firmitatis causâ : illinit sole usta, cum ovi albumine, efficaciùs struthiocameli, binis horis. Hac & atramenti lituræ abluuntur. Virilis podagris medetur, argumento fullonum, quos ideo tentari eo morbo negant. Veteri miscetur cinis ostreorum, adversus eruptiones in corpore infantium, & omnia hulcera manantia. Ea exesis, ambustis, sedis vitiis, rhagadiis & scorpionum ictibus illinitur. Obstetricum nobilitas non alio succo efficacius curari pronunciavit corporum pruritus : nitro addito hulcera capitum, porrigines, nomas, præcipue genitalium. Sua cuique autem (quod fas sit dixisse) maxime prodest confestim per se, canis morsui, echinorumque spinis inhærentibus, & in spongia lanisve imposita : aut adversus canis rabidi morsus, cinere ex ea subacto: contraque serpentium ictus. Nam contra scolopendras mi-

buginem, & aures purulentas, pueri vel virginis investis lotio inunges eos : extenuat leucomata (sive glaucomata); & aliquatenus claritatem reddit, & angulorum asperitatem sedet, &c. On lit ainsi dans la version d'Habdarrahman l'Egyptien, chap. 1, nombre 13 : *Si coquetur urina in vase aliquo æreo cum melle, & indetur oculis; albuginem . . . abstergit strenuè.*

(31) Confirmé par Dioscoride, livre 2, chap. 99; & par Habdarrahman l'Egyptien.

(32) Parcequ'ils ont souvent les pieds dans l'urine.

(33) Note de M. Guettard. » Il faut » prendre garde à ne pas donner un » sens trop étendu à ces paroles de » Pline *exesis, ambustis*; l'urine ne » peut être de quelque usage dans » les brûlures que quand il n'y a » point d'excoriation, & elle ne peut » jamais servir dans les érosions ».

(34) Note de M. Guettard. » Tout » ce que dit ici notre Auteur est chimérique; l'expérience & la raison » n'ont confirmé aucune de ces propriétés, dont quelques - unes se » trouvent répétées dans quelques » Auteurs empyriques, comme Marcellus Empiricus, Q. Serenus & » quelques autres ».

(35) Théodore Priscien, livre 1, chap. 19 : *Si canis morsu quis fuerit vulneratus, ejusdem vulnerati lotio vulnus fomentandum est.*

(36) Marcellus Empiricus, chap. 34, p. 233 : *Spongia vel lana lotio made-*

petits vers des oreilles (31), en la faisant bouillir jusqu'à diminution de moitié avec une tête de porreau dans un vaisseau de terre neuf. La vapeur de cette décoction fait aussi venir les regles aux femmes. Salpé recommande d'en étuver les yeux pour raffermir la vue; elle en fait encore un liniment pour les coups de soleil, avec un blanc d'œuf, & plus efficacement avec celui d'un œuf d'autruche, dont on frotte pendant deux heures la partie brûlée. On s'en sert aussi pour effacer les taches d'encre. L'urine d'un homme fait est un topique pour la goutte, bien éprouvé par les foulons, que l'on assure en être ainsi préservés (32). On guérit la gourme des enfants & tous les ulceres qui suppurent, avec de l'urine gardée quelque tems, & dans laquelle on mêle de la cendre d'huitres calcinées: on en fait encore un liniment pour les chairs rongées (33), pour les brûlures, pour les maladies du fondement, pour les rhagades ou crevasses, & pour les piqures des scorpions. Les plus célebres Sages-femmes ont décidé qu'aucune autre lotion ne guérit plus efficacement les démangeaisons du corps; &, en y ajoutant du nitre, les ulceres de la tête, la teigne & les ulceres malins, sur-tout ceux des parties de la génération. Au reste, la propre urine de chacun (qu'on nous permette de le dire), appliquée toute récente, avec une éponge ou un linge, sans autre addition, est d'un très grand secours (34) pour la morsure des chiens, & même des chiens enragés, en y pêtrissant de la cendre, pour les piqures des hérissons (35), dont les piquants sont entrés dans la peau, & pour la morsure des serpens (37). On dit même qu'elle est admirable contre les scolo-

facta, appositaque, sine dolore quæ corpori inhæserint, eximit ... Si echini aculei pedibus inhæserint, aut alicui corporis parti, in lotiò humano calenti pedem diu tene, facile excutientur.

(37) Plinius Valerianus, l. 3, chapitre derniet; Quintus Serenus, chapitre 47, p. 155, écrit, d'après Varron:

Si verò horrendum vulnus fera fecerit aspis,
Urinam credunt propriam conducere potu.
Varronis fuit ista senis sententia.

On lit également dans la version Latine des écrits d'Habdarrahman l'E-

rum proditur, vertice tacto urinæ suæ gutta, liberari protinus læsos.

Auguria valetudinis ex ea traduntur. Si mane candida, dein rufa fit : illo modo concoquere, hoc concoxisse significatur. Mala signa rubræ, pessima nigræ : mala bullantis, & crassæ : in qua quod subsidit, si album est, significat circa articulos, aut viscera dolorem imminere. Eadem viridis, morbum viscerum : pallida, bilis : rubens, sanguinis. Mala, & in qua veluti furfures, atque nubeculæ apparent. Diluta quoque alba vitiosa est : mortifera vero crassa, gravi odore : & in pueris tenuis ac diluta. Magi vetant ejus causa contra solem lunamque nudari, aut umbram cujusquam ab ipsa respergi. Hesiodus juxta obstantia reddi suadet, ne Deum aliquem nudatio offendat. Osthanes contra mala

gyptien, chap. 1, nombre 7 : *Urina hominis recens epota strenue curat à viperarum morsibus, scorpionis marini, ac similium animalium.*

(38) Note de M. Guettard. » Pline » copie ici ce qu'on trouve dans les » Médecins les plus fameux, & les » plus véridiques. Mais il s'en faut » de beaucoup qu'il aille aussi loin » qu'Hippocrate & Celse, dont il » emprunte jusqu'aux propres termes. » L'urine est un excrément liquide » qui est institué pour donner un pas» sage à tout ce qui se trouve dans le » sang de trop liquide, de trop âcre » & de trop salé ; ainsi tantôt elle est » le véhicule d'une quantité consi» dérable d'eau admise par la bois» son, tantôt de la bile, tantôt les » parties les plus âcres du sang qui » puissent se mêler dans l'eau, comme » le font toutes les parties de ce » fluide dans l'état naturel. Outre » cela, l'irritation resserre souvent » les conduits des reins, & ne laisse » passer que la partie la plus fluide de » l'urine : de sorte qu'à l'exception de » cette seule cause, elle peut passer » pour indiquer exactement l'état de » l'intérieur des humeurs «.

(39) Tout ce que Pline dit ici des apparences & des signes de l'urine est presque entiérement tiré de Celse, & souvent en mêmes termes, liv. 1, chap. 2, & liv. 2, chap. 5.

(40) Ou l'*urine nébuleuse*, selon Hippocrate.

(41) Celsus, liv. 2, chap. 6 : *Pessima tamen urina est, præcipueque mortifera, nigra, crassa, malè odoris : atque in viris quidem & mulieribus, talis deterrima est : in pueris verò, quæ tenuis & diluta est.*

(42) L'Auteur du livre *de Urinis*,

pendres, & qu'on est guéri sur-le-champ des blessures qu'ils ont faites en se touchant seulement le haut de la tête avec une goutte de son urine.

On tire de l'inspection de l'urine des pronostics pour la santé (38). Si le matin elle est blanche d'abord, & ensuite jaune, la premiere couleur indique que la digestion se fait; & la seconde, qu'elle est faite (39). Quand elle est rouge, mauvais signe, & plus mauvais quand elle est noire. Mauvais signe encore, lorsqu'elle est savonneuse & chargée. Si le sédiment qu'elle dépose est blanchâtre, c'est une marque qu'on est menacé de quelque mal autour des visceres ou des articulations. La couleur verte annonce une maladie des intestins; la couleur pâle, une maladie bilieuse; la rouge, une maladie du sang. C'est encore une mauvaise urine que celle où l'on voit des taches sales, & de petits nuages (40). L'urine blanche ou trop claire est aussi malsaine; & celle qui est épaisse, d'une odeur forte, ou, dans les enfants (41), sans consistance & trop délayée, est mortelle (42). Voilà pourquoi les Magiciens défendent d'uriner à découvert à l'exposition du soleil (43), & à celle de la lune, ou sur l'ombre de qui que ce soit. Hésiode (44) conseille de rendre l'urine contre un corps qui ait de la résistance, pour ne point offenser par la nudité quelque Dieu. Le Mage Osthanes (45) assure qu'un préservatif contre toutes les mauvaises drogues qu'on peut pren-

tome 8, des Œuvres de Galien, chapitre 1, p. 352 : Θανατώδιστρα δὲ, &c. *Mortifera est gravis odore, & diluta, atra, & crassa, in viris quidem & fœminis, atra, pessima; in infantibus, aquosa & diluta.* Voyez aussi Théophile, *de Urinis*, chap. 7, p. 366; & Hippocrate, *in Prognost.* text. 32, p. 634 & 635; l'un & l'autre au huitieme tome des Œuvres de Galien.

(43) On lit un précepte semblable dans les Symboles Pythagoriques, & chez Hésiode, cité note suivante.

(44) Dans son Poëme des Travaux & des Jours, v. 725.

(45) Note de M. de Querlon. » Il » y a deux Osthanes cités dans Pline, » tous deux adonnés à la Magie sur » laquelle ils avoient écrit : l'un atta» ché à Xerxès qu'il suivit à la guerre, » l'autre à Alexandre.

medicamenta omnia promisit auxiliari, matutinis horis suam cuique instillatam in pedem.

De remediis muliebribus.

CAPUT 7. Quæ ex mulierum corporibus traduntur, ad portentorum miracula accedunt, ut sileamus divisos membratim in scelera abortus, mensium piacula, quæque alia non obstetrices modo, verum etiam ipsæ meretrices prodidere. Capilli si crementur, odore serpentes fugari. Eodem odore vulvæ morbo strangulatas respirare. Cinere eo quidem, si in testa sint cremati, vel cum spuma argenti, scabritias oculorum ac prurigines emendari: item verrucas, & infantium hulcera cum melle. Capitis quoque vulnera, & omnium hulcerum sinus, addito melle ac thure. Panos, podagras, cum adipe suillo, sacrum ignem, sanguinemque sisti illito, & formicationes corporum.

De lactis usu convenit, dulcissimum esse mollissimum-

(1) Note de M. Guettard. » Habdarrahman l'Egyptien dit que les » cheveux d'une femme, brûlés, » tuent les vers qui se trouvent en » trop grande abondance dans un » terrein. Ces propriétés sont absolument fabuleuses. La seconde propriété que Pline, avec le même Auteur Egyptien, leur attribue ici, de » réveiller les femmes qui sont dans » un état de suffocation hystérique est » très vraie, mais leur est commune » avec toutes les odeurs puantes, & » qui agissent principalement sur les » nerfs par leur sel alkali volatil. Il y a » peu de vérité dans les autres propriétés que Pline accorde ici à cette » même cendre «.

(2) Habdarrahman, Médecin Egyptien, chap. 1, nombre 23, attribue cette propriété aux cheveux de l'homme. Plinius Valerianus conseille cette odeur dans la léthargie.

(3) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 60.

(4) Note de M. Guettard. » De » toutes les especes de lait que Fréderic Hoffmann ait soumis à ses expériences, il a démontré que celui » de femme contient le moins de » parties caséeuses, & au contraire » plus de crême. Il est donc le plus » adoucissant & en même tems le » plus léger, celui qui laisse le moins

dre, c'eſt, en urinant le matin, de faire rejaillir de l'eau ſur ſon pied.

Remedes tirés des femmes.

Les ſecrets tirés du corps de la femme, qu'ont publiés quelques Auteurs, approchent des plus étonnants prodiges : pour ne rien dire ici des enfants morts-nés dont on a déchiré les membres pour de coupables abus, ni du ſang menſtruel employé à diverſes ſuperſtitions, ni des autres infamies qui ont été révélées non ſeulement par les Sages-femmes, mais par les courtiſanes elles-mêmes. On prétend qu'en brûlant des cheveux de femme (1), l'odeur ſeule fait fuir les ſerpents, & que dans l'étranglement de la matrice, la même odeur rend la reſpiration aux malades (2) : on ajoute que la cendre de ces cheveux, brûlés dans un vaiſſeau de terre (3), avec de l'écume ou des ſcories d'argent, guérit les croutes & les démangeaiſons des yeux, ainſi que les verrues & les ulceres des enfants, en l'appliquant avec du miel; qu'elle s'applique encore avec ſuccès ſur les bleſſures de la tête, & ſur les trous formés par les ulceres, en y ajoutant du miel & de l'encens; qu'elle guérit auſſi les tumeurs & la goutte; qu'enfin, en liniment avec du ſain-doux, elle arrête le progrès des éréſipelles, les ébullitions du ſang, & les démangeaiſons du corps.

Quant à l'uſage du lait (de femme), on convient (4) généraleˍ

» d'excréments; il eſt par conſéquent » le plus utile pour nourrir ceux qui » ſont dans le cas de faire uſage de » cette nourriture; tels que les gens » qui ſont affoiblis par une longue » maladie, incapables d'ailleurs de » digérer, & qui ſont rongés par une » humeur âcre, ſoit que cette hu» meur ſoit fixée ſur une partie, ſoit » qu'elle ſoit emportée dans le cou» rant des humeurs; il eſt donc inu» tile de ſpécifier quelles ſont les » maladies auxquelles il peut conve» nir, comme Pline le fait ici; mais » il faut étudier les différentes cau» ſes qui exigent ſon uſage : extérieu» rement le lait relâche, amollit & » adoucit toute eſpece d'inflamma» tion; mais il ne faut pas qu'il ſé» journe ſur la partie, autrement il » eſt ſujet à s'aigrir ».

que, & in longa febre, cæliacisque utilissimum, maximè ejus quæ jam infantem removerit. Et in malacia stomachi, in febribus, rosionibusque efficacissimum experiuntur. Item mammarum collectionibus cum thure, oculo ab ictu cruore suffuso, & in dolore, aut epiphoris, si immulgeatur, plurimum prodest: magisque cum melle & narcissi succo, aut thuris polline. Semperque in omni usu efficacius ejus, quæ marem enixa sit: multoque efficacissimum ejus, quæ geminos mares, & si vino ipsa cibisque acrioribus abstineat. Mixto prætereà ovorum candido liquore, madidaque lana frontibus impositum, fluxiones oculorum suspendit. Nam si rana saliva sua oculum asperserit, præcipuum est remedium. Et contra morsum ejusdem bibitur, instillaturque. Eum qui simul matris filiæque lacte inunctus sit, liberari omni oculorum metu in totam vitam affirmant. Aurium quoque vitiis medetur, admixto modice oleo: aut si ab ictu doleant, anserino adipe tepefactum. Si odor gravior sit, ut plerumque fit longis vitiis, diluto melle lana includitur. Et contra morbum regium in oculis relictum, instillatur cum elaterio. Peculiariter valet potum contra venena, quæ

(5) Confirmé par Dioscoride, l. 2, chap. 78.

(6) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 193: *Cœliaco, & ei qui ejectionibus vel doloribus acutis alvi variis vexabitur, potenter succurres, si muliebre lac quam plurimum jejuno potui dederis, donec persanetur.*

(7) Dioscoride, *ibid.* ὠφιλεῖ δὲ, &c. *Prodest mammis exsuctum ad stomachi rosiones.*

(8) Dioscoride, *ibid.* Μιγὲν δὲ, &c. *Thuris admixtum pollini, oculis ab ictu cruore suffusis instillatur.*

(9) Note de M. Guettard. » Le lait » est le premier produit du chyle. Les » parties âcres des nourritures ne sont » pas encore parfaitement changées » dans ce fluide, & l'on y retrouve » l'odeur des plantes aromatiques » dont les nourrices font usage; sans » doute l'esprit des liqueurs spiritueu» ses peut aussi s'y retenir en partie ».

(10) Note de M. Guettard. » Le » blanc d'œuf, mêlé avec le lait, lui » donne plus de consistance, & ne » lui ôte aucune de ses propriétés ».

(11) Note de M. Guettard. » L'*ela*-

ment

ment que cette liqueur eſt très douce & très délicate (5); qu'elle eſt très utile dans une longue fievre & dans les douleurs des inteſtins (6), ſur-tout ſi le lait provient d'une femme qui a ceſſé d'allaiter. La grande efficacité du lait de femme s'éprouve encore dans les foibleſſes & les déchirements de l'eſtomach (7), ainſi que dans les fievres. Il produit auſſi de très bons effets, appliqué avec de l'encens, dans les engorgements des mamelles, ainſi que trayé dans l'œil où quelque coup aura fait extravaſer du ſang (8); on l'emploie auſſi pour les autres maux des yeux & les inflammations : il réuſſit encore mieux mêlé avec le miel & le ſuc de narciſſe ou la fleur d'encens. Mais à quelque uſage qu'on l'emploie, le meilleur lait eſt celui d'une femme accouchée d'un enfant mâle, pourvu qu'elle s'abſtienne de vin & d'aliments trop âcres ou trop chauds (9). Lorſqu'en y mêlant un blanc d'œuf (10), on en imbibe une compreſſe de laine, & qu'on l'applique ſur le front, il fait ceſſer les fluxions des yeux. Quand par haſard une grenouille buiſſonniere a fait rejaillir de ſa bave dans les yeux de quelqu'un, c'eſt un remede ſouverain. Il ſe boit encore & s'injecte contre les morſures du même animal. On prétend qu'une perſonne dont les yeux ont été imbibés du lait de la mere & de la fille en même tems, eſt délivrée pour toute ſa vie de toute crainte pour ce qui concerne la vue. En y mêlant un peu d'huile, il guérit auſſi les maux d'oreilles; & quand le mal provient de quelque coup, en réchauffant un peu le lait avec de la graiſſe d'oie. Si l'oreille rend une odeur forte, comme il arrive ordinairement dans tous les maux de longue durée, on le délaie avec du miel & on en imbibe de la laine qu'on y introduit. Pour la jauniſſe dont il reſte quelque impreſſion aux prunelles, on l'injecte dans les yeux avec le ſuc du concombre ſauvage (11). En boiſſon, c'eſt un ſpécifique (12) contre les ve-

» *terium* eſt le ſuc d'une concombre » ſauvage, *cucumis aſininus*. C'eſt un » violent purgatif réſineux, qui irrite généralement toutes les parties. » Le remede que Pline propoſe ici » pour l'épilepſie n'eſt confirmé ni » par la raiſon, ni par l'expérience ».

(12) Dioſcoride, *ibid.*

data sunt è marino lepore, bupreſtique, &, ut Ariſtoteles tradit, dorycnion. Et contra inſaniam, quæ facta ſit hyoſcyami potu. Podagris quoque jubent illini cum cicuta. Alii cum œſypo & adipe anſerino : qualiter etiam vulvarum doloribus imponitur. Alvum etiam ſiſtit potum, ut Rabirius ſcribit, & menſes ciet. Ejus vero quæ fœminam enixa ſit, ad vitia tantùm in facie ſananda prævalet. Pulmonum quoque incommoda lacte mulieris ſanantur : cui ſi admiſceatur impubis pueri urina, vel mel Atticum, omnia ſingulorum cochlearium menſura, murmura quoque aurium ejici invenio. Ejus quæ marem peperit lacte guſtato, canes rabioſos fieri negant.

Mulieris quoque ſalivam jejunæ potentem dijudicant oculis cruentatis; & ſi contra epiphoras, ferventes anguli oculorum ſubinde madefiant : efficacius, ſi cibo vino-

(13) Note de M. de Querlon. » Il » s'agit ici du lievre marin des mers » de l'Inde ; car, ſelon Pline, li- » vre 9, il empoiſonne par le ſeul » tact ; au lieu que celui de nos mers » n'eſt qu'une maſſe informe, *offa* » *informis*, ou, comme le repréſente » Geſner, un animal imparfait ».

(14) Scribonius Largus, *Compoſ.* 190.

(15) Plante maritime & narcotique du genre des *ſolanum*. Dioſcor.

(16) Note de M Guettard. » Pline » paroît aſſez fondé à conſeiller, dans » la goutte, l'application de la ciguë, » qui eſt extérieurement réſolutive. » Les remedes qu'il recommande en- » ſuite pour les parties des femmes, » ont auſſi leur utilité ».

(17) Le *ſurpoint*, craſſe que l'on tire de la laine avant de la laver. On en reparlera au liv. 30, chap. 9.

(18) Note de M. Guettard. » La » propriété de conſtiper, dans ce lait, » ne vient que de ce qu'il laiſſe fort » peu d'excréments, & ceux qu'il » laiſſe ſont d'une nature fort douce. » Pour Rabirius, dont l'Auteur parle » ici, on n'en connoît qu'un dans » l'antiquité, qui étoit Poète, & » Poète épique. Ovide en a parlé » dans ce vers :

Cum foret & Marſus, magnique Rabirius oris.

(17*) Note de M. Guettard : » Le lait eſt un aliment qui, ayant » déja reçu un peu du caractere pro- » pre aux animaux, donne moins de » peine à l'aſſimilation, dont le pou- » mon eſt un des organes principaux. » De plus, il a au ſuprême degré une » qualité adouciſſante par laquelle il » corrige toute eſpece d'âcreté qui le

nins du lievre marin (13), des bupreſtes (14), &, ſelon Ariſtote, du dorycnion (15), qu'on pourroit avoir avalés ; ainſi que contre la folie cauſée par le ſuc de la juſquiame, auſſi pris intérieurement. On en fait encore un liniment avec la ciguë (16) pour la goutte. D'autres le mêlent, pour le même uſage, avec l'*œſipum* (17) & la graiſſe d'oie, comme on l'applique pour les maux de la matrice. L'uſage du lait de femme (18), ſuivant Rabirius (19), arrête le cours de ventre, & fait venir les regles. Celui d'une femme accouchée d'un enfant de ſon ſexe eſt le meilleur pour guérir les maux du viſage. On guérit auſſi les maladies du poumon (17*) avec le lait de femme. Je trouve encore qu'en y mêlant de l'urine d'enfant ou du miel de l'Attique, à la meſure d'une cuillerée pour chacun de ces ingrédients, on fait ceſſer les tintements ou les bruiſſements des oreilles. On prétend que les chiens, après avoir bu du lait d'une femme accouchée d'un enfant mâle, ne deviennent jamais enragés.

On croit auſſi (20) que la ſalive de la femme à jeun eſt un puiſſant (21) remede pour les taches de ſang & les inflammations des yeux (22), ſi l'on en mouille de tems en tems le coin de chaque œil où le feu ſe fait ſentir : ce qui réuſſit encore mieux quand la femme a fait la veille une diette exacte. Je trouve encore que

» rend un remede preſque univerſel » contre toutes les eſpeces d'impuretés de la maſſe du ſang & des humeurs «.

(19) Le Pere Hardouin aſſure que c'eſt le Poëte épique dont parle Séneque, *de Benef.* liv. 6, chap. 3 ; Quintilien, liv. 10 ; & Ovide, liv. 4, *de Ponto*, Eleg. 16, v. 5 ; mais ne peut-il pas y avoir eu un Médecin du même nom ?

(20) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 69.

(21) Note de M. Guettard. « Nous » ne voyons aucune raiſon phyſique » de différences entre la ſalive d'une » femme & celle d'un homme. Nous » avons parlé des propriétés de la ſa- » live en général ».

(22) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 57 : *Si mulieris ſaliva, quæ pueros, non puellas ediderit, & abſtinuerit ſe pridie vino, & cibis acrioribus, & in primis ſi pura & nitida erit, angulos oculorum tetigeris, omnem acritudinem lippitudinis lenies, humoremque ſiccabis.*

que ſe pridie ea abſtinuerit. Invenio & faſcia mulieris alligato capite, dolores minui.

Poſt hæc nullus eſt modus. Jam primum abigi grandines turbineſque contra fulgura, ipſa in menſe connudata, ſic averti violentiam cœli : in navigando quidem tempeſtates etiam ſine menſtruis. Ex ipſis vero menſibus, monſtrificis aliàs, uti ſuo loco indicavimus, dira & infanda vaticinantur : è quibus dixiſſe non pudeat, ſi in defectus lunæ ſoliſve congruat vis illa, irremediabilem fieri : non ſegnius & in ſilente luna, coïtuſque tum maribus exitiales eſſe atque peſtiferos. Purpuram quoque ab his eo tempore pollui. Tanto vim eſſe majorem. Quocumque autem alio menſtruo, ſi nudatæ ſegetem ambiant, erucas ac vermiculos, ſcarabæoſque, ac noxia alia decidere. Metrodorus Scepſius in Cappadocia inventum prodit, ob multitudinem

(23) Note de M. Guettard. » Une » femme qui eſt dans le tems de ſes » regles, étant nue, &c. Voyez Palladius, liv. 1, tit. 35, p. 28. Columelle qui parle de cette pratique, » liv. 10, *de Cultu hortorum*, ne peint » la femme que les jambes nues. La » Religion Chrétienne a banni la plupart de ces ſuperſtitions ridicules. » Les qualités ſans nombre, tant » bonnes que mauvaiſes, que Pline » attribue ici au flux menſtruel, ſont » toutes fabuleuſes. Hippocrate, plus » ſenſé ſur cet article que tous les » Auteurs qu'il cite, a remarqué que » ce ſang eſt un ſang pur tel qu'il ſort » d'une victime égorgée. L'expérience journaliere vient à l'appui » d'Hippocrate, & démontre que les » femmes, dans cet état, ne corrompent pas même les choſes les plus » ſujettes, ou à la fermentation, ou » à la putréfaction. C'eſt une pléthore » particuliere qui détermine cette » évacuation périodique : il eſt démontré impoſſible que ce ſoit aucune » eſpece de ferment ou de levain qui » en ſoit la cauſe, & ce n'eſt que » dans cette hypotheſe ſeule que la » corruption de toutes ces ſubſtances » ſeroit poſſible. Cependant les femmes elles-mêmes ne ſont pas encore guéries de ces ſuperſtitions ».

(24) Le P. Hardouin voudroit rejetter du texte, mais ſans aucune raiſon, ces mots *contra fulgura*, qu'il prétend, on ne ſait pourquoi, avoit paſſé de la marge dans le texte. Il paroît n'en avoir pas entendu la vraie ſignification.

l'on ſoulage les maux de tête, en y attachant une bandelette de femme.

Après ces propriétés, il n'y a plus de bornes aux merveilles qu'on leur attribue. On prétend d'abord que lorſqu'il grêle ou qu'il s'éleve un ouragan mêlé de tourbillons, ſi une femme ayant ſes regles ſe met toute nue (23), expoſée aux éclairs, l'orage (24) eſt bientôt diſſipé & le calme rétabli dans l'air; comme auſſi qu'une femme, même ſans ſes regles, qui ſe trouve dans un vaiſſeau, calme les tempêtes par ſa ſeule préſence à nud. On tire auſſi de ſiniſtres & d'affreux préſages de ces regles qui par elles-mêmes ſont aſſez malencontreuſes, comme nous l'avons dit en ſon lieu (25): qu'il nous ſoit permis d'en rapporter quelques-uns. Si les purgations d'une femme tombent dans le tems d'une éclipſe de ſoleil ou de lune, & quand celle-ci n'eſt plus viſible, elles deviennent irrémédiables, & les embraſſements des femmes ſont alors pernicieux ou funeſtes aux hommes. C'eſt dans ce tems qu'elles terniſſent l'éclat de la pourpre, tant les circonſtances en augmentent la force ou la malignité. Dans l'état ordinaire des regles, ſi des femmes nues font le tour d'un bled (26), elles en font tomber ſur-le-champ les chenilles, les vers, les ſcarabées & les autres inſectes qui rongent les grains. Le ſecret, ſelon Metrodore le Scepſien (27), a été découvert en Cappadoce, à cauſe de la multitude

(25) Au livre 7.

(26) Palladius, liv. 1, tit. 35, p. 28 : *Aliqui mulierem menſtruantem nuſquam cinctam, ſolutis capillis, nudis pedibus, contra erucas, & cætera, hortum faciunt circumire.* Columelle, liv. 10, *de Cultu hortorum :*

At ſi nulla valet medicina repellere peſtem (*ſegetum*),
Dardaniæ veniunt artes, nudataque plantas
Fœmina, quæ juſtis tum demum operata juventæ
Legibus, obſceno manat pudibunda cruore.
Sed reſoluta ſinus, reſoluto mœſta capillo,
Ter circum areolas, & ſepem ducitur horti.
Quæ cum luſtravit gradiens, mirabile viſu,
Non aliter quam decoſſa pluit arbore nimbus,
Volvitur ad terram diſtorto corpore campe, &c.

Voyez le même Columelle, liv. 11, chap. 3, d'après Démocrite, en ſon livre des Antipathiques. Voyez auſſi Elien, *Hiſt. Anim.* liv. 6, chap. 36.

(27) Note de M. de Querlon. » C'eſt-à-dire de Scepſis, ville de la » Troade. Ce Métrodore vivoit en» core du tems du célebre Orateur » M. Antoine, comme on le voit au » ſecond livre de l'*Orateur* de Cicé-

cantharidum. Ire ergo per media arva, retectis ſuper clunes veſtibus. Alibi ſervatur, ut nudis pedibus eant, capillo cinctuque diſſoluto. Cavendum ne id oriente ſole faciant: ſementem enim areſcere. Item novellas vites ejus tactu in perpetuum lædi: rutam & ederas, res medicatiſſimas, illico mori. Multa diximus de hac violentia. Sed præter illa certum eſt, apes tactis alveariis fugere: lina, cum coquantur, nigreſcere: aciem in cultris tonſorum hebeteſcere: æs contactum grave virus odoris accipere & æruginem, magis ſi decreſcente luna id accidat: equas, ſi ſint gravidæ, tactas abortum pati. Quin & aſpectu omnino, quamvis procul viſas, ſi purgatio illa poſt virginitatem prima ſit, aut in virgine ætatis ſponte. Nam bitumen in Judæa naſcens, ſola hac vi ſuperari filo veſtis contactæ, docuimus. Ne igne quidem vincitur, quo cuncta: cinifque etiam ille, ſi quis aſpergat lavandis veſtibus, purpuras mutat, florem coloribus adimit, ne ipſis quidem fœminis malo ſuo inter ſe immunibus. Abortum facit illitus, aut ſi omnino prægnans ſupergrediatur. Quæ Lais & Elephantis inter ſe con-

» ron. Selon Athénée, liv. 12. Il » avoit écrit ſur la maniere de frotter les athletes «.

(28) Au liv. 7, où Pline s'exprime ainſi: *Quin & bituminum ſequax alioqui ac lenta natura, in lacu Judææ, qui vocatur Aſphaltites, certo tempore anni ſupernatans, nequit ſibi avelli, ad omnem contactum adhærens, præterquam filo, quod tale virus infecerit.*

(29) Le bitume du lac Aſphaltite, bitume qui, par ſon adhérence ſinguliere, s'attache à tout ce qu'il touche.

(30) Dioſcoride, liv. 2, chap. 97: Γυναικὸς δὲ ἐπιμήνιον, &c. *Menſtruus fœminæ ſanguis exiſtimabatur circumlitu efficere ne concipiant mulieres, itemque ſi ſuper eum ipſæ ſupergrediantur.*

(31) Note de M. de Querlon. » Il » y a eu deux Laïs, la mere & la fille, » ſoit naturelle, ſoit d'adoption, tou» tes deux courtiſannes, & célebres, » tant par leurs agréments, que par » les paſſions qu'elles ont inſpirées: » ce furent les faveurs de la jeune que » marchanda Démoſthene, & qu'il » ne trouva pas dignes d'un repentir. » L'une des deux avoit été Sage» femme, & avoit écrit ſur les ma» ladies de ſon ſexe: c'eſt apparem-

incommode de cantharides dont les champs y sont infestés. On y fait donc promener des femmes à travers les champs retroussées jusqu'à la ceinture. Ailleurs on observe de les faire aller nuds pieds, sans ceinture, & cheveux épars. Il faut bien prendre garde que cette promenade ne se fasse point au lever du soleil; car elle feroit dessécher les semences. On ajoute que les jeunes vignes sont gâtées sans ressource par l'attouchement d'une femme en cet état, & que les plantes les plus médicinales, la rue & les différentes especes de lierre en meurent sur-le-champ. En voilà déja beaucoup sur la force de ces purgations menstruelles: cependant il est encore certain que les abeilles désertent aussi-tôt qu'une femme en cet état a touché leurs ruches; que son approche fait noircir les lins dans la chaudiere; qu'elle fait même émousser le fil des rasoirs dans la main du barbier; que les vaisseaux d'airain qu'elle a touchés contractent une odeur fétide, & se rouillent, sur-tout si la lune est alors dans son déclin; que les cavales qui se trouvent pleines avortent du même tact, ou même au seul regard de la femme, quand elle ne les verroit que de loin, si c'est pour la premiere fois qu'elle a ses regles depuis qu'elle n'est plus vierge; ou si, l'étant encore, & se trouvant en âge de les avoir, elle les a en ce moment pour la premiere fois. Nous avons déja dit (28) que le bitume de Judée (29) ne cede qu'à la force du sang menstruel, & qu'un simple fil d'un vêtement qui en a été imprégné, détruit toute la vertu adhérente de ce bitume. Le feu même, qui vient à bout de tout, ne peut le dompter. La cendre imbibée de ce sang (30), & répandue sur des étoffes qu'on lave, altere la pourpre & ternit toutes les couleurs. Ce mal n'épargne pas le sexe même qui en est la source: une femme enceinte que l'on frotte du sang menstruel d'une autre, ou qui passe seulement par-dessus, fait une fausse couche. Laïs (31) & Elephantis (32) ont écrit, au sujet des avortements, des choses tout-

» ment celle qu'indique Pline «.

(32) Note de M. de Querlon. » Elephantis n'est guere connue que » par son talent pour la Poésie, & » par l'énorme abus qu'elle en avoit » fait en écrivant sur la matiere que

traria prodidere de abortivis, carbone è radice brassicæ, vel myrti, vel tamaricis in eo sanguine exstincto : item asinas non concipere tot annis, quot grana hordei contacta ederint : quæque alia nuncupavere monstrifica, aut inter ipsas pugnantia, cùm hæc fecunditatem fieri iisdem modis, quibus illa sterilitatem prænunciaret, melius est non credere. Bythus Dyrrachenus hebetata aspectu specula recipere nitorem tradit, iisdem aversa rursus contuentibus; omnemque vim talem resolvi, si mullum piscem secum habeant. Multi vero inesse etiam remedia tanto malo aiunt : podagras illini, strumas & parotidas, panos, sacros ignes, furunculos, epipharos tractatu earum mulierum leniri. Lais & Salpe canum rabiosorum morsus, & tertianas quartanasque febres, menstruo in lana arietis nigri, argenteo brachiali incluso. Diotimus Thebanus, vel omnino vestis ita infectæ portiuncula, ac vel licio, brachiali inserta. Sotira obstetrix, tertianis quartanisque efficacissimum dixit plantas ægri subterlini : multoque efficacius ab ipsa muliere, & ignoranti. Sic & comitiales excitari. Icetidas Medicus quartanas coïtu finiri, incipientibus duntaxat menstruis, spopondit. Inter omnes vero convenit, si aqua potusque formidetur à morsu canis,

» l'Aretin a traitée depuis dans ses » abominables sonnets. Elle avoit » écrit, selon Galien, quelque chose » sur la *Cosmétique*, ou l'art de la » Toilette «.

(33) Aujourd'hui *Durazzo*, ville maritime sur la côte de l'Albanie.

(34) Dioscoride, liv. 2, chap. 97.

(35) Note de M. de Querlon. » Ce » Diotime est le même apparemment » que Diotime le *Gimnaste*, qui avoit » traité des fucurs, selon Théophraste, » *Opuscul. de sudor.* «

(36) Note de M. de Querlon. » Suivant la *Biblioth des Mss.* du Pere » Labbe, il existe encore de cette » femme, dans la Bibliotheque Flo» rentine, un ouvrage manuscrit sur » les maladies des femmes, *Ta Gu*» *naika* «.

(37) Ou, selon l'Index, *Icacidas*.

(38) Ainsi que Quintus Serenus, qui écrit, au chapitre de la fievre quarte :

Quidam etiam miranda ferunt, veniente calore
Jurantes ludum Veneris munusque petendum.

à-

à-fait contradictoires. C'est d'elles qu'on tient, que la racine du chou, du myrthe, ou du tamarin réduite en charbon & éteinte dans le sang menstruel, est un moyen sûr pour les procurer; que les anesses sont sans concevoir autant d'années qu'elles ont mangé de grains d'orge trempés dans ce sang; & d'autres infamies aussi monstrueuses, ou qui sont inconciliables : l'une assurant que la fécondité s'opere par les mêmes moyens que l'autre indique pour rendre une femme stérile, ensorte que le plus court est de n'en rien croire du tout. Bythus, de Dyrrachium (32), prétend que les miroirs ternis par l'aspect des femmes qui ont leurs regles reprennent leur netteté, si les mêmes femmes regardent après cela ces miroirs par derriere, & que toute mauvaise influence de leur part reste sans effet, lorsqu'elles portent sur elles le poisson de mer nommé *surmulet*. D'un autre côté beaucoup de gens attribuent des vertus médicinales à ces incommodes purgations. Ils prétendent que l'on en frotte avec succès les tumeurs de la goutte (34), & que les écrouelles, les parotides, les bubons, les érésipelles, les cloux, les inflammations des yeux, traités par des femmes en cet état, sont fort adoucis. Laïs & Salpé ont écrit que les morsures des chiens enragés, ainsi que les fievres tierces & les fievres quartes, se guérissoient avec de la laine d'un bélier noir, imbibée de sang menstruel & renfermée dans un bracelet d'argent; ou, selon Diotime (35) le Thébain, avec un petit morceau d'étoffe quelconque, & même avec un simple fil ainsi trempé dans ce sang & porté dans un bracelet. La Sage-femme Sotira (36) disoit qu'un remede très efficace pour les fievres tierces & les fievres quartes, étoit d'en frotter la plante des pieds du malade, & qu'il réussissoit encore mieux quand l'opération étoit faite par la femme de qui provenoit le sang, sans que le malade en sût rien. Elle prétendoit aussi que ce remede faisoit revenir les épileptiques. Le Médecin Icetidas (37) garantit comme un remede assuré (38), que les approches d'une femme, quand ses regles ne font que commencer, mettent fin aux fievres quartes. Tout le monde est assez d'accord que quand une personne mordue par un chien enragé a de l'horreur pour la

ſuppoſita tantum calici lacinia tali, ſtatim metum eum diſcuti : videlicet prævalente ſympathia illa Græcorum, cum rabiem canum ejus ſanguinis guſtatu incipere dixerimus. Cinere eo jumentorum omnium hulcera ſanari certum eſt, addita caminorum farina & cera. Maculas autem è veſte eas, non niſi ejuſdem urina ablui. Cinerem per ſe roſaceo mixtum, fœminarum præcipue, capitis ſedare dolores illitum fronti. Aſperrimamque vim profluvii ejus eſſe per ſe annis virginitate ſoluta. Id quoque convenit, quo nihil equidem libentius crediderim, tactis omnino menſtruo poſtibus, irritas fieri Magorum artes, generis vaniſſimi, ut æſtimare licet. Ponam enim vel modeſtiſſimum è promiſſis eorum : ex homine ſiquidem reſegmina unguium è pedibus manibuſque cera permixta, ita ut dicatur tertianæ, vel quotidianæ, vel quartanæ febri remedium quæri, ante ſolis ortum alienæ januæ affigi jubent, ad remedia in iis morbis : quanta vanitate ſi falſum eſt? quantave noxia, ſi transferunt morbos ? Innocentiores ex his omnium digitorum reſegmina unguium ad cavernas formicarum abjici jubent, eamque quæ prima cœperit trahere, correptam ſubnecti collo, ita diſcuti morbum.

(39) Pline a déja recueilli ce conte puérile au liv. 7.

(40) Note de M. de Querlon. « Le » texte porte *cinere eo*, avec cette » cendre; ce qui ſembleroit ſuppoſer » que l'on calcinoit le ſang meſtruel; » mais Pline emploie familiérement » *cinis* pour *pulvis* ; & dans la même » phraſe, la ſuie de cheminée eſt » déſignée clairement par le mot *fa-* » *rina*, farine, dont l'idée eſt encore » plus diſparate «.



boisson & pour l'eau, en mettant seulement sous sa coupe un petit linge teint de sang menstruel, elle cesse aussi-tôt par l'effet de cette sympathie vantée par les Grecs, & qui prévaut alors; comme on a vu (39), que les chiens qui goûtent de ce sang impur sont aussi-tôt pris de la rage. Il est encore certain que les ulceres de toutes les bêtes de somme sont guéris par quelques pincées du même sang réduit en poudre (40), en y ajoutant de la suie de cheminée & de la cire; que les taches de ce sang sur les habits ne peuvent être ôtées que par l'urine de la personne dont il est sorti; que la poudre du même sang desséché, avec de l'huile rosat, guérit les maux de tête & sur-tout ceux des femmes, en s'en frottant le front; qu'enfin ce même écoulement est de la qualité la plus violente, s'il vient d'une personne chez qui la membrane, signe de la virginité, ait été détruite par la nature seule & par l'âge. On convient aussi, ce que je crois très volontiers, qu'en marquant avec du sang menstruel les poteaux ou jambages de la porte de sa maison, on rend sans effet tous les maléfices des Magiciens, qui sont par eux-mêmes de la plus grande futilité, comme on en peut juger par ce que je vais dire. Je rapporterai la plus modeste ou la plus simple des merveilles que ces gens-là prétendent opérer. Pour guérir les fievres, ils font prendre les rognures des ongles, des pieds & des mains du malade; on les amalgame avec de la cire, & on va les appliquer, avant le lever du soleil, à la porte d'une autre maison, en disant: *Qu'on cherche un remede pour la fievre tierce, pour la fievre quotidienne, ou pour la fievre quarte.* Quelle sottise, si le secret est faux! & quel crime si la maladie se transporte en effet par ce moyen! Ceux dont les secrets sont les plus innocents, font jetter toutes les rognures des ongles à l'entrée des fourmillieres, & la premiere fourmi qui commence à traîner de ces rognures, on la prend, on l'attache au cou du malade, &, selon eux, il guérit.



Medicinæ ex animalibus peregrinis, & elephanto, & leone, & de camelo, & hyenâ, & crocodilo, & chamæleonte, & ſcinco, & hippopotamo, & lyncibus.

CAPUT 8. Hæc ſunt quæ retuliſſe fas ſit, ac pleraque ex iis non niſi honore dicto. Reliqua inteſtabilia & infanda, ut feſtinet oratio ab homine fugere. In cæteris claritates animalium aut operum ſequemur. Elephanti ſanguis, præcipue maris, fluxiones omnes, quas rheumatiſmos vocant, ſiſtit. Ramentis eboris cum melle Attico (ut aiunt) nubeculæ in facie, ſcobe paronychia tolluntur. Proboſcidis tactu capitis dolor levatur, efficacius ſi & ſternuat. Dextra pars proboſcidis cum Lemnia rubrica adalligata, impetus libidinum ſtimulat. Sanguis & ſynte̜cticis prodeſt, jecurque comitialibus morbis.

Leonis adipes cum roſaceo cutem in facie cuſtodiunt à vitiis, candoremque ſervant. Sanant & aduſta nivibus, articulorumque tumores. Magorum vanitas perunctis eo adipe, faciliorem gratiam apud populos regeſve promittit:

(1) Note de M. Guettard. » La rapure d'ivoire eſt encore reçue dans » nos diſpenſaires, tantôt comme abſorbante, tantôt comme ſudorifique. Elle n'a la premiere de ces » qualités que quand elle eſt brûlée, » on doit la regarder comme une ſubſtance offenſe fort denſe, très difficilement ſoluble dans l'eſtomac ; » mais elle eſt incapable d'avoir l'uſage pour lequel Pline la deſtine ici. » Il faut, pour enlever les taches de la » peau, une ſubſtance déterſive, & » cette rapure ne l'a point du tout ».

(2) Sextus Platonicus, chap. 12, tit. 1 : *ad maculas tollendas : Ebur cum melle contritum & impoſitum, mire ſanat.* Et tit 2 : *Ad plagas de facie tollendas, Mulier ſi quotidie de pulvere eboris faciem ſuam fricaverit, plagas mundabit.*

(3) Note de M. Guettard. » Il n'y a » rien de bien conſtant ſur les vertus » des parties différentes de cet animal ; & on ne peut s'en rapporter » à Dioſcoride, liv. 2, chap. 94,

Remedes tirés de plusieurs animaux étrangers, tels que l'éléphant, le lion, le chameau, la hyene, le crocodile, le caméléon, le skink, l'hippopotame & le lynx.

VOILA tout ce que nous avons cru pouvoir rapporter sur cette matiere, & le plus souvent ce n'a point été sans en demander pardon au lecteur : le reste n'est qu'un tissu de mensonges ou d'horreurs, & nous nous hâtons d'abandonner le récit de ces médicaments tirés de l'homme. Nous allons maintenant poursuivre les singularités des autres animaux & les ressources qu'on en tire. Le sang de l'éléphant, principalement celui du mâle, arrête toutes les especes de fluxions nommées, par les Grecs, *rhumatismes.* On dit que la raclure d'ivoire (1), incorporée dans du miel de l'Attique, efface les taches du visage (2), & qu'on guérit les panaris avec la limaille de cette dent; que le seul attouchement de la trompe du même animal dissipe le mal de tête, & plus efficacement, lorsqu'il éternue; & que le côté droit de cette trompe, appliqué avec de la terre rouge de Lemnos, excite les passions amoureuses. Le sang de cet animal est encore utile dans le marasme ou la consomption, & son foie pour l'épilepsie.

La graisse de lion (3), mêlée avec de l'huile rosat, garantit la peau du visage de toutes sortes de taches (4), & conserve sa blancheur. Cette pommade guérit aussi les membres gelés par la neige, & les tumeurs des articulations (5). Les Magiciens, grands charlatans, promettent à ceux qui se frottent de ces graisses, la faveur des peuples & des Rois, & ils recommandent principalement

» qui donne quelques propriétés très » fabuleuses à sa graisse, comme celle » de résister aux embûches ».

(4) Plinius Valerianus, liv. 3, chapitre 46.

(5) Sextus Platonicus, chap. 10, *de leone*, tit. 4 : *Ad nervorum & geniculorum dolorem : Adipem leonis cum medullâ cervinâ & lactucâ teres & commiscebis : tum demum perunges corpus, & sanabitur.*

præcipue tamen eo pingui, quod sit inter supercilia, ubi esse nullum potest. Similia dentis, maxime à dextra parte, villique è rostro inferiori, promissa sunt. Fel aqua addita, claritatem oculis inunctis facit : & cum adipe ejusdem, comitiales morbos discutit, levi gustu, & ut protinus, qui sumpsere, cursu id digerant. Cor in cibo sumptum, quartanis medetur : adeps cum rosaceo quotidianis febribus. Perunctos eo bestiæ fugiunt. Resistere etiam insidiis videtur.

Cameli cerebrum arefactum, potumque ex aceto, comitialibus morbis aiunt mederi : item fel cum melle potum : hoc & anginæ. Cauda arefacta solvi alvum : fimi cinere crispari capillum cum oleo. Et dysentericis prodest illitus cinis, potusque quantum tribus digitis capiatur, & comitialibus morbis. Urinam fullonibus utilissimam esse tra-

(6) Dioscoride, liv. 1, ὑπόρ. chapitre 18.

(7) L'Egyptien Habdarrahman, chapitre 42, p. 123, dit la même chose; & il ajoute que les Moines de l'Orient qui vivent dans les déserts & sur les montagnes, se garantissent par ce moyen des bêtes féroces.

(8) Dioscoride, liv. 2, chap. 94 : Φασὶ δὲ, &c. *Aiunt etiam leoninum adipem insidiantibus resistere.*

(9) Note de M. Guettard. « Galien, » liv. *de Theriacâ ad Pisonem*, parle » de ce remede pour l'épilepsie; maladie pour laquelle on a recommandé le crâne humain, & tant d'autres remedes, & pour laquelle on » en a trouvé si peu d'efficaces. On » ne peut pas compter sur une expérience aussi peu fameuse, & au surplus aussi peu avantageuse pour nos » climats. L'Auteur du livre *Karanidum Kirani*, liv. 2, p. 81, parle de » ce remede, ainsi que de la fiente de » chameau pour la dysenterie. Les » voyageurs les plus sensés, & qui » ont le plus examiné les propriétés » de cet animal, ne parlent point de » cet usage ».

(10) Galien dit la même chose dans son *Traité de la Thériaque*, c. 9, p. 942. Cælius Aurelius, au liv. 1 *des malad. chron.* chap. 4, ajoute que pour les adultes la dose est d'un cyathe ou de trois cyathes avec du vinaigre & du vin miellé; mais qu'il suffit d'en faire respirer aux enfants. Et Plinius Valerianus écrit que la moëlle, appliquée sur l'estomac & sur le front, guérit les épileptiques, liv. 3, ch. 10. Ecoutons aussi l'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, chap. 81 : *Cerebrum cameli cum roseo inunctum capiti anterius & posterius epilepsiam sanat;*

celle d'entre les ſourcils de l'animal qui n'en peut avoir en cet endroit. On promet des choſes auſſi merveilleuſes des dents du lion, ſur-tout de celles du côté droit, & des poils qui ſont ſous ſon muſle. Le fiel du lion, délayé dans de l'eau, éclaircit la vue en s'en frottant les yeux, & mêlé avec ſa graiſſe, il guérit les épileptiques (6), pris en très petite quantité, ſi petite même, qu'après l'avoir avalée, on la digere ſur-le-champ en courant un peu. Le cœur, mangé comme un aliment, eſt un remede pour les fievres quartes; & la graiſſe avec l'huile roſat en eſt un pour les fievres quotidiennes. Les bêtes fuient ceux qui s'en ſont frottés (7), & l'on croit même qu'elle donne une force extraordinaire (8), lorſqu'on eſt tombé dans quelque embuſcade (ou dans quelque danger imprévu).

On dit que la cervelle du chameau (9), ſéchée & priſe en poudre dans du vinaigre, guérit toutes ſortes d'épilepſies (10); que ſon fiel, pris en boiſſon dans du miel, produit le même effet, & eſt encore bon pour l'eſquinancie; que ſa queue, auſſi réduite en poudre, relâche le ventre, & que la cendre de ſes bouzes, mêlée avec de l'huile, rend les cheveux crêpus. La même cendre employée en liniment ſur le ventre, & avalée à la doſe d'une forte pincée, eſt bonne pour la dyſenterie (11), ainſi que pour l'épilepſie. On aſſure que l'urine (12) de chameau eſt un remede pour

---

quod eſt admirabile & excellentiſſimum. Le lait du chameau femelle eſt un ſpécifique admirable dans tout l'Orient pour l'hydropiſie; ce que Pline auroit dû obſerver. Voyez Tavernier, tome 1, p. 116.

(11) L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, *ibid.* *Arida quoque & trita ſtercora cameli, & ſuper aſperſa aqua ac bibita, dyſentericos ſanant.*

(12) Note de M. Guettard. « L'urine des chameaux eſt très utile aux » foulons. Elle eſt dans le cas de tou» tes les autres urines; mais comme » cet animal boit peu, & eſt fort » ſobre, ſon urine peut être dans » certaines circonſtances plus âcre & » plus active que celle de beaucoup » d'autres animaux. Il n'eſt pas poſſi» ble qu'on garde de l'urine cinq ans, » comme Pline le rapporte ici ſur la » foi d'autrui. Le Pere Hardouin rap» porte ici, d'après les voyages de » Tavernier, témoin oculaire, que le » lait de chameau eſt regardé dans » l'Orient comme un remede efficace

dunt : itemque hulceribus manantibus : Barbaros eam servare quinquennio, & heminis pota ciere alvum. Setas è cauda contortas, & sinistro brachio alligatas, quartanis mederi.

Hyænam Magi ex omnibus animalibus in maxima admiratione posuerunt, ut pote cui & ipsi Magicas artes dederint, vimque, qua alliciat ad se homines mente alienatos. De permutatione sexus annua vice diximus, ceteraque de monstrifica natura ejus : nunc persequemur quæcumque medicinis produntur. Præcipue pantheris terrori esse traditur, ut ne conentur quidem resistere : & aliquid è corio ejus habentem non appeti. Mirumque dictu, si pelles utriusque contrariæ suspendantur, decidere pilos pantheræ. Cum fugiant venantem, declinare ad dextram, ut prætergressi hominis vestigia occupent : quod si successerit, alienari mente, ac vel ex equo hominem decidere. At si in lævam detorserit, deficientis argumentum esse, celeremque capturam. Facilius autem capi, si cinctus suos venator, flagellumque imperitans equo septenis alligaverit nodis. Mox, ut est solers ambagibus vanitas Magorum, capi jubent Geminorum signum transeunte luna, singulosque prope pilos servari. Capitis dolori alligatam cutem pro-

» contre l'hydropisie Si le lait de cet » animal a des propriétés si actives, » assurément les autres humeurs doi- » vent en avoir d'encore plus gran- » des ». L'urine de chameau est vantée par Habdarrahman, chapitre 59, p. 36, pour la guérison des ulceres baveux, de la gale, de la gratelle & des maladies des oreilles.

(13) Voyez ce qui a été dit de l'hyene, liv. 8.

(14) Elien, *Hist. Anim.* liv. 6, chapitre 22.

(15) Note de M. de Querlon. » Ainsi l'hyene chasse elle-même le » chasseur, & fait la contrequête ».

(16) Note de M. de Querlon. » Quelques Lecteurs pourront regar- » der cet attribut du fouet comme » une circonstance peu nécessaire ; » mais c'est l'expression de Pline : *fla-* » *gellum imperitans equo*. On sait qu'il

lorsqu'ils

les foulons & pour les ulceres qui coulent; que les barbares (les Arabes) la gardent cinq ans, & qu'ils la boivent par hémines pour se tenir le ventre libre; que des poils de la queue du même animal, entortillés & attachés au bras gauche, guérissent les fievres quartes.

L'hyene est de tous les animaux celui dont les Magiciens racontent le plus de merveilles, jusqu'à la faire participer à la science de la magie, & à lui attribuer la vertu d'attirer à elle les hommes, après leur avoir aliené l'esprit. Nous avons parlé du privilege qu'a cet animal (13) de changer tous les ans de sexe, & d'autres facultés aussi prodigieuses : nous allons maintenant traiter de toutes ses propriétés médicinales, d'après ceux qui les ont recueillies. L'hyene est d'abord si redoutée des pantheres (14), qu'elles ne songenr pas même à lui faire aucune résistance, & qu'un homme qui porte sur soi de sa peau est à l'abri de leurs attaques. On tient même pour un fait, à la vérité surprenant, que si l'on suspend ensemble les peaux antipathiques de l'un & l'autre animal, les poils de la panthere tombent. On prétend encore que quand on chasse l'hyene, elle tourne à droite pour occuper les traces que le chasseur a laissées en avançant derriere lui, & que quand elle a bien pris sa voie, il perd la tête, & même tombe de cheval; mais que si elle tourne à gauche, c'est une marque qu'elle est en défaut & qu'elle sera bientôt prise (15). Elle se prend, ajoute-t-on, plus facilement, quand le chasseur a fait sept nœuds, tant à sa ceinture, qu'au fouet qui (16) fait obéir son cheval. Bien plus, comme la charlâtannerie des Magiciens est ingénieuse à imaginer des rafinements, ils veulent que l'on chasse l'hyene quand la lune passe par le signe des gémeaux, & ils prétendent que sa peau conserve alors presque tous ses poils. On dit encore que la peau de sa tête soulage différents maux de tête, en l'attachant à la partie doulou-

» est plein d'expressions semblables, » & même d'images poétiques. Il n'y » a à craindre que de l'affoiblir dans » les endroits mêmes où l'on cherche le plus à le rendre littéralement ».

desse, quæ fuerit in capite ejus. Lippitudini fel illitum frontibus : aut ne omnino lippiatur, decoctum cum mellis Attici cyathis tribus, & croci uncia inunctum : sic & caligines discuti, & suffusiones. Claritatem excitari melius inveterato medicamento. Asservari autem in Cypria pyxide. Eodem sanari argema, scabritias, excrescentia in oculis : item cicatrices. Glaucomata vero jocineris recentis inassati sanie, cum despumato melle inunctis. Dentes ejus dentium doloribus tactu prodesse, vel adalligatos ordine : humeros, humerorum & lacertorum doloribus. Ejusdem dentes, si de sinistra parte rostri eruti sint, illigatos pecoris aut capri pelle, stomachi cruciatibus. Pulmones in cibo sumptos, cœliacis. Ventriculis, cinerem cum oleo illitum. Nervis, medullas è dorso cum oleo vetere ac felle. Febribus

(17) Ceci est puisé chez Démocrite, comme l'observent Dioscoride, liv. 2, chap. 96 ; Galien, au livre de la Thériaque, chap. 9, p. 942 ; & Marcellus Empiricus, chap 8, p. 57. Ecoutons ce dernier : *Democritus affirmat felle hyenæ si frons perfricetur, epiphoras incipientes, & omnem oculorum dolorem posse sedari.*

(18) Note de M. Guettard. » En » général, le fiel de tous les animaux » est un fondant savonneux qui peut » convenir dans les épaississements de » l'humeur sébacée des paupieres, » sur-tout jointe avec le miel & le » safran, dont l'un est un fondant » léger & savonneux, & l'autre un » résolutif tonique ; mais il faut en » faire un usage prudent & réglé par » les loix de la médecine : car toute » espece de fiel est irritant. Marcel- » lus Empiricus nous apprend, ch. 8, » p. 57, que cette doctrine est tirée » de Démocrite. Cependant le pas- » sage de Marcellus Empiricus parle » du larmoiement & de la douleur » des yeux ; cas auquel la raison ne » nous indique point d'employer le » fiel des animaux, qui ne peut » guere y servir que dans le cas où » ces maux dépendent d'inaction ou, » selon le langage des Anciens, d'une » cause froide ».

(19) Note de M. Guettard. » Le » *glaucoma*, dont le nom est formé » de γλαυκος & d'ομμα, & qui consé- » quemment devroit s'écrire *glaucom-* » *ma*, est un mal dans lequel on ap- » perçoit dans la pupille, au lieu de » l'enfoncement obscur qui y est or- » dinairement, un corps bleuâtre : » c'est le crystallin devenu opaque. » Les Anciens distinguoient le glau- » come de la cataracte ; aujourd'hui

reuſe; que le fiel (17) du même animal guérit (18) la chaſſie des yeux en s'en frottant le front, ou même, que pour éviter abſolument cette incommodité, après avoir fait cuire le fiel de l'hyene avec trois cyathes de miel Attique & une once de ſafran, il faut s'en baſſiner les yeux; qu'il diſſipe les taies & les fluxions; que plus ce collyre eſt vieux, mieux il éclaircit la vue; qu'il faut le garder dans une boîte de cuivre; qu'il guérit auſſi les petits ulceres, les galles, les caruncules ou excroiſſances de chair & les cicatrices des yeux. Que pour la guériſon du (19) *glaucoma* (19*), il faut frotter les yeux du ſuc qui ſort du foie de l'hyene (20), cuit tout récent avec du miel bien écumé. Qu'on fait ceſſer le mal des dents, en les touchant avec des dents d'hyene ou en y attachant celles-ci, ſuivant l'ordre des dents malades (20*). Que les épaules de l'animal calment les douleurs des épaules & des bras. Que les dents arrachées du côté gauche de ſa mâchoire, étant enveloppées dans de la peau de mouton ou de chevre & attachées au cou, ſont encore un remede pour les maux d'eſtomach; & que ceux des inteſtins ſe guériſſent en mangeant les poumons de la bête. Que de ces mêmes poumons en poudre on fait avec de l'huile un liniment qui ſoulage auſſi les douleurs de l'eſtomach. Que les moëlles du dos (21), mêlées avec de vieille huile & du

» peu d'Auteurs le diſtinguent. Plaute » l'appelle *glaucoma*, *glaucomæ*, in » Milit. II. act. 2, ſc. 1, v. 70 ».

(19*) Maladie où l'humeur cryſtalline étant deſſéchée, devient verdâtre, ou verd de mer. Plaute en fait mention *in Milite*, acte 2, ſc. 1, v. 70:

Et nos facetis fabricis, & doctis dolis
Glaucomam oculos objiciemus; eamque ita
Faciemus, ut quod viderit, non viderit.

(20) Note de M. Guettard. « Cette » ſanie du foie contient, outre le » ſang, une eſpece de bile très dé» layée & preſque inſipide qui a en » un moindre degré toutes les vertus » du fiel ».

(20*) Note de M. de Querlon. » C'eſt-à-dire, appliquant à chaque » eſpece de dents des dents d'hyene » de la même eſpece; des inciſives » aux inciſives humaines, des molai» res aux dents molaires, &c. »

(21) Ceci eſt encore puiſé chez Démocrite. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 36, p. 240.

quartanis, jecur deguſtatum ter ante acceſſiones. Podagris, ſpinæ cinerem cum lingua & dextro pede vituli marini, addito felle taurino, omnia pariter cocta atque illita hyænæ pelle. In eodem morbo prodeſſe & fel cum lapide Aſſio. Tremulis, ſpaſticis, exſilientibus, & quibus cor palpitet, aliquid ex corde coctum mandendum, ita ut reliquæ partis cinis cum cerebro hyænæ illinatur. Pilos etiam auferri hac compoſitione illita, aut per ſe felle, evulſis prius quos renaſci non libeat. Sic & palpebris inutiles tolli. Lumborum doloribus, carnes è lumbis edendas, illinendaſque cum oleo. Sterilitatem mulierum emendari, oculo cum glycyrrhiza & anetho ſumpto in cibo, promiſſo intra triduum conceptu. Contra nocturnos pavores, umbrarumque terrorem, unus è magnis dentibus lino alligatus ſuccurrere narratur. Furentes ſuffiri eodem, & circumligari ante pectus, cum adipe renium, aut jòcinere, aut pelle præcipiunt. Mulieri, candida à pectore hyænæ caro, & pili ſeptem, & genitale cervi, ſi illigentur dorcadis pelle, collo ſuſpenſa, continere partus promittuntur. Venerem ſtimulare genitalia ad ſexus ſuos in melle ſumpta, etiamſi viri mulierum coitus oderint. Quin imo totius domus con-

(22) Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 246: *Calceamenta hyenæ pelle ſi quis in uſu quotidiano habuerit, podagræ morbo carebit.*

(23) Note de M. de Querlon. » Ville de la Myſie dans l'Aſie Mi- » neure. On en tiroit la *ſarcophage*, » pierre cauſtique dont on faiſoit des » cercueils, & qui conſumoit les » corps juſqu'aux os «.

(24) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(25) Note de M. de Querlon. » Un » ſachet, comme celui de M. Ar- » noud «.

(26) Note de M. de Querlon. » C'eſt le membre de l'animal.

(27) Note de M. de Querlon. » C'eſt-à-dire que les parties du mâle » agiſſent ſur les femmes, & les par- » ties de la femelle ſur les hommes «.

fiel, font bonnes pour les maladies des nerfs. Que pour la guérifon des fievres quartes, il faut manger trois fois fucceffivement du foie d'hyene, avant les accès. Qu'on fait encore pour la goutte (22) un bon amalgame de fon échine en poudre, de la langue & du pied droit d'un veau marin, & d'un fiel de bœuf, le tout cuit enfemble & appliqué avec la peau de l'animal. Qu'on emploie encore avec fuccès pour la même maladie, le fiel de l'hyene, avec la pierre d'Affos (23). Que pour les tremblements, les fpafmes, les treffaillements & les palpitations du cœur, il faut manger une partie du cœur de la bête, réduire le refte en poudre ou en cendre, le mêler avec de fa cervelle, & s'en faire des fomentations. Que la même compofition, ou le fiel feul de l'hyene, fait tomber les poils en s'en frottant après avoir auparavant arraché ceux qu'on ne veut pas laiffer revenir. Qu'on ôte, par le même moyen, les poils fuperflus des paupieres (24). Que pour les douleurs des reins, il faut manger de la chair des reins de la bête, & s'en frotter avec de l'huile. Qu'on remédie à la ftérilité des femmes, en leur faifant manger un œil d'hyene avec de la régliffe & de l'aneth; tellement qu'on peut garantir qu'elles concevront dans les trois jours. On prétend auffi qu'une des groffes dents du même animal, attachée avec un ruban de fil, ou enveloppée dans un morceau de toile, préferve des frayeurs nocturnes & des terreurs qu'infpirent les ombres. On recommande encore de brûler cette dent, d'en faire refpirer la fumée aux perfonnes atteintes de folie, de faire une amulette de la cendre (25), avec la graiffe des reins, le foie ou un morceau de la peau de l'hyene, & de l'attacher fur l'eftomach. On affure que la chair blanche, ou le blanc de l'eftomach de cette bête, enveloppé dans de la peau de chevreuil, avec fept poils & le vitric d'un cerf (26), & attaché au col d'une femme, la garantit des fauffes couches; que les parties naturelles du même animal, mangées dans du miel, excitent puiffamment à l'amour, felon la diverfité des fexes (27), & même les hommes qui auroient une forte averfion pour les approches des femmes. On dit de plus, qu'en confervant les mêmes parties & un nœud

cordiam, eodem genitali & articulo ſpinæ cum adhærente corio aſſervatis conſtare : hunc ſpinæ articulum, ſive nodum, Atlanthion vocant ; eſt autem primus. In comitialium quoque remediis habent eum. Adipe accenſo, ſerpentes fugari dicunt. Maxilla comminuta in aniſo, & in cibo ſumpta, horrores ſedari. Eodem ſuffitu mulierum menſes evocari. Tantumque eſt vanitatis, ut, ſi ad brachium alligetur ſuperioris roſtri dextræ partis dens, jaculantium ictus deerraturos negent. Palato ejuſdem arefacto, & cum alumine Ægyptio calefacto, ac ter in ore permutato, fœtores & hulcera oris emendari. Eos vero qui linguam in calceamento ſub pede habeant, non latrari à canibus. Siniſtra parte cerebri naribus illita, morbos pernicioſos mitigari, ſive hominum, ſive quadrupedum. Frontis corium faſcinationibus reſiſtere. Cervicis carnes, ſive mandantur, ſive bibantur arefactæ, lumborum doloribus. Nervis a dorſo armiſque, ſuffiendos nervorum dolores. Pilos roſtri admotos mulierum labris amatorium eſſe. Jecur in potu datum, torminibus & calculis mederi. Jam cor in cibo potuve ſumptum, omnibus doloribus corporum auxiliari : lienem lienibus : omentum, hulcerum inflammationibus cum oleo : medullas, doloribus ſpinæ & nervorum laſſitudini. Renium nervos potos in vino cum thure, fecunditatem reſtituere ademptam veneficio. Vulvam cum mali Punici dulcis cor-

(28) C'eſt la derniere vertebre du cou. Voyez Pollux, l. 2, c. 4, p. 101.

(29) Note de M. Guettard. » Le » nom d'Atlas eſt encore donné au» jourd'hui à la premiere vertebre du » cou par tous les Anatomiſtes «.

(30) Note de M. Guettard. » Ces » eſpeces d'horripilations dépendent » preſque toutes d'une eſpece d'irri» tation particuliere dans l'eſtomac, » pour leſquels l'anis, qui eſt une » ſubſtance chaude & calmante, peut » très bien faire les eſpeces d'irrita» tions qui viennent de mauvaiſe di» geſtion, dépendant preſque tou» jours d'un changement ſpontané » des ſubſtances contenues dans l'eſ» tomac «.

de l'épine du dos de l'hyene avec la peau qui y tient, la concorde eſt toujours dans la maiſon. Or, cette articulation (28), ou ce nœud de l'épine eſt celui qu'on nomme *atlantion* (29), & qui eſt le premier de tous; il eſt rangé parmi les remedes contre l'épilepſie. A ces propriétés on ajoute, qu'en brûlant la graiſſe de l'hyene, ſon odeur fait fuir les ſerpents; que ſa mâchoire, pilée avec de l'anis & mangée de cette maniere, appaiſe les friſſons de la fievre (30); & qu'un ſuppoſitoire du même mêlange en fumigation fait revenir les regles aux femmes. Il s'en débite bien d'autres fables, & celles-ci entre autres; ſavoir que ſi un homme attache à ſon bras une dent d'hyene, priſe du côté droit de la mâchoire ſupérieure, jamais les traits qu'il lancera ne manqueront d'atteindre le but : que le palais de cet animal mis en poudre & chauffé avec de l'alum d'Egypte, guérit les ulceres & la puanteur de la bouche, en y paſſant ce mélange & le renouvellant trois fois; que ceux qui portent dans leur chauſſure, ſous la plante du pied, une langue d'hyene, ne ſont point aboyés des chiens : qu'en ſe frottant les narines de ſa cervelle, priſe du côté gauche, on adoucit les maladies les plus dangereuſes des hommes & des animaux à quatre pieds; que la peau du front de l'animal réſiſte aux maléfices ou aux ſortileges; que les chairs du cou, ſoit qu'on les mange, ſoit réduites en poudre & avalées en breuvage, diſſipent les douleurs des reins; que les maux des nerfs ſont ſoulagés par la fumée des nerfs du dos & des épaules de l'hyene, mis ſur les charbons; que les barbes de ſon mufle, approchées des levres d'une femme, l'excitent à l'amour; que ſon foie, donné en boiſſon, guérit les tranchées & les douleurs de la pierre; que le cœur, pris en aliment ou en breuvage, calme toutes les douleurs du corps; que la rate eſt ſpécifique pour les maladies de la rate; la graiſſe des inteſtins, mêlée avec de l'huile, pour les ulceres enflammés; les moëlles, pour les douleurs du dos & les courbatures; que les nerfs des reins, pris en boiſſon dans du vin avec de l'encens, rétabliſſent la fécondité éteinte par quelque maléfice; que la vulve, donnée en breuvage avec l'écorce de

tice in potu datam prodesse mulierum vulvæ. Adipe è lumbis suffiri difficulter parientes, & statim parere. E dorso medullam adalligatam contra vanas species opitulari. Spasticis, genitale è maribus suffitu. Item lippientibus, ruptis, & contra inflammationes : servatos pedes, tactu : lævos dextris partibus, dextros lævis. Sinistrum pedem superlatum parturienti, lethalem esse : dextro illato facile eniti. Membranam quæ fel continuerit, cardiacis potam in vino, vel in cibo sumptam, succurrere : vesicam in vino potam, contra urinæ incontinentiam. Quæ autem in vesica inventa sit urina, additis oleo ac sesamo & melle, haustam prodesse ægrimoniæ veteri. Costarum primam & octavam, suffitu ruptis salutarem esse : ex spina vero parturientibus ossa : sanguinem cum polenta sumptum, torminibus. Eodem tactis postibus, ubicumque Magorum infestari artes, non elici Deos, nec colloqui, sive lucernis, sive pelvi, sive aqua, sive pila, sive quo alio genere tententur. Carnes si edantur, contra canis rabidi morsus efficaces esse : etiamnum jecur efficacius. Carnes vel ossa hominis, si quæ in ventriculo occisæ inveniantur, suffitu podagris auxiliari. Si ungues inveniantur in his, mortem alicujus capientium significari. Excrementa sive ossa reddita, cum interimitur, contra Magicas insidias pollere. Fimum, quod in intestinis inventum sit, arefactum, ad dysentericos valere potum : illitumque cum adipe anserino opitulari toto corpore læsis malo medicamento : à cane vero morsis adipem illitum, & corium substratum. Rursus tali sinistri cinere decocto cum sanguine mustelæ perunctos omnibus odio venire : idem fieri oculo decocto. Super omnia est, quod extremam

(31) L'hydromancie. (32) La sphéromancie.

grenade

grenade douce, eſt bonne pour la matrice des femmes; que celles qui ont des accouchements difficiles, étant parfumées avec la graiſſe des reins que l'on brûle auprès d'elles, accouchent auſſitôt; que la moëlle épiniere, en amulette, eſt un préſervatif contre les rêveries des malades; que le membre de l'hyene mâle, en fumigation, eſt ſouverain pour les ſpaſmes, ainſi que pour la chaſſie des yeux, pour les deſcentes & pour les inflammations; que les pieds de l'hyene, conſervés, guériſſent bien des maux par le tact, les pieds gauches, ceux des parties droites, & les pieds droits, ceux des parties gauches; que le pied gauche, mis ſur le ventre d'une femme en travail d'enfant, lui cauſe la mort; & que le droit la fait accoucher ſans peine; que la véſicule du fiel, priſe en boiſſon dans du vin ou en aliment, eſt un bon remede pour les débilités de l'eſtomac; & que la veſſie, avalée auſſi dans du vin, en eſt un pour l'incontinence d'urine. L'eau qu'on trouve dans la veſſie même de l'hyene, priſe en breuvage avec de l'huile, du ſéſame & du miel, eſt d'un grand ſoulagement dans les maladies invétérées. La premiere & la huitieme côte de cette bête ſont de bonnes fumigations pour les deſcentes. Les os de l'épine ſont bons pour les femmes en travail d'enfant, & le ſang pris dans du gruau pour les coliques. En marquant de ce même ſang les poteaux des portes, par-tout où les Magiciens ſont des maléfices, ils ne peuvent venir à bout d'attirer les eſprits, ni de leur parler, de quelque façon qu'ils cherchent à les évoquer, ſoit par le moyen des lampes, ſoit par le baſſin, ſoit avec l'eau (31), ſoit avec les boules (32). L'uſage des chairs de l'hyene en aliment, eſt efficace contre les morſures du chien enragé, & encore plus celui du foie. La fumée des chairs & des oſſements humains, lorſqu'il s'en trouve dans le ventre d'un de ces animaux qu'on a tué, mis ſur les charbons, ſont d'un grand ſecours pour toute eſpece de goutte. Si parmi ces reſtes il ſe rencontre des ongles, ils préſagent la mort de quelqu'un de ceux qui ont pris l'animal. Les excréments ou les os qu'il rend lorſqu'on le tue, ſont des préſervatifs contre les ſortileges & les ma-

fistulam intestini contra ducum ac potestatum iniquitates commonstrant, & ad successus petitionum, judiciorumque ac litium eventus, si omnino tantum aliquis secum habeat. Ejusdem caverna sinistro lacerto alligata, si quis mulierem respiciat, amatorium esse tam præsens, ut illico sequatur. Ejusdem loci pilorum cinerem ex oleo illitum viris, qui sint probosæ mollitiei, severos, non modo pudicos mores induere.

Proxime fabulosus est crocodilus, ingens quoque ille, cui vita in aqua terraque communis : duo enim genera eorum. Illius è dextra maxilla dentes adalligati dextro lacerto, coitus (si credimus) stimulant. Canini ejus dentes febres statas arcent thure repleti, sunt enim cavi, ita ne diebus quinque ab ægro cernatur qui adalligaverit. Idem pollere & ventre exemptos lapillos, adversus febrium hor-

(33) Du *rectum.*

(34) Note de M. Guettard. « La vertu que Pline leur attribue d'être un aphrodisiaque, c'est-à dire d'exciter les appétits amoureux, n'appartient ordinairement qu'à des substances âcres & volatiles, reçues intérieurement, & paroît peu convenir à la dent d'un animal. Mais il n'est peut-être pas dans tout le corps humain de parties sur lesquelles l'imagination ait plus d'empire que sur celles qui concourent à ces plaisirs : ainsi cette vertu imaginaire peut quelquefois devenir réelle. L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 83 & 84, parle dans le même sens : Voici ses paroles : *Dentes autem* (crocodili) *dextri abstracti, eoque vivo dimisso, gestati, coitum stimulant : sinistri autem mulieribus. Si verò utrique adaptentur, facient incontinentiam* ».

(35) Note de M. Guettard. « Quoiqu'on prône encore tous les jours de semblables amulettes, cependant il ne faut qu'être très peu versé dans la physique, pour sentir le ridicule de pareilles pratiques ; & certainement si ce ridicule est général pour toutes les substances pendues au col & indifféremment dans toutes les maladies qui dépendent d'un vice intérieur, c'est assurément lorsque ces parties sont osseuses, n'ont rien de pénétrant, & qui puisse être absorbé par les vaisseaux de la peau ».

(36) Habdarrahman, l'Egyptien, chap. 17, p. 88 : *Dens crocodili ex fi-*

léfices. La bouse qui s'est trouvée dans l'intestin de la bête, réduite en poudre & prise en boisson, est souveraine pour la dysenterie. On en fait encore, avec la graisse d'oie, un bon liniment pour toutes les parties du corps de ceux dont un mauvais médicament a dérangé la santé. Pour la morsure des chiens enragés, on fait de la graisse d'hyene un emplâtre qu'on applique avec un morceau de sa peau. Ce n'est pas tout : ceux qu'on a frottés de la cendre du talon gauche de l'hyene, cuite avec du sang de belette, deviennent odieux à tout le monde; & l'œil de la bête, cuit de même, produit encore le même effet. Mais voici qui l'emporte sur tout : les experts en magie vous montrent au doigt & à l'œil que l'extrémité de l'intestin (33) de l'hyene, porté seulement sur soi, est une sauve-garde contre les injustices des hommes en place, & des puissances ; comme aussi, qu'il fait réussir les demandes, tourner les jugements à notre avantage & gagner les procès. L'anus de cet animal, attaché au bras gauche, est un talisman d'une telle force, qu'il suffit de regarder une femme, pour qu'elle vous suive aussi-tôt. Si l'on frotte au contraire, avec la cendre des poils du même endroit (de l'anus), incorporée dans de l'huile, des hommes abandonnés aux plus honteuses débauches, non-seulement ils deviennent chastes & honnêtes, mais vont jusqu'à l'austérité même.

On ne conte guere moins de fables du grand crocodile qui vit également sur la terre & dans l'eau : car il y en a deux especes. Les dents de cet animal amphibie (34), du côté droit de la mâchoire, attachées au bras droit, excitent à l'acte vénérien, si l'on en croit quelques charlatans. Les dents canines (35) du même, qui sont creuses, étant remplies avec de l'encens, écartent les fievres continues (36), pourvu que le malade soit cinq jours sans voir celui qui les lui a attachées. On dit que les petites pierres qu'on tire de son ventre ont aussi la même vertu

nistrâ maxillâ, appensus laboranti vehementi febre, curat illum.

rores venientes tradunt. Eadem de causa Ægyptii perungunt & adipe ægros suos. Alter illi similis, multum infra magnitudine, in terra tantum, odoratissimisque floribus vivit. Ob id intestina ejus diligenter exquiruntur jucundo nidore referta. Crocodileam vocant, oculorum vitiis utilissimam, cum porri succo inunctis, & contra suffusiones vel caligines. Illita quoque ex oleo cyprino, molestias in facie enascentes tollit: ex aqua vero morbos omnes, quorum natura serpit in facie, nitoremque reddit. Lentigines tollit ac varos, maculasque omnes. Et contra comitiales morbos bibitur ex aceto mulso binis obolis. Apposita menses ciet. Optima, quæ candidissima, & friabilis, minimeque ponderosa; cum teratur, inter digitos fermentescens.

---

(37) Note de M. de Querlon. » Sa » chair même est si parfumée qu'on » n'en mange guere «.

(38) Note de M. de Querlon. » C'est l'excrément du crocodile, dont » Albert le Grand dit beaucoup de » choses au liv. 24 *des Animaux*. Ro» bert Etienne, dans son *Trésor de la* » *Langue Latine*, en fait un animal » semblable au crocodile : méprise » singuliere relevée justement par le » P. Hardouin, & qu'Horace, *Epod.* » 12, v. 11, rend bien sensible, en » indiquant ainsi la crocodilée, dans » ses vers sur une vieille courtisanne : » *La craie a coulé de son visage, & la* » *sueur a emporté l'excrément du cro-* » *codile qui composoit son fard* «.

(39) Note de M. Guettard. » Les » chairs, & sur-tout les intestins des » animaux qui se repaissent de beau» coup d'herbes odoriférantes, con» servent ordinairement beaucoup de » l'arômat dont ils se sont nourris; » mais cela n'est pas particulier au » crocodile. Un animal vorace que » l'on tuera après qu'il aura beaucoup » mangé, peut contenir une grande » quantité de ces aromates fort im» bibés du suc qui se trouve dans son » estomac & dans ses intestins. Ce » suc a ordinairement une vertu fort » résolutive; vertu qu'a aussi la partie » aromatique de la plupart des plan» tes qui, étant en même tems toni» que, raffermit les parties qui sont » dans une espece de relâchement : » ces parties peuvent être les yeux; » mais on ne voit pas par quelle rai» son cette drogue leur seroit appro» priée «.

(40) Note de M. Guettard. » Il pa» roît qu'elle a joui de cette réputa» tion chez les Anciens. Horace en » parle, *Epod.* 12, v. 11; si c'est ce

contre les frissons de la fievre. Les Egyptiens, pour le même effet, frottent leurs malades de sa graisse. Le crocodile de l'autre espece, semblable au premier, mais beaucoup plus petit, ne vit que sur la terre, & des fleurs qui ont le plus de parfum : c'est pour cela que l'on recherche avec soin ses entrailles qui rendent une odeur agréable (37). Ce qu'on nomme *crocodilée* (38) est un remede souverain pour les maladies des yeux (39), que l'on en bassine avec le suc du porreau, & contre les fluxions ou les taies. On fait de la même drogue avec l'huile de troesne une pommade qui ôte les boutons & autres incommodités du visage. Délayée simplement dans l'eau, elle guérit toutes les maladies qui sont de nature à s'étendre sur le visage, & lui rend (40) sa netteté (41), son éclat. Elle fait encore disparoître les boutons, les taches de rousseur (42) & toutes autres especes de taches. On la prend en boisson dans du vinaigre miellé, au poids de deux oboles, pour l'épilepsie. Appliquée sur le ventre des femmes, elle fait venir les regles. La meilleure (43) est celle qui est la plus blanche, la plus friable, la moins pesante, & qui devient encore

» qu'il appelle *stercus crocodili*. Dioscoride en parle liv. 2, chap. 98, » où il rapporte toutes les marques » du choix qu'on doit en faire, comme Pline le fait ici. Galien porte le » même jugement sur sa propriété » d'effacer les taches de la peau, livre 10, *de Fac. Simp. Med.* p. 294. » Il faut par conséquent que cette » substance ait quelque chose de rongeant. Les autres propriétés dont » parle Pline dépendent de sa vertu » aromatique. Le cas qu'en faisoient » les Dames, & son prix, ont sans » doute été les raisons qui ont porté » à l'adultérer. Dioscoride, *loc. citat.* » & après lui Oribase, liv. 2, p. 87, » ainsi que Paul Eginete, livre 28, » chap. 8, disent que la fiente des » étourneaux qu'on a nourris avec du » riz, jouit des mêmes propriétés. » La suite des propriétés attribuées » au même animal ne peut se démontrer par aucune observation » certaine ».

(41) Dioscoride, liv. 2, chap. 98 : Ἡ δὲ τῆς χερσαίου, &c. *Terrestris crocodili fimum muliebribus confert ad colorandam illustrandamque faciem.* Hor. *Epod.* 12, v. 11 :

Neque illi
Jam manet humida creta, colorque
Stercore fucatus crocodili.

(42) Galien, liv. 10, *de Fac. Simp. Med.* p. 294.

(43) Dioscoride, *ibid.*

Lavatur, ut cerussa. Adulterant amylo, aut Cimolia, sed maximè, qui captos oryza tantum pascunt. Felle inunctis oculis ex melle contra suffusiones, nihil utilius prædicant. Intestinis & reliquo corpore suffiri vulvâ laborantes salutare tradunt. Item velleribus circumdari vapore ejusdem infectis. Corii utriusque cinis ex aceto illitus his partibus, quas secari opus sit, aut nidor cremati, sensum omnem scalpelli aufert. Sanguis utriusque claritatem visus inunctis donat, & cicatrices oculorum emendat. Corpus ipsum excepto capite pedibusque, elixum manditur ischiadicis, tussimque veterem sanat, præcipue in pueris : item lumborum dolores. Habent & adipem, quo tactus pilus defluit. Hic perunctos, à crocodilis tuetur, instillaturque morsibus. Cor annexum in lana ovis nigræ, cui nullus alius color incursaverit, & primo partu genitæ, quartanas abigere dicitur.

Jungemus illis simillima & peregrina æque animalia : priusque chameleonem, peculiari volumine dignum existi-

(44) Ou, selon Dioscoride, liv. 2, chap. 98, *qui prend un goût de levain.*

(45) Dioscoride, *ibid.*

(46) L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 8, *de crocodilo terreno : stercus quoque cum felle mixtum, & inunctum, albulas (albugines oculorum) aufert.* Habdarrahman, ch. 17, p. 87 : *Fel crocodili illitum oculis per modum collyrii, amovet ab illis albuginem.*

(47) Du crocodile terrestre, & du crocodile amphibie. Voici ce que dit du terrestre l'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 83 : *De hujus pelle combusta si quis fecerit ξηρὸν, id est, aridum pulverem, & super asperserit membro quod debet comburi, vel incidi, absque dolore fiet.*

(48) Galien, liv. *de Fac. Simp. Med.* p. 279, dit qu'il n'a pas voulu mettre cette recette à l'épreuve.

(49) L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, p. 84 : *Sanguis autem ejus inunctus hebetatioeem oculorum perfectè curat.*

(50) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 174.

(50*) Marcellus, *ibid.*

(51) Habdarrahman, chapitre 17, p. 88 : *Adeps crocodili applicatus morsui viperæ, aliorumque reptilium, plurimum proderit, & sanabit patientem,*

plus légere (44) lorsqu'on la broie entre les doigts : on la lave comme la cérufe. Elle fe falfifie (45) avec l'amidon ou la craie, & c'eft ce que font principalement ceux qui, après avoir pris des crocodifes, ne les nourriffent que de riz. Il n'eft point, dit-on, de meilleur remede pour les fluxions des yeux, que de les étuver avec le fiel du crocodile (46), délayé dans du miel. Pour les maux de la matrice, il eft très bon de parfumer la malade avec les inteftins & le refte du corps de l'animal; comme auffi d'envelopper dans des peaux de mouton, les femmes à qui l'on fait recevoir cette fumigation. La cendre de la peau des deux efpeces de crocodiles (47), dont on frotte, avec du vinaigre, les parties du corps qu'on eft obligé de couper, ou l'odeur feule de cette peau, lorfqu'on la brûle, ôte entiérement le fentiment du fcalpel. Le fang des mêmes animaux (48), foit amphibies, foit terreftres, en s'en frottant, éclaircit la vue (49), & guérit les cicatrices des yeux. On fait manger cuit dans l'eau à ceux qui font attaqués de la fciatique, le corps même du crocodile (50), excepté la tête & les pieds; & l'on guérit par ce moyen la toux invétérée, fur-tout dans les enfans, ainfi que les maux des lombes (50*). Les crocodiles ont auffi de la graiffe, dont on fe frotte pour faire tomber le poil. Elle garantit (51) de ces animaux ceux qui s'en font frottés, & on en fait dégoutter fur leurs morfures (52). Le cœur du crocodile, attaché fur un malade, dans la laine d'une brebis noire, fans mélange d'aucune autre couleur, & qui provienne d'une premiere portée, chaffe les fievres quartes, à ce qu'on dit.

A ces animaux, nous en allons joindre plufieurs autres, également étrangers & fort femblables à ceux-là pour les propriétés médicinales. Parlons d'abord du caméléon, que Démocrite a

Mais voici bien d'autres merveilles chez l'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 83 : *Si quis fixerit crocodilum, & unxerit fe de eo, quæcumque vulnera vel plagas recipiet, nullo modo fentiet.*

(52) Galien, *de Theriaca, ad Pifon.* chap. 10, p. 944.

matum Democrito, ac per singula membra desecratum, non sine magna voluptate nostra, cognitis proditisque mendaciis Græcæ vanitatis. Similis & magnitudine est supra dicto crocodilo, spinæ tantum acutiore curvatura, & caudæ amplitudine distans. Nullum animal pavidius existimatur, & ideo versicoloris esse mutationis. Vis ejus maxima contra accipitrum genus: detrahere enim supervolantem ad se traditur, & voluntarium præbere lacerandum cæteris animalibus. Caput ejus & guttur si roboreis lignis accendantur, imbrium & tonitruum concursus facere, Democritus narrat: item jecur in tegulis ustum. Reliqua ad veneficia pertinentia quæ dicit, quanquam falsa existimantes, omittemus, præterquam ubi irrisu coarguendum. Dextro oculo, si viventi eruatur, albugines oculorum cum lacte caprino tolli: lingua adalligata, pericula puerperii. Eundem salutarem esse parturientibus, si sit domi: si vero inferatur, perniciosissimum. Linguam, si viventi adempta sit, ad judiciorum eventus pollere. Cor adversus quartanas illigatum nigra lana primæ tonsuræ. Pedem è prioribus dextrum,

(53) Note de M. de Querlon. » Ce » livre sur le caméléon ne se trouve » point dans le Catalogue des ouvra- » ges de Démocrite, rapporté par » Diogene Laerce. Mais comme, se- » lon Columelle, antérieur à Pline » d'environ trente ans, liv. 7, *de re rust.* chap. 5, il existoit alors sous » le faux nom de Démocrite plusieurs » écrits de *Dolus* ou *Bolus*, de la » ville de Mendez en Egypte, conte- » nant des recettes de médecine: le » P. Hardouin croit que le livre en » question pourroit bien être de ce » dernier «.

(54) Note de M. de Querlon. » Ceci, suivant l'observation du Pere » Hardouin, suffit pour justifier Pline » du reproche que lui fait Aulu Gelle, » livre 10, chap. 12, d'avoir mis, à » l'occasion de ce livre, sur le compte » de Démocrite, beaucoup d'absur- » dités & de choses incroyables «.

(55) Note de M. de Querlon. » L'espece de lézard connu sous ce » nom des Naturalistes modernes, est » fort éloigné de cette grandeur. On » peut voir ce qu'en dit M. Valmont » de Bomare, dans son *Diction. d'Hist. Nat.* à l'article de cet animal, &

cru

cru digne d'être l'objet d'un ouvrage particulier, (53), où chaque membre de l'animal est assigné à quelque maladie. Cet ouvrage nous a beaucoup divertis, en nous découvrant les mensonges & la charlatannetie des Grecs (54). Le caméléon ressemble pour la grandeur (55) au crocodile terrestre, & il n'en differe qu'en ce qu'il a la courbure ou l'épine du dos plus pointue, & la queue plus large. Il passe pour le plus peureux des animaux, & l'on croit que c'est pour cela qu'il change à son gré de couleur. Il a un singulier ascendant sur toute l'espece des éperviers : car on prétend qu'il les attire à soi (56), lorsqu'ils volent au dessus de lui, & qu'il les livre ainsi sans résistance aux autres animaux qui les mettent en pieces. Démocrite raconte que la tête & le gosier du caméléon, mis sur des charbons enflammés, ainsi que son foie brûlé sut de la tuile, font pleuvoir & tonner en même tems (57). Nous passerons tout ce qu'il dit des autres singularités de cet animal concernant les sortileges (que nous croyons très fausses d'ailleurs), si ce n'est lorsqu'il s'agira de les réfuter & d'en faire voir le ridicule. L'œil droit du caméléon, arraché à l'animal encore vivant, & infusé dans du lait de chevre, ôte, dit-on, les taies des yeux. Sa langue, attachée au cou, préserve des dangers de l'accouchement. L'animal lui-même influe favorablement sur le travail des femmes en couche, s'il se trouve alors dans la maison; mais il produit au contraire les plus mauvais effets, s'il y est apporté de dehors. La langue, ôtée à l'animal vivant, a beaucoup d'influence sur les événements des procès. Le cœur, enveloppé dans de la laine noire de la premiere tonte, est un amulette contre les fievres quartes. Le pied droit

» l'histoire des deux caméléons de » Mademoisellle de Scudery, dans » ses *Conversations* «.

(56) Aulu Gelle, liv. 10, chap. 12, p. 522 : *Accipitrem avium rapidissimum à chamæleone humi reptante, & si eum forte supervolet, detrahi & cadere vi quadam in terram, cæterisque avibus laniandum sponte sua objicere sese ac dedere.*

(57) Aulu-Gelle, *ibid.* rapporte les mêmes choses.

hyænæ pelle adalligatum ſiniſtro brachio, contra latrocinia terroreſque nocturnos pollere. Item dextram mamillam contra formidines, pavoreſque. Siniſtrum vero pedem torreri in furno cum herba, quæ æque chamæleon vocetur, additoque unguento in paſtillos digeri : eos in ligneum vas conditos, præſtare (ſi credimus) ne cernatur ab aliis qui habeat. Armum dextrum ad vincendos adverſarios vel hoſtes valere, utique ſi abjectos ejuſdem nervos calcaverit. Siniſtrum humerum quibus monſtris conſecret, qualiter ſomnia quæ velis, & quibus velis, mittantur, pudet referre. Omnia ea dextro pede reſolvi : ſicut ſiniſtro latere lethargos, quos fecerit dexter. Capitis dolores, inſperſo vino, in quo latus alterutrum maceratum ſit, ſanari. Feminis ſiniſtri, vel pedis, cineri ſi miſceatur lac ſuillum, podagricos fieri illitis pedibus. Felle glaucomata & ſuffuſiones corrigi prope creditur, tridui inunctione : ſerpentes fugari ignibus inſtillato : muſtelas contrahi in aquam conjecto : corpore vero illito detrahi pilos. Idem præſtare narrant jecur, cum ranæ rubetæ pulmone illitum. Præterea jocinere amatoria diſſolvi. Melancholicos autem ſanari, ſi ex corio chame-

(58) Marcellus Empiricus, chap. 8; & Scribonius Largus, *Compoſ.* 38, ſont dans cette croyance.

(59) Cælius Aurelianus, livre 1, chap. 6 : *Melancholia dicta, quod nigra fella ægrotantibus ſæpè per vomitum veniant. Græci enim nigrum μέλαν vocaverunt, fel autem χολὴν appellant : & non, ut plerique exiſtimant, quod paſſionis cauſa, vel generatim nigra ſit fella: hoc enim eſt æſtimantium magis, quam videntium veritatem, vel potius falſum, ſicut in aliis oſtendimus. Nam Tullius atram bilem dixit, veluti altam iracundiam. Item Virgilius, Hercule alta iracundia moto : Hic vero, inquit, Alcidæ furiis exarſerat atra felle dolor. Siquidem melancholici ſemper triſtes, &c.*

(59*) Note de M. Guettard. « La » mélancolie eſt une triſteſſe ſans rai- » ſon, provenant d'une affection » corporelle, qui peut elle-même dé- » pendre de bien des cauſes; mais » qui ſuppoſe toujours les nerfs af- » foiblis, le ſang épais & circulant » difficilement dans les ramifications

de devant, attaché au bras gauche avec une laniere de peau d'hyene, eſt une ſauve-garde contre les vols & les frayeurs nocturnes. La mamelle droite eſt de même un préſervatif contre la peur & les terreurs paniques. On fait cuire le pied gauche dans un four avec la plante nommée auſſi *cameleon;* on y ajoute de l'onguent, & on en fait des paſtilles que l'on garde dans une boîte de bois, & cette compoſition, ſi on veut le croire, rend celui qui la porte inviſible aux autres. L'épaule droite a la vertu de rendre celui qui l'a ſur ſoi, victorieux de ſes adverſaires, ou de ſes ennemis; ce qu'on obtient pareillement, ſi après avoir jetté à terre les nerfs du même membre, on les foule aux pieds. J'ai honte de rapporter tous les prodiges auxquels eſt employée l'épaule gauche, & comment, par ſon moyen, on fait faire à qui l'on veut tels rêves qu'on deſire : comment tous ces ſonges ſont diſſipés par l'attouchement du pied droit : comment les léthargies cauſées par le flanc droit, ſont guéries par le flanc gauche. Comment on guérit encore les maux de tête, en y verſant du vin dans lequel on a fait macérer un des deux flancs de l'animal. Comment, en frottant les pieds avec de la cendre de la cuiſſe ou du pied gauche de la bête, mêlée avec du lait de truie, on y fait venir la goutte. Quelques-uns croient (58) qu'en ſe frottant les yeux pendant trois jours de ſon fiel, on en guérit les fluxions & le *glaucome;* qu'en le faiſant degoutter ſur des charbons allumés, il met en fuite les ſerpents; qu'en le jettant dans l'eau, on fait raſſembler les belettes; qu'en s'en frottant le corps, on en fait tomber les poils; & que ſon foie, amalgamé avec le poumon d'une grenouille buiſſoniere, eſt encore un épilatoire. On ajoute que le même foie rompt auſſi les charmes d'amour; qu'on guérit la mélancolie (59) ou bile noire (59*) en buvant le ſuc de la plante du même nom (60) dans un vaſe

» de la veine porte qui parcourent » le bas-ventre «.

(60) Note de M. Guettard. » Cette » plante que Pline, Galien, Théophraſte & Dioſcoride ont auſſi appellée *ixia*, *ixine*, *helxine*, s'emploie aujourd'hui ſous le nom de » *chamæleon* & de *carline*. Caſpar

leonis herbæ ſuccus bibatur. Inteſtina & fartum eorum, cum id animal nullo cibo vivat, cum ſimiarum urina, illita inimicorum januæ, odium omnium hominum his conciliare. Cauda flumina & aquarum impetus ſiſti, ſerpentes ſoporari. Eadem medicata cedro & myrrha, illigataque gemino ramo palmæ, percuſſam aquam diſcuti, ut quæ intus ſint omnia appareant : utinamque eo ramo contactus eſſet Democritus, quoniam ita loquacitates immodicas promiſit inhiberi! Palamque eſt, virum alias ſagacem & vitæ utiliſſimum, nimio juvandi mortales ſtudio prolapſum.

Ex eadem ſimilitudine eſt ſcincus, quem quidam terreſtrem crocodilum eſſe dixerunt, candidior autem, & tenuiore cute. Præcipua tamen differentia dignoſcitur à crocodilo, ſquamarum ſerie à cauda ad caput verſa. Maximus Indicus, deinde Arabicus. Afferuntur ſalſi. Roſtrum ejus & pedes in vino albo poti, cupiditates Veneris accendunt : utique cum ſatyrio & erucæ ſemine, ſingulis drachmis om-

» Bauhin l'appelle *carlina acaulos* » *gummifera*. Sa racine s'étend pro- » fondément en terre ; elle occupe » beaucoup de terrein, & finit en » une eſpece de tronc. Elle n'a point » de tiges Ses feuilles ſont longues, » échancrées, pointues & piquantes » par l'extrémité. On n'emploie que » la racine ; il en ſort une réſine à- » peu-près ſemblable au maſtic. On » la regarde comme un contrepoiſon ; » & Camerarius la recommande en » effet aux mélancoliques. Si la re- » cette que Pline donne ici contre la » mélancolie peut avoir quelque ver- » tu, c'eſt ſans doute par cette » plante «.

(60*) Nous en avons traité au l. 8.

(61) Dioſcoride, liv. 2, chap. 71, le nomme auſſi le *crocodile terreſtre*.

(62) Dioſcoride, *ibid.* y joint celui d'Afrique, qui ſe trouve dans une contrée de la Mauritanie.

(63) Et aſſaiſonnés avec du creſſon, ajoute Dioſcoride, *ibid.*

(64) Nicetas, *in Andronico*, liv. 2, num. 2, p. 206 : Ἤσθιε δὲ, &c. *Veſcebatur item Nilotica beſtiola, crocodilo non abſimili, quem ſcincum vocant : à quo cibo cum plerique abhorreant, tamen tentiginem excitat, & ad rem veneream paratos facit.*

(65) Note de M. Guettard. » Je » ne ſais ſi la mâchoire & les pieds de » cet animal doivent être regardés » comme un grand aphrodiſiaque ;

fair de la peau de l'animal ; qu'en frorranr avec fes inreftins, & ce qui peur s'y trouver d'aliment (quoique le caméléon vive prefque fans prendre aucune nourrirure), & avec de l'urine de finges, la porte de nos ennemis, on les rend odieux à tour le monde ; qu'avec fa queue on arrête les fleuves & le cours impétueux des eaux (les torrents), & que l'on endort les ferpents ; enfin qu'en frappant l'eau de cette même queue trempée dans le fuc du cedre & la myrrhe, & attachée à une branche double de palmier, l'eau devient fi tranfparente, qu'on voir diftinctemenr tour ce qu'elle contient. Et plût à Dieu que Démocrire lui-même eût été rouché de ce merveilleux rameau qu'il dit avoir encore la verru de réprimer l'excès du babil ! car il eft évident que ce grand homme, dont la fagacité d'ailleurs a bien mérité du genre humain, eft tombé dans d'étranges rêveries, par trop d'envie d'être utile aux hommes.

Il en eft à-peu-près de même du *fcincus* (60*), que quelques-uns ont prétendu n'être que le crocodile terreftre (61), mais qui eft plus blanc, & donr la peau eft plus mince. Ce qui le fair principalemenr diftinguer du crocodile, c'eft l'arrangemenr de fes écailles tournées de la queue à la tête. Le plus grand de rous eft celui de l'Inde, enfuite le *fcincus* d'Arabie (62) : on les apporte falés (63). La hure & les pieds de cet animal (64), infufés dans du vin blanc, & pris en boiffon, allumenr de forres paffions pour les femmes (65). On en fair encore, pour le même objet, un mêlange avec le fatyrion (65*) & la graine de roquetre, à la dofe d'une

» mais la compofition que Pline » vante ici peut être reçue en médecine par la vertu des deux plantes » qui la compofent. Le *fatyrion*, » qui eft une efpece d'*orchis*, fournit » une racine fameufe pour cet ufage ; » mais malgré fa célébrité, beaucoup » d'Auteurs révoquent en doute fa » vertu : comme cette racine eft bulbeufe, & fournit beaucoup de fel » volatil, elle peut être comptée entre les aphrodifiaques, fans d'ailleurs » ajouter beaucoup de foi aux merveilles qu'on en débite ».

(65*) Théod. Prifcien, liv. 2, chapitre 11, p. 1 : *De fatyrifiafi, vel im-*

nium, ac piperis duabus admixtis, ita ut paſtilli ſingularum drachmarum bibantur : per ſe laterum carnes obolis binis cum myrrha & pipere pari modo potæ, efficaciores ad idem creduntur. Prodeſt & contra ſagittarum venena, ut Apelles tradit, ante poſteaque ſumptus. In antidota quoque nobilia additur. Sextius plus quam drachmæ pondere in vini hemina potum, perniciem afferre tradit. Præterea ejuſdem decocti jus cum melle ſumptum, Venerem inhibere.

Eſt crocodilo cognatio quædam amnis ejuſdem, geminique victus, cum hippopotamo, repertore detrahendi ſanguinis, ut diximus. Plurimi autem ſuper Saïticam præfecturam. Hujus corii cinis cum aqua illitus, panos ſanat : adeps frigidas febres : item fimum ſuffitu. Dentes è parte læva dolores dentium, ſcarificatis gingivis. Pellis ejus è ſiniſtra parte frontis in inguina adalligata, Venerem inhibet. Ejuſdem cinis alopecias explet. Teſticuli drachma ex aqua contra ſerpentes bibitur. Sanguine pictores utuntur.

Peregrinæ ſunt & lynces, quæ clariſſime omnium qua-

---

pedimento uſus veneris ... virile ſemper officium reparaverunt, & piper, & ſatyrion, & ſtinchus, & ervi ſemina. Le Pere Hardouin veut qu'on liſe *& erucæ ſemina.*

(66) Voyez Dioſcoride, *ibid.* & Galien, liv. 11, *de Fac. Simp. Med.* p. 305.

(66*) Médecin de l'iſle de Thaſſus, aujourd'hui *Thaſſo*, iſle de l'Archipel. Il eſt cité par Galien, *in Antidot.* c. 8.

(67) Note de M. de Querlon. » Niger Sextius, Médecin, qui, quoique Latin, avoit écrit en Grec ſur » la médecine. Dioſcoride, dans ſa » Préface, lui reproche bien des erreurs. Pline, au contraire, le regardoit comme Ecrivain très exact. » Nous apprenons d'Erotien (*in Onomaſtico*) qu'il avoit traité de la matiere médicale ».

(68) L'Auteur du livre *de Simp. Med. ad Patern.* tome 13, des Œuvres de Galien, p. 1001 : *Ad venerea facit drachma una carunculæ illius* (ſcinci) *ex vini cyatho potata : ſi enim plus ſumatur, affert periculum.*

(68*) Au livre 8.

(69) Ville d'Egypte, vis-à-vis une des bouches du Nil.

dragme de chaque plante, auxquelles on joint deux dragmes de poivre, & le tout s'avale en paftilles d'une dragme. Les chairs des reins du même animal (66), fans autre addition, prifes pareillement en breuvage, au poids de deux oboles, avec de la myrrhe & du poivre, produifent, à ce qu'on croit, encore plus efficacement cet effet. Selon Apelle (66*), le fuc de ces chairs eft un fpécifique contre les bleffures faites par des fleches empoifonnées, en le prenant avanr & après l'accident : auffi entre-r-il dans les antidotes qui ont le plus de réputation. Sextius (67) écrit que le même fuc (68), bu dans une hémine de vin, à plus forte dofe qu'au poids d'une dragme, eft mortel ; & qu'étant pris avec du miel, il réprime les defirs amoureux.

Il y a enrre le crocodile & l'hippopotame, inventeur de la faignée, comme nous l'avons dir (68*), une certaine affiniré qui leur fait chercher le même fleuve & le même genre de vie. Les hippopotames font en grand nombre au deffus de la Préfecture (ou du Gouvernemenr) de Saïs (69). La cendre de la peau de cet animal, délayée dans de l'eau, & appliquée fur les panaris (70), les guérit. Sa graiffe & la vapeur de fon fumier, mis fur les charbons, guériffent les fievres froides. En fcarifiant les gencives avec les dents de fa mâchoire gauche, elles font ceffer le mal de dents ; la peau de la tête qu'on a prife au côté gauche du front, attachée fur les aînes, réprime les aiguillons de Vénus ; & fa cendre répare la chûte des poils. Une dragme de fes tefticules (71), en poudre, prife dans de l'eau, eft un remede contre la morfure des ferpents. Les Peintres font ufage de fon fang.

Les lynx, qui de tous les quadrupedes, ont la vue la plus per-

(70) Galien, liv. *de Theriaca ad Pifon.* chap 9, p. 642.

(71) Nicandre, *in Theriac.* p. 40, *adverfus ferpentes :*

Ἢ χάστορος, &c.

Vel caftoris accipe teftem

Aut pafcentis equi per Nili magna Saitæ

Flumina.

Il confeille de les boire dans de l'eau, avec quelques autres drogues. Diofcoride les fait broyer, & boire dans du vin, liv. 2, chap. 25.

drupedum cernunt. Ungues earum omnes cum corio exuri efficacissime in Carpatho insula tradunt : hoc cinere poto propudia virorum ; ejusdem aspersu, fœminarum libidines inhiberi : item pruritus corporum : urina, stillicidia vesicæ. Itaque eam protinus terra pedibus aggesta obruere traditur. Eadem autem & jugulorum dolori monstratur in remedio. Hactenus de externis.

Medicinæ communes ex feris animalibus , aut ejusdem generis placidis : lactis usus & observationes , & de caseis , butyro & adipe.

CAPUT 9. NUNC revertemur ad nostrum orbem : primumque communia animalium remedia atque eximia dicemus : sicuti de lactis usu. Utilissimum cuique maternum. Concipere nutrices exitiosum est : hi sunt enim infantes, qui co-

(72) Isle de l'Asie Mineure, aujourd'hui *Scarpanto*, entre Candie & Rhodes.

(73) Voyez au liv. 8, toutes les merveilles qu'on lui attribue.

(74) Philé, au Traité des propriétés des animaux, dit qu'elle brise encore les pierres de la vessie ; & Pline le nie liv. 37, n. 13.

(75) C'est plus vraisemblablement par le même instinct qui porte les chats à couvrir avec tant de soin leurs excréments.

(1) Note de M. Guettard. » Le lait » est une liqueur qui se filtre par les » mamelles des femelles de chaque » espece, & qui, considéré de près, » n'est que la substance nutritive, » constituée dans un état mitoyen entre le chyle & le sang. Elle consiste » en une grande quantité de globules » huileux noyés dans beaucoup d'eau. » L'affusion du moindre acide, & » même le tems seul suffit pour décomposer le lait en trois substances. » L'une est plus légere que l'eau, & » presque entiérement huileuse ; c'est » la crême ou la partie crêmeuse : » l'autre, à-peu près aussi pesante » que l'eau, est composée d'un mucilage terreux & huileux. La troisieme enfin est la sérosité du lait, » qui, à elle seule, est beaucoup plus » considérable que les deux autres. » Le lait, pris en total, est extrêmement nourrissant ; presque toutes » ses parties le sont, & ont une analogie marquée avec la substance » des animaux : aussi laisse-t-il fort » peu d'excréments ; mais il est sujet

çante,

çante, sont aussi des animaux étrangers. On tient dans l'isle de Carpathe (72) comme un remede très efficace, de brûler tous leurs ongles avec leur peau, & l'on prétend que quelques prises de cette cendre répriment le libertinage des hommes, ainsi que les passions des femmes sur lesquelles on en répand, & les démangeaisons du corps; & que leur urine est un remede (73) contre la dysurie, ou la difficulté d'uriner (74): c'est pour cela que l'animal la couvre, dit-on, aussi-tôt de terre, qu'il ramasse avec ses pieds (75). On l'indique encore comme un remede pour le mal de gorge. Voilà pour les animaux étrangers.

Des remedes qui se tirent également des bêtes féroces & des bêtes privées de la même espece : propriétés du lait : observations sur ses effets : propriétés du fromage, du beurre & de la graisse.

Nous allons maintenant revenir à notre monde, & nous parlerons d'abord de ces remedes excellents, & pourtant communs, que nous tirons des animaux, comme de l'usage du lait (1). Le plus utile de tous à chacun est le lait maternel (2). Il faut regarder comme un véritable accident, quand les femmes qui nourrissent deviennent grosses (3). Ce sont ces sortes d'enfants qui

» à se durcir dans le ventre & à embarrasser les premieres voies de matieres qui n'ont aucun aiguillon, » & qui obstruent les glandes du mésentere. De plus, les acides des » premieres voies font quelquefois » cailler le lait, & rendent son usage » dangereux ».

(2) Note de M. Guettard. » La Nature a destiné le lait de chaque espece de femelle à nourrir les petits » de l'espece. L'animal, tant qu'il a » été contenu dans l'intérieur du ventre de sa mere, a vécu & a augmenté » son corps des sucs laiteux qui s'épanchent dans la matrice; ainsi il » change plutôt le lieu d'où il tiroit » sa nourriture, que sa nourriture » même. De plus, formé & pêtri des » mêmes principes que la mere, il » ne peut jamais trouver de nourriture qui lui soit plus analogue que » ce lait ».

(3) Note de M. Guettard. » La par-

lostrati appellantur, densato lacte in casei speciem. Est autem colostra, prima à partu spongiosa densitas lactis. Maxime autem alit quodcumque humanum, mox caprinum : undè fortassis fabulæ Jovem ita nutritum dixere. Dulcissimum ad hominis camelinum, efficacissimum ex asinis. Magnorum animalium & corporum facilius redditur. Stomacho accommodatissimum caprinum, quoniam fronde magis, quam herba, vescuntur. Bubulum medicatius. Ovillum dulcius & magis alit, stomacho minus utile, quoniam est pinguius. Omne autem vernum aquatius æstivo, & de novellis : probatissimum vero, quod in ungue hæret, nec defluit. Innocentius decoctum, præcipue cum calculis

» tie la plus subtile du lait se porte à » l'enfant contenu dans la matrice. » Le lait qui se porte à la mamelle est » plus crasse & plus épais. Il faut donc » qu'il soit plus difficile à digérer, » qu'il contienne des parties plus visqueuses, plus difficiles à atténuer » par la bile ; il s'épaissir donc dans » le ventre, obstrue & épaissit : c'est » pourquoi Pline dir que les enfants » sont *colostrati ;* car on appelle la » partie caséeuse la plus épaisse du » lait, *colostrum*; quoique Pline donne » à ce nom une signification un peu » différente. Voyez Vossius, *in Etymolog. verbi* Colostrum ».

(4) Note de M. Guettard. » Frédetic Hoffmann a démontré que le » lait de femme étoit celui de tous » les laits qui contenoit le plus de » crême & le moins de parties caséeuses ; par conséquent, non seulement il contient beaucoup de parties nourrissantes : mais ces parties » sont aussi fort aisées à digérer. Celui de vache contient beaucoup de » parties caséeuses. Il est fort nourrissant ; car la partie caséeuse a aussi » la propriété de nourrir ; mais il » laisse plus de parties excrémentielles, & s'épaississant plus aisément, » il est aussi plus difficile à digérer. Il » est assez difficile de comprendre ce » que Pline entend ici par son mot » de *medicatius*, à moins qu'il ne » conçoive par là que ce lait est le » plus employé dans les usages de la » médecine ; celui de chevre est » moins séreux, mais a beaucoup » plus de propriétés médicales que » celui de vache. Enfin celui d'ânesse » au contraire est celui qui contient » le plus de sérosités & le moins de » parties nutritives ; mais il est le plus » léger, & celui qui passe le plus aisément. La propriété que Pline attribue aux corps des grands animaux de fournir un lait qui passe » plus aisément que les autres, ne » paroît point fondée dans la nature,

font appellés chez nous *coloftrats*, du lait de leur nourrice, qui s'eft pris comme du fromage ; car le *coloftrum* eft le premier lait épais & fpongieux qui fort des mamelles après l'accouchement de la femme. Or rien de plus nourriffant que le lait humain (4), quel qu'il foit, & enfuite celui de chevre : d'où peut-être provient la fable que Jupiter en fut nourri. Le lait le plus doux, après celui de la femme, eft le lait de chameau, & le plus falubre celui de l'âneffe. Celui des grands animaux & des grands corps en général, paffe plus aifément que tout autre. Le lait de chevre eft le plus convenable à l'eftomac, parceque cet animal vit plus de feuilles que d'herbe ; celui de vache eft plus médicinal ; celui de Brebis eft plus doux & plus nourriffant, mais moins bon pour l'eftomac, parcequ'il eft très gras. Toute efpece de lait, au printems (5), & provenant du premier verd, eft plus aqueux que dans l'été ; le meilleur eft celui qui refte fur l'ongle, & qui ne coule point. Il fait moins de mal quand il eft cuit (6), principalement avec des cailloux de mer (7). Le lait de vache eft le plus pro-

» quoique la chofe foit vraie du lait » de vache & de celui de cavalle, & » que l'Auteur le prononce auffi du » lait de chameau, fur lequel nous » n'avons aucune expérience. On » peut voir Galien fur chacun de ces » laits ; il a fait un détail circonf- » tancié de l'ufage du lait, mais uni- » quement d'après l'obfervation ».

(5) Note de M. Guettard. » L'Auteur diftingue ici deux efpeces de » laits plus aqueux, celui qui paroît » dans le printems, & celui qui eft » formé de pâturages nouveaux. Ce- » lui du printems eft plus aqueux que » celui de l'été, où la tranfpiration » eft plus forte ; & c'eft tout ce que » dit Pline : car il doit être encore » plus aqueux en hiver. Les nouveaux » pâturages font plus abreuvés d'eau, » & ce fluide compofe une partie » plus confidérable de leurs fubftan- » ces ».

(6) Note de M. Guettard. » Cependant le lait bouilli a perdu la plus » grande quantité de fes parties les » plus fubtiles. Galien démontre au » contraire que le lait doit être pris » au fortir de l'animal où il a encore » cette partie fubtile qui eft comme » un efprit recteur, & qui anime, » pour ainfi dire, le lait. La méthode » que propofe Pline de le joindre » avec les écailles d'huître, eft in- » ventée pour empêcher qu'il n'ai- » griffe. Au refte, la plupart de ces » propriétés fe trouvent rapportées » dans Diofcoride, liv. 20, ch. 75 ».

(7) Ou, felon Diofcoride, liv. 2, ch. 75, avec des cailloux de riviere,

marinis. Alvus maxime ſolvitur bubulo. Minus autem inflat quodcumque decoctum.

Uſus lactis ad omnia intus exhulcerata, maxime renes, veſicam, interanea, fauces, pulmones : foris pruritum cutis, eruptiones pituitæ, poſt abſtinentiam. Nam ut in Arcadia bubulum biberint phthiſici, ſyntecticique, & cachectæ, diximus in ratione herbarum. Sunt inter exempla, qui aſininum bibendo liberati ſint podagra, chiragrave. Medici ſpeciem unam addidere lactis generibus, quod ſchiſton appellavere. Id fit hoc modo : fictili novo fervet caprinum maxime, ramiſque ficulneis recentibus miſcetur, additis totidem cyathis mulſi, quot ſint heminæ lactis. Cum fervet, ne circumfundatur, præſtat cyathus argenteus cum frigida aqua demiſſus, ita ne quid infundat : ablatum deinde igni, refrigeratione dividitur, & diſcedit ſerum à

κόχλακες. Galien, au lieu de cailloux, y faiſoit mettre un fer rouge, liv. 10, *de Simp. Med.* Ainſi c'eſt en reſſerrant, qu'ici le lait eſt ſalubre. Hardouin.

(8) Note de M. Guettard. » Le fait » eſt faux : c'eſt plutôt par le lait d'â» neſſe ; Dioſcoride dit le lair de ca» valle, *loc. cit.* Voyez Galien, *loc.* » *cit.* »

(9) Note de M. Guettard. » Pline » parle des propriétés médicinales du » lait, après avoir parlé de ſes uſages » dans la nutrition. Pour juger de la » vérité de tout ce qu'il dit ici d'a» près Dioſcoride, il faut remarquer » que le lait eſt un grand adouciſſant » fort humectant & même relâchant. » Par ſa premiere qualité, il convient » dans toutes les maladies cauſées par » les matieres âcres, de quelque eſ» pece qu'elles ſoient, & notamment » par la réſorption du pus. Par la ſe» conde, il convient à toutes les dou» leurs qui dépendent de tenſion & » d'érétiſme. A la premiere claſſe ſe » rapportent preſque toutes les ma» ladies de la peau ; à la ſeconde ſe » rapportent la goutte & toutes les » douleurs du même genre ».

(10) Tout cela eſt comfirmé par Dioſcoride, liv. 2, chap. 75.

(11) Alluſion à ce paſſage du l. 25 : *Arcades quidem non medicaminibus uti, ſed lacte circà ver, quoniam tunc maximè ſuccis herbæ turgeant, medicenturque ubera paſcuis. Bibunt autem vaccinum.* On lit auſſi chez Celſus, liv. 3, chapitre 22 : *Lac quoque quod in capitis doloribus, & in acutis febribus . . . pro veneno eſt : in phthiſi tamen, ſicut in omnibus longis difficilibuſque febriculis rectè dari poteſt.*

pre à relâcher le ventre (8); & toute sorte de lait en général donne moins de vents quand il est pris chaud.

L'usage du lait en potion (9) est bon pour toutes les parties qui sont ulcérées intérieurement (10), sur-tout pour les reins, la vessie, les entrailles, la gorge, les poumons, & extérieurement en fomentation, après un peu de diete, pour les démangeaisons de la peau, & les échauboulures ou les dartres. Nous avons dit, en traitant des plantes (11), comme on fait prendre, dans l'Arcadie, le lait de vache pour la phthisie, la consomption & les affections cachectiques. Il y a des exemples de personnes que l'usage du lait d'ânesse a délivrées de la goutte aux pieds ou aux mains. Les Médecins ont ajouté (12) à ces différents laits une espece qu'ils nomment (13) *schistos* (14). Il se fait de cette maniere (15). On fait bouillir le lait, sur-tout celui de chevre, dans un vaisseau de terre neuf, & on le remue avec des branches de figuier coupées récemment, en y ajoutant autant de cyathes de vin miellé (16) qu'il y a d'hémines de lait. Lorsqu'il bout, pour l'empêcher de répandre, on y met un gobelet d'argent plein d'eau froide, & l'on prend garde qu'il n'en tombe dans le lait. Après qu'il est tiré du feu, il se divise en se refroidissant, & le *serum* (ou petit-lait) se sépare de la partie crêmeuse. Quelques-

(12) Dioscoride, liv. 2, chap. 77.

(13) Note de M. Guettard. » Théodore Priscien, liv. 2, part. 1, chapitre 9, appelle ce schiston un lait bouilli. Suivant la description que Pline en donne ici, c'est une espece de fromage ».

(14) Le Pere Hardouin entend par *schistos*, le lait privé de sa partie séreuse, ainsi qu'il résulte d'une partie des détails où va entrer Pline. Théodore Priscien en fait mention livre 2, part. 1, chap. 9: *Ventrem provocabis ex lacte decocto quod schiston aliqui vocavere.* M. de Querlon traduit en marge *schistos* par *lait coupé.* L'une & l'autre interprétation sont insuffisantes. Le *schistos* doit être défini *un lait bouilli, privé de sa partie séreuse, & coupé d'une portion de vin miellé*, selon Pline; ou d'oxymel, selon Dioscoride.

(15) Confirmé par Dioscoride, *ibid.*

(16) Dioscoride emploie ici de l'oxymel, & non du vin miellé.

lacte. Quidam & ipsum serum jam mulso potentissimum, decoquunt ad tertias partes, & sub dio refrigerant. Bibitur autem efficacissime heminis per intervalla singulis, diebus quinis : melius à potu gestari. Datur comitialibus, melancholicis, paralyticis, in lepris, elephantiasi, articularibus morbis.

Infunditur quoque lac contra rosiones à medicamentis factas. Et si urat dysenteria, decoctum cum marinis lapillis, aut cum ptisana hordeacea. Item ad rosiones intestinorum, bubulum aut ovillum utilius. Recens quoque dysentericis infunditur : ad colum autem, crudum : item vulvæ, & propter serpentium ictus : potisve pityocampes, buprestis, cantharidum, aut salamandræ venenis. Privatim bubulum his qui colchicon biberint, aut cicutam, aut dorycnium, aut leporem marinum : sicut asininum contra gypsum,

(17) Note de M. Guettard. » Le » petit-lait contient un sel savonneux » en fort petite quantité, qu'on en » retire sous le nom de sucre de lait : » ce sel est noyé dans beaucoup d'eau ; » ce qui n'empêche pas qu'outre les » vertus délayantes & adoucissantes, » le petit-lait n'ait une légere vertu » apéritive : cette vertu est augmentée dans le cas présent par les parties savonneuses du miel ».

(18) Dioscoride, *ibid.* Ποτίζεται, &c. *Bibitur porro serum, heminis per intervalla singulis, usque ad quinas : ita ut intercedentibus spatiis potantes deambulent.*

(19) Presque tout ce qui suit, se lit aussi chez Dioscoride, liv. 2, chapitre 76.

(20) Quintus Serenus dit que le petit-lait est propre à la guérison de cette maladie, selon quelques uns :

Nonnulli dixere serum prodesse bibendo.

(21) Note de M. Guettard. » Toutes les vertus dont notre Auteur » parle ici, dépendent de la vertu » qu'a le lait d'adoucir les parties » âcres. Ces passages sont presque » mot pour mot dans Dioscoride ».

(22) Dioscoride, *ibid.*

(23) Dioscoride, *ibid.*

(24) Dioscoride, *ibid.*

(25) Ces propriétés sont confirmées par Dioscoride, liv. 2, chap. 77.

(26) Sorte de Cantharide.

(27) Dioscoride, liv. 2, chap. 76 ;

uns font cuire ce petit-lait (17), déja rendu bien puissant par le vin miellé, jusqu'à diminution du tiers, & le laissent refroidir à l'air. On le prend avec succès (18), à des intervalles réglés, par hémines, pendant cinq jours; & la meilleure maniere est de faire quelque exercice après l'avoir bu. Ce lait se donne aux épileptiques (19), dans les maladies de l'hypocondre, pour la paralysie, les lepres, l'éléphantiasis (20), & toute espece de goutte.

On prend aussi le lait en clystere (21) pour les érosions faites aux entrailles par quelques médicaments corrosifs, & dans l'ardeur de la dysenterie (22), bouilli avec des cailloux de mer, ou de l'eau d'orge. Le lait de vache ou de brebis est meilleur pour les érosions d'intestins (23). Trait fraîchement, on le donne encore en clystere pour la dysenterie. Pour la colique, on le donne crud, ainsi que pour les maux de la matrice (24), pour les morsures des serpents (25), ou contre le venin de la chenille, du pin, des buprestes (26), des cantharides, & de la salamandre, qu'on peut avoir avalés. Le lait (27) de vache (28) est bon particuliérement pour ceux qui ont bu du suc (29) de colchique (30), ou de ciguë (31), ou de dorycnion (32), ou mangé du lievre

& liv. 4, chap. 84; Scribonius Largus, *Compos.* 184, 186, 189, 190 & 191.

(28) Note de M. Guettard. « Le » lait de vache est le plus épais & le » plus adoucissant pour ces sortes de » cas; par la même raison, il est pré- » férable pour ceux qui ont été em- » poisonnés par les plantes dont Pline » fait ici mention ».

(29) Note de M. Guettard. « Appel- » lée aujourd'hui *colchicum commune*, » est une plante dont le bulbe con- » tient des parties si âcres qu'elles em- » poisonnent plusieurs animaux ».

(30) Mort-aux chiens. Plante venimeuse.

(31) Note de M. Guettard. « Tout » le monde connoît la ciguë; mais la » plus forte est la ciguë aquatique, » *cicuta aquatica Gesneri*, sur laquelle » Wepfer a écrit, & des effets de la- » quelle il nous a donné des observa- » tions très singulieres ».

(32) Note de M. Guettard. « Le » *dorycnium* est une espece de *sola- » num furiosum*. C'est un poison qui » produit un délire dans lequel, sui- » vant Théophraste, on est amou- » reux de soi même Voyez Dioscoride, *Alexipharm.* chap. 6, & Ni- » cander, *in Alexipharm.*; & les » Commentaires de Gorræus ».

& cerussam, & sulphur, & argentum vivum : item duræ alvo in febri. Gargarizatur quoque faucibus exhulceratis utilissime. Et bibitur ab imbecillitate vires recolligentibus, quos atrophos vocant : in febri etiam quæ careat dolore capitis. Pueris ante cibum, lactis asinini heminam dari, aut si exitus cibi rosiones sentirent, antiqui in arcanis habuerunt : si hoc non esset, caprini. Bubuli serum orthopnoicis prodest ante cætera, addito nasturtio. Inunguntur etiam oculi, in lactis heminis sesamæ additis drachmis quatuor tritis, in lippitudine. Caprino lienes sanantur post bidui inediam tertia die edera pastis capris, per triduum poto sine alio cibo. Lactis usus alias contrarius capitis doloribus, hepaticis, splenicis, nervorum vitio, febres habentibus, vertigini, præterquam purgationis gratia, gravedini, tussientibus, lippis. Suillum utilissimum tenesmo, dysenteriæ, nec non phthisicis. Hoc & mulieribus saluberrimum qui dicerent fuerunt.

(33) Dioscoride, liv. 2, chap. 77; Marcellus Empiricus, chapitre 14, p. 103.

(34) Note de M. Guettard. « Pline » le conseille aux gens qui ont be- » soin de reprendre de nouvelles for- » ces, à cause de la qualité nutritive » qu'a le lait, & par l'analogie qu'il » a avec les principes animaux, qui » fait que sa digestion est très aisée, » ne produit point d'âcretés ; mais au » contraire s'en empare & les anéan- » tit ».

(35) Celsus, liv. 3, ch. 22, *de tabe & ejus speciebus. Una est qua corpus non alitur, & naturaliter semper aliquibus decedentibus, nullis verò in eorum locum subeuntibus, summa macies oritur : &, nisi occurritur, tollit : ἀτροφίαν hanc Græci vocant. Ea duabus fere de causis incidere consuevit : aut enim nimio timore aliquis minus, aut aviditate nimia plusquam debet, assumit : ita vel quod deest infirmat ; vel quod superat, corrumpitur.*

(36) Celsus, *ibid.*

(36*) Note de M. Guettard. « Hippocrate a prononcé que le lait étoit » dangereux à ceux qui ont des dou- » leurs de tête. Cette disposition dé- » pend le plus souvent d'un vice dans » l'estomac. Ce vice est capable de » corrompre le lait. Les autres maux » dont notre Auteur fait ici mention, » démontrent un vice dans la bile

marin.

marin. Celui d'âneſſe eſt efficace contre le gypſe (ou le plâtre), la céruſe, le ſoufre & le vif-argent, ainſi que pour la dureté du bas-ventre dans la fievre. On s'en gargariſe auſſi très utilement dans les ulceres de la gorge (33). On le donne encore à ceux qui veulent reprendre des forces (34), après l'eſpece d'épuiſement qu'on nomme *atrophie* (35), ou conſomption, ainſi que dans la fievre (36), lorſqu'elle eſt ſans mal de tête (36*). Les Anciens faiſoient un grand ſecret de faire prendre aux enfants une hémine de lait d'âneſſe avant de manger, ou lorſqu'ils ſentoient des éroſions d'entrailles (37) en rendant leurs déjections; & au défaut de lait d'âneſſe, on leur donnoit celui de chevre. Le petit-lait de vache eſt ce qu'il y a de meilleur pour les aſthmatiques, en y ajoutant du creſſon. Pour la chaſſie, on s'étuve les yeux avec une hémine de lait où l'on a mis quatre dragmes de ſéſame broyé. Les maux de rate ſe guériſſent en prenant pendant trois jours, & après deux jours de diete, du lait de chevres (38) qu'on a nourries le troiſieme avec du lierre. L'uſage du lait d'ailleurs eſt contraire au maux de tête (39), aux maladies du foie, de la rate (40), & des nerfs, aux fiévreux, à ceux qui ont des vapeurs, ſi ce n'eſt qu'on veuille les purger (41), aux fluxions de rhume, à la toux & aux chaſſieux. Le lait de truie (42) eſt très bon pour le teneſme, pour la dyſenterie, & pour la phthiſie. Il y en a même qui prétendent qu'il eſt fort ſalutaire aux femmes.

» qui eſt néceſſaire pour fondre la par-
» tie caſéeuſe la plus épaiſſe du lait ».

(37) Dioſcoride, liv. 2, chap. 77.

(38) Scribonius Largus, *Compoſ.* 132 : *Inflatibus lienoſis dare oportebit aquam, in qua candens ferrum demiſſum, vel lac caprinum, capra tantummodo edera paſta.*

(39) C'eſt auſſi la déciſion de Celſus, liv. 3, chap. 22; & d'Hippocrate, ſect. 5, Aphor. 64.

(40) Celſus, *ibid.* écrit que le lait, le fromage, & toutes les choſes douces ſont contraires aux maux de rate.

(41) Avec le *ſchiſtos*, ou lait bouilli & coupé de vin miellé; obſerve le Pere Hardouin, d'après Dioſcoride.

(42) Le Pere Hardouin ſoupçonne que Pline avoit écrit ici *ovillum*, & non pas *ſuillum*, c'eſt-à-dire lait de brebis, & non lait de truie. Il ſe fonde ſur Dioſcoride, qui conſeille ici le lait de brebis, & ne fait aucune mention de celui de truie.

De generibus caſeorum diximus, cum de uberibus ſingulisque animalium membris diceremus. Sextius eoſdem effectus equino, quos bubulo, tradit : hunc vocant hippacem. Stomacho utiles, qui non ſint ſalſi, id eſt, recentes. Veteres alvum ſiſtunt, corpuſque minuunt, ſtomacho utiliores : & in totum ſalſa minuunt corpus, alunt mollia. Caſeus recens cum melle, ſugillata emendat, mollis alvum ſiſtit. Sedat tormina paſtillis in vino auſtero decoctis, rurſuſque in patina toſtis cum melle. Sapron vocant, qui cum ſale & ſorbis ſiccis è vino tritus, potuſque, medetur cœliacis. Genitalium carbunculis caprinus tritus & impoſitus : item acidus cum oxymelite. Maculis in balineo illitus oleo interlinitur.

E lacte fit & butyrum, Barbararum gentium lautiſſimus cibus, & qui divites à plebe diſcernat. Plurimum è bubulo, & inde nomen : pinguiſſimum ex ovibus. Fit & ex caprino, ſed hieme, calefacto lacte : æſtate, expreſſo tantùm crebro

(43) Au liv. 11.

(44 Ainſi que Dioſcoride, liv. 2, chap. 80.

(45) Chevalin. Voyez Dioſcoride, *ibid.*; & Hippocrate, liv. 4, *de Morb.* text. 25, p. 44.

(46 Dioſcoride, liv. 2, chap. 79.

(47) Note de M. Guettard. » Hippocrate, *de vict. rat.* liv. 2, dit la » même choſe. Je ne ſais pas ſi l'expérience confirme fort cette utilité » du fromage En général, la partie la » plus épaiſſe du lait eſt celle qui eſt » la plus difficile à digérer; & l'on » ne peut pas douter que tout fromage ne ſoit dans ce cas. De plus, » la ſolidité & la conſiſtance de ces » ſubſtances donnent fort peu d'accès » à la bile. On conviendra plus aiſément de l'âcreté que portent les » fromages vieillis & ſalés dans les » liqueurs; le fait eſt évident, ainſi » que la propoſition que Pline énonce » ici, *ſalſa minuunt corpus, alunt mollia.* Voyez Dioſcoride, liv. 2, » chap. 79 & 80 ».

(48) Dioſcoride, *ibid.*

(49) Pourri, moiſi, affiné.

(50) Note de M. Guettard. » La » partie butyreuſe du lait eſt proprement la partie huileuſe contenue » dans ce fluide, qui reſſemble en » tout aux huiles par expreſſion qu'on

Nous avons parlé (43) des différentes sortes de fromages, en traitant des mamelles & des autres parties des animaux. Sextius (44) attribue les mêmes qualités au fromage fait de lait de cavalle, nommé communément *hippace* (45), qu'à celui de vache. Les fromages non salés (46), c'est-à-dire frais ou nouveaux, sont bons pour l'estomac (47). Le vieux fromage resserre le ventre, diminue l'embonpoint, & vaut encore mieux pour l'estomac (48). En général toutes les salaisons font maigrir, & les aliments doux sont nourrissants. Le fromage récent, mêlé avec du miel, ôte les meurtrissures ou taches de sang, & le fromage mou resserre. Il appaise aussi les tranchées, pris en pastilles que l'on fait cuire dans du vin verd, ou de gros vin, & puis rôtir ou griller sur un plat avec du miel. Le fromage appellé *sapron* (49), broyé & avalé dans du vin avec du sel & des cormes seches, guérit le flux céliaque. Celui de chevre, aussi broyé, s'applique avec succès sur les clous (ou chancres) des parties naturelles; &, quand il est aigre, avec de l'oxymel. On s'en sert encore au bain pour en frotter alternativement avec l'huile les taches du corps.

On tire encore du lait le beurre (50), mets exquis des nations barbares, & qui distingue les riches du peuple. Le beurre se fait ordinairement de lait de vache, & de là vient son nom (51). Le plus gras est celui de brebis (52). On en fait aussi de lait de chevre (53); mais dans l'hiver, en faisant chauffer le lait, & dans l'été en l'agitant seulement beaucoup, & presque sans relâche,

» retire des animaux, si ce n'est qu'il » a reçu de plus quelques degrés d'atténuation, qu'il se rancit plus aisément. Les Romains n'en faisoient » pas d'usage, non plus que tous les » pays chauds où les olives sont fort » abondantes. Il a toutes les vertus » & toutes les propriétés de ces huiles ».

(51) *Butyrum* ou *bouturon*, de *bos* ou *bous*, bœuf mâle ou femelle, comme qui diroit fromage de vache, presque tout le beurre du commerce étant de lait de vache.

(52) Dioscoride, liv 2, chap. 21.

(53) En agitant long tems le vase pour faire prendre à ce lait de la consistance, & le séparer de sa partie séreuse & acide, observe Dioscoride, *ibid.*

jactatu in longis vasis, angusto foramine spiritum accipientibus sub ipso ore, alias præligato. Additur paululum aquæ, ut acescat. Quod est maximè coactum in summo fluitat : id exemptum addito sale, oxygala appellant. Reliquum decoquunt in ollis. Ibi quod supernatat, butyrum est, oleosum natura. Quo magis virus resipit, hoc præstantius judicatur. Pluribus compositionibus miscetur inveteratum. Natura ejus adstringere, mollire, replere, purgare.

Oxygala fit & alio modo, acido lacte addito in recens quod velis inacescere, utilissimum stomacho. Effectus dicemus suis locis.

(53*) Lait aigre. Il est à propos de rapporter ici la note du Pere Hardouin Voici ses paroles : *Columella oxygalam vocat, quasi lac acidum dicat, ejusque compositionem docet, lib. 2, cap. 8. Est illud porro lactis acidi genus, ita prodente Busbequio, Epist. 1, pag. 36, hodieque in cibatu Turcis familiare : Jugurtam id appellant : diluunt aqua frigidissima, panemque interunt : eoque utuntur iu magno æstu & siti. Cibus is cum palato & ventriculo gratissimus est, tum ad extinguendam vehementiorem sitim vim habet admirabilem. Copia ejus passim venalis, ubicumque Turcarum diversoria sunt.*

(59) Pour l'usage médical. Hardouin.

(55) En faisant revenir les chairs.

(56) Note de M. Guettard. « L'origine du nom montre assez quelles » sont les qualités de la liqueur : » c'est proprement du lait aigre, ou » une espece de petit-lait aigri ; de là » ses propriétés. Ce petit-lait, comme » acide, peut être astringent ; il est » émollient, à cause de la grande » quantité de ses parties aqueuses ; il » purge quelquefois en délayant : » mais il est peu propre à remplir ».

(57) En parlant des maladies auxquelles il est propre.

(58) Avant que d'entamer une autre matiere, nous transcrirons ici l'excellente analyse donnée du lait, du petit-lait, du beurre & du fromage, par M. Macquer, dans son Dictionnaire de Chymie, d'autant que c'est en quelque sorte ici la vraie place de cette analyse : » Le lait des animaux » est une liqueur d'un blanc mat, qui » résulte du mêlange de trois substances fort differentes ; savoir, le beurre, le fromage & le petit-lait. Ces » trois matieres sont intimément mêlées les unes avec les autres dans le » lait récent. Le petit-lait est la seule » partie fluide du lait : le beurre & le » fromage qui y sont mêlés, ont l'un » & l'autre un certain degré de consistance, & ne sont point dissolubles » par la sérosité. Ces deux matieres,

dans de longs vases qui ne reçoivent l'air que par un petit trou pratiqué à leur orifice, que l'on a d'ailleurs exactement bouché. On y ajoute un peu d'eau pour le faire aigrir. La partie du lait la mieux caillée flotte au dessus ; on l'ôte en y mettant du sel, & c'est ce qu'on nomme *oxygala* (53*) : on fait cuire le reste dans des pots. Là, ce qui surnage est le beurre qui est de la nature de l'huile. Plus l'odeur en est désagréable, & plus on juge qu'il est bon (54). Il entre, étant vieux, dans plusieurs compositions différentes ; il est, de sa nature, astringent, anodin, purgatif, & il remplit bien les ulceres (55).

L'oxygala (56) se fait encore d'une autre maniere, en mêlant du lait aigre avec le lait récent qu'on veut faire aigrir, & ce caillé est très bon pour l'estomac. Nous parlerons (57) de ses propriétés en son lieu (58).

» dont la premiere est de nature entierement huileuse, & la seconde » de nature mucilagineuse ou gélatineuse, sont seulement interposées » & suspendues dans la partie séreuse à la faveur de leur grande division.

» On voit par-là que le lait est une » véritable émulsion : le beurre en est » la partie huileuse, celle qui, par » l'interposition de ses parties, donne » le blanc mat ; le fromage fait fonction d'un mucilage qui sert à tenir » la partie huileuse suspendue ; enfin, le petit lait, qui est naturellement transparent, est la substance » aqueuse qui sert d'excipient aux » deux autres. Le lait peut donc être » nommé à juste titre une émulsion » animale. On verra par ses propriétés que ce nom lui convient à tous » égards.

» Le lait récemment trait d'un animal frugivore en bonne santé, & » nourri des aliments qui lui conviennent, ne donne dans les épreuves » chymiques aucune marque d'acidité ni d'alkalinité ; il a une saveur » douce, agréable, un peu sucrée ; il » ne contient point de parties volatiles au degré de chaleur de l'eau » bouillante, du moins en quantité » sensible, & qu'on puisse recueillir ; » il n'a qu'une petite odeur très foible qui lui est particuliere.

» Cette liqueur est très susceptible » d'altération ; la moindre quantité » d'acide suffit pour la coaguler : lorsqu'on y mêle de l'alkali, il s'ensuit » aussi une espece de coagulation ; » mais elle est bien différente de celle » qu'occasionne l'acide, singuliérement à cause de l'action qu'a l'alkali sur toutes les parties du lait, » & notamment sur la partie butireuse, à laquelle il donne un caractere savonneux.

» Le lait éprouve aussi très facile-

Proxima in communibus adipi laus eſt, ſed maximè ſuillo, apud antiquos etiam religioſius. Certe novæ nuptæ

» ment de lui-même, & ſans aucune » addition, différents changements » remarquables. Les parties huileuſes ou butyreuſes de cette liqueur, » étant ſpécifiquement plus légeres » que les autres, & n'y étant point, » ou n'y étant que très peu adhérentes, ſe ſéparent du reſte en grande » partie par le ſimple repos, & ſe raſſemblent à la ſurface, préciſément » comme cela arrive aux émulſions; » elles y forment ce que l'on nomme » la *crême*, qu'on recueille pour en » faire le beurre. Indépendamment » de cela, le lait eſt très ſuſceptible » d'éprouver de lui même un mouvement de fermentation qui le fait » tourner à l'acide, & qui en occaſionne la coagulation.

» La coagulation du lait ne tarde » point à procurer une ſéparation aſſez diſtincte de la partie caſéeuſe » d'avec la féreuſe; & à meſure que » cette derniere ſe ſépare, l'autre » prend plus de conſiſtance. C'eſt » donc par le moyen de la coagulation, qu'on obtient ces deux parties » du lait ſéparées l'une de l'autre. » Mais la maniere dont ſe fait cette » coagulation apporte des différences » aſſez conſidérables dans les qualités de l'une & de l'autre: c'eſt pourquoi on coagule le lait de différentes manieres ſuivant les uſages auxquels on deſtine le fromage & le » petit-lait.

» Comme l'acide qui ſe développe » dans le lait, lorſqu'il ſe caille naturellement, eſt plus que ſuffiſant » pour ſa coagulation, & qu'il communique ſa ſaveur tant au fromage » qu'au petit-lait, on ne laiſſe point » le lait ſe cailler de lui-même, ni » pour en faire du fromage deſtiné » aux aliments, ni pour en faire du » petit-lait pour l'uſage de la Médecine. Le point eſſentiel pour éviter » cette acidité ſenſible, c'eſt de prendre du lait qui ne ſoit pas trop anciennement trait, d'y mêler exactement la plus petite quantité d'acide » néceſſaire à la coagulation, & d'accélérer cette coagulation par un » degré de chaleur convenable.

» La méthode ordinaire, & en même tems la meilleure, conſiſte à » délayer dans trois ou quatre cuillerées d'eau environ dix-huit grains » de préſure pour deux livres de lait, » & à la mêler dans le lait, qu'on » place enſuite ſur des cendres chaudes: le lait, au moyen de cette préſure, ſe caille plus ou moins vîte, » ſuivant le degré de chaleur qu'on » lui donne. Quand on deſtine le » caillé à être mangé avant que le » petit-lait s'en ſoit ſéparé, la chaleur doit être très douce, & la coagulation plus lente: ſi l'on en veut » faire du fromage, on peut aller un » peu plus vîte; & auſſi-tôt que le » lait eſt caillé, on le coupe pour » donner lieu à la ſéparation du petit-lait; on le met enſuite dans des » clayons pour le faire égoutter: enfin, ſi c'eſt le petit-lait qu'on veuille » avoir, on peut faire chauffer beaucoup davantage, la ſéparation en

Parmi les remedes communs, on fait d'abord beaucoup de cas des (59) graisses (60), sur-tout de celle de porc, dont les Anciens faisoient même un usage plus religieux que nous ; car, encore

» est plus prompte ; on le passe à travers une étamine ».

» Les parties butiteuses, caséeuses & séreuses du lait se trouvent d'abord séparées par ces premieres opérations ; mais cette premiere séparation n'est qu'imparfaite. Ces trois matieres participent encore toutes les unes des autres : on purifie le beurre & le fromage ainsi qu'il est dit à leurs articles. A l'égard du petit-lait, il faut, pour l'avoir bien clair & débarrassé d'une assez grande quantité de parties de fromage qu'il contient encore, parce-qu'elles n'ont point été suffisamment caillées, le clarifier en lui faisant jetter un bouillon, avec une quinzaine de grains de crême de tartre, & un blanc d'œuf qu'on y mêle bien, & le filtrer ensuite à travers le papier gris.

» La présure qu'on emploie pour cailler le lait n'est autre chose qu'une matiere laiteuse qui se trouve dans le ventricule des veaux : on sale cette matiere pour la conserver ; elle sent le vieux fromage & coagule le lait, parcequ'elle contient un acide suffisant, quoiqu'il ne soit pas bien sensible : c'est une espece de levain propre à la fermentation acide du lait. Il en est de même de plusieurs autres substances, telles que les fleurs de presque tous les chardons, du *gallium* qui se nomme par cette raison *caille-lait*, &c. Toutes ces matieres, qui ne paroissent point acides, & qui ne communiquent aucune acidité sensible au lait, le font néanmoins très bien cailler, sans doute à cause d'un acide caché qu'elles contiennent.

» L'opération qu'on fait pour clarifier le petit lait est nécessaire ; car si l'on entreprenoit de l'éclaircir par la seule filtration après la premiere coagulation, il ne passeroit point, ou passeroit encore trouble, parce-qu'il contient encore une quantité considérable de parties de fromage très divisées, qui lui sont adhérentes jusqu'à un certain point, & qu'il faut, en quelque sorte, cailler de nouveau, ou plus fortement, par l'ébullition avec la crême de tartre & avec le blanc d'œuf.

» Il s'en faut beaucoup que le petit-lait, bien clarifié, soit un pur flegme ; il est, à la vérité, la partie la plus aqueuse du lait ; mais il est chargé en même tems de tous ceux des principes du lait qui sont dissolubles dans l'eau ; aussi a-t-il une saveur sensible ; cette saveur devient même très marquée lorsqu'il est réduit à-peu près à moitié par l'évaporation : elle est sucrée & un peu salée. Le petit-lait tient en effet en dissolution une quantité assez considérable de substance extractive de la nature des sucs sucrés ; aussi est-il susceptible de fermentation spiritueuse : il est certain que les Tartares en font une boisson spiritueuse, une espece de vin.

intrantes, etiamnum solenne habent postes eo attingere. Inveteratur duobus modis, aut cum sale, aut sincerus :

» Le petit-lait contient, outre cette » substance sucrée fermentescible, » plusieurs especes de sels qu'on en » peut retirer en les faisant crystalliser. » Si l'on fait évaporer à peu-près les » trois quarts du petit-lait clarifié, & » qu'on le laisse après cela en repos » dans un lieu frais, il s'y forme une » certaine quantité de crystaux un peu » roux. Ce sel est le vrai sel essentiel de » lait; on le nomme aussi *sucre de lait*, » à cause de sa saveur qui est sensible- » ment sucrée: mais cette couleur & » cette saveur sont étrangeres à ce sel; » elles lui viennent de la substance » extractive que contient la liqueur » dans laquelle il s'est crystallisé: ainsi » en faisant bien égoutter ces crys- » taux, les dissolvant ensuite dans de » l'eau pure, & les faisant crystalliser » une seconde fois par l'évaporation » & le refroidissement, on les ob- » tient beaucoup plus blancs & moins » sucrés. On peut, en réitérant cette » manœuvre une troisieme, ou même » une quatrieme fois, si cela est né- » cessaire, avoir ces crystaux parfaite- » ment blancs, & presque sans sa- » veur; car ce sel en a très peu lors- » qu'il est pur.

» Ce sel est d'une nature singuliere; » il est fort peu connu, parcequ'il n'a » pas encore été examiné : on sait seu- » lement qu'il n'est point déliques- » cent, & qu'il demande même beau- » coup d'eau pour sa dissolution. » M. Baumé annonce dans sa Phar- » macie qu'il publiera des détails à ce » sujet; ils ne peuvent manquer d'ê- » tre intéressants.

» La liqueur qui a fourni ces pre- » miers crystaux, en contient en- » core qu'on peut obtenir par le mê- » me moyen. Si après qu'on en a re- » tiré cette seconde levée de sel de » lait, on continue à la faire évapo- » rer, alors il se crystallise un peu de » sel commun, & enfin l'eau mere » qui reste, contient, à ce qu'assure » M. Baumé dans sa Pharmacie, de » l'alkali fixe bien caractérisé, qu'on » obtient par conséquent sans com- » bustion. Comme cet alkali n'est » point du tout sensible, ni dans le » lait, ni même dans le petit lait, » avant les opérations dont on vient » de parler, il y a lieu de croire qu'il » existe dans le lait combiné avec » quelque matiere dont il est saturé, » & qui s'en sépare dans ce travail. » Tout ceci a besoin d'un examen » ultérieur beaucoup plus ample & » plus détaillé.

» Il est à propos de remarquer que » le lait, & par conséquent le petit- » lait, ne contenant aucun principe » plus volatil que l'eau, on ne perd » rien de ces composés, tant qu'on » ne les expose point à un degré de » chaleur supérieur à celui de l'eau » bouillante : mais si l'on soumet à la » distillation à feu nud, le résidu du » petit-lait évaporé au bain marie jus- » qu'à siccité, comme l'a fait M. » Geoffroi, on en retire d'abord du » flegme, ensuite un esprit acide de » couleur citrine, ensuite une huile » assez épaisse; enfin il reste dans la » cornue un résidu charbonneux qui » s'humecte à l'air, à cause des subs-

aujourd'hui,

aujourd'hui, les nouvelles mariées (61), en entrant dans la maison de leur époux, font une grande cérémonie de prendre de cette graisse au bout de leur doigt, & d'en mettre aux poteaux de la porte (62). La graisse de porc se rancit de deux manieres,

» tances salines avec lesquelles il est » mêlé.

» En joignant à ce qu'on vient de » dire du petit-lait, ce qui est exposé » aux articles BEURRE DE LAIT & » FROMAGE, on peut avoir des notions assez justes de la nature du » lait. Il en résulte, pour le résumer » en deux mots, que cette liqueur est » un mêlange d'une partie entiérement huileuse non combinée, de » la nature des huiles douces non » volatiles & grasses, qui est le beurre; d'une partie plus terreuse, contenant de l'huile combinée à-peu-près dans l'état mucilagineux, c'est » le fromage; & d'une partie aqueuse » ou séreuse, qui tient en dissolution différents sels avec une substance savonneuse, qui contient aussi » une huile combinée de la même nature, & dans le même état que » celle des sucs sucrés, c'est la sérosité du lait ou le petit-lait.

» Le lait est beaucoup employé dans » les aliments & dans la médecine; il » est adoucissant, incrassant, rafraîchissant, restaurant, cicatrisant; il » convient dans l'âcreté des humeurs, » telles que les dartres, les érésipeles, la gourme, quand elles ne sont » point accompagnées de fievre, & » dans les suppurations internes, la » phthysie, les fievres lentes, & le » marasme; souvent même on y met » les malades pour toute nourriture, » & il produit ordinairement de bons » effets. Mais il est à remarquer que, » quoique le lait soit un aliment, déja » préparé par la nature, & pour ainsi » dire à demi digéré, il y a beaucoup » de tempéraments qui ne peuvent » s'en accommoder; il est très sujet » à occasionner deux inconvénients » contraires, c'est-à-dire, des cours » de ventre, ou des constipations opiniâtres : on y remédie, soit en le » coupant avec de l'eau ou quelques » médicaments appropriés, soit en » choisissant le lait de l'animal qui » convient le mieux au tempérament & à la maladie auxquels on a » affaire : car il y a quelques différences dans les vertus médicinales » de lait des différents animaux. On » a observé, par exemple, que le lait » de chevre convient mieux aux personnes sujettes à être dévoyées par » le lait, que celui de vache.

» Le petit-lait n'est point employé » comme aliment, parcequ'étant privé des parties de beurre & de fromage, qui sont alimenteuses, il est » beaucoup moins nourrissant que le » lait entier; il l'est cependant un peu » à raison de la matiere sucrée qu'il » contient : il est adoucissant & rafraîchissant, comme le lait, & on » peut l'employer comme tel dans les » mêmes maladies; mais il est beaucoup plus délayant, apéritif & laxatif: on le fait souvent servir d'excipient ou de véhicule à différentes » sortes de médicaments.

tanto utilior, quanto sit vetustior. Axungiam Græci etiam appellavêre jam in voluminibus suis. Neque est occulta

» Il s'en faut beaucoup qu'on ait » encore sur le lait, toutes les con- » noissances qui sont à desirer, il reste » un grand nombre de recherches à » faire sur cette matiere : car sans » compter le sel de lait, qu'on ne » connoît presque que de nom, per- » sonne n'a entrepris jusqu'à présent » d'examiner chymiquement & de » comparer ensemble le lait des di- » verses especes d'animaux, entre » lesquels il doit se trouver de gran- » des différences, ainsi qu'on l'ob- » serve dans les Eléments de Chymie » pratique : il doit s'en trouver aussi » beaucoup dans le lait du même ani- » mal, pris dans diverses circonstan- » ces, & sur tout eu égard à la nature » des aliments qu'a mangés l'animal : » car il est certain que le lait participe » beaucoup de la nature des aliments » qu'a pris l'animal dont il est tiré. » Tout le monde sait qu'en faisant » prendre des drogues médicamen- » teuses aux nourrices, leur lait prend » la vertu de ces médicaments, & c'est » un moyen que les Médecins em- » ploient dans les maladies des en- » fants à la mamelle.

» Le beurre est la partie grasse, » huileuse & inflammable du lait. » Cette espece d'huile est distribuée » naturellement dans toute la subs- » tance du lait, en molécules très pe- » tites, qui sont interposées entre les » parties caséeuses & séreuses de cette » liqueur, entre lesquelles elles se » tiennent suspendues à l'aide d'une » très légere adhérence, mais sans » être dissoutes; elle est dans le mê- » me état où est l'huile dans les émul- » sions : c'est par cette raison, que les » parties butireuses contribuent à don- » ner au lait le même blanc mat qu'ont » les émulsions, & que par le repos, » ces mêmes parties se séparent du » reste de la liqueur, & viennent se » rassembler à sa partie supérieure, » où elles forment une crême.

» Tant que le beurre n'est que dans » l'état de crême, ses parties propres » ne sont point assez unies les unes » aux autres pour qu'il forme une » masse homogene, elles sont encore » à moitié séparées par l'interposition » d'une assez grande quantité de par- » ties séreuses & caséeuses. On per- » fectionne le beurre, en exprimant, » par le moyen d'une percussion réi- » térée, ces parties hétérogenes d'en- » tre ses parties propres : alors il est » en une masse uniforme, d'une con- » sistance molle.

» Le beurre récent, & qui n'a » éprouvé aucune altération, n'a » presque point d'odeur; sa saveur est » très douce & agréable : il se fond à » une chaleur très foible, & ne laisse » échapper aucun de ses principes au » degré de l'eau bouillante. Ces pro- » priétés, jointes à celle qu'a le beurre » de ne pouvoir s'enflammer que » quand on lui a appliqué une cha- » leur bien supérieure à celle de l'eau » bouillante, capable de le décom- » poser, & de le réduire en vapeurs, » prouvent que la partie huileuse du » beurre est de la nature des hui- » les douces, grasses, & non vo- » latiles, qu'on retire de plusieurs » matieres végétales par la seule ex- » pression.

ou avec du sel, ou sans nul mêlange; & plus elle est vieille, plus elle est utile. Les Grecs lui ont donné depuis long-tems, dans leurs écrits, le nom d'*axunge* (63). La cause de ses propriétés

» La consistance demi-ferme qu'a » le beurre, est due, comme celle de » toutes les autres matieres huileuses » concretes, à une quantité assez con- » sidérable d'acide, qui est uni dans » ce composé à la partie huileuse; » mais cet acide est si bien combiné, » qu'il n'est aucunement sensible tant » que le beurre est récent; & qu'il n'a » reçu aucune altération. Lorsque le » beurre vieillit, & qu'il éprouve une » sorte de fermentation, alors cet » acide se développe de plus en plus; » & c'est-là la cause de la rancidité » qu'acquiert le beurre, avec le tems, » comme toutes les huiles douces de » son espece.

» Le feu dégage aussi l'acide du » beurre plus promptement & plus » sensiblement. Si l'on expose du » beurre à un degré de chaleur assez » fort pour le faire fumer, il s'en ex- » hale des vapeurs d'une âcreté insup- » portable, qui tirent des larmes des » yeux, qui prennent à la gorge, & » qui excitent la toux, comme on l'é- » prouve tous les jours dans les cuisi- » nes où l'on fait des roux. Ces va- » peurs du beurre ne sont autre chose » que l'acide qui s'en dégage. Ce qui » reste du beurre, après cette opéra- » tion, a une saveur forte, bien diffé- » rente de la douceur qu'il avoit avant, » parceque ce qui lui reste d'acide, est » développé, & à demi dégagé par » l'action du feu. La même chose ar- » rive précisément lorsqu'on distille » du beurre dans une cornue.

» Il faut, si l'on veut décomposer » le beurre par la distillation, lui ap- » pliquer un degré de chaleur bien » supérieur à celui de l'eau bouillan- » te; il s'en éleve alors des vapeurs » acides, d'une volatilité & d'une » âcreté considérables. Ces vapeurs » sont accompagnées d'une petite por- » tion d'huile qui ne se fige point, » parceque c'est celle qui a été dé- » pouillée de la plus grande partie » de son acide; il passe ensuite une » seconde huile rousse, qui se fige en » refroidissant, & qui devient de » plus en plus épaisse à mesure que » la distillation avance; il reste enfin » dans la cornue une assez petite quan- » tité de matiere charbonneuse, qui, » traitée au feu à l'air libre, a une peine » extrême à se brûler entiérement, » & à se réduire en cendre.

» Si l'on soumet à une seconde dis- » tillation la portion d'huile figée qui » a passé dans le récipient, on en tire » encore de l'acide & de l'huile flui- » de: on peut ainsi la réduire toute » en huile fluide & en acide, en la » distillant un assez grand nombre de » fois.

» L'acide qu'on retire dans ces dis- » tillations est accompagné de phleg- » me, sur-tout dans le commence- » ment, & d'une portion d'huile qui » lui est unie, qu'il rend dissoluble » dans l'eau, & à laquelle il doit en » partie sa volatilité; c'est à cause de » cette huile, que l'acide a l'odeur » empyreumatique du beurre brûlé.

» Il y a plusieurs remarques essen- » tielles à faire sur cette analyse du

virium causa, quoniam id animal herbarum radicibus vescitur. Itaque etiam fimo innumeri usus. Quamobrem

» beurre par la distillation, parce-» qu'elle présente absolument les mê-» mes phénomenes, que les analyses » de toutes les autres matieres huileu-» ses concretes du même genre, telles » que la cire, le suif, le beurre de » cacao, le blanc de baleine, & » qu'elle peut servir de modele pour » la décomposition de toutes ces ma-» tieres.

» Premiérement, il est essentiel que » ces distillations se fassent lente-» ment, & au juste degré de chaleur » nécessaire pour entretenir modéré-» ment la distillation; parceque, lors-» qu'on presse trop cette distillation, » l'acide n'a point le tems de se sépa-» rer, & la matiere huileuse concrete » passe dans le récipient presque toute » entiere, sans avoir souffert de dé-» composition. De quelque maniere » qu'on s'y prenne, il passe toujours, » comme on l'a vu, une bonne partie » de cette même matiere qui n'est » qu'à demi décomposée, & qu'on » est obligé de soumettre à plusieurs » autres distillations pour la met-» tre entiérement dans l'état d'huile » fluide.

» Secondement, quand on presse » trop la distillation, l'acide passe en » vapeurs blanches sensibles, à cause » de la quantité d'huile qui lui reste » unie : c'est par la même raison, » que sur la fin de la distillation, où » l'on est obligé de donner plus de » chaleur, cet acide passe toujours » aussi sous la forme de vapeurs blan-» ches.

» Troisiémement, à chaque distilla-» lation qu'on fait du beurre ou de » son huile figée, il y a toujours une » portion de cette même huile qui est » entierement décomposée; aussi la » quantité en diminue-t elle conti-» nuellement, & d'une maniere sen-» sible.

» Cette quantité d'huile entiére-» ment décomposée, est proportion-» née au phlegme, à l'acide & au ré-» sidu charbonneux, ou matiere ter-» reuse phlogistiquée, qu'on obtient » à chaque distillation, & qui sont » les principes prochains de l'huile : » ceci est général pour les huiles quel-» conques, qu'on soumet à la distilla-» tion.

» On doit remarquer aussi en géné-» ral sur cette analyse du beurre, que » cette matiere, quoique venant du » corps d'un animal, ne fournit ce-» pendant pas un seul atôme d'alkali » volatil : il en est de même de la » graisse des animaux; ce qui prouve » que ces substances ne sont point as-» similées aux autres substances ani-» males, qui fournissent toutes de » l'alkali volatil dans leur décompo-» sition, sans excepter même l'huile » qu'on retire de ces mêmes substan-» ces.

» Le beurre est d'un usage habituel » dans les aliments, à cause de sa » saveur agréable : mais il est très » essentiel, pour qu'il ne soit pas mal » sain, qu'il soit très frais, & absolu-» ment exempt de rancidité; comme » aussi qu'il ne soit, ni frit, ni roussi; » sans quoi, son acide, qui se déve-» loppe, & qui est très âcre, & même

n'est rien moins qu'occulte (64), puisque le porc mange des racines & des herbes; ce qui fait aussi que son fumier sert à une infinité d'usages. C'est pour cela que nous ne parlons ici que

» caustique, trouble la digestion, la » rend laborieuse, douloureuse, excite des rapports nidoreux & brûlants, enfin porte beaucoup d'acrimonie dans le sang: il y a même » bien des personnes dont l'estomac » est délicat, qui éprouvent toutes » ces incommodités de la part du » beurre le plus frais, & du lait. Tout » ceci est applicable aussi à l'huile, » à la graisse, au chocolat, & en général à toutes les matieres grasses.

» Le fromage est la partie mucilagineuse ou gélatineuse du lait. Comme » le lait de tous les animaux est une » véritable émulsion, c'est la partie » fromageuse de cette liqueur qui » sert d'intermede pour tenir la partie » huileuse ou butyreuse distribuée, » suspendue, & nageante dans la » sérosité: ainsi le fromage est dans » le lait ce que le mucilage est dans » les émulsions ou sucs laiteux des » végétaux; mais quoiqu'il ait quelques propriétés communes avec les » mucilages, il en differe aussi à plusieurs égards, & singuliérement en » ce qu'il n'a pas la même viscosité ou » ductilité, & en ce qu'il est susceptible de se coaguler par l'action de » la chaleur & des acides.

» Le lait est, comme tout le monde » sait, un assemblage de trois substances très différentes les unes des autres, qui sont le beurre, le fromage » & le petit-lait; ces substances ne » sont, pour ainsi dire, qu'intimement » mêlées, sans être combinées & adhérentes entre elles, puisqu'elles se » séparent d'elles-mêmes les unes des » autres par une espece d'analyse spontanée. Mais cette séparation n'est » point entiere & exacte, à moins » qu'on ne la procure par des moyens » particuliers à chacune de ces substances.

» Pour avoir le fromage le plus pur » qu'il est possible, il faut, après avoir » bien écrêmé le lait récent, le faire » cailler promptement par de la présure ou de la crême de tartre, l'égoutter exactement de tout son petit-lait, & le laver ensuite à plusieurs reprises dans beaucoup d'eau » très pure.

» Si, après cela, on le soumet à la » distillation à une chaleur graduée, » on n'en obtient d'abord au degré » de chaleur qui n'excede point celui » de l'eau bouillante, que du flegme » qui a une légere odeur de lait ou » de fromage, & qui ne donne aucune » marque d'acidité, ni d'alkalinité: » en poussant la chaleur plus fort, on » fait monter un esprit huileux & » salin; communément la partie saline de cet esprit est de l'alkali volatil; ensuite il vient une assez petite quantité d'huile empyreumatique d'abord fluide, & ensuite de » plus en plus épaisse & fétide. Il » monte aussi dans cette distillation de » l'alkali volatil concret; & enfin lorsque la cornue étant bien rouge, il » ne monte plus rien, il y reste une matiere charbonneuse très abondante; » ce charbon est du nombre de ceux

non de alia loquimur ſue, multo efficaciore fœmina, & quæ non peperit. Multo vero præſtantior in apris eſt. Uſus

» qui ne ſe brûlent qu'avec la plus » grande difficulté.

» On voit par cette analyſe du fromage, laquelle reſſemble à celle de » toutes les matieres animales, que » cette ſubſtance eſt la partie du lait » la plus animaliſée; car le beurre & » le petit-lait fourniſſent des principes différents, & ſur-tout beaucoup » d'acide. Cependant il eſt eſſentiel » d'obſerver qu'il peut arriver auſſi » qu'on retire de l'acide, au lieu d'alkali volatil, dans la diſtillation du » fromage venant des animaux frugivores, tel que celui dont il eſt queſtion dans cet article : cela dépend, » peut-être, de la nature des aliments » que prennent les animaux dont eſt » tiré le lait, & encore plus, ſans » doute, de leur tempérament, de » leur diſpoſition actuelle, & de la » nature de leur digeſtion. Car, en » général, l'état de l'acide & ſa diſpoſition plus ou moins grande à ſe » transformer en alkali volatil, ſont » très variables dans le regne animal, » ſur-tout dans les animaux qui ne » vivent que de végétaux, & dans » leur lait, qui eſt encore ſi voiſin de » la nature végétale.

» Cette matiere, au reſte, quoique » très intéreſſante, a été juſqu'à préſent fort négligée par les Chymiſtes. On voit dans les Eléments de » Chymie-pratique une analyſe du » fromage tiré du lait de vache, & on » ne fait mention que d'acide dans » cette analyſe; ce qui indique les » variations qu'il peut y avoir dans la » nature de cette matiere. Il ſeroit à » ſouhaiter qu'on l'examinât avec autant de détail qu'elle en mérite; » mais il faudroit pour cela faire un » grand nombre d'expériences qui » exigent du tems & des circonſtances favorables. On ſent bien que » cela exigeroit qu'on eût à ſa portée » un aſſez grand nombre de vaches » de différents âges, qu'on pût nourrir de différentes herbes & grains, » qu'on prît le lait à différents termes » de l'accouchement, & enfin qu'on » réitérât les épreuves dans les différentes ſaiſons ».

(59) Note de M. Guettard. » La graiſſe eſt cette humeur huileuſe qui ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire, & qui n'eſt compoſée que de la partie huileuſe du lait, qui ſe ſépare du ſang dans les endroits où le mouvement du ſang eſt moins vif. La graiſſe a les principes plus atténués que le beurre, le beurre les a plus atténués que les huiles végétales ».

(60) C'eſt à l'analyſe chymique à nous donner la véritable notion de cette ſubſtance. Conſultons donc ici M. Macquer, guide avec qui l'on craint peu de s'égarer.

» La graiſſe eſt une ſubſtance huileuſe concrete, qui ſe dépoſe en différentes parties du corps des animaux.

» Pour obtenir la graiſſe bien pure, » on la coupe par morceaux, on la » monde des membranes & vaiſſeaux » qui lui ſont mêlés : on la lave dans » une grande quantité d'eau pure, » pour lui enlever toute la matiere » gélatineuſe qu'elle peut contenir, » c'eſt-à-dire juſqu'à ce que l'eau ſorte

de cette espece de porcs (65), dont la femelle fournit la meilleure graisse, & sur-tout celle qui n'a point porté, quoique la graisse du sanglier soit encore bien supérieure. On se sert

» insipide & sans couleur ; après cela » on la fait fondre à une chaleur modérée dans un vaisseau propre avec » un peu d'eau, & on la tient ainsi » fondue jusqu'à ce que l'eau soit entiérement évaporée ; ce que l'on reconnoît à la cessation de son bouillonnement qui n'est dû qu'à l'eau, » & qui dure jusqu'à ce qu'il n'y en » ait plus une seule goutte. On la » met après cela dans un pot de » fayance où elle se fige ; elle est alors » de la plus grande blancheur, propre » aux usages de la pharmacie, & dans » le degré de pureté convenable pour » être examinée chymiquement.

» La graisse ainsi purifiée, n'a qu'une » odeur extrêmement foible, qui lui » est particuliere, & une saveur aussi » très foible, & même très fade.

» Les acides minéraux présentent » avec la graisse les mêmes phénomenes qu'avec celles des huiles douces » non volatiles des végétaux qui n'ont » aucun caractere résineux ni gommeux, qui ne se desséchent point ; » telles que l'huile de ben & celle » d'olives, & que des Chymistes » modernes ont nommées, à cause de » cela, *huiles grasses*.

» Les alkalis dissolvent aussi la » graisse, de même que ces sortes » d'huiles, & forment avec elle un » savon du même genre : elle ne contient aucun principe assez volatil » pour s'élever au degré de chaleur » de l'eau bouillante : elle ne prend » feu que quand elle est chauffée à » l'air libre jusqu'au point de s'élever en vapeurs. Enfin par la vétusté » elle contracte un caractere d'âcreté » & de rancidité.

» Lorsqu'on soumet la graisse à la » distillation à un degré de chaleur » supérieur à celui de l'eau bouillante ; » ce qui doit se faire par conséquent » dans une cornue & à feu nud, il » en sort d'abord un flegme acide, & » une petite portion d'huile qui reste » fluide : à mesure que la distillation » continue, l'acide qui monte, devient de plus en plus fort, & l'huile » de moins en moins ténue ; ensorte » même qu'elle se refige dans le récipient. Il ne monte aucun autre » principe pendant toute cette distillation ; & enfin la cornue étant » rouge, il n'y reste qu'une quantité » infiniment petite de charbon du » genre de ceux qui ne se brûlent » qu'avec la plus grande difficulté.

» Si l'on soumet à une seconde » distillation l'huile figée qui se trouve » dans le récipient, on en retire encore une nouvelle quantité d'acide » & d'huile qui ne se fige plus ; en » réitérant ainsi ces distillations, on » atténue de plus en plus l'huile de » la graisse : à mesure qu'on lui enleve de son acide, elle acquiert » une odeur de plus en plus pénétrante ; & on peut, à force de la » distiller ainsi, l'amener au point » d'avoir autant de volatilité que les » huiles essentielles, & de s'élever au » degré de chaleur de l'eau bouillante.

» On voit par toutes ces propriétés

igitur axungiæ eſt ad emollienda, excalfacienda, diſcutienda, purgandaque. Medicorum aliqui admixto anſeris

» de la graiſſe, qu'elle eſt une huile » douce, concrete, non volatile, ab» ſolument analogue au beurre de » lait & à la cire, & qu'elle ne doit » ſa conſiſtance, de même que ces » matieres, qu'à un acide qui lui eſt » ſi intimément uni, qu'on ne peut » l'en ſéparer que ſucceſſivement, & » par des diſtillations réitérées.

» La graiſſe, ainſi que toutes les » autres matieres huileuſes de même » eſpece, ne peut être chauffée ſuf» fiſamment pour ſe réduire en va» peurs, ſans éprouver une altéra» tion conſidérable, & même ſans » ſe décompoſer. Les vapeurs qui » s'en élevent lorſqu'on la chauffe à » l'air libre, ſont de même nature » que celles qui montent dans la diſ» tillation à feu nud : elles ne ſont » que de l'acide & de l'huile atté» nuée. Cet acide eſt d'une pénétra» tion, d'une acrimonie & d'une vo» latilité ſingulieres ; il irrite & en» flamme les yeux, la gorge & le » poumon ; il fait pleurer & excite la » toux auſſi fortement que l'acide ſul» fureux volatil, quoiqu'il ſoit d'une » nature bien différente.

» Lorſque la graiſſe eſt dans ſon » état naturel, & qu'elle n'a encore » ſouffert aucune altération, cet acide » eſt ſi bien combiné avec la partie » huileuſe, qu'on n'apperçoit aucu» nes de ſes propriétés ; auſſi la graiſſe » bien conditionnée eſt-elle très dou» ce, & l'on s'en ſert avec beaucoup » de ſuccès en médecine, comme » d'un grand adouciſſant, ſur-tout à » l'extérieur. Mais autant cette ſub» ſtance eſt douce, tant qu'elle n'a » pas éprouvé un degré de chaleur » capable de la décompoſer, ou » qu'elle eſt récente ; autant elle de» vient âcre, irritante & même cauſ» tique, lorſque ſon acide a été dé» veloppé & en partie dégagé par le » feu & par la vétuſté.

» La rancidité portée très loin, » change totalement, non ſeulement » les vertus de la graiſſe, mais même » pluſieurs de ſes propriétés eſſen» tielles, & en particulier celle » qu'elle a de réſiſter à l'action de l'eſ» prit de vin ; car ce diſſolvant, qui » ne touche point du tout à la graiſſe » non altérée, en diſſout une portion » lorſqu'elle a été chauffée fortement, » ou qu'elle eſt devenue très rance ; » effet qui ne vient certainement que » du développement qui arrive à l'a» cide de la graiſſe dans l'un & l'au» tre cas : c'eſt ce qu'a fait voir » M. Macquer dans ſon Mémoire ſur » la cauſe de la différente diſſolubi» lité des huiles dans l'eſprit de vin : » on en parlera plus amplement au » mot *Huile*. M. de Machy, habile » Apothicaire de Paris, Chymiſte » éclairé & très bon Obſervateur, a » fait à ce ſujet une obſervation qui » eſt bien d'accord avec ce ſentiment ; » c'eſt qu'on peut enlever toute la » rancidité de la graiſſe, en la trai» tant avec de l'eſprit de vin : car il » eſt viſible que dans ce cas, cela » n'arrive que parceque l'eſprit de » vin diſſout & enleve toute la por-

donc

donc du sain-doux pour amollir (66), échauffer, résoudre & mondifier, les plaies. Quelques Médecins recommandent d'en user pour la goutte, en y mêlant de la graisse d'oie, du suif

» tion de la graisse dont l'acide est » développé, c'est-à-dire toute celle » qui est devenue rance, tandis qu'il » ne touche point à la partie qui n'a » pas encore éprouvé cette altération. » Cette pratique peut donc être em» ployée très utilement, pour la con» servation ou le rétablissement de » certaines especes de graisses, d'usage » en médecine, mais qui sont rares, » & qu'on ne peut pas toujours se » procurer bien récentes.

» La décomposition de la graisse, » dont on ne re ire que de l'acide, » de l'huile, très peu de résidu char» bonneux, & pas un seul atome » d'alkali volatil, prouve évidem» ment que cette substance, quoique » travaillée dans le corps des ani» maux dont elle fait en quelque » sorte partie, n'a cependant point » les caracteres d'une matiere anima» lisée; ainsi elle est dans une classe » à part, elle paroît devoir son ori» gine à celles des parties huileuses » des aliments qui n'ont point pu en» trer dans la composition du suc » nourricier; c'est par conséquent une » huile surabondante à la nutrition, » que la nature dépose & met en ré» serve pour des destinations particu» lieres. Il y a lieu de croire qu'un » des grands usages de la graisse, est » de recevoir dans sa composition, » d'amortir & d'adoucir une grande » partie des acides provenants des ali» ments, & qui sont de trop pour la » composition du suc nourricier dont » l'animal a besoin, ou dont la na» ture n'a pas pu se débarrasser autre» ment. Ce qu'il y a de certain, c'est » que plus les animaux sains pren» nent & digerent d'aliments sura» bondants à leur nutrition & à leur » reproduction, & plus ils devien» nent gras: de là vient que ceux qui » sont châtrés, qui font peu d'exer» cice, ou qui sont parvenus à un » âge de maturité où la déperdition » & la production de la liqueur sémi» nale sont moins grandes, & qui » prennent en même tems beaucoup » d'aliments succulents, s'engraissent » ordinairement beaucoup, quelque» fois même excessivement.

» Quoique la graisse soit fort éloi» gnée du caractere des substances » vraiment animales, qu'elle paroisse » même fort peu disposée à se chan» ger en suc nourricier (car elle est » en général difficile à digérer; & il » y a bien des gens dans l'estomac » desquels elle se rancit de même que » le beurre, & à qui elle donne des » aigreurs considérables), il paroît ce» pendant que dans certains cas elle » sert à la nutrition & à la réparation » du corps. Il est certain que les ani» maux, dans la disette des aliments, » & dans les maladies qui mettent » obstacle à la digestion & à la pro» duction du suc nourricier, mai» grissent & se nourrissent de leur » propre graisse, & que dans ces cas» là, ceux qui sont gras résistent plus » long tems que ceux qui sont très

adipe, taurorumque ſevo & œſypo, ad podagras uti jubent. Si vero permanet dolor, cum cera, myrto, reſina, pice. Sincera axungia medetur ambuſtis vel nive : pernionibus autem cum hordei cinere & galla pari modo. Prodeſt & confricatis membris; itinerumque laſſitudines & fatigationes levat. Ad tuſſim veterem recens decoquitur quadrantis pondere in vini cyathis tribus addito melle. Vetus etiam phthiſin in pilulis ſumpta ſanat, quæ ſine ſale inveterata eſt. Omnino enim non niſi ad ea quæ purganda ſint, aut quæ non ſint exhulcerata, ſalſa petitur. Quidam quadrantes axungiæ & mulſi in vini cyathis tribus decoquunt contra phthiſes, quarto quoque die picem liquidam in ovo ſumi jubent, circumligatis lateribus, & pectoribus, & ſcapulis eorum qui phthiſin ſentiunt. Tantaque eſt vis, ut geni-

» maigres; la graiſſe eſt alors apparemment réſorbée par des vaiſſeaux » deſtinés à cet uſage, & transformée en ſuc nourricier dans les couloirs de l'animal.

» Les graiſſes des différentes eſpeces d'animaux, different en général très peu entre elles; elles ont » toutes les mêmes propriétés eſſentielles; elles ne varient d'une façon » marquée que par la conſiſtance : les » animaux frugivores, & ſur-tout les » moutons, ont une graiſſe très ferme; la plupart des reptiles au contraire & des poiſſons, qui ſont » preſque tous carnaciers, ont une » graiſſe très molle, quelques-uns » même l'ont liquide ».

(61) Note de M. Guettard. « C'eſt une coutume qu'on retrouve dans tous les Auteurs qui ont parlé des cérémonies nuptiales. Voyez Briſſon, *de ritu nuptiarum*. De là eſt dérivé le mot d'*uxor*, comme ſi l'on diſoit *unxor*. La graiſſe des cochons eſt plus douce, plus ferme, & moins âcre, étant d'un animal moins exercé ».

(62) Cette cérémonie ſe faiſoit de même avec de la graiſſe de loup, & ſon objet étoit d'écarter les ſortileges ou maléfices. Le nom Latin même d'*uxor*, femme, épouſée, vient originairement de cette onction. On a dit d'abord *unxor*, d'*ungere*, puis *uxor*. Feſtus. Voyez auſſi Donat ſur Terence, *Hecyr.* act. 1, ſc. 2; Servius ſur Virgile, Æn. liv. 4; Iſidore, liv. 9, chap. dernier; Arnobe, liv. 3; & Briſſon, *de ritu nuptiali*, p. 193.

(63) Dioſcoride, liv. 2, chap. 3.

(64) Note de M. Guettard. « Les uſages de l'axonge récente ſont d'être adouciſſante & émolliente. De là dépendent toutes ſes vertus. Ainſi elle

de taureau & du ſurpoint (67); & quand la douleur eſt tenace, de la cire, du ſuc de myrte, de la réſine & de la poix. Le ſain-doux pur & non ſalé, guérit toutes ſortes de brûlures (68), même celles qui proviennent de la neige (69); mais pour la guériſon des engelures, il faut y mêler parties égales de cendre d'orge & de noix de galle. Il eſt encore bon pour les écorchures, ainſi que pour diſſiper la fatigue & les laſſitudes des voyageurs. Pour guérir la toux invétérée, on fait cuire trois onces (70) de ſain-doux récent dans trois cyathes de vin, avec du miel. Vieux même (71), quand il s'eſt ranci ſans ſel, pris en pilules, il guérit la phthiſie; car, en général, on n'emploie la graiſſe de porc ſalée (72) que dans les cas où il faut purger, & lorſqu'il n'y a point d'exulcération. Quelques-uns font cuire, pour la phthiſie, trois onces de ſain-doux & de vin miellé, dans trois cyathes de vin ordinaire, & après en avoir fait attacher des compreſſes aux côtés, à l'eſtomac, & aux épaules des malades, ils leur font prendre tous les quatre jours de la poix liquide dans un œuf. Et, telle eſt la force de cette graiſſe, qu'étant ap-

peut être utile dans les brûlures qui ne ſont portées que juſqu'au point d'être éryſipélateuſes. La recette que Pline en compoſe pour les engelures, peut leur être utile, en ce que d'un côté elle eſt émolliente, de l'autre diſcuſſive & aſtringente : mais ſon pouvoir contre la phthiſie eſt difficile à démontrer par l'expérience. Voyez Dioſcoride, l. 2, chap. 94 ».

(65) Non de l'eſpece domeſtique que l'on engraiſſe ſous le toit.

(66) Dioſcoride, liv. 2, chap. 94.

(67) Craſſe de la laine non lavée.

(68) Confirmé par Dioſcoride.

(69) Note de M. de Querlon. « De la neige ou du froid. L'action du froid ſur les corps eſt extérieurement à-peu-près la même que celle du feu : les Anciens l'avoient reconnu. Le froid brûle réellement, *penetrabile frigus adurit*. Les pointes du nitre qui pénetrent les corps, laiſſent du moins ſur la peau une impreſſion ſemblable à celle du feu, & font ſouvent tomber les chairs en mortification; d'où la gangrene, &c. »

(70) De la livre Romaine, qui étoit compoſée de douze onces.

(71) Marcellus Empiricus, ch. 16, page 119 : *Axungiæ ſuillæ unciæ tres, ex vini vetuſtiſſimi cotyla una decoctæ, potui phthiſicis datæ, potenter remediantur.*

(72) Le Pere Hardouin fait obſerver qu'au lieu de *ſalſa petitur*, on lit *gallica recipitur*, dans le ſecond manuſcrit Royal & dans celui de Chifflet.

bus etiam adalligata, redeat in os ſapor, eamque exſpuere videantur. E ſue quæ non peperit, aptiſſime utuntur ad cutem mulieres. Contra ſcabiem vero quivis, admixto jumentorum ſevo, pro parte tertia, & pice, pariterque ſubfervefactis. Sincera partus in abortum vergentes nutrit, collyrii modo ſubdita. Cicatrices concolores facit ceruſſa admixta, vel argenti ſpuma. At cum ſulphure, unguium ſcabritias emendat. Medetur & capillo fluenti: & hulceribus in capite mulierum cum gallæ parte quarta: & infumata pilis oculorum. Datur & phthiſicis unciatim, cum vini veteris hemina decocta, donec tres unciæ è toto reſtent. Aliqui & mellis exiguum adjiciunt. Panis illinitur cum calce, item furunculis duritiæque mammarum. Rupta, & convulſa, & ſpaſmata, & luxata ſanat. Clavos, & rimas, callique vitia, cum elleboro albo: parotidas, admixtâ farinâ ſalſamentariæ teſtæ: quo genere proficit & ad ſtrumas. Pruritus & papulas in balineo perunctis tollit: alioque etiamnum modo podagricis prodeſt mixto oleo vetere, contrito una ſarcophago lapide, & quinquefolio tuſo in vino, vel cum calce, vel cum cinere. Facit & peculiare emplaſtrum LXXV. X. ponderi centum ſpumæ argenteæ mixtis, utiliſſimum contra inflammationes hulcerum. Adipe verrino inungi putant utile, quæque ſerpant, illinire cum reſina. Antiqui maximè axibus vehiculorum perungendis, ad faciliorem circumactum rotarum utebantur; unde nomen: ſic quoque utili medicina, cum illa ferrugine rotarum, ad ſedis vitia virili-

(73) Marcellus Empiricus, ch. 4, p. 40.

(74) L'hémine contenoit 60 dragmes; & par conſéquent ſept onces & demie.

(75) M. de Querlon obſerve que l'axunge ou vieux oing eſt encore tout autant d'uſage chez nous; & que Pline auroit dû faire mention de ce qu'on y avoit ſubſtitué de ſon tems.

pliquée, même aux genoux, le goût en revient à la bouche, ensorte qu'il semble qu'on la crache. Celle qui provient d'une jeune truie qui n'a point porté, est d'un grand usage pour la peau des femmes. Toute espece de sain-doux est bonne pour la gale, en y mêlant un tiers de suif, avec de la poix, & faisant chauffer le tout ensemble. Le sain-doux pur ou non salé, employé en pessaire, & en forme de collyre, contient les fœtus disposés à l'avortement. Mêlé avec de la céruse ou avec de l'écume d'argent, il rend les cicatrices du même ton que la peau (73); avec le soufre, il guérit les envies & les crevasses des ongles. C'est encore un remede pour les cheveux qui tombent, & pour les ulceres qui viennent à la tête des femmes, en y mêlant une quatrieme partie de noix de galle. Séché à la fumée, il empêche aussi les poils des yeux de tomber. On le donne aux phthisiques par onces, cuit dans une hémine (74) de vin vieux, jusqu'à ce que le tout soit réduit à trois onces. Quelques-uns y ajoutent un peu de miel. On en fait un liniment avec de la chaux pour la guérison des maux d'aventure, pour les cloux & les durillons des mamelles. Il guérit encore les fractures, les descentes, les luxations & les spasmes. Avec l'ellébore blanc, il fait disparoître les clous, les crevasses, les callosités; & les parotides, en y mêlant de la poudre d'un pot de terre où il y a eu long-tems des salaisons: il est bon aussi de cette maniere pour les écrouelles. Lorsqu'on s'en frotte dans le bain, il ôte les démangeaisons & les boutons ou échauboulures. On en compose un bon liniment pour la goutte, en y mêlant de vieille huile, de la sarcophage en poudre & de la quintefeuille broyée dans du vin, ou avec de la chaux ou de la cendre. Il s'en fait encore une emplâtre particuliere, très bonne contre les inflammations des ulceres, en mêlant au poids de soixante & quinze deniers de sain-doux, cent deniers pesant d'écume d'argent. On dit aussi que la graisse de porc mâle fait un bon onguent pour les ulceres, & que pour ceux qui sont rongeants, il faut y ajouter de la résine. Les Anciens faisoient un grand usage de l'*axunge* (75), dont on graissoit les aissieux des

tatiſque. Et per ſe axungiam Medici antiqui maximè probabant renibus detractam, exemptiſque venis aqua cælesti fricabant crebro, decoquebantque fictili novo ſæpius, tum demum aſſervantes. Convenit ſalſam magis emollire, excalfacere, diſcutere, utilioremque eſſe vino lotam. Maſurius palmam lupino adipi dediſſe Antiquos tradit. Ideo novas nuptas illo perungere poſtes ſolitas, ne quid mali medicamenti inferretur.

Quæ ratio adipis, eadem in his quæ ruminant ſevi eſt, aliis modis, non minoris potentiæ. Perficitur omne exemptis venis aqua marina vel ſalſa lotum, mox in pita tuſum, aſperſa marina. Crebro poſtea coquitur, donec odor omnis aboleatur. Mox aſſiduo ſole ad candorem reducitur. A renibus autem laudatiſſimum eſt. Si vero vetus revocetur ad curam, liquefieri prius jubent: mox frigida aqua lavari ſæpius, dein liquefacere affuſo vino quàm odoratiſſimo. Eodemque modo iterum ac ſæpius coquunt, donec virus eva-

(76) Axunge, d'*axis*, aiſſieu, & de l'action d'oindre, *ungere*. Dioſcoride a grécifé ce mot, dont il fait ἀξούγγιον, l. 2, c. 3, & l. 3, c. 104. Les autres Auteurs Grecs l'appellent στέαρ ὕειον, *pinguedo porcina*.

(77) Note de M. Guettard. « L'axunge mêlée avec ces parties ferrugineuſes, prend un caractere tonique mêlée avec la vertu émolliente ».

(78) Dioſcoride les a ſuivis, liv. 2, chap. 87: λαβὼν τὸ πρόσφατον, &c. *Sumito recentem præpinguem, qualis is eſt qui renibus detrahitur, & in largiorem aquam caleſtem quàm frigidiſſimam exemptis pelliculis immittito, manibuſque terito, ipſum accurate fricans, ac veluti diſtringens.* Il écrit pareillement, au même livre, chap. 90: ἐκτρίβων σφόδρως, *valdè confricando*.

(79) Note de M. de Querlon. « Maſurius Sabinus, de l'ordre équeſtre, célebre Juriſconſulte du ſiecle d'Auguſte, dont Perſe, Sat. 1, fait mention. Aulu-Gelle, Macrobe & Pline citent de lui des écrits ſur le Droit Civil, des Mémoires hiſtoriques, & un ouvrage ſur les triomphes des Romains ».

(80) Note de M. Guettard. « Voyez Sextus Platonicus, chap. 8, *de lupo*, tit. 1. Mais la raiſon nous dicte aſſez ce que nous devons penſer de toutes ces eſpeces de propriétés ſuperſtitieuſes ».

(81) Sur les prétendues vertus de la graiſſe de loup pour chaſſer les ombres, les phantômes, &c. conſultez Sextus Platonicus, chap. 8.

voitures pour faire tourner plus aiſément les roues : de là le nom qu'elle a conſervé (76). Cet uſage la rend encore plus utile, la rouille des roues lui donnant une vertu médicale (77) pour les maux du fondement & des parties naturelles. Les Médecins de l'antiquité (78) regardoient comme un grand remede la graiſſe tirée des reins de l'animal : après en avoir ôté les veines, ils la lavoient bien dans de l'eau de pluie, & la faiſoient cuire pluſieurs fois dans un vaiſſeau de terre neuf pour la garder. Il eſt certain que, quand elle eſt ſalée, elle eſt plus mollifiante, plus chaude, plus réſolutive, & qu'elle eſt encore plus utile étant lavée dans du vin. *Maſurius* (79) écrit que les Anciens donnoient la palme à la graiſſe de loup (80), & que c'eſt par cette raiſon que les nouvelles mariées étoient dans l'uſage d'en mettre à la porte de la maiſon qu'elles alloient habiter, pour en détourner les maléfices (81).

Le ſuif des animaux qui ruminent n'eſt pas d'un moindre uſage que la graiſſe de porc, quoiqu'on l'emploie différemment, & n'a pas moins de vertus Pour préparer toute eſpece de ſuif (82), on en ôte les veines & les fibres; on le lave dans de l'eau de mer, ou dans une eau ſalée, & on le pile dans un mortier en y verſant de l'eau marine. On le fait cuire enſuite pluſieurs fois juſqu'à ce qu'il n'ait plus aucune odeur, puis on le fait blanchir au ſoleil. C'eſt toujours le ſuif des reins qui eſt le plus eſtimé. Quand on veut employer de vieux ſuif en médicament, il faut auparavant le faire fondre (83), le laver pluſieurs fois dans de l'eau froide, & le fondre enſuite de nouveau, en l'arroſant du meilleur vin, de celui qui a le plus de parfum. On le fait cuire & recuire de cette maniere, juſqu'à ce qu'il ne lui reſte plus au-

(82) Ceci eſt conforme à ce qu'on lit chez Dioſcoride, liv. 2, chap. 89 : Καὶ τὸ βοεῖον δὲ στέατος, &c. : *Bubulo quoque ſevo renibus maxime detracto eximendæ pelliculæ, ipſumque aqua marina ex alto petita eluendum : mox in pilam conjectum diligenter tundendum aſperſa maris aqua, &c.*

(83) Dioſcoride preſcrit la même préparation pour le ſuif récent, liv. 2, chap. 90.

nescat. Multi privatim sic taurorum, leonumque, ac pantherarum, & camelorum pinguia curari jubent. Usus dicetur suis locis.

Communis & ratio medullarum est. Omnes molliunt, explent, siccant, excalfaciunt. Laudatissima cervina, mox vitulina, dein hircina, & caprina. Curantur ante autumnum recentes lotæ, siccatæque in umbra : per cribrum dein liquatæ, per lintea exprimuntur, ac reponuntur in fictili, locis frigidis.

Inter omnia autem communia animalium vel præstantissimi effectûs fel est. Vis ejus excalfacere, mordere, scindere, extrahere, discutere. Minorum animalium subtilius intelligitur, & ideo ad oculorum medicamenta utilius existimatur. Taurino præcipua potentia, etiam in ære pellibus-

(84) Dioscoride, liv. 2, chap. 90.

(85) Note de M. Guettard. » La moëlle n'est qu'une graisse plus atténuée dont les parties sont & plus fines & plus actives ; aussi en fait on plus d'usage que des autres graisses. Elles amollissent comme toutes les huiles : elles bouchent & obstruent les pores, & par ce moyen peuvent être regardées comme capables de remplir. Enfin, si elles séjournent sur la partie, elles sont capables d'échauffer. Voyez Dioscoride, liv. 2, chap. 95 «.

(86) Dioscoride, liv. 2, chap. 95 : Ἁπαντες δὲ, &c. *Omnes porro medullæ molliunt, rarefaciunt, ad curationem faciunt, & hulcera explent.*

(87) Dioscoride, *ibid.* Galien, l. 11, *de Fac. Simp. Med.* chap. 1, p. 322.

(88) On la tire, après la curée, des gros os des cuisses & de ceux des épaules de la bête. *Traité de Venerie d'Ant. Gaffet de la Briffardiere.*

(89) Note de M. Guettard. » On la vante encore beaucoup aujourd'hui pour adoucir les douleurs lymphatiques tombées sur les parties nerveuses. Comme cet animal est fort exercé & se prend ordinairement à la course, peut-être sa graisse a-t-elle quelque chose de plus pénétrant que celle des autres animaux. Dioscoride, *loc. citat.* Galien, liv. 11, *de Fac. Simp. Med.* chap. 1, p. 302 «.

(90) Dioscoride, *ibid.*

(91) Dioscoride, *ibid.*

(92) Note de M. Guettard. » Le fiel ou la bile est une liqueur séparée dans le foie, conduite d'un côté dans la vésicule du fiel où elle séjourne, de l'autre dans les intestins dans lesquels elle est un des instruments du changement des aliments en notre propre substance. La bile est une liqueur savonneuse, qui contient le savon le plus parfait qui soit dans le corps,

cune

cune odeur de graiſſe. Pluſieurs Praticiens (84) recommandent en particulier de préparer ainſi les graiſſes des bœufs, des lions, des pantheres & des chameaux : nous parlerons en tems & lieu de leurs divers uſages.

On fait encore communément uſage des moëlles (85), qui toutes ſont émollientes (86), deſſicatives, échauffantes, & rempliſſent les trous des ulceres. La moëlle la plus eſtimée (87), eſt celle (88) de cerf (89); puis celle de veau, enſuite celle de bouc & de chevre. On les prépare avant l'automne (90), en les lavant, lorſqu'elles ſont récentes, & en les faiſant ſécher à l'ombre. Après les avoir paſſées au tamis (91), on les exprime par des linges, & on les met en réſerve dans des pots de terre, en lieux froids.

Parmi tous les remedes tirés communément des animaux, le fiel a des propriétés admirables (92). Il a (93) la vertu d'échauffer (94), de pénétrer, de diviſer, d'attirer, de réſoudre. Celui des plus petits animaux paſſe pour le plus pénétrant (95), & c'eſt pour cela qu'il eſt regardé comme un remede plus propre aux yeux. Le fiel de taureau (ou de bœuf) eſt (96) le plus puiſſant (97). On s'en ſert même de mordant pour dorer le cuivre

---

qui en a quelqu'une des qualités irritantes, & qui agit ſur les corps étrangers que nous voulons réduire en ſubſtance nutritive, en les diviſant, & en uniſſant leurs parties étrangeres entre elles, aſſez du moins pour en faire une émulſion ».

(93) Dioſcoride, *ibid.*

(94) Note de M. Guettard. « On ſent aſſez que toutes les qualités que Pline donne ici à la bile, dépendent de ſa nature & de ſes qualités ».

(95) Note de M. Guettard. « L'expérience n'a pas confirmé cette propriété dont Pline nous parle ; en général, on emploie le plus communément en médecine le bézoar oriental, qui n'eſt que le fiel endurci d'une eſpece de chevre Perſienne, & le fiel de bœuf ».

(96) Note de M. Guettard. « La façon dont la bile peut ſervir dans les teintures, eſt de l'employer elle-même pour donner la couleur jaune, ou de s'en ſervir comme d'un ſavonneux, qui ſert de moyen d'union entre les parties de la couleur, & les étoffes qui par elles mêmes ſont graſſes ».

(97) Dioſcoride, *ibid.* le préfere à celui de bélier, de bouc, de porc & d'ours, pour l'uſage de la médecine.

ou l'airain & les peaux. Tout fiel se prépare récent de cette maniere. On lie (98) l'orifice de la membrane ou de la poche qui le contient, avec de gros fil; on le met tremper pendant une demi-heure dans l'eau bouillante; puis on le fait sécher à l'ombre, & on le garde dans du miel. Le fiel du cheval est rejetté, ou n'est employé que dans les poisons. C'est pour cela qu'il n'est point permis au Flamine ou Prêtre de Jupiter, de toucher seulement un cheval (99), quoiqu'on immole (100) cet animal à Rome dans les sacrifices publics (101).

Le sang (102) de cheval est un sceptique ou putrifiant (103). Celui de cavalle, à moins qu'il ne vienne d'une jeune bête qui n'ait point encore été saillie, ronge le bord des ulceres & les élargir. Le sang de taureau récent est par-tout un poison (104), si ce n'est à Ægira (105). Car en ce lieu la Prêtresse de la Déesse de la Terre, que nous nommons *Ops*, lorsqu'elle va rendre quelque oracle, avant de descendre dans la caverne, boit du sang de taureau. Telle est la force de la sympathie dont nous parlons, qu'elle est produite quelquefois par la religion ou par la nature du lieu (106). On rapporte que Drusus (107), Tribun du Peuple, voulant charger Quintus Cepion, son ennemi, de l'avoir empoisonné, & d'avoir causé la pâleur qui lui restoit au visage, bût du sang de chevre (108). Le sang de bouc a une telle force (109), qu'il n'y a

(105) Note de M. de Querlon. » Ægira, ville de l'Achaïe dans le Péloponese, ou entre le péloponese & l'Œtolie, aujourd'hui *Scolocastri*, ville de la Morée.

(106) Ou, suivant l'interprétation du Pere Hardouin: » Telle est quelquefois la force de la Religion ou » du lieu, qu'elle fait naître de la » sympathie entre des choses très opposées, ensorte que les poisons mêmes ne font alors aucun mal «.

(107) Note de M. Guettard. » Aurelius victor rapporte que Drusus but du sang de chevre, pour pouvoir, à la faveur de la pâleur de son visage, prétexter une incommodité qui l'empêchât de condescendre à la demande des Latins, qui croyoient pouvoir, par son moyen, obtenir le droit de bourgeoisie. Nous n'avons pas d'expérience qui confirme cette propriété du sang de chevre.

(108) Voyez sur ce fait Aurelius Victor, chap. 66.

(109) Note de M. Guettard. » Nous

vis eſt, ut ferramentorum ſubtilitas non aliter acrius induretur, ſcabritia poliatur vehementius, quam lima. Non igitur & ſanguis animalium inter communia dici poteſt, & ideo quiſque dicetur effectibus.

Digeremus enim in mala ſingula uſus, plurimumque contra ſerpentes. Exitio his eſſe cervos nemo ignorat, ut ſi quæ ſunt, extractas cavernis mandentes. Nec vero ipſi ſpirantesque tantum adverſantur, ſed membratim quoque. Fugari eas nidore cornus eorum ſi uratur, dictum eſt : at è ſummo gutture uſtis oſſibus, congregari dicuntur. Pelles ejuſdem animalis ſubſtratæ, ſecuros præſtant ab eo metu ſomnos. Coagulum quoque ex aceto potum ab ictu : & ſi omnino tractatum ſit, eo die non ferit ſerpens. Teſtes quoque ejus inveterati, vel genitale maris, ſalutariter dantur in vino : item venter, quem centipellionem vocant. Fugiunt & omnino dentem cervi habentes, aut medulla perunctos, ſevove cervi, aut vituli. 2. Summis autem remediis præfertur hinnulei coagulum, matris utero exſecti, ut indicavimus. Sanguine quoque cervino, ſi una urantur

ne ſavons rien de particulier ſur le ſang de bouc ; mais tous les ſangs des animaux ont cette propriété moins grande que Pline ne nous l'énonce ici par la quantité de phlogiſtique qu'ils fourniſſent au fer. Il eſt dans la médecine un fameux ſang de bouquerin recommandé par Vanhelmont comme un grand ſudorifique ; mais dont les effets ne ſont pas bien ſurs ». *N. B.* M. Guettard me permettra d'obſerver que j'ai vu un Médecin l'employer avec ſuccès dans le traitement des fleurs blanches.

(110) Sextus Platonicus, c. 1, *de cervo.* num. 23 : *In cervinâ pelle ſi jacueris, nullus ad hominem ſerpens accedit.* On lit la même choſe chez Dioſcoride, liv. 2, chap. 94 ; ainſi que chez Quintus Serenus, chap. 47, *de ſerpentium morſibus excludendis*, p. 155 :

Diſcendum & quæ ſit præcox medicina timenti :
Cautio namque poteſt diros prævertere morſus,
Si tu cervinâ per noctem in pelle quieſces,
Aut geniere ex ipſo dentem portabis amicum.

(111) Note de M. de Querlon. « On dit, en terme de venerie, non la peau mais *la nappe* du cerf ».

(112) La préſure.

(113) Note de M. de Querlon.

point de meilleure trempe pour le fer, & qu'il se polit mieux avec la rouille produite par ce sang qu'avec la lime. Le sang des animaux ne pouvant donc être regardé comme un remede général, il faut parler séparément des propriétés de chaque espece.

Nous déduirons les divers usages du sang animal, selon l'ordre des maladies auxquelles il s'applique, & principalement contre les serpents. Personne n'ignore que les cerfs sont les destructeurs de ces reptiles, & qu'ils les tirent de leurs repaires ou de leurs trous pour les dévorer. Et ce n'est point seulement tout l'animal vivant, bien entier, qui fait tant de mal au serpents : ses membres ont séparément la même vertu. On dit qu'en brûlant le bois du cerf, son odeur seule les fait fuir; mais qu'au contraire l'odeur des os supérieurs du gosier de l'animal les fait rassembler. On dort en sureté sur (110) des peaux de cerf (111), sans craindre que ces reptiles en approchent. Quand on a été piqué d'un serpent, le *coagulum* (112) du même animal, bu dans du vinaigre, empêche l'effet du venin, & si l'on en a seulement touché, on est à l'abri pour ce jour-là de pareilles morsures. On fait prendre utilement dans du vin les testicules ou le nerf du cerf (113) desséchés, comme aussi l'estomac nommé *centipellio* (114). Les serpents fuient (114*) encore ceux qui portent sur eux une dent de cerf, & ceux qui sont frottés de moëlle ou de graisse (115) de cerf, ou même de veau. On préfere aux plus grands remedes le *coagulum* ou caillé d'un faon tiré d'une biche dont on a ouvert le ventre, comme nous avons dit (116). On dit que le sang du

» Ou, en termes de venetie, les *dintiers* & le *vitric.* Voyez, sur leur usage en médecine, Nicandre, *in Theriac.* p. 43, Dioscoride, liv. 2, chap. 43, Sextus Platonicus, ch. 1, num. 15 ».

(114) Note de M. de Querlon. » C'est ce qu'on nomme *la doublte.* On sait que tous les animaux ruminants ont deux estomacs ».

(114*) Quintus Serenus, *ibid.*

(115) Cette graisse se nomme *venaison.* Dioscoride attribue aussi la même propriété de faire fuir les serpents, à la graisse de l'éléphant. Dioscoride, liv. 2, chap. 94.

(116) Au livre 8.

dracontion, & cunilago, & anchuſa lentiſci ligno, contrahi ſerpentes tradunt. Diſſipari deinde, ſi ſanguine detracto adjiciatur pyrethrum. 3. Invenio apud auctores Græcos animal cervo minus, & pilo demum ſimile, quod ophion vocaretur. Sardiniam id tantum ferre ſolitam. Hoc interiiſſe arbitror, & ideo medicinas ex eo omitto.

Medicinæ de apro & capris, & equis feris, & remedia ex beſtiis contra omnes morbos.

CAPUT 10. 4. APRI quoque cerebrum contra eas laudatur cum ſanguine. Jecur etiam inveteratum cum ruta potum ex vino. Item adeps, cum melle reſinaque. Simili modo verrinum jecur, & fellis duntaxat fibra, X. quatuor pondere, vel cerebrum in vino potum. 5. Caprarum cornu vel pilis

(117) Note de M. Guettard. » C'eſt un arbuſte qui produit le maſtiche : ce bois eſt corroborant & ſtomachique ».

(118) Note de M. Guettard. » Le *dracontium* ou *dracunculus polyphyllos* eſt une plante qui eſt fort connue des Botaniſtes, qui contient un ſel âcre, volatil, qui eſt apéritive, inciſive, &, par la qualité du ſel qu'elle contient, anti-ſcorbutique ».

(119) M. de Querlon traduit *la ſerpentaire.*

(120) M. de Querlon traduit *l'origan ſauvage.*

(121) Note de M. Guettard. » La *cunilago*, ſelon les Botaniſtes, eſt l'origan de nos boutiques ».

(122) M. de Querlon traduit *orcanette.*

(123) Note de M. Guettard. » L'*anchuſa*, ou *alkanna*, ou *liguſtrum ægyptiacum* eſt une plante dont la racine a la propriété de former une teinture rouge : auſſi l'appelle-t-on *bugloſſa rubra*, à cauſe de l'analogie qu'elle a avec cette plante. C'eſt un léger apéritif qui a quelque aſtriction ».

(124) Note de M. Guettard. » La pyrethre, ou racine ſalivaire, eſt une plante fort connue dont on diſtingue deux eſpeces, l'une d'Italie & l'autre d'Allemagne. Ses parties ſont aromatiques & volatiles : elle contient des parties fort âcres qui augmentent l'évacuation de la ſalive ».

(125) Les Latins nommoient cette plante *ſalibaris ;* nous la nommons *pied d'Alexandre.* Voyez ſa figure chez Lobel, *in Obſerv.* p. 447.

(126) Note de M. de Querlon.

cerf, brûlé au feu du bois de lentisque (117) avec du (118) *dracontion* (119), de la (120) *cunilago* (121) & de (122) l'*anchusa* (123), fait rassembler les serpents, & qu'ils se séparent ensuite, si ôtant le sang du feu, on y met de la (124) pyrethre (125). Je trouve dans les Auteurs Grecs un animal inférieur en grandeur, mais tout semblable au cerf par le poil, qu'ils nommoient *ophios*, mais qui ne se trouvoit que dans la Sardaigne (126). Je crois que la race en est éteinte (127); c'est pourquoi je ne dirai rien des remedes qu'on en tiroit.

Remedes qui se tirent du sanglier, des chevres & chevaux sauvages : remedes tirés des bêtes contre toutes sortes de maux.

LA cervelle & le sang du sanglier sont encore en réputation d'avoir la même vertu contre les serpents (1), comme aussi le foie de cet animal, desséché & bu dans du vin avec le suc de la rue, & sa graisse mêlée avec du miel & de la résine. On attribue les mêmes propriétés, tant au foie du cochon, & à la seule fibre de son fiel, pris ensemble au poids de quatre deniers, qu'à sa cervelle avalée dans du vin. On dit aussi qu'on chasse les serpents,

» Des Naturalistes croient que c'est le *musnon* dont il est parlé au liv. 8 ».

(127) Le Pere Hardouin ne croit pas qu'aucune espece d'animaux puisse être entiérement détruite, *parceque*, dit-il, *Dieu, l'auteur de la nature, pourvoit à sa perpétuité.* Il en est peut-être de l'*ophios*, comme de bien d'autres animaux qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui, par les descriptions peu fideles que les Anciens nous en ont laissées. L'ignorance, la distraction, la peur & l'esprit d'exagération (qui paroît assez naturel à l'homme) ont empêché par-tout de porter la connoissance des animaux aussi loin qu'elle auroit dû s'étendre. Cependant nous ne croyons pas impossible qu'il n'ait entiérement disparu de dessus la terre quelques races d'animaux & de plantes, comme il a disparu des Nations entieres dont on ne trouve aucuns vestiges.

(1) Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 3, emploie, à la guérison des morsures de serpents, la cervelle de sanglier, broyée, & appliquée en cataplasme.

accenſis, fugari ſerpentes dicunt, cineremque è cornu potum vel illitum contra ictus valere : item lactis hauſtus cum uva taminia, vel urinæ cum aceto ſcillite : caſeum caprinum cum origano impoſitum, vel ſevum cum cera. Millia præterea remediorum ex eo animali demonſtrantur, ſicut apparebit : quod equidem miror, cum febri negetur carere. Amplior potentia feris ejuſdem generis, quod numeroſiſſimum eſſe diximus. Alia vero & hircis. Democritus etiamnum effectus ejus auget, qui ſingularis natus ſit. Fimo quoque caprarum in aceto decocto illini ictus ſerpentium placet, & recentis cinere in vino : atque in totum difficilius ſe recolligentes à ſerpentium ictu, in caprilibus optime convaleſcunt. Qui efficacius volunt mederi, occiſæ capræ alvum diſſectam cum fimo intus reperto ſtatim illigant. Alii carnem recentem hœdorum pilo ſuffiunt, eodemque nidore fugant ſerpentes. Utuntur & pelle eorum recente ad plagas, carne & fimo equi in agro paſti, coagulo leporis ex aceto, contraque ſcorpionem & murem araneum. Aiunt autem non feriri leporis coagulo perunctos. A ſcorpione

(2) Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & capra*, tit. 3 : *Ad ſerpentis morſum : pulverem de cornu capræ, & ejus lac cum origano, & vini cyathis tribus bibat, venenum excutit.*

(3) Note de M. de Querlon. » Eſpece de raiſin ſauvage venant dans les bois ».

(4) Comme on l'a obſervé au liv. 8.

(5) Comme les chevreuils, les bouquetins, &c.

(6) Note de M. Guettard. » Il n'eſt pas douteux que le fumier de chevre ne contienne beaucoup de parties de ſel volatil, & l'odeur que ces animaux exhalent eſt une preuve de la quantité qu'ils en contiennent. La morſure de la vipere ſe guériſſant efficacement par l'action du ſel volatil, ces lieux renfermés & chauds, qui en contiennent beaucoup, peuvent aider l'excluſion & lacorrection de ce venin ».

(7) Nicandre, *in Theriac.* p. 67.

(8) Habdarrahman l'Egyptien, chapitre 9, p. 68 : *Hœdi ſtatim atque excoriatur, ſi pellis accipies particulam, eamque morſui ſerpentium applicabis,* en

en brûlant de la corne ou des poils de chevre (2), & que la cendre de cette corne, en breuvage ou en liniment, est souveraine pour les morsures; qu'elles se guérissent pareillement en avalant du lait avec de la *taminia* (3), ou de l'urine avec du vinaigre scillitique; ainsi qu'en y appliquant du fromage de chevre avec de l'origan, ou du suif avec de la cire. On indique encore, comme on le verra, une infinité d'autres remedes tirés du même animal (de la chevre), ce qui m'étonne d'autant plus que la chevre, à ce qu'on prétend n'est jamais sans fievre (4). Les bêtes sauvages de la même espece (5), qui est très nombreuse, comme nous l'avons observé, ont encore bien plus de propriétés, & les boucs en ont de particulieres. Démocrite en attribue davantage à l'animal dont la mere n'a porté que lui. On recommande de frotter les morsures des serpents avec des crottes de chevre bouillies dans du vinaigre (6), & de la cendre des mêmes crottes fraîches dans du vin. Enfin, ceux qui ont de la peine à reprendre leurs esprits après avoir été mordus des serpents, se rétablissent à merveille dans les étables à chevres : ceux qui veulent encore être mieux guéris (7), attachent sur-le-champ à leur plaie les intestins d'une chevre que l'on tue exprès pour cela, avec les excréments qui s'y trouvent : d'autres font brûler de la chair fraîche de chevreau avec le poil, &, par cette fumigation, chassent les serpents. On applique encore, tant sur les plaies faites par ces reptiles, que sur la piquure des scorpions & de la musaraigne, de la peau récente de chevreau (8), ainsi que de la chair & des crottes d'un cheval nourri dans les champs, ou l'on fait prendre dans du vinaigre du *coagulum* de lievre (9); on dit même que ceux qui sont frottés de cette présure de lievre, sont à l'abri de toutes ces piquures venimeuses. Pour ceux qui ont été piqués par un scor-

educetur venenum, & curabitur patiens.

(9) Dioscoride, liv. 2, chap. 21, fait pareillement boire ce *coagulum* dans du vinaigre. Sextus Platonicus, chap. 2, tit. 16, le fait boire dans du vin. L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani* l'applique avec le *propolis* des ruches, liv. 2, p. 86.

percussis, fimum capræ efficacius cum aceto decoctum auxiliatur: lardum jusque decocti potum his, qui buprestim hauserint.

6. Quinetiam si quis asino in aurem percussum à scorpione se dicat, transire malum protinus tradunt: venenataque omnia accenso ejus pulmone fugere. Et fimo vituli suffiri percussos à scorpione prodest.

1. Canis rabiosi morsu facta vulnera circumcidunt ad vivas usque partes quidam, carnemque vituli admovent, & jus ex eodem carnis decoctæ dant potui, aut axungiam cum calce tusam.

2. Hirci jecore imposito ne tentari quidem aquæ metu affirmant.

3. Laudant & capræ fimum ex vino illitum: melis, & cuculi, & hirundinis decoctum & potum. Ad reliquos bestiarum morsus caprinum caseum siccum cum origano imponunt, & bibi jubent: ad hominis morsus carnem bubulam coctam; efficacius vituli, si non ante quintum diem solvant.

Veneficiis rostrum lupi resistere inveteratum aiunt, obidque villarum portis præfigunt. Hoc idem præstare & pellis è cervice solida existimatur: quippe tanta vis est anima-

(10) Scribonius Largus, *Compos.* 190: *Ad buprestim: adjuvantur item passo plurimum, & lacte muliebri, & jure suillo pingui accepto, &c.*

(11) L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, p. 90, ajoute que l'âne meurt.

(12) Habdarrahman l'Egyptien, c. 9, p. 68: *Capri fimus cum aliqua parte seminis raparum applicatus morsui canis rabidi, proderit non parum, & sanabit etiam.*

(13) Quintus Serenus:

Ad cunctos autem morsus, ictusque minorum,
Caseus aptus erit simæ de lacte capellæ:
Cumque hoc absumi debebit origanus herba.
Hæc duo mirificis curabunt ista medelis.

(14) Note de M. Guettard. » Quin-

pion, le meilleur remede eſt la crotte de chevre bouillie dans du vinaigre, & ceux qui ont avalé une cantharide, ſont guéris en buvant du lard & du bouillon de chair de porc (10).

On prétend de plus que, ſi quelqu'un dit dans l'oreille à un âne qu'il a été piqué par un ſcorpion, le mal paſſe auſſi-tôt (11), & qu'en brûlant le poumon de cet animal, on fait fuir toutes les bêtes venimeuſes. Il eſt bon auſſi de parfumer ceux qui ont été mordus d'un ſcorpion, avec de la fiente de veau.

Quelques Praticiens coupent juſqu'au vif autour des bleſſures faites par la morſure d'un chien enragé, & y appliquent de la chair de veau. Après cette ſcarification, ils font boire au malade du bouillon de veau, ou lui font avaler du ſain-doux amalgamé avec de la chaux.

On aſſure qu'en appliquant ſur les mêmes plaies le foie d'un bouc, on n'éprouve pas la moindre horreur de l'eau.

On recommande encore de les frotter de crottes de chevres délayées dans du vin (12); comme auſſi de faire cuire enſemble une fouine ou un blaireau, un coucou & une hirondelle, & d'en boire le ſuc. Pour les morſures d'une autre eſpece, faites par les bêtes (13), on fait appliquer ſur la plaie du fromage de chevre ſec (14), avec de l'origan, & l'on en fait boire au malade. Les morſures humaines ſe guériſſent par l'application d'une tranche de beuf cuit (15), & ſi, avant le cinquieme jour, il n'y a pas de ſuppuration, on emploie plus efficacement la chair de veau.

On dit que le maſque d'un loup, ſéché, rend les maléfices ſans effet, c'eſt pour cela qu'on en attache aux portes des maiſons de la campagne. La peau de la tête entiere paſſe auſſi pour avoir la même vertu (16) : car l'influence de cet animal eſt d'une

tus Serenus penſe comme Pline ; mais on ne voit pas que l'expérience ou la raiſon vienne beaucoup à l'appui de ces prétendues vertus du fromage fait de lait de chevre.

(15) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 52.

(16) Deux manuſcrits de marque portent *è cervice ſolidâ manica exiſtimatur.*

lis, præter ea quæ retulimus, ut veſtigia ejus calcata equis afferant torporem.

Iis qui argentum vivum biberint, lardum remedio eſt. Aſinino lacte poto venena reſtinguntur, peculiariter ſi hyoſcyamum potum ſit, aut viſcum, aut cicuta, aut lepus marinus, aut opocarpathum, aut pharicon, aut dorycnium, & ſi coagulum alicui nocuerit : nam id quoque venenum eſt prima lactis coagulatione. Multos ejus & alios uſus dicemus : ſed meminiſſe oportebit recenti utendum, aut non multo poſtea tepefacto ; nullum enim celerius evaneſcit. Oſſa quoque aſini confracta & decocta, contra leporis marini venenum dantur. Omnia eadem onagris efficaciora.

---

(17) Note de M. Guettard. » L'on raconte encore aujourd'hui qu'un inteſtin de loup, jetté entre les jambes d'un cheval, l'empêche d'avancer ; mais cette propriété eſt fabuleuſe : ce n'eſt pas que le peu d'eſprit recteur qui peut s'être attaché à la terre, & qui conduit l'odorat des chiens, ne puiſſe avoir quelques vertus, mais il faut au moins que l'expérience les confirme «.

(18) Au livre 8.

(19) Note de M. Guettard. » On ne peut pas indiquer de contre-poiſon plus sûr contre tous les venins dont les parties âcres produiſent une éroſion manifeſte «.

(20) Scribonius Largus, *Compoſ.* 181 : *Ad altercum ſive hyoſcyamum : adjuvantur lacte poto aſinino quamplurimo : vel quolibet alio recenti per ſe, vel decocto, &c.*

(20*) Note de M. Guettard. » La juſquiame, *hyoſcaymum*, eſt une plante ſtupéfiante qui trouble la raiſon ; elle agit par les parties volatiles, & cauſe des vomiſſements comme preſque toutes les plantes aſſoupiſſantes. Le lait d'âneſſe n'eſt pas le contre-poiſon le plus sûr contre ſon activité ; mais les acides & les autres remedes propoſés contre l'*opium*.

(21) Note de M. Guettard. » Je ne vois pas comment cette plante peut être miſe au nombre des poiſons. C'eſt une plante qui ne paroît avoir que des propriétés émollientes, & qu'on compte entre les anti-ſpaſmodiques.

(21*) Scribonius Largus, *Compoſ.* 179.

(22) Note de M. Guettard. » Voy. Dioſcoride, *Alexipharm.* 30. Quand on a pris ce poiſon, l'haleine ſent l'odeur de poiſſon pourri : on ſent une douleur de ventre, on a une ſuppreſſion d'urine, & la ſueur a une odeur très fétide ; enfin les vomiſſements ſont bilieux & ſanglants «.

(22*) Note de M. Guettard. » C'eſt un ſuc ſoporatif. Galien, liv. 1, *de*

telle force (17), que, sans compter ce que nous en avons dit (18), les chevaux, en marchant sur ses traces, éprouvent un engourdissement ou une roideur qui les arrête.

Quand on a avalé du vif-argent, le remede est de boire du lard fondu. On éteint l'activité des poisons, en buvant du (19) lait d'ânesse (20), & particuliérement quand on a bu du suc de jusquiame (20*) ou de (21) ciguë (21*), on avale de la glu, du lievre marin (22), ou de (22*) l'*opocarpathe* (23), ou du (23*) *pharicon* (24), ou du *dorycnion* (24*); ou quand du lait s'est caillé dans l'estomac: car la premiere fois que le lait se coagule chez nous (24**), c'est un vrai poison (25). Nous marquerons bien d'autres usages du lait; mais il faut bien se souvenir qu'on doit toujours prendre du lait récent, ou chauffé peu de tems après avoir été tiré; car c'est celui qui s'évente le plutôt. On fait prendre aussi, contre le venin du lievre marin, des os d'âne concassés & bouillis: ceux des ânes sauvages

Comp. sec. locos, dit qu'on trouve souvent l'opocarpathon auprès de la meilleure myrrhe, & qu'on y est souvent trompé. L'étymologie semble nous marquer un suc; mais on ignore ce que c'est que le carpathon ».

(23) C'est le chevrefeuille, selon M. Adanson. Ce suc, suivant Galien, liv. 1, *de Antid.* avoit l'odeur de la myrrhe & devenoit un poison, apparemment par la préparation.

(23*) Note de M. Guettard. « Galien, liv. 2, *de antidotis*; Nicandre, *de Theriac.*; Dioscoride, *in Proœmio*, liv. 6, nous parlent de ce poison comme d'une espece de nard. On ne sait quels étoient ses effets. Voyez Scribonius Largus, *Compos.* 195.

(24) Ainsi nommé d'un empoisonneur Crétois, nommé *Pharicus*, ou, selon quelques-uns, de l'isle de Pharos. Cette composition, inconnue aujourd'hui, avoit le goût du nard, & causoit des convulsions mortelles. Scribonius Largus, *Compos.* 195. Voyez aussi Dioscoride, *in Alexiph.* chap. 19.

(24*) Scribonius Largus, *Compos.* 191; Dioscoride, *in Alexiph.* ch. 6, disent la même chose. Le *dorycnion*, c'est la morelle.

(24**) Note de M. Guettard. « En général, comme Boerhaave l'a fort bien démontré d'après les Anciens, il est dans le lait une partie volatile extrêmement ténue, qui non seulement ne soutient pas l'ébullition, mais même qui s'évapore d'elle-même & très promptement ».

(25) Contre le lait coagulé dans l'estomac, voyez d'autres remedes chez Dioscoride, *in Alexiph.* chapitre 26. Pline, au liv. 20, en traitant de la menthe, a dit: *Ipsa acescere, aut coire, denserique lac non patitur. Quare lactis potionibus additur, ne hujus coagulati potu strangulentur.*

De equiferis non ſcripſerunt Græci, quoniam terræ illæ non gignebant. Verumtamen fortiora omnia eadem, quam in equis intelligi debent. Lacte equino venena leporis marini, & toxica expugnantur. Nec uros aut biſontes habuerunt Græci in experimentis, quanquam bove fero refertis Indiæ ſilvis : portione tamen eadem efficaciora omnia ex his credi par eſt. Sic quoque lacte bubulo cuncta venena expugnari tradunt, maximè ſupra dicta : & ſi ephemerum impactum ſit : aut ſi cantharides datæ, vomitione omnia egeri : ſic & caprino jure cantharidas. Contra ea vero quæ exhulceratione enecant, ſebum vitulinum vel bubulum auxiliatur. Nam contra ſanguiſugas potas butyrum remedio eſt, cum aceto ferro calefacto : quod & per ſe prodeſt contra venena. Nam ſi oleum non ſit, vicem ejus repræſentat. Multipedæ morſus cum melle ſanat. Omaſi quoque jure poto venena ſupra dicta expugnari putant, privatim vero aconita & cicutas : itemque vitulino ſevo. Caprinus caſeus recens, his qui viſcum biberint : lac vero contra cantharidas remedio eſt, & contra ephemeri potum cum taminia uva. Sanguis capri-

(25*) Le Pere Hardouin croit que l'*equifer* des Anciens eſt l'*æquicervus* d'Albert, c'eſt à dire l'élan.

(26) Note de M. Guettard. » Peut-être l'Auteur entend-il par-là les chevaux ſauvages «.

(27) Scribonius Largus, *Compoſ.* 186.

(27*) Dioſcoride, liv. 22, ch. 77.

(28) Note de M. Guettard. » L'*ephemeron* eſt une eſpece de plante bulbeuſe & liliacée dont les Anciens diſtinguoient deux eſpeces, l'une ſalutaire, qui eſt le *lilium convallium* ou le muguet ; l'autre veneneuſe, qui eſt l'eſpece dont nous parlons ici. C'eſt un poiſon moins efficace & moins actif que les Anciens ne l'ont cru ; ſes parties âcres peuvent ſe corriger par le lait, après que l'on a revomi les parties veneneuſes contenues dans l'eſtomac.

(28*) Du Colchique. Dupinet.

(29) Confirmé par Dioſcoride, livre 2, chap. 94. Scribonius Largus, *Compoſ.* 189, attribue la même proprieté au bouillon gras d'agneau & de bœuf : *Ad cantharidas* (écrit-il), *adjuvat bene & jus pingue agninum, & ex bubulâ factum.*

(29*) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 121 : *In eo aceto in quo prius ferrum*

ont encore plus de vertu. Les Grecs n'ont rien dit du (25*) cheval (26) sauvage (26*), parcequ'il n'y en avoit point dans toutes leurs contrées. Cependant il y a lieu de penser que toutes les propriétés des chevaux sont les mêmes, & plus fortes dans ces animaux sauvages. On combat les venins du lievre marin & les poisons factices avec le lait de cavalle (27). Les Grecs n'avoient point non plus éprouvé les propriétés médicales des bœufs sauvages ou des *bisontes*, dont sont remplies les forêts de l'Inde. Il y a pourtant bien de l'apparence que tout est, dans cette partie, chez ces animaux, bien plus efficace que chez les bœufs domestiques. On dit, au reste, que le lait de vache combat puissamment tous les poisons, principalement ceux dont on vient de parler; que (27*), si l'on a même avalé de (28) l'*ephemerum* (28*) ou des cantharides, ce lait les fait rejetter par le vomissement, & que le bouillon de la chair de chevre (29) expulse aussi ces mouches venimeuses. Quant aux poisons qui tuent par l'exulcération (de l'estomac & des entrailles), c'est au suif de veau ou de bœuf que l'on a recours. Le remede contre les sangsues (29*) qu'on a avalées est le beurre avec du vinaigre ferré ou dans lequel on a éteint un fer rouge : c'en est un même pour les poisons, sans y rien ajouter, puisqu'il supplée au défaut de l'huile (30), &, qu'étant mêlé simplement avec du miel, il guérit les piquures des chenilles. On croit aussi que le bouillon de tripes, ainsi que le suif de veau, amortit tous les poisons dont on vient de parler, & particuliérement l'aconit & la ciguë. Le fromage de chevre récent est bon pour ceux qui ont avalé de la glu; & le lait du même animal (31), avec du raisin de bois, quand on a avalé des cantharides ou de l'*ephemerum* (32). Le sang de chevre ou de che-

fervens sit extinctum, butyrum missum, & calefactum, paulatim si absorbeatur, ejiciet de stomacho sanguisugas.

(30) Dioscoride, liv. 2, chap. 81.

(31) Sextus Platonicus, chap. 5 : *Siquis cantharidas biberit ; capræ lac bibat, liberabitur.*

(32) Note de M. Guettard. « La cantharide est un insecte connu de tout le monde, qui contient un sel âcre & piquant qui irrite puissamment les solides & fond les humeurs.

nus decoctus cum medulla contra toxica venena sumitur: hœdinus contra reliqua. Coagulum hœdi contra viscum, & chamæleonem album, sanguinemque taurinum, contra quem & leporis coagulum est ex aceto. Contra pastinacam vero & omnium marinorum ictus vel morsus, coagulum leporis, vel hœdi, vel agni, drachmæ pondere ex vino. Leporis coagulum & contra venena additur antidotis. Papilio quoque lucernarum luminibus advolans, inter mala medicamenta numeratur. Huic contrarium est jecur caprinum: sicut fel veneficiis ex mustela rustica factis.

HINC deinde revertemur ad genera morborum.

De remediis ad morborum multa genera ex animalibus.

CAPUT II. Capilli defluvia ursinus adeps admixto ladano & adianto continet, alopeciasque emendat, & raritatem superciliorum, cum fungis lucernarum, ac fuligine quæ est in rostris earum. Porrigini cum vino prodest. Ad hanc & cornus cervini cinis è vino, utque non tædia animalium capillis

L'application extérieure des cantharides excite & éleve sur la peau des vésicules; & leur usage intérieur excite une ardeur prodigieuse dans les voies urinaires: souvent même l'érosion va jusqu'à exciter une urine sanglante. C'est certainement contre cette espece de poisons que le lait est un remede efficace; au surplus la remarque que Pline ajoute ici immédiatement sur l'usage des huiles & des graisses, doit être appliquée à toutes les especes de poisons dont nous venons de parler ».

(33) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 54. Voyez aussi Nicandre, *in Theriac.* p. 40, ainsi que *in Alexiph.* p. 132.

(34) On en a parlé sur la fin du livre 11.

(1) Suc gluant qu'on recueille sur les feuilles du *ciste.*

(2) Capillaire.

(3) Note de M. Guettard. « Ce remede est encore vanté aujourd'hui. En général les huiles sont utiles aux cheveux, les amollissent, les entretiennent dans une souplesse qui les vreau,

vreau, cuit avec la moëlle de l'animal, se prend encore contre les venins toxiques, ou qu'on croit propres à empoisonner les fleches ; & celui de bouc contre toute autre espece de poison. Le *coagulum* du chevreau est spécifique contre l'espece de glu nommée *caméléon blanc*, & contre le sang de taureau dont le contre-poison est encore la présure de lievre dans du vinaigre. La même présure, ou celle de chevreau & d'agneau, est bonne aussi contre le venin d'une sorte de raie nommée *pastenaque* (33), & de tous les animaux venimeux de la mer, à la dose d'une dragme, prise dans du vin : enfin, cette présure de lievre est mise au rang des antidotes contre les poisons. On compte parmi les insectes venimeux, le papillon qui vole à la lumiere des lampes. Le foie de chevre en est le remede, comme son fiel est un préservatif contre les maléfices faits avec la belette des champs (34). Revenons à l'ordre des maladies.

Remedes à diverses sortes de maladies, tirés des animaux.

La graisse d'ours, à laquelle on mêle du *ladanum* (1) & de l'*adiantum* (2), répare la chûte des cheveux (3), réprime l'alopécie ou chûte des poils (4). On l'emploie pour les sourcils peu garnis de poils, avec les champignons des lampes (5), & la suie qui se trouve à leur bec. La même graisse, avec du vin, sert encore à nettoyer les crasses de la tête (6). On emploie aussi à cet effet (7), pour empêcher la vermine de s'engendrer dans les

empêche de se fendre & de se ronger. Si cette graisse peut fortifier la peau en même temps qu'elle rend les cheveux plus souples, il ne faut pas douter qu'elle ne puisse empêcher les cheveux de tomber, sur-tout quand elle est jointe avec le *ladanum*, qui est une gomme fortifiante.

(4) Confirmé par Marcellus Empiricus, chap. 6, p. 45 & 46 ; par Sextus Platonicus, chap. 13 ; par Dioscoride, liv. 1, chap. 94 ; par Galien, liv. 10, *de Fac. Simp.* chap. 1, p. 302.

(5) Formés par les feces de l'huile.

(6) Ou contre la teigne, comme quelques-uns interpretent.

(7) Marcellus Empiricus, chap. 6 p. 46.

increſcant. Item fel caprinum cum creta Cimolia & aceto, ſic ut paulum capiti inareſcant. Item fel ſcrofinum cum urina tauri : Si vero vetus ſit, etiam furfures adjecto ſulphure emendat. Cinere genitalis aſinini ſpiſſari capillum putant, & à canitie vindicari, ſi raſis illinatur, plumboque tritus cum oleo. Denſari & aſinini pulli cum urina : admiſcentque nardum faſtidii gratiâ. Alopecias felle taurino cum Ægyptio alumine tepefactis illinunt. Capitis hulcera manantia urina tauri efficaciter ſanat : item hominis vetus, ſi cyclaminum adjiciatur, & ſulphur. Efficacius tamen & vitulinum fel : quo cum aceto calefacto & lendes tolluntur. Sevum vitulinum cum ſale tritum, capitis hulceribus utiliſſimum. Laudatur & vulpium adeps, ſed præcipue felis fimum cum ſinapis pari modo illitum. Caprini cornu farina vel cinis, magiſque hircini, addito nitro & tamaricis ſemine, & butyro oleoque, prius capite raſo, mire continent ita fluentem capillum. Sicuti carnis cinere ex oleo illito ſupercilia nigreſcunt. Lacte caprino lendes tolli tradunt :

(8) Note de M. Guettard. » On appelle épiphore le larmoiement continuel de l'œil. Cette incommodité peut venir de relâchement ou d'irritation. Dans ce dernier cas, on conçoit que la recette que Pline propoſe ici peut être de quelque utilité, quoique ce ſoit un précepte général que de n'employer rien d'huileux pour les parties nerveuſes «.

(9) Note de M. Guettard. » Cendre abſorbante, terreuſe, qui contient fort peu d'alkali fixe, comme toutes les cendres des ſubſtances animales «.

(9*) Note de M. Guettard. » Le fiel, en général, doit être utile dans ces cas : on ignore ſi le fiel d'ours a plus de propriétés & de vertus que les autres «.

(10) Le Pere Hardouin veut que ce ſoient les cheveux qu'on fait chauffer auparavant : ce qui ne paroît pas vraiſemblable, obſerve M. de Querlon. Marcellus Empiricus, chap. 4, p. 42, joint au fiel de taureau & à l'alun d'Egypte du nitre & du vin.

(11) Ou de bœuf, ſelon la verſion Latine d'Habdarrahman l'Egyptien, chap. 6, p. 49 : *Qui caput lavabit urinâ boum, capillorum impediet fluxum ; & ſi quæ ſunt in capite ulcera, ſanabuntur.*

(12) La même recette eſt conſeillée contre la teigne, par Marcellus Empi-

cheveux (8)*, la cendre de corne de cerf dans du vin (9), comme aussi le fiel de bouc (9*), avec de la craie de Paphlagonie & du vinaigre, en laissant un peu sécher le tout sur la tête; & le fiel de la truie avec l'urine de taureau. Ce fiel guérit même la teigne invétérée & toutes les ordures de la tête, en y ajoutant du soufre. On croit communément que la cendre du membre d'un âne, broyée avec de l'huile dans du plomb, ou celle du membre d'un ânon avec son urine, à laquelle on ajoute du nard, pour rendre la drogue moins dégoûtante (à l'odeur), font épaissir les cheveux & les empêchent de blanchir, en s'en frottant la tête après se l'être fait raser. On fait encore, pour l'alopécie, une autre pommade avec du fiel de taureau & de l'alun d'Egypte, chauffés ensemble (10). L'urine de taureau (11) guérit très bien les ulceres de la tête qui suppurent, ainsi que l'urine humaine un peu vieille, en y ajoutant du cyclamen & du soufre (12). Un remede encore plus efficace (13), est le fiel de veau qui, étant chauffé avec du vinaigre, détruit aussi les lendes. Le suif de veau, broyé avec du sel, est très bon pour les ulceres de la tête. On recommande aussi pour cela la graisse de renard (14), mais particuliérement la fiente de chat avec égale portion de poivre, le tout en liniment. La cendre ou la poudre de la corne d'une chevre (15), & mieux encore d'un bouc, en y ajoutant du nitre, de la graine de tamarin, du beurre & de l'huile, après avoir rasé la tête, fait une pommade admirable pour empêcher la chûte des cheveux; comme la cendre de leur chair, mêlée avec de l'huile, noircit les sourcils, en s'en frottant. On dit que le lait de chevre ôte les lendes de la tête (16); que sa fiente,

ricus, chap. 4, p. 41.

(13) Plinius Valerianus, livre 1, chap. 5; Marcellus Empiricus, ch. 4, p. 40.

(14) Le sang du même animal, selon Habdarrahman l'Egyptien, ch. 29, p. 111.

(15) Sextus Platonicus, chap. 5, tit. 8 : *Ad capillos defluentes, capræ cornu sulphure mixto cum oleo myrtino, capillos fluentes retinet, & crescere facit.*

(16) Ce lait remédie très bien à l'alopécie ou chûte des cheveux, selon Marcellus Empiricus, chap. 6, p. 45.

fimo cum melle alopecias expleri : item ungularum cinere cum pice, fluentem capillum contineri. Leporinus cinis cum oleo myrteo capitis dolorem fedat : item aqua pota, quæ è bovis aut afini potu relicta eft : &, fi credimus, vulpis mafculæ genitale circumligatum : cornus cervini cinis illitus ex aceto, aut rofaceo, aut ex irino.

Oculorum epiphoras bubulo fevo cum oleo cocto illinunt. Cervini cornu cinere fcabritias eorumdem inungunt : mucrones autem ipfos efficaciores putant. Lupi excrementis circumlini fuffufiones prodeft. Cinere eorum cum Attico melle inungi obfcuritates : item felle urfino. Epinyctidas, adipe aprugno cum rofaceo. Ungulæ afininæ cinis inunctus è fuo lacte, cicatrices oculorum, & albugines tollit. Medulla bubula ex dextro crure priore trita cum fuligine, pilis & palpebrarum vitiis angulorumque occurrit : calliblephari modo fuligo in hoc ufu temperatur : op-

(17) Diofcoride, liv. 2, chap. 46.

(18) Plinius Valerianus, livre 1, chap. 6.

(19) Plinius Valerianus, liv. 1, chapitre 1; Marcellus Empiricus, ch. 1, p. 35.

(20) Tels que Sextus le Platonicien, chap. 3, *de Vulpe*, tit. 10 : *Ad capitis dolorem : naturam* (genitale) *vulpis circumdata capiti, dolorem flatim tollit.*

(21) Marcellus Empiricus, chap. 1, *Ad capitis dolores*, p. 37 : *Cornu cervini exufti cinis, illitus fronti ex aceto & rofaceo prodeft.* Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 1 : *Cervini cornu cinis illitus ex aceto & rofaceo prodeft.* La cendre de la corne de cerf eft fort approuvée dans les collyres pour les yeux, tant par Diofcoride, liv. 2, chap. 63, que par Sextus Platonicus, chap. 1, *de cervo.*

(22) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 59 : *Lupi fimus diu perfrictus ad fummam lævitatem, cum melle mixtus, & inunctione adhibitus, oculorum ὑποχύσεις difcutit, & ad fummam claritudinem eos perducit, fuffufione ficcata.* Habdarrahman l'Egyptien, chap. 23, p. 95 : *Lupi fel inditum oculis per modum collyrii, ipforum abiget caligationem, & aquam in eos defcendentem impediet, ne coalefcat.*

(23) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 62.

(24) Note de M. Guettard. » L'*epinyctis* eft une puftule remplie d'humeur, dont les bords font exceffivement enflammés. Ces boutons viennent dans toutes les parties du corps,

incorporée dans du miel, fait revenir le poil aux endroits qui en ſont dégarnis; & que la cendre de ſes pinces (17), amalgamée avec de la poix, arrête la chûte des cheveux. La cendre de la chair de lievre (18), mêlée avec de l'huile de myrte, appaiſe le mal de tête. On le guérit encore en buvant de l'eau (19) du reſte de la boiſſon d'un bœuf ou d'un âne; &, ſi l'on en croit quelques Auteurs (20), en ſe faiſant un bandeau du nerf d'un renard mâle. On ſe frotte, pour le même mal, avec la cendre de la corne de cerf (21), amalgamée avec du vinaigre, de l'huile roſat, ou de la pommade d'iris.

On fait, pour les inflammations des yeux, un liniment avec le ſuif de bœuf, cuit dans de l'huile; &, pour les ulceres ou les galles qui s'y forment, avec de la cendre de corne de cerf, dont on croit les pointes encore plus efficaces. Pour les fluxions, il eſt bon de ſe frotter les yeux avec de la fiente de loup (22), & lorſqu'on a la vue trouble, avec la cendre du même excrément, incorporée dans du miel Attique, ou avec du fiel d'ours (23). La graiſſe de ſanglier, amalgamée avec de l'huile roſat, fait diſparoître les épinyctides ou puſtules qui ſurviennent pendant la nuit (24); & la cendre de la ſole d'une âneſſe (25), mêlée avec du lait de la bête (26), en ôte les cicatrices & les taies. La moëlle tirée de la jambe droite de devant d'un bœuf (27), broyée avec de la ſuie, empêche le poil des paupieres de trop s'épaiſſir, & les maux qui viennent aux coins des yeux. On en forme pour cet effet une ſorte de *calliblepharum* (28) ou

mais ſur-tout aux parties les plus graſſes. La recette que Pline donne ici avec la graiſſe de ſanglier & l'huile roſat, peut augmenter l'inflammation ».

(25) Note de M. Guettard. » Cendre abſorbante & ſans aucune vertu ».

(26) Avec du lait de femme, au lieu de lait d'âneſſe, ſelon Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 68.

(27) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 70 : *Lucernam fictilem de papyro & medulla vaccina concinnato, atque ejus fumo, ſive fuligine, pro calliblepharo utere, quo palpebras exeſas & glabras ſæpius inungendo, decentiſſimas facies.*

(28) Note de M. Guettard. » Eſpece de médicament à l'uſage des fem-

time ellychnio papyraceo, oleoque ſeſamino, fuligine in novum vas pennis deterſa. Efficaciſſime tamen evulſos ibi pilos coercet. Felle tauri cum ovi albo, collyria fiunt, aquaque diſſoluta inungunt per quatriduum. Sevum vituli cum anſeris adipe & ocimi ſucco, genarum vitiis aptiſſimum eſt. Ejuſdem medullæ cum pari pondere ceræ & olei vel roſacei, addito ovo, duritiæ genarum illinuntur. Caſeo molli caprino impoſito ex aqua calida epiphoræ ſedantur : ſi tumor ſit, ex melle. Utrumque vero ſero calido fovendum. Sicca lippitudo, lumbulis ſuum exuſtis atque contritis, & impoſitis tollitur. Capras negant lippire, quoniam eæ quaſdam herbas edant : item dorcadas : & ob id fimum earum cera circumdatum nova luna devorare jubent. Et quoniam noctu æque quoque cernant, ſanguine hircino ſanari luſcioſos putant, nyctalopas à Græcis dictos : capræ

---

mes, qui ſert à augmenter la beauté des paupieres & à les noircir. En général tous les remedes graiſſeux que Pline recommande ici, ſonr faits pour amollir la peau, pour la rendre douce & fraîche. On les retrouve recommandés dans tous les Auteurs anciens de ſecrets, Marcellus Empiricus, Habdarrhaman, &c.

(29) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 71 : *Vituli medulla cum cera & oleo roſaceo, æquis ponderibus liquefacta, & permixta, & ad emplaſtri modum impoſita, duritias palpebrarum, & ſi qua illic in modum pilularum naſcuntur, commollit ac diſcutit.*

(30) Marcellus Empiricus, chap. 8, p. 57; Plinius Valetianus, liv. 2, chapitre 14.

(30*) Note de M. Guettard. » Remede adouciſſanr, & qui peut être d'autant plus d'uſage qu'il contient quelque choſe d'aſtringent ».

(31) Note de M. Guettard. » Ainſi nommée à cauſe de la ſécheresſe de l'œil, eſt un degré d'inflammation plus violent à l'œil que celle qui eſt accompagnée de larmes; l'œil eſt ſec, les vaiſſeaux en ſont gonflés ».

(31*) Avec du petit-lait de chevre, dont il faut étuver les yeux pendant quinze jours, ſelon Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 22.

(32) La ξηροφθαλμία des Grecs, ou *arida lippitudo* de Cornelius Celſus.

(33) Note de M. Guettard. » Poiſſon ainſi appellé à cauſe de la fineſſe de ſa vue. Voyez Bochart, part. 1, l. 3, chap. 25, p. 925 ».

(33*) Marcellus Empiricus, ch. 8, p. 70.

(34) Note de M. Guettard. » On appelle ainſi les gens qui voient plus diſtinctement le ſoir que dans le jour.

pommade propre à embellir les paupieres. A cet effet, la meilleure suie est celle qui se compose avec la meche de *papyrus** & l'huile de sésame, brulées ensemble dans un vaisseau neuf, d'où on l'enleve avec un pinceau. Elle est très efficace pour empêcher de croître les poils trop épais arrachés des paupieres. On fait des collyres avec du fiel de taureau & un blanc d'œuf, que l'on délaie ensemble dans de l'eau, & on s'en frotte pendant quatre jours. Le suif de veau, mêlé avec de la graisse d'oie & du suc de basilic, est en général très bon pour les maladies des paupieres. La moëlle du même animal (29), avec pareil poids de cire & d'huile ordinaire ou d'huile rosat, auxquelles on ajoute un blanc d'œuf, fait une bonne pommade pour les petites écailles qui s'y forment. On adoucit les inflammations des yeux, en y appliquant du fromage de chevre (30) mou (30*), dans de l'eau chaude, ou s'il y a tumeur (31), dans du miel, &, dans tous les cas, en les étuvant avec du petit-lait chaud (31*). La chassie seche se dissipe en y appliquant des rognons de porc brûlés & broyés (32). On prétend que les chevres n'ont jamais mal aux yeux, parcequ'elles mangent de certaines herbes, & qu'il en est de même des dorcades (33) ou chevreuils. C'est pour cela que quelques Médecins ordonnent d'envelopper de leur crotte dans de la cire, & de l'avaler à la nouvelle lune. Et, parceque ces animaux voient autant la nuit que le jour, on assure que le sang de bouc (33*) guérit ces sortes de vues foibles que les Grecs nomment (34) *nyctalôpes* (34*); ainsi que le foie de chevre,

Ces gens ont la retine aussi sensible que d'autres, mais la prunelle est plus dilatée, & ne peut pas se resserrer aussi fort; de là il faut que dans le grand jour ils reçoivent trop de rayons: ce qui produit une vue confuse & trouble. Le soir ils en admettent moins; mais plus cependant que ceux dans qui le trou de la pupille est plus étroit; ce qui produit une vision plus distincte. Cet accident arrive sur-tout à ceux qui ont été dans des lieux obscurs, où la prunelle a pris l'habitude de se dilater beaucoup. On voit assez par ces causes que la recette que Pline propose ne peut être d'aucune utilité dans cette incommodité, quoique Celse, liv. 6, chap. 6, l'ait aussi proposée ».

(34*) Note de M. de Querlon. « On donnoit ce nom à ceux qui voyoient

vero jocinere, in vino auftero decocto. Quidam inaffati jocineris fanie inungunt, aut felle capræ, carnefque eas vefci, & dum coquantur oculos vaporari his præcipiunt. Id quoque referre arbitrantur, ut rutili coloris fuerit. Volunt & oculos fuffiri, jocinere in ollis decocto : quidam inaffato. Fel quidem caprinum pluribus modis affumunt : cum melle, contra caligines : cum veratri candidi tertiâ parte, contra glaucomata ; cum vino contra cicatrices, & albugines, & caligines, & pterygia, & argema : ad palpebras verò evulfo prius pilo, cum fucco oleris, ita ut unctio inarefcat. Contra ruptas tuniculas, cum lacte mulieris. Ad omnia inveteratum fel efficacius putant. Nec abdicant fimum ex melle illitum, epiphoris : contraque dolores, medullam : item pulmonem leporis. Et ad caligines fel cum paffo aut melle. Lupino quoque adipe, vel

mieux la nuit que le jour ; & c'eft la fignification propre de ce nom : on l'a donné également depuis à ceux qui voyoient très peu dans le jour, mais encore moins pendant la nuit. Théod. Prifcien, liv. 1, chap. 10 ; Feftus, Galien, *in Ifag.* Paul Eginet. & Celfe, liv. *6*, chap. *6*.

(35) Sextus Platonicus, chap. 4, tit. 2 : *Ad eos qui ab horâ decimâ* (hoc eft binis horis ante folis occafum) *non vident ; Jecur capreæ in aqua calida falfa coquatur, & ejus vaporem oculi excipiant, & ex eadem aqua oculos foveant : fed & jecur edant, & ex liquefacto inunguntur. Quidam jecur ejus affant in craticula ; & fluentem faporem colligunt, & ex eo inunguntur. Quidam coctum vel affum jecur capreæ cum pane edunt, & idem bibunt.* On voit que ce que Pline dit des chevres domeftiques, Sextus le dit du chevreuil. Celfus eft pour Pline, liv. *6*, chap. *6* : *Præter hæc imbecillitas, oculorum eft, ex qua quidam interdiu fatis, noctu nihil cernunt... Sic laborantes inungi oportet humore jocineris, maximè hircini : fi minus, caprini, ubi id affum coquitur, excepto : atque edi quoque ipfum jecur debet.*

(36) Habdarrahman l'Egyptien, chap. 9, p. 61 : *Rubræ capræ jecur fi torrebis, & inftillabis ex eo in oculos, proderit eorum caligationibus, & fanabit eos.*

(37) Sextus Platonicus, *de Capreâ*, tit. 5 & 8.

(38) Note de M. Guettard. » Nous avons dit fur l'ufage du fiel & fur celui des graiffes, jufqu'à quel point ces deux médicaments peuvent être utiles dans les cas que propofe notre Auteur. V. *de Capra* Sextus Platonicus, cap. 4, tit. 2.

cuit

cuit dans de gros vin. Quelques-uns font frotter les yeux du ſuc de ce foie, rôti ſur les charbons, ou avec le fiel de chevre. Ils font auſſi manger la chair du foie (35), & pendant qu'elle cuit, ils ordonnent aux malades d'en recevoir la fumée dans leurs yeux. Ils croient encore que la couleur du foie y fait beaucoup (36), & qu'il doit être roux. On fait de plus des fumigations pour les yeux, en faiſant cuire ce même foie dans un pot de terre, ou, ſelon d'autres, en le faiſant rôtir. Quant au fiel (37) de chevre (38), on l'emploie de pluſieurs manieres; ſavoir, pour les obſcurciſſements de la vue, avec du miel (39); pour le glaucome, avec un tiers d'ellébore blanc; l'onglet & l'*argema* (40), avec du vin (41); avec le ſuc du chou, pour en frotter les paupieres (42), après en avoir arraché les poils, & en l'y laiſſant ſécher; enfin, avec du lait de femme pour les éraillements des yeux (43). Pour toutes ces maladies de la vue, le fiel un peu vieux eſt regardé comme le meilleur. On ne rejette pas non plus (44), pour les inflammations des yeux, la fiente de chevre, en liniment avec le miel; ni, contre les douleurs qu'elles cauſent, la moëlle du même animal, ainſi que le poumon du lievre (45); &, quand la vue eſt obſcurcie ou trouble, ſon fiel (46), avec du vin cuit ou du miel. On preſcrit encore pour la chaſſie, de frotter les yeux

(39) Quintus Serenus, chap. 14, p. 133:

Hyblæi mellis ſucci cum felle caprino,
Subveniunt oculis dirâ caligine preſſis.

(40) Taches qui ſe forment dans l'œil.

(41) Avec du vin, ſelon notre Auteur; & ſelon Plinius Valerianus, ſon plagiaire, avec du miel, s'il s'agit de l'*argema*, ſelon Habdarrahman l'Egyptien, chap. 9, p. 217.

(42) Habdarrhaman, chap. 9, p. 63: *Si redundantes in palpebris pilos depilabis, & obduces locum felle capræ, nequaquam amplius renaſcentur.*

(43) Sextus Platonicus, *ibid.*

(44) Plinius Valerianus, liv. 1, chapitre 14.

(45) Sextus Platonicus, liv. 2, *de lepore*, tit. 3: *Ad oculorum dolores, pulmo leporis ſuperpoſitus, & alligatus dolores oculorum mirifice ſanat.*

(46) Sextus, *ibid.* tit. 8: *Ad caliginem oculorum, leporis fel cum melle mixtum & inunctum, oculos clarificat.*

medulla suum, fricari oculos contra lippitudines præcipiunt. Nam vulpinam linguam habentes in armilla, lippituros negant.

Aurium dolori & vitiis medetur urina apri in vitro servata : fel apri vel suis, vel bubulum cum oleo cicino & rosaceo æquis portionibus. Præcipue vero taurinum, cum porri succo tepidum, vel cum melle, si suppuret. Contraque odorem gravem per se tepefactum in malicorio. In ea parte rupta cum lacte mulierum efficaciter sanat. Quidam etiam ingravatas aures sic perluendas putant. Alii cum senecta serpentium & aceto includunt lana collutas ante calida aqua. Aut si major sit gravitas aurium, fel cum myrrha & ruta in malicorio excalfactum infundunt : lardum quoque pingue : item fimum asini recens cum rosaceo

(47) Superstition semblable chez Marcellus Empiricus, chap. 8, p 66 : *Ad albuginem oculorum detergendam efficax hoc remedium. Vulpem vivam capies, eique linguam præcides, ipsamque vivam dimittes : linguam autem ejus arefactam phœnicio ligabis, & collo ejus, qui albuginem patietur, suspendes.*

(48) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 9 ; Sextus Platonicus, chap. 7, *de apro*, tit. 12 ; Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 75. On lit chez ce dernier : *Urina apri servatur in vitro, sed melius cum vesica ipsius, quo modo ei sublata fuerit : hæc tepens infusa auribus unice prodest.* Et pag. 81 : *Apri lotium infusum auriculæ valde medetur : quod quia vetustum magis prodest, collectum servari debet in vase vitreo, ut sit ad remedia præparatum.*

(48*) Note de M. Guettard. « On sent assez qu'il est ridicule de prétendre donner une recette générale contre les incommodités d'une partie qui peut être sujette à des maux tout contraires. L'urine de sanglier peut être regardée comme un puissant résolutif. Marcellus Empiricus s'exprime de la même façon sur la même substance ; il conseille de conserver cette urine dans la vessie même de l'animal, chapitre 90 ; & Sextus Platonicus, chapitre 70, *de Apro*, tit. 12. On doit penser la même chose du fiel ».

(49) Mais non celui de truie, observe Marcellus Empiricus, p. 75.

(50) Ou de *kerva*, observe M. de Querlon, qui lit ici *ricino ;* le Pere Hardouin lit *cicino ;* le manuscrit de Chifflet *citrino*.

(51) Habdarrhaman, ch. 6, p. 39 : *Tauri fel addito oleo lauri, vel unguento rosarum, inditum auribus, hulcera ibi enata curat, & mitigat dolores.*

(52) Note de M. Guettard. « Le suc de porreau est résolutif & détersif ».

avec de la graisse de loup ou de la moëlle de porc; & l'on prétend que ceux qui portent dans un bracelet une langue de renard (47), sont préservés de chassie ou autre incommodité de la vue.

L'urine de sanglier (48), gardée dans un vaisseau de verre, est un remede pour les maux & la douleur des oreilles (48*). On emploie aussi le fiel de sanglier ou de porc (49), ou le fiel de beuf avec l'huile du *ricinus* (50), & de l'huile rosat par égales portions; mais principalement le fiel de taureau (51), que l'on fait un peu chauffer avec le suc de porreau (52), ou avec du miel, s'il y a suppuration. Ce dernier, aussi tiédi, sans autre addition, dans de l'écorce de grenade, est bon contre la mauvaise odeur des oreilles. Il guérit encore efficacement, avec le lait de femme, les déchirures qui s'y sont faites. Quelques-uns croient aussi qu'il faut s'en bassiner les oreilles, lorsqu'on entend un peu dur : d'autres, après avoir lavé les oreilles avec de l'eau chaude, y font mettre un amalgame de ce fiel, avec de vieille (53) peau (54) de serpent & du vinaigre, le tout enveloppé dans de la laine (55); ou, si la surdité est considérable (55*), après avoir fait chauffer le fiel dans de l'écorce de grenade, ils l'injectent avec de la myrrhe & de la rue (56). On y injecte aussi du lard gras (57) &

(53) Dioscoride, liv. 2, chap. 19, Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 81.

(54) Note de M. Guettard. » La dépouille des serpents contient des sels âcres & volatils qui peuvent être résolutifs «.

(55) Je lis au texte *lana* avec le Pere Hardouin, & non *lanas* avec les Editeurs. La leçon *lana* est justifiée par le passage de Marcellus Empiricus, rapporté ci dessus, & par cet autre passage de Pline, un peu plus bas : *lanâ autem medicamina ea includuntur.*

(55*) Note de M. Guettard. » La recette que Pline propose ici est astringente & corroborante «.

(56) Habdarrhaman, chap. 6, p. 49, *Fel vaccæ liquefactum cum aliqua parte corticum malogranatorum contusorum, & instillatum auribus, proderit tinnitui, ac sonitui.*

(57) Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 79 : *Ad aurium dolorem, quæ pus emittent, laridum vetustissimum teres in mortario, & succum illum lana delicata collectum, in auriculam immittes, & subinde aqua calida fovebis, & iterum succum illum infundes : mira velocitate sanabis.*

instillatur : omniaque ea tepefacta. Utilior equi spuma, vel equini fimi recentis cinis cum rosaceo. Sevum bubulum cum adipe anserino, butyrum recens. Urina capræ, vel tauri, aut fullonia vetus, calfacta, vapore per lagenæ collum subeunte. Admiscent & aceti tertiam partem : & aliquid urinæ vituli, qui nondum herbam gustaverit. Fimum etiam mixto felle ejusdem. Et cutem, quam relinquunt angues, excalfactis prius auribus. Lanâ autem medicamina ea includuntur. Prodest & sevum vituli cum anseris adipe, & ocimi succo : ejusdem medulla admixto cumino trito infusa. Virus verrinum è scrofa exceptum priusquam terram attingat, contra dolores. Auribus fractis glutinum è naturis vitulorum factum, & in aqua liquatum. Aliis vitiis adeps vulpium. Item fel caprinum cum rosaceo tepido, aut porri succo : aut si sint rupta ibi aliqua, è lacte mulieris. Si gravitas sit audiendi, fel bubulum cum urina capræ, vel hirci, vel si pus sit. In quocumque autem usu putant hæc efficaciora in cornu

(58) Note de M. Guettard. » Le fumier d'âne & l'écume de cheval contiennent des parties animales volatiles, échauffantes & résolutives. La plupart des recettes dont notre Auteur parle ici, se trouvent dans les anciens Empyriques, & peuvent avoir, pour la plupart, leur place dans des maux d'oreille, mais differents les uns des autres : ainsi les uns sont glutineux, & remédient aux fissures & aux rhagades ; les autres sont émollients, & conviennent dans les inflammations ; les derniers enfin sont aromatiques & volatils, & sont propres aux maux de relâchement : plusieurs sont superstitieux, & en général il n'en est pas un dont l'expérience ait démontré une efficacité exclusive aux autres.

(59) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 9.

(60) Plinius Valerianus, *ibid.*

(61) Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 81.

(62) D'un veau de lait.

(63) Plinius Valerianus, *ibid.*; Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 75.

(64) Marcellus, *ibid.* p. 81.

(65) Marcellus, *ibidem* : *Verris, cum scrofam saliet, priusquam in terram destillet, de verendis ejus virus exceptum tepefactumque, & cum aquæ modico auriculæ inditum, quamvis molestos dolores relevat : quod etiam circa auricu-*

du crottin d'âne (58) récent avec de l'huile rosar, le tout tiede. L'écume du cheval, ou la cendre du fumier récent de cheval (59), avec de l'huile rosar, est encore meilleure. On y emploie pareillement le suif de bœuf (60) avec la graisse d'oie; le beurre frais (61); l'urine de chevre ou de taureau, ou de vieille urine de foulons, chauffée au point que la vapeur sorte par le col du bocal; & l'on y ajoute une troisieme partie de vinaigre avec un peu d'urine provenant d'un veau qui n'a point encore mangé d'herbe (62). On applique aussi aux oreilles qu'on échauffe bien auparavant, la bouze du veau mêlée avec son fiel, & la peau que quittent les serpents: & tous ces remedes doivent être enveloppés dans de la laine. On use encore avec succès, pour les douleurs des oreilles, du suif de veau (63), mêlé avec de la graisse d'oie & du suc de basilic; de moëlle de veau (64), où l'on a mis du cumin broyé & que l'on injecte; & de la liqueur séminale du verrat (65) recueillie du vase de la truie même, avant qu'elle tombe à terre. Quand il y a quelque déchirure aux oreilles, on y met une espece de colle faite avec des testicules de veau qu'on a délayés dans de l'eau. Pour les autres maux des oreilles, la graisse de renard est d'un grand usage (66), ainsi que le fiel de chevre, avec de l'huile rosar tiede ou du jus de porreau; & quand il y a quelque chose de déchiré, avec le lait de femme. Si l'oreille est dure (67), il faut employer le fiel de bœuf avec de l'urine de chevre ou de bouc, même quand elle rendroit du pus. Pour quelque usage que ce soit (68), on croit en général

lam illitum plurimum prodest.

(66) Sextus Platonicus, chap. 3, *de Vulpe*, tit. 5; Dioscoride, liv. 2, chap. 41; Galien, liv. 3, κατὰ τόπους, chap. 1, p. 403.

(67) Quintus Serenus, chap. 13, p. 132:

Felque bovis surdis etiam prodesse loquuntur,
Si jungas olidæ grave quod minxere capellæ.

L'urine de chevre est également conseillée, en pareil cas, par Sextus Platonicus, chap. 5, tit. 18; l'urine de bouc, par Marcellus Empiricus, ch. 9, p. 79. On lit chez ce dernier: *Adversus gravitatem audiendi fel bubulum, cum urinâ hirci, auriculæ quæ molestiam surdiginis patitur, instillabis.*

(68) Soit pour les déchirures, soit

caprino per dies viginti infumata. Laudant & coagulum leporis tertia denarii parte, dimidiaque ſacopeni in ammineo vino. Parotidas urſinus adeps comprimit pari pondere ceræ & taurini ſevi. Addunt quidam hypocyſthidem : & per ſe butyrum illitum, ſi prius foveantur ſeni græci decocti ſucco. Efficacius cum ſtrychno. Proſunt & vulpium teſtes, & taurinus ſanguis aridus tritus. Urina capræ calefacta inſtillata auribus : fimumque ejuſdem cum axungia illitum.

Dentes mobiles confirmat cervini cornus cinis, doloreſque eorum mitigat, ſive infricentur, ſive colluantur. Quidam efficaciorem ad omnes eoſdem uſus crudi cornus farinam arbitrantur. Dentifricia utroque modo fiunt. Ma-

pour la dureté des oreilles. Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 181 : *Lotium caprinum inſtillatum dolorem ſedat : quod magis prodeſſe ſuppuratis auribus affirmatur : ob quam cauſam præſentis auxilii, plures exceptum, & cornu caprino inditum, in fumo ſuſpenſum, diligenter ad neceſſarias medelas reſervant.*

(69) Sextus Platonicus, chap. 2, *de lepore*, tit. 15 : *Ad aurium dolorem, leporis coagulum auriculæ infunditur.*

(70) Ou de *ſagapenum*. Cette drogue eſt le ſuc de la férule épaiſſi, ſelon Celſe.

(71) Note de M. de Querlon : » Dupinet dit que c'étoit un vin qui ſe faiſoit de groſſes prunelles, comme les raiſins du Languedoc appellés *campoles*. Ce vin provenoit de certaines vignes tranſplantées de la Theſſalie en divers cantons d'Italie ; il ſe gardoit tant qu'on vouloit, ſans ſubir aucune altération, & on l'ordonnoit aux vieillards. Pline, liv. 14, n. 2 «.

(72) Note de M. Guettard. » L'*hypocyſtis* eſt le ſuc aſtringent du ciſte arbuſte qui ſe trouve dans les pays méridionaux : on le retire des fruits écraſés & cuits «.

(73) Nommées *parótides* par les Grecs. Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 13 ; & Marcellus Empiricus, chap. 15, p. 117, indiquent ici la la même recette.

(74) Note de M. Guettard. » Le *ſtrychnos* eſt le fruit d'un ſolanum, ou celui d'une plante qui approche de l'eſpece de ces plantes, & qu'on appelle *halicacabum* «.

(75) La morelle.

(76) Naturellement, telle qu'elle ſort de la bête, non chauffée au feu, ſelon Marcellus Empiricus, chap. 9, p. 79.

(77) Marcellus Empiricus, liv. 1, chap. 12, p. 92 ; & chap. 15, p. 109. Sextus Platonicus, liv. 1, *de cervo*,

que ces différents remedes sont encore plus efficaces, lorsqu'ils ont été fumés pendant vingt jours dans la corne d'une chevre. On recommande aussi la présure de lievre (69), au poids de la troisieme partie d'un denier, avec la moitié du même poids d'un denier de *sacopenum* (70) dans du vin Amminéen (71). La graisse d'ours, mêlée à poids égal avec de la cire & du suif de taureau, à quoi quelques-uns ajoutent de l'*hypocysthis* (72), dissipe les tumeurs ou glandes des oreilles (73), ainsi que le beurre, si on les en frotte sans autre addition, mais après les avoir étuvées avec une décoction de fénu-grec, & plus efficacement avec le (74) *strycnos* (75). On emploie encore utilement des testicules de renard & du sang de taureau sec en poudre; on injecte aussi dans les oreilles l'urine de chevre chaude (76), ou l'on fait un liniment de ses crottes avec du sain-doux.

La cendre de la corne de cerf (77) raffermit les dents branlantes (78), & en adoucit les douleurs (79), soit qu'on les en frotte à sec, soit qu'on s'en lave dans quelque liquide approprié. Quelques-uns (79) croient que la poudre de la même corne, crue, non brûlée, est plus efficace pour les mêmes usages. On en fait des *dentifrices* (80) ou opiats, de ces deux manieres. La

num. 2 : *Cornu cervi combustum dentes qui moventur confirmat, si eo pro dentifricio quis utatur.* Cela est également confirmé par Dioscoride, liv. 2, chapitre 63, & par Celsus, liv. 6, ch. 9; enfin par Scribonius Largus, *Compos.* 60. Ce dernier s'exprime ainsi : *Hoc cum eo quod candidos facit dentes, tum etiam confirmat : Augustam constat usam. Nam Messalina Dei nostri Cæsaris* (Claudii) *hoc utitur : Cornorum cervi ustorum in ollam novam ad cinerem redactorum sextario uno, &c.*

(78) Plinius Valerianus, l. 1, p. 36.

(79) Note de M. Guettard. « En général l'action de la cendre de corne de cerf, la poudre de la corne de cerf crue, la cendre de la tête de loup, ses excréments, sont des agents méchaniques; ces poudres agissent sur les dents en les limant & les frottant. On peut dire la même chose de tous les autres remedes qui sont recommandés ici. A l'égard des scarifications des gencives, elles peuvent être utiles dans plusieurs cas où le sang pourroit s'épancher dans ces parties foibles; mais il est assez superstitieux de choisir trop ses instruments ».

(79*) Marcellus Empiricus, ch. 12, p. 94.

(80) Quintus Serenus, chap. 15,

gnum remedium eſt in luporum capitis cinere. Certumque eſt in excrementis eorum plerùmque inveniri oſſa. Hæc adalligata eundem effectum habent. Item leporina coagula per aurem infuſa contra dolores : & capitis eorum cinis dentifricium eſt, adjectoque nardo mulcet graveolentiam oris. Aliqui murinorum capitum cinerem miſcuiſſe malunt. Reperitur in latere leporis acui os ſimile : hoc ſcarificari dentes in dolore ſuadent. Talus bubulus accenſus, eos qui labant cum dolore, admotus confirmat. Ejuſdem cinis cum myrrha, dentifricium eſt. Oſſa quoque ex ungulis ſuum combuſta, eumdem uſum præbent : item oſſa ex acetabulis pernarum, circa quæ coxendices vertuntur. Iiſdem ſanari, demiſſis in fauces jumentorum, verminationes notum eſt : ſed & combuſtis dentes confirmari. Aſinino quoque lacte percuſſu vexatos, aut dentium ejuſdem cinere : lichene item equi cum oleo infuſo per aurem. Eſt autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto, ſed in equorum genibus, ac ſuper ungulas. Præterea in corde equorum invenitur os, dentibus

p. 134 :

Quod veto aſſumpſit nomen de dente fricando,
Cervino ex cornu cinis eſt, aut ungula porcæ
Torrida : vel cinis ex ovis, ſed non ſine vino.
Muricis aut toſti, vel bulbi extincta favilla, &c

(81) Sextus Platonicus, chap 2, *de lepore*, tit. 15.

(82) Marcellus Empiricus, ch. 11, p 88.

(83) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(84) Marcellus Empiricus, *ibid. Murinus cinis, id eſt, pulvis exuſti muris, cum melle, dentibus infrictus, halitum fœtidi oris emendat.*

(85) Quintus Serenus, *ibid.*; Marcellus Empiricus, chap. 12, p. 94; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 36.

(86) Marcellus Empiricus, chap. 13, p. 97 : *Pernæ ſcrofinæ os quod eſt ampliſſimum, combuſtum, tritumque, optimum & ſalubre dentifricium præſtat : gingivas enim ſiccat & adſtringit : denteſque ab humoris injuriâ & tumore defendit.*

(87) Pline veut parler des oſſelets, rotules, &c.

(88) Note de M. Guettard. » Ces remedes, purement abſorbants, ne peuvent guere tuer les vers ; s'ils ſont utiles, c'eſt en détruiſant les acides des premieres voies ».

(88*) Note de M. Guettard. » Voy.

cendre

cendre provenant d'une tête de loup calcinée, eſt un grand remede pour les dents. Il eſt encore certain qu'il ſe trouve des os dans les excréments de cet animal, & qu'en les portant attachés ſur ſoi, ils operent le même effet. Le *coagulum* de lievre (81), injecté dans l'oreille, en guérit les douleurs. La cendre de ſa tête eſt un dentifrice (82); & en y ajoutant du nard (83), elle adoucit l'odeur forte de la bouche. D'autres (84) aiment mieux y mêler de la cendre de têtes de ſouris auſſi calcinées. Il ſe trouve dans le côté du lievre un os pointu comme une aiguille; des Médecins conſeillent d'en ſcarifier les dents, lorſqu'elles font mal. L'os du talon d'un bœuf, allumé, en l'approchant des dents malades, raffermit celles qui branlent ou qui ſont douloureuſes. La cendre du même os, forme avec la myrrhe un bon opiat pour les dents. On éprouve le même effet des os de la pince ou de l'ongle des porcs (85), brûlés & calcinés, ainſi que de ceux (86) qui font l'emboîture de leurs membres & qui ſervent de pivots aux cuiſſes (87). On fait qu'en les introduiſant dans le goſier des bêtes de ſomme, ils font mourir les vers (88) des dents (88*); qu'étant brûlés ils les raffermiſſent, & que les dents ébranlées par quelque coup, reprennent auſſi leur conſiſtance par le moyen du lait d'âneſſe, ou avec de la cendre des dents du même animal; ainſi que par ces excroiſſances qui viennent aux jambes du cheval (89), injectées dans l'oreille, en poudre, avec de l'huile. L'eſpece d'excroiſſance que j'entends ici n'eſt point l'hippomane (90), drogue malfaiſante dont je ne parle point; ce ſont les gros durillons qui ſe forment au deſſus des genoux & au deſſus du ſabot. Il ſe trouve encore dans le cœur du

Dioſcoride, liv. 2, cap. 45. Notre Auteur s'explique aſſez clairement pour n'avoir pas beſoin d'interprétation ».

(89) Ce ſont ces tubéroſités calleuſes qu'on nomme *chataignes*. Dioſcoride en fait mention, l. 2, c. 45: Λειχῆνες ἵππων, &c. *Lichenes equorum calli ſunt, circa genua & ungulas, in earum partium flexu indurati.*

(90) Note de M. Guettard. » Virgile a donné deux ſignifications à ce nom; ce que Pline en penſe eſt détaillé au liv. 8.

caninis maximis ſimile : hoc ſcarificari dolorem, aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonſtrant. Equarum virus à coitu in lychnis accenſum Anaxilaus prodidit, equinorum capitum uſus repræſentare monſtrifice : ſimiliter ex aſinis. Nam hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affuſum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos ad rabiem coitus agat. Medetur dentibus & fabrile glutinum, in aqua decoctum, illitumque, & mox paulo detractum, ita ut confeſtim colluantur vino, in quo decocti ſunt cortices mali Punici dulcis. Efficax habetur & caprino lacte collui dentes, vel felle taurino. Talorum capræ recentium cinis dentifricio placet, & omnium fere villaticarum quadrupedum, ne ſæpius eadem dicantur.

Ad faciei vitia, cervicis & pectoris morbos.

CAPUT 12. CUTEM facie erugari, & teneſcere, & candorem cuſtodire lacte aſinino putant. Notumque eſt quaſdam quotidie

(90*) Note de M. Guettard. » Cet os, que l'on trouve dans le cœur de quelques animaux qui ont été fort exercés, & que l'on conſerve dans les boutiques ſous le nom d'os du cœur de cerf, eſt regardé comme un cordial : c'eſt l'endurciſſement des fibres tendineuſes du cœur qui produit cette oſſification. Ses vertus véritables ſe réduiſent à fort peu de choſe. Voyez ſur tous ces remedes Marcellus Empiricus, Sextus Platonicus, Quintus Serenus Sammoneus, &c. »

(91) Note de M. de Querlon. » Pline a déja dit la même choſe, liv. 11. Mais ou c'eſt un phénomene bien rare, malgré l'autorité d'Ariſtote qui rapporte auſſi le fait en deux endroits, liv. 2, chap. 16 de l'Hiſtoire des Animaux, & liv. 3 des part. des anim. chap. 4, ou c'eſt un de ces faits que Pline compiloit quelquefois ſans examen, pour ne rien omettre ».

(92) Note de M. de Querlon : Anaxilaüs de Lariſſe, Philoſophe Pythagoricien, adonné à la magie, pour laquelle il fut chaſſé de Rome & d'Italie par Auguſte, ſelon la chronique de S. Jérôme. Les amuſements d'Anaxilaüs, *Paignia*, ſont cités par S. Epiphane, *Adv. Heret.* liv. 1, *Heref.* 34, & par S. Irenée, *Cont. Marcus*,

cheval (90*) un os (91) tout ſemblable aux plus grandes des dents canines; on prétend qu'une dent malade, ſcarifiée avec cet os ou avec une dent tirée de la mâchoire d'un cheval mort, & de l'ordre de celle qui fait mal, ceſſe auſſi-tôt d'être douloureuſe. *Anaxilaüs* (92) a écrit qu'en faiſant brûler dans des lampes la liqueur qui s'échappe des cavalles après qu'elles ont été faillies, cela fait paroître tous les aſſiſtants monſtrueuſement affublés avec des têtes de chevaux, & qu'il en eſt de même des ânes. L'hippomane a pour les maléfices une telle force, qu'étant jettée dans la fonte d'une figure d'airain qui doit repréſenter une jument d'Olympie, les chevaux entiers qui en approchent éprouvent à l'inſtant le plus furieux rut. Un autre remede pour les dents eſt la colle des ouvriers délayée dans l'eau; on les en frotte légérement, & on l'ôte auſſi tôt en ſe rinçant la bouche avec du vin chaud où l'on a fait bouillir des écorces de grenades douces. On tient auſſi pour un bon remede de s'étuver les dents avec du lait de chevre ou du fiel de taureau (93). La cendre de l'os du talon des chevres, récemment brûlée, & en général, pour ne point nous répéter, celle de tous les animaux à quatre pieds nourris dans les champs; font un bon opiat pour les dents.

Remedes tirés des animaux pour les divers accidents du viſage, de la tête & de la poitrine.

On croit communément que le lait d'âneſſe efface les rides du viſage (1), qu'il rend la peau plus délicate & qu'il en entre-

liv. 1, chap. 8.

(93) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 42; Sextus Platonicus, chap. 5, tit. 32. Quintus Serenus, chap. 15, p. 134:

Vel lacte capellæ
Saneſcunt dentes, vel tauri felle juvantur.

(1) Note de M. Guettard. » La ſoupleſſe & la douceur de la peau dépendent beaucoup de la régularité de la tranſpiration & de la liberté des glandes miliaires. Rien n'eſt plus capable de l'entretenir qu'un liquide adouciſſant & relâchant, tel que le lait d'âneſſe. L'Hiſtoire de Poppée eſt très connue & très fameuſe. Voyez liv. 11.

ſeptingenties cuſtodito numero fovere. Poppæa hoc Neronis principis inſtituit, balinearum quoque ſolia ſic temperans, aſinarum gregibus ob hoc eam comitantibus. Impetus pituitæ in facie, butyro illito tolluntur : efficacius cum ceruſſa. Sincero vero vitia quæ ſerpunt, inſuper impoſita farina hordeacea. Hulcera in facie membrana è partu bovis madida. Frivolum videatur, non tamen omittendum, propter deſideria mulierum : Talum candidi juvenci, quadraginta diebus noctibuſque, donec reſolvatur in liquorem decoctum, & illinitum linteolo, candorem, cutiſque erugationem præſtare. Fimo taurino malas rubeſcere aiunt : non crocodileam illini melius : ſed foveri frigida & ante & poſteà jubent. Æſtates, & quæ decolorem faciunt cutem, fimum vituli cum oleo & gummi manu ſubactum emendat. Hulcera oris ac rimas, ſevum vituli vel bovis cum adipe anſerino, & ocimi ſucto. Eſt & alia mixtura, è ſevo vituli cum medulla cervi, & albæ ſpinæ foliis

(2) On a parlé de ce fait au liv. 11.

(3) Ou littéralement les bouillons de la pituite, obſerve M. de Querlon.

(4) Note de M. Guettard. « La céruſe, qui n'eſt autre choſe que du blanc de plomb, diſſoute dans le vinaigre, eſt une chaux métallique un peu deſſicative. Je ne vois pas qu'on puiſſe la compter au nombre des coſmétiques, à moins que l'on ne l'emploie comme fard ; car d'ailleurs tout ce qui eſt deſſicatif ne convient point au viſage ».

(5) C'eſt apparemment le *placenta*, obſerve M. de Querlon.

(6) Habdarrhaman l'Egyptien, chapitre 6 : *Ad faciem egregiè emundandam, recipe talum tauri, contunde, & accipe ex illo XX partes, & unam ex piſcium glutine, itemque unam ex draghanto. Maceretur gluten tepida aquâ, & madefiet draghantum, donec diſſolvatur : tum contundantur omnia ſimul, donec fient inſtar mellis. Tunc bene lavetur facies & mundetur, abſtergaturque diligentiſſime : deinde illiniatur ea mixtura, & ſic per mediam horam relinquatur, poſtea abluatur aqua frigida, & optime abſtergatur.*

(7) Note de M. Guettard. « Remede frivole, recommandé par Habdarrhaman l'Egyptien, chap. 6.

(8) Le fumier de taureau & la *crocodilea* doivent être regardés comme des remedes pourriſſants, capables de ronger en attirant une eſpece de phlogoſe ».

tient la blancheur. On fait que certaines femmes s'en frottent le visage jusqu'à sept cent fois par jour, & qu'elles observent scrupuleusement ce nombre. Ce fut Poppée, femme de l'Empereur Néron, qui mit le lait d'ânesse à la mode; elle s'en faisoit même des bains, & elle avoit pour cela des troupeaux d'ânesses qui la suivoient par-tout (2). Les boutons que les âcretés de la lymphe font élever sur le visage (3), s'ôtent en les frottant de beurre, & plus efficacement en y mêlant de la cérusse (4). Le beurre pur & frais est meilleur pour les visages couperosés, en y mettant de la farine d'orge. On guérit les ulceres du visage, en y appliquant la poche d'une vache qui vient de mettre bas (5), encore toute mouillée. Ce qui suit paroîtra frivole : il ne faut pourtant pas l'omettre en faveur des femmes passionnées pour leur teint. On prétend (6) que le talon (7) d'un jeune taureau blanc, que l'on a fait consommer pendant quarante jours & quarante nuits, jusqu'à ce qu'il soit réduit en eau, donne une liqueur qui blanchit la peau & ôte les rides, en s'en frottant avec un petit linge. On dit encore que la fiente de taureau donne du vermillon aux joues (8), & que la crocodilée même ne fait pas mieux (9); mais on recommande bien de se laver avant & après avec de l'eau froide. Le hâle & toutes les impressions du grand air qui décolorent (ou colorent) la peau (10), s'effacent avec de la fiente de veau, pêtrie à la main avec de l'huile & de la gomme. Le suif de veau ou de bœuf, mêlé avec de la graisse d'oie & du suc de basilic, guérit (11) les ulceres (12) de la bouche & les gerçures des levres. Il se fait une autre pommade avec le suif de veau, la moëlle de cerf & des feuilles d'aubépine que l'on broie

(9) On a traité de la crocodilée vers le milieu du chap. 8.

(10) Note de M. Guettard. « Ces taches, dont le siege est dans le tissu cellulaire, ne peuvent être détruites que par quelque substance légérement rongeante ».

(11) Marcellus Empiricus, ch. 11, p. 88; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 29 & 30.

(12) Note de M. Guettard. « Ce remede peut être utile; il est adoucissant & fortifiant ».

una tritis. Idem præſtat & medulla cum reſina, vel ſi vaccina ſit, & jus è carne vaccina. Lichenas oris præſtantiſſimè vincit glutinum factum è genitalibus vitulorum, liquatum aceto cum ſulphure vivo, ramo ficulneo permixtum, ita ut bis die recens illinatur. Item lepras ex melle & aceto decoctum, quas & jecur hirci calidum illitum tollit : ſicut elephantiaſin fel caprinum : etiamnum lepras ac furfures, tauri fel addito nitro : urina aſini circa Canis ortum : Maculas in facie, fel utriuſque per ſeſe aqua infractum, evitatiſque Solibus ac ventis poſt detractam cutem. Similis effectus & in taurino vitulinove felle, cum ſemine cunilæ, ac cinere è cornu cervino, ſi Canicula exoriente comburatur. Aſinino ſevo cicatricibus ac licheni lepriſque maxime color redditur. Hirci fel & lentigines tollit, admixto caſeo, cum vivo ſulphure ſpongiæque cinere, ut mellis ſit craſſitudo. Aliqui inveterato felle uti maluere, mixtis calidis furfuribus pondere oboli unius, quatuorque mellis, prius defricatis maculis. Efficax ejuſdem & ſevum cum melan-

(13) Marcellus Empiricus, ch. 19, p. 129; Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 56.

(14) Note de M. Guettard. « Le lichen eſt une eſpece de dartre ſuperficielle qui ne s'éleve pas plus que les lichens ſur les arbres. Le ſoufre & le vinaigre ſont utiles dans ces maux, l'un comme réſolutif, l'autre comme aſtringente. A l'égard de l'action des parties naturelles des veaux; elle ne peut être ici regardée que comme adouciſſant. Voyez, ſur toutes ces recetres, Marcellus Empiricus, chapitre 11, p. 88; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 29 & 30, liv. 2, chapitre 56 ».

(15) Marcellus Empiricus, *ibid.*, & chap. 18, p. 239.

(16) Note de M. Guettard. « Je crois que par le mot de *lepre*, il faut entendre ici toutes les maladies de la peau; mais les remedes que l'on emploie ici ſont des remedes purement empyriques, que l'expérience même n'a pas ſcellé du ſceau de ſon autorité. L'urine & le fiel de ces différents animaux ſont des déterſifs : mais on ſait aſſez que ce n'eſt que par des dépurations intérieures de la maſſe du ſang, qu'on peut détruire ces maux ».

(17) Marcellus Empiricus, *ibid.* Plinius Valerianus, *ibid.*

(18) Dioſcoride, liv. 2, chap. 96.

ensemble. La moëlle seule, quand elle ne seroit que de vache, avec la résine & le bouillon de chair de vache, est toute aussi bonne. On vient très bien à bout de guérir (13) les dartres du visage (14) en y appliquant une espece de colle faite de testicules de veau délayée dans du vinaigre (15), avec du soufre vif, & battue avec une branche de figuier; mais il faut s'en mettre deux fois par jour & qu'elle soit récente. Les lepres (16) se guérissent avec un mêlange de miel & de vinaigre bouillis ensemble (17), & en les frottant avec un foie de bouc chaud, comme le fiel de chevre guérit l'éléphantiasis. Le fiel de taureau avec le nitre ôte encore les lepres & les dartres farineuses (18); ainsi que l'urine d'un âne, employée vers le commencement de la canicule. Le fiel de l'un & l'autre animal (19), délayé dans de l'eau sans addition, ôte les taches du visage, pourvu que, lorsqu'il a pelé, on évite le soleil & le grand air. On obtient le même effet du fiel de taureau & de celui de veau, mêlés avec de la graine de la *cunila* (20) & de la cendre de corne de cerf qui doit avoir été brûlée au lever de la canicule. Le fiel de l'âne fait revenir la couleur aux endroits cicatrisés ou rongés par les dartres & principalement par les lepres. Le fiel de bouc efface aussi les taches de rousseur (21), en y mêlant du fromage avec du soufre vif & de la cendre d'éponge, jusqu'à consistance de miel. Quelques-uns aiment mieux se servir de vieux fiel, auquel ils mêlent du son chaud au poids d'une obole & quatre fois autant de miel; mais ils ne l'appliquent qu'après avoir bien frotté les taches. Le suif de bouc, avec le (22) *melanthium* (23), le soufre & l'iris, est encore

(19) Du taureau & de l'âne.

(20) Note de M. Guettard. « *Cunila Latin's, agri origanum, onitis major*, origan sauvage, plante apéritive, astringente, &c. »

(21) Sextus Platonicus approuve autant le fiel de chevreuil, ou celui de taureau, chap. 4 & chap. 11. Dans le reste de la recette il se rapporte avec Pline.

(22) Note de M. Guettard. « *Melanthium nigella, melantpermum, cuminum nigrum*, sont autant de noms qui appartiennent à la même plante, astringente, dont l'usage est par conséquent dangereux dans les maladies de la peau ».

(23) C'est la nielle.

thio, & ſulphure & iride. Labrorum fiſſuris cum adipe anſerino, ac medulla cervina reſinaque & calce. Invenio apud auctores, his qui lentigines habeant, negari Magices ſacrificiorum uſus.

Lacte bubulo aut caprino tonſillæ & arteriæ exhulceratæ juvantur. Gargarizatur tepidum, ut eſt expreſſum, aut calefactum. Caprinum utilius, cum malva decoctum & ſale exiguo. Linguæ exhulcerationi & arteriarum prodeſt jus omaſi gargariſatu : tonſillis autem privatim renes vulpium aridi, cum melle triti illitique : anginæ fel taurinum vel caprinum cum melle. Jecur melis ex aqua oris gravitatem, hulceraque butyrum emendat. Spinam aliudve quid faucibus adhærens, extrinſecus fimo perfricatis, aut reddi aut delabi tradunt. Strumas diſcutit fel aprinum, vel bubulum tepidum illitum. Nam coagulum leporis è vino in linteolo exhulceratis duntaxat imponitur. Diſcutit & ungulæ aſini vel equi cinis, ex oleo, vel aqua illitus, & urina calefacta : & bovis ungulæ cinis ex aqua : fimum quoque fervens ex aceto. Item ſevum caprinum cum calce, aut

(24) Note de M. Guettard. « Le lait eſt la liqueur la plus adouciſſante qu'on puiſſe ordonner dans ces circonſtances. Tous les Auteurs de Médecine le recommandent également. Dans les cas où il faut porter ſur ces parties trop relâchées un peu d'aſtriction, le lait de chevre peut être préférable ».

(26) Marcellus Empiricus, chap. 16, p. 106 : *Lac caprinum, vel bubulum, vel ovillum recens mulſum, dum calet, vel etiam calefactum gargarizatum, tonſillarum dolores & tumores cito ſedat.* Le même Auteur écrit, chap. 14, p. 103 : *Lac bubulum recens mulſum, & lento igne calefactum, gargarizatumque, arteriam constrictam infuſo catarrho, & fauces exaſperatas, priſtinæ ſanitati reſtituta perſanat.*

(27) Je lis *prodeſt jus omaſi* avec le Pere Hardouin & d'autres Editeurs. Les manuſcrits cependant portent *prodeſt jus magis ;* leçon moins vraiſemblable.

(28) Marcellus Empiricus, chap. 15, p. 106.

(29) Note de M. Guettard. « La très

très bon. Les crevaſſes ou gerçures des levres ſe guériſſent avec la graiſſe d'oïe, la moëlle de cerf, la réſine & la chaux. Je trouve dans quelques Auteurs que ceux qui ont des taches de rouſſeur ne ſont point propres aux cérémonies magiques.

L'uſage du lait de vache (24) ou de chevre (26) ſoulage bien les maux de gorge avec inflammation & ulceres : tiede ou chaud on l'emploie en gargariſme tel qu'il a été tiré. Celui de chevre, bouilli avec de la mauve & un peu de ſel, eſt le meilleur. Il eſt très bon auſſi de ſe gargariſer avec le bouillon de tripes (27), pour les écorchures de la langue & du goſier. Les reins du renard, ſecs & broyés avec du miel, font encore un bon liniment pour le mal de gorge. Pour l'eſquinancie, on emploie le fiel de taureau ou de chevre avec du miel (28). Le fiel de blaireau, avalé dans de l'eau, corrige la puanteur de la bouche, & le beurre en guérit les ulceres. On dit qu'on fait rendre par la bouche, ou tomber (dans l'eſtomac) une arrête & toute autre choſe attachée au goſier, en le frottant bien extérieurement avec de la bouze de vache. Le fiel (29) du ſanglier ou du beuf diſſipe, par le ſeul frottement, les écrouelles. Quant à la préſure de lievre, on l'applique ſeulement avec du vin dans un petit linge ſur celles qui ſont écorchées. On les frotte encore efficacement avec la cendre de la corne du pied d'un âne ou d'un cheval (30), délayée dans de l'huile ou de l'eau & de l'urine chaude ; avec de la cendre de la pince du bœuf, trempée dans de l'eau ; & avec de la bouze bouillie dans du vinaigre. On emploie auſſi le ſuif de chevre avec de la chaux (31), ou ſes crottes bouillies dans du

vertu du fiel pour ces eſpeces de tumeurs dépend de ſa vertu apéritive : c'eſt pourquoi Pline recommande le ſavon, avec raiſon : au milieu de pluſieurs autres remedes ſuperſtitieux, celui-là ſeul eſt celui ſur lequel on puiſſe compter ».

(30) Marcellus Empiricus, ch. 15, p. 10 ; Galien, liv. 11, *de Fac. Simp. Med.* p. 305 ; Dioſcoride, livre 3, chap. 44.

(31) Marcellus Empiricus, ch. 15, p. 109.

fimum ex aceto decoctum, teſteſque vulpini. Prodeſt & ſapo : Galliarum hoc inventum rutilandis capillis. Fit ex ſebo, & cinere. Optimus fagino & caprino : duobus modis, ſpiſſus ac liquidus : uterque apud Germanos majore in uſu viris quam fœminis.

Cervicum dolores butyro aut adipe urſino perfricantur : rigores bubulo ſevo : quod & ſtrumis prodeſt cum oleo. Dolorem inflexibilem (opiſthotonon vocant) levat urina capræ auribus infuſa, aut fimum cum bulbis illitum : ungues contuſos fel cujuſcumque animalis circumligatum : pterygia digitorum fel tauri aridum aqua calida diſſolutum.

(32) Note de M. Guettard. » Le ſavon, dont notre Auteur attribue l'invention aux Gaulois, eſt de nos jours une ſubſtance compoſée eſſentiellement d'huile & d'alkali fixe; par ſa partie ſaline, il eſt diſſoluble dans l'eau; par ſa partie huileuſe, il agit ſur les réſines & ſur les corps gras: on peut le regarder comme une eſpece de diſſolvant univerſel On eſtimoit à Rome le ſavon d'Allemagne, puis celui de Gaule. Voyez *Authorem libri de Simplicibus Medicinis Galeni*, tome 13, page 100. On ſait combien ſes uſages ſont étendus dans la vie civile : dans la médecine, on le regarde comme un déterſif & comme un apéritif puiſſant «.

(33) Le Pere Hardouin obſerve que le ſavon des Modernes differe de celui des Anciens, en ce qu'il entre de l'huile dans la compoſition du ſavon moderne.

(34) Théodore Priſcien fait mention de ce ſavon Gaulois, liv. 1, ch. 3, *de crementis capillorum .... Attamen Gallico ſapone caput lavabis.* Martial, liv. 8, Epigr. 33, qualifie ce même ſavon d'écume Batavique :

Et mutat Latias ſpuma Batava comas.

(35) L'Auteur du livre *de Simp. Med. ad Patern.* tome 13 des Œuvres de Galien, écrit, page 100 : *Sapo conficitur ex ſevo bubulo, vel caprino, aut vervecino, & lixivio cum calce optimum judicamus Germanicum ; eſt enim mundiſſimum, & veluti pinguiſſimum : deinde Gallicum.* Martial, liv. 14, Epigr. 27, qualifie ce même ſavon Germanique de *Mattiacæ pilæ*, par alluſion à la ville de *Mattiacum* en Germanie:

Si mutare paras longævos cana capillos :
Accipe Mattiacas, quo tibi calva, pilas.

Il le qualifie ailleurs de *ſpuma cauſtica :*

Cauſtica Teutonicos accendit ſpuma capillos.

Comme la principale baſe de ce ſavon étoit un ſel lixiviel tiré des cendres, pluſieurs Auteurs ont parlé du ſavon ſous la dénomination de *cinis*,

vinaigre & les testicules de renard. Le savon (32) inventé (33) dans les Gaules (34) pour rendre les cheveux blonds, y est encore bon; il se fait avec du suif & des cendres : le meilleur est fait de cendres de hêtre & de suif de chevre. Il y en a de deux sortes, épais & liquide; l'un & l'autre, chez les Germains (35), sont plus à l'usage des hommes que des femmes.

Pour les douleurs du cou (36), il faut frotter le mal avec du beurre ou de la graisse d'ours (37), & quand il y a de la roideur (38), avec du suif de bœuf que l'on emploie aussi pour les écrouelles avec de l'huile. L'*opisthotone* (39) se guérit avec l'urine de chevre qu'on injecte dans les oreilles (40), ou en se frottant le cou avec de la bouze & des oignons. Les ongles écrasés, déchirés, se guérissent avec toute sorte de fiel, en les enveloppant de cet onguent naturel. Celui de taureau, sec & délayé dans l'eau chaude, guérit les petites excroissances qui

---

ou de *unguentum cineris*, & ont qualifié de *cinerarii* les peuples qui s'en servoient : c'est pourquoi on lit chez Valere Maxime, l. 2, c. 1 : *Romanæ fœminæ quò formam suam concinniorem efficerent, summâ cum diligentiâ capillos cinere rutilarunt.* On lit aussi chez Quintus Serenus :

Ad rutilam speciem nigros flavescere crines
Unguento cineris, prædixit Tullius auctor.

Enfin Tertullien, en parlant des Germains, liv. 2, *ad uxorem*, chap. 8, écrit d'eux : *cinerarios peregrinæ proceritatis.*

(36) Note de M. Guettard. « Ces médicaments sont émollients, & employés à ces usages ».

(37) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 54; Marcellus Empiricus, chapitre 18, p. 127.

(38) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(39) Note de M. Guettard. « L'*opisthotonos* est une convulsion de tous les muscles du dos, qui sont faits pour faire plier le corps en arriere. Dans cette convulsion, le corps est plié en cercle, de façon que la tête se porte vers la croupe. On sent bien que dans un mal si urgent & si violent, les remedes que Pline propose ici, ne peuvent pas être d'une grande ressource ».

(40) Confirmé par Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 54 : on lit aussi chez Marcellus Empiricus, *ibidem : Cervicis dolor inflexibilis, quem opisthotonon Græci vocant, levatur urinâ capræ auribus infusâ, aut bulbo trito cum fimo ejusdem capræ cervici illito.* Enfin on lit chez Quintus Serenus, chap. 17 :

At si cervices, durataque colla rigebunt,
Anseris aut pingui torpentia colla fovebis,
Illinitur valido multùm leus costa in aceto :
Aut capræ fimus & bulbi, aut cervina medulla.

Quidam adjiciunt ſulphur & alumen, pari pondere omnium.

Tuſſim jecur lupi ex vino tepido ſanat : urſinumque fel admixto melle, aut ex cornus bubuli ſummis partibus cinis : vel ſaliva equi triduo pota : at equum mori tradunt : pulmo cervinus cum gula ſua arefactus in fumo, dein tuſus ex melle, quotidiano ecligmate. Efficacior eſt ad id ſubulo cervorum generis. Sanguinem exſpuentes, cervini cornus cinis : coagulum leporis tertiâ parte denarii cum terra Samia & vino myrteo potum ſanat. Ejuſdem fimi cinis in vino veſperi potus, nocturnas tuſſes : pili quoque leporis ſuffiti, extrahunt pulmonibus difficiles exſcreationes. Purulentas autem exhulcerationes pectoris pulmoniſque, & à pulmone graveolentiam halitus, butyrum efficaciſſimè juvat, cum pari modo mellis Attici decoctum, donec rufeſcat, & matutinis ſumptum ad menſuram lingulæ. Quidam pro melle, laricis reſinam addere maluere. Si ſanguis rejiciatur, efficacem tradunt bubulum ſanguinem, modicè & cum aceto ſumptum : nam de taurino credere, temerarium

(41) Comme les envies, &c. *pterygia*, obſerve M. de Querlon.

(42) Note de M. Guettard. » Le foie de loup calme la toux. L'expérience ne nous a point confirmé la vertu de ce remede qui, à coup sûr, ne peut pas ſervir pour toutes les eſpeces de toux, non plus que les autres que Pline recommande ici. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 16. »

(43) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 117; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 58.

(44) Plinius Valerianus, *ibid.*

(45) Note de M. Guettard. » Voyez Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 8; Marcellus Empiricus, chap. 16; Scribonius Largus, Comp. 76. Les remedes ſuivants recommandés de même empiriquement, n'ont pas plus de vertu ».

(46) Jeune cerf.

(47) Marcellus Empiricus, ch. 16, p. 120; Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 64; Dioſcoride, liv. 2, ch. 63.

(48) Marcellus Empiricus, ch. 16 p. 120 : *Coagulum cervinum, ſive le-*

viennent aux doigts (41); quelques-uns y ajoutent du soufre & de l'alun, le tout à poids égal.

Le foie de loup (42), pris dans du vin tiede, fait passer la toux (43), ainsi que le fiel d'ours (44), en y mêlant du miel ou de la cendre des pointes d'une corne de bœuf; ou la salive de cheval, bue pendant trois jours, (mais on dit que le cheval en meurt); ou le poumon & le palais d'un cerf (45), séchés dans du fumier & pilés dans du miel, pris tous les jours en look; celui d'un daguêt (46) est plus efficace encore. Ceux qui crachent le sang, sont guéris par l'usage de la poudre de corne de cerf (47), ou de la présure de lievre (48), prise en breuvage au poids d'un tiers de denier, avec de la terre de Samos & du vin de myrte. Le crottin du même animal, en poudre, avalé le soir dans du vin, empêche de tousser pendant la nuit; & la fumée de sa bourre, en la brûlant, fait sortir du poumon les matieres qu'on a de la peine à cracher. Quant au pus (49) que font rendre les abcès de la poitrine & du poumon & à la mauvaise odeur dont ils infectent l'haleine, rien ne soulage plus les malades que l'usage du beurre cuit par égale portion avec du miel de l'Attique, jusqu'à ce que le tout soit d'une belle couleur rousse : on le prend tous les matins à la dose d'une cuillerée. Quelques personnes, au lieu de miel, préferent la résine du *larix*. Quand le malade crache le sang, un bon remede, c'est, dit-on, de boire un peu de sang de bœuf dans du vinaigre; car il faut bien se garder de croire qu'il soit question de sang de taureau : mais,

porinum, sive hœdinum, in potione solutum, bibitur utiliter ab empyicis vel hæmoptoicis. Le même Auteur écrit, chap. 17, p. 124: *Benefacit ad arteriæ eruptionem. . . . cretæ Samiæ denarius unus, sumptus ex aquæ frigidæ rigore detracto, cyathis tribus, &c.*

(49) Note de M. Guettard. » Le beurre, joint avec le miel, peut être regardé comme un déterfif adoucissant pour les exulcérations. Le même remede deviendra plus déterfif si l'on y joint la résine de pin ou la térébenthine. Ces deux remedes sont rationels, & méritent attention. Voyez Dioscoride, liv. 2, chap. 63; Marcellus Empiricus, chap. 16; Plinius Valérianus, liv. 1, chap. 64 ».

eſt. Sed glutinum taurinum tribus obolis cum calida aqua bibitur in vetere ſanguinis exſcreatione.

Ad ſtomachi, lumborum, & renum vitia.

CAPUT 13. STOMACHUM exhulceratum lactis aſinini potus reficit: item bubuli. Roſiones ejus caro bubula admixto aceto & vino cocta. Rheumatiſmos cornus cervini cinis. Sanguinis exſcreationes hœdinus ſanguis recens, ad cyathos ternos cum aceto acri pari modo fervens potus: coagulum tertia parte ex aceto potum.

Jocineris dolores, lupi jecur aridum ex mulſo: aſini jecur aridum cum petroſelini partibus duabus, ac nucibus tribus, ex melle tritum & in cibo ſumptum: ſanguis hircinus cibo aptatus. Suſpirioſis ante omnia efficax eſt potus equiferorum ſanguinis. Proxime lactis aſinini tepidi

(50) Note de M. Guettard. « Les remedes incraſſants ont la vertu d'arrêter, dans certaines occaſions, les crachements de ſang. Voyez Marcellus Empiricus, chapitre 16, p. 120; Plinius Valerianus, livre 1, chapitre 64 ».

(1) Quelques Médecins regardent le lait d'âneſſe, pris tous les ans pendant quelques ſemaines, comme capable de faire vivre quatre-vingts ans ceux qui font uſage de ce régime. Voyez les *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, tome 2) p. 130.

(2) Marcellus Empiricus, chap. 20, p. 148: *Lac bubulum tepidum, incoctum, ſubinde ſumptum, exulceratum quoque ſtomachum ſanabit.*

(3) Note de M. Guettard. « Nous avons expliqué dans une note précédente comment le lait pouvoit être utile dans les ulceres, de quelque eſpece qu'il fût. Dans les foibleſſes d'eſtomac, le lait le plus léger eſt ſans doute le meilleur; ainſi quoique notre Auteur ſemble conſeiller ici indifféremment le lait de vache ou celui d'âneſſe, ce dernier cependant eſt préférable ».

(4) Note de M. Guettard. « Ce remede ne paroît pas avoir de fondement, non plus que les ſuivants. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 20 ».

(5) De la chair de vache, ſelon Marcellus Empiricus, chapitre 20, p. 143: *Rancorem ſtomachi temperat caro vaccina, ex vini & aceti æquâ portione, diſcocta, & cibo ſumpta.*

(6) Marcellus Empiricus, chap. 16, p. 120.

(7) Marcellus Empiricus, *ibid.*

pour le crachement de ſang invétéré, on prend de la colle de cet animal (50), dans de l'eau chaude, au poids de trois oboles.

Remedes tirés des animaux pour les douleurs de l'eſtomac, des reins & du dos.

La boiſſon de lait d'âneſſe (1) & celui de vache rétabliſſent l'eſtomac (2), quand il eſt ulcéré (3); & lorſqu'on y ſent des éroſions (4), il faut manger de la chair de bœuf (5), cuite dans du vinaigre & du vin. La corne de cerf en poudre, eſt bonne pour les fluxions. Pour le crachement de ſang (6), on fait prendre du ſang de chevreau récent bien chaud, à la doſe de trois cyathes, avec autant de fort vinaigre, ou le *coagulum* (7) du même animal, à la doſe d'une troiſieme partie ſur deux de vinaigre.

Pour les maladies (8) du foie (9), on ordonne l'uſage d'un foie de loup ſec dans du vin miellé; comme auſſi de manger le foie d'un âne ſec & broyé dans du miel (10), avec deux parties d'ache ou de perſil ſauvage & trois noix; ou de manger du ſang de bouc préparé pour cet effet (11). Le remede le plus efficace pour l'aſthme, eſt la boiſſon du ſang d'élan; enſuite celle du lait d'âneſſe cuit avec des oignons, & réduit de cette façon en

---

(8) Quintus Serenus, *de jecoris vitiis*, *p.* 139:

> Nec non & Jecoris quæretur fibra lupini,
> Jungenturque ſimul coſtum, foliumque, piperque:
> Quæ diluta mero dantur potanda lyæo.

Scribonius Largus, *Compoſ. Med.* chapitre 30, n°. 123: *Ad tumorem & dolorem jocineris, item ad duritiem facit bene lupi jecur, primum in aquâ ferventi dimiſſum, atque ita areſactum.*

(9) Note de M. Guettard. « Différents Auteurs ont conſeillé le foie de renard, comme Pline conſeille celui du loup, d'après Celſe, liv. 4, ch. 4. On a conſeillé ſon poumon pour les maladies de poitrine; mais on n'a pas d'obſervation détaillée dans laquelle on démontre qu'il ait pu ſervir. Voyez Quintus Serenus Sammonicus, chap. 23.

(10) Marcellus Empiricus, ch. 22, p. 160.

(11) C'eſt-à-dire, ſelon Marcellus Empiricus, *ibid.* p. 156, cuit ſur les charbons, & mangé à jeun: *Hircinus ſanguis adhuc calens, ſupra prunas excoctus, & cibatui datus jejuno, jocineroſo mederi traditur.*

cum bulbis decocti, ita ut serum ex eo bibatur: addito in tres heminas cyatho nasturtii perfusi aquâ, deinde melle diluti. Jecur quoque vulpinum, aut pulmo, in vino nigro, aut fel ursinum in aqua, laxat meatus spirandi.

Lumborum dolores, & quæcumque alia molliri opus sit, ursino adipe fricari convenit: cinerem aprini aut suilli fimi inveterati aspergi potioni vini. Afferunt & Magi sua commenta. Primum omnium, rabiem hircorum, si mulceatur barba, mitigari: eadem præcisa, non abire eos in alienum gregem. Huic admiscent fimum caprinum, & subdito linteolo uncto cava manu, quantum pati possit, fervens, sustinere jubent: ita ut, si læva pars doleat, hæc medicina in dextra manu fiat, aut è contrario. Fimum quoque ad eum usum acus æreæ punctis tolli jubent. Modus curationis est, donec vapor ad lumbos pervenisse sentiatur. Postea vero manum porro tuso illinunt, item lumbos ipso fimo cum melle:

(12) Celsus, liv. 4, chap. 4, *de difficultate spirandi: Est etiam non vana opinio, vulpinum jecur, ubi siccum & aridum factum est, contundi oportere, polentamque ex eo potioni aspergi: vel ejusdem pulmonem quàm recentissimum assum, sed sine ferro coctum, edendum esse.* Marcellus Empiricus, chap. 17, p. 122: *profuit multis ad suspirium, vel dyspnœam depellendam, pulmo vulpis, vel jecur in olla fictili exustum, atque ad cinerem redactum, & datum ad diem jejuno, mensura cochleariorum trium, cum aquæ calidæ cyathis tribus, si febricitabit: si sanus erit, ex vino vetere.* Dioscoride, liv. 2, chap. 41; & Sextus Platonicus, chap. 3, *de vulpe*, tit. 5, prononcent également que le poumon de renard soulage les asthmatiques.

(13) Sextus Platonicus, chap. 13, tit. 3; Marcellus Empiricus, ch. 17, p. 124: *Ad suspiriosos sanandos fel ursinum aquâ dilutum bibendum optime datur, &c.*

(14) Note de M. Guettard. « Ces douleurs dont Pline parle ici, sont des especes de douleurs rhumatisantes, qui excitent quelquefois même des mouvemens convulsifs dans les muscles, & des rétractions de ces parties. Les émollients & les graisseux y conviennent parfaitement, sans que l'expérience ait rien décidé en faveur de la graisse d'Ours. Voyez Sextus Platonicus, chap. 1; Marcellus Empiricus, chap. 25 ».

(15) Sextus Platonicus, chap. 7, *de* petit

petit-lait que l'on boit tiede. On ajoute ſur trois hémines de lait un cyathe de creſſon infuſé dans l'eau, puis délayé dans du miel. Le foie ou le poumon de renard (12), pris dans du vin noir, ou le fiel d'ours (13), dans de l'eau, rendent auſſi la reſpiration plus libre.

Pour les maux des lombes (14) & par-tout où il s'agit d'amollir les parties malades ou douloureuſes, il faut faire des embrocations avec la graiſſe d'ours (15); ou mêler dans le vin qu'on boit de la fiente de ſanglier ou de porc en poudre (16). Les Magiciens viennent encore nous débiter ici leurs menſonges. Ils diſent d'abord qu'on calme la rage des boucs (17) en leur frottant la barbe de cette derniere compoſition, & qu'en la leur coupant enſuite, ils ne paſſent jamais dans un autre troupeau. Ils y (18) mêlent du crottin de chevre, & ordonnent de le tenir auſſi chaud qu'on peut le ſouffrir dans le creux de la main ſur un petit linge mouillé; mais il faut, ſi le mal eſt au rein gauche, que ceci ſe faſſe de la main droite, & ſi le mal eſt à droite, de la main gauche. Ils veulent auſſi que l'on ramaſſe ce crottin avec la pointe d'une aiguille d'airain : on tient le remede dans la main juſqu'à ce qu'on ſente que la chaleur eſt parvenue juſqu'aux reins. Ils font enſuite frotter la main avec le ſuc d'un porreau pilé, & les reins malades avec le crottin même incorporé dans du miel; ils conſeillent encore

apro, tit. 13, *ad coxendices.* Marcellus Empiricus, chap. 25, p. 172 : *Adipe urſinâ dolentes coxas perfrica, continuò ſanabis.*

(16) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 174.

(17) On ne trouve plus guere perſonne qui ſoit aujourd'hui diſpoſé à croire à la rage de bouc, non plus qu'à la rage de cheval & à la rage d'ours, auxquelles Pline atteſte qu'on croyoit autrefois. Ces chimeres, auſſi révoltantes qu'abſurdes, ont diſparu devant l'examen & la raiſon. Il reſte encore la rage de chien, la rage de chat & la rage d'homme à ôter de l'imagination de l'homme. Ceci eſt l'affaire du tems. En attendant, je le répete, chez ceux qui ont la rage, c'eſt le cerveau qu'il faut principalement guérir.

(18) A la fiente de ſanglier ou de cochon.

ſuadentque in eodem dolore & teſtes leporis devorare. Iſchiadicis fimum bubulum imponunt, calfactum in foliis cinere ferventi. In renumque dolore leporis renes crudos devorari jubent, aut certe coctos, ita ne dente contingantur. Ventris quidem dolore tentari negant talum leporis habentes.

Lienem ſedat fel apri vel ſuis potum, vel cervini cornus cinis in aceto. Efficaciſſime tamen inveteratus lien aſini, ita ut in triduo ſentiatur utilitas. Aſinini pulli fimum, quod primum edidit (poleam vocant Syri), dant in aceto mulſo: datur & equi linga inveterata ex vino, præſentaneo medicamento, ut didiciſſe ſe ex Barbaris Cæcilius Bion tradidit: & lien bubulus ſimili modo: recens autem aſſus vel elixus in cibo. In veſica quoque bovis allii capita xx tuſa,

(19) Marcellus Empiricus, ch. 25, p. 172: *Qui teſticulum leporinum coctum jejunus comederit, citò coxarum dolore relevabitur.*

(20) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 176.

(21) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 194, & chap. 28, p. 200; Sextus Platonicus, chap. 2, *de lepore*, tit. 18. C'eſt un conte de bonne femme, comme l'obſerve Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 20.

(21*) Note de M. Guettard. » En général les parties volatiles du fumier peuvent être regardées comme réſolutives & atténuantes; de plus, en échauffant la partie extérieure, elles peuvent faire une révulſion de la matiere contenue à l'intérieur «.

(22) Note de M. Guettard. » Voyez plus haut ce que nous avons dit ſur les vertus du fiel, & ce qu'on peut en penſer «.

(22*) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 18.

(23) Marcellus Empiricus, ch. 23, p. 166.

(23*) Note de M. Guettard. » Remede dont l'expérience n'a point con-firmé les propriétés «.

(24) M. de Querlon obſerve qu'Ariſtote le nomme *pôlion;* mais ce *pôlion* d'Ariſtote, *eſt id quod equa emittit antequam pullum partu edat.* Ainſi cette *polea* des Syriens eſt la πωλεια des Grecs, & ſignifie *fimum pulli aſinini modò nati*, comme l'ont reconnu Henri Etienne, Scapula & d'autres Critiques. Tout cela vient de πωλος, un jeune poulin. Au reſte, Marcellus Empiricus, chap. 23, p. 164, au lieu d'un crottin d'ânon, preſcrit un crottin de mulet: *Stercus mulinum cum oxymelle lienoſis potui datum, dolores efficaciter tollit.*

(25) Plinius Valerianus, livre 2,

pour le même mal de manger des testicules de lievre (19). Pour la sciatique, ils font appliquer de la bouze de vache (20) chauffée sur la cendre rouge dans des feuilles. Ils ordonnent aussi, pour les maux de reins, de manger le rable d'un lievre crud ou cuit, mais de façon que l'on n'y touche point avec les dents. Enfin, ils prétendent que ceux qui portent sur eux un talon de lievre n'ont jamais de mal au ventre (21).

Le fiel de sanglier (21*) ou de porc (22), ou de la poudre de corne de cerf dans du vinaigre, pris en boisson, appaise le mal de rate; mais un remede encore meilleur, c'est une vieille rate (23) d'âne (23*), & l'effet s'en fait sentir au bout de trois jours. On fait prendre dans du vinaigre miellé le premier crottin d'un poulain d'ânesse, que les Syriens nomment *polea* (24). On donne aussi dans du vin la langue d'un cheval (25) gardée depuis long-tems, comme un remede souverain, ainsi que *Cecilius Bion* (26) écrit l'avoir appris des Barbares; & de la rate de bœuf de la même maniere (27), si ce n'est que quand elle est fraîche, on la fait manger rôtie ou bouillie. Pour le mal de rate, on applique encore dans une vessie de bœuf vingt (28) têtes d'ail (28*) pilées dans un sex-

chapitre 18; Marcellus Empiricus, chap. 23, p. 164: *Equi lingua arefacta & ad lævitatem trita, atque ex vino potui data, protinus utilitatem suam sedato lienis dolore manifestat.*

(26) Le Pere Hardouin fait deux personnages distincts de Cecilius Bion. Il etoit Cecilius Achéen, & le même que celui dont Athénée cite un Ouvrage sur les poissons; & qu'il s'agit ici de Bion de Soles, ville de Cilicie, le cinquieme de ce nom cité par Diogene Laerce (*in Bione*). L'Index du vingt-huitieme livre de Pline énonce un écrit de Bion sur la vertu des plantes. Rien n'empêche d'identifier, selon le texte, les deux noms.

(27) Celsus, liv. 4, chap. 9, *de lienis morbo. Lien quoque bubulus utiliter esui datur.*

(28) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 18, est conforme avec Pline, si ce n'est que dans la recette il ne fait point mention de la vessie de bœuf. Quant à Marcellus Empiricus, il est entiérement conforme avec Pline, chap. 23, p. 165 & 168; mais, *ibid.* p. 63, au lieu d'ail il prescrit dans le topique de la moutarde & des fleurs d'airain.

(28*) Note de M Guettard. « Vingt têtes d'ail, ou bulbes d'ail. Il est cer-

cum aceti ſextario, imponuntur ad lienis dolores. Eadem ex cauſa emi lienem vituli, quanti indicatus ſit, jubent Magi, nulla pretii contatione : quoniam hoc quoque religioſe pertineat : diviſumque per longitudinem annecti tunicæ utrinque, & induentem pati decidere ad pedes : dein collectum in umbra areſacere. Cum hoc fiat, ſimul reſidere lienem ægri vitiatum, liberarique morbo dicitur. Prodeſt & pulmo vulpium cinere ſiccatus, atque in aqua potus. Item hœdorum lien impoſitus.

Ad alvum ſiſtendam, cœliacos, & dyſentericos, inflationes alvi, rupta, teneſmon, & tineas, & colum.

CAPUT 14. ALVUM ſiſtit cervi ſanguis : item cornus cinis : jecur aprinum ex vino potum citra ſalem recenſque : item aſſum ſuillum, vel hircinum decoctum ad quintam heminam in vino. Coagulum leporis in vino ciceris magnitudine : aut ſi febris ſit, ex aqua. Aliqui & gallam adjiciunt, alii per ſe

tain que le bulbe d'ail eſt réſolutif, & eſt capable, en donnant une nouvelle force aux fibres, de procurer un ſoulagement à la rate dans pluſieurs cas; mais ce ſont moins des cas de douleurs que de gonflement. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 23.

(29) Marcellus Empiricus, ch. 23, p. 165.

(30) Au vêtement intérieur ou de deſſous, qui tenoit lieu de chemiſe.

(31) Marcellus Empiricus, *ibid.* preſcrit de la ſuſpendre & faire ſécher à la fumée.

(32) Marcellus Empiricus, ch. 23, p. 165; Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 18; Quintus Serenus, chap. 24.

(1) Note de M. Guettard. » La cendre de bois de cerf eſt un remede abſorbant, qui, comme tous les terreux, a quelque aſtriction. Voy. Galien, liv. 9, *de comp. Medicam. ſecundum loca.*

(2) Dioſcoride, liv. 2, chap. 97.

(3) Galien, livre 9, κατὰ τόπους, p. 616.

(4) Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 5, *ad ventris fluxum : jecur apri recens ex vino potatum, mire reſtringit.*

(5) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 194.

tier de vinaigre. Les Magiciens, pour le même mal (29), ordonnent d'acheter la rate d'un veau au prix qu'on la fait, sans marchander (circonstance très importante au gré de leur superstition), de la couper en long, d'en attacher un morceau à la tunique du malade des deux côtés (30), & en la mettant de laisser tomber la rate à ses pieds, ensuite de la ramasser & de la faire sécher à l'ombre (31). Pendant que tout cela se fait, la rate du malade se désenfle, & est, dit-on, bientôt guérie. Le poumon d'un renard, sec & en poudre, avalé dans de l'eau, est encore bon pour le mal de rate, ainsi que la rate d'un chevreau (32), appliquée à la partie.

Pour resserrer le ventre : contre la passion cœliaque : contre la dysenterie : contre l'enflure de ventre : contre les ruptures : contre le ténesme, & contre la colique.

On arrête le cours de ventre par l'usage du sang (1) de cerf (2) & de la corne de cerf en poudre (3); avec le foie de sanglier (4), avalé tout frais, sans sel, dans du vin; avec le foie (5) de cochon rôti (6), ou celui de bouc, cuit & pris dans du vin jusqu'à la dose de cinq hémines; avec la présure de lievre (7), dont on met gros comme un pois dans du vin, ou, lorsqu'il y a de la fievre, dans de l'eau. Quelques-uns (8) y mettent encore de la noix de galle (9), & d'autres se conten-

(6) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 195 : *Jecur hircinum missum in ollam novam, cum vini consteri cotylis sex, ad tertias decoctum : sed dum excoquitur, compunctum : ut humor ejus cum vino permisceatur ; postea dysenterico potui datum, efficaciter prodest.*

(7) Sextus Platonicus, chap. 2, *de lepore*, tit. 17, *ad infantium ventris fluxum*, &c. Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 192 ; Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 26 ; Dioscoride, liv. 2, chap. 85.

(8) Sextus Platonicus, *ibid.*

(9) Note de M. Guettard. » Tout le monde connoît la noix de galle, ouvrage d'un insecte qui y dépose ses œufs : c'est un astringent assez fort, composé de beaucoup de parties terreuses.

leporis ſanguine contenti ſunt lacte cocto. Equini fimi cinis in aqua potus. Taurini cornus veteris ex parte ima cinis, inſperſus potioni aquæ. Sanguis hircinus in carbone decoctus : corium caprinum cum ſuo pilo decoctum, ſucco epoto.

Coagulum equi, & ſanguis caprinus, vel medulla, vel jecur, alvum ſolvit : Fel lupi cum elaterio, umbilico illigatum. Vel lactis equini potus : item caprini cum ſale & melle. Capræ fel cum cyclamini ſucco & aluminis momento. Aliqui & nitrum & aquam adjeciſſe malunt. Fel tauri cum abſinthio tritum ac ſubditum paſtillo. Butyrum largius ſumptum.

Cœliacis & dyſentericis medetur jecur vaccinum. Cornus cervini cinis tribus digitis captus in potione aquæ. Coagulum leporis ſubactum in pane : ſi vero ſanguinem

(10) Note de M. Guettard. » En général, on a regardé le lievre comme un animal terreux, & produiſant beaucoup d'humeur mélancolique : c'étoit l'idée de l'antiquité. Il s'enſuivoit de là qu'il devoit avoir des qualités aſtringentes. Ce que Pline appelle *coagulum leporis*, & qui ſont les matieres contenues dans l'eſtomac du lievre, ont cette aſtriction bien décidée ».

(11) Note de M. Guettard. » Cette cendre eſt purement terreuſe, & contient peu de parties de ſel fixe. Il en eſt de même des remedes ſuivants ».

(12) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 191 & 192.

(13) Marcellus, *ibid.* p. 194.

(14) Appliqué en liniment ſur l'eſtomac, ſelon Plinius Valerianus, livre 2, chap. 23.

(15) Note de M. Guettard. » L'expérience ſeule nous apprend quels remedes ſont purgatifs ; en général cependant on ſait que ceux qui ſont les plus violents, ont une action qui peut pénétrer de l'extérieur à l'intérieur : l'expérience l'a démontré ſur l'onguent d'*arthanitá*, compoſé de coloquinte. L'*elaterium* ou concombre ſauvage étant un violent purgatif, il peut même, appliqué à l'extérieur, avoir quelque effet. Le fiel eſt fait pour briſer les parties réſineuſes & les atténuer ».

(16) Quintus Serenus, *de ventre molliendo*, p. 104 :

Crede tamen potum meliorem lactis equini,
Dicitur hic validos aſinæ pervincere ſuccos.

Marcellus Empiricus écrit auſſi, chapitre 30, p. 218 : *Serum de lacte equino, ventrem molliter purgat.*

tent de boire du ſang de lievre (10), avec du lait bouilli, ſans autre addition. On uſe encore en boiſſon, dans de l'eau, de crottes de cheval pulvériſées (11), ainſi que de la poudre d'une vieille corne de taureau, tirée du bas de la corne, qu'on délaie ſimplement dans de l'eau (12); de ſang de bouc cuit ſur la braiſe (13) & de peau de chevre cuite avec ſon poil.

Le *coagulum* (la préſure) de cheval, & le ſang, la moëlle ou le foie de chevre relâchent le ventre. Le fiel du loup, attaché au nombril (14) avec le ſuc des concombres ſauvages (15); ou le lait (16) de cavalle en breuvage (17), & celui de chevre avec du ſel & du miel (18), font encore le même effet, ainſi que le fiel de chevre (19), avec le ſuc du cyclamen & un petit morceau d'alun : quelques-uns y ajoutent plus volontiers du nitre & de l'eau. On emploie encore avec ſuccès le fiel de taureau broyé avec de l'abſinthe, & appliqué en ſuppoſitoire; ou bien l'on mange beaucoup de beurre (20).

Le foie de vache eſt un bon remede pour les douleurs du ventre & pour la dyſenterie; comme auſſi la poudre de corne de cerf, priſe dans de l'eau à la quantité de trois doigts (21); la préſure de lievre, amalgamée avec du pain, ou avec de la (22)

(17) Note de M. Guettard. « Le lait de cavalle n'eſt pas un purgatif; il ne purge que par accident, comme tous les autres laits : le lait de chevre eſt même aſtringent, mais le *cyclamen* que Pline propoſe ici eſt une plante très purgative, & le lait n'y ajoute rien.

(18) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 189, preſcrit ici du lait de chevre tout pur & ſans addition, ou du lait de brebis tiede, ou même bouilli avec du beurre.

(19) Sextus Platonicus, au lieu de fiel de chevre, preſcrit ici du fiel de chevreuil.

(20) Note de M. Guettard. « En relâchant, comme toutes les huiles douces tirées par expreſſion des animaux ».

(21) Dioſcoride en ordonne deux cuillerées en boiſſon, liv. 2, ch. 63. Conſultons d'autre part Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 194 : *Cervini cornus, de ipſis radicibus quæ capiti hærent, ſcobes limâ tenuiſſimâ factus, & ad drachmæ menſuram cum vini auſteri cyatho datus, ſiſtet nimios ventris fluores, ſi vel triduo jugiter bibatur.*

(22) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 194.

detrahunt, in polenta. Aprini vel suilli vel leporini fimi cinis, inspersus potioni tepidi vini. Vituli quoque jus vulgariter datum, inter auxilia cœliacorum & dysentericorum tradunt. Lactis asinini potus utilior, addito melle. Nec minus efficax fimi cinis ex vino utrique vitio. Item polea supra dicta. Equi coagulum, quod aliqui hippacen appellant, etiam si sanguinem detrahant, vel fimi cinis, dentiumque ejusdem tusorum farina, salutaris dicitur : & bubuli lactis decocti potus. Dysentericis addi mellis exiguum præcipiunt : & si tormina sint, cornus cervini cinerem : aut fel taurinum cumino mixtum, & cucurbitæ carnes umbilico imponere. Caseus recens vaccinus immittitur ad utrumque vitium. Item butyrum heminis quatuor, cum resinæ terebinthinæ sextante, aut cum malva decocta, aut rosacea. Datur & sevum vitulinum, aut bubulum. Item medullæ excoquuntur cum farina ceræque exiguo, & oleo,

(23) Note de M. de Querlon. « Soit de froment, soit d'orge séchée au feu, *polenta*.

(24) Note de M. Guettard. « Le miel est détersif; & les Anciens qui regardoient la dysenterie comme un ulcere, l'employoient pour déterger cet ulcere, sur la fin des maladies dysentériques; mais il se trouve très peu de cas dans lesquels on puisse l'employer utilement ».

(25) Au chap. précédent, note 24.

(26) On a vu dans les livres précédents que c'étoit aussi le nom d'une plante.

(26*) Note de M. Guettard. « Ce remede rentre dans les indications que présente la maladie, qui sont d'adoucir & de resserrer : mais il est cependant peu de cas dans lesquels il puisse convenir, parceque le lait ne se digere que dans un estomac pur, & même dans lequel il faut supposer de la force ; ce qui se rencontre rarement dans ces maladies ».

(27) Voyez la note ci-avant de M. Guettard.

(28) Note de M. Guettard. « Le cumin est une plante de nos jardins dont les semences sont échauffantes & fortifiantes ; il est peu de cas dans une maladie inflammatoire où l'on puisse en faire usage. Il est cependant certaines dysenteries dépendantes du relâchement, dans lesquelles ce remede peut être de quelque utilité : telles sont celles qui surviennent dans des pays froids & marécageux, après

farine

farine (23) s'il y a flux de sang ; & de la fiente de sanglier, de porc, ou de lievre, en poudre, mêlée dans du vin tiede en boisson. Le bouillon de veau que l'on donne communément, est mis au nombre des remedes employés pour la dysenterie & les maux d'entrailles. L'usage du lait d'ânesse en boisson, en y ajoutant du miel (24), est un des meilleurs. Sa fiente en poudre, prise dans du vin, n'est pas moins bonne pour ces maladies, ainsi que la *polea* dont on vient de parler (25). Le *coagulum* (la présure) de cheval, appellé par quelques-uns *hippace* (26), son crottin pulvérisé, & ses dents réduites en poudre très fine, passent encore pour de bons remedes, quand même les malades rendroient du sang; ainsi que le lait de vache bouilli (26*). Mais, pour la dysenterie, on recommande d'y ajouter un peu de miel (27), &, s'il y a des tranchées, de la poudre de corne de cerf; ou d'appliquer sur le nombril un fiel de taureau avec du cumin (28) & de grosses tranches de citrouille. Le fromage de lait de vache (29) récent & le beurre (30), à la quantité de quatre hémines avec un sextant (31) de térébenthine, ou avec une décoction de mauve ou de roses, se donnent en clysteres pour les mêmes maladies (32). On donne encore le suif (33) de veau ou de bœuf (34); on en fait cuire aussi de la moëlle (35) avec de la

l'usage des farineux trop continué ».

(29) Noté de M. Guettard. » Voyez Marcellus Empiricus, chap. 27; remede adoucissant & astringent, mais lourd & capable d'augmenter la pourriture ».

(30) Note de M. Guettard. » Remede déterfif & adoucissant, utile dans l'ulcération des intestins ».

(31) Deux onces.

(32) Pratique confirmée par Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 33. Marcellus fait un autre emploi de cette même recette; il la fait manger aux malades, chap. 27, p. 195.

(33) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 193.

(34) Note de M. Guettard. » Remede adoucissant; presque toute la suite des remedes que Pline recommande pour la dysenterie & l'affection cœliaque, sont purement empiriques, & n'ont reçu aucune lumiere par l'observation ».

(35) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 195 : *Medulla vaccina cum farina tenui subacta, & velut excoctus panis cibatui data, mirè dysentericos sanat.*

ut sorberi possint. Medulla & in pane subigitur. Lac caprinum ad dimidias partes decoctum. Si sint & tormina, additur protropum. Torminibus satis esse remedii in leporis coagulo poto è vino tepido, vel semel, arbitrantur aliqui. Cautiores & sanguine caprino cum farina hordeacea & resina ventrem illinunt. Ad omnes epiphoras ventris illini caseum mollem suadent: veterem autem in farina tritum, cœliacis & dysentericis dari, cyatho casei in cyathis vini tribus. Sanguis caprinus decoctus cum medulla dysentericis. Jecur assum capræ cœliacis subvenit, magisque etiam hirci, in vino austero decoctum potumque, vel ex oleo myrteo umbilico impositum. Quidam decoquunt à tribus sextariis aquæ ad heminam, addita ruta. Utuntur & liene asso capræ hircive, & sevo hirci in pane qui cinere coctus fit: capræ, à renibus maxime, ut per se hauriatur protinus: inque modice frigida sorberi jubent. Aliqui & in aqua decoctum sevum admixta polenta, & cumino, & anetho,

(36) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 192: *Lac caprinum fervens, adjecto polentæ quantum satis sit, cum fuerit quasi tenuis pulticula, dabis dysenterico bibendum.* Plinius Valerianus conseille la même recette en clystere, liv. 2, chap. 33.

(37) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 22.

(38) Note de M. Guettard. « *Protropum*, vin de mere goutte, vin qui sort de la vendange avant que les raisins aient été foulés ».

(39) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 194; Sextus Platonicus, chap. 5, tit. 15.

(40) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 23. Marcellus Empiricus, chapitre 27, p. 194: *Ad omnes epiphoras ventris caseum vaccinum mollem calidum imponi oportet: quo tempore dysentericis potiones ferro candenti calefactas dari convenit.*

(41) Au lieu de *in farinâ tritum*, Plinius Valerianus, comme l'observe le Pere Hardouin, paroît avoir lu au texte de notre Auteur *in farinam tritum*, puisqu'on lit chez lui *in modum farinæ*.

(42) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 192.

(43) D'un chevreuil, selon Sextus Platonicus, chap. 4, tit. 17: *Ad.tor-*

farine & un peu de cire, auxquels on ajoute de l'huile pour les faire avaler plus aisément. On fait encore manger de la moëlle dans du pain, & boire du lait de chevre (36) bouilli jusqu'à diminution de moitié; mais, quand il y a des tranchées (37), on y ajoute du *protropum* (38). Quelques Médecins sont d'avis qu'une seule prise de présure de lievre, avalée dans du vin chaud, est un remede suffisant pour les tranchées. Ceux qui veulent user de plus de précaution (39), font frotter le ventre avec du sang de chevre, de la farine d'orge & de la résine. Pour toutes les inflammations du ventre (40), on conseille de le frotter avec du fromage mou; mais, pour les affections cœliaques & dysenteriques, d'y employer du fromage fait, broyé avec de la farine (41) à la quantité d'un cyathe, dans trois cyathes de vin. Le sang de chevre bouilli se donne encore avec de la moëlle dans la dysenterie. Le foie de chevre rôti fait du bien aux cœliaques (42), & plus encore celui de bouc, cuit dans de gros vin & pris en breuvage ou appliqué sur le nombril avec de l'huile de myrte. Quelques-uns le font cuire dans trois sextiers d'eau qu'ils font réduire à une hémine, & y ajoutent de la rue. On fait aussi manger dans du pain cuit sous la cendre la rate d'une chevre ou d'un bouc (43), avec du suif de bouc. Si l'on emploie du suif de chevre, on le tire principalement des reins (44), pour qu'il passe plus aisément, & on le fait avaler dans de l'eau un peu dégourdie. D'autres veulent que le suif soit cuit dans de l'eau, & ils y mêlent de la farine de froment, du cumin, de l'aneth (45) & du vinaigre.

---

minosos, splen capreæ potatum mirè sanat.

(44) Marcellus Empiricus, ch. 27, p 195 : *Adipem caprinum de renibus sublatum, misce cum polentæ furfuribus, atque adjice illic cuminum, & anethum, & acetum, æquis portionibus : atque ex aqua decoque, & colatum, sorbitionis more, dysenterico dato jitmendum, &c.*

(45) Le premier manuscrit Royal porte *anetho* ; leçon confirmée par Marcellus Empiricus. Le second manuscrit Royal & celui de Chifflet portent *aneso*, pour *aniso*.

acetoque. Illinunt & ventrem cœliacis, fimo cum melle decocto. Utuntur ad utrumque vitium & coagulo hœdi in vino myrtite, magnitudine fabæ poto: & sanguine ejusdem in cibum formato, quem sanguiculum vocant. Infundunt dysentericis & glutinum taurinum aqua calida resolutum. Inflationes discutit vitulinum fimum in vino decoctum. Intestinorum vitiis magnopere prodest coagulum cervorum, decoctum cum lente betaque, atque in cibo sumptum. Leporis pilorum cinis cum melle decoctus. Lactis caprini potus, decocti cum malva, exiguo sale addito. Si & coagulum addatur, majoribus emolumentis fiat. Eadem vis est & in sevo caprino in sorbitione aliqua, uti protinus hauriatur frigida aqua. Item feminum hœdi cinis rupta intestina sarcire mire traditur. Fimum leporis cum melle decoctum, & quotidie fabæ magnitudine sumptum, ita ut deploratos sanaverint. Laudant & caprini capitis cum suis pilis decocti succum.

Tenesmos, id est, crebra & inanis voluntas desurgendi,

(46) La dysenterie & les maux d'entrailles.

(47) Marcellus Empiricus, chap. 27, p. 193.

(48) *Sanguiculum*, ou, comme portent le second manuscrit Royal & celui de Chifflet, *sanguinellum*. Les Savoyards appellent encore le boudin *sanchet*, suivant Dupinet.

(49) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 33.

(50) Plinius Valerianus, *ibid.: Imponitur item inflationi fimus vitulinus in vino decoctus.*

(51) Sextus Platonicus, chap. 1, *de cervo*, tit. 19, dit que la moëlle de cerf soulage ces mêmes maux.

(52) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 32. Marcellus Empiricus, chapitre 27, p. 196: *Pilos leporinos adjecto melle comprehendes, atque inde globulos parvos facies: hi singuli sæpiùs deglutiti, intestina quamvis perniciose rupta, certa conjunctione connectunt.*

(52*) Au lieu de *cum malvâ*, Plinius Valerianus, *ibid.* écrit *cum melle & sale.* Le Pere Hardouin soupçonne que ce Compilateur a mal lu le passage de Pline.

On frotte encore le ventre aux cœliaques avec de la fiente de chevre bouillie dans du miel. Pour l'une & l'autre maladie (46); on fait boire gros comme une feve de présure de chevreau dans du vin de myrte (47), & l'on fait manger de son sang en boudin (48). On donne encore pour la dysenterie (49) des clysteres avec la colle de taureau, délayée dans de l'eau chaude. La fiente de veau (50), bouillie dans du vin, dissipe les vents & les borborigmes. On fait manger avec succès le *coagulum* du cerf, cuit avec des lentilles & de la bette, pour les maux d'entrailles (51); la cendre de la bourre ou des poils du lievre s'avale encore pour le même effet (52). On fait boire aussi le lait de chevre cuit avec de la mauve & un peu de sel (52*); si l'on y ajoute de la présure (53), le remede n'en vaut que mieux. Même propriété dans le suif de chevre (54), pris dans quelque breuvage, pourvu qu'on avale sur-le-champ de l'eau froide. On prétend encore (ce qui nous paroît étonnant) que la cendre des cuisses du chevreau répare les déchirements faits dans les intestins, ainsi que la fiente de lievre (55), bouillie avec du miel, en prenant tous les jours de cette drogue la grosseur d'une feve; ensorte que ces deux remedes ont guéri des maladies désespérées (56). On recommande aussi pour le même effet le bouillon d'une tête de chevre cuite avec son poil (57).

Le (58) ténesme (58*), qui est une envie fréquente & sans nul

(53) Quintus Serenus, chap. 32, p. 146:

Cum colus invisum morbi genus intima carpit,
Mande galeritam volucrem quam nomine dicunt:
Aut pavidi leporis madefacta coagula pota.

(54) C'est un des médicaments conseillés dans l'hydropisie par Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & capra*; tit. 17.

(55) Plinius Valerianus, *l.* 2, c. 32.

(56) Marcellus Empiricus, ch. 28, p. 202: *Quamvis perniciose ruptis intestinis.*

(57) Marcellus Empiricus, ch. 27, p. 196.

(58) Le ténesme, en Latin *tenesmos* & *tenasmos*, en Grec τεινεσμος & τεινεσμος, est défini par Celsus, liv. 4, chapitre 18: *Morbus in quo frequens desidendi cupiditas est*; & par Scribonius Largus, chap. 38: *Irrita crebrò desurgendi voluntas ... libido nimia desurgendi extremi intestini ... irritatio ultimæ partis directi intestini, in quo ultimo sæpiùs libet desurgere sine causâ.*

(58*) Note de M. Guettard. » Te-

tollitur poto lacte asinino : item bubulo. Tæniarum genera pellit cervini cornus cinis potus. Quæ in excrementis lupi diximus inveniri ossa, si terram non attigerint, colo medentur, adalligata brachio. Polea quoque supra dicta, magnopere prodest in sapa decocta. Item suilli fimi farina addito cumino in aqua rutæ decoctæ. Cornus cervini teneri cinis, cochleis Africanis cum testa sua tusis mixtus in vini potione.

Ad vesicæ cruciatus, & calculos, de genitalium & sedis vitiis, & inguinum remediis.

CAPUT 15. VESICÆ calculorumque cruciatibus auxiliatur urina apri, & ipsa vesica pro cibo sumpta : Efficacius, si prius fumo maceretur utrumque. Vesicam elixam mandi oportet : & à muliere, fœminæ suis. Inveniuntur & in jocineri-

nesme ou épreinte, est une maladie qui dépend de l'irritation portée sur le sphincter de l'anus par quelque cause que ce puisse être. Toute espece de lait en fomentation y est excellente; mais Pline le conseille ici en breuvage. Le bien qui doit en résulter est plus éloigné, moins général, & souvent même la constipation que le lait procure peut être nuisible ».

(59) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 24; Marcellus Empiricus, chapitre 29, p. 203.

(60) Sextus Platonicus, chap. 1, *de cervo*, n. 8 : *Cervinum cornu combustum, datum in vino, vel aqua calida, lumbricos necat & ejicit.* Quintus Serenus, chap. 13, *de lumbricis & tineis purgandis*, p. 145 :

Ergo cinis cornu cervini proderit haustus.

Cette recette est aussi proposée par Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 21; par Scribonius Largus, *Compos.* 122; & par Marcellus Empiricus, ch. 28, p. 200. L'Auteur de l'*Albert Moderne*, Paris, 1771, p. 135, assure que le pourpier est le vrai poison du ver solitaire.

(61) Note de M. Guettard. » Le ver appellé *tænia* est proprement le ver solitaire : c'est un ver particulier aux animaux, & l'on a cru qu'il n'avoit d'autre siege que leur corps, lorsque M. Linnæus l'a retrouvé dans la nature. Les animaux le rendent rarement entier ; mais ils en rendent des parties, tantôt sous la forme de longues traînées blanches, tantôt sous la forme de petits vers blancs, qu'on nomme *cucurbitins*. On doutoit encore avant les observations de cet ha-

effet d'aller à la selle, se guérit en buvant du lait d'ânesse ou du lait de vache (59). La poudre de corne de cerf fait sortir du ventre (60), toute espece de vers appellés *tænia* (61). Les os que nous avons dit (62) se trouver dans les excréments du loup, attachés au bras, guérissent la colique (63), pourvu qu'ils n'aient point touché la terre. La *pôlea*, dont nous avons aussi parlé (64), cuite dans de la *sapa* (65), est encore un très grand remede; ainsi que la fiente de porc, en poudre, prise dans une décoction de rue avec du cumin, ainsi que la poudre de corne de cerf (66), prise de la racine de la corne, mêlée avec des escargots d'Afrique qu'on a pilés avec leurs coquilles, & bue dans du vin.

Contre les douleurs de vessie : contre la gravelle : maladies & remedes des parties naturelles des deux sexes.

L'URINE de sanglier en boisson (1), & sa vessie même, en la mangeant, font d'un grand secours pour les tourments de la pierre, & pour la vessie (2). Elles operent encore bien mieux (3), lorsqu'on les a bien enfumées auparavant. Il faut manger la vessie cuite à l'eau, & celle de la truie doit être mangée par une femme (4).

bile Naturaliste, si chacun des chaînons qui composent ce ver, n'étoit pas un ver particulier : mais son observation démontre le contraire. Il seroit à souhaiter qu'on pût le détruire avec le remede que Pline propose ici; mais malheureusement il n'a pas cette vertu ». *N. B.* Cette note de M. Guettard mérite qu'on doute de l'assertion que j'ai recueillie, mais sans la garantir, à la fin de la note précédente.

(62) Vers la fin du chap. 11.

(63) Marcellus Empiricus, ch. 29, p. 202.

(64) Voyez le chap. 13, note 24.

(65) Sorte de vin cuit à réduction du tiers. Columelle chap. 5.

(66) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 18 : *Cornus cervini teneri (id est de ipsis radicibus sumpti) cinis, cum cochleis Africanis, cum testis suis tusis mixtus, datus in potione vini, facit optime ad colum.*

(1) Note de M. Guettard. « On ne voit pas que l'expérience ait confirmé cette propriété ».

(2) Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 180.

(3) Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 180; Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 9.

(4) Comme celle du porc mâle par

bus eorum lapilli, aut duritie lapillis similes, candidi, sicuti in vulgari sue: quibus contritis atque potis in vino, pelli calculos aiunt. Ipsi apro tam gravis sua urina est, ut nisi egesta, fugæ non sufficiat, ac velut devinctus opprimatur. Exuri illa tradunt eos. Leporis renes inveterati, in vino poti, calculos pellunt. In perna suum articulos esse diximus, quorum decoctum jus facit urinæ utile. Asini renes inveterati, tritique, & in vino mero dati, vesicæ medentur. Calculos expellunt lichenes equini ex vino aut mulso poti diebus XL. Prodest & ungulæ equinæ cinis, in vino, aut aqua. Item fimum caprarum in mulso, efficacius sylvestrium. Pili quoque caprini cinis. Verendorum carbunculis, cerebrum apri vel suis, sanguisque. Vitia vero, quæ in eadem parte serpunt, jecur eorum combustum, maxime juni-

un homme, si l'on en croit Marcellus Empiricus, *ibid.* p. 183.

(5) Note de M. Guettard. » Ces pierres sont des calculs de la vésicule du fiel, especes de calculs savonneux, solubles dans l'eau, & cependant inflammables, qui ont toutes les vertus de la bile à un degré éminent & ramassé sous un plus petit volume; tel est le bésoard qu'on tire de plusieurs animaux dans les Indes Orientales, d'une espece de chevre sauvage; & dans les Occidentales, du sanglier, dont les Portugais ont beaucoup vanté les vertus sous le nom de *Pedra di porco* ».

(6) Plinius Valerianus, l. 2, c. 39.

(7) Sextus Platonicus les ordonne, *coctos derasosque in potione.*

(8) Au chap. 11.

(9) Marcellus Empiricus, chap. 26, p. 180.

(10) Tubérosités calleuses qui leur viennent aux jambes, & dont on a parlé dans les chapitres précédents.

(11) Est-ce en poudre, ou en infusion, demande M. de Querlon?

(12) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 39; Marcellus, chapitre 26, p. 181.

(13) Note de M. Guettard. » Cette cendre peut être utile, en ce qu'elle contient quelques grains de sel fixe; mais cette quantité même se réduit à peu de choses ».

(14) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 177.

(15) De chevreuils.

(16) Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 180.

(17) Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 2: *Ad carbunculos & dolores veretri; apri cerebrum coctum, con-*

On

On trouve aussi dans le foie du sanglier & du porc commun, de petites pierres ou de petits corps blancs qui ont la dureté de la pierre (5) : on prétend qu'en les avalant dans du vin, après les avoir pilés, ils chassent les pierres de la vessie. L'urine du sanglier lui est tellement à charge, qu'il ne peut prendre sa course qu'il ne l'ait toute rendue ; elle semble l'accabler de son poids, comme s'il étoit enchaîné : on dit que c'est qu'elle est brûlante. Des rognons de (6) lievre gardés (7), avalés dans du vin, font aussi sortir les pierres. Nous avons dit (8) que les cochons avoient aux articulations de leurs cuisses, des os que l'on fait bouillir, & qui donnent un suc très bon pour la rétention d'urine. Des rognons d'âne, qui ont été gardés (9), broyés & donnés dans du vin pur, guérissent les maux de la vessie. Les lichens ou chataignes (10) du cheval, en prenant de ces durillons pendant quarante jours, dans du vin ordinaire ou dans du vin miellé (11), font encore sortir les pierres (12). La cendre de la corne de son pied, avalée dans du vin ou de l'eau, fait le même effet; ainsi que le crottin de chevre dans du vin miellé (14), & plus efficacement celui de chevres sauvages (15); ainsi que la cendre de leur poil (16). La cervelle de sanglier ou de porc & le sang de ces animaux sont très bons (17) pour les cloux ou les froncles des parties naturelles (18). Quant aux ulceres corrosifs qui s'étendent dans ces parties (19), on les guérit en y appliquant le foie de ces

tritum ex melle, & impositum, mirè sanat.

(18) Note de M. Guettard. » C'est sans doute pour produire la suppuration, que Pline & Sextus Platonicus recommandent ce remede; car pour procurer la résolution, il en est incapable ».

(19) Note de M. Guettard. » Le remede que notre Auteur propose ici n'est pas un de ces remedes avec lesquels on puisse faire quelque tentative. L'arsenic, employé à l'extérieur sur des parties sensibles, n'est pas seulement un simple caustique; mais son action excite des convulsions, & peut causer la mort. Si quelquefois il a pu servir en médecine, ses préparations toujours suspectes, doivent appartenir aux seuls Maîtres de l'art qui doivent en diriger l'usage avec la crainte & l'attention la plus scrupuleuse ».

peri ligno, cum charta & arrhenico sanat : fimi cinis : fel bubulum cum alumine Ægyptio ac myrrha ad crassitudinem mellis subactum, insuper beta ex vino cocta imposita : caro quoque. Manantia vero hulcera, sevum cum medulla vituli in vino decoctum : fel caprinum cum melle rubique succo : vel si serpant, fimum etiam prodesse cum melle dicunt, aut cum aceto, & per se butyrum. Testium tumor sevo vituli, addito nitro cohibetur : vel fimo ejusdem ex aceto decocto. Urinæ incontinentiam cohibet vesica aprina, si assa mandatur. Ungularum apri vel suis cinis potioni inspersus. Vesica fœminæ suis combustâ ac pota : Item hœdi, vel pulmo : Cerebrum leporis in vino : Ejusdem testiculi tosti, vel coagulum cum anserino adipe in polenta : Renes asinini in mero triti potique. Magi verrini genitalis cinere poto ex vino dulci demonstrant urinam facere in canis cubili, ac verba adjicere, ne ipse urinam faciat, ut canis, in suo cubili. Rursus ciet urinam vesica suis, si terram non attigerit, imposita pubi.

(20) De la chair de vache, selon Marcellus Empiricus, chapitre 33, p. 229, *Caro vaccina recens ventro imposita ulcera ejus & epiphoras mirè sanat.*

(21) Note de M. Guettard. « Ce mêlange n'est qu'un composé de substances grasses, qui relâchent trop, qui rendent les chairs des ulceres baveuses, & qui, s'échauffant dans la plaie, sont capables d'y porter la pourriture. Le fiel de chevre, avec le miel & le suc de ronces, a des qualités détersives & astringentes : mais le fiel est trop suppuratif pour un ulcere rongeant ».

(22) Marcellus Empiricus, ch. 33, p. 228.

(23) Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 10 : *Ad urinæ incontinentiam, vesicam apri assatam da ad manducandum, & curantur.*

(24) Marcellus Empiricus, ch. 26, p 184, en dit autant de la vessie du porc domestique.

(25) Dioscoride, liv. 2, Ευπορ, chapitre 101, est ici conforme avec Pline, ainsi que Plinius Valerianus ; mais Marcellus Empiricus, chap. 26, peu d'accord avec lui même, donne cette même recette, tantôt pour la réten-

animaux brûlés, sur-tout avec du bois de genievre, avec du *papyrus* & de l'orpiment. On y met aussi de leur fiente en poudre; du fiel de bœuf amalgamé avec de l'alun d'Egypte & de la myrrhe, à l'épaisseur du miel; de la bette cuite dans du vin, & de la chair de l'animal (20). Pour les ulceres suppurants (ou qui coulent), on emploie le suif & la moëlle de veau, cuits dans du vin (21); du fiel de chevre avec du miel & le suc de la ronce; &, quand ils sont corrosifs, on dit que la fiente y est bonne avec du miel ou du vinaigre, ainsi que le beurre employé seul. On réprime la tumeur des testicules avec le suif de veau (22), auquel on ajoute du nitre, ou avec sa fiente bouillie dans du vinaigre. La vessie du sanglier (23), mangée rôtie ou cuite sur la braise, arrête l'incontinence d'urine (24); ainsi que la cendre des pinces du sanglier ou du porc (25), mêlée dans la boisson. Plus pour la même maladie la vessie d'une truie, brûlée & prise en breuvage; comme aussi celle d'un chevreau ou son poumon (26); la cervelle d'un lievre dans du vin (27); les testicules du même animal rôtis (28), ou sa présure avec de la graisse d'oie, roulée dans de la farine de froment; les rognons d'un âne, broyés & bus dans du vin. Les écoles de la magie (29) nous apprennent qu'après avoir bu la cendre du membre d'un verrat calciné, dans du vin doux, il faut aller uriner dans la niche d'un chien, & dire en même tems: *Que c'est pour ne pas pisser dans son lit comme un chien.* Enfin une vessie de cochon, mise au bas du ventre, pourvu qu'elle n'ait point touché à terre, guérit la rétention d'urine.

tion, tantôt pour l'incontinence d'urine.

(26) Marcellus Empiricus conseille la vessie de chevre, liv. 26, p. 185: *Qui urinam tenere non poterit, capræ vesicam comburat, & cinerem ejus ex aqua cum vini potione bibet.*

(27) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 40; Marcellus Empiricus, chapitre 26, p. 184.

(28) Plinius Valerianus, & Marcellus Empiricus, *ibid.*

(29) Plinius Valerianus, liv. 2, ch. 40; Marcellus Empiricus, ch. 26, p. 185: *Verrini genitalis usti cinerem bibere debent ex vino, qui urinam conti-*

Sedis vitiis præclare prodeſt fel urſinum cum adipe. Quidam adjiciunt ſpumam argenti ac thus. Prodeſt & butyrum cum adipe anſerino ac roſaceo. Modum ipſæ res ſtatuunt, ut ſint illitu faciles. Præclarè medetur & taurinum fel, in linteolis concerptis : rimaſque perducit ad cicatricem. Inflationibus in ea parte, ſevum vituli, maxime ab inguinibus cum ruta : cæteris vitiis medetur ſanguis caprinus cum polenta. Item fel caprinum condylomatis per ſe. Item fel lupinum ex vino. Panos & apoſtemata in quacumque parte ſanguis urſinus diſcutit : item taurinus aridus tritus. Præcipuum tamen remedium traditur in calculo onagri : quem dicitur, cum interficiatur, reddere urina, liquidiorem initio, ſed in terra ſpiſſantem ſe. Hic adalligatus femini, omnes impetus diſcutit, omnique ſuppuratione liberat. Eſt autem rarus inventu, nec ex omni onagro, ſed celebri remedio. Prodeſt & urina aſini cum melanthio. Et ungulæ equinæ cinis cum oleo & aqua illitus. Sanguis

nere non poſſunt. In cubili canis urinam faciat, qui urinam non poteſt continere : dicatque dum facit, ne in cubili ſuo urinam, ut canis, faciat.

(30) Note de M. Guettard. » Remede adouciſſant qui peut avoir ſon application dans les irritations ſuperficielles de l'anus. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 31. Je ne vois pas commment le fiel peut produire le même effet, lui qui eſt une ſubſtance pourriſſante ».

(31) Marcellus Empiricus, ch. 31, p. 222 : *Butyrum & adeps anſerina, & oleum roſaceum, permixta, pulcherrimè proſunt ani vitiis.*

(32) Dioſcoride, liv. 2, chap. 96 : Ἀποθεραπεύει, &c. *Sedis hulcera perſanat & ad cicatricem perducit.*

(33) Note de M. Guettard. » Le ſuif, joint avec la rue, eſt un réſolutif, mais qui peut exciter quelque eſpece d'inflammation. Il faut par conſéquent examiner ſur quelles eſpeces de tumeurs on l'applique ».

(34) Marcellus Empiricus, ch. 31, p. 222 : *Sanguis caprinus cum polenta impoſitus, ani vitium omne perſanat.*

(35) Marcellus Empiricus, ch. 31.

(36) Note de M. Guettard. » Les condylomes ſont des eſpeces d'excroiſſances calleuſes qui arrivent à l'anus & aux parties naturelles des femmes ».

(37) Note de M. Guettard. » Je crois que le ſang peut être regardé

Le fiel d'ours, avec sa graisse, est souverain pour les maux du fondement, quelques-uns y ajoutent de l'écume d'argent (de la litharge), & de l'encens. Le beurre (30), avec la graisse d'oie & l'huile rosat, y est encore très bon (31). Les doses de ces ingrédients sont réglées par leur nature même, puisqu'il ne leur faut que la consistance du liniment le plus aisé. Le fiel de taureau est encore un remede admirable avec la charpie (32); il fait cicatriser les crevasses. Pour les enflures (33) dans cette partie, on applique le suif de veau, principalement celui qu'on tire des aines, avec de la rue. Le sang de chevre avec la farine de froment guérit les autres maux du siege (34). On emploie le fiel du même animal (35) & celui de loup, délayé dans du vin, pour la guérison des condilomes (36). Le sang de l'ours (37) résout & fait disparoître les abcès & les bubons (38), dans quelque partie que ce soit; ainsi que le sang de taureau (39) desséché, dans du vin. Mais le principal remede des abcès est, dit-on, dans une certaine pierre (40) que l'âne sauvage, quand on le tue, rend avec son urine, & qui, de liquide qu'elle étoit en tombant, s'épaissit sur la terre. Cette pierre, en l'attachant à la cuisse du malade, dissipe toutes les inflammations & toutes les humeurs qui suppurent. Mais elle est d'autant plus rare & plus difficile à trouver, que tous les ânes sauvages n'en rendent point; & c'est ce qui donne encore plus de célébrité au remede. L'urine de l'âne domestique, avec la nielle, est encore très bonne. On recommande aussi la cendre de la corne du pied du cheval (41), dont on fait

comme résolutif: j'en ai parlé ailleurs. Mais dans tous les cas où il peut y avoir chaleur & inflammation dans la partie, il est sujet à se pourrir. Voyez Marcellus Empiricus, *loc. citato*. Dioscoride, liv. 2, chap. 97 ».

(38) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 27.

(39) Dioscoride, liv. 2, chap. 97, dit que ce sang, appliqué avec la farine de froment, est un topique émollient qui fait disparoître toute sorte de durillons.

(40) Sorte de bézoar, apparemment, observe M. de Querlon.

(41) Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 226; & Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 27.

equi, præcipue admissarii : & sanguis bubulus : item fel. Caro quoque eosdem effectus habet calida imposita : & ungulæ cinis ex aqua aut melle : urina caprarum : hircorum quoque carnes in aqua decoctæ : aut fimum ex his cum melle decoctum : verrinum fel : urina suum in lana imposita. Femina atteri adurique equitatu notum est. Utilissimum est ad omnes inde causas, spumam equi ex ore, inguinibus illinire. Inguina & ex hulcerum causa intumescunt. Remedio sunt equi setæ tres totidem nodis alligatæ intra hulcus.

Ad podagras, morbum comitialem, sideratos, ossaque fracta, remedia.

CAPUT 16. PODAGRIS medetur ursinus adeps, taurinumque sevum pari pondere & ceræ. Addunt quidam hypocisthida & gallam. Alii hircinum præferunt sevum cum fimo capræ, & croco, sinapive, vel caulibus ederæ tritis, ac perdicio, vel flore cucumeris sylvestris. Item bovis fimum cum aceti

---

(42) Marcellus Empiricus, & Plinius Valerianus, *ibid.*

(43) Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 224; Plinius Valerianus, *ibid.*

(44) Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 226.

(45) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 43 : *Si autem ex equitatu femina vexata sunt, spuma equi ex ore feminibus illinitur, & inguinibus imponitur.* Marcellus Empiricus, ch. 32, p. 225 : *Si ab equitando vexata fuerint inguina, aut intertrigines dolebunt, spumâ equi fricentur, statim remediabuntur.*

(1) Plinius Valerianus, liv. 3, ch. 14; Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 250.

(2) N. de M. Guett. » On trouve plus qu'on ne veut de remedes empiriques pour les maladies les plus obstinées. Marcellus Empiricus, chap. 36, rapporte celui que Pline recommande ici pour la goutte; mais tous ceux qui connoissent la nature de la goutte, savent assez qu'il ne faut employer aucun de ces remedes; que cette maladie est une crise par laquelle la Nature décharge sur les articles des matieres qui, portées à l'intérieur, pourroient nuire considérablement. L'addition que notre Auteur propose de l'hypocisthis & de la noix de galle, peut, à la vérité, faire disparoître les douleurs; mais c'est avec un grand désavantage, puisque ces parties peuvent se reporter à l'intérieur, & procurer la mort.

un liniment avec de l'huile & de l'eau; le sang de cheval (42) & sur-tout celui d'étalon; le sang de bœuf & son fiel. Sa chair même, appliquée chaude sur le mal, produit les mêmes effets, ainsi que la cendre de ses pinces dans de l'eau ou du miel; ainsi que l'urine de chevre, la chair de bouc, cuite dans l'eau, ou son crottin bouilli dans du miel (43); le fiel du verrat, & l'urine de porc appliquée avec de la laine (44). On sait qu'à force d'aller à cheval, le siege ou l'entre deux des cuisses s'écorche par le frottement, ce qui cause de fortes cuissons : le meilleur remede est de se frotter les aînes (45) avec l'écume qu'on ramasse de la bouche même du cheval; ou quand les aînes mêmes sont écorchées & enflées, on les guérit en mettant sur la plaie trois crins de cheval, noués chacun de trois nœuds.

Contre la goutte : contre le haut-mal : contre le dépérissement attribué à l'influence maligne d'un astre, & contre la fracture des os.

La graisse d'ours & le suif de taureau (1), à poids égal avec de la cire, est un bon liniment pour la goute (2). Quelques-uns y ajoutent de l'*hypocisthis* (3) & de la noix de galle. D'autres préferent le suif de bouc (4), avec du crottin de chevre (5), du safran, de la moutarde, ou des tiges de lierre pilées & de la pariétaire, ou de la fleur de concombre sauvage; comme aussi de la bouze de bœuf avec de la lie de vinaigre (6).

La seconde recette qu'il proposé avec le fumier de chevre, la moutarde, les tiges de lierre, la pariétaire & la fleur de concombre sauvage, est résolutive. Elle ne peut pas guérir la goutte; mais elle peut l'appeller aux pieds, & délivrer la nature d'un fardeau insupportable, si cette goutte se portoit sur quelque viscere ».

(3) Voyez, sur l'*hypocisthis*, la note 72, p. 694 de ce tome.

(4) Dioscoride, liv. 2, chap. 94; Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 244.

(5) Dioscoride, liv. 2, chap. 98.

(6) De la bouze de vache, selon Habdarrhaman l'Egyptien, chap. 6, p. 47 : *Vaccæ stercus contusum & commixtum cinere, ac olco subactum, obducatur podagræ, curabit illam.*

fæce. Magnificant & vituli qui nondum herbam gustaverit, fimum : aut per se sanguinem tauri : vulpem decoctam vivam, donec ossa tantum restent : lupumve vivum oleo cerati modo incoctum : sevum hircinum, cum helxines parte æqua, sinapis tertia : fimi caprini cinerem cum axungia. Quin & ischiadicos uri sub pollicibus pedum eo fimo fervente, utilissimè tradunt. Articulorumque vitiis fel ursinum utilissimum esse, & leporis pedes adalligatos. Podagras quidem mitigari pede leporis viventis abscisso, si quis secum assidue habeat. Perniones ursinus adeps, rimasque pedum omnes sarcit : efficacius alumine addito : sevum caprinum : dentium equi farina : aprinum vel suillum fel : cum adipe pulmo impositus : etsi subtriti sint contusive

(7) D'un veau femelle, selon Habdarrahman l'Egyptien, ch. 6, p. 48 : *Si stercore vitulæ, statim atque nascitur, & quæ nihil aliud comederit, præter lac maternum, oblinies pedes laborantis podagra, non mediocrem percipiet utilitatem : curat adhuc omnes pedum dolores.*

(8) Sextus Platonicus, chap. 3, *de vulpe*, tit. 12 : *Ad morbum articulorum: vulpis viva in amplo vase decocta, donec ossa relinquat, mirè sanat, si sæpius in aquam in vase quis descenderit*, &c. Marcellus Empiricus, chapitre 36, p. 250 : *Vulpem ex aqua coquito, donec mollescat, & ex aqua percolata pedes assiduè foveto : quo facto doloribus facile careri hoc remedio quidam frequenter experti sunt.*

(9) Plinius Valerianus, liv. 13, chapitre 14.

(10) Note de M. Guettard. « Voyez Anthyllus, dans les Recueils d'Aëtius, Serm. 12, chap. 3. Cette pratique, recommandée par Hippocrate dans mille endroits de ses ouvrages, est encore en usage chez les Orientaux, sous le fameux nom de *moxa*. Ten Rhyne, fameux Hollandois, nous a décrit la façon dont on employoit ce fameux remede, aussi-bien que Kempfer, Médecin & Voyageur illustre. Les Orientaux en font un usage journalier. L'effet de ce remede est de redonner aux nerfs affoiblis une vigueur nouvelle capable de chasser les parties irritantes & étrangeres qui se sont insinuées dans leurs vaisseaux lymphatiques.

(11) Anthyllus, chez Aëtius, Discours 12, chap. 3, p. 207 : *Nos etiam hujusmodi urendi modo utimur : stercus caprinum siccum fervefacimus, eoque ventrem magni digiti affecti pedis perurimus, paulo infra unguem usque ad os ipsum ustione penetrante. Hæc ipsa ustio extremas coxendicum affectiones, & quæ nulli alii præsidio cedunt, dissolvit.*

On

On vante aussi beaucoup la bouze d'un veau qui n'a point encore mangé d'herbe (7), ou le sang de taureau, sans autre addition ; ou un renard cuit tout vivant (8), jusqu'à ce qu'il n'en reste que les os ; un loup cuit, aussi vivant, dans de l'huile, jusqu'à ce qu'il fasse une espece de cérat ; du suif de bouc, avec égale partie de pariétaire, & le tiers de moutarde ; du crottin de chevre en poudre (9), avec du sain-doux. On prétend de plus, qu'un très bon remede pour la guérison de la sciatique (10), est de mettre sous les pouces des pieds de ce crottin assez chaud pour brûler la chair (11) ; que le fiel d'ours est aussi très bon pour les maux des jointures (12) ; ainsi que les pieds d'un lievre, attachés à la partie malade ; & qu'un moyen d'adoucir beaucoup les douleurs de la goutte (13), est de porter toujours sur soi un pied de lievre coupé à l'animal vivant. La graisse (14) d'ours guérit (15) les engelures (16), & réunit toutes les crevasses des pieds ; mais plus efficacement en y ajoutant de l'alun (17). Cette guérison s'opere encore avec le suif de chevre, avec de la poudre de dents de cheval, avec du fiel de sanglier ou de porc, avec le poumon & la graisse du premier (18), appliqués ensemble, quand les pieds

(12) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 234 ; Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 15.

(13) Marcellus Empiricus, ch. 36, p. 246.

(14) La graisse d'oie, selon Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 51.

(15) Dioscoride, liv. 2, chap. 94 ; Marcellus Empiricus, chapitre 34, p. 236.

(16) Note de M. Guettard. » especes de douleurs éréspélateuses qui dépendent d'un sang arrêté par l'action du froid dans la partie. Ces especes de tumeurs se fendent quelquefois : toute la curation qu'elles demandent, consiste à employer les adoucissants & les toniques. C'est à ces deux titres qu'on conseille ici la graisse d'ours : mais elle ne l'est pas beaucoup ; & c'est sans doute par cette raison que Pline veut qu'on y ajoute l'alun. Mais un astringent de cette force ne peut pas servir à cet usage ; il seroit dangereux qu'il n'attirât la gangrene. Les autres recettes que l'Auteur propose n'ont pas une action clus certaine ».

(17) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(18) Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 4 : *Ad pedes exhulceratos à calciamentis, apri pulmonem cum melle commixtum, ut malagma superpone pedibus à calciamentis læsis & exhulceratis, sanabuntur.*

offenſatione : ſi vero aduſti frigore, leporini pili cinis. Ejuſdem pulmo contuſis diſſectus, aut pulmonis cinis. Sole aduſta, ſevo aſinino aptiſſimè curantur : item bubulo cum roſaceo. Clavos & rimas callique vitia, fimum apri vel ſuis recens illitum, ac tertio die ſolutum ſanat : talorum cinis, pulmo aprinus, aut ſuillus, aut cervinus. Attritus calceamentorum, urina aſini cum luto ſuo illita. Clavos ſevum bubulum cum thuris polline. Perniones vero corium combuſtum : melius ſi ex vetere calceamento : injurias è calceatu, ex oleo corii caprini cinis. Varicum dolores ſedat fimi vitulini cinis, cum lilii bulbis decoctus, addito melle modico : itemque omnia inflammata, & ſuppurationes. Sed podagricis prodeſt & articulariis morbis, è maribus præcipuè vitulis. Articulorum attritis, fel aprorum vel ſuum, linteo calefacto impoſitum : vitulique qui nondum herbam guſtaverit, fimum : item caprinum cum melle in aceto decoctum. Ungues ſcabros ſevum vituli emendat :

(19) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 232.

(20) Plinius Valerianus, livre 2, chap. 52 ; Marcellus Empiricus, chapitre 34, p. 233.

(21) Note de M. Guettard. » Les callosités ne peuvent guere ſe détruire qu'en les coupant, parcequ'il n'y a plus d'action organique des vaiſſeaux».

(22) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 232, emploie l'emplâtre de poumon de cerf, pour la guériſon des pieds meurtris par la chauſſure : *Pulmo cervinus impoſitus, & ſæpè renovatus ex calceamento læſos pedes ſine dolore perſanat.* Dioſcoride, pour prévenir l'inflammation dans ce même cas, emploie indifféremment le poumon (broyé & appliqué en emplâtre), ſoit de porc, ſoit d'agneau, ſoit d'ours.

(23) Cette recette eſt bonne auſſi pour les pieds meurtris par la chauſſure, ſelon Dioſcoride, liv. 2, chapitre 40 ; & Oribaſius, liv. 2, *de virtute ſimp.* p. 62, du manuſcrit Grec cité par le Pere Hardouin.

(24) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 232.

(25) Note de M. Guettard. » La vertu la plus certaine des bulbes de lis, eſt d'être réſolutifs ; mais leur mêlange avec la cendre de fiente de veau en fait un remede réſolutif & terreux qui ne peut pas être d'un grand

feroient meurtris ou bleffés par quelque choc même affez rude. Pour les pieds gelés, on y applique de la cendre de bourre de lievre. Le poumon du même animal (19), haché ou calciné, eft encore bon pour les contufions des pieds; & quand ils font brûlés par le foleil, on les guérit avec le fuif d'âne ou avec le fuif de bœuf & l'huile rofat mêlés enfemble. Les cors (20), les crevaffes & les durillons (21) fe guériffent avec un emplâtre de fiente de fanglier ou de porc toute fraîche, qu'on n'ôte que le troifieme jour; comme encore avec la cendre de leurs éperons, avec le poumon des mêmes animaux (22), & celui de cerf. On guérit les pieds meurtris par la chauffure, en les frottant avec de l'urine d'âne, chargée de fa bourbe. Le fuif de bœuf avec la fleur de l'encens, eft bon pour les cors; & le cuir brûlé, principalement celui de vieux fouliers, pour les engelures ou les mules (23). La cendre du cuir ou de la peau de chevre, amalgamée avec de l'huile, eft bonne auffi pour les meurtriffures caufées par la chauffure (24), ou trop jufte, ou mal faite. Celle de fiente de veau, bouillie avec des oignons de lis (25), en y mêlant un peu de miel, appaife les douleurs des varices, ainfi que les inflammations & les maux qui fuppurent. La fiente provenant du veau mâle, eft la meilleure pour la goutte (26), & pour toutes les maladies des jointures. Le fiel de fanglier, ou de cochon, appliqué avec un linge chaud, guérit les foulures de ces mêmes parties; ainfi que la fiente du veau de lait, & le crottin de chevre (27) cuit dans du vinaigre avec du miel. Le fuif de veau & celui de chevre, en y mêlant de la fandaraque, nettoie les afpérités des ongles. La cen-

ufage dans tous les cas où on le propofe ici. Voyez, fur tous ces remedes, Marcellus Empiricus, l'Auteur qui porte fauffement le nom de Plinius Valerianus; &, fur ceux qui font tirés des animaux, Sextus Platonicus ».

(26) Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 234; Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 15.

(27) Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & caprâ*, tit. 16: *Ad morbum articulorum: ftercus capræ cum acerrimo aceto mixtum fanat.*

item caprinum admixtâ sandarachâ. Verrucas verò aufert vitulini fimi cinis ex aceto : asini urinæ lutum.

Comitiali morbo testes ursinos edisse prodest, vel aprinos bibisse ex lacte equino aut ex aqua : item aprinam urinam ex aceto mulso : efficacius, quæ inaruerit in vesica sua. Dantur & suum testiculi inveterati tritique in suis lacte, præcedente vini abstinentia, & sequente continuis diebus. Dantur & leporis sale custoditi pulmones, cum thuris tertiâ parte, in vino albo, per dies XXX. Item coagula ejusdem. Asini cerebrum ex aqua mulsa, infumatum prius in foliis, semuncia per dies : vel ungularum ejus cinis cochlearibus binis toto mense potus. Item testes sale asservati & inspersi potioni, in asinarum maximè lacte, vel ex aqua. Membrana partus earum, præcipuè si marem pepererint, olfactata accedente morbo comitialium resistit. Sunt qui è mare nigroque cor edendum cum pane sub dio primâ aut secunda luna præcipiant. Alii carnem, aliqui sanguinem

(28) Ou de mulet, ou de mule, selon Marcellus Empiricus, qui dit que cette recette fait disparoître les cors, chap. 34, p. 223. Quant au traitement des verrues, Quintus Serenus, chap. 65, y emploie de l'urine de chien : & Marcellus Empiricus confirme aussi cette recette pour les verrues, chap. 34, p. 234.

(29) Note de M. Guettard. » Pour l'épilepsie, on a déja vu dans notre Auteur un nombre infini de recettes. Cette maladie opiniâtre n'eu est pas plus aisée à guérir ; & si quelque chose peut guérir certaines especes de ce mal, il faut avoir recours à une méthode générale, & non pas à des recettes particulieres. L'expérience n'a confirmé l'efficacité d'aucune dont Pline nous parle ici ; elles sont répétées dans tous les Auteurs empiriques ».

(30) On les nomme *luites*, observe M. de Querlon. Plinius Valerianus écrit pareillement que les testicules de sangliers sont une bonne recette contre l'épilepsie. Cela est aussi proposé par Sextus Platonicus, chap. 7, *de Apro*, tit. 7 : *Ad caducos : testiculos apri ex vino, vel aqua potato, & curaberis.*

(31) Sextus Platonicus, *ibid.* chapitre 11 : *Ad caducos : lotium apri cum oxymelite bibat, & remedium capiet.*

(32) Ce que Pline dit des poumons de lievre, Sextus Platonicus le dit du

dre de la fiente de veau avec du vinaigre & la bourbe de l'urine de l'âne (28), font tomber les verrues.

Il est très bon, dans l'épilepsie (29), de manger des testicules d'ours, ou d'avaler en boisson ceux d'un sanglier (30), dans du lait de cavalle, ou de l'eau; comme aussi de boire de l'urine du même animal dans du vin miellé (31): la plus efficace est celle qui s'est desséchée dans sa vessie. On donne encore, dans du lait de truie, des testicules de porc, gardés depuis long-tems, & broyés, après une certaine abstinence de vin, & que l'on continue tous les jours. On fait prendre aussi pendant trois jours, dans du vin blanc, des poumons de lievre (32) conservés dans le sel, avec le tiers d'encens; de la présure du même animal; de la cervelle d'âne (33), fumée auparavant dans des feuilles de chou, à la dose d'une demi-once par jour dans de l'eau de miel; ou la cendre de la corne des pieds du même animal (34), dont on boit deux cuillerées pendant un mois; ou ses testicules gardés dans le sel dont on met quelques pincées dans la boisson du malade, principalement dans le lait d'ânesse, ou dans l'eau. La poche (35) ou membrane dans laquelle est enveloppé le petit de l'ânesse, sur-tout quand c'est un mâle, respirée par un épileptique, à l'approche du mal, l'empêche de tomber. Il y a des Médecins (36) qui prescrivent de manger au grand air, avec du pain, le cœur d'un âne mâle & noir, au premier ou au second quartier de la lune; d'autres, d'en avaler la chair, & d'autres d'en

cœur de ce même animal, chap. 2, tit. 6: *Ad caducos: leporis cor siccum derasum cum parte tertia thuris mannæ* (hoc est micarum thuris), *trita ex vino albo da bibere per dies septem, liberat. His vero qui sæpius cadunt, dabis diebus* xxx.

(33) Habdarrahman l'Egyptien, chap. 5, p. 23: *Cerebrum asini propinabis epileptico, vel mente capto, ex aceto, curabitur.*

(34) Dioscoride, liv. 2, chap. 44.

(35) Le *placenta*, observe M. de Querlon.

(36) Cælius Aurelianus, liv. 1, Chron. chap. 4, *de epilepsia: Dant & tunc mandenda corda hominum atque equorum, quorum crura quasi impetigines habent, sive asinorum, sive mulorum.*

aceto dilutum per dies XL bibendum. Quidam urinam equi aquæ ferrariæ ex officinis miſcent, eâdemque potione & lymphaticis medentur. Comitialibus datur & lactis equini potus, lichenque in aceto mulſo bibendus. Dantur & carnes caprinæ in rogo hominis toſtæ, ut volunt Magi. Sevum earum cum felle taurino pari pondere decoctum, & in folliculo fellis reconditum, ita ne terram attingat, potum vero ex aqua ſublimè. Morbum ipſum deprehendit caprini cornus vel cervini uſti nidor. Sideratis urina pulli aſinini nardo admixto perunctione prodeſſe dicitur.

Regio morbo cornus cervini cinis : ſanguis aſinini pulli ex vino. Item fimum aſinini pulli, quod primum edidit à partu, datum fabæ magnitudine è vino, medetur intrà diem tertium. Eadem & ex equino pullo ſimiliterque vis eſt.

Fractis oſſibus præſentaneus maxillarum apri cinis vel ſuis. Item lardum elixum atque circumligatum mirâ celeritate

(37) Cette recette eſt confirmée par Dioſcoride qui, au liv. 2, chap. 45, écrit que les lichens, ou chataignes des chevaux, pris en potion, ſoulagent les épilepriques. Il nous apprend, *ibidem*, ce que c'eſt que les lichens des chevaux : Λειχῆνες ἵππων εἰσι, &c. *Lichenes equorum calli ſunt circà genua & ungulos in earum partium flexu indurati.* On en a déja parlé vers la fin du chap. 11. *On connoît*, obſerve ici M. Guettard, *bien des eſpeces de lichens, fort différents dans leurs propriétés.*

(38) Confirmé par Théodore Priſcien, liv. 4; mais ſans la circonſtance ſuperſtitieuſe du bûcher d'un cadavre humain. Cette même circonſtance ſuperſtitieuſe a été recueillie par Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & caprâ*; & par Plinius Valerianus, livre 2, chap. 58.

(39) Dioſcoride, liv. 1, Εὐπορ. chapitre 21. Sextus Platonicus, *ibidem : At ſi caducus verè caducus eſt, caprinum cornu aduſtum naribus ſi ſumpſerit, mox cadet.*

(40) Note de M. Guettard. » La Jauniſſe, appellée par les Anciens *morbus regius*, *aureus*, *&c.* à cauſe de la couleur qu'elle imprime à tout le corps, eſt le ſymptôme d'une infinité de cauſes différentes qui exigent un traitement particulier ; cependant on peut dire que tous les apéritifs y conviennent. La cendre de corne de cerf, étant preſque entiérement terreuſe & contenant peu de ſel fixe, eſt

boire le ſang délayé dans du vinaigre, pendant quarante jours. Quelques-uns mêlent de l'urine de cheval avec de l'eau de forge où l'on a trempé le fer, & la même boiſſon leur ſert pour la guériſon des affections lymphatiques. On fait boire encore aux épileptiques du lait de cavalle & de la poudre de lichen de cheval dans du vinaigre miellé (37) : on leur fait auſſi manger de la chair de chevre, cuite au bûcher d'un homme dont on brûle le corps (38) ; & c'eſt un remede des Ecoles Magiques. Un autre remede, eſt le ſuif de chevre cuit dans ſa véſicule, à poids égal avec le fiel de taureau, pourvu qu'il n'ait point touché la terre, & qu'il ſoit bû, debout, dans de l'eau. L'odeur de la corne de chevre, & du bois de cerf, brulés, fait déclarer le mal caduc (39). On dit que ceux qui ſont tombés en apoplexie, ſont auſſi-tôt ſoulagés, en les frottant avec de l'urine d'ânon, à laquelle on mêle du nard.

La cendre de corne de cerf eſt bonne pour la (40) jauniſſe (41), ainſi que le ſang d'un jeune ânon, pris dans du vin. Le premier crottin du poulain d'une âneſſe (42), donné dans du vin, de la groſſeur d'une feve, guérit le même mal en trois jours. Même propriété (43), même vertu dans le crottin du poulain de cavalle.

La cendre des mâchoires du ſanglier ou du porc, eſt un bon remede pour les os fracturés (44) ; un morceau de lard rôti (45), attaché à la fracture, en fait très promptement la réunion. Pour les côtes rompues (46), on recommande, comme un remede

une des cendres les plus inutiles. Le ſang & le fumier d'âne ſont des remedes apéritifs, mais fort irritants ».

(41) Dioſcoride, liv. 2, chap. *63* ; & Sextus Platonicus, ch. 1, *de cervo*, n° 4.

(42) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 59.

(43) Plinius Valerianus, *ibid.*

(44) Note de M. Guettard. » On ſent aſſez l'inutilité de ces remedes ».

(45) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 48.

(46) Plinius Valerianus, liv. 2, chap. 35, & liv. 3, chap. 48.

ſolidat. Coſtis quidem fractis laudatur unicè caprinum fimum ex vino vetere : aperit, extrahit, perſanat.

Febres arcet cervorum caro, ut diximus. Eas quidem quæ certo dierum numero redeunt, oculus lupi dexter ſalſus adalligatuſque, ſi credimus Magis. Eſt genus febrium, quod amphemerinon vocant. Hoc liberari tradunt, ſi quis è vena auris aſini tres guttas ſanguinis in duabus heminis aquæ hauſerit. Quartanis Magi excrementa felis cum digito bubonis adalligari jubent, & ne recidant, non removeri ſepteno circuitu. Quis hoc, quæſo, invenire potuit? quæve eſt iſta mixtura? cur digitus potiſſimùm bubonis electus eſt? Modeſtiores, jecur felis decreſcente luna occiſæ inveteratum ſale vino bibendum ante acceſſiones quartanæ dixere. Iidem Magi fimi bubuli cinere conſperſo puerorum urina illinunt digitos pedum, manibuſque leporis cor adalligant. Còagulum ante acceſſiones propinant. Datur & caſeus caprinus recens cum melle, diligenter ſero expreſſo.

(47) Au liv. 8.

(48) Note de M. Guettard. « Cet aliment, indigeſte par lui-même, ne peut pas avoir grande vertu dans la fievre. Cette propriété eſt fondée ſur ce qu'on s'imagine que les cerfs n'ont jamais la fievre ».

(49) Sextus Platonicus, chap. 8, *de lupo*, tit. 4 : *Ad quotidianas febres : oculus dexter lupi alligatus, febres diſcutit.* Voyez auſſi Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 3.

(50) Note de M. Guettard. « La fievre quotidienne eſt une fievre dont les accès reviennent tous les jours, que les Anciens attribuoient à la pituite qui eſt obſtinée, & qui dégénere aiſément en quarte. Pline ſe moque, avec bien de la raiſon, des mauvais remedes que les Mages ont vantés au lieu d'une bonne méthode, & qui ſe trouvent répétés dans Sextus Platonicus, c. 18, *de cata*, & dans l'Auteur du liv. *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 76.



unique ;

unique, le crottin de chevre dans du vin vieux; il dilate la plaie, tire les esquilles, & guérit parfaitement la fracture.

La chair de cerf est, comme nous l'avons dit (47), un vrai fébrifuge (48). Si l'on en croit les recettes magiques, l'œil droit du loup (49), qu'on a conservé dans le sel, attaché au cou, guérit les fievres réglées & périodiques. A l'égard de l'espece de fievre appellée par les Grecs *amphêmerenos* (50), on prétend qu'on s'en délivre en avalant trois gouttes de sang tirées d'une veine de l'oreille d'un âne, dans deux hémines d'eau (51). Pour les fievres quartes (52), les Dispensaires magiques ordonnent de porter en amulette les excréments d'un chat, avec le doigt d'un crapaud; & pour qu'elles ne reviennent point, de garder cela jusqu'après le septieme accès révolu. Mais je voudrois bien qu'on me dît qui a pu trouver un pareil remede, & ce que signifie ce mêlange? Pourquoi l'on a choisi précisément le doigt d'un crapaud? Les Magiciens les plus modestes disent qu'il faut boire dans du vin, avant les accès de la fievre quarte, le foie d'une chate, conservé dans le sel, en observant que l'animal ait été tué au déclin de la lune. Les mêmes (53) font frotter les doigts des pieds avec de la bouze de vache en poudre, arrosée d'urine d'enfant, & font attacher aux mains le cœur d'un lievre. Ils font boire aussi la présure du dernier animal avant les accès (54). On donne encore pour les fievres, avec le miel, du fromage de chevre frais battu, dont on a soigneusement exprimé le petit-lait.

(51) Plinius Valerianus, en prescrit trois hémines, liv. 3, chap. 3.

(52) Sextus Platonicus, chap. 18, *de cata*, seu *fele*, tit. 4: *Ad quartanam: catæ stercus cum ungulâ bubonis in collo vel brachio suspensum, post septimam accessionem, discutit quartanam.* L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, liv. 2, p. 76: *Stercus felis cum oleo liliaceo inunctum, febres sanat.*

(53) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 6.

(54) Plinius Valerianus, *ibid.*



Ad melancholicos, lethargicos, hydropicos, ignem sacrum, & ad dolores nervorum remedia.

CAPUT 17.

MELANCHOLICIS fimum vituli in vino decoctum remedio est. Lethargicos excitat asini lichen, naribus illitus ex aceto : caprini cornus nidor aut pilorum : jecur aprinum. Itaque & veternosis datur. Pthisicis medentur, jecur lupi ex vino, macræ suis fœminæ herbis pastæ lardum, carnes asininæ ex jure sumptæ. Hoc genere maxime in Achaïa curant id malum. Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi pasto bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt. Bubuli quoque cornus mucronem exustum, duorum cochlearium mensura, addito melle, pilulis devoratis. Capræ sevo in pulte ex alica & phthisin & tussim sanari, vel recenti, cum mulso liquefacto, ita ut uncia in cyathum addatur, rutæque ramo permisceatur, non pauci tradunt. Rupicapræ sevi cyatho, & lactis pari mensurâ, deploratum phthisicum convaluisse certus auctor affirmat. Sunt & qui

(1) Note de M. Guettard. » La mélancolie n'est autre chose qu'une tristesse plus considérable, que le sujet de chagrin, ou qu'on a, ou qu'on s'imagine, ne le comporte. Cette mélancolie est ordinairement symptôme du dérangement des digestions, du vice de la bile. Je ne vois pas que le fumier de veau, qui, avec quelques parties putrides, contient la partie solide & terreuse des plantes que l'animal a mangées, puisse être un grand remede dans ce cas ».

(2) Note de M. Guettard. » Tout le monde connoît la léthargie, maladie soporeuse, dans laquelle le malade ne s'éveille que par les agitations les plus fortes. La poudre que Pline recommande ici peut être un sternutatoire utile, mais certainement inférieur à plusieurs autres. Il ne paroît pas qu'on doive compter davantage sur les remedes proposés ici dans la phthisie ».

(3) Confirmé par Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & capra*, tit. 10 : *Ad lethargicos*; par Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 7; & principalement par Celsus, liv. 3, chap. 20 : *Hos ægros quidam subinde excitare nituntur his, quæ per* (lege *per quæ*) *sternutamenta evocantur : & his, quæ odore*

Contre la mélancolie, la léthargie, l'hydropisie, le feu malin ou feu volage, & contre les douleurs de nerfs.

La bouze de veau, cuite dans du vin, est un remede pour les vapeurs mélancoliques (1). On fait revenir ceux qui sont tombés en léthargie (2), en leur frottant les narines avec du lichen (ou chataignes) d'âne trempé dans du vinaigre, ainsi qu'en les parfumant avec de la corne ou du poil de chevre (3), qu'on brûle auprès d'eux, & avec le foie de sanglier qu'on ne manque pas de faire prendre dans ces accidents. Les remedes pour la phthisie sont du foie de loup pris dans du vin; du lard d'une truie maigre (4), nourrie d'herbes; & l'usage de la chair d'âne (5), avec le bouillon qui en provient. Ce dernier est principalement usité dans l'Achaïe pour la guérison des phthisiques. On dit que la fumée de la bouze de vache seche, quand l'animal est encore au verd, avalée par le moyen d'une canne, ou d'un tuyau (6), y est encore bonne; comme aussi la cendre provenant de la pointe d'une corne de bœuf calcinée, que l'on prend en pilules avec du miel, à la quantité de deux cuillerées. Plusieurs Auteurs marquent qu'on guérit la phthisie & la toux opiniâtre par l'usage du suif de chevre, même récent, pris dans un potage d'*alica* (7), avec du vin miellé bien délayé, dont on met une once dans un cyathe, en le battant avec une branche de rue. Un Auteur digne de foi assure qu'un phthisique dont on n'espéroit plus rien, fut guéri en prenant un cyathe de suif de chamois, & pareille mesure de lait. J'en trouve encore qui ont écrit que la cendre de fienre de

fœdo movent: qualis est cruda lana succida, piper, veratrum, castoreum, acetum, allium, cæpa: juxta etiam galbanum incendunt, aut pilos, aut cornu cervinum, &c.

(4) Plinius Valerianus, l. 1, ch. 61.

(5) Plinius Valerianus, *ibid.*

(6) Comme on fume aujourd'hui du tabac, ou de la sauge, avec une pipe.

(7) Note de M. Guettard. « On ne sait pas au juste de quoi étoit composé ce potage farineux, dont les Anciens nous ont tant parlé; mais Hippocrate le recommande comme un aliment léger & adoucissant ».

suum fimi cinerem profuisse scripserint in passo : & cervi pulmonem, maxime subulonis, siccatum in fumo, tritumque in vino.

Hydropicis auxiliatur urina vesicæ apri paulatim data in potus : efficacius quæ inaruerit cum vesica sua. Fimi taurini maxime, sed & bubuli, de armentivis loquor (quod bolbiton vocant) cinis cochlearium trium in mulsi hemina, bovis fœminæ in mulieribus, & ex altero sexu in viris, quod veluti mysterium occultarunt Magi. Fimum vituli masculi illitum : Fimi vitulini cinis cum semine staphylini, æqua portione ex vino : sanguis caprinus cum medulla. Efficaciorem putant hircorum, utique si lentisco pascantur.

Igni sacro ursinus adeps illinitur : maxime qui est ad renes : vitulinum fimum recens, vel bubulum : caseus ca-

(8) Note de M. Guettard. » Espece de vin fait de raisins cuits au soleil, & foulés avec une suffisante quantité d'eau ».

(9) Note de M. Guettard. » Les Anciens avoient établi certains rapports entre différentes parties d'animaux & les maladies. Les cerfs qui courent bien, sont supposés avoir de bons poumons, & en général on a toujours recommandé le poumon pour le poumon, le foie pour le foie, &c.

(10) C'est le nom de venerie qu'on donne au jeune cerf.

(11) L'urine de chevre, selon Dioscoride, liv. 2, chap. 99.

(12) Note de M. Guettard. » Les hydropisies ont différents noms, suivant les différentes parties qu'elles attaquent ; mais leurs principales différences dépendent de leurs causes. Les unes sont légeres & se dissipent aisément ; les autres sont si opiniâtres, qu'on n'y peut trouver aucun remede : cependant l'indication générale qui se présente pour la guérison de l'hydropisie, c'est d'évacuer & d'ouvrir les canaux. Les urines des animaux ont ces deux qualités, comme on s'en est convaincu au commencement de ce siecle par des expériences tentées avec l'urine de vache : pour l'urine de sanglier on ne sait rien de positif sur ses effets ; mais Dioscoride, l. 2, ch. 99, vante l'urine de chevre au-dessus de toutes les autres. Le fumier de ces animaux contient aussi des parties volatiles & apéritives ».

(13) Dioscoride, comme nous l'avons déja dit, écrit la même chose de

porc, avalée dans la forte de vin que nous nommons *passum* (8), fait du bien aux phthisiques, ainsi que le poumon de cerf (9), & sur-tout celui d'un daguet (10), bien fumé & broyé dans du vin.

L'urine de sanglier (11), donnée en boisson peu-à-peu, est un remede pour l'hydropisie (12); & la plus efficace est celle qui s'est desséchée dans la vessie de l'animal (13). On tient aussi pour spécifique la cendre ou poudre de bouze de taureau, par préférence, & même celle de bouze de vache, que les Grecs nomment *bolbiton* (il s'agit de bêtes qu'on fait herber en troupeau), prise à la dose de trois cuillerées dans une hémine de vin miellé; en observant que pour les femmes il faut de la bouze de vache, & du fumier de taureau pour les hommes; circonstance dont les Magiciens font un grand secret. On prescrit encore le crottin de veau mâle en liniment (14), & la cendre de ce crottin prise dans du vin, avec de la graine (15) de *staphylus* (16) par égale portion; comme aussi le sang de chevre avec sa moëlle. On croit le sang de bouc encore meilleur (17), pourvu que l'animal ait été nourri de lentisque.

La graisse d'ours, & sur-tout celle qui est attachée aux reins, est un bon liniment pour l'érysipele (18). On en fait aussi de crottin de veau (19), ou de bouze de vache; de fromage de che-

celle de chevre, liv. 2, chap. 99.

(14) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 12; Théodore Priscien, liv. 4: *Ad hydropem: vituli masculi stercore cum aceto acri permixto, spisse venter liniendus est: tamen, ut ante ipse hydropicus toto corpore dropacetur.*

(15) Note de M. Guettard. « Suivant les principaux Commentateurs de Pline, semence carminative, apéritive & diurétique ».

(16) Ou panais sauvage.

(17) L'urine du même animal, selon Sextus Platonicus, chap. 5: *de capro & capra*, tit. 17: *Ad hydropicos.*

(18) Note de M. Guettard. « Le feu sacré est une espece d'érysipele dartreux qui occupe tout l'extérieur de la peau des reins. On ne doit appliquer dessus, aucune espece de corps gras, ni aucun des topiques irritants que notre Auteur nous recommande.

(19) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 34.

prinus ſiccus cum porro : ramenta pellis cervinæ dejecta pumice, ex aceto trita. Rubori cum prurigine, equi ſpuma, aut ungulæ cinis. Eruptionibus pituitæ, aſinini fimi cinis cum butyro. Papulis nigris, caſeus caprinus ſiccus ex melle & aceto in balineis, oleo remoto. Puſulis ſuilli fimi cinis aquâ illitus, vel cornus cervini cinis.

Luxatis recens fimum aprinum vel ſuillum : item vitulinum : verris ſpuma recens cum aceto : fimum caprinum cum melle : bubula caro impoſita. Ad tumores fimum ſuillum in teſta calefactum tritumque cum oleo. Duritias corporum omnes mollit optime adeps è lupis illitus. In his quæ rumpere opus eſt, plurimum proficit fimum bubulum in cinere calefactum, aut caprinum in vino vel aceto decoctum. In furunculis ſevum bubulum cum ſale : aut ſi dolor eſt, intinctum oleo, liquefactum ſine ſale : ſimilique modo caprinum.

In ambuſtis urſinus adeps cum lilii radicibus : aprinum

(20) Plinius Valerianus, *ibid.*

(21) Note de M. Guettard. « Vraiſemblablement Pline entend par ce mot des taches noires à la peau, telles que celles que l'on appelle des ſignes. Dans ce cas le remede que notre Auteur propoſe ne peut être d'aucune utilité, puiſqu'il faut detruire une ſubſtance dans laquelle toute organiſation eſt détruite, ce qu'on ne peut faire qu'en l'emportant.

(22) Note de M. Guettard. « Par *puſulis* Pline entend ſans doute des boutons, & le remede qu'il propoſe n'eſt pas le meilleur en pareil cas ».

(23) Note de M. Guettard. « Pour les luxations & les diſlocations, il ne peut jamais être beſoin des remedes extérieurs, à moins qu'ils ne ſoient capables de calmer l'inflammation qui peut ſouvent s'exciter dans ces parties ».

(24) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 47.

(25) Plinius Valerianus, *ibidem : Luxatis vero recens fimus, vel aprinus, vel ſuillus, vel vitulinus imponitur : verris ſpuma recens cum aceto illinitur : fimuſque caprinus cum melle. Caro bubula ruptis convulſiſque illinitur. Fimus quoque ſuillus ſub teſtâ calefactus, & tritus cum oleo, mirè adverſus tumores facit.*

(26) Note de M. Guettard. « Sans doute pour les tumeurs ſans aucune douleur ».

vre sec avec du porreau ; de raclures de peau de cerf faites avec la pierre-ponce (20), & broyées dans du vinaigre. Lorsqu'il y a rougeur avec démangeaison, on emploie l'écume de cheval, ou la cendre de la corne de son pied. Pour les éruptions de la pituite, la cendre des crottes d'âne, avec du beurre, est très bonne. On met sur les papules noires (21) du fromage de lait de chevre sec, délayé dans du miel & du vinaigre ; l'opération se fait dans le bain, & l'on a soin d'écarter l'huile. Pour les pustules ou échauboulures (22), on les frotte avec de la fiente de porc, en poudre, délayée dans de l'eau, ou avec de la cendre de corne de cerf.

On applique sur les luxations (23) la fiente de sanglier ou de porc fraiche (24), ainsi que le crottin de veau. Plus, l'écume de verrat récente (25), avec du vinaigre; la crotte de chevre avec du miel & la chair de bœuf. Pour les tumeurs (26), on emploie la fiente de porc chauffée dans une assiette de terre & broyée avec de l'huile. Toutes les duretés du corps s'amollissent très bien, en les frottant avec de la graisse de loup. Quant aux abcès ou tumeurs qu'il s'agit d'ouvrir (28), la bouze de vache chauffée sur la cendre, ou la crotte de chevre (29) délayée dans du vin ou dans du vinaigre, y sont très bonnes. On se sert, pour les froncles (30) ou clous, de suif de bœuf avec du sel ; & quand ils sont douloureux, on l'emploie liquide, sans sel & trempé dans l'huile. Même usage du suif de chevre.

Pour les brûlures (31), on emploie utilement la graisse d'ours avec

(27) Dioscoride, liv. 2, chap. 98.

(28) Note de M. Guettard. « Dans les abcès qu'il s'agit d'ouvrir, ces remedes sont réellement suppuratifs en augmentant la putréfaction ».

(29) Sextus Platonicus chap. 5, *de capro & capra*, tit. 28, *ad tumores: Caprinum stercus impositum non patitur consurgere tumorem.*

(30) Plinius Valetianus, liv. 3, chap. 32.

(31) Note de M. Guettard. « Pour recommander des remedes dans les brûlures, il s'agit de savoir jusqu'à quel point elles sont poussées, si elles ne sont point légeres, & au point de produire un léger érysipele à la peau, les remedes adoucissants & un peu toniques sont les vrais remedes qu'il faut

aut suillum fimum inveteratum : setarum ex his è penicillis tectoriis cinis cum adipe tritus : tali bubuli cinis cum cera & medulla cervina, vel tauri : fimum leporis. Et caprarum fimus sine cicatrice sanare dicitur. Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum, & genitalibus. Nec quidquam efficacius prodest ambustis. Sed adulteratur nihil æque, quibusvis pellibus inveteratis, calceamentisque etiam decoctis. Rhodiacum fidelissimum : eoque pictores & medici utuntur. Id quoque quo candidus, eo probatius. Nigrum & lignosum damnatur.

Nervorum doloribus, fimum caprinum decoctum in aceto cum melle, utilissimum putant, vel putrescente nervo. Spasmata, & percussu vitiata, fimo aprugno curant, vere collecto & arefacto. Sic & quadrigis agendis tractos, rotâve vulneratos : & quoquo modo sanguine contuso, vel si recens illinatur. Sunt qui incoxisse aceto utilius putent. Quin & in potu farinam eam ruptis, convulneratisque, & eversis, ex aceto salutarem promittuut. Recentiores cinerem ejus ex aqua bibunt. Feruntque & Neronem Principem

employer. Ceux que Pline recommande ici sont dans ce genre. La colle qu'il propose est uniquement adoucissante. Voyez Dioscoride, sur les vertus & la nature de la colle de Rhodes. »

(32) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 36 : *Ambustis sanandis : fimus leporis & capræ illinitur æquis portionibus.*

(33) Plinius Valerianus, *ibidem : Ambustis sanandis. Gluten taurinum remissum, sicut solet à fabris remitti, sine cicatrice sanat.*

(34) Dioscoride dit d'elle, qu'elle empêche les parties brûlées de former des cloches : *Non patitur ambusta attolli in pusulas*, liv. 3, chap. 101.

(35) Sextus Platonicus, chap. 5 ; *de capro & caprâ : Ad nervorum contractionem ;* Marcellus Empiricus, chap. 35, p. 240 & 241.

(36) Note de M. Guettard. « Par le mot de nerf, les Anciens entendoient toute espece de ligamens, de tendons, &c. Le miel ni le vinaigre, qui contiennent beaucoup d'acide végétal, ne peuvent pas convenir quand les tendons ou les ligaments sont blessés

les oignons de lis; la fiente de sanglier ou de porc, vieille & seche; la cendre de leurs soies provenant des brosses qui servent à blanchir les murailles, broyée avec la graisse d'ours; la cendre du talon d'un bœuf, amalgamée avec de la cire & de la moëlle de cerf ou de taureau; les crottes de lievre (32): celles de chevre guérissent aussi, sans laisser de cicatrice, dit-on. On fait encore une colle excellente avec les oreilles & les testicules du taureau; aucun onguent n'est meilleur pour les brûlures (33): mais aussi rien de plus sujet à être falsifié avec de vieilles peaux & du cuir de soulier bouilli. La colle de Rhodes (34) est celle qui se fait avec plus de fidélité: c'est d'elle aussi que se servent les Peintres & les Médecins. Plus elle est blanche, meilleure elle est: on rejette celle qui est noire & ligneuse.

On tient le crottin de chevre, cuit dans du vinaigre avec du miel, comme un très bon remede pour (35) les maux de nerfs (36), quand même un nerf tendroit à la putréfaction. On guérit les nerfs retirés & les foulures, avec la fiente de sanglier ramassée au printems (37), & bien séchée. On l'emploie aussi, même récente, en liniment, pour ceux qui, en menant des chars à quatre chevaux, se sont donné quelque entorse, ou ont été blessés par une roue, & qui ont des meurtrissures de sang, de quelque façon que ce soit. Il y en a qui croient qu'elle vaut mieux quand on l'a fait cuire dans du vinaigre. On prétend même que cette poudre (38), bue dans du vinaigre, est très bonne pour les fractures, les blessures & les chûtes. Les hommes les plus délicats l'avalent dans de l'eau; & l'on rapporte que l'Empereur Néron étoit dans l'usage de se rafraîchir avec cette boisson, pour ne manquer à rien de ce qu'il voyoit faire aux conducteurs des chars à trois

sés ou découverts, ils peuvent nuire au contraire. Mais dans les extensions (*spasmata*), la crotte de sanglier peut être regardée comme tonique & de quelque usage ».

(37) On dit en termes de venerie les *fumées* du sanglier, observe M. de Querlon.

(38) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 47.

hac potione recreari ſolitum, cum ſic quoque ſe trigario approbare vellet. Proximam ſuillo ſimo vim putant.

Ad ſanguinem ſiſtendum, & contra hulcera, & carcinomata, & ſcabiem remedia, & quæ infixa corpori extrahunt, & quæ cicatricibus proſunt.

CAPUT 18.

SANGUINEM ſiſtit coagulum cervinum ex aceto : item leporis. Hujus quidem & pilorum cinis : item ex ſimi aſini cinis illitus. Efficacior vis è maribus aceto admixto, & in lana ad omne profluvium impoſito : ſimiliter ex equino capite & femine. Aut ſimi vitulorum cinis illitus ex aceto. Item caprini cornus vel ſimi ex aceto. Hircini vero jocineris diſſecti ſanies efficacior : & cinis utriuſque ex vino potus, vel naribus ex aceto illitus. Hircini quoque utris vinarii duntaxat cinis, cum pari pondere reſinæ : quo genere ſiſtitur ſanguis, & vulnus glutinatur. Hœdinum quoque coagulum ex aceto, & feminum ejus combuſtorum cinis, ſimiliter pollere traduntur.

---

(39) Note de M. de Querlon. « On ſait quel étoit le goût de Néron pour mener des chars, & qu'il ſe piquoit d'être un des meilleurs cochers de Rome. Ce goût, devenu très vif chez nous, ſur tout depuis l'invention des cabriolets, n'a point dégénéré de ſon antique nobleſſe ».

(40) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 47.

(1) Note de M. Guettard. « Ce remede aſtringent peut avoir quelque vertu. Voyez Marcellus Empiricus, chap. 31, p. 222. Les cendres que l'on fait de ſes poils ſont abſorbantes comme les autres cendres. Voy. Théodore Priſcien, ſur la cendre de fiente d'âne, liv. 1, chap. 12 ».

(2) Marcellus Empiricus, chap. 31, p. 222.

(3) Marcellus Empiricus, *ibid.*

(4) Plinius Valerianus, liv. 3, chapitre 21 : *Sanguini ex vulneribus, leporis pili de ſubtus mento molliſſimi imponuntur.*

(5) Théodore Priſcien, liv. 1, chapitre 12 : *De fluxu ſanguinis narium : ſimi aſini combuſti pulvere, cum oleo roſeo mixto, collyria facta ſupponimus.* L'Auteur du livre *Kiranidum Kirani*, p. 89 :

chevaux (39). La fiente de porc, à ce qu'on croit, a presque autant de vertu (40).

Contre l'hémorrhagie, les ulceres, les chancres & la galle: pour faire sortir d'une plaie les corps étrangers: pour cicatriser les plaies.

LE *coagulum* (1) de cerf, imbibé de vinaigre, arrête le sang (2): La même vertu est attribuée à celui de lievre (3), & à la cendre de sa bourre (4), ainsi qu'à la cendre du fumier de l'âne (5), & à celle de sa bourre, en liniment. La bourre des mâles est la plus efficace, en y mêlant du vinaigre, & en l'appliquant avec de la lrine dans toutes sortes d'hémorrhagies. On fait le même usage* de celle qu'on tire de la tête & des cuisses du cheval, en l'étrillant; comme aussi de la cendre du crottin de veau (6), en liniment avec du vinaigre & de la cendre de corne de cerf, ou de sa crotte, aussi dans du vinaigre. Mais rien de mieux pour l'hémorrhagie que le sang noir qui sort du foie d'un bouc coupé en deux (7), & que la cendre, tant du foie que du sang, que l'on fait prendre dans du vin, ou dont on frotte les narines du malade, avec du vinaigre. On emploie encore la cendre d'une outre de bouc à mettre du vin, avec pareil poids de résine: ce remede arrête le sang & réunit les blessures. Le *coagulum* de chevreau dans du vinaigre, & la cendre de ses cuisses calcinées, a, dit-on, la même vertu.

Fimus asini omnem fluxum sanguinis sistit. Habdarrahman l'Egyptien, chapitre 5, p. 25: *Olfactus recentis asini stercoris, sanguinis è naribus sistit fluxum.*

(6) Habdarrahman en dit autant de la bouze de vache, chap. 6, p. 47: *Stercus vaccæ combustum, contusum, & subactum melle apum, si oblinies naribus, sistet fluxum sanguinis illarum.*

(7) Sextus Platonicus en dit autant du foie de chevreuil, qui est le bouc sauvage. Il écrit, tit. 3: *Ad sanguinem fluentem: capreæ jecur combustum & aspersum sanguinem sistit*; & tit. 4: *Ad sanguinem de naribus profluentem: capreæ jecur contritum, & ex aceto in naribus offultum, sanguinem mirè sistit.*

Hulcera ſanat in tibiis cruribuſque adeps urſinus, admixta rubrica. Quæ vero ſerpunt, fel aprugnum cum reſina & ceruſſa : maxillarum apri vel ſuum cinis : fimum ſuum illitum ſiccum : item caprinum ex aceto ſubfervefactum. Cætera purgantur & explentur butyro : cornus cervini cinere, vel medulla cervi : felle taurino cum cyprino oleo, aut irino. Fimum recens ſuum, vel inveterati farina illinitur vulneribus ferro factis. Phagedænis & fiſtulis immittitur fel tauri, cum ſucco porri, aut lacte mulierum, vel ſanguis aridus cum cotyledone herba. Carcinomata curat coagulum leporis, cum pari pondere capparis aſperſum vino : gangrænas urſinum fel penna illitum : aſini ungularum cinis ea quæ ſerpunt hulcera inſperſus. Sanguis equi adrodit carnes ſeptica vi : item fimi equini inveterati favilla. Ea vero quæ phagedænas vocant in hulcerum genere, corii bubuli cinis cum melle. Caro vituli recentia vulnera non patitur intumeſcere : fimum bubulum cum melle. Feminum vituli cinis ſordida hulcera, & quæ cacoëthe vocant, è lacte mulieris ſanat. Recentes vero plagas ferro illatas, glutinum taurinum liquefactum, tertio die ſolutum.

(8) Marcellus Empiricus confirme tout cela, chap. 34, p. 232.

(9) Note de M. Guettard. » Les Anciens ſe ſervoient, pour faire des notes & pour écrire, d'une eſpece de terre rouge & bolaire, dont la plus fameuſe ſe tiroit de Sinope en Egypte : cette terre eſt une terre métallique, vitriolique, aſtringente, & capable de deſſécher. Ainſi, jointe à la graiſſe, elle formoit une eſpece de deſſiccatif pour les ulceres ſuperficiels. Voyez Marcellus Empiricus, chapitre 34 ».

(10) Note de M. Guettard. Remede légérement déſiccatif. Voyez Marcellus Empiricus, *ibid.*

(11) Marcellus, *ibid.*

(12) Marcellus, *ibid.*

(13) Marcellus Empiricus, ch. 4, p. 42, Plinius Valerianus, l. 3, p. 22.

(14) Note de M. Guettard. » Le cotyledon eſt une plante aſtringente & déterſive. Le reſte des remedes que notre Auteur décrit ici ne mérite aucune eſpece de conſidération ; pluſieurs ſont répétés, & preſque tous ont

. La graisse d'ours (8), mêlée avec de la terre rouge (9), guérit les ulceres des jambes. On applique (10) sur ceux qui sont corrosifs (11) un fiel de sanglier avec de la résine & de la céruse, ou la cendre des mâchoires d'un sanglier ou d'un porc, ou de la fiente de porc seche, ou du crottin de chevre bouilli dans du vinaigre. Les autres se nettoient & s'incarnent avec le beurre (12); avec la cendre de corne de cerf, ou la moëlle de cerf; avec le fiel de taureau & l'huile de Cypre ou celle d'iris. Pour les blessures faites par le fer, on emploie en liniment de la fiente de porc fraîche, ou de vieille fiente en poudre. Quand les ulceres sont cancéreux & fistuleux (13), on y injecte du fiel de taureau, avec le suc du porreau ou du lait de femme, ou du sang en poudre avec la plante du *cotyledon*, ou nombril de Vénus (14). La présure de lievre, arrosée de vin, avec pareil poids de câpres en poudre, guérit les ulceres chancreux; le fiel d'ours, dont on enduit la plaie avec un plumaceau, la gangrene; & la cendre de la corne du pied de l'âne, les ulceres corrosifs que l'on en saupoudre. Le sang de cheval ronge les chairs par sa force septique (15), ainsi que la cendre de vieux fumier de cheval. Les ulceres cancereux se traitent encore avec de la cendre de cuir de bœuf & du miel. La chair de veau (16), appliquée sur des plaies récentes, empêche qu'elles n'enflent; ce que fait aussi la bouze de vache avec du miel. La cendre des cuisses du veau (17), mêlée dans du lait de femme, guérit les ulceres sales, & ceux qu'on nomme malins. Les plaies récentes, faites par le fer (18), se guérissent avec la colle de taureau liquide, en n'ôtant l'emplâtre que le troisieme jour. Le fro-

une vertu fort douteuse, qui n'est reconnue que des Empyriques & non d'aucun Observateur sensé ».

(15) Dioscoride, liv. 2, chap. 97.

(16) Confirmé à l'égard de la chair de veau & de la bouze de vache, par Plinius Valerianus, liv. 3, ch. 20.

(17) Ou, peut-être, la cendre de la fiente du veau; car au lieu de *feminum vituli cinere*, on lit chez Marcellus Empiricus chap. 4, p. 43 : *Fimi vitulini cinere & muliebri lacte, &c.*

(18) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 20.

Caseus caprinus siccus ex aceto ac melle, purgat hulcera. Quæ vero serpant, cohibet sevum cum cera : item addita pice ac sulphure percurat. Similiter proficit ad cacoëthe, hœdi feminum cinis è lacte mulieris. Et ad carbunculos, suis fœminæ cerebrum tostum illitumque.

Scabiem homins, asininæ medullæ maxime abolent, & urinæ ejusdem cum suo luto illitæ. Butyrum etiam, quod in jumentis proficit cum resina calida : glutinum taurinum in aceto liquefactum, addita calce : fel caprinum cum aluminis cinere : boas fimum bubulum : unde & nomen traxere. Canum scabies sanantur bubulo sanguine recenti : iterumque, cum inarescat, illito, & postero die abluto cinere lixivio.

Spinæ ac similia corpori extrahuntur felis excrementis : item capræ ex vino : coagulo quocumque, sed maxime leporis, cum thuris polline & oleo, aut cum visci pari pondere, aut cum propoli. Cicatrices nigras sevum asininum reducit ad colorem. Fel vituli extenuat calefactum. Me-

(19) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 22 : *Caseus caprinus siccus ex aceto & melle purgat hulcera : Quæ serpunt, cohibet sevum caprinum cum cera, id etiam additis sulphure & pice purgat.*

(20) La cervelle d'un verrat, selon Marcellus Empiricus, chap. 33.

(21) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 38.

(22) Plinius Valerianus, *ibid.* Quintus Serenus, chap. 7, p. 128 :

Illotus sudor, vel copia nobilis esca
Sæpe gravi scabie correptos asperat artus.
Ergo lutum prodest membris adhibere fricatis,
Quod facit ex asino saccatus corporis humor.
Nec pudeat tractare fimum quod sucula fudit.

(23) Dioscoride conseille la colle de taureau, délayée dans du vinaigre, comme un topique cosmétique, propre à faire disparoître les galles & dartres de la peau. Sextus Platonicus, chap. 11, *de tauro*, tit. 13, propose aussi comme un cosmétique le nerf du bœuf, macéré dans du vinaigre : *Ad faciem splendidam faciendam: membrum tauri in aceto maceratum, & illitum, splendidam facit faciem.*

(24) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 38.

(25) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 49.

(26) Plinius Valerianus, *ibidem*; Marcellus Empiricus, ch. 34, p. 233.

mage de chevre fec (19), mêlé avec du vinaigre & du miel, nettoie les ulceres. Le fuif avec la cire empêche les progrès de ceux qui font corrofifs, & les guérit parfaitement en y ajoutant de la poix & du foufre. La cendre des cuiffes du chevreau, dans du lait de femme, eft bonne auffi pour les ulceres malins; & la cervelle d'une truie grillée (20) s'applique avec fuccès fur ceux qui font enflammés (ou fur les anthrax).

Les moëlles de l'âne font un remede excellent pour la galle de l'homme (21), ainfi que l'urine du même animal (22) en liniment avec fa bourbe. Il en eft de même du beurre que l'on emploie avec fuccès pour la galle des bêtes de fomme avec la réfine chaude; de la colle de taureau (23) délayée dans du vinaigre en y ajoutant de la chaux; du fiel de chevre avec de l'alun calciné. La bouze guérit l'enflure des bœufs appellée *boa* du nom de l'animal. On guérit la galle des chiens avec du fang de bœuf récent (24), en les en frottant une feconde fois lorfqu'il eft fec, & en le nettoyant le lendemain avec de la cendre de leffive.

On ôte les épines & pareilles chofes des chairs avec les excréments du chat; avec ceux de la chevre, délayés dans du vin (25); avec toute efpece de préfure (26), & fur-tout avec celle de lievre, avec la fleur d'encens & l'huile; ou avec pareil poids de glu, & avec la propolis (27) des mouches à miel. Le fuif de l'âne révivifie la couleur des cicatrices devenues noires (28), & le fiel de veau chauffé les efface (29). Les Mé-

(27) Efpece de maftic liquide que l'on trouve à l'entrée des ruches, obferve M. de Querlon.

(28) Plinius Valerianus, liv. 3, chap. 46.

(29) Marcellus Empiricus n'emploie pas le fiel de veau à toutes les cicatrices indiftinctement, mais feulement à celles des yeux, chap. 8, p. 68 : *Fel vituli diligenter collectum ad cotylæ menfuram, in vas æreum mittitur, tenuique igne admoto ita excoquitur, ut fpiffetur : deinde mellis boni tantum mittitur, quantum fellis illius decocti remanferit : Adjiciuntur poftea myrrhæ tritæ drachmæ duæ, & croci una, & æris flos pauxillum : ac poftea fimul omnia diu coagitata ad tertias decoquuntur : quod medi-*

dici adjiciunt myrrham & mel & crocum, æreaque pyxide condunt. Aliqui & florem æris admiscent.

Ad muliebra mala medicinæ, & ad infantium morbos, & Veneris remedia.

CAPUT 19. MULIERUM purgationes adjuvant fel tauri in lana succida appositum. Olympias Thebana addit hyssopum & nitrum. Cornus cervini cinis potus. Item vulvas laborantes, illitu quoque : & fel taurinum cum opio appositum obolis binis. Vulvas & pilo cervino suffire prodest. Tradunt cervas, cum senserint se gravidas, lapillum devorare : quem in excrementis repertum, aut in vulva (nam & ibi invenitur) custodire partus adalligatum. Inveniuntur & ossicula in corde & in vulva, perquam utilia gravidis parturienti-

tamen in pyxide ærea debet reponi, satis utile & leucomatis, & cicatricibus, & omnibus vitiis oculorum, si assidue inde & opportune inungantur.

(1) Note de M. Guettard. « Quoique l'on ne puisse pas donner de méthode générale pour rétablir & pour augmenter les évacuations des femmes, parceque leur suppression dépend d'une infinité de causes différentes; cependant, le plus généralement, les apéritifs & les aromatiques sont utiles pour rappeller ces évacuations. L'on doit fort peu compter sur les remedes extérieurs, à moins qu'ils ne portent une action vive sur la partie. Mais cette action même peut aussi bien resserrer qu'ouvrir en irritant. Ainsi Hippocrate a conseillé ce que Pline conseille ici; mais c'étoit à l'intérieur. Voyez Hippocrate, *de naturâ muliebri.* Voyez Habdarrahman, chap. 6. L'hyssope & le nitre ou *natrum* des Anciens sont des apéritifs aromatiques qui peuvent être utiles dans bien des occasions pour l'usage qui leur est assigné ici ».

(2) Hippocrate le fait aussi prendre en boisson pour le même effet. Habdarrahman, chap. 6, p. 40, se rapporte avec Pline : *Ad provocanda menstrua, recipe pondus duarum drachmarum fellis tauri, ac tantumdem granorum myrti : contundantur grana, liquefiant deinde in felle, & admisceantur cum melle apum : quo facto madefacito in hujusmodi mixtura lanam, indito vulvæ, statim provocantur menstrua.*

(3) Sage-Femme de l'antiquité, dont Julius Pollux cite une lettre, liv. 10, chap. 1 ; & Plinius Valerianus fait mention, liv. 4, chap. 5, *Rei Medicæ.*

(4) Au lieu de *hyssopum*, peut-être

decins

decins y ajoutent de la myrrhe, du miel & du ſafran, & le gardent dans une boëte d'airain; d'autres y mêlent de la fleur de cuivre.

Remedes propres aux femmes & aux enfants, & pour ceux qui manquent des diſpoſitions requiſes à la génération.

Les remedes propres à provoquer les purgations des femmes (1), ſont le fiel de taureau (2) appliqué ſur le ventre avec de la laine. Olympias de Thebes (3) y ajoute de l'hyſſope & du nitre (4), & l'uſage de la poudre de corne de cerf en boiſſon (5). La même poudre eſt encore bonne en liniment pour les maladies de la matrice (6); ainſi que le fiel de taureau appliqué au poids de deux oboles avec (7) du ſuc de pavot (8). On fait encore des fumigations pour les mêmes maux avec la bourre ou le poil de cerf qu'on fait brûler près des malades. On prétend que les biches (10), quand elles ſe ſentent pleines, avalent une petite pierre qu'on retrouve dans leurs fumées ou dans leur matrice, & que cette pierre, étant attachée au col ou au bras d'une femme enceinte, conſerve ſon fruit. On trouve encore dans le cœur & dans la matrice du même ani-

faut-il lire ici *æſypum*, d'après Dioſcoride, liv. 2, chap. *63*.

(5) Selon Sextus Platonicus, cette poudre (*cornu cervini cinis*) *muliebri profluvio medetur*, chap. 1, *de cervo*, n°. *6*.

(6) Note de M. Guettard. « L'opium ou le ſuc de pavot, fameux par ſa vertu aſſoupiſſante, a auſſi une vertu raréfiante qui peut quelquefois augmenter les évacuations menſtruelles; d'ailleurs quand elles ſont ſuſpendues par l'irritation, la vertu calmante peut contribuer à rappeller les regles ».

(7) Dioſcoride, liv. 2, chap. *63*.

(8) Note de M. de Querlon : « Ou avec de l'ache ou du perſil. *Opio* vel *apio*. La leçon varie. »

(9) Sextus Platonicus, chap. 1, *de cervo*, tit. 16 : *Ad aborſum : ex pilis cervinis ſuffumigabis, & mulier ſanabitur.*

(10) Sextus Platonicus, *ibid.* tit. 17. *Ad aborſum : lapis, qui in vulva aut in ventriculo cervi invenitur, phylacterium eſt prægnanti, & perficit ut partum perferat . . . Simili ratione oſſicula inveniuntur in corde cervi, aut in vulva ejus, quæ idem præſtant.*

busque. Nam de pumice, qui in vaccarum utero simili modo invenitur, diximus in natura boum. Lupi adeps illitus vulvas mollit : dolores earum, jecur. Carnes lupi edisse parituris prodest : aut si incipientibus parturire sit juxta qui ederit, adeo ut etiam contra illatas noxias valeat. Eundem supervenire perniciosum est. Magnus & leporis usus mulieribus. Vulvas adjuvat pulmo aridus potus : profluvia jecur cum Samia terra ex aqua potum : secundas coagulum : caventur pridiana balinea. Illitum quoque cum croco & porri succo, vellere appositum, abortus mortuos expellit. Si vulvæ leporum in cibis sumantur, mares concipi putant. Hoc & testiculis eorum, & coagulo profici. Conceptum leporis utero exemptum his quæ parere desierint, restibilem fecunditatem afferre. Sed pro conceptu, leporis saniem & viro Magi propinant. Item virgini novem grana fimi, ut stent perpetuo mammæ. Coagulum quoque ob id cum

(11) Au livre 11, où Pline a dit : *Et in juvencarum secundo ventre pilæ rotunditate nigricans tofus, nullo pondere : singulare, ut putant, remedium ægrè parientibus, si tellurem non attigerit.*

(12) Note de M. Guettard. « Le lievre est, selon Pline, un animal fort utile aux femmes. Voyez aussi Sextus Platonicus, *de lepore*, cap. 2. L'expérience n'a pas convaincu de ces propriétés ».

(13) Note de M. Guettard. « La terre de Samos est une espece de terre argilleuse absorbante & un peu astringente. Les Anciens en faisoient un grand cas dans cette derniere indication. On l'appelloit aussi *aster samius*, parcequ'on la marquoit d'une étoile. Dans le cas dont il s'agit, c'est-à-dire pour provoquer les mois des femmes, Hippocrate prescrit cette terre, de couleur noire, bue dans de l'eau à la mesure d'un acétabule. *De nat. mul.* p. 179 ».

(14) Préjugé recueilli par Quintus Serenus, chap. *de conceptione & partu* :

Irrita conjugii sterilis si munera languent . . .
Aut igitur leporis consumit fœmina vulvam.

Sextus Platonicus écrit pareillement, chap. 2, *de lepore*, tit. 13 : *Ut mulier masculum concipiat & pariat : leporis vulvam siccam derasam in potione vini bibant utrique, & mulier, & masculus. Nam si mulier sola biberit, androgyne*

mal de perits os qui font d'un très grand ufage dans la groffeffe & l'accouchement des femmes. En traitant du gros bétail, nous avons parlé (11) d'une efpece de pierre-ponce qui fe trouve de la même maniere dans le ventre des vaches. La graiffe de loup en liniment amollit les duretés de la matrice, & fon foie en adoucit les douleurs. Il eft bon de faire manger aux femmes prêtes à accoucher de la chair de loup; ou lorfque l'accouchement commence, de faire tenir près de la femme en travail une perfonne qui en ait mangé ; ce qui même eft un préfervatif contre les maléfices. Mais quand cette perfonne furvient de dehors elle gâte tout. Le lievre (12) eft auffi d'un grand ufage pour les femmes. Le poumon de cet animal, pris fec en boiffon, eft bon pour les maux de la matrice. Son foie, bu dans de l'eau avec de la terre de Samos (13), provoque les regles, & fa préfure facilite la fortie de l'arriere-faix : il faut s'abftenir du bain la veille. Cette même préfure, employée en liniment avec le fafran & le fuc de porreau & appliquée fur le ventre avec une peau de mouton, tire du corps les enfants morts nés. Bien des gens croient qu'en mangeant les parties de la génération du lievre femelle, on conçoit toujours des garçons; comme encore en mangeant les tefticules & la préfure du mâle (15). On dit auffi que l'embryon d'un levreau arraché du ventre de la mere rend avec ufure la fécondité à une femme qui a ceffé de concevoir. Les Magiciens, pour affurer la conception d'une femme, font boire au mari du fang d'un lievre mort qui commence à fe décompofer. Ils font avaler aux jeunes filles neuf grains des crottes du même animal, pour que leur fein refte toujours au même état fans groffir; ils les

nafcitur : hoc eft, nec mafculus, nec fœmina. Item leporis tefticulum poft purgationem fuam mulier fi cum vino contritum accipiat, mafculum pariet. Leporis coagulum ad drachmas quatuor in potione datum vini, fœminæ de fœmineo, & mafculo de mafculino, & mox faciant coïtum, & poft abftineant fe, ftatim concipit, &c.

(15) Diofcoride, liv. 2, chap. 85, dit au contraire que la préfure du lievre empêche de concevoir

melle illinunt : ſanguinem, ubi evulſos pilos renaſci nolunt. Inflationi vulvæ, fimum aprugnum ſuillumve cum oleo illini prodeſt. Efficacius ſiſtit farina aridi, ut aſpergatur potioni, vel ſi gravidæ aut puerperæ torqueantur. Lacte ſuis poto cum mulſo adjuvantur partus mulierum. Per ſe vero potum, deficientia ubera puerperarum replet. Eadem circumlita ſanguine fœminæ ſuis, minus creſcent. Si dolent, lactis aſinini potu mulcentur : quod addito melle ſumptum, & purgationes earum adjuvat. Sanat & vulvarum exhulcerationes ejuſdem animalis ſevum inveteratum, & in vellere appoſitum duritiem vulvarum emollit. Per ſe vero recens vel inveteratum, ex aqua illitum, pſilothri vim obtinet. Ejuſdem animalis lien inveteratus, ex aqua illitus mammis, abundantiam facit : vulvas ſuffitu corrigit. Ungulæ aſininæ ſuffitæ partum maturant, ut vel abortus evocetur : nec aliter adhibentur, quoniam viventem partum necant. Ejuſdem animalis fimum ſi recens imponatur, profluvia ſanguinis mirè ſedare dicitur. Necnon & cinis ejuſdem fimi, qui & vulvæ prodeſt impoſitus. Equi ſpuma illita per dies XL prius quam primum naſcantur pili, reſtinguuntur. Item cornus cervini decocto : melius, ſi recentia ſint cornua. Lacte equino juvantur vulvæ collutæ. Quod ſi

(16) Habdarrahman l'Egyptien, chap. 5, p. 24 : *Prægnantem mulierem ſi ungulâ aſini ſuffies, emittit infantem mortuum, vel vivum.*

(17) Habdarrahman, *ibidem : Aſini contuſum ſtercus cum vino aut melle potum ſanguinis eruptionem ſiſtit, ſive eruptio illa ſit, ex partibus inferioribus, ſive ſuperioribus, ſive ex naribus, aut ſanguis menſtrualis, &c.*

(18) Sextus Platonicus, chap. 16, *de equo*, tit. 2 : *Ne puero inveſti pili exeant : equi ſpuma ſi puero inveſti pectinem* (hoc eſt pubem) *linieris, pili ejus non creſcunt, nec generantur.*

(19) Note de M. Guettard. » Les irritations extérieures de ces parties ſont adoucies par l'uſage extérieur du lait. On peut penſer la même choſe des graiſſes que Pline recommande plus bas. Le reſte des remedes qu'il recommande ici ſont d'autant plus ſuperſtitieux, qu'ils concernent les femmes en particulier ».

font aussi frotter pour le même effet avec sa présure & du miel; & pour empêcher les poils arrachés de quelque endroit de renaître, ils y font mettre de son sang. Pour les ventosités de la matrice, il est bon de l'étuver avec de la fiente de sanglier ou de porc délayée dans de l'huile. La même fiente, seche & en poudre dissipe encore mieux ces sortes de flatuosités, si l'on en met dans la boisson des femmes qui y sont sujettes, quand même elles seroient grosses, en couche, ou nouvellement accouchées. Le lait de truie, bu avec du vin miellé, facilite l'accouchement, & bu seul, il fait venir le lait aux accouchées qui en manquent. En frottant le sein d'une femme avec du sang de truie, on l'empêche de trop grossir. Quand le sein fait mal, en buvant du lait d'ânesse on en adoucit la douleur; & en le prenant avec du miel, il rétablit les regles. Le suif ranci du même animal guérit les abcès de la matrice; & appliqué avec de la laine (ou de la peau de mouton), il en amollit la dureté. Ce suif seul & sans mélange, vieux ou récent, en liniment avec de l'eau, est une sorte de dépilatoire. En frottant le sein d'une femme avec une vieille rate d'âne, on y fait venir du lait abondamment; & en la brûlant, sa vapeur rétablit les matrices dérangées. En parfumant les femmes enceintes avec la corne du pied de la même bête (16), on accélere leur accouchement, & même la sortie des avortons. Ce n'est que de cette maniere qu'on emploie cette corne; car elle fait mourir les enfants nouveaux nés. Le crottin de l'âne (17), appliqué récent, arrête admirablement, dit-on, les pertes des femmes; sa cendre fait aussi le même effet, & est encore bonne pour la matrice en l'y appliquant. En frottant pendant quarante jours le bas du ventre d'un enfant, avant que les premiers poils y soient venus, avec de l'écume de cheval (18), elle en fait mourir la racine. C'est ce que fait aussi la décoction de corne de cerf, & plus surement lorsqu'elle est récente. On adoucit les douleurs de la matrice en la seringant avec du lait (19) de cavalle (20).

(20) Habdarrahman, chap. 2, p. 17: *Lac equæ recens & calidum adhuc, si*

mortuus partus ſentiatur, lichen ex aqua dulci potus ejicit. Item ungulæ ſuffitu, aut fimum aridum. Vulvas procidentes butyrum infuſum ſiſtit. Induratam vulvam aperit fel bubulum roſaceo admixto, foris vellere cum reſina terebinthina impoſito. Aiunt & ſuffitu fimi è mare bove, procidentes vulvas reprimi, partus adjuvari: conceptus vero vaccini lactis potu. Sterilitatem ob partus vexationem fieri, certum eſt. Hanc emendari Olympias Thebana affirmat felle taurino, & adipe ſerpentium, & ærugine, ac melle, medicatis locis ante coïtus. Vitulinum quoque fel, in purgationibus ſub coïtu aſperſum vulvæ, etiam duritiam ventris emollit, & profluvium minuit umbilico perunctо, atque in totum vulvæ prodeſt. Modum ſtatuunt fellis pondere denarii, opii tertia, admixto amygdalino oleo, quantum eſſe ſatis appareat: hoc in vellere imponunt. Maſculi fel vituli, cum mellis dimidio tritum, ſervatur ad vulvas. Carnem vituli ſi cum ariſtolochia inaſſatam edant circa conceptum, mares parituras promittunt. Medulla vituli in vino ex aqua decocta cum ſevo, exhulcerationibus vulvarum impoſita prodeſt. Item adeps vulpium, excrementumque

eo per modum clyſteris utatur mulier, vulvæ curabit hulcera.

(21) Habdarrahman, chapitre 2, p. 17: *Si lacte equino utatur mulier per modum ſuffumigii, additâ equi ungulâ, educitur demortuus infans, vel aduſtâ ſecundinâ.* Sextus Platonicus dit la même choſe de l'axunge de cheval; mais il eſt vraiſemblable que Sextus ou ſes copiſtes auront lu *equi axungia* pour *equi ungula.* Quoi qu'il en ſoit, voici ce qu'écrit cet Auteur, ch. 16, *de equo*, tit. 4: *Ad mortuum partum: equi axungia ſuffumigata ejicit mortuum partum foras. & ſecunda ſequitur.*

(22) Habdarrahman, ch. 6, p. 46: *Felle taurino ad labrum vulvæ appenſo, ante coitum, donec vulva fel ad ſe trahat, ſi id ter fiat, mulier fæconda erit.*

(23) Note de M. de Querlon. » Quelles recherches! de quelles ordures cette médecine des Anciens, Grecque ou Romaine,, s'étoit ſalie!

(24) Sextus Platonicus, chap. 18, tit. 2: *Ad profluvium mulieris: cata*

Lorſqu'on ſent qu'un enfant eſt mort dans le ventre de ſa mere, on le fait ſortir par l'uſage du lichen de cheval en boiſſon dans de l'eau douce, & par des fumigations de la corne du pied (21), ou du crottin ſec du même animal. On contient les matrices ſujettes à tomber, en y injectant du beurre, & lorſqu'on y ſent des duretés, on les réſout avec un fiel de bœuf, où l'on a mêlé de l'huile roſat, en appliquant au dehors un emplâtre de peau de mouton composé de térébenthine. On dit auſſi qu'en parfumant les femmes avec de la bouze de vache, on empêche la chûte de la matrice, & l'on facilite les accouchements; mais que pour les faire concevoir, il faut qu'elles boivent du lait de vache. Il eſt certain que bien des femmes deviennent ſtériles pour avoir trop ſouffert d'un premier enfant. Olympias de Thebes aſſure qu'on y remédie en préparant la femme, avant les approches de ſon mari, par le moyen d'un magdalon composé de fiel de taureau (22), de graiſſe de ſerpent, de rouille & de miel qu'on introduit où il convient. Le fiel de veau dont on enduit le col de la matrice d'une femme, dans le tems même de ſes regles, & aux approches de ſon mari, amollit la dureté du ventre; il diminue auſſi l'excès du flux menſtruel, en lui en frottant le nombril, & en général il eſt très bon pour toute cette partie (23). La doſe du fiel eſt réglée au poids d'un denier, & au tiers de ce poids de ſuc de pavot; à quoi l'on ajoute autant d'huile d'amandes douces qu'il paroît ſuffiſant : le tout s'applique avec de la laine, ou une toiſon de mouton. Pour les maux de la matrice, on conſerve le fiel de veau mâle broyé avec moitié de ſon poids ou de ſa quantité de miel. On promet encore aux femmes de leur faire enfanter des garçons, ſi, vers le tems où elles conçoivent, elles mangent de la chair de veau rôtie avec de l'ariſtoloche. La moëlle & le ſuif de veau, cuits enſemble dans l'eau & appliqués avec du vin, ſont encore très bons pour les ulceres de la matrice; ainſi que la graiſſe de renard & l'excrément de chat (24), ap-

ſtercus cum reſinâ & roſaceo ſuppoſitum, reprimit.

felium: hoc cum resina & rosaceo impositum. Caprino cornu suffiri vulvam, utilissimum putant. Sylvestrium caprarum sanguis cum palma marina pilos detrahit. Cæterarum vero fel, callum vulvarum emollit insperfum, & à purgatione conceptus facit. Sic quoque psilothri vis efficitur, si evulsis pilis triduo servetur illitum. Profluvium, quamvis immensum, urinâ capræ pota sisti, obstetrices promittunt, & si fimum illinatur. Membrana caprarum in qua partus editur, inveterata, potuque sumpta in vino, secundas pellit. Hœdorum pilis suffiri vulvas, utile putant, & in profluvio sanguinis coagulum bibi, aut hyoscyami semen imponi. E bove sylvestri nigro si sanguine ricini lumbi perungantur mulieri, tædium Veneris fieri, dicit Osthanes. Idem amoris, pota hirci urina, admixta propter fastidium nardo.

Infantibus nihil butyro utilius, per se & cum melle: privatim & in dentitione, & ad gingivas, & ad oris hulcera. Dens lupi adalligatus infantium pavores prohibet, dentien-

(25) Habdarrahman, chap. 9, p. 65: *Cornu caprarum, si difficultate pariendi laborans suffumigabitur, ut fumus ad labrum vulvæ ascendat, facilior redditur partus.*

(26) On a parlé des palmiers maritimes, ou qui croissent sur le bord de la mer en Espagne, dans les premiers chapitres du liv. 13.

(27) Le placenta.

(28) Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & capra*, tit. 29: *Ad secundas ejiciendas. Capræ secunda ex vino pota mulierum secundas ejiciet.*

(29) Note de M. de Querlon. « Il y a deux Auteurs Persans de ce nom qui avoient écrit sur la magie, & tous deux cités par Pline: le premier qui accompagna Xercès à la guerre, & l'autre qui suivit Alexandre ».

(30) Insecte des bois qui s'attache au bétail.

(30*) Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 42.

(31) Note de M. Guettard. « L'estomac des enfants est extrêmement sensible, & les moindres aliments l'irritent; de plus, les corps végétaux qu'on introduit dans leur estomac sont sujets à y prendre le caractere d'acidité: leur bile par conséquent est sujette à ne pas couler; il se fait des amas dans les intestins, qui peuvent constiper le ventre & arrêter toute espece d'évacuations. La lymphe peut être épaissie, par les acides, & les glandes obs-

pliqués

pliqués avec de la résine & de l'huile rosat. On dit que les fumigations de corne de chevre font aussi beaucoup de bien à la matrice (25). Le sang des chevres sauvages avec les feuilles du palmier maritime (26), fait tomber les poils. Le fiel des chevres privées fait encore une bonne pommade pour amollir les durillons de la vulve ; & lorsqu'on l'emploie immédiatement après les regles d'une femme, il la fait concevoir. Il a aussi la propriété d'un dépilatoire, si on le laisse pendant trois jours sur les endroits qu'on en a frottés, après en avoir arraché les poils. Les Sages-Femmes assurent que les pertes, quelque considérables qu'elles soient, s'arrêtent en buvant de l'urine de chevre, & en se frottant avec son crottin. La membrane (27) où le chevreau naissant est enveloppé, desséchée, & avalée dans du vin, pousse l'arriere-faix (28). On dit qu'il est encore bon de parfumer la matrice en brûlant du poil de chevreau ; & pour arrêter les pertes, de faire prendre leur *coagulum* en breuvage, ou d'appliquer sur le ventre, de la graine de jusquiame. Osthanes (29) dit qu'en frottant les reins d'une femme, de sang de riques (30) qu'on aura prises sur un bœuf sauvage, & noir, on lui inspire de l'aversion pour les plaisirs de l'amour ; ainsi qu'en lui faisant boire de l'urine de bouc, où l'on a soin de mêler du nard, pour en ôter le dégoût.

Rien de meilleur (30*) pour les enfants (31) que le beurre, seul ou avec du miel, particuliérement quand les dents leur viennent, pour les maladies des gencives & les ulceres de la bouche. Une dent de loup (32), attachée au col des enfants, les empêche d'avoir peur (33), & les préserve des maladies de la dentition ;

truées, un doux savonneux, comme le miel, joint avec un remede adoucissant & relâchant, comme le beurre, peut être d'une très grande utilité dans plusieurs cas pareils. Il peut faire aussi un détersif adoucissant dans les cas dont Pline parle ici ».

(32) Note de M. Guettard. « Remede superstitieux, encore en usage dans quelques Provinces. Habdarrahman conseille l'œil du même animal ».

(33) Habdarrahman transporte cette superstition à l'œil droit du loup, chapitre 23, p. 96 : *Oculus lupi dexter puero appensus, expellet ab illo timorem qui ei accidit in somnio.*

tique morbos : quod & pellis lupina præstat. Dentes quidem eorum maximi, equis quoque adalligati, infatigabilem cursum præstare dicuntur. Leporum coagulo illito ubere sistitur infantium alvus. Jecur asini, admixta modice panace, instillatum in os, à comitialibus morbis & aliis infantes tuetur : hoc XL diebus fieri præcipiunt. Et pellis asini injecta, impavidos infantes facit. Dentes qui equis primum cadunt, facilem dentitionem præstant infantibus adalligati : efficaciùs, si terram non attigere. Lien bubulus in melle editur : & illinitur ad lienis dolores : ad hulcera manantia cum melle. Lien vituli in vino decoctus, tritusque & illitus, hulcuscula oris. Cerebrum capræ Magi per annulum aureum trajectum, prius quam lac detur, infantibus instillant contra comitiales, cæterosque infantium morbos. Caprinum fimum inquietos infantes adalligatum panno cohibet, maxime puellas. Lacte caprino, aut cerebro leporum, perunctæ gingivæ, faciles dentitiones faciunt.

---

(34) Sextus Platonicus, chap. 2, *de lepore*, tit. 17 : *Ad infantium ventris fluxum, leporis coagulum illinitum in fumine* (hoc est in mamma) *mulieris*, *&c.*

(35) Note de M. Guettard. « Ce remede dont l'expérience ne nous apprend rien, peut être utile par le mélange de la plante appellée *panax*, que les modernes ne connoissent pas, & dont on tire un suc résineux appellé *opopanax*. On appelle cette plante *panax heracleus*, parcequ'Hercule, qui étoit sujet à l'épilepsie, en a fait usage ».

(36) Note de M. Guettard. « Remede superstitieux recommandé par Quintus Serenus, chap. 60. Voyez aussi Sextus Platonicus, chap. 16, *de equo*».

(37) Quintus Serenus, chap. 60, *de infantibus dentientibus*, p. 161 :

Collo igitur molli dentes nectentur equini
Qui primi fuerint pullo crescente caduci.

(38) Plinius Valerianus, livre 1, chap. 42, ne fait ici que transcrire notre Pline. Théodore Priscien se contente de dire que la dent de cheval facilite la dentition des enfants. Pour Sextus Platonicus, il accompagne ces préjugés de puériles superstitions, chap. 16, *de equo*, tit. 3 : *Ad dentium dolorem : equi dentes qui primum nati fuerint, si dentem qui dolet tetigerint, remedio erunt. Nam etsi infans equi rof-*

une peau de loup fait le même effet. On assure aussi que les grosses dents d'un loup, attachées au col d'un cheval, le rendent infatigable à la course. On arrête le dévoiement des enfants en frottant le teton de leur nourrice de présure de lievre (34). En faisant distiller dans la bouche des enfants, pendant quarante jours, le suc du foie d'un âne (35), avec un peu de panacée (plante), on les préserve du haut mal & d'autres maladies. On les rend encore hardis en jettant sur eux une peau d'âne. Les premieres dents qui tombent aux poulains (36), attachées au col des enfants, facilitent la sortie des leurs (37), & plus efficacement encore si ces dents n'ont point touché la terre. On leur fait manger dans du miel, de la rate de bœuf, & on les en frotte pour les maux de rate; on l'applique encore avec du miel sur les abcès des enfants, qui suppurent. On guérit ceux qui leur viennent à la bouche, en les frottant avec de la rate de veau cuite dans du vin & broyée. Avant qu'on ait fait téter un enfant, les Magiciens font passer par un anneau d'or la cervelle d'une chevre (39), & lui en font distiller dans la bouche, pour le préserver, disent-ils, du haut mal & des autres maladies de l'enfance. La crotte de chevre, attachée dans un morceau d'étoffe au col des enfants, les empêche de se tourmenter, & principalement les filles. On facilite encore la sortie des dents en frottant les gencives avec du lait de chevre ou de la cervelle de lievre (40).

---

erum basiaverit, dentium dolorem non sentit, & nec equus mordebit infantem.

(39) Autre superstition recueillie aussi par Sextus Platonicus, chap. 4, *de caprea*, tit. 16: *Capreæ cerebrum per annulum aureum trajectum, si dederis infanti ad glutiendum antequam lac sugat, efficit ut nec caducus fiat, nec phantasma incurrat.*

(40) Quintus Serenus, chap. 60, p. 161:

Aut teneris cerebrum gingivis illine porci;
Aut leporis niveum bibitur cum lacte caprino.

Plinius Valerianus, liv. 1, chap. 42: *Ad dentitionem, quando infantes dentiunt: lacte caprino & leporis cerebro gengivæ perfricantur.* Sextus Platonicus attribue la même vertu au lait de chienne, chap. 9, *de cane*, tit. 4: *Ad dentes infantum*; & à la cervelle de lievre, chap. 2, *de lepore*, tit. 2.

Somnos fieri lepore sumpto in cibis Cato arbitratur : vulgus & gratiam corpori in IX dies, frivolo quidem joco, cui tamen aliqua debeat subesse causa in tanta persuasione. Magi felle capræ, sacrificatæ duntaxat, illito oculis, vel sub pulvino posito, somnum allici dicunt. Sudores inhibet cornus caprini cinis è myrteo oleo perunctis.

Coïtus stimulat fel aprugnum illitum : item medullæ suum haustæ : sevum asininum, anseris masculi adipe admixto, illitum. Item à coïtu equi Virgilio quoque descriptum virus, & testiculi equini aridi, ut potioni interi possint, dexterve asini testis in vino potus pro portione, vel adalligatus brachiali. Ejusdem à coïtu spuma collecta roseo panno, & inclusa argento, ut Osthanes tradit. Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet septies, eoque perungi pertinentes partes. Bialcon cinerem ex eodem bibi, vel tauri à coïtu

(41) C'est Caton le Censeur dont on a les écrits sur l'Agriculture, & qui le premier a traité du labourage en Latin, selon Columelle ; Diomede le cite ainsi, liv. 1, p. 358 : *Cato ad filium, vel de oratore : lepus multum somni adfert illi qui illum edit.*

(42) Note de M. Guettard. « Ce n'est point dans son ouvrage *de re rust.* mais dans ses Lettres à son fils. Voyez Diomede, liv. 1, p. 358 ».

(43) Avec la corne du même animal, s'il en faut croire Sextus Platonicus, chap. 5, *de capro & caprâ*, tit. 2 : *Ad somnum : cornu caprinum capiti infirmi, qui non dormit, suppositum, vigilias in somnum convertit.* L'une & l'autre recettes paroissent superstitieuses & frivoles au Pere Hardouin. Cependant si la corne se trouve voisine de l'oreille, il doit s'y passer un certain murmure sourd, uniforme, & plus insensible que celui d'une coquille de mer, lequel murmure peut insensiblement inviter au sommeil : c'est ce qu'il seroit à propos de vérifier. Mais voyez la note 44.

(44) Habdarrahman (& c'est ici où commence évidemment la superstition) a cru que la vertu soporative de la corne de bouc ou de lievre, mise sous le chevet, résidoit encore dans cette même corne, réduite en cendre, enveloppée dans un sachet de lin ; il a cru qu'une personne malade d'insomnie s'endormoit infailliblement si elle avoit sous sa tête un tel sachet, & qu'elle dormoit même jusqu'à ce qu'on la retirât de dessus cet appareil soporatif. Il vent en outre

Caton (41) croyoit que pour bien dormir il falloit manger de la chair de lievre (42); & l'opinion populaire eſt qu'elle embellit quand on en mange pendant neuf jours : pure badinerie, ſans doute, mais pourtant trop accréditée pour qu'il n'y ait point quelque raiſon peu connue. Les recettes magiques portent qu'on ſe procure le ſommeil en ſe frottant les yeux avec du fiel de chevre (43), ou en le mettant ſous ſon oreiller (44). On ſe garantit de la (45) ſueur (45*) en ſe frottant avec de la cendre ou de la poudre de corne de chevre incorporée dans de l'huile de myrte.

Les ſubſtances animales qui excitent les deſirs naturels, ſont, le fiel de ſanglier, en s'en frottant; la moëlle de cochon, avalée de quelque façon que ce ſoit; le ſuif de l'âne, dont on ſe frotte en y mêlant de la graiſſe d'oie mâle; l'humeur ſéminale échappée d'une cavalle qui vient d'être ſaillie, & que Virgile a décrite (46); les teſticules d'un cheval, ſéchés & mis en poudre, pour être pris en boiſſon ; le teſticule droit d'un âne, avalé dans du vin à la doſe convenable, ou attaché en bracelet; l'écume que le même animal diſtille, après avoir ſailli, ramaſſée dans un morceau d'étoffe couleur de roſe, & enchaſſée dans de l'argent, comme le preſcrit Oſthanes. La célebre Sage-Femme Salpé ordonne de tremper ſept fois le membre d'un âne dans de l'huile bouillante, & de s'en frotter les parties naturelles. *Bialcon* (47)

que la corne que l'on fait brûler à cet effet, ſoit ſingulièrement blanche, & que le malade ſoit prévenu qu'on lui adminiſtre ce remede calmant. Voyez cet Auteur, chap. 9, p. 67.

(45) Note de M. Guettard. « L'un de ces remedes eſt aſtringent, l'autre eſt abſorbant, tous les deux également nuiſibles, puiſque, ſans tarir la ſource des ſueurs, on les propoſe pour en arrêter l'évacuation ».

(45*) Plinius Valerianus, livre 3, chap. 11.

(46) *Géorg.* liv. 3, v. 280 :

Hinc demum hippomanes vero quod nomine dicunt
Paſtores, lentum diſtillat ab inguine virus.
Hippomanes, quod ſæpè malæ legere novercæ, &c.

(47) Ou, ſelon l'Index, *Dalion* ; ſelon les différentes leçons manuſcrites, *Diacon*, *Biacon*, &c. Le Pere Hardouin conjecture que ce Méde-

urinam, lutoque ipſo illini pubem. At è diverſo muris fimo illito cohibetur virorum Venus. Ebrietatem arcet pulmo apri aut ſuis aſſus, jejuni cibo ſumptus eo die : item hœdinus.

Mira de animalibus.

CAPUT 20. MIRA præterea traduntur in eiſdem animalibus. Veſtigium equi excuſſum ungula (ut ſolet plerumque) ſi quis collectum reponat, ſingultus remedium eſſe recordantibus quonam loco id repoſuerint. Jecur luporum equinæ ungulæ ſimile eſſe, & rumpi equos qui veſtigia luporum ſub equite ſequantur. Talis ſuum diſcordiæ vim quandam ineſſe. In incendiis, ſi fimi aliquid egeratur è ſtabulis, facilius extrahi, nec recurrere oves boveſque. Hircorum carnes virus non reſipere, ſi panem hordeaceum eo die, quo interficiantur, ederint, laſerve dilutum biberint. Nullas vero teredinem ſentire, luna decreſcente induratas ſale. Adeoque nihil omiſſum eſt, ut leporem ſurdum celerius pingueſcere reperiamus. Animalium vero medicinas : ſi ſanguis profluat jumentis, ſuillum fimum ex vino infundendum. Boum autem morbis,

cin pourroit être le même qui paſſa le premier dans l'Ethiopie, & qui fut porté par le Nil au-delà de Méroé, ſuivant le rapport de Pline, liv. 6. Le même Auteur, liv. 2, lui donne le nom de *Botaniſte*.

(1) Note de M. de Querlon. « Ou de la terre détachée du ſabot d'un cheval, qu'elle rempliſſoit. Dupinet propoſe les deux ſens ».

(2) Pamphile, *in Géopon.* liv. 15, chap. 1, p. 403 ; Elien, *Hiſt. Anim.* chap. 36 ; Phile, p. 80. Habdarrahman, & d'autres Auteurs, diſent ſeulement que ſi une jument paſſe ſur du lait de louve, elle s'abat auſſi-tôt.

(3) De l'*aſſa-fœtida*.

(4) Note de M. de Querlon. « Il n'y a rien là de merveilleux. Un lievre ſourd, moins ſujet à être effrayé, comme ils le ſont tous au moindre bruit, doit manger bien plus à ſon aiſe, & s'engraiſſer beaucoup plus qu'un autre ».

veut qu'on en avale la cendre, ou qu'on boive l'urine d'un taureau qui vient de faillir, & qu'on se frotte le bas du ventre de sa bourbe. On réprime au contraire la passion des hommes en les frottant avec des crottes de souris. Le poumon d'un sanglier, ou d'un porc, rôti & mangé à jeun le jour même, garantit de l'ivresse; celui de chevreau fait le même effet.

Propriétés merveilleuses de certains animaux.

On raconte encore d'autres merveilles des mêmes animaux; par exemple, qu'un vestige, ou morceau de terre détaché du pied d'un cheval (1), & qu'on a conservé l'empreinte, comme il arrive souvent, ramassé & mis quelque part, fera passer le hoquet toutes les fois que l'on se rappellera l'endroit où on l'a mis; que le foie du loup ressemble à la corne du pied de cheval, & que les chevaux qu'on fait marcher sur les traces d'un loup, crevent aussi-tôt par le milieu du ventre (2); que les talons des pinces du porc, portés par quelqu'un sur soi, onr la propriété d'exciter la discorde; que dans les incendies, si on peut ôter des étables un peu de fumier, on en tire plus aisément les brebis & les vaches, & qu'ils n'y recourent point; que la chair des boucs perd l'odeur forte qui lui est naturelle, si le jour qu'on les tue, on leur a fait manger du pain d'orge, ou si on leur a fait boire du *laser* (3), délayé dans l'eau; qu'aucune des viandes qu'on a salées au déclin de la lune, ne sont sujettes aux vers. Enfin on a porté si loin la recherche, que nous trouvons qu'un lievre sourd s'engraisse plus promptement qu'un autre (4). Quant aux remedes pour les animaux, on prétend que quand les bêtes de charge perdent trop de sang, il faut leur faire avaler (5), dans du vin, de la fiente de porc; que pour les maladies des

(5) Habdarrahman ne propose cette même recette qu'en topique, ch. 27, p. 108: *Stercore admissarii suis subtiliter contuso, & liquefacto in vino, si linietur ungula jumenti collisa, sanabitur.*

ſevum, ſulphur vivum, allium ſylveſtre, ovum coctum : omnia hæc trita in vino danda, aut vulpis adipem. Carnem caballinam diſcoctam, potu ſuum morbis mederi. Omnium vero quadrupedum morbis, capram ſolidam cum corio, & ranam rubetam diſcoctas. Gallinaceos non attingi à vulpibus, qui jecur animalis ejus aridum ederint : vel ſi pellicula ex eo collo inducta, galli inierint. Similia in felle muſtelæ. Boves in Cypro contra tormina, hominum excrementis ſibi mederi. Non ſubteri pedes boum, ſi prius cornua pice liquida perungantur. Lupos in agrum non accedere, ſi capti unius pedibus infractis, cultroque adacto, paulatim ſanguis circa fines agri ſpargatur : atque ipſe defodiatur in eo loco, ex quo cœperit trahi. Aut ſi vomerem, quo primus ſulcus eo anno in agro ductus ſit, excuſſum aratro, focus Larium, quo familia convenit, abſumat : ac lupum nulli animali nociturum in eo agro, quandiu id fiat.

Hinc deinde revertemur ad animalia ſui generis, quæ aut placida non ſunt, aut fera.

(6) Note de M. Guettard. » De ces ſubſtances, les unes ſont ſudorifiques, les autres ſont adouciſſantes. Caton, *de re ruſticâ*, chap. 71, recommande les œufs cruds, & Columelle, liv. *6*, chap. 4 «.

(7) Caton, *de re ruſticâ*, chap. 71 : *Bos, ſi ægrotare cœperit, dato continuo ei unum ovum gallinaceum crudum ; integrum facito devoret. Poſtridie caput ulpici* (ſpecies hoc eſt allii) *conterito cum heminâ vini, facitoque ebibat.* Columelle, liv. *6*, chap. 4 : *De vitiis boum & medicinis. Sæpè etiam languor & nauſea diſcutitur, ſi integrum gallinaceum crudum ovum jejunis faucibus inſeras, ac poſtero die ſpicas ulpici vel allii cum vino conteras, & in naribus infundas.*

(7*) Pline a rapporté la même choſe des pantheres au livre 8. Au reſte, ce que Pline dit ici des bœufs de Chypre,

Finis Libri XXVIII.

bœufs

bœufs (6), il faut employer le suif (7), le soufre vif, l'ail sauvage & un œuf cuit : on broie le tout ensemble, & on le leur fait prendre dans du vin ; ou on leur fait avaler de la graisse de renard. On dit encore que l'on guérit les maladies des porcs en leur faisant boire du bouillon fait avec de la chair de cheval ; qu'une chevre cuite toute entiere en peau, avec une grenouille de buisson, est un remede pour toutes les maladies des bêtes à quatre pieds ; que les renards ne touchent jamais aux poulets qui ont mangé le foie d'un renard sec, ou si le cocq dont ils proviennent a coché les poules, ayant à son col un morceau de la peau du même animal ; & que le fiel de la bête a la même propriété. On ajoute que les bœufs, dans l'isle de Cypre, se guérissent de leurs tranchées en mangeant des excréments humains (7*) ; que les pinces des mêmes animaux ne s'usent point (8), si, avant de les mettre en marche, on enduit leurs cornes de poix liquide ; que les loups n'approchent point d'un champ, si, quand on en a pris un, après lui avoir rompu les jambes, & l'avoir égorgé, on répand peu-à-peu son sang sur les bords & autour du champ, & si on l'enterre ensuite à l'endroit d'où on l'a dabord tiré ; que si l'on met brûler dans le foyer commun, autour duquel toute la maison se rassemble, le soc de la charrue dont on a fait cette année-là le premier sillon, le loup ne fera aucun mal dans ce champ, tant qu'on observera cet usage.

Nous allons maintenant revenir aux animaux d'une espece particuliere qui ne sont ni tout-à-fait privés ni sauvages.

---

quoique très peu vraisemblable, avoit passé en proverbe, comme on le peut voir chez Hesychius & Suidas.

(8) Caton, *de re rusticâ*, chap. 72 : *Boves ne pedes subterant, priusquam in viam quoquam ages, pice liquidâ cornua infima unguito.*

Fin du XXVIII Livre.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Tome neuvieme de l'Edition & Traduction de l'*Hiſtoire Naturelle de Pline.* Il m'a paru fait avec le même ſoin que les précédents, & très digne, comme eux, de l'impreſſion. A Paris, ce 27 Janvier 1777.

MACQUER.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT,

